A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

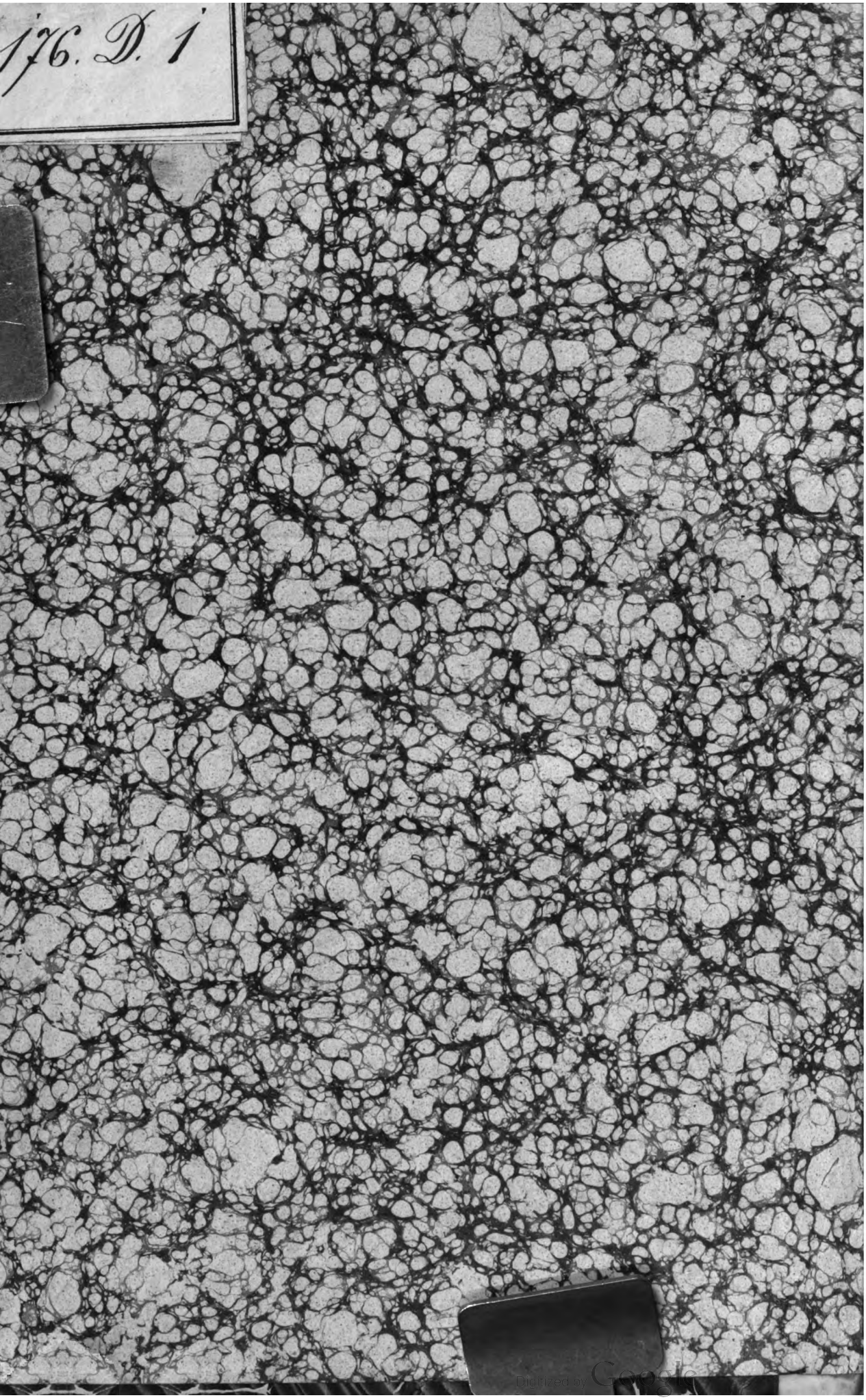
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

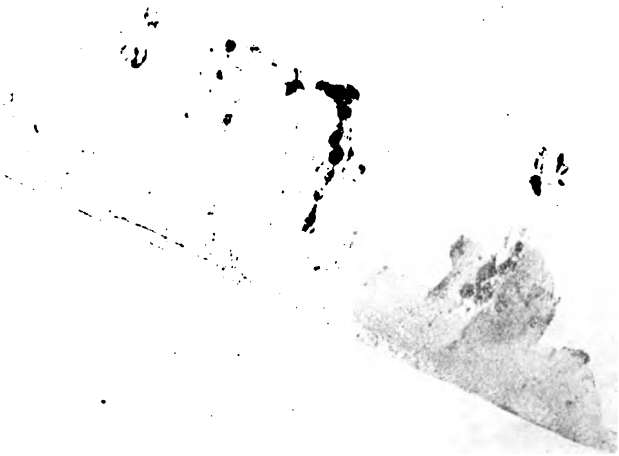
K.K. HOF- BIBLIOTHEK
70.796-C
ALT-

176. D. 1



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME ET DERNIÈRE

ENCYCLOPÉDIE

THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, —
DU PARALLÈLE DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES AVEC LA FOI CATHOLIQUE, —
DU PROTESTANTISME, — DES OBJECTIONS POPULAIRES CONTRE LE CATHOLICISME, —
DE CRITIQUE CHRÉTIENNE, — DE SCOLASTIQUE, — DE PHYSIOLOGIE, —
DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DE LA CHAIRE CHRÉTIENNE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, —
DES MISSIONS CATHOLIQUES, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, —
D'ESTHÉTIQUE CHRÉTIENNE, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — DES PAPES, — DES CARDINAUX, —
DE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, — DES MUSÉES RELIGIEUX ET PROFANES, —
DES ABBAYES ET MONASTÈRES CÉLÈBRES, — D'ORFÉVRERIE CHRÉTIENNE, — DE LÉGENDES CHRÉTIENNES, —
DE CANTIQUES CHRÉTIENS, — D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE ET CHARITABLE, —
DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES, — DE LÉGISLATION COMPARÉE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, —
DES ERREURS ET SUPERSTITIONS POPULAIRES, — DES LIVRES APOCRYPHES, —
DE LEÇONS DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS, — DE MYTHOLOGIE UNIVERSELLE, —
DE TECHNOLOGIE UNIVERSELLE, — DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, —
DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES DANS L'ANTIQUITÉ, —
DES HARMONIES DE LA RAISON, DE LA SCIENCE, DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART AVEC LA FOI CATHOLIQUE, —
DES PROPOSITIONS CATHOLIQUES. — DE MYSTIQUE CHRÉTIENNE. — DE LINGUISTIQUE. —
DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS CHRIST, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS.

Publication sans laquelle on ne saurait ni parler ni lire utilement n'importe dans quelle situation de la vie.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

60 VOLUMES, PRIX : 360 FRANCS.

TOME QUARANTE-CINQUIÈME.

DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES.

1 VOL. PRIX : 7 FRANCS.

—

TOME UNIQUE.

—

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

—

1859

70796-C TS 45

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

DES

ANTIQUITÉS

BIBLIQUES

TRAITANT :

DE L'ARCHÉOLOGIE SACRÉE, DES MONUMENTS HÉBRAÏQUES DE TOUTES LES ÉPOQUES,
DE TOUTES LES LOCALITÉS CÉLÈBRES MENTIONNÉES DANS LES LIVRES SAINTS,
DE L'IDENTIFICATION DES NOMS MODERNES AVEC LES NOMS ANTIQUES CITÉS DANS LA BIBLE,
DE LA DESCRIPTION DES TERRES BIBLIQUES
ET EN PARTICULIER DU BASSIN DE LA MER MORTE ET DU JOURDAIN.

PAR M. L. DE SAULCY,

Membre de l'Institut.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1859

Digitized by Google

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Peu de contrées dans l'ancien monde ont autant occupé les savants et fourni matière à leurs investigations que celle de la Terre-Sainte. On compte par milliers les voyages en Syrie et en Palestine, et cependant peu de pays sont encore aussi inconnus que les parties les plus intéressantes de cette contrée célèbre.

Il y a deux raisons évidentes de ce fait, en apparence contradictoires avec l'existence d'un si grand nombre de descriptions de la Palestine.

La première, c'est que l'immense majorité des voyageurs a suivi invariablement le même itinéraire. Et cet itinéraire, c'est de débarquer à Jaffa, de voir Jérusalem, Beit-lehm, Jéricho et le lieu sur le Jourdain où fut baptisé le Sauveur; de suivre la route de Jérusalem à Nazareth, de visiter le lac de Tibériade, et de là gagner Saint-Jean d'Acre et Beyrout, d'où l'on s'embarque pour Constantinople ou pour l'Europe occidentale.

Ajoutons encore que, même en suivant cet itinéraire tracé par la routine, tout ce qui se trouve en chemin est vu avec tant de négligence que j'ose affirmer qu'il n'y a pas peut-être dix voyageurs en Europe qui soient montés sur le mont Ebal qui domine au nord la ville de Naplouse.

La seconde raison, c'est que la partie éminemment curieuse de la Palestine, c'est-à-dire, le bassin de la mer Morte et la Moabitide qui borde au levant cette mer étrange, aux souvenirs mystérieux, ne peuvent être parcourus qu'avec des dangers de toute sorte et des frais considérables. Ces deux difficultés ont arrêté sur ce point toutes les tentatives d'exploration. En sorte que, à part quelques rares excursions dans les derniers vingt-cinq ans, toutes les terres bibliques situées au levant de la mer Morte et du Jourdain, depuis Petra jusqu'au pied de l'Anti-Liban, n'ont vu leur sol foulé que par un très-petit nombre de voyageurs.

Qu'on ne s'étonne donc pas de tant de doutes sur des points essentiels de la géographie de la Bible.

Jusqu'au voyage de Châteaubriand, la Jérusalem antique n'était connue que par la Dissertation de d'Anville, qui passe pour un chef-d'œuvre, et que l'illustre voyageur reproduit dans son *Itinéraire;* quel que soit le mérite de ce travail, d'Anville, n'ayant pas vu Jérusalem, ne l'ayant connue que par un plan défectueux, n'a pu produire une œuvre qui ne laissât rien à désirer.

Les écrivains anglais sont venus et ont exploré le pays, et surtout la ville Sainte, avec l'esprit de ténacité qu'on leur connaît. Les travaux de Robinson, de Williams, sont classés parmi des œuvres de géographie biblique sérieuses. Mais trop souvent les systèmes bizarres sont venus gâter les plus belles recherches. Il y a peu d'années, M. Fergusson écrivait un gros livre pour placer le Golgotha devant la porte dorée du temple, changeant l'entrée du lieu saint en un lieu d'exécution, et plaçant l'église du Saint-Sépulcre dans l'endroit même de la grande mosquée d'Omar élevée sur l'emplacement du temple de Salomon.

Ajoutons à cela qu'un système singulier d'attribution d'ancienneté aux monuments hébraïques avait prévalu en Europe. Tout ce que la sculpture, l'architecture avait pu laisser à Jérusalem et dans la Palestine était imperturbablement attribué aux époques de décadence de la domination grecque et romaine. On niait qu'il y eût un art hébraïque, des monuments élevés par les Juifs avec des types qui fussent propres au génie de leur nation.

J'ai donc eu, dans mes explorations consciencieuses à travers les terres bibliques, à rectifier les erreurs de toute sorte accumulées dans les écrits de mes devanciers. J'ai dû naturellement en faire justice. La cause de la vérité, celle de la religion y ont gagné.

J'ai recueilli les sympathies les plus honorables pour mon travail sur l'art hébraïque, matière intéressante, et que j'ai traitée, le premier du moins, avec une certaine étendue.

Digitized by Google

On trouvera dans ce Dictionnaire mes articles sur l'art hébraïque divisés selon la méthode, en ce cas, la plus naturelle, celle de suivre un à un chacun des saints Livres pour en tirer les notions importantes d'art qu'il peut contenir.

Mes découvertes sur les villes maudites dont j'ai vu les ruines et dont j'ai constaté la véritable position depuis Gomorrhe jusqu'à Tzoar, m'ont valu les critiques les plus amères. J'ai subi le choc de ces critiques. J'y ai répondu, et mes identifications subsistent, malgré les dénégations des hommes qui prétendaient, du recoin obscur de leur cabinet, mieux connaître que moi une contrée que j'avais visitée avec une attention je ne dirai pas sérieuse, mais passionnée.

La magnifique nécropole de Jérusalem, la plus curieuse que puissent offrir les villes de l'ancien monde, prêtait matière aux plus intéressantes découvertes. Celles que j'ai faites sont toutes consignées dans ce Dictionnaire, et je dois ajouter que j'ai laissé encore ample moisson aux explorateurs futurs.

Une partie de mes travaux qui a aussi son importance pour les études bibliques, c est le soin que j'ai eu de rendre à toutes les localités que j'ai visitées leur véritable nom si fréquemment mutilé dans les traductions grecques et latines de la Bible. J'ai pu me convaincre que les noms bibliques n'ont pas changé en Palestine : Endor, célèbre par sa pythonisse, est toujours Endor. Mais cette lecture est un barbarisme. La véritable lecture est Aïn-Dour (la fontaine de Dour). Il en est de même de Engaddi : c'est Aïn-Djedi, etc., etc.

Je livre donc tous ces résultats d'une étude consciencieuse sur les terres bibliques au monde religieux et savant. J'ose dire que la plupart de ces questions étaient à peu près complétement inconnues. Mes travaux sur le temple de Salomon, sur le temple du Garizim, sur celui d'Azor, ville Kénânéenne que j'ai décrite le premier, jettent un jour tout nouveau sur cette partie de l'archéologie sacrée.

Puissent ces pages servir à encourager l'étude de ces contrées si intéressantes, et à éclaircir les Livres saints dont j'ai été heureux de reconnaître partout l'admirable exactitude !

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

DES

ANTIQUITÉS BIBLIQUES

A

AADADAH, ADADA. — C'est le nom d'une localité biblique qui n'est mentionnée qu'une seule fois dans l'Écriture sainte. Voici le passage qui nous offre ce nom (*Josué*, xv) : — 20. *Voilà l'héritage de la tribu des enfants de Juda, selon leurs familles.* — 21. *Les villes depuis l'extrémité de la tribu des enfants de Juda furent jusqu'à la limite d'Edom, au sud, Kabfel, et Aader et Iadjour.* — 22. *Et Keinah et Dimounah et Aadadah.*

J'ai eu le premier la satisfaction de signaler la position de cette localité biblique. Lorsqu'en partant de la pointe nord du Djebel-Sdoum (montagne de sel) on remonte l'Ouad-ez-Zouera tout entier, puis l'Ouad-et-Thaemeh, ce qui fait un parcours d'environ 14 ou 15 kilomètres, on débouche sur le plateau le Kenâan ; et à gauche, à environ un kilomètre de la route qui conduit aux ruines et à la grotte connue sous le nom de Er-Rmaïl, on aperçoit encore aujourd'hui des ruines sur le sommet d'une colline. Ces ruines portent parmi les Arabes du pays le nom de Qasr-Aadadah (le château d'Aadadah) ; ce nom de Qasr indique en ce point qu'il serait très-important de visiter, les restes d'un édifice important. Nul doute que ce ne soit là que se trouve l'emplacement de la cité biblique dont nous nous occupons, et qui était placée sur la limite méridionale du territoire de la tribu de Juda. Je recommande cette localité importante aux voyageurs futurs.

ABANAH ou ABNAH. — Rivière. Nous lisons dans la Bible, *IV Rois*, v, 12 : *L'Abnah et le Farfar, rivières de Damas, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël ? ne m'y laverai-je pas pour être net ?* Ces paroles sont prononcées par Nâaman, chef de l'armée du roi d'Aram qui était atteint de la lèpre, et qu'une jeune prisonnière du pays d'Israël devenue la servante de sa femme engageait à se rendre à Samarie, en lui donnant l'assurance que le prophète Elisée le guérirait de son mal. Nâaman obtint du roi son maître une lettre d'introduction auprès de Joram, roi d'Israël, avec prière de lui procurer sa guérison. Elisée fut consulté et ordonna au malade de se baigner sept fois dans le Jourdain. C'est alors que Nâaman s'écria que les rivières de Damas valaient bien celles d'Israël, et qu'il avait eu tort de penser que le prophète le guérirait en invoquant son Dieu. Il se retirait plein de dépit, lorsque les gens de sa suite lui firent comprendre qu'il ne risquait rien à tenter l'expérience, et qu'il regretterait peut-être plus tard de ne l'avoir pas faite. Nâaman consentit à se plonger sept fois dans les eaux du Jourdain, *et sa chair redevint comme la chair d'un jeune enfant, et il fut guéri.* (*Ibid.*, 14.)

Le nom de la rivière Abnah ne se présente que cette seule fois dans les saintes Ecritures. Benjamin de Tudèle, le Juif voyageur du XIe siècle (*Itinéraire*, p. 96), parle des deux rivières Abnah et Farfar. L'identification de ces deux rivières est assez incertaine. On sait que Damas est arrosée de la manière la plus splendide par les eaux du Baradah, qui prend sa source dans l'Anti-Liban, vers le nord-ouest, et passe au milieu des ruines d'Abila, capitale de la Tétrarchie de Lysanias, aujourd'hui Souy-Ouady-Baradah (le marché de la vallée du Baradah) ; une autre petite rivière qui traverse toute la plaine méridionale de Damas et qui descend également des flancs de l'Anti-Liban, en traversant le joli village d'Artouz, sert à l'irrigation de cette plaine fertile : laquelle de ces deux rivières est le Farfar ? laquelle est l'Abnah ? il est fort difficile de le décider. Selon Gesenius, Farfar signifie *le Rapide*, et on a conclu de cette signification que le torrent qui se jette dans le Baradah, et qui se nomme aujourd'hui El-Feidjeh, c'est-à-dire *le Coureur*, devait être le Farfar des saintes Ecritures. En ce cas le Baradah pourrait être l'Abnah, à moins que la rivière rapide dans laquelle se jette l'El-Feidjeh ne fût considérée elle-même comme la véritable continuation du torrent rapide qui avait reçu le nom de Farfar ; dès lors l'Abnah ne serait autre que la rivière du sud, c'est-à-dire l'Abouach qui va se perdre dans ce joli lac, connu sous le nom de Bahr-el-Merdj (mer des pâturages), et situé à l'est de Damas. Il est bon d'ajouter

Digitized by Google

qu une glose marginale recueillie par les commentateurs donne la variante Amanah (la persistante), du nom de notre rivière. Tout bien considéré, je regarde le Baradah comme étant probablement identifiable avec le Farfar, et l'Ahouach avec l'Abnah.

ABARIM. — Montagne. — Tel est le nom, signifiant *passages*, du pâté de montagnes qui à l'est de l'embouchure du Jourdain, et à la pointe nord-est de la mer Morte, limite le pays des Ammonites. Dans le *Deutéronome* (XXXII, 49) cette montagne est mentionnée comme voisine de Jéricho ; et les trois sommets des monts Nebou, Fesgah, et Fâour (Nebo, Pisgah, et Peor) en font partie intégrale. C'est du sommet du mont Fesgah qu'il fut donné à Moïse de voir la riche vallée du Jourdain et la terre promise, dans laquelle il ne devait pas poser le pied. Sans doute c'est du sommet le plus élevé des monts Abarims, que le chef du peuple de Dieu dut contempler le beau pays où coulaient le lait et le miel et qu'il lui était interdit de mettre lui-même entre les mains des Israélites ; à ce compte le Fesgah ne saurait être autre chose que le pic élevé, connu de nos jours sous le nom de Djebel-Atarous, et qui domine d'une manière notable la chaîne ammonitique à peu près à l'est de Jéricho (*Er-rihha*). Il est impossible, lorsqu'on étudie sur place l'orographie de la Terre-Sainte, de ne pas emporter la conviction que cette identification est inattaquable. Malheureusement il n'est pas aisé de pénétrer dans ces montagnes, et j'ai eu moi-même le regret de quitter ce beau pays sans pouvoir parcourir les montagnes saintes auxquelles se rattachent les faits les plus importants de la conquête judaïque, c'est-à-dire la visite, la mort et l'enterrement de Moïse. Nul doute que les noms modernes que l'on recueillerait parmi les nomades habitants de ces montagnes ne fissent aisément reconnaître les trois sommets que j'ai mentionnés plus haut. Notons en passant, à propos du mont Fesgah, qu'il existe justement en face de la position assignée par l'Ecriture sainte à cette montagne et dans la chaîne de Kenâan, un mont élevé nommé Fechkhah, à proximité duquel les musulmans ont placé un prétendu tombeau de Moïse.

Notons enfin qu'Eusèbe et saint Jérôme affirment que de leur temps une portion de la chaîne montueuse avoisinant Hesbon, avait encore conservé le nom d'Abarim.

ABDOUN. — Ville de la tribu d'Aser. — Voici dans quels passages bibliques cette ville est mentionnée : *Et de la tribu d'Aser, Mesal avec ses pâturages, Abdoun avec ses pâturages.* (*Josué*, XXI, 30.) *Et de la tribu d'Aser, Mesal avec ses terrains libres ; Abdoun avec ses terrains libres.* (*I Chron.*, VI, 59.) Il s'agit dans ces deux passages parallèles, des villes attribuées aux Lévites.

Quelle était dans le territoire de la tribu d'Aser la position de cette ville ? était-elle au nord, au sud, sur la frontière, à l'intérieur ? Nous n'en savons absolument rien. Nous ne pouvons affirmer qu'une chose, c'est qu'elle avait été donnée aux Lévites. Il est étrange du reste qu'elle ne soit pas mentionnée parmi les villes d'Aser, pas plus qu'Acco, devenue depuis Ptolémaïs et de nos jours Saint-Jean d'Acre, que nous trouvons dans le *Livre des Juges* (I, 31) mentionnée comme une des villes des Asérites. En faut-il conclure qu'il y a eu une erreur de copiste dans la transmission des Livres saints, et qu'il faut voir Abdoun dans l'Abrou, que nous trouvons mentionné parmi les villes des Asérites, dans le livre de Josué (XIX, 28) ? Déjà l'illustre Reland a soupçonné la légitimité de cette correction, mais je ne me permettrai pas pour ma part, de la proposer d'un manière formelle : d'autant plus que rien ne prouve qu'il faille prononcer Abroun, au lieu de Abrin. On ignore absolument aujourd'hui quelle est la localité qui a pris la place de l'Abdoun biblique ; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne la retrouvera pas avec certitude quelque jour ; car l'expérience nous a prouvé qu'avec la connaissance exacte des textes sacrés, et de la langue actuelle du pays, c'est-à-dire de l'arabe, on parvenait assez aisément à retrouver dans la mémoire des habitants, des noms qui n'ont guère été altérés que par les traducteurs de la Bible, peu familiarisés avec la prononciation des idiomes sémitiques.

ABEL, ABELAH, ABILA. — Noms de villes. — Le mot hébreu אבל signifie *pâturage, champ couvert d'herbe ;* il y a donc tout d'abord de fortes présomptions en faveur des identifications qui placeraient une des localités nommées Abel dans les saintes Ecritures, à proximité de pâturages.

Les villes bibliques dans le nom desquelles le mot Abel entre en composition, sont assez nombreuses ; nous allons les passer successivement en revue.

1. Abelah, Abel-beit-mâakah, ou hemâakah. Nous avons à établir que ces deux noms désignent une seule et même ville ; mais occupons-nous d'abord de leur signification. Beit-hemâakah veut dire *maison de la compression*. D'où vient ce nom ? S'agit-il d'une compression morale ou physique ? on l'ignore, et nous n'avons pas la prétention de trancher cette difficulté. Nous trouvons dans le *IIe Livre de Samuel* (c. XX) le récit de l'expédition de Joab qui, après le meurtre d'Amassa, poursuivait Sebaâ-ben-Bekri. — *Joab passa par toutes les tribus d'Israël jusqu'à Abelah et Biet-mâakah.* (v. 14.) Notons d'abord que de la teneur de ce verset il résulte clairement qu'Abelah et Beit-maâkah étaient deux localités distinctes, mais assez voisines pour que de l'ensemble des deux dénominations réunies se soit formé le nom spécial de l'Abelah qui était près de Beit-mâakah. Le verset suivant nous apprend que Sebaâ-ben-Bekri fut assiégé par Joab dans Abelah-beit-hemâakah ; que les assiégeants durent élever un agger aussi haut que les remparts de la ville, et que l'armée de Joab s'efforça de faire brèche dans l'enceinte ennemie. Ce fut alors qu'une femme enfermée dans la ville parut sur la muraille et interpella Joab ; elle dit la parole qu'on disait autrefois, quand il

Digitized by Google

s'agissait de demander : *Ils demanderont à Abel, et ainsi ils finiront tout* (v. 18). Ceci veut probablement dire, Faites une proposition de paix, et tout sera fini. On voit que dans ce verset le nom d'Abel est prononcé isolément; c'était donc le nom réel de la ville. Au verset suivant la femme dit encore à Joab : *Tu cherches à faire périr une ville, mère en Israël.* Cette expression est bien connue aujourd'hui comme ayant exactement la même valeur que notre mot *métropole* emprunté à l'idiome grec; car on connaît des médailles d'Antiochus Epiphane, frappées à Laodicée avec la légende phénicienne : Li Ladakiah Omm-bikenâan, c'est-à-dire, de Laodicée mère (ou métropole) en kenâan : Abel était donc une ville véritablement importante. Quoi qu'il en soit, Joab demanda la tête de Sebâa-ben-Bekri; cette tête lui fut jetée par-dessus la muraille, et le siége fut immédiatement levé. Un verset du *Ier Livre des Rois* (xv, 20) peut nous servir à fixer, jusqu'à un certain point, la portion de la Terre-Sainte dans laquelle il faut chercher Abel-beit-mâakah. Le voici : *Ben-hadad (roi d'Aram) écouta Assa (roi de Juda), et envoya les chefs de son armée contre les villes d'Israël, et il battit Ayoun, Dan, Abel-beit-mâakah et tout (le pays de) Kenrout, dans toute la terre de Nephtali.* — Il est clair, d'après la teneur de ce verset, que les localités nommées Ayoun (les sources), Dan, et Abel-beit-mâakah, devaient être assez voisines, et au nord du pays de Kenrout nommé plus tard pays de Gennesareth. Nous connaissons parfaitement la position de Dan. (*Voy.* ce mot.) Cette ville se trouvait, ainsi que je le ferai voir, au point qui se nomme aujourd'hui Tell-el-Qadhi (le Tertre du Juge). Ayoun (les sources, pluriel de Ayn, source) est très-vraisemblablement un mot servant à désigner les sources par excellence, c'est-à-dire celles du Jourdain; resterait à savoir si, comme le dit l'historien Josèphe, ces sources étaient celles de Banias (le Paneïon des anciens, (*Voy.* ce mot), ou si à cette époque reculée la source du nahr-hasbayah était regardée, ainsi que cela semble parfaitement naturel, comme la principale source du fleuve sacré. Toutefois comme Banias appartenait en réalité au territoire des Israélites, tandis que les sources du nahr-hasbayah étaient en dehors et appartenaient au royaume d'Aram ou de Damas, il est possible que les Hébreux aient tenu à regarder les sources du Jourdain comme leur appartenant, et que Banias ait été réellement la localité qu'ils appelaient Ayoun (les sources); ceci expliquerait parfaitement l'opinion du Juif Josèphe, qui place la principale source du Jourdain à la grotte du Paneïon. Où placer alors Abel-beit-mâakah, qui doit se trouver dans le voisinage de Banias et du Tell-el-Qadhi? Un voyageur récent, M. Van de Velde, nous fournit en quelque sorte la solution de cette question intéressante. A sa première course dans le haut pays qui domine au nord la plaine du Bahr-el-houleh (lac Samachonite), M. Van de Velde (tome I, p. 169) nous dit qu'il aperçut du haut de la montagne et à ses pieds le Tell d'Abel-beit-mâakah. Nous aurions le droit d'être étonnés de la présence de cette mention sous forme de pure assertion, si nous ne retrouvions plus loin un passage qui concerne les mêmes ruines. C'est dans le tome II, page 428, que nous voyons les ruines de la localité biblique désignées de nouveau comme existant à Abil, près du pont nommé Djesr-el-Rhadjar, pont sur lequel j'ai traversé le nahr-hasbayah, pour me rendre des ruines de Hazor au Tell-el-Qadhi et à Banias. Dans ce second passage les ruines sont désignées sous le nom d'Abil. Pas un mot de plus n'est dit sur cette localité, et on a peine à le concevoir, eu égard à sa célébrité. Du reste il ne faut pas perdre de vue qu'il y a dans ce canton deux Abil: Abil-el-gamh, et Abil-el-haous dont le révérend Robinson a signalé l'existence en laissant prudemment dans le doute l'identification d'Abel-beit-mâakah avec l'une ou l'autre de ces deux localités modernes. Si nous remarquons que le mot significatif gamh (froment), ressemble fort, à une inversion près, au nom antique mâakah, on est tenté de chercher Abel-beit-mâakah sur l'emplacement actuel d'Abil-el-gamh; c'est là une question qu'un examen attentif des lieux pourra seul trancher, et je le recommande expressément aux voyageurs futurs.

L'irruption de Ben-Hadad sur le territoire hébraïque est racontée de nouveau dans le *Livre des Chroniques* (II, xvi, 4). Voici la teneur du verset en question : *Ben-Hadad écouta Assa, et envoya les chefs de son armée contre les villes d'Israël; ils battirent Ayoun, Dan, Abel-maïm, et tous les lieux de dépôt des villes de Nephtali.* Il est bien clair que ce verset parallèle à celui que nous avons transcrit plus haut établit la synonymie d'Abel, d'Abel-Beit-Mâakah, et d'Abel-Maïm, comme d'Abel-Maïm signifie Abel des eaux, et cette dénomination convient à merveille à une localité placée sur les bords du Nahr-hasbayah, et à proximité des sources nominales du Jourdain placées par les Hébreux à Banias (Ayoun) et au Tell-el-Qadhi (Dan).

Reland fait une curieuse remarque à propos de Mâakah : c'est qu'il y avait une localité de ce nom dans le royaume de Basan, et que la race de Mâakah ne fut point exterminée, mais continua d'habiter parmi les Israélites. (*Jos.*, xiii, 13.) Peut-être ajoute-t-il, le nom d'Abel-Beit-Mâakah vient-il de là, et cette ville fut-elle le refuge de cette population. Enfin Josèphe (*Ant. Jud.*, VII, xi, 8) nomme cette ville Ἀβελμαχία; et plus loin (*Ant. Jud.*, VIII, xii, 4) il nomme Ἀβελλανί une ville du royaume des dix tribus, qui fut prise par le roi de Damas. Les textes positifs de l'Ecriture sainte démontrent jusqu'à l'évidence qu'il y a dans cette dernière dénomination une corruption due à quelque inadvertance de copiste. C'est très-certainement Ἀβελμαχα qu'il faut lire dans ce second passage, comme dans le premier.

ABEL HE-SITHIM. — Abel des Sithim (Sithim est le pluriel du nom d'un arbre qui pouvait être abondant sur ce point) était une localité située dans la terre de Moab, non loin

Digitized by Google

de la mer Morte, puisque Josèphe place cette ville qu'il appelle Ἄβελα près de Julias et de Basimoth (Beit-Iasmout). Il est question dans la *Genèse* (L, 11) d'une localité nommée Abel-Misraïm, que plusieurs commentateurs considèrent avec raison, je crois, comme étant la même qu'Abel-Hesithim. Voici le verset en question : *Les Kenaanéens, habitants du pays, voyant le deuil (de Jacob) à Geran-Atad, dirent : Voilà un grand deuil pour Misraïm (l'Egypte) ; c'est pourquoi on l'appela du nom d'Abel-Misraïm, qui est au delà du Jourdain.* — Réland n'est pas de cet avis ; pour lui, Abel-Misraïm était à l'occident du Jourdain, tandis qu'Abel-Hesithim était sur la rive orientale. Josèphe dit que Moïse rassembla le peuple israélite au point où est maintenant la ville d'Abila, lieu abondant en plantations de palmiers, ὅπου νῦν πόλις ἐστὶν Ἄβιλη (*Ant. Jud.*, IV, VIII, 1), et qu'après sa mort Josué quitta Abila pour se rendre sur les bords du Jourdain, qui était éloigné de 60 stades. Le stade étant de 185 mètres, c'est à 11 kilomètres à très-peu près du Jourdain, qu'il faut chercher l'emplacement de cette Abel. Le détail que Josèphe donne dans le premier passage que je viens de mentionner, et qui nous apprend que le territoire de l'Abel en question était bien planté de palmiers, nous démontre (implicitement, il est vrai) qu'il était dans la même plaine que Jéricho. Il est donc probable que le voyageur qui recherchera cette localité importante, grâce aux renseignements que je viens d'enregistrer, parviendra facilement à en retrouver les traces et peut-être le nom même. Eusèbe dit de plus que cette Abel était auprès du mont Phagor ; c'est une excellente indication qui doit servir à l'identification de cette montagne illustre.

Deux autres passages de l'Ecriture contiennent encore le nom d'Abel-Hesithim. Comme il est important de les enregistrer, les voici : — *(Les Israélites) campèrent près du Jourdain, depuis Biet Hiasmout jusqu'à Abel-Hesithim, dans les plaines de Moab.* (*Nomb.*, XXXII, 49.) — *Mon peuple, rappelle-toi donc ce qu'a prémédité Balak, roi de Moab, et ce que lui a répondu Balaam-ben-Bâour, depuis Hesithim jusqu'à Djeldjal, afin que tu reconnaisses les bontés de Jéhovah.* (*Mich.*, VI, 5.)

Il serait curieux de pouvoir préciser le nom botanique de l'arbre qui porte le nom de sith, au pluriel sithim. Saint Jérôme (Commentaires des prophéties de Michée) dit que c'est un arbre du désert, semblable à la *spina alba* par la couleur et par les feuilles, mais non par la taille, puisque c'est un très-grand arbre dans lequel on peut couper de grandes pièces de bois d'une grande dureté, d'une légèreté et d'une beauté incroyables. Il ajoute dans un second passage des Commentaires de Joël que cet arbre ne se rencontre, dans toute l'étendue de l'empire romain, que dans le désert d'Arabie. Ce renseignement n'est malheureusement pas suffisamment précis, et ce n'est que comme conjecture que je proposerais d'y voir le *mimosa*, si commun sur les rives désertes de la mer Morte, et qui n'est que le gommier connu des Arabes sous le nom de seyal. Je terminerai en disant que je ne doute pas un seul instant qu'Abel-Hesithim ne soit la même ville que l'Abila de la Pérée. (*Voyez* ce mot.)

ABEL-KERMIM, Abel des Vignes (*kerm*, vigne, pluriel, *kermim*.) — Nous lisons dans les *Juges* (XI, 33) : *Il (Jephté) les battit (les fils d'Ammon) depuis Aroër jusque vers Minith, vingt villes, et jusqu'à Abel-Kermim, (leur infligeant) une très-grande défaite*, etc. — Il résulte clairement du texte seul, ce me semble, qu'Abel-Kermim était une place des Ammonites. Voici du reste qui le prouve d'une manière explicite. Eusèbe, dans son Onomasticon, dit à propos d'Abel-Kermim qu'il existait encore de son temps une ville nommée Abel, riche en vignobles, et placée à six milles romains de Philadelphie, qui n'est autre que Rabbat-Ammon. Voilà une localité biblique de plus que les voyageurs, qui voudront se donner la peine de la chercher, retrouveront très-probablement et sans peine.

ABEL - MEHOULAH. (Abel-la-Forte.) — C'est le nom de la patrie du prophète Elisée. Voici les renseignements que l'Ecriture sainte nous fournit sur le compte de cette ville :

Les trois cents trompettes retentirent, et l'Eternel fit tourner le glaive, l'un contre l'autre, et ainsi dans tout le camp, et l'armée s'enfuit jusqu'à Beitl-Heshitah (la maison de l'arbre épineux) près de Sararat, jusqu'à la frontière d'Abel-Mehoulah, près de Thoubat. (*Jud.*, VII, 22.) *Baâna-Ben-Akhiloud avait Thaanak et Megiddo et tout Beit-San, qui est près de Sartanah, au-dessous de Jezrael, depuis Beit-San jusqu'à Abel-Mehoulah, jusqu'au delà de Jokneâam.* (*I Rois*, IV, 12.) *Et tu oindras Elisâa Ben-Soufat, d'Abèl-Mehoulah, pour être prophète sous toi (après toi).* (*I Rois*, XIX, 16.) De ces textes il résulte qu'Abel-Mehoulah était dans le voisinage de Beit-San, nommée depuis Scythopolis, et qui a repris aujourd'hui son antique nom, mais un peu altéré, de Beysan. Eusèbe, à propos de cette localité dont il écrit le nom Βηθμαελα, dit que c'est un bourg situé dans la grande plaine du Jourdain, à 16 milles romains au sud de Scythopolis ou Beysan. Avis aux explorateurs futurs de la Terre-Sainte. Nul doute qu'ils ne retrouvent avec un peu de soin les traces de la ville natale du prophète Elisée.

ABEL - MISRAIM. (*Voy.* ABEL-HE-SITHIM.) — J'ai pensé devoir adopter l'avis des Exegètes qui d'Abel-he-Sithim, et d'Abel Misraïm, font une seule et même localité. Je dois néanmoins faire observer que saint Jérôme, qui certes connaissait bien la Terre Sainte, place Abel-Misraïm à l'occident du Jourdain, en ajoutant que celui-ci fut postérieurement appelé Bethagla (Beit-Hadjlah) ; c'est évidemment ce témoignage on ne peut plus respectable qui a décidé Reland à faire de ces deux noms les appellations de deux localités distinctes situées l'une à l'orient, l'autre à l'occident du Jourdain. Toutefois, pour donner aux lecteurs tous les moyens de

Digitized by Google

se décider en connaissance de cause je dois rappeler que le verset 11 du chapitre 1 de la *Genèse* que j'ai reproduit en entier à propos d'Abel-he-Sithim, nous apprend que Abel-Misraïm était dans le Djouran-Aatad, c'est-à-dire dans l'aire, le lieu plan des épines. Si tel est bien le sens du mot âatad, il y a quelque raison de plus de croire que l'Abel des arbres épineux est le même lieu que l'Abel située dans l'aire des épines. Il me suffira d'avoir indiqué ce rapprochement.

ABES. — Ville de la tribu d'Issakhar. — Il n'est question de cette localité qu'une seule fois dans toute l'Ecriture sainte. Voici le verset où elle se trouve mentionnée (*Jos.*, XIX, 17) : *A Issakhhar échut le quatrième lot; au enfants d'Issakhhar, selon leur famille.*— 18. *Leur limite fut à Jezraël, et Hiksalout, et Sounem.* 19. *Et Heferim, et Saoun, et Ehaharat.* —20. *Et Herahit et Kesioun et Abes,*— etc.....

On ne connaît aucune localité moderne dont le nom rappelle celui d'Abes.

ABILA. — Trois villes distinctes de ce nom et dont nous devrons nous occuper successivement, sont mentionnées dans les écrivains anciens. La première était une ville de la Batanée, la seconde était la métropole du Tétrarque Lysanias, et la troisième était une ville de la Perée. Procédons par ordre.

ABILA DE LA BATANÉE. — Eusèbe, dans son Onomasticon, au mot Ἀστερώθ καρναείν, nous apprend qu'il y avait deux bourgades de ce nom dans la Batanée entre les villes d'Adraa? Ἀδαρῶν (1) et d'Abila. Cette dernière ville est très-probablement la même dont il dit que c'est une ville illustre d'Arabie, surnommée *la productrice de vin*, distante de Gadara de 12 milles romains, comptés à l'orient de cette ville. Le nom qu'il lui donne étant Ἀβὶλ Ἀμπελῶν, qui ne voit immédiatement que cette ville n'est autre que l'Abel-Kermim de l'Ecriture sainte dont le nom a précisément la même signification? (*Voy.* ce mot.) Puisqu'il en est ainsi, la position de cette ville est pour ainsi dire déterminable géométriquement sur la carte. En effet, des deux points connus comme Keit qui est Gadara, et Hammam qui a remplacé Rabbat-Ammon, nous décrivons deux arcs de cercle ayant respectivement pour rayon des ouvertures de compas représentant douze et six milles romains : ces deux arcs nous fourniront deux points d'intersection parmi lesquels le choix est forcé par la raison que Abila était à l'orient de Gadara. C'est certainement cette Abila qui se trouve mentionnée par Pline au nombre des villes de la Décapole. C'est encore elle dont parle Josèphe, quand il raconte qu'Antiochus prit Gadara et Abila. (*Ant. jud.*, XII, III, 3.) Je ne crois pas qu'aucun voyageur moderne ait encore retrouvé les ruines de cette ville qui paraît avoir été importante. La belle carte de Zimmermann place au point convenable par la position de cette ville une localité qu'il appelle Irbid et qu'il identifie avec une Arbela. Je suis bien tenté de croire qu'il y a là une incorrection, et que c'est Abela qu'il faut lire sur la carte au lieu d'Arbela. S'il n'en est pas ainsi, je ne saurais deviner où l'habile géographe a trouvé l'indication d'une Arbela en cette contrée.

ABILA DE LYSANIAS ; Abila près du Liban. — Abila était la métropole de la province d'Abilène. Cette province faisait partie de la Tétrarchie de la Chalcide, qui fut possédée par Ptolémée fils de Mennæus, et par son fils Lysanias. Celui-ci fit probablement de grands travaux à Abila, puisque cette ville reçut le nom d'Abila de Lysanias (Géographie de Ptolémée, villes de la Cœlésyrie). A Lysanias succéda Zénodore dont la filiation n'était pas encore établie : nous allons voir qu'elle résulte assez clairement d'une inscription d'Héliopolis, et que ce Zénodore était réellement fils de Lysanias. Le long de la face intérieure du mur d'enceinte de Baalbek, et au pied de la branche faisant face au sud, on trouve plusieurs fragments d'une inscription grecque en caractères carrés, dont l'un a 1 m. 60 centimètres de largeur, et qui ont dû former jadis la frise d'un bel édifice funéraire. Ces fragments, au nombre de trois, sont loin de fournir un texte complet, mais ils suffisent pour faire deviner la teneur de ce texte, les voici :

1. — ΕΤΡΑΡΧΟΝ ΚΑΙ ΛΥΣ...
— ΑΝΕΘΗΚΕΝ.
2. — ΘΥΓΑΤΗΡ ΖΗΝΟΔΩΡΩ ΛΥΣ...
ΟΥΙΟΙΣ ΜΝ.. ΗΣΧΑΡΙΝ.
3. — ..... ΟΙΣ ΥΙΟΙΣ.

Boëch, sous le n° 4523 de son premier recueil, a publié ces fragments d'après Pococke, qui note, dit-il, que les lettres de cette inscription sont carrées. Voici comment le savant épigraphiste a cherché à reconstruire la mauvaise copie de Pococke :

(Ἡ δεῖνα τοῦ δεῖνος γυνὴ, τοῦ δεῖνος) θυγάτηρ, Ζηνοδώρῳ Λυσ(ιμ) ἄρχου καὶ λυ... υἱοῖς μ(νήμη)ς χάρ(ιν) ἀνέθηκεν.

Il ajoute : *Zenodorus hic fortasse ex posteris est Zenodori Tetrarchæ, qui conducta pretio Lysaniæ Tetrarchia, Traconitidem, Bataneam, Auranitidem, Paneadem tenebat, sed jussu Augusti solam Paneadem retinuit* (2) : *mater defunctorum bis nupta videtur.*

Les fragments de cette inscription donnent des renseignements plus positifs que ceux que l'illustre Boëch a pu déduire de la copie défectueuse qu'il avait à sa disposition. Il me paraît en résulter qu'une femme, dont le nom est perdu, et qui était fille de...? éleva un monument à Zénodore, fils de Lysanias le Tétrarque, et à Lysanias ses fils. Josèphe nous apprend que Zénodore obtint à prix d'argent la tétrarchie de Lysanias; mais il ne nous dit rien de la famille de ce Zénodore. Comme il n'était guère probable que le premier venu pût prendre à bail une tétrarchie, on pouvait présumer que ce Zénodore assez riche pour la payer à l'empire, était par sa naissance, tout naturellement en position de la demander. Cette supposition est aujourd'hui une certitude, puisque Zénodore est fils du Tétrarque

(1) Reland propose pour ce nom la correction Γαδάρων qui ne me paraît pas suffisamment justifiée
(2) Cf. Josèphe, *Ant.*, XV, X, 1.

Digitized by Google

Lysanias, et qu'il a un frère qui porte précisément le nom de Lysanias. Notre inscription de Bâalbek a donc par cela même une très-grande valeur historique. Les fragments de texte qui manquent encore sont sûrement enfouis dans la maçonnerie de l'enceinte, et quelque jour ils en sortiront, pour compléter un des monuments épigraphiques les plus importants.

Il existe de rares monuments numismatiques de la dynastie de Lysanias. Je vais les décrire le plus brièvement possible.

PTOLÉMÉE FILS DE MENNÆUS.

Tête de Jupiter laurée, à droite; dans le champ une petite tête humaine en contremarque.

℞. Aigle éployé volant et tenant une couronne dans son bec; au-dessous des deux lignes dans le champ (ΠΤΟ)ΛΕΜΑΙΟΣ (Τ)ΕΤΡΑΡΧ(ΗΣ).

Cuivre de petit module. Cabinet impérial de France. — Tête de Jupiter laurée.

℞. (ΠΤ)ΟΛΕΜΑΙ(ΟΣ) ΤΕΤΡΑΡΧ(ΗΣ), deux guerriers, la lance à la main, debout au milieu d'une couronne de laurier.

Cuivre de même module; décrite par Mionnet qui l'avait trouvée dans le cabinet Consinery.

— Tête de Jupiter laurée.

℞. (πτολεμ)ΑΙ(ος) ΧΑΛΚΙΔ(ος) (τετρ)ΑΡΧ(ης). Victoire couronnant un trophée.

Cuivre de même module, tirée également par Mionnet, du cabinet Consinery.

LYSANIAS.

Tête ornée d'un bandeau, tournée à droite. Pas de légende. Une contremarque dans le champ.

℞. ΛΥΣΑΝΙΟΥ ΤΕΤΡΑΡ(χου) ΚΑΙ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ. Minerve debout portant sur la main droite une Victoire, et s'appuyant de la gauche sur un bouclier. Cabinet impérial; deux exemplaires.

ZÉNODORE.

Tête de Zénodore tournée à gauche. En légende ΖΗΝΟΔΩΡΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ.

℞. N. ΚΑΙ. (νέου καίσαρος) L. ΑΠΣ (année 281). Tête nue d'Octave. Cuivre de moyen module; cabinet impérial de France, un second exemplaire porte la date ΒΠΣ (282).

Ptolémée, fils de Mennæus, est mort en l'an 714 de la fondation de Rome, c'est-à-dire 38 ans avant l'ère chrétienne. Josèphe (*Ant. Jud.*, XIV, 7, 4) l'appelle δυναστεύων Χαλκίδος. Son petit fils, Zénodore, mourut à Antioche en l'an 734 de la fondation de Rome. (18 avant J.-C.) Son père Lysanias avait péri victime des embûches de Cléopâtre à qui Antoine donna la Tétrarchie de Chalcide. Cette reine ambitieuse n'étant morte qu'en 724 de la fondation de Rome (28 avant J.-C.), Zénodore ne put rentrer en possession des Etats de ses pères qu'après cette époque. Nous venons de dire qu'il mourut en l'an 18 avant Jésus-Christ; Octave reçut le nom d'Auguste en l'an 727 de la fondation de Rome. (25 avant J.-C.) Il cessa donc en cette année de porter le titre de néocæsar que lui donnent les monnaies de Zénodore. Donc ces monnaies de Zénodore ont été forcément frappées entre les années 28 et 25 avant Jésus-Christ. Le verset 1 du IIIe chapitre de l'Evangile de saint Luc nous apprend que Lysanias était Tétrarque de l'Abilène dans l'année 15 du règne de Tibère. Or l'an 15 de Tibère étant l'an 29 de l'ère chrétienne, il n'y a pas possibilité de voir dans ce Lysanias, celui dont nous nous sommes occupé plus haut. Il y a donc une très-grande probabilité en faveur de l'opinion qui admettrait que le Lysanias, fils de Lysanias et frère de Zénodore mentionné dans l'inscription d'Heliopolis (Bâalbek), est précisément le tétrarque d'Abilène dont parle l'Evangile de saint Luc. C'est très-vraisemblablement celui-là et non le premier Lysanias qui a donné son nom à la ville d'Abila.

Josèphe (*Ant. Jud.*, XV, x, 1) nous raconte que Zénodore, devenu maître de la Tétrarchie de Lysanias, commit contre la Damascène des brigandages qui furent dénoncés par Hérode le Grand et réprimés par Varron. Zénodore, dépouillé de ses Etats, s'empressa de porter devant Auguste des accusations contre Hérode; mais il ne fut point écouté. Un peu plus tard le Tétrarque étant venu à mourir, Auguste donna à Hérode sa tétrachie qui est voisine à la fois de la Trachonitide et de la Galilée. (*Ant. Jud.*, XV, x, 3, et *Bell. Jud.*, I, xx, 4.) Nous voyons encore dans Josèphe (*Bell. Jud.*, II, vi, 3, et *Ant. Jud.*, XVII, xi, 4), qu'après la mort d'Hérode le Grand, et au moment où Archélaüs fut créé par Auguste ethnarque de la Judée, Philippe son frère reçut en partage de l'héritage paternel la Batanée, la Trachonitide, l'Auranitide et quelques portions de l'héritage de Zénodore situées dans le voisinage de Jamnia (ville de la Galilée supérieure) et dont le revenu était de cent talents.

Le passage de la *Guerre des Juifs*, renfermant l'énonciation de ce fait, contient le nom de Zénon, au lieu de Zénodore, que nous lisons dans le livre des *Antiquités*. Mais c'est là une erreur manifeste de copiste, et le nom de Zénodore doit être restitué dans l'un et l'autre de ces deux passages parallèles. Quoi qu'il en soit, une partie seulement de l'héritage de Zénodore ayant été concédée au tétrarque Philippe, et Josèphe ne nous disant rien du reste de cet héritage, nous sommes en droit, grâce à la présence du verset de l'Evangile de saint Luc ci-dessus mentionné, de penser que Lysanias frère de Zénodore, après la mort d'Hérode le Grand, fut remis en possession d'une partie des Etats qui avaient appartenu à ses ancêtres. C'est là un fait qui me paraît aujourd'hui à peu près hors de doute. N'oublions pas que plus tard, Abila avec tout le Liban fut donnée par l'empereur Claude au roi Agrippa. (*Ant. Jud.*, XIX, v, 1 et XX, vii, 1.) Maintenant que nous avons parlé des souverains de l'Abilène, occupons-nous de leur métropole, c'est-à-dire d'Abila même. Nous lisons dans l'Itinéraire d'Antonin (iter XLIX, à Seriam Scythopoli Occora), les indications suivantes:

Heliopoli.
Abila (alias Abyla)... XXXVIII M.P.(plus minus)
Damasco . . . . . XVIII.

Nous trouvons encore dans le même document le tronçon suivant de route impériale:

Iter LI, à Damasco Emesa (*sic*).
Abila (sive Abyla). . XXXVIII.
Heliopoli . . . . . XXXII.

Les chiffres de ces deux fragments étant

Digitized by Google

entièrement différents, l'une des deux séries au moins est mauvaise, peut-être même le sont-elles toutes les deux.

La table de Peutinger nous fournit de son côté les mesures suivantes : (Ed. d. Fortia. CLXXVIII.)

Eliopoli (*al.* Heliopoli) Agamamam ?
Abila (*al* Abyla). . . . XXXII. m. p. (plus minus).
Damaspo (*al.* Damasco.) XVIII.

Si nous comparons ces chiffres à ceux que nous venons d'extraire de l'Itinéraire d'Antonin, nous voyons que le chiffre XVIII compté entre Damas et Abila, paraît deux fois, ainsi que le chiffre XXXII, compté d'Abila à Héliopolis. Ce sont donc très-probablement ces deux distances qui doivent être adoptées ; elles ont du reste l'avantage d'être d'accord avec les distances réelles qui séparent Damas de Souq-el-Ouadi-Baradah, et le Souq de Bâalbeck. Nul doute sur l'identification de Bâalbeck avec Héliopolis : restera donc à faire voir qu'Abila de Lysanias a été remplacée par Souq-el-Ouady-Baradah (le marché de la vallée de Baradah).

Ptolémée place Abila dans la Cœlésyrie et au nord de Damas. C'est ce géographe qui donne à cette ville le nom de Ἄβιλα Λυσανίου. Enfin dans les actes du concile de Chalcédoine (tome IV *Concil. gener.*, p. 80) nous trouvons mentionné immédiatement après Joseph, évêque d'Héliopolis, Jordanes, évêque d'Abila. C'est très-certainement de notre Abila de Lysanias qu'il s'agit.

Une ville de cette importance ne pouvait manquer d'attirer l'attention des géographes, qui devaient tenir à honneur d'en fixer la position d'une manière positive. Dans le recueil d'Itinéraires publié sous les auspices de M. le marquis de Fortia, par M. Miller, M. le colonel Lapie identifie Abila avec une localité nommée En-nabi-Abel. Mais ce nom ne peut appartenir qu'à un oualy musulman, et non aux ruines d'une ville. Je trouve sur la belle carte de Zimmermann, dans le voisinage du village de Souq-el-Ouady-Baradah, une localité nommée Nabi-Abel, située au nord et à près d'une lieue de l'emplacement réel d'Abila. Il est très-possible que le nom antique de cette ville ait donné aux musulmans l'idée de nommer En-nabi-Abel un oualy placé dans son voisinage, mais c'est là tout ce que je puis accorder; car cet oualy n'est nullement sur la route antique de Damas à Bâalbek. Si sur cette route on trouve des ruines immenses d'une ville à laquelle des inscriptions positives appliquent le nom d'Abila, il n'y aura pas l'ombre d'un doute à conserver sur la nécessité de reconnaître dans ces ruines l'Abila de Lysanias. C'est ce qui a lieu pour les ruines placées à Souq-el-Ouady-Baradah, ainsi que nous allons le faire voir.

Lorsqu'on sort de Damas pour traverser la chaîne de l'Anti-Liban, et gagner Bâalbeck, on traverse d'abord le beau village de Salchieh, on s'engage dans une ravine taillée dans le roc, puis, à travers un pays des plus tristes à voir, on atteint Doummar, petit village placé dans la vallée du Baradah. (*Voy.* ABNAH et FARFAR.) C'est une charmante rivière limpide, courante et poissonneuse, qui alimente tous les aqueducs et tous les réservoirs de Damas. A partir de Doummar la route remonte le cours de la rivière, en en suivant presque constamment la rive gauche, et après l'avoir traversée à Doummar même, il faut environ sept heures à cheval, et au pas très-modéré, pour atteindre le village de Souq-el-Ouady-Baradah.

Avant d'y arriver, au bord du chemin et dans le lit d'un petit canal de dérivation qui amène l'eau du Baradah à un moulin, on aperçoit des tronçons de colonnes et d'énormes pierres de taille, dont la présence révèle immédiatement l'existence vers ces points de monuments antiques d'une importance réelle. Une fois arrivé dans le village même, on trouve un autre moulin, également alimenté par une retenue du Baradah, dont le lit est à une dizaine de mètres en contre-bas. Ce moulin a cela de remarquable qu'il est pour ainsi dire construit des débris d'un temple antique dont il a pris le plan, car le soubassement et quelques bases de colonnes enclavées dans la muraille de l'édifice moderne sont encore à leur place primitive.

Au moment où je traversais Souq-el-Ouady-Baradah (14 mars 1851) le pié droit de la porte d'une maison du village contenait une curieuse inscription chrétienne, aujourd'hui acquise et enlevée par mon ami M. de Ségur-Duperron, alors consul de France à Damas, et déposée dans la maison du consulat, d'où elle ne tardera pas, je l'espère, à partir pour venir au musée du Louvre. Voici cette inscription :

ΕΠΙ ΤΟΥ ΑΓΙΩΤΑΤΟΥ
ΙΩΑΝΝΟΥ ΕΠΙCΚ
ΗΜΩΝ ΤΟΥ ΙΕΡΑΠΟΛ
ΟΕΜΒΟΛΟC ΕΠΛΑΚΩΘ
ΕΝ Μ ΔΕCΙΩ ΤΟΥ ΦΟΕ
ΕΤΟΥΣ ΙΝΔ ° ΙΒ

« Sous notre très-saint évêque Jean, l'enceinte de la ville sainte a été aplanie dans le mois de Daisios de l'année ΦΟΕ (875) Indiction ΙΒ (12). »

Je suppose que l'ère dont nous trouvons ici une date, est l'ère des Séleucides, auquel cas l'année indiquée correspondrait à l'an 563 de l'ère chrétienne. Il serait difficile en effet qu'il s'agît de l'ère chrétienne, puisqu'en 875, les Chrétiens avaient dû courber la tête sous la domination musulmane. On voit que cette inscription a l'avantage de nous faire connaître un évêque d'Abila, et c'est une petite conquête, puisque, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les monuments religieux ne nous ont conservé la mémoire que d'un seul évêque d'Abila, Jordanes, qui assista au concile de Chalcédoine.

Sur la rive gauche du Baradah, à la hauteur du village même, on voit une belle culée de pont, de construction évidemment grecque ou romaine. Les débris antiques se montrent partout dans le village et aux alentours. De l'autre côté de la rivière en amont du village s'étendent jusqu'au pic d'une monta-

Digitized by Google

gne abrupte des ruines considérables jonchées de fûts de colonnes et de pierres de taille appartenant évidemment à des monuments d'une certaine importance. Tout le flanc de la montagne qui borne le site de la ville, est criblé de caves sépulcrales d'une époque qui ne paraît pas extrêmement reculée, et que j'ai visitées avec tout le soin que j'ai pu apporter à cet examen. Je mentionnerai, entre autres monuments de cette vaste nécropole, un petit fronton sous lequel sont placées deux grandes figures humaines, malheureusement dans un état de mutilation très-avancé. En un autre point deux bustes également mutilés ont été ciselés dans le roc. En plusieurs points la surface du rocher a été planée pour recevoir des inscriptions dont j'ai retrouvé les suivantes :

. . . A . . .
. .APIOC. .
(Brisure du rocher)
. . . T . . .
. . . M . . .
ETOYC
HOV. . . . .
ΔIOVZEHP
. . .ΘACANΘ
ΙOVETΩN.
. . . K.

dont la première ne peut plus présenter aucun intérêt.

Les caves sépulcrales sont des chambres taillées dans la masse, contenant ordinairement en saillie, des cuves de différentes hauteurs et à rebords destinés à fixer les couvercles des tombes ; quelquefois de grands escaliers ont été taillés dans le roc, pour desservir les caveaux funéraires auxquels ils aboutissent. Un de ces caveaux qui contient seize cuves de sarcophages, présente à droite et à gauche de l'entrée deux petites baies qui apportent un peu de jour dans l'intérieur du caveau : enfin quelques cuves sont taillées à ciel ouvert, et en grandeur superposée, sur les faces horizontales du rocher. A côté du fronton dont j'ai parlé plus haut, est un petit caveau sépulcral auquel il se relie évidemment : celui-ci ne contient que cinq tombes ; une à gauche, au-dessus du sol de la chambre et dans une grande niche en cul-de-four ; deux au fond, parallèlement au côté même, et juxtaposées au-dessus du sol ; puis deux à droite et en contre-bas, la première empiétant sur le sol de la chambre, et la seconde suivant immédiatement sous un arceau.

Dans le flanc de la montagne, et à l'extrémité ouest de la nécropole, est un beau canal aqueduc, tranché dans le flanc du rocher, et que l'on peut encore suivre sur une assez longue étendue ; une portion de ce canal est recouverte de dalles énormes qui sont restées en place sur une étendue d'une quinzaine de mètres ; l'espace ouvert qu'elles laissent au-dessous d'elles, est trop bas pour que l'on puisse y cheminer autrement qu'à plat ventre, et comme il faudrait faire un détour immense pour contourner ces masses de rochers, il faut, afin de gagner la nécropole, se décider à passer sur une petite corniche de quinze à dix-huit centimètres de largeur que ces dalles inclinées laissent libre sur le rebord du canal ! cette corniche à pic est tracée au-dessus d'un précipice d'une vingtaine de mètres de profondeur.

Pour quitter la nécropole, sans passer sur cette dangereuse corniche, on peut entrer, à une cinquantaine de mètres en arrière de l'extrémité de l'aqueduc, et à quelques mètres plus haut, dans une grande coupure pratiquée dans le flanc de la montagne : c'est une tranchée taillée à pic dans le roc vif et qui servit probablement au passage d'une route antique. Les traces du travail humain s'y montrent à chaque pas. Elle a quelques centaines de mètres de longueur, et au delà, elle débouche sur des collines couvertes d'herbes et accidentées. En les escaladant, on arrive à apercevoir le cours du Baradah, et le pont nommé Djesr-es-Souq qui porte la route de la rive droite sur la rive gauche de la rivière. Ce pont est, pour ainsi dire, adossé à une masse de rochers dans laquelle on trouve, à une vingtaine de mètres au-dessus de la route actuelle, une nouvelle tranchée à parois très-soignées, assez longue, et large de 5 mètres seulement. Sur la paroi de gauche sont taillées deux belles niches superposées, dont l'inférieure contient un cippe en forme d'autel, portant l'inscription suivante.

PRO SALVTE
IMP AVG ANTONI
NI ET VERI M VO
LVSIVS MAXIMVS
7. LEG. XVI. F. F.
QVI OPERI IN
STITIT V. S.

A droite de la niche inférieure est ciselé un cartouche contenant cette autre inscription :

IMP CAES M AVREL ANTONINVS
AVG ARMENIACVS ET
IMP CAES L AVREL VERVS AVG AR
MENIACVS VIAM FLVMINIS
VI ABRVPTAM INTER...
MONTE RESTITVERVNT PER
IVL VERVM LEG PR PR PROVINC
SYR ET AMICVM SVVM
IMPENDIS ABILENORVM.

La dernière ligne est rejetée en dehors du cartouche sur un listel placé au-dessous. Quelques trous réguliers percés au-dessous de la niche supérieure et du grand cartouche prouvent que des ornements avaient été fixés au rocher ; de quelle nature étaient-ils ? il n'est pas possible aujourd'hui de le deviner.

A cent pas plus loin, s'ouvre dans la même direction une seconde tranchée de la même largeur, mais beaucoup plus courte, taillée avec le même soin, et sur le flanc de laquelle on retrouve les mêmes inscriptions, mais coupées un peu différemment, et complétant certains mots des deux premiers exemplaires. Je crois donc utile d'en reproduire les variantes. L'inscription votive est encore sur un cippe, mais celui-ci est en saillie, et sans encadrement en forme de niche. En voici la forme :

Digitized by Google

PRO SALVTE
IMP AUG ANTO
NINI ET VERI
M VOLVSIVS
MAXIMVS 7
LEG. XVI. FF QVI
OPER INSTITIT. V. S.

Un grand cartouche contient encore la seconde inscription ; mais cette fois, la dernière ligne est comprise dans la colonnette. Jusqu'à la cinquième ligne le texte est identique ; cette cinquième ligne contient les mots :

VI ABRVPTAM INTERCISO

et à partir de la sixième ligne, les deux exemplaires restent identiques.

Le problème présenté par l'identification des ruines existant à Souq-el-Ouady-Baradah se trouve aussi parfaitement résolu : cette ville était Abila. Le Baradah, ou Farfar, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, avait emporté dans une crue la route publique d'Abila. Les deux empereurs en ordonnèrent la reconstruction, et pour éviter un autre accident du même genre, Julius Verus, légat et Propréteur de la province de Syrie, fit tailler la nouvelle route dans le rocher, bien au-dessus du lit du torrent. Ce fut la seizième légion, commandée par Marcus Volusius Maximus qui, étant sous la direction de son chef, acheva les travaux dont les Abilènes firent tous les frais. Les inscriptions rapportées ci-dessus ont donc le mérite de fixer d'une manière certaine la position d'Abila de Lysanias, et de nous fournir un excellent renseignement sur l'histoire de cette ville.

Il nous reste à mentionner une dernière inscription que j'ai découverte dans un champ placé sur le flanc de la montagne qui fait face à celle dans laquelle est creusée la nécropole, et à près d'un kilomètres du Souq-el-Ouady-Baradah, en venant de Damas. Elle est ciselée sur une belle tête à couronnement circulaire et à demi enterrée dans la terre labourée. La voici : on lit d'abord dans une couronne :

ΕΤΟΥΣ
ΓΦΥΠΕΡ
ΒΕΡΕΤΕ
ΟΥΚΗ

et au-dessous : ΑΝΤΩΝΙΑΣΑΑ
ΔΝΗ ΚΟΙΝΤΟΥ
ΑΝΤΟΝΙΟΥ ΓΑΙΟΥ
ΓΑΙΟΥ ΥΙΟΥ ΦΑΒΙΑΤΕ
ΜΙΝΟΥ ΚΑΑΥΔΙΑΝ
ΟΥ.

Enfin, à proximité du village actuel, et en contre-bas de la route, se dirigeant sur Damas, on voit dans les rochers des traces évidentes et nombreuses de constructions antiques.

J'ai passé en revue tous les monuments qu'il m'a été permis de voir dans les ruines d'Abila. Nul doute qu'une localité aussi importante ne réserve bien d'autres découvertes encore au voyageur qui pourra consacrer plus de temps que moi à l'étude de ces ruines illustres.

La numismatique impériale nous offre un assez riche contingent de monnaies grecques frappées à Abila. Comme il est assez difficile de préciser, sans la connaissance exacte des provenances des médailles, la localité qui les a vu frapper, il m'est, pour ainsi dire, impossible d'affirmer que telle monnaie appartient à Abila de Lysanias, plutôt qu'à Abila de la Pérée. Voici l'indication des personnages impériaux dont on connaît jusqu'ici des monnaies émises par une ville syrienne du nom d'Abila ou de Leucas, nom qui paraît avoir été donné en surnom à Abila de la Décapole. Les numismatistes ont jusqu'ici classé à Leucas ? de la Cœlésyrie des pièces frappées depuis le règne de Claude jusqu'à celui de Gordien le Pieux, et à Abila Leucas de la Décapole, des pièces frappées depuis Faustine la Jeune, femme de Marc-Aurèle, jusqu'à Elagabale. Enfin il existe des petites monnaies de cuivre autonomes, c'est-à-dire émanant de l'autorité locale et sans intervention d'une légende impériale, attribuées à Leucas. N'ayant pas toutes ces monnaies sous les yeux, il ne m'est pas possible de les distinguer par leur fabrique, et de les attribuer, avec apparence de certitude, à l'une plutôt qu'à l'autre des deux Abila. Dans le doute je préfère m'abstenir.

ABILA DE LA PÉRÉE (*Voy.* ABEL-HESITHIM). — Le nom de Pérée est donné par les écrivains de l'antiquité à toute la région placée à l'est du Jourdain ; ce nom est tiré du mot πέρην (au delà). Josèphe, en parlant de la ville qui nous occupe en ce moment, l'appelle ville τῆς περαίας, ou κατὰ τὴν περαίαν. Nous avons vu qu'il la place près de Julias et de Besimoth (Beit-Iasmout). Inutile donc de répéter ici tout ce que nous avons dit en nous occupant d'Abel-Hesithim. C'est probablement de cette ville qu'Etienne, dans ses *Ethniques*, dit : « Abila, ville placée près du Jourdain : il y a une autre ville nommée Abila dans la Phénicie, et de laquelle Diogènes, l'illustre sophiste, tirait son origine. » Je ne m'explique pas comment Reland présume qu'Abila de la Pérée n'existait plus au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, parce que ces deux illustres écrivains n'en font pas mention, et ne parlent que de deux Abila, celle de la Batanée qui était à douze milles romains à l'orient de Gadara, et celle qui était entre Panias et Damas. Comme il paraît plus que probable que cette Abila et Abel-Hesithim sont la même ville, Eusèbe et S. Jérôme, ayant parlé suffisamment de celle-ci, sous le nom que lui donnait l'Ecriture sainte, on peut tout au plus, ce semble, s'étonner de ce qu'ils n'ont pas fait mention du nom que nous lui trouvons appliqué dans Josèphe.

ABRAN, ville de la tribu d'Aser. — Nous trouvons pour la première fois ce nom dans le chapitre XIX de *Josué* à propos du territoire donné en partage à la tribu d'Aser. L'écrivain sacré dit que la limite de ce territoire — 28.... *aboutit à Caboul à gauche (à l'occident)* ; 29. *vers Abran et Rahab et Hamoun, et Kanah, jusqu'à Sidoun la Grande.*

Le nom étant écrit עברן, sans voyelle exprimée, nous ne pouvons guère deviner

Digitized by Google

quelle était la prononciation de ce nom antique; car les massorètes n'ont réussi qu'à estropier tous les noms géographiques d'une manière qui passe toute croyance.

Le verset 30 du chapitre XXI de *Josué*, mentionnant dans le territoire de la tribu d'Aser une localité nommée Abdoun, qui, avec ses pâturages est attribuée aux Lévites, quelques commentateurs, et entre autres Cahen, le savant traducteur de la Bible, paraissent disposés à penser que le nom Abran est un nom corrompu, qu'il faudrait lire Abdoun. J'avoue que je ne suis pas disposé à admettre trop facilement des erreurs de ce genre dans les textes bibliques. J'aime donc mieux penser qu'il s'agit de deux villes différentes. Quant à la leçon Abdoun, elle ne saurait être douteuse, puisque, dans le livre des *Chroniques*, nous trouvons le verset suivant (I, VI, 59) : *et de la tribu d'Aser, Mesal et ses terrains libres, Abdoun et ses terrains libres.* (Il s'agit des villes données aux Lévites.) *Voy.* ABDOUN.

Ayant aperçu à environ une demi-lieue à droite de la route qui de Saint-Jean d'Acre conduit à Nazareth, un gros village, nommé Ebillin, et qui n'est très-probablement que le siége de la seigneurie dont avait pris son nom le fameux sire Jean d'Ibelin, rédacteur des Assises de Jérusalem, j'ai, dans une note (*Voyage autour de la mer Morte*, t. I, p. 73), exprimé une hypothèse sur l'identité de ce village moderne et de l'Abran d'Aser, dont le nom pouvait en réalité se prononcer Abirin; mais, bien qu'Ebillin soit situé dans le territoire d'Aser, je suis fort tenté aujourd'hui d'abandonner cette hypothèse, qui, il faut le dire, n'a pas de grandes probabilités en sa faveur.

ABSALOM, fils de David. — Absalom est le troisième fils que David eut à Hébron. Il naquit de Mâakah, fille de Talmey, roi de Gesour. (*I Chroniques*, III, 2; *II Samuel*, III, 3.)

Absalom avait une sœur née de la même mère que lui, nommée Thamar, et pour laquelle Amnoun fils aîné de David conçut une passion criminelle. (*II Samuel*, XIII, 1.) Il lui fit violence, après quoi il la chassa. Absalom, instruit de cet attentat, résolut d'en tirer vengeance, et pour être plus sûr d'accomplir son dessein, il se tut deux ans, pour laisser à Amnoun le temps de se rassurer sur les suites de son crime. (*II Samuel*, XIII, 23.) Au bout de deux ans Absalom eut les tondeurs à Bâal-Hasour, qui était près d'Ephraïm. *Absalom invita tous les fils du roi.* — 24. *Absalom vint vers le roi, et dit : Voici ton serviteur et les tondeurs; que le roi vienne avec ses serviteurs auprès de son serviteur.* — 25. *Le roi dit à Absalom : Non, mon fils, il ne faut pas que nous y allions tous, afin que nous ne te soyons pas à charge. Il le pressa, mais le roi ne voulut pas y aller et le bénit.* — 26. *Absalom dit : Amnoun mon frère n'ira-t-il pas avec nous? Le roi lui dit : Pourquoi irait-il avec toi?* — 27. *Absalom le pressa, et il envoya avec lui Amnoun et tous les fils du roi.* — 28. *Absalom avait ordonné à ses serviteurs, savoir : Faites attention quand le cœur d'Amnoun sera égayé par le vin, et que je vous dirai : Frappez Amnoun, vous le tuerez; ne craignez rien, puisque c'est moi qui vous l'ordonne, soyez forts et soyez vaillants.* — 29. *Les serviteurs d'Absalom firent à Amnoun comme Absalom avait ordonné. Tous les fils du roi se levèrent, et étant montés chacun sur sa mule, ils s'enfuirent.* — 30. *Quand ils étaient encore en chemin, le bruit en était venu à David, savoir : Absalom a tué tous les fils du roi, et il n'en est pas resté un.* — 31. *Le roi se leva, déchira ses vêtements et se coucha par terre; tous ses serviteurs se tenaient là les vêtements déchirés.* — 32. *Jounadab-Ben-Seneaah, frère de David, prit la parole et dit : Que mon maître ne dise point qu'on a tué tous les jeunes gens fils du roi, car Amnoun seul est mort, parce que, par l'ordre d'Absalom, cela a été résolu dès le jour qu'il a fait violence à Thamar, sa sœur.* — 33. *Et maintenant, que le roi ne prenne pas la chose à cœur, en disant : Tous les fils du roi sont morts; car Amnoun seul est mort.* — 37. *Absalom prit la fuite et alla vers Talmai, fils d'Amihoud, roi de Gesour, et David était en deuil pour son fils, tous les jours.* — 38. *Absalom ayant fui et s'étant rendu à Gesour, y resta trois ans.* — 39. *Le roi David était désireux de se rendre vers Absalom, car il s'était consolé d'Amnoun qui était mort.*

Le chapitre XIV du *IIe livre de Samuel* est tout entier consacré à nous raconter comment Joab fils de Seriah s'y prit pour amener David son maître à pardonner à Absalom. Le cœur du roi n'y était que trop disposé, et Joab reçut l'ordre d'aller chercher le jeune prince à Gesour et de le ramener à Jérusalem. David refusa néanmoins de voir son fils. (XIV, 24.) — 25. *Comme Absalom, il n'y avait pas de bel homme à vanter en Israël; depuis la plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait pas de défaut en lui.* — 26. *Et quand il faisait couper sa chevelure, c'était d'année en année qu'il se la faisait couper; il la faisait couper parce qu'elle était trop lourde, les cheveux de sa tête pesaient* 200 *sicles au poids du roi.* — 27. *Il naquit à Absalom trois fils et une fille dont le nom était Thamar, c'était une femme d'une belle figure.* — 28. *Absalom demeura deux ans entiers à Jérusalem, sans voir la face du roi.*

Ce fut alors qu'Absalom, pour rentrer tout à fait en grâce, voulut recourir à Joab; mais Joab refusa par deux fois de paraître devant Absalom, qui pour l'y décider eut la singulière idée de faire mettre le feu à ses moissons. — 31. *Joab se leva, vint vers Absalom, dans sa maison, et lui dit : Pourquoi tes serviteurs ont-ils mis le feu à mon champ?* — 32. *Absalom dit à Joab : Voici; je t'ai envoyé dire : Viens ici, je veux t'envoyer vers le roi, pour lui dire : Pourquoi suis-je revenu de Gesour? Il faudrait mieux que j'y fusse encore, et maintenant je veux voir la face du roi, et s'il y a de l'iniquité en moi, qu'il me fasse mourir.* — 33. *Joab vint vers le roi et le lui annonça. Le roi appela Absalom, qui vint se prosterner devant lui la face contre terre devant le roi, et le roi embrassa Absalom.*

Ce fut après cette réconciliation si désirée

Digitized by Google

qu'Absalom commença à concevoir la pensée criminelle de jeter son père à bas du trône, pour y monter à sa place. Laissons encore parler l'écrivain sacré. (*II Samuel*, XV.) — 1. *Après cela Absalom se pourvut de chariots et de chevaux, et de cinquante hommes qui couraient devant lui.* — 2. *Absalom se plaçait de bon matin près du chemin vers la porte; alors quand un homme qui avait une contestation venait vers le roi pour demander justice, Absalom l'appelait et disait : De quelle ville es-tu? Il disait : Ton serviteur est d'une des tribus d'Israël.* — 3. *Absalom lui disait : Vois, ta cause est bonne et juste, mais nul ne t'écoute de la part du roi.* — 4. *Absalom disait : Qui m'établira juge dans le pays? Tout homme qui aurait une contestation sur un procès viendrait vers moi, et je lui ferais justice.* — 5. *Quand alors un homme s'approchait pour s'incliner devant lui, il avançait la main, la pressait et l'embrassait.* — 6. *Absalom agissait de cette manière avec tous ceux d'Israël, quand ils venaient vers le roi pour avoir justice, et Absalom enlevait le cœur des gens d'Israël.* — 7. *Ce fut au bout de quarante ans qu'Absalom dit au roi : Permets que j'aille m'acquitter de mon vœu que j'ai voué à l'Eternel, à Hebron.* — 8. *Car ton serviteur a voué un vœu, pendant son séjour à Gesour, en Aram, disant : Si l'Eternel me ramène à Jérusalem, je servirai l'Eternel.* — 9. *Le roi lui dit : Va en paix. Il se leva et alla à Hébron.* — 10. *Absalom envoya des explorateurs dans toutes les tribus d'Israël et dit : Quand vous entendrez le son de la trompette, vous direz : Absalom est devenu roi à Hébron.* — 11. *Deux cents hommes avaient suivi Absalom de Jérusalem; invités, ils allaient dans leur simplicité, ne sachant rien de la chose.* — 12. *Absalom envoya mander Akhitofel, le Djilanite, conseiller de David, de sa ville de Djilah; pendant qu'il offrait des sacrifices la conspiration devint puissante, et le peuple allait toujours en augmentant auprès d'Absalom.*

David fut averti de ces menées coupables, et sa première pensée fut de fuir : il laissa ses dix concubines au palais et quitta sa capitale. L'arche d'alliance le suivait, mais il la fit reporter à Jérusalem par Sadouck le grand prêtre, et continua sa route. Au même moment Absalom entrait à Jérusalem. Son premier acte fut de souiller la couche paternelle. Douze mille hommes allèrent lancés à la poursuite de David; mais un ami de David, Honsaï, conseilla à Absalom de réunir le peuple, et de se mettre à sa tête pour poursuivre son père. Ce conseil avait pour but de donner au roi fugitif le temps de mettre le Jourdain entre les rebelles et lui. Des affidés coururent le prévenir du parti que l'usurpateur avait adopté, et il alla se réfugier au delà du Jourdain, dans la ville appelée Mekhanaïm (les deux camps). Absalom avec toute son armée le suivait de près, et il alla camper dans le pays de Galaad. Bientôt eut lieu la bataille dans la forêt d'Ephraïm. (Pour Ephraïm voir *Jud.*, XII, 4; *II Samuel*, XVIII, 6.) Et David recommanda aux chefs de son armée de veiller au salut d'Absalom. Celui-ci fut complétement battu. — 9. *Absalom se rencontra devant les serviteurs de David; Absalom était monté sur un mulet. Le mulet étant venu sous l'épaisseur des branches d'un grand chêne, la tête d'Absalom resta accrochée au chêne, et il resta suspendu entre le ciel et la terre, et le mulet qu'il montait passa outre.* — 10. *Un homme ayant vu cela l'annonça à Joab. Il dit : Voici, j'ai vu Absalom pendu à un chêne.* — *Joab reprocha à cet homme d'avoir épargné le prince rebelle.* — 14. *Il prit trois dards en sa main et les enfonça dans le cœur d'Absalom qui était encore vivant au milieu du chêne.* — 15. *Puis dix jeunes hommes porteurs des armes de Joab entourèrent Absalom, le frappèrent et le tuèrent.* — 17. *Ils prirent Absalom, le jetèrent dans la forêt dans une grande fosse, et placèrent sur lui un très-grand monceau de pierres...* — 18. *Absalom avait pris et dressé pour lui de son vivant, un metzebet dans la vallée du roi : car, disait-il, je n'ai point de fils, pour rappeler le souvenir de mon nom, et il avait appelé le metzebet par son nom : il fut appelé Main d'Absalom, jusqu'à ce jour.* Ainsi périt le fils rebelle, et cependant le cœur de son père n'en fut pas moins déchiré; lisez plutôt le verset suivant (*II Samuel*, XIX, 1) : *Le roi fut effrayé, monta à l'appartement placé au-dessus de la porte et pleura; et il disait ainsi en marchant : Mon fils Absalom! mon fils! mon fils Absalom! que ne suis-je mort à ta place, Absalom, mon fils! mon fils!* — Peu après David repassait le Jourdain; tout Juda était accouru au-devant de lui, et il rentrait à Jérusalem.

J'ai reproduit tout à l'heure le verset du *Livre de Samuel*, qui nous révèle l'existence d'un monument commémoratif élevé par l'ordre d'Absalom. L'historien Josèphe en parle également (*Ant. Jud.*, VII, X, 3) et nous apprend qu'Absalom fit dresser dans la vallée royale (ἐν τῇ κοιλάδι τῇ βασιλικῇ) une statue de pierre blanche éloignée de deux stades de Jérusalem, qu'il surnomme sa *Main*.

J'ai donné avec de grands détails, à l'article JÉRUSALEM (*Nécropole de*), une description du curieux monument qui se trouve dans la vallée de Josaphat, dans le flanc du mont des Oliviers, à peu de distance du lit du Kédron, et qui porte le nom de *tombeau d'Absalom*. Je dois renvoyer à cette description, qui se lie mieux à l'étude de la curieuse nécropole de Jérusalem, qu'à un article spécial sur Absalom. J'ai démontré que ce magnifique monument était une œuvre hébraïque, de l'époque contemporaine de David. C'est un des travaux d'art les plus complets et les mieux conservés de l'ancienne Jérusalem, et je ne doute pas qu'il ne devienne comme le point de départ que prendront toujours les savants consciencieux qui voudront classer avec méthode les monuments hébraïques.

Quant au véritable tombeau d'Absalom, au tumulus de la forêt d'Ephraïm, sous lequel son corps fut enseveli, on ne saurait trop recommander aux voyageurs qui exploreront la Terre-Sainte de mettre ce monument important parmi ceux dont ils doivent désirer de faire la découverte. Il doit se trouver

Digitized by Google

aussi intact qu'au premier jour, les Orientaux ayant pour habitude de jeter toujours en passant quelque pierre sur de pareils tumulus qu'ils rencontrent. On comprend de quel intérêt il serait pour la science, à l'aide d'une fouille peu coûteuse, de pouvoir retrouver les restes du fils révolté de David, et très-probablement ses armes enterrées à côté de lui, honneur rendu de tout temps aux guerriers.

Le monument d'Absalom ayant par son architecture et par la date historique de sa construction, une grande importance dans l'étude de l'art hébraïque, il est tout naturel qu'on rapporte à l'étude de ce monument type les règles générales qui ont dû concourir à former tout l'ordre architectural adopté par les Juifs.

Je ferai remarquer dès à présent le caractère étrange que donne à ce monument la présence de la corniche égyptienne. Je dois insister encore sur ce fait. Il m'a été possible de constater l'existence de cette même corniche à l'angle sud-est de l'enceinte salomonienne du temple. Je l'ai trouvée à la façade du grand bazar au coton, façade dont nul visiteur n'avait encore assigné le caractère hébraïque et qui précédait évidemment un immense portique destiné à conduire au temple, et que remplace le bazar actuel. La corniche égyptienne ne me paraît donc pas un hasard, une bizarrerie d'artiste dans le monument d'Absalom. Je ne me hasarde pas trop en avançant qu'elle entrait dans la plupart des monuments juifs. On peut se figurer ce que le temple, par exemple, devait emprunter de caractère et de noblesse à cette belle corniche qui donne aux édifices égyptiens un aspect si imposant.

La torsade qui se trouve dans les détails du monument me paraît aussi un des caractères adoptés dans l'architecture nationale. Il pourrait se faire que des fouilles autour du temple amenassent quelques fragments où ce beau motif se trouverait reproduit.

Le chapiteau ionique avec ses volutes me semble aussi avoir été celui que les Hébreux adoptèrent de préférence. Quoiqu'on n'ait pas découvert encore, aux environs du temple, de chapiteaux qui puissent indiquer celui que les architectes de Salomon employèrent dans le temple et dans son palais appelé *maison du Liban*, il y a des passages de la Bible assez nombreux parlant de cornes ou de volutes, pour qu'il soit permis de voir dans cette expression, que les commentateurs n'ont pas comprise, l'indice visible de la forme du chapiteau alors le plus généralement adopté.

Une ornementation d'un caractère aussi gracieux que noble est le bouclier. Inutile de rappeler ici les passages rapportés ailleurs, servant à établir que le bouclier entrait parmi les motifs d'architecture. Quand on ne pouvait suspendre aux édifices de véritables boucliers d'or ou d'airain, l'art dut naturellement suivre son instinct habituel d'imitation et se reproduire dans les métopes.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans cet essai de reconstruction de l'architecture hébraïque, je n'ai pas pour pensée de constituer le monument d'Absalom comme un type unique et absolu, auquel les artistes salomoniens rapportèrent les plus importantes constructions du règne de ce grand roi.

On peut donner à cet aperçu rapide une portée qu'il n'a pas. Mais je crois être dans le vrai en puisant aux caractères mêmes de cette œuvre merveilleusement conservée les caractères essentiels que l'art national avait combinés et dont il fit l'application à des monuments d'une plus grande étendue.

J'ai retrouvé et décrit des monuments hébraïques dont les motifs s'écartent visiblement de ceux du monument d'Absalom. Je ne les crois pas moins d'une haute antiquité. On voit la liberté du génie chez les peuples anciens. L'art prenait toutes les formes, comme la poésie tous les rhythmes. C'est à la science à ne pas se tromper dans son étude, et à ne pas repousser par système tout ce qui semble entrer difficilement dans les classifications déjà adoptées.

ACCAIN. — Cette ville est mentionnée par Josué (xv, 57) parmi les villes de la tribu de Juda. Quant à la position qu'elle occupait, elle n'est pas connue. Dorénavant, dans ce Dictionnaire des Antiquités bibliques, chaque fois qu'un nom se trouvera seul avec l'indication du livre biblique où il est mentionné, il sera parfaitement compris que ce nom appartient à une localité sans importance et inconnue jusqu'à ce jour.

ACCARON, ECRON (Ἀκκαρών, JOSÈPHE, *Antiq.* V, II). — Cette ville fut la capitale d'une des cinq satrapies des Philistins.

Dans la description du *Livre de Josué* (XIII, 3) Accaron est placée comme la ville la plus septentrionale du pays des Philistins : « Depuis le fleuve limoneux qui arrose l'Egypte jusqu'aux frontières d'Accaron au nord : la terre de Kénâan, divisée entre les cinq rois des Philistins, les Gazéens, les Azotiens, les Ascalonites, les Géthéens et les Accaronites. »

Le même *Livre de Josué* (XV, 45) met Accaron avec ses bourgs et ses villages dans le lot de la tribu de Juda, et (verset 11) indique les limites septentrionales de Juda au pays d'Accaron.

Cependant au chapitre XIX (vers. 43) il indique une ville d'Acron parmi celles de la tribu de Dan. Ce passage avait fait croire à Eusèbe que Accaron appartenait aux Danites. Mais saint Jérôme rectifie Eusèbe : *Ut ego arbitror, in tribu Juda.*

Il la place entre Azoth et Jamnia, mais un peu vers le levant : ce qui est en effet la situation qui lui est donnée par les géographes. Saint Jérôme ajoute que plusieurs ont cru que Césarée, la Tour de Strabon, était l'ancienne Accaron. Mais c'est une erreur qu'il est inutile de réfuter, puisque Accaron, d'après le texte formel de Josué, fut donnée en partage à la tribu de Juda.

Digitized by Google

Quant à l'Acron que le *Livre de Josué* attribue à la tribu de Dan, ne pourrait-on pas dire que c'était une localité différente de l'Accaron chef-lieu de satrapie ? Il faut dire cependant qu'il y a un texte de Josèphe (*Antiq.* V, I) qui indique que Accaron avait été cédée aux Danites. Mais il n'en continue pas moins à la placer parmi les villes de Juda. (*Antiq.* V, II.)

Les Accaronites refusèrent de recevoir dans leurs murailles l'arche d'alliance, qui fut prise par les Philistins dans un combat contre les Hébreux, à la vue des malheurs qui avaient frappé les pays où l'arche avait séjourné. Ce fut après ce refus des Accaronites que les satrapes des Philistins consultèrent leurs prêtres et leurs devins, qui leur conseillèrent de renvoyer l'arche aux Hébreux avec un don expiatoire de cinq anus d'or et de cinq rats également d'or, en souvenir de la maladie honteuse qui avait frappé le peuple et des rats innombrables qui avaient désolé le pays. (*I Sam.* v, 10 et suiv.)

Béelzébub avait son temple dans la capitale des Accaronites. Ochosias, roi d'Israël, tombé malade à Samarie, donna ordre qu'on allât consulter Béelzébub à Accaron pour savoir s'il relèverait de cette maladie. Le prophète Elie dit à ses messagers : « N'y a-t-il pas un Dieu en Israël, pour que vous alliez consulter le dieu d'Accaron ? allez dire au roi qu'il ne descendra pas du lit où il est monté. » (*II Rois*, I, 1 et suiv.) Il serait important de découvrir les ruines de ce temple, dont la construction est évidemment antérieure à Samuel.

ACCO, Ἄκκω, AKKA, PTOLEMAIS, SAINT-JEAN D'ACRE. — Le nom primitif de cette ville illustre ne se trouve qu'une seule fois dans les saintes Ecritures; voici le verset qui le contient : *Aser n'expulsa pas les habitants d'Acco, ni les habitants de Sidon, ni ceux d'Ahlab, ni ceux d'Akhzib, ni ceux de Khelbah, ni ceux d'Afeik, ni ceux de Rahab.* (*Jud.*, I, 31.) En revanche le nom de Ptolémaïs revient à chaque instant dans les Livres des Machabées.

Le verset que je viens de citer prouve que Acco était située dans la circonscription du terrain assigné à la tribu d'Aser. Il est à remarquer néanmoins, que, parmi les villes des Asérites citées dans le *Livre de Josué* (XIX, 24-30), il n'est nullement question d'Acco. Je ne me charge pas d'expliquer cette omission qui d'ailleurs ne tient peut-être qu'à ce fait consigné dans le Livre des Juges, que les Asérites ne parvinrent pas à expulser les habitants d'Acco. Quoi qu'il en soit, cette ville est d'une haute antiquité, bien qu'elle n'offre plus aujourd'hui de vestiges de sa splendeur première.

Les Grecs, qui connaissaient le nom Phénicien de cette ville, grécisèrent ce nom en lui attribuant résolument une étymologie grecque. Je rapporterai cette étymologie qui n'est en vérité que ridicule. Nous lisons dans le grand Etymologicon, au mot Ἄκκω : Aki, ville de Phénicie, qui s'appelle maintenant Ptolémaïs. On prétend que la forteresse de Ptolémaïs fut appelée Aki, parce qu'Hercule, mordu par un serpent, y ayant trouvé sa guérison, appela ainsi ce lieu, du mot ἀκεῖσθαι (être guéri). Etienne dans ses *Ethniques*, au mot *Ptolémaïs*, repète la même fable, qui paraît avoir eu généralement cours parmi les plus beaux esprits de la Grèce. Au mot *Aki*, il raconte qu'Hercule, piqué par un serpent, fut averti par un oracle de se diriger vers l'orient jusqu'à ce qu'il rencontrât une rivière au bord de laquelle il trouverait la plante nommée *colocasia*, qui seule pouvait guérir sa blessure; qu'il arriva aux bords du fleuve Bélus, qui coule près de Ptolémaïs, et qu'il y trouva enfin l'herbe salutaire qu'il cherchait. Tout à l'heure je reviendrai sur le compte du Bélus.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute à conserver sur l'identité de Acco et de Ptolémaïs. Cette ville, à ce que nous apprend Pline, fut érigée en colonie romaine par l'empereur Claude. Les médailles impériales romaines à la légende COL. PTOL. (*Colonia Ptolemais*) sont assez nombreuses, quoique chaque espèce en particulier soit assez rare. On en connaît dans les collections numismatiques, qui ont été frappées dans cette ville depuis Claude jusqu'à l'impératrice Salonica, femme de Gallien. Il en existe de Claude, émises avant l'établissement de la colonie, c'est-à-dire, qui sont purement impériales. Acco, avant la domination romaine, avait également frappé des monnaies autonomes avec le nom Ἄκη. Celles-ci sont extrêmement rares. Les plus abondantes sont les statères d'or et les tétradrachmes d'Alexandre le Grand, portant au revers dans le champ et devant la figure assise de Jupiter, le nom phénicien d'Acco, et une date en chiffres.

Je ne dois pas omettre de mentionner ici un type qui se présente assez fréquemment sur les monnaies coloniales de Ptolémaïs, et qui nous rend compte jusqu'à un certain point de la position géographique de cette ville. On y voit Ptolémaïs personnifiée, représentée par une femme à tête tourrelée, assise sur un rocher entouré par les eaux de la mer, et tenant de la main droite trois épis, emblème de la fertilité du sol sur lequel elle était bâtie : rien de charmant effectivement comme la riche plaine au bord de laquelle est situé Saint-Jean d'Acre, que la mer semble entourer de tous les autres côtés. Au pied de la figure de la ville paraît un fleuve personnifié en un homme qui nage, et ce fleuve n'est autre que le Bélus. Triste fleuve sans doute, car c'est aujourd'hui un misérable ruisseau bourbeux nommé Nahr-el-Nâamen (la rivière de la Renoncule). Cette charmante fleur serait-elle par hasard la colocasia qu'Hercule venait chercher sur les bords du Bélus? et la dénomination arabe que je viens d'enregistrer aurait-elle conservé un reflet de l'histoire à laquelle est due l'étymologie grecque rapportée plus haut? Je suis assez porté à le croire.

Saint-Jean-d'Acre, qui a pris la place de Ptolémaïs, est placé au bord septentrional

Digitized by Google

d'un golfe charmant, sur le bord opposé duquel s'élève Khaifa, l'ancienne Sycaminon, bâtie au pied du mont Carmel. Toute la plaine qui forme le territoire de Saint-Jean d'Acre est encore d'une grande fertilité, et cultivée à merveille. Un bel aqueduc construit par Djezzar-Pacha, et venant des coteaux placés au nord-est de la ville, y amène une eau excellente d'une distance de quelques kilomètres, en passant par un joli hameau nommé Baqadjeh, bâti auprès d'une vraie maison de campagne et d'un vrai jardin qui ont été créés jadis par Abd-Allah, pacha d'Acre. A l'est de la ville, et à environ une heure et demie de marche, sur la route de Galilée, qui passant par Safourich (l'ancienne Sepphoris), conduit à Nazareth, on rencontre un immense tertre artificiel, parfaitement rond, et connu aujourd'hui sous le nom de Tell-Keisan. Au pied du Tell, coule une petite fontaine nommée Ayn-el-Tell (source du Tertre). Il n'est pas possible de douter que ce tertre considérable n'ait servi de base à un monument antique d'une grande importance, s'il n'a pas été un véritable tumulus élevé sur les restes mortels de quelque grand personnage. Les Arabes affirment que l'on trouve des tronçons de colonne au sommet du Tell, et ce que je puis affirmer c'est que l'on voit à la base de nombreux débris qui paraissent parvenir d'un édifice important. Avis aux voyageurs futurs qui voudront étudier avec plus de soin que je n'ai pu le faire le Tell-Keisan, que je n'ai vu qu'en en longeant la base.

Josèphe (*Bell. Jud.*, II, x, 2) parle d'un monument placé au bord du fleuve Bélus, et qui pourrait bien n'être autre chose que le Tell-Keisan. Voici le passage en question, que je rapporterai *in extenso*, parce qu'il peint à merveille la situation de Saint-Jean d'Acre. Il s'agit de Ptolémaïs : « Cette ville est voisine de la Galilée, située au bord de la mer, et bâtie dans une grande plaine. Elle est entourée de montagnes, à l'orient par la chaîne de Galilée, qui en est éloignée de 60 stades (11 kilomètres environ); au midi, par le Carmel, qui en est distant de 120 stades (22 kilomètres); au nord, par un mont très-élevé qu'on appelle l'Echelle des Tyriens, et qui est situé à 100 stades de la ville (18 à 19 kilomètres). A deux stades de la ville (près de 400 mètres) coule une très-petite rivière (du temps de Josèphe, le Bélus n'était donc comme aujourd'hui qu'un véritable ruisseau, ποταμὸς παντάπασιν ὀλίγος) nommé Belæus (Βήλαιος), sur les bords duquel se voit le monument de Memnon (τὸ Μέμνονος Μνημεῖον), ayant auprès de lui un lieu d'une étendue de 100 coudées, mais digne d'admiration. Celui-ci est rond et creux, et il produit un sable propre à faire du verre, que beaucoup de navires viennent enlever, mais qui se reproduit toujours, en remplissant la place, comme si les vents se chargeaient de rapporter ce sable d'ailleurs, pour être immédiatement transformé en verre. Ce qui me paraît le plus curieux en ceci, c'est que tout ce qui sort de verre de cet endroit merveilleux, redevient plus tard du sable vulgaire. » — Qu'était le Memnon dont Josèphe mentionne ici le tombeau? Comme il ne l'a pas précisé, je ne me charge pas de le deviner.

Quant à la nature vitrifiable du sable du Bélus, Pline (lib. XXXVI, c. 26, ed. v, c. 19) en parle à deux reprises, et Tacite (*Histor.*, lib. v) s'exprime ainsi sur son compte : *Et Belus amnis Judaico mari illabitur, circa cujus os collectæ arenæ admisto nitro in vitrum excoquuntur; modicum id littus, sed egerentibus inexhoustum.* Je terminerai ce qui est relatif au sable vitrifiable du Bélus en rappelant une étymologie de ce nom Bélus proposée par Reland, et qui me paraît extrêmement probable. En grec le verre s'appelle ὑελὸς ou ὑαλός, et entre ce mot et le nom Bélus il y a pour ainsi dire identité.

Le verre de Phénicie avait une très-grande célébrité dans l'antiquité, et l'Egypte, et la Grèce aussi bien que la Phénicie elle-même ont enrichi les musées d'une foule de charmants petits vases de verre émaillés, qui sont aujourd'hui reconnus pour être de fabrication phénicienne, et formés très-probablement du sable du Bélus.

Revenons à Ptolémaïs. Josèphe ne place jamais cette ville dans la Galilée, mais bien à l'ouest de la Galilée : ainsi il parle (*Bell. Jud.*, II, XVIII, 9) d'une ville de Galilée nommée Zabulon, qui sépare Ptolémaïs de la Galilée. Or un voyageur qui a parcouru tout récemment le pays, M. Van de Velde, missionnaire protestant, a reconnu dans le voisinage immédiat de la voie antique, qui de la plaine de Saint-Jean d'Acre conduit à travers des collines boisées au Nardj-el-Bathouf, au delà duquel est située Safourich, une source nommée Ayn-Zabouloun, auprès de laquelle j'ai dû passer moi-même sans la reconnaître, et qui fixe indubitablement la position de la Zabulon de Josèphe. C'était, dit l'historien, une ville ornée de très-beaux édifices, construits avec autant de luxe que ceux de Tyr, de Sidon et de Béryte; je ne doute pas maintenant que les nombreux sarcophages antiques que j'ai rencontrés sur ce point le long de la voie antique, n'aient été des sculptures appartenant à la population de Zabouloun.

Le nom primitif de cette ville fut Acco, que Reland croit retrouver dans le prophète Michée (I, 10) : *N'annoncez point ceci dans Geth, et ne pleurez point dans Acco.* Les Grecs, comme nous l'avons dit, changèrent ce nom en Acè, et y substituèrent celui de Ptolémaïs. Cette ville (JOSEPH., *Antiq.* l. XIII, c. III), qui était possédée par Démétrius, fils de Séleucus, fut livrée à Alexandre, fils d'Antiochus Epiphane; ensuite Alexandre, roi des Juifs, l'assiégea et la livra à Ptolémée; Tigrane, roi d'Arménie, l'assiégea aussi : enfin elle fut soumise à la domination des Romains; Claudius la fit réparer et lui donna le surnom de *Cæsarea*. C'est ce que semble annoncer une médaille sur laquelle on lit ces mots : COL-CÆSAREA PTOLEMAIS (HARD., *Num. antiq.*, p. 142). Les Sarrasins s'en rendirent maîtres et changèrent son nom de Ptolémaïs en celui d'*Acca* ou *Acra*, qu'elle a conservé. Elle est devenue célèbre par les croisades :

Digitized by Google

les Chrétiens la reprirent sur les Sarrasins en 1104. Saladin s'en rendit maître en 1187 : mais Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, l'assiégèrent et la prirent à la vue de l'armée de Saladin, qui faisait tous ses efforts pour la défendre. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'y maintinrent jusqu'à l'an 1291, que cette ville repassa au pouvoir des mahométans.

Nous trouvons mentionnés dans les Actes des conciles plusieurs évêques de Ptolémaïs. Ce sont, 1° Claros, qui assista au concile de Césarée, vers l'année 198 ; 2° Æneas, qui fut présent au concile de Nicée en 325 ; 3° Nectabos, qui intervint en 381 au concile de Constantinople ; 4° Paul, qui prit part aux travaux du concile de Chalcédoine en 451 ; 5° et enfin, Jean, qui intervint, en 536, au concile de Jérusalem. A quelques centaines de mètres des murailles de Saint-Jean d'Acre est une petite colline connue des habitants sous le nom de Mont des Français. C'est là que le général Bonaparte mit en batterie les quelques pièces d'artillerie de campagne qu'il avait amenées d'Egypte pour faire le siége de Saint-Jean d'Acre. En 1840, cette ville fut affreusement maltraitée par une flotte anglaise, et lorsque je la visitai en 1850, je pus constater, du haut du couvent latin, les dégâts causés par le bombardement dans la ville entière. Rien n'avait été réparé, et très-probablement rien ne l'est encore.

ACHOR, AAKOUR (VALLÉE D'). — Ce nom signifie *valleé de l'affliction*, de עכר, *mœrore affecit, calamitatem intulit*. Voici le fait qui fit donner ce nom à la vallée en question : Lorsque Josué attaqua la ville de Jéricho, il dit aux Israélites (*Josué*, VI) : — 17. *Que la ville soit en interdit, elle et tout ce qui s'y trouve, pour l'Eternel...* — 18. *Vous seulement gardez-vous de l'interdit ; vous pourriez être interdits en prenant des objets interdits; vous placeriez le camp d'Israël en interdit, et vous attireriez le malheur sur lui.* — 19. *Tout argent et or, les vases d'airain et de fer, tout sera consacré à l'Eternel; que cela vienne dans le trésor de l'Eternel.* — 21. *Ils mirent en interdit tout ce qui se trouvait dans la ville : hommes, femmes, jeunes, vieux, jusqu'aux bœufs, aux agneaux, aux ânes* (*tout fut passé*) *au fil de l'épée.* — 24. *Ils consumèrent par le feu la ville et tout ce qui y était; ils mirent seulement l'argent, l'or, les vases d'airain et de fer au trésor de la maison de l'Eternel.* (Chapitre VII) : — 1. *Mais les enfants d'Israël commirent une infraction au sujet de l'interdit. Aakan-ben-Kermy-ben-Zebdy-ben-Zerah, de la tribu de Juda, prit de l'interdit ; la colère de l'Eternel s'enflamma contre les enfants d'Israël.*

Immédiatement après la destruction de Jéricho, l'armée, sous les ordres de Josué, tenta de s'emparer de la ville d'Aï, située près de Beit-el. Mais elle fut battue et repoussée par les habitants. Alors — 6. *Josué déchira ses vêtements, et se jeta la face contre terre devant l'arche de l'Eternel, jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël ; ils mirent de la cendre sur leur tête...* — 10. *L'Eternel dit à Josué : Lève-toi; pourquoi te prosternes-tu sur la face?* — 11. *Israël a péché ; ils ont manqué à mon alliance que je leur ai commandée, ils ont pris de l'interdit, ils ont même volé, ils ont même dissimulé, et ils l'ont mis dans leurs bagages.* — 12. *Les enfants d'Israël ne pourront pas résister à leurs ennemis, ils tourneront le dos devant leurs ennemis ; car ils sont devenus interdits : je ne suis plus avec vous, si vous ne détruisez l'interdit du milieu de vous.* — 14. *Vous vous présenterez demain matin par tribus; alors la tribu que l'Eternel atteindra se présentera par familles, et la famille que l'Eternel atteindra se présentera par maisons, et la maison que l'Eternel atteindra se présentera par hommes.* — 15. *Celui qui sera atteint ayant de l'interdit sera brûlé par le feu, lui et tout ce qui lui appartient; car il a transgressé l'alliance de l'Eternel, il a commis une infamie en Israël.* — 16. *Josué se leva de bon matin et fit avancer Israël par tribus, et la tribu de Juda fut atteinte. Il fit avancer les familles de Juda ; la famille de Zerah fut atteinte ; il fit avancer la famille de Zerah par individus et Zebdy fut atteint.* — 18. *Il fit avancer la maison par individus et alors fut atteint Aakan-ben-Kermy-ben-Zebdy-ben-Zerah, de la tribu de Juda.* — 19. *Alors Josué dit à Aakan : Mon fils, témoigne donc maintenant de l'honneur à l'Eternel, Dieu d'Israël, et fais-lui l'aveu* (*de ton crime*). *Dis-moi donc, qu'as-tu fait ? ne me le cache pas.* — 20. *Aakan répondit à Josué, disant : C'est vrai, moi j'ai péché contre l'Eternel, Dieu d'Israël ; j'ai fait ceci et cela.* — 21. *J'ai vu dans le butin un beau manteau de chindar du poids de deux cents sicles d'argent, un lingot d'or du poids de cinquante sicles ; j'en ai eu envie, et je les ai pris. Ils sont enfouis dans la terre au milieu de ma tente ; l'argent est dessous.* — 22. *Josué envoya des messagers ; ils coururent vers la tente ; et c'était enfoui dans sa tente, et l'argent dessous.* — 23. *Ils le prirent du milieu de la tente, et l'apportèrent à Josué et à tous les enfants d'Israël, et ils l'étalèrent devant l'Eternel.* — 24. *Josué prit Aakan-ben-Zerah, ainsi que l'argent, le manteau, le lingot d'or, ses fils, ses filles, ses frères, ses bœufs, ses ânes, son menu bétail, sa tente, tout ce qui était à lui, et tout Israël* (*alla*) *avec lui; ils les firent monter vers la vallée d'Aakour.* — 25. *Josué dit : Combien tu nous as affligés ! que l'Eternel t'afflige en ce jour ! Tout Israël l'assomma à coups de pierres ; on les brûla par le feu, on les accabla de pierres.* — 26. *On plaça sur lui un grand monceau de pierres jusqu'à ce jour ; et l'Eternel revint de l'ardeur de sa colère : c'est pourquoi on donna à cet endroit le nom de vallée d'Aakour* (*existant*) *jusqu'à ce jour.*

Ce récit tragique ne nous dit pas comment se fit l'espèce de tirage au sort qui désigna à la vengeance publique le coupable Aakan, mais il nous rend parfaitement compte de l'origine du nom que porta désormais la vallée dans laquelle s'accomplit le terrible châtiment d'Aakan. Cette vallée existait né-

Digitized by Google

cessairement dans le voisinage de Jéricho : cela résulte clairement du récit de l'Ecriture sainte, et du témoignage d'Eusèbe, qui dans son Onomasticon, au mot Ἐμίχ Ἀχώρ, place cette vallée non loin de Djildjal et à proximité de Jéricho, et constate (ainsi que son traducteur saint Jérôme) que ce nom était encore en usage de leur temps. Dans le livre de Josué (xv, 7) nous lisons encore à propos de lui et du territoire de Juda : *La limite s'éleva de la vallée d'Aakour à Dabor, et au nord elle se tourne vers Djildjal, qui est en face de la hauteur d'Adoumim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et aboutit à Ayn-Radjal.*— Il est clair par la teneur de ce verset que la vallée d'Aakour servait précisément de limite aux territoires de Juda et de Benjamin. En remontant d'Er-Riha à Naby-Daoud et à Mar-Saba, pour regagner Jérusalem, on coupe une vallée qui s'appelle encore Ouad-Dabor; nul doute que l'on ne retrouve encore auprès de cette vallée un Ouad-Aakour qui aura conservé son nom parmi les Arabes du pays. C'est une recherche que je recommande de la manière la plus expresse, aux voyageurs futurs, en leur donnant sans scrupule l'assurance qu'ils retrouveront le nom de cette vallée célèbre, et par conséquent, un point bien déterminé de la limite de Juda.

ACRA. — Dans les diverses descriptions qui ont été faites du site de Jérusalem, Acra joue un grand rôle, puisque une partie de la ville a été bâtie sur le terrain qui portait ce nom.

Prenons d'abord le texte original sur lequel tous les géographes, et particulièrement d'Anville, ont construit leur système sur la situation de la Jérusalem antique. Josèphe dit (*Bell. Jud.* lib. VI, cap. VI) : « La ville elle-même était bâtie sur deux collines se regardant l'une l'autre et séparées par une vallée où cessaient les maisons. L'une de ces collines, sur laquelle est assise la ville haute, est beaucoup plus élevée et occupe beaucoup plus de terrain, au point que, en raison de sa force, on l'appelait la forteresse de David, et nous, nous l'appelons le haut Forum. L'autre colline, qui est appelée Acra, est occupée par la ville basse, et est inclinée en forme de croissant. »

Rien de plus précis que cette description topographique ; et cependant demandez aux savants, aux géographes, aux voyageurs, où est située Acra, vous recevrez des réponses contradictoires.

Les uns placent Acra au nord de Sion, comme semble l'indiquer Josèphe. Et ceux-là se trompent complétement. Les terrains situés au nord de Sion ne sont que le prolongement du promontoire du mont Sion, si je puis m'exprimer ainsi pour donner de la clarté à ma pensée. Il n'y a pas de vallée entre le plateau supérieur et la colline de Sion, ce qui est formellement indiqué par Josèphe.

Cette première opinion n'est donc nullement soutenable. Ce qui a induit en erreur ceux qui ont placé Acra au nord de Sion, c'est que les anciens n'ont pas d'expression pour rendre nord-est, nord-ouest. Acra se trouvant en réalité au nord-est de Sion, Josèphe a dû se servir du terme seul de nord.

Les autres placent Acra au nord du temple, sur la haute colline qui se nomme Bezetha.

Ceci est encore une erreur : la colline de Bezetha ne fut entourée de murailles que très-tard. Le temple autrefois n'était pas entouré par la ville du côté du nord. Il n'y avait là que des faubourgs, et Josèphe nous apprend formellement que la ville basse était bâtie sur Acra.

Pour avoir de la situation d'Acra une idée bien précise, il faut donner attention au mot de Josèphe, que Sion et Acra, les deux collines sur lesquelles étaient bâties la ville supérieure et la ville inférieure, étaient séparées par une vallée. Or la seule vallée qui s'étende au levant, en dehors de la haute ville, est celle des Fromagers, des Tyropœôn. Il faut remarquer ensuite que le temple, occupant une partie du mont Moriah, laissa entre la vallée des Fromagers et l'enceinte sacrée un espace de terrain assez vaste, plus élevé autrefois qu'aujourd'hui, puisque nous savons qu'il a été nivelé. C'est sur ce terrain, occupé aujourd'hui par le quartier musulman de Jérusalem, entre le temple et la vallée des Fromagers, qu'il faut placer Acra.

Nous avons pour donner raison à cette identification ce fait capital, qu'une citadelle bâtie sur Acra dominait le temple, et permettait d'observer tout ce que faisaient les sacrificateurs dans l'enceinte réservée. On démolit cette citadelle, on abaissa le terrain. Donc Acra, sur laquelle était élevée cette citadelle, touchait le temple du côté du couchant.

Que maintenant le versant oriental des terrains qui font le prolongement du mont Sion, et qui s'étendent depuis le grand bazar et l'église du Saint-Sépulcre, aient été ajoutés à la ville basse, et que le sol qui était sans maisons ait augmenté l'étendue de la ville de ce côté, c'est ce qui est à croire. Mais, dans la question qui nous occupe, Acra n'est ni le plateau situé au nord de Sion, ni la haute colline de Bezetha, mais un terrain inférieur séparé de Sion par une vallée.

Voilà ce que dit Josèphe, voilà ce que l'examen attentif des lieux permet d'affirmer sur cette question intéressante.

Pour se donner donc une idée bien nette de la Jérusalem primitive, il faut se figurer la ville haute, la forteresse de David bâtie sur le mont Sion, escarpée de toutes parts, excepté du côté du nord, où elle était défendue par un vieux mur qui se reliait à la partie occidentale du temple, au point très-connu appelé le Mekemeh ou tribunal, l'ancien Sanhédrin des Juifs. Cette ville haute, appelée Acropole dans l'antiquité, se trouvait ainsi isolée de toutes parts. La vallée des Fromagers la séparait ainsi du temple et du terrain appelé Acra.

La ville basse, construite sur Acra, devait

Digitized by Google

primitivement n'être qu'un faubourg. Plus tard les maisons s'étendirent, et une enceinte dont la muraille, se dirigeant du midi au nord, et partant de la citadelle à la porte Gennath, embrassait Acra, la vallée, le coteau incliné du plateau septentrional qui s'étend au nord du mont Sion, allait rejoindre l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple. Ce fut la seconde Jérusalem. L'enceinte dont je viens de parler suivait la direction du grand bazar actuel, passait au pied des terrains du Golgotha, lieu des exécutions, s'avançait vers le nord jusqu'à la hauteur de l'angle nord-ouest de la forteresse qui dut toujours protéger le seul côté par lequel le temple était militairement accessible, et s'infléchissait au levant pour aller se joindre à cette citadelle.

Telle était Jérusalem au temps du Christ Ce ne fut que postérieurement que fut commencée l'enceinte d'Agrippa, la troisième enceinte, qui enclava le Golgotha, une partie de la plaine au nord du Golgotha, et toute la colline de Bezetha. Les ruines de l'ancienne muraille, qui fut celle des croisades, subsistent encore, et le fossé immense creusé pour la protéger indique clairement le tracé de cette enceinte.

Ce sont là les éléments essentiels de toute identification sur les parties de terrain attribuées à l'ancienne Jérusalem. Tout vient se grouper autour de ces points de repère tracés en quelque sorte par la nature. Les doutes qui peuvent subsister dès lors ne tombent que sur des détails d'une importance secondaire.

Mais ce que je tiens à détruire dans l'opinion, c'est la possibilité de faire de la colline de Bezetha, s'élevant au nord du temple, la colline basse portant le nom d'Acra, sur laquelle fut construite la ville inférieure.

Je ferai du reste cette réflexion, qui a quelque importance, que, par ce mot colline, les anciens entendent toute élévation de terrain, de même que le mot vallée signifie pour eux toute dépression du sol.

Nous savons parfaitement que la petite colline d'Acra fut rasée, que ses matériaux servirent à combler la vallée abrupte des Tyropœon. Comment appliquer ce fait d'histoire à la vaste et belle colline qui se dresse au nord du temple?

Pour peu qu'on veuille bien étudier la topographie du mont Moriah, que Salomon fit niveler pour dresser l'aire du temple, il est facile de comprendre que le prolongement incliné de la montagne vers le nord, dut former au nord et au couchant une petite hauteur abrupte s'élevant au-dessus du nivellement de l'enceinte. Acra n'a pas pu être autre chose que ces terrains laissés à leur hauteur naturelle, lors du nivellement du terrain destiné au temple et à ses longues galeries. La destruction de la forteresse d'Acra, parce qu'elle dominait le temple, explique tout. L'angle nord-ouest subsista avec son rocher dominant le temple. Ce fut là que se dressa la tour superbe que le roi Hérode embellit avec passion, et dont il fit à la fois une citadelle et un palais. Le sol élevé d'Antonia fut conservé pour protéger le temple, parce qu'il donnait sur la campagne. Acra, qui était dans l'enceinte intérieure, dut disparaître.

ACRABATTÆ, ACRABIM, ACRABATENE. — L'Acrabatène est la cinquième des toparchies que Pline (lib. v, cap. 14) mentionne comme constituant la province de Judée. Josèphe (*Bell. Jud.*, III, III, 5) nomme Ἀκραβαττα, la métropole, la troisième des onze toparchies judaïques, en comptant Jérusalem pour une : c'est bien évidemment la même dont il est question dans les deux passages parallèles.

Voici maintenant les renseignements que nous fournissent Eusèbe et son traducteur saint Jérôme sur les principales localités de cette région, qui s'étendait entre Néapolis (Naplouse) et Er-Riha (Jéricho). Au mot Ἀκραββείν, le premier place cette ville sur le chemin de ceux qui partant de Néapolis, descendent à l'orient, vers le Jourdain et Jéricho, par le pays qui s'appelle Ἀκραβαττηνή (*Acrabitène* de saint Jérôme). Ce pays s'étendait au moins à douze milles romains à l'orient de Naplouse. Edouma était une des villes de l'Acrabatène, car au mot Ἐδουμία, Eusèbe et saint Jérôme disent : « On montre de nos jours le village d'Edouma dans l'Acrabatène, à peu près à douze milles romains de Naplouse, et à l'orient de cette ville. » Eusèbe place encore dans cette toparchie la ville qu'il appelle Ἰανώ, à douze milles, et toujours à l'orient de Naplouse. Enfin, la ville de Silo (actuellement Seiloun) est encore placée par Eusèbe dans l'Acrabatène, et à dix milles romains de Naplouse.

Josèphe en plusieurs passages mentionne la toparchie de l'Acrabatène, qui fut envahie par Vespasien. (*Bell. Jud.*, IV, IX, 9.) Ainsi nous lisons dans les *Antiq. Jud.*, (XII, VIII, 1) que Judas Machabée étant entré dans l'Acrabatène, y attaqua et y défit les Iduméens descendants d'Esaü. Il nous apprend que Jean, fils d'Ananias, fut préposé par les Juifs insurgés à la Gophnitèque et à l'Acrabatène. (*Bell. Jud.*, II, XX, 4.) Simon, fils de Gioras, qui fut un des ardents défenseurs de Jérusalem contre Titus, était toparque de l'Acrabatène ; ayant été dépouillé de cette toparchie par le grand prêtre Ananie, il alla d'abord chercher un refuge auprès des bandits rassemblés à Massada, et revint de là à Jérusalem. (*Bell. Jud.*, IV, IX, 3.)

Il est clair que l'Acrabatène avait pris son nom d'Akrabba, sa métropole. Celle-ci se nommait aussi Akrabine, ainsi que le constate Eusèbe, qui, comme que nous l'avons dit plus haut, place cette ville à neuf milles à l'orient de Néapolis, sur la route du Jourdain et de Jéricho. Ce nom d'Akrabine signifie *les scorpions* ; il est donc probable que ces insectes venimeux pullulaient en ce pays, auquel ils avaient mérité son nom. Il en était de même de la Montée-des-Scorpions (Talaât Akrabine), qui se trouvait à la limite méridionale de la tribu de Juda, et qui n'est que l'Ouad-ez-Zouara de nos jours. J'ai pu vérifier par moi-même que cette montée méritait toujours le nom qui lui est donné dans l'Ecriture sainte.

Digitized by Google

A M. Van de Velde, missionnaire protestant hollandais, revient l'honneur d'avoir visité la position importante d'Akrabah, que MM. Schultz et Barth avaient retrouvée avant lui. Il dit s'y être arrêté après une journée de marche, en quittant Naplouse et se dirigeant vers le Rhôr ou vallée du Jourdain. C'est un grand et beau village, situé à quarante minutes de marche du village de Ianoun (la Ἰανώ d'Eusèbe, sans doute), qu'on voit sur le flanc nord de l'Ouad-Makhfourieh, et à proximité duquel sont placées les ruines de petits villages nommés aujourd'hui Kefil ou Kifl, Iourich et Erfaï, ce dernier placé en face d'Akrabah, et près d'un oualy musulman nommé Abou-Kharib. (VAN DE VELDE, t. XI, p. 304.)

ADAD-RIMMON, ADAD-ROUMMON, MAXIMIANOPOLIS. — Nous lisons dans le prophète Zacharie (XII, 11) : *En ce jour le deuil sera grand à Jérusalem, comme le deuil de Hadadrimmom, dans la vallée de Magedoun (Megiddo)*. Quel est l'événement auquel le prophète fait allusion en ce passage? Les commentateurs sont loin d'être d'accord sur ce point. Parmi les Juifs, Kimhi et Aben-Esra déclarent ne pas savoir de quoi il s'agit; le Paraphraste chaldéen dit : Comme la plainte sur Akhab fils d'Omri que Hadadrimon-ben-Tobrimmon a tué, et comme la plainte sur Josias fils d'Ammon que Pharaon le Boiteux a tué dans la vallée de Megiddo. De la sorte Hadadrimmon serait le nom du roi de Syrie qui a tué Akhab. (*II Rois*, XXII, 3, et *II Chroniques*, XVIII, 33.) Rosenmuller se déclare non satisfait de cette explication, car la plainte en question aurait nécessairement Akhab et non son meurtrier pour objet. Cahen imite Kimhi et Aben-Esra et déclare ignorer comme eux à quel événement le prophète fait allusion Pour ma part, je ne vois ici que l'embarras du choix qui m'arrête. En effet nous savons d'abord que Josias fut percé d'une flèche à la bataille de Megiddo, livrée par les Juifs à l'armée égyptienne que commandait en personne le Pharaon Néchao; on le rapporta à Jérusalem, où il mourut bientôt des suites de sa blessure. Ensuite, lors du massacre de la famille d'Akhab par Jehu, Akhazias, roi de Juda, qui était à Jezraël auprès de Joram, roi d'Israël, s'enfuit après le meurtre de Joram, fut atteint et mourut à Megiddo. Voici le passage biblique qui rapporte ce fait. (*II Rois*, IX.) — 27. *Okhozias, roi de Juda, ayant vu cela, s'enfuit par le chemin de la maison du jardin. Jehu le poursuivit et dit : Frappez aussi celui-ci ! (Et on le frappa) sur son char dans la montée de Djour, qui est près de Jebldam; et il s'enfuit à Madjdon, et il mourut là.* — 28. *Ses serviteurs le transportèrent à Jérusalem, et ils l'ensevelirent dans son sépulcre auprès de ses pères, dans la ville de David.* Je laisse à mes lecteurs le soin de décider auquel de ces deux événements tragiques se rapporte le passage du prophète Zacharie parlant d'Hadad-Rimmon.

La forme de ce nom signifie, je crois, le grand nombre de grenades, Rimmon étant une mauvaise transcription du mot Roummon qui a positivement le sens de grenade. Il existe toujours sur le flanc des collines qui bornent à l'est la plaine de Jezraël, ou d'Esdrailon, un assez gros village qui porte le nom de Roummaneh (le lieu aux Grenades) : comme il est assez près de l'emplacement actuel de Megiddo, connu de nos jours sous le nom d'El-Ledjoun, il y a toute apparence que c'est bien là que se trouvait la ville biblique d'Hadad-Roummon. Cette ville d'Hadad-Roummon fut appelée plus tard Maximianopolis. Nous lisons en effet dans saint Jérôme, Commentaire du chapitre XII de Zacharie : « Adad-Remmon (nom à la place duquel les Septante écrivent Ῥεμμών) est une ville située près de Jezraël, qui fut jadis appelée de ce nom, et porte aujourd'hui celui de Maximianopolis, dans la plaine de Mageddon. » L'illustre Père de l'Eglise, pour éviter toute équivoque sur la ville qui porta plus tard le nom de Maximianopolis, a eu soin, dans son Commentaire du chapitre Ier du prophète Osée, d'écrire que Jezraël était près de Maximianopolis, ce qui applique bien ce nom à Adad-Roummon.

Un évêque de Maximianopolis assistait au concile de Nicée et à celui de Jérusalem de l'année 536. Notons que dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Maximianopolis est placée à seize milles romains de Césarée, et à dix seulement de Jezraël qu'il appelle Esdraela. Il est clair que c'est cette forme corrompue qui a valu à la magnifique plaine que domine Jezraël, aujourd'hui Zerayn, le nom de plaine d'Esdrelon. Cette plaine n'est plus connue aujourd'hui parmi les habitants du pays que sous la dénomination de Merdj-ebni-Aamer.

Très-probablement il est arrivé pour Adad-Roummon, ce qui est arrivé à Beit-son, qui, après avoir porté pendant toute la durée de la domination romaine, le nom de Scythopolis, a quitté ce nom pour reprendre celui de Beyson, qu'elle porte encore actuellement. Ainsi Adad-Roummon après s'être appelée Maximianopolis, est redevenue pour les habitants du pays Roummaneh.

ADAM, ADOM. — C'est le nom d'une localité très-importante que nous ne trouvons mentionnée qu'une seule fois dans l'Ecriture sainte. Voici le passage qui contient cette mention. (*Josué*, III.) — 13. *Alors, quand les plantes des pieds des Cohemim, porteurs de l'arche de l'Eternel, maître de toute la terre, se seront posées dans les eaux du Jourdain, les eaux du Jourdain seront divisées; les eaux qui descendent d'en haut s'arrêteront comme une digue.* — 14. *Il advint que lorsque le peuple partit de ses tentes pour passer le Jourdain, les Cohemim porteurs de l'arche d'alliance étaient devant le peuple;* — 15. *et à l'arrivée des porteurs de l'arche au Jourdain, quand les pieds des Cohemim porteurs de l'arche étaient enfoncés dans le bord de l'eau (le Jourdain coulait à pleins bords tout le temps de la moisson);* — 16. *alors l'eau descendant d'en haut s'arrêta (comme) une seule digue, très-loin d'Adam, la ville qui (est) du côté de Sarthan; et celle qui descendait vers la mer de la plaine (la mer Salée) fut complétement séparée, et le peuple traversa en face de Jéricho.* — 17. *Les Cohemim por-*

Digitized by Google

teurs de l'arche d'alliance de l'Eternel, s'arrêtèrent à sec sur le sol ferme, au milieu du Jourdain, tandis que tout Israël passait à sec, jusqu'à ce que toute la nation eut fini de passer le Jourdain.

Il est rendu clair par la teneur du verset 16 cité ci-dessus, que la ville d'Adam ou d'Adom était dans le voisinage de Sarthan, et par conséquent assez loin au nord et en avant de Jéricho, ville en face de laquelle s'effectua le passage à pied sec du Jourdain.

Le nom Adam ou Adom, la rouge, était dû très-probablement à l'aspect du sol sur lequel cette ville était assise. Il serait donc curieux de retrouver le terrain d'argile rougeâtre qui a fait naître cette dénomination, et d'autant plus curieux, qu'on retrouverait probablement du même coup le point où Salomon fit couler les ornements d'airain destinés au service du temple. Nous savons effectivement de science certaine que cette opération eut lieu dans la plaine du Jourdain, entre Soccouth et Sarthan. Avis aux explorateurs futurs de la plaine du Jourdain.

ADAMAH, ADMAH, ville de la Pentapole. — Adamah est une des cinq villes qui périrent par une juste punition du Ciel lors de la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Voici les passages de l'Ecriture sainte dans lesquels nous trouvons cette ville mentionnée (*Genèse*, XIV) : — 1. *Il arriva dans le temps d'Amraphel, roi de Shindar, d'Ariouk, roi d'Elasar, de Kadr-l'Eumr, roi d'Ailam, et de Tedaal, roi des Djouïm ;* — 2. *ils firent la guerre contre Berda, roi de Sodome et contre Bersda, roi de Gomorrhe, et contre Chinab, roi d'Adamah, et contre Chemaber, roi de Seboïm, et contre le roi de Belda, qui est Zôar.* — 3. *Tous ceux-ci se joignirent dans la vallée de Sedim, qui est la mer Salée.* 4. *Pendant douze ans, ils furent soumis à Kadr-l'Eumr et dans la treizième année ils se révoltèrent.* — 8. *Alors le roi de Sodome, et le roi de Gomorrhe, le roi d'Adamah, le roi de Seboïm, et le roi de Belda, qui est le roi de Zôar, sortirent et se mirent en ordre de bataille contre eux dans la vallée de Sedim.*—Ils furent battus à plate couture, et dans la bataille, Loth, qui avait pris parti pour ses voisins, car il habitait Sodome (12), fut fait prisonnier. Il dut sa délivrance à son oncle Abraham. Ce fut après cet événement qu'eut lieu la catastrophe qui détruisit la Pentapole, et dans laquelle la ville d'Adamah fut enveloppée. La *Genèse* ne parle, à propos de ce grand désastre, que de Sodome et de Gomorrhe (XIX) : — 24. *Jéhovah fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu qui venait de Jéhovah, du ciel.* — 25. *Il bouleversa ces villes et tout le circuit, tous les habitants de ces villes, ainsi que la végétation de la terre.* Le même livre saint (X, 19) parle encore d'Adamah à propos des limites de la terre de Kenâan. Voici le verset en question : *Les limites des Kânanéens furent depuis Sidon, en venant vers Djerar, jusqu'à Gaza, en tirant vers Sodome, Gomorrhe, Adamah et Seboïm, jusqu'à Lisda.* Le *Deutéronome* seul nous apprend qu'Adamah périt dans la catastrophe de la Pentapole ; voici le verset où il en est question (XXIX, 22) : *Soufre et sel, tout le pays brûlé, ne pouvant être ensemencé, ne produisant rien, et aucune herbe ne poussant sur lui, comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe, d'Adamah et de Seboïm, que l'Eternel a renversés en sa colère et en son ardeur.* Enfin le prophète Osée parle encore d'Adamah en ces termes (XI, 8) : *Que ferai-je de toi, Ephraïm? te tuerai-je, Israël ? ferai-je de toi comme d'Adamah? te réduirai-je comme Séboïm ? Mon cœur se tourne en moi ; toute ma compassion s'enflamme.*

Le dernier verset du chapitre XV d'Isaïe a donné lieu à une supposition assez curieuse sur la ville d'Adamah. Voici ce verset (9) : *Les eaux de Deïmoun sont pleines de sang : j'amènerai sur Deïmoun de nouveaux malheurs ; je lance le lion contre les fuyards de Moab, et contre (les restes de sa terre ou d'Adamah).* Le texte hébraïque se prête parfaitement à cette dernière interprétation ; en effet, il y est question des fuyards de Moab, sur lesquels le lion sera envoyé, et au lieu de dire, *et sur les restes de leur terre*, nous lisons : ושארית אדם, *et sur les restes de sa terre*, ce qui est en désaccord grammatical palpable, si on ne traduit pas *et sur les restes d'Adamah*. D'ailleurs le mot אדם serait très-convenablement et très-justement remplacé par אדמה, en ce passage. Je n'hésite pas, tout bien considéré, à me réunir à l'opinion de ceux qui concluent de ce verset qu'Adamah, si elle fut détruite lors de la ruine de Sodome, fut plus tard relevée, si sa destruction ne fut pas même partielle. Notons en passant que la mention de cette ville arrive dans ce verset après la mention des fuyards de Moab, et que par conséquent cette ville devait être en dehors de la Moabitide. En un autre passage où il est question de ces mêmes fuyards, la ville qui est aussitôt nommée est Zoar ; il y avait donc quelque lieu de supposer *à priori* qu'Adamah était dans le voisinage de Zoar. Voici le verset qui parle de Zoar (Isaïe, XV, 5) : *Mon cœur se lamente au sujet de Moab : ses fuyards errent jusqu'à Zoar, veau de trois ans*, etc.

Je pense avoir déterminé l'emplacement d'Adamah, et je dois entrer dans quelques détails à ce sujet. Le 23 janvier 1853, à sept heures du matin, et après avoir passé la nuit dans l'Ouad-ez-Zouera, au point nommé En-Nodjd (l'éminence de terrain) qui se trouve dans une sorte de cul-de-sac de rochers à droite de l'Ouad, je remontais dans toute sa longueur la montée des Scorpions (Talâat-Akrabine de la Bible, Ouad-ez-Zonera des Arabes de nos jours) ; en passant au milieu des ruines intéressantes de la Zoara supérieure (Zouera-el-Fougah), à huit heures quarante minutes, j'entrai dans un nouvel ouad assez rétréci qui porte le nom d'Ouad-et-Thaemeh, et qui court à l'ouest quelques degrés nord. Pendant sept à huit minutes on traverse une petite plaine large de quatre cents mètres au plus, dominée de partout par des collines de sable ; l'ouad devient alors une véritable ravine fort étroite et encaissée, dans laquelle la route marche au

Digitized by Google

nord-nord-ouest. J'ai cru y reconnaître de belles coulées de lave. A deux mille mètres à gauche se montre le sommet d'une haute montagne, et l'on débouche bientôt sur un petit plateau de deux cent cinquante mètres de diamètre environ. Peu à peu la route se redresse en remontant toujours dans l'Ouad-et-Thaemeh, dont la direction est alors nord-ouest. A gauche de la route vient une ligne de vallées éloignées de trente à quarante mètres, tandis que les collines de droite sont en moyenne à une centaine de mètres de distance du sentier battu. Un peu plus loin, le ravin se rétrécit encore, et l'on rencontre dans les roches de belles et larges infiltrations violettes, jaunes et vertes, dues probablement à la présence de sels de cuivre et de manganèse qui ont pénétré les masses calcaires. Enfin on arrive, après une marche totale de deux heures vingt-trois minutes, à une petite montée assez roide, entre deux roches violettes, à l'apparence rôtie, et qui ne lui laissent guère que quelques mètres de largeur. Ce point étrange et sur lequel il n'est guère possible de méconnaître une action volcanique violente, se nomme Souq-et-Thaemeh (le marché d'Et-Thaemeh). Cette fois, le nom d'Et-Thaemeh, qui frappe mes oreilles depuis plus d'une demi-heure, me cause un étonnement assez naturel. Je me hâte donc d'interroger mes deux guides, les scheikhs Abou-Daouk et Hamdan, qui me racontent tous les deux qu'en ce point exista jadis le marché d'une ville détruite par le feu du ciel et par la vengeance d'Allah. Cette ville s'appelait Et-Thaemeh, et nous sommes sur l'emplacement de son marché public. D'Et-Thaemeh à Adameh ou Adamah, il n'y a pas si loin, que je ne sois bien tenté de me croire sur le site de l'une des villes de la Pentapole maudite. Y a-t-il sur les coteaux voisins des décombres de cette ville? je l'ignore, bien que mes guides me l'affirment; quant à le vérifier moi-même, enterré comme je l'étais entre deux rochers élevés, il ne m'a pas été possible de le faire. Ce que je dois dire, c'est qu'avant et après le Souq-et-Thaemeh, je n'ai absolument rien vu qui pût me permettre de soupçonner l'existence d'une ville antique en ces lieux si profondément bouleversés.

Je viens de copier à peu près textuellement les notes de mon journal de voyage, et je ne puis que recommander à ceux qui me suivront sur le même terrain, et qui l'aborderont avec un but un peu plus honorable que celui de certain voyageur récent qui n'a parcouru ces lieux que poussé par des gens désireux d'acquérir un moyen de dire à cinq hommes de cœur, et sincères avant tout, sur l'affirmation d'un homme de mauvaise foi, qu'ils avaient forgé à plaisir des contes à dormir debout; je ne puis, dis-je, que leur recommander de parcourir avec soin et d'explorer plus minutieusement que je n'ai pu le faire moi-même, ce coin de terrain où d'illustres découvertes leur sont réservées. A coup sûr, ils me remercieront du conseil; mais, pour Dieu, qu'ils ne négligent absolument rien pour se mettre à même d'utiliser complétement le contact des Arabes du pays, dont ils doivent attendre toutes les lumières qui pourront les guider avec sûreté dans ces recherches.

ADAMAH, Adami. — Nous lisons dans *Josué* (xix), à propos des limites du territoire de Nephtali: — 35. *Les villes fortes étaient: Hesoudim-Sour* (peut-être bien, comme ont lu les Septante, *Hesourim-Sour*, puisqu'ils ont traduit... Τῶν Τυρίων τύρος), *et Hamat, Rakat, et Keneret.* — 36. *Et Adamah, et Haramah* (*Hormah* de saint Jérôme), *et Hazour.* Où était cette Adamah de Nephtali? il est bien difficile de le dire.

Dans le verset 33, qui précède, nous lisons: *Leur limite* (des mêmes Nephtalites) *allait de Khalef, à partir du chêne de Sâanannim, par Adami-Henagb et Jebnael, jusqu'à Lekoum, et aboutissait au Jourdain.* La localité nommée ici Adami-Henagb (Adami de la trouée, de la tranchée, du passage coupé à travers les rochers) est-elle la même que l'Adamah qui est cité quelques instants plus tard parmi les villes fortes de Nephtali? celle-ci avait-elle pour but de défendre et de fermer l'Henagb, ou passage qui conduisait dans le haut pays? Je le soupçonne, sans oser me permettre de l'affirmer, d'autant plus qu'un passage de la Gemara de Jérusalem, déjà cité par Reland (au mot *Adami*), avertit les lecteurs de la Bible que les deux mots אדמי הנקב forment deux noms distincts, et que Adami fut appelée plus tard דמין Damin et Henagb, Tziadatha. La traduction des Septante semble leur donner raison, car elle transcrit ces deux mots 'Αρμι καὶ Νάβοκ ou 'Αρμαὶ καὶ Νακίβ (suivant quelques manuscrits), de même qu'au verset 36 ils écrivent 'Αρμαιθ à la place de Adami. Il y a si près du daleth au rech, quant à la forme matérielle de ces lettres, que les Septante peuvent parfaitement avoir eu raison d'adopter ces transcriptions.

Remarquons toutefois que le passage du Talmud semble donner raison à la leçon Adami. Il a de plus l'avantage de nous suggérer une identification assez plausible de la Damin qui a, suivant les talmudistes, pris la place de Adami. A dix kilomètres à l'est de Saint-Jean d'Acre se voit, aux limites de la plaine, un très-fort village nommé aujourd'hui Damoun, et placé au sommet d'une colline. Là est bien le territoire de Nephtali, et je propose sans scrupule de considérer la moderne Damoun comme étant la Damin des talmudistes et l'Adami du *Livre de Josué.* Je ne vois, je l'avoue, aucune bonne raison de rejeter cette identification importante.

M. Van de Velde (t. I, p. 286) a traversé le village de Damoun, qu'il appelle un ancien village avec des voûtes remarquables, et qu'il identifie sans façon à l'aide de la note textuelle suivante: Dimna (*Josué*, xxi, 35). Dimnah était de la tribu de Zabulon, et le territoire de Zabulon ne s'est certainement jamais étendu jusqu'à Damoun. D'ailleurs le verset en question mentionne Dimnah avec des pâturages, et Damoun placé sur le sommet d'une colline, n'avait guère de pâturages dans ses dépendances.

ADAMMIM, Adoummim. — Nous trouvons ce

Digitized by Google

nom de lieu deux fois dans l'Ecriture sainte. La première mention en est faite dans le passage suivant (*Josué*, xv, 7) : *La limite (du territoire de Juda) s'élève de la vallée d'Aakour vers Dabor, et au nord elle se tourne vers Hedjeldjal, qui est en face de la montée d'Adammim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et se termine à l'Ayn-Radjol.*

Plus loin, dans le même *Livre de Josué* (xviii), nous trouvons la même montée mentionnée ainsi qu'il suit dans la description de la limite du territoire de Benjamin, limite qui est fixée en sens inverse de celle que nous venons de voir assignée au territoire de Juda. Je transcris : — 16. *La limite descendait vers l'extrémité de la montagne qui est devant la vallée de Ben-Hinnom, qui est dans la plaine des Rephaïm, au nord, descendait dans la vallée de Ben-Hinnom qui est à côté de Jebousi, au sud,* et (allait) *de là vers l'Ayn-Radjol.* — 17. *Se dirigeant en partant, vers le nord elle aboutissait à l'Ayn-Chems, et elle aboutissait à Djelilout, qui est en face de la montée d'Adamim, et elle descendait à la pierre de Bohan, du fils de Réouben.*

Comme dans ces deux passages nous ne trouvons mentionnée qu'une *Maaleh*, montée ou côte, il n'est pas possible de dire si le nom d'Adammim était exclusivement affecté à une route montueuse ou à une localité à laquelle aboutissait la montée. Ce qui est important à constater, c'est que saint Jérôme mentionne, dans le voisinage de Jéricho, un endroit qui portait encore de son temps le nom de *Maledomim*, qui signifiait *la montée rouge*, et qui devait ce nom au sang qui y était fréquemment versé par les brigands qui l'infestaient. Cet endroit dangereux se trouvait sur la route qui conduit de Jérusalem à Jéricho, et l'on y avait établi un petit poste militaire pour donner un peu de sécurité aux voyageurs. Il semble fort probable que la parabole du bon Samaritain, racontée par Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Luc.* x, 30 et suiv.), a trait à une aventure arrivée en cet endroit.

On conçoit tout l'intérêt qui s'attache à l'identification d'une localité pareille, et je me réjouis de pouvoir l'offrir à mes lecteurs avec une probabilité qui équivaut à la certitude. Voici donc ce que j'ai consigné dans mes notes en levant la carte du terrain qui traverse la route de Jérusalem à Jéricho. A un peu plus de dix kilomètres de la fontaine placée au bas de Béthanie, et connue sous le nom de fontaine des Apôtres, se trouve une colline que franchit la voie antique, et sur laquelle se voit une ruine de peu d'importance, qui est nommée Thour-ed-Dabor (la montagne de Dabor). On descend ensuite directement à l'est vers un petit oualy ruiné, nommé Cobr-el-Khoukh. A partir de ce point, une série de plateaux, montant insensiblement et sur lesquels paraissent fréquemment des traces de la voie antique, nous mène à un puits nommé Bir-el-Khan, auprès duquel se voient quelques débris peu importants et un tronçon de colonnes. A gauche de la route est une colline basse qui masque une vallée nommée Ouad-Abou-Kebdah; et à cette colline se relie presque aussitôt un monticule très-considérable, sur lequel est assise une ruine assez vaste nommée Khan-el-Hatrour ou el-Khan-el-Ahmar (le Khan rouge). Presque aussitôt on arrive à une crête au delà de laquelle commence la véritable descente vers la plaine du Jourdain.

Je retrouve le Khan-el-Ahmar, désigné sous le nom de la Tour-Rouge, dans le journal d'un pèlerin du xive siècle, dans un recueil littéraire publié à Metz, sous le nom de Revue d'Austrasie (IIIe volume, année 1838). Voici le passage où je trouve cette précieuse mention : *Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem entrepris, en* 1395, *par quatre chevaliers messins :* « Nous allâmes, la première journée, coucher à onze lieues (?) en une ville (?) où il y a un bon logis pour héberger les gens étrangers. Elle est proche d'une montagne sur laquelle est un château qui a nom la Tour-Rouge. Le dimanche après minuit (20 octobre) nous quittâmes ladite auberge, et allâmes, jusqu'à environ quatre lieues, à une petite tour qui se dit *la Tour de Jéricho.* » Un second passage qui se lit un peu plus loin me semble inadmissible; le voici : « De Béthanie nous allâmes giter au cazale de la Tour-Rouge, d'où nous partîmes le lundi moult grand matin pour retourner à Jérusalem. » Ou les deux noms ont été intervertis dans ce passage, ou au lieu de Béthanie il faut lire Jéricho. Quoi qu'il en soit, au xive siècle, le Khan de la Tour-Rouge, le Kan-el-Ahmar recevait les voyageurs; aujourd'hui il est parfaitement désert et ruiné, et personne n'a la moindre envie de s'y arrêter.

Si nous remarquons maintenant la filiation des noms qu'a portés cet endroit célèbre, nous serons forcés d'admettre que le Khan-el-Ahmar désigne d'une manière certaine la position du point culminant de la montée d'Adammim. En effet, dans le *Livre de Josué*, cette montée est nommée Maaleh-Adoumim (montée rouge, montée sanglante). Au ve siècle, du vivant de saint Jérôme, elle s'appelle encore Maledomim, la montée rouge, et un poste militaire, une tour, un *bordj*, comme disent les Arabes, y est établi pour la sécurité des voyageurs. Au xive siècle ce lieu s'appelle encore la Tour-Rouge, et il y a un cazale où l'on héberge les voyageurs. En 1851, j'ai passé à côté des ruines de ce cazal, qui s'appellent El-Khan-el-Ahmar, le khan rouge; il y a donc identité parfaite; et le même lieu a gardé le même nom à travers une bien longue suite de siècles.

Ceci posé, reprenons le verset 7 du chapitre xv de *Josué : La limite (du territoire de Juda) s'élève de la vallée d'Aakour vers Dabor, et au nord elle se tourne vers Hedjeldjal, qui est en face de la montée d'Adoumim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et se termine à l'Ayn-Radjol.*

La vallée d'Aakour (*Voy.* ce mot) doit se retrouver et se retrouvera infailliblement sur les premières pentes qui viennent aboutir au Rhôr-Djahir, et qui garnissent le flanc septen-

Digitized by Google

trional du Djebel-Fechkhah. Là j'ai retrouvé l'Ouad-Dabor, qui rappelle inévitablement le nom d'un des points par lesquels passait la limite. De là cette limite tournait au nord, et se dirigeait vers Hedjildjal (le Gilgal, ou Galgal des traductions de la Bible), qui est en face de la montée d'Adoumim. La montée ainsi nommée était donc entre Jéricho et le Khan-el-Ahmar, et non pas entre Jérusalem et ce khan. D'un autre côté, Djeldjal ou Gilgal devait être forcément sur les premiers mamelons placés en avant du point où la route antique entre dans la montagne pour devenir le Mâalch-Adoumim.

Gilgal était donc fort probablement la localité dont les ruines sont de nos jours appelées Kakoun par les Arabes. Le verset dit que la montée d'Adoumim est au sud du torrent; rien de plus exact, car cette montée court au sud, et à peu près parallèlement au Nahr-el-Kelt, le Kérith de l'Écriture, torrent qui arrose la plaine de Jéricho, et que j'ai vu couler à pleins bords pendant le mois de janvier comme un gave des Pyrénées. La limite passe ensuite à l'Ayn-Chems (la source du Soleil), et se termine à l'Ayn-Radjol. Nous examinerons plus tard, en nous occupant de ces deux sources, s'il ne faut pas identifier l'Ayn-Chems avec la fontaine des Apôtres, Bir-el-Haoud des Arabes, et l'Ayn-Radjol avec le Bir-Eyoub ou fontaine de Néhémie.

Remarquons enfin qu'il est parfaitement possible de se rendre compte sur place de l'espèce de pointe que fait vers le sud de Jéricho la limite des territoires de Juda et de Benjamin. Le Djebel-Fechkhah forme une pointe très-sensible, le Ras-Fechkhah, qui se détache de la chaîne de Kenâan, pour s'avancer dans le Rhôr ou plaine de Jéricho. Il y a donc une petite plaine carrée de deux lieues environ de profondeur, et qui est limitée à l'ouest par la chaîne même que franchit la route de Jérusalem, c'est-à-dire la Mâaleh-Adoumim, et au sud par les pentes nord du Djebel-Fechkhah. Cette petite plaine est en quelque sorte une dépendance du territoire de Jéricho. Il n'y avait donc pas trop de possibilité de trouver à travers une limite naturelle, et par conséquent stable. Le législateur a eu la sage pensée de suivre la limite que lui donnait la pente des montagnes, et c'est ainsi que la frontière, après s'être dirigée au sud jusqu'au flanc du Djebel-Fechkhah, et avoir le long de ce fleuve atteint le point nommé Dabor, est revenue au nord vers Gilgal ou Djeldjal, pour suivre ensuite le tracé de la route de Jérusalem. C'est là un point qui me paraît aujourd'hui acquis à la science.

ADAR, Addar. — Nous lisons dans les *Nombres* (c. xxxiv) : — 1. *L'Eternel parla à Moyse, savoir :* 2. *Ordonne aux enfants d'Israël, et dis-leur : Comme vous arrivez au pays de Kenâan, voici le pays qui vous écherra en partage, le pays de Kenâan selon ses limites,* — 3. *Vous aurez pour côté méridional, depuis le désert de Sin, près d'Edom, et pour la frontière du côté du midi vous aurez depuis l'extrémité de la mer Salée à l'orient* — 4. *La frontière tournera au midi vers la montée des Scorpions (Akrabim), et passera jusqu'à Sin, et ses débouchés seront du côté du midi; à Kades-Barnea; elle sortira aussi à Aser-Adar, et passera jusqu'à Aasman.* — 5. *La frontière tournera de Aasman jusqu'au torrent d'Egypte et aboutira à la mer.* — Le mot חצר *haser* signifie enclos, lieu muni d'une enceinte. Ce passage suffit à lui seul pour nous démontrer que la localité biblique nommée Ader (אדר) était située sur la limite extrême sud du territoire de Juda.

Dans le *Livre de Josué* (xv) nous lisons encore : — 3. *Leur limite* (de la tribu de Juda) *part vers le midi de la montée d'Akrabim, passe jusqu'à Sin et monte au midi de Kades-Barnea, passe par Hesrona, et monte vers Adar puis tourne vers Hekerkaâh.* — Il est clair que ce verset est en quelque sorte la contre-partie de celui que nous avons rapporté tout à l'heure. Comme le verset suivant est ainsi conçu : — 4. « Passe par Aasmoun et s'étend jusqu'au torrent d'Egypte : la limite se termine à la mer, » etc., il devient évident qu'il faut chercher la position de l'Ader biblique entre Kades-Barnea (localité aujourd'hui identifiée avec toute certitude) et El-Arich, où se jette à la mer le cours d'eau nommé torrent d'Egypte dans l'Ecriture sainte. Je ne doute pas que ce nom ne se soit conservé dans la mémoire des habitants du pays, et que des recherches bien dirigées ne fassent retrouver ce point important de la limite du territoire assigné à la tribu de Juda dans le partage de la Terre promise.

Quelques personnes ont pensé que la localité nommée Ater (עתר) dans le verset 7 du chapitre xix de *Josué* parmi les villes du territoire de Siméon, était la même que l'Ader dont nous nous occupons; mais la différence d'orthographe des deux noms rend cette hypothèse inadmissible, à mon avis. (*Voy.* Ather.)

ADASA, Adaso. — Il est fait mention d'Adasa dans le *Ier Livre des Machabées* (vii, 39). Judas Machabée campa à Adasa lorsque Nicanor était campé à Beit-Choron; et au verset 45 du même chapitre, il est dit que l'armée juive victorieuse poursuivit l'ennemi depuis Adasa jusqu'à Gadara pendant le chemin d'une journée, *viam unius diei*, ce qui donne une position assez précise pour Adasa. Josèphe (*Antiq. Jud.*, xii, 17) lui donne le nom d'Ἀδαρῶ, et ailleurs (*Bell. Jud.* i, 1), il l'appelle Ἀχίδωρα.

ADITHAIM. — Nous lisons dans le *Livre de Josué* (xv), dans l'énumération des villes appartenant à la tribu de Juda, les versets suivants : — 33. *Dans la plaine Estaoul, et Serâah, et Asnah,* — 34. *Et Zanouah et Ayadjenim, Teffouah, et Heaynim,* — 35 *Yammout et Adoulam, Soukah et Aazkah,* — 36. *Et Sâarim et Aaditim, et Hedjederah et Djederataïm, quatorze villes avec leurs places ouvertes.*

On ignore entièrement jusqu'ici quelle peut être la position de cette localité biblique. Eusèbe mentionne deux bourgs du nom d'Aditha ou d'Adatha, dont l'un se trouvait de son temps auprès de Gaza, et

Digitized by Google

l'autre auprès de Lydda ; il est fort probable que l'une de ces deux bourgades a pris la place de l'Adithim de l'Ecriture sainte ; et en ce cas c'est à celle qui se trouvait auprès de Gaza qu'il faudrait, je pense, donner la préférence. C'est encore là une question de géographie biblique que quelque voyageur intelligent tranchera infailliblement tôt ou tard.

ADJELIM. Voici ce que je trouve sur Adjelim dans mes notes de voyage :

J'ai dit tout à l'heure que les ruines au milieu desquelles nous campons, m'ont été désignées sous le nôm de Kharbet-el-Hafayeh ; mais je dois faire observer que les Bédouins qui nous entourent les appellent indistinctement de ce nom ou de celui de Kharbet-Adjerrah ou El-Djerrah, que nous avons trouvé appliqué aux ruines rencontrées par nous pendant toute la journée. D'ailleurs nous sommes sur le flanc du Djebel-Adjerrah ; cela est incontestable, puisque tous les Bédouins sont d'accord sur ce point. Est-il possible de deviner quelle est la localité antique cachée sous le nom d'Adjerrah ? Je n'ose me flatter d'y avoir réussi, et cependant je ne puis me dispenser de faire connaître l'hypothèse que m'a suggérée une certaine ressemblance de nom.

Nous lisons dans Josèphe (*Ant. Jud.*, XIV, I, 4) que parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannœus, père de Hyrcan, se trouvaient Agalla, Medaba et Horonaïm. Or Medaba et Horonaïm étaient certainement des villes de la Moabitide, ainsi que l'attestent Isaïe et Jérémie. (*Isaïe*, XV, 2, 5 ; *Jérémie*, XLVIII, 2, 3, 5). Agalla pouvait donc, je dirai même plus, devait être également de la Moabitide. Dès lors, de Agalla à Adjerrah il y a si peu loin, que je crois très-permis de retrouver les ruines de l'Agalla de Josèphe dans l'Adjerrah des Arabes d'aujourd'hui. Remarquons d'ailleurs que le prophète Isaïe, en parlant de la ruine de Moab, dit : « Car les cris environnent les frontières de Moab, le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim (אגלים), etc. » Adjelim était donc vers la frontière de la Moabitide. Reland a déjà émis l'opinion que cet Adjelim devait être l'Agalla de Josèphe, et je n'hésite pas à me ranger à cette opinion. Il est vrai qu'Eusèbe place Agallim (Ἀγαλλείμ), qui est évidemment le même lieu, vers le sud et à huit milles romains d'Areopolis ou Rabbat-Moab, et cette double indication ne peut convenir aux ruines d'Adjerrah, que sous le rapport de la distance ; car les ruines d'Adjerrah, qu'on les prenne au bas ou au sommet de l'Ouad-Adjerrah, sont presque exactement à l'ouest d'Aréopolis. Je n'en persiste pas moins à chercher l'Adjelim de l'Ecriture et l'Ἀγαλλα de Josèphe dans l'Adjerrah des Arabes, parce que Ἀγαλλείμ d'Eusèbe, placée par lui au sud d'Areopolis, n'eût pas été le moins du monde sur la frontière de la Moabitide, ainsi que le veut le texte d'Isaïe.

ADOULLAM.—Ce nom est porté pour une localité placée vers le sud de la Terre promise. Avant d'en rechercher la position probable, je vais rapporter tous les passages bibliques où il est fait mention de cette ville importante ; du moins historiquement parlant. Le premier est extrait de la *Genèse* (XXXVIII) : — 1. *Il arriva en ce temps-là, et Juda (fils de Jacob) descendit d'auprès de ses frères, et il s'établit près d'un homme d'Adoullam* (עדלמי), *et son nom était Herâh.* — 2. *Juda y vit la fille d'un Kenaanéen nommé Souad, et il la prit (pour femme)*, etc. Au verset 20, qui suit, cet ami de Juda, l'Adoullamite, est encore cité. Dans le *Livre de Josué* (XII), nous trouvons dans l'énumération des rois du pays de Kenâan vaincus par Josué : — 15. *Le roi de Lebnah, un ; le roi d'Adoullam, un.* C'était donc une ville assez importante, lors de l'invasion israélite dans la Terre promise, pour avoir un malek particulier.

Nous trouvons dans le même livre, au chapitre XV, parmi les villes appartenant à la tribu de Juda : — 33. *Dans la plaine, Estaoul, et Seraâh et Eşnah*, — 34. *Et Zaouah, et Ayn-Djenim, Teffouah et Hedynim*, — 35. *Jarmout et Adoullam, Souekah et Aazekah*, etc. Adoullam était donc une ville située sur le plateau de Juda.

Dans le *Ier Livre de Samuel* (chap. XXII), nous lisons : — 1. *David s'en alla de là (de chez Akich, roi de Djeth (Gath), et se sauva dans la caverne d'Adoullam ; ses frères et toute la maison de son père l'ayant appris, descendirent là vers lui.* — 3. *David s'en alla de là à Masfah de Moab, et il dit au roi de Moab*, etc. Au chapitre XXIII, nous voyons que David avait fait, pour ainsi dire, son lieu de résidence habituelle de la caverne d'Adoullam. Voici le verset qui nous donne cette notion : — 13. *Trois des trente chefs descendirent ; ils vinrent, au temps de la moisson, dans la caverne d'Adoullam : la troupe des Philistins campait dans la vallée des Rephaïm.* Nous retrouvons ce verset reproduit pour ainsi dire mot à mot au *Ier Livre des Chroniques* (chap. XI) : — *Trois des trente chefs descendirent sur le rocher auprès de David, dans la caverne d'Adoullam ; le camp des Philistins était dressé dans la vallée des Rephaïm.*

Cette ville fut agrandie, à ce qu'il paraît, par le roi Roboam. Voici le passage biblique qui nous l'apprend (*II Chron.* XI) :—5 *Roboam demeura à Jérusalem, et bâtit des villes en Juda.* — 6 *Il bâtit Beit-lehm, Eitam et Tekoah.* — 7. *Beit-Sour, Souëkou et Adoullam*, etc.

Le prophète Michée mentionne Adoullam dans le verset suivant : — I, 15. *Habitants de Marsah ! je t'amène encore un héritier. Il viendra jusqu'à Adoullam, gloire d'Israël.* — Nous pouvons conclure de ce verset que le séjour de David dans la grotte d'Adoullam en aurait fait une localité illustre. J'aime mieux y voir cela que croire que la ville elle-même d'Adoullam pouvait être appelée, à cause de son importance, *gloire d'Israël.*

Enfin Néhémie (XI) nous fournit encore un passage où il est question d'Adoullam. Le voici : — 25. *Quant aux bourgs dans leurs champs, des fils de Juda demeuraient à Kiriath-Arbad et dans ses dépendances...* —

Digitized by Google

29. *Et dans Ayn-Roummoun, et dans Serdah, et dans Iarmouth.* — 30. *Zanouah, Adoullam et leurs bourgs, Lakich et ses champs, Eazekah et ses dépendances; et ils campèrent depuis Biar-Sebda jusqu'à la vallée de Hinnom.* Josèphe, racontant l'histoire de David, parle de la caverne d'Adoullam en ces termes (*Ant. Jud.*, VI, XII, 31) : Καὶ ἐν τῷ πρὸς Ἀδουλλάμῃ πέλει σπηλαίῳ διατρίβων (κ. τ. λ.). La même localité est citée par l'historien des Juifs (*Ant. Jud.*, VIII, X, 1), sous le nom d'Ὀδολλάμ, parmi les villes rebâties par Roboam. Il est évident qu'il y a dans cette différence d'orthographe l'indice d'une inexactitude de copiste. La même forme Odollam se retrouve pourtant au *IIe Livre des Machabées* (XII, 38).

Si nous remarquons maintenant que dans les différents passages rapportés ci-dessus, Adoullam est placée une fois entre Iarmouth et Souckoh (Soccho des traductions), et une autre fois à côté de Soccho, nous devons supposer que ces deux localités étaient assez voisines sur le terrain. D'un autre côté, Eusèbe nous apprend qu'Adoullam était, de son temps, une grosse bourgade placée à dix milles romains à l'orient d'Eleuthéropolis. Nous avons réuni tout ce que nous avons, jusqu'ici, de véritables renseignements sur la position de cette ville; mais, pour nous en servir, il faut avant tout avoir retrouvé l'identification d'Eleuthéropolis. Or la moderne Beit-Djibrin est incontestablement sur l'emplacement d'Eleuthéropolis : c'est donc à dix milles environ à l'orient de Beit-Djibrin qu'il faut chercher Adoullam et sa grotte célèbre.

Cette ouverture de compas nous reporte forcément un peu au sud de Beit-Lehm et du Kalaat-eb-Bourak, c'est-à-dire des vasques de Salomon. Nous allons voir tout à l'heure qu'un voyageur récent, M. Van de Velde, a très-probablement retrouvé la fameuse caverne d'Adoullam, dans une course faite aux vasques de Salomon et au Mont des Français (Djebel-Fureïdis, montagne du Petit-Paradis), emplacement certain d'Herodium et de la sépulture d'Hérode le Grand. Mais avant de rapporter le passage du livre de M. Van de Velde qui constate cette decouverte, je dois extraire de mon propre ouvrage et rappeler un passage sur le compte duquel il est absolument nécessaire que je revienne d'une manière précise. (T. II, p. 95.) Il est question d'une bande d'Arabes qui avaient essayé de nous attaquer entre l'Oued-ez-Zuerah et Djenbah, et qui étaient de la tribu des Adoullam. Je transcris :

Les Arabes qui avaient nourri quelques instants l'espoir de nous faire un mauvais parti appartenaient à une tribu qui porte le nom d'Adoullam, nom antique que nous trouvons mentionné dans la Bible, exactement sous la même forme (עֲדֻלָּם). Adoullam était une ville de la tribu de Juda (*Josué*, XV, 35), située dans la plaine. Que les Arabes que nous avons rencontrés aient tiré leur nom de la cité biblique, cela ne saurait faire pour moi l'ombre d'un doute; mais au point où ils se sont présentés à nous, nous étions au milieu de la région montueuse du territoire de Juda, et certainement l'Adoullam biblique ne pouvait être située en cet endroit. N'oublions pas, d'ailleurs, que nous avions affaire à des Arabes nomades, qui promènent leur nom dans des pays assez étendus. Eusèbe nous apprend qu'Adoullam était une grande bourgade placée à dix milles d'Eleuthéropolis, vers l'orient;... saint Jérôme écrit à douze milles. Reland fait observer avec toute raison que la ville mentionnée par Josué, parmi celles de la tribu de Juda qui sont situées dans la plaine, ne pourrait que très-difficilement être confondue avec la ville qu'Eusèbe place à l'orient et à dix milles d'Eleuthéropolis, parce que ce point si nettement précisé se trouve nécessairement dans les montagnes, et non dans la plaine de Juda. Y a-t-il eu deux localités distinctes du nom d'Adoullam? Cela paraît vraisemblable. Il serait fort curieux, en ce cas, que l'une des deux eût existé vers le lieu où nous avons rencontré les Arabes de la tribu des Adoullam, et que la vaste grotte d'Er-R'maïl fût la grotte où David s'était réfugié, et de laquelle il se rendit auprès du roi de Moab, afin de lui demander asile pour sa famille. Malheureusement, ce sont là de ces hypothèses dont il est impossible de démontrer la justesse, et qui sont peut-être à cent lieues de la vérité.

La belle carte de Zimmermann porte, au point même où nous avons rencontré les Adoullam, le nom de *Dhullam*. Sans aucun doute, ce sont les mêmes Arabes dont nous avons eu le plaisir de voir en passant beaucoup trop d'échantillons. Mais quelle est la véritable orthographe de leur nom? Jusqu'à plus ample informé, je me permettrai de tenir à celle que j'ai déduite de mes conversations sur place avec les Djahalin, dont le territoire touche à celui des Adoullam.

Aujourd'hui que j'ai bien étudié la question, cartes et compas en main, j'abandonne sans hésiter mon hypothèse hasardée sur le compte de la caverne d'Er-R'maïl. Il n'est pas possible que ce soit la grotte d'Adoullam; il n'y avait probablement pas deux localités bibliques du nom d'Adoullam, et la seule se trouvait réellement où la plaçaient Eusèbe et saint Jérôme, à dix ou douze milles romains à l'est d'Eleuthéropolis ou Beit-Djibrin, c'est-à-dire au sud du Djebel-Fureïdis, et dans le voisinage immédiat de la vallée connue aujourd'hui sous le nom d'Ouad-Kereïtoun. Il est bon de noter en passant que la carte de Zimmermann porte en ce point même, et écrit en assez gros *caractères*, le nom Odolla, non suivi d'explication, mais que je trouve fort significatif. Passons actuellement aux observations faites sur place par M. Van de Velde. Ce jeune voyageur, rencontrant au nord de Beit-Djibrin et à douze kilomètres, ou trois lieues, des grottes importantes au lieu nommé Deïr-Doubban, n'hésite pas à mettre de côté le témoignage d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui placent Adoullam à dix ou douze milles romains à l'est d'Eleuthéropolis ou Beit-Djibrin, pour retrouver cette grotte illustre à Deïr-Doubban, en déclarant

Digitized by Google

que ces deux écrivains, et, depuis eux, Robinson, qui a visité Deïr-Doubban avant lui, se sont mépris sur la véritable position et sur le nom primitif de cette localité. (Tom. II, p. 155 et suiv.) Malheureusement la théorie de M. Van de Velde ne supporte pas l'examen, et s'il n'a pas eu le mérite facile de reconnaître la grotte d'Adoullam où elle était en réalité, il a eu du moins celui de la décrire et de l'indiquer aux explorateurs mieux avisés. Il signale dans le voisinage de Djebel-Fureïdis (Herodium, Mont des Français), et entre ce point et les ruines de la Tekoah biblique, une localité ruinée, nommée Omm-Nakous, ou El-Khareïtoun, placée au-dessus d'une ouad abrupte, l'Ouad-Khareïtoun, dans les flancs duquel sont percées de vastes grottes qui, suivant les Arabes, se prolongent jusqu'à Hébron. (Tom. II, p. 33 et suiv.) Pour M. Van de Velde, c'est là le lieu de la scène étrange qui se passa entre Saül et David. Malheureusement les récits bibliques ne se prêtent pas le moins du monde à cette identification, tandis qu'ils concourent admirablement à démontrer que là est la fameuse grotte d'Adoullam, refuge de David, et, depuis, du premier des Machabées, lors de sa révolte contre l'autorité macédonienne. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point, car les textes parlent d'eux-mêmes.

ADOUN. — C'est le nom d'une localité de la Chaldée dans laquelle vivait une partie des Juifs captifs qui revinrent à Jérusalem avec Esdras après l'accomplissement des soixante-dix années de captivité. Voici le passage biblique dans lequel il est fait mention de cette ville, (II *Esdras*) : — 59. *Et voici ceux qui montèrent de Tell-Malehh, Tell-Kharsa, Keroub, Adoun, Amer; ils ne purent indiquer leurs maisons originaires, ni leur descendance, s'ils étaient d'Israël.*

Le *Livre de Néhémie* (VII) nous donne un verset parallèle à celui que je viens d'extraire d'Esdras, et par conséquent une seconde mention d'Adoun; voici ce verset : 61. *Et voici ceux qui remontèrent de Tell-Malehh, de Tell-Kharsah, Keroub, Adoun et Amer; ils ne purent indiquer la maison de leur père, ni leur extraction, s'ils étaient d'Israël.*

La prononciation réelle du nom de cette ville nous est donnée par le verset de Néhémie où le nom en question est écrit אֲדוֹן, Adoun, tandis qu'au verset d'Esdras il est écrit simplement אֲדָן, Adn.

Il paraît, d'après la teneur de ces versets, que les gens qu'ils concernent étaient des exilés appartenant aux dix tribus d'Israël emmenées en captivité par Salmanazar.

ÆLAM, ÆLAMITES. — Un passage de Daniel (VIII, 2) place la ville de Suze dans le pays d'Ælam. D'un autre côté, la *Genèse* fait Kadr-l'Eumr roi d'Ælam. (*Gen.* XIV, 1, 9.) Il y aurait donc eu deux pays d'Ælam; car il est peu probable qu'un roi de Perse fût venu se joindre à trois autres petits rois des bords de la mer Morte pour faire la guerre au roi de Sodome.

ÆLIA. — Après la sanglante répression de la dernière révolte judaïque, à la tête de laquelle se mit Simon Barkaokab, l'empereur Adrien expulsa définitivement les Juifs de Jérusalem, et il leur enleva jusqu'au nom de leur ville sainte. Transformée en colonie romaine sous le nom de Colonia Ælia Capitolina, Jérusalem cessa d'être la capitale d'un peuple, et vit frapper dans sa nouvelle enceinte une série de monnaies de cuivre aux effigies impériales, dont l'existence seule prouve que le gouvernement romain ne tenait plus aucun compte des susceptibilités religieuses et des antipathies de la race qu'il avait condamnée à l'exil perpétuel, sinon à l'anéantissement. Le nom d'Ælia paraît avoir été d'un usage général pendant plusieurs siècles, car, d'une part, l'Itinéraire du pèlerin de Bordeaux, rédigé en 333 de notre ère, mentionne Jérusalem sous le nom d'Ælia, et il existe des monnaies arabes de cuivre avec effigie d'un khalife, frappées très-vraisemblablement peu d'années après la conquête de Jérusalem par le khalife Omar, et sur lesquelles on lit : *Ailia Fralesthein*, c'est-à-dire *Ælia de Palestine*. Ces monnaies se trouvent le plus fréquemment à Jérusalem même. Il n'y a donc pas de doute à conserver sur la légitimité de leur lecture et de leur attribution. Au reste, je ne pense pas devoir séparer de l'histoire de Jérusalem ce qui concerne cette ville devenue colonie romaine sous le nom d'Ælia; je renvoie donc le lecteur au mot JÉRUSALEM, sous lequel il trouvera réunis tous les renseignements archéologiques qui m'ont paru dignes de lui être offerts.

ÆNON. — L'évangéliste saint Jean dit (III, 23) que saint Jean-Baptiste baptisait ἐν Αἰνὼν près de Saleim. Eusèbe met cette localité à huit milles de Scythopolis, vers le midi, auprès de Saleim et du Jourdain. Il est bien évident que *Ænon* n'est qu'un nom pluriel, une traduction du mot hébreu *Aynim* (fontaines). C'est comme s'il avait dit : Jean baptisait dans des sources près de Saleim. On a donc eu tort de faire de Ænon une localité habitée.

ÆTHIOPIE, ETHIOPIE. — Les Livres saints font mention de deux contrées du nom d'Ethiopie : l'une, l'Ethiopie d'Afrique, voisine de l'Egypte : c'est celle dont parle le plus rarement la Bible; l'autre, l'Ethiopie d'Asie, située dans le nord de la Perse.

Le fleuve Gehon, que Moïse, dans la *Genèse* (II, 13) fait passer dans l'Ethiopie, est un fleuve du Taurus, et Moïse, qui avait habité l'Egypte, et qui devait connaître aussi parfaitement le nom de l'Ethiopie africaine, puisque le livre des *Nombres* lui donne pour femme une Ethiopienne (XII, 1), n'eût pas commis la faute grossière de faire passer par l'Ethiopie d'Afrique le fleuve dont il met la source avec celle de l'Euphrate, du Phison et du Tigre, dans le Paradis terrestre. Ce fait prouve combien il importe d'avoir des notions précises sur la valeur des dénominations des livres bibliques.

L'Ethiopie d'Asie, formait la limite septentrionale des vastes Etats de l'empire assyrien au temps de sa plus grande puissance. Elle est nommée plusieurs fois dans ce sens au *Livre d'Esther* (I, 1; VIII, 9; XVI, 1).

Digitized by Google

L'Ethiopie d'Afrique est aussi mentionnée dans la Bible. On la joint alors à l'Egypte et à la Libye : *Æthiopia et Libya.* (*Ezech.*, XXV, 5); *Æth. fortitudo ejus et Ægyp.* (*Nahum.*, III, 9.)

AGARENIENS, AGARÉENS. — Ces peuples sont mentionnés dans la Bible comme descendants d'Agar, mère d'Ismaël. C'est plutôt une dénomination générale que le nom propre d'un peuple, comme les Moabites, par exemple. Du reste, la *Genèse* donne une magnifique place à la généalogie d'Ismaël et des douze tribus sorties de lui, et par conséquent parentes et rivales des douze tribus des enfants de Jacob.

AHALAH. — Ville de la tribu d'Aser, qui fut épargnée par les Israélites, et dont il est fait mention au *Livre des Juges* (I, 31). Elle est placée auprès de Sidon, d'Akka, d'Achzib; par conséquent dans le voisinage de la petite plaine de la Phénicie, et certainement dans les montagnes où les Israélites étaient puissants.

AHAVA. — Ahava, fleuve de la Babylonie, est mentionné trois fois dans le *Ier livre d'Esdras* (VIII, 15, 21, 31). C'était probablement un des affluents de l'Euphrate, si ce n'est pas le nom donné par Esdras à l'Euphrate lui-même, qu'il ne cite jamais par ce nom d'Euphrate.

AHELIAB-BEN-AKHISAMEK. — Nom propre d'homme. Ce nom est celui d'un artiste éminent, puisque l'homme qui le portait fut choisi par Moïse pour coopérer à la construction du tabernacle. Il est parlé trois fois d'Aheliab dans l'Ecriture sainte, et je ne puis mieux faire que de transcrire les passages qui contiennent son nom et qui se commentent d'eux-mêmes. (*Exode* XXXII) : — 1. *L'Eternel parla ainsi à Moïse et dit* : — 2. *Regarde, j'ai appelé notamment Beselal-ben-Aouri-ben-Khour, de la tribu de Juda.* — 3. *Je l'ai rempli de l'esprit de Dieu, en industrie, en intelligence, en science pour toute sorte d'ouvrages;* — 4. *Pour faire des inventions; pour travailler en or, en argent et en airain;* — 5. *Dans la sculpture des pierres, pour les monter, et dans la menuiserie; pour faire toute sorte d'ouvrages.* — 6. *Mais je lui ai adjoint Ahéliab-ben-Akhisamek, de la tribu de Dan, et j'ai mis de l'industrie dans le cœur de tout homme intelligent, afin qu'ils fassent tout ce que je t'ai commandé*, etc., etc.

Il est rendu évident par le passage suivant que Beselal et Aheliab furent les chefs d'une véritable école d'artistes. Dieu lui a donné le talent d'enseigner, à lui (Beselal) et à Aheliab-ben-Akhisamek, de la tribu de Dan. (*Exode*, XXXV, 34.) Nous lisons encore (*Exode*, XXXVI, 1 et suiv.) : Beselal et Aheliab, et tous les hommes habiles auxquels l'Eternel avait donné de la sagesse et de la raison pour savoir faire tout l'ouvrage du service du sanctuaire, firent tout ce que l'Eternel avait commandé, etc., etc. Du reste, l'Ecriture nous apprend, implicitement, il est vrai, que ce fut Beselal qui construisit l'arche d'alliance (*Exode*, XXXVII, 1), et en général tout ce qui pour le service de l'Eternel était en matière dure, tandis que son collègue Aheliab fabriquait des étoffes précieuses. Voici le passage qui me paraît le prouver. (*Exode*, XXXVIII) : — 22. *Beselal-ben-Aouri-ben-Khour, de la tribu de Juda, exécuta tout ce que l'Eternel avait ordonné à Moïse.* — 23. *Et avec lui Aheliab-ben-Akhisamek, de la tribu de Dan, artisan, artiste et brodeur, en laine bleue, en écarlate, en cramoisi et en fin lin.* Voilà tout ce que nous trouvons dans l'Ecriture sainte sur le compte de ce personnage.

AI. — L'une des localités les plus célèbres de la Terre-Sainte. Elle était située près de Beit-El. Beit-El était au couchant et Aï au levant, dit la *Genèse* (XII, 8). (*Voy.* BEIT-EL.)

AIALON, AYALON, ALUS, ALOUS. — Cette ville, de la tribu de Dan, est mentionnée dans *Josué* (XXI, 24). Saint Epiphane l'appelle Ἰαλώ, Josèphe Ἠλώμ, et Eusèbe Αἰλώμ. Eusèbe, dans son Onomasticon, dit qu'il y avait de son temps un village d'Aialon situé à trois milles au levant de Beit-El, près de Gabaa et de Rama.

Or l'Aialon de la tribu de Dan ne pouvait être près de Beit-El.

Mais saint Jérôme tranche la question en disant que l'Aïalon de Dan est près de Nicopolis, au second mille quand on se rend à Ælia. Il nomme ce bourg *Alus*. Il y avait donc : 1° Aialon près de Beit-El; 2° Aialon près de Ir-Semes (Nicopolis).

AIATH. — Nom de lieu inconnu cité par Isaïe (X, 28).

AILA, AILATH. — Il y a eu une Aïla de Syrie qui ne doit pas être confondue avec Ailath, située sur la mer Rouge et reconstruite par le roi Ozias; car comment donner le nom d'Aïla de Syrie à une ville qui est complétement éloignée de la contrée que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de Syrie?

Il est beaucoup plus probable que cette Ailath était la ville de Kadr-l'Eumr, roi des Ælamites. (*II Rois*, XVI, 6; *I Rois*, IX, 26.) (*Voy.* ÆLAM.)

Aïla ou Ailath d'Idumée est appelée Ἔλανά, par Josèphe (*Antiq.*, VIII, II), et Ἠλάθ (*Antiq.*, IX, XII). Il l'appelle aussi Ἐλὰ et l'attribue à la IIIe Palestine. C'était autrefois un port célèbre d'où l'on s'embarquait pour naviguer vers l'Inde. Au temps de saint Jérôme, cette ville, qu'il nomme Ahila, avait une légion romaine qui y tenait garnison. Eusèbe la place à dix milles de Petra et à 380 stades de la mer Morte. David et Salomon s'en rendirent maîtres. (*II Samuel*, VIII, 4; *II Chron.* VIII, 17.) Les Iduméens parvinrent à l'affranchir ensuite de la domination des rois de Juda. Mais Azarias en fit de nouveau la conquête. Si on confondait Aïla de Syrie (*II Rois*, XVI, 6) avec Aïla d'Idumée, il faudrait ajouter que Rezin, roi de Syrie, s'en empara et la rendit aux Iduméens. Saint Epiphane dit que Ælon (Aïla) était un des trois ports de la mer Rouge.

On trouve plusieurs noms d'évêques d'Aïla dans la souscription des conciles, notamment dans celle du concile de Nicée, et du concile de Constantinople de 536.

AION, AYON. — Ville de la tribu de Nephtali, dont il est fait mention (*I Rois*, XV, 20; *II Rois*, XV, 29), comme ayant été une première fois prise par Ben-Adad, roi de Syrie, et une

Digitized by Google

seconde fois par Téglathphalasar, qui en transporta tous les habitants en Assyrie.

AIN-DJEDI, Engaddi. — Commençons par rassembler tous les passages de l'Ecriture qui concernent ce lieu illustre. Il en est fait mention pour la première fois dans le *Livre de Josué* (xv). Voici le passage où son nom se trouve inséré. Il s'agit des villes appartenant à la tribu de Juda : — 61. *Dans le désert Beit-H'darbah, Medin et Sekakoh*, — 62. *Et Henisan et Ayr-Henulehh, et Aïn-Djedi, six villes avec leurs hameaux.* Dans le *Ier Livre de Samuel*, nous lisons (chap. xxiv) : —1. *David monta de là et s'établit dans les lieux forts d'Aïn-Djedi.* — 2. *Et quand Saül fut revenu (de la campagne) contre les Philistins, on lui annonça, savoir : Voici que David est dans le désert d'Aïn-Djedi.*

Dans les *Chroniques* se trouve le passage suivant (*II*, xx) : — 1. *Ce fut après cela que les fils de Moab et les fils d'Amnon, et avec eux une partie des Ammonites, vinrent contre Josaphat pour la guerre.* — 2. *On vint annoncer à Josaphat, savoir : Une multitude considérable vient contre toi d'au delà de la mer, d'Aram, et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Aïn-Djedi.*

Dans le *Cantique des cantiques* nous lisons (i) : — 14. *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de Kifer, dans les vignes d'Aïn-Djedi,*

Enfin, dans Ezéchiel (xlvii), on lit : — 10. *Et il arrivera que les pêcheurs s'y tiendront depuis Aïn-Djedi jusqu'à Aïn-Adjelim pour étendre des filets : il y aura des poissons de toute espèce, comme les poissons de la grande mer, en très-grande abondance.*

Nous venons de voir dans un des versets cités plus haut (*Chr.* xx, 2) que Aïn-Djedi portait aussi le nom de Hasasoun-Tamar, nous devons donc rechercher également dans l'Ecriture tous les passages où il en est question sous ce nom primitif.

Nous lisons dans la *Genèse* (xiv) : — 7. *Puis ils retournèrent et vinrent à Aïn-Mesfat qui est Kades, et ils saccagèrent tout le pays du peuple amalécite, ainsi que celui du peuple amorrhéen, qui habitait Hasasoun-Tamar.*

Ce nom d'Hasasoun-Tamar ne se trouve plus ailleurs. Commençons par donner les significations des deux noms successifs de cette localité. Le premier signifie : *ville* ou *cabanes des Palmes*, et le second : *source du Bouc.* Nous verrons tout à l'heure que ces deux noms sont restés dans la mémoire des Arabes nomades qui habitent ce pays.

L'existence d'Aïn-Djedi comme ville paraît s'être prolongée assez tard ; car Etienne, dans ses *Ethniques*, l'appelle Engadda, et dit que c'est un grand bourg situé près de Sodome d'Arabie.

Saint Jérôme, dans son Commentaire du verset d'Ezéchiel cité plus haut, dit que Engallim (Aïn-Adjlim) est au commencement de la mer Morte, là où le Jourdain s'y jette, et qu'Engaddi est au point où la mer Morte finit. Ceci est tellement inexact, que ce passage seul suffit pour prouver que saint Jérôme n'a pas même visité la côte occidentale. Il est clair qu'Etienne n'en savait pas davantage, puisqu'il place Engadda près de Sodome, et que Sodome en réalité est à plus de dix lieues d'Aïn-Djedi.

Josèphe, qui connaissait parfaitement cette ville, qu'il appelle indifféremment Ἐγγαδί, Ἐγγαδδί et Ἔγγαδι, la place à trois cents stades de Jérusalem, et près de la mer Morte. (*Ant. Jud.*, IX.) C'était, dit-il (*Bell. Jud.*, III, ii), le siége de l'une des onze toparchies de la Judée. Enfin il raconte (*Bell. Jud.*, v, 3) que les sicaires réfugiés à Massada, sous les ordres du brave Eléazar, s'en emparèrent et la mirent à sac, peu de temps avant la prise de leur forteresse par Flavius Sylva.

Pline, qui l'appelle Engadda (l. v, 17), dit qu'elle était située au-dessous de la contrée habitée par les Esséniens, et qu'elle était remarquable par sa fertilité et par ses bosquets de palmiers. Enfin Eusèbe (*ad vocem Engaddi*) affirme que l'opobalsamum venait de cette ville.

Tout à l'heure, à propos d'un verset du *Cantique des cantiques*, j'ai nommé le Kifer ; il est bon d'en dire un mot. Les Hébreux appelaient ainsi l'arbrisseau qui produit le henné des Arabes, sorte de teinture employée par les femmes arabes et turques, pour se teindre les ongles en rouge. Cet arbrisseau existe-t-il encore à Aïn-Djedi? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que je ne l'y ai pas plus trouvé que les vignobles dont Cahen, le savant traducteur de la Bible, affirme que l'existence s'est prolongée jusqu'au milieu du siècle dernier.

Passons à la description actuelle du site d'Aïn-Djedi. On y descend des hauts plateaux de Kenâan par un chemin incroyable nommé Nakb-Aïn-Djedi (le trou d'Aïn-Djedi), et qui est certes bien nommé. C'est une descente très-rapide, par laquelle on saute plutôt qu'on ne passe de rocher en rocher, en rencontrant par ci par là des squelettes de chameau ou de cheval. Ce sont les restes des victimes du Nakb-Aïn-Djedi; ces malheureuses bêtes se sont cassé quelque membre en faisant une fausse enjambée, et force a été de les laisser là en pâture aux vautours, aux corbeaux, aux chakals et aux panthères. Ce chemin, à peu près impraticable, est le seul qui conduise aujourd'hui à Aïn-Djedi. Quelques minutes après que l'on a atteint le terrain plat, on se trouve au milieu du plus splendide bouquet d'arbres que l'on puisse imaginer. Ce sont des gommiers (scyal des Arabes), des asclepia, des solanum gigantesques, des althea et des roseaux immenses, formant un fourré inextricable et entourant une délicieuse oasis où gazouille une foule de petits oiseaux. A deux pas coule une source magnifique, dont l'eau est chaude, mais d'une limpidité et d'un goût exquis. De cette source, qui est des plus abondantes, s'échappent de jolis petits ruisseaux qui se perdent sous une végétation luxuriante, mais en général hérissée d'énormes épines qui ne permettent pas d'y pénétrer. De beaux fruits, que l'on ne cueille pas sans se déchirer affreusement les doigts, se montrent partout. C'est l'orange de

Digitized by Google

Sodome (le *Bortoukan-Sdoum* des Bédouins), fruit du *calotropis procera*, que les Arabes nomment *Ocher*. Ce fruit a l'apparence d'un cédrat de taille médiocre; quand il n'est pas mûr, sa pulpe verte, qui n'est qu'une mince enveloppe destinée à protéger les graines, s'égraille facilement, et laisse alors échapper des goutelettes d'un suc laiteux et épais semblable à celui des euphorbes. Quand ce fruit est mûr, au contraire, il devient brun et cassant, et il s'ouvre facilement sous la moindre pression pour laisser sortir une foule de petites graines plates et noirâtres surmontées de panaches soyeux d'une blancheur éclatante. La famille de cet arbre a la même apparence et la même consistance que celle du magnolia. Les fibres soyeuses de ce fruit curieux sont utilisées par les Bédouins, qui les tissent pour en faire des mèches de fusil. Je ne doute pas que ce ne soit la nature de ce fruit qui a donné lieu à la fable de ces beaux fruits de Sodome dont parle Josèphe, et qui, avec l'apparence la plus appétissante, s'évanouissaient en cendre et en fumée, dès qu'on y portait la main.

Un autre fruit encore peut revendiquer l'honneur d'être la fameuse pomme de Sodome, si souvent mentionnée par les écrivains qui n'ont jamais mis le pied dans ce pays: c'est le fruit d'un superbe solanum épineux à fleurs larges et roses (*solanum coagulans* des botanistes); il est parfaitement rond, et passe en mûrissant du vert glauque au jaune doré. Il a la taille d'une petite pomme d'api, et, quand il est arrivé à parfaite maturité, une pression médiocre des doigts en fait échapper des milliers de petites graines noires, assez semblables à celles du pavot. Ce sont probablement ces graines que les poëtes ont prises pour de la cendre. Au reste, quelques voyageurs prétendent qu'il n'est pas rare de voir ce fruit attaqué par une mouche hyménoptère du genre Tentrhedo, dont la larve se nourrit dans l'intérieur des graines qu'elle dévore, et qui se trouvent remplacées par une poussière noirâtre qui n'est que la masse des excréments rejetés par cette larve pendant toute la durée de son développement. Comme je n'ai pu vérifier moi-même ce fait curieux, je n'en parle ici que sur la foi d'autrui.

Un peu au sud de la belle source d'Aïn-Djedi, se trouvent les ruines d'un moulin arabe qu'elle a jadis alimenté. A l'est sont deux monceaux de grosses pierres, situés à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, et qui marquent certainement la place de deux édifices importants tels que des tours.

Le chemin qui conduit de la source vers la plage de Sebbeh (ou Masada), c'est-à-dire vers la pointe sud de la mer Morte et vers Sodome, passe devant le petit moulin ruiné que j'ai mentionné il n'y a qu'un instant. Une porte ogivale y donne accès, et un aqueduc en pierre, aujourd'hui rompu, y portait l'eau de la source sur une de ces turbines barbares qui se rencontrent dans tous les moulins arabes. En ce point le pied de la montagne est à une centaine de mètres au plus, à droite du voyageur, et le bord de la mer Morte à environ six cents mètres à sa gauche, et à deux cents mètres à peu près en contre-bas. A trois cents mètres en avant du moulin ruiné, on coupe le lit à sec d'un torrent qui va aboutir à la mer Morte. Du bord de ce ravin on voit toute la plage inférieure couverte de verdure. C'est un véritable jardin. Sur cette place, les ruines sont nombreuses, mais elles ont toujours le même caractère, et elles semblent n'être que les débris de véritables huttes. Des murs de clôture sur le plateau inférieur, et des murs de soutènement en très-grosses pierres, recoupant en tout sens le revers du coteau qui conduit par de nombreux zigzags à ce plateau, voilà quelles sont les ruines d'Aïn-Djedi, de l'Engaddi biblique.

Une fois arrivé sur ce plateau, on est à peu près au niveau de la mer Morte, et la plage couverte de décombres a en ce point une largeur de quatre cents mètres. Au sud, et à environ deux mille huit cents mètres de la source d'Aïn-Djedi, la route passe entre deux monticules couverts de ruines. Sur celui de droite (à trois cents mètres du chemin), on distingue un édifice carré que les Arabes appellent El-Qasr (le palais). A partir de ce point la plage s'élargit rapidement, et forme un véritable delta qui recouvre l'embouchure de l'Ouad-el-Arcidjeh, qui s'ouvre dans le flanc de la montagne. Au delà du monticule sur lequel se trouve placé le Qasr ruiné, la plage n'a guère que sept cents mètres de largeur; au delà du lit de l'Ouad-el-Arcidjeh, elle en a au moins mille.

Le lit du torrent, en débouchant de l'Ouad-el-Arcidjeh, est à cinq cents mètres du Qasr. Il est dominé au sud par un large monticule coupé à pic par le torrent, et couvert de ruines semblables à celles que j'ai décrites plus haut. Ce plateau a une étendue d'environ cent cinquante mètres de largeur. Pendant dix minutes encore, c'est-à-dire sur une étendue d'un kilomètre de plus, on traverse un ravin qui débouche entre deux mamelons assez hauts qui en précèdent plusieurs autres contigus, et dont la chaîne s'élève jusqu'à la montagne qui forme le flanc droit de l'Ouad-el-Arcidjeh. C'est au bord de ce ravin que cessent de se montrer les décombres de la ville antique, et il est évident qu'elle ne s'est jamais étendue au delà: au reste, tout compté, on voit que la ville d'Aïn-Djedi ou Engaddi s'étendait au sud de la source sur une longueur de cinq kilomètres, et sur une largeur moyenne de quatre cents mètres. Il est vrai que les maisons n'étaient pas contiguës comme dans nos villes modernes, et que chacune d'elles avait un enclos et un jardin. On peut s'expliquer, en considérant ces maisons, la véritable importance qu'avait la ville qui avait mérité d'être le chef-lieu d'une des toparchies juives.

On a vu que les habitations et les jardins s'étendaient jusqu'à la limite extrême de la plage. Il ne faut pas plus que cette simple observation pour mettre à néant les fables ridicules qui ont été si souvent répétées sur les prétendues exhalaisons meurtrières du lac Asphaltite.

Revenons maintenant au nom primitif,

Digitized by Google

Hasasoun-Tamar. Nous avons rapporté plus haut le verset 7 du chapitre XIV de la *Genèse*, qui nomme Hasasoun-Tamar comme capitale du peuple amorrhéen. Ce nom ne se retrouve plus, ainsi que nous l'avons dit, que dans les Chroniques, où il est identifié positivement avec celui d'Aïn-Djedi (*II Chron.* XX, 2). Comme le fait à propos duquel le nom de cette ville est rappelé, est contemporain du roi Josaphat, tandis que nous le trouvons remplacé par celui d'Aïn-Djedi, dans des passages où il s'agit de David, et par conséquent de faits plus anciens, il paraît certain que les deux dénominations s'employaient indifféremment.

Il y a une très-curieuse conclusion à tirer de la comparaison du texte de la *Genèse* et des passages relatifs à la catastrophe de la Pentapole. Hasasoun-Tamar ou Aïn-Djedi existait et était la capitale des Amorrhéens avant cette catastrophe, puisque nous lisons aux versets qui suivent immédiatement celui qui contient la mention de cette ville : — 8. *Alors le roi de Sodome et le roi de Gomorrhe, le roi d'Adamah, le roi de Seboïm et le roi de Bela, qui est Zoar, sortirent et se mirent en ordre de bataille contre eux dans la vallée de Sidim.* — 9. *Kadr-l'Eumer, roi d'Aïlam, et Teddal, roi de Djouim, et Amrafel, roi de Sendar, et Ariouk, roi d'Elasar; quatre rois contre cinq.* Puisque Hasasoun-Tamar et Aïn-Djedi, qui sont une seule et même localité, n'ont rien eu à souffrir de l'événement qui détruisit les villes coupables, il est tout simple d'en conclure que les territoires seuls de ces villes furent dévastés, et que ceux d'autres villes comme Aïn-Djedi, bien que situées au fond de la même vallée et à très-faible distance des localités condamnées, ne participèrent en rien au désastre de leurs voisines. J'en conclus encore que Hasasoun-Tamar ou Aïn-Djedi était déjà placée sur les bords mêmes du lac Asphaltite, à portée de la magnifique source qui enrichit encore ce lieu béni, et qui n'a pas plus tari, comme celles de la Sodomitide, que celle de Maïet-Embarrehg, qui n'est qu'à trois lieues de Sodome même. On voit donc clairement que le châtiment, de quelque nature qu'il ait été, n'était exercé que partiellement.

Revenons encore une fois au nom de Hasasoun. Dans le haut pays qui sépare l'Aïn-el-Rhoueyr de l'Aïn-Djedi, se trouve une contrée que les Arabes appellent Belad-Hasasa, et qui prend son nom d'un ouad très-escarpé et très-profond, l'Ouad-Hasasa qui coupe tout le plateau et va déboucher près d'Aïn-Djedi. Il n'est donc pas possible qu'il n'y ait pas une liaison très-étroite entre le nom biblique et celui que porte encore le pays. On peut juger par ce seul fait de la manière dont les noms primitifs se transmettent de génération en génération, dans la Terre-Sainte. Au reste, le chemin par lequel on se rend de Aïn-el-Rhoueyr à Aïn-Djedi rencontre l'Ouad-Hasasa à environ 22 kilomètres du premier point, et à 15 ou 16 seulement du second.

On peut lire dans le voyage du révérend Robinson quelques détails fort intéressants sur Aïn-Djedi qu'il a décrit avec sa précision et sa véracité habituelles.

AIN-DOUR, ENDOR. — Commençons par rassembler les passages de la sainte Écriture, dans lesquels il est fait mention de cette localité. Nous lisons dans *Josué* (XVII) : — 11. *Manassé eut sur (le territoire de) Issakhar, et sur (celui d') Aser, Beit-San et ses hameaux, et Ieblâam et ses hameaux, et les habitants de Dor* (3) (דאר) *et leurs hameaux, et les habitants d'Aïn-Dour* (דר) *et leurs hameaux, et les habitants de Tânak et leurs hameaux, et les habitants de Madjedon et leurs hameaux, trois contrées* (ou, comme traduisent les Septante, τὸ τρίτον τῆς Ναφεθά, *le tiers de la région de Naphetha*, שלשת הנפת) — 12. *Les fils de Manassé ne purent conquérir ces villes, car le Kenânéen voulut rester dans le pays.* — 13. *Et lorsque les enfants d'Israël furent devenus plus forts, ils rendirent le Kenânéen tributaire; mais quant à l'expulser, ils ne le purent pas.*

Voici le second passage, qui a une grande valeur historique, en même temps qu'il est dramatique au possible. (*I Samuel*, XXVIII) : — 3. *Samuel était mort : tout Israël en avait fait le deuil, et l'avait enseveli près de Ramah, près de sa ville. Saül avait ôté du pays les about et les ieddanim.* — 4. *Les Philistins s'étant assemblés, vinrent, et ils campèrent à Sounam. Saül assembla tout Israël, et ils campèrent à Djibâa.* — 5. *Saül ayant vu le camp des Philistins, eut peur, et son cœur fut fort effrayé.* — 6. *Saül consulta l'Eternel, mais Dieu ne lui répondit rien, ni par les songes, ni par les voyants, ni par les prophètes.* — 7. *Saül dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une femme maîtresse (dans l'art) d'Ab; j'irai vers elle, et je l'interrogerai. Les serviteurs lui dirent : Il y a une femme maîtresse dans l'art d'Ab, à Aïn-Dour.* — 8. *Saül se déguisa et prit d'autres vêtements; il s'en alla, lui et deux hommes avec lui, et ils vinrent de nuit auprès de la femme; il dit : Devine pour moi, je te prie, par (l'art) d'Ab, et fais monter vers moi celui que je te dirai.* — 9. *La femme lui dit : Tu sais bien ce qu'a fait Saül, qui a exterminé dans le pays les about et les ieddanim; et pourquoi tends-tu des piéges à ma vie, pour me faire mourir?* — 10. *Saül lui jura par l'Eternel, disant : Par la vie de l'Eternel, il ne t'arrivera aucun mal à cause de cela.* — 11. *La femme dit : Qui veux-tu que je te fasse monter? Il répondit : Fais-moi monter Samuel.* — 12. *La femme, voyant Samuel, cria à haute voix et dit à Saül : Pourquoi m'as-tu trompée, puisque tu es Saül?* — 14. *Le roi lui dit : Ne crains rien; or qu'as-tu vu? La femme dit à Saül : J'ai vu un dieu*

(3) Dans l'énumération des rois vaincus par Josué, nous lisons (*Josué* XII) : — 23. *Le roi de Dour* (דר), *en face de Dour, un; le roi des Goïm, à Djeldjal, un.* — Nous lisons encore que parmi les alliés de Jabin, roi de Hasar, se trouvaient les rois des campagnes de Dour, à l'occident. J'ai de la peine à croire que Dar et Dour soient la même chose.

Digitized by Google

qui montait de la terre. — 14. *Il lui dit : Quel est son aspect ? Elle dit : Un homme vieux monte; il est enveloppé d'un manteau. Saül reconnut que c'était Samuel ; il s'inclina la face contre terre et se prosterna.* — 15. *Samuel dit à Saül : Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter ? Saül dit : Je suis très-inquiet : les Philistins me combattent, et Dieu s'est retiré de moi. Il ne m'a plus répondu, ni par les prophètes, ni par les songes ; je t'ai alors appelé pour que tu me fasses connaître ce que je dois faire.* — 16. *Samuel dit : Et pourquoi me consultes-tu, puisque l'Eternel se retire de toi, et qu'il est devenu ton ennemi ?* — 17. *L'Eternel a fait selon ce qu'il a dit par moi : l'Eternel a arraché le royaume d'entre tes mains, et l'a donné à ton prochain, à David;* — 18. *Parce que tu n'as pas obéi à l'Eternel, et que tu n'as point exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek : c'est pourquoi Dieu t'a fait ceci en ce jour.* — 19. *L'Eternel livrera aussi Israël avec toi entre les mains des Philistins, et toi et tes fils, (vous serez) avec moi. L'Eternel livrera aussi le camp dans les mains des Philistins.* — 20. *Saül tomba aussitôt à terre de toute sa hauteur, et fut fort effrayé des paroles de Samuel ; il n'avait plus de force en lui, car il n'avait rien mangé de tout ce jour ni de toute la nuit.* — 21. *La femme vint près de Saül, et voyant qu'il était très-effrayé, elle lui dit : Ta servante a obéi à ta voix ; j'ai mis ma vie en jeu, et j'ai obéi aux ordres que tu m'as donnés.* — 22. *Et maintenant écoute donc, toi aussi, la voix de ta servante : je vais mettre devant toi un morceau de pain ; mange, et tu auras de la force pour t'en retourner par ton chemin.* — 23. *Il refusa et dit : Je ne mangerai pas. Ses serviteurs et la femme aussi le pressèrent tant qu'il obéit à leur voix. Il se leva de terre et s'assit sur un lit.* — 24. *La femme avait dans la maison un veau engraissé ; elle se hâta de le tuer, puis elle prit de la farine, la pétrit, et en cuisit des pains non levés.* — 25. *Elle les présenta devant Saül, et devant ses serviteurs; ils mangèrent, se levèrent, et s'en allèrent dans cette nuit.* — Chacun sait comment Saül et ses fils périrent dans le combat qui eut lieu le lendemain sur la montagne de Djelbôa. (*I Samuel*, XXXI, 1 et suiv.)

Enfin nous lisons dans les *Psaumes* (LXXXII) : — 10. *Fais-leur comme Madian à Sisara, comme à Jabin, près du torrent de Kisoun.* — 11. *Ils ont été détruits près d'Aïn-Dour, ils y sont devenus de l'engrais pour sa terre.* Nous trouvons assurément ici un souvenir de la défaite terrible qui est longuement racontée dans le *Livre des Juges* (IV et V) ; et il a l'avantage de préciser le point même où se livra la bataille. Ce fut évidemment tout proche d'Aïn-Dour.

Voyons maintenant quels sont les renseignements plus récents que nous avons à consulter pour déterminer la position d'Aïn-Dour. Josèphe en parle une seule fois (*Ant. Jud.*, VI, XIV, 2), en racontant le fait biblique que je viens de reproduire *in extenso*. L'historien des Juifs en place le théâtre Ἐν πόλει Ἐνδώρῳ, qu'il met dans son récit à proximité de la montagne de Γελβοῦς placée en face des Philistins campés dans la plaine non loin de Sounè (Ἐγγιστα Σούνης πόλεως ἐν τῷ πεδίῳ) On voit qu'Aïn-Dour ne devait pas être très-éloignée du camp de Saül, puisqu'il put s'y rendre et en revenir dans la même nuit.

Du temps d'Eusèbe, un grand bourg de ce nom existait dans le voisinage du mont Thabor, et à quatre milles romains de distance vers le sud (*ad vocem* Ἀενδώρ). Au mot Ἠνδώρ il en reparle pour dire que ce lieu est proche de Ναιμ, dans les environs de Scythopolis. Saint Jérôme l'appelle *Endor Jesraelis* (au mot *Aphec*), comme le fait Eusèbe lui-même (au même mot : Ἀενδὼρ ἡ ἐν Ἰσραήλ).

Enfin nous lisons encore dans saint Jérôme, (lettre 44, *Ad Marcellam*) : *Apparebit oppidum Naim... videbitur et Hermoniim* (c'est le Djebel-ed-Dahy), *et torrens Endor, in quo superatur Sisara.*

Cette réunion de renseignements est plus que suffisante pour nous faire retrouver la véritable position d'Aïn-Dour. Voici ce que j'ai consigné dans mes notes de voyages : En traversant la plaine d'Israël ou d'Esdraelon (Merdj-ebni-Aamer), nous passons en vue du village de Nayn (Ναιμ) placé à une lieue environ à notre gauche et au pied de Djebel-ed-Dahy. Plus loin dans la même direction, est Aïn-Dour, l'Endor des traducteurs de l'Ecriture. On le voit, le nom antique de cette localité fameuse s'est transmis intact d'âge en âge jusqu'à nous.

M. Van de Velde qui a visité Aïn-Dour (t. II, p. 282 et suiv.), nous apprend qu'il lui a fallu cheminer pendant une bonne heure pour de Nayn se rendre à Ayn-Dour que les hauteurs interposées empêchent de voir du point de départ. Ayn-Dour est un village plus considérable que Naïn et placé comme celui-ci sur le flanc de la montagne, et au nord-est. On y voit dans les rochers de grandes cavernes naturelles. Voilà tout ce que le voyageur missionnaire nous apprend. Il était difficile de fournir à ses lecteurs des renseignements plus insignifiants. Je ne puis contester l'impossibilité de voir Aïn-Dour de Naïn ; mais ce que je puis assurer, c'est que de la plaine on voit à merveille les deux villages, qui paraissent bien moins éloignés l'un de l'autre que ne le prétend M. Van de Velde.

AKAD. — C'est le nom d'une des plus anciennes villes de la Chaldée, que nous ne trouvons mentionné que dans le passage suivant de l'Ecriture sainte (*Genèse*, X) : — 8. *Et Couch eut pour fils Nemrud, qui commença d'être puissant sur la terre.* — 9. *Il fut un vigoureux chasseur devant l'Eternel.* — 10. *Son empire commença par Babel, Arek, Akad, et Kalneh, au pays de Chindar.*

Maintenant que le déchiffrement des écritures cunéiformes est un fait accompli, et que notamment l'écriture assyrienne ou chaldéenne ne tardera pas à n'avoir plus de secrets pour les philologues, il y a tout lieu de croire que l'identification des quatre villes désignées dans ce verset sera bientôt effectuée, celle de Babel ne présentant plus dès aujourd'hui aucune difficulté.

Digitized by Google

Les Septante écrivent Archad (Ἀρχαδ) le nom de cette ville, et l'on a pensé en conséquence qu'il fallait chercher la trace de ce nom dans celui du fleuve Argades, mentionné par Ctésias, qui le fait couler dans la Sittacène, contrée placée entre la Babylonie et la Susiane. Au confluent de l'Argades et du Tigre se trouve la ville de Sitace, et cette ville pourrait par conséquent avoir pris la place de l'Akad biblique ; mais Ctésiphon, placée sur les rives du Tigre et dans le voisinage, aurait aussi quelques droits à revendiquer le même honneur. Plusieurs géographes anglais, et notamment Ainsworth, placent le site d'Akad sur la rive occidentale du Tigre, à six milles de Baghdad, aux ruines nommées aujourd'hui Akerkouf. Il faut cependant ne pas perdre de vue que saint Jérôme (traduction avec Commentaires de la sainte Ecriture), d'accord en cela avec les Targoum de Jérusalem et de Jonathan, identifie Akad avec Nisibis, ville antique située au nord de la Mésopotamie, vers les frontières de l'Arménie. Il n'y a, contre cette opinion si respectable, à objecter que la grande distance qui séparerait Akad des autres villes de l'empire primitif de Nimroud, et notamment de Babylone, qui se trouve, sans aucune espèce de doute possible, à Hillah. (*Voy.* Babylone.) Enfin, dans le Talmud de Babylone (*traité Yoma*), Akad est identifiée avec le Kaskar des géographes arabes, qui est le pays de Ouaset, entre Koufah et Basrah. La forme du nom d'Akad, dans les inscriptions cunéiformes étudiées par M. Oppert, est *Ak-ka-dii*. Ce groupe est fréquemment remplacé, ainsi que M. Botta l'a reconnu le premier, par un autre groupe, qui est certainement l'équivalent du premier, mais qui à coup sûr ne saurait se lire Akkad. Peut-être bien y aurait-il sous ce curieux groupe une forme primitive du nom Kaskar, qui aurait pu se prononcer Kaskasr ? Mais ceci n'est qu'une pure supposition.

AKHLAB. — C'est le nom d'une ville située dans la circonscription du territoire des Asriétes, qui ne purent en chasser les habitants, ainsi que le constate le verset suivant : *Aser n'expulsa pas les habitants d'Acco, ni les habitants de Sidoun, ni ceux d'Akhlab, d'Akhzib, de Khelba, d'Afeïk et de Rokhob.* (*Juges*, I, 31.) On ignore encore où se trouve l'emplacement de cette localité biblique.

AKHSAF. — Ville de la tribu d'Aser. Nous lisons dans *Josué* (XII) :—7. *Et voici les rois du pays qu'ont battus Josué et les enfants d'Israël, en deçà du Jourdain, à l'occident...* — 20. *Le roi de Samroun-Meraoun, un ; le roi d'Akhsaf, un.*—C'est ce roi qui était entré dans une alliance offensive et défensive contre les Israélites, avec Iabin, roi de Hazor (*Josué*, XI, 1). Plus loin, dans le même livre sacré, à ce point où il est question de la délimitation du territoire d'Aser, nous lisons (XIX) : — 24. *Le cinquième lot fut pour la tribu des fils d'Aser, selon leurs familles.* — 25. *Leur limite fut Khelkat, et Hali, et Bathn, et Akhsaf.....—La limite revient vers Horama et jusqu'à la ville forte de Sour; revient vers Hossa, et aboutit à la mer par la contrée d'Akhzib.*

De la teneur de ce passage important, qui fait une distinction très-claire entre Akhsaf et Akhzib, il paraît bien probable que ces deux dénominations désignent deux localités distinctes; et cependant on pourrait être tenté de croire que les deux noms s'appliquent à la même ville, qui s'appela plus tard Ecdippa, et qui n'est que l'Akhzib ou Ez-zib de nos jours (*Voy.* ce mot). Ce qui ne saurait être douteux, c'est que la version grecque des Septante transcrit l'un et l'autre nom par un seul et même mot, Ἀζίφ. Je ne me permettrai pas de trancher cette question, que de beaucoup plus habiles que moi, et Reland entre autres, se sont abstenus de décider. Quoi qu'il en soit, il restera toujours assez étrange que le territoire de la même tribu ait contenu deux villes dont les noms bibliques sont si voisins.

AKHZIB. — Localité de la tribu de Juda, mentionnée au verset 44 du chapitre XV de *Josué*, comme formant un groupe de la plaine de Juda, avec les huit autres villes de Lebnah, Aater, Aasam, Jeftah, Asnah, Nesib, Kâclah et Merasâh.

AKRA. — Nom d'une colline de Jérusalem. (*Voy.* Jérusalem.)

AKZIB, Ecdippa, Ez-Zib et Akhzib.— La première mention que nous trouvons de cette ville dans les saintes Ecritures, est renfermée dans le verset suivant, concernant les limites du territoire de la tribu d'Aser : « La limite revient vers Herama (saint Jérôme lit Hormah), et jusqu'à la ville forte de Sour (Tyr, sans doute Palætyr), revient vers Hossah, et elle aboutit à la mer par la contrée d'Akzib. » (*Josué*, XIX, 29.) Il est certain, quoique cette ville ait été attribuée à la tribu d'Aser, que celle-ci ne put en expulser les Kenâanéens ; voici le passage sacré qui en fait foi : « Aser n'expulsa pas les habitants d'Acco, ni les habitants de Sidoun, ni ceux d'Akhlab, ni ceux d'Akhzib, ni ceux de Khelba, ni ceux d'Afeïk, ni ceux de Rokhob. » (*Juges*, I, 31.) Cette ville biblique a été remplacée par la ville moderne qui porte aujourd'hui le nom d'Akhzib et d'Ez-zib, et que je n'ai aperçue malheureusement que de loin, en regagnant la route de Saint-Jean d'Acre, après avoir passé la nuit dans le bourg d'Ebbassa. Ez-zib, vue à distance, m'a fait l'effet d'un gros village arabe, bâti sur un monticule assez bas situé au bord de la mer, et par lequel passe la voie antique qui longe la côte phénicienne. L'une des formes modernes du nom est, on le voit, identique avec la forme biblique du nom primitif. Il est incontestable que l'Akhzib moderne est la πόλις τῶν Ἐκδίππων de Scylax, l'Ἐκδίππων de Josèphe, l'oppidum Ecdippa de Pline, et la *Mutatio Ecdippa*, ou simple relai de poste d'Ecdippa, mentionné dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, écrit en 333 de J.-C. Cet *Itinéraire* place Ecdippa à douze milles romains d'Alexandroscheni, ou campement d'Alexandre, localité remplacée de nos jours par des ruines qui portent le nom d'Eskenderoun. Il m'a été

Digitized by Google

possible de m'assurer que la distance fixée ainsi était suffisamment exacte. Josèphe précise très-nettement la position d'Ecdippa en l'appelant χωρίον παραθαλάσσιον. (*Bell. Jud.*, I, XIII, 4.) L'historien des Juifs n'en parle que cette seule fois.

Suivant Eusèbe et saint Jérôme, Ecdippa est éloignée d'Acco de neuf milles romains, tandis que l'*Itinéraire de Jérusalem* la place à douze milles de cette ville ; mais le premier chiffre me paraît plus exact. Cette ville était la limite extrême du territoire restitué aux Juifs à leur retour de la captivité de Babylone. Un passage de la Gemara de Jérusalem, cité par Reland, dit que pour le voyageur qui se rend d'Acco à Akhzib, tout ce qui est à la droite de sa route, c'est-à-dire vers l'orient, est soumis à la loi judaïque de la dîme et de l'année sabbatique, tandis qu'il n'en est plus de même de ce qui est à gauche de la route. Nous lisons dans Josèphe (*Ant. Jud.*, V, I, 22) que le territoire des Asérites contenait la ville d'Arce (Ἄρκη), nommée aussi Ἐκδίππους. C'est là évidemment notre ville d'Ecdippa. Enfin Josèphe en parle encore une fois en disant que Banacates tenait le territoire maritime d'Arce pour Salomon. (*Ant. Jud.*, VIII, II, 1.) Il paraît certain que ce passage de Josèphe doit être rapproché du verset biblique suivant : « Baana-ben-Khousi (fut préposé) à Aser et Alouth (les hauteurs?). (*III Rois*, IV, 16.) Il est clair que du nom Baana-ben-Khousi s'est formé le nom corrompu Banacates. C'est enfin à cette ville que fait allusion Etienne dans ses *Ethniques*, quand il parle d'Arcè ou Arcæ, ville de Phénicie mentionnée par Josèphe dans le livre V des *Antiquités judaïques*.

ALIMIS. — Ville de la tribu de Gad, citée dans le *Ier Livre des Machabées* (V, 26). Cette localité n'est pas connue.

ALMATH, AALMOUN. — Ville de la tribu de Benjamin attribuée aux Lévites. Elle est indiquée dans le voisinage d'Anathoth.

AMAAD, EMED. — Elle est indiquée dans Josué (XIX, 26), parmi les villes de la tribu d'Aser.

AMAM. — Ville attribuée à la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 26.) Elle était située dans la partie méridionale.

AMANA. — Colline du Liban dans la tribu de Manassé. (*Cant.* IV, 8.)

AMALEK, AMALÉKITES. — Les Amalékites descendaient d'Amalek, petit-fils d'Esaü. Leur pays s'étendait au midi de la mer Morte vers les montagnes de Pétra, et Eusèbe prétend qu'ils avaient tout le pays jusqu'à Aïla et à la mer Rouge.

Ces peuples, parents des Hébreux par Esaü, étaient leurs plus cruels ennemis, et étaient aussi pour les Hébreux l'objet d'une haine profonde. Les Juifs ont fait la guerre aux Amalékites jusqu'au temps du roi Ezéchias. Ce fut une guerre d'extermination. Il est probable que ces habitants du désert faisaient comme font aujourd'hui les Arabes, lorsque, se trouvant trop faibles, ils fuient dans les solitudes qui s'étendent à l'orient, et reviennent ensuite dresser de nouveau leurs tentes dans le pays dont on les a chassés. La montagne des Amalékites dont il est fait mention au *Livre des Juges* (VII, 15), est probablement le groupe des montagnes de Pétra.

AMATHUS. — Il y avait au delà du Jourdain une ville que Josèphe appelle Ἀμάθους, ville forte. (*Antiq.*, XIII, 21.) Elle fut détruite par Alexandre Jannée ; elle fut relevée ensuite, et devint une des cinq villes de la Palestine qui eurent un sanhédrin : Jérusalem, Jéricho, Gadara, Sepphoris.

Reland conjecture avec beaucoup de raison que cette Amathus pourrait bien être la même que Ramoth-Galaad, car Josèphe appelle la même ville d'Amatha Bétaramaton, qui garde bien son nom d'Amathus.

AMMA, AAMAN. — Ville chananéenne nommée par Josué (XIX, 30).

AMMAUS. — Ville forte construite par Jonathan (*I Machab.*, IX, 50), probablement Emmaüs. Reland donne ce nom aux bains de Tibériade.

AMMON, AMMONITES. — Les Ammonites ont tiré leur nom de Ben-Ammi, fils de Loth. Les Livres saints parlent fréquemment des fils d'Ammon ; mais Ammon lui-même n'est mentionné que sous le nom de Ben-Ammi (le fils de mon peuple) dans le texte primitif de la *Genèse*. Les Septante ont ajouté le nom d'Ammon, et ils ont été suivis par la Vulgate ; mais ensuite le nom de fils d'Ammon est si souvent répété, qu'il est permis de croire que le nom d'Ammon fut donné au fils de Loth, en même temps que celui de Ben-Ammi, si l'on ne préférait pas dire que l'un n'est qu'une corruption de l'autre.

Les Ammonites occupèrent, sur la rive gauche du Jourdain, le plateau supérieur des montagnes qui ne sont qu'un prolongement de l'Anti-Liban, et forment dans cette partie la chaîne Arabique. Ils étaient séparés du Jourdain par les tribus de Ruben et de Gad, et par la demi-tribu de Manassé.

Les Israélites, à leur entrée dans la Terre promise, ne furent pas autorisés à combattre les Ammonites ; il y a même dans le *Deutéronome* (II, 29) un texte précieux qui constitue les droits de ce peuple à l'autonomie : *Tu t'approcheras des frontières des enfants d'Ammon ; mais prends garde de les combattre et de jamais leur livrer de bataille, car je ne te donnerai rien de la terre des enfants d'Ammon, parce que je l'ai donnée en possession aux enfants de Loth.* Ce qui n'est pas moins intéressant, c'est que le verset qui suit nous apprend que le pays où s'établirent les descendants de Loth avait été habité autrefois par les géants, que les Ammonites appellent Zomzommim : *Peuple grand et nombreux, de haute taille comme les Enacim* (autres géants), *que Dieu a détruits pour établir les Ammonites à leur place.*

Cependant David ne respecta pas cette autonomie, car il les soumit à sa domination. (*II Samuel*, XII, 31.)

La capitale de leur pays fut Rabbath-Am-

Digitized by Google

mon, que Josèphe écrit Ῥαβαθὰ et Ἀραβαθά. C'est la même ville que Philadelphie.

AMONA, HAMOUNAH. — Nom donné par Ezéchiel (XXXIX, 16) à une ville de la tribu de Ruben, qui ne se trouve mentionnée nulle part ailleurs.

AMORRHÉENS.—Les Amorrhéens sont les descendants d'Emori, un des fils de Chanaan. Ils habitaient Hasason-Tamar, qui est Aïn-Djedi (Engaddi), et autour de Hébron, ainsi que la vallée d'Escol. Jacob, dans la *Genèse* (XLVIII, 22), mentionne un champ près de Sichem, dont il s'est emparé sur un Amorrhéen, à l'aide de son épée et de son arc. Ce fut ce champ qu'il donna à Joseph, et dans lequel plus tard les ossements de celui-ci furent déposés.

Il y avait aussi des Amorrhéens au delà du Jourdain, au nord du torrent de l'Arnon, qui est indiqué comme la limite des Moabites et des Amorrhéens. (*Nombres*, XXI, 13.)

D'après le même livre biblique (XXXII, 39), les Amorrhéens ont habité le pays situé au delà du torrent de Jabok. Voilà pourquoi Sehon et Og, rois de Basan, sont appelés rois des Amorrhéens. (*Josué*, IX, 10.) Josèphe les nomme Ἀμορραίους et dit que leur contrée était une péninsule fermée du côté de l'occident par le Jourdain, du côté du midi par l'Arnon, et du côté du nord par le torrent de Jabok. (*Ant.*, IV, 5.) Ce fut le pays qui fut donné aux deux tribus de Ruben et de Gad, et à la demi-tribu de Manassé.

Il n'y a donc pas de doute pour l'exactitude de cette identification.

AMTHAR, HEMTAR. — Ville de la tribu de Zabulon, mentionnée par Josué (XIX, 13).

ANA? — Est mentionné dans le *IIe Livre des Rois*, XVIII, 43; XIX, 13, ainsi que dans Isaïe, XXXVII, 13. Quelques-uns pensent que c'est le nom d'une idole; d'autres que c'est le nom d'une ville.

ANAB, AANEB (Raisin). — Montagne et ville de la tribu de Juda. (*Josué*, XI, 21.) Eusèbe place cette localité à Beto-Annab, à quatre milles au levant de Diospolis. Saint Jérôme dit que la distance est de huit milles et l'appelle Beth-Annabam. Ce fut une des villes primitives de la terre de Chanaan, bâtie par les enfants d'Enac, les géants Enacim.

ANAKHARATH.—Ville attribuée par Josué (XIX, 19) à la tribu d'Issachar.

ANANIA, AANANIEH. — Ville citée dans Esdras (XI, 32) avec Anathoth et Nob, par conséquent de la tribu de Benjamin.

ANATHOTH, AANATOUT. —Cette ville est célèbre pour avoir été la patrie de Jérémie. Elle était de la tribu de Benjamin, et appartenait aux Lévites. Elle était à la distance de trois milles de Jérusalem. Elle se retrouve encore aujourd'hui dans le nom d'Anata.

Josèphe la place à vingt stades de Jérusalem, c'est-à-dire à deux milles et demi.

ANEM, AANEM. — Ville de la tribu d'Issachar, qui est très-probablement la même qu'Engannim.

ANGE. — Montagne citée dans le *Livre de Judith* (II, 12), située en Cilicie.

ANIM, AANIM. — Ville de la tribu de Juda, citée par Josué (XV, 50). Eusèbe l'appelle Ἀναίων, et dit qu'elle n'est pas éloignée d'une autre grande localité située à neuf milles au midi d'Hébron.

ANTIPATRIS. — Ville située entre Joppé et Césarée. Saint Paul fut conduit à Antipatris, pour être mené de là à Césarée. (*Act.* XXIII, 31. — *Voy.* CAPHARSABA.)

Antipatris fut bâtie par Hérode le Grand. On a pensé à tort que cette ville était sur le bord de la mer. Josèphe écrit qu'on avait construit un fossé de Joppé à Antipatris pour arrêter l'invasion des ennemis. Ce texte tranche la question.

Du reste, le nom antique de Capharsaba s'est parfaitement conservé. Le nom arabe moderne est Kefr-Saba. Elle touche aux montagnes de Judée, et la belle plaine qui est au-dessous est la plaine de Saron.

APADNO, AFADNI.—Ce fut là que mourut Antiochus Epiphane. Cette localité est mentionnée par Daniel (XI, 45). Elle se rapporte assez à la ville de Perse Abadân. — Théodoret et saint Jérôme pensent que la localité indiquée par Daniel est en Palestine. Théodoret la nomme Apadanon et saint Jérôme Apadno. Ce dernier la place près d'Emmaüs. L'opinion la plus vraisemblable est que le prophète parle de l'Abadân de Perse.

APAMÉE.—Ville de Syrie sur l'Oronte. (*Judith*, III, 14.)

APHARA, AAFRAH. — Ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 23.)

APHEC, AFIK. — Il y a plusieurs villes de ce nom.

1° Aphec, ville des Kenaânéens, mentionnée par Josué parmi les villes dont les rois furent défaits.

Cette ville d'Aphec peut parfaitement s'identifier avec Aphec de Josué (XIX, 30), indiquée dans l'héritage de la tribu d'Aser. — 2° Aphec auprès d'Aïn-Dour (Endor) et du Thabor. (*I Samuel*, XXIX, 1.) 3° Aphec dans la tribu de Juda. (*I Samuel*, IV, 2.) Josèphe l'appelle Ἄφεκα. 4° Aphec, Apheca, auprès de Hippos, selon Eusèbe. Et Hippos est indiqué dans le voisinage de Tibériade.

APOLLONIA. — Il n'y a pas le moindre doute sur l'identification d'Apollonia. Les ruines antiques d'Arsouf, situées près de la mer, à l'embouchure du Nahr-Arsouf conviennent parfaitement à l'antique Apollonia, située entre Joppé et Césarée. Ptolémée et l'Anonyme de Ravenne mettent ces trois villes dans l'ordre suivant : *Cæsarea*, *Apollonia*, *Joppis*. Et la carte de Pentinger place *Apollonias* au point où se trouvent les ruines d'Arsouf.

ARA. — Ville d'Assyrie. Ce fut dans cette ville que furent transportées par Phul et par Teglat-Felasar, rois d'Assyrie, les tribus de

Digitized by Google

Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé. Situées au delà du Jourdain, ces deux tribus devaient tomber entre les mains des Assyriens. Le Jourdain était une limite naturelle qui protégeait les autres tribus. (*I Chron.* v, 26.)

ARAB. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué*, xv, 22.)

ARABA, AARABA.—Ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, xviii, 18.) C'est la même que Beth-Araba.

ARABIE, ARABES. — L'Arabie fut d'abord habitée par les enfants de Cham. Plus tard les enfants qu'Abraham avait eus d'Agar et de Cethura s'y établirent. Ce sont là les ancêtres des Arabes actuels. On sait que la généalogie de Mohammed remonte assez exactement jusqu'à Ismaël

L'Arabie a trois divisions : L'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse.

La dénomination d'Arabe n'est pas ancienne dans les Livres saints. Ce n'est qu'à partir du *Ier Livre des Rois* que l'Arabie se trouve mentionnée. Elle n'est pas nommée dans les livres plus anciens.

Ces peuples sont divisés aujourd'hui en deux classes, les Arabes nomades ou *Bedaoui* (Bédouins), et les Arabes fixés dans les villes. Les Arabes errants ont conservé l'existence d'Abraham et d'Ismaël, les pères de leur race. Il ne faut pas oublier que, dans la *Genèse*, les enfants d'Ismaël ont leur part des bénédictions du patriarche illustre, qui a été le père de tant de nations. Et comme si ce nombre douze était un nombre mystérieux, de même que les enfants de Jacob forment douze tribus, les fils d'Ismaël forment aussi douze tribus, ayant leurs princes ou ducs.

Voici les noms des chefs de ces douze tribus :

NABAÏOTH	MASSA
CÉDAR	HADAR
ADBÉEL	THÉMA
MABSAM	JETHUR
MASMA	NAPHIS
DUMA	CEDMA.

Et le passage de la *Genèse* qui donne cette généalogie se termine par ces paroles : « Ismaël habita depuis Hevilah (sur l'Euphrate) jusqu'à Sour, qui regarde l'Egypte. » Cette vaste contrée est encore aujourd'hui le pays arabe proprement dit.

ARACH, AREK.— Ville fondée par Nimroud selon la *Genèse* (x, 10) dans la terre de Sennaar. On la place communément au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Il y a une autre ville du nom de ARACH patrie de Chusaï, ami et conseiller de David. (II *Samuel*, xv, 32.) On place celle-ci dans le Liban et saint Jérôme assure que c'est Edesse.

ARAD, AARED.—Cité chanaéenne dont le roi fut vaincu et mis à mort par les Israélites. (*Nombres*, xxxiii, 40.) Cette ville était voisine du désert de Cades et servait de limite à la tribu de Juda, à vingt milles au midi d'Hébron

ARADA. — Lieu dans le désert près du mont Sepher, mentionné dans les *Nombres* (xxxiii, 24).

ARADON. — Localité mentionnée dans le *Ier Livre des Machabées* (xv, 23). Probablement ARADUS.

ARAM. — C'est le nom hébreu de la Syrie. Lorsque Isaac appela Jacob et lui dit de ne pas prendre de femme parmi les filles de Chanaan, il ajouta : *Mais allez en Padan-Aram, dans la maison de Bathuel, père de votre mère, et épousez une des filles de Laban votre oncle.* (*Gen.* xxvii.) La Vulgate a traduit Padan-Aram par ces mots : *Mesopotamia Syriæ*. Le vrai nom de Padan-Aram serait celui-ci : *La Syrie cultivée*, par opposition à la partie méridionale, qui est un désert. Balaam dit, en parlant de Balac, roi de Moab : *Il m'a tiré d'Aram.* (*Nombres* xxiii, 7.)

Il y avait cependant une ville du nom d'Aram située à l'orient du Jourdain, qui échut en partage à la demi-tribu de Manassé ; il faut remarquer que la Syrie porte encore aujourd'hui le nom d'Aram.

ARAMA. — Ville de la tribu d'Aser. Le *Ier Livre des Rois* fait mention d'Aram parmi les villes auquelles David envoya en présent une partie du butin qu'il avait fait à Siceleg. (xxx, 20.) Je serais tenté d'identifier cette ville antique avec les ruines que j'ai trouvées au midi d'Hébron et que les Arabes appellent Er-R'mail. Ce qui me confirmerait dans cette pensée, c'est un passage d'Eusèbe (*ad vocem* Ἀραμά) qui dit : Arama est un bourg situé au quatrième milliaire à partir de Malatha, laquelle est certainement la Mouladah de Josué (xv, 26) et au vingtième à partir d'Hébron. Comme les distances coïncident, je donnerais cette position aux ruines modernes d'Er-R'mail.

ARARAT. — L'arche (*Genèse*, viii, 4) s'arrêta sur les montagnes d'Ararat. La Vulgate a très-bien traduit : *Super montes Armeniæ*, et non *super montes Ararat*, pour qu'on pense que ce mot Ararat est le nom même de l'Arménie, et nullement le nom des montagnes où l'arche s'arrêta.

Il est fait mention de la terre d'Ararat dans Isaïe (xxxvii, 38) et dans Jérémie (li, 27) : ce qui confirme que le mot Ararat n'est pas un nom de montagne.

ARARI, HARARI. — Ville prétendue de la tribu de Juda. (*II Samuel*, xxiii, 11.) Harari est un nom commun qui signifie montagnard. Il n'y a pas eu de ville de ce nom.

ABRATE. — Ville de la tribu d'Issachar qui fut prise par Simon Machabée. (*I Mach.* v, 23.)

ARBÉE, KIRIATH-ARBAN. — *Voy.* HÉBRON.

ARBELA, ARBELLE. — Cette ville était dans la Galilée supérieure, et de la tribu de Nephthali. Elle était à peu de distance de l'ancienne Sepphoris. Eusèbe, au mot Ἀρβηλά, place cette ville dans la plaine d'Edrelon à neuf milles de Legio. Le même Eusèbe place une autre Arbela auprès de Pella, au delà du Jourdain. La carte de Carl Ritter place cette Arbela au lieu occupé par la moderne Irbid.

Josèphe raconte (*Antiq.*, xiv, 17) que, près

Digitized by Google

d'Arbèle, des voleurs qui habitaient des cavernes d'un accès difficile avaient été vaincus par Hérode.

ARBI. — Ville prétendue de la tribu de Benjamin. (*II Samuel*, XXIII, 35.) Arbi est un ethnique et signifie : celui d'Arab.

ARCHELAÏS. — Cette ville est placée par Ptolémée entre les villes de la Judée. Josèphe (*Antiq.*, XVII, 15) dit que c'est un bourg fondé par Archélaüs près de Phasaëlis. Sur la carte de Peutinger elle est marquée entre Jéricho et Scythopolis, sous le nom de Archélaïde. La carte de Carl Ritter l'indique au nord de Jéricho, au village arabe El-Mousharah, dans la plaine du Jourdain sur la route de Jéricho à Bethléem. Il est probable que c'est par erreur que le texte latin des Actes du concile de Chalcédoine porte le nom d'un Ahtiochus, évêque d'Archélaïs de Palestine (t. IV *Conc. gen.*, 80), puisque le texte grec mentionne Ἄρκης et que jamais Archélaïs n'a été placée parmi les villes épiscopales de la Palestine.

ARCHI, HARKI. — Ville ou région au delà du Jourdain, mentionnée par Josué dans le territoire de la demie-tribu de Manassé (XVI, 2).

AREA ATAD. — Nous lisons dans la *Genèse* que Joseph, accompagné de ses frères et des grands de l'Egypte, vint conduire à la caverne de Malhpélah, près d'Hébron, le corps embaumé de Jacob. Le texte ajoute : *Ils vinrent à l'Aire d'Atad, qui est située au delà du Jourdain; ils y célébrèrent les funérailles pendant sept jours avec beaucoup de pleurs et de grands cris* (L, 10). Saint Jérôme place ce lieu d'Atad à trois milles de Jéricho et à deux milles du Jourdain, dans un lieu appelé Bethagla.

Or il est de toute impossibilité que, venant d'Egypte pour se rendre à Hébron, Joseph soit allé non-seulemeut au delà du Jourdain, mais encore auprès de ce fleuve. Car Hébron est précisément sur le chemin de l'Egypte au Jourdain.

D'une autre part, Beit-Adjlah est en deçà du Jourdain près de Jéricho et nullement au delà. Il faut conclure : 1° que l'indication de saint Jérôme n'est pas soutenable; 2° que l'expression *au delà du Jourdain* est une note marginale à tort insérée dans le texte; à moins, ce qui est plus probable, que le texte original ne portât : « en deçà du Jourdain : » ce qui serait très-juste et indiquerait une position par rapport à l'Egypte.

C'est encore une de ces preuves nombreuses des notes marginales introduites dans le texte, qui jettent souvent de la confusion sur les indications bibliques. Comment comprendre que Joseph, venant d'Egypte, fût aller faire le deuil de son père au delà du Jourdain, pour revenir ensuite à Mambré?

Il faut savoir aussi que le terme d'Atad signifie l'arbuste épineux appelé *rhamnus*. Il serait donc plus simple de traduire ainsi : « Etant arrivés dans une plaine plantée de *rhamnus*, ils y célébrèrent... etc. Cette localité n'est, sans aucun doute, autre chose qu'un lieu de campement. Le nom d'Atad, comme localité, ne se trouve jamais dans la Bible : pendant qu'il est parlé de l'*Atad* (*Psal.* LVIII, 10), les Septante traduisent par ῥάμνον.

AREBBA, RABBAH ou HERABBAH. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 60).

AREDO. — Ville de la tribu de Dan. (*Josué*, XIX, 46.)

ARGOB (RADJIB). — Argob était une contrée du royaume de Og, roi de Basan, qui tomba en partage à la demi-tribu de Manassé. (*Deut.* III, 4, 13, 14.) Ce nom est conservé dans le nom moderne de Radjib.

ARIE. — Localité dans le voisinage d'Argob. (*II Rois*, XV, 25.) Les deux noms Hardjlb et Harieh semblent plutôt des noms d'hommes. (*Voy.* le verset cité.)

ARIEL. — Ezéchiel (XLIII, 15, 16) nomme ainsi la partie supérieure de l'autel des sacrifices. Isaïe (XXIX, 1, 2, 7) donne ce nom à la ville de Jérusalem elle-même : *Malheur à Ariel, Ariel ville qui a été assiégée par David.* — *Ariel* signifie *lumière* ou *vision de Dieu, lion de Dieu, puissant lion.*

ARIMATHIE. Cette ville n'est mentionnée que dans le Nouveau Testament; elle est écrite Ἀρμαθαία, dans saint Luc (XXIII, 51); Suidas l'écrit Ἀριμαθία. Eusèbe dit que c'est la même ville que Ῥουμά, ce qui est une erreur. Et au mot Ἀρμαθὶμ σιφὰ (Ramathaïm-Sophim), il dit que cette Armathem est encore Arimathie, patrie de Joseph, qui ensevelit le Sauveur dans son propre sépulcre. Il faut éclaircir cette question intéressante et bien préciser quelle est la véritable Arimathie.

Voyons d'abord saint Jérôme. Il place Arimathie, patrie de Joseph, près de Lydda ou Diospolis. C'est donc la Ramla moderne, qui est à quelques kilomètres de l'ancienne Lydda.

Cette identification donnée par saint Jérôme, qui habitait le pays, a une grande valeur, et semble l'emporter sur celle que donne Eusèbe. Car la Ramathaïm-Sophim est indiquée dans le 1er livre de Samuel (I, 1) dans les montagnes d'Ephraïm qui sont au nord de Jérusalem, autour de Beit-El. Toutefois quelque précieuse que soit l'affirmation de saint Jérôme sur Arimathie, elle laisse toujours en doute quel fut le nom hébraïque de cette localité. Il ne l'identifie à aucun nom biblique. Il y a une Rouma de la tribu de Juda qui est placée par le livre de Josué dans les montagnes, et qui peut convenir à cette Arimathie.

Phocas, dans la description des lieux saints, dit que de Jérusalem on va à Armathem, où naquit le prophète Samuel; de là à Emmaüs, de là à Ramplea qui est évidemment la Ramla moderne (le μ dans la prononciation grecque devant une liquide, attire le π).

Il résulterait de ces données positives que Armathem ou Ramathaïm est distincte de Ramla. Or faut-il regarder comme une erreur l'opinion d'Eusèbe, qui place à Rama-

Digitized by Google

thaïm l'Arimathie patrie de Joseph, ou bien s'en tenir à celle de saint Jérôme, qui fait de Ramla la patrie de Joseph?

Nous avons à choisir ici entre deux autorités très-graves. Reland fait remarquer que saint Jérôme étant sur les lieux a rectifié heureusement plusieurs des identifications d'Eusèbe. Mais ici l'affirmation de saint Jérôme a contre elle que l'Arimathie qu'il place près de Lydda ne peut se rapporter absolument à aucune localité biblique: le fait est capital. Et comme la vraie Ramathaïm se trouve un peu plus haut que Lydda, vers la montagne, il pourrait très-bien se faire que saint Jérôme eût reçu un mauvais renseignement, et eût rectifié à tort la bonne leçon déjà donnée par Eusèbe.

En raisonnant dans ce sens, Ramathaïm serait la vraie Arimathie patrie de Joseph. Et c'est bien plus vraisemblable.

ARMAGEDDON, ARMAGEDON. (*Vulg.*) — Saint Jean dans son Apocalypse dit que les esprits des démons assemblèrent les rois en un lieu appelé en hébreu Armagédon (que l'on interprète l'*anathème de la troupe des brigands*) [*Apoc.* XVI, 16]. La Vulgate met au futur ce que le texte grec met au passé; mais la leçon est la même pour le mot propre Ἁρμαγεδδών. Or dans la Bible il n'y a pas de localité de ce nom: seulement il est fait mention plusieurs fois d'une ville chananéenne de Mageddo. Le prophète Zacharie parle des gémissements d'Adad-Remmon dans la plaine de Mageddon. Il est probable que l'Armageddon de saint Jean est une réminiscence de la plaine de Mageddon de Zacharie.

ARMOAB. — *Voy.* MOABITIDE.

ARMON. — Nom indiqué dans le prophète Amos, et qui se prend pour l'Arménie. (*Amos*, IV, 3.)

ARNON. — L'Arnon est un des principaux torrents du versant occidental de la chaîne Arabique qui se jette dans la mer Morte. Il servait de limite aux Moabites et aux Amorrhéens. Il séparait également les Moabites de la tribu de Ruben. La vallée dans laquelle il se précipite dans la mer est très-étroite et très-abrupte et doit rappeler l'échancrure, à travers les montagnes de Jéricho, où coule le Nahr-el-Kelt. Les Arabes le nomment Moudjeb.

AROER (ARAIR). — Ville moabite située sur les bords de l'Arnon, et au milieu du fleuve, dit le texte de Josué (XII, 1, 2). Elle fut primitivement occupée par les Ommim.

Cette ville doit être distincte d'une autre Aroër bâtie par la tribu de Gad. Le texte des *Nombres* est formel (XXXII, 34). Or cette ville ne pouvait pas être la même que l'Aroër sur l'Arnon, puisque l'Arnon était la limite méridionale de la tribu de Ruben, et que la tribu de Gad était au nord de la tribu de Ruben. Il y a donc à constater: 1° l'Aroër des Moabites situé sur l'Arnon, et qui garde encore pour nom Araïr; 2° l'Aroër de Gad qui doit être près de Rabath des Ammonites. La position de cette dernière n'est pas connue.

ARPHAD, ARFAD. — Ville de Syrie, mentionnée dans le *IIe Livre des rois* (XVIII, 34).

ART JUDAIQUE. — J'ai groupé sous ce titre, *Art judaïque*, toutes les remarques isolées que j'ai pu faire dans l'étude des Livres saints et dans mon voyage en Palestine, sur les arts d'un peuple qu'on avait cru jusqu'à ce moment le simple imitateur des arts des peuples voisins.

L'art judaïque n'existe pas; il n'a jamais existé: voilà deux maximes archéologiques qu'on a depuis longtemps érigées en axiomes, qu'on a proclamées, répétées sur tous les tons, tant et si bien que l'on a fini par admettre généralement qu'il n'y avait pas lieu de suspecter leur valeur; et qu'elles impliquaient un jugement définitif et sans appel. Aujourd'hui que j'ai complétement changé d'avis sur ce point de doctrine, j'avoue très-humblement qu'en partant pour la Judée j'étais parfaitement convaincu que je ne trouverais plus dans ce pays la moindre trace des édifices qui durent y être construits pendant la domination de la dynastie de David, ni même de ceux qui s'élevèrent beaucoup plus tard, sous les princes asmonéens et hérodiens. J'arrivai donc à Jérusalem avec une conviction toute faite sur l'âge des débris antiques que j'y pourrais rencontrer, et je m'apprêtai, non sans un vif regret, à ne retrouver sur l'emplacement de la Jérusalem biblique que des vestiges romains, chrétiens ou musulmans.

Je connaissais, il est vrai, l'existence d'un pan de mur faisant partie de l'enceinte sacrée du temple, aujourd'hui remplacé par la mosquée d'Omar, et que les Juifs considéraient comme le seul débris subsistant encore de l'enceinte du temple de Salomon. Je savais que les malheureux Israélites réfugiés à Jérusalem venaient le vendredi soir baiser, en les mouillant de leurs larmes, les pierres vénérables de cette muraille, dont les musulmans avaient consenti à ne pas leur interdire l'approche. Mais j'avais entendu émettre tant de doutes sur l'authenticité d'origine de ce mur, que moi-même j'avais fini par croire fermement, avant de l'avoir vu, qu'il ne pouvait être tout au plus qu'un fragment de l'enceinte hérodienne du temple. On voit dans quelles dispositions d'esprit j'allais entreprendre l'étude de ce qui restait debout de la Jérusalem antique. Cette opinion préconçue, ce parti pris de tout moderniser, ne purent tenir devant l'évidence qui venait à chaque pas les heurter et les battre en brèche. En moins de deux jours, je dus m'avouer que les maîtres sur la parole desquels j'avais été si longtemps prêt à jurer, m'avaient entièrement fourvoyé, et que tout ce que j'avais appris de loin sur les monuments de Jérusalem devait être bien vite mis au rebut par moi, si je voulais me charger de recueillir une moisson archéologique d'autant plus riche que mes devanciers l'avaient

Digitized by Google

laissée toute entière sur pied, par un dédain que je ne pourrai jamais m'expliquer.

Certes, je suis loin de leur en faire un reproche ! La théorie routinière de cabinet, si elle m'a trompé quelque temps, m'a largement indemnisé en me réservant les plus curieuses découvertes. Je lui dois donc une vive reconnaissance.

Du moment où il me fut démontré que j'avais en quantité des débris réellement judaïques à interroger, je commençai à voir s'oblitérer petit à petit dans ma pensée le malheureux axiome sur la foi duquel j'avais vécu jusque-là, dans l'intime conviction que la nation juive n'avait jamais cultivé les arts, et qu'elle avait passé sans laisser de traces de sa vie de nation concrète. Et puis les notes et les croquis s'accumulant dans mon portefeuille, j'arrivai, de la même manière qu'un enfant apprend à connaître enfin toutes les lettres de l'alphabet, à acquérir la certitude, preuves en main, que non-seulement l'axiome en question était faux, mais que la nation judaïque avait porté les arts à un très-haut degré de perfection. C'est ce que je vais m'efforcer d'établir en rassemblant assez de faits probants, je l'espère, pour que mes lecteurs en viennent à partager ma conviction. Je ferai donc l'énumération de tous les monuments judaïques dont il m'a été permis d'étudier les restes, et l'on verra très-probablement avec un étonnement que j'ai été le premier à ressentir, combien la liste en est grande, et combien surtout elle est suffisante pour démontrer la valeur de la thèse que j'entreprends aujourd'hui de soutenir, en opposition avec tous mes devanciers.

Avant de traiter la question au point de vue purement judaïque, il ne m'est pas possible de ne point passer en revue certains faits primordiaux dont l'ensemble doit me servir de départ. J'entends par là les renseignements, aussi succincts que je pourrai les donner, sur les arts des populations aborigènes que la conquête judaïque fit passer sous le joug, quand elle ne réussit pas à les anéantir.

J'examinerai donc successivement tous les faits artistiques que nous fournit l'Ecriture sainte, dans les livres relatifs aux temps qui précédèrent l'établissement définitif d'Israël sur la rive droite du Jourdain. Je passerai ensuite en revue les documents de même nature que me fourniront les livres de Josué, des Juges et de Samuel; puis je m'occuperai de l'époque comprise entre l'installation à Jérusalem de la dynastie de David et la captivité des soixante-dix années.

J'aurai ensuite à parler de la reconstruction du temple opérée par les Juifs de Babylone, avec l'assentiment des rois achéménides. J'arriverai enfin aux temps des dynasties asmonéenne et hérodienne, qui me conduiront jusqu'à la destruction définitive de la nationalité judaïque.

Ce travail me fournira une série d'articles que j'ai divisés en autant de parties qu'il y a d'époques importantes indiquées par les Livres saints.

Voici l'ordre que j'ai suivi :

Avec les cinq livres de Moïse, j'ai toute l'époque primitive jusqu'à l'arrivée des Israélites dans le pays de Kénâan. C'est la matière de cet article.

La suite de mes recherches sur l'art judaïque se trouvera aux mots suivants :

Josué, pour l'époque qui suit immédiatement Moïse. (*Voy.* Josué.)

Juges, pour le temps qui s'écoula depuis Josué jusqu'à Samuel. (*Voy.* Juges.)

Samuel pour le temps qui précède David et Salomon. (*Voy.* Samuel.)

Rois et Paralipomènes, pour le règne de David, de Salomon et de ses successeurs. (*Voy.* Rois et Paralipomènes.)

Prophètes, pour le temps où vécurent les prophètes et le retour de la captivité. (*Voy.* Prophètes.)

Machabées, pour l'époque de la restauration faite par les Ammonéens. (*Voy.* Machabées.)

Princes iduméens, pour le règne d'Hérode et de ses successeurs jusqu'à la destruction complète de l'autonomie judaïque. (*Voy.* Princes iduméens.)

Commençons par les livres de Moïse.

I. — Genèse.

La première ville. — Toubal-Kaïn. — Babel. — Loth. — Sodome et Gomorrhe. — Les sépultures de Kénâan. — Les bijoux de Rébecca. — Les puits de la Judée. — La momification du corps de Jacob.

Le dépouillement de la *Genèse* ne nous fournit pas de nombreux documents sur les arts pratiqués à l'époque des patriarches, soit par eux-mêmes, soit par les peuplades dont ils furent les contemporains. Quelques-uns même de ces documents impliquent des difficultés dont je dois m'interdire de chercher la solution, parce que cette recherche m'entraînerait infailliblement bien loin du cadre que je me suis tracé. Je me contenterai donc d'énumérer les renseignements que je rencontrerai, et d'en tirer les conséquences immédiates.

Nous lisons dans la *Genèse* (iv, 17) que Kaïn, fils aîné d'Adam, bâtit une ville à laquelle il donna le nom de son fils Henouk. De quelque nature, de quelque étendue qu'ait été cette ville, il n'en résulte pas moins de la teneur du verset en question, lorsqu'il est pris à la lettre, que dès la seconde génération la race humaine construisit des demeures groupées de façon à présenter l'aspect d'une ville, et dont l'ensemble reçut un nom particulier.

Le sixième descendant du premier homme est Lamek. Celui-ci eut deux femmes, nommées Ada et Tzila. De la première naquit Yabal, père des pasteurs vivant sous la tente, et Youbal, qui fut le premier de ceux qui jouèrent du psaltérion et de la cithare. J'a-

Digitized by Google

dopte ici la traduction des Septante, parce que les deux noms hébraïques des instruments désignés ne nous apprennent rien sur leur nature. Quoi qu'il en soit, il résulte clairement de la teneur de ce verset (IV, 21), qu'à la sixième génération la race humaine avait déjà conçu la création des instruments de musique.

De Tzila naquit Toubal-Kaïn, qui travailla tout instrument de cuivre et de fer (IV, 22). La portée de cette assertion biblique est énorme. On comprend en effet tout ce qu'il a fallu d'intelligence, développée et éclairée par l'expérience, pour arriver à la réduction du fer et du cuivre. L'énoncé de ce simple fait que des instruments de fer et de cuivre ont été fabriqués par Toubal-Kaïn, entraîne forcément, rigoureusement avec lui la conviction que ce Toubal-Kaïn, ou, si on l'aime mieux, la race que représente ce personnage biblique, possédait une instruction industrielle qui ne peut exister qu'avec le concours simultané de l'art et de la science la plus précise.

Lorsque après le déluge les descendants de Noé voulurent construire la tour de Babel, *Voyons*, se dirent-ils, *faisons des briques et cuisons-les au four. La brique leur servit de pierre, et l'argile leur servit de mortier* (XI, 3). L'idée de se servir de briques cuites au feu, que l'on relie avec du mortier, est encore une de ces idées complexes qui impliquent un art singulièrement développé. Il s'agit en effet de suppléer au manque de pierre, peut-être aussi de s'affranchir du poids des matériaux à employer, poids qui, s'il entre pour beaucoup dans la stabilité des constructions, présente le grave inconvénient d'en pouvoir amener l'écrasement. Que faire alors? comment résoudre ce double problème? Exactement comme il est résolu de nos jours, dans les pays comme la Hollande, par exemple, où la pierre de taille fait complétement défaut. Tout le monde comprendra, je le crois, que l'emploi de la brique et du mortier, avec tous les procédés nécessaires de moulage et de cuisson, nécessite la préexistence d'un art qui sait depuis longtemps discuter et inventer.

Lorsque Abraham quitta la Mésopotamie pour aller se fixer dans la contrée qui devait devenir la terre de sa postérité, cette contrée était occupée par les Kénâanéens. Le patriarche vint dresser ses tentes auprès de l'une de leurs villes, Sikem, qui était située dans le pays le plus riant. Il y bâtit un autel à Jéhovah (XII, 6, 7). Il en bâtit un autre, peu de temps après, lorsqu'il eut transporté son camp près de Louzah, qui fut plus tard nommée Beit-El (XII, 8). Abraham bâtissait donc des autels en l'honneur de l'Eternel; la construction d'un autel implique encore forcément l'idée d'un art quelconque; mais cette fois le fait est si vaguement énoncé, que nous ne pouvons rien en déduire de positif.

Pendant une famine Abraham dut chercher un refuge en Egypte, où il trouva, avec l'abondance, les plus merveilleux exemples du développement de tous les arts, développement opéré déjà depuis bien des siècles (XII). Incontestablement, le patriarche dut s'initier le plus possible aux arts qui lui étaient essentiellement utiles, même dans la vie nomade.

Du vivant de ce patriarche (XIV) eut lieu la guerre des quatre rois du Nord: Amraphel, Ariouk, Kadir-le-Eumr, et Tedâal, contre les rois de la Pentapole: Berâa, de Sodome; Bersâa, de Gomorrhe; Chenab, d'Adamah; Semaber, de Seboïm, et le roi de Belâa ou Zouâr. La Pentapole fut assujettie et soumise à payer un tribut; pendant douze années rien ne fut changé dans son état, mais à la treizième elle se révolta. Une bataille eut lieu dans la vallée de Sedim (des champs); les rois de la Pentapole furent battus, et leurs villes furent pillées par les vainqueurs. Loth avait été fait prisonnier et enlevé de Sodome; Abraham, à la nouvelle du malheur qui frappait son parent, prit les armes avec tous les siens, au nombre de trois cent dix-huit, et suivit l'ennemi jusque auprès de Dan, c'est-à-dire jusqu'aux sources du Jourdain; là il l'atteignit; pendant la nuit il l'attaqua, le mit en déroute et le poursuivit jusque près de Damas: Loth fut délivré, et le butin enlevé dans la Pentapole fut repris. Au retour d'Abraham, le roi de Sodome vint au-devant de lui pour lui rendre des actions de grâces. Leur entrevue eut lieu dans la vallée de Souah, qui est la vallée Royale (celle-ci n'est que la vallée de Josaphat). Maleki-Seddik, roi de Salem (Jérusalem), y assista et fit apporter du pain et du vin. Maleki-Seddik était prêtre du Dieu suprême, et il bénit Abraham. Ce passage est extrêmement curieux, en ce qu'il nous prouve que le pays de Kénâan était déjà couvert de villes à cette époque reculée, mais de villes qui appartenaient chacune à un scheikh ou à un malek particulier.

La *Genèse* (XIX) nous raconte ensuite la catastrophe de la Pentapole; je ne reproduirai pas ici le récit de cet événement, que j'ai très-longuement discuté ailleurs, et je me bornerai à mentionner quelques circonstances qui, de loin il est vrai, se rattachent au sujet que je traite. Lorsque les anges se présentèrent devant Sodome, Loth était assis à la porte de la ville. Cette expression semble prouver que Sodome avait une enceinte et une porte, et cependant l'inspection des vastes ruines de la ville maudite m'a paru démontrer qu'elle était complétement ouverte. Au reste, l'expression dont se sert l'écrivain sacré est *sâar*, qui signifie au propre *fente*, et par extension, une sorte de forum ou d'emplacement où se tenaient les assemblées. Aussi au verset 8, où il est dit que Loth sortit de sa maison pour haranguer le peuple, et ferma la porte derrière lui, le mot employé est-il tout différent; c'est le mot *daleth*, qui signifie à la lettre: porte qui ferme l'entrée d'une maison. Les maisons de Sodome avaient donc des portes tournantes qui se fermaient et s'ouvraient à volonté. Loth se plaint de ce que ses concitoyens veulent maltraiter des hommes qui sont venus à

Digitized by Google

l'ombre de son toit (littéralement, de sa charpente, de sa poutre); concluons-en encore que les maisons de Sodome avaient des toits en charpente.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, j'ai vu, de mes yeux vu, et tous mes compagnons de voyage ont vu avec moi, les décombres immenses des deux villes maudites, Sodome et Gomorrhe. Comme je n'ai fait que longer l'emplacement de la première de ces deux villes, je ne puis en dire qu'une seule chose, c'est qu'elle n'offre maintenant que des amas de décombres méconnaissables, parmi lesquels j'ai reconnu bon nombre d'arasements de murailles en grosses pierres non taillées. A une centaine de mètres à l'est des décombres et au bord même de la mer Morte, qui en ce point ne présente qu'un immense bas-fond qui a pris la place d'une partie de la vallée de Sedim, est un amas de grosses pierres rongées par le temps, et qui semblent avoir constitué jadis une espèce de tour ronde, dont les ruines se nomment aujourd'hui Redjom-el-Mezorhel (le monceau de décombres). Peut-être fut-ce une sorte d'ouvrage avancé servant à la défense de la ville, mais je ne voudrais pas l'affirmer. Les décombres de Sodome, que les Arabes du pays nomment Kharbet-Esdoum (les ruines de Sodome), occupent tout le flanc septentrional de la montagne de sel (Djebel-el-Meleh ou Djebel-Esdoum), et le soulèvement de cette montagne de sel, s'opérant en même temps que le niveau de la vallée de Sédim s'abaissait de quelques mètres, de façon à permettre aux flots du lac Asphaltite de l'envahir pour toujours, rend parfaitement compte de la destruction instantanée de la ville. Il ne faut donc voir ici que les effets d'un phénomène volcanique dont la colère céleste se servit pour exercer sa terrible vengeance.

Si je ne puis rien dire de plus précis sur les ruines de Sodome et sur la nature des constructions de cette ville, aux restes de laquelle Strabon donne soixante stades de circonférence, je serai plus heureux en parlant de Gomorrhe, dont j'ai reconnu les ruines sur une longueur de près de six kilomètres, vers l'extrémité septentrionale de la rive ouest du lac Asphaltite, et à trois lieues environ d'Er-Riha ou Jéricho; ces ruines commencent au sud de l'Ayn-Fechkhah, et elles portent différents noms, tels que Kharbet-el-Iahoud, Kharbet-Fechkhah, et enfin Kharbet-Oumran ou Goumran. On m'a contesté l'identité de ces ruines immenses avec celles de la Gomorrhe biblique, et à cela j'ai répondu que j'attendrais, pour changer d'avis, que l'on voulût bien me dire quelle peut être la ville postérieure à Gomorrhe, placée au bord de la mer Morte, ayant une étendue aussi considérable et portant précisément le nom de Oumran ou de Goumran. J'attends toujours la réponse, et je suppose que je l'attendrai longtemps encore.

Comme j'ai campé au milieu de ces ruines, que j'ai d'ailleurs traversées dans toute leur longueur, j'ai pu les étudier à loisir et acquérir quelques notions précises sur la nature des édifices qui constituaient la ville. Ainsi j'ai levé avec soin le plan d'une vaste construction placée à la pointe sud de Gomorrhe, auprès de l'Ayn-Fechkhah (c'est celle qui porte spécialement le nom de Kharbet-el-Iahoud). Voyez la description que j'en donne article GOMORRHE.

Je n'essayerai pas de deviner quelle a été la destination de cette bizarre construction, parce que je veux avant tout ne pas mettre le pied sur le terrain dangereux des hypothèses.

A deux kilomètres environ au nord de cette ruine, la route que j'ai suivie coupe un fossé de clôture très-apparent et très-reconnaissable, qui a cinq mètres de largeur. Il se retourne brusquement en se dirigeant au nord-est, et cette branche est revêtue de murs en pierres non taillées. A douze cents mètres plus loin, un mur très-long forme la continuation du fossé d'enceinte que je viens de signaler; à deux mille cinq cents mètres plus loin, on longe une allée de pierres, formée, comme celles de Karnac, de blocs bruts fichés en terre. Enfin, après avoir encore parcouru un kilomètre, le chemin suit précisément une portion bien conservée de l'allée en pierres. A trois cents mètres au delà, les ruines disparaissent, et l'on est arrivé à la limite des constructions qui ont fait partie de Gomorrhe. Le fossé et le mur de clôture dont j'ai reconnu les traces formaient évidemment l'enceinte de la ville proprement dite. Tous les décombres qui se trouvent en deçà et au delà appartenaient à des *suburbia*. Quant à la nature des constructions, elle est de la plus complète barbarie; je n'ai pas pu, au milieu de ces ruines immenses, apercevoir une seule pierre taillée, un seul tesson de poterie; mais je ne doute pas que des recherches patientes, faites sur place, en s'aidant même de quelques fouilles, ne missent au jour des fragments appartenant à l'époque où la Pentapole fut renversée.

Un îlot placé à la pointe de la mer Morte, et séparé de la rive par un bas-fond que nous avons traversé à cheval, est couvert de décombres analogues. Cet îlot se nomme chez les Arabes Redjom-Louth (le monceau de Loth); à l'époque des basses eaux il doit laisser voir une plus grande étendue de terrain couvert de ruines, et je présume que c'est l'existence de cet îlot qui aura donné lieu à la tradition recueillie et répétée par tant de voyageurs, touchant les ruines des villes maudites, que l'on peut apercevoir sous l'eau et qui quelquefois se montrent à sec.

Quoi qu'il en soit, l'examen des ruines de Gomorrhe et de Sodome nous démontre qu'à l'époque d'Abraham de très-grandes villes, construites comme le sont encore les villes de l'Orient, c'est-à-dire en matériaux bruts et de petite dimension, existaient dans la terre de Kénâan. Parmi les maisons ou plutôt les cabanes qui constituaient les villes, se voyaient parfois des édifices comportant des murs en blocs très-considérables, mais non

Digitized by Google

taillés et assez semblables aux murs que les archéologues nomment cyclopéens.

Poursuivons maintenant notre recherche dans la *Genèse*. Au chapitre XXII, verset 6, nous lisons qu'Abraham, au moment où il allait sacrifier son fils Isaac par l'ordre de l'Eternel, avait donné à porter à l'enfant le couteau qui devait servir à l'égorger. De quel métal était ce couteau? l'Ecriture ne le dit pas, mais peu importe. Ce que nous savons de Toubal-Kaïn nous laisse le choix entre le fer et le cuivre.

Lorsque Sara mourut à Hébron, Abraham, qui était nouveau venu dans le pays, demanda aux fils de Khet, c'est-à-dire aux habitants, qu'ils lui fissent la cession d'un sépulcre où il pût déposer le corps de sa femme: Aucun de nous, lui répondirent-ils, ne te refusera son sépulcre pour enterrer ton mort (XXIII, 6). Abraham insista pour qu'un caveau lui fût concédé en toute propriété, et il acheta au prix de 400 sicles d'argent, ayant cours chez le marchand, le champ qui contenait le caveau nommé makfelah (le caveau double). L'un et l'autre restèrent à Abraham comme une propriété sépulcrale venant des fils de Khet (16-18). De ce curieux passage il résulte incontestablement que les Kénâanéens avaient la coutume de se creuser de leur vivant des grottes sépulcrales dans les rochers, pour eux et pour les leurs. Ce mode d'inhumation fut adopté, ainsi que nous le verrons plus tard, par les Juifs devenus les maîtres du pays. Il est même fort possible qu'ils aient chassé les Kénâanéens de leurs sépulcres pour se les approprier à eux-mêmes. C'est là une question que nous examinerons plus tard.

L'entrevue du serviteur d'Abraham et de Rébecca (XXIV) nous révèle des faits artistiques assez importants à noter. Ainsi (ℸ 22) la jeune fille reçoit en présent un ornement de nez pesant un demi-sicle, deux bracelets pesant dix sicles, et ces bijoux sont en or. Il existait donc déjà dans le pays de Kénâan, à l'époque où vécut Abraham, des bijoutiers assez habiles pour forger des bracelets et des ornements de nez. Quelques mots à propos de ceux-ci. Les Septante ont traduit le mot *nezem*, qui est le nom du bijou en question, par pendant d'oreille. Le verset 47 du même chapitre eût dû les prémunir contre un pareil contre-sens, puisque dans ce verset le serviteur d'Abraham raconte à Bethouel, père de Rébecca, et à Laban son frère, qu'il a mis un *nezem* au nez de la jeune fille et des bracelets à ses mains. Je conçois du reste que ceux qui ne connaissent, en fait de modes féminines, que celles de nos pays, aient été fort empêchés de comprendre ce que peut être un ornement de nez; aussi les plus avisés, comme Cahen par exemple, ont-ils traduit *nezem* par boucle, en supposant qu'on se passait un anneau dans une narine, comme on se passe des anneaux en pendants d'oreille. Il suffit d'avoir vu les femmes du peuple à Damas et dans les villages environnants, pour comprendre à merveille ce dont il s'agit; car toutes à peu près portent incrusté dans une narine un petit bouton d'or garni d'une pierre qui est fréquemment une turquoise; ce bouton, du reste, a la taille d'un petit bouton de chemise tel que nous les portons.

Le même chapitre (verset 53) parle encore d'objets d'or et d'argent et de vêtements que le serviteur d'Abraham offrit à Rébecca. Le mot *keli* dont il se sert a la signification la plus vague quant à la nature de ces objets, puisqu'il veut dire à la lettre des objets finis, parfaits; aussi les lexiques donnent-ils au mot *keli* les sens multiples de meubles, de vase, vêtement, instrument de musique, armes. Contentons-nous de tirer de ce passage l'enseignement précis que nous lui devons, à savoir, qu'Abraham envoyait en présent à sa future belle-fille des bijoux bien travaillés d'or et d'argent, et des étoffes probablement précieuses. Donc, il y avait alors en Kénâan des artistes capables de les fabriquer, et cela me suffit quant à présent.

Les chapitres XXVI et XXIX de la *Genèse* nous parlent de puits taillés dans le rocher, et dont l'orifice était fermé par de lourdes pierres qu'il fallait écarter afin de puiser l'eau dont on avait besoin pour abreuver les bestiaux. J'ai souvent rencontré des puits antiques de ce genre dans la Judée; mais les plus remarquables que j'aie vus sont ceux qui se trouvent sur le flanc droit du Merdj-es-Sabal, à environ deux lieues de Kafr-Kenna, sur la route de Nazareth à Tibériade. Ce sont de très-grandes citernes, ayant un orifice quadrangulaire à rebord, destiné à recevoir un couvercle qui s'y encastrait; d'autres puits ou orifices de citernes sont ronds et à fleur du roc. On voit de beaux exemples de ceux-ci aux Biar-Daoud près le Beit-Lehm et dans les environs de Hébron. Quelquefois, des auges sont creusées dans le roc même; d'autres fois, ce sont des cuves de sarcophages antiques qui servent d'auges, comme à Nazareth, à Er-reyneh, à Kafr-Kenna, à Zerayn, l'ancienne Jezraël, et en une foule d'autres lieux.

Nous voici encore en face d'un passage extrêmement curieux. Lorsque Jacob partit furtivement avec ses deux femmes de chez Laban, son beau-père, Rachel déroba les idoles de son père (XXXI, 19). Celui-ci courut après les fugitifs, et quand il les eut rejoints, il dit à Jacob: *Pourquoi as-tu agi ainsi? Je t'aurais renvoyé avec joie, avec des chants, au son du tympanon* (touf) *et de la cithare* (kenour) (27). *Pourquoi m'as-tu encore dérobé mes dieux?* (30.) Jacob se disculpa, et autorisa Laban à fouiller dans ses bagages. Rachel, alors, prit les idoles, et les ayant mises dans le bât d'un chameau, elle s'assit dessus, et prétexta une indisposition pour ne pas se lever devant son père (34-35). Laban ne retrouva donc pas les idoles que sa fille lui avait enlevées, et il fit définitivement alliance avec son gendre. Un monceau de pierres fut érigé en mémoire de cet événement; et Jacob, qui était né dans le pays de Kénâan, lui donna le nom de *Djel-Aad* (monceau témoin), tandis que Laban, qui était de la Mésopotamie, l'appela en chaldéen *Idjer-si-Hedouta* (le monument du témoigna-

Digitized by Google

ge). Il y avait donc, dès lors, une différence entre les idiomes hébraïque et chaldaïque.

Lorsque Jacob fut de retour à Beit-El et s'y fut établi, après le pillage de Sikem par ses fils, il bâtit un autel à Jéhovah. Avant de quitter Sikem, il s'était fait remettre par ceux qui étaient à son service tous les dieux étrangers qu'ils avaient apportés avec eux, ainsi que les anneaux qu'ils avaient aux oreilles (XXXV, 4). Pour nous rendre compte de ce fait, ne perdons pas de vue que tous les serviteurs de Jacob avaient été pris par lui en Mésopotamie, et que, puisque son beau-père Laban était païen, il devait en être de même de tous les habitants du pays au milieu duquel il vivait. Il n'est plus aussi facile de s'expliquer pourquoi Jacob se fit également remettre les boucles d'oreilles de ses serviteurs, à moins que celles-ci n'aient eu quelques figures, quelques ornements relatifs au culte chaldéen. Le tout fut enterré au pied d'un chêne, près de Sikem.

De ceci, nous ne pouvons rien conclure pour ce qu'étaient les arts pratiqués dans le pays de Kénâan, mais bien pour ce qu'ils étaient en Mésopotamie. Chacun y avait ses idoles portatives, et les hommes portaient des pendants d'oreilles. Ce dernier détail est parfaitement d'accord avec ce que nous montrent tous les monuments de la sculpture assyrienne. Les boucles d'oreilles que portent les personnages ont toutes des figures d'animaux; et il n'en fallait pas plus pour que de semblables ornements fussent en horreur aux patriarches, si déjà le germe de la loi mosaïque était dans leur cœur et dans leur esprit.

Nous allons encore reconnaître une trace de l'influence assyrienne, ou pour parler plus exactement, chaldéenne, dans un fait que nous révèle le chapitre XXXVIII de la *Genèse*. Iehouda (Juda), fils de Jacob, avait donné Tamar pour femme à son fils aîné Aâr; celui-ci étant mort, Onan, frère puîné d'Aâr, fut obligé d'épouser sa belle-sœur, et, par parenthèse, ceci est un nouvel indice frappant de la préexistence de la loi dont Moïse ne fut que le rédacteur fort longtemps après. Onan mourut à son tour, et Iehouda dit à sa belle-fille : ***Reste veuve dans la maison de ton père jusqu'à ce que Schela, mon fils, soit grand*** (XXXVIII, 11). Quand ce temps fut venu, le mariage de Schela avec Tamar ne s'effectuant point, celle-ci se voila, se fit passer pour une prostituée, et parvint à entraîner son beau-père Iehouda, auquel elle demanda, comme gage du salaire qu'il lui promettait, son cachet, son collier et son bâton. Les Septante traduisent le mot *fatil* par collier, et ils ont probablement raison. Quant au cachet (*khatem*), il n'y a pas de doute possible sur le sens de ce mot. Il s'agissait très-certainement de l'un de ces cachets ou cylindres gravés (4) que les Chaldéens portaient au cou, et dont Hérodote nous dit que chaque homme avait le sien, en nous apprenant de plus que tous portaient des cannes à têtes ciselées. Le cachet était appendu au collier. Iehouda, fils de Jacob, établi dans le pays de Kénâan, y avait donc conservé les habitudes des Chaldéens.

Je n'ai plus à signaler qu'un seul fait que me fournit la *Genèse*, c'est celui de la momification de Jacob, après sa mort arrivée en Egypte, auprès de son fils Joseph, qui y était devenu tout-puissant (L, 3) : ***Quarante jours se passèrent ainsi, car autant de jours étaient employés par les embaumeurs, et les Egyptiens le pleurèrent soixante-dix jours.*** Hérodote, qui décrit les opérations de l'embaumement et les cérémonies funéraires pratiquées en Egypte, les fait durer soixante-dix jours. Probablement, il y avait encore de son temps, comme au temps de Jacob, quarante jours pour l'embaumement et trente jours de deuil de plus, avant que la momie fût descendue dans le sépulcre qui lui était destiné Quoi qu'il en soit, il est certain que le corps de Jacob fut momifié suivant la mode égyptienne, et porté ensuite au caveau de Makfelah, près de Hébron.

Joseph mourut en Egypte à l'âge de cent dix ans. On l'embauma et on le mit dans un cercueil en Misraïm. Nous savons que le corps de Joseph fut plus tard transporté dans le pays de Kénâan. J'ai noté ces deux exemples certains de momification pratiquée sur des corps de patriarches, parce que, plus tard, nous aurons à rendre compte de certains détails relatifs aux inhumations judaïques.

Je ne crois pas avoir laissé échapper un seul des passages de la *Genèse* dans lesquels, de près ou de loin, il soit question d'un fait se rattachant aux arts manuels ou aux sciences. Ma moisson a été bien pauvre, sans doute, mais elle suffit néanmoins pour établir l'existence des arts dans le pays de Kénâan, fort longtemps avant la venue du peuple d'Israël au sortir de l'Egypte. Nous allons maintenant poursuivre notre examen des Livres saints, et nous nous contenterons, après le dépouillement artistique de la *Genèse*, de constater que le pays de Kénâan, à l'époque des patriarches, était placé entre deux contrées où les arts étaient déjà développés d'une manière extraordinaire; c'est à savoir : au nord, la Mésopotamie, et au sud, l'Egypte. Bien donc que nous n'en ayons que des demi-preuves obtenues par induction, nous pouvons, je crois, admettre que la double influence des arts chaldéen et égyptien devait s'exercer sur la race kénâanéenne, quelque sauvage qu'elle fût, et à tout le moins en ce qui concernait les arts utiles à la vie.

Jusqu'ici nous n'avons absolument rien dit de l'art phénicien, qui vivait de sa vie propre, parce que la *Genèse* ne nous a fourni aucun document relatif à ce pays et que je ne veux procéder que les saintes Ecritures à la main, c'est-à-dire interroger ces Ecritures, en sui-

(4) Cela est si vrai que l'on connaît des cylindres assyriens qui, en outre de leur légende assyrienne, portent une légende en caractères phéniciens, qui se lit très-couramment : Khatem (cachet) de N., fils de N.

Digitized by Google

vant un ordre scrupuleusement chronologique.

Nous allons donc passer maintenant à l'*Exode*.

II. — Exode.

Prohibition des images et des idoles par la loi juive. — Influence artistique des Egyptiens. — Les *keroubim* ou chérubins. — Le chandelier à sept branches. — Le tabernacle. — Beslal et Ahaliab. — Le veau d'or.

Il faut poursuivre la lecture de l'*Exode* jusqu'au vingtième chapitre pour trouver le premier document artistique que ce livre nous ait conservé. Lorsque Moïse eut reçu les ordres de Dieu sur le Sinaï, il redescendit auprès du peuple et lui transmit les préceptes qui lui avaient été dictés; le premier fut le suivant (xx): 3. *Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.* — 4. *Tu ne feras point d'image sculptée; aucune image, soit de ce qui est en haut, au ciel, soit de ce qui est en bas, sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux, sous la terre.* — 5. *Tu ne te prosterneras pas devant elles; tu ne les serviras pas*, etc.

Cette prohibition de l'Eternel fut, à très-peu d'infractions près, observée par les Juifs dans la suite des siècles, et c'est à elle qu'il faut imputer l'oubli absolu dans lequel l'art judaïque est resté jusqu'ici, dans tous les travaux destinés à tracer l'histoire de l'art en général parmi les différentes races humaines. Nous verrons toutefois, en avançant dans notre étude artistique des Livres saints, que quelques infractions, déjà signalées tout à l'heure, ont été commises par l'ordre même de Jéhovah, par Moïse d'abord et par Salomon ensuite. Il en résulterait, ce me semble, que l'interdiction prononcée par Dieu sur le Sinaï ne concernait en réalité que les images auxquelles un culte serait adressé, et que c'est par une généralisation exagérée que la loi juive a fini par condamner et interdire la reproduction de tous les êtres animés.

Au verset 23 du même chapitre commencent certaines injonctions dont nous devons encore tirer parti. C'est toujours l'Eternel qui parle à Moïse et qui lui dit : 23. *Vous ne vous ferez ni dieux d'argent, ni dieux d'or.* — 24. *C'est un autel de terre que tu me feras.* — 25. *Si tu me fais un autel de pierres, ne les dispose pas taillées; car si tu levais le ciseau dessus, tu le profanerais.* — 26. *Tu ne monteras point à mon autel par des gradins, pour que ta nudité n'y soit pas découverte.*

L'interdiction de faire des idoles d'or et d'argent, ne pouvait avoir de sens pour le peuple auquel elle s'adressait, qu'à la condition qu'il était en état de se faire ces idoles d'or et d'argent, et qu'il pouvait être tenté quelque jour de l'essayer. Les idoles de ce genre avaient été perpétuellement sous les yeux des Juifs, pendant leur séjour prolongé en Egypte; ce n'était donc pas une création subite et spontanée d'idoles métalliques, mais bien une imitation assez naturelle, que l'Eternel entendait défendre.

On le voit, le culte que Jéhovah fonde est d'une extrême simplicité. Un autel de terre, d'abord; puis, si on lui bâtit un autel de pierres, il veut qu'il soit composé de pierres brutes et que le ciseau n'aura pas touchées. L'emploi du ciseau et la taille des pierres étaient donc parfaitement connus des Israélites à leur sortie d'Egypte. Nul doute aujourd'hui pour personne sur ce fait que les Egyptiens, au moment du départ des Israélites, étaient en possession, depuis une longue suite de siècles, de méthodes artistiques qui avaient produit et qui produisaient encore des merveilles. Où en étaient les nations dont le territoire allait être envahi par la postérité d'Abraham et de Jacob? c'est ce que l'*Exode* va nous apprendre de la manière la plus précise. Dieu, parlant à Moïse, lui dit (5) (xxiii, 23) : *Lorsque mon ange marchera devant toi et t'amènera auprès de l'Amori, du Kheti, du Ferezi, du Kéndani, du Haoui et du Yeboussi, que j'exterminerai,* — 24. *tu ne te prosterneras pas devant leurs dieux, tu ne les serviras pas, et tu ne feras pas leurs actions; détruis-les plutôt, et brise entièrement leurs statues.*

Les Israélites étaient donc placés dans le désert entre un peuple florissant placé au sud, les Egyptiens, qui avaient des arts extrêmement développés, et entre plusieurs autres peuples placés au nord, qui rendaient un culte à des statues de dieux imaginaires, mais enfin à des statues qu'ils savaient sculpter. Est-il possible que dans de semblables conditions de position, les Israélites aient systématiquement repoussé l'invasion parmi eux de toute espèce de formule artistique? Je soutiens hardiment que non, et d'autant plus hardiment que sur ce point, ainsi que nous allons le voir, les textes sacrés eux-mêmes me donnent complétement raison.

Au chapitre xxv commence une série d'ordres divins qui nous fournissent des renseignements tout à fait péremptoires. Je vais les grouper, et la conclusion forcée qui en découlera d'elle-même, c'est que parmi les Israélites, au moment même où ils étaient réunis au pied du mont Sinaï, après leur sortie d'Egypte, les arts étaient précisément à la hauteur des arts de leurs anciens maîtres. Voyons donc ce que Jéhovah prescrivit à Moïse, lorsqu'il lui enseigna tous les détails du culte qu'il exigeait de son peuple : 2-7. *Chacun des enfants d'Israël doit fournir volontairement, pour la construction de l'arche et du tabernacle, de l'or, de l'argent et du cuivre, de la laine bleue, pourpre et cramoisie; du fil de lin et des poils de chèvre, des peaux de bélier teintes en rouge, et enfin des pierres précieuses propres à être enchâssées.* Vient alors la description de l'arche: 10. *Ce sera une caisse de bois de Sethim, de deux coudées et demie de longueur, d'une coudée et demie de largeur, et d'une coudée et demie de hauteur: elle sera couverte d'or pur en dedans et en dehors, et elle sera garnie d'un couronnement d'or alentour; quatre anneaux d'or placés aux quatre angles et sur les côtés, seront destinés à recevoir des barres de support en bois et couvertes d'or, qui y resteront à poste fixe. Un couvercle*

(5) La même défense est formulée de nouveau au chapitre xxxiv, verset 13 et suivants.

Digitized by Google

d'or pur fermera la caisse. Voici maintenant ce que sera ce couvercle: —18. *Tu feras deux* keroubim (chérubins) *d'or, tu les feras au marteau, repoussés des deux bouts du couvercle*. — 20. *Les deux* keroubim *étendront les ailes en haut, couvrant de leurs ailes le couvercle, les faces tournées l'une vers l'autre; les faces des* keroubim *seront vers le couvercle*.

Des passages que je viens de rapporter résulte d'abord indubitablement qu'il y avait parmi les fils d'Israël des notions très-précises sur la métallurgie, la filature de la laine, du lin et du poil de chèvre, la teinture des étoffes et des peaux tannées, la taille des pierres dures, et enfin la sculpture métallique en repoussé; tout ceci implique très-certainement un art bien avancé, et je ne crains pas de me tromper en l'affirmant. Mais ce n'est pas tout encore: nous déduisons de là une première infraction réelle à la loi judaïque, généralisée et étendue dans la suite aux images de tous les êtres vivants. La présence des *keroubim* que Jéhovah commande de sculpter sur le couvercle de l'arche, me paraît prouver irréfragablement que l'interdiction divine, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, ne portait absolument d'abord que sur les images destinées à devenir des idoles, c'est-à-dire à recevoir un culte.

Pouvons-nous deviner ce qu'étaient les *keroubim* ou chérubins, c'est-à-dire quelle forme était affectée à la représentation de ces génies célestes? c'est ce que nous allons examiner; malheureusement nous ne pourrons constater qu'une seule chose, c'est que le vaste champ des hypothèses restera toujours ouvert, et qu'on ne pourra jamais faire que des hypothèses sur le compte des *keroubim*. Commençons par dire que le nom de *keroubim* n'est que le pluriel de *keroub*. En syriaque *kerouba* signifie fort, puissant; et le sens de ce mot est probablement déduit d'une allusion au bœuf, car la racine *keraba* signifie labourer. L'illustre commentateur Rosenmüller pense que Moïse avait pris l'idée de ses *keroubim* dans les sanctuaires égyptiens, où l'image du lion symbolisait la force et la majesté; celle du bœuf, la force, la constance et la fermeté; celle d'un homme, l'humanité, la douceur; celle d'un aigle, l'énergie et la sublimité. Ce n'est pas ici le lieu de discuter le plus ou moins de justesse de ces explications des quatre symboles que je viens de citer. Il est certain qu'il y a dans ces explications quelque chose de vrai. Interrogeons maintenant les passages bibliques dans lesquels il est possible d'entrevoir, même à travers l'obscurité de la rédaction, quelque trait descriptif des *keroubim*.

Les versets 20 et 22 du chapitre xxv de l'*Exode* nous apprennent, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, que les *keroubim* avaient une face et des ailes. De quelle nature était cette face? très-probablement humaine; cela résulte des expressions mêmes qui sont employées dans le texte sacré. Leurs visages, y est-il dit, seront tournés l'un en face de l'autre; le mot à mot rigoureux est : homme en face de son frère. Voici donc un point déjà hors de doute, je crois, c'est que les *keroubim* avaient un visage d'homme et des ailes.

Poursuivant notre recherche dans le second *Livre de Samuel* (xxii, 11), nous lisons : *Monté sur un* keroub, *il (Jéhovah) prit son vol; et partit sur les ailes du vent*. Cette image, quelque poétique qu'elle soit, ne laisse pas moins deviner que le *keroub* avait un corps de quadrupède, puisqu'il était analogue à celui d'une monture quelconque.

Dans le *debir* ou sanctuaire du temple, Salomon (*II Rois*, vi, 23 et suiv.) fit sculpter deux *keroubim* en bois d'olivier, ayant chacun dix coudées de hauteur. Les ailes de ces *keroubim* avaient cinq coudées de longueur, et comme il y avait dix coudées de l'extrémité d'une aile à l'autre, il s'ensuit que ces ailes étaient déployées. *Salomon fit placer les keroubim au dedans de la chambre du debir, dans le fond, et leurs ailes furent étendues. L'une d'elles touchait à la muraille, et l'aile du second keroub touchait à la muraille opposée; leurs ailes se joignirent dans le milieu de la chambre, aile à aile* (27).

Cette description est bien obscure sans aucun doute, et pourtant il en découle encore certaines conséquences forcées. Le *keroub* avait dix coudées de haut et des ailes de cinq coudées seulement; il avait donc un corps, et par suite les chérubins dont l'image paraît si souvent dans les sculptures et les peintures religieuses, ne sont pas le moins du monde des chérubins; ce sont de petits êtres fantastiques qui devraient disparaître de l'iconographie chrétienne.

Le même *Livre des Rois* (II, viii, 6 et 7) nous fournit encore un assez précieux renseignement. Voici les deux versets en question : 6. *Les* cohenim *portèrent l'arche de l'alliance de l'Eternel en son lieu, dans le* debir, *à l'intérieur de la chambre, c'est le Très-Saint, sous les ailes des* keroubim. — 7. *Car les* keroubim *étendaient les ailes sur l'endroit où était l'arche; les keroubim couvraient l'arche et ses barres par-dessus*. De ce nouveau passage il résulte clairement que les deux *keroubim* du sanctuaire avaient les ailes ouvertes et étendues, et que l'une d'elles touchant la muraille de côté du *debir*, l'autre aile venait, en rejoignant l'aile opposée de l'autre *keroub*, former une espèce de toit sous lequel les *cohenim* ou prêtres déposaient l'arche d'alliance.

Nous savons de plus que le modèle des *keroubim* du sanctuaire avait été remis par David à son fils Salomon. (*I Chroniques*, xxviii, 18.)

Le second *Livre des Chroniques* (iii, 10 et suivants) nous fournit encore quelques renseignements très-précieux. Les voici : 10. *Il fit dans la chambre du Saint des saints deux* keroubim, *ouvrage de sculpture, et on les revêtit d'or*. — 11. *Quant aux ailes des* keroubim, *dont la longueur était de vingt coudées, l'aile de l'un, de cinq coudées, touchait au mur de la chambre, et l'autre aile, de cinq coudées, touchait à l'aile de l'autre* keroub. — 12. *Et l'aile de l'autre* keroub, *de cinq coudées, tou-*

Digitized by Google

chait au mur de la chambre, et l'autre aile, de cinq coudées, était jointe à l'aile de l'autre keroub. — 13. *Les ailes de ces* keroubim, *étendues, avaient vingt coudées; ils étaient debout sur leurs pieds, et leur figure était tournée vers la chambre.*

Ce dernier verset est extrêmement important, parce qu'il met hors de doute le fait que les *keroubim* avaient un corps, puisqu'ils se tiennent debout sur les pieds. Quant au sens dans lequel était tournée leur figure, puisqu'ils étaient placés au fond du Saint des saints, l'expression : *Leurs visages étaient tournés vers la chambre*, est parfaitement naturelle et juste.

Tout le monde a lu la vision étrange du prophète Ezéchiel (Yehazkel); je vais en extraire quelques passages qui concernent les *keroubim* (x) : 5. *Et le bruit des ailes des* keroubim *fut entendu jusqu'à la cour extérieure, comme la voix du Dieu puissant lorsqu'il parle.* — 7. *Le* keroub *étendit vers le feu la main qui était dans l'intervalle des* keroubim; *il en prit et le donna dans la main de l'homme vêtu de lin, qui le prit et sortit.* — 8. *On vit sur les* keroubim *la forme d'une main humaine sous leurs ailes.* Ce dernier verset prouve implicitement que la présence de cette main n'était qu'une vision, et déjà Kimhi, l'illustre commentateur de la Bible, a tiré cette conclusion. Ce passage ne nous apprend donc rien de plus sur la forme des *keroubim*.

14. *Chacun avait quatre faces : la face de l'un était une face de* keroub; *la face du second une face d'homme, le troisième avait une face de lion; et le quatrième une face d'aigle.* Si nous nous rappelons la composition du groupe des quatre êtres symboliques donnée au verset 10 du chapitre 1er d'Ezéchiel, nous sommes forcément conduits à conclure de la teneur du verset 14 que je viens de transcrire, que le *keroub* est un bœuf. En effet, établissons le parallélisme : au chapitre 1er, la *hayah* (*l'être vivant*) que le prophète voit a quatre faces, une d'homme, une de lion, une de bœuf et une d'aigle. Au verset 14 du chapitre x, nous voyons citées une face de *keroub*, une face d'homme, une de lion et une d'aigle; et de plus, pour qu'il n'y ait pas de doute sur l'identité des deux visions, Ezéchiel a soin de dire dans le verset suivant : 15. *Les* keroubim *se levèrent; c'était le hayah* (*l'être vivant*) *que j'avais vu près du fleuve Khabour* (6). Le *keroub* et le bœuf sont donc identiques dans l'esprit du prophète Ezéchiel. Au reste, le *hayah* et le *keroub*, identiques pour Ezéchiel ne le sont plus du tout avec les *keroubim* placés dans le Saint des saints, puisqu'aux versets 20 et 21 Ezéchiel ajoute : ... *Et je sus que c'étaient des* keroubim. — 21. *Chacun avait quatre faces, et chacun avait quatre ailes et une forme de main d'homme sous leurs ailes* (7).

Au chapitre XLI Ezéchiel, décrivant le temple qu'il voit de son extase prophétique, s'exprime ainsi : 18. *Et chaque keroub avait deux visages;* — 19. *Un visage d'homme vers la palme de ce côté, et une face de lion vers la palme du côté opposé, étaient adaptés tout autour du temple.*

Nouvelle différence, puisque cette fois les *keroubim* ont deux faces, l'une d'homme et l'autre de lion.

Tels sont tous les renseignements que nous donne l'Ecriture sainte sur les *keroubim* ou chérubins. Il me paraît en résulter que ceux qui étaient sculptés dans le Saint des saints, au temple de Salomon, avaient une face d'homme, un corps de taureau et des ailes. Il serait difficile de ne pas être surpris de l'étonnante ressemblance qu'il y a entre ces êtres symboliques et les taureaux ailés à face humaine que nous ont rendus les ruines de Ninive. Pour ma part, je ne doute pas que les *keroubim* des Hébreux n'aient été semblables aux taureaux symboliques des Assyriens. Je livre cette hypothèse aux réflexions des archéologues et des personnes qui font une étude sérieuse des saintes Ecritures.

Je ne puis toutefois terminer ce qui regarde les chérubins sans citer les deux seuls passages dans lesquels l'historien des Juifs, Flavius Josèphe, qui était Juif lui-même, parle des chérubins. Les voici : « Sur le couvercle étaient deux effigies (πρόστυποι); les Hébreux les nomment des *keroub* (χερουβεῖς); ce sont des êtres ailés (ζῷα πτερωτά), ayant une forme telle qu'aucun mortel n'en a jamais vu de vivants. Mais Moïse dit en avoir vu de sculptés sur le trône de Dieu. » (*Ant. Jud.*, III, v, 6.) « Dans le sanctuaire, qui avait vingt coudées de largeur et vingt coudées de longueur, il (Salomon) consacra deux *keroub* entièrement revêtus d'or, ayant chacun cinq coudées de haut (8). Chacun d'eux avait deux ailes étendues d'une longueur de cinq coudées. Il les avait placés assez près l'un de l'autre pour qu'ils pussent toucher de l'une de leurs ailes, le premier, le mur méridional, et le second, le mur septentrional, tandis que leurs deux autres ailes, se rejoignant, couvraient l'arche, placée au milieu de l'intervalle qui séparait les deux *keroub*. Quant à ce qu'étaient ces *keroub*, personne ne peut ni le dire, ni même le conjecturer. » (*Ant. Jud.*, VIII, III, 3.)

On voit que Josèphe n'était pas plus sûr que nous-mêmes de la forme donnée aux *keroubim*, et qu'il n'avait sur leur compte d'autres renseignements que ceux que nous trouvons dans la sainte Bible. Je demande au lecteur pardon de cette digression un peu longue, et je reviens au plus vite à l'analyse artistique de l'*Exode*.

Après la description de l'arche d'alliance vient celle de la table sacrée, qui doit être re-

(6) Le fleuve Khabour n'a pas changé de nom. Ezéchiel a eu sa première vision pendant la captivité, c'est-à-dire en Assyrie, et nous trouvons le Khabour affluent de l'Euphrate qui va se jeter dans ce fleuve à Karkemich, aujourd'hui Karkesia ou Abou-Psera. Voyez la carte publiée par M. Layard.

(7) Il est inutile, je pense, de faire remarquer l'identité qu'il y a entre les faces désignées par le prophète et celle des êtres symbolisant les quatre évangélistes.

(8) Nous avons vu que le texte sacré leur donne dix coudées de hauteur, c'est-à-dire le double.

Digitized by Google

vêtue d'or comme l'arche ; puis l'énumération des vases, des cuillers et des tubes de purification, pour faire les libations : le tout doit être fait d'or pur, ainsi que le chandelier à sept branches, dont voici la description (XXV, 31 et suiv.) : *Il sera façonné au marteau ; sa base, son fût, ses calices, ses pommeaux et ses fleurs seront repoussés. Six branches sortiront de ses côtés, trois à droite, trois à gauche du fût ; chaque branche sera ornée de trois calices en forme d'amande, d'un pommeau et d'une fleur. Le fût lui-même aura quatre calices en forme d'amande ; ses pommeaux et ses fleurs* (ce pluriel me paraît incompréhensible), *ses branches seront entées deux à deux sur un pommeau. Enfin, les pommeaux et leurs branches seront repoussés du candélabre, qui sera fait d'une seule pièce d'or pur façonnée au marteau.*

Commençons par constater que le fait de cet accouplement deux par deux des six branches extérieures du chandelier sacré, prouve jusqu'à l'évidence que ce chandelier avait ses six branches rangées circulairement autour du fût, et non comprises dans un seul et même plan, ainsi que l'on représente constamment le chandelier à sept branches. Je ne connais que deux images antiques de ce candélabre historique : la première existe sur l'arc de triomphe de Titus, et la seconde sur une pierre que j'ai retrouvée à Thabarieh. Mais nous devons nous hâter de constater que ces deux monuments ne peuvent absolument nous rappeler que les formes du chandelier à sept branches déposé dans le temple d'Hérode, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce que les prescriptions de l'*Exode* aient été modifiées plus tard, peut-être parce qu'elles n'étaient plus très-clairement comprises. Ce qui est certain, c'est que ce candélabre, tel qu'il est figuré sur l'arc de Titus, ne ressemble pas le moins du monde à celui qui est décrit dans l'*Exode*, et que celui que j'ai retrouvé à Thabarieh diffère tout autant de celui de l'arc de Titus.

Heureusement peu importe la forme rigoureusement exacte de cette œuvre d'art, car le texte sacré à lui seul suffit pour nous faire apprécier tout ce qu'il fallait d'extrême habileté pour construire d'une seule pièce et au marteau un candélabre pareil à celui qu'il décrit, et cela nonobstant la ductilité du métal employé.

Nous venons de voir comment devait être le corps du candélabre. Nous allons passer maintenant à la description de ses accessoires indispensables. Dieu prescrit à Moïse de faire faire aussi les sept lampes du candélabre (XXV, 37), avec leurs pincettes et leurs cendriers d'or pur. Il résulte clairement de ce dernier passage que les lampes à construire ne faisaient pas corps avec le candélabre qui était destiné à les supporter. Il en résulte de plus que le nom de chandelier à sept branches est un nom parfaitement impropre, puisqu'il devait supporter des lampes brûlant des mèches et que devait alimenter de l'huile (XXVII, 20). Au reste, l'usage des lampes de ce genre, avec pincettes et cendrier, est encore universel en Syrie, et l'on retrouve dans chaque maison la fidèle reproduction des lampes sacrées du candélabre à sept branches.

Nous rencontrons au chapitre XXVI la description des étoffes précieuses qui doivent être employées à garnir et orner le tabernacle. Nous allons en parler brièvement et en ne notant que les passages indispensables.

« *Tu feras pour le tabernacle*, dit Jéhovah à Moïse (XXVI, 1), *dix tapis de fin lin tordu, en fil bleu, rouge et jaune ; tu les feras* (*parsemés*) *de* keroubim, *en travail d'artiste* (*de tisserand*). Il serait difficile de ne pas reconnaître ici un échantillon de ces broderies faites à la navette, avec des fils de différentes couleurs, tissées avec art, et dont les toiles antiques de momies nous présentent assez fréquemment des exemples. C'était là le genre de travail nommé par les anciens *opus polymitarium*. Hérodote (t. III, cap. XLVII) nous apprend que ce genre de tissage était très-répandu en Egypte ; il nous est donc permis de conclure que les Hébreux, en quittant ce pays, avaient emporté avec eux la notion précise d'un art dont Moïse prescrivait immédiatement l'application. On voit tout ce qu'entraîne avec lui l'art du tisserand. Pour tisser il faut une machine assez compliquée, et pour construire une machine de ce genre, il faut une intelligence artistique déjà fort développée.

Le verset 7 du même chapitre prescrit la fabrication de tapis de poil de chèvre destinés à servir de toit au tabernacle. J'ai déjà constaté plus haut le fait, familier aux Hébreux, du tissage en poil de chèvre, aussi bien que celui de la préparation des peaux de bélier teintes en rouge destinées (suivant le verset 14) à former le toit de la tente.

Le verset 31 décrit le voile qui doit former la séparation entre le Saint et le Saint des saints. Il doit être de laine bleue, rouge et jaune, et de fin lin tordu. Il sera aussi parsemé de figures de *keroubim*. Le tissage des étoffes de laine était donc aussi avancé que celui des étoffes de lin. Enfin le verset 33, décrivant la portière qui doit être suspendue à l'entrée de la tente, précise que ce sera un ouvrage de brodeur (*rakem*). Voilà donc une nouvelle profession artistique dont l'existence parmi les Israélites nous est révélée.

L'autel, dont la description est donnée au chapitre XXVII, sera de cinq coudées de longueur, de cinq coudées de largeur et de trois coudées de hauteur. Il sera en bois, revêtu d'airain. Il portera quatre cornes également couvertes d'airain, une à chaque coin. Tous les ustensiles accessoires, tels que pots pour enlever les cendres, râcloires, bassins, fourchettes, encensoirs, etc., etc., seront en airain.

Enfin, dans la description du parvis, il est dit que ses colonnes seront revêtues d'argent (17), et qu'elles auront des bases d'airain

Nous sommes donc en mesure d'affirmer que les Hébreux savaient très-bien travailler les métaux.

Au chapitre XXVIII il est donné une très-longue description des vêtements sacerdotaux et des ornements qui en faisaient partie. Les

Digitized by Google

versets 9 à 11 contiennent la prescription suivante : *Tu prendras deux pierres de Soham et tu y graveras les noms des enfants d'Israël, ouvrage de lapidaire, graveur de cachet ; tu les disposeras enchâssées dans des chatons d'or.*

Il y avait donc parmi les enfants d'Israël des lapidaires, des graveurs de cachets et des joailliers capables de sertir les pierres gravées dans des chatons d'or. Je passe, pour abréger la description, au pectoral du souverain pontife : ce pectoral devait porter quatre rangs superposés de trois pierres précieuses, symbolisant chacune l'un des fils d'Israël. Les versets 17, 18, 19 et 20 donnent les noms hébraïques de ces différentes gemmes, dont l'identification est bien difficile à établir. Mais chacune de ces pierres devait porter, en gravure de cachet, le nom de la tribu ou du fils d'Israël qu'elle représentait dans l'ensemble.

Le verset 36 du même chapitre XXVIII contient une particularité nouvelle qu'il importe de noter. Il est question du diadème d'or destiné au grand prêtre, et sur lequel seront écrits, en gravure de cachet, les mots : *Qodes l'Iahouh*, Saint à Jéhovah. Il y avait donc dès lors parmi les Israélites non-seulement des graveurs sur pierre dure et sur métal, mais encore, ce qui est aussi important à constater, une écriture intelligible pour tout le monde, et dont, par conséquent, l'usage devait être répandu, c'est-à-dire déjà ancien.

Il est encore question au chapitre XXX de l'autel aux parfums et d'un bassin en airain pour les ablutions ; mais les renseignements que l'Ecriture nous fournit sur leur compte ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà, sur l'état artistique du peuple d'Israël. En revanche, le chapitre XXXI va nous révéler quelques faits importants. Lisons : 1. *L'Eternel parla ainsi à Moïse, et dit :* — 2. *Regarde, j'ai appelé par son nom Beslal-Ben-Aouri-Ben-Hour, de la tribu de Iehouda (Juda).* — 3. *Je l'ai rempli de l'esprit de Dieu, en industrie, en intelligence, en science pour toute sorte d'ouvrages,* — 4. *Pour faire des inventions, pour travailler en or, en argent et en airain,* — 5. *Dans la sculpture des pierres, pour les monter, et dans la menuiserie, pour faire toute sorte d'ouvrages.* — 6. *Mais je lui ai adjoint Ahaliab-Ben-Akhisamek, de la tribu de Dan, et j'ai mis de l'industrie dans le cœur de tout homme intelligent, afin qu'ils fassent tout ce que je t'ai commandé.*

On voit que le texte sacré est formel ; l'école artistique judaïque était déjà nombreuse à la sortie d'Egypte, et ces deux artistes qui en étaient les chefs se nommaient Beslal, de la tribu de Juda, et Ahaliab, de la tribu de Dan. Au chapitre XXXV nous retrouvons nos deux artistes Beslal et Ahaliab avec l'énumération de leurs talents ; mais cette fois quelques additions sont faites à la liste des arts dans lesquels ils étaient experts. Ainsi, aux versets 33 et 35, il est question de la taille des pierres à enchâsser, et de la sulpture en bois, de la broderie en laine bleue, rouge, jaune et en lin, et du tissage ; mais ce qui est plus important, c'est que Moïse, au verset 34, dit que Jéhovah a donné à ces deux artistes le talent d'enseigner. Aussi trouvons-nous au verset 1 du chapitre suivant (XXXVI) la mention des hommes habiles qui avaient reçu les leçons de ces deux maîtres.

Pendant que Moïse était sur le sommet du Sinaï à recevoir les ordres de Jéhovah (XXXII, 1), le peuple s'ameuta contre Aharon ; ils lui dirent : *Viens, fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car ce Moïse, l'homme qui nous a fait sortir de la terre d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé.* — 2. *Aharon leur répondit : Défaites les anneaux d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi.* — 3. *Tout le peuple se défit des anneaux d'or qui étaient portés aux oreilles, et ils les apportèrent à Aharon.* — 4. *Il les prit de leurs mains et les forma en sculpture, et fit un veau en fonte. Ils dirent : Israël ! vois tes dieux qui t'ont fait monter de la terre d'Egypte ;* — 5. *Et Aharon l'adora, et il bâtit un autel devant lui.*

Evidemment ce veau d'or n'était que l'image de l'un des bœufs sacrés égyptiens, Apis et Mnevis. Les Israélites, familiarisés avec le culte de ces idoles, ne firent aucune difficulté d'adorer le veau d'or que Aharon lui-même leur avait fabriqué avec leurs bijoux. Je me contenterai de conclure de ce récit un seul fait curieux, c'est qu'il fallait que l'art fût bien répandu dans la nation, pour qu'Aharon lui-même pût, en très-peu de temps, des bijoux d'or en suffisante quantité lui étant livrés, fondre un veau d'or semblable à ceux que l'on adorait en Egypte.

Vient ensuite le récit du châtiment infligé par Moïse au peuple israélite, pour ce retour passager à l'idolâtrie, et celui de la fabrication et de la consécration de tous les objets du culte. Ainsi se termine le livre de l'*Exode ;* et nous voyons que bien des passages de ce livre nous ont déjà révélé chez les Juifs une habileté artistique incontestable.

III. — Lévitique.

Pierres tombales. — Les *hamonim*. — Les sanctuaires.

Nous devions naturellement nous attendre à trouver bien peu de renseignements nouveaux dans le Lévitique, qui n'est, à vrai dire, qu'un exposé de la loi civile et religieuse des Israélites. Nous y avons néanmoins rencontré quelques points dignes d'être notés en passant : les voici : Le verset 1er du chapitre XXVI est ainsi conçu : *Ne vous faites point d'idoles, ne vous élevez point d'images sculptées ni de cippes. Ne souffrez point dans votre pays de pierre figurée, devant laquelle on se prosterne ; car moi, l'Eternel, je suis votre Dieu.* Le mot que, d'accord avec le savant Cahen, je rends par *idole*, signifie littéralement *chose vaine*. Je crois que les cippes dont il s'agit sont des cippes funéraires, parce que le mot *Matzebet*, que Cahen traduit simplement *stèle*, se retrouve sur un nombre d'épitaphes phéniciennes gravées sur des pierres tombales, qui portent précisément le nom de *matzebet*.

Digitized by Google

L'expression que les traducteurs rendent par pierre ornée, ou d'ornement, a fortement exercé la sagacité des commentateurs. Elle signifie à la lettre *pierre-image* ou *pierre-figure*, et Mendelsohn y voit des pierres chargées de caractères hiéroglyphiques. Ce savant a probablement deviné juste, car en Egypte les statues plus ou moins grandes, aussi bien que les petites figures funéraires de faïence émaillée, que l'on trouve par milliers dans les hypogées, ne sont connues du vulgaire que sous le nom de *maṣâkhit*, qui est précisément le mot hébraïque dont il s'agit de déterminer le sens rigoureux. Pour les Arabes d'Egypte, le mot *maṣâkhit* signifie *punis par la colère divine, maudits* (du radical sakhat, *être enflammé de colère*).

Il n'est guère possible qu'une pareille identité d'expression, parmi des races sémitiques dont les idiomes sont de si proches parents, ne décèle pas l'identité de la chose désignée. N'oublions pas que les Hébreux venaient de sortir d'Egypte, et qu'en ce pays leurs yeux s'étaient familiarisés avec des simulacres et des idoles qu'ils avaient certainement appris à façonner, puisque l'Exode nous montre avec quelle habileté et quelle promptitude Aharon fit fondre en or une image de l'un des taureaux sacrés de l'Egypte, Apis ou Mnévis. D'un autre côté, puisque l'injonction contenue dans ce même verset concerne des *maṣâkhit* qu'il ne faut pas laisser subsister dans la terre devenue la demeure de la race hébraïque, il est tout naturel d'en conclure qu'à leur arrivée sur cette terre, les Hébreux y trouvèrent établies de ces idoles auxquelles on rendait un culte.

Le verset 30 du même chapitre nous fournit un nouvel aperçu, que je crois très-précieux. *Je détruirai vos hauts-lieux*, y est-il dit, *je couperai vos hamonim*, etc. Le mot *Hamon* est le nom de la divinité primordiale du culte punique, que nous devons naturellement identifier avec le culte phénicien, c'est-à-dire avec celui de la race qui occupait la terre promise avant l'immigration hébraïque. Rien de plus fréquent en effet sur les cippes votifs puniques que la mention du Baal-Hamon; et comme parfois une effigie radiée, emblème évident du soleil, accompagne ces dédicaces au Baal-Hamon, il est tout naturel de voir en lui le soleil divinisé, qui n'est que l'Amon-Ra des Egyptiens. Probablement ce nom sera formé du radical *hamm, être échauffé* ou *réchauffer*, d'où est venu le mot *hamon*, signifiant l'ardeur du soleil.

Un curieux verset des Chroniques (II, XXXIV, 4) nous donne au sujet des *hamonim* un renseignement de plus. Il y est dit: *On démolit devant lui* (le roi Josias) *les autels des Bâalim*, et *il brisa les hamonim qui étaient dessus*. Les *hamonim* étaient donc bien de véritables idoles, placées au-dessus des autels destinés aux sacrifices.

Enfin dans le verset suivant (*Lévitique* XXVI, 31), il est question de sanctuaires: il en résulte qu'à l'époque où les prescriptions du *Lévitique* ont été annoncées aux Hébreux, ceux-ci avaient des sanctuaires ou enceintes sacrées dans lesquelles leur culte s'accomplissait. Nous n'avons rien à demander de plus au *Lévitique*. Passons donc au livre suivant.

IV. — Nombres.

Les bijoux des Madianites. — Les arts chez les Kénâanéens. — Le serpent d'airain.

Nous allons encore tirer du *Livre des Nombres* les indications qui s'y trouvent clairsemées et qui, de près ou de loin, se relient à notre sujet; nous n'aurons plus ensuite qu'à analyser de même le *Deutéronome*, pour avoir terminé l'étude artistique du Pentateuque, c'est-à-dire pour avoir extrait de ce livre saint tout ce qui peut jeter quelque lumière sur l'état plus ou moins avancé des arts chez les Juifs, lors de leur arrivée dans la terre promise, et chez les nations dont ils venaient prendre la place. Pour abréger, nous partagerons ces renseignements en deux séries, la première contiendra les documents qui concernent l'art autochtone des Kénâanéens; dans la seconde seront groupés les faits artistiques purement judaïques.

Les villes du pays de Kénâan étaient closes et grandes (XIII, 28-29), ainsi que le rapportèrent les explorateurs envoyés de Kadès au désert de Faran, pour aller reconnaître le pays des Kénâanéens. Ces espions, car il faut bien les appeler par leur nom, pénétrèrent jusqu'à Hébron (XIII, 23). Cette ville, dit le même verset, avait été bâtie sept ans avant Tzâan d'Egypte. Les commentateurs, d'un accord unanime, reconnaissent Tanis dans la ville que désigne l'Ecriture Malheureusement l'auteur du verset évidemment interpolé dont il s'agit, a oublié de nous dire quand fut bâtie Tanis, et par conséquent nous ne gagnons pas grand'chose à savoir qu'Hébron fut fondée sept ans avant Tanis.

Un passage très-précieux est celui qui contient la description de la part du butin fait par les Hébreux sur les Madianites (XXXI, 50), que les vainqueurs consacrèrent à l'Eternel. Voici comment ce passage est traduit par Cahen: *Nous présentions une offrande à l'Eternel, chacun ce qu'il a trouvé de joyaux d'or, des jarretières, des bracelets, des anneaux, des pendants d'oreilles et des colliers*, etc.; mais je suis convaincu que tous les bijoux désignés dans le texte sacré n'ont pas été bien reconnus par le savant traducteur. D'abord des jarretières supposent des bas, et jamais, que je sache, les peuples de l'antique Orient n'ont porté de bas. Le mot hébraïque est *asaddah*, que les Septante interprètent χλιδῶνα (des bracelets). Le nom de ce bijou est, sans aucune espèce de doute, tiré du radical *ṣâad, s'avancer*, d'où s'est formé le substantif *ṣâah, pas*. Dès lors c'est d'un ornement du pied ou de la jambe qu'il s'agit. On me permettra d'y reconnaître ces larges anneaux métalliques que les femmes syriennes portent encore aujourd'hui à la cheville, et qui sont connus sous le nom de *khalkhal*. Ce sont donc des bracelets de jambe, si l'on veut bien me permettre cet étrange assemblage de mots.

Digitized by Google

Suivent les *samin* (Septante φλλιον, ornement de la main), véritables bracelets, dont le nom s'est formé de *samad*, *se lier à*, *adhérer*. En troisième lieu sont mentionnés les *thabâat*, qui sont, à proprement parler, les anneaux-cachets, destinés à former une empreinte (de *thabâa*, *être fixé*). Les Septante traduisent ce mot par δακτύλιον (bague). Puis les *dadjil*, dont le nom signifie à la lettre un objet rond et rien de plus. Il est assez naturel d'y voir des pendants d'oreilles, avec le prophète Ezéchiel (xvi, 12) et non avec les Septante, un περιδέξιον, ornement à placer autour du bras droit. Reste enfin le bijou nommé *koumiz*, que les Lexiques traduisent par *globules d'or* ou *colliers*, les commentateurs juifs par *formes du sein*, et les Septante par ἐμπλόκιον, *ornement de tête*. Comme il est certain que les colliers étaient des joyaux fort en usage, particulièrement à cette époque, je m'en tiens à ce sens.

Quelle que soit la valeur réelle des explications que j'adopte, il n'en demeure pas moins démontré qu'avant la venue des Israélites, l'art de la bijouterie d'or était assez largement développé chez les Madianites pour que le prélèvement des bijoux offerts ainsi à l'Eternel formât le poids très-considérable de seize mille sept cent cinquante sicles d'or travaillé (xxxi, 52). C'est tout ce qu'il m'importait de constater.

Voici ce que je trouve parmi les prescriptions que Moïse fait aux Hébreux, au moment où il va se séparer d'eux pour toujours : *Chassez de devant vous tous les habitants du pays de Kénâan; détruisez toutes leurs idoles (leurs mâsâkhit); anéantissez toutes leurs images fondues, et démolissez tous leurs hauts lieux.*

Les Kénâanéens adoraient donc des simulacres, des idoles métalliques modelées par des fondeurs. Nous verrons un peu plus loin que ces images, probablement d'airain, étaient ordinairement revêtues d'ornements en or et en argent. Voilà tout ce qui, dans le *Livre des Nombres*, concerne l'art des Kénâanéens.

Les Hébreux n'avaient pas besoin d'apprendre de leurs ennemis l'art de travailler les métaux, puisque nous voyons (vii, 84-85) que les *nâssi* d'Israël ou chefs de tribu, firent dédicace, au jour de la consécration de l'autel, de douze vases d'argent pesant chacun cent trente sicles, de douze bassins, également d'argent, pesant chacun soixante-dix sicles, et enfin, de douze cuillers d'or pesant chacune dix sicles. L'identité de poids de ces vases et ustensiles consacrés semble impliquer leur identité de formes, ou tout au moins leur fabrication *ad hoc*. Puisque ce n'étaient point des vases enlevés aux Egyptiens, les Hébreux étaient parfaitement en état de ciseler eux-mêmes des vases dignes d'être destinés au culte de Jéhovah.

Au chapitre x, verset 2, nous trouvons encore mentionnées deux trompettes d'argent massif, que Moïse ordonna de fabriquer, pour qu'elles servissent au besoin à convoquer la nation et à transmettre au camp l'ordre du départ.

Enfin, nous lisons (xxi, 9) que les Hébreux se trouvant campés dans un canton où pullulaient des serpents très-dangereux, nommés *chéraf*, et dans lesquels il faut reconnaître le basilic ou *uræus*, insigne royal par excellence des Egyptiens, Moïse fit faire un serpent d'airain, sur lequel il suffisait de jeter les yeux pour être guéri de la morsure de ce reptile venimeux. Concluons encore qu'il y avait parmi les Hébreux, dans le désert, des artistes en état de couler en airain l'image d'un serpent.

Voilà tout ce que nous trouvons dans le *Livre des Nombres*. Passons au *Deutéronome*.

V. Deutéronome.

Les villes fortifiées. — Les *achérim*. — La sculpture, l'écriture chez les Juifs.

Nous trouvons au chapitre iii, versets 4 et 5, que le royaume de Aôudj (Og), souverain de la contrée d'Ardjob, ou de Basan, contenait, en sus des villes ouvertes, soixante villes closes de hautes murailles, de portes et de barrières.

Les villes de la terre promise elles-mêmes, c'est-à-dire celles des Kénâanéens, sont appelées (vi, 10) des villes grandes et bonnes Enfin le verset suivant mentionne des citernes taillées dans le roc, et que les Hébreux doivent trouver dans le pays à conquérir

Les ordres divins transmis par Moïse au peuple juif lui prescrivent encore de détruire tous les objets du culte qu'il trouvera établis parmi les peuples de Kénâan. *Leurs autels*, dit Moïse, *vous les démolirez; leurs cippes, vous les briserez; vous dépecerez leurs acherim et vous jetterez leurs idoles au feu.* (vii, 5.) Remarquons en passant que, de la teneur de ce verset, il résulte clairement que les Kénâanéens n'avaient pas de temples proprement dits. Leurs *acherim* étaient probablement des espèces de statues de divinités féminines. Cette injonction se répète au chapitre xii, versets 2 et 3; en voici la teneur : *Détruisez entièrement tous les lieux où les nations desquelles vous hériterez ont servi leurs dieux, sur les montagnes élevées et sur les collines, et sous tout arbre touffu. Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs cippes, vous brûlerez leurs acherim, et vous mettrez en pièces les sculptures de leurs dieux*, etc. Il est assez curieux du reste de voir des arbres isolés voués encore, dans la Syrie, à une sorte de culte étrange, qui consiste en ce que tout passant attache un chiffon aux branches ou au feuillage de l'arbre consacré. J'en ai rencontré un de ce genre, qui était littéralement couvert de petits lambeaux d'étoffes, à peu de distance de Djenin, sur la route de Sanour. Cet arbre était appelé par les habitants du pays Ommech-Cherayeh (la mère de la loi).

Quant aux statues elles-mêmes, elles étaient généralement revêtues d'or ou d'argent. Ceci résulte pleinement de la teneur du verset 25, chapitre vii, qui dit : *Vous brûlerez les images sculptées de leurs dieux. Ne con-*

Digitized by Google

voitez pas l'argent ou l'or qui est sur elles, afin de le prendre pour vous.

Voilà tout ce qui, dans le *Deutéronome*, concerne l'histoire artistique antéjudaïque du pays de Kénâan. Voyons maintenant ce qui se rattache à la nation juive elle-même.

L'Eternel défend à son peuple de *faire aucune sculpture qui soit la ressemblance de quelque idole, la figure d'un mâle ou d'une femelle, — la figure d'aucune bête qui soit sur la terre, la figure d'aucun oiseau ailé qui vole vers le ciel, la figure d'aucun reptile sur le sol, la figure d'aucun poisson qui soit dans l'eau, au-dessous de la terre.* (IV, 16-18.) Cette défense absolue, Jéhovah la renouvelle à plusieurs reprises aux Hébreux (23-25), et il y joint la menace, si cette défense est enfreinte par eux, de les disperser parmi les peuples : *Vous servirez là des dieux, ouvrage de la main des hommes, de bois et de pierre, qui ne voient ni n'entendent, qui ne mangent ni ne sentent* (qui n'ont pas d'odorat) (IV, 28.) Au chapitre suivant, versets 8 et 9, la même prohibition reparaît dans les mêmes termes à peu près, mais avec cette particularité qu'elle est ainsi complétée : — *Tu ne te prosterneras pas devant elles* (ces images sculptées) ; *tu ne les serviras pas, car je suis l'Eternel ton Dieu*, etc. J'ai déjà dit que la défense de sculpter ou de fondre des images d'êtres quelconques, ne concernait en réalité que les images auxquelles les Juifs pourraient être tentés de vouer un culte ; cela me semble résulter encore de cette injonction précise que je viens de transcrire et qui a trait au culte de ces images. Nous avons vu un peu plus haut Moïse faire fondre l'image d'un serpent qu'il fallait contempler, afin d'être guéri de la morsure du serpent *cheraf*. Ce fait est probant, je crois, en faveur de la thèse que je soutiens ici.

Quoi qu'il en soit, de ce qu'il est défendu aux Juifs de ciseler ou de fondre des idoles, il est parfaitement logique de conclure qu'ils étaient très en état de les fondre ou de les sculpter. A quoi bon cette interdiction, s'ils eussent été incapables de l'enfreindre ?

Chez les Juifs, dès ce moment, l'écriture était très-répandue et même très-vulgaire, puisque Moïse leur enjoint d'écrire les préceptes qu'il leur transmet de la part de l'Eternel, sur les poteaux de leurs maisons et sur leurs portes. (XI, 20.) Autre usage dont les traces se trouvent encore en Syrie. Il y a beaucoup de maisons de Naplouse, par exemple, qui sont garnies d'inscriptions pieuses tracées au pinceau, et destinées à faire savoir que tel habitant de la maison a accompli le pèlerinage de la Mecque.

Nous avons vu tout à l'heure que Moïse, au nom de Jéhovah, prescrit la destruction des *acherim* et des cippes des Kénâanéens. Voici maintenant qu'il défend aux Israélites de les imiter : *Ne sois pas impie en plaçant des acherim, ou tout arbre auprès de l'autel de l'Eternel ton Dieu, lequel tu te seras fait, — et ne t'élève pas de cippe, que hait l'Eternel ton Dieu.* (XVI, 21, 22.)

De quelle nature était cet autel à construire ? Le texte même du *Deutéronome* va nous l'apprendre (XXVII, 2 à 8) : *Il arrivera un jour que vous passerez le Jourdain, vers le pays que l'Eternel ton Dieu te donne ; tu t'élèveras de grandes pierres et tu les enduiras d'un enduit, — et tu écriras dessus toutes les paroles de cette doctrine-là, dès que tu auras passé, afin que tu arrives au pays que l'Eternel ton Dieu te donne, pays où coulent le lait et le miel..... — Il arrivera quand vous aurez passé le Jourdain, vous élèverez ces pierres que je vous commande, sur la montagne d'Ebal, et tu les enduiras d'un enduit. — Tu bâtiras là un autel à l'Eternel ton Dieu, un autel de pierres, tu ne lèveras pas le fer sur elles. — De pierres entières tu bâtiras l'autel de l'Eternel ton Dieu..... — Tu écriras sur les pierres toutes les paroles de cette doctrine-là, en les exprimant bien.*

Un peu plus loin nous aurons occasion de revenir sur le compte de cet autel du mont Ebal, et nous en parlerons avec détails. Qu'il nous suffise ici de constater que l'autel à construire devait être composé de pierres brutes et non souillées par le contact du fer. Quant aux grandes pierres, revêtues d'un enduit et sur lesquelles devaient être écrites toutes les prescriptions de la loi divine, il paraît probable qu'elles étaient distinctes des pierres brutes qui devaient constituer l'autel. Je le répète, nous reviendrons bientôt sur ce curieux sujet. Jusqu'ici il est bien clair que l'autel à construire est un véritable autel de sauvages, comparable aux dolmen et aux cromlech des Celtes.

Il ne me reste plus qu'un fait à noter à propos du *Deutéronome ;* il est relatif à un détail de construction. Je trouve donc la singulière prescription que voici (XXII, 8) : *Lorsque tu bâtiras une maison neuve, tu feras une balustrade autour de ton toit, et ainsi tu n'occasionneras pas d'effusion de sang dans ta maison, si quelqu'un tombait de là.* — Dans les villes de Syrie seulement, ces balustrades, qui sont de véritables parapets, n'ont pas cessé d'être employées. Dans les villages, les terrasses n'en n'ont pas la moindre apparence ; elles sont absolument planes et n'ont pas même de garde-fous.

Pour la suite de l'art Judaïque, *voy.* JOSUÉ.

ARUBOTH, ARBOUT. — Localité que l'on suppose avoir été dans la tribu de Juda. (*I Rois.*, IV, 10.)

ASAN, AACHAN. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 42.) Il y a un passage du premier livre de Samuel qui parle (XXX, 30) de Chor-Asan, que la Vulgate traduit *Lacum Asan*. Il n'est fait mention nulle part de lac dans le territoire de la tribu de Juda.

ASASON-THAMAR. — C'est Aïn-Djedi. — *Voy.* ce nom.

ASCALON, ASKELON, aujourd'hui ASKALAN. — Ascalon était une des cinq grandes villes des Philistins. Elle fut assignée à la tribu de Juda, qui ainsi s'étendait à la Méditerranée.

Josèphe fait souvent mention de cette ville. Il dit qu'elle est située dans une plaine et

Digitized by Google

sur les bords de la mer. (*Antiq.*, II.) Il la place à 520 stades de Jérusalem.

L'oignon connu en France sous le nom vulgaire d'échalotte, tire son nom d'Ascalon. C'est l'oignon Ascalonite *cepa Ascalonia*. Strabon, Théophraste, Columelle et autres font mention de cet oignon comme étant originaire d'Ascalon. On peut lire sur cela l'érudit Reland qui cite les passages de ces auteurs. (RELAND, p. 588, 589.) Ascalon était célèbre chez les anciens pour la bonté de son vin.

On montrait à Ascalon du temps d'Origène des puits merveilleux, que l'on disait avoir été creusés par Abraham. (ORIG., *Contra Celsum*, lib. III.)

Diodore de Sicile parle d'un lac près d'Ascalon où Derceto, la Vénus syrienne, mère de Sémiramis, fut plongée et changée en poisson. Du reste Ovide, dans ses *Métamorphoses*, cite à ce sujet l'étang de la Palestine.

Les Ascalonites non plus que les Tyriens ne mangeaient ni poissons ni colombes : les poissons en souvenir de Derceto qu'il vaudrait mieux écrire Targate, leur Vénus ; les colombes, parce que Sémiramis avait été changée en colombe.

Reland donne sur ces usages religieux des villes phéniciennes des détails intéressants. (RELAND, pag. 593, 594.)

ASEDOTH, ASEDEOT. — Asedoth était de la tribu de Ruben. Elle avait appartenu aux Amorrhéens. Josué indique sa position auprès de Phasga. (*Jos.*, XII, 3.) Or le mont Phasga, du haut duquel Moïse vit la terre promise, est à la hauteur de la rive septentrionale de la mer Morte.

ASEM, ASEMONA, AASMOUNAH.—Ville de la tribu de Juda. (*Jos.*, XIX, 3 ; XV, 4.)

ASENA, AASENA, ASNAH.— Ville de la tribu de Juda. (*Jos.*, XV, 33.)

ASER, ASCHER. — La tribu d'Aser tirait son nom d'Aser, huitième fils de Jacob. Il l'avait eu en Syrie de Zelpha, esclave de Lia. La tribu d'Aser sortit d'Egypte avec quarante mille cinq cents combattants, non compris les vieillards, les femmes et les enfants. Cette tribu eut en partage la partie septentrionale de la Terre-Sainte, du côté du couchant. Elle confrontait au levant à la tribu de Nephtali, au nord et au couchant à la Phénicie dont elle occupait les montagnes. La plaine et les bords de la mer entre Tyr et Ptolémaïs, quoique du partage de la tribu, demeurèrent indépendants. Au midi elle confrontait à la tribu de Zabulon. Les villes du nom d'Aser n'appartenaient pas à cette tribu.

ASER-GADDA, KHASER-DJEDAH. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 27.) Eusèbe la nomme Ἀσίρ.

ASER-HAMMACMETATH.— La Vulgate met Machmetath, et sépare Machmetath d'Aser. (*Jos.*, XVII, 7.) Reland ne fait qu'une seule ville de ces deux noms. Elle était en face de Sichem.

Eusèbe, dans son *Onomasticon*, au mot Ἀσήρ, dit que de son temps il existait une ville de ce nom sur la route de Néapolis à Ptolémaïde. La carte de Carl Ritter identifie Aser avec la moderne Sivir entre Naplouse et Beit-Sen.

ASIOH-GABER, ESION-GEBER, AASIOUN-DJEBER.— Esion-Geber fut le trente et unième campement des Israélites, après leur sortie d'Egypte. (*Num.*, XXXIII, 35 ; *Deut.*, II, 8.) Salomon (*II Chron.*, VIII, 17) alla visiter Esion-Geber et Aïlath sur le bord de la mer Rouge dans la terre d'Edom. Josaphat, roi de Juda, et Ochosias, roi d'Israël, ayant fait alliance, construisirent une flotte à Esion-Geber ; mais Eliéser prédit à Josaphat que, en punition de cette alliance avec un roi impie, ses navires seraient brisés et ne pourraient pas se rendre à Tharsis.

Ce fait, comme nous l'établissons ailleurs, prouve que la ville de Tharsis, où les rois de Juda envoyaient leur flotte devait être sur le littoral de l'Afrique ou de l'Asie méridionale et nullement sur celui de la Méditerranée.

ASOR. — *Voy.* HASOR.

ASPHAR. — Lac situé dans le désert de Thecoua où se retirèrent Jonathas et Simon, son frère, fuyant devant Bacchides. (*I Mach.*, IX, 33.) La ville de Thecoua est placée par saint Jérôme à six milles au midi de Beit-Lehm, et le désert de Thecoua s'étend au delà ; le lac Asphar ne peut donc être que le lac Asphaltite. — *Voy.* MER MORTE.

ASSEDIM, HESEDIM. — Ville de la tribu de Nephtali. (*Jos.*, XIX, 35.)

ASSIDÉENS. — Il est fait mention, dans les *Machabées* (*I Mach.* II, 42 ; VII, 13 ; *II Mach.* XIV, 6), d'une Synagogue d'Assidéens, que le texte biblique lui-même désigne comme étant les plus vaillants d'Israël.

Quelques-uns, et notamment D. Calmet, ont pensé que c'étaient les mêmes que les Esséniens. Ce qui a porté à les confondre de la sorte, c'est que l'hébreu se sert du mot Assidéen pour désigner les justes et les saints ; mais c'est, selon moi, donner trop d'extension à ce mot. Les Esséniens étaient les anachorètes du judaïsme ; ils habitaient les solitudes, particulièrement celles du midi de la Palestine. Il serait difficile de voir en eux ces hommes d'armes, ces vaillants d'Israël qui aidèrent les Machabées à affranchir leur pays. Cette remarque seule tranche la question.

ASSON. — Ville de l'Eolie près de la Troade, dont il est fait mention dans les *Actes des apôtres*. (XX, 13.)

ASSOUR, ASSYRIENS. — Les Livres saints font fréquemment mention d'Assour. Les rois d'Assour, dans leurs projets perpétuels de conquête, devaient constamment porter leurs regards vers l'occident qui leur servait de limites et chercher à envahir le pays jusqu'à la Méditerranée ; cette position même faisant de la terre des Israélites un objet de convoitise perpétuelle pour les rois d'Assyrie. De là ces guerres continuelles qui ont fini par la captivité des douze tribus.

Ezéchiel, grand dans ses images, représente Assour comme le cèdre du Liban. (XXXI, 3.) Le prophète Zacharie avait annoncé la destruction de cet empire. *L'orgueil d'Assour sera humilié*. (X, 11.) Il n'y a plus en

Digitized by Google

effet de ce pays qu'un souvenir, et de ses cités que des ruines.

ASTEROTH - KARNAIM, Aastarout-Karnaïm. — Nous lisons dans la *Genèse : Chodorlahomor et les rois qui étaient avec lui défirent les Rephaïm dans Astaroth-Carnaïm.* (xiv, 5.)

Les Rephaïms étaient une des familles de la race des géants, connus sous le nom de Enacim, Zomzim, Emim, qui habitaient la rive orientale du Jourdain. Ces montagnards, à la taille gigantesque, étaient les aborigènes de la chaîne arabique.

Astaroth tomba en partage à la demi-tribu de Manassé. Eusèbe la place à six milles de la ville arabe d'Adraha, entre cette ville et Abila. Je trouve un nom arabe de El-Tourrah entre ces deux villes qui pourrait convenir à Astaroth.

Quant à la déesse syrienne, Astaroth, Astarté, elle est souvent nommée dans les Livres saints, comme l'idole des Sidoniens, et toujours son nom se trouve placé à côté de celui de Baal. Elle avait un temple à Bostra, aujourd'hui Bosrah.

Eusèbe place un autre Carnaïm dans le voisinage de Jérusalem.

ATACH, Aatek. — Nom de lieu de la tribu de Juda. (*I Rois*, xxx, 30.)

ATAROTH, Aatharout.— Le nom biblique d'Atharoth, une des localités placées entre la frontière méridionale de la tribu d'Ephraïm et contre le territoire de celle de Benjamin (*Jos.* xvi, 5 ; xviii, 3 ; xvii, 7 ; xvi, 8), se retrouve dans le nom moderne d'Atara, située entre El-Birch et Jérusalem.

ATHAR, Aater. — Ville de la tribu de Siméon. (*Jos.* xix, 7.)

ATHMATHA, Khamtak. — Ville de la tribu de Juda, indiquée par Josué dans le voisinage d'Hébron. (xv, 54.)

ATTALIA. — Aujourd'hui Satalia, ville de Pamphylie, citée dans les *Actes*. (xiv, 24.)

AUGUSTOPOLIS ? — Il est fait mention d'une Augustopolis parmi les villes épiscopales de la troisième Palestine. Un évêque de cette ville souscrivit au concile d'Ephèse. Cette identification reste à établir.

AURAN, Haouran. — Le Hauran moderne se trouve exactement dans deux passages du prophète Ezéchiel. (xlvii, 16, 18.) Il parle de la plaine orientale du milieu du Hauran ; ce qui est très-exact. Du reste, l'Auranitide fut une des divisions de la Syrie. Reland la confond à tort avec l'Iturée qui est plus au nord.

Il est vrai que Josèphe appelle Auranitide la contrée qui comprend l'Iturée et l'Auranitide ; mais les deux pays doivent être distincts.

AUSITIS. — Ce pays est indiqué par Jérémie parmi ceux auxquels Dieu déclare qu'il fera boire du vin de sa colère. (xxv, 20.) On a pensé à tort que ce fut l'Idumée, puisque l'Idumée est nommée dans le verset suivant. On ignore donc quel pouvait être au temps de Jérémie le roi de la terre d'Ausitis, l'Ausitide.

(9) Haser veut dire village, hameau (חצר

AVA, Aouh ? — Localité indiquée avec Sephar-Vaïm. (*II Rois*, xviii, 34.)

AVA, Aouah ?— Localité indiquée dans le *IIe Livre des Rois*. (xvii, 24.) Ptolémée place une Avara parmi les villes de l'Arabie Pétrée.

AVITH, Aouit.—Ville du pays d'Edon. (*Gen.* xxxvi, 35.) (Aïreh.)

AVOTH-IAIR, Hout - Layr. — Hout - Iayr signifie les *bourgs de Iaïr*. Ce pays était dans les montagnes de Galaad et tomba dans le partage de Manassé. Salomon mit Ben-Gaber intendant de Ramoth-Galaad et de Avoth-Iaïr. (*I Rois*, iv, 13.)

La moderne Aïreh est probablement l'ancien pays de Iaïr. L'identification topographique convient.

AYN, AYN-ROUMAIOUN. — Ayn signifie *source* en hébreu comme en arabe, et par conséquent il semble qu'il n'ait pu être en réalité le nom d'une cité biblique, qu'à la condition d'être précédé de l'article *he*, ce qui lui donnerait alors le sens, *la source* par excellence, et permettrait de l'appliquer à une localité quelconque munie d'une belle source. Nous trouvons néanmoins dans l'Ecriture sainte deux passages où il semble qu'une bourgade soit désignée sous le nom d'Ayn. Voici ces passages : Nous trouvons au chapitre xv de Josué l'énumération des villes de la tribu de Juda, et nous y trouvons : — 21 *Les villes depuis l'extrémité de la tribu des enfants de Juda furent jusqu'à la limite d'Edon, au sud, Cabsal, et Ader, et Iedjour...* 32. *et Labaout, et Salahim et Ayn-el-Roumaioun, toutes les villes avec leurs places ouvertes, vingt-neuf.*

Dans les *Chroniques* (I, iv) nous lisons encore : — 27. *Et Semdy eut seize fils et six filles, et ses frères n'avaient pas beaucoup de fils ; toutes leurs familles ne se multiplièrent pas au même point que ceux de Juda.* (Il s'agit de la tribu de Siméon.) — 28. *Ils demeurèrent à Biar-Sebad, et à Mouladah et à Hasar-Soudb* (9). — 31. *A Beit-Merkaboul et à Haser-Sousim, et à Beit-Beray, et à Sadrim. Voilà leurs villes jusqu'au temps du roi David.* — 32. *Et leurs villages* (étaient) : *Aytam et Ayn-Roumaioun, et Takou, et Aasen, cinq villes.*

Remarquons à propos de ces deux passages : Il y a une conjonction *oua*, ו, entre les mots Ayn et Roumaioun dans le premier, et cette conjonction n'existe plus dans le second verset cité. Mais là, en revanche, nous trouvons indiqué le nombre total *cinq* des villes citées, et ce nombre ne peut être exact qu'à la condition qu'Ayn compte pour une ville et Roumaioun aussi. Nous serions donc très-embarrassés si nous ne trouvions dans Néhémie (xi) le verset suivant : — 29. Et *des fils de Juda* (habitèrent) *dans Ayn-Roumaioun et dans Seradh et dans Iarmout.* Je ne conserve donc pas de doute réel sur la nécessité de faire des mots עין רמון, Ayn-Roumaioun, un seul nom de localité, signifiant source de grenadiers (*malus punica*). Ce qui achève

Digitized by Google

pour moi de démontrer qu'il faut partout Ayn-Roumaioun, c'est un passage du *Livre de Josué*, que je vais citer en finissant (XIX) : — 2. *Ils eurent* (les fils de Siméon) *dans leur possession Biar-Sebâa, et Sebâa, et Mouladah...*—7 *Ayn-Roumaioun, et Aater, et Aasan, quatre villes avec leurs hameaux.* Ce verset, bien loin de prouver en faveur de ma thèse, semblerait prouver qu'il faut décomposer le nom Ayn-Roumaioun en deux noms de localités distinctes; mais les Septante ont répondu d'avance à cette objection en insérant dans ce verset les mots καὶ Θαλχὰ qui complètent le nombre des quatre villes indiquées.

AYNIM, HAYNIM (les deux sources). — Au mot AYN (*Voy.* ce mot) je crois avoir démontré qu'il ne pouvait être cherché de ville portant ce mot pour nom, qu'à la condition qu'il serait précédé de l'article ה, *he*. Je trouve la preuve de ce fait dans l'existence d'une localité biblique appartenant aux villes de la plaine de la tribu de Juda et qui est mentionnée dans le verset que voici (*Jos.* XV, 34): *Et-Zenouahh, et Ayn-Djenim-Taffouah et Haynim.* Les transcripteurs ont rendu ce nom par Enam, et j'avoue que je ne puis pas ne pas trouver cette transcription ridicule. Nous lisons dans la *Genèse* (XXXVIII) : — 13. *Il fut annoncé à Tamar, savoir : Voici ton beau-père qui monte à Temnat pour tondre ses brebis.* — 14. *Elle quitta ses habits de veuvage, se couvrit d'un voile, s'enveloppa et s'assit* בפתח עינים *qui est sur le chemin de Temnat*, etc. Les mots hébraïques que je viens de transcrire sont fort embarrassants ; ils signifient littéralement, *près de l'ouverture des deux sources*, et j'avoue que je suis bien tenté d'adopter ce sens très-simple. Cahen les traduit par, *sur la voie publique*, tandis que les Septante les traduisent par, *aux portes d'Einan;* ils me donnent donc en quelque sorte raison. Rien, tout bien considéré, n'empêche de croire qu'à l'époque où vivaient les fils de Jacob, il n'y avait pas encore auprès de ces deux sources une véritable ville qui ne s'éleva que plus tard et fit partie du territoire de la tribu de Juda. J'ignore quel est le point du territoire de Juda où il faut chercher les traces de cette localité biblique, mais je ne doute pas qu'elle ne se retrouve quelque jour avec certitude. L'emplacement de Timnah est bien déterminé aujourd'hui ; il se trouve à une huitaine de lieues à l'ouest de Jérusalem, au point nommé aujourd'hui Tibnah, qui est situé sur une hauteur, en avant de laquelle (c'est-à-dire, à moins d'une lieue à l'est) se trouve un point nommé Ayn-ech-Schems (la source du soleil), qui pourrait probablement s'identifier avec les sources du verset de la *Genèse*. — (*Voy.* TIMNAH.)

AYN-DJENIM, ENGANNIM. — Deux localités différentes ayant porté ce nom, nous allons nous occuper successivement de chacune d'elles.

1° AYN-DJENIM de la tribu de Juda. Nous lisons dans Josué (XV) l'énumération des villes appartenant au territoire de Juda. — 33. *Dans la plaine Estaoul, et Zeraâh et Asnah.* — 34. *Et Zenouahh, et Ayn-Djenim-Teffouah et Heaynim.* — 35. *Iermout et Adoullam, Chouekah et Aazekah.* — 36. *Et Saâraïm et Aditaïm et He-Djederah et Djederataïm ; quatorze villes et leurs hameaux.* — Si nous comptons les noms des villes inscrits dans ces quatre versets, nous en trouvons quinze, tandis que le texte sacré n'en annonce que quatorze. Il y a donc une erreur de copiste ou de traducteur quelque part. Heureusement, cette erreur n'est pas difficile à découvrir. Remarquons que dans le verset 34, il n'y a pas de conjonction comme partout ailleurs devant le nom Teffouah. Il est donc permis de lire, en les réunissant, les mots Ayn-Djenim-Teffouah, ce qui nous donne le sens, *la source des jardins de Taffouah.* Ce sens est d'autant plus naturel que le mot Teffahh, Teffouahh, signifie en hébreu comme aujourd'hui en arabe *des pommes*, de telle sorte que les Djenim-Teffouahh étaient de vrais vergers à fruits qui avaient donné leur nom au village qui en était orné

Ajoutons à ceci un fait, qui pour nous achève de démontrer la légitimité de cette leçon du texte sacré, c'est la multiplicité des localités bibliques dans les noms desquels ce mot de Teffouahh entre en composition, comme Ayn-Teffouahh et Beit-Teffouahh.

Au reste, nous trouvons dans le voisinage d'El-Khalil ou Hébron (à moins de deux lieues à l'ouest) une localité nommée encore de nos jours Teffouahh, et qui ne peut être que le Beit-Teffouahh de l'Ecriture (*Jos.* XV, 53), puisqu'elle est nommée auprès de Kiriat-Arbaâ, qui est Hébron (verset 54). Ce ne peut être évidemment notre Ayn-Djenim-Taffouahh qui est citée dans la même région que Iermout et Chouïkah qui sont toutes les deux à quelques lieues au nord-ouest d'Hébron. C'est donc de ce côté qu'il faudra nécessairement rechercher la localité biblique en question.

2° ENGANNIM. — Nous lisons dans le *Livre de Josué* (XIX) : — 17. *A Issakhar échut le quatrième lot, aux enfants d'Issakhar, selon leurs familles.* — 18. *Leur limite fut à Iezraël, et à Heksalout et à Sounem.* — 19. *Et à Khafarim, et à Saoun, et à Anakharet.* — 20. *Et à Hekabeit, et à Kesioun et à Abes.* — 21. *Et à Ramet, et à Ayn-Djenim, et à Ayn-Kedah, et à Beit-Fases.*

Plus loin dans le même livre nous trouvons l'énumération des villes sacerdotales attribuées dans le territoire de chaque tribu aux Lévites ; en voici un passage (XXI) : — 28. *Et de la tribu d'Issakhar, Kesioun avec ses pâturages, Daberout avec ses pâturages.* — 29. *Iarmout, avec ses pâturages, Ayn-Djenim, avec ses pâturages : (en tout) quatre villes.*

Il ne peut, je crois, rester de doutes sur l'identification de l'Ayn-Djennim de l'Ecriture sainte avec la moderne Djenin qui se trouve sur les premières pentes de la chaîne de collines qui borde à l'est la plaine de Jezraël ou d'Esdraelon (le Merdj-ebni-Aâmer des Arabes). Je copie mes notes de voyage : Rien de plus charmant, en arrivant de Na-

Digitized by Google

zareth, que Djenim. Devant nous sont des bouquets de palmiers et des vergers enclos de bois de cactus, au-dessus desquels s'élance le minaret d'une mosquée; une source vive et très-abondante répand à profusion l'eau la plus limpide dans les jardins et les prairies d'alentour. Nous côtoyons quelques instants le ruisseau qu'elle fournit, et nous entrons enfin dans Djenin au milieu de la foule des habitants accourus pour nous voir de près... En attendant le dîner, j'ai fait une promenade du côté de la mosquée, et j'ai admiré les orangers et les palmiers magnifiques qui l'entourent. La moderne Djenin, a pris la place de Ginœa, dont Josèphe (*Bell. Jud.*, III, III, 4) fait une riante description qui de nos jours est encore exacte de tout point. De l'ancienne Ginœa, il ne reste que quelques fondations de murailles en bel appareil, situées auprès de la mosquée, et que les habitants exploitent comme une carrière commode. La forme hébraïque גנים עין du nom de la localité biblique dont je m'occupe, et la présence de la magnifique source de Djenin ne me laissent pas de doute sur l'identité de ces deux localités.

La route qui de Djenin se dirige vers Naplouse entre dans un vallon assez resserré qui présente presque partout des traces non équivoques d'une antique voie pavée. De loin en loin, les rochers laissent voir quelques vestiges de travaux antiques. Ainsi, à la sortie même de Djenin, on gravit les marches d'un escalier placé au fond d'une tour nommée El-Bordj et placée à droite sur la hauteur qui domine la route. Enfin, à une lieue environ de Djenin, j'ai rencontré, à gauche du chemin, un caveau sépulcral taillé dans les flancs du rocher. Un khan assez vaste, mais d'une extrême malpropreté, sert à Djenin de logis à tous les voyageurs qui ne se soucient pas de bivouaquer, et qui aiment mieux payer les quelques piastres exigées par le khandji pour une nuit passée en commun avec les chevaux et les bêtes de toute nature.

AXAPH. — Ville de la tribu d'Aser. (*Jos.* XIX, 25.)

AZA. — Ville de la tribu d'Ephraïm. (*I Chron.* VII, 28.)

AZANOTH-THABOR, AZANOUTH-TABOUR. — Ville de la tribu de Nephthali. (*Jos.* XIX, 34.)

AZECA. — Ville de la tribu de Juda, mentionnée plusieurs fois dans les Livres saints. Du temps de saint Jérôme, l'Azeca ancienne subsistait encore dans une Azeka qu'il place entre Ælia et Eleutheropolis. Le voisinage de Socho et d'Adoullam suffit pour préciser la position d'Azeca.

AZOT, ESDOD (Esdoud). — Azot fut une des cinq grandes villes des Philistins. Saint Jérôme dit formellement qu'elle se nomme en hébreu Esdod, nom parfaitement conservé dans l'Esdoud moderne.

Elle avait un port sur la Méditerranée, appelé Maïouma (Majuma, Μαϊουμᾶς; tom. V *Concil.*, pag. 192); ce qui formait deux villes séparées au point que la ville maritime a eu son évêque distinct de l'Azot qui est dans les terres.

Josèphe dit que Azot était la limite de la tribu de Dan, du côté du midi, et que ses campagnes étaient fertiles en moissons. Hérodote en parle comme d'une grande ville de Syrie, et dit que Psammitikos l'assiégea pendant vingt-neuf ans, et que c'est le plus long siége qu'aucune ville ait soutenu. (Lib. II, cap. 157.) Strabon met les Azotiens parmi les quatre grandes nations qui sont mêlées aux Syriens. Pline, en parlant de l'agriculture de la Syrie, s'exprime ainsi (lib. XX, cap. 5) : *Syria in hortis operosissima est, indeque proverbium Græcis* : « *Multa Syrorum olera.* »

B

BAAL. — Bâal était la grande divinité des Syriens, des Moabites et des autres peuples de l'Asie occidentale. Les ruines du temple le plus célèbre qui lui ait été élevé existent encore à Bâalbeck, et ces ruines s'élèvent sur celles d'un édifice plus ancien encore, et qui doivent remonter aux premiers âges.

Bâal, c'est le soleil. Aussi les Israélites construisaient-ils toujours les hauts-lieux de Bâal sur des éminences : *Ædificaverunt excelsa Baal.* (*Jerem.* XXXII, 35.)

Achab, roi d'Israël, construisit un temple de Bâal à Samarie : il y avait autour de ce temple un bois sacré.

Joram, son fils, enleva les statues de Bâal, que son père avait fait faire.

Un des passages les plus curieux du *IIe Livre des Rois* est celui où Jéhu attire à Samarie tous les prêtres de Bâal, sous prétexte d'une solennité, et les fait tous massacrer dans le temple, qu'il fait raser ensuite et changer en latrines publiques. (*II Rois*, X, 19-27.)

BAAL. — Les *Chroniques* (IV, 33, et V, 23) mentionnent une ville du nom de Bâal, de la tribu de Siméon.

BAALA, BAALAH. — Le *Livre de Josué* donne le nom de Bâala à Kiriath-Iarim (XV, 9, 10, 11, 29). C'est donc évidemment son nom antique. Reland pense qu'il y a plusieurs Bâala ou Bâla. En effet, Josué décrivant les villes de Juda mentionne d'abord une Bâala, qu'il place entre les villages du mont Ephrom et la montagne de Seir (9, 10), c'est-à-dire au midi. Ensuite (60) il mentionne Kiriath-Bâal, autre ville située dans les montagnes centrales de la tribu de Juda.

Et la Vulgate met entre parenthèses (*Hæc est Cariathiarim, urbs silvarum*). Y aurait-il eu deux villes, dans la même tribu, portant le nom de Kiriath-Iarim? C'est peu probable.

Digitized by Google

D'un autre côté, l'arche qui avait été prise par les Philistins, lorsqu'elle fut rendue aux Israélites, se rendit à Beit-Semes (Bethsames), aujourd'hui Aïn-Schems. De Beit-Semes elle fut portée à Kiriath-Iarim. Mais celle-ci devait être la Kiriath-Iarim du centre de la tribu, voisine, par conséquent, des Bethsamites, et nullement la Bâala de la frontière méridionale.

Il faudrait conclure de ce fait que le nom de Kiriath-Iarim a été ajouté marginalement à celui de Bâala méridionale, et qu'il n'appartient réellement qu'à Kiriath-Bâal. Josué place une Bâla dans la tribu de Siméon. (XIX, 1.) Il mentionne aussi une montagne du nom de Bâala sur les frontières de la tribu de Juda. (XV, 11)

BAALAM. — Ville de la tribu de Manassé attribuée aux Lévites. (*I Chron.* VI, 70.)

BAALATH, BAALET. — Ville de la tribu de Dan. (*Jos.* XIX, 44.) Josèphe place une Βαλὲθ près de Gazara. (*Antiq. Jud.*, VIII, II.)

BAALATH-BEER-RAMATH, BAALAT-BAR.— Ville des frontières de la tribu de Siméon. (*Jos.* XIX, 8.) Il y a une Baalath mentionnée dans le *Ier Livre des Rois* (IX, 18), qui fut bâtie ou fortifiée par Salomon. Le texte dit qu'il bâtit Baalath et Palmyre, dans le désert. Quelle est cette Baalath? On a pensé que cette ville était la même que Bâalbek. Ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette opinion, c'est que le *Ier Livre des Rois* ajoute (IX, 19) qu'il bâtit dans le Liban. D'autres ont pensé que Salomon n'avait construit ni Bâalbek en Syrie, ni la grande Palmyre dans le désert, entre Damas et l'Euphrate, mais que Balaath et Palmyre étaient des villes construites sur les frontières de la tribu de Nephthali, dont toute la partie septentrionale était dans le Liban. Je ne me prononcerai pas d'une manière absolue sur cette question difficile. La possession de Bâalbek, au centre même de la Syrie, celle de Palmyre, à une si grande distance de Jérusalem, s'expliquent difficilement.

D'ailleurs, rien, dans les monuments de la partie antique de Bâalbek, ne présente l'appareil salomonien; et si le grand roi avait fait travailler à cette ville, il y aurait au moins quelques fragments d'architecture qui indiqueraient de la parenté avec l'art judaïque. Je n'y ai rien trouvé de ce genre. S'il faut s'en rapporter aux descriptions de Palmyre, il en est de même de cette ville. Ce sont là de graves raisons. Plus que cela, nous avons un document précis de la Bible qui nous donne les noms des intendants des provinces, ou préfets établis par Salomon sur toute l'étendue de ses domaines, jusque dans le Homran. Or, s'il avait eu des possessions dans le centre de la Syrie, il n'eût pas manqué d'y nommer des vice-rois ou intendants qui les eussent gouvernées.

Il est donc plus probable que les villes de Qmath, Baalath, Palmyre, furent construites à la frontière septentrionale des Etats de Salomon. Si l'on pouvait rigoureusement excepter l'une de ces villes, il faudrait dire que c'est Palmyre, qui, par son éloignement même de la Syrie, pouvait très-bien être un poste avancé dans le désert, fortifié par Salomon pour protéger les caravanes qui allaient faire le commerce dans la haute Mésopotamie.

BAAL-BERITH. — Il est fait mention de 70 sicles d'argent pris au temple de Baal-Berith, dans le *Livre des Juges* (IX, 4), et donnés à Abiméleck pour lever des troupes et se faire nommer roi de Sichem. Les temples de Baal, comme celui du vrai Dieu, avaient donc un trésor où étaient déposées des sommes envoyées en offrandes. Le texte hébreu, parlant de l'idolâtrie des Israélites à cette époque, dit : *Ils établirent sur eux Baal-Bérith.* (VIII, 33.)

BAALGAD, BAAL-DJED.—Josué (XI, 17; XII, 7; XIII, 5) fait mention d'une Baalgad dans la plaine du Liban et sous le mont Hermor, que l'on sait être cette magnifique hauteur de l'Anti-Liban qui s'avance, couvert de neige, comme un promontoire, sur la haute vallée du Jourdain, et au pied duquel est Damas. Cette Baalgad ne serait-elle pas la Baalath fortifiée par Salomon? — (*Voy.* BAALATH.)

BAAL-HASOR. — Ville de la tribu d'Ephraïm, où Ammon, fils de David, fut tué par les serviteurs d'Absalon, dans un festin que ce dernier donna à ses frères. (*II Samuel*, XIII.)

BAAL-HERMON. — Le *Livre des Juges* parle du mont Baal-Hermon. (*Jud.* III, 3.)

BAALIA, BAALIAH. — Nom de ville inconnue, citée dans les *Chroniques* (II, XII, 5).

BAAL-MEON, BAAL-MAOUN. — Ville de la tribu de Ruben. Elle fut bâtie par les Réoubénites. Plus tard, les Moabites s'en emparèrent; car Ezéchiel (XXV, 3) la compte parmi les villes moabites, et saint Jérôme, au mot de Beel-Meon, dit que c'était encore, de son temps, un grand bourg de la Moabitide. Il le place, avec Eusèbe, à neuf milles d'Hésebon.

BAAL-PHARASIN, BAAL-FARSIM (*Le seigneur des massacres*). — C'est le champ de bataille, dans la vallée des Réphaïm, où David défit les Philistins. (*II Samuel*, V, 20; *I Chroniques*, XIV, 11.)

BAAL-SALISAH, BAAL-SCHALISCHA.—Eusèbe et saint Jérôme nomment cette ville Beth-Schalischa, et la placent à quinze milles de Diospolis. Saül, cherchant les ânesses de son père, passa les montagnes d'Ephraïm, et par le pays de Salissa. Cette contrée se trouve donc indiquée, par ce double renseignement, dans le voisinage des monts d'Ephraïm : par conséquent, elle doit appartenir à la tribu de ce nom.

BAAL-THAMAR. — Voici une localité que l'on écrit également Beit-Thamar. Selon Eusèbe, elle est située près de Djebâa (Gaba) dans la tribu de Benjamin. Ce fut là que se livra la bataille des Israélites contre la tribu de Benjamin pour réclamer la dette de sang qu'ils avaient refusée au sujet de la femme du Lévite d'Ephraïm. (*II Rois*, IV, 42.)

BABEL. — Babel fut commencée dans la plaine de Sennâar, dit la *Genèse* (XI, 2, 9), et demeura inachevée; parce que le langage des hommes étant confondu, il ne leur était pas possible de s'entendre.

Les découvertes récentes faites à Ninive jet-

Digitized by Google

tent un grand jour sur les monuments assyriens. Les ruines de Babel sont maintenant retrouvées.

BABYLONE. — Babylone est une des plus anciennes et des plus célèbres villes du monde. La *Genèse* la mentionne (x, 10) et lui donne pour fondateur le fameux Nimroud, chasseur intrépide. La *Genèse* dit encore que ce même Nimroud bâtit Ninive, Resen et plusieurs autres.

Les interprètes modernes sont à peu près d'accord que ces fondations de villes doivent être rapportées non pas à un seul homme, mais à sa génération, à ses enfants. Ainsi, dans cet exemple, Nimroud voudrait dire : Nimroud et ses descendants bâtirent les villes.

On trouve dans saint Paul le nom de Babylone, employé pour désigner Rome. Et saint Jean dans l'*Apocalypse* désigne également la capitale de l'empire romain sous le nom de Babylone.

Les grandes guerres des Assyriens contre Israël, la longue captivité des tribus sur les bords de l'Euphrate ont mis des relations perpétuelles entre cette ville et les Juifs. Aussi est-ce un des noms des grandes cités orientales le plus souvent reproduit dans les Livres saints. Les prophètes surtout parlent constamment de cette ville puissante, la persécutrice et l'ennemie acharnée de Jérusalem.

On connaît le magnifique cantique des Israélites dans leur exil : *Nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone et nous avons pleuré.* (*Psal.* CXXXVI.) — Jamais la poésie n'a rien produit de plus beau.

Il faut lire dans les livres historiques de la Bible toute l'histoire de la captivité. Elle est pleine d'intérêt, et elle fait connaître la vie politique de ces grands peuples de l'Orient. C'étaient constamment des guerres qui dépeuplaient des régions entières, et emmenaient les habitants en esclavage. Les Romains ne firent pas autrement de Jérusalem après la destruction de la ville par Titus.

BAHOURIM, BEROM. — Bahourim, ville située sur une montagne au delà de Béthanie en allant vers le Jourdain, dans la tribu de Benjamin. (*II Sam.* III, 16.)

BALA. — *Voy.* SEGOR.

BALA. — *Voy.* BAALA.

BALAAM. — Ville de la tribu de Manassé qui fut concédée aux Lévites. (*II Chron.* VI, 70.)

BALAATH, BAALAT. — On compte trois Balaath : l'une dans la tribu de Juda, l'autre dans la tribu de Dan, la dernière dans la tribu de Siméon. (*Jos.* XIX, 44 ; *II Chron.* VIII, 6.)

BALOTH, BAALOUT. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 24.)

BAMOTH, BAMOUT. — Vallée, dans le pays de Moab, où passèrent les Israélites. (*Num.* XXI, 19, 20.)

BAMOTH-BAAL, BAMOUT-BAAL. — Ville de la tribu de Siméon. (*Jos.* XIII, 17.)

BANE, BENI-BARAK. — Ville de la tribu de Dan. (*Jos.* XIX, 45.)

BARACH. — Ville de la tribu de Dan. (*Jos.* XIX, 45.)

BARAD. — La *Genèse* indique entre Cadès et Barad la fontaine où s'arrêta Agar fuyant sa maîtresse. (XVI, 14.)

BARASA. — Ville de Moab mentionnée dans le *Ier Livre des Machabées.* (V, 26.)

BASAN. — Basan était une vaste contrée entre le Jourdain, le torrent Iaboc et l'Hermon. Og, roi de Basan, était d'après la Bible le dernier des descendants de la race des géants qui avaient autrefois occupé ce pays : *Cunctaque Basan vocatur terra gigantum.* (*Deut.* III, 13.) Cette race avait dû s'éteindre peu à peu. La demi-tribu de Manassé eut en partage le royaume de Basan. Edraï, une des villes importantes du royaume de Basan, subsiste encore dans Edreï, à moins qu'on ne préfère voir cette ville dans Edhra-Zara placée au centre du Hauran.

Isaïe parle des chênes de Basan. Il devait y avoir de belles forêts, si l'on juge par les jolis bois que l'on traverse en allant de Saled à Banias. La rive orientale du Jourdain devait être boisée.

BASCAMAN. — Ville de la tribu de Gad où Tryphon massacra Jonathas et ses fils, frère et neveux de Juda Machabée. (*I Mach.* XIII, 23.)

BASCATH. — Ville de Judée mentionnée par Josué. (XV, 39.)

BASIOTHIA, BEZIOUTIAH. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 28.)

BATHUEL, BETOUEL. — Ville de la tribu de Siméon. (*I Chron.* IV, 30.)

BATHURIM. — Probablement BAHOURIM. (*Voy.* ce mot.)

BEELPHEGOR, BAAL-FAOUR. — Divinité que les Moabites adoraient sur le mont Phégor. C'est toujours le Baal oriental, le soleil.

Les filles des Moabites étant venues par le conseil de Balaam dans le campement des Israélites au désert de Tsin, les invitèrent à leurs fêtes religieuses et les initièrent à Beelphegor.

Le peuple se laissa entraîner, et la Bible dit : *Israël fut initié à Beelphegor.* (*Num.* XXIII, 3.)

BEEL-SEPHON. — Montagne du désert sur les bords de la mer Rouge, où séjournèrent les Israélites. (*Exod.* XIV, 4.)

BEELZEBUB, BAAL-SEFOUN (*Talm. vet.*, BAAL-ZEBOUB, *Le seigneur de la mouche*). — Ce Baal est encore le Baal oriental qui avait un temple à Ekron (Accaron). Parmi les grands reproches adressés à Jésus par les Juifs était celui-ci, de chasser les esprits par Beelzébub prince des démons. Jésus daigna leur répondre qu'il n'était pas possible que Beelzébub se chassât lui-même. (*Matth.* XII, 24-30.) C'est un des traits de la grande puissance de l'instinct de superstition sur les peuples.

BEER, BAR. — Josué cite une localité du nom de Beer, qu'il appelle Baalath-Beer-Ramath. Maundrel qui a vu El-Bireh près de Jérusalem a pensé que c'était le Beer de l'Ecriture ; mais il s'est trompé : cette dernière ville était de la tribu de Judas pendant que la El-Bireh moderne est au nord de Jérusalem.

BEEROTH. — Eusèbe place cette ville à sept milles de Nicopolis. Saint Jérôme corrigeant Eusèbe la place à sept milles de Jérusalem,

Digitized by Google

exactement dans l'emplacement de l'El-Bireh moderne dont j'ai visité les ruines antiques avec tant d'intérêt. Le savant Reland avait d'abord accepté la rectification de saint Jérôme et identifié Beeroth (Barout) avec l'El-Bireh moderne. Mais il est revenu sur sa première opinion et a cru définitivement que Beeroth devait se trouver au septième mille sur la route de Jérusalem à Emmaüs (Eleutheropolis). Les raisons qu'il donne ne m'ont pas convaincu, et je persiste avec saint Jérôme à placer Beeroth à El-Bireh, par cette raison puissante qu'il n'y aurait aucune localité hébraïque du nom de Beer ou Bir qui pût s'identifier avec l'El-Bireh moderne, et que les ruines importantes qui s'y trouvent indiquent nettement une ancienne ville biblique contemporaine au moins de Salomon. L'appareil de la grande piscine d'El-Bireh est maintenant le même que celui de la piscine probatique à Jérusalem.

Il existe aujourd'hui à El-Bireh les ruines encore imposantes d'une église latine. Ce fut à El-Bireh, selon les traditions chrétiennes, que la Vierge reconnut que l'Enfant Jésus n'était pas avec elle ni avec personne de sa parenté.

BEHEMOTH. — Animal énorme décrit par Job. (XL, 10.) Les uns pensent que c'est l'éléphant ; les autres l'hippopotame. *Il mange le foin comme le bœuf; il va paître dans les montagnes, et les bêtes des champs viennent jouer autour de lui.* Ces expressions peuvent s'appliquer à l'éléphant. Le verset suivant : *Il dort sous l'ombre dans le secret des roseaux et dans les lieux humides*, se rapporterait plutôt à l'hippopotame. Du reste, ce passage de Job est d'une grande beauté, n'importe de quel grand animal de la création il ait voulu parler.

Cette poésie hébraïque est d'une élévation qu'on ne saurait trop admirer.

BEL. — Divinité assyrienne. C'est évidemment la même que Baal. Les prophètes parlent aussi de Bel. (*Dan.* XIV, 2)

BELMA. — Ce fut le campement d'Holopherne près de Béthulie. (*Judith.* VII, 3.)

BELMEN. — Tertre dans les montagnes qui avoisinent Jéricho. J'ai trouvé les ruines considérables d'une ville que les Arabes nomment El-Melâeb. Il serait d'un extrême intérêt de reconnaître la ville antique à laquelle appartiennent ces ruines qui signifient *le lieu où l'on joue !* Le sens de ce nom lui-même donne immédiatement à penser que les Arabes, entendant appliquer à cette localité un nom assez voisin d'un mot de leur langue, comportant un sens qui le rendait facile à graver dans leur mémoire, l'auront altéré, sans scrupule, pour se l'assimiler. Voyons donc s'il est possible de trouver quelque nom qui puisse être rapproché de notre Melâeb.

Nous lisons dans *Livre de Judith* (IV, 4) que les Juifs envoyèrent des émissaires à Beit-Horon, à Belmen et à Jéricho, pour engager les habitants à mettre leurs villes en état de défense, afin de fermer à l'ennemi, c'est-à-dire aux Assyriens conduits par Holopherne, l'accès de la Judée par les routes qui y conduisaient à travers les montagnes. La version latine écrit le nom de cette localité Baalmaim. Au chapitre VII-3 du même livre, il est question d'une Βελθίμ que Reland considère comme la même, en conséquence de quoi il propose de lire dans les deux passages Βελθίμ ou, si l'on préfère, Βιλμὶν. L'ennemi pouvait s'approcher par la vallée du Jourdain, puisque Jéricho est l'une des villes auxquelles recommandation est faite de se tenir sur ses gardes et de fermer le passage aux Assyriens. En tournant Jéricho, qui commandait la route ordinaire de cette ville à Jérusalem, une armée d'envahissement pouvait aisément gagner le passage étroit et difficile, il est vrai, sur lequel sont assises les ruines considérables d'El-Melâeb, et cela devenait d'autant plus pratiquable, qu'une route publique, dont j'ai reconnu les restes évidents, occupait très-certainement les défilés qui précèdent El-Melâeb. Cette seule considération me porte à rechercher dans El-Melâeb la Βελμὶν du *Livre de Judith*. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce nom, grâce à la permutation toute naturelle de B en M et réciproquement, aura pu devenir Μελὲιν, et de là à Melâeb il y a si près qu'il est tout simple de penser que les Arabes ont transformé ce nom, dont ils ne comprenaient pas le sens, puisqu'il n'en avait pas, en Malâeb, qui avait un sens qui leur était tout à fait familier.

Je n'ajouterai plus qu'un mot au sujet du passage du *Livre de Judith*, c'est qu'il résulte de la mesure prise par les Juifs envoyant des émissaires à Beit-Horon et à Jéricho, que deux corps d'armée distincts menaçaient Jérusalem, en suivant, l'un la route par les plateaux, et l'autre la route de la vallée du Jourdain. Au reste, une semblable mesure était commandée par la prudence pour un capitaine qui tenait à ce que son armée trouvât sur son chemin les subsistances nécessaires. Jeter une multitude de soldats sur un seul et même point à la fois, c'était ruiner le pays, en s'affamant ; diviser cette multitude en plusieurs corps opérant simultanément par des routes différentes, c'était diviser les forces de la défense, en subvenant à tous les besoins de l'attaque. En résumé, les ruines placées à El-Melâeb sont incontestablement à cheval sur une route antique qui, de la vallée du Jourdain, conduisait dans le haut pays à Jérusalem. Le *Livre de Judith* nous parle d'une Belmen qui était certainement une place forte établie sur une route semblable, peu éloignée de Jéricho ; je propose donc de voir cette Belmen dans les ruines d'El-Melâeb.

BELUS. — Le fleuve du Bélus est une toute petite rivière qui prend sa source dans la partie sud-ouest du Liban en face de Saint-Jean d'Acre. Il reçoit auprès de la ville deux autres cours d'eau, dont le principal vient de la grande plaine de Saint-Jean d'Acre que l'on traverse en allant à Safourieh. Josèphe l'appelle Βηλεύς, et il le place à deux stades de Ptolémaïs. Pline consacre à ce fleuve un article très-important et que je dois discuter : *Pars est Syriæ quæ Phœnice vocatur, finitima Judææ intra montis Carmeli radices*

Digitized by Google

paludem habens quæ vocatur Cendevia. Ex ea creditur nasci Belus amnis quinque mill. pass. spatio in mare perfluens juxta Ptolemaidem coloniam. Lentus hic currit, insalubri potu, sed cæremoniis sacer, limosus, vado profundus. Nonnisi refuso mare arenas fatetur : fluctibus enim volutatæ nitescunt, detritis sordibus. Tunc et marino creduntur astringi morsu, non prius utiles. Quingentorum est passuum non amplius littoris spatium, idque tantum multa per sæcula gignendo fuit vitro. (PLIN., lib. XXXVI, c. 65, n. 26.) Et il ajoute (lib. V, c. 19) : *Rivus Pagida sive Belus vitri fertiles arenas parvo littori miscens.*

Ajoutons à ces passages de Pline celui-ci de Tacite (*Hist.*, lib. V) : *Et Belus amnis Judaico mari illabitur circa cujus consitæ arenæ admisto nitro in vitrum excoquuntur. Modicum id littus, sed egerentibus inexhaustum.*

Ces textes si intéressants constatent la présence sur les rives et à l'embouchure du Bélus d'un sable broyé finement par les eaux de la mer qui a une grande facilité de vitrification. Jusque-là ces caractères peuvent aussi bien convenir au Bélus qui se jette dans la mer près de Saint-Jean d'Acre, qu'au Kisson, qui s'y jette au pied du Carmel. Mais ce qui ne convient nullement au Bélus, c'est la description si détaillée de Pline qui met le fleuve fournissant ces sables précieux au pied du Carmel.

Quant au marais de Cendevia, il n'est indiqué par aucun géographe, à moins que ce ne soit le terrain bas et marécageux de la plaine de Saint-Jean d'Acre. Je serais donc tenté de regarder le Kisson comme le fleuve situé au pied du Carmel fournissant les sables à verre si célèbres de l'antiquité.

Reland fait remarquer que les talmudistes appellent Piga ou Puga ce même fleuve que Pline appelle Pagida. Il rappelle aussi que le verre en grec se nomme ὕελος et ὑαλὸς qui ont beaucoup de rapport avec le nom de Bélus.

Tout le sable du golfe de Saint-Jean d'Acre est probablement apte à la fabrication du verre comme celui des bords du Bélus. Le Bélus est aujourd'hui appelé Nahr-Naman.

BENEIAACAN. — C'est la vingt-huitième station des Israélites dans le désert. (*Num.* XXXIII, 31, 32.)

BEN-ENNOM, BEN-HINNOM, GE-ENNOM (vallée des enfants de Hinnom).—Cette vallée célèbre est au midi de Jérusalem, et va s'unir à angle droit à la vallée de Josaphat. Elle est encore aujourd'hui plantée de beaux arbres ; mais le terrain est en général inculte.

Je n'ai pas la prétention de décrire ici les innombrables caves sépulcrales que l'on rencontre dans le flanc méridional de la vallée de Hinnom. Il faudrait un volume entier pour le faire. Certainement l'immense nécropole dont on retrouve à chaque pas les traces dans cette vallée, date de l'époque où les Jébuséens étaient maîtres du pays. Après eux, les Israélites ont confié les restes de leurs pères aux mêmes rochers, et les mêmes tombes, devenues, plus tard encore, celles des Chrétiens maîtres de la ville, ont, depuis la destruction du royaume latin de Jérusalem, cessé de changer de maîtres et d'occupants ; on n'y trouve même plus d'ossements épars, et de la ville des morts, les morts seuls ont disparu, tandis que leurs demeures sont quelquefois à peu près intactes. Il faut donc attribuer aux Musulmans la violation des sépultures chrétiennes qui avaient été établies dans des tombes occupées, il y a tant de siècles, par les Hébreux et avant les Hébreux par les Jébuséens.

Le caractère général des tombeaux de la vallée de Hinnom est extrêmement simple : une porte carrée, et d'ordinaire assez basse, donne accès dans une chambre sépulcrale, contenant une ou plusieurs couchettes en arceau, un ou plusieurs fours à cercueil. Souvent d'autres chambres se relient à la première, et à voir le nombre des niches qu'elles contiennent, on est immédiatement conduit à cette conclusion, que l'on se trouve dans des tombeaux de famille.

Les sépulcres les plus simples sont ceux qui se rapprochent du Bâl-el-Khalil ; ceux qui couvrent la pointe de rocher qui domine à la fois la vallée de Hinnom, la vallée de Josaphat et l'Ouad-el-Ayn qui va rejoindre très-promptement l'Ouad-en-Nâr, sont en général beaucoup plus vastes et plus soignés. Ceux-ci sont-ils plus anciens ou plus modernes que les autres ? Je l'ignore, et je pense qu'il serait fort difficile de le préciser.

Me voyant dans l'impossibilité de décrire avec détails toutes les caves sépulcrales que j'ai visitées en ce point, je me bornerai à en décrire quelques-unes, et seulement celles qui m'ont paru mériter une attention plus sérieuse.

Le plus remarquable de tous ces tombeaux est malheureusement en fort mauvais état aujourd'hui, c'est celui qui est connu sous le nom de retraite des Apôtres, et qui fut, pendant les croisades, transformé en une sorte d'ermitage où vécurent de pieux cénobites. Des peintures bysantines se voient encore au plafond du vestibule, aussi bien que dans les chambres qui suivent et qui sont assez humides. La paroi du fond du vestibule a été violemment brisée, de sorte que la porte primitive a été remplacée par une baie plus large; plus aisément franchissable sans doute, mais sans la moindre apparence de régularité. Dans la paroi de gauche est taillée une sorte de niche en arceau. Les chambres qui suivent ont toutes leurs parois entaillées de fours et de couchettes à cercueil. Ce qui mérite dans ce sépulcre une attention toute spéciale, c'est la frise qui surmonte l'entrée du vestibule ; c'est une frise dorique, offrant huit métopes portant chacune un ornement différent, en guise de patères, et séparées les unes des autres par des triglyphes, qui peuvent plus exactement être appelés des diglyphes, puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes seulement. Les deux métopes intermédiaires portent pour ornement deux grappes de raisin, identiques de formes ; une grappe principale est flanquée de deux grappillons qui retombent à droite et à gauche. Des fleurons et des rosaces diverses garnissent les autres métopes.

Digitized by Google

La tradition veut que cette cave sépulcrale ait servi de refuge aux apôtres, après que le Christ eut été arrêté au jardin des Oliviers ; mais rien absolument ne prouve que cette tradition mérite confiance.

Assez près et à l'ouest de ce tombeau, qui est ouvert sur une plate-forme de rocher, on rencontre une rampe assez rapide qui conduit au fond d'une tranchée fort étroite, puisqu'elle n'a guère plus d'un mètre trente centimètres de largeur, encombrée de plantes grimpantes, et aboutissant à une charmante petite porte qui donne accès dans un caveau sépulcral que je n'ai pu visiter en détail, à cause des difficultés que présente l'encombrement de l'orifice. Un vestibule, en forme de niche, de trente centimètres de profondeur et de soixante-treize centimètres de largeur, est percé, au fond, d'une petite porte de quarante-huit centimètres de largeur, et en cintre un peu surbaissé. Le sommet de cette porte est distant de soixante-dix centimètres du plafond du vestibule ; celui-ci est encadré par un cordon façonné en tore, et qui fait, à droite et à gauche du sommet, deux crossettes en saillie de cinq centimètres sur les montants. Au-dessus du cordon à crossettes se montre un petit fronton formé d'une doucine de neuf centimètres de largeur, dont toute la partie inférieure, de trois centimètres, manque à la base du triangle. Celui-ci est garni extérieurement d'un cordon plat de cinq centimètres de largeur, rachetant, par un biseau de deux centimètres de largeur, la face du rocher. La hauteur du tympan est de trente-cinq centimètres, et la base a une largeur de soixante centimètres. Le sommet du fronton est garni d'une sorte de crête dont le dessin peut seul rendre compte.

Cette petite porte, qui a une élégance réelle, devait être encadrée entre deux pilastres dont il ne subsiste qu'un seul, celui de droite. Le chapiteau de ce pilastre est assez étrange. Au-dessous d'un petit tailloir, de six centimètres de hauteur, vient une sorte de doucine de neuf centimètres de hauteur, et dont la courbe inférieure a dégénéré en ligne droite. Au-dessous de celle-ci, trois filets plats d'un centimètre de largeur, et en retraite l'un sur l'autre d'un centimètre, viennent se rattacher au corps du pilastre qui n'a guère plus d'un centimètre de saillie sur la face du rocher. Enfin deux larges entailles, pratiquées dans les parois de la niche faisant fonction de vestibule, ont servi nécessairement à effectuer la clôture du caveau sépulcral.

Une autre entrée de sépulcre présente une porte de deux mètres de largeur au sommet et de deux mètres dix centimètres à la base. Une marche de quinze centimètres conduit au sol du vestibule, en avant duquel est ouverte une fosse dans le rocher, parallèlement à la largeur de la porte. Celle-ci est ornée d'un encadrement à crossettes, formé de deux listels de sept centimètres de largeur, reliés par une doucine de huit centimètres de largeur. De la plate-forme de roc, sur laquelle est assise la porte, jusqu'au sommet de la moulure encadrant la baie, il y a deux mètres cinquante centimètres. A un mètre trente centimètres au-dessus du sol, la porte présente à droite une large entaille, et à gauche à la même hauteur, trois autres entailles beaucoup plus petites, qui ont dû servir à la clôture du monument.

Au fond du vestibule s'ouvre une porte carrée fort basse, conduisant dans deux chambres qui se suivent sur le même axe ; la dernière a deux mètres cinquante centimètres de profondeur, sur trois mètres de largeur. Au fond est une couchette sépulcrale, surmontée d'un arceau d'un mètre quatre-vingts centimètres de longueur.

Une autre porte, à peu près semblable à celle que je viens de décrire, en diffère en ce que ses piédroits sont verticaux. C'est la porte elle-même qui fait vestibule, d'un mètre de profondeur ; elle a un mètre quatre-vingt-dix-sept centimètres de largeur, et elle est encadrée d'une large moulure à crossettes, de vingt-six centimètres de largeur totale, formée d'un listel supérieur de six centimètres de largeur, et d'un listel inférieur de huit centimètres, séparés par une doucine de douze centimètres de hauteur ; la saillie des crossettes est de huit centimètres. Au fond de la baie, et à un mètre dix centimètres au-dessous du plafond, est une petite porte encadrée par une plate-bande de dix centimètres de largeur. Là des encastrements irréguliers, pratiqués dans le roc au-dessus de la porte, témoignent que celle-ci a été garnie d'une sorte d'avant-corps, dont il est impossible de deviner la nature.

Un des faits les plus curieux qui puisse se consigner à propos des tombeaux de la vallée de Hinnom, c'est leur parfaite analogie, leur identité, veux-je dire, avec les caves sépulcrales de plusieurs nécropoles étrusques, et entre autres de celle qui occupe toute la vallée de Castel-d'Asso, près de Civita-Vecchia. J'ai comparé les magnifiques dessins recueillis dans cette nécropole par mon ami, M. Albert Lenoir, et j'ai été frappé d'étonnement, en retrouvant les mêmes portes évasées à la base, avec encadrement à crossettes, qui distinguent les tombeaux de la vallée de Hinnom. Il serait difficile de voir, dans cette similitude, un simple effet du hasard, et là, sans aucun doute, existe la trace d'un fait très-curieux de l'histoire des races humaines.

J'ai remarqué à une autre entrée de sépulcre une petite fenêtre très-allongée, et en forme de meurtrière arrondie au sommet, garnie d'un cadre de même forme, le tout ayant trente-cinq mètres de largeur. Cette petite fenêtre, qui était destinée à donner du jour au vestibule, porte, à droite et à gauche, quatre petits encadrements de barreaux, probablement de fer, qui devaient former une sorte de grillage devant la baie. Je ne doute pas que cette petite ouverture n'ait été pratiquée par quelque pieux cénobite qui aura cherché un asile dans cette tombe. En effet, nous verrons un peu plus loin que les caves sépulcrales de la vallée de Hinnom ont eu souvent cette destination.

Digitized by Google

Dans une muraille de rocher offrant des traces de montants d'un très-bel encadrement, mais dont il ne reste que la base, j'ai trouvé un petit retrait en cul de four demi-circulaire, de deux mètres de diamètre, et offrant à l'intérieur, sur son pourtour, une banquette très-commode, de cinquante centimètres de largeur. A environ un mètre à gauche de ce retrait la muraille de rocher fait un retour d'équerre, et présente immédiatement un second retrait de dimensions identiques avec le premier. C'étaient sans doute des endroits où l'on venait se reposer ou se réfugier, soit contre le soleil, soit contre la pluie, mais plus probablement contre le premier.

Enfin j'ai encore remarqué dans les rochers de la vallée de Hinnom une étrange console dont je vais donner la description, mais que je ne saurais assigner à aucun usage probable. Dans un enfoncement assez profond, d'un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, et entièrement taillé de main d'homme, se voit une console d'un mètre de largeur et d'un mètre de saillie, venant expirer contre le fond du roc, par une courbe assez peu sentie, et portant à sa partie supérieure une large entaille rectangulaire, de trente centimètres de largeur, comprise entre deux joues de trente-cinq centimètres d'épaisseur chacune. A droite et à gauche de la console, la crête du rocher porte deux entailles ayant servi d'encastrement à des poutrelles. Tout ce travail grossier aurait-il été entrepris pour attacher une sorte de *velarium*, une simple tente contre les ardeurs du jour? J'avoue que cela me paraît bien invraisemblable. S'il n'a pas été question là de *velarium*, qu'a-t-on voulu faire? Je serais bien enchanté qu'on voulût me l'apprendre.

Un peu en arrière des curieuses tombes avec encadrement à crossettes, se voit un édifice ayant un toit en terrasse, et deux ouvertures donnant jour à l'intérieur; il est connu sous le nom de Haq-ed-Damm (le prix du sang), et non, je crois, le champ du sang. C'est là, dit-on, le champ qui fut acquis des trente deniers qui avaient payé la trahison de Judas. Ce qui est plus sûr, c'est que cet endroit servait, à époque des croisades, sous le nom corrompu de Chaudemar, à l'inhumation des pèlerins qui mouraient dans les hôpitaux de Jérusalem. Impossible aujourd'hui de pénétrer dans ce monument, dont le sol est à une dizaine de mètres en contre-bas. Par les fenêtres dont j'ai parlé, on distingue des caveaux funéraires et de très-belles arcades construites en pierres de taille, parfaitement appareillées et d'apparence romaine. Schultz a pensé que ce monument sépulcral pourrait bien n'être que le tombeau du grand prêtre Ananus, dont parle Josèphe, à propos des lignes de circonvallation de Titus. (*Bell. Jud.*, V, XIII, 2.) Williams admet cette identification, et je ne saurais mieux faire que de l'adopter aussi.

J'ai dit plus haut déjà que, dans la vallée de Hinnom, les excavations funéraires étaient moins soignées, moins ornées, à mesure que l'on se rapprochait de l'ouest, c'est-à-dire de la naissance même de la vallée. Là ce sont de simples portes carrées qui donnent accès dans les chambres sépulcrales. Mais là, en revanche, se présente assez fréquemment, au-dessus des portes d'entrée, une inscription composée des mots :

+ ΤΗC ΑΓΙΑC CIΩN.

Cette inscription a été commentée de bien des manières déjà. Les uns y ont vu un indice de haute antiquité; mais ceux-là n'ont tenu aucun compte de la forme des caractères grecs employés, forme qui dénote une époque bien voisine de la fin de l'empire bysantin, c'est-à-dire, très-probablement, celle du royaume latin de Jérusalem. D'autres, et en tête feu Schultz, ont supposé que cette inscription dénotait simplement que les caves sépulcrales, qui en sont munies, étaient des sortes de fosses communes, constituant un cimetière qui appartenait à l'église du mont Sion, devenue aujourd'hui la mosquée d'Ednaby-Daoud. D'autres inscriptions plus spéciales et plus développées, appliquées au-dessus de l'entrée de quelques caves de même genre, ont paru indiquer aux mêmes antiquaires que les caves qui les portaient étaient des lieux particuliers de sépulture.

Cette théorie est fort ingénieuse sans doute, mais elle croule d'elle-même en face d'une tombe qui porte, à la fois et dans le même corps d'inscription, le texte particulier et le texte général qui désignerait l'église de Sion. Je suis donc, je l'avoue, dans l'impossibilité d'admettre l'opinion de Schultz et j'aime mieux croire que dans la sainte Sion désignée, il faut voir le paradis, c'est-à-dire le refuge des élus dans la vie d'outre-tombe, dont la porte du caveau sépulcral était pour eux l'entrée.

Quoi qu'il en soit, je vais reproduire ici les deux seules inscriptions que j'ai rencontrées. D'autres m'ont échappé, et je le regrette d'autant plus vivement, que les copies qui en ont été publiées jusqu'ici laissent à peu près tout à désirer. Il est vrai que les traductions que l'on a données sont bien plus déplorables encore que les copies. Le lecteur va en juger.

Une cave sépulcrale, à laquelle on arrive par quelques marches grossièrement taillées dans le rocher, porte, au-dessus de l'entrée, l'inscription suivante :

+ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕ
ΡΟΝΘΕΚΑΑΜΑΡΟΥ
ΑΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ
C

« Monument réservé en particulier à Thecla, fille de Marulfe, allemande. » J'ignore ce que peut être le sigma très-apparent rejeté au-dessous et à droite de la dernière ligne. Voici maintenant les copies publiées jusqu'ici, par Scholz (en 1822) et postérieurement par Krafft.

Scholz.	Krafft.
ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕ	+ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕ
ΡΟΝΘΕΚΑΑΙΥ.Ρ€	ΡΟΝΘΕ ΚΑΑΝΔΡΟΝ
ΑΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ	ΑΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ
+ S C	Ç

Digitized by Google

Voici la traduction que Krafft a jointe au texte : « Ceci est le tombeau de dix hommes différents, d'Allemagne. » On conviendra sans difficulté, j'espère, que cette traduction est d'une bouffonnerie transcendante : aussi Villiams, qui la rapporte (*Holy city*, vol. I supplément, p. 58), en fait-il bonne justice. Voici ses propres expressions : And all that I can venture to assert positively is, that either his decipherment, or his translation, or, more probably, both, are grossly erroneous.

Krafft publie une seconde inscription que je n'ai pas vue et qu'il a trouvée dans la cave sépulcrale nommée retraite des Apôtres. Je la reporterai d'après lui.

ΘΗΚΗΔΙ ΗΓϑΜS
ΑΦ€S ΜΟΝΑCΤΗΡS
Θ€ΚΑΑS ΤϑΒΕΝΑS
SEPAI ΤϑΓ€ΘΡ
ΓΙϑ +

Voici la reconstruction et la traduction que Krafft donne de ce texte :

ΘΗΚΗ ΔΙΑΦΕΡΩΝ ΘΕΚΑ ΑΝΔΡΩΝ ΗΓΟ ΥΜΕΝΩ ΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΥ ΤΟΥ ΒΕΝΑΣ ΤΟΥ ΓΕΟΡΓΙΟΥ :

« Tombeau de dix hommes différents, supérieurs du monastère de Benas, de Georges. » Je me permettrai de modifier cette très-amusante traduction de la manière suivante : « Tombe réservée de Thécla, sainte hégoumène du monastère de filles de Saint-Georges. » Est-ce la même Thécla que celle de l'inscription rapportée plus haut ? Je ne le pense pas : à moins que Krafft ne se soit trompé, et que les deux inscriptions n'appartiennent, la première à la porte d'entrée, et la seconde à un four à cercueil du même caveau. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une tombe particulière : Θήκη διαφέρουσα, de Thécla, ἱερᾶς ἡγουμένης, sainte supérieure du monastère de filles (Deïr-el-Benat) de Saint-Georges. Où était ce monastère sous le vocable de saint Georges ? Je l'ignore. On se rappelle qu'il y a, près des vasques de Salomon, un Deïr-el-Benat, ou couvent ruiné de filles, placé, par conséquent, assez près del-Khoudr, c'est-à-dire monastère également ruiné de Saint-Georges. Notre Thécla fut-elle supérieure de ce couvent, un peu éloigné de Jérusalem, il faut le dire ? Je n'en sais rien.

Krafft et, d'après lui, Villiams publient une autre inscriptiou du même cimetière ; elle est ainsi conçue :

+ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦ€ΡΟΤΗΝ
ΑΦΟΥΡΟΜΙΙΣΑΓΙΑCCΙΩΝ.

Et Krafft la traduit : Tombeau de différents hommes de Rome, appartenant à la sainte Sion. Evidemment cette traduction n'a pas le sens commun. J'ai moi-même retrouvé cette inscription, et bien que j'y aie mis toute la patience nécessaire, je n'ai pu déchiffrer que les mots suivants :

+ ΜΝΗΜΑΔΙΙ....ΡΟΤΗΙ
ΤΗC. ΓΙΑCCΙΩΝ

C'est dans cette inscription, que je ne me charge pas, du reste, de compléter, que je trouve un fait en opposition avec la théorie de Schultz (10). Celui-ci a publié une dernière inscription tirée de la même nécropole et qui semble avoir échappé jusqu'ici à tout autre qu'à lui. La voici :

ΜΝΗΜΑΔΙΑΦ€ΡΟΝΤΑΤΟΥ€ΥΤΗ
ΝΟCΟΝΟΜΙΟΥΤΟΥΠΑΤΡΟC
ΑΓΟCΟΥ.....

Il me paraît très-probable que cette inscription tumulaire a été mal copiée, probablement à cause de son mauvais état de conservation. Je ne chercherai donc pas à la reconstituer.

J'ai maintenant passé en revue les faits les plus intéressants qui se rattachent à la nécropole de la vallée de Hinnom. Je me bornerai à dire que les excavations sépulcrales qui la constituent, après avoir primitivement été taillées pour être des tombeaux, furent plus tard transformées en asile de pieux cénobites, qu'elles servirent à cet usage pendant plusieurs siècles et que, plus tard encore, elles reprirent leur destination première et furent employées à la sépulture des Chrétiens de Jérusalem (11).

BENJAMIN, Ben-Iemin, tribu d'Israël. — Cette tribu tire son nom de Ben-Jamin, le douzième et dernier des enfants de Jacob. On peut lire dans la *Genèse* l'histoire de ce fils dernier-né d'Israël.

La tribu de Benjamin eut pour partage la contrée de la terre de Kénâan. Ses limites au levant étaient la mer Morte et le Jourdain, au midi la tribu de Juda, sur les limites indiquées dans le *Livre de Josué ;* au nord la tribu d'Ephraïm, et au couchant la tribu de Dan. Jérusalem, l'ancienne Iebous, devenue la ville principale de tout le royaume d'Israël, se trouvait à la limite extrême de la tribu de Benjamin, puisque la vallée de Hinnom, qui touche le pied du mont Sion, sur lequel s'éleva la cité de David, sert de limite à Juda et à Benjamin. On lit dans les *Juges* (xx, 1 et suiv.) la terrible vengeance que les enfants d'Israël tirèrent sur les Benjamites de l'injure faite à un Lévite dont les habitants de Djebâa (Gabaa) avaient outragé la femme. Il est très-remarquable que dans cette circonstance les usages modernes des tribus arabes furent exactement observées. Les Israélites s'adressèrent d'abord à la tribu entière de Benjamin en disant : *Donnez-nous les hommes de Gabaa qui sont coupables de ce crime infâme, afin qu'ils meurent et*

(10) Faudrait-il, par hasard, lire · ΜΝΗΜΑ ΔΙΑΦΕΡΟΝ ΤΗ ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΣΙΩΝ? En ce cas, l'opinion de Schultz, bien loin d'être en désaccord avec cette inscription, serait au contraire démontrée par elle.

(11) Dès 600, les tombes de la vallée de Hinnom étaient des ermitages, ou cellules de moines (Antonius Placentinus Ugolini. *Thes.*, t. VII, p. mccxvii.) — Edrisi, qui a écrit sa *Géographie universelle* vers le milieu du xiie siècle, dit : « Au midi de cette source (Siloé) est le champ qui fut acheté par le Messie pour la sépulture des étrangers. Non loin de là sont un grand nombre de maisons creusées dans le roc, et habitées par des cénobites. » Ainsi donc, en 1150, c'est-à-dire pendant la durée du royaume latin de Jérusalem, les tombeaux antiques de la vallée de Hinnom servaient généralement à de pieux reclus.

Digitized by Google

que le mal soit banni d'Israël. Les Benjamites refusent de satisfaire la vindicte publique. Ils deviennent complices du crime des Gabaïtes, et toutes les tribus exigent d'eux la dette du sang. On procède exactement de la même manière aujourd'hui entre les tribus arabes, et lorsque je traversais la belle plaine d'Esdrelon, au pied du Thabor, je remarquai que le sol était marqué des traces d'une nombreuse cavalerie. J'appris que c'était un village arabe qui venait de passer, de retour d'une expédition militaire contre un autre village pour demander satisfaction d'une dette de sang.

BEON, BAAN.— Ville de la tribu de Ruben, selon Eusèbe. (*Num.* XXXII, 3.)

BERA, BARAH.—Ville de la tribu d'Ephraïm. (*Juges*, IX, 21.)

BEREA. — Ville que Eusèbe place à huit milles au nord d'Eleutheropolis (Beit-Gibrin.) Il y a une Bérée ville de Macédoine où saint Paul et Silas prêchèrent l'Evangile avec beaucoup de succès. (*Act.* XVII, 10.)

BEROTHA. — Ville de Galilée près de Caidese. Ezéchiel en fait mention (XLVII, 10), ainsi que l'historien Josèphe (*Ant. Jud.* V, 1.)

BERSCHEBA, BIR-SEBAA, BERSABEE. — Disons de suite qu'il y a une Bersabée mentionnée souvent par Josèphe et qu'il écrit Βηρσαβά, Βερσουβί et Βερσαβέε. Il la place aux limites de la Galilée inférieure et de la Galilée supérieure. (*Bell. Jud.*, III, II, II, XXV.) La Bersabée, si souvent citée dans les Livres saints qu'elle était devenue proverbe pour indiquer l'étendue des tribus d'Israël de Dan à Bersabée, était située au midi de la tribu de Siméon. C'était encore une ville importante au temps de saint Jérôme, puisqu'il nous apprend que de son temps elle était devenue le chef lieu d'une des présidences de la Palestine.

Guillaume de Tyr (*Hist.*, l. XIV, c. 22) la place à douze milles d'Ascalon, et il dit que de son temps elle s'appelait Beth-Gabril (la maison de Gabriel) ; mais c'est une erreur de Guillaume de Tyr. Cette position est trop occidentale par rapport à Hébron. — Bersabée était au midi à vingt milles de Hébron. —Nous pouvons certainement l'identifier avec la Bir-Seba, située dans l'Ouad-es-Seba qui fait suite à l'Ouad-el-Khaht, dans la direction méridionale de Hébron.

BESECATH, BASKAT. —Ville de la tribu de Manassé. (*II Rois*, XXII, 1.)

BESOR, fleuve. — Le Bésor, situé sur les limites de la tribu de Siméon et de Juda, dans la direction du levant au couchant, va se jeter dans la Méditerranée, au-dessous de Ghazzeh (Gaza); la vallée qu'il suit près de la mer s'appelle l'Ouad-Scheniah.

BESSAR, BEIT-SOUR, ville. — Beit-Sour, le Bessar de la Vulgate, est un village au nord de Hébron, à peu de distance de Halhoul. Il en est fait mention dans Josué. (XV, 58.) Il n'y a pas de doute sur cette identification.

Beit-Sour était dans la tribu de Juda, dans la partie montagneuse. C'était une forteresse qui défendait la Palestine du côté de l'Idumée. Josèphe qui la nomme Βηθσοῦρ dit qu'elle fut assiégée par Antiochus Eupator. Le *IIe Livre des Machabées* (XI, 5), place une citadelle de ce nom à cinq stades de Jérusalem.

La tradition rapporte que c'est à la fontaine de Beth-Sour que fut baptisé l'eunuque de la reine Candace.

BETE, BETHAH. — Ville de Adarzer, roi de Saba. (*II Sam.* VIII, 8.)

BETEN. — Ville de la tribu d'Aser. (*Jos.* XIX, 25.)

BETH-ACHARAM. — Ville de la tribu de Juda. (*II Esdr.* III, 14.)

BETHANAN, BEIT-HANIN? — Ville indiquée dans le *Ier Livre des Rois.* (IV, 9.)

BETHANATH, BEIT-AANET. — Ville de la tribu de Nephthali. (*Jos.* XIX, 38.) Eusèbe place au mot de Bethanath une ville du nom de Batanaia, située à quinze milles de Césarée ; et il dit qu'il y avait là des eaux salutaires. Pour accepter la leçon proposée par Eusèbe, remarque Reland, il faudrait mettre Diocésarée, au lieu de Césarée. Autrement Bethanath que nous savons de la tribu de Nephthali, ne serait pas sur le territoire de cette tribu.

BETHANIE pour BETHABASA. — Il est fait mention dans la Vulgate d'une Béthanie au delà du Jourdain où saint Jean baptisait. (*Jean.* I, 28.)

Il y a longtemps que Suidas a fait une correction sur ce texte de saint Jean, ainsi gâté par quelques copistes. Il n'y a jamais eu de Béthanie au delà du Jourdain. Le lieu dont parle saint Jérôme, et où baptisait le précurseur du Christ est *Bethabara*, qu'on a pris pour *Bethania.*

Il serait important de faire cette correction, du moins par une note, aux éditions latines de l'évangéliste saint Jean. Les éditions grecques, notamment l'Elzevir de 1658 d'Amsterdam, porte Βηθαβαρᾶ. Il est vrai que la faute avait été commise par des exemplaires grecs que la Vulgate n'a fait que traduire.

BETHANIE. — Au levant de Jérusalem et au pied du mont des Oliviers est le village d'El-Aazarieh, partagé par la route qui conduit à Jéricho.

A droite de la route sont quelques rares habitations et un petit édifice religieux musulman ; à gauche, au milieu des maisons du village, paraît une tour carrée, exactement semblable, pour la construction, à la tour de David. C'est donc, sans aucun doute, un monument militaire qui date de l'époque des rois de Juda.

El-Aazarieh, c'est incontestablement Béthanie dont il est si fréquemment question dans les saints Evangiles. Saint Jean (II, 18) nous apprend que Béthanie était éloignée de quinze stades de Jérusalem, ce qui fait un peu moins de deux milles. Saint Marc (II, 1) dit que Béthanie était située contre le mont des Oliviers. Epiphanius (*Adversus hæreses*, lib. I) fait observer que l'antique voie publique, qui conduisait de Jéricho à Jérusalem, passait par Béthphagé, Béthanie et le mont des Oliviers. L'Evangile de saint Luc nous dit très-

Digitized by Google

positivement (XXIV, 50) que : *Le Christ ayant conduit ses disciples de Jérusalem à Béthanie, leur y donna sa bénédiction, et que pendant qu'il les bénissait, il s'éleva vers le ciel.* Ce passage me paraît tout à fait concluant contre la tradition qui place si loin de Béthanie le lieu où s'effectua l'ascension de Notre-Seigneur. Reland a déjà relevé cette erreur palpable, et il a eu parfaitement raison de le faire. Saint Jérôme, dans son *Onomasticon*, dit que Béthanie est située à la seconde borne milliaire à partir de Jérusalem, et sur le flanc du mont des Oliviers, ce qui est tout à fait exact.

C'est à Béthanie qu'eut lieu la résurrection de Lazare, et il est bien probable que le nom moderne El-Aazarieh, du village de Béthanie, n'a jamais eu d'autre origine que le miracle qui s'opéra, au vu et au su de tous les habitants, sur le corps de Lazare.

Il n'est question qu'une seule fois de cette localité dans l'Ancien Testament. Et encore il s'agit seulement des Béthanites. Peut-être même des Béthamites. (*Jud.*, II, 33.) Etaient-ils des habitants de Bethanoth dont il est question dans Josué? (XV, 59.)

Et cependant Béthanie est certainnement une localité hébraïque. La construction de sa tour remonte assurément à l'époque de Salomon ou des rois de Juda ses successeurs.

BETHANOTH, BEIT-AANOUT. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 59.)

BETHARABA, BEIT-HAARABAH. — Ville de la tribu de Benjamin sur la frontière de Juda. (*Jos.* XV, 6.)

BETHARAN, BEIT-HERAM.— Ville bâtie par la tribu de Judas. (*Jos.* XIII, 27.)

BETH-ASMOTH, BEIT-ASMOUT ? — Localité mentionnée dans Esdras. (VII, 28.)

BETHAVEN. — Localité de la tribu de Benjamin où l'on adorait une idole. Le prophète Osée dit: *Les habitants de Samarie ont adoré les vaches de Bethaven.* (*Ose.* X, 5.) L'emplacement le plus probable de ce lieu s'était entre Jéricho et Bet-El.

Josué et les Rois parlent de la solitude de Bethaven. Josué place cette ville à l'orient de Bet-El. (*Jos.* VII, 2.)

BETHBERA, BEIT-BERAH. — Localité de la tribu d'Ephraïm près du Jourdain. (*Jug.* VII-24.) C'était là que saint Jean-Baptiste baptisait. (*Joan.* I, 28.) (*Voy.* BÉTHANIE mis à tort dans la Vulgate pour Bethabara.)

BETHBERAI, BEIT-BERAI.—Ville de la tribu de Siméon. (*I Chron.* IV, 31.)

BETH-BESSEN, BEIT-BESSEN. — Lieu de la tribu de Benjamin dans le désert. (*I Mach.* IX, 62.)

BETHCHAR. — (*Voy.* BETHSUR.)

BETH-CHOGLAH, BEIT-HADJLAH. — A peu de distance du Jourdain, dans la direction de Jéricho, est une belle fontaine entourée de broussailles et d'arbres nains. C'est l'Ayn-Hadjlah. Là, sans aucun doute, exista la cité biblique nommée dans l'Écriture Beit-Hadjlah (Beth-Choglah des traductions de la Bible).

Beit-Hadjlah était une ville de la tribu de Benjamin. (*Jos.* XVIII, 21.) — Les villes de la tribu de Benjamin, par familles, furent : Jéricho, Beit-Hadjlah (בית חגלה) et Amik-Kaziz. — D'après le nom arabe moderne de ce lieu il est bien clair que le nom hébraïque n'a pas été le moins du monde altéré. Quant à l'existence d'une cité biblique auprès de l'Ayn-Hadjlah, elle est, pour moi, démontrée par la présence de gros cubes de mosaïque primitive, que j'y ai ramassés, et auxquels le savant Robinsonn'a pas fait attention, puisqu'il déclare qu'autour de la fontaine, il ne reste aucune trace de localité antique, quoiqu'il soit démontré pour lui que là fut Beit-Hadjlah de l'Ecriture sainte. Cette ville biblique était sur la limite de la tribu de Juda et de la tribu de Benjamin, puisque nous lisons dans Josué (XV) : — 5... *et la limite du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain.* — 6. *La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hârbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Réouben.*

La limite méridionale de la tribu de Benjamin est ainsi décrite dans Josué (XV,19) : — *La limite passait du côté de Beit-Hadjlah, au nord; la limite aboutissait à la langue de la mer Salée au nord, à l'extrémité méridionale du Jourdain : voilà la limite du sud.* — Enfin, saint Jérôme, au mot *Area-Alad*, cite une Bethagla, qui était éloignée de Jéricho de deux milles, et de trois milles du Jourdain. C'est très-certainement la cité biblique qui était bâtie autour de l'Ayn-Hadjlah.

BETH-DAGON, BEIT-DADJAN.—Le *Livre de Josué* place une localité de ce nom aux limites de la tribu d'Aser. (XIX, 27.) Les *Machabées* nomment Beth-Dagon le temple de Dagon à Esdod (Azot), ce que signifie en effet le mot *Maison de Dagon*. C'était la grande divinité des Philistins, et ce Dagon était pour eux le dieu du froment, le dieu des moissons, ce que signifie le mot *Dagon*.

BETHEL, BEIT-EL (*Beitin*). — Beit-El est une des villes antiques les plus souvent mentionnées dans les Livres saints. Il n'y a pas à mettre en doute que la localité moderne qui la remplace ne soit Beitin.

Quand on suit la route de Jérusalem à Naplouse, on passe sur des arasements de murailles construites en blocs énormes, et par conséquent d'une grande antiquité. L'apparence actuelle de Beitin est aussi misérable que possible. Quelques cahutes délabrées et inhabitées, quelques pans de murs d'une église, placée à l'extrémité sud du village, voilà tout ce qu'on aperçoit du chemin. Ce chemin traverse un plateau fort étrange et sur lequel se voient des roches affectant des formes si bizarres, que je me suis très-sérieusement demandé si la nature seule les leur avait données. Quelques-unes de ces roches semblent façonnées comme des sortes de champignons monstrueux, d'autres comme des espèces de tribunes en plate-forme. J'ai quelque idée que si l'on étudiait à loisir cette étrange localité, on y trouverait assez promptement la preuve que la main de l'homme

Digitized by Google

a passé par là : mais à quelle époque? Dieu le sait!

Le premier nom de cette ville fut Louz ou Louzah (לוּז et לוּזָה), ainsi que nous l'apprend la *Genèse* (XXVIII), 19). Elle était de la tribu d'Ephraïm, mais sur la frontière même de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 13.) — De là la limite se dirigeait vers Louz, à côté de Louz, vers le midi; c'est Beth-el; la limite descendait à Atarouth-Adar, sur la montagne qui est au sud de Beth-Horon l'inférieure. — Le *Livre de Josué* (XVI), décrivant la limite septentrionale de Benjamin, s'exprime ainsi : — *S'étendant de Beth-el à Louz* (מבית־אל לוּזה) *et passant par la limite de l'Arki Atharout.* — Ce dernier verset semble très-nettement faire deux localités distinctes de Louz et de Beth-el; et cependant la *Genèse* (XXVIII, 19) dit expressément : — *Il* (Jacob) *nomma ce lieu Beth-el, et Louz était à la vérité le nom ancien de la ville.* — Rosenmüller a essayé de lever cette difficulté, en disant que le lieu où dormit Jacob, et qu'il nomma Beit-el, était auprès de Louz, et non à Louz même. Cela est possible, et j'aime mieux accepter cette interprétation que d'admettre dans le texte sacré une contradiction aussi flagrante.

Le nom moderne Beitin, je dois le faire remarquer en passant, est identique avec le nom ancien Beit-el à cause de la permutation, si fréquente pour les Arabes, du *Lam* en *Noun* et réciproquement.

C'est à Beit-el qu'eut lieu le célèbre songe prophétique de Jacob. (*Genèse*, XXVIII, 19.) Son aïeul Abraham avait campé à l'orient de Beit-el, sur la montagne, et il y avait déjà élevé un autel à Jéhovah. (*Genèse* XII, 8.) Beit-el fut un des lieux où Samuel allait, d'année en année, pour gouverner le peuple d'Israël. (*I Sam.* VII, 16.) Jéroboam y fit placer un veau d'or. (*I Rois*, XII, 29.) Il institua la fête de cette idole, lui sacrifia lui-même, et établit à Beit-el un collége de Cohenim (verset 32). *Un prophète vint alors et s'écria* (*I Rois*, XIII, 2) : *Autel! autel! ainsi a dit l'Eternel : Voici : un fils naîtra à la maison de David; son nom sera Josias; il immolera sur toi les Cohenim des hauts lieux, qui font des encensements sur toi, et on brûlera sur toi des ossements humains.* — Jéroboam, étendant la main, voulut faire arrêter le prophète, et sa main se dessécha immédiatement : mais à la prière du prophète, il la recouvra. Ce fut ce même prophète qui, malgré l'ordre exprès de Dieu, ayant accepté le pain et l'eau d'un autre prophète qui demeurait à Beit-el, fut tué par un lion chemin faisant, lorsqu'il s'en retournait chez lui. (*I Rois*, XIII.) Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (XXIII, 15-16) comment la prophétie fut littéralement accomplie par le roi de Juda Josias.

Après la captivité, Beit-el fut repeuplée par les Juifs revenus de Babylone. (*Esdras*, II, 28; *Néhémie*, VII, 32, XI, 31.) Beit-el fut fortifiée par Bacchides, au temps des Machabées (*I Mach.* II, 50; Jos., *Ant. Jud.*, XIII, I, 3), et prise par Vespasien, dans l'expédition où il soumit la Gophnitique et l'Acrabatène. (*Bell. Jud.*, IV, IX, 9) Ce prince y laissa une garnison, avant de marcher sur Jérusalem. Eusèbe nous dit que Beit-el est au douzième mille, sur la route qui conduit de Jérusalem à Sichem (ou Naplouse), et cette mesure paraît très-exacte. L'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* mentionne cette ville sous le nom de Béthar. Voici le texte même : *Inde* (*a Neapoli*) *millia* XXVIII, *euntibus Hierusalem, in parte sinistra est villa quæ dicitur Bethar* (*alias Bethel*); *inde Hierusalem* M. XII. On voit que le pèlerin, qui d'ailleurs était contemporain d'Eusèbe, compte comme celui-ci. Saint Jérôme enfin nous dit dans l'Onomasticon, au mot Agaï : *Bethel... usque hodie parvus licet vicus ostenditur.* Depuis lors il n'en est plus question dans les écrivains du moyen âge. Le Rév. Robinson, qui a bien étudié les ruines de Beitin, est néanmoins convaincu que cette ville a recouvré une nouvelle existence après le temps de saint Jérôme, et très-probablement à l'époque des Croisades.

BETH-EMEC, BEIT-HAAMIK. — Ville de la tribu d'Aser. (*Josué*, XIX, 27.)

BETHER. — Montagnes de la tribu de Benjamin; le *Livre des Cantiques* (II, 17) parle des petits des chevreaux sur les montagnes de Bether.

BETH-GAMUL, BEIT-DJAMOUL. — Ville de la tribu de Ruben, dans le pays des Moabites. (*Jerem.* XLVIII, 23.)

BETH-IESIMOTH, BEIT-IESMOUT. — Ville de la tribu de Ruben. (*Josué*, XIII, 20.)

BETH-LE-RAOTH, BEIT-LEBAOUT. — Ville de la tribu de Siméon. (*Josué*, XIX, 6.)

BETHLEHEM, BEIT-LEHM. — Il y avait dans la tribu de Zabulon une Beth-Lehm que quelques-uns ont prise pour Béthulie. (*Josué*, XIX, 15.)

BETHLEHEM, BEIT-LEHM. — Beit-Lehm est une des localités bibliques les plus intéressantes par leurs souvenirs. J'y arrivai le 5 janvier au soir, et dès le lendemain je me mis à étudier la contrée, aidé de mes compagnons de voyage.

Avant huit heures du matin nous étions à la besogne. D'abord, nous nous sommes mis en quête des monuments du voisinage. Un jeune Arabe me signale une inscription en caractères inconnus pour lui, et qui se trouve sur une grosse pierre voisine du tombeau de Rachel : ce sont deux kilomètres à faire pour aller, et autant pour revenir; mais, chemin faisant, nous devons rencontrer les citernes antiques, nommées Biar-Daoud (les puits de David), et rien que cela vaut la peine que nous fassions quelques pas en arrière. Guidés par l'enfant qui connaît l'inscription en question, nous partons. Le soleil est radieux, et bien qu'il ait gelé de façon que la route soit couverte de glace, il est impossible de trouver un temps plus favorable pour marcher.

Nous nous arrêtons d'abord aux puits de David. Ils sont au nombre de trois, et taillés dans le roc vif. Nous levons le plan des rigoles qui relient les orifices entre eux, et

Digitized by Google

nous trouvons de nombreux petits cubes de mosaïque qui nous démontrent que ces puits ont joui, dans l'antiquité, d'une certaine réputation. Pourquoi ce nom de Biar-Daoud? Faut-il les considérer comme les puits où trois braves soldats du saint roi vinrent lui chercher de l'eau? Je suis presque tenté de le croire, quoique ces puits soient situés à cinq ou six cents mètres de la Beit-Lehm moderne.

La fontaine actuelle de Beit-Lehm est bien à la sortie même du village, tout près du couvent et sur le penchant de la colline. Est-ce là la citerne située à la porte de la ville, et où les soldats de David vinrent puiser de l'eau? c'est possible encore. Seulement je dois faire observer que le nom de Biar-Daoud semble rattacher aux citernes que nous visitons le fait curieux que je viens de rapporter.

Pendant qu'un de mes compagnons achève de prendre toutes les mesures indispensables pour avoir un plan exact de ce monument, je cours en hâte au tombeau de Rachel, alléché que je suis par l'espérance de trouver une inscription peut-être curieuse, et à coup sûr peu connue. Nous arrivons ainsi à l'aqueduc antique qui conduit les eaux à Jérusalem, et sur l'un des blocs de recouvrement de cet aqueduc, connu des Arabes sous le nom de Qanat-el-Tchouffar (*), on me montre un seul mot, écrit en lettres de dix centimètres de hauteur, et du XIIe siècle, à en juger par leur forme; c'est le mot *Strozi*. Serait-ce le nom de quelque croisé italien, de l'un des ancêtres de l'illustre famille florentine des Strozzi? je ne me charge pas de le décider.

Puisque je suis là, autant profiter de l'occasion pour étudier la construction de l'aqueduc. Le canal, taillé dans des blocs enterrés, est recouvert par d'autres blocs qui s'enchevêtrent à l'aide de petits arceaux circulaires, alternativement en saillie et en creux, et de dix centimètres d'épaisseur. Les blocs ont un mètre de largeur, de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix centimètres de hauteur, et le canal proprement dit a cinquante centimètres de largeur. On ne peut m'apprendre d'une manière bien précise où aboutit cet aqueduc. L'enfant qui m'accompagne prétend qu'il relie les Bourak, c'est-à-dire les fameuses vasques de Salomon, à la ville de Jérusalem où il apporte leurs eaux. Quoique dépouillé presque partout de son revêtement, cet aqueduc conduit encore de l'eau très-pure, que je vois puiser et boire à la main par les passants.

J'entre ensuite dans l'enclos du tombeau de Rachel, et je n'y trouve qu'un petit oualy très-moderne blanchi à la chaux, et dont les murailles sont couvertes d'inscriptions tracées à la hâte par des visiteurs musulmans ou juifs. Tout ceci vu, nous songeons à regagner le couvent.

Nous avions reçu des Pères de Terre-Sainte un excellent accueil. Ils savaient notre arrivée à Jérusalem, et l'on s'empressa autour de nous. Le Révérendissime, qui est le supérieur des Pères, s'était rendu à Bethlehem pour célébrer la grande solennité de Noël. Nous le vîmes pontifier avec les insignes d'un évêque, la mitre et la crosse. Le patriarche latin était en Europe.

L'office du soir qui précède Noël fut chanté dans l'église du couvent qui joint le sanctuaire de la grande église.

Cette église est dédiée à sainte Catherine. Elle est petite et sans aucun intérêt. Les Latins ont un escalier qui de là conduit à la chapelle souteraine de la Nativité. Ils peuvent encore s'y rendre par la chapelle latérale du nord de la grande église (transsept), où se trouve une porte qui donne sur le cloître des Latins, et dont ils ont la clef. Les Latins ne possèdent pas autre chose dans les sanctuaires de Bethlehem. Ils ont encore une porte qui donne entrée dans la grande nef, que se sont réservée exclusivement les Grecs; et les Latins peuvent passer par cette petite porte, et sortir par la grande porte de l'église.

Nous assistâmes à cet office du soir. Lorsqu'il fut terminé, on commença la procession à la grotte de la Nativité. Il est d'usage que chaque pèlerin reçoive un cierge, dont l'extrémité est aplatie et porte l'empreinte d'un sceau. Ces cierges deviennent un précieux souvenir. Nous conservâmes les nôtres avec soin, nous les avons apportés en Europe

Les Peres distribuèrent en même temps de petits livres latins, où se trouvent toutes les prières des stations. Cette procession, faite ainsi à la lueur des cierges, au chant de quelques pauvres religieux et de jeunes enfants de chœur, avec le pêle-mêle, dans ces étroits souterrains, des pèlerins étrangers et des bons fidèles de Bethlehem, eut un grand charme pour moi. Ce n'était pas solennel dans le genre de nos cérémonies d'Occident; mais il y avait de la grâce dans ce laisser aller de la famille chrétienne parcourant, avec le sentiment d'une piété fervente, l'humble crypte qui fut le berceau de l'Enfant-Dieu.

Je vais décrire ce précieux sanctuaire, complétement creusé dans le rocher.

On y descend de deux côtés. Ces deux entrées ont dû donner autrefois la seule lueur qui pût pénétrer dans cette caverne.

La petite abside, où se trouve l'étoile, est le lieu où Marie mit au monde le divin Enfant. Et l'on voit à côté l'étable où l'Enfant fut placé après sa naissance. Le reste de la grotte se prolonge, formant une petite nef creusée dans le rocher, à la voûte de laquelle sont suspendues un grand nombre de lampes. De cette nef, un corridor étroit et tortueux conduit à quatre cryptes, où se trouvent les tombeaux de saint Jérôme, de sainte Paule, de sainte Eustochie sa fille, et de saint Eusèbe, abbé. La dernière de ces cryptes est celle où se retirait saint Jérôme pour traduire la Bible. Elle avait une ouverture à l'occident.

La grotte de la Nativité est fort petite. L'abside où est l'étoile a deux mètres onze centimètres de largeur.

(*) C'est-à-dire, aqueduc des infidèles.

Digitized by Google

L'étable, qui est de forme irrégulière, a quatre mètres quarante-huit centimètres dans sa plus grande longueur, et trois mètres seize centimètres dans sa largeur.

La grotte entière, en y comprenant la nef depuis la petite abside, a seize mètres de longueur sur deux mètres soixante de largeur.

La forme complétement irrégulière de cette crypte est à mes yeux une preuve qu'on n'a pas touché au plan primitif. La place où la Vierge se trouvait a été creusée en demi-coupole pour y placer l'autel. Quelques travaux de soutènement ont été exécutés. Une colonne qui supporte un arceau de voûte, est évidemment du temps de la réparation. Le pavé et les parois sont de marbre gris veiné de blanc. La voûte était autrefois entièrement couverte de mosaïques, dont il ne subsiste plus rien. Le rocher des voûtes se voit partout, notamment à l'étable, où le rocher forme plafond.

A part ces travaux, le monument se montre avec tous les caractères de son antiquité. Nous avons dans les écrivains des premiers siècles quelques documents précieux sur la grotte de la Nativité, qu'ils appellent une caverne, *specus*, *spelunca*. Le plus ancien de tous, le martyr saint Justin, atteste que « Joseph se retira dans une certaine caverne, voisine de la bourgade de Bethlehem (12). »

Le texte d'Origène n'est pas moins précieux, parce qu'il constate, comme un fait très-connu, que les habitants du pays qui n'ont pas embrassé le christianisme reconnaissent et disent eux-mêmes qu'un *certain Jésus*, que les Chrétiens adorent, est né dans cette même caverne que l'on montre à Bethlehem (13).

Au commencement du IVe siècle, du temps d'Eusèbe, on montrait le champ où avait eu lieu l'enfantement de la Vierge, mot important, qui fixe hors de la ville le lieu de la nativité (14).

Arrive ensuite le pèlerin de Bordeaux, de l'an 333, qui nous apprend que Constantin fit bâtir une basilique à Bethlehem (15).

Enfin saint Jérôme, qui eut le bonheur de passer à Bethlehem ses plus belles années, mentionne fréquemment la grotte sous le nom de caverne, *specum Salvatoris*, et une fois sous le nom d'un trou creusé dans la terre pour être le lieu où naîtrait le Créateur des cieux (16).

Ces documents émanent d'écrivains graves, qui tous avaient vu ou habité la Palestine. L'identité du lieu de la naissance du Sauveur est donc clairement établie, et c'est la caverne petite et irrégulière qu'on vénère aujourd'hui sous la magnifique basilique de Constantin.

S'il n'y a pas de doute possible sur le lieu de la nativité, il n'en n'est pas de même du lieu où se fit l'adoration des mages. La tradition veut que ce soit dans l'étable elle-même.

Pour cela, il faut rigoureusement supposer que Marie, après la naissance de l'Enfant, ne quitta pas cette caverne, où la nécessité l'avait fait entrer pour avoir un abri. Or les mages ne vinrent à Bethlehem que douze jours après la nativité; et le texte de l'Evangile dit que, *Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère : « Intrantes domum. »* (*Matth.* II, 11.) D'autre part, le cardinal Cajétan fait une remarque importante. Lorsque les anges annoncent aux bergers que le Sauveur est né dans la ville de David, ils leur indiquent l'étable comme le lieu où ils trouveront l'Enfant enveloppé de langes. Ce lieu était donc connu des bergers comme étant la grotte ou l'étable ouverte, placée hors de la ville; car il y avait des étables dans les autres maisons, et l'indication de l'ange eût été insuffisante, si ce mot n'eût pas tout appris aux bergers.

J'ajouterai qu'il en est de même du mot logement ou hôtellerie dans lequel Marie et Joseph ne trouvèrent pas de place (17). C'était l'hôtellerie publique, le khan de Bethlehem, tel qu'il se voit dans toutes les villes de l'Orient, Jérusalem, Damas, etc. L'écrivain sacré parlant de la même manière de l'étable et de l'hôtellerie, il faut en conclure que la grotte était un lieu de refuge situé hors de la ville, où pouvaient se retirer les bergers et les troupeaux.

Maintenant, y a-t-il quelque vraisemblance que Marie fût restée pendant douze jours dans ce trou ténébreux, jusqu'à l'arrivée des mages? Joseph était-il tellement pauvre qu'il ne pût se procurer un autre asile? Le khan demeura-t-il encombré pendant douze jours, au point que Marie n'y trouva pas de place? Quoique la tradition de l'adoration des mages dans la grotte soit constante et appuyée par le plus grand nombre d'autorités des Pères, surtout de saint Jérôme, il est difficile de l'admettre. Saint Epiphane pense que ce ne fut pas dans la grotte, mais dans une autre maison que le Seigneur fut visité par les mages. (EPIPHAN., *Adv. hæres.*) C'est aussi l'opinion de Théophylacte et de quelques commentateurs des Evangiles.

A cette première difficulté résolue, se joint une seconde au sujet de la crèche. Etait-elle

(12) « Nato autem tunc puero in Bethlehem, quia Joseph in vico eo non habuit quo diverteret, in specum quemdam, vico proximum, concessit. » Ce texte est précieux en raison de son antiquité.

(13) « In Bethleem speluncam ostendit ubi ille sit natus, quod utique et in illis locis percelebre est, ut apud eos quidem qui a fide sunt alieni fama et nomine circumfertur eadem in spelunca Jesum quemdam quem Christiani adorant et demirantur genitum esse. »

(14) Agrumque demonstrantes ubi Virgo enixa infantem posuit. » (*Demonstr. evang.*, lib. VII, cap. 5.)

(15) « Ibi basilica facta est jussu Constantini. »

(16) « Ecce in hoc parvo foramine cœlorum Conditor natus est. » (HIERON., *Epist. ad Marcellam.*)

(17) *Reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.* (Luc. II, 7.)

Digitized by Google

en pierre? était-elle en bois? A Rome, dans une chapelle de Sainte-Marie-Majeure, on vénère une crèche en bois, qu'on dit être celle de Bethlehem. Les écrivains de l'antiquité chrétienne qui ont parlé de cette crèche, le *præsepe* proprement dit qui se place dans le *præsepium*, lieu de la crèche, ont dit qu'elle était de pierre, et c'est l'avis de Quaresmius, qui rappelle à cette occasion un beau passage de saint Jean Chrysostome.

Dans un sermon sur la nativité, il se plaint qu'on ait remplacé la crèche de terre par une crèche d'argent, regardant comme plus précieuse celle qu'on avait enlevée que celle qu'on avait substituée par honneur (18). Et le bon gardien de Terre-Sainte ajoute ce que nous répétons fréquemment nous-mêmes, hommes des temps modernes, qui comptons pour peu de chose dans les Lieux saints la décoration et les enjolivements : « Saint Chrysostome trouvait plus gracieux et plus beau de baiser cette crèche nue, que de la voir couverte d'une lame d'argent, parce que toute nue elle excite davantage la piété et la dévotion (19). »

Il n'y a aujourd'hui qu'une voix pour déplorer qu'on ait défiguré tant de monuments précieux par cette manie de les rendre plus beaux, de les décorer de marbre, de les couvrir de lames d'argent. Cela s'est fait dans les Lieux saints dès les premiers temps. Le saint Sépulcre se composait de deux chambres sépulcrales. Il n'y a plus que les débris de la seconde. Mais ce ne sont pas les ennemis des Chrétiens qui ont détruit la première. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, prêchant dans la basilique de la Résurrection, nous apprend que ce fut sainte Hélène elle-même, lorsqu'elle éleva ce beau monument, qui fit disparaître la première chambre pour décorer l'autre avec plus de richesse.

Ce qui reste aujourd'hui des roches sacrées du Golgotha et du Sépulcre du Sauveur est peu considérable, tant les réparateurs, depuis les architectes de sainte Hélène jusqu'à ceux des derniers temps, en ont fait disparaître de précieux fragments ! Mais il conviendrait, si les églises chrétiennes accomplissaient leur réunion et qu'il n'y eût plus à Jérusalem de querelles de possession entre les communions diverses, qu'on mît à nu ces roches saintes, et qu'on les entourât de grilles de bronze doré, qui les protégeraient contre le pieux vandalisme des pèlerins.

Je dois ajouter à ces détails sur le noble sanctuaire de la Nativité, quelle était la forme de l'étoile d'argent placée sous l'autel, dans le lieu même où se trouvait Marie.

Cette étoile d'argent fut dérobée par les Grecs, il y a peu d'années, un jour où les Latins ne surveillaient pas la chapelle inférieure. Je vis l'encastrement qui la retenait dans un marbre blanc qui pave la petite abside. L'étoile avait quatorze rayons ; au centre était une pierre de porphyre, entourée d'un cercle de lames d'argent, sur lequel étaient gravées ces lettres latines :

HIC DE VIRGINE MARIA JESVS CHRISTVS NATVS EST.

Quaresmius remarque que le pavé en marbre blanc est un peu brisé. Il pense que les Frères ont voulu arrêter par ce moyen la cupidité des Turcs. L'étoile d'argent aurait été, ce me semble, une plus forte tentation.

L'étoile a cinquante-cinq centimètres de longueur, et le cercle intérieur vingt et un centimètres.

Au-dessus de l'étoile est une table de marbre blanc servant d'autel. Une peinture, au fond de l'abside, représente la Vierge à genoux, les mains jointes, devant son nouveau-né. Joseph contemple ; les anges chantent la gloire de Dieu ; les bergers adorent, et le bœuf et l'âne réchauffent de leur haleine l'Enfant qui crie dans sa crèche. Ce sujet était autrefois représenté en mosaïque.

La chapelle de la Crèche est plus basse de trois degrés que le reste de la grotte.

Remontons dans l'église haute. C'est un des beaux monuments du christianisme, et probablement le plus ancien qui ait été aussi intégralement conservé. A part les mosaïques notablement endommagées qui la couvraient tout entière, mais qui sont d'une époque moins reculée, vous avez une basilique constantinienne, telle que l'Eglise les construisit après son triomphe sur le paganisme. Le monument est complet : nef, transsept, absides, baies, colonnes, rien n'a été changé. En supprimant le mur construit par les Grecs pour clore le chœur et le séparer de la nef, disposition inintelligente, mais qui est aussi pratiquée dans nos églises, vous apercevez le monument dans toute sa magnificence. Nos pèlerins latins n'ont pas tari dans leurs justes éloges de cette grande basilique.

Guillaume de Baldensel l'appelle une église très- dévote et très-belle, et dit qu'il n'en a jamais vu de pareille dans le monde (20).

Adrichomius, dans son Théâtre de la Terre-Sainte, tient le même langage sur la splendeur et l'élégance de cet édifice (21).

Et le Fr. Brochard du mont Sion assure qu'il n'a jamais entendu personne lui avoir dit qu'il en existe une plus dévote dans l'univers entier (22).

Bède et Adamnanus parlent comme eux. Et je dois expliquer ici ce que ces écrivains ont entendu par une église dévote. Ils ont voulu dire : portant au sentiment religieux ; ce que nos modernes appellent l'*art chrétien*. Le beau, pour eux, a donc été dans l'effet religieux produit par le monument. Or, je

(18) « Nos quasi pro honore tulimus luteum, et posuimus argentum : sed mihi pretiosius est quod ablatum est. »

(19) « Cuique gratiosius et grandius erat ipsum nudum videre et osculari, quam argento opertum, quia magis nudum ad devotionem et pietatem excitabat. » (*Elucid. Terr. sanct.*, t. II, pág. 330.)

(20) « Devotissima et pulcherrima ecclesia apparet mihi, quod unquam magis generosam ecclesiam viderim in hoc mundo. »

(21) « Cujus quidem ædificii ea magnificentia est, splendor et elegantia, ut quod huic compares toto terrarum orbe non invenias. » (Apud Quaresm.)

(22) « Ita devotam sicut Bethleemitanam. » (Apud Quaresm.)

Digitized by Google

suis parfaitement de l'avis de mes bons vieux pèlerins. L'architecture de la basilique constantinienne à Bethlehem est un art très-religieux, très-chrétien. Et il faut que les théories exagérées de l'école moderne sur l'incomparable supériorité de l'art gothique aient fortement perverti le goût, pour que les voyageurs voient maintenant avec indifférence cette précieuse basilique.

Pour moi, quelque merveilleuse qu'ait été à mon regard l'apparition de Sainte-Sophie, je la trouve, comme type d'art chrétien, bien inférieure à la basilique de Bethlehem.

Elles sont inondées l'une et l'autre de lumière, ce qui est l'idée génératrice de l'Eglise chrétienne, chasser les ténèbres du sanctuaire, mettre la lumière à la place des ombres, et l'amour à la place de la terreur qui fabriqua les dieux (23). Elles entassent la foule devant l'autel par la largeur des nefs, de telle sorte que la table mystique du sacrifice chrétien se trouve au centre de l'assemblée, partagée inégalement : le clergé, moins nombreux, dans l'abside, la partie noble de l'église, du haut de laquelle l'evêque, père de la famille chrétienne, préside, assis sur son siège ; les fidèles, dans les nefs, sans distinction de places pour le rang et la fortune, si ce n'est pour les sexes, qui, en Orient, ne se sont jamais mêlés dans les églises.

Mais l'idée primitive est à Bethlehem dans toute sa pureté. L'art est un traducteur fidèle ; il reflète comme un miroir la pensée religieuse des temps où il a été conçu ; et déjà à Sainte-Sophie l'esprit byzantin domine ; l'éclectisme se fait jour. On a compilé, ramassé, dans le sacré et le profane ; et pour les architectes de Justinien, on sent bien que la basilique primitive est trop simple ; leur christianisme s'est déjà paré.

Quand les architectes chrétiens demanderont à l'homme qui a beaucoup comparé de monuments religieux, dans les deux grandes régions du vieux monde, quel est le style type qui rappelle le plus parfaitement l'idée chrétienne, qui s'harmonise complétement avec la donnée de l'Eglise constituée après l'âge apostolique, il leur dira : Prenez la basilique constantinienne à Bethlehem, et vous aurez cet art type du christianisme.

La basilique de Bethlehem était précédée d'une cour carrée, l'*atrium*, probablement décoré d'un rang de colonnes formant portique. Les murs de cet *atrium* existent encore à fleur de sol, et le vieux plan de Quaresmius les indique très-exactement. Trois citernes pour les baptêmes, selon le rite de l'immersion, sont au centre de l'*atrium*. Le pèlerin de Bordeaux, contemporain de ces monuments, nous apprend que de pareilles citernes avaient été construites auprès de la basilique du Saint-Sépulcre (24).

Les murs de l'*atrium* correspondent aux murs mêmes de la basilique. De là on entre dans le vestibule. Il règne dans la largeur des nefs, mais divisé en trois compartiments. Ce vestibule est nu, sans magnificence. Il n'a rien qui puisse le faire comparer à celui de Sainte-Sophie, qui, à lui seul, forme une immense galerie. Une seule porte donne entrée dans l'église. Elle est carrée, et décorée seulement d'une large corniche saillante, formée de plusieurs moulures superposées. Sainte-Sophie a conservé ce style, imité de l'antique.

La porte de bois tombe de vétusté. C'est un fragment antique tellement précieux, qu'il est peu probable qu'il en existe de semblable dans le monde chrétien. Deux inscriptions, l'une arabe et l'autre arménienne, sont sculptées sur les battants de cette porte. Quaresmius en donne la traduction. Elles constatent que la porte a été faite en 624, et réparée ou embellie en 676 (25).

Ces années sont celles de l'ère arménienne, et elles correspondent au XIIe siècle de l'ère chrétienne.

Cette porte, composée de deux battants, a deux mètres quarante-six centimètres de largeur. Elle est travaillée avec beaucoup de goût. Ce sont des ciselures d'un faire large et élégant, représentant des croix entourées d'arabesques. Malheureusement, vieillies de tant de siècles, elles s'en vont en poussière. Une réparation intelligente les conserverait longtemps encore.

Une fois que vous avez franchi cette porte, véritable monument digne de vénération, la nef de la basilique est devant vous. Quatre rangs de colonnes la divisent en cinq nefs. La nef centrale a neuf mètres trois centimètres d'une colonne à l'autre.

Les nefs collatérales sont égales en diamètre, et elles ont trois mètres trente-huit centimètres de largeur.

Largeur totale de la nef, vingt-six mètres quarante centimètres. Les colonnes placées sur quatre rangs sont au nombre dix pour chaque rang, et la longueur de la nef est de vingt-neuf mètres.

Si l'on réfléchit que chaque colonne n'a que soixante-six centimètres de diamètre, l'espace occupé par les colonnes sur la surface de la nef se réduit à peu de chose, et il reste une vaste enceinte pour les fidèles.

Le bras de la croix ou transsept a trente-sept mètres de longueur. Il se termine circulairement par deux absides de dimensions semblables à celles de l'abside principale ou chevet de l'église.

Depuis la nef jusqu'à l'abside il y a vingt-huit mètres quarante-six centimètres, ce qui donne à l'édifice cinquante-sept mètres quarante-six centimètres de longueur totale.

(23) Primus in orbe deos fecit timor... (Statius, *Thebaid.*, III, 621.)

(24) « Balneum ubi infantes lavantur... »

(25) Inscription arabe : *Completa fuit hæc porta Dei auxilio diebus domini nostri regis omnipotentis et magnifici in vigesimo primo mensis anni* 624.

Inscription arménienne : *Anno* 676 *accommodata fuit porta sanctæ Mariæ opera patris Abraham et patris Arracheli, sub regno Erusam filii Etum Constantini : Christus Deus auxilietur animabus ipsorum. Amen.* Le style de ces deux inscriptions est d'une admirable simplicité.

Digitized by Google

Pour ceux qui ne jugent pas un monument d'après ses dimensions, mais par la simplicité du plan, la proportion des parties et l'harmonie de l'ensemble, la basilique de Bethlehem se présente avec un beau caractère architectural.

Quatre piles d'un extrême légèreté, ayant deux demi-colonnes engagées pour correspondre aux colonnes de la nef et des absides, forment le centre du transsept; chaque abside est séparée de ces piles par deux colonnes : voilà tout le système de soutènement intérieur.

Total : quarante-six colonnes, et quatre piles avec demi-colonnes.

La nef centrale est beaucoup plus haute que les nefs latérales; et pour cela, les deux rangs intérieurs de colonnes supportent un mur percé de onze fenêtres, qui double la hauteur de la nef principale, et supporte la charpente.

Il n'y a pas de voûte dans tout l'édifice. On sait que les basiliques n'en avaient pas. Le regard de l'Européen est choqué de la vue des poutres qui soutiennent le toit. J'ignore si jamais l'église a été lambrissée.

Les trois absides sont éclairées chacune par trois fenêtres.

Ces fenêtres sont rigoureusement en plein cintre : elles sont sans archivoltes ni pilastres, absolument sans ornement (26).

Si l'on refléchit que les murs de cette belle basilique n'ont qu'un mètre d'épaisseur, parce qu'ils n'ont à supporter qu'une légère charpente ; et que par le système des quatre rangées de colonnes on a obtenu au regard un effet magique, l'on conviendra que le problème de l'architecture chrétienne a été résolu, il y a quinze siècles, par la création des basiliques. Cette belle croix latine, terminée par trois absides ; cette vaste nef, où pas un espace n'est emporté, comme dans tous les autres systèmes d'église, par des piliers massifs; où tout est léger, simple, commode ; où rien ne sent l'effort de l'art ; où tout est si solide, que, malgré les tremblements de terre qui ont si souvent dévasté la Palestine, la basilique de Bethlehem n'a pas vu une de ses colonnes perdre son aplomb, parce qu'elles n'ont pas à supporter de poids énormes, voilà l'architecture chrétienne trouvée.

Si je faisais ici le devis du prix d'une basilique exactement semblable à celle de Bethlehem, avec ses cinquante colonnes de marbre, surmontées de leurs beaux chapiteaux corinthiens, qui ont la croix grecque dans la rose de leur tailloir, exécutée dans une de nos villes de France par un architecte intelligent, on serait étonné du bas prix d'un aussi bel édifice.

(26) Je mesurai la largeur d'une des fenêtres latérales : un mètre vingt-cinq centimètres.

(27) « Laterales parietes ecclesiæ ubi picturæ non erant olim, vestiebantur tabulis marmoreis albi vel cinerei coloris,.... ut adhuc aliquæ quæ superfuerunt in superiori parte, et clavi quibus nectebantur eorum vel existentia signa indicant cum veteri traditione. » (*Elucid. Terr. sanct.*, tom. II, pag. 643.)

Je suis heureux d'avoir signalé aux intelligences élevées qui s'occupent du problème religieux, et qui savent la connexion de l'art avec la religion elle-même, la noble basilique de Bethlehem. Il semble que le berceau du christianisme, avec sa grotte encore intacte et le majestueux édifice qui la couronne, aient été providentiellement conservés à travers tant de siècles, comme une perpétuelle leçon donnée à l'humanité croyante. Venez chercher là le vrai et le beau : le vrai dans les pures croyances évangéliques qui ont fait la splendeur de l'Eglise primitive ; le beau dans la basilique lumineuse, simple et forte image de l'Eglise impérissable, malgré les erreurs, les luttes et la barbarie.

Je n'ai parlé encore que du plan de la basilique de Bethlehem, il faut donner une attention sérieuse à son ornementation.

L'art antique ne laissa jamais à nu les murailles des édifices chrétiens. Elles furent recouvertes de marbres et de mosaïques. La tradition à Bethlehem, quelques parties de ces revêtements de marbre, qui subsistaient encore au commencement du XVIIe siècle, les clous qui avaient servi à les sceller et qu'on y voyait à cette époque, attestent que les murs étaient plaqués de marbre partout où ne se trouvaient pas de tableaux en mosaïque (27). Je n'ai pu découvrir aucun reste de ces marbres. Les Grecs, qui ont réparé le monument, ont couvert les murs d'un crépi uniforme. Ils ont heureusement épargné des fragments considérables de mosaïques qui décoraient la nef centrale et les transsepts.

Le fragment le mieux conservé et le plus intéressant des mosaïques de la nef est à droite en entrant, et occupe une étendue de cinq mètres de long sur deux mètres soixante-six centimètres de hauteur. Voici sa distribution.

Au-dessus de l'architrave qui porte sur les chapiteaux, règne une série de personnages qui sont les ancêtres du Christ. Ils sont représentés depuis la ceinture, les mains nues, quelques-uns tenant des volumens, la tête nue entourée de nimbes, les uns d'or, les autres d'argent ; ils portent la barbe : leur vêtement est une tunique et un manteau tombant des épaules comme le machlah arabe. Leur nom, en caractères latins du XIIe siècle, est écrit à côté de chacun d'eux. Il en reste sept: AZOR, SADOCH, ACHIM, ELIUD, ELEAZAR, MATHAN, IACOB. Ce dernier fut le père de Joseph, époux de la Vierge (28).

Parmi ces figures, trois seulement sont bien conservées, Achim, Eliud et Jacob. Il ne reste des autres que les couleurs du visage au milieu du nimbe.

Telle est cette galerie des ancêtres du Sauveur.

(28) Quaresmius prétend qu'outre le nimbe ces personnages ont une couronne sur la tête. Il est probable que ceux des ancêtres du Sauveur qui ont régné sur Juda depuis David avaient reçu du mosaïste cet attribut, qu'il n'a pas donné aux aïeux immédiats de Joseph qui ne furent pas rois, les seuls qui se voient maintenant sur la mosaïque.

Digitized by Google

Au-dessus s'élève une série d'arcades en plein cintre, supportées par des colonnes groupées deux à deux, et séparées par des arabesques. Les colonnettes qui supportent les arcades sont chargées d'ornementations géométriques; leurs chapiteaux et leurs bases sont feuillagés, et les arcades sont couvertes d'enroulements aussi feuillagés.

Les arabesques entre chaque groupe de deux arcades sont ainsi ordonnées: un vase à anses et à cou étroit entouré de feuillages supporte des branchages en enroulement, desquels sortent des tiges terminées par des fruits.

Les arcades géminées sont du plus haut intérêt pour l'art religieux. Chacune d'elle est remplie,

1° Dans le tympan de l'arcade, d'une croix grecque fond d'or, de laquelle s'échappent quatre rayons d'argent sur un fond d'azur;

2° D'une longue inscription en caractères grecs;

3° Au-dessous de l'inscription, d'un pupitre carré, dont le dessus est incliné, et dont la face est ornée d'une croix grecque à fleurons, dans un encadrement entouré d'une série de petites croix grecques.

Un livre, l'Évangile, orné d'une croix grecque, est placé sur le pupitre. A droite et à gauche sont deux chandeliers portant un cierge. On sait que dans les conciles le livre sacré était placé de la sorte sur un pupitre au milieu de l'assemblée.

Or, les inscriptions de chaque groupe d'arcades contiennent le résumé d'un des grands conciles de l'Eglise. Le beau fragment que j'ai dessiné présente une double arcade complète avec son inscription entière. C'est celle du deuxième concile général de Constantinople. Il comprend de plus une demi-arcade où se lit un fragment de l'inscription du concile de Nicée.

Voici l'inscription du concile de Constantinople, que je parvins à lire intégralement, malgré l'élévation où elle se trouve, et la chute de quelques petits cubes de mosaïque qui forment les lettres. Elle servira à rectifier celle que Quaresmius a publiée, laquelle manque de l'avant-dernière ligne et omet quelques lettres.

1re ARCADE.

Η ΑΓΙΑ CΥΝΟΔΟC Η ΕΝ
ΚωΝCΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΙ
ΤωΝ ΡΝ ΑΓΙΩΝ ΠΡωΝ ΚΑΤΑ
ΜΑΚΕΔΟΝΙΟΥ ΤΟΥ ΠΝΕΥΜΑ
ΤΟΜΑΚΟΥ ΤΟΥ ΒΛΑCΦΗΜΗCΑΝ
ΤΟC ΕΙC ΤΟ ΠΝΕΥΜΑ ΤΟ ΑΓΙΟΝ ϛ ΑΠΟΛ
ΝΑΡΙΟΥ ΤΟΥ ΕΙΠΟΝΤΟC ΜΗ ΕΙ
ΑΗΦΕΝΑΙ ΤΟ ΚΝ ΝΟΥΝ ΑΝΘΡω
ΠΕΙΝΟΝ CΥΝΗΘΡΟΙCΘΗ ΕΠΙ
ΘΕΟΔΟCΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ

IIe ARCADE.

ωΡΙCΕΝΑΕ Η ΑΓΙΑ CΥΝΟ
ΔΟC ϛ ωΜΟΛΟΓΙCΕΝ ΤΟ
ΠΝΑ ΤΟ ΑΓΙΟΝ ΤΟ ΕΚ ΤΟΥ ΠΡΟC
ΕΚΠΟΡΕΥΟΜΕΝΟΝ ΚΥΡΙΟΝ
ϛ ζωΟΠΟΙΟΝ ΟΜΟΟΥCΙΟΝ Τω
ΠΡΙ ϛ Τω Υω CΥΝΠΡΟCΚΥΝΟΥ
ΜΕΝΟΝΤΕ ϛ CΥΝΑΟΞΑ
ΖΟΜΕΝΟΝ ϛ ΑΝΕΘΕΜΑΘΙ
CΕΝ ΜΑΚΕΔΟΝΙΟΝ ΕΙΠΕ
ϛ ΑΠΟΛΙΝΑΡΙΟΝ

« Le saint Synode de Constantinople de cent cinquante saints Pères, assemblé sous Théodose le Grand contre Macédonius Pneumatomaque (29), blasphémant contre l'Esprit-Saint, et Apollinaire disant que le Seigneur n'a pas pris une âme humaine, et le saint Synode a défini et confessé que l'Esprit-Saint procède du Père, Seigneur et vivifiant, consubstantiel au Père et au Fils, est adoré avec eux et glorifié avec eux, et a dit anathème à Macédonius et à Apollinaire. »

Je ne donnerai pas le lambeau de l'inscription du concile de Nicée que je pris également, puisque Quaresmius l'avait relevée avec toutes les autres inscriptions de l'église, en 1626.

On comprend l'intérêt qui s'attache à des inscriptions aussi anciennes. Nous sommes heureux que Quaresmius les ait dérobées à l'oubli.

Ce qui est très-singulier, c'est que la partie opposée de la nef, qui a également une série de conciles, ne conserve plus le même système d'encadrement.

De ce côté, qui est le nord de l'église, au lieu des arcades géminées, ce sont des tableaux carrés, divisés par des arabesques; chacun de ces tableaux représente une église de style byzantin, il n'en subsiste plus que deux. Ces dessins d'églises du XIIe siècle sont infiniment précieux; ne fussent-ils que de l'imagination de l'artiste, et non pas, ce qui pourrait être toutefois, la véritable forme des églises où se tinrent les conciles, ils n'en seraient pas moins d'une grande valeur. Il est probable que ce sont les dessins d'églises les plus anciens que l'on possède.

Le fragment qui subsiste au nord est plus étendu que celui du midi que je viens de décrire. Il a quatorze mètres de longueur, et il se développe au-dessous de quatre fenêtres de la nef.

Les deux tableaux représentent, l'un l'église d'Antioche, l'autre celle de Sardique. On lit au-dessus de la coupole centrale de chacune d'elles:

Η CΑΡΔΙΚΗ
(SARDIQUE)
Η ΑΝΤΙΟΧΙΑ
(ANTIOCHE)

L'église d'Antioche présente une façade composée de trois arcades, celle du milieu est plus large que les deux autres; elle est surmontée d'une corniche au-dessus de laquelle s'élève une coupole. De plus, au-dessus de chaque arcade latérale s'élève un pavillon carré long percé d'une fenêtre à linteau carré, couronné par une large corniche; un étage octogone est au-dessus éclairé de fenêtres à plein cintre, surmonté d'un dôme non plus hémisphérique comme la coupole centrale, moins renflé au centre, et aigu par le haut.

(29) Qui combat le Saint-Esprit.

Digitized by Google

Une croix grecque dans un nimbe est au centre de la grande arcade.

L'inscription du concile était au-dessous; mais la mosaïque est tombée.

Les deux portes latérales sont fermées par des draperies, usage qui s'est conservé en Orient pour les églises chrétiennes et pour les mosquées, ainsi que je l'ai vu à Sainte-Sophie et à l'église latine de Saïda.

L'église de Sardique a également trois arcades à sa façade; mais une corniche les couvre toutes. Une coupole s'élève sur l'arcade centrale, mais soutenue par une base à pans en glacis. Un pavillon surmonte les arcades latérales; mais ici sa fenêtre est en plein cintre, et entourée de deux autres petites fenêtres. Sur un de ses côtés s'élève un autre étage, terminé par un toit aigu, et éclairé de fenêtres carrées. La croix grecque, dans son nimbe et rayonnante, est au centre de la grande arcade, comme dans l'église précédente.

Entre chaque fenêtre est un ange vêtu d'une tunique qui lui tombe sur les pieds; deux grandes ailes partent de ses épaules: l'une tombe longitudinalement derrière lui, l'autre est dirigée transversalement, de manière qu'elle est couverte en parti par le nimbe sur lequel est la tête de l'ange.

Telle est cette belle disposition des mosaïques de la nef.

Le côté nord contenait six conciles, ainsi disposés en partant du chevet de l'église:

ANCYRE.
ANTIOCHE.
SARDIQUE.
GANGRES.
LAODICÉE.
CARTHAGE.

Entre Sardique et Gangres, le tableau représente, au lieu d'une église, une immense croix grecque entre des rinceaux

Je résume donc, en faveur des peintres, la décoration murale de la nef, du côté du nord.

1° Un rang de personnages représentant les ancêtres du Christ au-dessus de l'architrave. Il n'en subsiste rien.

2° Une série de tableaux dans l'ordre suivant: le tableau d'une église et un groupe d'arabesques, excepté qu'au milieu, au lieu d'un tableau, il y a une croix grecque.

3° Un ange ailé et nimbé, occupant le nu entre chaque fenêtre.

Les conciles qui étaient inscrits du côté du midi étaient, en partant du chevet de l'église, ceux de

NICÉE.
CONSTANTINOPLE.
ÉPHÈSE.
CHALCÉDOINE.
IIe DE CONSTANTINOPLE.
IIIe DE CONSTANTINOPLE.
IIe DE NICÉE.

Ils occupaient sept arcades géminées, séparées par des groupes d'arabesques.

Dans les mosaïques que j'ai dessinées, je n'ai vu que le pupitre et les deux chandeliers: mais Quaresmius nous apprend que, du côté du nord, il y avait d'un côté du pupitre un encensoir, et de l'autre un chandelier et une croix. Ces détails sont importants pour les peintres qui travaillent dans les églises.

Le nu de la muraille au-dessus de la porte d'entrée était couvert d'un arbre prophétique, aussi en mosaïque. Sur chaque branche de l'arbre était un prophète en pied, tenant à la main des tablettes, sur lesquelles étaient écrits les passages les plus saillants des prophéties. Au temps de Quaresmius, de notables fragments de cette mosaïque subsistaient encore. Il mentionne Joël, Nahum, Balaam, dont les figures étaient entières, avec les inscriptions correspondantes de leurs livres. Il releva les passages d'Amos et de Michée, et les noms d'Ezéchiel et d'Isaïe, ce dernier écrit ainsi:

IHEIAS PPhA
(ISAIAS PROPHETA).

Toutes les légendes de l'arbre prophétique et de la série généalogique du Sauveur sont en latin; toutes les légendes des conciles sont en grec, excepté le dernier, celui de Nicée, qui est en langue latine.

On aime à voir, au temps de la domination des Latins, cet accord de l'Orient et de l'Occident, qui respectent mutuellement leur langue liturgique.

Pour achever de décrire cette basilique, je dois dire un mot des belles colonnes de la nef. Elles reposent sur un socle carré de quatre-vingt-dix centimètres; leurs bases, qui ont quelque chose de l'ionique, ont vingt-cinq centimètres de hauteur, et le fût a un mètre quatre-vingt-dix-sept centimètres de circonférence. Le chapiteau est corinthien. Mais la rose du tailloir porte une croix grecque.

J'arrête ici les trop longs développements que j'ai donnés sur ce monument; mais il est d'une telle importance dans l'art chrétien, que je ne pouvais pas m'empêcher de le faire connaître aux hommes intelligents qui s'occupent d'architecture religieuse. Il y a à Bethlehem, au point de vue de l'architecture et de la décoration, des modèles qui seront tôt ou tard adoptés, en raison de leur beauté et du peu de dépenses qu'ils coûteront à reproduire.

Une très-belle inscription grecque, maintenant perdue, portait que ce travail avait été achevé par Ephrem, peintre et mosaïste, sous l'empire du grand empereur Manuel Porphyrogenète le Comnène, et au temps du grand roi de Jérusalem le seigneur Amaury, et du très-saint évêque de la sainte Bethlehem, le seigneur Raoulinet.

Cet artiste grec du temps des croisades avait-il fait toutes les mosaïques de la nef, ou seulement les tableaux de l'abside et des transsepts? Je l'ignore. Cependant je pencherais pour cette dernière opinion. Celles de la nef seraient alors d'une époque plus reculée.

BETHMAACHA, BEIT-MAAKAH. — Ville de la tribu de Nephthali. (*II Samuel*, XX, 14.)

BETHMAHON, BEIT-MAOUN. — Ville de la tribu de Ruben. (*Jérém.* XLVIII, 23.)

Digitized by Google

BETHMARCHABOTH, Beit-hemerkabout. — Ville de la tribu de Siméon. (*Josué*, XIX, 5; *I Chron.* IV, 31.)

BETHNEMRA, Beit-Nemrah. — Ville fortifiée de la tribu de Gad. Cette localité se retrouve encore aujourd'hui dans la Beit-Nimrah moderne, située au delà du Jourdain, à peu de distance du fleuve, et au nord-est de Jéricho.

BETHONIM. — Ville de la tribu de Gad. (*Josué*, XIII, 26.)

BETHORON, Beit-Horoun. — Il y a deux Bethoron : la Bethoron supérieure et la Bethoron inférieure. On est d'accord sur la position de ces deux villes. Elles étaient sur les limites d'Ephraïm et de Benjamin. (*Josué*, XVI, 5.) Les Ephraïmites la donnèrent aux Lévites. (*Josué*, XXI, 22.) Eusèbe les place à douze milles de Jérusalem, sur la route de Nicopolis (Emmaüs). L'indication n'est pas très-exacte. Il faut remonter un peu plus au nord pour retrouver Bethoron, qui est sans contredit la Beit-Horoun moderne.

Josèphe cite souvent cette ville, qu'il écrit Βαιθωρὼ, Βαιθωρά, Βαιθωρών. (*Bell. Jud.*, II, II, 23; *Antiq.*, XII, XVII.)

Au temps de saint Jérôme, Bethoron était une petite bourgade : *Rama, et Bethoron, et reliquæ urbes nobiles a Salomone constructæ parvi viculi demonstrantur.* (Comment. sur *Sophon.*, chap. I.)

BETHPHAGE. — Bethphagé était auprès de la montagne des Oliviers, sur la croupe qui sépare la montagne des Oliviers du mont du Scandale, qui n'en est que le prolongement vers le midi.

C'était une ville sacerdotale, comme son nom l'indique (*la maison des mâchoires*), parce que la part qui revenait aux prêtres, dans la victime, était la mâchoire. C'est pour cela que saint Jérôme l'appelle *Bethphage, villam sacerdotalium maxillarum*, dans son Epitaphe de Paule. Il n'est jamais fait mention de cette bourgade ou villa, qui touchait Jérusalem, dans les livres de l'Ancien Testament. C'est de Bethphagé que le Sauveur partit pour faire son entrée triomphante à Jérusalem, quelques jours avant la pâque. (*Matth.* XXI, 1.)

BETHPHALETH, Beit-Faleth. — Ville de la tribu de Juda. (*II Esdras*, XI, 25.)

BETHPHESES, Beit-Fases. — Ville de la tribu d'Issachar. (*Josué*, XIX, 21.)

BETHPHOGOR, Beit-Faour. — Ville de la tribu de Ruben. (*Josué*, XIII, 20.)

BETH-SAIDA, Bezetha. — C'est le nom que le traducteur de saint Jean donne à la piscine Probatique, dans la Vulgate; mais le texte grec porte Βηθεσδά. Aujourd'hui, cette piscine est connue à Jérusalem sous le nom de Bezetha. Elle était entourée de cinq portiques. Il est difficile de s'expliquer cette disposition, à moins de dire qu'à l'intérieur du temple un immense portique, soutenu par quatre rangs de colonnes, servait à abriter les sacrificateurs qui venaient laver les victimes dans l'immense lac de Bezetha. Alors l'expression de l'évangéliste aurait une explication naturelle. Je repousse absolument celle qui ferait régner des portiques dans tous les sens, autour de la piscine. D'abord, il n'y en aurait eu que quatre; ensuite, la disposition du terrain, qui m'est parfaitement connue, ne me permet pas d'adopter ce sens.

Une raison selon moi péremptoire, c'est que le portique placé autour de la piscine aurait donné accès au temple du côté de la ville, pendant que ce fossé plein d'eau, quoique nécessaire aux usages du temple, lui servait en même temps de défense du côté du nord.

BETH-SAIDA. — Cette ville est mentionnée par les évangélistes parmi celles de Korozin et de Capharnaüm auxquelles le Christ adresse ses malédictions. Seulement, dans saint Luc, le nom de cette ville est écrit Βηθσαιδά et dans saint Matthieu Βηθσαιδάν. Cette dernière forme nous fait connaître la signification de ce nom, dans lequel il faut chercher les deux mots Beit (maison), et Saïdous (pêche, צידון de צוד, chasser et pêcher). Beth-Saïda avait donc reçu son nom de l'industrie de ses habitants. C'était une ville, puisque saint Jean (I, 45) et saint Luc (IX, 10) lui donnent le titre de πόλις. Pourtant saint Marc (VIII, 22) l'appelle simplement bourg (ἔξω τῆς κώμης, hors du bourg, et εἰς τὸν κώμην, dans le bourg). Du reste, cette double appellation n'est pas particulière à Beth-Saïda, puisque dans les Evangiles, Beit-Lehm elle-même est appelée tantôt ville, tantôt bourg. (*Jean*, II, 4; VII, 42.) Un autre nom, encore plus infime, est donné à Beth-Saïda, dans un commentaire de saint Pierre, publié d'après le manuscrit de Médicis, et inséré au tome V des *Acta Sanctorum mensis Junii*. Ce passage cité par Reland est ainsi conçu : « Pierre habitait la Galilée, qui est un pays de la Palestine. Sa patrie était Beth-Saïda, petite ville de peu d'importance (μικρόν τε καὶ εὐτελὲς πολίχνιον).

Les Evangiles nous apprennent encore que Beth-Saïda était au bord du lac de Gennezareth (*Jean*, XII, 21; *Marc.* VI, 45, VIII, 22), et sur la rive occidentale, puisque nous lisons, εἰς τὸ πέραν, πρὸς Βηθσαιδάν, « sur l'autre rive, vis-à-vis Beth-Saïda, » dans le deuxième verset que je viens de citer. Epiphanius (*Adv. hæres.*, lib. II) nous dit que Capharnaüm et Beth-Saïde étaient deux villes peu éloignées l'une de l'autre, οὐ μακρὰν ὄντων τῶν τόπων τούτων τῷ διαστήματι.

Josèphe nous parle d'une Beth-Saïda qui était située dans la Gaulonitide et dans la tétrarchie de Philippe. Cette Beth-Saïda, dit l'historien des Juifs, était sur le bord du lac de Gennezareth: elle fut relevée et embellie par le tétrarque, qui lui donna le nom de Julias (*Antiq. Jud.*, XVIII, II, 1), en l'honneur de Julie, fille d'Auguste (κώμην δὲ Βηθσαιδὰν, πρὸς λίμνῃ δὲ τῇ Γεννησαρίτιδι πόλεως παρασχὼν ἀξίωμα, etc.). Dans la *Guerre des Juifs* (II, IX, 1), Josèphe, rappelant le même fait, dit que Julias fut fondée par le tétrarque Philippe, dans la Gaulonitide du bord de la mer (κὰν τῇ κάτω Γαυλανιτικῇ). Dans le même livre (III, X, 7), Josèphe nous apprend que le Jourdain se jette dans le lac de Gennesar, μετὰ πόλιν Ἰουλιάδα· on a toujours traduit ces mots par :

Digitized by Google

« après la ville de Julias. » Mais μετὰ se prend souvent dans le sens de ἐπί, εἰς, διά· on peut donc aussi bien traduire par : *vers* ou *auprès de*.

Maintenant une ville de la Gaulonitide pouvait-elle être en même temps une ville de la Galilée, dont Hérode Antipas était le tétrarque? Reland conclut que non, et que, par conséquent, il devait y avoir primitivement deux Beth-Saïda, dont l'une placée sur la rive occidentale du lac, conserva son nom, et se trouve fréquemment mentionnée dans les Evangiles, et dont l'autre, placée sur la rive orientale, perdit son ancien nom, en recevant celui de Julias, que lui imposa Philippe le tétrarque. Il est vrai, ajoute ce savant, que quelques personnes supposent que la Galilée comprenait une partie de la Gaulonitide.

Voyons s'il n'est pas possible de démontrer que Beth-Saïda-Julias fut en réalité sur la rive occidentale, et par conséquent la même que Beth-Saïda de l'Evangile. Commençons par dire qu'il paraît au moins improbable que deux villes, portant exactement le même nom, aient été situées, pour ainsi dire, en contact l'une de l'autre, et sur les rives opposées du Jourdain. D'une autre part, remarquons qu'une partie de la Décapole, contenant le territoire entier de Scythopolis (Beysan), était certainement sur la rive droite du Jourdain, tandis que tout le reste de la province était sur la rive gauche. Dès lors il n'y a rien qui doive tout d'abord nous empêcher d'admettre qu'une portion de la Gaulonitide ait été située sur la rive droite du Jourdain, tandis que tout e reste de cette province était sur la rive gauche.

Heureusement nous avons mieux que des hypothèses à faire valoir en faveur de l'opinion qui de Beth-Saïda-Julias fait la Beth-Saïda des Evangiles. Josèphe nous fournit des renseignements positifs, dans un récit que j'ai déjà analysé à propos de Capharnaüm, et que je suis obligé de reproduire en partie, parce que de ce récit résulte, je crois, la démonstration absolue que Julias était sur la rive droite du Jourdain. Lorsque Josèphe fit une chute de cheval, à la suite de laquelle on dut le transporter souffrant à Capharnaüm d'abord, et à Taricheæ, dans la nuit suivante, il venait au secours de Julias, serrée de près par Sylla, chef des troupes royales. Sylla avait placé des postes qui occupaient les routes de Kana et de Gamala, afin d'empêcher les habitants de recevoir aucuns vivres venant des Galiléens. D'abord, si Julias était sur la rive gauche du Jourdain, cette précaution, militairement parlant, était absurde; on ne jette pas des postes de l'autre côté d'une rivière, on en garde le gué ou les gués, s'il y en a plusieurs, et cela suffit. Sylla était campé à cinq stades seulement de Julias, c'est-à-dire à environ un kilomètre. Jérémie, envoyé par Josèphe au secours de la place, va s'établir auprès du Jourdain et à un stade seulement de la ville. Jérémie était un homme de guerre; il ne se serait donc pas avisé de se porter de l'autre côté d'une rivière, dans laquelle on pouvait aisément le rejeter lui et sa troupe. Il campait donc forcément sur la rive droite du Jourdain, et à un stade seulement de la ville. Des escarmouches ont lieu; donc évidemment les deux parties belligérantes sont sur la même rive. Josèphe arrive à son tour, pour appuyer les opérations de Jérémie. Il dresse une embuscade dans laquelle tombe l'ennemi qui le poursuit, lorsqu'il simule la fuite, puis à son tour Josèphe revient à la charge et met les soldats de Sylla en déroute. Et tout cela se serait passé sur les deux rives du Jourdain? et des deux côtés on aurait exécuté des passages de rivière avec l'ennemi sur les épaules? C'est tout simplement impossible; militairement parlant, c'est absurde. Dès lors, je me permets de conclure, 1° que Julias était sur la rive droite du Jourdain, 2° que Beth-Saïda-Julias est la Beth-Saïda des Evangiles, 3° que les belles ruines de Tell-Houm sont bien les ruines de l'une et de l'autre. Robinson (t. III, p. 308, note 2) cite deux passages des écrivains de l'antiquité qui semblent me donner tort. Je n'ignore pas que Pline (*Hist. nat.*, v, 15) dit : *Jordanes in lacum se fundit amœnis circumseptum oppidis, ab oriente Juliade et Hippo, a meridie Tarichea*, etc., etc., et que saint Jérôme, dans son Commentaire de l'Evangile de saint Matthieu (XVI), s'exprime ainsi : *Philippus... ex nomine filiæ ejus (Augusti) Juliadem trans Jordanem exstruxit.* Examinons ces deux assertions, qui, si elles étaient fondées, me donneraient tort. Pline, qui n'avait pas visité le pays, peut parfaitement se tromper pour Julias, comme il se trompe pour Taricheæ, et, précisément parce que Julias était une ville de la Gaulonitide, l'avoir supposée à l'orient du lac de Gennezareth... Quant à saint Jérôme, la Julias dont il parle ainsi, est la Julias de Perée, celle à qui Hérode Antipas imposa ce nouveau nom, en lui faisant quitter celui de Betharmptha, ainsi que nous l'apprend Josèphe lui-même. (*Ant. Jud.*, XVIII, II, 1.) Celle-ci s'appelait aussi Livias, parce que la Julie dont elle reçut le nom était Julie Livie, femme d'Auguste. Cette ville était au pied du mont Faour ou Fhogor, ainsi que nous l'apprend Eusèbe au mot Φογόρ. Au reste, au témoignage de Pline on peut opposer un témoignage bien autrement concluant à mon avis : c'est celui du géographe Ptolémée, qui, dans la Galilée, donne les degrés de Sephoris, de Capharcotia, de IULIAS! et de Tiberias.

Une seule objection peut être élevée contre les conséquences que j'ai déduites du récit de Josèphe; c'est que si Jérémie est venu s'établir à un stade seulement de Julias, il ne pouvait pas être près du Jourdain, puisque de Tell-Houm il a fallu à Robinson une heure et demie de marche pour arriver au bord de la rivière. A ceci je répondrai que l'expression dont se sert Josèphe est simplement πλησίον τοῦ Ἰορδάνου ποταμοῦ, et que cela peut parfaitement se traduire par : du côté du Jourdain, en admettant que Josèphe ait voulu seulement indiquer que Jérémie s'était placé entre la ville et la rivière. En résumé, je main-

Digitized by Google

tiens avec une entière confiance l'identification de la Beth-Saïda-Julias avec la Beth-Saïda des Evangiles, et de celle-ci avec les ruines de Tell-Houm.

Le savant Robinson place l'antique Julias dans les ruines de Et-Tell qui se trouvent au delà du Jourdain, au-dessus de la mer de Tibériade et à quelque distance dans les terres ; mais trois objections, que je crois impossibles à détruire, me paraissent rendre cette identification inadmissible : 1° A Et-Tell il n'y a que des ruines, pour ainsi dire, barbares, et pas une seule trace d'édifice somptueux, comme dut en contenir la Julias qui prit la place de Beth-Saïda. 2° Et-Tell n'est pas au bord du lac de Gennezareth ; il en est à plus d'une lieue au nord ; dès lors le nom de Beth-Saïda (maison de la pêche) n'est plus applicable à cette ville. 3° Enfin le récit du combat que Josèphe livra à Sylla, sous les murs de Julias, ne peut dans aucun de ses détails s'appliquer à la ville antique qui occupe le site d'Et-Tell. Ces trois objections d'ailleurs s'évanouissent d'elles-mêmes, dès qu'il s'agit de la ville immense dont les ruines imposantes se nomment aujourd'hui Tell-Houm. En définitive, je maintiens toutes les déterminations que j'ai posées plus haut.

BETHSCHEAN, בֵּית שָׁן, Bétsan (Beisan). — Cette ville fut appelée Scythopolis. Les interprètes grecs (*Juges*, I, 27), au mot Βαιθσάν ajoutent : ἥ ἐστι Σκυθῶν πόλις. Le docte Reland se refuse à croire que les Scythes soient jamais venus à Bethsan, quoique Hérodote (lib. I) ait parlé d'une ancienne irruption des Scythes en Palestine.

Saint Jérôme dit qu'il y a une ville de Sochoth au delà du Jourdain, du côté de Scythopolis. Le nom de Scythopolis pourrait, selon Reland, venir de cette ville de Sochot ou Suchoth. Mais ce sont là des raisons bien faibles. Comment aurait-on combiné le mot hébreu de Suchoth avec le mot grec de πόλις, surtout lorsqu'on avait déjà le vrai nom, le nom hébraïque de Bethsan ? Le raisonnement de Reland ne peut pas se soutenir. D'un autre côté, l'autorité d'Hérodote sur un fait d'histoire tel qu'une invasion de peuples, a quelque poids. Les Gaulois ont bien fait une invasion dans l'Asie Mineure. Le nom de Galatie est resté comme preuve de l'occupation du pays par ces peuples venus de si loin. Pourquoi une invasion de Scythes n'aurait-elle pas eu lieu en Palestine ?

Bethsan, la Beisân actuelle, est située au pied des montagnes de la Judée, à la naissance d'une plaine qui s'étend depuis la mer Morte jusqu'au lac de Tibériade, et que les écrivains appellent Μέγα πεδίον. Cette plaine était fertile en palmiers, probablement les mêmes que ceux de Jéricho, si célèbres dans l'antiquité.

Sozomène (*Hist.* lib. VIII, cap. 13) raconte que des moines venus de Jérusalem s'établirent à Scythopolis, parce que la multitude des palmiers favorisait le travail de la construction des corbeilles, qui était leur occupation habituelle.

Scythopolis était renommée aussi pour son industrie du lin.

Du reste, le nom de Scythopolis n'est jamais donné à Bethsan dans les anciens livres bibliques. Ce n'est que dans les *Machabées* que se trouve ce nom, et encore sous forme adjective : les Scythopolitains. C'est Bethsan qui est constamment nommée.

BETHSETTA. — Ville de la tribu de Manassé où Gédéon assiégea les Madianites. (*Juges*, VII, 23.)

BETHSIMOTH, Beit-H'iesmout. — Ville de la tribu de Ruben. (*Nomb.* XXXIII, 49.)

BETHTHAPHUA, Beit-Teffuah. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 53.)

BETHUL, Betoul. — Ville de la tribu de Siméon. (*Josué*, XIX, 4.)

BETHULIE. — Patrie de Judith, et l'une des villes célèbres du peuple de Dieu par le trait de courage de cette jeune veuve qui sauva non-seulement sa ville, mais encore la Judée tout entière. On connaît cette belle page de l'histoire des Israélites, et ce serait faire un résumé inutile que de la rappeler. Il vaut mieux, comme toujours, renvoyer au Livre saint lui-même.

Maintenant, où placer Béthulie ?

Autant elle a été célèbre, autant son nom est connu dans le monde chrétien et judaïque : autant le lieu où elle s'éleva est difficile à indiquer.

Nous savons qu'elle était dans les montagnes, près de la plaine d'Esdrelon, non loin de Dothaïn ; mais comme Dothaïn n'est pas mieux connue que Béthulie, il reste que nous n'avons qu'un seul document précis, celui du voisinage de la plaine d'Esdrelon. Cependant il est précieux pour nous ; car Béthulie étant, d'après le texte, sur une montagne, sa position nous est indiquée par la chaîne du Thabor et du Petit-Hermon, qui défendent au levant la plaine d'Esdrelon, et forment un rempart qu'il faut franchir lorsqu'on est parvenu à passer le Jourdain.

La position que les explorateurs de la Terre-Sainte doivent chercher leur est indiquée ainsi. Par conséquent, c'est entre Beisân et Tibériade, vers les localités modernes de Aulâm, de Tireh, qu'il faudra faire des recherches. C'est une partie de la terre la plus inexplorée. Peu de voyageurs se hasardent dans cette contrée. On suit d'ordinaire le chemin de Jérusalem à Tibériade par Naplouse et Nazareth.

BETHZACARA. — Ville de la tribu de Juda. (*I Mach.*, VI, 22.)

BETHZECHA, ville. — Cette localité est près de Bethléem.

Er-Bezeth n'est peut-être que le lieu où Bacchides, parti de Jérusalem, vint camper. (*I Machab.*, VII, 19.) Son nom est écrit Βαζίθ ou Βαζαίθ, mais Josèphe écrit le nom de cette localité Βηθζηθώ (*Ant. Jud.*, XII, XI, 1), et nous apprend que Bacchides vint attaquer Judas Machabée qui y était campé.

BETSAMES. — On compte plusieurs villes du nom de Bethsames, dont la véritable lecture est Beit-Schems. 1° Il y a une ville sacerdotale de ce nom dans la tribu de Juda. (*Josué*, XXI, 16.) Elle est à dix milles au le-

Digitized by Google

vant d'Eleuthropolis, lorsqu'on va à Nicopolis, d'après Eusèbe.

La localité arabe Ayn-Schems répond pour la situation et pour le nom à Beth-Schemesch. Les habitants de Beth-Schemesch refusèrent de recevoir l'arche d'alliance lorsqu'elle fut ramenée par les Philistins. 2° Il y a un Beth-Schemesch dans la tribu de Nephtali. (*Juges*, I, 33.)

La ville de Ir-Schemesch, d'après Reland, doit être distincte des deux villes que nous venons de mentionner.—(*Voy.* ce mot).

BEZEC -- Adonibezec fut possesseur de cette ville kénâanéenne, qui échut ensuite à la tribu de Manassé. Eusèbe dit qu'il y eut deux villes de ce nom, assez voisines, à dix milles de Naplouse, quand on va à Baisân.

BOEN. — Pierre de Boën. (*Voy.* PIERRES CONSACRÉES.)

BOSES. — Un des rochers escarpés en face de Machma, que Jonathas, fils de Saül, escalada pour aller attaquer le poste des Philistins. (*I Sam.*, XIV, 4.)

BOSOR. — Ville forte de Gilead. (*I Mach.* V, 26, 28.) Josèphe distingue dans la Gileatide Bosor de Bosorra. Il y a ensuite une Bosor, ville de refuge et ville sacerdotale, sur les frontières de l'Arabie, dont parle Josèphe. (*Antiq.*, IV, VII.)

BOSTRA. — Cette ville est indiquée dans les anciennes notices ecclésiastiques comme la métropole de l'Arabie, et dont on a des médailles coloniales. C'est la Bosrah actuelle des Arabes. Il y a de plus une Bostra d'Idumée (*Jérémie*, XLIX, 13), et enfin une Bostra de la Moabitide (*Jérémie*, XLVIII, 24). Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait plusieurs Bostra, ce nom signifiant *lieu fortifié*.

BUZ, Bouz. — Peuple de l'Idumée. (*Jérémie*, XXV, 23.)

C

CABTZEEL, CABSEEL, KEBSAL. —Ville frontière de la tribu de Juda, du côté de l'Idumée. (*Josué*, XV, 21.)

Reland pense que c'est la même que Iecabtzeel. (*Nehem.* XI, 25.)

CABUL, CHABOUL, KABOUL. — Contrée de la tribu d'Aser, qui reçut ce nom d'une manière assez plaisante. Salomon, pour reconnaître au roi Hiram le service qu'il lui avait rendu en lui donnant des matériaux du Liban pour la construction du temple et de son palais, lui fit don de vingt villes situées dans le nord de son royaume, et attenantes aux domaines de Hiram. Celui-ci trouva le cadeau peu royal et peu digne d'un prince aussi magnifique que Salomon. Aussi les refusa-t-il, en se servant du mot *Kaboul* (ne plaisant pas), pour indiquer son dédain d'une pareille offrande.

Le nom de Kaboul est donc resté depuis cette époque à cette contrée. Et si on le trouve exprimé dans Josué, c'est évidemment dans la glose marginale qui est entrée insensiblement dans le texte; ou bien dans la correction géographique que le Livre de Josué peut avoir subie dans des temps postérieurs à Salomon.

CADEMOTH. — Ville de la tribu de Ruben, qui fut donnée aux Lévites de la famille de Mérari. (*I Chron.* VI, 79.) Il y a aussi un désert de Cademoth, d'où Moïse envoya des députés à Seon, roi des Amorrhéens, avant d'entrer sur les terres de son domaine. (*Deut.* XI, 26.)

CADES, CADESCH, KADESCH. — Il y a plusieurs villes et localités du nom de Cades: 1° Cades dans la tribu de Juda; 2° Cades, ville royale des Kénâanéens, qui est dans la tribu de Nephtali, et était une ville sacerdotale et de refuge. Cette Kedesch est indiquée sur la carte de Carl Ritter à peu de distance au nord-ouest du lac Houleh. 3° Cadesch-Barne, lieu du désert, située à onze journées du Mont-Horeb. (*Deut.* I, 2.) C'est de là que Moïse envoya ses explorateurs, pour parcourir la terre de Kénâan. Ils revinrent vers Moïse, au désert de Paran, vers Cadesch. Aux *Nombres* (XXXIV, 4), on place Cadesch à la frontière méridionale de la terre de Kenâan. Mais jamais ce nom n'est indiqué comme celui d'une ville. C'est la remarque très-intelligente de Reland, dont j'ai plus souvent l'occasion de suivre les indications, que je n'ai celle de les contredire. Eusèbe, du reste, l'avait dit clairement : « Kaddes-Barne est un désert qui s'étend jusqu'à Petra, ville de Palestine. » (Au mot *Kaddès-Barne.*) Et saint Jérôme, dans son *Commentaire sur la Genèse*, dit : *Significat locum apud Petram qui Fons judicii nominatur, id est Cadesch.*

La question est donc tranchée.

4° Il y a une ville de Cadesch sur la frontière des Edomites, où les Israélites étant arrivés demandèrent au roi d'Edom de passer sur ses terres pour se rendre dans Kenâan, ce qui leur fut refusé : *Nous sommes*, lui dirent-ils, *à Cadesch, ville située sur les frontières.* (*Nomb.* XX, 16.) Et comme ils venaient du midi, cela place la ville de Cades d'Edom sur la frontière méridionale de l'Idumée.

CAIPHE (MAISON DE). — Une tradition qu'il est difficile de ne pas admettre place la maison de Caïphe sur le mont Sion, à peu de distance de la maison du disciple, où Jésus fit la Cène le jeudi avant sa mort. Cette maison de Caïphe n'a pas de vestiges apparents d'antiquité hébraïque. Seulement, la pierre qui couvre l'autel est la pierre même qui formait l'entrée du Saint-Sépulcre. (*Voy.* Quaresmius, *Eluc. Terr. sanct.*

La maison de Caiphe est aujourd'hui un petit couvent qui appartient aux Arméniens.

CALANO, CHALANNE, CUALANE, KALNEH. — Nom biblique d'une ville de Perse, qui fut

Digitized by Google

plus tard Séleucie ou Ctésiphon. (*Genèse*, x, 10; *Isaïe*, x, 9; *Amos*, vi, 2.)

CAMON, Kamoun. — Localité dans le pays de Galaad, où fut enseveli Jaïr, juge d'Israël. (*Juges*, x, 5.)

CANA, Kafr-Kenna. — Cana est un des lieux les plus célèbres dans l'histoire évangélique, par le premier miracle de Jésus. En partant de Nazareth pour se rendre à Tibériade, on rencontre une localité antique qui porte le nom de Cafr-Kenna. C'est, selon moi, la Cana des évangélistes.

A l'entrée du Kafr-Kenna est une fontaine, dont l'auge est une assez belle cuve de sarcophage antique, garnie de guirlandes et de disques sur ses quatre faces. La présence de ce sarcophage suffit pour démontrer que Kafr-Kenna a pris la place d'une localité antique. Arrivés au village, nous nous sommes empressés de mettre pied à terre et de visiter l'église grecque, qui passe pour avoir été construite en commémoration du miracle que fit Jésus-Christ lorsqu'il changea l'eau en vin.

Ici se présente une grave question : Kafr-Kenna est-il bien sur l'emplacement de la Kana de l'Evangile? Pour ma part, je le crois, et j'en vais donner tout à l'heure les raisons, bien que l'opinion contraire ait été soutenue, avec un très-grand talent, par le Rév. Robinson, pour qui, d'instinct, toute tradition catholique, qu'il appelle tradition monacale, est gravement suspecte. Du haut de la montagne que couronne l'oualy de Naby-Sayn (que son guide lui a désigné sous le nom de Naby-Ismayl, nom que je dois croire erroné, puisque Mohammed qui habite Nazareth, et qui est musulman, n'a pas varié sur la forme de ce nom), on a signalé à Robinson, au nord et presque à l'horizon, une localité ruinée appelée Kana-el-Djalil. Ce nom lui a été traduit par Kana de Galilée, mais j'avoue que je ne saurais souscrire à cette traduction. Les mots de Kana de Galilée, bien que la Galilée s'appelle réellement el-Djalil en arabe, ne se traduiraient pas régulièrement par Kana-el-Djalil. Ce dernier mot est un adjectif signifiant *grand*, *illustre*. Je déclare donc en toute conscience, que pour moi les mots arabes ne signifieront jamais que Kana l'illustre ou la grande; et j'ai quelque idée que les Arabes seraient du même avis que moi. Cette Kana ruinée est à l'est de Kafr-Menda, sur le revers nord de la grande plaine d'El-Battouf, et à trois lieues environ au nord de Safourieh, ce qui la place à quatre ou cinq lieues, au moins, au nord-ouest de Nazareth. Cette distance un peu forte s'accorde-t-elle avec le récit de l'évangéliste saint Jean? Je me permets d'en douter. J'ai exactement noté le temps que nous avons mis à aller de Nazareth à Kafr-Kenna; il nous a fallu une heure et trente-cinq minutes, en évitant les mauvais bas-fonds d'Er-Reyneh, c'est-à-dire en faisant quelques détours à travers champs, et en nous arrêtant un instant près de ce premier village, puis devant El-Mechhad. Ce temps correspond assez bien à trois milles romains. Je ne saurais m'expliquer comment Burkhardt a pu mettre trois heures et demie à parcourir ce chemin. Il a dû torcé-ment s'amuser deux bonnes heures en route.

Revenons au texte de l'Evangile. Le lendemain du jour où le Christ se fut attaché comme disciples André, Simon, et Pierre, il voulut aller en Galilée (τῇ ἐπαύριον ἠθέλησεν ὁ Ἰησοῦς ἐξελθεῖν εἰς τὴν Γαλιλαίαν), et il rencontra Philippe, qui était de Bethsaïda; comme André et Pierre, celui-ci suivit Jésus-Christ. Chemin faisant, Philippe rencontra Nathanaël qu'il décida à écouter le Christ, et à se joindre à lui. Le troisième jour (*Jean*, II, 1), une noce se célébrait à Kana de Galilée; la mère de Jésus était là, et Jésus et ses disciples s'y arrêtèrent; c'est à cette noce que s'opéra le miracle du changement de l'eau en vin, pour suppléer au vin qui manquait. Il y avait là six hydries (cruches à eau) couchées à terre. Jésus commanda de les remplir d'eau, et la chose faite, de les porter à l'*architriclinium*. Il se trouva que l'eau était devenue du bon vin. De Kana Jésus se rendit à Capharnaüm, indubitablement placée au bord du lac de Gennezareth. Or, je le demande, comment Jésus, quittant Nazareth pour se rendre à Capharnaüm, eût-il pu remonter quatre ou cinq lieues au nord, tandis qu'il devait évidemment prendre la route battue de Nazareth à Capharnaüm, route qui passait forcément par Kafr-Kenna? J'avoue que je ne veux pas d'autre preuve que celle-là, pour identifier ce village avec la Kana de l'Evangile, et ce simple raisonnement met à néant pour moi l'argumentation séduisante du savant Robinson.

Quaresmius, qui connaissait parfaitement les deux localités de Kana-el-Djalil et de Kafr-Kenna (qu'il appelle Sepher-Kenna), déclare pencher pour la seconde, bien qu'il n'ose rejeter formellement la tradition qui milite en faveur de la première. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que deux localités peu éloignées l'une de l'autre, et qui toutes les deux portent un nom bien voisin de celui que portait le village où s'accomplit le premier miracle de Jésus-Christ, aient voulu à l'envi revendiquer l'honneur d'être ce vénérable village.

Après les détails si précis que je viens d'extraire de l'Evangile de saint Jean, j'avoue que je ne puis admettre ce que Robinson dit de Kana-el-Djalil (t. III, p. 205) : « Wich, likewise, is sufficiently near to Nazareth, to accord with all the circunstances of the history. » Ce prétendu accord n'existe pas en réalité, car Jésus se rendait à pied avec sa mère, ses disciples et ses cousins (οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ), de Nazareth à Capharnaüm, et il ne viendra à l'idée de personne qu'il ait fait pour cela un détour d'une dizaine de lieues.

Qu'une vieille tradition ait prétendu reconnaître la Kana de l'Evangile dans Kana-el-Djalil, je suis loin de le nier; mais que ce soit seulement depuis le XVIe siècle, que la convenance monacale ait définitivement reconnu Kafr-Kenna comme le site de l'Evangile (Robinson, *loc. cit.*), je ne puis l'accorder. Quaresmius s'exprime ainsi, en faisant connaître les motifs de son choix : *Posterior hæc sententia mihi valde probabilis videtur (licet alteram rejicere non audeam), quoniam proximior Nazareth... et quia potest adinveniri*

Digitized by Google

memoria ecclesiæ constructæ in loco miraculi.

Quaresmius a écrit son livre de 1616 à 1620, et Robinson laisse entendre que c'est sur la foi seule de ce livre, que la tradition moderne s'est reportée exclusivement sur Kafr-Kenna. C'est là une erreur. Bonifacius, au milieu du siècle précédent, place Kana à trois milles au nord de Nazareth, à proximité d'une plaine large et fertile. Cette circonstance paraît beaucoup mieux applicable à Kana-el-Djalil, ajoute le Rév. Robinson. Il est bien vivement à regretter que ce savant explorateur ait négligé, je ne saurais deviner pour quelle raison, de visiter Kafr-Kenna. En n'étudiant pas cette place *de visu*, ne s'exposait-il pas à faire ce que ferait un juge qui voudrait condamner quelqu'un sans l'entendre ? Robinson eût trouvé Kafr-Kenna dominant une magnifique plaine, le Merdj-es-Sabal, ou Merdj-ed-Dahab (la plaine d'or). Il me semble que ce nom est assez significatif, pour montrer que Bonifacius pouvait à bon droit affirmer que Kana était au bord d'une large et fertile plaine.

Robinson eût aussi reconnu, sur place, que Quaresmius avait également raison, en affirmant qu'à Kafr-Kenna on peut trouver la mémoire d'une église construite sur le lieu même du miracle : une petite église fort moderne y est toujours debout, et elle est desservie par un prêtre du rit grec. Cette église contient, encastrées grossièrement dans un banc de maçonnerie, deux énormes hydries de pierre, que le prêtre présente comme étant deux des six vases dans lesquels l'eau fut changée en vin par Jésus-Christ. Je déclare que les deux hydries, que le docteur Clarke appelle des fragments de pots à eau, sont entières et parfaitement antiques. Je n'affirme pas qu'elles sont précisément celles du miracle, mais j'affirme qu'elles sont à tout le moins contemporaines.

A côté de l'église moderne sont les ruines, très-apparentes et très-reconnaissables, d'un édifice religieux datant de plusieurs siècles, et qui, après la destruction du royaume latin de Jérusalem, fut transformé probablement en mosquée ; voilà ce dont je suis parfaitement certain et ce que j'affirme, sans crainte d'être jamais démenti. Or, ce n'est pas un chétif village comme Kafr-Kenna dans lequel une mosquée importante eût été construite, même à l'époque de la plus grande ferveur musulmane.

En remontant, nous trouvons encore Adrichomius (fin du XVIe siècle), Anselme en 1507, et Breydenbach, en 1483, qui placent Kana à trois milles au nord de Sepphoris ; ceux-là parlent évidemment de Kana-el-Djalil. Marino-Sanuto, en 1321, assigne le même site à la Kana de l'Evangile. Sævulf, en 1103, décrit Kana comme étant à six milles au nord de Nazareth, sur une colline, et il dit qu'il n'en reste qu'un monastère nommé l'Architriclinium. Par compensation, Phocas, dans le même siècle, dit qu'étant parti d'Akka, il est allé à Sepphoris, de là à Kana, et de là à Nazareth. Évidemment, la Kana qu'a visitée Phocas n'est pas la Kana-el-Djalil, mais bien Kafr-Kenna. Au VIIIe siècle, saint Willibald a trouvé à Kana une grande église, dans laquelle on montrait une des six hydries des noces de Kana. Antonin le Martyr, vers la fin du VIe siècle, visita également Kana. Il ne parle pas d'église; mais il dit y avoir vu deux hydries, dans lesquelles le miracle se renouvela pour lui. Voici ses propres expressions : *Ex quibus hydriæ duæ ibi sunt. Implevi aqua unam, et protuli ex ea vinum.* (*Itin.* , § 1.) Il est bien entendu que je ne voudrais pas me porter garant de la vérité du fait.

Saint Jérôme, dans l'*Onomasticon*, au mot *Kana*, distingue deux localités de ce nom, quoique ce ne soit pas l'avis de Reland, mais bien celui de beaucoup d'auteurs, parmi lesquels il faut compter Cellarius. Voici les expressions de saint Jérôme : *Cana usque ad Sidonem majorem : est quippe et altera minor, ad cujus distinctionem major hæc dicitur. Fuit autem Cana in tribu Aser.* Les mots *Cana usque ad Sidonem majorem* ne sont que la traduction littérale des quatre derniers mots du verset 28 du chapitre XIX de Josué (וקנה עד־צידון רבה). Pour saint Jérôme, il ne pouvait y avoir deux Sidon, car il eût parlé de la petite. Où était-elle ? Jamais personne n'en a dit un mot. Il s'agit donc bien réellement de deux Kana, dont l'une s'appelait la Grande. Me permettra-t-on donc de voir cette Kana-la-Grande dans Kana-el-Djalil, dont le nom signifie précisément cela ? Je l'espère.

En résumé, j'adopte pleinement la tradition qui place la Kana de l'Evangile à Kafr-Kenna, parce que son identification avec Kana-el-Djalil ne peut s'accorder, en aucune façon, avec le récit de l'Evangile de saint Jean

Après avoir visité l'église moderne, nous avons examiné les ruines de l'ancienne, qu'Ismayl appelait une mosquée, et de là le prêtre grec qui nous accompagnait m'a fait remarquer, à droite de son église actuelle et de la mosquée, des amas de décombres qu'il m'a désignés sous le nom de Beit-Semâoun (maison de Simon). On se rappelle que l'un des disciples de Jésus fut Simon le Kananéen, ainsi nommé parce qu'il était de Kana. Un autre encore des disciples était de Kana, c'est Nathanaël, que l'on regarde comme étant le même que Barthélemy.

CANAAN, KENAAN, CHANAAN. — On pense généralement que le nom de terre de Chanaan s'applique à tout le pays qui a été occupé par les douze tribus d'Israël, parce que Dieu avait promis de donner le pays de Chanaan aux enfants d'Israël. (*Exod.* VI, 4; *Levit.* XXV, 38; *Psal.* CV, 11.) Il est certain cependant que cette dénomination ne s'étendait qu'à la contrée qui est au couchant du Jourdain, et que la terre qui est au levant de ce fleuve, quoique occupée par les tribus de Ruben et de Gad et par la demi-tribu de Manassé, n'a jamais été terre de Chanaan. On lit dans les *Nombres* (XXXIII, 51), lorsque les Israélites campaient auprès du Jourdain, en face de Jéricho : *Vous irez bientôt au delà du Jourdain, dans la terre de Chanaan.*

On lit encore (*Josué*, XXII, 11) que les Hé-

Digitized by Google

breux des trois tribus transjordanes avaient élevé un autel *en face de la terre de Chanaan*, —et cet autel était auprès du Jourdain. Ce qui est plus précis encore, c'est que lorsque les tribus transjordanes, après avoir aidé à la conquête de Chanaan, revinrent dans la région qui leur avait été assignée, le livre de Josué dit: *Les fils de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé, partaient de Silo, qui est dans la terre de Chanaan, pour aller dans la terre de Galaad, terre de leur possession.* (*Josué*, XXII, 9.) Et au verset 32e du même chapitre, on dit que Phinées, fils d'Eléazar, revint de la terre de Galaad dans celle de Chanaan.

Ces témoignages, que nous pourrions étendre, sont formels.

Il faut remarquer aussi que le nom de terre de Chanaan est donné, dans les Livres saints, au pays des Philistins où étaient situées Ascalon, Gaza, Azot, Ekron et Gath, comme faisant partie de la terre de Chanaan, du moins parce que beaucoup de Chananéens y demeuraient. Il en est de même de la Phénicie, dont les habitants, Tyriens, Sidoniens et autres, étaient appelés Chananéens. C'est ainsi que la femme dont parlent les évangélistes, et qu'a guérie le Sauveur, est appelée par saint Matthieu (XV, 22) Χαναναία, pendant que saint Marc l'appelle Συροφοινίσσα· Et Josué (V, 1) mentionne les rois de Chanaan, que les Septante traduisent par οἱ βασιλεῖς τῆς Φοινίκης.

Ce nom de Chanaan se retrouve dans le mot Χνᾶ, qu'on donnait à la Phénicie: et Sanchoniathon, cité par Eusèbe (*Prépar. évang.*, liv. XI), dit que le frère de Kna fut le premier qui porta le nom de Phénicien: Ἀδελφὸς Χνᾶ τοῦ πρώτου μετονομασθέντος Φοίνικος.

A cette signification générale, tirée des Livres saints eux-mêmes, il faut ajouter, au point de vue ethnographique, cette restriction importante, que ne semble pas avoir faite le docte Reland, que si la terre promise aux Israélites est indiquée par le nom de terre de Chanaan, ce nom est aussi fréquemment employé dans son sens restreint, c'est-à-dire appliqué aux seuls descendants de Chanaan, fils de Cham, et placé à côté des noms des autres peuples indigènes, comme les Hévéens, les Gergéséens, etc.

C'est ainsi que les rois de France étaient *reges Francorum*, et que sous cette dénomination se trouvaient des peuples qui ne tenaient en rien par le sang à la race Franque. Ce mot de Chananéen est aussi synonyme de marchand: *La femme sage vend des ceintures au Chananéen.* (*Prov.* XXI, 24.)

Du reste, malgré l'ordre de Dieu d'exterminer les races chananéennes, il en subsista toujours jusqu'aux derniers temps. Cette remarque peut s'appliquer à tous les pays, où les races primitives attachées puissamment au sol parviennent, malgré la conquête, à s'y perpétuer.

CANATH, KENATH, CANATHA. — Ville de la tribu de Manassé, dans la Trachonitide, non loin de Bostra. Nobe l'ayant prise, lui donna le nom de Naboth. La Kenath antique se retrouve dans le Kanaouath moderne, placé par Carl Ritter sur le chemin de la caravane de Damas à la Mecque.

CAPHARA, CAPHIRA, HE-KEFIRAH. — Bourg près de Gabaon, dans la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 26.)

CAPHARSALAMA, KAFR-SELAMAH.—Il est fait mention de cette ville dans le *Ier Livre des Machabées* (VII, 31). Adrichomius place cette ville au delà du Jourdain, dans la demi-tribu de Manassé, et prétend même que ce fut la ville que Hérode restaura, et qu'il nomma Antipatris. Reland pense qu'il faudrait lire Caphar-Gamala, ou bien Caphar-Semelia. Cependant il cite lui-même un passage de la Gemare de Jérusalem qui nomme Caphar-Salam. Je ne vois pas à quelle localité moderne ce nom antique puisse se rapporter. Car pour Antipatris, déjà identifié avec Caphar-Saba entre Apollonia et Jaffa, il serait absurde de la mettre avec Adrichomius dans la tribu de Manassé.

CAPHETETHA.— Partie de la muraille de Jérusalem rebâtie par Jonathas, et nommée Caphetetha dans le *Ier Livre des Machabées* (XII, 37). Il serait intéressant de retrouver cette partie de la muraille ainsi nommée. Mais je ne vois dans aucune description des murs de la ville rien qui rappelle ce nom antique. Là, comme pour beaucoup d'autres appellations intéressantes, il n'y a qu'à dire le mot: *je ne sais pas.*

CAPHTORIM, KEFTARIM. — Anciens peuples de la race de Mesraïm, parents des Philistins, cités dans la *Genèse* (X, 14) et dans le *Ier Livre des Chroniques* (I, 12). On sait que tous ces mots en *im* sont des terminaisons plurielles.

CARCAA. — Lieu indiqué sur les frontières méridionales de la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 3.)

CARIATH, KIRIAT. — Ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 28.)

CARIATHAIM, KIRIATAIM. — Selon saint Jérôme, c'était de son temps un bourg florissant habité par des Chrétiens auprès de Médaba d'Arabie, qu'il nomme Coriatha, et que je retrouve dans le Coreiath moderne, à peu de distance des eaux chaudes de Callirhoë, qui est également voisine de Medaba. Il y a une ville de ce nom dans la tribu de Nephtali qui fut donnée aux Lévites, et dont la position n'est pas trouvée encore.

CARIATHBAAL, CARIATHIARIM, KIRIAT-BAAL. — Ce fut là que l'arche d'alliance fut déposée, dans la maison d'Aminadab, jusqu'à ce que David la ramena à Jérusalem.

Cariath-Baal est mentionnée dans Josué (XV, 60; XVIII, 14). Cette ville était dans la tribu de Juda, et le nom de Ciriath-Iarim, qui lui fut donné, signifie: *ville des forêts.* (*Voy.* aussi BAALA.)

CARIATHSEPHER, CARIATHSENA, KIRIAT-SEFER, DABIR.—Cette ville est mentionnée dans Josué, avec cette circonstance intéressante, que Caleb promit sa fille Axa à celui qui ferait le siége de Cariath-Sepher et s'en rendrait maître. Le vainqueur fut Othoniel. (XV, 15.) Le nom de cette ville signifie: *ville des lettres.* Il y avait probablement quelque grande école hébraïque à Cariath-Sepher; quelques-uns même, dont l'i-

Digitized by Google

imagination est assez féconde, ont pensé que les Chananéens déposaient là les grandes archives depuis le déluge.

CARIE.—Province de l'Asie Mineure, mentionnée une seule fois dans la Bible. (*I Mach.* XII, 23.)

CARIOTH, KÉRIAT. — Ville de la Moabitide. Elle est indiquée dans *Jérémie* (XLVIII, 24). Elle est aussi nommée dans *Amos* (II, 2). Je soupçonne fort que c'est la même ville que Kariath, et qu'il faut les édentifier toutes les deux avec Kareiath, que je trouve dans la carte de Carl Ritter auprès des eaux chaudes de Callirhoë.

CARITH, KERIT.—Torrent qui se jette dans le Jourdain D'après la carte de Carl Ritter, le Nahr-el-Kelt s'appellerait également Krith. C'est sur les bords de ce torrent que séjourna quelque temps le prophète Elie. — *Voy.* KERITH.

CARNAIM, KORNAIM. — On pense que cette ville, située dans le pays de Gilead et dans la tribu de Manassé, est la même que Astaroth-Carnaïm, et que le Carnion du *IIe Livre des Machabées* (XII, 21).

CARTHA, KARTAH.—Ville de la tribu de Zabulon, que Josué donna aux Lévites (XXI, 34).

CARTHAN, KARTAN.—Ville de la tribu de Nephtali, devenue ville de refuge. (*Jos.*, XXI, 32.)

CASALOTH, CAZALOTH, KSALOUT. — *Voy.* KESULLOTH.

CASBON, CASPHON. — Ville de la tribu de Gad. (*I Machab.* V, 36.)

CASDIM. — Nom hébreu des Chaldéens. (*Voy.* CHALDÉE.)

CASIS, AANIK-KASIS. — Vallée de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 21.) La Bible de Vence porte DASIS.

CASPHIN. — Ville très-forte, mentionnée dans le *IIe Livre des Machabées*, habitée par différentes races. Les Casphiniens forts de leurs murailles et des vivres qu'ils avaient, accablaient d'injures Judas Machabée. Il fit le siége de la ville, et il y eut un si grand carnage des habitants, qu'un étang voisin de la ville, qui avait deux stades de largeur, parut se gonfler du sang des habitants tués dans la prise de cette ville.

Il serait intéressant d'identifier avec quelque localité moderne cette ville forte, située près d'un lac de deux stades de largeur.

Judas Machabée venait de Joppé et de Jammia. De là il fit le siége de Casphin. Puisque la ville était entourée d'un lac, l'auteur sacré fait mention des ponts de la ville. Elle était dans une contrée basse comme le pays des Philistins sur les bords de la mer. De Casphin il alla à Characha, ville qui était à sept cent cinquante stades de Casphin. Ce serait donc entre Jammia et Characha qu'il faudrait chercher Casphin, ou Casbin; car Reland cite le nom en grec, qu'il écrit Χασβίν. Maintenant faudrait-il voir la Karak moderne dans le Characha des Machabées? Alors les sept cent cinquante stades, qui donneraient environ cent cinquante kilomètres, porteraient vers Eleuthéropolis, au couchant d'Hébron, sur la frontière des Philistins, mais dans un pays élevé, où peu d'eau se rencontre pour former un immense lac. Je n'en persisterais pas moins à chercher la Chasbin des Machabées entre Jammia et Karak.

CATHETH, KATHAT. — Ville de la tribu de Zabulon. (*Josué*, XIX, 15.)

CEDEMOTH, CEDIMOTH, KEDMAT. —Ville de la tribu de Ruben. (*Josué*, XIII, 18.)

CEDMONEENS, KEDMONIM. — Peuples nommés dans la *Genèse*, avec les Cinéens, les Cénéréens (XV, 19), mais dont l'identification n'est pas faite. Dans le Targum de Jérusalem, il est dit que ce sont les fils de l'Orient.

CEELATHA, KAHLATAH. — Dix-neuvième station des Hébreux dans le désert. Ce fut là que Coré, Dathan et Abiron, subirent le châtiment de leur révolte. (*Nomb.* XXXIII, 22.)

CEILA, KEÏLA. — Ceïla était dans la tribu de Juda. Josèphe l'écrit Κῆλα. Eusèbe la nomme Σηλά, et il la place à huit milles d'Eleuthéropolis. Le tombeau du prophète Michée était à Ber-Athsathia, loin de Keïla de dix stades. La ville de Keïla étant assiégée par les Philistins, David alla à son secours et la délivra. Saül, pensant que David était dans Keïla, se hâta de s'y rendre pour s'emparer de David; mais celui-ci avait pris la fuite avec six cents hommes. (Voy. *Samuel*, XXIII, 1 et suiv.)

CENEZÉENS, KINÉZÉENS, KENIZIM. — Peuples aborigènes nommés dans la *Genèse* avec les autres peuples du pays de Kenâan. On comprend que ces noms étaient quelquefois ceux des plus petites peuplades. Par conséquent, il est à peu près impossible, sans des indications spéciales du Livre sacré lui-même, d'indiquer avec quelque précision le pays qu'ils ont occupé.

Les Grecs les nomment Κενεζαῖοι.

CENI, CINÉENS, KENIM. — Le *Ier Livre de Samuel* parle des incursions que faisait David sur le territoire des Keni. On pense que ce sont les Cinéens ou Kénéens, peuples aborigènes qui descendaient de Kin. (*Nombres*, XXIV, 22.) Ces peuples habitaient le midi de la mer Morte jusqu'à Pétra. Ils ne furent pas compris dans l'extermination, parce qu'ils étaient de la même contrée que les Madianites, parmi lesquels avait habité Moïse lorsqu'il gardait les troupeaux de Jéthro, son beau-père.

CERETHI, KERETHI. — Peuples d'origine philistine et que David prit avec lui avec les Phelethi pour lui servir de garde. (*II Samuel*, VIII. 8; XV, 18.)

CESAREE. — Il y a deux villes de ce nom en Palestine: l'une sur le bord de la Méditerranée entre Jaffa et la pointe du Carmel, l'autre aux sources du Jourdain qui s'appelle Banias.

La Césarée maritime avait autrefois le nom de *Tour* de Straton.

Les Latins pour distinguer cette Césarée des autres, disent Césarée de Palestine. Le nom de Césarée fut donné à cette ville par Hérode le Grand en l'honneur d'Auguste.

On peut lire dans Josèphe la description des magnificences de Césarée. Il est souvent question de Césarée dans le Nouveau Testament. Saint Pierre vint à Césarée; saint Paul y passa souvent.

Digitized by Google

Césaree fut une colonie romaine érigée par Vespasien en même temps qu'*Ælia Capitolina*. Beaucoup de Juifs et de Samaritains s'étaient établis à Césarée maritime. A plusieurs reprises ils essayèrent de chasser les Chrétiens et firent contre eux des séditions sanglantes. Il existe beaucoup de monnaies de Césarée.

Il existe encore des ruines immenses de cette Césarée. Saint Louis en avait fait construire les remparts qui subsistent encore dans certaines parties. Les fossés sont intacts. Mais la ville est complétement inhabitée. Les troupeaux des villages arabes situés sur la montagne voisine viennent paître sur ces ruines.

On a le nom de plusieurs évêques de Césarée qui ont souscrit à des conciles. (*Voy.* RELAND, pag. 676, 677.)

Quant à la Césarée de Philippe, la Banias moderne, je puis en parler en détail, parce que je l'ai visitée avec le plus vif intérêt; je reproduirai donc ici le passage de mon Voyage dans les terres bibliques, qui donnera au lecteur une idée de la jolie position de cette ville immédiatement au pied de l'Hermon, une des grandes hauteurs de l'Anti-Liban qui s'avance sur la plaine et paraît couvert de neiges pendant plusieurs mois de l'année. Je prendrai ma description au moment où je passai le Tell-el-Qadhi, masse imposante sur laquelle s'éleva le temple du veau d'or de Jéroboam et que j'eus le regret de ne pas visiter.

Une fois que l'on a dépassé le Tell-el-Qadhi, on traverse une plaine assez large et qui est plantée de très-beaux arbres. On se sent heureux à l'aspect de ce pays couvert, dont la nature contraste si fortement avec celle de toutes les régions méridionales de la Syrie. Il semble que l'on soit, en réalité, à des milliers de lieues des déserts de Kenâan. Une fois cette jolie plaine franchie, on entre dans la montagne, sur le flanc de laquelle se trouve Banias, c'est-à-dire que l'on commence à gravir les premières pentes du Djebel-ech-Cheikh ou de l'Anti-Liban. Rien de frais, rien de gracieux comme la route que l'on suit; elle ressemble, à vrai dire, à une belle allée de parc.

Bientôt on atteint le sommet du premier coteau, bien planté de bois, et au milieu des arbres on rencontre des ruines et des tronçons de colonne couchés sur le sol. Ces ruines se nomment Enkeil. Elles ont un aspect qui ne permet pas de se méprendre sur leur origine véritable, et elles représentent certainement une localité gréco-romaine; Enkeil d'ailleurs est si près de Banias, que très-certainement c'était une partie de la ville elle-même. De là on descend un peu et l'on arrive enfin à Banias, mauvais petit village arabe, dont le sol est couvert partout de ruines et de débris de l'époque romaine. Un magnifique cours d'eau coupe le village, ou mieux, le longe à l'ouest. Deux petits ponts antiques sont établis sur ce ruisseau qui coule entre des murs de quai, antiques aussi, mais fort délabrés. Ce ruisseau, c'est celui qui sort de la grotte de Pan, c'est, en un mot, le véritable Jourdain.

Après avoir traversé le ruisseau à gué (il n'a guère que deux pieds de profondeur), nous allons mettre pied à terre sur une sorte de petite place, garnie de véritables maisons, dont l'une, placée au sud, nous sert d asile. C'est une grange dont le sol est un peu en contre-bas du terrain, qui nous sert pour aujourd'hui de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Partout, autour de nous, paraissent des arbres magnifiques qui dominent toutes les habitations du village, et qui donnent à celui-ci l'aspect d'un village européen.

Mon premier soin a été de courir à la grotte de Pan. Il n'est pas très-facile d'y arriver, à travers les enclos de jardins, les vergers et les amas de fiente de vache qui en garnissent les approches. Quelques huttes de fellah sont adossées au rocher dans lequel est percée cette grotte naturelle. C'est de là que sort en bouillonnant une source admirable qui forme immédiatement le large ruisseau de Banias. Le fond de la grotte s'est éboulé par suite d'un tremblement de terre (probablement celui du 1er janvier 1837), et il est impossible d'y descendre sans s'exposer à entrer jusqu'au ventre dans la bouse de vache. Sur les parois extérieures de la grotte sont ou plutôt étaient gravées quelques belles inscriptions votives, qui constatent parfaitement que c'est bien là la grotte de Pan. Des niches élégamment ciselées surmontent ces inscriptions, et elles ont été sans doute destinées à recevoir des statuettes consacrées à Pan et aux nymphes du lieu.

Après avoir copié tout ce qui peut se lire encore de ces précieuses inscriptions qui, malheureusement, semblent avoir été martelées à dessein, à une époque très-reculée, et vraisemblablement à l'invasion du christianisme en ce pays, nous revenons au gîte avec notre butin. Sur la place même où nous avons pris ce gîte, se voit la maison du scheikh qui domine toutes les autres, et qui est bâtie sur des fondations très-antiques, car les pierres qui forment le parement extérieur de celle-ci, sont de très-gros blocs en bossage, tout à fait analogues à ceux qui constituent, à Jérusalem, l'appareil auquel j'ai appliqué, pour abréger, le nom d'appareil salomonien.

Nous allons rechercher maintenant tous les documents sacrés et profanes relatifs à Dan, à Paneas et à Daphné, afin d'en tirer, si la chose est possible, des indices suffisants pour fixer la position de chacune de ces localités; commençons par Dan.

Cette ville portait un nom tout différent avant de tomber au pouvoir des fils de Dan. Voici, à ce sujet, ce que nous apprennent les saintes Ecritures : — *La limite de Dan s'étendait à partir de ces villes. Les fils de Dan montèrent et combattirent contre Lesem, la prirent et la passèrent au fil du glaive : ils en prirent possession, s'y établirent, et ils donnèrent à Lesem le nom de Dan, du nom de Dan, leur père.* (*Jos.* XIX, 47.) Il est évident que ce verset est une interpolation, postérieure au temps de Josué et de la répartition des territoires aux tribus, puisque le fait lui-même n'arriva que sous la domination des Juges. (*Jud.* XVIII.) Les fils de Dan,

Digitized by Google

peu satisfaits des possessions qui leur avaient été départies par le sort, envoyèrent cinq espions battre le pays et chercher une meilleure contrée dont ils pussent s'emparer. — *Ceux-ci vinrent à Leïs, pays en sécurité, comme les Sidoniens, tranquille, rassuré, vivant sans trouble, avec un héritier du pouvoir, éloigné des Sidoniens et n'ayant rien à démêler avec personne* (ŷ 7.) — *Les espions revinrent en hâte dans leur tribu et pressèrent leurs frères de marcher à la conquête de Leïs. — C'est un peuple qui est en sécurité, leur dirent-ils; le pays est très-spacieux, rien n'y manque de ce qui est nécessaire dans un pays.* (ŷ 10.)— *Six cents hommes armés de la tribu partirent pour aller à la conquête de Leïs* (ŷ 11.) — *A Leïs, ils vinrent sur un peuple paisible et en sécurité, ils en passèrent les habitants au fil de l'épée, et ils brûlèrent la ville par le feu.* (ŷ 27.) — *Nul libérateur, car elle était éloignée de Sidon : ils n'avaient de rapport avec personne. Elle était dans la vallée, vers Beit-Rehoub. Ils rebâtirent la ville et s'y établirent.* (ŷ 28.)— *Ils appelèrent le nom de la ville, Dan, du nom de leur père, Dan, qui était né à Israël; mais Leïs était auparavant le nom de la ville.*(ŷ 29.)

Voici donc un fait bien établi, jusqu'à l'époque des Juges, Dan s'appela Leïs ou Lesem.

Nous voyons cependant que lorsque Abraham poursuivit les rois qui avaient attaqué la Pentapole et fait Lot prisonnier, il poussa jusqu'à Dan. (*Gen.* XIV, 14.) Il est probable qu'en ce point, le texte de Moïse aura été altéré dans la suite des temps, le nom Dan ayant été substitué à celui de Leïs, afin que le récit parût plus claire et plus intelligible.

Dan était à l'extrémité septentrionale de la terre promise, car nous lisons dans le *Deutéronome* (XXXIV) : — 1. *L'Eternel lui fit voir* (*à Moïse*) *tout le pays et le Djeldad, jusqu'à Dan.* Il faut nécessairemeut faire ici la même observation qu'à propos du verset de la *Genèse*, sur l'emploi primitif du nom de Dan. Cette position septentrionale extrême de Dan par rapport à la terre promise, résulte également de beaucoup d'autres passages bibliques. (*II Samuel*, III, 10; XVII, 11; XXIV, 2 et 15; *I Rois*, IV, 25; *I Chron.* XXI, 2; *II Chron.* XXX, 5.)

Lorsque le schisme des dix tribus eut été consommé, après la mort de Salomon, Jéroboam, roi d'Israël, voulut séparer à tout jamais ses sujets de ceux du roi de Juda. (*I Rois* XII.) En conséquence — 28. *Le roi ayant consulté, fit deux veaux d'or, et dit aux Israélites : C'est assez aller à Jérusalem! voici tes dieux, Israël, qui t'ont fait venir d'Egypte.* — 29. *Il en mit un à Beit-El, et plaça l'autre à Dan.* — 30. *Cette chose fut une occasion de péché : le peuple alla devant l'un* (*des veaux d'or*) *jusqu'à Dan* (30).

A l'instigation d'Assa, roi de Juda, Ben-Hadad, roi d'Aram, déclara la guerre à Baasa, roi d'Israël. Son armée fit donc irruption dans les Etats de Baasa, et prit Ayoun, Dan, Abel-beit-Mâakah et tout Kenrout, dans toute la terre de Nephtali (*I Rois*, XV, 20.) Le même fait est raconté dans les *Chroniques* (II, XVI, 4), seulement les noms des villes prises par l'armée de Ben-Hadad sont différents. Les voici : Ayoun, Dan, Abel-Maïm et toutes les demeures des villes de Nephtali.

Dans Jérémie, nous trouvons le passage suivant (IV, 15): — *Car une voix venant de Dan annonce l'ennemi, et du haut de la montagne d'Ephraïm, elle annonce un malheur.* — Cette belle expression signifie seulement que, de l'extrême frontière du nord vient l'annonce de l'agression qui menace Jérusalem et qui vient du nord. (ŷ 6.) Il est évidemment question de l'invasion des Assyriens. La même image est répétée (VIII, 16) dans le passage où le prophète dit : — *De Dan on entend le ronflement de ses coursiers. Au bruit des hennissements de ses chevaux, toute la terre tremble; ils viennent et dévorent le pays avec ce qui y est, la ville et ses habitants.*

Voilà tous les renseignements que nous fournissent, à ma connaissance, les Ecritures, sur le compte de la ville de Dan. Voyons maintenant ce que nous en apprend Josèphe.

Cet illustre historien raconte (*Ant. Jud.*, V, III, 1) l'expédition des Danites allant à la conquête d'un nouveau pays. Les cinq explorateurs envoyés par eux, leur firent connaître une terre bonne et fertile, située à un jour de marche de Sidon, auprès de la grande plaine (κατὰ τὸ μέγα πεδίον), proche du Liban et des sources du petit Jourdain. Les Danites s'y rendirent et fondèrent une ville qu'ils appelèrent Dan, du nom du chef de leur tribu.

Dans un autre passage (*Ant. Jud.*, VIII, VIII, 4), Josèphe raconte le fait de l'établissement des veaux d'or coulés par l'ordre de Jéroboam, l'un à Beit-El et l'autre à Dan, τὸν ἕτερον δὲ ἐν Δάνῃ (ἡ δέ ἐστι πρὸς ταῖς πηγαῖς τοῦ μικροῦ Ἰορδάνου).

Voyons maintenant ce que Josèphe nous apprend des sources du Jourdain. Nous lisons, à propos de l'expédition d'Abraham à la poursuite des rois qui avaient attaqué la Pentapole, qu'il les atteignit à Danos, qui était le nom de l'autre source du Jourdain, περὶ Δάνον (οὕτω γὰρ ἡ ἑτέρα τοῦ Ἰορδάνου προσαγορεύεται πηγή). (*Ant. Jud.*, I, X, 1.) Nous lisons encore dans la *Guerre des Juifs* (IV, I, 1), que le lac Samachonite étend ses marais jusqu'au lieu nommé Daphné (μέχρι Δάφνης χωρίου), lieu fertile et délicieux, où sont des sources qui, grossissant le petit Jourdain au-dessous du temple de la Vache d'or, le poussent dans le grand Jourdain (καὶ πηγὰς ἔχοντος, αἱ τρέφουσαι τὸν μικρὸν καλούμενον Ἰορδάνην ὑπὸ τὸν τῆς χρυσῆς Βοὸς ναόν, προσπέμπουσι τῷ μεγάλῳ).

Pour Josèphe, la véritable source du Jourdain était au lac Phiala, situé dans la Trachonitide, c'est-à-dire à cent vingt stades de Césarée (Banias), à droite et non loin de

(30) Il est encore fait mention de ce veau d'or placé à Dan, dans le *IIe Livre des Rois* (X, 29). Le prophète Amos y fait manifestement allusion, quand il dit (VIII, 4) · *Ceux qui jurent par le crime de Samaroun et qui disent : Vive ton Dieu, Dan, et vive le chemin de Bir-Sebâa, tomberont et ne se relèveront plus.*

Digitized by Google

la route. Le Panéion n'était que la source apparente de ce fleuve; mais le Jourdain venait seulement y déboucher, en partant du lac Phiala, et en s'y rendant par un canal souterrain. Ce Panéion duquel on croyait, dans l'ancien temps, que le Jourdain sortait, avait vu sa beauté naturelle relevée encore par la munificence royale, et Agrippa avait employé de grandes richesses à l'embellir. C'est à partir de cet antre que commence le cours manifeste du Jourdain. Tous les détails que je viens de rappeler sont la fidèle reproduction de ceux que donne Josèphe. (*Bell. Jud.*, III, x, 7.)

Josèphe nous apprend encore (*Ibid.*, I, xxi, 3) qu'Hérode fit bâtir un temple de marbre blanc, dédié à Auguste, auprès des sources du Jourdain. Cet endroit se nomme Panéion. Là, une montagne élève son sommet à une hauteur immense, et, au pied, s'ouvre une caverne obscure, dans laquelle existe un gouffre abrupt, plein d'eau et d'une profondeur inconnue, car aucune sonde n'en peut atteindre le fond. Des grottes placées à l'extérieur et à la racine même de la montagne, jaillissent des sources abondantes, et c'est de là que sort le Jourdain, ainsi que le croient beaucoup de personnes (31).

Il est encore question de la source du Jourdain dans Josèphe. (*Ant., Jud.*, V, i, 22.) C'est dans le passage où il parle de la distribution des lots de terres conquises attribués aux tribus. — Nephtali, dit-il, eut jusqu'au mont Liban, et jusqu'aux sources du Jourdain, qui sortent du pied même de cette montagne.

Paneas, la Banias moderne, était le nom de la ville située auprès des sources du Jourdain, que Philippe agrandit et embellit, en lui donnant le nom de Césarée. Paneas devint ainsi la *Cæsarea Philippi*. (*Ant. Jud.*, XVIII, II; *Bell. Jud.*, II, IX, 1.) Plus tard, le roi Agrippa le Jeune ayant considérablement augmenté l'importance de Césarée de Philippe, lui donna le nom de Néronias. (*Ant. Jud.*, XX, IX, 4.)

Résumons maintenant ce que nous apprend Josèphe. La principale source du Jourdain sort du Panéion, c'est-à-dire de la grotte de Banias. Une seconde source de ce fleuve se nommait Danos. Des sources viennent grossir le petit Jourdain au lieu nommé Daphné, au-dessous du temple de la Vache d'or, et se jettent avec lui dans le grand Jourdain. Pour Josèphe, le grand Jourdain vient du Panéion, et le petit vient des sources de Daphné. Mais il y a évidemment ici une erreur de copiste à corriger dans le texte : au lieu de Δάφνης, c'est Δάνος qu'il faut lire, et il s'agit indubitablement de Dan; en effet, la présence d'un lieu nommé le temple de la Vache d'or, n'indique-t-elle pas jusqu'à l'évidence l'emplacement de Dan, où Jéroboam établit un temple dans lequel fut installé un de ses deux veaux d'or? Daphné est donc un lieu à biffer du catalogue des villes de cette partie de la Syrie.

Concluons : Paneas, aujourd'hui Banias, Cæsarea Philippi et Néronias, c'est tout un (32). Dan est la ville ruinée que l'on rencontre sur le plateau situé au delà du Nahr-Hasbayah, lorsqu'on a passé la rivière, sur le Djesr-el-Rhadjar. Enfin, le Tell-el-Qadhi est l'emplacement du temple où Jéroboam avait placé un de ses veaux d'or, du temple de la Vache d'or mentionné par Josèphe. Les ruines de Dan sont contiguës, et probablement le Tell-el-Qadhi fut travaillé de main d'homme, pour servir d'assiette au temple de Jéroboam.

Il s'agit maintenant de vérifier si ces conclusions s'accordent avec les témoignages des écrivains anciens, autres que Josèphe. Je me dispenserai de rapporter tous les passages qui constatent que Paneas, Cæsarea Philippi et Néronias sont la même ville, parce que c'est un fait qui n'est pas sujet à question. Philostorgius (*Hist.*, VII, 3) dit que Paneas portait d'abord le nom de Dan, qu'elle s'appela ensuite Cæsarea Philippi, et enfin Paneas, à cause de la statue de Pan que les gentils y placèrent. Théodoret (*Quæst.* 110 *in Gen.*) dit aussi que Paneas et Laïs sont la même ville. Enfin Benjamin de Tudèle dit encore que Paneas est Dan. Voilà sur quelles autorités on a voulu quelquefois identifier Dan et Banias.

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, au mot βηθσαμαΐς, parle de Dan qui est près de Paneas, et au mot Δάν il dit que c'est un bourg placé au quatrième mille, à partir de Paneas, sur la route de Tyr. Il y a environ cinq kilomètres de Banias aux ruines placées à l'ouest du Tell-el-Qadhi; c'est donc bien là que sont les ruines de la Dan biblique, dont dépendait le Tell-el-Qadhi. Les ruines qui sont autour d'el-Khan sont à douze ou treize kilomètres de Banias; il serait donc absurde d'y chercher les ruines de Dan.

Un mot encore sur l'histoire de Banias. Lorsque le Christ y vint, il y guérit miraculeusement une femme qui allait périr d'un flux de sang. Celle-ci éleva devant la porte de sa maison une statue de son sauveur. Julien l'Apostat la fit renverser et remplacer par sa propre statue. Ce sont les *Annales* de Glycas et la *Chronographie* de Théophanes, qui nous ont conservé la mémoire de ce fait.

Je dois aussi parler du château-franc de Banias; il est sur la route de Damas. Cette route, pendant quelques heures, à partir de Banias, traverse un pays ravissant. Elle commence au pont même que nous étions venus visiter le matin. Là, on tourne à l'est et on longe, à droite, le cours d'eau qui vient de la source la plus éloignée du Jourdain, et à gauche, à proximité de Banias, des prés plantés de grands arbres, sous lesquels nous avons retrouvé le scheikh, à qui nous avons ainsi pu faire nos adieux. Le ruisseau coule au fond d'un petit vallon frais et bien boisé,

(31) Ces détails sont à peu près identiquement reproduits dans les *Antiquités Judaïques*. (XV, x, 3.)

32) Cette même ville s'est aussi appelée au moyen âge Tonopyrgos et Belinas. (*Voy.* RELAND, *Pal.*, p. 919, ad vocem *Paneas*.)

Digitized by Google

qui s'étend jusqu'à plus d'une lieue à l'est de Banias. Nous finissons par quitter le bord du ravin, et nous appuyons alors un peu au nord, pour contourner le pied de la montagne, au sommet de laquelle se trouve la forteresse imposante qui se nomme Qalâat-Banias. C'est une forteresse en ruines et qui de loin semble dater de l'époque des croisades. La montagne dont elle couronne le sommet, est fort élevée et verdoyante. Au sommet, toutefois, ce sont des herbages seuls qui lui donnent cet aspect, car les arbres cessent de se montrer sur ses flancs, au delà des deux tiers de leur hauteur. Les habitants de Banias assurent que la citadelle (le Qalâat) a été bâtie avec les débris antiques de la ville, et que l'on voit plusieurs tarikhs dans les murailles. La chose est fort possible; mais s'y trouve-t-il une seule inscription antique? Voilà ce que j'ignore et ce que je n'ai pas été vérifier. (*Voyage dans les terres bibliques*, t. II, p. 547 et suiv).

CESELETH-THABOR, KSALOUT-THABOUR.— *Voy.* KESSULLOTH.

CESIL, KESIL.— Ville de la tribu de Juda. *Josué*, XV, 30.

CESION, KECHIOUN.—Je serais disposé à voir dans la localité moderne de Kachanec, ruines qui se trouvent à une heure et demie de distance de Kafr-Kenna, la Kachioun (*Cesion*) qui appartenait à la tribu d'Issakhar. (*Josué*, XIX, 20; XXI, 28.) Cette même localité est encore désignée dans le verset 28 du chapitre XXI du même livre, avec l'indication suivante: *Kachioun avec ses pâturages:* ceci convient parfaitement à la position des ruines de Kachanec; mais alors il faudrait reporter jusque-là les limites de la tribu d'Issakhar, et ne pas tenir compte de l'analogie du nom de village קשיון et du nom קישון, de la rivière Kison qui coule vers le Carmel, dans la plaine d'Esdraelon ou de Jezraël. Il est vrai que le texte de Josué ne semble pas le moins du monde placer Kachioun près du Carmel; bien au contraire.

CETHEENS, CHÉTÉENS, HÉTHÉENS. — Ce sont les enfants de Cheth, fils de Kénâan, par conséquent une des grandes peuplades Kenâanéennes. (En hébreu חתי, Chittei; en grec Χετταῖοι.) Ils habitaient spécialement la contrée montagneuse d'Hébron. Car nous lisons dans la *Genèse* que Abraham s'inclina devant le peuple de ce pays, c'est-à-dire des fils de Cheth et qu'il acheta d'eux le champ de Macpela. (XXIII, 20.)

CETHIM, KETHIM. — Nom biblique des îles de la Méditerranée et de l'Europe orientale. *Alexandre*, dit le *Ier Livre des Machabées* (I, 1), *venait de la terre de Céthim*, pour indiquer qu'il venait de la Macédoine.

CETHLIS, KETLIS. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 40.)

CETRON. — Ville de la tribu de Zabulon. (*Jud.* I, 30.)

CHALE, KABAH.—Ville d'Assyrie qui eut pour fondateur Nemrod, selon la *Genèse* (X, 11).

CHALI, HALI ou KHALI. Ville de la tribu d'Aser. (*Jos.* XIX, 25.

CHAM.—La terre de Cham mentionnée dans les Livres saints est prise pour l'Egypte, mais il y a dans les Livres saints très-peu de documents sur cette partie de la géographie primitive après la dispersion. Cependant le fait de la possession du pays de Kénâan par les petits-fils de Cham est une preuve que cette race s'étendit toujours vers le midi, qu'elle habita, par conséquent l'Arabie, l'Egypte, de là l'Afrique, pendant que la race sémitique eut l'Asie centrale et orientale, et la race japhétique le nord et l'Europe. Quelque peu explicite que soit sur ce point l'indication biblique, elle est extrêmement précieuse, puisque c'est le seul document ancien que nous ayons sur la dispersion des races.

CHAMAAM, KIMHAM.—Ce fut un domaine près de Beit-Lehm que David donna au fils de Bersellaï qui l'avait suivi en exil lorsque le malheureux roi fuyait au désert devant Absalon. (*Jerem.* XLI, 17.)

CHAMOS, KAMOUS. — Salomon fit ériger un temple à Chamos, divinité des Moabites, sur la montagne qui est en face de Jérusalem; une des trois hauteurs qui forment le mont Olivet et qui est connu sous le nom de mont du Scandale

Les Moabites sont aussi appelés dans les prophètes peuples de Chamos. Saint Jérôme pense que ce Chamos était le même que Beel-Phegor, le Baal oriental. Il est bien évident que chaque nation donnait à sa divinité des noms divers en raison des attributs sous lesquels elle était invoquée. Nous l'avons vu pour Dagon, divinité des blés, des moissons: Baal, le soleil, etc.

CHARACA, KARAKAH. — Ville assiégée par Judas Machabée. Très-probablement Karack-Moal. (*II Mach.* XII, 17.)

CHARAN, HARAN, HARRAN.—Ville de la Mésopotamie où habita Abraham après sa sortie de la Chaldée avec son père et toute sa famille. Elle est indiquée sur un des confluents de l'Euphrate.

Laban demeurait à Haran lorsque Jacob par le conseil de son père, au lieu d'épouser une Kenaânéenne comme son frère Esaü, vint chercher une de ses parentes dans le pays de ses pères. (*Gen.* XXVII, 43; XXVIII, 10.)

CHARRAN. — Théophile, patriarche d'Antioche, mentionne une ville de Palestine du nom de Charran. (RELAND, pag. 705.)

CHASPIA — Lieu fortifié mentionné dans le Ier Livre d'Esdras. (VIII, 17.)

CHEBBON, KEBOUN. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 40.)

CHELMON. — C'est une localité en face d'Esdrelon, où Holopherne avait placé son armée pour faire le siége de Béthulie.

CHENE. — Nom de ville indiquée dans Ezéchiel. (XXVII, 23.)

CHESLON, KSALOUN. — Ville de la tribu de Juda. (*Jos.* XV, 10.)

CHOBAR, KABOUR. — Rivière qui se jette dans l'Euphrate, et qui est souvent citée par Ezéchiel. (I, 1, 3; III, 15, etc.)

CHORREENS. — *Voy.* HORRHÉENS.

CHRONOLOGIE.

CHRONOLOGIE DES EMPIRES DE NINIVE, DE BABYLONE ET D'ECBATANE, DANS SES RAPPORTS AVEC LA BIBLE

Digitized by Google

ART. I. — *Examen critique de tous les passages de l'Ecriture sainte relatifs à ces trois empires.*

Le terrain que je me propose d'aborder est loin d'être vierge ; nombre de savants ont cherché de leur mieux à coordonner les matériaux que l'antiquité nous a légués, et qui concernent les empires de Babylone, de Ninive et d'Ecbatane. Quelques points ont été éclaircis par eux ; d'autres ont été prudemment laissés de côté, parce que leur intervention devenait plus qu'inutile. Il reste donc beaucoup à faire encore, et la science historique aurait quelque chose à gagner si une semblable question était traitée franchement, sans dissimuler aucune des difficultés qu'elle présente, et sans éluder la discussion impartiale des témoignages discordants qui offrent quelque caractère d'authenticité. Nous allons essayer de le faire.

Les sources auxquelles il nous est permis de puiser, sont jusqu'ici :

L'Ecriture sainte, quelques fragments de Bérose, de Mégasthènes, de Castor et d'Alexandre Polyhistor, etc. ; le Canon de Ptolémée, les écrits de Diodore, les écrits d'Hérodote, de Josèphe, de Moïse de Khorène, d'Eusèbe, et de Georges le Syncelle.

Dans un avenir prochain, il faut l'espérer, les nombreux textes assyriens des palais de Van, de Khorsabad, de Nimroud et de Koïoundjouk, n'auront plus de secrets pour nous, et là se trouveront incontestablement d'innombrables documents, qui serviront à reconstituer nettement une bonne partie des annales assyriennes. En attendant cet heureux moment, il est toujours permis de commencer l'étude comparative des textes fournis par les auteurs indiqués plus haut.

Avant tout, nous devons protester de notre profond respect pour l'Ecriture sainte ; nous espérons faire voir, à très-peu d'exceptions près, que les assertions historiques qui s'y rencontrent sont parfaitement concordantes entre elles, et qu'elles ne concordent pas moins bien avec les écrits profanes, auxquels confiance doit être donnée. Quand des discordances apparentes ou réelles se manifesteront, nous nous bornerons à les enregistrer en regrettant notre insuffisance, toutes les fois que celle-ci nous interdira la satisfaction de démontrer l'infaillibilité des Saintes-Ecritures.

Nous entrerons donc en matière sans plus ample préambule.

Détermination des limites chronologiques fixes entre lesquelles se trouvent compris les faits à discuter dans ce mémoire. — Date de la délivrance des Juifs après la captivité de 70 ans. — Canon des rois de Chaldée conservé par Ptolémée, et sa vérification rigoureuse. — Dates extrêmes des 70 ans de la captivité des Juifs. — Date du siége de Jérusalem et de la ruine du royaume de Juda. — Règne de Cyrus. — Nabonnid et Darius le Mède.

Il est un premier point indispensable à régler, c'est la fixation de quelque date déterminée, à laquelle, une fois qu'elle sera bien fixée, nous rattacherons ou du moins nous nous efforcerons de rattacher toutes les autres d'une manière satisfaisante. Nous avons donné la préférence à la date de la délivrance des Juifs captifs, en vertu de l'acte d'émancipation accordé par Cyrus, devenu maître de leur sort, parce qu'elle nous fournit la limite supérieure du cadre que nous nous sommes tracé. Les chronologistes sont généralement d'accord pour fixer la date de cet acte réparateur à l'année 536 avant Jésus-Christ. Nous adopterons donc cette base unique de tous les calculs que nous allons essayer d'établir et nous nous hâtons de déclarer que cette date concorde avec les dates astronomiques qui fixent à l'année 747 le commencement de l'ère de Nabonassar

Il est clair qu'une semblable concession n'a pu être faite que par le souverain, et que les Juifs autorisés à quitter Babylone pour retourner dans leur pays, ont reçu cette autorisation de celui qui seul avait le droit de l'octroyer. Cyrus, en 536, était donc souverain de fait à Babylone.

Nous lisons dans Daniel, ch. v, 30 et 31 :

La même nuit (la nuit du festin), *Balthasar, roi des Chaldéens, fut tué; — Et Darius, Mède, lui succéda au trône, âgé de 62 ans.*

CHAP. IX, 1. *L'an 1er de Darius, fils d'Assuérus, du sang des Mèdes, lequel régna sur les Chaldéens*, etc.

CHAP. X, 1. *L'an 3 de Cyrus, roi des Perses, la parole (de Dieu) fut révélée à Daniel, surnommé* Baltasar (33).

De l'ensemble de ces versets, il résulte 1° qu'à Balthasar a succédé immédiatement un prince nommé Darius le Mède; 2° que ce Darius avait alors 62 ans; 3° que Darius était fils d'Assuérus, Mède d'origine ; 4° que Cyrus, après Darius, est monté sur le trône de Chaldée.

Reportons-nous maintenant au *Canon des rois de Chaldée*, document inappréciable, parce que son exactitude basée sur des calculs astronomiques ne saurait par conséquent être révoquée en doute. Nous y lisons immédiatement avant Cyrus, le nom de Nabonadius, qui a régné 17 ans (34).

Rappelons-nous maintenant que l'ère de Nabonassar commence le 26 février 747, et en faisant la somme des années de règne fournies par le *Canon* de Ptolémée, y compris les deux interrègnes signalés dans ce canon nous allons rechercher s'il y a coïncidence complète des deux dates de la première année de Nabonassar et de celle de Cyrus. (35) Le nombre d'années écoulées entre ces deux avénements est de 209 ; de 747 ans, ôtant

(33) Dans le chapitre 1er, 21, nous lisons : *Fuit autem Daniel usque ad annum primum Cyri regis.* Il y a ici une contradiction qui nous semble expliquer une faute de copie dans la teneur du verset 21 du chapitre 1er, car si Daniel n'a vécu que jusqu'à l'année *première* du règne de Cyrus, il n'a pu recevoir de révélation divine dans l'année 3e de ce règne.

(34) Je prends la liste du manuscrit 2399 de la bibliothèque impériale, manuscrit qui a servi à la publication de l'*Almageste* de Ptolémée. Voir cette *Chronologie* de Ptolémée publiée sur le même manuscrit par M. l'abbé Halma, in-4, Paris, 1819

(35) Prenons la copie de Georges le Syncelle et faisons-lui subir le même contrôle. Cette liste ré-

Digitized by Google

209, il nous reste 538. Il y a donc coïncidence complète dans cette copie du *Canon* de Ptolémée. Nous pouvons d'ailleurs la vérifier par parcelles, et nous y parviendrons a l'aide des éclipses de lune observées par les Chaldéens (36). Les trois plus anciennes ont été observées dans les années 1 et 2 du règne de Mardokempad, 27e et 28e de Nabonassar. Ces éclipses calculées rigoureusement tombent au 19 mars 721 ; au 8 mars et au 1er septembre 720. Les chiffres des 4 premiers règnes fournis par le *Canon* de Ptolémée (copie du manuscrit de Paris) sont rigoureusement exacts, puisque la 1re et la 2e année de Mardokempad tombent sur les années 721 et 720.

Nous connaissons encore une éclipse de la 5e année de Nabopolassar, 127e de Nabonassar, laquelle eut lieu dans la nuit du 22 avril 621 ; l'avénement de Nabopolassar eut donc lieu vers 626. La somme des années des règnes antérieurs à celui de Nabopolassar fournis par le manuscrit de Paris nous amène à 625, et comme nous devons tenir compte des années forcément incomplètes, réparties entre ces différents règnes, nous pouvons considérer cette concordance comme très-réelle. Jusqu'à Nabopolassar donc, l'exactitude du Canon est vérifiée.

Enfin, nous avons une éclipse du 16 juillet 523, qui appartient à la 7e année de Cambyse, 225e de Nabonassar. La somme des règnes du *Canon* de Ptolémée nous fournit jusqu'à la 7e année de Cambyse, le chiffre 225 qui, retranché de 747, nous donnerait la date 522, qui est exacte.

Nous pourrons donc nous appuyer, sans aucun scrupule, sur les dates fournies par le *Canon* de Ptolémée. En voici, du reste, une vérification de plus :

Nous lisons dans Ezéchiel :

En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, lorsque j'étais au milieu des captifs, près du fleuve Khobar, les cieux furent ouverts, et je vis les visions de Dieu, — le cinquième jour du mois, lequel était la cinquième annee de la captivité du roi Joachin. — (*Ezech.* I, 1, 2.)

Donc le 5 du quatrième mois d'une certaine année trentième, commence la cinquième année qui a suivi la captivité de Joachin.

A quoi rapporter cette trentième année ? Nécessairement à une ère nouvelle. Joachin ou Jéchonias fut pris en 599 ; la cinquième de sa captivité commence donc avec l'année 594, et la quatrième avec l'année 595 ; ajoutant à ce nombre le chiffre 30, pour reconnaître l'événement sur lequel tombe la date obtenue ainsi, nous trouvons le chiffre 525, qui nous reporte juste à l'événement de Nabopolassar. C'est donc une ère nouvelle commençant à l'événement de Nabopolassar, dont la trentième année coïncidait avec la quatrième et cinquième année de la captivité de Joachin. Or, nous lisons dans le *IIe Livre des rois* (XXIV, 12) : *Le roi de Babylone prit Joachin la huitième année de son règne*

La trentième de Nabopolassar est donc postérieure de 4 ans, ou un peu plus, à la huitième de Nabuchodonosor : c'est ainsi la douzième de Nabuchodonosor. Si donc, de 30, nous retranchons 12, il nous reste 18 ; Nabopolassar aurait donc régné 18 ans et quelques mois. Mais d'un autre côté, les témoignages de l'Ecriture nous suffisent pour reconnaître que Nabuchodonosor a régné deux ans en commun avec son père (37).

Celui-ci a donc eu un règne effectif de 20 ans et quelques mois, ce qui justifie pleinement le chiffre 21, représentant, dans le *Canon* de Ptolémée, la durée du règne de Nabopolassar. D'ailleurs, on sait que dans les canons royaux de ce genre toute année commencée est comptée comme année pleine.

Nous avons dit plus haut que l'exactitude du Canon de Ptolémée est justifiée par les calculs d'éclipses, en ce qui concerne l'année 747, à laquelle commencent le règne et l'ère de Nabonassar. Il ne sera pas hors de propos maintenant de vérifier la date précise de la délivrance des Juifs, date qui a dû suivre la

sente deux séries de chiffres, grâce à certaines durées de règne évaluées de deux manières différentes. La 1re nous donne une somme égale à 226, ce qui fournirait la date 521 pour l'avénement de Cyrus ; cette date est forcément inexacte. La 2e nous donne 220, d'où nous arrivons à la date 527 pour l'avénement de Cyrus ; nouvelle date erronée.

(36) On sait que ces observations astronomiques recueillies par les Chaldéens furent envoyées à Aristote par Callisthènes, et qu'elles dataient de 1903 ans avant la prise de Babylone par Alexandre, c'est-à-dire de 2200 ans avant l'ère chrétienne.

(37) Suivant Jérémie, Nabuchodonosor vint pour la première fois devant Jérusalem dans la 1re année de son règne, 4e de Joakim (XXV, 1) : *Verbum quod factum est ad Jeremiam de omni populo Juda, in anno 4e Joakim filii Joziæ regis Juda: ipse est annus primus Nabuchodonosor regis Babylonis.* D'un autre côté, Daniel emmené en captivité par lui, dit (*Dan.* I, 1) : *Anno tertio regni Joakim regis Juda, venit Nabuchodonosor rex Babylonis in Jerusalem et obsedit eam.* Il y a ici un petit désaccord portant sur une année seulement, désaccord assez insignifiant d'ailleurs pour qu'il soit à peu près inutile d'en rechercher le motif. Daniel resta 3 ans en captivité à Babylone avant d'être présenté au roi ; il reçut alors le nom de *Baltasar*, et dans l'année 2e du règne de Nabuchodonosor, il fut chargé d'expliquer au roi le songe qu'il avait fait. (*Dan.* II, 1.) *In anno 2e regni Nabuchodonosor, vidit Nabuchodonosor somnium, et conterritus est spiritus ejus, et somnium ejus fugit ab eo.* C'est donc environ de 4 à 5 ans après la captivité de Daniel qu'il faudrait compter la 2e année de Nabuchodonosor. Pour accorder ces deux dates, il faut nécessairement admettre que pendant deux ans Nabopolassar s'associa son fils Nabuchodonosor ; enfin nous lisons dans les *Rois* (II, XXV, 27) que Joachin était depuis 37 ans à Babylone lorsque Evilmerodach lui succéda et délivra Joachin. *Factum est vero in anno trigesimo septimo transmigrationis Joachin regis Juda, mense duodecimo, vigesima septima die mensis, sublevavit Evilmerodach, rex Babylonis, anno quo regnare cœpisset, caput Joachin, regis Juda, de carcere.* Joachin, ayant été pris dans la 8e année de Nabuchodonosor, nous aurions 8 à ajouter à 37 pour la durée du règne de Nabuchodonosor, ce qui ferait 45 ans. Le *Canon* n'en porte que 43 ; donc il faut, de ces 45 années, en défalquer 2, qui sont celles du règne en commun avec son père. D'ailleurs Bérose, cité par Josèphe, dit quelque chose de cette association.

Digitized by Google

prise de Babylone par Cyrus, promoteur de ce grand acte de réparation. Nous aurons alors déterminé rigoureusement deux points à peu près extrêmes du cadre chronologique qui renferme les événements historiques sur l'époque réelle desquels nous désirons jeter le plus de lumière possible.

Si, dans l'Ecriture sainte, nous trouvons des passages nombreux qui constatent la durée de la captivité de Babylone, il n'en est plus de même quand il s'agit de constater la date précise de la délivrance des Juifs; nous ne pouvons donc arriver à cette date que par le tâtonnement. Nous allons essayer de le faire.

Rappelons-nous d'abord les passages qui mentionnent explicitement les 70 années de captivité. Dans Jérémie nous lisons : *Le Seigneur dit ceci : Quand* 70 *ans auront été accomplis à Babylone, je vous visiterai, et je susciterai sur vous ma parole favorable, que je vous ramènerai en ce lieu.* (*Jérém.* XXIX, 10.) — Et encore : *Toute terre sera désolée et déserte, et toutes ces nations serviront le roi de Babylone pendant* 70 *ans.* (*Jérém.* XXV, 11.) Voici le texte du verset suivant : והיה כמלאות שבעים שנה אפקד על מלך בבל ועל הגוי ההוא נאם יהוה את עונם ועל ארץ כשדים ושמתי אתו לשממות עולם C'est-à-dire : *Lorsque ces* 70 *années seront accomplies, je punirai le roi de Babel, et ce peuple, dit Jéhovah, de leurs iniquités, ainsi que le pays des Casdim, et j'en ferai une solitude éternelle.*

Enfin, les *Chroniques* parlent de la captivité, qui dura 70 ans; le verset 20 est précis, en voici la fin : ויהיו לו ולבניו לעבדים עד מלכות פרס *et ils serviront d'esclaves à lui* (*Nabuchodonosor*) *et à ses enfants jusqu'à l'avénement du royaume de Perse.* (*II Chron.* XXXVI, 17 *seqq.*)

La captivité a donc cessé à l'avénement de la nouvelle dynastie. Les 70 ans de captivité prédits par Jérémie sont rappelés au verset 21. Enfin le verset 22 commence par les mots : *et l'an premier de* ובשנת אחת לכורש מלך פרס *Cyrus, roi de Perse...* etc., etc. Vient ensuite la teneur de l'édit de délivrance. La promulgation de cet acte n'a pu évidemment avoir lieu au commencement de la conquête; le conquérant avait autre chose à faire d'abord; nous admettrons donc qu'il ne l'a accordé qu'en 537.

Remontons maintenant de l'année 537 à 70 ans en arrière, nous tombons sur la date 607. C'est la 4e année du règne de Joakim, roi de Juda, 1re de Nabuchodonosor, époque précise du premier siége de Jérusalem. J'ai déjà fait remarquer dans une note que Daniel, qui fut emmené en captivité à la suite de cette première expédition, dit la 3e année de Joakim; tandis que Jérémie avance que c'est à l'année 4e de Joakim qu'il faut rapporter le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor (*Jérém.* XXV, 1.)

Quoi qu'il en soit, les 70 ans de captivité sont certainement compris entre les années 537 et 607. Les chronologistes ont adopté la date 536 pour celle de la délivrance des Juifs. Je pense qu'il y a ici une légère erreur, et qu'on a confondu le retour et l'établissement des captifs dans leur pays, avec le moment où la liberté leur fut rendue par un édit qui put et dut même n'être pas immédiatement exécuté, mais bien avec quelque lenteur

L'historien Josèphe parle d'une manière fort nette des 70 ans de servitude; voici ce qu'il en dit : « Mais le roi de Babylone, lorsqu'il eut emmené les deux tribus, ne leur substitua aucune nation. D'où il advint que pendant 70 ans toute la Judée, avec Jérusalem et son temple, resta complétement abandonnée. De là résulte aussi que le temps qui s'écoula entre la captivité des dix tribus et la déportation des deux tribus fut de 130 ans, 6 mois et deux jours. » (*Antiq. Jud.*, X, IX, 7.) Vérifions ces nouveaux chiffres. L'année de la ruine de Samarie est bien déterminée, ainsi que nous le verrons plus tard : c'est l'année 721; 130 ans et demi après cet événement, commença la servitude des deux tribus. Ce chiffre nous reporte à l'année 591. Or celle-ci représente en partie la 18e et la 19e année du règne de Nabuchodonosor, et l'Ecriture nous apprend surabondamment que le dernier siége de Jérusalem, siége qui dura 18 mois et consomma la ruine du royaume de Juda, commença dans la 18e année de Nabuchodonosor. Josèphe est donc parfaitement d'accord avec l'Ecriture sainte.

Voici les passages de l'Ecriture relatifs à cet événement. Le siége commença la 18e année de Nabuchodonosor; en effet, Jérémie dit : *Parole qui fut adressée à Jérémie par le Seigneur, l'an* 10e *de Sédécias, roi de Juda; lequel est le* 18e *de Nabuchodonosor. — Alors l'armée du roi de Babylone assiégeait Jérusalem*, etc., etc. (*Jérém.* XXXII, 1, 2.) La ville et le temple furent brûlés dans l'année 19e de Nabuchodonosor, car Jérémie nous dit encore : *La* 9e *année de Sédécias, roi de Juda, au* 10e *mois, Nabuchodonosor vint avec toute son armée devant Jérusalem, et ils en formèrent le siége. — Or, l'an* 11e *de Sédécias, au* 5e *mois, le* 5e *jour, la ville fut ouverte.* (*Jérém.* XXXIX, 1, 2.) Josèphe dit que le siége dura 18 mois; du 10e mois de l'année 9 de Sédécias, au 5e mois de l'année 11, il y a effectivement 18 mois.

Ces deux dates sont aussi précisées par d'autres passages de l'Ecriture; ainsi, dans Jérémie (LII, 4-7 et 12), nous lisons encore que ce fut dans la 9e année de Sédécias, le 10 du 10e mois, que commença l'investissement de Jérusalem, que le siége dura jusqu'au 9 du 4e mois de la 11e année de Sédécias, et que ce jour-là, les Chaldéens pénétrèrent dans la ville, tandis que le roi Sédécias et ses serviteurs cherchaient à fuir. Ce fut un peu plus tard, c'est-à-dire le 10 du mois suivant (5e de la 11e année de Sédécias, 19e de Nabuchodonosor), que Nabuzardan, général de l'armée chaldéenne, fit mettre le feu à la ville et au temple.

Enfin, dans le *IIe Livre des Rois*, nous lisons (XXV, 1-4, 7-9 et suiv.) que ce fut dans l'année 9 de Sédécias, le 10 du 10e mois, que l'investissement de Jérusalem commença; que le siége dura jusqu'au 9 d'un mois, qui n'est pas précisé, de la 11e année de Sédécias; que

Digitized by Google

la ville, une fois envahie par les assiégeants, Sédécias et les siens cherchèrent à fuir ; qu'il fut poursuivi, pris et amené devant Nabuchodonosor; que ce roi fit mettre à mort devant lui ses enfants et ses proches, lui fit crever les yeux, et le fit amener chargé de chaînes à Babylone; que Nabuzardan entra dans Jérusalem le 7 du 5e mois de l'année 11e de Sédécias (19e de Nabuchodonosor), et mit le feu à la ville et au temple.

Remarquons en passant qu'il faut de toute nécessité reconnaître quelques légères erreurs de copistes dans ces différentes dates, de l'investissement, de la prise et de l'incendie de Jérusalem. En effet, pour la 1re, Jérémie, au chap. XXIX, ne parle que du 10e mois de l'année 9 de Sédécias; au chap. LII, il fixe la même date au 10 du mois en question. Cette date est incontestable, puisqu'elle est concordante avec celle que fournit le chap. XXV du *IIe Livre des Rois*.

La date de la prise de Jérusalem, fixée dans le chap. LII de Jérémie, au 9 du 4e mois de l'année 11 de Sédécias, est confondue dans le chap. XXIX du même prophète, avec la date de l'incendie. Dans le *IIe Livre des Rois*, il s'agit bien encore du 9e jour, mais ce jour appartient à un mois indéterminé de l'année 11.

Enfin, la date de l'incendie de Jérusalem et du temple, est donnée par Jérémie, au 5 du 5e mois de l'année 11 de Sédécias, dans le chap. XXIX: puis au 10 du même mois dans le chap. LII; tandis que dans les *Rois* (ch. XXV, du IIe livre), cet événement est fixé au 7 du 5e mois de l'année 11 de Sédécias.

Toutes ces discordances sont trop peu importantes pour que nous nous y arrêtions plus longtemps. Nous nous bornerons à faire observer que les Juifs jeûnent le 9 du mois, en commémoration de la prise de Jérusalem, et que ce fait est concluant en faveur de la date fournie par Jérémie (ch. LII), et par le *IIe Livre des Rois* (ch. XXV). Qu'enfin, l'historien Josèphe donne aussi pour date de l'investissement de Jérusalem, le 10 du 10e mois de l'an 9 de Sédécias, et pour date de la prise de la ville le 9 du 4e mois de l'an 11 ; de telle sorte qu'il ne peut plus y avoir de doutes réels sur la valeur de ces deux dates. Quant à celle de l'entrée de Nabuzardan et de l'incendie du temple, nous trouvons dans Josèphe une nouvelle discordance, puisque cet historien place l'événement en question au 1er du 5e mois de l'an 11 de Sédécias. Des quatre dates, toutes différentes, que nous trouvons pour l'incendie du temple, nous ne pouvons guère conclure qu'une chose : c'est que cet événement a eu lieu dans les dix premiers jours du 5e mois de l'an 11 de Sédécias.

Revenons à la fixation des 70 années de servitude, à l'aide des textes de Josèphe.

Le liv. XI, chap. I, commence par les mots suivants : Τῷ δὲ πρώτῳ ἔτει τῆς Κύρου Βασιλείας (τοῦτο δ' ἦν ἑβδομηκοστὸν ἀφ' ἧς ἡμέρας μετανασταῖναι τὸν λαὸν ἡμῶν ἐκ τῆς οἰκείας εἰς Βαβυλῶνα συνέπεσεν)· «Dans la 1re année du règne de Cyrus (cette année était la 70e à partir du jour où il arriva à notre peuple d'être transporté de son pays natal à Babylone). » Rien de plus précis que ce texte : la dernière année des 70 ans de servitude annoncés par les prophètes, était pour les Juifs eux-mêmes la 1re du règne de Cyrus. Ajoutant donc à 538 le nombre 70, nous retombons encore sur l'année 608, dans laquelle eut lieu le premier siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, dans la 1re année de son règne. Tout à l'heure nous avons dit que les 70 ans étaient nécessairement compris entre les années 607 et 537. Cela tient à ce que le 1er mois d'une année de Cyrus n'a pu coïncider avec le 1er mois d'une année Julienne, et que, par conséquent, la 1re année de Cyrus est représentée en partie par l'année 538 et en partie par l'année 537.

Un peu plus loin Josèphe dit que Cyrus fut conduit à émanciper les Juifs captifs, par la lecture des prophéties qu'Isaïe avait laissées 210 ans auparavant; puis quelques lignes plus loin nous lisons encore : « Isaïe prédit cet événement 140 ans avant la destruction du temple. » Voyons si ces dates sont bonnes.

Isaïe (ch. I, v. 1) a prophétisé sous Ozias, Joatham, Achaz et Ezéchias, rois de Juda. Ces quatre règnes occupent le temps écoulé entre 810 et 698. Il en faut conclure que les plus anciennes prophéties d'Isaïe appartiennent à la fin du règne d'Ozias. Car de 758, dernière année d'Ozias, à 698 dernière d'Ezéchias, il y a 60 ans, et cet intervalle représente une carrière de prophète suffisamment développée si l'on ne veut pas dépasser les bornes de la probabilité.

Josèphe nous dit qu'Isaïe a prédit la servitude et la délivrance des Juifs 210 ans avant la réalisation de cet événement. Si de 537, année de la délivrance, nous remontons 210 ans en arrière, nous tombons sur la date 747, qui est la 9e année de Joatham, année pendant laquelle effectivement Isaïe a pu prophétiser.

Redescendant maintenant de l'année 747 à 140 ans plus tard, nous devrions retrouver la date de la destruction du temple; or nous obtenons ainsi l'année 607. Cette année est bien celle où Nabuchodonosor a rendu Joakim tributaire, après son premier siége de Jérusalem, mais ce n'est pas du tout l'année où le temple a été brûlé, car ce désastre se rapporte à la 19e de Nabuchodonosor (588).

Si l'on cherche à se rendre compte de ce chiffre de Josèphe, deux explications se présentent : ou bien Josèphe parle par inadvertance d'une autre prophétie d'Isaïe rédigée vers 728, avant-dernière année du règne d'Achaz, ou bien, ce que je suis plus tenté de croire, Josèphe, en écrivant, a par mégarde confondu l'incendie du temple avec la première année des 70 années d'exil des deux tribus. En effet, cette première année, ainsi que nous l'avons vu, tombe réellement en l'an 607. Je vois du reste dans ce dernier calcul, une bonne présomption de plus en faveur du système qui place les 70 ans de captivité entre 607 et 537.

Quoi qu'il en soit, tous les témoignages les plus authentiques concourent à établir que les limites supérieure et inférieure de ces 70

Digitized by Google

années sont bien réellement celles que je viens de rappeler (38). Nous adopterons donc formellement ces deux chiffres importants.

Tout ceci posé, remontons la série continue des événements, en nous rappelant que désormais nous pouvons avoir une confiance pleine et entière dans les chiffres du *Canon* de Ptolémée, et en discutant tous les passages historiques qui sont entre nos mains.

Cyrus prit Babylone en 538, et il succéda immédiatement à un prince nommé par Ptolémée, Nabonadios, dernier souverain de l'empire chaldéen proprement dit. Son règne à Babylone dura 9 ans, c'est-à-dire de 538 à 529. Fixons quelques autres dates qui se rapportent au règne et à la vie de ce conquérant. Le *Livre de Daniel* nous parle peu de Cyrus. J'ai déjà rappelé le verset 21 du ch. I, qui dit : *Daniel vécut jusqu'à l'an 1er du roi Cyrus* ; et le verset 1 du ch. X, qui dit : *La 3e année de Cyrus, roi des Perses, la parole fut révélée à Daniel, surnommé Baltassar*, etc., etc. J'ai fait observer que l'un des deux versets exclut nécessairement l'exactitude de transcription de l'autre, mais ceci est fort peu important, puisque ces dates ne nous apprennent absolument rien.

Après avoir raconté le festin de Baltassar et ses suites, Daniel termine par les deux versets suivants : *La même nuit, fut tué Baltassar, roi des Chaldéens, — et Darius, le Mède, lui succéda au royaume, âgé de 62 ans.* (*Dan.* V, 30, 31.)

Josèphe (livre X, ch. X) rapporte que le roi Baltassar, nommé Naboandel par les Babyloniens, se vit déclarer la guerre par Cyrus, roi des Perses, ligué contre lui avec Darius, roi des Mèdes. Il raconte ensuite l'histoire du festin et de la vision de Baltassar ; la terreur de ce monarque ; l'intervention de sa grand'mère qui lui conseille de consulter Daniel, et de lui demander l'explication des trois mots que la main mystérieuse a tracés sur la muraille ; viennent ensuite les assertions suivantes : Peu de temps après, il fut pris lui-même (Baltassar) et la ville aussi, par l'armée que Cyrus, roi des Perses, avait conduite contre lui. Car, c'est sous le règne de Baltassar, qu'eut lieu la prise de Babylone, après qu'il eut gardé la couronne pendant 17 ans. Darius, qui, avec l'aide de son cousin Cyrus, ruina l'empire des Chaldéens, était dans sa soixante-deuxième année, quand il prit Babylone. Ce Darius était fils d'Astyages, et il était connu sous un autre nom parmi les Grecs. Il emmena Daniel le prophète avec lui en Médie, et le combla d'honneurs. Il en fit enfin l'un des trois satrapes qui furent préposés aux 360 satrapies de son empire.

D'un autre côté Bérose, dans un fragment conservé par Eusèbe (*Prépar. évang.*, liv. XIX, chap. 40), nous apprend que dans la dix-septième année du règne de Nabonnid, Cyrus vint attaquer Babylone, et que s'en étant emparé, il se contenta d'exiler en Kermanie le prince chaldéen qui y termina ses jours.

Un passage de Mégasthènes cité d'après Abydène par Eusèbe, dit exactement la même chose. (*Ibid.*, c. 41.) Remarquons bien qu'il n'est pas plus question d'un Darius, roi des Mèdes, dans l'un que dans l'autre de ces deux fragments.

Voyons ce que nous disent les autres écrivains profanes :

Hérodote (liv. I, chap. 107) nous apprend que Cyaxare eut pour fils et successeur Astyages, dont la fille Mandane épousa Cambyse. De ce mariage naquit Cyrus. (Ch. 108.) Astyages, après un règne de 35 ans, se vit déclarer la guerre par Cyrus, qui le fit prisonnier et le détrôna. Les Mèdes avaient dominé sur la haute Asie pendant 128 ans, non compris un espace de 28 années, à prendre sur le règne de 40 ans de Cyaxare, pendant lesquels les Scythes furent maîtres de la Médie. (Chap. 107 et 128.) Le roi de Babylone, contre lequel marcha Cyrus et qui fut détrôné par lui, s'appelait Labynetos, de même que son père ; il était fils d'une reine nommé Nitocris, sous le règne de laquelle les Mèdes prirent Ninive. (Chap. 184 et 188.)

Diodore résume à très-grands traits le récit que Ctésias, contemporain d'Artaxerce, avait fait de l'histoire des Mèdes depuis l'établissement de leur monarchie jusqu'à la défaite de leur roi par Cyrus. Il nous dit qu'Aspadas, fils d'Astibaras, qui régna 40 ans et mourut de vieillesse à Ecbatane, fut vaincu par Cyrus.

Xénophon, dans l'espèce de roman historique qu'il a composé sur l'éducation de Cyrus, nous a raconté des faits qu'il importe de rapporter ici, pour voir s'ils peuvent supporter l'examen de la critique sérieuse.

Cyrus vint à la cour de son grand-père Astyages à l'âge de 12 ans, avec Mandane sa mère ; après y avoir fait un séjour de 4 ans, il revint en Perse, et il n'entra qu'un an plus tard dans la classe des adolescents, où l'on était admis à 16 ou 17 ans. Il resta dix ans entiers parmi les adolescents, ensuite de quoi il fut, à l'âge de 25 ans, classé parmi les hommes faits. Ce fut très-peu de temps après ce moment que la guerre éclata entre le roi d'Assyrie et le roi des Mèdes. Cyrus accourut au secours des Mèdes avec une armée persane, qu'il parvint, au bout d'un ou deux ans, à rendre formidable. A Astyages succéda Cyaxare, frère de Mandane et oncle de Cyrus ; celui-ci avait 27 ans à peu près lorsqu'il commença la guerre contre les Assyriens, guerre dans laquelle périt le roi d'Assyrie, auquel succéda son fils. Ce prince, exécré de ses sujets, vit bientôt surgir contre lui une conspiration à laquelle prirent part les plus hauts

(38) Nous lisons dans Baruch, chap. VI, 2 : *Ingressi itaque in Babylonem, eritis ibi annis plurimis et temporibus longis, usque ad generationes septem, post hoc autem educam vos inde cum pace.* Ces mots se trouvent dans la lettre de Jérémie aux captifs transportés à Babylone. Il y a évidemment dans ce verset une expression qui implique une licence poétique un peu forte ; 70 ans ne représentent pas sept générations ; et il y a tant de passages des saintes Ecritures où ce nombre de 70 années est clairement énoncé que force est de ne pas tenir compte des sept générations de Baruch.

Digitized by Google

personnages de la cour de Babylone. Les succès de Cyrus, à la tête des Perses et des Mèdes, excitèrent la jalousie et la crainte de Cyaxare, et Cyrus eut grand'peine à faire oublier à son oncle la méfiance qu'il lui avait témoignée. Avant d'entrer en campagne contre les Assyriens, Cyrus avait exigé de Tigranes l'envoi de secours militaires qu'il devait au roi des Mèdes, par suite de traités antérieurs, etc., etc.

Moyse de Khorène (livre I) nous fournit quelques renseignements qui ont besoin d'un contrôle sévère. Dicran, neuvième roi d'Arménie, établi après la révolte d'Arbaces contre Sardanapale, aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes. Ce Dicran était lié avec Astyages, roi des Mèdes, par des traités et par une alliance; car sa sœur, Dicranouhi, avait été donnée en mariage à Astyages (ch. 24). Une étroite amitié unissait Dicran et Cyrus; Astyages en prit de l'ombrage (ch. 25), et ce fut pour mieux perdre Dicran qu'il lui demanda la main de sa sœur (ch. 28). Astyages voulut alors profiter de cette alliance pour tendre des embûches au prince arménien. La reine des Mèdes dévoila à son frère la perfidie d'Astyages, et la guerre éclata; cette guerre dura cinq mois entiers, au bout desquels Astyages périt de la main même de Dicran.

Enfin, le *Canon* de Ptolémée nous apprend que Cyrus mourut en 529; or il avait alors soixante-dix ans et il avait régné trente ans, ainsi que nous l'apprend Cicéron, d'après Dinon, auteur d'une *Histoire des Perses*, écrite avant le règne d'Alexandre le Grand. Voici textuellement ce curieux passage de Cicéron :

« Qu'ai-je besoin de raconter comment les mages, au rapport de Dinon, dans son *Histoire de Perse*, interprétèrent un songe de Cyrus? Ce prince, dit-il, avait songé que, voyant le soleil à ses pieds, il avait inutilement essayé par trois fois de le saisir avec les mains, et que le soleil, roulant toujours, lui avait échappé. Les mages, qui étaient les sages et les docteurs de la Perse, lui dirent que, de ce qu'il avait étendu la main par trois fois pour saisir le soleil, il résultait qu'il régnerait trente ans : ce qui eut lieu, en effet, car il mourut à l'âge de soixante-dix ans, et il en avait quarante quand il commença à régner (39). »

Eusèbe (*Prépar. évang.*, liv. X, ch. 10) nous apprend, ainsi que Fréret l'a déjà constaté dans son important *Mémoire sur la chronologie assyrienne*, que tous les chronologistes et tous les historiens, Polybe, Castor, Thallus, Diodore, Plégon, etc., s'accordent à mettre le commencement du règne de Cyrus sur les Mèdes la première année de la cinquante-cinquième olympiade (560 avant J.-C.), et, à ce propos, Fréret ajoute que tous les chronologistes modernes ont regardé comme parfaitement assurée cette date de l'avénement de Cyrus au trône des Mèdes. Nous aurons tout à l'heure à la vérifier.

Reste enfin Georges Le Syncelle. Nous lisons dans sa *Chronographie* que, Labosaroch étant mort, ceux qui avaient conspiré contre lui offrirent à l'unanimité la couronne à l'un des conjurés, Nabonnid, fils d'Assuérus, appelé aussi Darius ou Astyages (Ναβοννήδῳ (40) τῷ Ασσουήρῳ, Δαρείῳ καλουμένῳ τῷ καὶ Ἀστυάγει);

Que, dans la dix-septième année de ce prince, Cyrus venu de Perse à la tête d'une puissante armée, s'empara de toutes les provinces de l'empire, et gagna une première bataille sur Astyages; que celui-ci courut alors s'enfermer dans Babylone, qu'il avait fait enceindre de fortes murailles construites en briques cuites reliées par du bitume; qu'il y fut assiégé, que la ville fut prise et démantelée, et que le vainqueur, usant de clémence envers le vaincu, se contenta de l'exiler en Kermanie.

Le Syncelle ajoute ensuite : « Eusèbe rapporte qu'Astyages monta sur le trône dès le temps de Sédécias, dans l'année douzième du règne de Nabuchodonosor, et qu'il conserva la couronne, jusqu'à la cinquième année de Nériglissor, puis, après sa dernière année, il compte la première du règne de Cyrus, dans le catalogue qu'il a rédigé. » (Le Syncelle, *ibid.*)

Dans sa liste à lui, Georges Le Syncelle classe au huitième rang parmi les rois des Mèdes Astyages-Darius, qui régna trente-huit ans.

Il ajoute : « De Nabonassar à la première année de Darius, autrement dit Astyages, le compte des mathématiciens fournit 175 ans. » Enfin il termine en disant que Nabonnid, dernier roi des Mèdes, nommé par eux Astyages, et le même que Darius, fils d'Assuérus, dans la vingt-unième année de son règne et après avoir vaincu Evilmerodach, mit à mort le Chaldéen Neriglesar, surnommé Baltassar (*Ibid.*, p. 231).

Voilà ce que nous fournissent de documents les auteurs anciens: est-il facile de les coordonner? Non, sans doute, car jamais question historique n'a été plus embrouillée par ceux-là mêmes qui ont prétendu l'éclaircir : nous allons nous en convaincre.

Groupons donc les renseignements qui viennent d'être rapportés, et voyons jusqu'à quel point ils sont d'accord entre eux. Pour cela faire nous sommes dans l'obligation de construire un tableau synoptique facile à consulter et duquel peuvent et doivent ressortir quelques vérités.

(39) « Quid ego, quæ Magi Cyro illi principi interpretati sunt, ex Dinonis Persicis (libris) proferam? Nam cum dormienti ei sol ad pedes visus esset, ter eum scribit frustra appetivisse manibus, cum se convolvens sol elaberetur, et abiret : ei Magos dixisse (quod genus sapientum et doctorum habebatur in Persis) ex triplici appetitione solis, XXX annos Cyrum regnaturum esse, portendi. Quod ita contigit : nam ad septuagesimum pervenit, cum XL natus annos regnare cœpisset. » (*De divinatione*, l. I, c. 23.)

(40) Il y a ici une faute de copiste; sans aucun doute, c'est τῷ Ἀσσουήρου qu'il faut lire, car évidemment cette phrase n'a été écrite par le Syncelle qu'en souvenir du texte de Daniel. (*Le Syncelle*, p. 226.)

Digitized by Google

DOCUMENTS FOURNIS PAR LES AUTEURS ANCIENS SUR LES ROIS D'ASSYRIE.

DES ANTIQUITES BIBLIQUES.

CHR	ECRITURE-SAINTE. DANIEL.	BEROSE ET MÉGASTHÈNES.	HÉRODOTE.	DIODORE D'APRÈS CTÉSIAS.	XENOPHON. ASSYRIE. —	XENOPHON. PERSE. —	XENOPHON. MÉDIE. —	XENOPHON. ARMÉNIE. —	CANON DE PTOLEMÉE.	CICERON D'APRÈS DINON.	JOSEPHE	MOYSE DE KHORENE	EUSÈBE D'APRÈS POLYBE, CASTOR, THALLUS, DIODORE, PLÉGON, ETC.	GEORGES LE SYNCELLE. CHALDÉENS —	GEORGES LE SYNCELLE. MÈDES. —
	Baltassar, tué dans la nuit du festin.		Cyaxare règne quarante ans; sous son règne les Scythes s'emparent du pays et le gardent 28 ans. Astyages, père de Mandane après un règne de 35 ans, fait prisonnier et détrôné par Cyrus. Les Mèdes avaient dominé 128 ans, plus les 28 des Scythes. Cyrus détrône Labynit, fils de Labynit et de Nitocris.	Astibaras règne quarante ans et meurt de vieillesse à Ecbatane.		Cyrus vient à la cour de son gr.-père Astyages à 12 ans, avec la reine Mandane, sa mère. Il y reste quatre ans. Homme fait à 25 ans. Vers vingt-six ans commence à organiser, l'armée des Perses. Vers 27 ans entre en campagne. Guerre, contre les Assyriens. Le roi d'Assyrie, est tué dans une bataille.	Astyages est fort âgé, puis que sa fille Mandane a un fils de 12 ans. Cyaxare, oncle de Cyrus, jalouse les succès de celui-ci.		Nabonadios règne 17 ans. Cyrus, 9 ans, et meurt en 729.	Cyrus monte sur le trône des Mèdes à 40 ans. il règne 30 ans et meurt à 70 ans	Baltassar, Naboandel des Chaldéens. Règne 17 ans, est fait prisonnier peu après le festin. Darius, roi des Mèdes et Cyrus, qui se liguent, lui déclarent, la guerre. Darius a 62 ans. Il est fils d'Astyages et les Grecs le connaissent sous un autre nom.	Astyages après une guerre de cinq mois est tué par Dicran son beaufrère. Cyrus est aidé par Dicran pour renverser l'empire des Mèdes.	Astyages monte sur le trône sous Sédécias, à la dix-septième année de Nabuchodonosor. Règne jusqu'à la 5e de Nérigliser. Après lui immédiatement Cyrus commence à régner sur les Mèdes, la 1e année de la 55e olympiade, ou en 560.		
	Darius le Mède, fils d'Assuérus, monte sur le tr. à 62 ans. Cyrus.	Nabonnid règne dix-sept ans, puis il est détrôné par Cyrus qui l'exile en Kermanie.		Son fils Aspadas, roi des Mèdes, vaincu et détrôné par Cyrus.	Roi d'Assyrie tué dans une bataille, contre Cyrus. Son fils lui succède, on conspire contre lui.			Tigrane forcé par Cyrus de fournir un contingent contre les Assyriens.						Labosaroch mort, les conjurés donnent la couronne à l'un des leurs, Nabonnid, fils d'Assuérus nommé aussi Darius ou Astyages, il règne 17 ans : puis vient Cyrus qui le bat en bataille rangée et le prend dans Babylone, puis il l'exile en Kermanie.	Le roi, Astyages. Darius ou Nabonnid, règne 38 ans. De Nabonassar à la 1re de Darius-Astyages, il y a pour les mathématiciens 475 ans.	Ce Nabonnid Darius-Astyages, dans la 21e an. de son règne, tue Nirelissar. Baltassar.

Comparons maintenant les faits inscrits dans ce tableau, ou pour parler plus exactement, les assertions des auteurs.

— Cyrus se rend maître de Babylone, et ainsi que nous l'avons établi, cet événement mémorable a lieu dans l'année 638. — A la prise de Babylone, le trône est occupé par Baltasar, qui est tué dans la nuit même du festin. Darius le Mède, fils d'Assuérus, succède à Baltasar à l'âge de 62 ans. (DANIEL.)— Baltasar, le Naboandel des Chaldéens, est pris peu de temps après la nuit du festin; les assaillants sont Darius, fils d'Astyages, roi des Mèdes, qui a soixante-deux ans alors, et Cyrus. (JOSÈPHE.) — Nabonnid, dernier roi chaldéen, est détrôné par Cyrus, après un règne de dix-sept ans. Celui-ci se contente de l'exiler en Kermanie. (BÉROSE et MÉGASTHÈNES.)— Cyrus détrône Labynit, roi de Babylone, fils de Labynit et de Nitocris. Astyages, roi des Mèdes, fils et successeur de Cyaxare, dont le règne avait été de quarante ans, est père de Mandane, mère de Cyrus; il est détrôné et fait prisonnier par Cyrus, son petit-fils, après avoir régné trente-cinq ans. (HÉRODOTE.)

— Cyrus devient roi des Mèdes, après avoir vaincu et détrôné Aspadas, fils d'Astibaras, dont le règne avait été de quarante ans, et qui était mort de vieillesse à Ecbatane. (CTÉSIAS et DIODORE.).

— Cyrus est le petit-fils d'Astyages, roi des Mèdes, dont la fille, Mandane, avait épousé Cambyse; à Astyages qui meurt dans un âge avancé, succède Cyaxare, oncle de Cyrus. La guerre éclate entre les Chaldéens et les Mèdes. Cyrus lève une armée de Perses, et vient au secours de son oncle. Il est vainqueur; le roi de Babylone périt dans un combat, et les succès militaires de Cyrus sont tels que le roi des Mèdes, son oncle, en prend de l'ombrage. C'est vers l'âge de vingt-sept ou de vingt-huit ans que Cyrus entre en campagne, avec une armée combinée de Perses et de Mèdes. (XÉNOPHON.)

— A Nabonadios, qui règne 17 ans, succède Cyrus, qui règne 9 ans et meurt en 529. (*Canon* de PTOLÉMÉE.)

— Cyrus monte sur le trône à 40 ans, et meurt à l'âge de 70 ans. (CICÉRON d'après DINON.)

Astyages, roi des Mèdes, est tué dans une bataille, après une guerre de cinq mois, par son beau-frère Dicran, roi d'Arménie. Dicran vient en aide à Cyrus, pour renverser l'empire des Mèdes. (MOYSE DE KHORÈNE.)

— Astyages monte sur le trône dans la 12e année de Nabuchodonosor, et règne jusqu'à la 5e année de Nériglissor. Après lui vient immédiatement Cyrus, qui commence à régner la 1re année de la 55e olympiade (560). (EUSÈBE.)

— Après l'assassinat de Labosaroch, les conjurés donnent la couronne à l'un des leurs, Nabonnid, fils d'Assuérus, nommé aussi Darius et Astyages; dans la 17e année de celui-ci, Cyrus l'attaque, le défait en rase campagne, l'assiége dans Babylone, le fait prisonnier, le détrône et l'exile en Kermanie. Astyages, Darius, Nabonnid, sont un seul et même personnage, à savoir le 8e roi des Mèdes. De Nabonassar à la première année d'Astyages, les calculs astronomiques trouvent 175 ans. Dans la 21e année de son règne, Nabonnid tue Nériglissor, autrement dit Baltasar. (GEORGES LE SYNCELLE).

Un fait principal domine tous les autres : suivant les uns, après la chute de l'empire chaldéen, c'est le roi des Mèdes qui est monté sur le trône de Babylone; suivant les autres, c'est Cyrus lui-même. Il s'agit avant tout d'éclaircir ce point historique; nous passerons ensuite à certains faits de détail qui ne manquent pas d'intérêt.

Et d'abord, Cyrus est mort à soixante-dix ans, suivant Cicéron, et en 529, d'après le *Canon* de Ptolémée; il est donc forcément né en 599; il a commencé à régner à 40 ans, c'est-à-dire en 559. Cicéron, sur ce point, est fort net, et le témoignage de Dinon, l'historien spécial qu'il invoque, est parfaitement digne de confiance.

Voyons maintenant si le roman historique de Xénophon nous offre des faits vraisemblables. Cyrus est venu à la cour de son grand-père Astyages à l'âge de 12 ans, c'est-à-dire vers 587; il y passe 4 ans et ne revient en Perse que vers 583, à 25 ans il entre dans la classe des hommes faits (574). Une ou deux années après, une guerre devenant imminente entre les Chaldéens et les Mèdes, Cyrus lève une armée pour aller au secours des Mèdes. Supposons que ce soit vers 572. Le jeune conquérant s'occupe avec ardeur de l'organisation de cette armée, qu'il parvient à discipliner et à instruire de façon à la rendre formidable. Un pareil résultat ne s'obtient pas en un jour, quelques années ont dû être employées à l'atteindre; mais il ne nous est pas possible de rien préciser à cet égard. La guerre une fois commencée, Cyrus marche de victoire en victoire. Le roi de Babylone meurt sur le champ de bataille, et son fils lui succède. C'est un prince indigne du trône, et contre lequel les grands du royaume se révoltent. Quel peut être ce roi de Babylone? Il n'y en aurait évidemment qu'un seul, auquel tous les faits pussent s'appliquer tant bien que mal; c'est Nériglissor, mort en 555, et dont le fils, Laborosoarchod n'a régné que 9 mois, après lesquels il a péri sous le poignard des conjurés recrutés parmi les grands de l'Etat. Au dire de Xénophon, la mort de ce dernier roi n'était pas encore un fait accompli, lorsque Cyrus eut l'occasion de se plaindre à son oncle, le roi des Mèdes, de la manière plus que froide avec laquelle il le traitait, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus. Une réconciliation apparente eut lieu en ce moment, mais elle ne put être que de courte durée. Les causes d'inimitié placées tout entières dans l'enthousiasme et l'affection dévouée de l'armée des Mèdes pour son jeune général, ne pouvaient disparaître et s'éteindre par ordre. De là une haine que le roi des Mèdes ne craignit pas de formuler en actes, qui entraînèrent sa ruine. Ici nous rentrons sur le terrain solide de l'histoire. Cyrus fit la guerre au roi des Mèdes, son oncle; le détrôna

Digitized by Google

et le fit prisonnier. Hérodote, Ctésias et d'après lui Diodore, sont unanimes sur ce point, qui demeure bien acquis.

Quant à ce que dit Moyse de Khorène, que son héros royal Dicran a tué de sa propre main le roi des Mèdes, Astyages, dans une bataille, je me permettrai de n'en rien croire ; c'est problement une fable de plus, au milieu des mille fables débitées par l'historien arménien. Mais que Dicran ou Tigranes, que Xénophon nous apprend lui-même avoir été lié à Cyrus par les liens de la plus tendre amitié, ait aidé celui-ci dans la guerre contre le roi des Mèdes, je le crois, d'autant plus volontiers que Dicran était vassal de ce monarque, et qu'il devait avoir à cœur de profiter d'une si belle occasion de secouer le joug qui pesait sur lui. Sur ce point donc, Moyse de Khorène a très-probablement enregistré un fait vrai.

Ici se présente une difficulté. Si l'histoire racontée par Xénophon de la mort d'un roi d'Assyrieguerroyant contre Cyrus et Astyages, était vraie, ce roi, nous l'avons déjà dit, ne pourrait être que Nériglissor, mort en 555. Or, les chiffres si heureusement conservés par Cicéron prouvent qu'en 559 Astyages fut battu et détrôné par son neveu Cyrus. Je ne me charge pas d'expliquer ce fait, dans lequel je ne vois d'ailleurs qu'un bon argument de plus contre la valeur historique de la *Cyropédie*.

Eusèbe nous dit qu'Astyages monta sur le trône dans la douzième année de Nabuchodonosor, et qu'il régna jusqu'à la cinquième année de Nériglissor : d'après le *Canon* de Ptolémée, la douzième de Nabuchodonosor tombe en 595 ou 594, la cinquième de Nériglissor en 555. Il y a là juste quarante ans d'intervalle, et ces quarante années sont la durée du règne de l'avant-dernier roi des Mèdes, grand-père de Cyrus. Le fils de ce roi, oncle de Cyrus, n'a régné que 35 ans, d'après le témoignage d'Hérodote, et nous vérifierons tout à l'heure cette assertion.

Eusèbe n'en place pas moins Cyrus immédiatement apres cet Astyages, dans son *Canon des rois des Mèdes*. Nous pouvons donc affirmer qu'il a commis ici une véritable confusion de personnes. D'après lui, Cyrus aurait commencé à régner la première année de la cinquante-cinquième olympiade, c'est-à-dire en 560 ; or 560 est tout au plus la première année de Nériglissor, et non la cinquième. D'ailleurs, si Astyages n'avait régné que quarante ans, son règne aurait commencé en 600, et Cyrus n'aurait pu venir à 12 ans à la cour de son grand-père, puisque Cyrus est né en 599, et qu'Astyages aurait commencé à régner en 600, c'est-à-dire un an avant la naissance de son neveu.

Georges Le Syncelle dit que les mathématiciens trouvent 175 ans entre Nabonassar et la première année d'Astyages. Or la première de Nabonassar est 747, et la première d'Astyage tomberait en vertu de ce calcul, sur l'année 572. Le Syncelle dit ensuite que dans la vingt et unième du règne d'Astyages, Nabonnid tua Nériglissor : la vingt et unième du règne d'Astyages serait ainsi 551 : c'est impossible, car nous savons de science certaine par le *Canon* de Ptolémée que la mort de Nériglissor tombe sur l'année 555 ; en remontant à l'aide de ces dernières dates, nous aurons pour première d'Astyages, l'année 575, date assez rapprochée de la date 572, déduite de la première opération.

Examinons un peu maintenant quelques chiffres qui nous sont fournis par l'Ecriture et par les profanes.

Cyrus est né en 599, de Mandane, fille de l'avant-dernier roi des Mèdes (41). Celle-ci en le mettant au monde, devait avoir à peu près 20 ans ; elle était donc née vers 619. Son frère qui devint roi, naquit vraisemblablement très-peu d'années avant ou après 619. Mettons trois ans par exemple, ce dernier roi serait donc né soit vers 616, soit vers 622. Dans le premier cas, en 538, il aurait eu 74 ans, et dans le second 78. Ce simple fait démontre, à mon sens, que le dernier roi des Mèdes ne peut être confondu avec le Mède Darius, fils d'Assuérus, qui monta sur le trône de Babylone à l'âge de 62 ans, après la chute de Baltasar, au dire de Daniel.

Daniel a-t-il dit quelque part que celui qu'il appelle *Darius le Mède*, fils d'Assuérus, fût le roi des Mèdes ? Point. Il se borne à dire qu'à Balthasar succéda Darius le Mède, fils d'Assuérus, et pour monter sur le trône, ce trône dut lui être offert, car l'expression, קבל dont se sert l'écrivain sacré ne s'entend que d'une chose offerte et qu'on accepte.

Scaliger, dont personne n'oserait, je pense, révoquer en doute l'érudition profonde, et la sage critique, Scaliger (*Emendatio temp.*, proleg., 34) avait bien deviné que le Darius de Daniel ne pouvait être un roi des Mèdes. Pour lui ce Darius n'est qu'un Mède établi à Babylone, l'un des conjurés qui donnèrent la mort à Laborosoarchod ; pour lui, enfin, le Nabonnid de Mégasthènes et de Bérose,

(41) Un curieux passage d'Elien (*Hist. des animaux*, liv. XII, ch. 20) parle d'un Sevochor, roi de Babylone, auquel les Chaldéens avaient prédit que l'enfant né de sa fille lui enlèverait la couronne ; aussitôt il entoura celle-ci d'une surveillance rigoureuse, qui n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé. La princesse séquestrée n'en devint pas moins mère, et mit au monde le fils d'un inconnu. L'enfant, jeté par-dessus les murailles de la forteresse où la fille du roi était prisonnière, fut enlevé par un aigle, qui le mit sur son dos, et le déposa doucement dans un jardin. Le jardinier touché de la beauté de l'enfant en prit soin et l'éleva sous le nom de Gilgiam. Cet enfant régna sur les Perses. — Si cette aventure paraît fabuleuse, conclut Elien, j'ajouterai encore un fait à l'appui ; c'est que le Perse Achemenès, par lequel commença l'illustration des Perses, fut nourri par un aigle.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans le récit d'Elien une copie incorrecte de la fable racontée par Hérodote à propos de l'enfance de Cyrus (chap. 107 et suivants). Nous ne nous arrêterons pas à relever toutes les similitudes et toutes les dissemblances des deux versions, nous nous bornerons à faire observer que les commentateurs qui comme D. Calmet ont cru reconnaître *Tiglath-jelasar* dans le Gilgiam (al. *Thilgame*) d'Elien, ont commis une erreur impardonnable.

Digitized by Google

n'est autre chose que le Darius de Daniel.

Je n'ai pas la prétention d'imposer aux autres ma croyance personnelle, mais je ne crains pas de dire que la réalité de cette identification me paraît un fait patent et irréfragable.

Maintenant pourquoi a-t-on fait dire à Daniel ce qu'il n'a pas voulu dire, et pourquoi a-t-on imaginé cette fable du règne à Babylone d'un roi des Mèdes après la chute de Nabonnid ? Cela tient simplement, je crois, à la trop grande confiance que l'on a accordée sur ce point àl'historien Flavius Josèphe. Josèphe a confondu en une seule les deux révolutions qui ont terminé les règnes de Baltasar et de Nabonnid, qu'il appelle Naboandel; Josèphe a dit que Cyrus et Darius fils d'Astyages, roi des Mèdes, avaient attaqué Baltasar, et l'avaient fait prisonnier peu de temps après le fameux festin dans lequel les vases sacrés du temple de Jérusalem avaient été profanés. Il a ajouté que Darius avait alors soixante-deux ans, mais il s'est bien gardé de parler de la mort de Baltasar dans la nuit du festin même.Qu'en conclure? Que Josèphe, qui savait son Daniel, a cherché tant bien que mal à coordonner les faits qu'il y trouvait inscrits avec ceux qui lui étaient parvenus d'autre part. Il était notoire pour lui que Nabonnid exilé au su de tous en Kermanie, après la prise de Babylone, n'avait pas été tué dans la nuit du festin. Il changeait donc l'assertion de Daniel sur ce point.

Une fois Nabonnid confondu avec Baltasar, Nabonnid devenait contemporain du dernier roi des Mèdes, de race mède, et Darius le Mède de Daniel se confondait dans son esprit avec Astyages. De là toute la confusion qui a rendu si obscurs les faits en question.

Georges Le Syncelle qui n'avait pas la même raison pour se tromper, raconte exactement les faits qui ont accompagné la chute de Labosaroch (ou Laborosoarchod), mais il fait du roi des Mèdes Astyages, du Darius de Daniel, et du Nabonnid de Mégasthènes, de Bérose et de Ptolémée un seul et même personnage, et qui plus est, l'un des conjurés auteurs du meurtre de Labosaroch. Cela n'est pas soutenable, et cependant des hommes comme les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, ont admis des faits aussi inconciliables avec les témoignages les plus dignes de respect et de foi. Ainsi, pour eux, avant Cyrus régnait sur les Mèdes un Cyaxare II, fils d'Astyages, nommé à volonté Darius le Mède, Assuérus et Artaxercès, lequel après avoir vécu soixante-quatre ans et régné vingt-quatre ans sur les Mèdes, jouit deux années du grand empire, c'est-à-dire de l'empire des Mèdes et des Chaldéens, après la chute de Nabonnid (538 à 536). — Suivant eux encore, en 536, Cyrus lui succéda et il avait épousé la fille de ce Cyaxare. Cet âge de soixante-quatre ans à lui seul fait crouler tout le reste, car étant mort en 536, Cyaxare fût né en 600 ; or, un an après, Cyrus avait un an aussi. Xénophon nous dit, avec toute apparence de raison, que son oncle Cyaxare était un homme fait déjà, lorsque Cyrus vint à la cour d'Ecbatane; d'ailleurs, s'il n'est pas impossible de voir un oncle ou un beau-père du même âge que son neveu, ou de son gendre, c'est du moins chose rare: donc l'*Art de vérifier les dates* est complétement dans le faux sur ce point.

ART. II. — *Discussion des différentes listes connues des rois des Mèdes. — Canon royal médique rectifié. — Origine probable de la syllabe* ar, *initiale fréquente des noms des rois mèdes. — Signification et valeur réelle du nom Astyages. — Étude du canon des rois de Babylone. — Nabou-nahed prédécesseur de Cyrus. — Son identification avec Darius le Mède. — Labbou-sarakh.*

Comme le cadre que je me suis tracé comprend l'empire des Mèdes, je vais présenter dans un nouveau tableau synoptique les différents catalogues de rois mèdes, tels qu'ils nous sont fournis par les auteurs anciens et modernes.

On le voit, Hérodote, Ctésias, Diodore, Moyse de Khorène, Eusèbe et Gorges le Syncelle, sont d'accord quant aux deux derniers rois Mèdes qui ont précédé Cyrus. Dom Calmet, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, et la plupart des commentateurs de la Bible (comme Rosenmüller), ont seuls inscrit dans leur catalogue un Cyaxare II, qui n'a jamais existé que dans leur imagination, et qu'ils ont été alors obligés de confondre, pour se tirer d'embarras, avec le Darius le Mède de Daniel, avec le Labynit d'Hérodote, et même avec le Baltasar de Daniel. Les témoignages d'Hérodote, de Ctésias, de Cicéron et d'Eusèbe, étaient néanmoins bien suffisants pour faire rejeter comme fantastique l'introduction dans le *Canon des rois des Mèdes* d'un roi qui n'a jamais existé.

Si maintenant, nous coordonnons entre eux les résultats concordants fournis par les auteurs qui méritent une confiance entière, nous obtenons la série suivante pour les derniers rois des Mèdes.

Déjocès (HÉRODOTE), Deïokes (MOÏSE de KHORÈNE), Diœcès (SYNCELLE), règne 53 ans, bâtit Ecbatane, mort en 687. Artikas et Artée (CTÉSIAS et DIODORE)?

Phraortès (HÉRODOTE), Aphraartès (SYNCELLE), Aphraxad (ECRITURE), Artynes et Arbiane? (CTÉSIAS et DIODORE) ? règne 22 ans, mort devant Ninive en 634.

Astyages (XÉNOPHON), Kyakhs (MOÏSE DE KHORÈNE), Astibaras (CTÉSIAS et DIODORE), Cyaxare (XÉNOPHON), règne 40 ans, assiége Ninive avant 625. Les Scythes attaquent la Médie et en restent maîtres plusieurs années. Mort de vieillesse à Ecbatane en 594.

Astyages (HÉRODOTE), Aspadas (CTÉSIAS et DIODORE), a pour sœurs 1° Mandane, femme de Cambyse; 2° Amyit, femme de Nabuchodonosor, roi de Babylone, d'où Evuil-mérodach.
Règne 35 ans, vaincu et détrôné par Cyrus en 560 ou 559.

Cyrus, né en 599 de Cambyse et de Mandane, fille de Cyaxare, devenu roi des Mèdes en 560 ou en 559. Roi du grand empire, après la prise de Babylone, en 538, mort en 529.

Avant Déjocès, c'est-à-dire à partir du point où le secours d'Hérodote nous fait dé-

Digitized by Google

faut, nous trouvons les trois listes différentes :

Ctésias.	Moïse de Khorène.	Le Syncelle et Eusèbe.
Arbacès 28 ans.	Varbakès.	Arbacès 28 ans.
Maudacès 50	Modakès.	Maudacès 20
Sosarmus 30	»	Sosarmus 30
Artycas 50	Artykès.	Artycas 30

Que faire des rois Arbiane, Artée et Artynes qui, dans le *Canon* de Ctésias, suivent Artycas, qui se trouve dans Ctésias? Moïse de Khorène, et Le Syncelle? Je l'ignore. Remarquons néanmoins qu'il est presque permis de supposer qu'il y a là quelque interpolation due à une faute de copiste. En effet, selon Diodore, copiant Ctésias, Artycas a régné 50 ans, Arbyanes 22, Artée 40 et Artynes 22;

Catalogue des rois mèdes d'après les divers historiens.

HERODOTE.	DIODORE d'après Ctésias.	MOISE de Khorène.	GEORGES LE SYNCELLE ET EUSÈBE.	ART DE VÉRIFIER LES DATES.	DOM CALMET (*Dict. de la Bible.*) avec les dates qu'il adopte.
	Arbacès, 28	Varbakès.	Arbacès, 28		
	Maudacès, 50	Modakès.	Maudacès, 20		
	Sosarmus, 30	. . . .	Sosarmus, 30		
	Artycas, 50	Artikès.	Artykas, 30		
Déjocès règne 53 ans; bâtit Ecbatane.	Arbianes, 22	Déiokès.	Dicœces, 54	Déjocès, 43	Déjocès, 53. 710-657.
Phraortes, 22 ans; périt devant Ninive.	Artée, 40	Phraortès.	Aphraartes, 51	Phraortes, 45	Phraortes, 22. 657-635. Fonde ou embellit Ecbatane.
Cyaxare, 40 ans; Pendant qu'il assiége Ninive, viennent les Scythes qui sont les maîtres pendant 28 ans. Il bat les Scythes, et prend Ninive.	Artynes, 22	Kyakhs.	Cyaxare, 32	Cyaxare, 60	Cyaxare ou Astyages, 40. 635-595. Il a pour fille Amyit et Mandane, mariées à Nabuchodonosor et à Cambyse.
	Astibaras, 40	Aztahak.			
Astyages, 35 ans; détrôné par	Aspadas vaincu et détrôné par		Astyages ou Darius le Mède, 38	Astyages, 35 Cyaxare II, 24 Darius le Mède,	Astyages, Assuérus. 35. 595-560. Darius le Mède ou Cyaxare (Xénophon), ou Astyages (Dan. texte grec), 560 538.
Cyrus (42).	Cyrus.	Cyrus.	Cyrus (43).	Cyrus.	Cyrus (44).

dans Le Syncelle, Artycas a régné 30 ans seulement; l'un au moins des deux chiffres 50 ou 30, relatifs au règne de cet Artycas, est donc forcément faux. Si d'aventure ce chiffre était 40, nous aurions tout lieu de nous étonner de voir 4 rois dont les noms, Artycas et Artée, Arbyanes et Artynes, ont quelque analogie de forme, à peine déguisée par des copistes maladroits, régner, précisément, les deux premiers 40 ans chacun, et les deux derniers 22 ans chacun. Cette considération seule me conduit à proposer la radiation de l'un des deux couples. D'un autre côté, Artée qui doit avoir régné 40 ans, a un nom assez semblable à la dernière partie de Phraortès, Aphraartès ou Arphaxad, qui a régné 22 ans seulement d'après Hérodote et 51 d'après Le Syncelle. On pourrait également revendiquer une certaine ressemblance de nom, en faveur de l'assimilation d'Arbyanes qui a régné 22 ans d'après Ctésias, et d'Aphraartès qui en a régné 51, suivant Le Syncelle. On voit donc que rien n'est plus difficile que d'opérer le départ du bon et du mauvais dans l'analyse de ces différentes listes, si discordantes. Aussi n'est-ce pour ainsi dire que d'instinct

(42) Les Mèdes règnent sur la Haute-Asie 128 ans, non compris 28 ans de la domination des Scythes, à prendre sur les 40 années du règne de Cyaxare. (Hérodote.)

(43) De Nabonassar à la première année d'Astyages, le calcul des mathématiciens place 175 ans. (Georgès le Syncelle.)

(44) D. Calmet place l'avénement de Dejocès 150 ans avant Cyrus, selon Hérodote, 37 ans après l'expédition d'Arbaces; et il ne s'aperçoit pas qu'il y a juste les 150 ans qu'il cherche entre le 1er de Dejoès et le 1er de Darius. A l'article Mède, il sépare Astyages de Darius le Mède; à l'article Astyages II, il ne voit en eux qu'un seul et même personnage.

Digitized by Google

que j'adopte, en définitive, la rédaction suivante pour le *Canon des rois des Mèdes*.

CANON DES ROIS MÈDES.

1. — 788 à 760.

Arbacès (Ct.). Varbakès Moïs. Kh.). Arbacès (Syncelle).

règne 28 ans.

2. — 760 à 740.

Mandacès (Ct., et Sync.). Modakès 'Moï. Kh.).

règne 20 ans (45).

3. — 740 à 710.

Sosarmus (Ctés. et Sync.), manquant dans Moïse de Kh.

règne 30 ans.

4. — 710 à 657.

Artycas (Ctés., et Sync.). Artykès (Moïs. de Kh). Artycas et Artée. (Ctés.).

Déjocès (Hérodote). Déiokès (Moïse). Diœcès (Syncelle).

règne 53 ans.

5. — 657 à 635.

Phraortès (Hérod., Moïse). Aphraartès (Syncelle). Arbyanès et Artynès (Ctés., Diod).

règne 22 ans.

6. — 635 à 595.

Cyaxare (Hérod., Sync.). Astyages (Xénoph.). Astibaras (Cté. et Diod.). Kyakhs (Moïse).

règne 40 ans.

7. — 595 à 560.

Astyages (Hér., Sync.). Aspadas ou Apandas (Cté. et Diod.). Aztahak (Moïse de Khor.)

règne 35 ans.

8. — 560 ou 559 à 529.

Cyrus.

règne 30 ans.

Je dois ajouter de plus que je crois fermement, toujours guidé par l'analogie des noms et la durée des règnes, que Artycas et Déjocès sont un seul et même roi, et que Moïse de Khorène, en copiant sur Ctésias, au lieu de transcrire le nom de Sosarmus, qu'il a omis et que nous trouvons dans Diodore et dans Le Syncelle, aura d'Artycas, appelé Doéjcès par les Grecs, fait deux personnages différents, dont il avait besoin pour avoir 8 rois mèdes, comme les a Le Syncelle.

Ceci posé, reprenons l'examen de quelques chiffres fournis par les auteurs et dont j'ai parlé. Et d'abord, rappelons-nous qu'Hérodote avance que les Mèdes avaient été maîtres de la Haute-Asie pendant 128 ans, non compris les 28 ans d'invasion des Scythes, sous le règne de Cyaxare, lorsque l'empire leur échappa pour passer entre les mains des Perses. Nous avons vu déjà que Cyrus devint, par la défaite d'Astyages, roi des Mèdes, en 560 ou 559. Remontons en arrière de 128 ans plus 28 pour l'invasion scythe, c'est-à-dire de 156 ans : nous tombons sur le chiffre de 716 ou 715.

Si maintenant nous faisons la somme des règnes de nos rois des Mèdes tels que nous venons de régler les durées de ces règnes, nous trouvons 228 ans, ce qui nous reporte à l'année 787 ou 788 pour l'époque de la révolte d'Arbaces le Mède contre Sardanapale.

Observons maintenant que, puisque Hérodote ne fait partir que de Déjocès la dynastie des rois Mèdes, dont il rapporte l'histoire, c'est à partir de ce règne seulement que nous devons faire la somme des règnes successifs. Or nous trouvons ainsi 150 ans, et ce chiffre ne diffère que de 6 unités des chiffres fournis par l'observation d'Hérodote.

D'une autre part Le Syncelle nous dit que de Nabonassar à la première année d'Astyages, le calcul astronomique fournit 175 ans. Cette première année d'Astyages tombe en 595. La première de Nabonassar en 747 ; entre ces deux années il y a 142 ans seulement. Mais si, au lieu de prendre les deux premières années du règne de Nabonassar et d'Astyages, nous prenons les deux dernières, nous justifions bien mieux que par l'emploi de la première année de Nabonassar, l'expression : il y a tant d'années de Nabonassar à telle année de tel autre règne ; et ce choix a tout au moins le mérite de nous fournir une date réellement importante, à savoir celle du passage de la couronne des Mèdes sur la tête de Cyrus, ou, pour parler plus exactement, de la destruction définitive de la puissance des Mèdes; tandis que rien n'établit la nécessité de bien fixer la première année d'Astyages. Or la dernière année de Nabonassar est 733 ; la dernière d'Astyages est 559, et entre ces deux années il y a 174 ans, et peut-être quelques mois, ce qui justifie pleinement le calcul indiqué par le Syncelle, tout en fournissant un bon argument de plus en faveur de notre *Canon des rois mèdes*.

Remarquons de plus que D. Calmet place l'avénement de Déjocès 150 ans avant Cyrus, d'après Hérodote, c'est son expression. Ce chiffre est juste, car Cyrus étant monté sur le trône des Mèdes en 559, la 159e année antérieure tombe en 709, et notre canon des rois Mèdes nous reporte effectivement à 710 pour l'avénement de Déjocès.

Une chose nous frappe dans la liste des rois des Mèdes, c'est la fréquence de la syllabe *Ar* placée en tête des noms propres de ces rois ; faut-il y voir un titre, une appellation honorifique quelconque ? Je suis bien tenté de le croire. Nous avons, en effet, les cinq noms Arbaces, Artycas, Arbianes, Artée, Artynes, qui commencent ainsi ; et comme nous avons été conduits à assimiler l'Artycas de Ctésias, au Diœcès du Syncelle ; Déjocès d'Hérodote, au Déïokes de Moïse de Khorène, il semble assez naturel de reconnaître dans ces différents noms un seul et même nom affecté ou débarrassé de cette syllabe *Ar* ; Tykas et Déïokes sont, en effet, bien rapprochés.

On peut de plus quant aux noms Phraortès, Aphraartès, Arphaxad, Arbiane, et Artynes, démêler de la même manière une espèce de ressemblance. Les trois premiers, Phraortès, Aphraartès et Arphaxad, ont été déjà rapprochés avec adresse dans une dissertation de D. Calmet, insérée dans l'édition de 1749 de la Bible de Vence (*Dissert. sur l'hist. de Judith* ; Sainte Bible, édit. 1749, t. V, p. 340

(45) J'adopte le chiffre 20 d'Eusèbe et du Syncelle plutôt que le chiffre 50 de Diodore, précisément à cause de l'invraisemblance déjà signalée plus haut de quatre règnes alternatifs de 28 ans, de 50 ans, de 30 ans et de 50 ans.

Digitized by Google

et suiv.), dissertation où l'auteur met convenablement en lumière l'analogie de ces deux noms, fondée sur l'équivalence d'un mot médique Artal, qui signifiait *grand, puissant*, au dire d'Hérodote, et du mot hébraïque תר, qui a le même sens, ce qui le conduit à proposer pour forme primitive du nom en question, Arbakarta, dont la traduction hébraïque devient *Arbakched*, bien voisin de la forme biblique ארבכשר. Il est plus difficile, je l'avoue, de découvrir la liaison qui peut exister entre ces noms et les noms différents Arbyanes et Artynes, qui me semblent désigner un seul et même personnage.

Un autre fait mérite toute notre attention, c'est l'emploi du nom Astyages, donné indifféremment aux deux derniers rois de la dynastie mède. Je ne serais pas étonné de voir, dans cette appellation, un véritable titre royal plutôt qu'un nom propre d'individu, et voici sur quelle considération j'appuierais cette opinion.

Moïse de Khorène (liv. Ier, ch. 30; trad. de M. Levaillant de Florival) prétend que ce nom signifie *dragon :* je ne suis pas le moins du monde disposé à l'admettre. En arménien, le mot *Astuadz* signifie *Dieu*, et je crois que là est tout le secret de cette dénomination des rois mèdes; je sais bien que la forme arménienne du nom d'Astyages, donnée par le même écrivain, est *Aztakak;* mais le livre même de Moïse de Khorène me paraît fournir un bon argument en faveur de l'hypothèse que je propose. En effet, dans le ch. XXIX, où il est question des tentatives faites par Astyages pour amener sa femme Dikranouhi à servir ses projets contre son beau-frère Dikran, il lui dit : « Il arrivera d'abord que je mourrai, et qu'ensuite Zarouhi (c'est le nom de la reine, femme de Dikran) régnera sur les Arik, et occupera la place des déesses. » Voici le texte : *Yev Zastuadzou heiats unyel Stieghi.* On ne comprend pas bien ce que peut signifier ce membre de phrase : *et occupera la place des déesses*, si l'on n'admet pas que le titre *dieu* et *déesse* était le véritable titre honorifique des souverains mèdes des deux sexes; quelque chose, en un mot, comme le titre royal *Pharaon*, *soleil*, donné à tous les rois d'Egypte indifféremment. Or, précisément dans ce passage, c'est le mot *Zastuadzou* qui est employé. J'en conclus que le titre de *Dieu*, que nous trouvons employé par exception comme surnom d'autres souverains de l'Orient, comme, par exemple, *Phraate le Dieu*, roi des Parthes, l'était de règle pour tous les rois mèdes. Dès lors, il n'y a plus rien d'inexplicable dans l'emploi du nom d'Astyages pour les deux rois différents qui ont terminé la dynastie médique.

Maintenant que, par une opération anticipée, nous venons de reconstruire le *Canon des rois mèdes*, nous allons reprendre l'empire de Babylone et en établir l'histoire chronologique, en remontant des faits les plus récents aux faits les plus anciens.

Babylone fut prise par Cyrus dans l'année 638; c'est une date que nous avons établie déjà en basant notre opinion sur diverses considérations suffisamment développées plus haut; nous n'y reviendrons donc pas ici. D'ailleurs, nous l'avons dit une fois pour toutes, le *Canon de Ptolémée* nous fournit des chiffres dont l'exactitude mathématique ne saurait être contestée.

Quel était le roi que l'invasion de Cyrus a détrôné? Nabonadios, qui a régné 17 ans, nous répond le *Canon* de Ptolémée. Cherchons donc ce que nous fournissent de documents sur ce Nabonadios toutes les sources historiques et sacrées et profanes.

Daniel, nous l'avons déjà dit, cite un règne entre celui de son Baltasar et celui de Cyrus; c'est celui de Darius, fils d'Ahasverus, de la race des Mèdes, qui monta sur le trône à 62 ans, après le meurtre de Baltasar. Nous avons vu ce que l'on a imaginé pour expliquer cet avénement d'un Mède au trône de Babylone. Puisque le texte de Daniel a pu fournir aux commentateurs le moyen de commettre une erreur chronologique, c'est que ce texte n'est pas suffisamment explicite, et qu'il n'a pas été destiné à venir en aide aux chronologistes futurs.

Ayons donc recours aux auteurs profanes.

Josèphe, à qui revient de droit le reproche d'avoir tellement embrouillé les faits, qu'il est bien difficile aujourd'hui de démêler la vérité, Josèphe dit sans hésiter, qu'après la mort de Labosordach, fils de Niglissar, dont le règne ne fut que de 9 mois, la royauté passa à Baltasar, qui est appelé Naboandel par les Babyloniens. C'est à lui que Cyrus et Darius, rois des Mèdes, déclarèrent la guerre. C'est lui qui eut, dans un festin, la vision que Daniel fut chargé d'expliquer : il fut pris lui-même à la prise de la ville par les troupes de Cyrus, après avoir régné dix-sept ans.

On le voit, il n'y a pas de doute possible sur l'identité du *Nabonadios* de Ptolémée et du *Naboandel* de Josèphe, mais l'identité de ce Naboandel avec le Baltasar de l'Ecriture sainte est insoutenable. En effet, le Baltasar, au dire de Daniel, a été tué dans la nuit même de son festin, Naboandel a été fait prisonnier par Cyrus; voilà tout ce qu'en ose dire Josèphe. Ce qui le fait hésiter, c'est la certitude que son Naboandel n'est pas mort à la prise de Babylone, que Baltasar est mort dans la nuit même du festin, enfin, que Darius le Mède a régné sur Babylone après Baltasar. Tous ces faits étaient facilement explicables sans l'intervention d'un roi mède du nom de Darius; tandis que ce roi une fois inventé, il n'y avait plus moyen de se tirer d'embarras qu'en entassant hypothèses sur hypothèses.

Nous allons maintenant reprendre la thèse que Scaliger a si énergiquement développée dans son *Emendatio temporum*, et nous nous abstiendrons de toute discussion qui deviendrait oiseuse en face des textes les plus explicites.

Hérodote parle brièvement de l'empire de Babylone. Deux reines, dit-il, doivent être comptées parmi les souverains de cet empire: la première, qui a précédé l'autre de cinq générations, s'appelait *Sémiramis* (lib. I, cap. 184); la deuxième s'appelait *Nitocris*.

Digitized by Google

Ce fut sous son règne que les Mèdes prirent Ninive. (*Ibid.*, cap. 186.)

Ce fut sous le fils de cette reine que Cyrus fit marcher ses troupes ; il s'appelait Labynetos de même que son père, et il était roi d'Assyrie. (*Ibid.*, cap. 188.)

Nous verrons, un peu plus loin, ce qu'il y a de possible et d'impossible dans les faits énoncés par Hérodote, et que je viens de rapporter. Eusèbe nous a conservé deux fragments d'une extrême importance, en ce qu'ils jettent un jour absolu sur la question relative au Nabonadios du *Canon* de Ptolémée ; voici ce que nous apprennent ces deux précieux passages (le premier est extrait du livre de Bérose) :

« Celui-ci (Chabaessarach), fils de Neriglissor, ayant été renversé, l'empire fut déféré d'un commun accord par les conjurés à un certain Nabonnid, habitant de Babylone, qui avait trempé dans le même complot. Ce fut lui qui fit élever les magnifiques murailles de la ville, baignées par les eaux du fleuve ; ces murailles furent construites en briques cuites reliées entre elles par du bitume. Dans la dix-septième année de son règne, Cyrus vint l'attaquer. Nabonnid marcha au-devant de l'ennemi ; il fut battu et mis en fuite ; il se réfugia à Borsippe, mais il fut bientôt obligé de se rendre à Cyrus, qui le traita d'ailleurs avec humanité et se contenta de le faire sortir de Babylone, en lui assignant la Caramanie pour le lieu de son exil. Nabonnid y termina tranquillement ses jours. » (*Prépar. évang.*, liv. IX, chap. 40.)

Le deuxième est extrait du livre d'Abydène, qui cite lui-même l'historien Mégasthènes.

« Labassoarasch périt dans une conjuration tramée contre lui. Les conjurés donnèrent alors la couronne à Nabannidoch, qui n'avait absolument aucun lien de parenté avec le roi détrôné. Plus tard Cyrus, après s'être emparé de Babylone, concéda à ce Nabannidoch la principauté de la Caramanie (*Ibid.*, chap. 41.)

Bérose et Mégasthènes sont trop bien d'accord sur les faits qu'ils rapportent, pour qu'il soit possible de révoquer ces faits en doute. Il ressort donc pleinement de là que le Baltasar de Daniel ne peut pas le moins du monde être assimilé au roi qui s'est appelé *Nabonad*, *Nabonnid*, *Naboandel*, *Labynète*, ou *Nabannidoch* ; car celui-ci est mort tranquillement dans la province que Cyrus, son vainqueur, lui avait généreusement concédée, et Baltasar est mort de mort violente. Nabonnid a précédé Cyrus, dit le *Canon* de Ptolémée ; Darius le Mède a précédé Cyrus, dit Daniel ; il a régné après Balthasar : Nabonnid et Darius le Mède sont donc un seul et même personnage. Nabonnid, qui est Darius le Mède, est mort en Caramanie où l'avait exilé Cyrus, devenu, en 638, maître de Babylone. Ce Darius ne peut donc pas être un Cyaxare II, roi des Mèdes, qui aurait été beau-père de Cyrus, comme l'avance l'*Art de vérifier les dates*. Du reste, les auteurs de ce recueil ne sont pas plus heureux en ce qui concerne Nabonadios ; car ils disent que Nabonadios Labynet-Naboandel est Baltazar, fils d'Evil-mérodach et de Nitocris, et qu'il régna de 554 à 538.

Réunissons maintenant les faits certains qui concernent le règne de Nabonad ou Nabonnid.

Il était Mède de race, et fils d'Ahasverus (DANIEL).

Hérodote nous dit que son père s'appelait Labynète comme lui, et sa mère Nitocris. Nabonnid peut avoir été un surnom commun au père et au fils ; quant au nom de *Nitocris*, c'est certainement le nom d'une femme égyptienne que Ahasverus aurait épousée. Remarquons toutefois que cette généalogie du Labynète d'Hérodote peut fort bien être controuvée ; elle est en désaccord avec celle que Daniel nous donne, et à laquelle je me range sans hésitation.

Revenons aux faits.

Nabonnid ou Darius le Mède, fils d'Ahasverus, trempa dans la conjuration qui renversa le fils de Nériglissor, dont il n'était en aucune façon le parent. Il avait soixante-deux ans lors de cet événement, et il régna tranquillement pendant dix-sept ans, embellissant sa capitale et faisant construire ces merveilleux remparts qui devaient la défendre sur les rives du fleuve. Il avait donc soixante-dix-neuf ans lorsque Cyrus s'empara de Babylone. Le grand âge de Nabonnid explique parfaitement la générosité de Cyrus, qui se contenta de l'exiler en Caramanie. A quoi bon le faire périr ? l'inexorable loi de la nature ne devait-elle pas se charger bien prochainement de délivrer le vainqueur de celui qu'il avait vaincu ? Nabonnid mourut dans son exil.

De tous ces faits il est aisé de conclure les dates suivantes :

Darius-Nabonnid, fils d'Ahasverus, naît en 617.
Il conspire et est porté sur le trône par les conjurés en 555.
Il est détrôné par Cyrus en 538.
Il meurt en exil en Caramanie.

Il ne nous reste plus qu'à rechercher quelle doit être la forme véritable du nom de ce prince, écrit de tant de manières différentes : *Nabonadios*, *Nabonnidos*, *Naboandel*, *Nabannidoch*, *Labynit*.

Il serait difficile de ne pas reconnaître comme premier composant de ce nom, le nom divin *Nabou* qui se trouve compris dans tant d'autres noms assyriens. La dernière partie du nom doit nécessairement, à en juger par tous les noms connus de composition analogue, comporter un radical qui exprime un attribut, ou un bienfait du dieu Nabou, ou un rapport quelconque entre le dieu et le personnage dans le nom duquel entre le nom de ce dieu.

Nous avons les radicaux נדה *fluxit*, il s'est écoulé, *liberalis fuit*, נהד, *eminens*, *pulcher fuit*, dont le second me paraît devoir être considéré comme le véritable élément du nom de roi Babylonien. Ce nom, qui signifiait : *Nabou* est *éminent* ou *beau*, se prononçait *Nabounahed* ; c'est donc là la forme que je propose d'adopter définitivement pour le nom ba-

Digitized by Google

bylonien du dernier roi de Babylone, forme dont je ne m'écarterai plus.

Passons au prédécesseur de Nabounahed.

Daniel cite avant Darius le Mède, Baltazar ou plutôt Balsatzer, בלשאצר ou בלאשצר. C'est devant ce prince, et au milieu des joies d'un festin, à l'issue duquel il devait perdre la vie, que parurent sur la muraille ces trois mots mystérieux, *mane*, *thecel*, *pharès*, que Daniel, surnommé lui-même Balsatzer lorsqu'il entra au service des rois chaldéens, fut chargé d'expliquer à son maître. Ce Balsatzer était du sang royal, nous en trouvons l'assurance en maint passage des saintes Ecritures. Ainsi nous lisons :

Le roi Baltazar donna un grand festin à mille de ses grands, et chacun buvait selon son âge. — Et comme déjà il était ivre, il commanda que les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor, son père, avait enlevés du temple qui était à Jérusalem, fussent apportés, afin que le roi, ses grands, ses femmes et ses concubines pussent y boire..... Après l'apparition des trois mots, la reine entra dans la salle du festin et dit au roi : *Il est un homme dans ton royaume qui a en soi l'esprit des dieux saints, et durant tous les jours de ton père, la science et la sagesse furent trouvées en lui; car le roi Nabuchodonosor, ton père, l'établit prince des mages, des enchanteurs, des Chaldéens, et des devins : ton père, dis-je, ô roi..... Daniel fut donc amené devant le roi, et le roi lui parla et lui dit : Es-tu Daniel, un des enfants de la captivité de Juda, que le roi mon père a amenés de la Judée ?....* Daniel dans sa réponse lui dit : *O roi, le Dieu souverain donna à Nabuchodonosor, ton père, la royauté et la magnificence, la gloire et l'honneur.... Toi aussi, Baltasar son fils, tu n'as point humilié ton cœur, lorsque tu savais toutes ces choses.* (*Dan.* v, 1, 2, 11, 13, 18, 22.)

De toutes ces citations, ne semble-t-il pas résulter fort nettement que Balsatzer était fils de Nabuchodonosor?

D'un autre côté, nous lisons, au chap. VIII, 1 et 2 : *En la troisième année du règne du roi Baltassar, une vision m'apparut. Moi Daniel, après ce que j'avais vu au commencement, je vis en ma vision, quand j'étais au château de Suses, qui est en la région d'Elam, je vis en ma vision que j'étais sur la porte d'Ulaï.*

Balsatzer a donc régné tout au moins trois ans ; c'est là un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute.

Enfin, dans Baruch (I, 1, 2, 11, 12), nous lisons : *Paroles qu'écrivit Baruch... en la cinquième année, dans le septième jour du mois, au temps que les Chaldéens prirent Jérusalem et la livrèrent aux flammes.... Et priez pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour la vie de Baltassar son fils, afin que leurs jours soient comme des jours du ciel sur la terre; et pour que le Seigneur nous donne la force et qu'il éclaire nos yeux, afin que nous vivions sous l'ombre de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et sous l'ombre de Baltasar son fils, et que nous les servions durant de longs jours, et que nous trouvions grâce en leur présence.*

Voilà donc un témoignage de plus en faveur de la filiation de Belsatzer et de Nabuchodonosor.

Dans la Bible de Vence (éd. 1749), le verset 11, que je viens de copier, est accompagné de la note suivante :

« Nabuchodonosor eut pour fils et successeur immédiat, Evilmérodach. On croit qu'il était alors disgracié, et que Baltassar ici nommé était son fils. » (T. V, p. 30, édit. Calmet.)

De tout ce qui précède, nous sommes en mesure déjà d'affirmer que Balsatzer ne peut être le Laborosoardoch des écrivains profanes, puisque celui-ci n'a régné que neuf mois, et que le Balsatzer de Daniel a tout au moins régné trois ans Nous pouvons affirmer de plus que Balsatzer est fils de Nabuchodonosor.

Nous chercherons tout à l'heure quel peut et doit être ce prince (46).

Reprenons les versets 30 et 31 du chapitre v de Daniel, mais reprenons-les dans le texte primitif, et non plus dans la traduction de la Vulgate. Nous voyons alors que le verset 30 de la Vulgate est le dernier du chapitre v, et que le verset 31 de la Vulgate est devenu le 1er du chapitre VI ; il n'y a donc plus de liaison immédiate entre ces deux versets, que voici : בה בליליא דמיל בלשאצר מלכא כשדיא (30, ch. v) : *Et la même nuit, Balsatzer, roi de Chaldée, fut tué.*

Ici le chapitre est clos. — Puis commence le chap. VI, v. 1 : וחד וש מדיא דבל מלכותא כבר שנך שתיך יתרתך : *Et Dariaouch le Mède reçut l'empire à l'âge de 62 ans.*

Evidemment l'ensemble de ces deux versets, disposés ainsi, ne comporte plus le moins du monde, comme dans la Vulgate, l'idée de succession immédiate de Darius le Mède à Balsatzer. Rien, absolument rien, ne prouve qu'il n'a pu y avoir un règne intermédiaire entre les règnes de ces deux princes. Nous profiterons un peu plus loin de cette observation pour trouver la véritable identification du Balsatzer de Daniel avec un des rois du *Canon* de Ptolémée.

Ce que nous pouvons affirmer dès à présent, c'est que le Laborosoardoch des profanes n'est, pas plus que Nabounahed, le Balsatzer de Daniel.

Passons maintenant à l'appréciation des documents historiques fournis par les écrivains profanes sur le compte du prédécesseur immédiat de Nabounahed.

Bérose, dans le fragment conservé par Eusèbe, dit que Chabaessarach (Χαβασσάραχος) fils de Nériglissor, lui succéda, et ne régna que neuf mois, au bout desquels il fut secrètement assassiné par ses officiers.

Mégasthènes dit de même qu'à Nériglissor succéda son fils Labassoarasch (Λαβασσοάρασχος) qui périt assassiné.

(46) Scaliger a évidemment commis une erreur en assimilant *Laborosoardoch* à *Balsatzer*, toujours à cause de ces trois années de règne qui appartiennent incontestablement au *Balsatzer* de Daniel.

Digitized by Google

Le *Canon* de Ptolémée ne fait nulle mention de ce prince, qui n'a pas régné une année entière, et son règne éphémère est nécessairement englobé dans celui de son père Nérikasolassar, lequel se trouve immédiatement placé avant Nabonadios.

Josèphe se contente de dire qu'à Nériglissor succéda son fils Labosordach, qui ne régna que neuf mois. Voici ses propres paroles :

Μετ' αὐτὸν δὲ εἰς τὸν υἱὸν αὐτοῦ Λαβοσόρδαχον ἀφικνεῖται τῆς βασιλείας ἡ διαδοχή, καὶ μῆνας ποιήσασα παρ' αὐτῷ τοὺς πάντας ἐννέα, τελευτήσαντος αὐτοῦ μεταβαίνει πρὸς Βαλτάσαρον τὸν καλούμενον Ναβοάνδηλον παρὰ τοῖς Βαβυλωνίοις. (*Antiq. Jud.*, X, XI, 2.)

Le Syncelle dit qu'à Nériglissor succéda son fils Labosaroch, qui ne régna que 9 mois et fut tué à cause de sa cruauté.

De toutes ces citations, il résulte qu'avant Nabounahed a régné pendant 9 mois sur les Babyloniens un prince nommé Labosaroch, Labosordach, *Chabaessarach*, ou *Labassoarasch*, dont le *Canon* de Ptolémée ne fait pas mention à cause de la brièveté de son règne. Ce règne a donc été compris en partie dans les années 556 et 555. Nous admettons donc le résumé suivant:

— Labosaroch, fils de Neriglissar, règne neuf mois et périt dans une conjuration en 555.

Cherchons maintenant, comme pour *Abounahed*, à nous rendre compte de la forme probable du nom de ce prince si diversement transcrit.

Il est fort à croire que ce nom se compose de deux éléments distincts : le premier formé des deux premières syllabes ; le second, de tout le reste du nom. Que faut-il voir dans le premier groupe, *Labo*, *Chaba* ou *Laba*? J'ai d'abord été tenté d'y rechercher le nom divin Nabou, si fréquent dans la formation des noms propres assyriens; mais la constance de l'orthographe *Labo* (46*) m'a fait renoncer à cette idée. *Labo*, לבו, signifie très-régulièrement : *Son cœur, son âme, son intelligence, sa force;* סרח signifie : *Il s'est répandu au loin, il est abondant;* d'où סרח, *abondance*. Le nom de notre avant-dernier roi de Babylone, écrit *Labousarakh*, signifie donc, *son cœur est grand*, pour, *celui dont le cœur est grand*, c'est-à-dire *Magnanime*. De la forme *Labousarakh* rectifiée, à la forme *Labosaroch*, conservée par le Syncelle, il y a si près, que je crois naturel d'avoir confiance dans l'orthographe définitive que j'adopte pour ne plus m'en écarter.

Labousarakh était le petit-fils de Nabuchodonosor, puisque son père, Nériglisssor, était le gendre de ce monarque: c'est donc à lui que doit s'appliquer la prophétie suivante de Jérémie : *Et maintenant j'ai donné toutes ces terres aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur : et de plus, je lui ai donné les animaux des champs pour le servir. —Et toutes les nations le serviront, lui et son fils, et le fils de son fils, jusqu'à ce que vienne le temps de sa terre et de lui-même, et de nombreuses nations et de grands rois lui seront soumis.* (*Jérém.*, XXVII, ,67.)

Nous devons maintenant nous occuper du prédécesseur de Labousarach, que l'on nomme communément *Nériglissar*, et nous allons examiner s'il est le Balsatzer de la Bible.

ART. III. — *Règne de Nériglissor. — Examen des documents fournis par les auteurs profanes. — Il règne quatre ans, de* 559 *à* 555. *— Son vrai nom est* Nergel-Saratzer. *— Rectification de la Vulgate dans la traduction de deux versets de Jérémie.*

Passons au prédécesseur de Labbousarakh.

Une première question se présente ici : en effet, nous avons encore à reconnaître le Belsatzer de l'Ecriture, lequel a régné au moins trois ans, ainsi que le constate un passage déjà cité de Daniel, et nous devrons discuter l'identité de ce prince avec le prédécesseur de Labbousarakh. Commençons par rassembler les documents que nous possédons.

Le *Canon* de Ptolémée nous donne avant Nabounahed (nous avons vu qu'il omet Labbousarakh, parce que celui-ci n'a pas régné un an entier) Nerikasolassar (Νηρικασολάσσαρος) qui a régné quatre ans, de 559 à 555. Le Syncelle, qui a transcrit le *Canon* de Ptolémée, nous donne, pour le nom du roi qui nous occupe, les variantes suivantes :

Νηρηγασολάσαρος, Neregasolasaros;
Νιρηγλήσαρος, Nireglesaros;
Βάλτασαρ, Baltasar.

Il lui attribue de plus cinq ans de règne

Le fragment de Bérose conservé par Eusèbe nous apprend qu'Eouilmalouroukh fut un mauvais roi qui, après deux années de règne, fut renversé et tué par son beau-frère Nériglisor, qui régna quatre ans.

Mégasthènes (dans le fragment que nous devons à Eusèbe) se contente de dire que Nériglisar, beau-frère d'Eouilmalouroukh, le tua et monta sur le trône à sa place.

Josèphe dit que « après la mort d'Abilamarodakh, fils et successeur de Nabuchodonosor, son fils Niglisar lui succéda, et qu'il régna quarante ans. » Ceci peut nous donner une idée de la confiance que nous devons accorder à quelques-unes des assertions de l'historien Josèphe. Rien n'est mieux établi, chronologiquement parlant, que la durée du règne de Nériglisar, beau-frère, et non fils, d'Eouilmeradakh. Ce règne n'a été que de quatre ans ; le *Canon* de Ptolémée le prouve, et Josèphe dit résolument qu'il a été dix fois plus long. Mais il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, et c'est sans doute à un copiste maladroit que nous devons attribuer l'emploi du mot quarante, au lieu du mot quatre. Voici du reste le texte de Josèphe :

Τελευτήσαντος δὲ Ἀβιλαμαρωδάχου μετὰ ἔτη ὀκτωκαίδεκα τῆς βασιλείας, Νιγλίσαρος ὁ παῖς αὐτοῦ τὴν ἀρχὴν παραλαμβάνει καὶ κατασχὼν αὐτὴν ἔτη τεσσαράκοντα καταστρέφει τὸν βίον. (*Antiq. jud.*, X, XI, 2.)

Enfin Georges le Syncelle rapporte qu'*Evi-*

(46*) Une seule fois, le nom a pour initiale un χ : mais d'un χ à un λ, pour un copiste maladroit, il y a bien près.

Digitized by Google

lad-Merodakh fut tué par son beau-frère, *Niriglesar* (Νιριγλίσαρος) qui régna quatre ans. Il ajoute : « Niriglisar est Baltasar, fils ou beau-fils de Nabuchodonosor, lequel, ayant profané les vases sacrés de la maison du Seigneur, fut, selon la prophétie de Daniel, privé de la couronne et mis à mort par Astyages. »

Il ne nous reste plus qu'à enregistrer l'opinion des auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit et démontré, assimilent à tort Nabounahed au Belsatzer de Daniel. Ils reconnaissent que Nériglissar ou Neregalasolasar, beau-frère d'Evilmérodach, fut le chef des conjurés qui renversèrent celui-ci du trône ; mais ils ajoutent, 1° que ce fut contre lui que marcha Cyrus, après avoir mis deux années à dresser son armée ; 2° que Nériglissar périt dans cette guerre.

On voit que ces savants chronologistes n'ont pas voulu cette fois négliger les assertions de Xénophon, et qu'ils ont admis comme vraies ses assertions, en ce qui concerne la mort du roi d'Assyrie, contre lequel Cyrus fit sa première campagne. Voyons d'abord si ce fait peut soutenir un examen impartial.

Nériglissor est mort, d'après le *Canon* de Ptolémée, en 555. Quel âge avait alors Cyrus ? Puisqu'il est né en 559, il avait quarante-quatre ans ; Astyages ayant régné de 595 à 560, il n'occupait plus le trône, puisque d'après le même récit de Xénophon, la première campagne de Cyrus dut avoir lieu lorsque ce prince avait un peu moins de trente ans, c'est-à-dire, vers 569 ; or, en cette année, Nabuchodonosor était sur le trône, et il y a plus, tout le règne d'Astyages s'est passé pendant le règne de Nabuchodonosor, à un an près, pendant lequel régna Evilmérodach. Nous n'avons donc aucun fonds à faire sur les récits de la *Cyropédie*.

Hâtons-nous de conclure de tout ce qui précède que Nériglissor n'a point été tué dans une bataille contre Cyrus, et que ce qui, dans le récit de Xénophon, concerne la mort d'un roi d'Assyrie qui aurait succombé les armes à la main, est certainement controuvé. Nous ne savons absolument rien sur la fin de Nériglissor, et nous ne pouvons affirmer qu'une chose, c'est qu'il était beau-frère d'Evilmérodach, au meurtre duquel il prit part, et qu'il resta quatre ans sur le trône de Babylone après son fratricide.

Le Syncelle avance que Nériglissor n'est autre que le Belsatzer de l'Ecriture, et que tout ce que Daniel raconte de Belsatzer doit s'appliquer à Nériglissor. Où le chronographe a-t-il pris son opinion ? Je l'ignore. Est-elle plausible ? c'est ce qu'il n'est pas du tout facile de décider ; pour ma part, je me refuse encore à croire que Nériglissor soit Belsatzer. J'ai rapporté les nombreux passages de Daniel et de Baruch qui démontrent jusqu'à l'évidence que Belsatzer était le propre fils de Nabuchodonosor. Nériglissor, au dire positif de Bérose et de Mégasthènes, n'était que le gendre de ce monarque, et il ne dut son accession au trône qu'à une usurpation criminelle ; il n'est pas possible d'en douter. D'ailleurs, si Nériglissor eût été le Belsatzer des saintes Ecritures, comment eût-on pu, ainsi que le constate la parole de Baruch, envelopper le souverain et son gendre dans les mêmes vœux et les mêmes hommages, et cela au détriment de l'héritier légitime Evilmérodach ? Je sais bien que, pour éluder cette objection, on a admis que le fils du roi régnant fut un instant disgracié par son père, et remplacé par son beau-frère, ou même par son fils, dans l'affection de Nabuchodonosor. C'est là une hypothèse peu vraisemblable, précisément parce qu'elle est trop commode pour arranger les choses. Donc le Belsatzer de Daniel n'est pas plus Nériglissor, que Labbousarakh, ou que Nabounahed ; il n'y a plus dès lors à hésiter, et le surnom de Belsatzer revient forcément à Evilmérodach. Nous verrons tout à l'heure, en nous occupant de celui-ci, que cette hypothèse ne présente rien que de très-vaisemblable.

Résumons maintenant le règne de Nériglissor.

Nériglissor, gendre de Nabuchodonosor, tue son beau-frère Evilmérodach et monte sur le trône à sa place en 559. Il meurt en 555, après un règne de 4 ans.

Cherchons maintenant la forme probable du nom de ce roi, nous avons les variantes suivantes :

Νηρικασολάσσαρος,	Nerikasolassaros ;
Νηρηγασολάσαρος,	Neregasolasaros ;
Νιριγλήσαρος,	Niriglesaros ;
Νιγλίσαρος,	Niglisaros.

Or, de même que nous avons reconnu le nom divin *Nabou* dans beaucoup de noms assyriens, nous retrouvons ici un nouveau nom divin : celui de *Nerghel* (dieu des Cuthéens), qui pouvait de même servir à la composition des noms propres. Nous trouvons, en effet, dans Jérémie, le verset suivant : *Tous les princes du roi de Babylone entrèrent et s'établirent en la porte du milieu : Néregel, Sérezer, Sémégarnabou, Sarsachim, Rabsarès, Nérégel, Serezer, Rebmag, et tous les autres princes du roi de Babylone.* Et plus loin : *Nabuzardan, chef de la milice, Nabuzesban, Rabsarès, Nérégel, Séréser, Rebmag et tous les autres grands du roi de Babylone.* (*Jérém*, XXXIX, 3,13.)

Si nous en croyions la version fournie pour ces deux versets par la Vulgate, version que je viens de transcrire, nous devrions penser que ce nom de Nergel était un nom propre d'homme aussi bien que de divinité ; mais il est très-clair que la traduction que je viens de reproduire contient des contre-sens. Voici le texte original de ces deux versets :

יובאו כל שרי מלך־בבל וישבו בשער התוך נרגל
שראצר סמגר־נבו שרסכים רב־סריס נרגלשראצר
רב־מג וכל־שאריה שרי מלך־בבל

C'est-à-dire : « Tous les princes du roi de Babylone vinrent et occupèrent la porte du milieu : Nergal Scheratser, Semgarnabou, Sarsechim, *chef des eunuques*, Nergal Scherat-

Digitized by Google

ser, *chef des mages*, et tous les autres princes du roi de Babel. »

וישלח נבוזראדן רב־טבחים ונבשזבן רב־סרים
נרגלשראצר רב־מג ומל רבי מלך־בבל

C'est-à-dire : « Nabouzaradan, capitaine des gardes, Nabou Schazban, chef des eunuques, et Nergal Scharetzer, chef des mages, et tous les chefs du roi de Babel, envoyèrent, » etc., etc. (*Bible*, trad. Cahen, t. X, p. 147, 149.)

S'il est facile de reconnaître l'incorrection palpable de la *Vulgate* en ce qui concerne la traduction et même la transcription de ces deux versets, il l'est beaucoup moins de déterminer le sens rigoureux qu'ils comportent, et de distinguer les mots qui sont des noms propres de ceux qui sont de simples qualifications ; toute la difficulté tient à l'absence de la copule dans le verset 3.

Nous allons essayer néanmoins de fixer quelques points.

D'abord le titre de רב־טבחים *Rab-Thobakhim*, donné à Nabouzaradan, non-seulement dans l'un des versets qui nous occupent, mais encore dans le verset 11 du même chapitre, nous met en mesure de considérer comme des titres de fonctions tous les mots composés, dont le premier élément sera, comme ici, le mot רב *Rab*, *maître*, *chef*. Quant à l'explication de *capitaine des gardes*, elle n'est pas assez précise. Le radical טבח veut dire *tuer*, *mettre à mort* ; d'où le substantif מבח, *bourreau*. Nabouzaradan était donc, à proprement parler, le *maître-bourreau* du souverain, et ses fonctions étaient tout aussi relevées, tout aussi respectées, que le sont encore en Orient celles des *bach-chaouch*, les *rab-thobakhim* de nos jours.

Nous voyons, du reste, dans le *Targum-Jonathan*, que cet habile commentateur ne s'était pas mépris sur le sens du titre רב טבחים de Nabouzaradan. Il le rend sans hésitation par רב קטוליא, *le maître des tueurs*. Quant aux deux autres titres רב־סרים et רב־מג, Jonathan les croyait si clairs, qu'il s'est contenté de les écrire en deux mots chacun, et sans même employer de trait d'union pour relier ces deux mots.

Ceci posé, dans l'un et l'autre des versets que nous analysons, se trouve mentionné le personnage suivant, נרגל שראצר רבמג, *Nergal-saratzer*, *Rab-mag*, *maître* ou *chef des mages*. Il n'y a donc pas de doute sur le compte de celui-ci.

Deux autres personnages sont inscrits au verset 13 ; ce sont 1° Nabouzaradan (47), *maître boureau*, ou *chef des chaouch* ; et Nabouchezban (48), *Rab-saris*, ou *chef des eunuques*.

Il est clair que notre verset 13 ne contient qu'une énumération de trois personnages, qui sont : *Nabouzaradan*, chef des chaouchs, *Nabouchezban*, chef des eunuques, et *Nergel-saratzer*, chef des mages. Il semblerait naturel de conclure de la teneur de ce verset, que tout verset analogue, comme le troisième, par exemple, doit également contenir une énumération de personnages, dont les noms seraient suivis du titre de leur emploi.

Voyons maintenant si cela se vérifie quand il s'agit de ce verset 3. Nous y retrouvons bien mentionné au dernier rang *Nerghel-saratzer*, *Rab-mag*, *chef des mages* ; mais tous les autres personnages semblent différents. Reprenons donc cette énumération, en mettant à part le *chef des mages*.

Nous lisons, נרגלשראצר סמגר־נבו שרסכים ירם־סרים

Nous trouvons dans le verset 13, que le nom du *Rab-saris* ou *chef des eunuques* est *Nabouchezban* ; par conséquent le mot qui précède ici le titre רב־סרים ne peut être le nom du titulaire ; mettons donc encore à part le mot *Rab-saris*. Le mot qui vient ensuite est *Sarsakim*. Il est difficile de se défendre du désir de chercher dans ce mot un titre véritable, à cause de la terminaison du pluriel. Or *Sarsakim* signifie *prince des Saks*, et l'on sait que c'est là la véritable forme du nom des *Scythes*.

Passons au mot précédent, *Semgar-Nabou* ; deux explications ont été données : suivant les uns, ce composé signifie *esclave de Nabou*, et suivant les autres le *glaive de Nabou*. Quelle que soit celle de ces deux explications qui soit la véritable, le nom précédent est *Nerghel-saratzer*, c'est-à-dire précisément le nom du *Rab-mag*. Est-il vraisemblable que de deux personnages portant le même nom, l'un seulement ait été désigné spécialement par le titre de son office ? Je ne le pense pas. Il est bien clair que *Nerghel-saratzer* était un nom fort répandu, puisque, sur moins de six personnages cités, deux le portent. Je conclurais donc assez volontiers que le mot *Semgar-Nabou* n'est autre chose qu'un titre sacerdotal individualisant le premier *Nerghel-saratzer*. En définitive, je propose de traduire ainsi qu'il suit les deux versets dont je viens de m'occuper dans cette digression (49) :

« Et tous les princes du roi de Babel vinrent et s'établirent à la porte du milieu, Nergel-Saratzer, le *Semgar-Nabou* (l'*esclave* ou le *glaive de Nabou*), le prince des Saks, le chef des eunuques, Nerghel-Saratzer, le *chef des mages*, et tout le reste des princes du roi de Babel. Et Nabouzaradan le *maître-chaouch*, et Nabouchezban le *chef des eunuques*, et Nerghel-Saratzer, le *chef des mages*, et tous les chefs du roi de Babel envoyèrent, » etc., etc.

(47) Note de Cahen : « נבוזראדן signifie, selon Simonis, *Nebo est le maître de la lumière*. נבו זר־דהר אדן » Je l'avoue, cette construction du nom en question ne me satisfait pas pleinement, mais je n'essayerai pas de proposer une autre explication.

(48) A propos de ce nom, Cahen donne la note suivante : « Selon Simonis, *Nebo* est la *délivrance*, du chaldéen שזב ; selon d'autres, *adorateur de Nebo*. » Je n'hésite pas à adopter la leçon qui voit dans ce nom l'idée *Nabou-libérateur*.

(49) Je ne saurais regretter la longueur d'une digression qui concerne le véritable sens à reconnaître dans deux passages des saintes Ecritures.

Digitized by Google

Il est temps maintenant de revenir au nom de roi, qui nous a entraîné dans la discussion qui précède. Il ne me paraît pas possible de douter de la forme de ce nom pour lequel je propose formellement l'orthographe *Nerghel-saratzer* נרגל־שראצר, ce nom signifiant NERGHEL, *prince du feu*. Remontons maintenant au règne précédent.

Règne d'Evilmérodach. — Documents fournis par la Bible — Son vrai nom est Evouil-Merodakh. — Preuves qu'il est le Baltasar de la Bible. — Explication de ce surnom. — Il règne trois ans, de 561 *à* 559.

Le *Canon* de Ptolémée nous donne pour prédécesseur de Nerghel-saratzer, un roi nommé Ἰλλοαρούδαμος lequel occupa le trône de Babylone pendant deux années seulement, de 561 à 559.

Cet Illoaroudam est le successeur immédiat de Nabokolassar, qui régna quarante-trois ans, et qui est incontestablement le Nabuchodonosor de l'Ecriture. Voyons donc à rassembler, comme nous l'avons fait jusqu'ici pour ses successeurs, tous les documents historiques, sacrés et profanes, qui concernent cet Illoaroudam.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XXV 27) : *En la trente-septième année de la captivité de Joachim, roi de Judée, le vingt-septième jour du douzième mois, Evilmérodach, roi de Babylone, fit sortir de prison Joachim.*

Les versets suivants nous apprennent qu'Evilmérodach ne se contenta pas de faire sortir le roi captif de sa prison, mais qu'il l'admit à sa table, et qu'il lui rendit, pour ainsi dire, tous les honneurs attribués à la royauté.

Dans Jérémie (LII, 31) nous lisons de même : *La trente-septième année après que Joachin, roi de Juda, eut été transféré à Babylone, le vingt-cinquième jour du douzième mois, Evilmérodach, roi de Babylone, éleva Joachin roi de Juda, et le fit sortir de sa prison.*

Les faits inscrits dans les deux versets que je viens de citer sont identiques, on le voit, à une date près ; dans l'un, en effet, il s'agit du 25 du douzième mois, dans l'autre, du 27 de ce douzième mois. Il y a plus, les expressions, à de très-faibles nuances près qui peuvent parfaitement être du fait d'un *copiste*, sont identiques aussi ; nous avons donc deux textes qui se contrôlent et dont les points concordants peuvent et doivent être admis avec toute confiance.

Tels sont, du reste, les deux seuls passages de l'Ecriture relatifs à Evilmérodach.

Josèphe (*Antiq. Jud.*, X, XI, n. 2) rapporte qu'après la mort de Nabuchodonosor, son fils Ἀβιλαμαρώδαχος (*biâlamarodachos*) lui succéda. Le nouveau roi de Babylone, à son avénement, délivra de prison le roi de Juda Jéchonias. Abilamarodach étant mort après avoir régné dix-huit ans, eut pour successeur son fils Nerghel-Saratzer. Josèphe, se servant de la désignation Ἀβιλαμαρώδαχος ὁ παῖς αὐτοῦ (Ναβουχοδονοσόρου), on doit en conclure que, pour lui, Evilmérodach monta fort jeune sur le trône de son père : c'est là une erreur de plus de l'historien Josèphe. Quant au règne de dix-huit ans qu'il lui attribue, il est aussi vrai que le règne de quarante ans de son fils Nerghel-saratzer. Nous avons dit plusieurs fois déjà que nous devions accepter avec une entière confiance les assertions du *Canon* de Ptolémée, qui donne seulement deux années de durée au règne de ce prince.

Le manuscrit 2399 de la bibliothèque Nationale écrit son nom Ἰλλοαρούδαμος, et Georges le Syncelle l'écrit Ἰλλουαρούδαμος, en donnant, du reste, la variante Ἐδιδαν-μεροδάχ, qu'il a prise je ne sais où. Ajoutons que le chronographe attribue trois ans de règne à ce prince. Nous verrons un peu plus bas, et à son rang, ce que le Syncelle dit de son règne.

Bérose, ainsi que nous l'apprenons par le fragment qu'Eusèbe nous a conservé, dit qu'après la mort de Nabuchodonosor, son fils Evilmalourouchos lui succéda, qu'il fut un mauvais roi, et qu'après deux ans de règne (βασιλεύσας ἔτη β'), il fut tué par son beau-frère, Nerghel-saratzer.

Mégasthènes n'en dit rien de plus.

Enfin Georges le Syncelle rapporte, d'après Alexandre Polyhistor et Abydène, qu'Evilad-mérodach, fils de Nabuchodonosor, lui succéda, et ne régna que deux ans. Il ajoute à tort que Josèphe dit la même chose, d'après les mêmes autorités, puisque nous avons vu que Josèphe attribue dix-huit ans de règne à son Abilamarodachos.

De tout ceci il résulte, 1° que le prédécesseur de Nerghel-saratzer régna au moins deux ans, et très-probablement quelques mois d'une troisième année, de 561 à 559.

2° Qu'il rendit, à son avénement, la liberté à Jéchonias ou Joakin, roi de Juda, lorsqu'il y avait trente-huit ans moins deux ou trois jours accomplis, depuis la transmigration de ce roi.

Si donc à cinq cent soixante et un nous ajoutons trente-huit, nous obtenons la date précise de la prise de Joakin ou Jéchonias. Cette date est donc l'année 599, et nous en vérifierons plus tard l'exactitude rigoureuse.

Quelle est la véritable forme du nom de notre roi babylonien?

Dans la Bible (*Rois* et *Jérémie*), nous avons trouvé deux passages où ce nom est correctement écrit : אויל מרדך, *Eouil - mérodach*. אויל et אול signifient *prior fuit*, *validus*, *potens fuit*, d'où *princeps*, et אויל *robur*, *vis*. אויל signifie donc *puissant*, *fort* : *Mérodakh* est le nom d'une divinité des Babyloniens ; le nom du fils de Nabuchodonosor signifierait donc : *le puissant mérodakh*. Quoi qu'il en soit, l'orthographe que j'adopte sans hésiter est celle de l'Ecriture, c'est-à-dire la suivante : *Eouil - Mérodakh*. Il n'est pas difficile, du reste, de reconnaître ce nom, plus ou moins altéré, dans les leçons étranges que nous devons d'une part à l'habitude des Grecs d'estropier tous les noms des personnages *barbares*, et de l'autre à la maladresse des copistes. Il est inutile de grouper ici ces leçons fautives, qu'il est temps d'abandonner une fois pour toutes.

Digitized by Google

Nous avons fait voir jusqu'à présent que pas un seul des rois de Babylone, énumérés dans le *Canon* de Ptolémée, de Cyrus à Eouil-mérodakh, ne pouvait être identifié avec le Belsatzer de Daniel. Nous allons essayer de montrer maintenant que ce Belsatzer ne peut être qu'Eouil-mérodach. Il en résultera que tous les écrivains anciens et modernes, qui ont plus ou moins habilement proposé une autre assimilation, devront être considérés comme ayant fait fausse route.

J'ai cité plus haut les passages de Baruch qui constatent que des prières ont été adressées au Ciel pour la *vie et la gloire de Nabuchodonosor et de son fils Belsatzer*. Le verset 2 nous apprend que Baruch a écrit : « En la 5e année, dans le 7e jour du mois, temps où les Chaldéens prirent Jérusalem et la livrèrent aux flammes. »

C'est en 588 que Jérusalem fut brûlée ; on comptait alors la dix-neuvième année de Nabuchonosor, qui a régné quarante-trois ans. C'est donc en 584 que des prières étaient faites pour la conservation des jours de Nabuchodonosor et de son fils Belsatzer. C'est en 561 qu'*Eouil-mérodakh* est monté sur le trône ; si donc *Eouil-mérodakh* et *Belsatzter* ne sont qu'un seul et même personnage, comme je n'en doute pas, l'expression ὁ παῖς employée par Josèphe est aussi impropre que possible, puisqu'en admettant même qu'*Eouil-mérodach* fût né précisément dans l'année des prières rappelées par Baruch, il aurait eu, à tout le moins, vingt-trois ans à son avénement.

Daniel n'est pas moins explicite que Baruch pour constater que Belsatzer était le véritable fils de Nabuchodonosor. Tous les passages de son livre qui établissent ce fait n'ont pas besoin d'être répétés ici, non plus que le verset 1 du ch. VIII, où il est parlé d'une 3e année du règne de Belsatzer. A ces différentes notions se réduit tout ce que nous savons du règne de Belsatzer.

Résumons donc :

1° Belsatzer a régné 3 ans. Eouilmérodach a régné 3 ans, selon le *Canon* de Ptolémée, copié par le Syncelle ; 2 ans seulement, selon la copie du manuscrit de Paris. — Belsatzer et Eouil-mérodakh peuvent donc être un seul et même individu.

2° Belsatzer était le propre fils de Nabuchodonosor. — A Eouil-mérodakh seul peut s'appliquer cette filiation directe.

3° Belsatzer est mort de mort violente, dans la nuit même de son festin où furent profanés les vases sacrés de Jérusalem. — Eouil-mérodakh fut assassiné dans une révolution de palais, soulevée par son beau-frère Nerghel-saratzer.

On comprend qu'un prince menacé par un complot dans lequel il doit périr, mais dont il ignore l'existence, songe à donner des festins ; un roi assiégé dans sa capitale n'a garde d'y penser, dans la nuit même où la place doit être envahie par l'ennemi. Hâtons-nous de conclure de tous ces rapprochements que le Belsatzer de Daniel n'est autre que l'Eouil-mérodakh des *Rois* et de *Jérémie*.

Il nous reste à rendre compte, si faire se peut, de l'emploi des deux noms pour désigner un seul et même prince. Je crois que l'explication de ce fait est tout entière dans la fréquence de l'emploi du surnom de Belsatzer à Babylone. Ce surnom, une fois donné à Eouil-mérodakh, aura pu devenir beaucoup plus usuel que le nom propre lui-même, qui était plus long à prononcer. Il faut attribuer à cette seule cause, à mon avis, le silence absolu de Daniel sur le compte d'Eouil-mérodakh, dont il n'a pas une seule fois écrit le nom. Serait-il possible que Daniel, le familier, le favori de Nabuchonosor, ait pu se tromper sur le degré de parenté qui unissait ce monarque à son successeur Belsatzer, quand cette parenté était celle de père à fils ? Baruch se serait donc trompé aussi ? Ou bien Bérose et Mégasthènes se seraient entendus pour énoncer la même fable ? Tous les faits relatifs à l'histoire des quatre premiers rois de Babylone ont donc été embrouillés à plaisir, tandis que tous se coordonnent avec facilité et s'expliquent sans le moindre embarras, si l'on admet, ainsi que je propose formellement de le faire, que Belsatzer et Eouil-mérodakh sont un seul et même prince. Quant à la fréquence du nom Belsatser, elle nous est nettement indiquée par Daniel lui-même. L'écrivain sacré, ou plutôt celui qui a écrit sous son nom (50), nous dit en effet (ch. I, 7) :

ישם להם שר הסריסים שבחת וישם לדניאל בלטשאצר

Le chef des eunuques leur donna des noms, et il donna à Daniel le nom de Beltesatzer (Septante Βαλτασαρ). Voici ce que dit Cahen du sens de ce nom (Notes à *Dan.*, p. 2, v. 7). « La signification est *prince de Bel ;* ou, comme dit Saadia, בל טש אצר, *Bel a caché, conservé le trésor.* » Il y a encore d'autres significations de ce nom. (*Voy.* ROSENMULLER.) Il est bon, du reste, d'observer qu'au chap. V (vers. 1), le nom de roi est écrit בלשאצר ; néanmoins Cahen dit en note ; *Belschaçar*, même signification que *Belteschaçar*. (Voir chap. I, v. 7.)

Nous avons donc les trois formes suivantes du surnom en question :

בלטשאצר
בלאשצר
בלשאצר

Je l'avoue, il ne m'est pas plus facile de reconnaître dans ce mot composé le sens : *Prince de Bel*, que le sens : *Bel a caché le trésor*. L'un vaut l'autre, à mon avis, c'est-à-dire que je rejette ces deux explications sans la moindre hésitation. D'abord la finale אצר, que l'on traduit d'un accord unanime par *du feu* dans le composé, שראצר, *prince du Feu*, doit comporter ici

(30) Il est bien clair qu'un homme qui donne la date de sa mort ne peut être pris pour l'auteur du livre où il donne cette date. Ou bien le verset 21, ch. I, où il est dit : « Or, Daniel vécut jusqu'à l'an 1er du roi Cyrus, » a été interpolé, ou Daniel n'est pas l'auteur de l'écrit qui porte son nom.

Digitized by Google

le même sens, puisque l'orthographe reste la même. Quant au premier composant, qui se présente sous les formes בלש, בלאש et בלטש, je ne me charge pas de l'expliquer. Je me bornerai à dire que le *schin* ש me semble ici jouer le rôle de quelque particule de flexion indice du *génitif;* en ce sens, le ש que nous connaissons bien comme équivalent de אשר, *qui* relatif, serait complétement comparable au ד chaldéen, qui est tout à la fois le *qui* relatif et la note du *génitif*. De בלה *consumptus est*, vient לב, לבי et בלת *consumptio*, et l'idée de *consumer* est si étroitement liée à l'idée de *feu*, que je soupçonne, mais sans chercher en aucune façon à l'expliquer, la présence de ces deux idées dans notre nom Belsatzer.

Nous nous occuperons, dans l'article suivant du règne si important de Nabuchodonosor.

Art. IV. — *Règne de Nabuchodonosor. — Examen des documents fournis par la Bible. — Concordance des règnes de Nabuchodonosor et des rois juifs; il règne de* 604 *à* 602 *avec son père, et de* 604 *à* 561 *seul, c'est-à-dire quarante-cinq ou quarante-trois ans. — Examen des documents fournis par Josèphe. — Temps que dura la folie de ce roi. — Son vrai nom est Naboucadr-alzer.*

Nous voici arrivés à l'un des règnes les plus importants, celui du grand Nabuchodonosor. Cette fois, les documents ne nous feront pas défaut, et nous aurons largement à puiser aux sources sacrées et profanes. Commençons donc par mettre en ordre les matériaux que nous sommes en mesure d'utiliser.

Pour procéder avec plus de méthode, nous classerons les faits relatifs à chacun des événements de ce règne, par ordre chronologique. Fixons toutefois l'avénement et la mort de Nabuchodonosor.

Le *Canon* de Ptolémée donne quarante-trois ans de règne à Nabokolassar, lequel est appelé par Georges le Syncelle, dans sa copie de ce même Canon, *Naboupalasar, le même que Nabouchodonosor* (Ναβουπαλασάρου τοῦ καὶ Ναβουχοδονόσορ).

Eouil-mérodakh, ainsi que nous l'avons établi, ayant commencé à régner en 561, c'est en 561 qu'une maladie a enlevé Nabuchodonosor, et c'est en 604 que son règne a commencé.

J'ai rapporté plus haut les versets 27 du ch. xxv du *IV* *Livre des Rois*, et 31 du ch. LII de *Jérémie*, qui fixent l'avénement d'Eouil-mérodakh à trente-sept ans, onze mois, vingt-cinq ou vingt-sept jours après la prise de Jéchonias ou Joakim, roi de Juda. Nécessairement, l'avénement d'Eouil-mérodakh a coïncidé avec la mort de Nabuchodonosor; celui-ci est donc mort trente-sept ans, onze mois, vingt-cinq jours environ après la prise de Joakim. Or, tous les calculs, sans exception, s'accordent à rapporter à l'année 559 la prise de Joakim; ce qui remet, comme cela devait être, la mort de Nabuchodonosor à l'année 561.

Ce sont Bérose et Mégasthènes qui nous disent positivement que Nabuchodonosor mourut de maladie, après un règne de quarante-trois ans.

De plus, Mégasthènes, au témoignage de Josèphe, exaltait outre mesure la valeur de Nabuchodonosor, dans son IIIe livre des *Histoires indiennes;* car il le mettait au-dessus d'Hercule lui-même.

Du reste, Josèphe cite les sources où il a puisé les renseignements qu'il a coordonnés sur la vie de Nabuchodonosor : ce sont les écrits de Mégasthènes, de Dioclès, historien des Perses, et de Philostrate, historien des Indiens et des Phéniciens.

Passons maintenant à l'énumération des documents chronologiques que nous fournit l'Ecriture sainte sur le règne de Nabuchodonosor.

Dans le *IIe Livre des Rois* (xxiv, 1), nous lisons :

Dans son temps, Nabuchodonosor, roi de Babylone, monta, et Joakim lui fut assujetti durant trois ans; et il se révolta de nouveau contre lui.

Joakim étant mort, Joachin son fils lui succéda; il était âgé de dix-huit ans, et il ne régna que trois ans sur Jérusalem (℣. 8) (51).

En ce temps-là, les serviteurs de Nabuchodonosor, roi de Babylone, montèrent à Jérusalem; — et Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint aussi avec ses serviteurs, pour assiéger la ville. (*II Rois*, xxiv, 1, 10, 11.)

Joachin, se sentant incapable de résister, se rendit à Nabuchodonosor, entre les mains duquel il se remit avec sa mère, ses serviteurs, ses capitaines et ses eunuques.

ויקח אתו מלך בבל בשנת שמנה למלכו

Et le roi de Babel le prit dans la huitième année de son règne; et il établit Mathanias, son oncle, à sa place, et il lui donna le nom de Sédécias. (*Ibid.*, 16, 17.) Sédécias avait vingt-huit ans à son avénement, et il régna onze ans à Jérusalem.

Dans les *Paralipomènes* ou *Chroniques*, nous lisons : *Contre lui* (*Joakim*) *monta Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, qui l'emmena chargé de chaînes à Babylone.* (*II Parel.* xxxvi, 6.)

Ce fut dans cette expédition que Nabuchodonosor s'empara des vases sacrés de Jérusalem, qu'il emporta à Babylone (℣. 7).

Jérémie nous fournit bon nombre de renseignements chronologiques; les voici, à l'exception de ceux que j'ai déjà cités plus haut, tels que ch. xxxii, v. 1 et 2; ch. xxxix,

(51) Voici le texte pour la durée de son règne et pour son âge :

בן־שמנה עשרה שנה יהויכן במלכו ושלשה חדשים
מלך בירושלם

D'un autre côté, nous lisons dans les *Paralipomènes*, liv. II, ch. xxxvi, v. 9 :

בן־שמונה שנים יהויכין במלכו ושלשה חדשים
ועשרת ימים מלך בירושלם

Je ne me charge pas d'expliquer ces divergences de rédaction; ce qui est certain, c'est que le *Livre des Rois* calcule juste, et qu'il doit y avoir une faute de copie et une transposition dans le verset des *Paralipomènes*.

Digitized by Google

v. 1, 2, 3 et suivants; ch. LII, v. 4, 5 et suiv :

Parole qui fut adressée à Jérémie par le Seigneur lorsque le roi Sédécias envoya vers lui, disant : Interroge pour nous le Seigneur, parce que Nabuchodonosor, roi de Babylone, combat contre nous, etc. (ch. XXI, 1, 2). — *Parole qui fut adressée à Jérémie sur tout le peuple de Juda, en la quatrième année de Joakim, fils de Josias, roi de Juda : c'est la première année de Nabuchodonosor, roi de Babylone* (XXV, 1). — *Et le roi Sédécias, fils de Josias, régna à la place de Jéchonias, fils de Joakim, parce que Nabuchodonosor, roi de Babylone, l'établit roi dans la terre de Juda* (XXXVII, 1). — *Paroles du Seigneur au prophète Jérémie... En Egypte, contre l'armée de Pharaon Néchao, roi d'Egypte, qui était auprès du fleuve Euphrate à Charchémis, et que Nabuchodonosor, roi de Babylone, frappa en la quatrième année de Joachim, fils de Josias, roi de Juda*, XLVI, 2). — *Voici ce que dit le Seigneur : Je livrerai le Pharaon Ephrée, roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis et aux mains de ceux qui demandent sa vie, comme j'ai livré Sédécias, roi de Juda, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son ennemi, qui en voulait à sa vie* (XLIV, 30).

Dans *Ezéchiel*, nous lisons : *Et la parole du Seigneur me fut adressée la neuvième année, le dixième mois et le dixième jour, disant : Fils de l'homme, écris pour toi le nom de ce jour, dans lequel le roi de Babylone a été affermi contre Jérusalem* (XXIV, 1, 2). — *Et il arriva, la onzième année, le premier jour du mois, que le Seigneur me parla, disant : Fils de l'homme, parce que Tyr a dit de Jérusalem : E les sont brisées les portes des peuples; elle s'est tournée vers moi ; je serai remplie, elle est déserte... Le Seigneur a dit : Voilà que j'emmènerai du nord contre Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, des chariots, des cavaliers, des bataillons, et un grand peuple*, etc. (XXVI, 1, 2, 7.) — *Dans la dixième année, le dixième mois et le onzième jour du mois, la parole du Seigneur me fut adressée, disant : Fils de l'homme, tourne ton visage contre le Pharaon, roi d'Egypte, et tu prophétiseras sur lui et sur toute l'Egypte*, etc. (XXIX, 1, 2.)

Enfin, dans *Daniel*, nous lisons : *L'an troisième du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint à Jérusalem et l'assiégea*(I, 1). — *En la deuxième année du règne de Nabuchodonosor, Nabuchodonosor vit un songe, et son esprit fut troublé, et le sommeil s'éloigna de lui* (II, 1).

Reprenons maintenant un à un ces précieux passages, et déduisons-en les faits certains qu'ils révèlent, en les coordonnant avec les années extrêmes, 604 et 561, du règne de Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor, dans une première campagne, asservit le roi de Juda Joakim, et pendant trois années consécutives, celui-ci lui fut soumis, עבד, dit le texte original. Après ces trois années, Joakim s'efforça de secouer le joug des Chaldéens.

Joakim, ayant régné de 610 à 599, c'est dans l'intervalle des onze ans, compris entre ces deux années extrêmes, qu'il faut placer cette première campagne, et tout au moins avant 603. Voilà une première détermination, mais encore assez vague ; heureusement, Daniel nous vient en aide pour fixer la date dont nous avons besoin. C'est, dit-il, dans la troisième année du règne de Joakim que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem ; c'est donc en 607 ou 606 que ce siége eut lieu ; c'est, de plus, en 604 ou 603 que Joakim se révolta contre la domination chaldéenne. Nabuchodonosor revint à la charge, et s'empara de la personne de Joakim, qui fut chargé de chaînes et transporté à Babylone : les vases sacrés du temple de Jérusalem furent enlevés par le vainqueur dans cette expédition.

Joakim étant mort en 599, Joachin ou Jéchonias, son fils, lui succéda à l'âge de dix-huit ans. Il ne régna que trois mois à Jérusalem. A peine était-il sur le trône que Nabuchodonosor se présenta de nouveau sous les murs de Jérusalem à la tête d'une puissante armée. Joachin, se sentant incapable de résister au monarque chaldéen, prit le parti de se remettre entre ses mains. Le vainqueur le fit transporter à Babylone, en mettant sur le trône, à sa place, Mathanias, frère de Joakim et oncle de Joachin. Celui-ci reçut de son maître le nom de *Sédécias* צדקיהו ou צדקיה (*la justice de Jéhovah*, ou plutôt *Jéhovah est juste*). Ceci eut donc lieu en 599 L'auteur nous dit, dans le *Livre des Rois*, que la prise de Joachin eut lieu dans la huitième année du règne de Nabuchodonosor. Cette huitième année, si 604 est la première du règne, tomberait sur la date 597 : il y aurait donc ici une erreur de deux ans. Mais nous ferons voir, plus bas, que cette erreur n'est qu'apparente, et qu'en réalité, Nabuchodonosor ayant régné pendant deux années en société de son père Nabopolassar, c'est à partir de 607 ou 606 que nous devons compter la huitième de Nabuchodonosor : ce qui nous ramène à 599, si nous prenons le premier chiffre, et à 598 seulement, si c'est le second. Comme il n'y a pas de doute sur l'année dans laquelle se trouve compris le règne de Joachin, nous sommes conduits à admettre que la première année de Nabuchodonosor a réellement commencé en 607.

Sédécias, qui avait vingt-huit ans à son avénement, régna onze ans, c'est-à-dire de 599 à 588.

Jérémie nous fournit une précieuse confirmation de dates (XXV, 1), car il nous dit que la quatrième de Joakim est la première de Nabuchodonosor. Le règne de Joakim ayant commencé en 610, la quatrième année de son règne a pu commencer en 607, et nous retrouvons ainsi la date précise de la première année de Nabuchodonosor.

Le Pharaon Néchao fut défait à Charchémis, sur les rives de l'Euphrate, dans la quatrième de Joakim : c'est donc en 607 qu'eut lieu cette célèbre défaite. La neuvième année de la captivité de Joachin, le dixième mois et le dixième jour, est le jour même

Digitized by Google

où Nabuchodonosor investit Jérusalem (סבר אל־ירושלם, s'est appuyé, a mis la main sur Jérusalem). Joachin ayant été pris en 599, c'est en 590 que Nabuchodonosor a commencé le siége de Jérusalem.

Dans la onzième année, le premier du premier mois, Jérusalem étant déjà ruinée, Tyr se réjouit de sa chute, et Ezéchiel reçut de Dieu l'ordre de prophétiser contre Tyr. C'est donc en 588 qu'Ezéchiel prophétisa contre Tyr, et, en 588, Jérusalem avait déjà succombé.

Dans la dixième année, le dixième mois, le onzième jour, Ezéchiel reçut du Ciel l'ordre de prophétiser contre le Pharaon, et d'annoncer les malheurs qui allaient fondre sur l'Egypte. C'est là la contre-partie de la prophétie de Jérémie contre le Pharaon Ephrée (XLIV, 30), prophétie dans laquelle le Seigneur dit qu'il livrera le Pharaon Ephrée (Apriès) à Nabuchodonosor, comme il lui a livré Sédécias.

Ezéchiel prophétisa donc contre Apriès en 589, et Jérémie un peu plus tard et après la ruine de Sédécias en 588.

Suivant Daniel, dans la huitième année de son règne, Nabuchodonosor fit un rêve qui le terrifia, mais dont il ne put se rappeler les détails. Daniel le lui expliqua. Ici se présente une difficulté. La deuxième de Nabuchodonosor est 604; or Daniel dit positivement qu'il fut emmené en captivité après le siége de Jérusalem, qui eut lieu dans la troisième année de Joakim, c'est-à-dire à la fin de 607. Il fut soumis à une éducation chaldéenne de trois ans (℣ 5), au bout desquels il fut présenté à Nabuchodonosor. Ce fut donc en 604.

Le chapitre II de Daniel commence par le verset suivant : *Et dans la deuxième année de Nabuchodonosor, celui-ci eut des songes; son esprit fut troublé, et c'en fut fait de son sommeil.* Or ce fut Daniel qui fut chargé de lui rappeler et de lui expliquer le songe qui l'avait effrayé; comme, d'un autre côté, Jérémie nous montre que 607 est la première de Nabuchodonosor, la deuxième de son règne serait donc 606, et ce ne peut être qu'en 604 au plus tôt que Daniel fut présenté au monarque. Toute la difficulté est dans le fait que Nabuchodonosor régna deux ans en société avec son père, lequel mourut en 604; donc la première année du règne de Nabuchodonosor est comptée par Jérémie à partir de son accession au trône en 607, du vivant de Nabopolassar, tandis que Daniel, en indiquant la deuxième année de Nabuchodonosor, ne tient plus compte de ces deux années de règne en société, ce qui place en réalité le songe de Nabuchodonosor en 602.

Jérémie (XXXII, verset 1 et 2) nous dit que la dixième année de Sédécias coïncide avec la dix-huitième de Nabuchodonosor. Effectivement, la dixième de Sédécias tombe sur l'année 589, et la dix-huitième de Nabuchodonosor tombe également sur 589.

Le même prophète nous dit que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem dans la neuvième de Sédécias, le dixième mois, et que la brèche fut pratiquée dans la onzième de Sédécias, le quatrième mois, le cinquième jour. Nabouzaradan mit le feu au temple et au palais dans la onzième de Sédécias, le cinquième mois, le dixième jour, cette année coïncidant avec la dix-neuvième de Nabuchodonosor.

La neuvième de Sédécias tombe sur 590. C'est la date déjà trouvée pour l'investissement de Jérusalem.

La onzième de Sédécias tombe sur 588, qui est également la dix-neuvième de Nabuchodonosor.

Toutes ces dates se vérifient donc et se contrôlent mutuellement.

Enfin, il reste un curieux passage de Jérémie, dont il n'est pas permis de ne pas tenir compte. C'est celui dans lequel le prophète énumère les captifs emmenés à Babylone à plusieurs reprises successives. Le premier convoi de captifs fut emmené dans la septième de Nabuchodonosor; c'est en 599, lorsque le roi Joachin fut pris lui-même. Le deuxième dans la dix-huitième de Nabuchodonosor, c'est-à-dire en 589 ou 588, date de la prise de Jérusalem, et le troisième dans la vingt-troisième de Nabuchodonosor, lorsque Nabouzaradan le fit partir pour Babylone; cette vingt-troisième de Nabuchodonosor tombe sur l'année 585, à laquelle ne se rattache pas d'autre fait de guerre important.

Maintenant que nous avons examiné successivement tous les passages relatifs à Nabuchodonosor, extraits des saintes Ecritures, nous allons examiner de même les renseignements fournis par les écrivains profanes. Dans cette discussion, nous donnerons naturellement le premier rang à l'historien Josèphe, bien que ce rang ne lui appartienne pas, si nous devions classer les auteurs par ordre d'ancienneté.

Josèphe (*Antiq. Jud.*, X, VI) nous dit que dans la quatrième année du règne de Joakim (Ἰωακιμος), Nabuchodonosor monta sur le trône de Babylone et se porta avec une puissante armée vers Charchémis, ville située sur les bords de l'Euphrate, afin de déclarer la guerre au Pharaon Néchao, qui était alors maître de toute la Syrie. Néchao accourut au-devant de Nabuchodonosor, et son armée essuya une défaite, après laquelle Nabuchodonosor ayant passé l'Euphrate, soumit toute la Syrie jusqu'à Peluze, à l'exception de la Judée.

Dans la quatrième année de son règne (huitième année de Joakim), Nabuchodonosor tourna son armée contre les Juifs, dont le roi fut sommé de lui payer un tribut, s'il ne voulait voir porter la guerre dans ses Etats. Joakim paya ce tribut pendant trois années consécutives; mais au bout de ce temps, il crut que la guerre allait éclater entre les Babyloniens et les Egyptiens, et que l'occasion de s'affranchir du joug de Nabuchodonosor était arrivée. Ses prévisions furent trompées; les Egyptiens ne firent aucune démonstration hostile, et Jérémie se mit à prophétiser tous les maux qui allaient fondre sur la Judée. Il annonça la prise de Jérusalem et la captivité de Joakim (II. 2). Bientôt, effec-

Digitized by Google

tivement, Nabuchodonosor entra à Jérusalem sans coup férir. Joakim et tous ses officiers furent mis à mort; le cadavre du roi fut jeté hors des murailles et laissé sans sépulture; 3,000 captifs furent emmenés à Babylone, parmi lesquels se trouvait Ezéchiel encore enfant. Ainsi finit Joakim, qui avait vécu trente-six ans et régné onze ans. Son fils Joachin (Ἰωαχίνος) lui succéda sur le trône et régna trois mois et dix jours (n. 3).

Bientôt Nabuchodonosor reparut et mit le siége devant Jérusalem. Le roi, pour éviter les désastres que cette agression ne pouvait manquer d'attirer sur son royaume, s'empressa de se soumettre au conquérant, entre les mains duquel il remit comme otages sa mère et ses cousins; mais le traité conclu fut presque aussitôt rompu qu'accepté; Joachin fut pris et enlevé avec 10,832 de ses sujets; son oncle Sédécias fut mis sur le trône par Nabuchodonosor (ch. VII).

Alors parurent les prophéties d'Ezéchiel et de Jérémie annonçant la ruine de Sédécias. Le premier prédit qu'il ne *verrait* pas Babylone, et le second qu'il y serait *emmené* en captivité.

Sédécias resta pendant huit années fidèle aux traités qui lui avaient été imposés par Nabuchodonosor. Mais, au bout de ce temps, il y manqua sans doute, car le roi de Babylone vint l'attaquer. Les Egyptiens marchèrent à son secours, et Nabuchodonosor abandonna le siége de Jérusalem pour courir au-devant de ses nouveaux ennemis. Ceux-ci furent bientôt atteints, battus et refoulés.

Ce fut alors qu'on vit Jérémie et les faux prophètes se disputer sur les événements futurs, ceux-ci avançant que Sédécias était sauvé, et que le roi de Babylone aurait trop à faire à s'occuper des Egyptiens pour songer à reprendre le siége de Jérusalem. De son côté, Jérémie prédit la prompte défaite des Egyptiens, la reprise du siége de Jérusalem, la famine, le pillage, l'incendie du temple, la destruction de la ville et la servitude qui devait durer soixante-dix ans, après lesquels Babylone elle-même étant tombée au pouvoir des Perses et des Mèdes, les Juifs pourraient rentrer à Jérusalem.

Effectivement, la cinquante-neuvième année de Sédécias, le dixième jour du dixième mois, le siége recommença. Ce siége dura dix-huit mois et la ville fut prise le 9 du quatrième mois de la onzième année de Sédécias, vers le milieu de la nuit. Nabuchodonosor était alors à Rablatha, et ce furent ses généraux qui se rendirent maîtres de Jérusalem. Ces généraux, que Josèphe nomme, étaient Νηργελίαρος, Ἀρίμμαντος, Σεμέγαρος, Ναβώσαρις et Ἐχαράμψαρις (52).

Nabouzaradan, qui était resté à la tête de la ville conquise, brûla le temple, le premier du cinquième mois de l'an 11 de Sédécias, dix-huitième année de Nabuchodonosor (n. 5); Sédécias, à qui l'on avait crevé les yeux, mourut dans les fers (n. 7) à Babylone, ce qui vérifie les prophéties de Jérémie et d'Ezéchiel.

La cinquième année après la ruine de Jérusalem (vingt-troisième année de Nabuchodonosor), le roi de Babylone rentra en campagne contre la Cœlé-Syrie; de là, il marcha sur l'Egypte, dont il défit et tua le roi (IX, 7).

Jérusalem et toute la Judée demeurèrent désertes pendant soixante-dix ans, et le temps qui s'écoula entre la captivité et la déportation des dix tribus, par Salmanasar, et la déportation des deux tribus, par Nabuchodonosor, fut de 130 années six mois et dix jours.

Ce fut deux ans après la défaite des Egyptiens que le roi Nabuchodonosor eut le songe qui lui fut expliqué par Daniel (X).

Nabuchodonosor mourut après avoir régné quarante-trois ans (XI).

Bérose, auteur d'*Histoires chaldaïques* (ajoute Josèphe), raconte que Nabopolassar ayant appris la défection du satrape d'Egypte, de Cœlé-Syrie et de Phénicie, confia à son fils Nabuchodonosor, encore jeune, la direction d'une partie de ses armées et le chargea de conduire la guerre, parce qu'il ne se sentait plus en état de faire face à de pareils événements.

Nabuchodonosor fut vainqueur partout, et ce fut pendant son expédition que Nabopolassar mourut, après vingt et un ans de règne. Nabuchodonosor, informé de la mort de son père, laissa à ses généraux la conduite de l'armée et regagna directement Babylone. Ce fut lui qui fit entourer Babylone de plus fortes murailles, et qui fit construire les fameux jardins suspendus, pour complaire à sa femme, qui était Mède de naissance.

Josèphe rapporte aussi l'opinion de Mégasthènes, qui, dans son IIIe livre des *Histoires indiennes*, place Nabuchodonosor au-dessus d'Hercule, et raconte qu'il soumit une grande partie de la Libye et de l'Ibérie; il cite encore, comme source où il a puisé, le IIe livre de l'*Histoire des Perses* de Dioclès, et les *Histoires indiennes et phéniciennes* de Philostrate, qui rapportent que Nabuchodonosor tint pendant treize années la ville de Tyr assiégée, pendant que Ithobal était roi de Tyr.

Reprenons maintenant la discussion rigoureuse de tous les faits énoncés par Josèphe.

Nabuchodonosor monte sur le trône dans la quatrième année de Joakim, et aussitôt après, il défait à Charchémis le Pharaon Néchao. Joahim étant monté sur le trône en 610, la quatrième année de son règne doit se trouver comprise dans les années 607 et 606. Nous avons montré, à l'aide de l'Ecri-

(52) Il est curieux de rapprocher de ces noms si évidemment altérés, ceux plus altérés encore que leur substitue la version des Septante; les voici (ch. XLVI, v. 3): Μαργανάσαρ, καὶ Σαμαγώθ, καὶ Ναβουσίρσι, Ναγάργας, Νασερραβαμάθ. Qui pourrait se douter qu'il y a là *Nergel-saratzer*, le *Semgar-Naoou*, le *Sar-sakim*, le *Rab-saris*, *Nergel-saratzer*, le *Rab-mag*? Et cependant ce sont bien les mêmes noms, qui ont été aussi outrageusement estropiés.

Digitized by Google

ture, que c'est bien à l'année 607 qu'il faut rapporter ces différents faits : il y a donc ici coïncidence parfaite.

Dans la quatrième année de Nabuchodonosor, huitième de Joakim, le roi de Juda est soumis à payer un tribut annuel. Cette année tombe en 603, et l'Ecriture nous montre que c'est réellement en 607 que Joakim a été soumis au tribut. Josèphe s'est donc trompé sur ce point.

Joakim, poursuit Josèphe, resta trois ans soumis, après lesquels il se révolta. Jérémie prophétisa sa ruine et la captivité du roi. Effectivement, Nabuchodonosor s'empara bientôt de Jérusalem, et Joakim fut mis à mort.

En admettant avec Josèphe qu'en 603 seulement Joakim se serait soumis à Nabuchodonosor, et que sa soumission aurait duré trois ans, après lesquels Jérusalem aurait été prise, cet événement aurait eu lieu en 600 ou 599, et Joakim aurait été mis à mort en cette année. Le fait est possible : c'est bien en 599 que Joakim a été renversé; mais l'Ecriture dit qu'il a été chargé de fers et conduit à Babylone en captivité. Néanmoins, ce qui est certain, c'est que jamais l'Ecriture ne parle que des années de captivité de Joakim quand elle veut rapporter un événement à la captivité du roi de Juda. Nous avons déjà vu plusieurs exemples de ce fait.

Josèphe dit que trois mille captifs furent emmenés dans cette occasion. Jérémie, qui nous parle du premier départ des captifs, dit qu'ils furent pris et emmenés avec Joakim, au nombre de trois mille vingt-trois; c'est évidemment du même fait que veut parler Josèphe. Ezéchiel se trouvait parmi eux, ajoute Josèphe, et il était encore enfant. Or, d'après ce qu'Ezéchiel nous dit lui-même, sa première prophétie date de la cinquième année à partir de la captivité de Joakim. Il aurait donc prophétisé au sortir de l'enfance. Cela est bien peu vraisemblable.

Josèphe est encore hors du vrai quand il dit que Joakim, après avoir donné sa mère et ses proches en otage à Nabuchodonosor, ne tarda pas à attirer de nouveau sur sa tête la colère du Babylonien. *L'année n'était pas écoulée*, dit-il. Outre que ce fait ne concorde pas avec l'Ecriture, il ne s'accorde pas mieux avec ce que Josèphe dit un peu plus haut lui-même, que Joakim n'a régné que trois mois et dix jours.

Sédécias ne se mit en rébellion contre Nabuchodonosor que dans la huitième année de son règne, et ce fut alors que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem. C'est en 590, d'après ce que nous avons établi, que le siége commença. Josèphe est donc assez exactement d'accord avec l'Ecriture, puisque, selon lui, ce siége aurait commencé en 591. Cette différence, d'ailleurs, tient évidemment à l'époque de l'année à laquelle commençaient les années du règne de Sédécias. J'ai déjà discuté la date de la prise de Jérusalem, à propos du calcul des soixante-dix années de la captivité; je n'y reviendrai donc plus ici.

Quant aux noms des généraux de Nabuchodonosor qui se rendirent maîtres de Jérusalem, ces noms paraissent bien altérés, si nous les comparons à ceux que nous trouvons dans l'Ecriture sainte. Ces noms sont, ainsi que nous l'avons dit plus haut : *Nergel-saratzer, Semgar-Nabou* (le glaive de Nabou), *Sar-sakim* (le prince des Sakes), *Rab-saris* (le chef des eunuques), *Nergel-saratzer, Rab-mag* (le chef des mages).

Évidemment, le Νηργελίαρος est le *Nergel-saratzer* de l'Ecriture; le nom Ἀρέμμαντος ne ressemble à aucun de ceux de l'Ecriture, et enfin les trois noms qui le suivent, Σεμίγαρος, Ναβώσαρις, Ἐχαράμψαρις, doivent très-probablement se couper tout autrement que ne l'a fait le scribe, et de telle sorte que Σεμίγαρος Ναβώ forme le même nom que *Semgar-Nabou;* Σάρις Ἔχα, *Sar-sakim;* et Ῥάμψαρις, *Rab-saris.* Il n'y a plus d'assimilation à faire qu'entre Ἀρέμμαντος et *Rab-mag*, et elle n'est pas improbable, à voir les altérations que je viens de signaler.

Jérusalem et le temple furent brûlés, ajoute Josèphe, dans l'an onze de Sédécias, dix-huitième de Nabuchodonosor. Ces chiffres sont d'accord avec ceux que nous avons déjà déduits de l'Ecriture.

La cinquième année après la ruine de Jérusalem coïncide avec la vingt-troisième de Nabuchodonosor : c'est donc l'année 584 ou 583, et plus certainement celle-ci, qui est l'année de l'expédition de Nabuchodonosor en Cœlé-Syrie et en Egypte. Dans cette expédition, le roi d'Egypte perdit la vie; mais nous devons faire observer que ce fait n'est établi que par l'assertion de Josèphe.

Entre la captivité des dix tribus, sous Salmanasar, et celle des deux dernières tribus, sous Nabuchodonosor, il y a cent trente ans, six mois et dix jours. Or nous établirons plus loin que c'est en 721 que Salmanasar prit Samarie : de 721 à 588, il y a, en chiffres ronds, cent trente-trois ans : il y a donc, dans le calcul en apparence si précis de Josèphe, une erreur de deux ans et demi à peu près. Du reste, une erreur aussi faible, de quelque côté qu'elle soit, n'est pas d'une grande importance.

L'historien juif dit que ce fut deux ans après la défaite des Egyptiens que Nabuchodonosor eut le songe que Daniel lui expliqua. Il est évident que cette défaite des Egyptiens doit s'entendre de celle qu'ils essuyèrent à Charchémis en 607. Ce songe devrait donc ainsi être rapporté à l'an 605; et c'est en réalité, au dire du *Livre de Daniel*, en 602 que Daniel fut appelé à calmer les inquiétudes du roi de Babylone : il y a donc là une nouvelle méprise de Josèphe. Daniel dit que ce songe eut lieu dans la deuxième année du règne de Nabuchodonosor; mais, ainsi que nous l'avons reconnu, Daniel fait abstraction des deux années de règne en commun de Nabuchodonosor avec son père, Nabopolassar; et comme la première année de ce règne en commun fut signalée par la défaite de Carchémis, Josèphe, trompé par le chiffre 2 donné par Daniel, a rapporté la date du songe à un événement marquant, au lieu de le rap-

Digitized by Google

porter au commencement réel du règne. Ce qui, du reste, prouve bien que Josèphe a suivi le calcul de Daniel, c'est qu'il ne donne que quarante-trois ans de règne à Nabuchodonosor, tandis que ce règne a été réellement de quarante-cinq ans; ajoutons, du reste, que Nabuchodonosor eut deux songes expliqués par Daniel, au dire de celui-ci. Nous vérifierons un peu plus loin si le second eut lieu deux ans après l'expédition d'Egypte, c'est-à-dire en 581.

Philostrate, ainsi que nous le dit Josèphe, a consigné dans ses écrits que Nabuchodonosor fit subir à la ville de Tyr un siége de treize années, que soutint le roi phénicien Ithobal. Il est important de fixer autant que possible la véritable époque à laquelle se sont passés ces événements, c'est-à-dire les limites supérieures et inférieures du laps de temps dans lequel ces treize années doivent être intercalées. Nous lisons dans Ezéchiel (XXVI, 1, 2) : *Et il arriva, la onzième année, le premier jour du mois, que le Seigneur me parla, disant : Fils de l'homme, parce que Tyr a dit de Jérusalem : Ah! les portes des peuples sont fermées; elle s'est tournée vers moi; je serai remplie; elle sera déserte.*

Cette onzième année, c'est naturellement celle du règne de Sédécias, dans laquelle Jérusalem fut prise, c'est-à-dire 588. Ce mois est le cinquième, ainsi que nous l'avons établi plus haut. C'est donc à l'an 588 qu'il faut classer la prophétie d'Ezéchiel, touchant le siége et la ruine de Tyr; c'est donc postérieurement à 588 qu'eut lieu l'investissement de Tyr. D'un autre côté, c'est antérieurement à 561 qu'il faut placer la prise de cette ville. Nous verrons plus tard à préciser plus particulièrement ces dates, et nous nous bornerons à dire que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* placent en 585 l'attaque de Tyr. Poursuivons l'examen des documents historiques à notre disposition.

Moïse de Khorène ne dit que peu de mots de Nabuchodonosor. Dans le livre Ier, ch. 21, nous lisons :

« Notre premier prince, couronné par Varbace (Arbace, fondateur de la dynastie mède), fut Barouïr, fils de Sgaïorti, lequel eut pour successeur Hratchia (sous lui, dit-on, vivait Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui fit les Juifs captifs). » Au chapitre 23, nous lisons encore : « En effet, quatre-vingts ans, *plus ou moins*, avant le règne de Nabuchodonosor, vivait Sennecherim, roi d'Assyrie; Sennecherim, qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, prince des Juifs. Ayant tué leur père, les fils de Sennecherim, Atramèle et Sanassar, vinrent se réfugier chez nous. »

Examinons ces différentes assertions sous le point de vue chronologique. Selon nous, Varbace le Mède a régné de 788 à 760; le règne de Hratchia n'a guère pu commencer qu'avec celui de Maudacès, successeur de Varbace en 760; et quelque long qu'ait été ce règne, il n'est pas possible qu'il ait pu coïncider avec celui de Nabuchodonosor, qui a occupé le trône de 607 à 561. Au reste, Moïse de Khorène est si peu sûr du chiffre qu'il donne, qu'il ajoute le mot *dit-on* à l'énonciation du fait.

Dans le deuxième passage que j'ai mentionné, il dit que Sennacherib vivait quatre-vingts ans, plus ou moins, avant le règne de Nabuchodonosor. Le mot *plus ou moins*, dont il se sert, est heureusement assez élastique pour couvrir l'inexactitude des chiffres. C'est en 713, comme nous l'établirons plus tard, qu'apparaît Sennacherib, pour disparaître presque aussitôt de la scène du monde sous les coups de ses propres fils; de 613 à 607, première année de Nabuchodonosor, il y a cent six ans. Les faits rapportés par Moïse de Khorène ne peuvent donc nous être d'aucun secours, chronologiquement parlant.

Eusèbe (*Prépar. évangél.*, liv. IX, ch. 41), citant comme Josèphe des passages de Bérose et des historiens anciens, se borne à donner les renseignements déjà consignés par Josèphe sur la mort de Nabopolassar, pendant l'expédition d'Egypte, dirigée par Nabuchodonosor. Celui-ci, en apprenant son accession au trône, se hâte de régler les affaires de l'Egypte, de la Judée, de la Phénicie, de la Syrie et des contrées limitrophes de l'Egypte. Il laisse la conduite de l'armée à ses fidèles; il leur confie la garde des prisonniers et regagne Babylone, où il meurt de maladie après un long règne de quarante-trois ans.

On voit que Bérose et, après lui, Josèphe, ont fait comme Daniel, et n'ont pas compté à Nabuchodonosor ses deux années de règne en société avec son père.

Abydène, d'après Mégasthènes, attribuait, au dire d'Eusèbe, les embellissements de Babylone à Nabuchodonosor.

Georges le Syncelle, qui a copié Eusèbe, cite naturellement le même passage tiré de Bérose, et il ajoute que c'est à lui, et non à Sémiramis, qu'il faut attribuer les embellissements de Babylone. Il rapporte de plus la bataille de Carchémis sur l'Euphrate, où périt le Pharaon-Nechao, à la deuxième année du règne de Nabuchodonosor. Après cette victoire, le conquérant babylonien alla s'emparer de la personne de Joakim; il était alors dans la troisième année de son règne. Joakim se soumit à Nabuchodonosor, et lui resta seulement trois ans fidèle.

Enfin, le Syncelle cite les passages déjà tirés, par Josèphe, de Mégasthènes et de Philostrate.

Somme toute, le Syncelle ne nous apprend absolument rien de neuf, et les chiffres qu'il donne sont manifestement inexacts. Nous aurions fini avec Nabuchodonosor, s'il ne nous restait à examiner le fait bizarre qui a déjà exercé la sagacité de tant de commentateurs : je veux parler, on le devine aisément, de la folie dans laquelle tomba le roi de Babylone, et sous l'empire de laquelle il vécut, dit-on, pendant quelques années. Daniel et Josèphe, voilà les deux seules sources où nous puissions puiser des renseignements sur ce fait curieux, mais évidemment fort simple tout à la fois. Voyons donc ce que ces deux écrivains nous apprennent à ce sujet.

Le chapitre IV de Daniel contient le récit

Digitized by Google

fait par Nabuchodonosor lui-même du songe qui l'avait frappé, de l'explication que lui en avait donnée Daniel, surnommé Baltheschasar, et de l'accomplissement de ce songe. Le verset 13 donne le texte de la sentence prononcée contre lui, sentence qui lui annonce que son cœur d'homme sera changé, qu'il lui sera donné un cœur de bête, et que *sept temps* (53) seront changés sur lui.

Le verset 22 contient l'explication de la sentence donnée par Daniel : *Tu seras repoussé des hommes; avec les animaux des champs sera ta demeure; tu mangeras de l'herbe comme les taureaux; la rosée du ciel t'humectera, et sept temps passeront sur toi jusqu'à ce que tu saches que le Très-Haut domine sur l'empire des hommes et qu'il le donne à qui il lui plaît... Ton royaume te restera dès que tu reconnaîtras que le Ciel gouverne.* (℣ 22, 23.)

Nous lisons ensuite :

Tout cela arriva au roi Nabuchodonosor. Au bout de douze mois, comme il se promenait dans le palais royal, à Babel, le roi commença et dit : N'est-ce pas là Babel, la grande, que j'ai bâtie pour le siége du royaume, par ma grande force et pour la gloire de ma magnificence? La parole était encore dans la bouche du roi qu'une voix tomba du ciel, et lui dit : Roi Nabuchodonosor, ton royaume te sera enlevé, etc., etc. *Au même instant, la parole s'accomplit sur Nabuchodonosor : il fut repoussé des hommes, il mangea de l'herbe comme les taureaux, son corps fut humecté de la rosée du ciel*, etc., etc.

31. *Et au bout des jours* (ולקצת יומיא). *moi Nabuchodonosor, je levai les yeux vers le ciel, et ma raison me revint* (ומנדעי עלי יתיב) [littéralement : *Mon intelligence sur moi revint,*] etc. *En ce temps, la raison me revint; la dignité de mon royaume, ma magnificence, ma splendeur me revinrent; mes conseillers et mes grands me recherchèrent; je fus rétabli dans mon royaume, et une plus grande puissance me fut accordée.* (℣ 25-33.)

Voilà ce que dit le *Livre de Daniel;* et nous n'avons qu'une constatation de plus à faire, c'est que la version des Septante fait commencer le premier verset de ce quatrième chapitre par les mots : Ἔτους ὀκτωκαιδεκάτου τῆς βασιλείας... Ναβουχοδονόσορ εἶπεν. *Dans la dix-huitième année de son règne, Nabuchodonosor dit...*

La dix-huitième année de Nabuchodonosor tombe sur 589. Si donc les Septante ont raison, c'est en 589 que Nabuchodonosor eut son rêve; et douze mois plus tard, c'est-à-dire en 588, il fut frappé de démence. Or, en ces années mêmes eurent lieu le siége et la prise de Jérusalem, sous la conduite de Nabuchodonosor : donc, ou les Septante se sont trompés, ou la démence du roi de Babylone se réduit à un accès de fièvre chaude qui aura duré sept jours, comme on peut le conclure de la teneur du verset 31, cité plus haut. Du reste, Nabuchodonosor était à la tête de son armée pendant ces deux années 589 et 588 : il ne pouvait donc devenir fou en se promenant dans son palais de Babylone.

Nous avons vu que Josèphe parle d'un songe de Nabuchodonosor, expliqué par Daniel en 581. Ce songe ne peut donc pas être celui qui a précédé la maladie du roi, si les Septante ont compté juste, puisque celui-ci devait être rapporté à l'année 589.

Voyons maintenant ce que dit Josèphe (54) :

« Peu après, le roi eut une autre vision dans laquelle il lui sembla qu'il tombait du trône au rang des bêtes, pour passer *sept années* dans la solitude, et retrouver ensuite son royaume. Les mages ne pouvant lui expliquer ce songe, ce fut encore Daniel qui s'en chargea; et, de fait, Nabuchodonosor passa les sept années prédites hors de la société des hommes. Personne n'ayant osé usurper la couronne pendant ce temps, le roi finit par invoquer Dieu, qui lui rendit la raison et le fit remonter sur son trône ». Josèphe sentait bien que cette histoire devait trouver peu de croyance, car il la termine en protestant de la bonne foi avec laquelle il s'est astreint à traduire, sans rien ajouter ni retrancher, les livres anciens des Hébreux.

Le temps de la démence de Nabuchodonosor se trouve fixé, dans le récit de Josèphe, à sept années entières; nous nous bornerons à constater que le texte de Daniel ne parle nulle part de sept années, mais bien de sept temps. C'est donc à Josèphe que nous devons la détermination du nombre d'années pendant lesquelles dura la folie de Nabuchodonosor.

Eusèbe, citant, à propos de Nabuchodonosor, l'*Histoire des Assyriens* d'Abydène, rapporte que celui-ci, toujours d'après Mégasthènes, raconte que, au dire des Chaldéens, Nabuchodonosor, étant un jour monté sur son palais, eut tout à coup une inspiration, et prononça l'oracle qui suit : « Moi, Nabuchodonosor, ô Babyloniens! je vous prédis une calamité imminente, que ni les prières de Bélus, mon aïeul, ni celles de la reine Beltis, ne pourront détourner. Il viendra de la Perse un mulet qui, avec l'aide de vos démons, nous imposera un joug pesant. La cause de ce malheur sera aussi un Mède, autrefois l'orgueil des Assyriens; plût à Dieu qu'avant de traiter ainsi mes concitoyens, il périt dans le gouffre de Charybde ou dans tout autre.... Pour moi, avant qu'il ait un dessein si impie, puissé-je avoir un sort plus heureux! » Après avoir ainsi prophétisé, Nabuchodonosor disparut du milieu des hommes. (Eusèbe, *Præpar. évangél.*, liv. IX, c. 41, p. 348.)

(53) Voici ce que dit Cahen à propos de ces 7 temps : ושבעת עדנין, *ces 7 temps*, on ne dit pas si ce sont des jours, des semaines, des mois ou des années. On sait que le nombre 7 est un nombre sacré. (*Note* au verset 13 du ch. IV de Daniel.)

(54) *Antiq. judaïq.*, X, x, 6. Les deux paragraphes précédents racontent l'histoire du premier songe oublié par le roi, et qui lui fut remis en mémoire et expliqué par Daniel, puis de la fameuse statue d'or que Daniel et ses compagnons ne voulurent pas adorer, ce qui leur valut d'être jetés dans la fournaise d'où ils sortirent miraculeusement.

Digitized by Google

Ce récit d'Abydène devient parfaitement invraisemblable, grâce à la mention du gouffre de Charybde qu'il met dans la bouche du roi de Babylone; il offre néanmoins quelque analogie avec le récit de Daniel, quant au fait de la prédiction royale, accomplie par la démence dans laquelle tomba Nabuchodonosor.

Hâtons-nous de quitter ce sujet, sur lequel tant de dissertations futiles ont été entassées, et bornons-nous à constater que Nabuchodonosor eut très-probablement un accès de fièvre chaude qui dura peu de temps, *sept jours* peut-être, et non pas sept années, comme le dit Josèphe. Lorsque la période aiguë de la maladie eut cessé, la fièvre tomba, et avec elle le délire; Nabuchodonosor se retrouva tout naturellement sur son trône, qui eût été évidemment occupé par son fils si son aliénation mentale eût duré sept années, puisque dès 584, ainsi que nous l'apprend Baruch, Balsatzer, fils de Nabuchodonosor, tenait déjà une place auprès de son père, telle que des prières et des vœux étaient adressés au Ciel en commun pour le père et pour le fils.

Il nous reste à rechercher, comme nous l'avons fait jusqu'ici, la véritable forme du nom de *Nabuchodonosor*. Ce nom se trouve dans l'Ecriture sous les formes suivantes:

נבוכדנאצר
נבוכדנצר
נבוכדראצר

Les textes grecs nous offrent les variantes suivantes:

Νοβοκολάσσαρος (PTOLÉMÉE, Ms. de Paris.)
Ναβουπαλάσαρος (Id., copie du Syncelle.)
Ναβουχοδονόσορ (JOSÈPHE.)

Evidemment, la forme de ce nom tel qu'il se trouve dans le Syncelle est altérée; celle que nous a transmise Josèphe est sensiblement identique avec celle que nous trouvons dans l'Ecriture; nous pouvons, nous devons donc tenir à celle-là. Toutefois, je ne me charge pas d'expliquer le sens de ce nom; si c'était la variante *Naboucadratzer* qui dût prévaloir, on pourrait y trouver NABOU, *puissance* ou *force du feu*.

Je suis d'autant plus disposé à admettre cette leçon comme la seule véritable, que ce nom se trouve écrit *Nabokhodrosor* dans le texte persépolitain de la fameuse inscription trilingue de Bisitoun. Voici à quel propos: Darius, fils d'Hystaspes, raconte tous ses hauts faits, et il dit qu'un Babylonien, nommé Natitabirus, fils d'Œna... s'étant emparé de la couronne, en se donnant faussement pour Nabokhodrosor, fils de Nabonide, il envoya une armée contre lui. Natitabirus fut battu, d'abord sur les bords du Tigre, puis sur les bords de l'Euphrate, et enfin dans Babylone, qui fut assiégée et prise. Le faux Nabokhodrosor fut mis à mort. La même inscription nous apprend qu'un peu plus tard, et pendant que Darius était en Perse ou en Médie, un nouvel imposteur arménien, nommé Araccès, se fit passer pour Nabokhodrosor, fils de Nabonide, et releva l'étendard de la révolte. Peu après il fut tué, et la Babylonie rentra dans le devoir.

Je viens de dire que, sous la seconde forme usitée à Bistioun, le nom peut s'expliquer; c'est donc celle-là que j'adopte pour ne plus m'en départir, et je propose l'orthographe définitive: Nabou-cadr-atzer.

ART. V. — *Règne de Nabopolassar.—Détails donnés par les historiens profanes.—Ruine de Ninive en* 625. — *Commencement du règne de Nabobolassar, son vainqueur. — Il régna* 21 *ans, de* 625 *à* 604 *avant J.-C. — son vrai nom est Nabou-pala-atzer.*

Arrivons maintenant au règne de Nabopolassar.

L'Ecriture ne nous dit rien nominativement du prédécesseur et père de Nabou-cadr-atzer; heureusement Josèphe nous a conservé un précieux fragment de Bérose qui nous donne quelques renseignements sur ce prince.

« Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, dit-il, ayant appris la défection du satrape qui était à la tête de l'Egypte, de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie, ne se sentit pas en état de supporter à lui seul le fardeau des affaires, et transmettant à son fils, qui était encore jeune, une part de sa puissance, il l'envoya contre le rebelle. Nabuchodonosor le battit et fit rentrer dans le devoir les provinces qu'il avait soulevées. Cependant il arriva que son père, Nabopolassar, mourut de maladie à Babylone, après avoir régné 21 ans, » etc. (*Ant. judaïq.* X, XI. 1.)

Le *Canon* de Ptolémée donne de même 21 ans de règne au prédécesseur de Nabou-cadr-atzer, qu'il appelle Νοβοπολλάσσαρος et Ναβοπαλάσαρος (SYNCELLE).

Georges le Syncelle s'exprime ainsi sur le compte de Nabopolassar:

« Alexandre Polyhistor, dit-il, nous apprend qu'il demanda et obtint pour son fils Nabuchodonosor la main d'Aroïtis, fille d'Astyages, satrape de la Médie. Ce Nabopolassar, mis à la tête de ses troupes par Sarac (ou Sardanapale), roi des Chaldéens, s'en servit contre Sarac lui-même et contre la ville de Ninive. Sarac, épouvanté à l'approche du rebelle, mit le feu à son propre palais et périt dans les flammes. Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, s'empara de la sorte de l'empire des Chaldéens et de Babylone. (LE SYNCELLE, *Chronographie*, p. 210, B.)

Ici se présente un fait qu'il est important de discuter à fond.

Si Alexandre Polyhistor a dit vrai, le père de Nabou-cadr-atzer prend Ninive sur Sarac, qui, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, met le feu à son palais et périt dans les flammes.

Voilà donc Ninive qui succombe devant Nabopolassar. D'un autre côté, Hérodote nous dit que Cyaxare, roi des Mèdes, prit Ninive et soumit l'Assyrie, à l'exception du pays de Babylone. Il ajoute que Ninive fut prise sous le règne de Nitocris, mère de Labynite. Voir HÉRODOTE, l. I, ch. 106 et 188.

Enfin Diodore raconte (*Bibl. hist.* l. II, c. 23 et suiv.) que le dernier roi d'Assyrie fut Sardanapale, qu'il éclata contre lui une rébellion des Mèdes, dont le chef était Arbaces, et des

Digitized by Google

Babyloniens dont le chef était Belesis; que d'abord Sardanapale battit trois fois de suite les révoltés, mais qu'ayant été mis en déroute dans une quatrième bataille où commandait son beau-frère Salœmen, il courut s'enfermer dans les murailles de Ninive; que se voyant sur le point d'être pris par ses ennemis, il se fit brûler dans son palais avec tous ses trésors. Alors Arbaces devint roi des Mèdes, Ninive fut détruite de fond en comble, et l'empire assyrien s'éteignit. Justin dit la même chose (*Histor. epit.*, l. I, c. 3.)

Voilà donc en présence deux destructions de Ninive dans des circonstances identiques: de part et d'autre c'est un roi Sardanapale qui périt dans l'incendie de son palais allumé de de ses propres mains, pour se soustraire à ses ennemis qui, de part et d'autre encore, sont les chefs des Babyloniens et des Mèdes: Belesis et Arbaces dans le récit de Diodore; Astyages et Nabopolassar dans celui d'Alexandre Polyhistor.

Nous commençons par déclarer que nous ne saurions admettre la répétition si précise des mêmes événements pour la même ville et le même empire. Si d'ailleurs Ninive avait été détruite de fond en comble par Belesis et Arbaces, il était difficile qu'elle le fût de nouveau par Nabopolassar et Astyages; nous n'hésitons donc pas à le dire, il y a là confusion évidente des faits. Un seul et même événement, qui avait dû frapper les esprits à cause de sa grandeur terrible, aura été attribué à deux époques différentes. Voilà tout le secret de cette invraisemblable répétition du suicide de deux Sardanapale.

Efforçons-nous donc de tirer au clair l'histoire embrouillée de la ruine réelle de Ninive.

Voyons ce que nous dit Josèphe:

« Vers ce temps, il arriva que l'empire des Assyriens fut renversé par les Mèdes...; or, le roi des Babyloniens, nommé Baladas, ayant envoyé à Ezéchias des vieillards avec des présents, le pria de devenir son allié et son ami: »

Ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ συνέβη τὴν τῶν Ἀσσυρίων ἀρχὴν ὑπὸ Μήδων καταλυθῆναι... Ὁ δὲ τῶν Βαβυλωνίων βασιλεὺς, Βαλάδας ὄνομα, πέμψας πρὸς τὸν Ἐζεκίαν πρέσβεις δῶρα κομίσαντας, σύμμαχόν τέ αὐτὸν εἶναι παρεκάλει καὶ φίλον (*Ant Jud.*, l. X, c. II, n. 2).

Ainsi donc Josèphe place la ruine de l'empire assyrien par les Mèdes vers l'époque où Mérodak-Baladan envoya une ambassade à Ezéchias.

Nous montrerons que ce fait eut lieu en 713, ou 712. C'est donc à une époque voisine de 713, suivant Josèphe, que les Mèdes s'emparèrent de Ninive. Nous examinerons tout à l'heure cette date importante.

Le même historien Josèphe s'exprime ainsi:

« Nechao, roi des Egyptiens, ayant rassemblé des troupes, se dirigea vers le fleuve d'Euphrate pour faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens qui avaient renversé l'empire des Assyriens: »

Νεχαὼ ὁ τῶν Αἰγυπτίων βασιλεὺς ἀγείρας στρατιὰν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ἤλασε ποταμὸν, Μήδους πολεμήσων καὶ τοὺς Βαβυλωνίους οἳ τὴν Ἀσσυρίων κατέλυσαν ἀρχήν. (*Antiq. Jud.*, X, v, 1.)

Donc le Pharaon Nechao, qui fut battu en 607 par Nabou-cadr-atzer sur les bords de l'Euphrate, à Carchémis, se mit en campagne contre les Mèdes et les Babyloniens, qui avaient renversé l'empire assyrien. Cet événement est donc antérieur à 607.

Or, de 713 à 607, il y a quatre-vingt-seize ans; il ne s'agit donc pas du même événement, et les deux révolutions subies par Ninive sont séparées l'une de l'autre par trois quarts de siècle environ.

« Cyaxare, nous dit Hérodote (liv. I, c. 106), prit Ninive, après avoir, pendant vingt-huit ans, guerroyé contre les Scythes qui l'avaient forcé de lever le siége. »

Or Cyaxare a régné de 635 à 595; ce n'est donc pas de lui qu'il s'agit dans la première révolution mentionnée par Josèphe.

Arbaces, au contraire, a régné sur les Mèdes de 788 à 760, et il y a assez loin de 768 à 713 pour que nous hésitions à appliquer à la révolte d'Arbaces le fait rapporté par Josèphe.

Cyaxare, au dire d'Hérodote, aurait pris Ninive plus tard que la vingt-huitième année de son règne.

Cyaxare a régné de 635 à 595. La vingt-huitième année de ce règne est donc en 603; mais Josèphe, en parlant de l'expédition de Nechao, qui eut lieu en 607, nous dit qu'elle fut dirigée contre les Mèdes et les Babyloniens qui avaient renversé la puissance assyrienne; Hérodote s'est donc probablement trompé. Le récit d'Alexandre Polyhistor nous apprend d'ailleurs que Nabopolassar, satrape de Babylonie et père de Nabou-cadr-atzer, s'allia avec Astyages, roi des Mèdes (et ici nous trouvons encore une fois le nom générique Astyages substitué au vrai nom Cyaxare du roi des Mèdes), pour renverser Sarac, et que les rebelles alliés prirent Ninive; il semble clair que la date de leur victoire est donnée par la première année du règne de Nabopolassar. Dans le *Canon* de Ptolémée, Nabopolassar ayant régné de 625 à 604, il en résulte que c'est réellement en 625, c'est-à-dire dans la dixième année du règne de Cyaxare qu'eut lieu la révolution qui renversa Sarac, pour mettre Nabopolassar sur le trône de Babylone.

De tout ceci il semble enfin résulter que les vingt-huit ans de domination des Scythes en Asie doivent être notablement réduits (à huit par exemple), ou mieux, répartis sur deux règnes, celui de Cyaxare et celui de son prédécesseur Phraortès. De 625 à 607, il y a dix-huit ans, et nous devons penser que Nechao n'a pas eu la pensée de réprimer l'usurpation armée des Babyloniens et des Mèdes, mais bien de faire mieux qu'une protestation inutile et de marcher au-devant de l'orage qui devait bientôt fondre sur son empire.

Résumons: Nabopolassar et Cyaxare réunirent leurs forces pour renverser définitivement l'empire assyrien de Ninive, qui s'était relevé de ses ruines. En 625 ils accomplirent leur projet, et de simple satrape à la solde du roi des Chaldéens, Nabopolassar devint roi chaldéen de Babylone. Et maintenant est-ce le Sarac qui fut renversé en 625? est-ce le

Digitized by Google

Sardanapale qui fut renversé par Arbaces et Belesis, qui se brûla dans son propre palais ? Il est difficile de le dire. Pour nous, nous croyons que c'est Sarac, présisément parce que la mort du Sardanapale de Diodore fut, à ce qu'il dit, suivie de la destruction complète de Ninive. Or cette ville n'avait pas été rasée, il s'en faut, avant 625, puisqu'il fallait alors la réunion d'une armée rebelle et d'une nation ennemie tout entière pour venir à bout de la dynastie qui y régnait. Sa ruine de fond en comble, arrivée comme conséquence de la mort du roi Sardanapale, n'eut donc lieu qu'en 625, et Alexandre Polyhistor a dit vrai : son Sarac et le Sardanapale de Diodore, d'après Ctésias, ne sont probablement qu'un seul et même personnage qui occupait le trône de Ninive, lorsque ce trône fut abattu pour ne plus se relever.

Nabopolassar est donc monté par usurpation sur le trône en 625.

Au bout de vingt-un ans de règne, c'est-à-dire en 604, il est mort de maladie. Deux ans avant, il avait associé son fils Nabou-cadr-atzer à la puissance suprême.

Quelle est la véritable forme du nom de ce monarque ? C'est ce que nous allons chercher. Elle semble tout à fait analogue à celle du nom de son fils Nabou-cadr-atzer. פלא signifie *mirabile, miraculum*, et *vir admirabilis*. Le nom écrit נבו פלא אצר signifierait *Nabou, miracle du feu*, ou l'*être admirable du feu*. L'orthographe à adopter définitivement nous paraît donc être *Nabou-pala-atzer*.

Passons au règne précédent :

Règne de Sardanapale. — Documents fournis par les auteurs profanes. — Il a régné vingt-deux ans, de 647 à 625. — Ses divers noms. — Son vrai nom est Kin-âl-adan.

Le *Canon* de Ptolémée place avant *Nabou-pala-atzer*, un roi nommé Κινιλαναδανός (*Kinilanadanos*, *Ms* de Paris, 2399), Κινιλάδαλος (*Kiniladalos*), ou Κινιλάδανος (*Kiniladanos*, Copie de Georges le Syncelle).

Suivant le manuscrit de Paris, dont nous avons pu vérifier la correction, grâce aux calculs d'éclipses de lune, le règne de ce personnage a duré vingt-deux ans, c'est-à-dire de 746 à 625. La copie de George le Syncelle ne lui accorde à tort que quatorze ans de règne.

Nous avons vu qu'un fragment d'Alexandre Polyhistor, conservé par le Syncelle, nous apprend que le dernier des rois de Ninive se nommait Sarac ; que Nobopolassar, satrape de Babylone, ayant fait alliance avec le roi des Mèdes, nommé à tort Astyages au lieu de Cyaxare, vint l'assiéger dans Ninive sa capitale, et que ce Sarac mit lui-même le feu à son palais et périt dans l'incendie.

Ce fut évidemment à partir de cette victoire sur Sarac que Nabou-pala-atzer devint roi de Babylone, nous l'avons déjà dit ; donc cette victoire eut lieu en 625, donc aussi le Sarac d'Alexandre Polyhistor ne saurait être un autre personnage que le Kilinadan, ou Kinilanadan de Ptolémée.

Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* se sont rangés à cette opinion, car ils placent sous l'année 647 Chinaladan, nommé aussi Sarac et Sardanapale, fils de Chaosduchin, qui fut battu par Nabou-pala-atzer et Cyaxare, roi des Mèdes, et qui se brûla dans son palais avec ses femmes et ses trésors en 625, comme l'avait fait le premier Sardanapale. Avec lui périt Ninive.

Quelle doit être la vraie forme du nom de ce roi ? quel est d'ailleurs son véritable nom ? Est-ce Sarac, est-ce Sardanapale ? est-ce Kinilanadan, ou Kiniladan, ou Kiniladal, ou Chinaladan ? La question vaut bien la peine qu'on la discute ; mais où trouver les élèments de discussion ? Jusqu'ici ils nous manquent, mais nous devons espérer que les textes cunéiformes, extraits du sol de l'Assyrie, nous les fourniront bientôt ; quoi qu'il en soit, Fréret (*Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, t. V, 1722-23 et 24) pense que le nom de Sardanapale, par cela même qu'il a été donné évidemment à plusieurs personnages, n'était qu'une *épithète* honorifique ; puis le savant académicien ajoute que cette épithète signifiait *prince donné du ciel* (55), en langue assyrienne ou chaldéenne (p. 397). Il est vrai que quelques pages plus haut, voulant identifier l'Assaradinus du *Canon* à un Sardanapale, en repoussant de toutes ses forces l'identification avec l'Assarhaddon de l'Ecriture, il dit que le nom Assarhaddon ou Assordan, suivant la prononciation grecque, augmenté du mot Chaldéen *pal*, *phal* ou *phala*, qui signifie *grand*, *illustre*, forme tout justement le nom Sardanapale (en Chaldéen, פלא signifie *miracle*, ou *homme admirable*, mais non pas *grand*, *illustre*). Fréret oublie de nous dire à laquelle des deux formations il croit ; il oublie plus malheureusement encore de décomposer ce nom en mots Chaldéens qui puissent signifier *prince donné du ciel*, car j'ai fait de vains efforts pour retrouver ce sens si précis dans les éléments du nom en question ; je retrouve bien *sar* pour *prince*, mais voilà tout ; le composant *Dan* ou *Adan*, *san* ou *asan*, me paraît un véritable nom ; *pala* pour *phala* פלא une épithète signifiant *homme admirable*, laquelle peut très-bien comporter l'article א ou ה. La vraie forme orthographique du nom en question serait, dans ce cas, *Sar dan* ou *san*, et signifierait : le *roi Dan* ou *San*, *l'admirable*. Un fait passé inaperçu jusqu'ici paraît venir à l'appui de cette décomposition. Sardanapale est nommé par Eusèbe, par Jules Africain et par George le Syncelle, Θῶνος Κονκόλερος, par Suidas Κῶνος Κονκόλερος. Georges le Syncelle précise en disant : « Thonos, surnommé Konkoleros, Sardanapale des Grecs (*Chronographie*, p. 168, B). » J'ignore à quelle source ces divers écrivains ont puisé ce renseignement, mais ils sont si bien d'accord pour s'en servir, que nous pouvons bien nous en servir aussi. Θῶνος était donc le nom de

(55) Les auteurs de L'*Art de vérifier les dates* disent de même que Sardanapale signifie en chaldéen *prince descendu du ciel*, et ils ajoutent : c'est moins un nom propre qu'une épithète honorable.

Digitized by Google

Sardanapale. De σῶος, prononcé à la grecque, et abstraction faite de la désinence obligée, à *Dan* ou *San*, que je regardais tout à l'heure comme le véritable nom chaldéen, il y a si près, qu'on me pardonnera de prendre acte de cette ressemblance pour appuyer l'explication que j'ai proposée un peu plus haut. Quant au surnom Κονκόλερος, j'avoue humblement que je n'en connais pas le sens. Ceci posé, nous ne pouvons admettre que le nom *Sardan-apala* soit une simple épithète honorifique, c'est un nom propre accoutré d'épithètes honorifiques ; voilà, nous le pensons, la réalité. Quant au nom du roi dont nous nous occupons, nous n'avons plus à choisir qu'entre *Sarac* et *Kinalanadan*, ou *Kinaladan*, ou *Kiniladal :* je suis assez porté à croire que le véritable nom est celui que nous a conservé le *Canon* de Ptolémée, et que l'autre n'est qu'un surnom ou un titre ; c'est ainsi que bien que le surnom Balsatzer du fils de *Nabou-cadr-atzer* ait prévalu parmi les Grecs sur le véritable nom *Eouil-mérodach*, c'est pourtant ce dernier nom que le *Canon* de Ptolémée nous a transmis ; *Sarac* serait donc de la sorte un simple titre. Ce qui corrobore singulièrement cette opinion, c'est l'existence du mot chaldéen, pluriel סרכין *Sarakin*, *principes*, *præfecti*, dont le singulier est précisément notre *Sarac*, דסר.

Maintenant que signifie le nom qui nous est transmis par le *Canon* de Ptolémée, il est assez difficile de le dire, et par conséquent de revenir à la véritable forme orthographique de ce nom. Nous avons trouvé trois variantes : *Kinilanadan*, *Kiniladan* et *Kiniladal ;* dans deux variantes sur trois le nom se termine par *dan*, c'est donc cette terminaison que nous devons adopter de préférence ; nous avons ainsi la forme *Kiniladan* qui nous paraît avoir une physionomie sémitique plus vraisemblable que la forme *Kinilanadan*. Avec cette forme nous pouvons retrouver dans notre nom les mots חנן אל אדן *grâce*, *faveur sur Adan*, ou encore חן אל אדן, *prières sur Adan ;* nous ne proposons ces deux explications qu'avec une extrême réserve et sans y attacher plus d'importance qu'elles ne le méritent. Quoi qu'il en soit, nous adoptons pour le nom qu'a porté le roi détrôné et remplacé par le satrape *Nabou-pal-atzer*, la forme définitive *Kin-âl-Adan*. Disons en passant que la présence du nom *Adan* dans le surnom composé que nous avons essayé d'analyser semblerait donner gain de cause à Alexandre Polyhistor, qui appelle Sardanapale le roi de Ninive renversé par *Nabou-pala-atzer*.

Kin-âl-adan était roi de Ninive ; Nabou-pala-atzer était satrape de Babylone et général des armées de Kin-âl-adan ; donc, avant 625 la puissance ninivite, si elle avait été jadis abaissée, était redevenue assez grande pour absorber la puissance babylonienne. Nous constaterons un peu plus haut que les deux capitales, Ninive et Babylone, se disputèrent pendant de longues années une prédominance qu'elles s'arrachèrent tour à tour en payant chaque révolution et chaque victoire d'un peu plus d'affaiblissement et en préparant ainsi l'asservissement et la chute de celle des deux puissances jalouses qui parvint à ruiner l'autre ; mais n'anticipons pas.

Etablissement de l'empire chaldéen à Ninive. — Règne de Saosdouchin — Date précieuse pour la chronologie égyptienne. — Saosdouchin règne vingt ans, de 667 à 647 avant Jésus-Christ. — Coordination des faits racontés dans le Livre de Judith. — Synchronisme remarquable qui en prouve la véracité. — Le vrai nom du roi chaldéen est Saos-dou-khin.

A partir de Khin-âl-adan et en remontant dans la suite des temps nous allons trouver établi dans Ninive l'empire chaldéen dont nous avons vu jusqu'ici le siége à Babylone, les deux Etats n'ent font plus qu'un, et le roi de Ninive place à Babylone un satrape qui obéit à ses ordres.

Avant de passer au règne du prédécesseur de Khin-âl-adan, nous devons constater une date précieuse de plus pour la chronologie égyptienne.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XXIII, 29) : *De son temps (de Josias) le pharaon Nechao, roi d'Egypte, monta contre le roi d'Assour vers le fleuve Euphrate ; le roi Josias alla au-devant de lui, mais quand il le vit, il le tua à Mageddo. Joachas, fils de Josias, âgé de vingt-trois ans, remplaça sur le trône son père, mais il ne régna que trois mois à Jérusalem* (56).

VERS. 33. *Le pharaon Nechao le fit lier à Ribla, dans le pays de Hemath, afin qu'il ne régnât plus à Jérusalem.*

VERS. 34. *Le pharaon Nechao établit pour roi Eliakim, fils de Josias, à la place de Josias, son père, et changea son nom en celui de Joakim et il prit Joachas qui fut emmené en Egypte où il mourut.* (Ch. XXV, *et* XXVI.)

Les *Paralipomènes* racontent les mêmes faits. De cela nous devons conclure que, sous Joakin, le royaume de Juda ne fit que changer de dominateur ; jusqu'alors les rois de Jérusalem étaient renversés et changés à plaisir par les Pharaons. L'année 610 vit poindre un orage que le Pharaon voulut en vain détourner ; Josias périt en cherchant à se soustraire au joug égyptien ; mais après trois ans de lutte, en 607, Nechao fut battu par Nabou-cadr-atzer, et les Juifs changèrent de maître bon gré malgré.

Récapitulons les dates : Le règne de Joakim

(56) Josèphe, liv. X, ch. v, n. 2, dit que Joachas régna 3 mois et 10 jours ; plus loin il dit également que Joachim a régné 3 mois et 10 jours. Cette coïncidence si parfaite de durée est, avouons-le, très-peu vraisemblable ; que chacun des deux rois captifs, l'un des Assyriens, l'autre des Egyptiens, ait régné environ 3 mois, c'est possible ; mais que tous les deux aient eu non-seulement le même sort, mais aient été à point nommé, au bout de 3 mois et 10 jours, chargés de fers, ceci me semble peu vraisemblable. Josèphe, qui confond sans grand scrupule les hommes et les dates, a commis évidemment ici une confusion de ce genre.

Digitized by Google

a commencé en 610 ; les trois mois de règne de Joachas sont également placés en 610, ainsi que la mort de Josias tué à Magueddo par une flèche égyptienne. Donc, en 610, le pharaon Nechao était tout-puissant en Syrie.

Revenons au prédécesseur de Khin-âl-adan.

Le *Canon* de Ptolémée nomme ce prince Σαοσδουχῖνος (*Saosdouchinos*, Ms. de Paris), Σαοσδούχιος (*Saosdouchios*), et Σάος Δούχιος (*Saos Douchios*). (GEORGES LE SYNCELLE).

Suivant le manuscrit de Paris, qui, je ne saurais trop le répéter, est le plus correct, ce règne a duré vingt ans, c'est-à-dire de 667 à 647, et ce sont là des chiffres que nous adoptons. Suivant la liste reproduite par le Syncelle, ce règne n'aurait duré que neuf ans. C'est là une des mille erreurs du chronographe.

Ici se présente un fait que l'Ecriture ne précise pas suffisamment, quant au nom du monarque assyrien qu'il concerne ; il s'agit de la défaite et de la captivité du roi de Juda Manassès.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXIII, 11) : *C'est pourquoi Dieu emmène sur eux les princes de l'armée du roi des Assyriens, qui prirent Manassès, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'emmenèrent à Babylone.*

Or Manassé (*Ibid.*, 1) ayant régné cinquante-cinq ans, à partir de l'âge de 12 ans, son successeur Amon, deux ans seulement entre Manassé et Josias tué à Magueddo en 610 (*Ibid.*, 21), et enfin Josias ayant régné trente-un ans (*II Chron.* XXXIV, 1), il s'ensuit que le règne de Manassé a occupé les années placées entre les dates extrêmes 643 et 698. C'est donc entre ces limites qu'il faut chercher le roi d'Assyrie, auteur de la défaite de Manassé.

Le même chapitre du *IIe Livre des Chroniques* (versets 12 et 13) nous apprend que le roi captif invoqua Jéhovah dans sa détresse, que sa prière fut exaucée et qu'il lui fut permis de revenir à Jérusalem.

A en juger par la teneur du chapitre en question, ce serait vers le milieu de son règne que Manassé aurait subi sa défaite et sa captivité.

Dans le *Livre IIe des Rois*, tous les détails de ce fait manquent absolument ; il est dit seulement au verset 17 du chapitre XXI que les faits et gestes de Manassé sont écrits dans le *Livre des faits du temps des rois de Juda*. Malheureusement ce livre précieux, mentionné si fréquemment dans les saintes Ecritures, n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Josèphe (*Antiq. Jud.*, X, III, 2) raconte les mêmes faits, mais sans fixer l'époque de son règne à laquelle il fut fait prisonnier par les Assyriens. Si c'est vers le milieu de son règne que cela est arrivé, c'est vers l'année 671 qu'il faut classer cet événement. Or, en 671, Saosdoukhin n'était pas encore sur le trône qu'occupait son père Asarhaddon ; nous verrons plus loin que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* placent en 673 la captivité de Manassé.

Pendant tout son règne, Saosdoukhin a été roi d'Assyrie, c'est-à-dire qu'il a été à la fois souverain de Ninive et de Babylone. C'est là aussi l'avis des auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qui ajoutent que Saosdoukhin n'est autre que le Nabuchodonosor du *Livre de Judith* ; qu'il eut guerre avec Phraortes, et que l'année qui précéda sa mort il fut battu et assiégé dans Ninive par Cyaxare.

Maintenant que nous avons fixé les limites des règnes de chacun des monarques de la dynastie mède, nous pouvons vérifier si les déductions de l'*Art de vérifier les dates* sont appuyées sur quelque base solide.

Hérodote dit que Phraortes, roi des Mèdes, périt après un règne de vingt-deux ans, dans une expédition contre Ninive. Il ajoute qu'alors les Assyriens, c'est-à-dire les Ninivites, étaient isolés, abandonnés de tous leurs alliés, mais néanmoins encore puissants et florissants. (Liv. I, ch. 102.) Cyaxare, fils de Phraortes, succéda à son père, et s'empressa de le venger en déclarant la guerre au roi de Ninive. Il était occupé au siége de cette ville lorsque les Scythes firent irruption dans son empire (Ch. 103.) Cyaxare réussit à s'affranchir de cette suprématie des barbares. Une fois libre, il reprit le siége de Ninive et se rendit maître de cette ville. Toute l'Assyrie lui fut bientôt soumise, à l'exception de la Babylonie. Il mourut après un règne de quarante ans, dans lesquels sont compris les vingt-huit ans que dura la domination des Scythes. (Ch. 106.)

Examinons ces dates : Phraortes mourut en 635 ; c'était donc à Khin-âl-adan, qu'il avait affaire. Lorsque Cyaxare monta sur le trône des Mèdes, en 635, Saosdoukin était mort depuis deux ans, Cyaxare n'a donc pu assiéger Saosdoukin dans Ninive, ainsi que le prétendent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Ce n'est, par conséquent, qu'au roi Khin-âl-adan que Cyaxare fit la guerre. Cyaxare, brûlant du désir de venger la mort de son père, dut rentrer en campagne aussitôt qu'il eut pris les rênes de l'Etat. Dès 634 il pouvait être occupé au siége de Ninive. Les Scythes vinrent détourner sa colère en l'attirant sur eux-mêmes, pendant huit ans, et non pendant vingt-huit ans, comme l'a fait dire quelque copiste maladroit à Hérodote ; il guerroya contre eux avant de réussir à les refouler hors de ses Etats, ce qui eut lieu en 626. Aussitôt libre, il reprit la guerre contre Khin-âl-adan. Pour assurer le succès de ses armes, il sut acheter la défection du satrape de Babylone Nabou-pala-atzer, en lui promettant un trône : avec cette alliance Cyaxare vint facilement à bout de Ninive. Khin-âl-adan ne pouvait ignorer le sort que lui réservait le vainqueur ; il n'y avait plus pour lui de défense possible ; il aima mieux périr dans l'incendie de son palais, en anéantissant les richesses que convoitaient le roi des Mèdes et le perfide satrape de Babylone, que de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette alliance de Cyaxare et de Nabou-pala-

Digitized by Google

atzer explique d'ailleurs très-simplement l'assertion d'Hérodote qui nous dit qu'à la Babylonie près, toute l'Assyrie tomba au pouvoir du roi des Mèdes ; Ninive périt avec Khin-âl-adan en 625.

Voyons maintenant si, au milieu de tous ces faits qui paraissent convenablement classés entre eux, il est possible de coordoner les faits qui sont consignés dans le *Livre de Judith*. Faisons observer toutefois que les commentateurs chrétiens ne sont pas unanimes pour accorder à ce livre la confiance entière que l'on doit à l'Ecriture sainte. Fréret soutient que, puisque l'autorité de ce livre est controversée et qu'on l'a souvent considéré comme un ouvrage purement allégorique, on ne peut s'en servir pour établir aucun fait historique. Voyons si ce jugement sévère doit rigoureusement être appliqué au livre en question.

Voici ce que nous lisons dans le *Livre de Judith* (ch. I) : — 1. *Arphaxad, roi des Mèdes, avait soumis plusieurs nations à son empire, et lui-même éleva une ville très-puissante, qu'il appela Ecbatane.* — 5. *Or, en la cinquième année de son règne, Nabuchodonosor, roi des Assyriens, qui régnait dans Ninive, la grande ville, combattit contre Arphaxad et le vainquit.*

Après sa victoire sur Arphaxad, Nabou-cadr-atzer somme tous les peuples ses voisins de se soumettre à sa loi ; tous repoussent le joug qu'on veut leur imposer, et se liguent contre le roi d'Assyrie.

Ch. II, ℣. 1. — *Dans la treizième année du roi Nabuchodonosor, le vingt-deuxième jour du premier mois, en la maison de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, il fut dit qu'il se défendrait.*

Ce fut alors que la conduite de la guerre fut confiée à Holopherne, qui vint périr sous les murailles de Béthulie, des mains de l'héroïque Judith.

Examinons tous ces passages : L'Arphaxad du *Livre de Judith* n'est autre que le Phraortes d'Hérodote, cela a été établi bien avant nous, et nous n'avons pu que reproduire l'argumentation à l'aide de laquelle cette identification a été constatée. Or Phraortes est mort en 635. Le Nabuchodonosor, qui l'a vaincu et qui l'a fait périr, était dans la douzième année de son règne ; c'est Khin-âl-adan qui a vaincu Phraortes. Khin-âl-adan est monté sur le trône en 647. De 647 à 635, il y a tout justement les douze ans dont parle le *Livre de Judith*. Encore une coïncidence qui ne peut être un simple effet du hasard. Hâtons-nous de conclure de là que les faits historiques consignés dans le *Livre de Judith* sont tout aussi dignes de foi que ceux que nous tirons des autres livres de l'Ecriture. Concluons, en outre, que le Khin-âl-adan du *Canon* de Ptolémée a porté également le nom de Nabou-cadr-atzer, et que c'est par une erreur que l'*Art de vérifier les dates* identifie le Nabuchodonosor du *Livre de Judith* avec le Saos-dou-khin du *Canon* de Ptolémée.

Il ne nous reste plus qu'à chercher la véritable forme du nom de Saosdoukin : nous avons consigné les trois variantes :

Σαοσδουχῖνος (Saosdouchinos),
Σαοσδούχιος (Saosdouchios),
Σάος Δούχιος (Saos Douchios).

La dernière de ces variantes prouve que le nom se compose de deux parties, dont la première est sans doute le nom propre et la seconde un surnom. S'il en est ainsi, ce surnom dont la forme probable est Δουχ pourrait se lire דו חין, et signifier : *splendeur de la grâce, de la beauté*, pour le *resplendissant de beauté*. Le mot דו jouerait ici un rôle tout à fait analogue à celui que joue le mot arabe *zou* si fréquemment employé dans la formation des surnoms, tels par exemple que celui de *zou'l-iemineyn*, l'*ambidextre*, qui fut donné à un célèbre visir de la cour abasside de Baghdad.

Quant au mot *Saos*, comporte-t-il une terminaison grecque? cela est fort douteux, vu l'état concret du nom dans deux variantes sur trois. Notre savant confrère et ami, M. Félix Lajard a, dans son intéressant *Mémoire sur le culte du Cyprès*, tiré un grand parti d'un fait de l'histoire d'Anouschavan, fils d'Ara II et petit-fils d'Ara le Beau, roi d'Arménie, vaincu par Sémiramis, suivant le récit du syrien Marabbas-Gadina, conservé par Moïse de Chorène. « Ce prince fut, » dit-il, « surnommé *Sos* qui en arménien signifie *cyprès*, parce qu'il avait été sacré au pied des cyprès jadis plantés par Armenag, fils de Haïk, chef de la première dynastie des rois d'Arménie, à Armavir, l'antique capitale de l'Arménie. »

Le nom *Saos-dou-khin* signifierait le *gracieux cyprès*, et nous adoptons pleinement cette explication.

Nous conserverons donc au nom entier la forme *Saos-dou-khin*. Le règne de ce prince reste vide, et nous ne connaissons aucun événement important à y rapporter; passons donc au règne de son prédécesseur.

ART. VI. — *Règne d'Assaradon.* — *Interrègne de huit ans, de* 680 *à* 688. — *Ses causes.* — *Renseignements fournis par l'Ecriture sur Assaradon et par Josèphe.* — *Il est le même que l'Asidin de Babylone.* — *Sa vraie prononciation est* Asar-hadon.

Le prédécesseur de Saos-dou-khin porte dans le *Canon* de Ptolémée le nom Ἀσαριδινὸς (Asaridinos, Ms. de Paris, 2399), ou d'Ἰσαριναδινὸς, (Isarindinos, copie conservée par GEORGES le Syncelle) ; dans toutes les copies le nombre de ses années de règne est de treize. Saos-douk-hin étant monté sur le trône en 667, c'est en 680 qu'Asaridin ou Isarindin a pris la couronne. Son avénement avait été précédé d'un interrègne de huit ans pendant lesquels le trône de Babylone resta vacant. Cet interrègne a donc commencé en 688 et n'a fini qu'en 680. Nous allons chercher à nous rendre compte des causes qui ont pu amener un interrègne aussi long.

Mais d'abord commençons par rassembler, pour les discuter un à un, tous les passages de l'Ecriture qui concernent directement le roi de Ninive Asarhaddon, fils de Sennakherib, et ceux que les commentateurs ont

Digitized by Google

essayé de lui rattacher, en supposant que ce monarque avait été désigné par les historiens sacrés sous plusieurs noms entièrement différents.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (ch. XIX).—37. *Sennacherib, roi des Assyriens, s'en retourna et établit sa demeure à Ninive.*— 37. *Et lorsqu'il adorait Nesroch, son dieu, ses deux fils, Adramelech* et *Saraser le frappèrent du glaive et s'enfuirent dans le pays d'Arménie, et Asarhaddon, son fils, régna à sa place.*

Les versets 37 et 38 du chapitre XXXVII d'*Isaïe* répètent à peu près mot pour mot ce que contiennent les deux versets précédents; seulement au lieu de *dans le pays d'Arménie*, nous lisons : *dans le pays d'Ararat.*

Le chapitre XXXII du *IIe Livre des Chroniques* (verset 21) dit seulement de Sennakhérib : *Et il retourna honteusement en son royaume, et lorsqu'il fut entré dans le temple de son dieu, ses enfants, qui étaient sortis de lui, le frappèrent du glaive.*

Enfin nous lisons dans le *Livre de Tobie* (I, 24), que Sennakhérib fut tué par ses fils quarante-cinq jours après son retour à Ninive : *Après quarante-cinq jours les fils du roi tuèrent leur père.*

Ajoutons à ces passages un verset d'Esdras dont nous nous occuperons un peu plus tard. Et voilà tout ce qui, dans l'Ecriture, touche de près ou de loin le roi Asarhaddon. Ce prince était fils de Sennakhérib; ses deux frères, Adramelech et Sarazer, assassinèrent leur père dans le temple de Nesroch, le quarante-cinquième jour après son entrée à Ninive, au retour de l'expédition fatale dans laquelle il avait perdu presque toute son armée. Les meurtriers furent alors obligés de chercher un refuge en Arménie dans le pays d'Ararat, et la couronne resta à Asarhaddon. Hors de ces faits l'Ecriture ne nous donne pas un seul renseignement précis sur le règne d'Asarhaddon.

Remarquons en passant que l'expédition de Sennakhérib eut lieu dans la quatorzième année du règne d'Ezéchias, ainsi que nous le constaterons amplement un peu plus loin. Cette quatorzième année tombe en 713; c'est donc en 713 ou 712 que Sennakhérib fut assassiné par ses deux fils Adramelech et Saraser et qu'Asarhaddon, frère de ceux-ci, monta sur le trône.

Comme il s'agit d'établir l'identité du roi de Ninive, Asarhaddon, avec le roi de Babylone, Asaridin ou Isarindin, il importe de bien fixer les dates. Celui-ci a régné à Babylone de 680 à 667. Asarhaddon a dû commencer à régner à Ninive en 713; or de 713 à 667 il n'y a que quarante-six ans, et il n'y a absolument rien d'extraordinaire à ce qu'un souverain ait occupé quarante-six ans le trône; en revanche, il serait bien plus étrange que les deux trônes de Ninive et de Babylone eussent été occupés presque en même temps par deux personnages distincts qui néanmoins portaient le même nom; cela n'est pas impossible sans doute, mais il n'y a rien de bien vraisemblable.

Josèphe, grâce à un fragment de Bérose qu'il cite, est un peu plus précis sur le compte des événements qui suivirent la mort de Sennakhérib. Il nous apprend (*Antiq. Judaic.* X, I, 5), que peu de temps après son retour à Ninive, le roi d'Assyrie fut victime d'un complot tramé par ses deux fils aînés Adramelech et Saraser; qu'il fut inhumé dans son propre temple qu'on appelait Arasca(57); que les deux assassins, chassés par la population indignée de leur parricide, furent contraints de se réfugier en Arménie, et que le successeur de Sennakhérib fut Assarachoddas (Ἀσσαραχόδδας). De ce passage il résulte évidemment qu'après le meurtre de Sennakhérib il y eut à Ninive une révolution qui chassa les meurtriers et qui fit passer la couronne sur la tête de leur frère puîné Asarhaddon. Si celui-ci n'avait alors que vingt ou vingt-cinq ans, ce qui est très-possible, son règne de quarante-six ans n'a rien que de très-vraisemblable. Il serait donc le même personnage que l'Asaridin ou Isarindin, roi de Babylone.

Voyons maintenant ce que nous révèle au premier coup d'œil le *Canon* de Ptolémée quand il s'agit d'apprécier le laps de temps écoulé entre la révolution qui suivit la mort de Sennakhérib et l'avénement d'Isarindin, c'est-à-dire entre les années 713 et 680. Nous l'avons déjà dit, le règne de ce prince fut précédé d'un interrègne de huit ans, précédé lui-même de quatre règnes successifs qui durèrent quatre ans, un an, six ans et trois ans, puis d'un autre interrègne de deux ans, puis enfin d'un règne de cinq ans; c'est-à-dire qu'en trente-trois ans nous trouvons cinq règnes, deux interrègnes entremêlés, plus quatre ans du règne du Mérodak-Baladan de l'Ecriture.

Personne, nous le croyons, ne sera tenté de reconnaître dans une semblable série de règnes et d'interrègnes le moindre indice d'une successibilité légitime. Il est au contraire de toute évidence qu'un pays qui a présenté de pareils changements de gouvernement, en si grand nombre et en si peu d'années, a été un pays à l'état permanent de révolution pendant une trentaine d'années : que le roi de Ninive Assarhaddon ait profité d'une crise anarchique qui durait depuis huit années pour s'emparer de la Babylonie, rien n'est plus naturel et plus vraisemblable; il ne fallait pour réussir, dans une semblable entreprise, que de l'adresse et de l'énergie. Il n'était pas nécessaire pour cela d'être un grand conquérant, comme le suppose à tort Fréret, qui ne veut pas admettre qu'il y ait identité de personne entre l'Assarhaddon de l'Ecriture et l'Assaradin du *Canon* de Ptolémée. Du reste l'argumentation à l'aide de laquelle

(57) Ce mot *Arasca* ne contiendrait-il pas par hasard le mot *Nesroch*, altéré? S'il en était ainsi, le renseignement fourni par Josèphe sur le lieu où Sennakhérib fut enterré serait peu digne de foi.

Digitized by Google

Fréret conteste cette identification est fort peu persuasive : on va en juger.

De ce que Mérodach-Baladan, roi de Babylone, envoya, dit-il, une ambassade à Ezéchias après la retraite de Sennakhérib, ou même durant son expédition, on doit conclure que le roi de Babylone était indépendant du roi de Ninive.

Qui songe à le nier? Il est bien certain que depuis l'usurpation de Nabonassar les deux royaumes de Ninive et de Babylone vivaient côte à côte mais sans dépendance l'un de l'autre, et très-probablement en état permanent, sinon d'hostilité du moins de méfiance et d'inimitié mutuelle. Les souverains de Ninive en effet devaient se considérer comme les héritiers légitimes de la puissance assyrienne ; pour eux les rois de Babylone, héritiers de la puissance usurpée par Nabonassar, ne pouvaient être que des usurpateurs et des rebelles qui avaient lésé leurs droits. Il est donc tout naturel qu'au moment où une révolution venait de faire périr le souverain Ninivite sous le poignard de ses propres fils, Mérodach-Baladan, roi de Babylone, proposât au roi de Juda une alliance offensive et défensive en lui offrant son amitié ; car c'était le moyen le plus simple de se créer un auxiliaire qu'il croyait puissant contre un ennemi détesté, qu'une affreuse révolution venait d'affaiblir et d'ébranler. Sans doute le roi de Babylone était indépendant du roi de Ninive ; mais en quoi cela prouve-t-il qu'Assarhaddon, roi de Ninive, ne sût pas profiter à son tour des révolutions qui assaillirent coup sur coup la Babylonie pendant trente années, pour en effectuer la conquête? Je ne saurais le deviner. Mérodach-Baladan eut le premier l'idée de s'emparer de Ninive où régnait Assarhaddon, et ce fut au contraire Assarhaddon qui réussit à s'emparer de Babylone lorsque celle-ci eut été tiraillée et fatiguée par des secousses successives ; il n'y a rien là que de très-vraisemblable. D'ailleurs, pour qu'en 625 Nabou-pal-atzer devînt roi de Babylone, de satrape qu'il était à la solde du roi de Ninive Khin-âl-adan, il fallait bien que Ninive fût redevenue maîtresse de Babylone postérieurement à Mérodach-Baladan, roi indépendant de Babylone ; qui donc reprit Babylone, si ce n'est Assarhaddon?

Fréret ajoute que si le R. P. de Tournemine fait un conquérant d'Assarhaddon, c'est à tort, car, à partir de la mort de Sennakhérib, il n'est plus fait mention de Ninive dans l'histoire des Juifs, d'où il faut conclure que c'était une puissance éteinte ; ce qui le prouve d'ailleurs, suivant lui, c'est que les historiens profanes montrent que Ninive n'était plus en état de s'opposer aux Mèdes ni aux Babyloniens. Ceci n'est pas juste, car Fréret oublie la défaite sanglante d'Arphaxad constatée par le *Livre de Judith* aussi bien que par Hérodote qui s'est borné à modifier le nom du roi des Mèdes en l'appelant Phraortes et qui a eu bien soin de constater en termes explicites que la Ninive ruinée, isolée et abandonnée de ses anciens alliés, était pourtant encore la capitale d'un Etat puissant et redoutable. Cela est si vrai que les Mèdes seuls ne purent rien contre elle, et qu'ils ne réussirent à renverser le colosse ninivite qu'en escomptant la trahison du satrape de Babylone. Cette trahison d'ailleurs implique forcément, ainsi que nous venons de le dire tout à l'heure, une conquête antérieure de Babylone par un roi assyrien de Ninive. Ce roi, c'est Assarhaddon que les astronomes chaldéens de Babylone ont inscrit au canon de leurs rois, en ne lui attribuant pour règne que les années pendant lesquelles il est resté maître de leur ville après en avoir opéré la conquête. On voit qu'il n'est pas difficile de combattre les raisonnements de Fréret sur ce point ; mais le savant académicien tenait à faire de l'Assarhaddon de l'Ecriture un Sardanapale, fils d'Anakyndarax, dont l'armée d'Alexandre vit le tombeau en Cilicie près d'Anchiale peu de jours avant la bataille d'Issus. Après le meurtre de Sennakhérib, suivant Fréret, la guerre civile éclata ; les deux frères, meurtriers de leur père, furent expulsés de Ninive et la couronne fut placée sur la tête de leur jeune frère Assarhaddon ; puis le parti opposé l'emportant à son tour, Assarhaddon s'en alla en exil, où il mourut dans un âge très-avancé. Ici encore, Fréret oublie de nous expliquer pourquoi les partisans d'Adramelech et de Saraser, lorsqu'ils furent parvenus à renverser la faction d'Assarhaddon, ne songèrent pas à rappeler de leur exil les deux princes pour lesquels ils avaient combattu, et pourquoi ils imaginèrent de mettre sur le trône un Ninus II, dont on ne peut préciser l'origine. Tout ceci est appuyé sur un fragment de l'historien Castor, conservé par le Syncelle, et dans lequel il est question d'un Sardanapale prédécesseur de ce Ninus II, que Fréret désire identifier avec Assarhaddon. Disons-le nettement, toute cette théorie qui n'a pas trouvé grâce devant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, ne doit pas plus nous toucher, et il n'est pas possible de révoquer en doute la réalité de la conquête de Babylone opérée en 686 par Assarhaddon, fils de Sennakhérib ; de telle sorte que cet Assarhaddon qui ne régna que treize ans à Babylone (de 680 à 667), doit être considéré comme ayant occupé longtemps avant le trône de Ninive, et cela depuis la mort de son père Sennakhérib, assassiné par ses deux fils aînés Adramelech et Saraser.

C'est ici le lieu de revenir sur l'expédition guerrière dans laquelle le roi de Juda, Manassé, fut fait prisonnier. Rappelons-nous la teneur du verset 11 du chapitre XXXIII du livre II des *Chroniques* ; il y est dit que *les généraux de l'armée du roi d'Assyrie se saisirent de la personne de Manassé, et qu'après l'avoir chargé de fers, ils l'emmenèrent à Babylone.*

C'est une armée du roi d'Assyrie, c'est-à-dire de Ninive, qui entre en campagne, c'est à Babylone que le captif est conduit par les vainqueurs : donc Babylone était alors au pouvoir du roi d'Assyrie ; cela est logique. Babylone est tombée sous la domination assyrienne en 680 ; c'est donc postérieurement

Digitized by Google

à cette époque que la captivité de Manassé a eu lieu. Nous avons pour date de cet événement, choisi le milieu du règne de ce prince, ce qui nous donne 671 ; mais cette date n'est sûrement pas exacte ; elle ne le serait que par un pur hasard, puisqu'elle n'est déterminée qu'au hasard. D'ailleurs les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, je ne sais sur quelle autorité, placent en 673 la captivité de Manassé. Je suppose qu'ils n'ont dû faire que ce que j'ai fait moi-même, c'est-à-dire qu'ils ont pris à tâtons une date fixe vers l'époque probable où le fait s'est accompli.

Passons à l'examen de deux passages importants de l'Ecriture, passages dans lesquels certains commentateurs ont cherché des faits relatifs au règne d'Assarhaddon. Le premier et le plus important est le chapitre xx d'*Isaïe;* en voici la traduction :

1. *Dans l'année de l'arrivée de Tartan à Aschdod, lorsque Sargoun, roi d'Assour, l'envoya, qu'il assiégea Aschdod et la conquit :*

2. *En ce temps, Jéhovah parla par l'intermédiaire d'Isaïe, fils d'Amos, savoir : Va, détache le cilice de dessus tes reins et déchausse de ton pied la sandale.* Il fit ainsi, alla nu et déchaussé.

3. *Jéhovah dit : Comme mon serviteur Isaïe va nu et déchaussé trois ans, signe et pronostic pour l'Egypte et l'Ethiopie :*

4. *Ainsi le roi d'Assour emmènera les captifs de l'Egypte et les exilés de l'Ethiopie, jeunes gens et vieillards, nus et déchaussés, les reins découverts, honte pour l'Egypte !*

5. *On se désespère, l'on a honte de l'Ethiopie, en qui l'on s'est confié, et de l'Egypte dont on s'est vanté.*

6. *Les habitants de cette plage diront en ce jour : Voilà ce qu'est devenu l'objet de notre confiance, où nous nous sommes réfugiés pour avoir du secours pour nous sauver devant le roi d'Assour ! Comment échapperons-nous nous-mêmes ?*

Quelle est cette année de la prise d'Aschdod, par Tartan, général du roi d'Assyrie? Qui est ce Sargoun, roi d'Assyrie, qui ne se trouve mentionné que là ? Voilà une double question qui a vivement préoccupé les commentateurs, et qui court le risque de rester longtemps sans solution définitive. Nous nous bornerons, pour notre compte, à réunir tous les renseignements possibles sur ce point, mais nous nous garderons bien de trancher la difficulté.

Remarquons d'abord que le général en chef de l'armée de Sargoun est nommé Tartan, תרתן. Or, dans le *IIe Livre des Rois* (xviii, 17), nous lisons : *Le roi d'Assour* (c'est Sennakhérib, ainsi que le constate le verset 13) *envoya de Lachis, Tartan, le chef des eunuques, le chef des Sakes, vers le roi Ezéchias à Jerusalem, avec une puissante armée*, etc. Ceci eut lieu vers 713.

Donc Tartan était général en chef de l'armée de Sennakhérib, comme il était général en chef de l'armée de Sargoun. On ne peut conclure de cela qu'une seule chose, c'est que Sargoun et Sennakhérib ont vécu à des époques très-rapprochées, si ce sont deux personnages différents. Je dis cela, parce que les uns ont vu dans Sargoun, Salmanasar, d'autres Sennakhérib, d'autres Assarhaddon, d'autres enfin, comme Gesenius, un prince distinct, prédécesseur de Sennakhérib.

Examinons ces différents systèmes : Sargoun reçoit le titre de roi d'Assour, donc il était souverain ninivite. L'époque de la conquête d'Aschdod ou Azot n'est pas malheureusement fixée par d'autres passages de l'Ecriture ; car si nous lisons dans Amos c. i, 1 : *Paroles d'Amos, qui fut un des pasteurs de Thécué, et qui eut des visions contre Israël, au temps d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, deux années avant le tremblement de terre* : et plus loin, verset 8 : *J'exterminerai l'habitant d'Azot et le prince d'Ascalon ; j'appesantirai ma main sur Accaron* : rien ne peut nous garantir que cette prophétie sur Aschdod concerne précisément la prise de cette ville, consommée par Tartan, général du roi Sargoun.

Nous trouvons en effet dans Sophonie, c. i, 1 : *Parole de Jéhovah à Sophonie, fils de Chusi, fils de Godolias, fils d'Amarias, fils d'Ezéchias, aux jours de Josias, fils d'Amon, roi de Juda.*

Puis au chapitre ii, vers. 4 : *Car Gaza sera détruite, et Ascalon va devenir déserte, Azot sera emmenée captive en plein jour, et Accaron sera déracinée*

Voyons qu'elles sont les dates de ces deux prophètes : Ozias a régné sur Juda de 810 à 758 ; Jéroboam a régné sur Israël de 825 à 784. C'est donc dans l'intervalle de 810 à 784 commun aux deux règnes, qu'Amos a prophétisé ; la date de la prophétie n'est pas même précisée par les mots : *Deux ans avant le tremblement de terre ;* car si Zacharie (xiv, 5) parle de ce tremblement de terre arrivé sous le règne d'Ozias, il n'en fixe nullement l'année. Je ne puis donc deviner sur quelle autorité une *note* que je trouve dans la Bible de Sacy (éd. de 1759) marque que ce tremblement de terre arriva dans la vingt-troisième année du règne d'Ozias. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'Amos a prophétisé entre 810 et 784 :

Passons à Sophonie : il a prophétisé sous Josias, fils d'Amon, lequel a régné de 641 à 610. Il y a donc au moins 143 ans entre les deux prophéties d'Amos et de Sophonie, et il est assez difficile de croire que la ruine d'Aschdod annoncée par les deux prophètes, constitue un seul et même événement ; c'est par conséquent avec raison que j'avançais tout à l'heure qu'il n'était pas possible de déduire de leur narration de la prise d'Aschdod une date même approximative pour l'expédition de Sargoun.

Isaïe a prophétisé sous Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias, et ces quatre rois ont occupé le trône de Juda de 819 à 698 ; nous ne pouvons donc absolument rien déduire de là pour fixer l'époque de Sargoun, et nous ne sommes en droit d'avancer q'une chose, c'est que la prophétie contenue dans le chap. xx

Digitized by Google

d'Isaïe, est antérieure à 713, année dans laquelle Tartan vint de la part de Sennakhérib sommer Ezéchias de se rendre.

Le verset 3 nous apprend que par l'ordre de Jéhovah, Isaïe parut trois ans nu et déchaussé, pour annoncer la défaite des Egyptiens et des Ethiopiens; c'est en 713 que Sennakhérib marcha contre Tharaka leur roi. C'est en 713 que Tartan fut chargé de reprocher à Ezéchias la confiance qu'il avait mise dans l'appui de Tharaka et de lui annoncer qu'il en serait puni; ce serait donc au moins trois ans avant, c'est-à-dire en 716, qu'Isaïe aurait prophétisé. Dès lors Sargoun était roi d'Assyrie en 716. Cette date, je me hâte de le dire, n'a rien de précis. Le seul point constaté, ce me semble, c'est que Sargoun ne peut être confondu avec Assarhaddon, qui n'a régné que depuis le meurtre de Sennakhérib, son père, c'est-à-dire depuis 712.

S'il est possible de démontrer ainsi qu'il faut distinguer Sargoun d'Assarhaddon, il ne l'est plus de faire voir de même que Sargoun n'est ni Sennakhérib ni Salmanassar. C'est là un point qui sera toujours contestable et contesté.

Je dois dire ici que j'ai souvent pensé que le Sargoun d'Isaïe pourrait bien être l'Arkéan du *Canon* de Ptolémée; mais Arkéan a régné cinq ans, de 709 à 704, et ces dates ne peuvent s'accorder avec celle de 716 que nous venons de déterminer tout à l'heure. D'ailleurs Arkéan était roi de Babylone, et non roi d'Assour, et il n'y aucune apparence qu'un roi babylonien, compris entre Mérodach-Baladan et Assarhaddon, soit jamais parvenu à conquérir l'empire ninivite. Nous avons montré qu'il y avait au contraire tout lieu de croire que depuis Mérodach-Baladan, la puissance babylonienne avait été constamment en décroissant, de révolution en révolution, jusqu'au jour où elle fut assez exténuée pour qu'Assarhaddon pût lui porter le dernier coup et absorber la Babylonie dans le vaste empire assyrien.

Quant à identifier Sargoun avec Salmanassar, ou avec Sennakhérib (58), cela paraît bien difficile. Ces trois noms sont parfaitement différents, et il n'y a aucune bonne raison d'en appliquer deux quelconques à un seul et même prince. Nous nous rangeons donc, faute de mieux, à l'opinion de Gesenius, et nous croyons qu'en réalité Sargoun fut un roi d'Assyrie, distinct de Salmanassar et de Sennakhérib, dont le règne doit être intercalé entre ceux de ces deux monarques.

Sennakhérib était fils de Salmanassar, nous le savons de science certaine; peut-être Sargoun fut-il le fils aîné et le premier successeur de Salmanassar; alors il n'eut qu'un règne de courte durée, et lorsque Sennakhérib monta sur le trône, il put laisser aux mains de Tartan l'autorité militaire que son frère aîné lui avait conférée. Nous admettrons donc, parmi les rois d'Assyrie, Sargoun qui occupait le trône vers 716.

Gesenius s'exprime ainsi sur le nom de ce roi : « En persan on écrit... *chef de la beauté;* à la seconde syllabe on peut aussi comparer le sanscrit GOUNA, *vertu, force, sagesse.* » (BOHLEN. *Observat. mss.*) Puis il ajoute encore cette autre explication : AZER, *feu, seigneur, roi;* de là *roi du feu*, c'est-à-dire *honorant le feu.* » J'aime mieux me contenter de l'orthographe déjà consacrée *Sar-goun*, que d'accepter ou d'appuyer l'une ou l'autre de ces explications qui sont loin de me satisfaire.

Il nous reste encore une question du même genre à examiner; c'est celle qui concerne le personnage nommé *Asnaphar* ou *Asnafar*. Nous lisons dans le *Ier Livre d'Esdras* (ch. IV), que les ennemis de Juda et de Benjamin ayant appris que les Juifs, au retour de la captivité, rebâtissaient le temple, réclamèrent le droit de participer à cette reconstruction.

2. *Et s'approchant de Zorobabel, et des princes, des vieillards, ils leur dirent : Bâtissons ensemble, parce que, comme vous, nous cherchons votre Dieu, à qui nous avons immolé des victimes depuis les jours d'Assar-haddon, qui nous a conduits ici.*

Zorobabel et le peuple s'y refusèrent; alors les réclamants firent tous leurs efforts pour entraver l'édification du temple; ces dissensions durèrent jusqu'au règne d'Artakchachta (Artaxerxès Longue-Main). A cette époque, une supplique fut adressée au roi des rois pour obtenir qu'il forçât les Juifs de renoncer à reconstruire Jérusalem Cette supplique était écrite au nom des peuples transportés jadis dans le pays, et dont l'énumération remplit le verset 9. Le verset 10 est ainsi conçu :

Et les autres nations que le grand et glorieux Asnaphar a transportées, et à qui il a donné d'habiter en paix (59) *les villes de Samarie, et toutes les contrées au delà du fleuve,*

Dans le texte primitif nous lisons רבא ויקירא אסנפר: ce qui signifie *Asnaphar, grand et honoré.* Ces titres sont-ils assez pompeux pour désigner un roi d'Assyrie, en parlant à celui qui se trouvait sur leur trône? Nous nous permettrons de n'en rien croire.

D'ailleurs, au verset 2, quand on parle d'Asarhaddon, on a le soin de le qualifier de *roi d'Assyrie.* L'absence de ce titre, quand il s'agit d'Asnaphar ou d'Asanaphar, suffit, je crois, pour prouver que ce personnage n'a été que le chef de l'émigration passée en Israël, par ordre de Salmanassar. Cahen a jugé la question dans ce sens, car il se borne à dire : « אסנפר, *Asnaphar*, nom d'un satrape. » (Note au verset 10 du chapitre IV d'Esdras.)

Ainsi tombent d'elles-mêmes, devant l'hypothèse la plus simple et la plus naturelle, toutes les suppositions qui avaient été faites sur le compte d'Asnaphar. Ce n'est pas Salmanassar, comme l'ont pensé quelques commen-

(58) Cette dernière opinion est celle des auteurs de l'*Art de vérifier les dates.*

(59) Le sens de l'expression וכעת traduit par *in pace*, nous paraît laisser beaucoup à désirer. Les rabbins ne sont pas d'accord eux-mêmes sur ce mot. Cahen le lit *comme*, כעת, כ *ainsi*, *comme il suit.* Que devient alors le ת final, indice presque assuré de la présence d'un substantif féminin ? Cahen ajoute, « D'autres prennent aussi ce mot pour un nom de peuple; nous proposons tout simplement de lire וכעת « *et selon la concession* qui leur fut faite des localités à habiter. »

Digitized by Google

tateurs, ni Assarhaddon, comme l'avancent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*.

Fréret, en proposant le premier ce rapprochement de personnages, en avait conclu que tous les noms des souverains assyriens étaient différents pour les Chaldéens et pour les Persans. Que les noms subissent des modifications de prononciation en passant d'un idiome dans un autre, il n'y a rien de plus naturel; mais qu'ils puissent être changés de cette façon que אסרהדון devienne אסנפר, nous aurons toujours beaucoup de peine à le croire.

Quant à la forme régulière du nom d'Asarhadoun, elle nous est fournie par l'Ecriture; nous n'avons donc pas à nous en écarter, et nous écrirons dorénavant Asar-hadoun, sans nous préoccuper de la signification de ce nom; nous nous bornerons à faire observer que הדון signifie *le jugement*, et peut-être le *juge*, le *justicier*.

Règne de Mésisi-mérodeckh de 692 à 688 avant J.-C. — Ireghé-bal, de 693 à 692, — d'Aparanadis pendant six ans, de 699 à 692. — de Bélithon pendant trois ans, de 702 à 999. — Interrègne de deux ans. — Règne d'Arkéan, cinq ans, de 709 à 704.

A partir d'Asar-hadoun et jusqu'à Mérodach-Baladan, nous n'avons d'autres renseignements sur l'empire de Babylone que ceux qui nous sont fournis par le *Canon* de Ptolémée. Heureusement ces renseignements sont tout à fait dignes de confiance, et nous pouvons les inscrire sans scrupule à notre tableau chronologique.

Avant Asar-hadoun, il y eut à Babylone un interrègne de huit ans, au bout desquels eut lieu l'asservissement de cette ville. Cet interrègne a donc duré de 680 à 688.

Il avait suivi le règne d'un prince qui occupa le trône pendant quatre années, et que le *Canon* appelle Μεσησιμορδαχὸς, Mesisimosdakos. (Mss. de Paris et copie de Georges le Syncelle.) La fin de ce nom contient évidemment le nom divin *Mérodach;* mais que signifie la première partie? nous l'ignorons. Contentons-nous de rappeler qu'en égyptien *Mec-éci* signifierait *fils d'Isis*. Ce prince était-il fils d'une mère égyptienne? Etait-il lui-même Egyptien? Voilà des questions qu'il ne faut pas tenter de résoudre. Quoi qu'il en soit, nous écrirons *Mesisi-merodakh*, et nous placerons son règne entre les années 692 et 688.

Avant lui le trône de Babylone fut occupé pendant un an (693-692), par un prince nommé par le *Canon* Ῥηγέβηλος, Regebelos (Ms. de Paris), ou Ἰριγίβαλος, Ἰρηγίβαλος et Ἰριγίβαλλος (Georges le Syncelle), du radical רגע *quievit*, vient la forme הרגיע, *quietum reddidit, collocavit*. Il est donc possible que la vraie forme de ce nom soit בעל (ו)חרגע, *Baal lui a donné le repos*. Nous l'écrirons *Ireghé-bal*.

Il a été précédé sur le trône par un prince nommé Ἀπαρανάδιος (*Aparanadios* Ms. de Paris), Ἀπαρανάδισος (Georges le Syncelle), qui a régné six ans, de 699 à 693. Je renonce à chercher une explication de ce nom à physionomie arienne, que j'écrirai *Aparanadis*.

Le prédécesseur d'Aparanadis a régné trois ans, de 702 à 699. Il est nommé Βῖλιβος (*Bilibos*, Ms. de Paris), Βήλιθος, Βήληθος ou Βήλληλος (Georges le Syncelle). Comme il est fort possible que ce nom ait eu la forme בעל אתו, *Baal est avec lui*, nous l'écrirons *Bêl-ithou*. Cette prononciation de la particule את nous est donnée par le premier vers punique du *Pœnulus* de Plaute (*It-alônim* ou *Alonouth*, etc.).

Avant Bêl-ithou, le trône de Babylone est resté vacant pendant deux années, de 704 à 702. Cet interrègne avait immédiatement suivi le règne d'un prince nommé Ἀρκεανὸς (*Arkeanos*) (Ms. de Paris et de George le Syncelle), qui occupa cinq ans le trône, c'est-à-dire de 709 à 704. Nous écrirons son nom *Arkean*, sans chercher à l'expliquer.

ART. VII. — *Règne de Merodach-Baladan. — Sur la maladie d'Ezéchias. — Sur la défaite miraculeuse de Sennakhérib. — Merodach a régné douze ans de 721 à 709 avant Jésus-Christ. — Son vrai nom est Mérodach-Beladon.*

Nous voici parvenus à un point où l'Ecriture sainte nous offrira encore de puissants secours pour établir la date des faits historiques qui concernent les différents empires dont nous avons entrepris d'éclaircir la chronologie.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XX, 12): *En ce temps-là, Berodach-Baladan fils de Baladan, roi des Babyloniens, envoya des lettres et des présents à Ezéchias; car il avait appris qu'Ezéchias était malade.*

Le même fait se trouve consigné dans Isaïe (XXXIX, 1) : *En ce temps-là, Merodach-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, envoya des lettres et des présents à Ezéchias : car il avait appris qu'il était malade et qu'il avait recouvré la santé.*

Il nous importe d'abord de fixer la date à peu près certaine de la maladie d'Ezéchias, puisque de là nous déduirons celle de l'ambassade envoyée par Mérodach-Baladan, Relisons le chap. XX du *IIe Livre des Rois*, nous y voyons qu'Ezéchias tomba très-dangereusement malade, et qu'Isaïe vint, au nom de Dieu, lui annoncer sa mort prochaine. Alors Ezéchias implora l'Eternel qui écouta sa prière et lui fit savoir aussitôt, par le même Isaïe, qu'il allait le guérir.

J'ajouterai quinze ans à tes jours, je te préserverai, ainsi que ta ville, de la main du roi d'Assour, etc., etc. (v. 6). Isaïe (*loc. cit.*) répète exactement la même chose.

Ce peu de paroles nous suffit pour établir la date de la maladie d'Ezéchias. Elle eut lieu quinze ans avant la mort de ce roi. De plus, cette maladie eut nécessairement lieu avant la catastrophe qui frappa l'armée de Sennakhérib et qui sauva Jérusalem.

C'est dans la quatorzième année d'Ezéchias que Sennakhérib vint attaquer la Judée (*II Rois*, XVIII, 13). Ezéchias se soumit à payer un tribut et se délivra provisoirement ainsi

Digitized by Google

de son puissant ennemi, mais il fit au plus vite un traité d'alliance offensive et défensive avec les Egyptiens, et Sennakhérib revint à la charge, la menace à la bouche. Il passa d'abord en Judée pour aller combattre *Tarhaka, roi de Couch* (תִּרְהָקָה מֶלֶךְ־כּוּשׁ), puis il revint vers Jérusalem. Ce fut alors que la main de Dieu le frappa, et lui tua en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille soldats. Après ce désastre Sennakhérib regagna ignominieusement Ninive où il fut assassiné très-peu de temps après. Tous ces détails sont consignés au *IIe Livre des Rois* et dans Isaïe. Examinons-les sous le point de vue chronologique.

Ezéchias est monté sur le trône à l'âge de vingt-cinq ans, et il a régné vingt-neuf ans à Jérusalem (*Ibid.*, 2), de 727 à 743. La quinzième année avant sa mort est l'année de sa maladie, selon la prophétie d'Isaïe; c'est donc en l'année 713 qu'eut lieu la maladie d'Ezéchias. D'un autre côté, c'est dans la quatorzième année d'Ezéchias que Sennakhérib le contraignit à lui payer un tribut, cette quatorzième année est encore l'année 713. C'est donc forcément dans l'intervalle d'une même année que se passèrent ces différents événements.

Voici comment je crois devoir les classer. Ezéchias, dans la quatorzième année de son règne, avait laissé percer quelques idées d'indépendance, comprimées par la terreur que lui avait inspirée, huit ans avant, l'anéantissement du royaume d'Israël. Sennakhérib se mit aussitôt en campagne comme pour punir un vassal; dès lors, très-probablement, Ezéchias était en pourparlers avec le roi d'Egypte et d'Ethiopie Tarahaka. A l'arrivée de l'armée assyrienne, Ezéchias dut se soumettre; il envoya dire au roi d'Assour : *J'ai fait une faute, retire-toi de moi; ce que tu m'imposeras, je le paierai* (XXVIII, 14). Un tribut de guerre de 300 kikars d'argent et de 30 kikars d'or fut imposé, et il fut payé grâce à la spoliation du trésor du temple. Combien de temps dura la soumission apparente d'Ezéchias? l'Ecriture ne le dit pas, mais elle en dit assez pour nous apprendre qu'elle ne fut que de courte durée. Les négociations du roi de Juda avec le roi d'Egypte furent mal dissimulées, et le roi d'Assyrie rentra en campagne, décidé à marcher tout d'abord au plus pressé, et à en finir avec la puissance à laquelle Ezéchias avait fait appel contre lui. L'armée de Sennakhérib était arrêtée devant Lakhich, ville de la tribu de Juda. Tartan, le chef des eunuques et le chef des saks, qui commandait très-probablement la cavalerie auxiliaire formée d'enfants de la race des Scythes, dès alors, comme sous Nabou-cadr-atzer, furent envoyés en parlementaires devant les murs de Jérusalem. Eliakin, fils d'Ezéchias, préposé du palais, et Joas, fils d'Assaph, le chancelier, allèrent au devant des chefs assyriens avec lesquels ils entamèrent un colloque en langue hébraïque, dans lequel il leur fut aigrement reproché de machiner avec les Egyptiens une alliance qui allait les perdre. Les envoyés d'Ezéchias prièrent alors le chef des Saks de leur parler en langue araméenne, pour que leurs paroles ne pussent être comprises de la population juive rassemblée sur les murailles de la ville. Mais le chef assyrien, élevant la voix et parlant en langue judaïque, interpella directement le peuple, lui annonça que tout espoir de résistance était vain, que leur roi Ezéchias les trompait en leur promettant le salut, et que le seul parti sage qu'il leur restât à prendre était de se rendre à discrétion, et d'attendre qu'il vînt les enlever pour les conduire dans un autre pays, plus heureux que celui qu'ils habitaient. Le peuple ne répondit pas à ces étranges propositions, et les émissaires d'Ezéchias revinrent auprès de leur maître pour lui apporter les menaces des Assyriens. Ezéchias courut aussitôt au temple invoquer l'Eternel, et s'efforça de désarmer sa colère.

C'est alors qu'Isaïe, inspiré de l'esprit de Dieu, envoya ces paroles solennelles à Ezéchias : *N'aie pas peur des paroles par lesquelles les valets du roi d'Assyrie ont blasphémé Dieu. Ce roi apprendra bientôt une nouvelle qui le fera périr; il retournera dans son pays, et il périra par le glaive* (XIX, 7). Les parlementaires étaient retournés auprès de Sennakhérib qui avait quitté Lakhich et qui assiégeait Libna, pour lui rendre compte de leur mission. Là le roi d'Assyrie apprit que le roi d'Ethiopie Tarhaka marchait contre lui, et il se prépara à le combattre, après avoir renouvelé par lettres ses menaces à Ezéchias. Isaïe prophétisa de nouveau, et prédit que le roi d'Assyrie n'entrerait pas dans Jérusalem, qu'il n'y lancerait pas une flèche, qu'il ne se présenterait pas devant elle avec un bouclier, et qu'il ne dresserait pas de remparts contre elle. Alors commença la campagne de Sennakhérib contre l'Egypte, et ce fut à ce moment même qu'Ezéchias tomba dangereusement malade, que l'Eternel lui accorda sa guérison et lui annonça, toujours par la voix d'Isaïe, qu'il vivrait quinze ans de plus, et qu'il serait sauvé avec sa capitale de la puissance assyrienne.

Tout ceci se passa sûrement en 713, c'est-à-dire dans l'espace de quelques mois. Combien de temps dura l'expédition contre Tarrhaka? Nous l'ignorons, mais à coup sûr, elle dut prendre un peu de temps. L'Ecriture ne dit pas en quel lieu périt l'armée de Sennakhérib, et de plus Hérodote et Josèphe nous ont conservé des documents contradictoires sur ce fait.

Les prêtres égyptiens racontèrent à Hérodote (liv. II, c. 141) que Sethos, prêtre de Vulcain, était roi d'Egypte, lorsque Sennakhérib, roi des Arabes et des Assyriens, vint fondre sur ses Etats. Ses soldats l'abandonnèrent, il implora la protection de son Dieu, qui lui promit en songe de le secourir. Rassemblant en hâte une armée composée de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple, le roi d'Egypte vint camper devant Peluse, qui est la clef de l'Egypte, en face de l'ennemi. Là, Vulcain envoya dans le camp des Assyriens une innombrable multitude de rats qui rongèrent en un moment carquois,

Digitized by Google

arcs et courroies de boucliers, de telle sorte que le lendemain l'armée assyrienne, se trouvant désarmée, fut obligée de prendre la fuite. Presque tous les soldats périrent dans la retraite.

Suivant ce récit, ce serait en Egypte et devant Peluse que se passa le fait, quel qu'il soit, qui força Sennakhérib de se retirer.

Dans tous les cas, il faut en conclure avec Larcher, traducteur d'Hérodote, que Peluse n'est pas autre chose que la Libna de l'Ecriture.

Nous verrons un peu plus loin que Josèphe, d'après Bérose, place cette effroyable scène de mort sous les murs de Jérusalem. Nous reviendrons sur ce fait important.

Si Sennakhérib n'était encore qu'à Peluse, c'est-à-dire qu'au début de sa campagne contre l'Egypte, la destruction miraculeuse de son armée a pu avoir lieu en 713, ou plus probablement en 712, pour ne pas trop resserrer les événements. Sennakhérib, de retour à Ninive, y périt très-peu de temps après ; c'est donc en 712 qu'il est mort assassiné, et qu'Asar-hadoun est monté sur le trône de Ninive. Nous utiliserons cette date plus loin. Revenons à Mérodach-Baladan.

Nous venons de voir que l'Ecriture fixe à 713 son ambassade vers Ezéchias. Passons aux écrivains profanes.

Josèphe (*Ant. Jud.*, X, XI) se contente de dire qu'un roi de Babylone, nommé Baladas, envoya des ambassadeurs à Ezéchias, pour l'engager à conclure avec lui un traité d'amitié et de société ; et il ajoute simplement au paragraphe 2 du même chapitre, que Bérose parle de ce Baladas.

Le *Canon* de Ptolémée nous donne pour prédécesseur d'Arkéan, un roi nommé Μαρδοκέμπαδος (Ms. de Paris), Μαρδοκίμπαδος ou Μαρδοκεμπάδοκος (*Mardokempados ou Mardokempadocos*, GEORGES LE SYNCELLE). Ce prince a occupé le trône de Babylone pendant douze ans, c'est-à-dire de 721 à 709. Il est donc évident que le Mardokempad de Ptolémée est le même personnage que le Mérodakh-Baladan de l'Ecriture.

Nous avons discuté dès le début de ce mémoire les éclipses de lune, qui fixent nettement deux années du règne de Mérodakh Baladan ; il est donc inutile d'y revenir ici, autrement que pour rappeler que rien n'est plus précis que les limites de ce règne.

Quant au nom réel de ce prince, l'Ecriture nous offre deux variantes. Bérodakh-Baladan et Mérodakh-Baladan, entre lesquelles il n'est pas permis d'hésiter, la seconde étant évidemment la seule correcte, puisque nous savons d'autre part que Mérodakh est le nom d'une divinité assyrienne.

On s'accorde à penser que le nom de *Baladan* signifie *Bêl est son maître*. En ce cas, ce nom doit se prononcer *Bêl-adon*. Nous écrirons donc ce nom avec l'orthographe *Bêladon*. L'Ecriture nous apprend que le père de ce prince se nommait Bêl-adon comme lui ; nous en parlerons plus loin

ART. VIII. — *Règne de Sennakhérib à Ninive. — Extraits de l'Ecriture, — de Josèphe, — de Bérose, — de Moyse de Khorène. — Il meurt en 712. — Son véritable nom est San-khérib.*

Passons maintenant à un règne important, celui de Sennakhérib. Nous avons rapporté plus haut tous les passages de l'Ecriture sainte qui parlent de son assassinat. Complétons l'ensemble des textes sacrés relatifs à l'histoire de ce prince.

Nous lisons dans le *IIe livre des Rois* (XVIII, 13) : *L'an 14 du règne d'Ezéchias, Sennachérib, roi des Assyriens, attaqua toutes les villes fortifiées de Juda, et s'en empara.*

Ce fut alors qu'Ezéchias fut, ainsi que nous l'avons dit, astreint à payer un tribut énorme au roi d'Assyrie. Ou les villes assiégées ouvrirent leurs portes au conquérant sans coup férir, ou la campagne dut être assez longue, puisque toutes les places fortes du royaume de Juda furent prises successivement. De ces deux hypothèses, nous avons déjà, par des appréciations de temps, reconnu que la première seule était admissible. Comme nous avons discuté et coordonné tous les documents tirés de l'Ecriture sainte et relatifs à cette expédition de Sennakhérib, il n'y a plus lieu d'y revenir ici.

Les *Chroniques* (II, XXXII) nous racontent les mêmes faits en termes un peu plus précis que ceux du *IIe Livre des Rois*, en ce qui concerne certaines circonstances ; ainsi nous lisons (V, 1) : *Sennakhérib, roi des Assyriens, vint, et étant entré en Judée, il assiégea les villes fortifiées dans le dessein de s'en emparer... A la suite de ces faits, Sennakhérib, roi des Assyriens, envoya ses serviteurs à Jérusalem ; car lui-même avec toute son armée assiégeait Lachis*, etc.

Le roi d'Assyrie était donc bien arrêté par un siége en règle, et non simplement campé en vue de la place de Lachis.

J'ai tiré plus haut du récit des *Chroniques* tout le parti que j'avais à en tirer pour l'histoire de Sennakhérib.

La narration d'*Isaïe* a également été passée en revue.

Il ne me reste donc plus qu'à extraire du *Livre de Tobie* tout ce qui a trait au roi Sennakhérib. Nous y lisons (c. I) :

2. *Tobie, ayant été emmené en captivité, sous Salmanassar, roi d'Assyrie, n'abandonna pas pour cela la voie de la vérité pendant la captivité qu'il eut à subir.* — 18. *Après un long espace de temps, le roi Salmanassar étant mort, Sennakhérib, son fils, régna à sa place, et avait une grande haine pour les fils d'Israël.* — 21. *Enfin, lorsque le roi Sennakhérib fut de retour, fuyant de la Judée, à cause de la plaie dont Dieu le frappa pour ses blasphèmes, dans sa colère il fit périr un grand nombre des fils d'Israël, et Tobie ensevelissait leurs corps.*

Instruit de ce fait, Sennakhérib donna l'ordre de mettre Tobie à mort, mais celui-ci s'enfuit de Ninive et se cacha si bien qu'il sut se soustraire au supplice qui lui était réservé. Sa crainte ne fut pas de longue durée ; car, est-il dit au v. 25 : *Après quarante-cinq jours, les fils du roi tuèrent leur père ; et Tobie retourna dans sa maison, et toute sa famille lui fut rendue.*

Digitized by Google

Nous voilà bien fixés sur le temps que Sennakhérib passa dans sa capitale, depuis son retour après la catastrophe de Peluse.

Le quarante-cinquième jour il tomba sous le poignard de ses propres fils, et ce tragique événement mit fin à la persécution des Juifs, puisqu'il fut permis à Tobie de quitter son refuge et de rentrer dans ses foyers domestiques. C'est donc en 712 que Sennakhérib est mort, et que son fils Asar-Hadoun a pris la couronne, après l'expulsion de ses deux frères aînés Adramélech et Saratzer.

Le verset 18 que nous avons transcrit plus haut, exclut-il l'existence d'un règne intermédiaire à placer entre celui de Salmanassar et celui de Sennakhérib? Je ne le pense pas.

Le texte sacré se contente de dire que longtemps après la mort de Salmanassar, le trône d'Assyrie était occupé par son fils Sennakhérib. Rien donc n'empêche d'admettre que Sennakhérib n'ait pas été le successeur immédiat de Salmanassar, et qu'il ait eu pour prédécesseur sur le trône paternel un frère aîné du nom de Sargoun. Cette hypothèse, que rien, absolument rien ne contrarie, a tout au moins l'avantage de rendre toute sa valeur au précieux passage d'Isaïe dans lequel se trouve mentionnée l'expédition d'Aschdod, ordonnée par Sar-goun et conduite par Tartan.

Passons actuellement à l'appréciation des faits consignés par l'historien Josèphe.

Cet écrivain (liv. X, ch. I) raconte tous les faits que nous avons vu consignés dans le *IIe Livre des Rois* et dans Isaïe, seulement il pense qu'une fois le tribut de 300 talents d'argent, et de 30 talents d'or imposé à Ezéchias et promis par celui-ci, le roi d'Assyrie se mit aussitôt en campagne pour aller combattre les Egyptiens et les Ethiopiens, laissant sous le commandement de (Ραψάκης) Rabsacès et de deux autres chefs nommés Tharata et Anacharis (Θαράτα et Ἀνάχαρις), une puissante armée destinée à ruiner la puissance judaïque (n° 2). Ezéchias, toujours au dire de Josèphe, fit supplier Isaïe d'intervenir par ses prières auprès de l'Eternel, et le prophète prédit la délivrance de Jérusalem et la mort violente de Sennakhérib.

Vient ensuite le récit très-exact de l'entrevue des envoyés Assyriens et des parlementaires juifs; seulement Josèphe ajoute de son cru qu'Isaïe prédit encore cette fois que le roi d'Assyrie périrait par le fer à son retour dans son pays. Nous avons vu que la seconde prophétie d'Isaïe ne contient aucun indice de cette mort violente prédite par lui la première fois, et qu'il rassure seulement Ezéchias sur les événements futurs.

Le paragraphe 4 de ce Ier chapitre du livre X de Josèphe, est extrêmement important. Il commence par raconter les circonstances qui accompagnèrent l'arrivée de la lettre de menaces adressée par Sennakhérib à Ezéchias, puis il ajoute : que peu de temps après, le roi d'Assyrie dont l'incursion sur la terre d'Egypte avait eu un mauvais résultat, retourna dans son pays ἄπρακτος, *sans avoir rien fait*

Josèphe fait connaître la cause de ce prompt retour. Sennakhérib, dit-il, avait employé beaucoup de temps au siége de Peluse; il en était venu néanmoins à parfaire les ouvrages à l'aide desquels il pouvait tenter l'assaut, lorsqu'il apprit que le roi d'Ethiopie Tharsicès (Θαρσίκης), à la tête d'une grande armée, accourait au secours des Egyptiens, avec le dessein de traverser le désert et d'envahir ainsi le territoire assyrien. Sennakhérib effrayé, s'empressa de lever le siége et de dégager Peluse.

Josèphe mentionne ensuite le récit d'Hérodote que nous avons nous-même rapporté plus haut; mais il oppose à ce récit invraisemblable celui de Bérose qui, après avoir raconté que Sennakhérib, roi d'Assyrie, fit la guerre à toute l'Asie et à l'Egypte, dit qu'au retour de son expédition en Egypte, il retrouva devant Jérusalem l'armée qu'il avait confiée à Rabsacès, en proie à une maladie pestilentielle tellement violente que la première nuit du siége, 185,000 périrent, officiers et soldats. Eperdu de douleur et d'épouvante Sennakhérib s'enfuit avec le reste de son armée et rentra en toute hâte à Ninive.

Il y était depuis peu de temps, lorsqu'il périt victime d'un complot tramé par ses deux fils aînés Adramelech et Saratzer. Il fut enterré dans le temple nommé Ἀράτκα. Les deux princes parricides chassés par la nation indignée de leur crime, se réfugièrent en Arménie, et Asarachoddas (Ἀσσαραχόδδας) succéda sur le trône à Sennakhérib.

Au chapitre suivant (III), Josèphe rapporte que par suite de toutes les terreurs dont il avait été accablé coup sur coup, Ezéchias tomba dangereusement malade presque aussitôt après la retraite de l'armée assyrienne, et qu'Isaïe lui prédit sa guérison miraculeuse.

Ici Josèphe, s'il avait sous les yeux le livre d'Isaïe, prouve une fois de plus qu'il ne l'entendait pas. Nous avons vu, en effet, que sa guérison fut annoncée à Ezéchias en même temps que la délivrance des Assyriens. La maladie du roi fut donc forcément antérieure à la retraite de Sennakhérib.

Très-probablement d'ailleurs, la peste qui ravagea l'armée assyrienne sévit aussi dans Jérusalem, et le roi Ezéchias lui-même put en être atteint. A juger de la cause par les effets, on est tenté de croire que cette maladie effroyable qui tua tant de monde en une seule nuit, ne fut pas autre chose qu'une invasion du *choléra asiatique* (60).

Nous ferons remarquer une fois de plus l'incorrection évidente avec laquelle les noms propres des chefs assyriens nous ont été transmis par Josèphe. Son *Rabsacès* (Ῥαβσακής) n'est autre chose que le chef des Saks, רב שקה de l'Ecriture; Θαράτα et Ἀνάχαρις sont tout aussi certainement *Tartan* et le *Rab-saris*, ou chef des eunuques.

Moïse de Khorène ne parle qu'une fois de Sennakhérib (Liv. I, ch. XXIII). Voici ce qu'il en

(60) Il est bon de remarquer que quel que fût le moyen employé par Jéhovah pour sauver son peuple et détruire ses ennemis, cette délivrance prédite à l'avance par Isaïe, ne fut pas moins miraculeuse.

Digitized by Google

dit : « En effet, quatre-vingts ans, plus ou moins, avant le règne de Nabuchodonosor, vivait *Sennecherim*, roi d'Assyrie ; Sennecherim qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, prince des Juifs. Ayant tué leur père, les fils de Sennecherim, Atramèle et Sannassar vinrent se réfugier chez nous. » (Trad. de M. Levaillant de Florival.)

De 713 ou 712 à 607, première année de Nabou-cadr-atzer, il y a 105 ans ; les mots 80 ans, *plus ou moins*, dont s'est servi Moïse de Khorène, pour donner l'intervalle entre Sennachérib et Nabou-cadr-atzer, étaient donc largement nécessaires.

Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* admettent que Sennakhérib est le même prince que le Sargoun d'Isaïe, qu'il eut guerre avec Ezéchias en 710, et avec Tarhaka, roi d'Ethiopie, accouru au secours des Juifs. Ils ajoutent que Sennakhérib ravagea l'Egypte pendant trois ans. De tous ces faits, il n'y en a pas un qui doive subsister en tant que fait chronologique.

Ainsi Sennakhérib n'est pas Sargoun ; c'est en 713 que la guerre entre Ezéchias et contre Tarhaka a commencé ; et c'est en 712 que Sennakhérib a péri.

Tout ceci découle forcément de l'étude des saintes Ecritures, et nous ne pouvons deviner où les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont puisé les renseignements si positifs qu'ils donnent sur Sennakhérib.

Gesenius, dans son *Lexique*, présente, au nom de *Sennakhérib*, quelques détails chronologiques, qui ne nous paraissent pas admissibles. Ainsi après avoir parlé de la perte de son armée, il dit : « Il retourna dans sa patrie, où ensuite (l'an 969) il fut tué par ses deux fils dans le temple de Nisroch. »

Le témoignage d'un fragment retrouvé de Bérose, est invoqué en faveur de cette assertion, et il résulterait de ce fragment que Sennakhérib a survécu même longtemps à Mérodakh-bêl-adon. Rien que cela me ferait révoquer en doute l'authenticité du fragment en question. Le *Livre de Tobie* est suffisamment explicite, j'imagine, quand il dit que Sennakhérib fut assassiné par ses fils quarante-cinq jours après son retour à Ninive ; et tous les fragments possibles de Bérose, apocryphes ou non, ne prévaudront pas, pour moi du moins, contre le témoignage de l'Ecriture.

Beaucoup de savants se sont occupés de l'étymologie du nom de Sennakhérib, et voici celle à laquelle Gesenius s'était arrêté en dernier lieu : « Sur l'étymologie de ce nom, Bohlen (*Obs. mss.*) après avoir abandonné sa première opinion (*Symb.* 26), émet une opinion très-plausible. Il pense qu'en sanscrit ce nom doit être écrit *Sendgrib*, c'est-à-dire *vainqueur des armées*, ce qui répond au néo-persan. Le radical sanscrit *gribhati* signifie bien *saisir*, *empoigner*, mais *vaincre*, je ne le pense pas. Le composé *sendgribh* signifierait donc proprement *celui qui saisit les armées*. Je doute fort que ce soit là le nom du roi assyrien. Ce nom qu'Hérodote écrit Σεναχήριβος, se trouve dans l'Ecriture sainte sous la forme *San-khérib* ; enfin, Josèphe écrit ce nom סנחריב, Σανάχαριβος. Nous n'hésitons pas à adopter la forme que nous donne la Bible ; c'est-à-dire *San-khérib* ou *Sen-khérib*, en voyant dans le mot *San* ou *Sen* le véritable nom propre du prince en question, le mot חריב, *Khérib*, n'étant qu'un surnom provenant du radical חרב, *il est désolé*, *dévasté*, transitif il *extermina*, d'où la forme החריב, *il dépeupla*, *dévasta*. A notre avis donc, le nom de *San-khérib* signifiait *San le dévastateur*. C'est quelque chose comme le surnom donné près de douze cents ans plus tard au roi des Huns. Quant au nom *San*, peut-être était-il dans la langue usuelle muni d'une prise de son prosthétique, ce qui produisait alors un nom tel que *Asan* : Mais c'est là une simple hypothèse sur laquelle il ne serait pas prudent de s'arrêter plus de temps qu'elle ne le mérite. Quoi qu'il en soit, nous le répétons, nous nous en tiendrons à l'orthographe *San-khérib*.

Règne de Salmanassar à Ninive. — Détails fournis par l'Ecriture, — par Josèphe, — et par Ménandre. — Il règne de 728 jusqu'à 718.

Nous avons dit plus haut tout ce qu'il y avait à dire du roi d'Assyrie Sargoun ; nous n'avons donc pas à y revenir ici, et nous pouvons passer immédiatement au règne de *Salmanassar*.

Cherchons dans l'Ecriture sainte les passages qui le concernent. Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (ch. XVII) : — 1. *En la douzième année d'Achas, roi de Juda, Osée* (הושע), *fils d'Ela, régna sur Israël, à Samarie, pendant neuf ans.* — 3. *Salmanassar, roi des Assyriens, monta contre lui, et Osée fut asservi à Salmanassar, roi des Assyriens, et il lui envoyait des tributs.*

Le roi d'Israël, comme le fit plus tard le roi de Juda, crut s'affranchir de la domination assyrienne en se jetant dans les bras du roi d'Egypte, Soua (סוא, Sabacon, roi d'Ethiopie). Il cessa de payer le tribut, et la guerre éclata, guerre dans laquelle Osée fut fait prisonnier et chargé de fers (v. 4).

5. *Salmanassar ravagea toute la terre, et, montant à Samarie, il l'assiégea pendant trois ans. — Or, en la neuvième année d'Osée, le roi des Assyriens prit Samarie, et transféra les Israélites chez les Assyriens*, etc.

Au chapitre XVIII nous lisons encore :

9. *En la quatrième année du roi Ezéchias, qui était la septième année d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanassar, roi des Assyriens, vint à Samarie, l'assiégea*, — 10. *et la prit. C'est après trois ans, en la sixième année du roi Ezéchias, c'est-à-dire la neuvième année d'Osée, roi d'Israël, que Samarie fut prise.*

Nous n'avons pas d'autres passages de l'Ecriture concernant Salmanassar, car c'est à tort, nous le croyons du moins, qu'on a cru retrouver le même personnage désigné dans le verset 14 du ch. X d'Osée (ושד שלמן בית ארבאל כשד שלמן בית ארבאל) : *Et toutes les forteresses seront dévastées comme Schalman a détruit Beith-arbel.*

Nous n'avons donc à discuter que les dates renfermées dans le passage que je viens d'extraire du *Livre des Rois*.

Achaz, roi de Juda, a régné de 742 à 727

Digitized by Google

La douzième année de son règne tombe en 730; c'est là la première année du règne d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël; celui-ci a régné neuf ans; donc il est resté sur le trône de 730 à 721. C'est contre lui que Salmanassar, roi d'Assyrie, se mit en campagne; Osée fut obligé de reconnaître la suprématie assyrienne et de payer un tribut annuel à Salmanassar. Comptant sur l'assistance du roi Sevek ou Sabakon, il refusa bientôt de payer, et la guerre éclata. Osée fut fait prisonnier et Samarie sa capitale fut assiégée par le vainqueur. Le siége dura trois ans. Dans la neuvième année d'Osée, c'est-à-dire en 721, Samarie succomba, et ses habitants furent transportés en Assyrie.

Le chapitre suivant (v. 9) place le commencement du siége de Samarie à la septième année du règne d'Osée, quatrième du règne d'Ezechias.

Ezéchias ayant régné de 727 à 698, la cinquième année de son règne a pu commencer en 723; la septième d'Osée est également 723; c'est donc bien de 723 qu'il s'agit. D'un autre côté le rapprochement de la date 723, à laquelle le siége de Samarie a commencé et de la date 721, à laquelle cette ville a été prise, prouve que les trois années de siége signalées par l'Ecriture, n'ont pas été accomplies, et qu'on a compté trois années, parce que la troisième année a été simplement entamée.

Comme vérification surabondante, nous ferons remarquer que la date de la prise de Samarie fixée par le v. 10 du ch. XVII, à l'année sixième d'Ezéchias, neuvième d'Osée, se trouve encore reportée à 721. Tous les renseignements chronologiques fournis par l'Ecriture concordent donc à merveille pour fixer les dates que nous venons d'établir.

Nous nous permettrons néanmoins quelques constatations de plus à propos des dates relatives à Ezéchias, roi de Juda.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois*, ch. XVIII): — 1. *Dans la troisième année d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Ezéchias, fils d'Akhas, roi de Juda, devint roi.* — 2. *Il était âgé de vingt-cinq ans quand il devint roi, et il régna vingt-neuf ans à Jérusalem.* — 3. *Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce que son père David avait fait.* — 7. *L'Eternel fut avec lui: partout où il allait, il prospérait; il se révolta contre le roi d'Aschour, et ne lui fut point assujetti.*

D'un autre côté, nous lisons dans le même livre (XVI, 2): *Achaz était âgé de vingt ans quand il devint roi, et il régna seize ans à Jérusalem.*

Le *IIe Livre des Chroniques* dit de même (XXIX, 1): Qu'*Ezéchias devint roi à 25 ans et régna vingt-neuf ans, et qu'Achaz, âgé de vingt ans quand il devint roi, régna seize ans.*

Ces chiffres, si exactement répétés de part et d'autre, semblent bien authentiques; et cependant voyons ce qu'ils impliquent.

Ezéchias avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Achaz, son père, en avait vingt à son avénement, et il a régné seize ans. Il est donc mort à trente-six ans; et puisque son fils Ezéchias avait vingt-cinq ans lorsqu'il lui succéda, Achaz avait eu ce fils à 16 ans. Ceci nous paraît bien difficile à admettre, et nous sommes forcés de convenir une fois de plus que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le verset 1 du chap. XVIII du *IIe Livre des Rois*, dont nous avons rappelé plus haut la teneur, identifie la 3e année d'Osée avec la 1re d'Ezéchias, et cette identification est parfaitement juste puisqu'Osée est monté sur le trône en 730, et Ezéchias en 727.

Jusqu'ici nous n'avons pu préciser que l'année dans laquelle Salmanassar reprit la campagne contre Osée après la tentative d'affranchissement de celui-ci. Nous n'avons pas mieux pu désigner l'époque à laquelle Salmanassar vint pour la première fois sur les terres d'Israël, et réussit à imposer un tribut à Osée. Nous allons essayer tout au moins de rétrécir les limites du temps dans lequel ces événements se sont accomplis

Nous lisons dans le *IIe Livre des Chroniques* (ch. XXIX, XXX, XXXI) les détails du rétablissement du culte de Jéhovah, ordonné par Ezéchias dès le jour de son avénement. Le temple fut purifié; le corps des cohenim et des lévites rentra en fonctions et la célébration de la pâque qui ne put avoir lieu au 1er mois du règne d'Ezéchias, parce que le concours des fidèles à Jérusalem ne paraissait pas suffisant, non plus que le nombre des cohenim et des lévites en fonctions, fut remise au 2e mois.

C'est donc en 727 que cette pâque fut célébrée si solennellement. Ezéchias y avait fait convier par de nombreux messagers tout le peuple d'Israël. Il les rappelait au culte du vrai Dieu, leur affirmant que c'était le seul moyen de détourner la colère de Jéhovah et d'obtenir de sa toute-puissance le retour parmi eux de tous ceux qui étaient en captivité en Assyrie. *Jéhovah*, leur disait-il, *reviendra vers le reste, qui parmi vous a échappé de la main des rois d'Aschour* (מכף מל כי אשור) (XXX, 6). Ceci nous donne à penser que l'expédition de Salmanassar avait eu lieu déjà en 727. En effet le pluriel *les rois* implique à ce qu'il semble les invasions de deux rois au moins, et l'Ecriture ne nous mentionne que Theglath-phalasar et Salmanassar; ainsi, très-probablement, dès la 1re année de son règne, Osée fut soumis au tribut que lui imposa, les armes à la main, le roi d'Assyrie.

De plus, dès cette première invasion, des captifs, en assez grand nombre, furent emmenés en Assyrie.

L'appel d'Ezéchias fut peu écouté par les Israélites. Les tribus d'Issachar, de Manassé et de Zabulon étant seules venues à Jérusalem pour la célébration de la Pâque, tous les autres sujets d'Osée renvoyèrent avec des railleries les messagers du roi de Juda. Il est donc probable qu'à cette époque les Israélites s'étaient pliés au joug assyrien et si bien qu'ils avaient abandonné le culte de leurs pères.

Passons maintenant aux renseignements que nous fournit le livre de Josèphe.

Nous lisons au livre IX, ch. XIII, que Salmanassar, roi d'Assyrie, marcha contre Osée,

Digitized by Google

roi d'Israël, qu'il le défit en bataille rangée, le soumit et le rendit tributaire.

La 4e année du règne d'Osée, dit Josèphe, commença le règne d'Ezéchias. Nous avons cité un verset de l'Ecriture sainte, qui place la 1re année d'Ezéchias en coïncidence avec la troisième d'Osée. Ici donc Josèphe a commis une légère erreur d'une année. L'historien juif raconte ensuite la célébration de la Pâque solennelle qui eut lieu à Jérusalem par la volonté d'Ezéchias, lequel, dès qu'il fut sur le trône, songea à rétablir dans tout son éclat le culte de Jéhovah. S'il faut en croire Josèphe, les envoyés d'Ezéchias en Israël furent non-seulement reçus avec irrévérence, mais encore mis à mort ! Le roi d'Assyrie, ajoute Josèphe (ch. XIII, n° 3), envoya auprès d'Ezéchias des ambassadeurs pour le sommer de lui payer le tribut annuel que lui payait son père, s'il ne voulait voir renverser sa puissance. Mais Ezéchias, soutenu par les paroles du prophète Isaïe, ne se laissa pas intimider par les menaces du roi d'Assyrie.

Ce roi ne peut être évidemment que Salmanassar, puisque la 1re expédition de Salmanassar contre Osée est certainement antérieure à l'avénement d'Ezéchias. L'injonction du roi d'Assyrie dut être portée à Ezéchias dans l'année même de son avénement, c'est-à-dire en 727 ou 726.

Josèphe (ch. XIV), poursuivant son récit, dit que Salmanassar, instruit des projets d'alliance contre lui, du roi d'Israël avec Soa (Σωσις), roi d'Egypte, fit marcher ses troupes contre Samarie, dans la 7e année du règne d'Osée. L'entrée de cette ville lui ayant été refusée, il en fit le siége, et réussit à s'en rendre maître dans la 9e année du règne d'Osée, 7e du règne d'Ezéchias, roi de Jérusalem. Ainsi finit le royaume d'Israël, dont la population fut transportée en Médie et en Perse. Le roi Osée fut emmené vivant parmi les captifs. La 7e année du règne d'Osée est bien 723. La 9e, par conséquent, est 721, et cette 9e année se trouve désignée comme la 7e d'Ezéchias. Ezéchias ayant commencé à régner en 727, la 7e année de son règne a commencé six ans plus tard, c'est-à-dire encore en 721. Tous les chiffres déduits de l'Ecriture sainte et de Josèphe sont donc parfaitement d'accord.

Nous devons à Josèphe (ch. XIV, n° 2) quelques renseignements historiques, que nous ne trouvons que dans son livre.

« Le roi d'Assyrie, dit-il, fit une invasion armée dans toute la Syrie et en Phénicie ; aussi son nom se trouve-t-il inscrit dans les *Archives tyriennes*, à cause de l'expédition qu'il fit contre Tyr, lorsque Eloulacos régnait dans cette ville. »

Josèphe cite ensuite un passage de Ménandre, auteur d'*Annales* et traducteur des *Archives tyriennes*, qui dit : « qu'Eloulacos, nommé Pyas, par les Tyriens, régna trente-six ans. Les Kittâiens ayant essayé de se soustraire à la domination tyrienne, Eloklaïos envoya contre eux une flotte qui les fit rentrer dans le devoir. Alors le roi d'Assyrie marcha à son tour contre eux et contre toute la Phénicie. En peu de temps il eut conclu la paix avec toutes les populations phéniciennes, et il se retira. Dans cette circonstance, Sidon, Aceo, Tyr l'ancienne, et nombre d'autres villes se rendirent au roi d'Assyrie ; mais les Tyriens ayant refusé de se soumettre à lui, il leur déclara de nouveau la guerre, en s'aidant d'une flotte de 60 vaisseaux, et 800 rameurs tout équipés qui lui avaient été donnés par les Phéniciens.

« La flotte tyrienne, forte seulement de 12 navires, alla au-devant de la flotte assyrienne qu'elle détruisit presque entièrement. Cette bataille navale fit grand honneur aux marins tyriens. Revenant encore une fois à la charge, le roi d'Assyrie fit garder et couper les cours d'eau et les aqueducs qui conduisaient dans la ville l'eau potable nécessaire aux Tyriens. Ceux-ci furent réduits à creuser des puits dont ils burent l'eau pendant cinq années. Tels sont les renseignements que les *Annales tyriennes* fournissent sur le compte de Salmanassar.

Il ne nous reste plus qu'à rechercher la véritable forme du nom de Salmanassar.

La version grecque de Tobie écrit ce nom *Enemessar*, tandis que la Vulgate et la version syriaque sont d'accord pour écrire *Salmanasar*. Le texte hébraïque écrit שלמנסר ; nous conserverons donc l'orthographe de *Salman-asar*.

On trouve dans les Lexiques ce nom rendu par les mots *verecundus erga ignem* (dévot envers le feu). Mais nous adopterions difficilement cette version. Nous croyons donc que *Salman* était le véritable nom du monarque assyrien, dont le titre royal était אסר, le *sar*, le *roi* ; d'où il résulte que son nom conservé par l'Ecriture, signifiait *Salman le roi*.

Nous avons mentionné déjà un passage de l'Ecriture (*Osée*, x, 14), où il est question de la défaite subie à Arbèle, par un personnage assyrien nommé *Salman*, et dans lequel les commentateurs ont cru retrouver notre *Salman-asar*. Nous ne croyons pas cette identification permise ; rien d'ailleurs ne saurait la suggérer que la ressemblance du nom *Salman* avec le nom de *Salman-asar* ; et l'omission du titre *asar*, ne nous semble pas un fait qu'il soit possible de considérer comme sans importance : nous verrons d'ailleurs plus tard quel peut être ce *Salman* du *Livre d'Osée*.

Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* rapportent à l'année 720 l'association d'Osée et de *Soua* (Sevek). Ils fixent de plus la mort de Salmanasar à 712. Toute la discussion qui précède réfute suffisamment cette opinion qui ne nous paraît pas soutenable en face de tous les passages que nous avons extraits de l'Ecriture sainte.

Règne des rois de Babylone. — Iloulaïos règne cinq ans, de 726 *à* 721. — *Khinzer et Por, cinq ans, entre* 731 *et* 726. — *Nabios deux ans, de* 733 *à* 731. — *Temps de révolutions.*

Revenons maintenant de Ninive à Babylone.

Nous avons, à l'aide du *Canon* de Ptolémée et des observations d'éclipses de lune, fixé la prmière année du règne de Mérodakh-Béladon à l'année 721.

Digitized by Google

Ce prince était fils de Bêl-adon, comme nous l'apprend l'Ecriture; c'est là un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, et cependant son prédécesseur immédiat porte dans le *Canon* de Ptolémée, le nom d'Iloulaïos (Ἰουλαῖος, Ms. de Paris et SYNCELLE, Ἰλλουλαιός, variante du SYNCELLE).

Le prédécesseur de Merodakh-Bêladon ne fut donc pas son père. Iloulaïos a régné cinq ans, c'est-à-dire de 726 à 721.

Quelle est la forme véritable du nom de ce prince? Il n'est pas facile de la deviner.

Nous avons vu plus haut qu'un fragment de Ménandre, conservé par Josèphe, donne précisément le même nom à un roi de Tyr. Nous en pouvons conclure que ce nom porté par un prince phénicien devrait, comme tous les noms phéniciens, comporter une signification puisée dans la langue phénicienne ou hébraïque; mais nous renoncerons prudemment à chercher cette signification. Nous nous contenterons d'écrire *Iloulaï*.

Avant Iloulaï ont régné ensemble pendant cinq ans deux princes nommés Khinzer et Por ou Pyr (Κινζηρὸς καὶ Πῶρος, Ms. de Paris et SYNCELLE, Κινζηρὸς καὶ Πύρρος, variante du SYNCELLE). Ces deux princes furent-ils deux frères ou deux associés? Il ne nous est pas possible encore de le décider; mais nous pouvons espérer que les textes originaux assyriens, fournis par les inscriptions cunéiformes, nous l'apprendront un jour.

Quoi qu'il en soit, nous inscrirons entre 731 et 726 deux princes co-régnants appelés Khinzer et Por ou Pyr.

Enfin, avant Khinzer et Por ou Pyr, nous trouvons dans le *Canon* de Ptolémée un souverain nommé Nabios ou Nadios (Νάδιος, SYNCELLE, Νάδιος, Ms. de Paris), auquel reviennent deux années de règne seulement. Dans le Syncelle, ce chiffre n'est pas fixé d'une manière absolue, car le règne de Nabios est porté à deux ans, puis à huit ans. Comme nous ne pouvons nous écarter de la copie du manuscrit de Paris, nous sommes assurés que le règne de ce prince a duré deux ans.

Quant à son nom, nous ne pouvons que proposer de lui conserver la forme Naδι jusqu'à ce que des faits nouveaux viennent éclaircir la question. Nabi a donc régné de 733 à 731. Avant lui vient immédiatement Nabonassar, chef de la dynastie chaldéenne de Babylone, dont nous nous occuperons un peu plus loin.

Du fait que les règnes de Nabi, de Khinzer, de Pyr et d'Iloulaï, ont pris ensemble douze ans seulement, on peut conclure que ces règnes n'ont pas été exempts de traverses. Il n'est guère possible que quatre souverains se soient succédé en douze ans, sans que des révolutions aient renversé les uns pour exalter les autres. Si nous ajoutons à cette considération cette autre considération que Mérodakh-Bêladon était fils de Bêladon, et que celui-ci n'est très-probablement, ainsi que nous le verrons, que Nabonassar, nous serons conduits à penser qu'à la mort de Nabonassar, son fils Mérodakh-Bêladon fut écarté pendant douze ans du trône par une dynastie d'usurpateurs composée des quatre princes, Nabi, Khinzer, Pyr et Iloulaï, après l'expulsion desquels il rentra en possession de la couronne qui lui avait été enlevée (61).

Quittons maintenant Babylone pour revenir à Ninive.

Règne des rois de Ninive. — Qui est Teglath-phalasar? — Son invasion en Syrie en 742. — Son nom est Téglat-fala-sar. — Autres rois de Ninive. — Phoul; son expédition en Israël en 770.

Quelques passages de l'Ecriture sainte sont relatifs à un roi d'Assyrie plus ancien que Salmanasar. Les voici :

II Rois, XV, 27 : *Dans la cinquante-deuxième année d'Azarias, roi de Judée, Phacée, fils de Roméliah, devint roi d'Israël à Samarie, vingt ans...* — 29. *Du temps de Phacée, roi d'Israël, Tiglath-Phalasar vint et prit Ayon et Abel-beth-Maacha, Janoé, Kedech, Atsor, Galaad et la Galilée, tout le pays de Nephtali, et il transporta tous les habitants en Assyrie.*

Un peu plus loin (ch. XVI, v. 1) nous lisons encore : — 1. *Dans la dix-septième année de Phacée, fils de Roméliah, Akhaz, fils de Joathan, roi de Judée, commença à régner.* — 5. *Alors Ratzen, roi d'Aran, et Phacée, fils de Roméliah, roi d'Israël, montèrent contre Jérusalem à la guerre; ils assiégèrent Akhaz, mais ils ne purent combattre...* — 7. *Akhaz envoya des messagers à Tiglath-Phalasar, roi d'Assour, pour lui dire : Je suis ton serviteur et ton fils; monte et délivre-moi de la main du roi d'Aram et de la main du roi d'Israël, qui s'élèvent contre moi...* — 8. *Akhaz prit l'argent et l'or qui se trouvait dans la maison de l'Eternel et dans les trésors de la maison royale, et l'envoya au roi d'Assour comme don...* — 9. *Le roi d'Assour y acquiesça et monta à Damas, la prit et en transporta les habitants à Kyr, et fit mourir Ratzen.* — 10. *Le roi Achaz alla au-devant de Tiglath-Phalasar, roi d'Assour, à Damas*, etc., etc.

Dans le *IIe Livre des Chroniques* (ch. XXVIII) nous lisons : — 16. *En ce temps, le roi Akhaz envoya vers les rois d'Assour pour leur demander des secours* (62). — 20. *Thelgath-Phalnasar, roi d'Assour, vint contre lui, le mit dans la gêne et ne l'assista pas* (63). — 21. *Car Akhaz avait dilapidé la maison de*

(61) J'ignore où les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont puisé les renseignements qui leur ont fourni la liste suivante : 733 Nadius, 731 Chinzirus, fils ou frère de Nadius, 728 Porus, 726 Inçée, 721 Mardokem père, très-probablement le Mérodach-Balladan de l'Ecriture : liste dans laquelle Chinzirus et Porus se sont succédé au lieu de régner en même temps.

(62) Ceci est la traduction rigoureuse du texte que voici : אחז על־בלכי אשור לעזר לו בעת ההיא שלח ובלך; la traduction de la Vulgate qui porte *ad regem Assyriorum*, est donc peu correcte. Est-ce le texte original, est-ce la Vulgate qui a tort? Il ne m'appartient pas de le décider.

(63) Voici le texte : ויבא עליו תלגת פלאסר מלך־ אשור ויצר לו ולא חזקי. La Vulgate traduit : *Adduxitque contra eum Thelgath-Phalnasar, regem Assyriorum, qui et afflixit eum, et nullo resistente vastavit.* — Il est, je pense, permis de déclarer qu'il y a là un contre-sens.

Digitized by Google

Jéhovah et la maison du roi et des princes, et en avait donné au roi d'Assour, ce qui ne lui fut d'aucun secours.

Discutons ces passages. Le regne de Phacée, roi d'Israël, commença la cinquante-deuxième d'Azarias, roi de Juda. Azarias ayant régné de 810 à 759, c'est précisément l'année 759 qui est à la fois la cinquante-deuxième et la dernière d'Azarias, et la première de Phacée. Joatham et Phacée sont donc arrivés au trône dans la même année, le premier à Samarie, et le second à Jérusalem.

Le règne d'Akhaz commença dans la dix-septième année de Phacée; nous devons donc placer l'avénement d'Achaz à l'année 743. Lorsque ce prince succéda à son père Joatham, celui-ci était déjà en guerre avec Phacée, roi d'Israël, et avec Ratzen, roi d'Aram ou d'Elam, car nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (xv, 37) : *En ce temps-là, l'Eternel commença à envoyer contre Juda, Ratzen, roi d'Aram, et Phacée, fils de Roméliah.* — 38. *Joatham se coucha avec ses pères, et fut enseveli avec ses pères dans la ville de David, son père, et Akhaz, son fils, régna à sa place.* Akhaz trouva donc son royaume menacé par deux puissances ennemies. Se jeter entre les bras des Assyriens était un moyen sûr de détourner l'orage; il n'hésita pas à provoquer l'intervention armée de Théglat-Phalasar, intervention qu'il paya grassement. Le roi d'Assyrie s'empressa de saisir cette occasion de conquérir le pays d'Aram et la Judée. Il se mit en campagne, prit Damas, capitale du roi Ratzen, qui fut mis à mort, y reçut la soumission d'Akhaz, qui vint en personne lui rendre hommage, et parcourut ensuite, le glaive à la main, toute la Judée, dont une partie de la population fut emmenée en captivité.

Puisque le roi Akhaz trouva la guerre entamée, il dut probablement appeler le roi d'Assyrie à son secours, peu de temps après son accession au trône. Nous pourrions donc fixer à l'année 742 l'entrée en campagne de Théglath-Falasar, la prise de Damas, la mort de Rathzen (64) et la dévastation de la Judée, si nous n'avions pas d'autres renseignements que ceux qui nous sont fournis par l'Ecriture sainte.

Voici maintenant ce que nous trouvons dans Josèphe (*Antiq. Jud.*, IX, XII) : Joatham mourut à quarante et un ans, après en avoir régné seize. Il eut pour successeur son fils Achaz, lequel imita l'exemple des rois d'Israël, et sacrifia aux faux dieux, immolant son propre fils par le feu, suivant la coutume chananéenne. Il fut alors attaqué par Arazès, roi de Damas, et par Phacée, roi des Israélites, qui s'étaient ligués contre lui. Ceux-ci le forcèrent à se retirer dans les murs de Jérusalem, où ils le tinrent longtemps assiégé sans pouvoir s'emparer de la place.

Le roi de Syrie ayant pris Aïlath, ville située sur la mer Rouge, en fit massacrer les habitants, qu'il remplaça par une colonie de Syriens. Puis, après avoir mis à mort une multitude de Juifs dans les places fortes ou dans les campagnes, il s'en retourna à Damas avec un riche butin. Le roi de Jérusalem, à la nouvelle que les Syriens s'étaient retirés, se crut en mesure de faire tête aux forces du roi d'Israël. Il marcha donc contre lui avec son armée, et subit une effroyable défaite; car, dans une seule journée, 120,000 Juifs furent égorgés par les Israélites, dont le chef Zacharias tua de sa propre main Amasias, fils du roi Achaz, dans la bataille. Une foule de prisonniers de tout âge et de tout sexe fut ensuite emmenée à Samarie (n. 2). Ce fut alors qu'Achaz, affaibli par cette défaite, envoya des ambassadeurs au roi d'Assyrie Théglaphalassar (Θεγλαφαλάσσαρος), pour le supplier de contracter avec lui un traité d'alliance offensive et défensive contre les Israélites et les Syriens, en promettant de lui payer une somme considérable. De riches présents étaient portés à l'avance par les ambassadeurs d'Achaz.

Théglath-Falasar s'empressa d'accepter les offres du roi de Juda; il se mit incontinent en campagne, battit les Syriens, prit Damas, et mit à mort le roi de Syrie Arazès. Les habitants de Damas furent transportés dans la Médie supérieure, et une colonie assyrienne occupa leur ville.

Vint ensuite le tour des Israélites, dont le pays fut ravagé. Une multitude de captifs fut également transportée en Assyrie. Alors Achaz dépouilla le temple du Seigneur, il vida le trésor royal, et vint à Damas offrir au vainqueur le prix de son assistance; puis il retourna dans sa capitale, où il continua à servir les dieux des Syriens vaincus. Peu après, il fut lui-même attaqué et battu par l'Assyrien, qui lui imposa son culte. Enfin Achaz mourut à trente-six ans, après un règne de seize années.

Ces faits sont d'accord avec l'Ecriture sainte, où presque tous se trouvent consignés, soit dans les *Rois*, soit dans les *Chroniques*.

Toutefois nous devons faire observer que le siége de Jérusalem fut long, que Ratzen eut le temps de ravager le pays, et de regagner Damas avec son butin. Achaz, se croyant délivré de l'un de ses ennemis, se mit en campagne contre Phacée, et essuya une cruelle défaite.

Ce fut alors seulement qu'il appela Théglath-Falasar. Or tous ces faits n'ont pu s'accomplir, ce me semble, en moins d'une année: c'est donc vers 742, au plus tôt, qu'eut lieu l'invasion du roi d'Assyrie en Syrie et en Israël.

Le chapitre XI de Josèphe contient un passage relatif à la même expédition de Théglath-Falasar, et dont voici la substance.

Le roi d'Assyrie nommé Théglaphalasar, étant entré en campagne contre les Israélites, soumit toute la terre Galadène, le pays au delà du Jourdain, la Galilée, Cydiza et Azora, en emmena les habitants en captivité, et retourna dans son pays.

Evidemment nous avons ici une contre-partie du vers. 29 du chapitre XV du *IIe*

(64) Nous nous bornerons à faire remarquer que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, affirment que Ratzen se soumit volontairement à Théglath-Falasar; ils n'avaient probablement pas lu le v. 9 du ch. XVI du *Livre IIe des Rois*.

Digitized by Google

Livre des Rois; et Josèphe aura parlé une première fois, en s'occupant de Phacée, de l'expédition qu'il raconte encore en s'occupant d'Achaz.

Le nom de souverain de Ninive, dont nous venons de nous occuper, est écrit de trois façons différentes dans les Livres saints : תגלת פלאסר, תלגת פלכסר, פלאסר. Josèphe l'écrit Θεγλαφαλασσαρ ς. C'est donc à la variante dans laquelle se trouve la forme תגלת, Téglath, que nous devons donner la préférence.

Voici ce qu'en dit Cahen (note au vers. 29 du chapitre XV du *IIe Livre des Rois*) : « תגלת פלאסר *Tiglatte-Pelisser* ; au chapitre XVI, vers. 7, ce nom est écrit תגלת פלסר ; *II Chron.* ch. V, vers. 6 et 11; ch. XXVIII, vers. 10, il y a פלנסר. La première partie de ce nom paraît, selon les meilleurs commentateurs, être *Diglath*, le *Tigre*. La seconde partie signifie, d'après Gesenius, qui cite des analogies, *dominateur ;* ainsi *le maître, le dominateur du Tigre.* »

Nous ne saurions admettre l'existence de pareille inversion dans la composition d'un nom propre. Nous aimons mieux regarder le mot *Tiglat* comme le nom du roi, et ne voir qu'un titre ou surnom dans le composé פל, אסר, où entrent les deux mots פל א, *vir admirabilis*, et סר *prince ;* ce qui nous donne le nom significatif, *Tiglat le prince admirable*. Nous adopterons donc l'orthographe définitive, *Tiglat-fala-sar*.

Poursuivons l'étude des passages de l'Ecriture sainte relatifs aux rois de Ninive.

Dans le *IIe Livre des Rois* (ch. XV) nous lisons : — 17. *Dans la trente-neuvième année d'Azarias, roi de Juda, Manahem, fils de Gadi, vint à régner sur Israël (et régna) dix ans à Samarie.* — 18. *Il fit ce qui est mal aux yeux de l'Eternel; il ne se détourna pas des péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël toute sa vie.* — 19. *Foul, roi d'Assyrie, vint contre le pays, et Manahem donna à Foul* 1000 *kikars d'argent pour que ses mains fussent avec lui pour l'affermissement de la royauté en sa main.* — 20... *Le roi d'Assour s'en retourna, et ne s'arrêta point au pays.*

La trente-neuvième année d'Azarias tombant en 771, Manahem a régné de 771 à 761. Malheureusement rien ne précise dans ce précieux passage l'année de Manahem dans laquelle eut lieu l'expédition de Foul. Seulement nous devons faire observer que Manahem demande au roi d'Assyrie d'affermir son autorité royale, et cette demande, par sa nature même, prouve qu'elle dut être faite au commencement du règne de Manahem. D'ailleurs l'accession de celui-ci au trône avait été précédée de deux règnes fort courts; celui de Sellum, d'un mois; celui de Zacharie, de six mois; et ces deux règnes avaient été eux-mêmes précédés d'un interrègne de douze ans. Le trône d'Israël était donc bien ébranlé lorsque Manahem vint s'y asseoir, et les révolutions successives dont le pays venait d'être coup sur coup le théâtre, avaient dû tout naturellement éveiller dans la pensée du roi d'Assyrie l'envie de s'emparer du pays d'Israël. Il y a donc quelque raison d'admettre que l'expédition de Foul eut lieu vers 770 (65).

Voici comment Josèphe expose le même fait (liv. IX, ch. XI).

Il raconte d'abord comment Manahem mit à mort Sellum, meurtrier et successeur d'Azarias. Manahem, chef de l'armée, était à Tharsa à l'époque de cet attentat. Il marcha sur-le-champ sur Samarie avec toutes ses troupes, défit l'armée de Sellum, qui périt lui-même dans le combat. Il prit alors la couronne, et après s'être fait reconnaître roi d'Israël, il marcha sur Thapsa. Mais cette ville lui ferma ses portes, et Manahem, pour se venger de cet affront, se mit à ravager tout le pays par le fer et par le feu : en même temps il assiégea Thapsa, dont il se rendit maître, et dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Une pareille barbarie eût été impardonnable envers des ennemis; mais envers des compatriotes, elle est abominable. Manahem, ayant signalé de la sorte le début de son règne, resta dix ans sur le trône, donnant tous les exemples de la perversité et de la cruauté.

Foul, roi des Assyriens, lui ayant déclaré la guerre, il n'osa pas le recevoir les armes à la main, et se débarrassa de l'ennemi en lui faisant compter pour prix de sa retraite la somme énorme de 1000 talents d'argent. Pour parfaire cette somme, chaque tête dut être imposée de 50 drachmes. Après ces événements, il mourut à Samarie, laissant le trône à son fils Phacéias. Celui-ci, héritier de la cruauté de son père, fut assassiné dans un festin par Phacée, fils de Romélias ; ce Phacée, pendant un règne de vingt ans, fut comme ses deux prédécesseurs un modèle d'impiété et d'iniquité. Ce fut contre lui que marcha Théglaphalassar.

On voit que ce récit de Josèphe, s'il ajoute quelques détails à ceux que nous avons extraits de l'Ecriture, ne fixe pas plus rigoureusement la date de l'expédition de Foul contre le royaume d'Israël. Quant à l'orthographe que nous devons adopter pour ce nom, elle nous est donnée par l'Ecriture sainte, et nous ne nous en écarterons pas (66).

ART. IX. — *Règne de Nabonassar.— Il règne quatorze ans, de* 747 *à* 733 *avant J.-C. — D'où vient l'ère qui porte son nom. — Son vrai nom est Nabou-Natzar. — Discussion sur le règne de Sardanapale, d'après Diodore. — C'est le Khin-al-adan de l'E-*

(65) Nous ne pouvons tirer aucun parti, chronologiquement parlant, du verset 26 du ch. V du *Ier Livre des Chroniques* qui est ainsi conçu : *Alors le Dieu d'Israël excita l'esprit de Foul, roi d'Assour, et l'esprit de Tiglath Pilnessar, roi d'Assour, qui expulsèrent Ruben, Gad, et la demi-tribu de Manassé; ils les conduisirent à Khalakh, à Khabour, à Hara, et au fleuve Gozan jusqu'à ce jour.*

(66) Dans l'*Art de vérifier les dates*, Pul ou Phul est donné comme le chef d'une 2e dynastie assyrienne. Ful est le père de Tiglat-Falasar; il est assimilé à Sardanapale II, et Tiglat-Falasar à Ni-

Digitized by Google

criture. — Prophétie de Nahoum contre Ninive. — La ville de Nô-Amoun est Thèbes. — Ce qu'en disent Jérémie et Tobie. — Ninive fut détruite en 625 *avant J.-C. — Témoignage d'Hérodote et de Ctésias.*

Il nous reste, pour avoir rempli le cadre que nous nous étions proposé, à discuter les dates du règne de Nabonassar, fondateur de la dynastie chaldéenne, dont le Canon nous a été conservé par Ptolémée.

Nous y lisons que Nabonassar a régné quatorze ans (la copie de George le Syncelle porte vingt-cinq ans, mais c'est une erreur), c'est-à-dire de 747 à 733. Il est inutile de rappeler ici que l'année de l'avénement de Nabonassar nous est donnée par divers calculs d'éclipses de lune, et que par conséquent cette date ne présente aucune espèce d'incertitude.

George le Syncelle nous apprend que les Chaldéens observèrent et notèrent avec le plus grand soin tous les phénomènes du cours des astres, à partir du règne de Nabonassar, et que les mathématiciens grecs ont tiré grand parti de ces observations précises.

Il ajoute, d'après le témoignage d'Alexandre et de Bérose, que Nabonassar, après avoir fait recueillir tous les faits historiques des règnes antérieurs au sien, décréta qu'à l'avenir l'énumération des rois de Chaldée ne commencerait qu'à lui, et qu'elle serait rattachée, par des calculs positifs, aux phénomènes célestes.

Telle est la raison pour laquelle le célèbre Canon de Ptolémée commence à l'avénement de Nabonassar, avénement qui eut lieu en 747, ainsi que nous l'avons dit.

George le Syncelle ajoute, du reste, que c'est à cette décision de Nabonassar qu'il faut attribuer l'impossibilité où se trouvent les chronographes de donner une liste des rois de Chaldée, autre que celle qui commence à Nabonassar.

L'*Art de vérifier les dates* fait de Nabonassar le fils de Bélésis, l'associé de la fameuse conspiration d'Arbaces le Mède contre la puissance Ninivite.

Il y est dit, de plus, que la première année de l'*ère de Nabonassar* commença le 26 février 747.

Il nous reste à fixer l'orthographe du nom de ce prince. Il est évident d'abord que ce nom comporte comme premier élément le nom divin de *Nabou*. Quant à l'élément final, je suis bien tenté d'y chercher le radical נצר, *custodivit, tuitus est*. De telle sorte que ce nom signifierait *Nabou l'a protégé*, pour *celui que Nabou a protégé*. Nous avons donc ainsi la forme régulière *Nabou-natzar*.

Si nous croyons Georges le Syncelle, qui écrit le nom de ce prince Ναβονάσαρος, il aurait également porté le nom de Salmanasar ; mais le chronographe oublie malheureusement de nous dire où il a puisé ce renseignement, qui ne nous paraît pas digne d'une très-grande confiance.

Nous sommes arrivés à la limite supérieure du cadre que nous nous étions tracé ; mais ici se présente de nouveau la discussion d'un point historique extrêmement important.

Chacun devine que nous voulons parler de l'histoire du roi de Ninive, Sardanapale, racontée par Diodore, et que nous avons appliquée à Sarac-Khin-Âl-Adan. Nous allons démontrer que l'Ecriture sainte nous offre des moyens d'induction en faveur de notre opinion.

Commençons donc par enregistrer tous les passages sacrés qui parlent de la grande catastrophe qui frappa Ninive.

Plusieurs prophéties annoncèrent la ruine de Ninive. La plus ancienne est celle de Jonas. Suivant l'opinion du savant rabbin Abarbanel, Jonas a prophétisé du temps de Jéroboam, fils de Joas, lequel a régné de 825 à 784. Il tire cette induction sur l'époque de Jonas, du verset 25 du chap. XIV du *IIe Livre des Rois*.

Nahoum a également prophétisé contre Ninive, au temps de Manassé, fils d'Ezéchias, comme il est dit dans le *Seder olam*, c'est-à-dire de 698 à 643.

Voici un passage curieux du Commentaire d'Abarbanel sur les douze petits prophètes :

« Nahoum est appelé Elkoschi, non pas à cause de son pays et de sa ville, car dans Josué il n'y a pas de ville du nom Elkosch, mais ce mot vient de לקש, qui signifie *retard, empêchement*, comme disent les grammairiens. C'est pour cela qu'on appelle מלקוש la *pluie tardive*. Déjà Jonatham le Chaldéen dit que Nahoum a prophétisé sur Ninive, la même prophétie qu'a prononcée sur elle Jonas, fils d'Amithaï, comme nous le verrons dans sa prophétie. Nahoum ayant fait cette prophétie après Jonas, il est appelé אלקושי (Elkoschi, *tardif*). »

Dans le sommaire qu'Abarbanel donne de la prophétie de Nahoum, il s'exprime ainsi : « Annonce de la ruine de Ninive, métropole du royaume d'Assour. Ruine de Sanherib, de ses guerriers et de ses cavaliers, parce qu'ils ont détruit les tribus d'Israël et leur pays. »

Les événements prédits par Jonas et Nahoum à au moins quatre-vingt-six ans de distance (car il y a quatre-vingt-six ans d'inter-

sus II ; de plus, Ful est classé comme successeur immédiat du Sardanapale de Diodore et de Justin, que l'on assimile à Empacnès, dernier roi de la Ire dynastie assyrienne, dont la liste a été conservée avec plus ou moins d'altération par Moïse de Khoréne et par George le Syncelle.

Enfin, dom Calmet, dans son *Dictionnaire de la Bible*, dit qu'on suppose que Foul fut le père de Sardanapale. S'il en était réellement ainsi, le Sardanapale roi d'Assyrie, dont il est question à propos de la révolte de Belesis et d'Arbaces, serait précisément celui qui aurait laissé usurper à Nabou-natzar le royaume de Babylone. Ce Nabou-natzar serait probablement alors Belesis lui-même, ou peut-être le fils et successeur de Belesis. Alors Mérodakh-Béladon, fils de Béladon, serait réellement le fils de Nabou-natzar, momentanément écarté du trône pendant douze ans par des usurpateurs, et rétabli en 721.

Digitized by Google

valle entre la dernière année de Jéroboam et la première de Manassé), constituent-ils un seul et même événement, comme le dit Abarbanel? C'est ce qu'il importe de constater avant tout. Voyons donc si les textes peuvent nous fournir quelque lumière à ce sujet.

Et d'abord, la catastrophe annoncée par Jonas est-elle arrivée? Non. Le roi de Ninive (מלך נינוה, *Jonas*, III, 6), averti des prédications menaçantes de Jonas, ordonna une pénitence générale de son peuple, et Jéhovah ne frappa pas le coup qu'il avait fait annoncer.

10. *Dieu vit leurs œuvres, et qu'ils étaient revenus de leur mauvaise voie, et Dieu se repentit du mal qu'il avait résolu de leur faire, et ne l'exécuta pas.*

La ruine de Ninive prophétisée par Jonas n'a donc pas eu lieu.

Voici un premier fait dont nous devons prendre bonne note.

Passons à Nahoum. La version chaldéenne porte : « Fardeau du calice de malédiction pour faire boire à Ninive, contre laquelle a d'abord prophétisé Jonas, fils d'Amithaï, prophète de Gathkhefer, sur quoi elle revint de ses péchés; mais comme elle pécha encore, Nahoum vint prophétiser contre elle. »

La prophétie de Nahoum portait donc sur Ninive florissante, et que nulle catastrophe n'avait encore frappée.

Voyons ce que dit *Nahoum* (ch. I, v. 8) : *Mais avec une inondation qui passe, il ruinera la place, et il chasse ses ennemis dans les ténèbres.*

N'y a-t-il pas là une prophétie évidente de cette inondation fatale qui renversa les remparts de Ninive, et qui enleva toute chance de salut au roi Sardanapale? Je n'hésite pas à le croire.

Voyons ce que disent les versets suivants : 8. *Que méditez-vous contre Jéhovah; il consomme la ruine; il ne s'élèvera pas une seconde fois une tribulation.*

10. *Car, entrelacés comme des ronces, ils sont consumés comme la paille entièrement sèche.*

La parole du prophète est terrible. Jéhovah ne s'y prendra pas à deux fois pour consommer la ruine de la ville maudite; et l'incendie consommera l'œuvre de l'inondation.

12. *Ainsi dit Jéhovah : Quoiqu'en sécurité et nombreux, ils seront abattus et disparaîtront; je t'ai châtié, je ne te châtierai plus.*

La deuxième partie de ce verset semble s'adresser à Israël; la cruelle domination assyrienne lui a été donnée comme châtiment, et cette domination va être anéantie.

13. *Et maintenant, je briserai son joug qui pèse sur toi, et je délierai tes liens.*

Ce verset est l'explication assez précise, à notre sens, de la phrase du verset précédent, ועתה לא אעניך עוד

14. *Jéhovah t'a ordonné sur toi; ton nom ne se transmettra plus; de la main de Dieu je retrancherai les images taillées ou fondues, j'en ferai ton tombeau, car tu es méprisé.*

Tous les commentateurs admettent que ce verset s'adresse au roi d'Assyrie, que menace la prophétie, et cela paraît évident. La fin du Sardanapale de Diodore n'est-elle pas écrite dans ce verset?

Le chapitre II s'adresse d'abord au peuple de Dieu — 1. *Célèbre, ô Juda, tes solennités, acquitte tes vœux, car le pervers ne passera plus au milieu de toi, il est tout exterminé.* — 2. *Le destructeur monte contre toi; garde la forteresse, regarde le chemin, affermis tes reins, recueille bravement ta force.* — 3. *Car Jéhovah rétablit l'orgueil de Jacob comme l'orgueil d'Israël; car les pillards les ont pillés, et ont coupé leurs ceps.* — 4. *Le bouclier de ses braves est rougi; les gens de guerre sont vêtus de cramoisi, le char étincelle de feu au jour du combat; les dards sont empoisonnés.* — 5. *Dans les rues, les chars s'élancent; ils s'entre-choquent sur les places; leur aspect est comme des flambeaux, ils courent comme des éclairs.* — 6. *Il se souvient de ses hommes puissants; ils chancellent dans leur marche; ils se précipitent vers la muraille, la tortue est préparée.* — 7. *Les portes des fleuves sont ouvertes, et le temple s'évanouit.* — 8. *La reine est emmenée captive, et ses esclaves soupirent comme le roucoulement des colombes, se frappent la poitrine.* — 9. *Et Ninive, depuis des jours, est comme un lac d'eau; voilà qu'ils fuient; arrêtez! arrêtez! mais nul ne se retourne.* — 10. *Pillez l'argent, pillez l'or, le trésor est infini; dépouillez-la de tout vase précieux.* — 11. *Vidée! et dévastée! et détruite! le cœur tombe en défaillance, les genoux chancellent, la souffrance est dans tous les reins, la face de tous se couvre de rides.*

Je n'ai pu résister au plaisir de citer ces terribles images de dévastation, rendues en si magnifiques paroles par le prophète; on me le pardonnera, j'espère.

Le second verset, celui qui dit : *Le destructeur monte contre lui*, s'adresse, selon toute apparence, à l'Assyrien. A partir du verset 4, il est encore question de l'armée qui défend Ninive, puisque : *Ses chars courent dans les rues et s'entre-choquent sur les places. Ils courent aux murailles, il est trop tard; la tortue est préparée, l'assaut commence; les fleuves ont eux-mêmes ouvert la brèche; le temple s'évanouit, et le pillage de la ville inondée commence.*

Je le demande encore, est-il possible de trouver une description plus explicite, plus poétique de la ruine de Sardanapale et de Ninive? Concluons donc que la catastrophe prédite par Nahoum est bien la ruine de Ninive accomplie par Nabou-pal-atzar et le roi des Mèdes, Cyaxare, en 625.

Nous le répéterons encore, on ne détruit une ville florissante qu'à la condition qu'elle est debout et florissante au moment où la frappe la ruine qui l'anéantit. Si donc, en 625, Ninive a été détruite de fond en comble, c'est qu'aucun malheur de ce genre ne l'avait accablée encore.

Digitized by Google

Au chap. III se présente un fait très-important à consigner.

Le prophète s'adresse encore à Ninive, et lui demande *si elle est meilleure que Nô-Amoun*, נא אמון *assise parmi les canaux, ayant de l'eau autour d'elle, dont le Nil est la force, qui a le Nil pour muraille ?*

9. *Couch (l'Ethiopie) était sa force, et les Egyptiens, les Ponts et les Loubim étaient ses soutiens.* — 10. *Elle aussi en exil est allée en captivité. Ses enfants aussi sont brisés au coin de toutes les rues ; on a tiré sur ses plus illustres, et tous ses grands ont été chargés de fers.*

Quelle peut-être, d'abord, la ville qui porte le nom de *Nô-Amoun ?* Quel est l'événement auquel il est fait allusion? Ces deux questions méritent bien qu'on s'y arrête un moment.

Quant à la première, je lis dans la note de Cahen, au verset 8 (ch. III de Nahoum) : «*Nô-Amoun*, appelée par les Grecs *Diospolis; Nô*, dit Wiener, ville forte et considérable d'Egypte qui, du temps de notre prophète, avait été ravagée par un conquérant. Il y avait deux villes de ce nom : l'une dans la haute Egypte, *Thèbes ;* l'autre dans la basse Egypte. En note, Wiener ajoute : אמון נא, *Nô* signifie *portion, partie ;* en copte, *Nô* signifie *cordeau* pour mesurer. Dans Ezéchiel (XXX, 16), les Septante rendent *Nô* par Διοσπόλις. Juste dit que *Nô-Ammon* signifie le *lieu d'Ammon* (נא de נוא *demeurer*). Le Chaldéen l'appelle *Alexandrie*. La plupart des commentateurs modernes pensent néanmoins qu'il s'agit de *Thèbes.* »

אמון, *Amoun*, est effectivement le nom du dieu égyptien. *Na* ou *No* ne signifie pas, que je sache, *portion, partie*, et cette idée se rend en copte par *To* ou *Toe* ou *Toi*. *Na* est le pluriel de l'article possessif, de telle sorte que *Na-Amoun* signifierait exactement les *choses qui appartiennent à Amoun ;* mais nous n'avons vu nulle part que *Thèbes* ait porté ce nom.

Probablement Juste a deviné juste quand il a avancé que Nô-Ammon signifiait le *lieu d'Ammon*. En effet, נאה signifie *habitavit*, d'où מאה, *mansio, habitation*, et, dans ce cas, nous devons admettre que Nahoum s'est donné la peine de traduire pour les Hébreux le véritable nom égyptien de Thèbes, qui était positivement *Pimante Amoun*, le *lieu d'Amoun*. Il s'agit donc bien de Thèbes, et nous adoptons pleinement l'avis des commentateurs modernes.

Passons à la deuxième question. Quel est l'événement auquel Nahoum fait allusion?

Puisque Nahoum a prophétisé entre les années 898 et 643, c'est d'un événement antérieur à 643 qu'il s'agit.

Remarquons d'abord qu'il est dit que *Couch* ou l'Ethiopie était la force de *Nô-Amoun* ou de Thèbes, lorsque cette ville a été mise à sec. La dynastie éthiopienne était donc alors maîtresse de l'Egypte, puisque le nom des מצרים, des Egyptiens, ne passe qu'au deuxième rang. Que résulte-t-il de cela? Qu'il s'agit très-probablement de la chute même de la dynastie éthiopienne. Or, 525 étant la date de la prise de l'Egypte par Cambyse, nous avons pour durée de la dynastie Saïte (26e dynastie qui succéda à la dynastie éthiopienne), selon Eusèbe, 163 ans; ce qui nous donne, en faisant la somme, l'année 688 pour la chute de la dynastie éthiopienne, laquelle, selon l'Africain, a duré quarante ans, c'est-à-dire de 728 à 688.

Nahoum ayant prophétisé de 698 à 643, il a parfaitement pu parler d'un événement arrivé en 688, et nous sommes ainsi amenés à resserrer les limites du temps dans lequel cette prophétie a été écrite entre 688 et 643.

Du reste, il semble assez naturel d'admettre que l'événement dont le prophète invoque l'exemple s'est passé depuis peu, au moment où il en parle. Supposons que ce soit, en 687, par exemple, et voyons ce qu'il en résulterait.

Nous avons un curieux passage de Josèphe qui dit, lorsqu'il vient de parler de Joathan, fils d'Ozias (lequel a régné de 759 à 743) : « Il y avait à cette époque un prophète nommé Nahoum, qui prophétisa la ruine de Ninive et des Assyriens. »

Josèphe donne ensuite la substance du livre même de Nahoum, et termine en disant : « Tout ce qui avait été prédit ainsi sur Ninive arriva cent quinze ans après. » (*Antiq. jud.*, IX, XI, 3.) — Or, si nous remontons de 625, année précise de la ruine de Ninive, à 115 ans en arrière, nous tombons sur la date 740, qui, au dire de Josèphe, serait la date de la prophétie de Nahoum. S'il en était ainsi, le *Seder-Olam*, qui fait prophétiser Nahoum dans le règne de Manassé, c'est-à-dire de 698 à 643, se serait trompé de quarante-deux ans. Nous aimons mieux admettre que c'est Josèphe qui en ce point, comme en tant d'autres, a fourni à ses lecteurs une date erronée.

En définitive, nous admettons sans restriction aucune que la prophétie de Nahoum concerne la ruine de Ninive arrivée à la mort de Khin-al-Adan, en 625, et que ce prince n'est autre que le Sardanapale des historiens profanes, abstraction faite des dates diverses auxquelles ceux-ci ont placé sa mort tragique.

Dans Jérémie (ch. L, v. 18), nous lisons : *C'est pourquoi, ainsi dit Jéhovah-Tsabaoth, Dieu d'Israël : Voici ! je vais punir le roi de Babel et son pays, comme j'ai puni le roi d'Assour.*

Tout ce que nous pouvons inférer de ce verset, c'est qu'au moment où Jérémie l'écrivait, la destruction de Ninive était accomplie. Or, le chapitre L, prophétisant la ruine de Babylone, a été, suivant l'opinion de Dahler, savant traducteur de Jérémie, écrit dans la quatrième année du règne de Sédécias, c'est-à-dire en 595. Jérémie parlait donc alors d'un événement qui avait trente ans de date.

Au chapitre II, écrit vers l'an 13 de Josias, c'est-à-dire en 628, nous lisons, verset 18 : *Et maintenant, qu'as-tu à aller en Egypte pour*

Digitized by Google

boire l'eau du Nil (*Schikhor*) ? *Qu'as-tu à aller à Assour pour boire l'eau de son fleuve ?*

Les commentateurs entendent, par ces paroles, « rechercher l'alliance de l'Assyrie. »

A cette époque, Ninive existait donc encore ? Cela ne contrarie en rien le fait que nous avons établi de la ruine de Ninive en 625, c'est-à-dire trois ans plus tard que cette treizième année de Josias dans laquelle Jérémie écrivit les mots que nous venons de rapporter.

Il ne nous reste plus qu'à mentionner, à propos de Ninive, ce que nous apprend le *Livre de Tobie*. Le vieux Tobie prédit à son fils en mourant la ruine de Ninive, et lui ordonna de s'éloigner de cette ville. Donc, à l'époque de sa mort, Ninive était encore puissante.

La version grecque, qui donne au jeune Tobie une vie de 127 ans, dit, qu'avant de mourir, il put voir la ruine de Ninive opérée par Nabuchodonosor et Assuérus (Nabou-pal-atzar et Cyaxare). Tobie n'avait pas besoin de vivre 127 ans pour cela ; nous savons en effet qu'il était déjà au monde à la prise de Samarie par Salmasar, et qu'il fut avec sa famille transporté à Ninive. Or, Samarie fut prise en 721 ; Ninive fut détruite en 625, et, entre ces deux dates, il n'y a que 26 ans.

La Vulgate ne donne à Tobie qu'une existence de 99 ans. Il peut donc avoir eu deux ou trois ans à la prise de Samarie, et avoir été vivant encore lorsque Ninive fut détruite.

Nous venons de constater que parmi les textes sacrés, il n'y en a pas qui empêche de placer à l'an 625 la destruction de Ninive, et que, de plus, il n'y en a pas un seul qui autorise à supposer que cette ville merveilleuse avait subi quelque grande catastrophe avant celle de 625. Nous allons examiner très-brièvement les passages des auteurs profanes relatifs au même événement.

De tous, le plus ancien et le plus respectable est Hérodote, qui est né en 481. Nous commencerons donc par lui.

Si nous l'en croyons, il y avait 420 ans que les Assyriens étaient maîtres de la haute Asie, lorsque les Mèdes se révoltèrent contre leur suprématie (liv. I, c. 95). Ils commencèrent par former un corps de nation se régissant par ses propres lois, et cet état de choses dura pendant un temps qui n'est pas connu.

Déjocès fut leur premier roi. Après 53 ans de règne (c. 102), il laissa le trône à son fils Phraortès, qui périt dans une expédition contre les Assyriens de Ninive, qui, bien que réduits à leurs propres ressources, formaient encore un Etat puissant.

Ce fut Cyaxare, fils et successeur de Phraortès qui prit Ninive et soumit toute l'Assyrie, à l'exception de la Babylonie (c. 106). Cyaxare, après la conquête de Ninive, eut guerre avec le roi de Lydie. Cette guerre dura six ans, et fut arrêtée grâce à une éclipse de soleil qui avait été prédite par Thalès. Les savants ont naturellement cherché à déterminer la date importante de cette éclipse, visible en Lydie, et ils n'ont pas reculé devant les calculs pénibles qui pouvaient seuls leur fournir cette date. Petau (*De doctrina temp.*) établit que cette éclipse historique est celle qui eut lieu le 9 juillet 597, vers 8 heures du matin, et qui fut d'un peu plus de 9 doigts.

Un autre mathématicien, Lansberge (*Uranométrie*, p. 60), a fait voir qu'il y eut une éclipse totale de soleil visible en Lydie le 22 mai 587, à 4 heures 39 minutes du soir, et il a pensé que cette éclipse était celle qui termina la guerre de Lydie. Déjà Fréret a déclaré que cette coïncidence ne pouvait être admise, et qu'elle était en opposition flagrante avec tous les calculs chronologiques déduits des textes.

Nous sommes complétement d'accord avec lui pour repousser la théorie de Lansberge, et nous n'hésitons pas à penser que l'éclipse signalée par Thalès est bien celle qui eut lieu le 9 juillet 597. La guerre de Lydie ayant commencé six ans plus tôt, nous en placerons le début à l'année 603.

Hérodote ne dit pas un seul mot de l'histoire tragique de Sardanapale. Il se borne (chap. 150) à parler en termes assez vagues d'un roi d'Assyrie qui portait ce nom, et dont les immenses trésors faillirent être pris par des voleurs, à l'aide d'un conduit souterrain qu'ils avaient creusé pour arriver jusqu'à eux. Nous ne pouvons de ce passage conclure qu'une seule chose, c'est que, dès le temps d'Hérodote, il était déjà question parmi les Grecs d'un roi de Ninive nommé Sardanapale. Il faut aussi conclure du silence d'Hérodote que la fin tragique de ce monarque n'était pas alors considérée comme un événement aussi important que l'ont fait croire les récits amplifiés des historiens postérieurs, puisque le père de l'histoire a tout simplement négligé d'en parler, que ce soit avant Nabou-natzar, ou seulement, comme nous le pensons, à la prise de Ninive par Cyaxare, que cet événement ait réellement eu lieu.

Ctésias, de Cnide, contemporain de Xénophon, fut fait prisonnier par Artaxercès, à la cour duquel il resta en qualité de médecin. Il eut alors à sa disposition les archives royales de Perse, et il s'attacha à y puiser tous les matériaux d'une histoire assyrienne, de laquelle Diodore de Sicile a copié tout ce qu'il nous apprend des souverains de Ninive.

Voici en substance ce qui nous est donné par Diodore comme provenant de cette source (*Biblioth.*, liv. II, ch. 21).

Trente générations se sont écoulées de Ninyas à Sardanapale, sous lequel l'empire d'Assyrie passa aux Mèdes, après avoir subsisté plus de 1360 ans.

Nous commencerons par déclarer nettement que ce chiffre est inadmissible. Trente générations ne peuvent occuper que 900 ans ; nous avons donc 460 ans de trop dans le chiffre de Diodore.

Ninyas fut une sorte de roi fainéant, et ses 30 successeurs imitèrent exactement ce triste exemple. Le vingtième successeur de Ninyas se nommait Teutanus. Il envoya une troupe d'Assyriens au secours de Priam, sous la conduite de Memnon, fils de Tithon.

Digitized by Google

A cette époque, l'empire d'Assyrie florissait depuis plus de 1000 ans. 1000 ans pour une série de 20 rois successeurs l'un de l'autre, c'est 50 ans par règne ; ce qui veut dire que ce chiffre de 1000 ans est tout aussi peu admissible que le premier.

Admettons un instant que la guerre de Troie eut lieu dans le XIIIe siècle avant l'ère chrétienne (1282, Barthélemy, d'après Fréret ; 1270, Larcher et Mentelle ; 1209, marbres de Paros cités par Gail dans son édition de Xénophon) ; nous n'avons plus que 10 générations de 30 ans, entre 1250, par exemple, et le règne de Sardanapale : c'est donc vers 950 qu'aurait régné le Sardanapale, trentième successeur de Ninyas. Or, si nous faisons la somme de tous les règnes des souverains mèdes donnés par Diodore, d'après Ctésias, de l'avénement de Cyrus à celui d'Arbaces, en comptant à Aspadas les 35 qu'Hérodote lui assigne, nous trouvons une somme de 317 ans, ce qui, de 560, avénement de Cyrus, nous rapporte à 877 au lieu de 950 que nous devrions trouver. Diodore ne mérite donc ici aucune confiance.

Reprenons notre examen des assertions de Diodore.

Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, était le trentième successeur de Ninyas (ch. 23). Une rébellion éclate contre lui. A la tête des Mèdes révoltés est Arbaces ; à la tête des Babyloniens Belesis (ch. 24.) Trois fois de suite Sardanapale défait les révoltés en bataille rangée (ch. 25). Une quatrième bataille est perdue par le roi d'Assyrie, qui laisse alors le commandement de son armée à Salaimène, son beau-frère. Celui-ci est battu deux fois encore, et Sardanapale court s'enfermer dans Ninive (ch. 26).

Survient un débordement du fleuve qui renverse un énorme pan des murailles de Ninive. La défense devient impossible, et Sardanapale, pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, fait construire en hâte, au milieu de son palais, un immense bûcher, auquel il met le feu lui-même, et qui consume lui, ses femmes et ses trésors. Ninive est détruite de fond en comble, et l'empire d'Assyrie est éteint (ch. 27).

Nous le demandons à tout lecteur sans prévention, est-il possible de trouver rien de plus net que l'analogie de cette catastrophe racontée par Diodore d'après Ctésias, avec celle qu'a prédite le prophète Nahoum ?

Les expressions de Diodore sont précises. Ce Sardanapale fut le dernier roi de Ninive ; à sa chute, Ninive fut détruite de fond en comble.

Donc, nous le répétons avec la conviction la plus entière, toute cette histoire est celle de Khin-al-Adan, qui fut le dernier roi de Ninive, et qui périt victime d'une révolte du satrape de Babylonie, Nabou-fal-Atzer, secondé par le roi des Mèdes, en 625.

Cela empêche-t-il d'admettre qu'il y eut bien longtemps avant une première révolte des Babyloniens et des Mèdes réunis, sous les ordres de Belesis ou d'Arbaces ? Nullement. Seulement, cette première révolte fit un roi indépendant des Mèdes, et un roi indépendant de Babylone. Elle affaiblit Ninive, voilà tout. En 625, ce fut une révolte soulevée encore par un satrape de Babylone et par un roi Mède qui acheva la ruine de l'empire d'Assyrie, et qui détruisit Ninive. Dans celle-ci périt le roi qui était surnommé Sardanapale, et l'on a si bien confondu ces deux événements si analogues dans leurs causes, si dissemblables dans leurs effets, que pour concilier les récits calqués l'un sur l'autre, de deux événements distants de trois siècles à peu près, on a admis que les mêmes faits s'étaient reproduits identiquement à deux reprises. Nous ne saurions assez protester contre la possibilité d'une semblable combinaison d'événements.

Nous avons parlé déjà deux fois du verset 14 du chapitre X d'Osée, qui dit : *Toutes les forteresses seront dévastées comme a été détruit Schalman à Beth-Arbel.*

Ce verset eût fourni un argument de plus en faveur de notre système, s'il eût été écrit après 625. Mais il n'en est rien ; le verset 1 du chapitre Ier d'Osée porte que celui-ci a prophétisé sous les rois de Juda Ozias, Joatham, Achaz et Ezéchias, et sous les rois d'Israël Jéroboam, fils de Joas. Or les quatre premiers règnes occupent l'intervalle compris entre 810 et 698. Le règne de Jéroboam a duré depuis 825 jusqu'à 784. Le Salman, dont il est question dans Osée, ne peut donc être beau-frère du Sardanapale, dernier roi de Ninive. Y a-t-il une méprise de plus, et la révolte de Belesis et d'Arbaces n'a-t-elle dû son succès qu'à une défaite essuyée à Arbèle par un Salman, beau-frère du roi d'Assyrie ? Je ne me permettrai pas d'avancer un fait aussi hypothétique.

ART. X. — *Accord des historiens profanes avec le prophète Nahum sur la prise de Ninive. — Castor. — Velleius Paterculus. — Æmilius Sura. — Moïse de Khorène, discussion de la liste de ses rois. — Sur les trois Sardanapales. — Faits antérieurs à l'an 770 relatifs à l'Assyrie. — Liste des rois d'Assyrie d'après Moïse de Khorène et le Syncelle.*

Nous venons de voir que ni le témoignage d'Hérodote, ni celui de Diodore, ni celui de Ctésias, ne contrarient notre système.

Poursuivons l'examen des écrivains profanes.

Le Syncelle nous a conservé un fragment de *Castor*, qui vivait environ cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Celui-ci dit qu'en compulsant les anciens historiens, il a trouvé que de Ninus Ier à Ninus II, successeur de Sardanapale, il y a eu un intervalle de douze cent quatre-vingts ans. Ce Sardanapale ne peut être celui de Diodore et de Ctésias, puisqu'il a eu un successeur nommé Ninus II. Alors qu'était-il ? Nous désirons sincèrement que d'autres plus habiles le devinent ; mais nous ne pensons pas devoir nous arrêter à ce témoignage.

Velleius Paterculus affirme que la suprématie des Assyriens sur la haute Asie a duré mille soixante-dix ans, et que cette supré-

Digitized by Google

matie a pris fin sept cent soixante-dix ans avant le consulat de Vinicius.

Or ce personnage a été consul en l'an 30 de Jésus-Christ, c'est donc en 740, pour Velleius Paterculus, que Sardanapale, trente-troisième successeur et descendant direct de Ninus et de Sémiramis, a été détrôné et tué par le Mède Pharnacès.

En 740, Tiglat-fala-sar était tout-puissant à Ninive. L'assertion de Velleius Paterculus n'est donc d'aucune valeur.

Æmilius Sura, cité par Velleius Paterculus, compte depuis Ninus jusqu'à la réduction de l'Assyrie en province romaine (ce qui eut lieu sous le deuxième consulat de Cicéron, c'est-à-dire en 63 avant Jésus-Christ) dix-neuf cent cinq ans, ce qui place la naissance de l'empire assyrien à dix-neuf cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne.

Ce chiffre ne s'accorde en aucune manière avec celui que nous venons de rapporter d'après Velleius, et il ne mérite pas plus de confiance.

Nous n'avons pas à revenir ici sur le récit d'Alexandre Polyhistor, relatif à la fin du roi Sarac, qu'il appelle Sardanapale.

C'est précisément à l'aide de ce récit que nous avons été mis sur la voie pour abandonner complétement l'histoire d'un premier Sardanapale qui se serait brûlé dans son palais lors de la révolte de Belesis et d'Arbaces.

Moïse de Khorène (liv. II, chap 21) dit que Barouïr, fils de Sgaïorti, roi d'Arménie, aida puissamment Varbace le Mède dans sa révolte contre Sardanapale. Voici ses propres expressions :

« Ainsi Varbace, s'emparant des Etats de Sardanapale, commande à l'Assyrie, à Ninive ; mais il y établit des gouvernants et transporte aux Mèdes l'empire des Assyriens.

Moïse donne ensuite les deux listes parallèles de souverains :

1er roi des Mèdes :	*Notre 1er prince couronné par Varbace, fut :*
Varbace.	Barouïr, fils de Sgaïorti.
Maudacès.	Hratchia.
Artysias.	Parnouas.
Dejocès.	Badjouidj.
Phraortès.	Gornag.
Cyaxares.	Pavan.
Astyages.	un autre Haigag.
	Erouant, qui vécut peu.
	Dicran.

Puis il ajoute : « Hratchia, sous lui, dit-on, vivait Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui fit les Juifs captifs. »

Je dois me borner à faire observer que ce passage, chronologiquement parlant, ne peut supporter le moindre examen.

Le Barouïr qui, pour Moïse de Khorène, a si puissamment aidé Varbace le Mède dans sa révolte contre Sardanapale, doit très-probablement être le même que le Belesis de Diodore et de Ctésias.

Quant à la contemporanéité prétendue de Nabou-cadr-Atzer et de l'arménien Hratchia, elle est naturellement impossible. Car Eouil-merodach, fils et successeur de Nabou-cadr Atzer, est monté sur le trône en 561, et c'est en 560 que Cyrus, l'ami de Dicran, détrôna et fit prisonnier Astyages.

Fréret, très-embarrassé pour débrouiller tous les récits confus des anciens historiens, s'est efforcé d'établir l'existence de trois rois de Ninive du nom de Sardanapale. Voici comment il les classe, et les dates qu'il rattache à chacun d'eux :

1° Le premier, ou le plus récent, est le Sardanapale Sarac, d'Alexandre Polyhistor.

Il fut le dernier roi d'Assyrie, et c'est lui qu'Eusèbe et Jules l'Africain appellent *Thonos Konkoleros*, et Suidas *Conos Konkoleros*.

Il mit le feu à son propre palais, dans lequel il fut brûlé lui-même lors de la destruction de Ninive, qui eut lieu en 608, mille trois cent soixante ans après le commencement de l'empire Assyrien.

2° Le second est le Sardanapale dont parle Castor, et qui fut le prédécesseur de Ninus II. Celui-ci ayant cessé de régner en 688, c'est antérieurement à cette date qu'il faut placer ce Sardanapale, qui n'est d'autre que l'Asar-Addon de l'Ecriture, Asordan de la version grecque des Septante. Il fut le fils et le successeur de Sennakhérib, et par conséquent il monta sur le trône vers l'année 709 ou 710.

Cette identification des personnages est basée sur la ressemblance des noms aussi bien que sur la coïncidence des temps.

Asarhaddon fut détrôné par les partisans de ses deux frères, Adramelech et Saratzer; il se réfugia en Cilicie; il fortifia Tarse et Anchialé, et mourut dans un âge très-avancé, sans que le souvenir du trône, perdu par lui, pût troubler la sérénité de sa vie. C'est pour lui que fut élevé le tombeau devant lequel passa l'armée d'Alexandre peu de jours avant la bataille d'Issus. Ce tombeau, situé près de la ville d'Anchialé, qui servait de port à la ville de Tarse, a été mentionné par Clitarque, Aristobule, Hellanicus et Appollodore.

Il porte l'épitaphe suivante, rapportée par Cléarque, disciple d'Aristote :

Σαρδανάπολλος Ἀνακυνδαράξεω
Ἀγχιάλην ἔδειμε καὶ Ταρσὸν μιῇ ἡμέρῃ
Ἀλλὰ νῦν τέθνηκεν.

(Voy. *Frag. hist. Græcorum*, édit. Didot, t. II, p. 305.

Les écrivains cités plus haut ajoutent à la teneur de cette épitaphe la phrase suivante : Σὺ δὲ ξένος ἔσθι, πῖνε, παῖζε, (*Ibid.*, t. I, p. 440, et dans le vol. d'Arrien, *Fragm.*, p. 21)

Ce qui fait confondre cette épitaphe avec celle que portait le tombeau d'un Sardanapale qui était à Ninive même, et dont parle le poëte Phœnix.

Ce Sardanapale, enterré à Anchialé, est celui dont parle Clitarque, et qui mourut dans un âge fort avancé, ayant survécu longtemps à la perte de son royaume.

3° Le troisième Sardanapale périt lors de la révolte du Mède Arbaces ou Pharnacès, selon Velleius Paterculus; il régnait à Ninive

Digitized by Google

en 898. C'est ce prince qui avait aux portes de Ninive son tombeau sur lequel était écrite une épitaphe ordurière. Le poëte Phœnix lui donne le nom de Ninus, et Amyntas, celui de Sardanapale, d'après la tradition.

Ces trois points, qui résument tout le Mémoire de Fréret, nous paraissent suffisamment réfutés par toutes les considérations que nous avons énumérées dans le cours de ce travail.

Nous ne pouvons maintenant que présenter d'une manière fort rapide les renseignements historiques qui nous sont fournis par l'Ecriture sainte et par les profanes, sur les époques antérieures à l'année 770, dans laquelle il est fait mention du roi d'Assyrie Foul. Nous serons d'autant plus bref que nous ne nous sentons pas la force de débrouiller un pareil chaos.

Voici ce que nous lisons dans la *Genèse*, au chap. x, v. 6 : *Les enfants de Kham sont Couch, Misraïm, Foul et Kenaan.* — 8. *Et Couch eut pour fils Nemrod, qui commença d'être puissant sur la terre.* — 9. *Il fut un vigoureux chasseur devant l'Eternel*;... — 10. *Son empire commença par Babel, Erech, Akad et Calné, au pays de Schinar.* — 11. *De ce pays il sortit pour aller à Aschour, et il y bâtit Ninive, Rehoboth et Kalakh.* — 12. *Ressen, entre Ninive et Kalakh, c'est la plus grande ville.*

L'expression du verset 11, יצא אשור (*alla à Aschour*), laisse du doute sur le sens de ces mots. Est-ce Nemrod qui est allé à Aschour, ou Aschour est-il un homme qui est allé fonder ces villes? Les commentateurs sont d'autant plus divisés sur ce point que le ℣. 22 du même chapitre dit : *Les enfants de Sem sont Elam, Aschour, Arfakchad, Loud et Aram.*

Il nous semble que le sens le plus naturel est celui qui fait intervenir la race sémitique représentée par Aschour, sur le territoire occupé par la race Khamique, représentée par Nemroud.

Quoi qu'il en soit, l'Ecriture est suffisamment explicite pour établir que l'empire assyrien fut fondé par Nemroud.

Le chap. xiv nous apprend que du temps d'Abraham il y avait un roi de Schinar nommé Amraphel (אמרפל).

Au chap. iii des *Juges* nous lisons encore ℣. 8 : *La colère de l'Eternel s'alluma contre Israël ; il les rendit aux mains de Kouschan-rischataïm, roi d'Aram-naharaïm* (Mésopotamie); *les enfants d'Israël servirent Kouschan-rischataïm huit ans* (כושן רשעתים). Voilà à quoi se bornent, à ma connaissance, tous les renseignements historiques sur l'Assyrie, fournis par l'Ecriture, en ce qui concerne les temps antérieurs à Foul. Ces deux renseignements sont rangés dans leur ordre d'ancienneté relative. C'est tout ce que nous pouvons essayer d'en déduire.

Hérodote (liv. i, chap. 95) dit que Ninus, fils de Belus, fonda l'empire d'Assyrie, et que cet empire subsista deux cent cinquante ans, jusqu'à la révolte des Mèdes, qui devinrent alors les maîtres de la haute Asie. Diodore, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, a puisé dans Ctésias tout ce qu'il dit sur l'empire d'Assyrie, raconte (liv. ii, chap. 1) que Ninus est le fondateur de Ninive; il épousa Sémiramis, en Bactriane, et en eut un fils, nommé Ninyas. A la mort de Ninus, Sémiramis lui éleva dans le palais même un tombeau de neuf stades de hauteur sur dix stades de largeur (1,700 m. sur 1,800 m. environ).

Ninyas conspira contre la reine sa mère, et celle-ci disparut.

Diodore fait observer que, contrairement au récit de Ctésias, Athénée et d'autres historiens disent que Sémiramis, d'abord concubine de Ninus, se fit épouser par lui et réussit à le renverser pour régner à sa place (liv. ii, chap. 20).

Ninus fut un roi fainéant, et ses trente successeurs ne valurent pas mieux que lui. De Ninyas à Sardanapale, sous lequel l'empire d'Assyrie passa aux Mèdes, il y a trente générations. L'empire assyrien avait subsisté plus de 1360 ans lorsqu'il fut renversé.

Teutamus, vingtième successeur de Ninyas, était sur le trône, et l'Assyrie était florissante depuis plus de mille ans déjà lorsque ce prince envoya un secours aux Troyens, sous la conduite de Memnon, fils de Tithon (chap. 21).

Voici maintenant la liste des rois d'Assyrie de l'ancienne dynastie, telle qu'elle nous a été conservée par Moïse de Khorène et par Georges le Syncelle.

Cette liste, prise par eux à une même source probablement, présente des discordances nombreuses que la comparaison de leur copie fera suffisamment ressortir. D'ailleurs, elle ne s'accorde pas plus avec le dire d'Hérodote qu'avec ceux de Diodore. Nous renonçons donc prudemment à la discuter. Contentons-nous de faire observer que Moïse de Khorène dit que Sémiramis fut tuée par son fils Zamassis, qui est le même que Ninyas, et que ce fut à l'époque de Ninyas que le patriarche Abraham mourut. Il termine son catalogue des rois à Sardanapale, appelé *Thonos Konkoleros*.

LISTE DES ROIS D'ASSYRIE

d'après

MOÏSE DE KHORÈNE et GEORGES LE SYNCELLE (d'après Eusèbe et Jules l'Africain).

—	—	—
	Belus	règne 55 ans.
	Ninus	» 52 »
	Semiramis	» 42 »
	Ninyas, ou Zamès	» 38 »
Arius	Arius	» 30 »
Aralius	Aralius	» 40 »
Sosares	(*Manque*)	(*Manque*)
Kseksker	Xerxès	» 30 »
Galeus	(*Manque*)	(*Manque*)
Armamitreus	Armamithres	» 38 »
Belochus	Belochus	» 35 »
(*Manque*)	Balœus	» 52 »
Altadus	(*Manque*)	(*Manque*)
(*Manque*)	Sethos	» 32 »
Mamithus	Manithus	» 30 »
Maschaleus	Aschalius	» 22 »
Spharus	Sphœrus	» 28 »
Mamylus	Mamylus	» 30 »
Sparethus	Sparthœus	» 42 »
Scatades	Ascatades	» 38 »
Amyntes	Amyntes	» 45 »
Belochus	Belochus	» 23 »

Digitized by Google

Balotores	Baletores	»	30	»
Lamparites	Lamprides	»	50	»
Sosares	Sosares	»	20	»
Lambares	Lampraes	»	50	»
Panias	Panyas	»	45	»
Sosarmus	Sosarmus	»	22	»
Mitreus	Mithræus	»	27	»
Teutamus	Teutamus ou Teutanes de Troie	»	32	prise suivant Eusèbe.
Teuteus	Teutæus	»	44	»
(*Manque*)	Arabelius	»	42	»
id.	Chalaus	»	45	»
id.	Anebas	»	38	»
id.	Babius ou Teutanes II Tithonus pr les Grecs	»	37	»
Tineus	Thinœus	»	30	»
Dercylus	Dercylus	»	40	»
Eupalmus	Empsenes	»	38	»
Laosthenis	Laosthenes	»	45	»
Pritiadis	Pertiades	»	30	»
Ophrates	Ophratæus	»	21	»
Phratinis	Ephecheres	»	52	»
Acrazanes	Acragones	»	42	»
Sardanapalus	Thonus *dit* Concolerus Sardanapalos des Grecs.	»	15	»

Depuis Ninyas, 34 rois d'après Moïse de Khorène. Depuis Ninyas, 37 rois, d'après le Syncelle.

Ces deux listes, d'ailleurs accréditées, à une époque fort ancienne déjà, sont bien voisines l'une de l'autre; mais elles portent avec elles quelques caractères qui doivent les rendre suspectes. Il est bien difficile d'admettre la succession immédiate de trente-six règnes, dont pas un seul n'aurait eu une durée de moins de vingt ans. De plus, ces listes contiennent des noms dont la physionomie, assez peu rassurante, semble déceler une origine douteuse. Notons en passant que nous n'y trouvons pas le nom de Thuras, du successeur donné à Ninus par Suidas, Jean Malalas et Cedrenus.

Fréret pense que le *Catalogue* d'Eusèbe, et de Georges le Syncelle, doit avoir été copié de celui qu'avait donné Ctésias. Mais il déclare que ces deux chronographes sont accoutumés à se donner tant de licence et à faire tant et de si grands changements aux catalogues de cette époque pour les ajuster à leur chronologie, que l'on ne peut faire aucun fonds sur eux. D'ailleurs, ajoute-t-il, ils mettent un plus grand nombre de rois que ne le faisaient les écrivains anciens. Toutefois il faut convenir, ajoute Fréret, qu'à en juger par un passage de l'historien Céphalon, malheureusement fort altéré et copié par Eusèbe dans sa *Chronique grecque*, d'où le Syncelle l'a transcrit, que la liste des rois d'Assyrie, tirée de Ctésias et admise du temps de Céphalon, ne différait guère de celle que nous avons dans Eusèbe et dans Georges le Syncelle. Espérons que l'étude des textes cunéiformes viendra tôt ou tard jeter sur la liste des rois d'Assyrie une lumière aussi vive que celle que la découverte de Champollion a répandue sur le *Canon* de Manéthon, naguère si décrié et aujourd'hui si complétement remis en honneur.

SYNCHRONISME HISTORIQUE DES ROIS.

Rois d'Israël.

884. Jehu.
856. Joachaz.
841. Joas.
825. Jéroboam II.
810. Jéroboam II est sur le trône.
784 à 772. Interrègne.
772. Zacharie règne 6 mois.
771. Sellum règne 1 mois.
771. Manahem monte sur le trône.
770. Il paye à Foul, roi d'Assyrie, 1000 kikars d'argent pour l'engager à l'affermir sur le trône.
761. Phaceïa, fils de Manahem monte sur le trône.
759. Phacée monte sur le trône.
743. 17e année de Phacée.
742. Phacée s'unit à Ratzen, roi d'Elam, pour marcher contre Achaz. Il est battu par Tiglat-fela-sar. Une partie de la nation est conduite en exil à Kyr en Assyrie.
739 à 730. Interrègne.
730. Osée, fils d'Ela, monte sur le trône.
727. A cette époque, Osée est déjà tributaire du roi d'Assyrie Salman-asar.
721. Osée fait un traité avec Sabacon, roi d'Ethiopie.
723. Le siége de Samarie est entrepris par Salman-asar.
721. Samarie est prise par Salman-asar. — Fin du règne d'Osée. — Fin du royaume d'Israël. — Translation des 10 tribus.

Rois de Juda.

878. Joas monte sur le trône.
839. Amasias monte sur le trône.
810. Azarias monte sur le trône.
771. 39e année d'Azarias.
761. 50e année d'Azarias.
759. 52e année et dernière d'Azarias.
759. Joatham monte sur le trône.
742? Ratzen, roi d'Aram, et Phacée, roi d'Israël, se liguent contre Joatham, et lui déclarent la guerre.
743. Achaz monte sur le trône à la mort de son père Joatham.
742. Achaz, attaqué par Ratzen, roi d'Elam, et par Phacée, roi de Juda, appelle le roi d'Assyrie à son secours, et se reconnaît son vassal; il lui paye un tribut.
751. Achaz vient à Damas faire acte de soumission à Tiglat-fala-sar. Il lui obéit jusqu'à sa mort.
727. Ezéchias monte sur le trône, et rétablit le culte de Jéhovah.
726. Venue des ambassadeurs de Salman-asar, réclamant le payement d'un tribut annuel.
713. Ezéchias paye un tribut au roi d'Assyrie; puis se révolte. Il tombe malade, et il est guéri miraculeusement.
709. Ezéchias est sur le trône.
698. Mort d'Ezéchias.
698. Manassé monte sur le trône.
671? Manassé est pris par les Assyriens, emmené à Babylone, et rendu à la liberté quelque temps après.
643. Mort de Manassé.
643 à 641. Règne d'Ammon, Josias monte sur le trône.
635. Siége de Béthulie par Holopherne.
610. Josias est tué à Mageddo. Joachaz lui succède : trois mois après il est détrôné et emmené en Egypte. — Joakim monte sur le trône.
607. Joakim est soumis par Nabou-cadr-atzer. La captivité de 70 ans commence.
604. Joakim essaye de se soustraire à la domination de Nabou-cadr-atzer.
603? Il est fait prisonnier et conduit en captivité.
599. Jéchonias-Joachin règne 3 mois et quelques jours. Il est détrôné et fait captif par Nabou-cadr-atzer, qui lui substitue son oncle Mathanias, auquel il impose le nom de Sédécias.
Sédécias règne 11 ans.
588. Jérusalem est prise et brûlée. — Fin du royaume de Juda.
588. Départ pour Babylone du dernier convoi de captifs faits par Nabou-cadr-atzer.
537. Cyrus déclare les Juifs libres. Les 70 ans de captivité sont accomplis.

Digitized by Google

Rois d'Egypte.

724 ? Soûa (Sabacon, Sevek), roi d'Ethiopie, est appelé, par Osée, roi d'Israël, à son secours contre Salman-asar.

713. Tahraka, roi d'Ethiopie, marche au secours d'Ezéchias. Son armée s'avance jusqu'à Péluse.

610. Nechao marche contre l'Assyrie. Josias cherche à s'affranchir ; il est tué par un soldat de Nechao, qui lui substitue Joachaz, puis 3 mois après, Joakim.

607. Le Pharaon Nechao est défait à Charchémis par Nabou-cadr-atzer.

589. Ezéchiel prophétise contre le Pharaon Ephrée (Apriès).

588. Le Pharaon Ephrée (Apriès) est encore sur le trône.

583. Le Pharaon est tué dans une guerre contre Nabou-cadr-atzer.

Rois de Ninive.

770. Foul fait invasion dans le royaume d'Israël. Il reçoit une forte contribution de guerre, et s'éloigne.

Probablement il y a eu un ou plusieurs rois de Ninive entre Foul et Tiglat-fela-sar. Quelques commentateurs placent ici le Sardanapale renversé par Belesis et Arbaces ; ceci est très-possible : Arbaces n'ayant pas pris le titre de roi, il se peut que Belesis ne se soit décidé qu'en 747 à se faire roi de nom, après l'avoir été de fait pendant plusieurs années.

742. Tiglat-fela-sar est appelé par Achaz à son secours ; il entre en Syrie, prend Damas, et fait mourir Ratzen, roi du pays ; il attaque ensuite Phacée, roi d'Israël, lui enlève la plupart de ses places fortes, dont les habitants sont transportés en Assyrie, à Kyr.

727. Salman-asar a déjà soumis à un tribut annuel Osée, roi d'Israël.

723. Salman-asar commence le siége de Samarie, après avoir ravagé le royaume d'Israël.

721. Salman-asar prend Samarie. Guerre contre Elouaios, roi de Tyr. Cette ville est assiégée 5 ans par les Assyriens.

716. Sar-goun occupe le trône d'Assyrie ; il s'empare d'Aschdod ou Azot.

713. San-khérib marche contre Ezéchias et contre Tahraka. Il perd une partie de son armée devant Péluse, en une nuit.

712. San-khérib est assassiné par ses deux fils aînés à Ninive, 45 jours après son retour. Asar-hadoun monte sur le trône de Ninive.

709. Asar-hadoun est sur le trône.

680. Asar-hadoun fait la conquête de Babylone.

Rois de Babylone.

747. Nabou-Natzar prend le titre de roi : c'est la 1re année de l'ère fameuse qui porte le nom de ce prince.

[Bel-adon de l'Ecriture ? Belesis de Diodore et de Ctésias. Barouïr de Moïse de Khorène.]

733. Nabi monte sur le trône.

731. Khinzer, et Por ou Pyr, occupent le trône simultanément.

726. Iloulai monte sur le trône.

721. Merodakh-bel-adon monte sur le trône.

821. 19 Mars, éclipse de lune observée à Babylone.

720. 8 mars et 1er septembre, éclipses de lune observées à Babylone.

713. Merodakh-bel-adon envoie une ambassade à Ezéchias roi de Juda.

709. Fin du règne de Mérodakh-bel-adon.

709. Arkéan ; il règne 5 ans.

704. Interrègne de 2 ans.

702. Bêl-ithou ; il règne 3 ans.

699. Aparanadis ; il règne 6 ans.

693. Irighé-bêl ; il règne 1 an.

692. Mesisi-mérodakh ; il règne 4 ans.

688. Interrègne.

680. Babylone tombe au pouvoir des Ninivites ; fin de l'interrègne de 8 ans.

Empire chaldéen formé de Ninive et de Babylone réunies.

680. Asar-hadoun, après avoir fait la conquête de Babylone, est roi de Ninive et de Babylone.

667. Mort d'Asar-hadoun.

657. Saos dou-khin monte sur le trône.

647. Mort de Saos-dou-khin.

647. Khin âl-adan (Nabou-cadr-atzer du livre de Judith) périt dans l'incendie de Ninive, en 625. (Voir plus bas à Ninive.)

635. Khin âl-adan déclare la guerre à la Syrie, et en confie la conduite à Holopherne

625. Le roi d'Assyrie est renversé. Ninive est détruite de fond en comble ; le roi Khin-âl-adan se brûle dans son palais avec ses femmes et toutes ses richesses.

Rois de Babylone. (Suite.)

625. Nabou-pal-atzer, satrape de Babylonie, renverse la puissance ninivite. L'empire est transféré à Babylone.

641. 22 avril, éclipse de lune observée.

607. Nabou-cadr-atzer est associé au trône ; il assiége Jérusalem.

604. Nabou-cadr-atzer se trouve seul roi par la mort de Nabou-pal-atzer.

603. Nabou-cadr-atzer prend Joakim et l'emmène chargé de fers. Il emporte les vases sacrés du temple.

602. Songe de Nabou-cadr-atzer.

599. Nabou-cadr-atzer détrône et fait prisonnier Joachim.

590. Nabou-cadr-atzer investit Jérusalem.

588. Nabou-cadr-atzer prend Jérusalem.

584. Un dernier convoi de Juifs captifs est emmené à Babylone par l'ordre de Nabouzar-adan.

583. Guerre de Nabou-cadr-atzer en Cœlé-Syrie et en Egypte.

561. Eouil-mérodakh règne 2 ans et quelques mois. C'est le Belsatzer de l'Ecriture. Il meurt victime d'un complot tramé par son beau-frère.

559. Nerghel-saratzer, gendre de Nabou-cadr-atzer, tue son beau-frère et le remplace sur le trône qu'il occupe 4 ans.

556 et 555. Labou-sarakh, fils du précédent, règne 9 mois, et périt dans une conjuration tramée par ses officiers en haine de sa cruauté.

555. Darius-Nabou-nahed, né en 617 fils d'Ahasverus-Nabou-nahed ? et de Nitocris ? Il est Mède d'origine ; détrôné par Cyrus, et exilé en Carmanie, où il termine ses jours.

538. Cyrus prend Babylone.

537. Il rend la liberté aux Juifs.

529. Cambyse.

Rois de Médie.

788. Arbaces est à la tête des Mèdes. Varbakes (Moïse de Khor.).

760. Dernière année d'Arbace.

760. Maudacès (Ctésias et le Syncel.), Modakès (Moïse de Khorène) monte sur le trône.

749. Sosarmus monte sur le trône et règne 30 ans.

710. Déjocès (Hérodote et Moïse de Khor.) succède à Sosarmus.

(Dioces (Syncelle), Artycas (Ctésias, Syncelle, Moïse de Khorène), Artée (Diodore c'est le 1er roi mède pour Hérodote).

657. Mort de Déjocès, Phraortès (Arphaxad du livre de Judith) monte sur le trône. Aphaortès (Syncelle), Arbianès et Artinès (Ctésias et Diodore).

635. Phraortès meurt vaincu par Khin-âl-adan. Cyaxare lui succède.

634. Cyaxare assiége Ninive ; les Scythes font irruption en Asie et la ravagent pendant 8 ans.

626. Les Scythes sont chassés de la Médie.

Digitized by Google

623. Cyaxare aide Nabou-pal-atzer dans sa révolte contre Ninive.
603. La guerre éclate entre les Mèdes et les Lydiens.
597. 9 juillet. Eclipse de soleil qui termine la guerre de Cyaxare contre les Lydiens.
595. Mort de Cyaxare et avénement d'Astyages.
560 ou 559. Astyages est fait prisonnier et détrôné par Cyrus.
529. Mort de Cyrus.

CHUB, KOUB. — Nom donné par Ezéchiel à un peuple inconnu (*Ezéch.* XXX, 5). Symmaque, selon saint Jérôme, suppose que c'est un peuple d'Arabie.

CHUN, KOUN. — Ville d'Adarezer, roi de Soba. C'est la même que Béroth. (*Voy.* ce nom) (*I Chron.* XVIII, 8).

CHUTÉENS, KOUTÉENS. — Colonie d'Assyriens qui fut envoyée en Samarie pour remplacer les Israélites emmenés en captivité. Le nom de leur idole était Nergel (*II Rois*, XVII, 30).

CIBSAIM, KIBSEIM. — Ville de refuge, donnée aux Lévites, dans la tribu d'Ephraïm. (*Jos.* XXI, 22.)

CINA, KINAH. — Ville de la tribu de Juda (*Josué* XV, 22).

CISON, KISSON. — Le Kisson est une des jolies rivières de la Palestine. Il prend sa source au pied du Thabor, du Petit-Hermon, et reçoit tous les courants d'eau de l'immense plaine d'Esdrelon.

Dans la saison de pluies, cette plaine, bornée au nord par les montagnes de Nazareth, au levant par le Thabor et le Petit-Hermon, au sud et au couchant par la longue chaîne du Carmel tout couvert d'arbres, reçoit des eaux abondantes qui arrivent par la pente douce du terrain au Kisson. Parti du midi, il s'avance vers le nord, passe au pied du Carmel, et va se jeter dans la Méditerranée, auprès de Kaïpha. Il est large et profond à son embouchure; cependant, comme il n'a pas de pont, il est passé à gué par les caravanes.

La carte de Carl Ritter trace exactement son cours, et lui donne le nom de Nahr-el-Moukatta. J'ai oublié de dire que ce fleuve, car il mérite ce nom, reçoit aussi les eaux d'une autre plaine importante, quoique moins spacieuse que celle de l'Esdrelon, de la plaine de Safourieh. La rivière qui traverse cette plaine et qui est l'affluent principal du Kisson est le Nahr-el-Melek (le fleuve du roi.)

Le *Livre des Juges* (v, 21) mentionne ce fleuve et lui donne le nom de Kedumim. Mais il est probable que ce mot veut dire seulement *qui vient de l'orient*. Alors il faudrait traduire ainsi le passage: *le torrent de Kisson, le torrent oriental*.

Il ne faut pas le confondre avec le Bélus qui se jette comme le Kisson dans la baie de Saint-Jean d'Acre, mais qui découle du nord, à l'opposite du Kisson.

Il faudrait donc rapporter à notre fleuve ce que les écrivains ont dit des sables du Bélus, qui sont exploités depuis les âges les plus reculés pour la fabrication du verre. (*Voy.* BÉLUS.

Le Cisson est aussi nommé Torrent des Cadumim (*Juges*, v, 21). C'est probablement le nom de quelque localité où passe le Cisson.

CŒLE-SYRIE, Κοιλησυρία. — Ce nom signifie *la Syrie Creuse*. Il a deux acceptions : pris dans son sens rigoureux, il veut dire cette magnifique vallée qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, et qui s'appelle aujourd'hui le *Bocda*; dans un sens plus général, la Cœlé-Syrie comprend toute la partie méridionale de la Syrie jusqu'à l'Egypte. Le Hauran est souvent indiqué, par cette raison, comme faisant partie de la Cœlé-Syrie.

Il n'en est fait mention dans les Livres saints qu'à partir des Machabées.

D

DABERETH (*Debourieh*), DOBRATH, DABABITH, HEDABRAT. — Dabereth est mentionnée par Josué (XIX, 12) parmi les villes de la tribu d'Issachar sur la frontière de la tribu de Zabulon. Reland pense que c'est la même que la Δάβειρα, située sur le Thabor et mentionnée par Eusèbe dans l'*Onomasticon*. Il y a en effet aujourd'hui au pied du Thabor un village arabe du nom de Debourieh, qui s'identifie parfaitement avec la Dabereth biblique. Seulement je ne partage pas l'opinion de Reland, qui pense avec Maundrel que ce lieu a pu donner son nom au juge Debora. Dans les noms bibliques, le nom personnel est toujours distinct du nom du pays. On dit bien Élie le Thesbite, mais nous ne voyons pas que les noms d'hommes soient empruntés aux localités. Il ne faudrait pas confondre cette ville avec la Δαβαρίττα de Josèphe, qui devait être, selon Reland, beaucoup plus au midi. Malgré cette autorité, il n'y a pas si longue distance entre la Dabeira du Thabor et les limites indiquées par Josèphe, pour que ces deux localités doivent être séparées l'une de l'autre.

DABIR. — Il y a deux Dabir : 1° Dabir ville kénâanéenne qui appartint ensuite à la tribu de Juda. C'est la même que Kiriath-Sepher. Othoniel s'en empara sur les géants Enacim, c'est-à-dire les enfants d'Enac. (*Josué* X, 38.) (*Voy.* CARIATH-SÉPHER); — 2° Dabir des Amorrhéens, qui plus tard appartint à la tribu de Gad. Il faut la chercher entre Hesebon et Ramoth.

DABOR. — On rencontre sur la voie antique de Jérusalem à Jéricho une ruine qui s'appelle Thour-ed-Dabor.

Je pense que ce nom nous rappelle un nom biblique qui se trouve mentionné dans le passage suivant (*Josué* XV): — 5. *Et la limite (de la tribu de Juda) du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain, — 6. La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hdarbah, s'élève à Ebn-Bahan (la pierre de Bahan, fils de Ruou-Ben).*

Digitized by Google

La limite s'élève. vers Dabor, à partir de la vallée d'Akour. Je ne doute pas que la Dabor citée dans ce passage ne soit l'origine de la dénomination donnée aux ruines qui paraissent au Thour-ed-Dabor, et à l'Ouad-ed-Dabor, que nous rencontrerons un peu plus loin. D'un autre côté, Strabon (liv. XVI) mentionne deux forts qui étaient situés dans les défilés qui conduisent à Jéricho, et qui furent pris par Pompée, après la réduction de Jérusalem. Il nomme ces forts Threx et Taurus, et ce dernier pourrait très-bien n'être que notre Thour-ed-Dabor.

Cette ville de Dabor a porté plusieurs noms à l'époque biblique : ainsi, nous lisons dans Josué (XV, 19): — *Kerit-Sanah, qui est Dabor;* et dans le même chapitre (vers. 45) : — *Le nom de Dabor fut autrefois Kérit-Sepher.* — Le premier de ces deux noms signifie *ville où l'on inculque, où l'on répète* (סנה de שנה pour שנן); le second signifie *ville du livre :* les deux noms peuvent donc parfaitement s'interpréter *la ville des hommes lettrés*, et c'est ainsi, en effet, que les Septante ont rendu Kerit-Sanah par πόλις γραμμάτων.

DALMANUTHA. — Il n'est fait de Dalmanutha qu'une seule mention dans les Livres saints. C'est dans saint Marc (VIII, 10). Et encore l'évangéliste saint Matthieu donne-t-il à la même localité le nom de Mageddo. (*Matth.* XV, 39.)

DAMAS, Darmeschk, Dimachk. — Les Arabes nomment Damas Schâm. C'est la ville la plus ancienne et la plus importante de la Syrie.

David s'en empara et la rendit tributaire ; mais elle secoua le joug des rois d'Israël dans les dernières années du règne de Salomon. La position admirable de Damas, au pied du Liban, dans une plaine d'une grande fertilité, dut tenter constamment les envahisseurs. Aussi fut-elle plusieurs fois prise par les Assyriens ; plus tard par les Grecs et les Romains.

Il n'est fait mention de cette ville dans le Nouveau Testament qu'au sujet de saint Paul, qui se convertit sur la route de Jérusalem à Damas à peu de distance de la ville.

Cette ville est un peu déchue de son importance depuis qu'elle est tombée au pouvoir des Turcs. C'était sous la domination arabe une des cités les plus florissantes de l'Orient.

DAMNA. — Il y a eu deux Damna : 1° Damna de la tribu de Juda, située dans les montagnes ; 2° Damna dans la tribu de Zabulon, accordée aux Lévites de la famille de Merari. Ces deux villes sont à identifier avec des localités modernes (*Josué*, XV, 49).

DAN, tribu. — La tribu de Dan était au couchant de la tribu de Benjamin. Elle avait pour limites au nord la tribu d'Ephraïm et au midi les terres des Philistins. C'était en étendue la tribu la plus petite : mais elle avait l'avantage de joindre la grande mer du côté de Joppé.

DAN, ville. — *Voy.* Cæsarée.

DAPHCA, Dafka. — Neuvième station des Israélites dans le désert. (*Nombres*, XXXIII, 12.)

DAPHNE. — Lieu près d'Antioche (*II Mach.* IV, 33).

DAPHNIS. — La fontaine de Daphnis est mentionnée dans les *Nombres* (XXXIV, 11) auprès de Rebla. J'ai conjecturé que le terme de Daphnim n'était autre chose que celui de *Danim*, et voulait dire *la fontaine de Dan.* Elle est indiquée comme formant les limites de la Terre-Sainte vers l'orient au-dessus du lac de Cénereth.

DATHEMAN. — Forteresse où se refugièrent les Israélites poursuivis par leurs ennemis sous les Machabées. On a pensé que c'était la même que Bethonim. C'est une identification qui n'est pas faite encore.

DAVID (Tombeau de). — *Voy.* Tombeau de David.

DAVID (Tour de). — *Voy.* Tour de David.

DEBBASETH. — Localité indiquée par Josué (XIX, 11).

DEBERA, Dabir. — Localité de la tribu de Juda (*Josué* XV, 7).

DEBLAHAIM, Beit-Debelataïm. — Ville de Moab indiquée par Jérémie (XLVIII, 22).

DEBLATHA. — Désert dans la Moabitide (*Ezech.* XVI, 14).

DECAPOLE. — Quelques-uns ont désigné sous ce nom les dix villes suivantes : Césarée de Philippe, Asor, Cedes Nephthalim, Sephet, Corozaïm, Capharnaüm, Bethsaïda, Jotapata, Tibériade et Bethsan, la même que Scythopolis. Le nom de Décapole ne se trouve mentionné que dans le Nouveau Testament. Josèphe la nomme seulement deux fois. Eusèbe et saint Jérôme appellent la Décapole dix villes au delà du Jourdain autour d'Hippos, de Pella et de Gadara. Saint Epiphane dit la même chose à peu près, en nommant Pella et la Basanitide qui est le Hauran actuel. On voit qu'il y a loin du pays que tous ces écrivains assignent à la Décapole de l'énumération nécessairement fautive que j'ai donnée plus haut.

Je ferai seulement remarquer qu'en lui donnant Pella pour centre, elle se trouvait en deçà et au delà du Jourdain, ce qui paraît conforme aux faits rapportés par les évangélistes.

DEDAN, Dedanim, Dadan. — Localité de l'Idumée citée par les prophètes. (*Jerem.* XXV, 23.)

DELEAN, Dilan, Delaan. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué* XV, 38.)

DENABA, Denhabah. — Ville d'Idumée qui appartint à Balac fils de Beor, roi d'Edom, après lequel plusieurs pensent que régna Job. (*Gen.* XXXVI, 32 ; *I Chron.* I, 43.)

DERBE. — Ville de Lycaonie où se réfugia saint Paul. (*Act.* XIV, 6.)

DESIAU, Dessaou. — Forteresse mentionnée dans le *IIe Livre des Machabées* (XIV, 16). Il s'y livra une bataille entre les Juifs et Nicanor. Le nom grec est Δεσσαου.

DIBON, Diboun. — Ville fertile en pâturages, de la tribu de Gad. Elle fut bâtie ou plutôt fortifiée par les enfants de Gad. Josué la cite parmi les villes de la plaine. (*Nombres* XXI, 30 ; *Josué*, XIII, 9.) — Isaïe cite les eaux de Dibon. — D'après Néhémie (XI, 25), il y avait une Dibon dans la tribu de Juda. Saint Jérôme dit qu'on

Digitized by Google

la nommait indifféremment Dibon ou Dimon.

DIBONGAD, DIBOUN-DJED. — Trente-neuvième station des Israélites dans le désert (*Nombres* XXXIII, 45).

DIEVIENS. — Peuples nommés dans le *Ier Livre d'Esdras* (IV, 3) avec les Babyloniens.

DIMONA. — Probablement la même que Dibon. (*Voy.* ce mot.)

DJALAH. — Cette ville est près de Beit-Lehm. Beit-Djala n'est très-probablement que Djalah (גלה) mentionnée parmi les villes de la montagne, dans la tribu de Juda (*Josué* XV, 51). A côté de Djalah le même verset mentionne le village de Halin (חלן) que je suis bien tenté d'identifier avec le village de Nahhalin, si immédiatement voisin de Beit-Djala.

DOCH. — Petite forteresse dont le *Ier Livre des Machabées* fait mention (XVI, 15).

DOMMIM. — Contrée de la tribu de Juda près de Socho et d'Azecha (*I Rois*, XVII, 1).

DOR, DORA, DURA, DOURA. — Ville phénicienne sur le bord de la mer, entre Césarée et la pointe du Carmel. Elle tomba en partage à la tribu de Manassé qui ne put jamais s'en emparer. Ses ruines se remarquent encore à deux kilomètres au nord du village arabe de Tanthourah, dont le nom n'est qu'une corruption de celui de l'antique Dora.

Les ruines de Dora forment un massif quadrangulaire élevé de plusieurs mètres au-dessus de la plaine. Des murailles phéniciennes, une tour du temps des croisades dont un pan assez considérable s'élève encore au-dessus du terrain sont les vestiges très-reconnaissables de cette ville.

Dora fut une ville épiscopale de la première Palestine. Dora a sa nécropole fort intéressante, comme toutes les villes phéniciennes du littoral.

DOTHAN, DOTHAIN, DOTHAIM. — Cette localité biblique doit être placée dans le voisinage de la grande plaine d'Esdrelon, et près de l'ancienne Béthulie. Mais son identification précise est encore à faire.

La carte de Carl Ritter place Dothaïn sur la gauche de la route lorsqu'on va de Sannour à Djennim. Je crois que c'est une erreur : Dothain était beaucoup plus à l'orient de Djennim, ainsi que Béthulie. — Ajoutons que Dothaïn devait, comme Djennim, se trouver près de la grande plaine, parce que les enfants de Jacob dans leur parcours nomade avec leurs troupeaux s'y étaient établis. Il fallait la plaine pour les pâturages et les eaux pour les abreuver.

E

EBN-AAZER. — *Voy.* PIERRES CONSACRÉES.

ECBATANE. — Ce nom d'Ecbatane est cité dans les Livres saints comme une ville de Médie et une montagne. (*I Esdr.* VI, 2 ; *Tob.* V, 8.)

ECCE HOMO (ARCADE DE L'). — Pendant mes deux premiers séjours à Jérusalem, j'avais, on le pense bien, parcouru nombre de fois la Voie Douloureuse (c'est la rue qui mène au Bab-Setty-Maryam), afin de gagner la vallée de Josaphat, pour y étudier à loisir les monuments et les curieux débris qui y sont accumulés. J'avais été une première fois singulièrement désappointé, lorsqu'on m'avait désigné l'arcade de l'Ecce Homo, en me montrant une porte au-dessous de laquelle passe la voie publique. Cette porte, que je voyais surmontée de deux petites fenêtres carrées, de structure évidemment récente, était rendue à peu près ogivale par un replâtrage turc qui la couvrait entièrement. Cette fois donc je me croyais en droit de rejeter bien loin la tradition chrétienne, et de m'inscrire en faux contre l'identification de cette arcade, en apparence toute moderne, avec l'arcade de l'Ecce Homo.

J'étais bien décidé à ne pas m'en occuper et à n'en pas dire un seul mot, lorsque les pluies affreuses du commencement de février, pluies qui firent crouler une quarantaine de maisons dans les différents quartiers de la ville, me mirent à même de revenir complétement sur mon premier jugement. Un soir que nous avions bravé l'averse, pour aller passer quelques heures auprès de notre ami M. Botta, au moment où les Kaouas allumaient les falots avec lesquels ils devaient éclairer notre marche jusqu'à a Casa-Nuova, un bruit assez semblable à un violent roulement se fit entendre au loin, dans la direction de la Voie Douloureuse. — C'est une maison de plus qui s'écroule, nous dit-on, et nous regagnâmes tranquillement notre gîte, sans nous préoccuper autrement d'un accident qui, depuis quelques jours, s'était si souvent répété, que nous étions en quelque sorte blasés sur l'émotion naturelle qu'il eût dû nous inspirer.

Le lendemain matin, en me rendant aux tombeaux de la vallée pour y continuer mon travail, je fus fort surpris de trouver la Voie Douloureuse encombrée, sur une étendue d'une vingtaine de mètres, en deçà de l'arcade de l'Ecce Homo ; c'était toute la muraille de gauche s'appuyant sur cette arcade, qui avait été renversée la veille au soir, en entraînant avec elle l'épaisse croûte de plâtre sous laquelle l'arcade primitive avait été ensevelie Ainsi dégagée de son revêtement moderne, cette arcade reprenait son véritable caractère, et un caractère auquel il n'était pas possible de se méprendre. J'étais en face d'une belle porte en plein cintre, datant très-certainement du haut empire, et construite en très-bel appareil de blocs considérables, tout à fait semblables à ceux qui forment la muraille antique que l'on rencontre un peu au delà, toujours à gauche de la Voie Douloureuse, et sous une longue voûte qui est percée en un point, pour donner jour sur un petit cimetière musulman. Cette muraille, assez semblable d'ailleurs pour l'appareil à celle qui longe, près du Saint-Sépulcre, l'ancien hôpital des chevaliers du Temple, est considérée par la tradition comme une des murailles du palais de Pilate. Je ne veux pas examiner ici la valeur

Digitized by Google

de cette tradition, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'une muraille semblable est d'une antiquité très-reculée.

Je reviens à l'arcade de l'Ecce Homo. La porte romaine, dont l'existence venait de m'être révélée par un accident tout providentiel, se rattachait donc au mur dit du palais de Pilate, palais qui, au point où s'en voient les restes, se trouvait évidemment en contact avec la forteresse Antonia; dès lors la double tradition devenait pour moi très-plausible. De ce moment, je n'ai plus conservé de doutes réels, et, à moins de démonstration contraire, je crois fermement aujourd'hui, et je continuerai à croire que l'arcade de l'Ecce Homo a légitimement reçu ce nom.

Comme je devais naturellement ne pas me laisser détourner de la besogne que j'avais commencée, et comme le terme de notre séjour à Jérusalem était arrivé, vu que nous n'attendions plus qu'un rayon de soleil pour nous remettre en route, mon ami, l'abbé Michon, se chargea d'exécuter le levé de l'arcade de l'Ecce Homo, et c'est grâce à ses soins que je puis aujourd'hui donner la description de cette porte si éminemment intéressante.

Ainsi que je l'ai dit, c'est un arc en plein cintre de six mètres d'ouverture, et, par conséquent, décrit avec un rayon de trois mètres. Une archivolte simple, dont la moulure est d'un listel étroit, d'une large doucine et d'une plate-bande égale en largeur à la doucine, orne l'arcade et vient retomber sur une corniche formée de deux listels séparés par une doucine. L'éboulement avait démasqué une niche cintrée, pratiquée dans le piédroit, ayant une hauteur de un mètre quarante centimètres environ, et cinquante centimètres de largeur. Le cintre de cette niche repose sur deux amorces de corniche en console, du même profil que celle qui reçoit la retombée du grand arc. Enfin, l'épaisseur de l'arcade, parallèlement à l'axe de la rue, est de deux mètres cinquante centimètres. La porte est, ainsi que je l'ai dit plus haut, couronnée d'une ignoble construction moderne, et toute la partie droite se trouve englobée dans les murailles d'une petite église chrétienne abandonnée. Quant à la façade postérieure, malheureusement elle n'avait pas été dégagée par l'écroulement qui avait entraîné le revêtement extérieur de l'autre façade.

Saint Jean, dans le chapitre XIX de son Evangile, en racontant la scène cruelle dont cette arcade a été le théâtre, dit simplement que Pilate se montra à l'extérieur (ἐξῆλθεν πάλιν ξω) avec le Christ pour dire à la foule: Ἴδε ὁ ἄνθρωπος · *Ecce Homo* (verset 5). Au verset 14, l'évangéliste se sert du mot Βῆμα, tribune, pour désigner le lieu sur lequel le Christ fut conduit, la deuxième fois, par Pilate, qui, en le montrant aux Juifs, dans l'affreux état où l'avaient mis les tortures qu'il avait déjà endurées, espérait éveiller en eux un mouvement de compassion. Cette tribune se trouvait à l'endroit nommé λιθόστρωτος (lieu pavé en mosaïque), et, en hébreu, γαββαθᾶ (de גב, pl. גבת, arc, très-probablement). Il est possible que l'arc en question, qui appartenait au palais de Pilate, ait effectivement servi de tribune dans les occasions où le gouverneur romain avait à haranguer le peuple. Quoi qu'il en soit, je maintiens que l'arcade de l'Ecce homo est contemporaine des événements de la Passion.

EDEMA. — Ville de la tribu de Nephthali. (*Jos.* XIX, 36.)

EDEN. — Plusieurs interprètes pensent que l'Eden biblique était situé dans la plaine de Damas. Caïn étant parti d'Eden alla droit vers l'orient, dans la terre de Nod (*Gen.* IV, 16). D'autres placent l'Eden dans l'Arménie, aux sources de l'Euphrate et du Tigre. Cette indication est plus conforme au texte (*Genèse* II, 8 *et suiv.*)

EDER, AADER. — Ville de la tribu de Juda (*Josué*, XV, 21).

EDOM, IDUMÉE, IDUMÉENS. — L'Idumée, ou terre d'Edom, comme le mentionne fréquemment le texte sacré, est une vaste contrée située au midi des douze tribus, et qui s'étend jusqu'à l'Egypte, ayant à l'orient l'Arabie pour frontière. Les Iduméens descendaient d'Esaü, fils d'Isaac et de Rébecca, et frère de Jacob. Voyez dans la *Genèse* l'histoire si intéressante de la vie de ce patriarche.

L'Idumée ne fut complétement assujettie que sous Salomon, qui étendit son empire jusqu'à l'Egypte et à la mer Rouge.

Origène dit que de son temps cette race avait complétement disparu. Cette assertion aurait besoin de preuves ; car il est rare que les races ne persistent pas, même après plusieurs conquêtes successives.

Saint Jérôme, en parlant de l'Idumée, dit que ses habitants avaient leurs maisons dans des cavernes, parce que c'est un pays méridional et exposé à une trop forte chaleur. Les Arabes aujourd'hui, notamment ceux du village de Siloan, près de Jérusalem, habitent aussi dans des maisons creusées aux flancs des montagnes. Presque toujours ce sont d'anciennes nécropoles qui se changent ainsi en villes de vivants.

EDREI, ADRAA, EDRAÏ. — Edraï était une ville royale, l'une des habitations de Og, roi de Basan. Ce fut là que la bataille lui fut livrée par les Israélites, sous la conduite de Moïse, et que ce prince de la race des géants fut mis à mort. Eusèbe place cette ville à vingt milles de Bostra. Il la nomme aussi Adara. Cette ville fut nommée, au temps de Guillaume de Tyr, la ville de Bernard d'Etampes. Elle était suffragante de la métropole de Bostra. Plusieurs de ses évêques ont souscrit à divers conciles, notamment à celui de Constantinople, qui est le second concile œcuménique, et à celui de Chalcédoine de 456.

Dans la table de Peutinger, Adraa est placé entre Bostra et Capitolias, et Capitolias entre Adraa et Gadara.

La carte de Carl Ritter donne assez exactement les situations respectives de ces trois villes : l'Edrei antique est encore l'Edrei moderne

Digitized by Google

On place une autre Edraï dans la même région, mais beaucoup plus au nord. Carl Ritter la nomme sur sa carte Edhra-Zara. Je ne crains pas de trop m'avancer en disant qu'il n'y avait qu'une seule Edraï, dans le voisinage de Bostra.

Une autre Edraï était dans la tribu de Nephthali.

EGLON. — Ville royale des Kenaânéens, dont Josué mit à mort le roi nommé Dabir. Cette ville échut à la tribu de Juda. (*Josué*, x, 3 et suiv.) Elle doit être placée dans le voisinage de Lachis et d'Hébron. Reland prétend que Eusèbe a eu tort de la confondre avec Adollam.

ELATH. — Elath et Esion-Gaber sont à l'extrémité du golfe d'Akabah. C'était un port de mer. Les Hébreux y séjournèrent dans leur longue marche à leur sortie d'Egypte. (*Deut.* II, 8.) — *Voy.* AÏLA.

ELEALE (EL-AL). — Ville des Amorrhéens, dans le pays de Galaad. Elle fut rebâtie ou fortifiée par les enfants de Ruben auxquels elle échut en partage. Elle était encore considérable au temps de saint Jérôme, qui la place, avec Eusèbe, au premier mille de distance d'Hesebon. Le nom de Eleale est exactement conservé dans le nom moderne d'El-Al, qui doit être même la véritable transcription.

ELEPH. — Ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 28.)

ELEUTHERE. — Fleuve mentionné deux fois dans le *Ier Livre des Machabées* (XI, 7; XII, 30.) — C'est à tort qu'on l'a placé parmi les fleuves de la Terre-Sainte, entre Tyr et Sidon. D'après un passage de Pline (lib. V, cap. 20), le fleuve Eleutheros doit être placé au nord de Tripoli, près de la ville d'Orthosia. Ses eaux viennent du Liban.

ELIM. — Sixième station des Israélites dans le désert. Il y avait là douze fontaines et soixante-dix palmiers. (*Exod.* XV, 27; XVI, 1; *Nombres*, XXIII, 9.) Elim s'identifie très-bien avec une localité que les Arabes nomment Hammâm-Farôn.

ELIM. — Isaïe mentionne (XV, 8) un puits d'Elim que l'on place dans la Moabitide.

ELISÉE (FONTAINE D'). — *Voy.* JÉRICHO.

EL MELECH. — Ville de la tribu d'Aser. (*Josué*, XIX, 26.)

ELON. — Ville de la tribu de Dan. Elle est nommée dans l'hébreu Elon-Beth-Anan; mais la Vulgate a fait deux villes, et a écrit: *Et in Elon, et in Bethanan.* (*I Rois*, IV, 9.)

ELTECON. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 59.)

ELTHECÉ, ELTHECO. — Ville de la tribu de Dan, qui fut ville de refuge, donnée aux Lévites. (*Josué*, XIX, 44; XXI, 23.)

ELTHOLAD. — Ville que Josué décrit parmi celles de la tribu de Juda. Il donne le même nom à une ville de la tribu de Siméon. (*Josué*, XV, 30; XIX, 4.) Nous savons par l'exemple de Cana, que deux localités de même nom peuvent être voisines, et se trouver dans la même tribu.

ELYMAIS. — Ville de Perse qui est la même que Persépolis. Elle n'est nommée qu'une seule fois dans la Bible. (*I Machab.* VI, 1.)

EMATH. — Je lis dans mes notes de voyage : Un peu plus loin, nous apercevons, à six kilomètres environ sur notre gauche, un mamelon que semble surmonter une vaste ruine. Ismayl me dit que c'est le Qalaat-el-Hammam. Parmi les villes fortes de la tribu de Nephthali (*Josué*, XIX, 35), est mentionnée Hamath (חמת), dans le voisinage de Kenret, qui a donné son nom à la mer de Kenret, ou lac de Gennezareth, ou lac de Tibériade. Cette Hamath est probablement notre Kalaat-el-Hammam. Une ville nommée Hamath-Dar (חמת דאר), est mentionnée (*Josué*, XXI, 32) parmi les trois villes de la tribu de Nephthali assignées à la tribu de Lévi. Est-ce la même que la ville forte citée dans le partage de Nephthali? Cahen le suppose, malgré l'adjonction du surnom Dar, qui lui est assigné cette fois. Pour ma part, je suis tenté de le croire aussi; je n'ai pas malheureusement visité cette localité, qui paraît être excessivement curieuse, et dans laquelle Robinson, sur ce qu'en ont dit Burkhardt, Irby et Mangles, reconnaît les cavernes fortifiées, placées près d'Arbela, en Galilée, et dont Josèphe parle deux fois, avec d'autant plus de précision, qu'il les a mises lui-même en état de défense. Il les appelle dans sa Vie (parag. 37) la grotte d'Arbèles (Ἄρβηλον σπήλαιον), et dans la *Guerre des Juifs* (II, XX, 6), les grottes voisines du lac de Gennesar (τὰ περὶ Γεννησὰρ τὴν λίμνην σπήλαια). Le nom que Robinson applique à cette localité est celui de Kalâat-ibn-Mâan; ce nom diffère beaucoup de celui que m'a dicté Ismayl, et après lui Mohammed. Mais, comme Robinson et ses devanciers sont d'accord pour placer cette forteresse antique sur les flancs escarpés de l'Ouad-el-Hammam, il est possible que tout le monde ait raison, bien que je donne tout naturellement la préférence au nom que j'ai recueilli Comme à Hattin, Robinson a pu recevoir l'indication des ruines très-apparentes placées près du Qalâat, et qui lui ont été nommées Irbid, l'identification qu'il propose me paraît extrêmement satisfaisante; en effet, l'Arbèles de la bataille d'Alexandre s'appelle aujourd'hui Irbil, et de Irbid à Irbil il y a si près, que très-probablement l'Irbid de Galilée nous donne le nom moderne d'une antique Arbèles.

EMIM. — Les Emim furent une des races aborigènes de la Moabitide. Ils en furent chassés par les enfants de Moab. — *Voy.* MOAB.

EMMAUS, HAMMAM. — Il y a en Palestine trois localités qui ont porté le nom d'Emmaüs, qui signifie *bains*, Hammâm. Suivons-les avec ordre.

1° Emmaüs qui fut plus tard nommée Nicopolis. Il n'y a aucun doute sur son identification: elle est située à moitié chemin de Ramleh à Jérusalem.

Saint Jerôme raconte comment le nom de Nicopolis lui fut donné: *Julius Africanus, cujus quinque De temporibus exstant volumina, sub imperatore M. Aurelio Antonino qui Macrino successerat, legationem pro instauratione urbis Emmaus suscepit, quæ postea Nicopolis appellata est.*

Digitized by Google

Théophane raconte le trait suivant sur la fontaine d'Emmaüs :

Il y a à Nicopolis de Palestine, qui autrefois s'appelait Emmaüs, une fontaine qui guérit les maladies des hommes et des bêtes. On rapporte que notre Dieu et Seigneur Jésus étant en voyage s'y lava les pieds. Le criminel empereur Julien commanda que cette fontaine fût comblée d'un amas de terre.

L'Itinéraire de saint Wilbald confond Emmaüs (Nicopolis) avec le bourg d'Emmaüs mentionné par saint Luc.

2° Emmaüs près de Tibériade. Ce sont des eaux chaudes, dont il est parlé à l'article Tibériade. — *Voy.* TIBÉRIADE.

3° Emmaüs, placé par saint Luc (*Luc.* XXIV, 13) et par Josèphe (*Antiq.*, lib. VII, cap. XXVI) à soixante stades de Jérusalem. Ce lieu est célèbre par la rencontre qu'y firent deux disciples du Sauveur ressuscité.

Où placer maintenant l'Emmaüs de l'Evangile? La question est difficile. Saint Jérôme lui-même, et la plupart des écrivains religieux, l'ont placé à l'Emmaüs Nicopolis. Mais Reland trouve à cette identification une difficulté tirée de l'Evangile lui-même : c'est que l'Emmaüs de saint Luc est indiqué à soixante stades de Jérusalem par le texte lui-même, pendant que l'Emmaüs Nicopolis est à cent soixante-seize stades de Jérusalem, selon les anciens itinéraires. Il ajoute que l'Emmaüs de saint Luc est un bourg, κώμη, pendant qu'Emmaüs est toujours nommé une ville.

Il dit encore que toutes les descriptions, et en particulier celle de saint Jérôme, disent qu'Emmaüs est dans la plaine au moins à la naissance des montagnes. Or les soixante stades de distance donnés par saint Luc conduisent au milieu des montagnes, et il faut presque le double pour arriver à la plaine de Ramleh. Voilà les raisons de Reland, qui auraient une valeur sans réplique, si réellement le chiffre de cent soixante-seize stades, ou vingt-deux milles romains, donnés par les anciens itinéraires, étaient exacts. Or il n'en est pas ainsi.

Du village de *Latroun* (village du bon Larron) où se voient les ruines d'Emmaüs Nicopolis, jusqu'à Jérusalem, je trouve quatorze milles romains; ce qui me donne cent douze stades. Il y a déjà une différence notable avec les cent soixante-seize stades des anciens itinéraires. Mais il reste toujours cent douze stades, pendant que le récit évangélique ne met que soixante stades d'Emmaüs à Jérusalem. D'un autre côté, du temps de saint Jérôme, Emmaüs, en raison du fait évangélique de l'apparition du Sauveur aux deux disciples, devait être parfaitement connue. Comment l'aurait-il identifié avec Nicopolis, si ce n'eût pas été là l'opinion générale dans le pays? L'autorité de saint Jérôme est ici bien puissante. Et je serais disposé à voir l'Emmaüs de saint Luc dans l'Emmaüs Nicopolis. Maintenant, comment concilier les soixante stades de l'auteur sacré avec les cent douze qui existent réellement entre le village de Latroun et Jérusalem? Le même chiffre de soixante stades, nous l'avons vu, est déjà donné par Josèphe pour Emmaüs. Faudrait-il rapprocher Nicopolis de Jérusalem pour la mettre à soixante stades, selon l'exigence du texte de saint Luc?

Ne pourrait-on pas dire que les diverses distances données par saint Luc, par Josèphe, par les anciens itinéraires, ne sont que des chiffres approximatifs, puisque je suis arrivé à réduire de soixante-quatre stades le chiffre de cent soixante-seize donné par l'ancien itinéraire? En étendant le chiffre de saint Luc et celui de Josèphe, en diminuant, ce qui est rigoureusement demandé, le chiffre énorme des vieux itinéraires, sur lesquels Reland a basé son argumentation pour établir l'immense distance de l'Emmaüs de saint Luc de l'Emmaüs Nicopolis, on arrive à une identification. Je propose celle-ci, évidemment avec quelque doute. Mais deux motifs me paraissent puissants. Saint Jérôme pouvait difficilement se tromper sur l'Emmaüs évangélique. Si l'Emmaüs évangélique n'eût pas été Nicopolis, la tradition chrétienne aurait indiqué une localité dans le voisinage de Jérusalem, pour rappeler le fait évangélique de l'apparition du Sauveur aux deux disciples.

EMMER, EMER. — Ville d'Assyrie, mentionnée par Esdras. (*I Esdr.*, II, 59.)

EMONA. — Ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 24.)

ENAIM. — J'ai discuté cette identification à l'article AYNIM. Malgré l'autorité d'Eusèbe, qui faisait un bourg de Enaïm, j'ai pensé qu'il était plus rationnel de ne prendre le mot que pour un nom commun. (*Josué*, XV 34.)

ENAN. — Ville servant de limites à la Terre-Sainte, au nord, du côté du Liban. (*Nomb.* XXXIV, 9.)

ENGANNIN. — *Voy.* AYN-DJENIM. — Deux localités de ce nom fort distinctes sont indiquées dans les Livres saints. L'une appartient à la tribu de Juda et l'autre à celle d'Issachar. Je crois avoir identifié, sans qu'il y ait possibilité de contester mes idées sur ce point, l'Ayn-Djenim d'Issachar avec la Djenin moderne, agréablement située à la naissance de la vallée d'Esdraëlon, et qu'on trouve à l'entrée de cette plaine du côté de Naplouse. Cette Djenin est connue de tous les voyageurs.

ENGALLIM. — Engallim est placé par saint Jérôme à l'endroit même où le Jourdain se jette dans la mer Morte. (*Ezech.* XLVII, 10.) Il y a là un gué fort dangereux.

EN-HADDA. — Ville frontière de la tribu d'Issachar. (*Josué*, XIX, 21.)

ENNOM. — *Voy.* HINNOM.

ENSCHEMESCH, ENSEMES (*Ayn-schems*). — Ce mot signifie *fontaine du soleil*. Cette fontaine était sur les frontières de Juda et de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 17.)

EPHA. — Région voisine des Madianites. (*Isaïe*, LX, 6.)

EPHRA. — Ville de la tribu de Manassé, et patrie et tombeau de Gédéon. On peut lire

Digitized by Google

une scène biblique ravissante dans le *Livre des Juges* (VI, 11 et suiv.).

EPHRAÏM (TRIBU D'). — Cette tribu était l'une des plus étendues de la Terre-Sainte. Elle allait de la Méditerranée au Jourdain, et occupait un magnifique pays. Le centre était montagneux. Elle avait la tribu de Benjamin au midi, et celle de Manassé au nord. Samarie, la rivale de Jérusalem, était dans cette tribu.

EPHRAÏM (MONTAGNES D'). — Les montagnes d'Ephraïm occupent le centre du plateau de la Palestine. Mais celle de toutes qui avait spécialement ce nom est le Garizim, sur laquelle fut bâti le fameux temple des Samaritains. Ces montagnes sont nues et stériles, et ne ressemblent pas au Carmel, qui est partout boisé.

EPHRATA, EPHRATHA. — Avant d'atteindre Beit-Lehm, en venant de Jérusalem, on passe près du tombeau de Rachel. Le pays que l'on traverse, et auquel Beit-Lehm sert en quelque sorte de capitale, s'appelle Ephratha.

Voilà pourquoi Beit-lehm est appelée par le prophète Michée, Beit-lehm-Ephratha, et ailleurs la ville elle-même porte ce nom d'Ephratha. Et dans *Ruth*, on dit des deux enfants d'Elimelech : Ephratéens de Beit-lehm de Juda. (*Ruth*, I, 2.)

Il est fort digne de remarque que les Septante placent le tombeau de Rachel au lieu qu'ils nomment l'Hippodrome. J'ai remarqué en effet que dans cet endroit ce terrain est taillé en forme de cirque, et il ne serait pas étonnant qu'il n'y eût eu là un hippodrome. Le terrain trop montagneux de Jérusalem n'avait pas offert de place plus commode et plus rapprochée de la ville.

EPHREM, EPHRAÏM. — Une ville d'Ephrem, que le texte grec écrit Ἐφραίμ, est citée deux fois dans la Bible : 1° Dans le psaume LXVII, vers. 9, où elle est placée pour désigner les Ephraïmites. 2° Dans saint Jean (XI, 54), où il est dit que Jésus se retira avec ses disciples dans une ville du désert appelée Ephrem, où il demeura avec ses disciples.

Il serait important de trouver une bonne identification avec une localité moderne de cette ville qui a donné l'hospitalité au Sauveur. La solitude où Jésus se retirait est le désert qui s'étend de Jérusalem au Jourdain, et où se trouve la montagne de la Quarantaine. Eusèbe fait d'Ephron et d'Ephraïm une même ville, qu'il place à huit milles de Jérusalem, vers le nord. Saint Jérôme corrige le chiffre d'Eusèbe et désigne vingt milles. Mais ce ne peut être la ville d'Ephrem citée dans l'Evangile. Cependant, si nous lisons plus attentivement le texte grec, nous y trouvons ceci : *Jésus vint dans une contrée auprès du désert, à une ville appelée Ephraïm (Al-Ephrem)*. (*Jean*, XI, 54.)

Or il y a beaucoup de contrées de la Judée qui ont de petits déserts, ce que nous appelons, en France, un communal, c'est-à-dire un vaste espace non cultivé entre chaque commune, destiné aux troupeaux. Les Juifs, peuples pasteurs, avaient aussi de ces grands espaces inhabités, appelés déserts. On se fait même de ce mot une idée si fausse, que l'idée de désert s'unit dans notre esprit à celle de stérilité : c'est une erreur complète. Le désert où le Christ prêcha le sermon de la montagne, et qu'on appelle pour cela le lieu des Béatitudes, est d'une grande fertilité. J'y ai vu de l'herbe la plus belle et la plus haute. On pourrait donc adopter l'Ephraïm mentionnée par Eusèbe au nord de Jérusalem, qui, en effet, n'est pas très-éloignée des montagnes abruptes qui forment le rebord occidental du bassin déprimé du Jourdain. Ce qui donnerait encore quelque valeur à cette identification, c'est que l'Ephraïm dont nous parlons est à peu de distance de Silo, située, comme on sait, sur la route que le Sauveur a souvent parcourue entre Capharnaüm, où il demeurait, sur les bords du lac de Tibériade, et la ville de Jérusalem.

EPHRON. — Ville d'Ephraïm (*II Chron.* XIII, 19), qu'il faut très-probablement identifier avec Ephraïm, quoique saint Jérôme veuille que ce soit Sichem. On trouve dans les *Machabées* la mention importante d'un Ephron que dut traverser Juda Machabée, revenant de la Galaaditide, et qui, lui ayant résisté, fut prise d'assaut. Quelques-uns la placent dans les environs de Scythopolis. Elle n'est peut-être également que la même Ephraïm dont nous avons déjà parlé.

ESAAN. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 52.)

ESDRELON, ESDRAELA, JIZRÉEL (*Zerin*). — Ville de la tribu d'Issachar, dont le véritable nom est Jizréel (*Josué*, XIX, 8), où se trouvait le palais d'Achab. Les écrivains grecs ont traduit le mot hébreu Jizréel par Ἐσδραήλα, et la vallée qu'elle touche s'est appelée la vallée des Esdraéliens, ou la vallée d'Esdrelon. Cette vallée est une des plus belles de toute la Terre-Sainte. Elle forme une vaste plaine unie, d'un humus d'une grande richesse, bornée au nord par les montagnes de Nazareth, au levant par le Thabor et la chaîne du petit Hermon ; et au couchant et au midi par le Carmel et ses prolongements. La ville de Jizréel s'identifie parfaitement avec la Zerin moderne, nous avons un passage fort intéressant de Guillaume de Tyr (lib. XXII, 26) qui nous raconte que les croisés campèrent autour d'une fontaine appelée *Tubania* qui sort du pied du mont Gelboé auprès d'une ancienne ville illustre nommée Jesrahel, et maintenant appelée vulgairement le petit Gerin (Zerin). Il raconte que l'armée quitta cette fontaine, et que, suivant son cours, il campa ensuite vers Bethsan. Il dit que ce ruisseau avait très-peu de poissons. Mais à une autre époque où Saladin campait dans le même endroit, le ruisseau leur fournit assez de poissons pour nourrir l'armée entière.

La chaîne du petit Hermon et du Gelboé forme donc la division des eaux. La fontaine d'Esdraéla coule vers le Jourdain, et toutes les eaux du versant opposé forment le Kisson, seul déversoir de toute la grande plaine d'Esdrelon.

ESNA. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 43.)

ESTAOL. ESTHAOL. — Ville de la tribu de Juda attribuée à Dan. (*Josué*, XV, 38; XIX, 41.) Eusèbe, au mot Ἀσθαώλ, la place entre Azot

Digitized by Google

et Ascalon, et au mot Ἐσθαούλ, il dit qu'elle est à dix milles d'Eleuthéropolis, au nord, sur le chemin de Nicopolis. Ces deux directions ne se ressemblent guère : à moins qu'il n'y ait deux Estaol, ce qui est peu probable. Je ne trouve dans les localités modernes des environs d'Eleuthéropolis aucun nom qui puisse s'identifier avec celui d'Estaol.

ESTHAMO, ESTHEMO. — Ville de la tribu de Juda. (*I Sam.* XXX, 28; *Josué*, XV, 50, XXI, 14.)

ETHAM, ETAM, ATHAR, ETHER. — Ville de la tribu de Siméon. Samson se réfugia à Etham, après avoir incendié les moissons, les vignes et les oliviers des Philistins. Ceux-ci se plaignirent aux habitants de la tribu de Juda, qu'ils tenaient tributaires, et les Israélites, de peur d'une guerre d'extermination de leurs maîtres, se réunirent au nombre de trois mille, et livrèrent Samson aux Philistins. (*Juges*, XV, 8 et s.)

ETHAM. — Troisième station des Israélites dans le désert. (*Exod.* XIII, 20.)

ETHAN. — Le psaume LXXIII, 15, dit : *Tu as desséché les fleuves Ethan* : c'est-à-dire, tu as desséché les fleuves rapides. Ce n'est pas un nom de lieu.

ETROTH. — Ville construite par les enfants de Gad. (*Nombres*, XXXII, 35.)

ETSEM. — Ville de la tribu de Siméon. Le *Livre de Josué* (XIX, 3) mentionne parmi les villes assignées à la tribu de Siméon, et prises dans le territoire méridional de la tribu de Juda, une ville de Etsèm. J'ai trouvé une localité antique nommée par les Arabes Hesebeh. Serait-elle l'Etsèm biblique? Je laisse à de plus hardis à l'affirmer ; mais l'identification me paraît raisonnable, à en juger par la situation des lieux.

EZEL. — *Voy.* PIERRES CONSACRÉES.

F

FESGAH. — Il y a un problème très-curieux de géographie qui regarde le mont Fesgah de la Bible (הפסגה). De tous les passages de l'Ecriture où il est question de cette montagne célèbre, il résulte qu'elle était dans le pays de Moab, et, par conséquent, sur la rive gauche ou orientale du Jourdain et du lac Asphaltite. J'ai vainement interrogé les Arabes Thâamera, les Djahalin et les Beni-Sakhar surtout, pour savoir s'ils connaissaient un Djebel-Fesgah dans les contrées parcourues par eux dans le voisinage d'Er-Riha. Ils ont été unanimes pour me répondre qu'il n'y avait qu'une seule montagne de ce nom, et qu'elle était située précisément au-dessus de Jéricho ; en un mot, que c'était le Djebel-Fechkhah, qui projette au dehors de la chaîne de Canâan, le cap nommé Ras-el-Fechkhah, sur le flanc nord duquel est située la source nommée Ayn-el-Fechkhah.

La ressemblance singulière qui existe entre les deux noms de montagnes Fesgah et Fechkhah a dû naturellement me frapper, et je me suis demandé s'il n'était pas possible qu'une mauvaise interprétation des textes sacrés où le mont Fesgah est mentionné, eût fait admettre, à tort, que cette montagne, au lieu d'être à droite de la vallée du Jourdain, était dans la position précisément opposée. Commençons par dire que, pour l'observateur placé à Jéricho, deux sommets seuls se distinguent par une plus grande élévation, ou par une position telle que tout le pays, au sud et au nord, en soit réellement visible : ce sont, dans la chaîne moabitique, le Djebel-Atarous (mont Nebo), et, dans la chaîne cananéenne, le mont Fechkhah.

Ceci posé, examinons un à un tous les passages des textes sacrés où il est question du Fesgah. Nous avons d'abord le verset 1er du chapitre XXXIV du *Deutéronome*, où il est dit que Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de Nabou, au sommet du Fesgah qui est en face de Jéricho (ירוח אל הר נבו ראש הפסגה אשר על־פני). Des mots hébreux eux-mêmes, il résulte que le mont Nabou est la tête, le sommet du Fesgah qui est en face de Jéricho, à moins que le mot ראש n'ait été pris dans le sens de *in fronte* (vis-à-vis de). Si, ce dont je doute fort, cette interprétation était possible, notre texte deviendrait parfaitement clair, et le Fesgah de la Bible ne serait autre que le Fechkhah des Arabes de nos jours.

Le *Deutéronome* parle trois fois encore du Fesgah. Nous y lisons (ch. III, 17) : — *Et la plaine, et le Jourdain, et la limite, depuis Kenerout jusqu'à la mer de la plaine, la mer Salée, sous Asedout du Fesgah, à l'orient.* — Il me paraît bien étrange que l'expression, à l'orient (מזרחה), ait été jugée nécessaire, après la mention du Fesgah. Ne semble-t-il pas résulter de ce fait que, le Fesgah étant à l'occident, il a fallu exprimer très-explicitement que le territoire de Raouben et de Gad était à l'orient, afin d'éviter une confusion possible? Je laisse à de plus habiles à le décider. Quant à Asedout, Ounklousse explique ce mot par משפך (effusion). Cohen ajoute : « Ce sont les pieds des montagnes qui semblent se répandre, ou les torrents qui se précipitent du haut des montagnes. » Enfin, les Septante ne traduisent pas le mot Asedout, tandis que la Vulgate le traduit par *radices*. Le verset que nous venons de rapporter, à l'examiner de près, prouve donc plutôt que le Fesgah était à l'occident de la vallée du Jourdain.

Le troisième passage du *Deutéronome* est plus embarrassant, et pourtant il est loin d'être aussi concluant qu'on serait tenté de le croire au premier abord. Le voici (ch. III, 27) : *Monte au sommet? du Fesgah* (c'est Dieu qui parle à Moïse), *lève tes yeux vers l'occident, le septentrion, le midi et l'orient, et regarde de tes yeux, car tu ne passeras pas ce Jourdain.* — Le texte porte עלה ראש הפסגה simplement, et ce texte, sans la préposition אל, après le verbe עלה, « monte, » présente une sorte de monstruosité. עלה est un verbe essentiellement neutre, et qui ne saurait comporter de régime direct. Si donc, cette fois encore, nous

Digitized by Google

admettions la possibilité de traduire le mot נגד isolé, par *en face de, vis-à-vis de*, notre verset deviendrait parfaitement clair. Si l'on met de côté cette traduction, hypothétique, je le veux bien, le texte demeure boiteux et obscur. Reste enfin, dans le *Deutéronome*, le passage suivant (ch. IV, 49) : — *Et toute la plaine en deçà du Jourdain, à l'orient, jusqu'à la mer de cette plaine, sous Asedout du Fesgah.* — Nous avons vu tout à l'heure ce qu'il fallait entendre par Asedout du Fesgah ; remarquons que, cette fois encore, il est bien spécifié qu'il s'agit de l'orient de la vallée du Jourdain. Le dernier membre de la phrase signifie très-nettement, à la lettre : Et jusqu'à la mer de la plaine (*qui est*) au pied du Fesgah (sous Asedout du Fesgah). Ce verset ne prouve donc absolument rien en faveur de l'opinion qui place le Fesgah à l'orient de la vallée du Jourdain, et c'est précisément le contraire qui a lieu, puisqu'il a fallu faire mention de l'orient ; en effet, il semble probable que la phrase contient la mention d'un point géographique placé à l'occident, et dont la présence pourrait induire le lecteur en erreur.

Dans le *Livre de Josué* (ch. XII), nous trouvons la description du pays enlevé par les Hébreux, combattant sous les ordres de Moïse. — 3. *Et la plaine jusqu'à la mer de Kenerout, à l'orient, et jusqu'à la mer de la plaine* (*qui est*) *la mer Salée, à l'orient,* (*qui est*) *le chemin de Beit-Heyasmout et* (*qui est*) *vers le sud, au pied du Fesgah,* (*toujours sous Asedout du Fesgah,* תחת אשדות הפסגה). — Ne semble-t-il pas que cette expression, que nous retrouvons constamment la même, soit une expression consacrée, une sorte de formule géographique ? Je suis bien tenté de le croire, pour ma part. Du reste, cette fois encore, le verset que je viens de traduire ne peut servir à rien pour prouver que le mont Fesgah était à l'orient du Jourdain ; et comme le mot *à l'orient* est répété deux fois, j'en conclus encore que la phrase mentionne probablement un point qui est à l'occident. S'il n'en était pas ainsi, à quoi bon cette insistance à bien établir que le pays décrit est à l'orient du Jourdain et de la mer Morte ?

Malheureusement il n'en est plus de même du verset 20, chapitre XII de Josué, où il est question des possessions territoriales de la tribu de Raouben, possessions qui étaient bien positivement à l'orient de la vallée du Jourdain. — 20. *Et Beit-Fâour, et Asedout du Fesgah, et Beit-Heyasmout.* — De la teneur de ce verset, il résulte irréfragablement que Beit-Fâour (Beth-Peor) et Asedout du Fesgah étaient dans la même contrée. Or, pour Beit-Fâour, il n'y a pas l'ombre d'un doute à conserver : donc pour Asedout du Fesgah le doute devient bien difficile.

Dans le *Livre des Nombres*, il est deux fois question du Fesgah. D'abord, au chapitre XXI : — 20. *Et de Bamout à la vallée qui est au territoire de Moab, au sommet du Fesgah, et qui a vue vers Hyesimoun.* L'expression hébraïque est encore ראש הפסגה ; or, il est bien clair qu'il n'y a pas de vallée (גיא) au sommet d'une montagne, et ces deux mots, la *vallée* qui est au *sommet* du Fesgah, hurlent de se trouver ensemble. Le sens, « la vallée qui est en face du Fesgah, » serait certainement plus naturel ; mais serait-il admissible ? J'en doute fort, je le répète.

Enfin, le dernier passage biblique où il soit question du Fesgah se trouve dans les *Nombres* (XXXIII). Balak, roi de Moab, veut que Balaam maudisse les Israélites, et, pour cela : — 14. *Il le conduisit dans la campagne de Soufim, vers le sommet du Fesgah.* — Le texte porte cette fois אל הפסגה, et il peut, à la rigueur, se traduire : au sommet du Fesgah ; mais אל signifie *versus, ad, erga, adversus, prope, juxta*, plus exactement que *super*, qui se rend proprement par על. Il serait donc très-naturel de traduire cette fois l'expression biblique par : *adversus caput Fesgæ*, ce qui reviendrait très-nettement au sens, « en face du mont Fesgah. »

J'ai passé en revue tout ce qui, dans la Bible, concerne le mont Fesgah, et je n'ai pas cru devoir négliger un seul texte, parce que la position de cette montagne historique est d'une extrême importance. De tous ces passages, un seul est décisif, et fixe à l'orient du Jourdain la position du mont Fesgah ; tous les autres nous laissent dans le doute, et, je dirai plus, nous conduisent à croire que le mont Fesgah était à l'occident. Je ne me permettrai pas d'émettre une opinion précise sur ce point de géographie, et je me bornerai à dire que, sur les rives de la mer Morte, près de Jéricho, il n'y a qu'une seule montagne qui ait une position exceptionnelle qui ait dû la faire remarquer de tout temps, c'est le Djebel-el-Fechkhah. Cette montagne forme un véritable redan, le Ras-el-Fechkhah, qui se prolonge fortement en avant de la chaîne cananéenne. Enfin, le sommet du Fechkhah est en face du sommet du Djebel-Atarous, ou mont Nabou, sommet qui est à une assez forte distance horizontale de la vallée du Jourdain et de la mer Morte.

Qu'il y ait une analogie frappante entre les deux noms Fesgah et Fechkhah, cela ne peut faire question. Je ne saurais admettre que la dénomination Fechkhah soit moderne, puisqu'elle s'applique à des ruines contemporaines de la Pentapole maudite ; je ne pourrais donc accorder qu'une seule chose, c'est qu'à l'orient de la plaine du Jourdain aussi bien qu'à l'occident, il y avait un Djebel-Fesgah, ou Fechkhah. Mais il est nécessaire de constater une fois de plus que les Arabes, et entre autres les Beni-Sakhar, qui sont les maîtres de la contrée orientale où devrait se trouver le Fesgah de la Bible, sont unanimes pour ne reconnaître d'autre montagne de ce nom que le Djebel-Fechkhah. Voilà donc, à mon très-grand regret, une curieuse question de géographie sacrée que je suis obligé de laisser dans le doute.

Eusèbe, au mot Ἀβαρείμ, mentionne le mont Φασγώ, dans une phrase que saint Jérôme traduit de la manière suivante : *Abarim...., dicitur autem et mons esse Nabau, in terra Moab, contra Jericho, supra Jordanem, in supercilio Phasgu. Ostenditurque ascendentibus de Libiade in Esbum, antiquo hodieque*

Digitized by Google

vocabulo juxta montem Phogor. Pour Eusèbe et saint Jérôme, donc, le mont Nabou, ou Atarous, est au sommet du Fesgah, et je me contenterai de faire observer qu'il est assez étrange de mettre le mont Nabou au sommet du mont Fesgah.

FLEUVES. — Les Livres saints ne donnent en général le nom de fleuves qu'à des cours d'eau importants, tels que le Jourdain, l'Euphrate, le Tigre... Les autres rivières même se rendant à la mer sont indiquées par le nom de torrent. Un seul fleuve d'une grande importance qui traverse la Terre-Sainte est le Jourdain. J'ai donné de ce fleuve une description détaillée. (*Voy.* JOURDAIN.) Les autres cours d'eau partent de la longue chaîne des montagnes qui traverse le pays du nord au sud, et vont se jeter les uns dans la Méditerranée, les autres dans le Jourdain et la mer Morte. La rive gauche du Jourdain et de la mer Morte reçoivent les eaux du versant occidental de la chaîne arabique, qui va se réunir au Liban par le Hauran.

On trouvera le cours de chacun de ces torrents à leur nom particulier. Comme les montagnes de la Judée ne sont pas boisées, excepté le Carmel et quelques parties occidentales de la Judée centrale, il s'en suit que les eaux ne sont pas retenues, et qu'elles s'écoulent rapidement à la mer, laissant leur lit à sec une partie de l'année. Une autre circonstance fait que le pays garde peu les eaux pluviales, c'est que presque toutes les couches géologiques du calcaire dont se compose la masse des montagnes de la Judée sont horizontales. Les infiltrations qui ont eu lieu lors des grandes pluies sont bientôt taries par les veines horizontales du flanc abrupte des montagnes. C'est même un spectacle assez curieux en Palestine. Quelques jours après les pluies, les petites montagnes arrondies de la Judée, taillées par les anciens Israélites en amphithéâtre, pour planter la vigne et les figuiers sur une série de gradins, laissent voir les eaux suinter abondamment des fentes horizontales des rochers.

Il n'en est pas de même de certaines fontaines placées dans les bassins les plus profonds, telles que la fontaine d'Elisée, celle de Capharnaüm, etc., etc. Elles ont toujours de l'eau, en raison même du niveau très-inférieur où elles se trouvent. Quant aux eaux du Jourdain, c'est la masse énorme de l'Anti-Liban qui les fournit.

G

GAAS. — Montagne dans le territoire de la tribu d'Ephraïm, où fut enterré Josué. (*Josué*, XXIV, 30.)

GAAS. — Torrent qui coule du mont Gaas, passe à Lydda, et va se jeter dans la Méditerranée. (*II Samuel*, XVIII, 30.)

GABA. —Ville près du Carmel. (*Isaïe*, X, 29.) —*Voy.* HÉPHA.

GABAA, DJEBAA. — Ville lévitique de la tribu de Benjamin. Ce fut là qu'eut lieu le crime horrible consommé sur la femme du Lévite. (*Juges*, XIX, 12 et suiv.)

GABAA. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 57.)

GABAATH, GABAOTH. — Ce n'est pas la même ville que Gabaon et Gabâa. (*Josué*, XVIII, 28.)

GABAE. — Ville lévitique mentionnée par Josué en même temps que Gabaon. (*Josué*, XXI, 17.)

GABAON. — Saint Jérôme parle de la colline de Gabaon, située près d'El-Birch, l'ancienne Beeroth.

Là, effectivement, est encore aujourd'hui un village de Djebâ : est-ce l'ancien chef-lieu des Gibéonites, la Gibéa du *Livre des Juges*, גִּבְעָה, (XIX-13), nommée Djebaoun גִּבְעוֹן dans le *Livre de Josué* (XXI 27)? Puisque saint Jérôme, qui connaissait si bien toute la Terre-Sainte, place Gabaon près de Rama, cette identification ne me paraît pas douteuse.

La carte de Syrie, de Zimmermann, place un village d'El-Djib à une lieue à l'ouest de Khouraïb-er-Ram, et il y reconnaît la Gibeon de l'Ecriture, qu'il distingue de Gibea. J'ignore si ce village d'El-Djib existe réellement, mais dans tous les cas, j'aime mieux, d'accord avec saint Jérôme, chercher la métropole des Gibéonites à Djebâ.

On se rappelle la supercherie dont les Gibéonites se servirent pour éluder les terribles conséquences de la conquête judaïque (*Josué*, IX). Les populations de Jéricho et d'Aï venaient d'être exterminées; toute la race des Cananéens était menacée du même sort, et les Gibéonites, qui appartenaient à cette race, imaginèrent un moyen de se tirer de cette cruelle position. Des envoyés choisis parmi les habitants de Gibeon, de Béeroth, de Képhira et de Kiriat-Yarim, vinrent trouver Josué : *Nous ne sommes pas Cananéens*, lui dirent-ils, *et nous demeurons si loin d'ici, que nos vêtements et nos chaussures se sont usés en route; voyez en quel état ils sont; ils étaient neufs, quand nous sommes partis de notre pays. Voyez notre pain; il est sec et moisi: il était tout frais quand nous l'avons emporté : Nous venons vous offrir l'alliance de notre peuple, qui n'a rien de commun avec les Cananéens. Voulez-vous nous rendre amitié pour amitié?* Josué qui n'était probablement pas très-bien informé de la topographie des contrées qu'il avait à conquérir, Josué et le grand prêtre Eléazar se laissèrent prendre à cette supercherie effrontée, bien digne de Bédouins. Le traité d'alliance fut juré, et les Gibéonites furent épargnés pour le quart d'heure; ils furent même sauvés, peu de temps après, par Josué, de l'attaque que le roi de Jérusalem et les rois du voisinage dirigèrent aussitôt contre eux, pour les punir d'avoir traité avec l'ennemi commun. Josué, appelé au secours de ses nouveaux alliés, fondit à l'improviste sur les

Digitized by Google

rois de Canaan, les mit en déroute et les poursuivit l'épée dans les reins, à travers les vallées, jusqu'à Béthora, dit Josèphe. (*Ant. Jud.*, V, I, 17.) Un peu plus tard Saül, malgré la foi promise, ravagea le pays des Gibéonites, et leur fit tant de mal, que David, pour obéir aux prophètes qui le menaçaient de la colère céleste s'il ne donnait satisfaction à la nation que Saül avait traîtreusement frappée, se vit obligé de leur livrer sept hommes de la famille de Saül, qu'ils demandaient pour en faire à leur bon plaisir. Les sept malheureux furent livrés et mis à mort par les Gibéonites.

GABATHON. — Ville de Dan, donnée aux Lévites. (*Josué*, XXI, 23.)

GABBATHA. — *Voy.* l'art. ECCE HOMO.

GABEE. — Ville lévitique de la tribu de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 24.)

GABIM. — Ce n'est point le nom d'une localité, mais un nom commun qui veut dire *lieu élevé*. (*Isaïe*, X, 31.)

GAD. — La tribu de Gad fut une des plus remarquables par sa valeur. Aussi elle se distingua dans la guerre de l'invasion. Elle eut pour partage, au delà du Jourdain, la moitié du royaume des Amorrhéens. Cette tribu était limitée au nord par la demi-tribu de Manassé, au midi par la tribu de Ruben, au couchant par le Jourdain et au levant par l'Arabie.

GADDI. — Ville de la tribu de Gad. (*I Chron.* XII, 8.)

GADER. — Ville kénaânéenne dont Josué tua le roi. (*Josué*, XII, 13.)

GADEROTH. — Ville de la tribu de Juda. (*II Chron.* XXVIII, 18.)

GADGAD. — Gadgad est une des stations des Israélites dans le désert. Saint Jérôme dit que Gadgad est dans le désert et qu'on y trouve des torrents.

GADOR, GEDOR. — Ville de la tribu de Juda, donnée à la tribu de Dan. (*I Chron.* IV, 39.)

GALAAD, GILEAD, GALHÈD.—La terre de Galaad s'étendait au levant du Jourdain à partir du grand Hermon, montagne de l'Anti-Liban. Selon les uns, ce fut Galaad, petit-fils de Manassé, qui, ayant pris une ville située sur les montagnes, donna son nom à cette ville et à tout le pays. Selon la *Genèse* ce fut Jacob qui à son retour du pays de Laban, son beau-père, poursuivi par ce dernier se réconcilia avec lui et en signe d'alliance appela un tumulus qu'ils avaient élevé ensemble Galaad, ou mieux Galhèd, c'est-à-dire *le monceau du témoin*. La contrée prit son nom de ce monument.

Ce pays devint le partage de la demi-tribu de Manassé : il est fertile, surtout en pâturages.

GALGAL. GALGALA. — Il y avait une Galgala près de Bethel. Josèphe (*Antiq.*, VI, v) le dit formellement. Eusèbe et saint Jérôme le disent également. Il est douteux cependant que cette Galgala ne soit pas la même que Galgala, Gilgol, voisine de Jéricho, où campèrent les Israélites après avoir franchi le Jourdain. Là Josué fit circoncire le peuple et célébra la pâque. Ils y dressèrent un monument qui doit subsister encore et dont la découverte serait précieuse pour l'archéologie, de douze pierres énormes tirées du lit du Jourdain.

On trouve entre Jéricho et le Jourdain une ruine carrée qu'entourent des amas de décombres assez clair-semés. L'ensemble de ces ruines se nomme Karbet-el-Moharfer. Robinson (*Bibl. Researches*, t. II, p. 272), qui a traversé ces mêmes ruines, suppose qu'elles peuvent être celles de Gilgala, mentionnées par Eusèbe et par saint Jérôme, comme étant à deux milles de Jéricho et à cinq milles du Jourdain.

GALILÉE, GALILÉENS. — On comprend sous le nom de Galilée toute la partie septentrionale de la Terre-Sainte occupée par les quatre tribus d'Aser, de Nephthali, de Zabulon et d'Issachar. Josèphe (*De bell. Jud.*, lib. III, cap. II) décrit ainsi la Galilée : « Il y a deux Galilées, l'une supérieure, l'autre inférieure; la Phénicie et la Syrie les bornent. Au couchant elle a pour limites le territoire de Ptolémaïs et le Carmel, qui autrefois était aux Syriens et qui maintenant est de la Galilée. Au Carmel est jointe Gaba (c'est Caïpha), la ville des cavaliers, parce que le roi Hérode y envoya une colonie de cavaliers qu'il avait congédiés. Au midi elle a pour frontières la Samaritide et Scythopolis, jusqu'au fleuve du Jourdain. Au levant elle a Hippesse et Gadaris ainsi que la Gaulanitide et ce sont là les limites du royaume d'Agrippa. Elle a au nord le pays de Tyr et les frontières des Tyriens.

« La longueur de la Galilée inférieure est depuis Tibériade jusqu'à Zabulon, dont Ptolémaïs, placée sur les bords de la mer, est voisine. Sa largeur est depuis le bourg de Xaloth qui est situé dans la grande plaine d'Esdrelon, jusqu'à Bersabée. Et la largeur de la Galilée supérieure commence aussi au bourg de Xaloth et s'étend jusqu'au bourg de Baca qui divise le territoire des Tyriens. Sa longueur s'étend depuis le bourg de Thella, près du Jourdain, jusqu'à Méroth. Mais quoique ces deux régions soient si étendues et entourées d'un si grand nombre de nations étrangères, elles ont toujours résisté à tous les dangers de la guerre. Car les Galiléens sont guerriers dès leur enfance et en tout temps nombreux, et ce pays n'a jamais eu à redouter ni la pénurie d'hommes ni leur manque de courage. Leur sol est excellent et très-fertile, il y vient toute sorte d'arbres, et elles excitent par cette fertilité les hommes les moins attachés à l'agriculture. Enfin elles sont toutes cultivées par leurs habitants, et aucune partie du sol n'est abandonnée. Les villes y sont fréquentes et en raison de la richesse, il y a un grand nombre de bourgs très-populeux, au point que les plus petits ont au delà de quinze mille habitants. De telle sorte que si l'on peut dire que la Galilée a moins d'étendue que le pays d'au delà du fleuve, cependant elle l'emporte en force. L'une est toute cultivée, et abonde en toutes sortes de fruits; celle qui est au delà du fleuve, quoique beaucoup plus étendue, est pour la plupart montagneuse et dé-

Digitized by Google

serte, et ne pouvant pas produire de bons fruits. »

A part l'exagération coutumière de Josèphe qui porte la population des plus petits bourgs de Galilée à quinze mille habitants, cette description est exacte.

Il faut ajouter que c'est de cette Galilée, qu'est sortie le Christ, le Messie, le Sauveur du monde, et les apôtres qui ont porté l'Evangile dans le monde connu des anciens. Aussi le Christ fut-il appelé le Galiléen, et les Chrétiens par là même, appelés aussi Galiléens.

GALLIM.—Cette ville est citée dans le *Ier Livre de Samuel*, xxv, 44. Reland la place dans la tribu de Benjamin, à cause d'un passage d'Isaïe qui mentionne Gallim avec plusieurs villes de Benjamin. Saint Jérôme place ce village de Gallim près d'Accaron.

GAMZO. — Ville située dans la tribu de Siméon. (*II Chron.* xxviii, 18.)

GARIZIM. — Une excursion pleine d'intérêt que j'ai faite, dans mon voyage, à la célèbre montagne du Garizim, me permet d'en parler avec détail.

Malgré un temps assez douteux, nous nous étions décidés à faire ce pèlerinage scientifique, qui devait m'amener à une précieuse découverte.

Nous partons, dans la matinée, de Naplouse. Un grand jeune homme de la ville nous accompagne, et il n'est pas musulman. Est-il chrétien? est-il samaritain? Je ne puis le démêler, bien qu'à la nature des indications qu'il m'a données pendant notre excursion, j'aie été conduit à penser qu'il était un des membres de cette étrange secte.

A neuf heures et demie, nous montions à cheval, et, tournant la pointe ouest de la ville de Naplouse, nous commencions à gravir un large chemin qui conduit, à travers des vergers, dont en ce moment tous les arbres sont couverts de fleurs, à une belle fontaine d'eau vive, placée un peu au-dessus de la ville. De là on peut assez bien apprécier l'étendue actuelle de Naplouse, dont l'aspect général est charmant.

Une fois la fontaine passée, le chemin se rétrécit de plus en plus, et il finit par disparaître tout à fait, lorsque les vergers qui le resserrent disparaissent eux-mêmes. On se trouve alors au bas d'un ravin assez large, ou plutôt d'une gorge fortement inclinée, et qui s'élève directement à une hauteur de quelques cents pieds, c'est-à-dire jusqu'au plateau du Garizim. Nous mettons pied à terre, et, tirant nos chevaux par la bride, nous commençons bravement notre ascension, qui n'est qu'ennuyeuse. Au bout d'un quart d'heure, nous touchons enfin au plateau si désiré, et nous trouvons immédiatement une espèce de chemin que longent des amas de décombres, et qui, après cinq ou six cents mètres de parcours au plus, nous amène en face de ruines tellement importantes, que j'étais bien loin de m'attendre à une semblable bonne fortune.

J'ai sous les yeux une enceinte immense, construite en blocs d'un magnifique appareil; au premier coup d'œil, il est clair que l'âge de cette enceinte ne saurait être postérieur à l'époque du haut empire. Ne serait-ce pas l'enceinte du temple que les Samaritains construisirent sur le Garizim, à l'imitation de celui de Jérusalem? C'est ce que l'examen détaillé de l'enceinte en question nous apprendra tout à l'heure. Commençons par une visite rapide des ruines qui nous entourent; nous déjeunerons ensuite, puis nous reviendrons étudier en détail ce curieux monument, que j'aurai certainement le plaisir de lever le premier.

Notre guide de Naplouse n'a pas manqué de nous dire, en arrivant devant ces ruines vénérables, que c'était le temple des Samaritains; mais, dans le doute où je suis encore aujourd'hui sur la foi qu'il professait, je ne voudrais pas donner son assertion pour plus déterminante qu'elle ne l'est en réalité. Nous verrons d'ailleurs que le monument parle parfaitement par lui-même, et qu'en l'étudiant avec toute l'attention qu'il mérite, on ne tarde pas à être convaincu qu'il n'a été construit que pour servir à un culte quelconque.

En longeant la grande face qui regarde l'ouest, on rencontre, un peu avant son extrémité méridionale, une sorte de plate-forme composée de grosses masses de pierre à contours irréguliers, encastrées les unes dans les autres, mais dont la surface paraît avoir été aplanie. Sont-ce des blocs rapportés, est-ce le roc qui affleure? C'est ce qu'il est bien difficile de décider au premier abord. J'avoue cependant que les joints n'ont pas l'air de fissures naturelles, et qu'en y regardant de près, j'ai acquis pour mon compte la conviction que là était un travail humain, qui, en ce cas, remontait, sans aucun doute, à une antiquité très-reculée. Cette fois encore, la tradition m'est venue en aide; car mon guide, m'arrêtant vis-à-vis de la plate-forme en question, me dit : — Ceci est la Haraquah, c'est-à-dire le lieu où les Samaritains brûlent les victimes offertes en holocauste, et qui sont égorgées en un autre lieu que nous verrons tout à l'heure. Cette plate-forme s'appelle aussi el-Aacher-Belathat (les dix blocs de pierre). — Ce nom singulier me donna l'éveil, et je pensai immédiatement aux dix tribus dissidentes, qui avaient pu établir là un autel destiné aux holocaustes et formé de dix pierres, dont chaque tribu aurait ainsi fourni la sienne. Notre jeune guide ajouta et Mohammed, qui nous accompagnait dans notre promenade, nous répéta après lui que la plate-forme de la Harakah était due à Seïdna-Souleïman (à notre seigneur Salomon). Cela voulait-il dire qu'elle était contemporaine de Salomon? C'est très-possible; car, si immédiatement après le schisme, Jéroboam fit construire cet autel grossier, il est bien clair qu'il peut passer pour contemporain de Salomon.

Nous lisons dans le *Deutéronome* (xi) : — 29. *Et quand l'Eternel, notre Dieu, t'aura fait venir au pays où tu vas pour le posséder, tu donneras la bénédiction sur la montagne de*

Digitized by Google

Garizim, et la malédiction sur la montagne d'Ebal. Puis, plus loin (XXVII) : — 2. *Il arrivera un jour que vous passerez le Jourdain, au pays que l'Eternel, ton Dieu, te donne ; tu t'élèveras de grandes pierres, et tu les enduiras d'un enduit.* — 3. *Et tu écriras dessus toutes les paroles de cette doctrine-là...* — 4. *Il arrivera, quand vous aurez passé le Jourdain, vous éleverez ces pierres que je vous commande, sur la montagne d'Ebal, et tu les enduiras d'un enduit.* — 5. *Tu bâtiras là un autel à l'Eternel, ton Dieu, un autel de pierres ; tu n'éleveras pas le fer sur elles.* — 6. *De pierres entières tu bâtiras l'autel de l'Eternel, ton Dieu : tu feras monter dessus des holocaustes à l'Eternel, ton Dieu...* — 11. *Moïse commanda au peuple en ce jour, savoir :* — 12. *Ceux-ci se tiendront sur la montagne de Garizim, pour bénir le peuple, quand vous aurez passé le Jourdain : Siméon, Lévi, Juda, Issakhar, Joseph et Benjamin.* — 14. *Et ceux-là se tiendront, pour la malédiction, sur la montagne d'Ebal : Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephthali.*—Viennent ensuite les douze malédictions que devaient prononcer les Lévites, et auxquelles tout le peuple répondrait : *Amen.* Les bénédictions ne sont pas contenues dans le texte sacré.

Le Talmud commente ainsi ce passage de l'Ecriture : « Six tribus montèrent sur le mont Garizim et six sur le mont Ebal. Les Cohenim, les Lévites et l'arche étaient entre les deux montagnes ; les Lévites s'étant tournés vers le mont Garizim, récitèrent les bénédictions : Béni soit celui qui ne fera pas d'idole, etc. Le peuple répondait : *Amen.* S'étant ensuite tournés vers la montagne d'Ebal, ils récitèrent la malédiction, et on répondait : *Amen.* » A cette explication je trouve une difficulté. Du haut du Garizim, aussi bien que du haut de l'Ebal, il est impossible de voir ce qui se passe au fond de la vallée de Sichem ; il est bien plus impossible encore d'entendre ce qu'on y crierait de toutes ses forces. Comme l'Ecriture ne semble pas confirmer ces détails du récit des talmudistes, je conclus qu'ils sont puérils, et je crois que les deux cérémonies s'accomplirent dans la vallée qui séparait les deux montagnes sacrées, et de telle façon que chaque groupe de six tribus pût comprendre ce qui se passait, en le voyant, et répondre *amen* à propos.

Le *Livre de Josué* raconte comment fut exécuté l'ordre de Dieu après le passage du Jourdain. (VIII) : —30. *Alors Josué construisit un autel à l'Eternel, Dieu d'Israël, sur la montagne d'Ebal.* — 33. *Et tout Israël, ses anciens, ses inspecteurs, ses juges, étaient placés de chaque côté de l'arche, en face des Cohenim, des Lévites porteurs de l'arche d'alliance de l'Eternel, l'étranger comme l'indigène ; la moitié en face de la montagne de Garizim, et la moitié en face de la montagne d'Ebal, comme avait autrefois ordonné Moïse, serviteur de l'Eternel, de bénir le peuple d'Israël.* — Ne semble-t-il pas évident, par la teneur de ce verset, que le peuple, bien loin d'être divisé en deux parts, sur les deux montagnes opposées, était rangé des deux côtés de la vallée de Sichem, au fond de laquelle s'accomplissait la cérémonie ?

Je dois avouer néanmoins que Josèphe (*Ant. jud.*, V, I, 19) raconte le fait comme les talmudistes. Voici ce qu'il dit : « (Josué) étant parti de là (de Seiloun), avec tout le peuple, pour Sichem, bâtit un autel au point où Moïse avait ordonné de l'élever, et ayant partagé l'armée en deux corps, il en plaça une moitié sur le mont Garazim, et l'autre moitié sur le mont Gibal, où est l'autel, avec les Lévites et les prêtres. Lorsqu'ils eurent offert le sacrifice, proclamé les malédictions, et écrit celles-ci sur l'autel, ils retournèrent à Seiloun. »

Je suis bien tenté de croire, en le concluant de l'impossibilité physique que j'ai signalée et qu'implique aussi le récit de Josué, qu'au lieu de traduire, dans les passages bibliques qui concernent cette importante cérémonie, la préposition עַל par *sur*, il faut constamment la rendre par *contre*, *en face de*, ce qui n'est nullement contraire à la grammaire.

L'autel construit par l'ordre de Josué le fut sur le mont Ebal (בְּהַר עֵבָל). Cela n'est pas douteux ; bien qu'il paraisse assez étrange que l'autel destiné à offrir des sacrifices à l'Eternel ait été élevé sur la montagne maudite, au lieu de l'être sur la montagne bénie. Notre Haraqah n'a donc rien à faire avec l'autel du mont Ebal ; et probablement Jéroboam, en abandonnant le culte qui avait fait établir ce premier autel, eut l'idée d'en construire un semblable sur le Garizim, sur le mont béni, et dès lors celui-ci put être composé de dix pierres (Aacher-Belathat), représentant chacune une des tribus dissidentes ; de même que le monument construit en commémoration du passage du Jourdain était composé de douze pierres, prises au fond du fleuve, et représentant chacune une des douze tribus d'Israël. (*Josué*, IV, 7-9.)

Je reviens aux ruines qui se voient au sommet du Garizim. Au sud de la grande enceinte et à soixante-quinze mètres du pied de celle-ci, vers l'angle sud-est, se voit une plate-forme de roc inclinée à l'ouest, et entourée d'arasements de murailles qui ont dû la fermer. Cette plate-forme n'a pas un contour régulier. Vers l'est, elle présente une face rectiligne de onze mètres, une autre face de onze mètres regarde le sud. De l'extrémité de celle-ci part une face de six mètres seulement, dirigée au nord-nord-ouest, et aboutissant à un orifice qui ouvre sur une fosse profonde, ou sorte de puits creusé dans le roc. L'orifice n'est qu'une large fente, ayant un peu plus d'un mètre de longueur, et parallèle à la façade de la plate-forme qui regarde l'est. De l'extrémité de l'orifice, une courbe peu déterminée, d'une quinzaine de mètres, va rejoindre la première face mesurée. Il est aisé de voir, au reste, que le plan primitif de la plate-forme était un polygone formé de trois grands côtés, perpendiculaires entre eux, de onze mètres de longueur, sur lesquels s'appuyaient deux petits côtés, de six mètres, aboutissant à l'orifice du puits.

Digitized by Google

Cette plate-forme, que j'ai décrite avec tant de minutie, c'est le véritable autel des Samaritains. C'est sur elle que les victimes sont égorgées, et c'est dans le puits que j'ai signalé que s'écoule le sang du sacrifice.

A partir de là, on aperçoit les ruines d'une ville qui dut être très-considérable. Il serait extrêmement curieux d'étudier ces ruines à loisir; nul doute que l'on n'y fît de précieuses découvertes. Comme malheureusement mes minutes étaient comptées, j'ai dû me borner à en examiner quelques parties en toute hâte, et je regrette vivement de n'avoir pu faire plus. Je me bornerai à signaler un singulier édifice, construit sur le roc, à cent cinquante mètres en avant de la plate-forme des sacrifices. Ses murailles, formées de gros blocs, ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. C'est un carré de dix à douze mètres de côté, sur le côté nord duquel est appuyée une abside elliptique de dix mètres de profondeur. Que pouvait être ce bâtiment? Je l'ignore. Peut-être ce fut une église ou une chapelle chrétienne.

Comme le temps était loin de s'embellir, nous avons, après cette inspection sommaire, pris le parti de déjeuner au plus vite, afin d'avoir ensuite tout notre temps à donner à l'étude et au levé de la grande enceinte. Nous sommes donc venus nous installer sur le gazon, contre l'angle nord-est de ce monument, au pied d'un petit oualy musulman qui porte le nom de Ech-cheikh-Rhanem, et nous nous sommes mis en devoir d'expédier rondement notre repas. De là, nous jouissions d'une vue magnifique. Nous avions au-dessous de nous les pentes orientales du Garizim, et, au delà, l'extrémité orientale de la vaste plaine de la Makhnah, qui n'est que la large vallée qui longe la route de Naplouse à Jérusalem. A notre gauche, nous voyions le mont Ebal tout entier, et entre lui et nous se trouvait la riante vallée de Sichem, dont nous ne pouvions naturellement apercevoir le fond.

J'ai rarement fait un aussi mauvais déjeuner avec autant de plaisir. Nous étions dans le ravissement en pensant à notre découverte si inespérée, et nous eussions joui du beau spectacle que nous avions sous les yeux dans toute la plénitude de notre joie, si de larges gouttes de pluie n'étaient venues nous avertir que la besogne qui nous restait à faire ne serait pas commode à terminer.

Aussitôt notre déjeuner fini, nous nous sommes bravement mis à l'œuvre, et, bien qu'interrompus à dix reprises par des averses glacées qui nous chassaient dans l'oualy du Scheikh-Rhanem, où deux tailleurs de pierre faisaient quelques réparations à un escalier, nous avons réussi à lever tout ce curieux édifice. En voici les dispositions générales.

Le plan de l'enceinte principale est un quadrilatère garni, aux quatre angles, d'avant-corps carrés en saillie de un mètre quatre-vingt-dix centim. sur les faces; celles-ci ont des dimensions différentes. Ainsi, avant-corps compris, les deux côtés sud et nord ont soixante-dix-neuf mètres de développement, et les deux autres faces opposées, soixante-quatre mètres cinquante centimètres seulement, toujours avant-corps compris. Ces avant-corps formaient probablement des tours carrées. Sur le milieu de la face sud est établi un avant-corps exactement semblable à ceux des angles. Il a comme eux huit mètres de côté, et un mètre quatre-vingt-dix centimètres de saillie. Tous les murs principaux ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. La face occidentale n'a pas d'avant-corps en son milieu, et les avant-corps des angles font saillie sur elle. La face orientale, au contraire, ne présente aucune saillie des avant-corps. C'est celui de l'angle nord-est qui a été occupé par une construction musulmane, et transformé en oualy portant le nom d'Ech-cheikh-Rhanem.

Au milieu de la face nord est pratiquée, dans l'axe même de l'enceinte, une porte de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres d'ouverture, qui avait, à l'extérieur, des pilastres carrés de un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, en saillie, autant qu'on en peut juger par la base de celui de gauche qui est resté en place. Cette porte a été murée postérieurement, et l'arasement du mur de clôture est en place. A droite et à gauche de cette grande porte d'entrée étaient, à l'intérieur, deux pavillons massifs formant loge, de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de côté, hors œuvre, et dont les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. On retrouve à l'intérieur, appuyées contre les murailles de l'enceinte, de nombreuses chambres datant d'époques différentes, à en juger par la diversité d'épaisseur de leurs parois; dans les plus anciennes, qui sont presque toutes appliquées contre la face sud, les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur, et celles-là font incontestablement partie du plan primitif de l'édifice.

Au centre de la plate-forme comprise dans l'enceinte, était un édifice octogonal à l'intérieur, et dont l'entrée correspondait à l'entrée principale de l'enceinte. Sur les côtés du polygone adjacents à la face d'entrée, étaient établies des sortes de chapelles, à deux absidioles circulaires, placées aux extrémités ; la porte de ces chapelles ouvrait à l'intérieur du bâtiment octogonal. Les deux côtés parallèles à l'axe général servaient d'appuis à de grandes absides circulaires. Les deux suivants comportaient encore, autant qu'on peut le deviner en construisant le plan général d'après ce qui reste de débris reconnaissables, des chapelles à double absidiole, et enfin la face du fond, parallèle à la face d'entrée, devait former un abside circulaire. Cette disposition alternative est extrêmement curieuse, et elle a une singulière analogie avec le plan que présentent le temple phénicien de Krendi, à Malte, et celui de la Giganteza, à Gozzo.

Notre guide, en nous amenant sur la place où était l'octogone que je viens de décrire brièvement, me dit : Ceci est la Qiblah des Samaritains. (La qiblah est un lieu particulier

Digitized by Google

de prières, dans la mosquée de Jérusalem et dans celle de la Mecque.)

A l'extérieur de la face du nord, une autre muraille d'enceinte, datant de la même époque, s'appuie contre l'avant-corps de l'angle nord-ouest, et s'étend en ligne droite sur une longueur de cinquante-deux mètres, non compris l'avant-corps de l'enceinte principale auquel ce pan de mur se rattache. A son extrémité opposée, est appliquée une tour quadrangulaire, ayant cinq mètres soixante-dix centimètres dans œuvre, sur ses côtés nord et sud, et seulement trois mètres quarante centimètres sur les deux autres faces. A partir de l'angle nord-est de cette tour, la muraille, qui en continue la face nord s'étend parallèlement à la face d'entrée de l'enceinte principale, sur une longueur de quarante et un mètres; là est placée, en saillie d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres, une tour carrée de huit mètres quatre-vingts centimètres de côté. Au delà le mur de face reprend sur une longueur de vingt-deux mètres cinquante centimètres; puis il fait un coude brusque et se dirige, en couronnant les escarpements orientaux du plateau de la montagne, par une branche oblique de quarante-trois mètres, sur le flanc septentrional de l'avant-corps contenant l'oualy du Scheikh-Rhanem, en laissant à l'angle nord-est de celui-ci une saillie d'un mètre quarante centimètres.

De l'angle sud-est de la tour carrée, placée vers le milieu de la grande branche septentrionale que je viens de décrire, partait un mur oblique dont il ne reste que de faibles portions et qui se dirigeait, en se redressant à l'est, vers la moitié de sa longueur, à peu près perpendiculairement à la face nord de l'enceinte principale, et à quelques mètres à gauche de la grande entrée. Du point où cette muraille faisait un angle pour se redresser, partait un mur allant rejoindre la face orientale de la deuxième enceinte, à cinq mètres au nord de l'oualy ech-Cheickh-Rhanem. Tous les murs que je viens de désigner ont la même épaisseur d'un mètre trente-cinq centimètres.

Dans l'espace vide compris entre la face nord de l'enceinte principale et la seconde enceinte extérieure, espace qu'occupe en grande partie un cimetière musulman, et à vingt-deux mètres en avant, c'est-à-dire au nord de celui-ci, est une magnifique piscine, à sec aujourd'hui, de trente-cinq mètres de longueur, sur un peu plus de dix-huit mètres de largeur; elle est elle-même bâtie en murailles d'un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. Cette piscine s'appuie contre le mur occidental d'enceinte. Une muraille postérieure, dont il ne reste que les arasements, relie la face sud de la piscine à la face nord de l'enceinte principale, à quatorze mètres en avant de l'angle nord-ouest de celle-ci. Cette muraille avait un mètre dix centimètres d'épaisseur. A treize mètres à gauche, c'est-à-dire à l'est, sont les arasements de deux murs parallèles d'un mètre d'épaisseur, et laissant entre eux un couloir d'un mètre vingt centimètres de largeur. Les traces de ces deux murs cessent brusquement de paraître, à quinze mètres à partir de la piscine.

Dans le mur septentrional de la piscine, à sept mètres de l'angle nord-ouest, est pratiquée une niche parfaitement taillée, et qui dénote une grande habileté dans la science de la coupe des pierres. Peut-être était-ce un regard par lequel le trop plein de la piscine pouvait se déverser dans un puits placé à trois mètres à droite, et à quatre mètres de distance de la niche.

Telle est la disposition générale de ce magnifique édifice, dans lequel je n'hésite pas à retrouver le temple des Samaritains, temple dont je vais tout à l'heure rappeler l'histoire. J'ai dit déjà que la face orientale de cette enceinte était réellement à la crête du Garizim et dominait les escarpements plongeant dans la Makhnah. A onze mètres en avant de la base de cette enceinte, paraissent les traces d'un mur dont quelques blocs sont encore en place. Ils sont énormes et portent deux mètres d'épaisseur. Il semble qu'un escalier ait été appuyé à ce mur, et l'on en distingue encore quatre ou cinq marches de cinquante centimètres de largeur. L'axe de cet escalier, s'il a existé, aurait donc été, en ce point du moins, dirigé du sud au nord, et par conséquent il serait venu du côté opposé à celui où se trouve Naplouse

Ai-je besoin de dire tout ce que révéleraient de faits curieux des fouilles intelligentes exécutées sur ce plateau, si elles étaient praticables.

Nous avions, on le devine, passé quelques heures bien employées, à relever toutes les mesures nécessaires. Une fois notre butin achevé, nous songeâmes à la retraite et nous regagnâmes Naplouse sous une pluie battante, fort heureux d'avoir payé par un peu de fatigue et beaucoup d'humidité, un fait archéologique que j'avais le droit de considérer comme de la plus grande importance.

Au retour, j'étais tellement préoccupé des ruines que je venais de visiter, que j'envoyais Mattéo saluer de ma part le grand prêtre des Samaritains et lui demander comment s'appelait la ville ruinée qui avait existé sur le sommet du Garizim. Il revint bientôt et me rapporta le nom que je voulais connaître, et que ni les musulmans ni les Chrétiens n'étaient en mesure de nous donner. Ce nom était Louzah! Je pensai immédiatement à Beit-el, dont le nom primitif avait été Louz ou Louzah, et je me figurai à tort que le véritable Beit-el pourrait bien avoir existé sur le sommet du Garizim. J'ai conservé assez longtemps ce doute, qui s'est évanoui depuis mon retour, devant le fait suivant. Saint Jérôme, dans l'*Onomasticon*, cite une Λουζά placée près de Sichem, à la troisième pierre milliaire à partir de Naplouse. C'était incontestablement ma ville ruinée du sommet de Garizim.

Rappelons maintenant en quelques mots l'histoire de Sichem et de Naplouse, puis nous nous occuperons de celle de Garizim. Sichem (שכם de l'Écriture sainte) a été remplacée par Neapolis, qui est devenue la Naboulis des Arabes et la Naplouse des Francs; mais ces

Digitized by Google

deux villes n'étaient pas exactement au même point. Il n'y a pas de doute à conserver sur ces deux faits. Ainsi S. Epiphane (*Adv. hæreses*, lib. III) et saint Jérôme (Epist. 86, *Epit. Paulæ*) se servent de l'expression : Sichem, qui est maintenant nommée Neapolis. Eusèbe dans l'*Onomasticon*, dit positivement : Sichem, près de Néapolis, ἐν Συκίμοις, πλησίον Νέας πόλεως (ad vocem Τερεβίνθων), et ailleurs (ad vocem Συχέμ): On en montre la place dans les faubourgs de Neapolis (Δείκνυται τόπος ἐν προαστείοις Νέας πόλεως); enfin au mot Λουζά, Eusèbe dit : Παρακειμένη Συχέμ ἀπὸ θ' σημείου Νέα πόλεως. Elle est placée près de Sichem, au neuvième mille à partir de Neapolis. Saint Jérôme a corrigé ce passage qu'il traduit: « Juxta Sichem in tertio lapide Neapoleos. » Peut-être cette première correction n'est-elle pas suffisante encore, et faudrait-il lire θ' au lieu de γ dans le texte d'Eusèbe, ce qui serait plus en rapport avec la véritable distance de Louzah à Naplouse, et ce qui expliquerait en quelque sorte l'erreur du copiste, qui aura pris un Β pour un Θ, bien plus aisément qu'un Γ, dont le tracé n'a aucun rapport avec le Θ. Quoi qu'il en soit, il paraît clair que Sichem n'était pas sur l'assiette actuelle de Naplouse, et je suis assez disposé à supposer cette ville antique à l'entrée même de la vallée de Sichem, vers le point où sont placés par la tradition, le puits de la Samaritaine, le champ de Jacob et le tombeau de Joseph. L'historien Josèphe (*Bell. Jud.* IV, VIII, 1) nous apprend que de son temps Neapolis était nommée par les indigènes Mabortha.

En aucun endroit l'Ecriture ne dit explicitement que Sichem était voisine des monts Garizim et Ebal ; seulement dans le *Deutéronome* (XI, 80), on voit que ces montagnes sont proches du Bocage de Mourah, et la *Genèse* (XII, 16) nous dit : Abram traversa le pays jusqu'à la contrée de Sichem, jusqu'au Bocage de Mourah : ce qui démontre implicitement le voisinage de Sichem et des deux montagnes saintes. Le patriarche Jacob, venant de Padan-Aram, arriva à Sichem, y campa et acheta des fils de Hemour, père de Sichem, la pièce de terre où il avait dressé sa tente. (*Gen.* XXXIII, 19.) Dina, fille du patriarche, fut enlevée par Sichem, fils de Hemour, chef du pays. (*Gen.* XXXIV, 2 et suiv.) Hemour vint alors demander à Jacob la main de Dina pour son fils, en lui offrant une alliance entre les deux races. Les fils de Jacob acceptèrent, mais à condition qu'Hemour et les siens se feraient circoncire. Ceux-ci y consentirent, et le troisième jour, lorsque tous les hommes étaient souffrants des suites de l'opération qu'ils avaient subie, Siméon et Lévi, à l'insu de leur père, prirent leurs glaives, tombèrent sur la ville qui était en sécurité, et tuèrent tous les mâles (*Gen.* XXXIV, 25); puis ils pillèrent la ville, biens et bestiaux, et firent captifs les femmes et les enfants. Cette abominable infamie fut ainsi reprochée à ses fils par Jacob : — 30. *Jacob dit à Siméon et à Lévi : Vous m'avez affligé, en me mettant en horreur aux yeux des habitants du pays, des Kanaanéens et des Pherisîm ! J'ai si peu de monde ; ils pourraient bien s'assembler contre moi et me frapper : alors ils me détruiront moi et ma maison.* — Plus tard, Jacob ayant assemblé ses enfants, pour leur prédire l'avenir de chacun, reprocha plus amèrement à ses deux fils, Siméon et Lévi, leur brutale colère (*Gen.* XLIX) : *Que leur colère soit maudite, car elle est violente, et leur fureur, car elle est affreuse ; je les diviserai en Jacob, et je les disperserai en Israël*

Longtemps après, lorsque Jacob habitait près d'Hébron, ses fils étant allés conduire ses troupeaux du côté de Sichem, y vendirent leur frère Joseph, qui était venu les rejoindre près de Dothaïm. (*Gen.* XXXVII, 17.) Une caravane d'Ismaélites, se rendant en Egypte, acheta Joseph, et l'on sait à quel degré de puissance le fils de Jacob fut élevé dans ce pays. Lors de la conquête de la Terre promise, Josué, après le sac de Jéricho et de Aï, vint, suivant l'ordre qu'en avait donné Moïse, construire un autel sur le mont Ebal, et faire proclamer les bénédictions et les malédictions de l'Eternel, par le peuple d'Israël. J'ai dit combien il était singulier que l'autel de Jéhovah eût été élevé sur la montagne de la Malédiction. Les Samaritains sont du même avis, car le texte samaritain du Pentateuque porte que l'autel de l'Eternel dut être et fut construit sur le Garizim. En conséquence, ils accusent les Juifs d'avoir altéré sciemment le texte sacré en ce point, comme en beaucoup d'autres ; c'est donc bien légitimement à leurs yeux que la Barakah est l'autel élevé par l'ordre même de Josué, lors de cette imposante cérémonie.

Sichem, sur la montagne d'Ephraïm (*Josué*, XX, 7), fut une des trois villes de refuge placées sur la rive droite du Jourdain. On sait que les deux autres étaient Kades et Kiriath-Arbâa ou Hébron.

Abimelek, fils naturel de Gédéon et d'une concubine, saccagea la ville de Sichem, après avoir assassiné, à Oprath, soixante-dix de ses frères. L'un d'eux, Joatham, ayant échappé au carnage, reprocha aux Sichémites d'avoir pris Abimelek pour roi. — *Il alla, se plaça sur le sommet du mont Garizim, éleva la voix et les appelant, il dit : Ecoutez-moi, habitants de Sichem, et Dieu vous écoutera aussi.* (*Juges*, IX, 7.) Ce texte prouve à merveille qu'au sommet du Garizim on était bien près de Sichem, quand bien même il ne devrait pas être pris à la lettre.

Josèphe raconte ce fait de la manière suivante : « Joatham, montant sur le sommet du Garizim (qui domine la ville de Sichem) et élevant la voix afin de pouvoir être entendu, le peuple fit silence pour l'écouter, » etc. Il est bien évident que, pour Josèphe, Sichem ne pouvait être dans la vallée et Joatham sur le sommet du Garizim. Pour lui, Sichem était à portée de voix humaine de ce sommet; si Sichem n'était pas où sont les ruines de Louzah, je défie qu'on explique ce passage et le passage correspondant de l'Ecriture sainte.

Après la mort de Salomon, Roboam alla à Sichem, car c'est à Sichem que s'était rendu

Digitized by Google

tout Israël pour l'établir roi (*I Rois*, XII, 1.) Là eut lieu la rébellion des dix tribus. Roboam fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, et Jéroboam fut nommé roi d'Israël. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à Roboam. — Alors Jéroboam bâtit Sichem sur la montagne d'Ephraïm et y demeura. Il sortit de là et bâtit Fenouel. (*I Rois*, XIII, 25.)— Ne semble-t-il pas résulter de ce verset aussi bien que de celui où il est question du discours de Joatham, frère d'Abimelek, que Sichem était réellement sur la montagne, et non dans la vallée si creuse de Naplouse? Je laisse à de plus habiles à le décider, bien que je sois assez tenté de croire que la Sichem primitive était placée où sont aujourd'hui les ruines de Louzah, au sommet du mont Garizim.

Lorsque le roi d'Assyrie Salmanazar eut emmené les dix tribus en captivité, les Cuthéens envoyés de Perse pour les remplacer, s'établirent autour de Sichem qui devint le centre de leur foi, si bien que Naplouse est encore la métropole religieuse de leurs descendants. Les Cuthéens établis dans la Samarie, étant décimés par une peste, furent avertis par un oracle, qu'il n'y aurait de salut à espérer pour eux, que s'ils rendaient un culte au Dieu souverain qui, avant leur venue, était adoré dans ce pays. Ils écrivirent en hâte une supplique au roi d'Assyrie, pour qu'il leur envoyât, d'entre les captifs transportés en Assyrie, quelques prêtres qui pussent les instruire dans le nouveau culte à adopter. Leur prière fut écoutée favorablement, et le rite samaritain du culte judaïque fut établi à partir de ce moment. (Jos., *Ant. Jud.*, IX, XIV, 3.)

Au retour de la captivité de Babylone et au moment de la reconstruction du temple de Jérusalem par Zorobabel, les Samaritains demandèrent aux Juifs à participer à cette reconstruction, ce qui leur fut refusé formellement. (*I Esdr.* IV, 1 et suiv.) Ils firent alors des démarches auprès des rois Achéménides, pour entraver les projets de Zorobabel et des Juifs revenus dans leur pays.

Leurs intrigues furent d'abord couronnées d'un entier succès, et les travaux longtemps interrompus ne furent repris que la deuxième année du règne de Darius, mais menés cette fois à bonne fin. De ce moment, une inimitié complète régna entre les Samaritains et les Juifs. Aussi, lorsque l'empire Achéménide eut été renversé par Alexandre le Grand, les Samaritains sollicitèrent du conquérant l'autorisation de bâtir pour eux, sur le mont Garizim, un temple, rival de celui de Jérusalem. Voici comment la chose est racontée par Josèphe.

Après la mort du grand prêtre Jean, Yaddous son fils fut revêtu du souverain pontificat. Yaddous avait un frère nommé Manassès. Le Cuthéen Sanaballète, qui, par conséquent, avait une origine commune avec les Samaritains, et qui avait été investi par Darius de la satrapie de Samarie, donna, par ambition, sa fille Nicaso en mariage à Manassès. (*Ant. Jud.*, XI, VII, 2.) Ce fut vers cette époque que Philippe, roi de Macédoine, ayant été assassiné, son fils Alexandre prit la couronne et commença sa vie de conquérant, en s'emparant de l'Ionie, de la Carie, de la Lydie et de la Pamphylie. (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 1.)

A Jérusalem, les membres du conseil s'indignaient de voir Manassès, époux d'une Persane, prendre part aux cérémonies religieuses, dans lesquelles il devait assister le grand prêtre, son frère. Ils en vinrent à exiger de lui qu'il divorçât, ou qu'il renonçât à s'approcher de l'autel. Yaddous, lui-même, prenait parti pour le conseil contre Manassès. Celui-ci vint alors auprès de Sanaballète, son beau-père; il lui peignit la situation fausse dans laquelle il se trouvait, et, tout en protestant de son amour pour sa femme, il lui déclara qu'il ne voudrait pas, à cause d'elle, perdre ses droits au sacerdoce qui était la plus grande des dignités, et qui devait rester dans sa famille. Sanaballète lui répondit que, s'il consentait à garder sa femme, non-seulement il lui conserverait le sacerdoce, mais qu'il lui ferait même obtenir le souverain pontificat; il ajouta qu'il ferait, avec l'assentiment de Darius, bâtir sur le mont Garizim, qui est la plus haute des montagnes de la Samarie, un temple semblable à celui de Jérusalem. Le satrape s'engageait, en outre, à laisser à son gendre la satrapie dont lui-même était investi. Manassès, touché par l'éclat de ces promesses, conserva Nicaso pour femme, et comme beaucoup d'Israélites, et de prêtres même, étaient engagés dans des mariages inorthodoxes, de grandes dissensions surgirent dans Jérusalem, les uns tenant pour le grand prêtre Yaddous et ses adhérents, les autres pour Manassès et le satrape son beau-père. (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 2.)

Sanaballète avait annoncé à Manassès qu'une fois Alexandre vaincu par Darius, le moment serait opportun pour obtenir du roi des rois tout ce qu'il lui avait promis. Il attendait donc la défaite des Macédoniens. Ce fut précisément le contraire qui arriva. L'armée innombrable des Perses fut battue à plate couture, et Darius prit la fuite, laissant entre les mains du vainqueur sa mère, sa femme et ses enfants. Après ce succès, Alexandre fit une pointe en Syrie, força Damas et Sidon, et vint assiéger Tyr; de là, il manda au grand prêtre Yaddous de lui envoyer des auxiliaires et de lui payer le tribut qu'il avait jusque-là payé au roi des Perses. Yaddous répondit qu'il s'était engagé par serment à ce que son peuple ne porterait jamais les armes contre Darius, et que, tant que celui-ci serait vivant, il ne pouvait violer la foi jurée. Alexandre, furieux, lui fit dire alors que sitôt qu'il en aurait fini avec Tyr, il irait, à la tête de son armée, lui faire une visite à Jérusalem, pour lui apprendre à mieux choisir, une autre fois, les gens avec lesquels il se lierait par un serment inviolable. (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 3.)

Sept mois après, Tyr tombait au pouvoir d'Alexandre; après deux autres mois, Gaza subissait le même sort, et le roi de Macédoine paraissait devant les portes de Jérusalem.

Sanaballète, lorsque Alexandre commença le siége de Tyr, comprit que le moment était

Digitized by Google

venu de trahir son maître, en tirant profit de sa trahison. Il se rendit au camp du roi de Macédoine et lui fit sa soumission. Se voyant reçu avec satisfaction, il prit plus d'assurance encore et aborda le véritable but de sa défection. Il dit au monarque qu'il avait pour gendre Manassès, frère de Yaddous, pontife de Jérusalem; que Manassès avait, parmi les Juifs, un grand parti d'hommes qui désiraient bâtir un autre temple, dans les terres soumises à sa domination; qu'il était très-important pour lui de donner son assentiment à ce projet, parce que c'était diviser la nation juive et par conséquent, la rendre plus aisée à gouverner. Alexandre se laissa convaincre et accorda à Sanaballète la permission que celui-ci demandait. Aussitôt le satrape se mit à l'œuvre, et poussa les travaux en toute diligence; le temple construit, Manassès fut investi du souverain pontificat. Sanaballète mourut neuf mois après, au moment où la ville de Gaza venait de succomber devant l'armée d'Alexandre. (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 4.)

Quand les Samaritains virent avec quelle bonté les Juifs de Jérusalem avaient été traités par Alexandre, ils décidèrent qu'ils se feraient passer pour Juifs aux yeux du roi, afin de tirer parti, pour leur compte, de sa générosité et de sa bienveillance. Ces Samaritains avaient alors pour capitale Sichem, ville située devant le mont Garizim et peuplée par des Juifs apostats (*μητρόπολιν τότε τὴν Σίκιμα ἔχοντες, κειμένην πρὸς τῷ Γαριζεὶν ὄρει*). Ils avaient, en effet, pris depuis longtemps l'habitude de se déclarer Juifs, toutes les fois que les affaires de la nation juive prenaient une tournure favorable, et de nier qu'ils eussent rien de commun avec elle, aussitôt que l'horizon judaïque se rembrunissait. Une députation samaritaine accourut donc, en grande pompe, au-devant d'Alexandre, jusqu'auprès de Jérusalem, amenant le contingent d'auxiliaires que Sanaballète envoyait au roi. Comme le monarque les remerciait de cette marque de soumission et de déférence, les envoyés le supplièrent de visiter leur ville, et d'honorer leur temple de sa présence. Il leur promit de le faire aussitôt qu'il serait revenu de l'expédition dans laquelle il allait s'engager. Les députés samaritains parlèrent alors de l'exemption du tribut, chaque septième année, et Alexandre leur demanda qui ils étaient pour lui adresser une semblable requête. — Nous sommes Hébreux, répondirent-ils, et on nous appelle les Sidoniens de Sichem. Alexandre insista: Enfin, êtes-vous Juifs? leur dit-il. Et, comme ils avouaient qu'ils ne l'étaient pas, — Ce que vous me demandez, ajouta-t-il, je ne l'ai accordé qu'aux Juifs. Cependant, quand je serai de retour, et que je saurai mieux à quoi m'en tenir sur votre compte, je verrai ce que j'aurai à faire. Ce disant, il les congédia. Quant aux auxiliaires de Sanaballète, il leur donna l'ordre de le suivre en Egypte, avec la promesse de leur distribuer des terres dans ce pays. C'est ce qu'il fit en effet, quelque temps après, en les chargeant de la garde de la Thébaïde. (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 6.)

Lorsque après la mort d'Alexandre, son empire eut été partagé entre ses généraux, le temple de Garizim continua à subsister, et la population des Sichémites à se recruter de tous les Juifs qui étaient chassés de Jérusalem, pour avoir mangé des mets impurs, pour avoir violé le Sabbat ou pour avoir commis quelque délit du même genre. (*Ant. Jud.*, XI. VIII, 7.)

Longtemps après, lorsque Antiochus Epiphane se fut, sans coup férir, emparé de Jérusalem et l'eut mise deux fois au pillage (en 143 et en 145 de l'ère des Séleucides), les Samaritains, redoutant pour eux-mêmes un sort semblable, adressèrent une supplique à Antiochus, pour lui exposer qu'ils n'étaient, et n'avaient jamais été Juifs, mais qu'ils étaient Sidoniens d'origine; que leurs ancêtres avaient cru se débarrasser d'épidémies cruelles qui les avaient frappés coup sur coup, en adoptant l'antique superstition du pays, telle que la célébration de la fête que les Juifs appellent *Sabbat;* qu'un temple *anonyme* ayant été construit sur le mont que l'on appelle *Garizim*, ils y offraient solennellement des sacrifices à un Dieu inconnu; qu'en conséquence, voulant adopter le culte des Grecs, ils suppliaient le roi de ne pas les confondre avec les Juifs, dans le juste châtiment des crimes de ceux-ci, et de leur permettre de dédier leur temple à Jupiter Hellénien

Antiochus s'empressa de leur faire répondre qu'il leur accordait leur demande et qu'il les autorisait à dédier leur temple à Jupiter Hellénien. Cette réponse était datée du 12 du mois hécatombæon de l'an 146 de l'ère des Séleucides. (*Ant. Jud.*, XII, V, 5.)

Le temple de Garizim n'eut que deux cents ans d'existence. Jean Hyrcan s'empara de Sichem et du Garizim, et il soumit la nation des Cuthéens, qui exerçait son culte dans un temple semblable à celui de Jérusalem, temple qu'Alexandre le Grand avait autorisé Sanaballète à construire, en faveur de son gendre Manassès, frère du grand prêtre Yaddous, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Il arriva donc que ce temple fut dévasté après avoir duré deux cents ans. (*Ant. Jud.*, XIII, IX, 1.)

Nous sommes maintenant fixés sur l'époque de la construction, sur la durée et sur la destruction du temple construit par les Samaritains sur le mont Garizim. La venue d'Alexandre devant Jérusalem eut lieu en 332 avant l'ère chrétienne; en 135 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan fut investi du souverain pontificat; c'est au plus tôt vers la fin de la deuxième année de son règne, c'est-à-dire en 132, qu'il détruisit le temple du Garizim; le calcul de Josèphe, qui donne deux cents ans d'existence à ce temple, est donc parfaitement juste. Antiochus Epiphane devint roi en 175 avant Jésus-Christ; c'est donc dans le voisinage de cette année que le temple du Garizim fut consacré à Jupiter Hellénien.

Passons maintenant aux époques les plus récentes. Les Samaritains, réfugiés sur le mont Garizim, y furent attaqués par l'ordre de Vespasien. Cerealis, préfet de la cinquième légion, avec six cents cavaliers et trois mille

Digitized by Google

fantassins, attendit que la soif eût abattu la multitude réfugiée sur la montagne, car le lieu manquait d'eau, et on était au fort des chaleurs de l'été. Le Garizim fut alors gravi par les Romains, et les Samaritains, sommés de se rendre, ayant refusé de déposer les armes, furent passés au fil de l'épée, au nombre de dix mille six cents. (*Bell. Jud.*, III, VIII, 32). Procope (*De ædif. Just.*, lib. V, cap. 7) raconte que, sous le règne de Zénon, les habitants de Neapolis assaillirent les Chrétiens qui célébraient la fête de la Pentecôte, et coupèrent les doigts des mains à l'évêque Terebinthus, qu'ils trouvèrent distribuant la communion aux fidèles. Le prélat se réfugia auprès de l'empereur et implora son assistance. Zénon, pour punir un semblable méfait, chassa les Samaritains du mont Garizim, et y fit bâtir une église de Sainte-Marie, qu'il entoura d'une enceinte faite simplement en pierres amoncelées. Une forte garnison fut placée dans la ville d'en bas, mais dix hommes seulement furent préposés à la défense du mur supérieur. Sous le règne d'Anastase, les Samaritains gravirent la montagne par les escarpements qui n'étaient pas gardés, et il s'en emparèrent de vive force. Le préfet de la province fit aussitôt saisir et mettre à mort ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat. Enfin l'empereur Justinien entoura l'église du Garizim d'une autre muraille tout à fait à l'abri d'un coup de main, et il fit rétablir cinq églises chrétiennes qui avaient été incendiées dans la ville. Ceci se passait en mai 529. (Cyrille de Scythopolis, *Histoire de S. Saba.*)

Nous lisons dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : *Civitas Neapolis. Ibi est mons Agazaren : ibi dicunt Samaritani Abraham sacrificium obtulisse, et ascenduntur usque ad summum montem gradus num.* CCC. *Inde ad pedem montis ipsius locus est, cui nomen est Sechim. Ibi positum est monumentum, ubi conditus est Joseph, in villa quam dedit ei Jacob pater ejus. Inde rapta est Dina filia Jacob a filiis Amorræorum. Inde passus mille, locus est cui nomen Sechar, unde descendit mulier Samaritana, ad eumdem locum, ubi Jacob puteum fodit, ut de eo aqua impleret* (sic), *et Dominus noster Jesus Christus cum ea locutus est : ubi sunt arbores platani quos plantavit Jacob, et balneus qui de eo puteo lavatur.*

Ce passage extrêmement curieux nous fournit plusieurs sujets d'observation. Pour le pèlerin, d'abord, Sichem (qu'il faut restituer à la place de Sechim), et Sechar, sont deux lieux différents. Mais cette distinction n'est pas admissible : Sichem et Sechar étant certainemnt la même localité (67). Le puits de la Samaritaine et le tombeau de Joseph sont très-près l'un de l'autre, et c'est à mille pas de là que se trouve la Sechar, d'où était descendue la Samaritaine venue au puits de Jacob (*Jean*, IV). Avec de semblables indications, il est difficile de ne pas reconnaître cette Sichar du pèlerin, dans le Louzah du mont Garizim. Enfin pour monter de Neapolis au temple du Garizim, le pèlerin nous apprend qu'il y avait, de son temps, un escalier de trois cents marches. Ce nombre, commençons par le dire, est ridicule et impossible, si le temple était au sommet, et il y était en effet, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le Garizim a certainement une hauteur de cinq à six cents mètres au-dessus de l'assiette de Naplouse ; dès lors il est bien évident que ce n'était plus par centaines qu'il fallait compter les marches de l'escalier conduisant à ce temple. Je proposerais donc de lire quinze cents au lieu de trois cents, et je suis convaincu que l'on se rapprocherait alors de la vérité.

Il n'est pas possible de conserver de doutes sur l'existence de cet escalier gigantesque, et voici pourquoi : On connaît de magnifiques médailles impériales d'Antonin le Pieux, frappées à Neapolis, et qui représentent le mont Garizim avec son temple. Certainement ce n'était pas le temple détruit par Hyrcan, mais quelque temple du paganisme qui avait pris la place du premier. Quiconque a vu Naplouse et le Garizim sera frappé de l'exactitude, pour ainsi dire minutieuse, de la vue que présentent ces rares et belles médailles. Or, le détail qui saute immédiatement aux yeux, c'est l'existence d'un immense escalier qui monte directement de la ville basse au portique du temple. Celui-ci est muni d'une enceinte, à l'extrémité sud de laquelle se montre une haute tour, et je ne doute pas qu'il ne faille y reconnaître la tour carrée qui était placée au milieu de la face sud de l'antique enceinte que j'ai décrite plus haut. De plus, la gorge par laquelle je suis parvenu au sommet du Garizim, est admirablement mise à sa place sur la médaille, et le haut de cette gorge est garni de deux tours dont j'aurais très-probablement retrouvé les bases, si j'avais alors connu ce détail. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'escalier dont parle le pèlerin de Bordeaux, et qui existait dès le temps d'Antonin, existait encore en 333.

Le savant Robinson (*Bibl. Res. in Palest.*, t. III, p. 124) s'exprime ainsi sur le compte des ruines que j'ai longuement décrites, et que son guide samaritain lui avait nommées el-Qalâat (le château) : « This was problably « the fortress, the ruins of which are still « seen upon the mountain, bearing every « mark of a romain origin. » Je ne saurais absolument partager cette opinion. Une forteresse n'est forteresse qu'à la condition de pouvoir être défendue ; c'est-à-dire d'être construite dans un but de défense ; or, je le demande, comment défendre une muraille sans parapet, et contre laquelle s'appuient partout des appartements. Dans une semblable citadelle, la garnison eût été réduite à se croiser les bras, en laissant les assaillants s'approcher des murs et faire brèche partout où ils le voudraient, sans qu'elle pût en aucune façon s'y opposer. Je le déclare donc sans

(67) Voici ce que dit saint Jérôme à ce propos : « Transivit Sichem, non ut plerique errantes legunt, Sichar, quæ nunc Neapoli appellatur. » (Epist. 85, *Epitaph. Paulæ.*)

Digitized by Google

aucune espèce d'hésitation, cet immense monument est bien certainement l'enceinte du temple bâti par Sanaballète, avec l'autorisation d'Alexandre le Grand ; et l'octogone, qui était le sanctuaire, profané probablement par la statue de Jupiter Hellénien, aura été rasé par l'ordre d'Hyrcan, tandis que l'enceinte elle-même était traitée un peu moins rigoureusement.

Je ne doute pas que quiconque examinera, sans parti pris d'avance, le plan de cet édifice, demeurera parfaitement convaincu que là n'a jamais été une construction militaire, mais bien une construction religieuse. Le temple de Sanaballète était bâti à l'instar de celui de Jérusalem, et effectivement on reconnaît une singulière analogie dans les dispositions générales des deux plans. Ainsi, la grande piscine du temple du Garizim est placée exactement comme l'était, par rapport au temple de Jérusalem, la piscine Probatique, qu'il ne faut pas, ainsi que je l'ai fait voir, confondre avec la piscine actuellement nommée Birket-Israïl, et qui n'est que la Bethesda de l'Evangile.

On me permettra, j'espère, de me féliciter d'avoir pu lever avec soin le plan du temple samaritain, et de croire que la conquête de ce plan curieux valait à elle seule le voyage pénible que j'ai entrepris.

GATH, Geth. — Ville des Philistins, qui fut épargnée par Josué, et dans laquelle il laissa des hommes de la race des Enacim. (*Josué*, XI, 22.)

GAULON, Golon, Gaulonitide. — Gaulon, ville de la demi-tribu de Manassé, a donné son nom à une partie de la contrée orientale du Jourdain. Elle s'étendait depuis le lac de Génézareth jusqu'aux sources du Jourdain. Gaulon était une ville lévitique et de refuge. (*Josué*, XX, 8.)

GAVER. — Lieu dans la tribu de Manassé, en deçà du Jourdain, où périt le roi Ochosias. (*II Rois*, IX, 27.)

GAZA, Azza. — Gaza, une des grandes villes des Philistins, dont il est fait mention fréquemment dans la Bible, était située à l'extrémité de la terre de Kénâan, et échut en partage à la tribu de Juda. Les Kaphtorim, que la Vulgate a traduits par les Cappadociens, firent une invasion dans ce pays, et s'y établirent. La tribu de Juda ne put jamais s'en rendre maîtresse, parce que les géants Enacim leur résistèrent. Le Livre de Josué dit formellement qu'il épargna ceux de la tribu d'Enacim qui étaient dans les villes de Gaza, de Geth et d'Azot, et dans lesquelles ils furent laissés. (*Josué*, XI, 22.) Plus tard, les Philistins devinrent si puissants, qu'ils firent ceux de Juda tributaires. Et ce ne fut que sous David que fut terminée la conquête du pays jusqu'à la mer.

C'était la capitale d'une des cinq grandes satrapies des Philistins, et la deuxième ville forte du côté de l'Egypte.

Cette ville a suivi les vicissitudes des guerres qui ont si longtemps agité l'Orient. Alexandre le Grand s'en empara. Antiochus la détruisit. Les Asmonéens finirent par l'enlever aux Syriens. (*I Mach.* XI, 61 ; XIII, 43.) Ayant été prise par Alexandre Jannée (Josèphe, *Antiq.*, XIII, XXI), elle se releva plus tard sous Titus, Adrien et ses successeurs. Elle fut restaurée sous Gabinius. (*Ibid.*, XIV, X.) Auguste la donna au roi Hérode. (*Ibid.*, XV, XI.)

Arrien, dans le second livre de l'Expédition d'Alexandre, la décrit ainsi :

Gaza est tout au plus à vingt stades (4 kilomètres) de la mer. On y arrive par des sables profonds, et la mer qui l'avoisine charrie beaucoup de sable. Gaza était une grande ville située sur une éminence et entourée d'une forte muraille. C'est la dernière des villes habitées lorsqu'on va de Phénicie en Egypte : elle est placée à l'entrée du désert.

Le port de Gaza s'appelait Maiouma (ὁ Μαιούμας). Constantin en fit une ville et l'appela Constantia, du nom de son fils. Julien devenu empereur lui ôta le nom de Constantia, et voulut que la ville s'appelât seulement Port de Gaza. Mais les empereurs qui lui succédèrent lui rendirent le nom de Constantia et les droits de cité concédés par Constantin. Gaza était célèbre par ses vignobles et son bon vin. Ces vignobles étaient situés dans la région sablonneuse et au flanc des coteaux qui se trouvent en avançant dans les terres. On dit que Haschem, fils d'Abd-el-Menaat, un des ancêtres de Mohammed, a son tombeau à Gaza.

Les superstitions payennes durèrent à Gaza jusqu'au IVe siècle. Elle avait encore à cette époque huit temples consacrés aux dieux. Nous tirons ce renseignement de la Vie de saint Porphyre, évêque de Gaza. (*Act. Sanct.*, tom. V, p. 655) : *Erant autem in urbe simulacrorum publica templa octo, nempe, Solis, et Veneris et Apollinis, et Proserpinæ, et Hecates, et quod dicebatur Hierion seu sacerdotum et Fortunæ civitatis, quod vocabant τυχεῖον et Marnion, quod dicebant esse Cretigenæ Jovis, quod existimabant esse gloriosius omnibus templis quæ sunt ubique.*

Le Marnion était un temple rond entouré d'un double portique. L'auteur cité donne sur ce monument un précieux détail : c'est que parmi les Chrétiens, lorsqu'on construisit une église, on voulut lui donner la forme du Marnion ; mais l'impératrice Eudoxie voulut que l'église eût la forme d'une croix, et elle fut exécutée sur ce plan. Elle fut ornée de trente colonnes envoyées par Eudoxie. Et les marbres du Marnion détruits et brûlés furent jetés sur la place publique pour être foulés.

Saint Jérôme dit que le temple de Marna à Gaza avait été changé en église.

Lisez (*Juges*, XVI, 26) l'histoire de Samson, qui, placé dans un temple dont la voûte était soutenue par deux colonnes, ébranla ces colonnes, et en mourant sous ces décombres entraîna la mort des Philistins.

Les incrédules ont fait des objections sur la possibilité de renverser un temple en ébranlant deux colonnes. Ils ont demandé si un temple n'avait que deux colonnes. Les

Digitized by Google

apologistes et les commentateurs, qui en général doutent peu, n'ont pas manqué d'affirmer qu'il y avait des temples à deux colonnes. Les uns et les autres ne pensaient pas à la forme consacrée pour les temples antiques. Le peuple n'entrait jamais dans le temple proprement dit, le sanctuaire où était la statue du dieu. Il se tenait dans l'atrium et surtout sous les portiques qui entouraient l'enceinte sacrée et formaient réellement le temple. Or ces portiques où se tenait le peuple, et où les Philistins amenèrent Samson pour se jouer de leur prisonnier, étaient soutenus par des colonnes monolythes qu'un homme d'une force prodigieuse comme Samson pouvait ébranler. Souvent ces portiques étaient doubles et étaient soutenus au milieu par deux ou trois colonnes et formaient ainsi des salles spéciales. C'est dans une de ces salles que se trouva Samson.

Ce qui rend mon explication si claire et si précise, c'est qu'une grande multitude était montée sur les terrasses pour voir Samson. S'il eût été dans le temple proprement dit, il n'eût pas été aperçu. Ce fut donc la chute d'une des salles attenantes aux portiques ou faisant partie de ces portiques sous laquelle périt Samson. Or, en Orient, on rencontre fréquemment de ces colonnes monolythes, des portiques des anciens temples détruits. Leur petit diamètre indique logiquement qu'elles devaient être placées à peu de distance, et que Samson a pu en saisir deux assez facilement.

GAZARA, GAZER, GADARA, GEZER. — Tous ces noms indiquent la même ville. Eusèbe, au mot Γάζερ, nous apprend que cette ville était à quatre milles au nord de Nicopolis. Elle était de la tribu d'Ephraïm, sur la limite de celle de Benjamin, entre Beth-Choron et la mer. Si l'indication d'Eusèbe est véritable, Nicopolis serait beaucoup plus au nord que le village de Latroun, près duquel les géographes la placent. Il y a au moins six à sept milles de la frontière de la tribu aux ruines de Nicopolis. Mais cela prouve une fois de plus que les distances données par les anciens sont presque toujours approximatives.

GEBBETHON, DJIBTOUN. — Ville de la tribu de Dan. (*Josué*, XIX, 44.) Josèphe l'appelle Γαβαθώ. Eusèbe mentionne sous ce nom une ville qu'il nomme Γάθ, qu'il place à seize milles de Césarée, et une autre ville du nom de Gabatha, qu'il place près de Diocésarée auprès de la grande plaine d'Esdrelon. De plus, il indique une Gabatha dans le pays de Daromas, une autre dans Benjamin.

GEDERA, DJEDRAH. — Ville de la tribu de Juda, située dans la plaine. (*Josué*, XV, 35.) Eusèbe la place à peu de distance de Jérusalem, près de la vallée du Térébinthe. Il l'identifie avec Gadora. Mais Reland remarque avec raison que tout ce pays n'est pas dans la plaine, mais dans les montagnes.

GEDEROTHAIM, DJEDRATEIM. — Ville placée comme Gedera parmi les villes de la plaine de la tribu de Juda. (*Josué*, XV, 16.)

GEDOR, DJEDOUR. — Gedor, ville antique citée par Josué (XV, 58), coïncide avec l'emplacement actuel du village d'Ed-Déroueh, voisin de Halhout et de Beit-Sour, indiqués par le même verset de Josué.

Cette localité, autrefois, était dans la tribu de Juda.

GEENNOM. — *Voy.* JÉRUSALEM (Nécropole).

GEHON. — Un des quatre fleuves du paradis terrestre (*Gen.* II, 13), qui arrose la terre de l'Ethiopie asiatique, située dans le Caucase.

Il est fait mention dans l'*Ecclésiastique* du nom de Gehon : *Comme Gehon au jour de la vendange.* (*Eccli.* XXIV, 37.) Ce serait abuser de la latitude laissée aux commentateurs que de confondre ce Gehon, qui est le nom d'une piscine près de Jérusalem, avec le Gehon fleuve du paradis.

GENEZARETH. — Quand on arrive de Tibériade pour monter vers Safet, on rencontre au delà d'el-Medjdel une petite plaine bien arrosée, bien fertile et dont l'aspect est charmant. Cette plaine, qui se nomme aujourd'hui el-Rhoueyr, le petit Rhôr, le petit marais, c'est la plaine que Josèphe décrit en l'appelant Djennesar, et dont il fait un délicieux tableau. Ce tableau a pu être d'une scrupuleuse vérité, à en juger par l'état actuel du terrain, que la culture n'a pas abandonné, il est vrai, mais dont les habitants sont trop clairsemés, pour qu'ils puissent en tirer tout le parti qu'on en tirait autrefois. Dans sa description, Josèphe a inséré une phrase qui est bien précieuse. Voici cette phrase : « Joignez à la douceur de l'air, le bienfait d'une source très-abondante que les habitants du pays appellent Capharnaoum. Quelques personnes ont cru que cette source était reliée au Nil, parce qu'elle engendre des poissons semblables au korakinos, qui vit dans les marais, près d'Alexandrie. Cette plaine a, sur la côte du lac qui porte le même nom qu'elle, une longueur de trente stades et une largeur de vingt seulement (68). »

Concluons de ce passage, que la plaine que Josèphe appelle Γεννησάρ, et qui n'est que notre el-Rhoueyr, parce qu'il n'y a pas, au bord du lac, d'autre plaine qui puisse lui disputer cet honneur, a donné son nom au lac lui-même. Concluons-en de plus, que la Capharnaüm des Evangiles se trouvait forcément dans cette plaine, puisque du temps de Josèphe, c'est-à-dire à un demi-siècle de distance seulement, les habitants du pays appelaient Capharnaoum la source qui fertilisait la plaine de Gennesar.

Maintenant, était-ce la source même qui portait le nom de Capharnaoum ? Evidemment non. Il serait absurde de supposer que l'on eût donné à une source un nom propre commençant par le mot *kafr*, village. Il serait tout aussi absurde de supposer que Josèphe, qui apparemment savait sa langue maternelle,

(68) Πρὸς γὰρ τῇ τῶν ἀέρων εὐκρασίᾳ καὶ πηγῇ διάρδεται... γονιμωτάτῃ. Καφαρναοὺμ αὐτὴν οἱ ἐπιχώριοι καλοῦσι. Ταύτην φλέβα τοῦ Νείλου τινὲς ἔδοξαν, ἐπεὶ γεννᾷ τῷ κατὰ τὴν Ἀλεξανδρέων λίμνην κορακίνῳ παραπλήσιον. Μῆκος δὲ τοῦ χωρίου παρατείνει κατὰ τὸν αἰγιαλὸν τῆς ὁμωνύμου λίμνης ἐπὶ σταδίους τριάκοντα καὶ εὖρος εἴκοσι (*Bell. Jud.*, III, x, 8).

Digitized by Google

aurait commis une semblable bévue sans s'en douter. Sa phrase a donc été forcément, indubitablement tronquée, et ce qu'il a voulu dire, c'est que cette belle source s'appelait la source de Capharnaoum. Capharnaoum était donc près de la source qui lui avait emprunté son nom : donc la source une fois trouvée, Capharnaüm doit être retrouvée aussi. Nous allons voir que cette conclusion toute logique se vérifie sur place, dès que l'on veut bien apporter un peu d'attention à l'examen du terrain.

Lorsqu'on a dépassé el-Medjdel depuis une dizaine de minutes, on traverse le Nahr, qui sort de l'Ouad-el-Hammam, et l'on trouve un peu plus loin, à droite du chemin et au milieu d'un épais fourré d'arbrisseaux, des plantes grimpantes et de hautes herbes, un magnifique bassin rond, d'une construction extrêmement soignée. Le bord de ce bassin forme un massif de maçonnerie revêtu de belles pierres de taille, et dont l'épaisseur varie de cinq à six mètres. Le bassin a de vingt à vingt-cinq mètres de diamètre, et deux mètres de hauteur au-dessus du fond. L'eau qu'il contient, et dont la profondeur n'est guère que de deux pieds au plus, est très-belle et très-limpide. On y voit nager une foule de petits poissons très-vifs, assez semblables pour la forme et la taille, autant que j'en ai pu juger *grosso modo*, à de beaux goujons ou à des éperlans (69). A l'ouest de ce superbe bassin, la plaine est bornée par des coteaux jonchés de blocs de lave en innombrable quantité. Evidemment ces blocs ne sont pas venus là tout seuls, et ils sont, comme ceux de Taricheæ, les restes des constructions d'une ville antique. Seulement, ils sont certainement plus gros que ceux de Taricheæ, et je n'hésite pas à croire que cet excès de dimensions dénote un excès d'antiquité.

Il ne me paraît pas possible de douter de l'identité de la source que renferme le bassin de pierre décrit tout à l'heure, et qui s'appelle aujourd'hui el-Ayn-el-Medaouarah (la fontaine ronde), avec la source dont parle Josèphe et qu'il appelle source de Capharnaoum. Celle-ci arrosait et fertilisait la plaine de Gennesar ; l'autre arrose et fertilise toujours la plaine de Gennesar, qui se nomme aujourd'hui el-Rhoueyr ; car l'eau s'échappe du bassin par un large ruisseau, duquel on pourrait très-aisément tirer des canaux d'irrigation. La fontaine de Josèphe nourrissait une foule de petits poissons ; la fontaine ronde contient encore les descendants des poissons dont la présence a été signalée par Josèphe. Nous sommes donc incontestablement sur le territoire de Capharnaoum, lorsque nous sommes à l'Ayn-el-Medaouarah. Les ruines aujourd'hui reconnaissables, dont les blocs basaltiques jonchent les coteaux voisins, sont donc, incontestablement aussi, les ruines de la Capharnaüm des Evangiles.

A partir de ce bassin remarquable, les ruines ne cessent pas de se montrer jusqu'au village ruiné d'Abou-Chouched. Ce village se trouve sur une colline qui se rattache à la chaîne qui borde à l'ouest la plaine de Gennesar ou d'el-Rhoueyr, et elle s'avance vers l'est, pour rétrécir notablement cette petite plaine. Une quantité très-considérable de blocs de lave jonche tout le site d'Abou-Chouched, et un glacis, formé de blocs énormes de même nature et aussi bien conservé que le glacis de pierres construit au bas du château de Karak, garnit la base de la colline sur laquelle était le village. De celui-ci il ne reste que des pans de mur d'apparence tout à fait moderne, mais au milieu desquels est encore debout une tour carrée et voûtée, construite en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain du haut empire. Cette tour est appliquée contre une muraille de construction plus récente.

Au delà, vers le nord-est, les ruines, c'est-à-dire les accumulations, sur le terrain, de blocs de lave provenant certainement d'édifices antiques, continuent à se montrer jusqu'au bord d'une petite rivière d'eau pure et vive qu'on m'a nommée Nâhr-el-Aamoud, et qui descend de l'Ouad-el-Aamoud (vallée de la colonne). Au bord de ce large ruisseau, qui roule de belles eaux limpides, est un moulin abandonné. Le rév. Robinson et M. Bertou ont, pour ce ruisseau, obtenu de leurs guides l'indication qu'il descendait de l'Ouad-er-Rabadyeh. Lequel des deux noms est le bon ? Je l'ignore. Mais probablement tous les deux sont admissibles, car le village de Rabadyeh se trouve dans l'Ouad-el-Aamoud. Dans la plaine, au-dessous des mêmes collines qui avoisinent Abou-Chouched, Robinson a rencontré, en se dirigeant au nord-est, vers le Khan-Minieh, un fût de colonne calcaire d'une vingtaine de pieds de longueur et de deux pieds de diamètre. Il suppose, avec raison, que l'Ouad-el-Aamoud a reçu son nom de la présence de cette colonne, qui n'est certainement pas venue là toute seule, et que les Arabes n'ont probablement jamais eu l'idée d'amener en ce point. Cette colonne appartient donc aux immenses ruines en blocs de lave, qui commencent vis-à-vis l'Ayn-el-Medaouarah, et qui ne cessent qu'au bout de l'Ouad-el-Aamoud.

A quelle localité appartiennent ces ruines immenses. Celles qui sont dans le voisinage immédiat de l'Ayn-el-Medaouarah, à Capharnaüm, très-certainement. Mais Capharnaüm s'étendit-elle jusqu'à Abou-Chouched ? C'est ce que je ne puis croire, vu la grandeur d'une pareille ville. Il y a donc eu probablement au-dessus de la plaine de Gennesar deux villes qui se sont succédé ; la plus ancienne, placée au nord vers l'entrée de cette plaine fertile, aura occupé la colline d'Abou-Chouched (le père Scorpion), qui en était la clef, et c'était une place forte dont un glacis de blocs de lave garantissait les abords. Cette ville antique, je vais essayer, tout à l'heure, de prouver que c'était Kenret. La seconde,

(69) Ce bassin est tout à fait analogue aux bassins de Ras-el-Ayn près Sour, et comme eux il était destiné à envelopper la source qui devait fertiliser la contrée, et à emmagasiner pour ainsi dire ses eaux.

Digitized by Google

contemporaine de Taricheæ, construite comme elle, et avec les mêmes matériaux qu'elle, était vers l'extrémité sud d'el-Rhoueyr, et dans le voisinage immédiat de l'Ayn-el-Medaouarah, que Josèphe appelle Capharnaoum.

Remarquons en passant que, si je ne me trompe pas, sur la rive occidentale du lac de Gennezareth deux villes importantes étaient assises aux deux extrémités : Taricheæ au sud, Kenret au nord. Cette disposition de villes importantes avait également lieu au bord occidental du lac Asphaltite, puisque Sodome était à la pointe sud et Gomorrhe à la pointe nord de la côte. Nous verrons que le même système d'établissements se reconnaît encore lorsqu'il s'agit du Bahr-el-Houleh.

Revenons à Capharnaüm. Ce nom signifie *village de Nahoum* כפר נחום. Cette ville était sur la limite des deux tribus de Zabulon et de Nephtali, et au bord de la mer de Galilée. (*Matth.* IV, 13.) Notre-Seigneur, quittant Nazareth, vint y demeurer (*Marc.* II, 1; *Matth.* loc. cit.), si bien que Capharnaüm est appelée dans l'Evangile ἰδία πόλις, la ville particulière de Jésus-Christ. C'était une ville florissante (*Matth.* II, 23), et l'on y descendait en venant de Kana (*Jean*, II, 12; IV, 46) comme en venant de Nazareth. (*Luc.* IV, 31.)

Nous lisons dans l'Evangile de saint Matthieu (II, 23) cette terrible parole de Jésus-Christ, prononcée contre Capharnaüm : *Et toi, Capharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers :* Καὶ σύ, Καπερναοὺμ, μὴ ἕως τοῦ οὐρανοῦ ὑψωθεῖσα, ἕως ᾅδου καταβιβασθήσῃ. La prophétie s'est bien ponctuellement accomplie, puisque ceux-là mêmes qui ont été à la recherche de ses ruines les ont méconnues, ainsi que l'a fait le rév. Robinson, qui, s'il avait étudié les vestiges de Taricheæ, ne s'y serait certainement pas trompé.

Voici ce que cet ardent explorateur des antiquités bibliques dit de ce qui, pour moi, représente indubitablement Capharnaüm (t. III, p. 284) : *I ascended it therefore* (sur les coteaux couverts de blocs de lave, et qui dominent à l'ouest l'ayn el-Medaouarah), *excited with the eager hope of finding some trace of a former site, which then I should hardly have hesitated to consider as the remains of Capernaum; but my hope ended in disappointment; a few stones had indeed been thrown together; but there was nothing which could indicate, that any town or village had ever occupied the spot.* Je suis très-heureux de trouver dans ce passage un fait que je n'ai pas pris la peine d'aller vérifier moi-même, la chose me paraissant, *à priori*, superflue. Si quelques pierres ont été assemblées, cela me suffit amplement; les autres ont été désassemblées, voilà tout. En résumé, Capharnaüm, que Josèphe place là, y était indubitablement, et des blocs dispersés sont tout ce qui reste de cette ville.

Nous avons vu, à propos de Tibériade, que l'empereur Constantin accorda à un Juif converti, nommé Joseph, le droit de bâtir une église chrétienne dans cette ville, ainsi qu'à Dio-Cæsarea et à Capharnaüm. C'est S. Epiphane (*Adv. hæres.*, lib. I) qui rapporte ce fait, en racontant que, jusqu'à cette époque, les Juifs seuls avait eu le droit d'habiter cette ville. Reland fait observer, de plus, que S. Epiphane (*Ibid.*, lib. II) semble croire que Capharnaüm n'était pas au bord de la mer. S. Epiphane était parfaitement dans le vrai, et il avait raison de ne pas dire que cette ville fût baignée par les flots du lac de Gennezareth.

Josèphe nous fournit encore un détail extrêmement important sur cette ville, qu'il désigne cette fois sous un nom un peu différent. (*Vit. Jos.*, 72.) Des troupes royales, sous les ordres de Sylla, serraient de près Julias. Josèphe envoya au secours de la place deux mille hommes sous les ordres de Jérémie. Celui-ci plaça son camp à un stade de Julias, du côté du Jourdain, et n'engagea pas de combat sérieux avec l'ennemi. Josèphe vint alors en personne rejoindre Jérémie, avec trois mille hommes de plus. Il disposa, le lendemain, une embuscade dans une vallée cachée et assez rapprochée du camp ennemi, puis, en escarmouchant et en simulant la fuite, il provoqua une sortie, pendant laquelle Sylla vint donner, tête baissée, au milieu de l'embuscade qui lui était tendue. En revenant avec les siens à la charge, Josèphe fut renversé avec son cheval qui s'était empêtré dans un endroit bourbeux. Dans cette chute, il eut une foulure des articulations de la main, et, lorsqu'on le releva, il fallut le transporter au bourg nommé Kepharnomè (Κεφαρνώμην). Les soldats de Josèphe, inquiets des suites de l'accident arrivé à leur général, cessèrent de poursuivre l'ennemi, et revinrent s'enquérir avec anxiété de son état. Des chirurgiens furent appelés et pansèrent le blessé, qui dut rester là pendant le reste de la journée, parce qu'il avait un peu de fièvre; mais, pendant la nuit, il fut transporté à Taricheæ, avec l'assentiment des médecins.

Eusèbe et saint Jérôme se sont contentés de dire que Capharnaüm existait de leur temps sur les bords du lac.

Au VIe siècle, Antoninus le martyr parle ainsi de cette ville : *Deinde venimus in civitatem Capharnaum, in domum Petri quæ modo est basilica.* La maison de l'apôtre saint Pierre avait donc été transformée en église. Au VIIe siècle, Adamnanus est plus explicite, à propos de Capharnaüm; voici ce qu'il dit (*De locis sanctis*, lib. II) : *Qui ab Hierosolymis descendentes Capharnaum adire cupiunt, ut Arculfus refert, per Tiberiadem via vadunt recta. Deinde secus lacum Cinereth quod est et mare Tiberiadis et mare Galileæ, locumque superius memoratæ benedictionis pervium habent; a quo per marginem ejusdem supra commemorati stagni non longo circuitu Capharnaum perveniunt maritimam, in finibus Zabulon et Neptalim, quæ, ut Arculfus refert, qui eam de monte vicino prospexit, murum non habens, angusto inter montem et stagnum coartata spatio, per illam maritimam oram longo tramite protenditur,*

Digitized by Google

montem ab aquilonali plaga, lacum vero ab australi habens, ab occasu in ortum extensa dirigitur. J'avoue que cette description n'est pas d'accord avec le site réel de Capharnaüm, tel que je crois l'avoir déterminé en toute certitude; mais je m'en console en pensant qu'il serait absolument impossible de trouver, de ce côté du lac, un site semblable à celui qui est dépeint. Le point seul où le Jourdain entre dans le lac de Gennezareth satisferait aux conditions d'orientation fixées par la description d'Arculfe, et il n'y satisferait d'ailleurs que sur une longueur minime. Il y a donc évidemment eu confusion dans la détermination de cette orientation qui doit être corrigée, en inclinant le tout à quarante-cinq degrés à peu près.

Venons maintenant à Kenret. Parmi les places fortes de la tribu de Nephtali, nous trouvons mentionnée Kenret, après Hamath et Rakath. (*Josué*, XIX, 85.) Ainsi ces villes étaient assez voisines. Si donc nous avons deviné juste à propos de Qalâat-el-Hammam, ou Qalâat-el-Mâan, en l'identifiant avec Hamath, Kenret devait être peu éloignée de cette place. Nous avons vu, d'après l'Evangile de saint Matthieu (IV, 13), que Capharnaüm était sur la limite des tribus de Zabulon et de Nephtali : Kenret était donc indubitablement au nord de Capharnaüm.

Kenret était aussi certainement au bord du lac de Tibériade. Nous lisons en effet dans Josué (XII, 2 et 3) que Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait à Hesboun, dominait — depuis Arâïr, qui est sur le bord du fleuve Arnon, et le milieu du fleuve, et la moitié de Galâad jusqu'au Iabok, fleuve qui est la limite des enfants d'Ammon, et la plaine jusqu'à la mer de Kenrout à l'orient, jusqu'à la mer de la plaine, la mer Salée à l'orient, sur le chemin de Beit-Heyasmout, et vers le sud, sous Asedout du Fesgah. — La mer Salée c'est le lac Asphaltite, la mer de Kenrout, c'est tout aussi certainement le lac de Tibériade, ou de Gennezareth. Kenrout et Kenret ne diffèrent qu'en ce que la voyelle *ou* a été exprimée dans le verset 3 du chapitre XII de Josué. Le lac Asphaltite s'appelait donc la mer de Kenrout, ou de Kenret, avant de s'appeler mer de Gennezareth. Cela est si vrai que, dans les *Nombres* (XXXIV), le lac est appelé mer de Kenret ים כנרת. Un lac prend son nom d'une localité qui est sur ses bords; aussi notre lac s'est-il appelé lac de Gennezareth, de la petite plaine de Gennesar, si justement vantée par Josèphe, et qu'il baigne au nord-ouest; et, postérieurement, lac de Tibériade, de la ville de Tibériade au pied de laquelle il s'étend.

Dans les Evangiles, le nom que Josèphe écrit Gennesar (ce nom est déjà donné dans le *Ier Livre des Machabées*, XI, 67) et Gennesaritis, devint Gennezareth. Incontestablement, les deux plus anciens noms de ce lac sont : le lac de Kenret ou de Kenrout, et le lac de Gennezareth. Outre que ces deux noms ont une ressemblance de consonnance, assez étrange si elle n'était que fortuite, il semble peu probable qu'on ait rejeté l'un pour adopter l'autre, tandis qu'il est tout naturel qu'après la fondation de la somptueuse Tibériade, l'appellation de cette ville se soit étendue aux eaux dont elle était la reine. Je n'hésite donc pas, pour ma part, à regarder le nom Gennezareth comme dérivé du nom primitif Kenret.

Il y a bien près de là à la conclusion que Kenret avait également donné son nom à la riche plaine qui devint plus tard la plaine de Gennesar, comme le lac de Kenret devint le lac de Gennesar. Au reste, ce qui démontre que je suis dans le vrai, c'est qu'à propos du verset 2 du chapitre XI de Josué, où il est dit dans le texte hébraïque : « Au midi de Kenrout, » le texte chaldéen porte : « Au midi de Ginousar : » pour le traducteur chaldéen, Kenrout et Gennesar, c'était la même chose. On me permettra de me contenter de cette preuve d'identité.

Concluons : Kenret était au nord de Capharnaüm, puisqu'elle était de la tribu de Nephtali, et que Capharnaüm était sur la frontière de Nephtali et de Zabulon. Kenret était dans la plaine de Gennesar comme Capharnaüm. Cette plaine n'avait que trente stades de long, dit Josèphe, c'est-à-dire un peu plus de six de nos kilomètres. Il en résulte forcément que Capharnaüm et Kenret étaient séparées d'environ une lieue kilométrique. Maintenant, reportons-nous au terrain. A l'entrée de la plaine d'el-Rhoueyr se trouve forcément Capharnaüm, auprès de la fontaine à laquelle Josèphe donne ce nom; Kenret était donc vers le point où se trouve le village d'Abou-Chouched, et, comme à Abou-Chouched se montrent les restes non équivoques d'une place forte de la plus haute antiquité, je n'hésite pas à mettre en ce point la Kenret ou Kenrout biblique.

Le rév. Robinson qui a parcouru avec soin toute cette portion de la côte, jusqu'au point où le Jourdain verse ses eaux dans le lac de Gennezareth, a donné sur elle des détails du plus haut intérêt. Voici la substance de son récit. Depuis le Khan-Minieh, aussi bien que depuis la plaine d'el-Rhoueyr, la côte a une direction générale au nord-est, et les rochers élevés qui ferment la plaine au nord, forment, au delà du Khan, un promontoire qui avance jusque dans le lac. On peut passer au delà, par un sentier étroit et difficile, taillé dans le roc, et qui contourne la pointe, à peu près au niveau de l'eau. Mais la route de Damas, à partir du Kan-Minieh, entre directement dans la montagne, pour aller, en franchissant celle-ci, rejoindre le Djesr-Benat-Yacoub, pont sur lequel les caravanes traversent le Jourdain, au sud du Bahr-el-Houleh.

Après une marche de cinquante minutes, Robinson se trouva de l'autre côté du Khan. Quelques minutes de plus l'amenèrent à l'Ayn-et-Tabighah. Là est un petit village, et un magnifique cours d'eau qui alimente encore une ou deux paires de meules. Plusieurs autres moulins sont en ruine. Justé

Digitized by Google

à l'est des moulins, et à droite du chemin est une fontaine entourée d'un mur circulaire en pierre, semblable aux bassins de l'Ayn-el-Barideh; cette fontaine se nomme Ayn-Eyoub.

Quarante minutes plus tard, Robinson arrivait aux ruines nommées Tell-Houm. Ces ruines sont sur un monticule littéralement couvert de blocs de lave. Elles sont très-considérables, car elles ont au moins un demi-mille de longueur, parallèlement à la côte, et une largeur d'environ moitié. Elles consistent en fondations et en murs écroulés, le tout construit en blocs non taillés, à l'exception de deux ruines: l'une est un édifice de petite dimension, placé au bord de la plage, et qui semble avoir été construit avec des pierres de taille, des colonnes et des pilastres provenant de monuments plus anciens. Non loin de là se voient, gisant sur le sol, les restes d'un monument qui, pour la grandeur, le travail et l'ornementation, surpasse tout ce que Robinson avait vu jusque-là en Palestine. Le savant explorateur a mesuré ce qui en reste, et il a trouvé cent cinq pieds de longueur au mur septentrional et quatre-vingts pieds au mur occidental. Tout l'intérieur et les alentours de l'édifice sont jonchés de fûts de colonnes de calcaire compacte, portant de très-beaux chapiteaux corinthiens, de fragments d'entablements sculptés et de frises chargées d'ornements; les colonnes sont grosses, mais d'une hauteur médiocre. Une colonne-double, avec chapiteaux et bases, le tout taillé dans un même bloc, se trouve là, et Robinson fait remarquer, avec raison, qu'elle est le pendant de la magnifique colonne-double de syenite, qui se voit dans les ruines de la cathédrale de Tyr. Quelques blocs de grandes dimensions portent, sur un de leurs côtés, des panneaux chargés d'ornements que le temps a rendus méconnaissables. Enfin la place où se trouve cette belle ruine est désolée et morne, et les flots du lac viennent baigner les débris confusément entassés sur la rive.

Robinson ne s'étonne pas qu'on ait eu la pensée de faire de Tell-Houm l'emplacement de Capharnaüm. Nau et Pockoke, qui les premiers ont signalé ce lieu intéressant, disent qu'il passe communément pour offrir les ruines de Capharnaüm, et depuis eux, bon nombre de voyageurs ont visité Tell-Houm, et ont toujours répété la même chose.

En quittant Tell-Houm, Robinson traversa une vallée humide, dans laquelle sont des sources nommées Ayoum-el-Abbâsy. Au delà, la côte s'élève doucement vers le nord, et présente toujours un grand nombre de blocs de lave. Vingt-cinq minutes après, notre voyageur passa devant un vallon nommé Ouad-el-Echcheh, duquel sort un petit ruisseau qu'alimentent quelques sources placées dans ce vallon. Enfin, après une heure et demie de marche depuis Tell-Houm, il atteignit le bord du Jourdain.

De toutes ses observations, Robinson conclut, en définitive, que l'Ayn-et-Tineh est la fontaine que Josèphe nomme Capharnaüm, et que le site de cette place importante est au Khan-Minieh (70); mais, pour cela, il faut qu'il suppose, 1° que les pierres provenant de la destruction de la ville ont été emportées à Tabarieh, ce qui ne présente pas une médiocre difficulté, et, 2° que les poissons dont parle Josèphe sont des poissons qui remontent le lac même par le ruisseau que forme l'Ayn-et-Tineh. Admettons que l'objection que présente tout d'abord l'absence de ruines considérables au khan-Minieh, soit écartée par l'hypothèse de Robinson; je demanderai alors où était Kenret, qui se trouvait forcément au bord du lac de Gennezareth, dans la plaine de Gennesar, et au nord de Capharnaüm? Jusqu'à ce que cette difficulté soit résolue, je me permettrai de maintenir ce que j'ai avancé plus haut, à savoir, que les ruines de Capharnaüm sont sur les collines, à l'ouest de l'Ayn-el-Medaouarah, et que les ruines de Kenret sont à Abou-Chouched.

Que deviennent alors les ruines du khan-Minieh, et celles de Tell-Houm? A quelles localités appartiennent-elles? C'est ce que je vais essayer d'établir (71).

Nous avons à retrouver sur la côte galiléenne du lac de Gennezareth, c'est-à-dire sur la côte occidentale, deux localités importantes qui nous sont désignées par les Evangiles, comme étant assez voisines de Capharnaüm : ce sont Bethsaïda et Khorazin. Nous avons vu que toute la partie sud de la plaine de Gennesar était occupée par Magdala, Capharnaüm et Kenret; c'est donc fort probablement au delà de Kenret et, par suite, du

(70) Quaresmius avait adopté la même conclusion relativement au khan-Minieh.

(71) Voici ce que je lis dans le journal de M. J. de Bertou (*loc. cit.*, p. 147) : « A mille cinquante mètres au delà du Wadi-Amoud, on trouve Khan-el-Minia, où N.-S. J.-C. délivra le Gadaréen du malin esprit, et le fit passer dans un troupeau de pourceaux qui se précipitèrent du haut de la colline dans le lac. D'anciens aqueducs passent sous cette colline et conduisent l'eau qui fait tourner les moulins de el-Tabagha, près desquels il y a une source d'eau thermale, Tannour-Ayoub. A deux mille cent mètres de la source thermale, on voit des ruines qui conservent encore le nom de Kafernahoum. Deux mille cent mètres plus loin, d'autres ruines couvrent une grande étendue de terrain; leur nom est el-Ascheh-el-Kebir. Enfin, à mille mètres de ce dernier point, on trouve l'embouchure du Jourdain, le Scheriâa des Arabes, qui forme de vastes marais à droite et à gauche, et une petite île dans le milieu de sa largeur. Je mis pied à terre sur un sol tout volcanique qui ressemble à de la lave réduite en poussière, comme ces riches terrains qui sont sur les versants du Vésuve et dans l'île d'Ischia. Sur la rive gauche du fleuve, je reconnus les ruines d'une ville, probablement Julias? Les Arabes les nomment el-Aaradje. A peu de distance, sur les montagnes vers l'est, on m'indiqua d'autres débris de constructions nommés el-Maschadieh et Koufer-Hareb; puis ensuite Eukliah qui est sur la rive droite du fleuve et près de son embouchure. » Le nom de Julias, ΙΟΥΛΙΑΣ, ne se serait-il pas conservé dans le nom Eukliah, recueilli par M. de Bertou? Je suis bien tenté de le croire.

Digitized by Google

village actuel d'Abou-Chouchad, que nous devons chercher les traces de Khorazin et de Bethsaïda. Commençons par la première de ces deux villes, et voyons ce que nous en savons.

Dans l'Evangile de saint Matthieu (XI, 13) et dans celui de saint Luc (X, 13) sont rapportées les malédictions que le Christ prononça contre Khorazin, Bethsaïda et Capharnaüm. Le nom de Khorazin est orthographié Χωραζὶν dans saint Luc, et Χοραζὶν dans saint Matthieu. Saint Jérôme nous apprend que c'était une petite place de Galilée, située à deux milles (*in secundo lapide*) de Capharnaüm. Il est vrai qu'Eusèbe en compte douze au lieu de deux. Mais saint Jérôme, en rapprochant de ce chiffre celui de la longueur même du lac de Gennezareth, longueur qui ne dépasse pas douze milles, démontre qu'il y a forcément une erreur dans ce chiffre qu'il corrige, ainsi que je viens de le dire. Saint Jérôme, dans son Commentaire d'Isaïe, dit encore : *In littore maris Gennezareth sita fuisse Capharnaum, Tiberiada, Bethsaida et Chorasain.* Cette dernière localité était donc sur la côte.

Henri Ernst (*Observationes variæ*, Amstelodami, 1636, lib. II, cap. 6) pensait que ce nom devait se décomposer en Χώρα, région, et ζὶν, nom propre du lieu; je suis bien tenté de croire que Ernst avait raison. Voici pourquoi : Entre le khan-Minieh et la rive du lac, se trouve l'Ayn-et-Tineh (Robinson l'appelle Ayn-et-Tin). Autour de cette source sont des ruines que Quaresmius et Robinson lui-même prennent pour celles de Capharnaüm. Ces ruines ont donc, bien que de loin je les aie jugées fort peu considérables, des dimensions telles, qu'on peut, sans se compromettre, avancer qu'en ce point a existé un bourg antique. Dès lors, je dis que ce bourg est Korazin. En voici les raisons : Suivant saint Jérôme, Khorazin était à deux milles de Capharnaüm; cette mesure s'accorde avec la distance qui sépare l'extrémité nord des ruines de Capharnaüm, des ruines placées au khan-Minieh et autour de l'Ayn-et-Tineh. D'un autre côté, le nom Ayn-et-Tineh ou Ayn-et-Tin (quelle que soit la vraie forme de ce nom, il signifie toujours *source du Figuier*) ne nous a-t-il pas conservé le vrai nom primitif du lieu que les évangélistes appellent χώρα ζὶν, la région, la contrée de ζὶν? En Hébreu, תְּאֵנָה ou תְּאֵנָה est le nom du palmier nain : ne se pourrait-il pas très-bien que le nom χώρα ζὶν, signifiant contrée du palmier nain, se soit transformé parmi les Arabes, en Belad-et-Tin, d'abord; puis, qu'il ne soit plus resté de traces de ce nom, que dans Ayn-et-Tin, appellation d'une source qui n'était pas sujette à périr, comme la ville qu'elle avoisinait? Je livre avec une certaine confiance ces observations au lecteur, et je me permets de placer la Khorazin des Evangiles aux ruines que domine le khan-Minieh.

GERARE, GERAR. — Ville des Philistins entre Ladesch et Sehour. (*Gen.* XX, 6.) Saint Jérôme place cette ville à vingt-cinq milles au midi d'Eleutheropolis.

Il y eut au concile de Chalcédoine un évêque de Gérare. Elle était sur la frontière de Juda et de Siméon.

Sozomène fait mention d'un très-grand et très-illustre monastère fondé auprès du torrent de Gérare.

Les uns ont confondu Gérare avec Bersabée, d'autres avec Ascalon.

Reland pense que les Gériériens mentionnés dans le *IIe Livre des Machabées* (XII, 24) sont les habitants de Gérare. Géras, dit Sozomène, est une petite ville éloignée de Péluse de cinquante stades. Cette Géras de Sozomène ne peut pas être Gérare; il y a trop loin de Péluse à Gérare pour que la distance de cinquante stades puisse lui être appliquée.

GERASA, GERASÉNIENS. — Gerasa était une des villes de la Décapole. Elle est mentionnée par Suidas comme une ville de la Cœlé-Syrie. Saint Jérôme la place dans la Galaaditide : *Cunctam possidebit Arabiam quæ prius vocabatur Galaad et nunc Gerasa.*

Origène prétend que la chute des porcs dans la mer, au pays des Gérasséniens, ne doit pas s'entendre comme ayant eu lieu à Gerasa, ville d'Arabie, attendu que Gerasa d'Arabie est très-éloignée de la mer et du Jourdain; il prétend qu'il ne faut pas davantage attribuer ce fait de l'Evangile au pays des Gadaréniens, parce que Gadara a des eaux thermales, mais nullement une mer ou un fleuve; mais il dit qu'il faut lire Gergéséens, parce que Gergesa est une ville élevée sur un rocher à pic qui domine le lac de Tibériade.

Pour expliquer ce passage d'Origène, il faut remarquer avec Reland que le texte évangélique ne dit pas que Gadara soit sur le lac de Tibériade : il dit seulement, la région des Gadaréniens. Or il est positif que Gadara est très-proche du lac de Gennezareth. Quant à Gerasa, il est parfaitement dans le vrai. Cette ville est tout à fait dans l'intérieur des terres. C'est la Djerasch moderne, et il y a une trop grande distance entre cette ville d'Arabie et le lac de Tibériade. Il faut donc adopter les Gadaréniens, dont le territoire touchait la partie méridionale du lac.

Ammien Marcellin la mentionne avec Bostra et Philadelphie.

L'auteur de l'Histoire de Jérusalem insérée dans les *Gesta Dei per Francos* l'identifie très-bien avec Jarras (Djerasch). Il l'indique comme une place forte à huit milles du Jourdain, et il dit que c'est l'ancienne Gerasa, dont les murailles sont bâties avec des pierres carrées énormes, près des montagnes de Galaad; ce qui est d'une parfaite exactitude.

GERGESÉENS, GIRGASCHÉENS. — Girgaschi fut un des fils de Kénâan, et les Girgaschéens, Γεργεσαῖοι, devinrent une des tribus kénâanéennes. (*Gen.* X, 16.) Dans le *Deutéronome* (XX, 2), ils ne sont pas comptés parmi les six nations kénâanéennes qui doivent être détruites par les Israélites; mais ils sont ajoutés dans la version grecque et dans le contexte hébreu-samaritain. Reland pense avec raison que les Gergéséniens, qui habitaient au delà de la mer de Tibériade, n'avaient aucune

Digitized by Google

parenté avec cette tribu kénâanéenne. Il est difficile de préciser une région spéciale habitée par les Girgaschéens, le texte sacré ne donnant sur ce point aucun indice.

GERZI, Djerezi. — Pays probablement de l'Idumée, où David faisait des incursions quand il demeurait à Siceleg, que lui avait donnée le roi Achis. (*I Samuel*, xxvii, 8.)

GESSEN. — Terre de la basse Egypte, qui fut la demeure des Israélites; donnée par Joseph à son père et à ses frères. (*Gen.* xlv, xlvi, xlvii.)

GESSUR, Djesour. — David dévasta le pays des Geschouréens, dont il est fait mention dans Josué (xiii, 3) et dans le Ier Livre de Samuel (xxvii, 8). Ces Geschouréens sont cités dans ces livres avec les Amalécites, et doivent avoir formé une petite tribu alliée de ce peuple. Il y a une autre Geschour en Syrie, qui était ville royale (*II Sam.* xv, 8), dans laquelle se réfugia Absalon, dont la mère était fille d'un roi de Geschour. (*II Samuel*, iii, 3.)

GETH-HEHEFER. — Entre Nazareth et Kafr-Kenna on voit une colline arrondie au sommet, comme si elle eût été façonnée de main d'homme, et que recouvrent les ruines d'un village nommé el-Mechhad. En arabe, ce mot signifie *lieu d'assemblée*, *sépulcre*, et par extension, édifice sacré placé sur un sépulcre, et enfin lieu de martyre. Ismayl, qui me donne ce nom, ne m'indique pas que là existe, pour ses coreligionnaires, un des tombeaux du prophète Jonas, nommé Naby-Younès. Quaresmius rapporte que la tradition veut que ce village soit bâti sur la place de Geth-Hehefer, où était né Jonas. (*II Rois*, xiv, 25.) Cette localité était dans la tribu de Zabulon, car nous lisons dans Josué (xix) : — 12. *Elle (la limite) revenait de Sared à l'orient, vers le lever du soleil, jusqu'à la limite de Ksalout-Thabour, aboutissant à Hedaborat et montant à Yafiâ.* — 13. *Et de là elle passait à l'orient, du côté oriental, vers Djeth-Hehefer, vers Atah-Kesin, et elle aboutissait à Rimmoun, He-Matoar, He-Ndah.* — Je suis convaincu que la Ksalout-Thabour qui se trouve sur la frontière de la tribu de Zabulon n'est pas autre chose que la Ksalout qui est citée au verset 18, qui suit, comme se trouvant sur la frontière de la tribu d'Issakhar, puisque ces deux tribus étaient évidemment limitrophes. Quant à cette Ksalout, j'ai déjà dit ailleurs que ce n'est que le village moderne si voisin du mont Thabor, et qui se nomme Iksâl. Tourâan aurait-il pris la place de Matoar, dont nous venons de rencontrer le nom? C'est bien possible; mais je ne voudrais pas avancer ce fait comme démontré; loin de là.

Saint Jérôme, dans sa Préface du prophète Jonas, s'exprime ainsi : *Geth in secundo milliario, quæ hodie appellatur Diocæsarea, euntibus Tiberiadem, haud grandis est viculus, ubi et sepulcrum ejus ostenditur.* Ce passage me paraît décisif : à el-Mechhad est un prétendu tombeau du prophète Jonas; le site d'el-Mechhad est bien à peu près à la distance de deux milles romains de Safourieh : je n'hésite donc pas à identifier Djeth-Hehefer avec el-Mechhad.

GETH-REMMON, Gath-Rimmon, Djet-Roummoun. — Ville de la tribu de Dan. (*Josué*, xix, 45.) Au temps de saint Jérôme, c'était une localité importante à dix milles de Diospolis en allant à Eleutheropolis. Il y avait aussi un Geth-Remmon dans la demi-tribu de Manassé. (*Josué*, xxi, 25.) Celle-ci n'est pas mentionnée par Reland.

GETHSEMANI, Gethsemane (*Gethsemanieh*). — Gethsemanieh était une ville au pied du mont Olivet, où le Christ se retirait fréquemment avec ses disciples. La grotte où le Christ sua sa sueur de sang, est encore parfaitement conservée. C'était probablement un ancien sépulcre abandonné. Les Chrétiens l'ont changé en chapelle et on y célèbre les saints mystères.

On trouve dans un passage de la Chronique de Théophanes, année 683, qu'un kalife qui fit construire un temple à la Mecque ayant voulu enlever les colonnes de saint Gethsemane, τὴν ἁγίαν Γεθσημανῆ, deux Chrétiens influents de Jérusalem l'en détournèrent et lui promirent qu'à la place des colonnes de Getsemanieh l'empereur Justinien en enverrait d'autres, ce qui fut exécuté. Il résulte de ce passage qu'une basilique supportée par des colonnes avait été construite à Gethsemanieh. Il n'en reste pas aujourd'hui de vestiges.

GIBLIENS. — Les Gibliens ou habitants de Biblos en Phénicie, au pied du Liban, étaient renommés pour leur habileté à travailler le bois et la pierre. Salomon les employa à la construction du temple. (*I Rois*, v, 18.)

GIDEROTH, Djedrout. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué*, xv, 41.)

GIHON. — *Voy.* Jérusalem (Eaux).

GILBOE, Gelboe, Djelboua. — Montagnes célèbres dans l'Ecriture sainte. Josèphe écrit Γελβουί et Γελβοί (*Antiq. Jud.*, VI, xv.) C'est un prolongement du petit Hermon, qui lui-même tient au Thabor. Saint Jérôme place le mont Gilboé à six milles de Scythopolis (Beisân), et il dit qu'il y a là un grand bourg qu'il appelle *Gelbus*.

Nous pouvons donc identifier avec le Djelbôn moderne le Gelbus de saint Jérôme. On ne sait pas pourquoi saint Jérôme appelle ces montagnes, *Montes alienigenarum*. Reland pense que c'est à cause de la victoire que les Philistins remportèrent auprès de ces montagnes sur l'armée de Saül. L'explication ne satisfait pas. Je la donne telle quelle.

On connaît la belle imprécation de David : *Montagnes de Gilboé, que la rosée ni la pluie ne tombent pas sur vous!* (*II Samuel* i, 21.)

GILO, Djilah. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué* xv, 51.)

GOATHA. — Ce mot est cité dans Jérémie (xxxi, 39). Quelques-uns veulent y voir le Golgotha. Jérémie trace une nouvelle ligne de remparts pour Jérusalem et dit qu'elle passera autour de Goatha et sur la colline de Goreb. Le Golgotha, qui se trouvait au nord, en dehors de Sion, et la colline de Goreb, qui pourrait être le quartier actuel de Bezetha, correspondraient à ce passage et indiqueraient naturellement un agrandissement de la ville du côté du nord,

Digitized by Google

seul côté où elle pouvait se développer. Je pencherais donc à identifier le lieu du Goatha avec le Golgotha.

GOB. — Dans le *IIe Livre de Samuel* (XXI, 18, 19) on lit qu'il y eut à Gob un combat entre les Israélites et les Philistins. Mais les Septante lisent Nob au lieu de Gob, Νώβ, et Nob (Noub) est un nom de ville connue. Dans d'autres exemplaires des Septante on lit Γάθ, qui est le Gath et le Geth de l'Ecriture. Et Gath, on le sait, est une ville des Philistins. Il y a donc des probablités que la correction des Septante est bonne et que c'est Geth qu'il faudrait lire.

GOMORRHE. — Lorsqu'on parcourt le bord nord-ouest de la mer Morte on trouve de vastes ruines qui portent le nom de Karbet-Goumran ou Oumran. Commençons par signaler l'analogie bien étrange, si elle n'est que fortuite, de ce nom et de celui de la Gomorrhe que détruisit le feu du ciel, avec Sodome et les autres villes coupables. Je déclare donc, sans aucune espèce d'hésitation, que les ruines nommées par les Arabes Karbet-el-Yahoud, Kharbet-Fechkhah et Karbet-Goumran, ruines qui n'en font qu'une et qui se prolongent sur une étendue de plus de six kilomètres, sans interruption, sont en réalité, pour moi, les ruines de la Gomorrhe biblique. Quelle ville autre qu'une ville contemporaine de Gomorrhe, si ce n'est elle-même, a pu exister au bord de la mer Morte, à une époque plus récente, et sans qu'il soit possible d'en retrouver la moindre trace, dans les écrits sacrés ou profanes. Jusqu'à ce qu'on m'ait édifié sur le compte de cette ruine, qui a bien quelque importance, puisqu'elle n'a pas moins d'une lieue et demie de développement, je prendrai la liberté de rester de mon avis, et d'engager les gens à qui je dis: Là sont les ruines de Gomorrhe, — à aller vérifier sur place s'il est possible d'avoir et de soutenir une opinion différente de celle que j'émets aujourd'hui.

La *Genèse* (ch. x, vers. 19) contient un passage qui paraît contredire l'identification que je viens de proposer et que je maintiens néanmoins. Voici ce passage: — *Les limites des Cananéens furent depuis Sidon, en venant par Djerar, jusqu'à Gaza* (עזה) (72); *en venant vers Sodome, Gomore, Adamah et Seboïm jusqu'à Lechâa.* — Remarquons d'abord que de Lechâa saint Jérôme fait Callirhoë, point où se trouvaient de magnifiques sources minérales, et qui touche à l'Ouad-Zerkah, sur la rive orientale de la mer Morte. Saint Jérôme a eu très-probablement raison, et la place que ce verset assigne à Seboïm, entre Sodome et Lechâa, c'est-à-dire entre le Djebel-Esdoum et l'Ouad-Zerkah, me semble militer singulièrement en faveur de la détermination que j'ai faite des ruines de Seboïm au Talâa-Sebâan c'est-à-dire au pied des montagnes de Moab. Malheureusement, la teneur de ce même verset intervertit l'ordre naturel des villes de la Pentapole, telle que je crois fermement l'avoir reconstituée, puisque la ville de Gomorrhe se trouve intercalée entre Sodome et Adamah si voisine de Sodome, tandis que pour moi, Gomorrhe est à la pointe nord de la mer Morte, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues de Sodome et d'Adamah.

Ne serait-il pas possible de se rendre compte autrement de la teneur de ce verset, en voyant dans les quatre noms Sodome et Gomorrhe, Adamah et Seboïm, les points extrêmes de deux lignes formant les frontières de la terre des Canâanéens? Puisqu'il n'est pas question de limiter cette terre par la côte du lac Asphaltite, n'est-il pas naturel de mentionner les deux cités qui occupaient les points extrêmes de cette côte? Nous avons ainsi une délimitation beaucoup plus intelligible, puisque la ligne jusqu'à laquelle s'étend la possession des Canâanéens, n'est plus interrompue, depuis Gomorrhe jusqu'à Sidon, à travers les terres, de Sidon à Gaza le long de la Méditerranée, de Gaza à Sodome à travers le continent, et de Sodome à Gomorrhe le long de la mer Morte; puis à partir d'Adamah, c'est-à-dire d'un point presque identique de position avec Sodome, jusqu'à l'Ouad Zerkah-Mayn. En d'autres termes, la race de Canâan, fils de Kham, occupa les deux bords de la mer Morte et tous le pays compris au sud d'une ligne partant de Sidon et aboutissant à la pointe nord de la mer Morte, jusqu'à une autre ligne partant de Gaza et aboutissant à la pointe sud de la mer Morte. Je déclare ne pas tenir fortement à cette explication d'un verset aussi difficile à commenter, mais je déclare aussi tenir d'une manière absolue à l'identification de la Gomorrhe biblique avec les ruines immenses auxquelles est encore attaché de nos jours le nom de Kharbet-Goumran ou Oumran.

GOZAN. — Fleuve de Médie qui se jette dans la mer Caspienne. (*I Chron.* v, 26.)

GUR-BAAL. — Gur-Baal est mentionnée dans le IIe Livre des *Chroniques* (XXVI, 7). C'est une ville d'Arabie que saint Jérôme identifie avec Gerare. Les Septante l'identifient avec Pétra.

H

HABOR, KHABOUR. — Il est fait mention trois fois de Habor dans l'histoire biblique. Une première fois lorsque Téglat-Félasar transporta les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé à Lahela, à Habor, et à Ara, et au fleuve de Gozan (*I Chron.* v, 26); une seconde fois (*II Rois*, XVII, 6), lorsque Salmanazar prend la ville de Samarie et en transporte les habitants dans Hala et dans Habor, fleuves de Gozan, villes des Mèdes. La Vulgate dit: *Jux-*

(72) Cette prononciation Gaza, du nom primitif עזם, légitime parfaitement la transcription de Gomorah, du nom primitif עמר.

Digitized by Google

ta fluvium Gozan. Mais *juxta* n'est pas dans l'hébreu. Et enfin (*II Rois*, XVIII, 11) le même événement est raconté ainsi : *Le roi des Assyriens transporta Israël en Assyrie et les plaça dans Hala et Habor, fleuves de Gozan, dans les villes des Mèdes.* Il faut démêler dans l'obscurité de ces textes si Habor est une ville ou un fleuve. On remarquera que dans ces textes le mot, fleuve de Gozan, est tantôt au singulier tantôt au pluriel. Puis que le mot Gozan n'est pas un fleuve, parce qu'il est positif qu'il y a une terre de Gozan vers les sources du Tigre.

Gozan étant donc le nom de la contrée et le mot de fleuve se trouvant dans le texte, faut-il attribuer aux noms de Lahela, Habor et Ara la qualité de fleuves ou bien celle de villes ? Je pencherais pour cette dernière interprétation. Et le sens du texte, qui est confus dans les trois passages, serait celui-ci : Il les plaça dans Hala (ou Hehela) Habor et Ara, villes des Mèdes, près du fleuve de Gozan. Le mot *juxta* employé par la Vulgate prouve que c'est ainsi que saint Jérôme a compris ce passage.

Maintenant il peut très-bien se faire qu'il y eût une ville du nom de Chabor sur le fleuve Chabor ou Chobar, l'un des affluents de l'Euphrate. Je ne trouve pas d'explication plus rationnelle de ce passage.

HACHILA. — Colline de la tribu de Juda où fut élevée la ville de Masada. (*I Samuel*, XXIII, 19.) — *Voy.* MASADA.

HADASSA, ADASA. — Ville de la tribu de Juda. (*Josué* XV, 37.) C'est, sans aucun doute, l'Adasa de Josèphe. — *Voy.* ADASA.

HADRACH ? — Pays mentionné par Zacharie (IX, 1). On conjecture qu'il est dans les environs de Damas. Ce serait plutôt Adraha, voisine de Bostra.

HAI. — Ville royale des Amorrhéens que Josué brûla et dont il ne fit qu'un monceau de ruines. Haï était près de Bethaven. Et Bethaven avait Beit-El au couchant et Aï au levant. Aï est près de Beit-El. (*Josué* XII, 9). Josèphe l'appelle Ἀΐα. Il y avait une ville du nom de Haï mentionnée par Jérémie (XLIX, 30). Reland la place dans le pays d'Ammon.

HALCATH, HELCATH, KHALKOT. — Ville de la tribu d'Aser qui a porté différents noms, Helcath, Hucac. (*Josué* XIX, 25.)

HALHUL, HALHOUL, ville. — Cette localité biblique porte encore aujourd'hui le même nom. C'est un village au midi de Beit-lehem. Halhoul est mentionnée dans Josué (XV, 58) parmi les villes de la région montagneuse de Juda : « Halhoul, Beit-Sour et Djedour. » Elle est appelée *Elul* dans l'*Onomasticon* de saint Jérôme. Reland appelle ce petit bourg *Alula*. Il le place au nord de Hébron du côté de Jérusalem.

HAMATHEENS, CHAMATI. — Les Chamathéens descendaient de Chamathi un des fils de Kénâan. Ils occupèrent le nord de la Terre-Sainte et la ville de Chammath était leur capitale. Cette Chammath est l'Emath ou Amath de la tribu de Nephthali. (*Josué* XIX, 35.)

HAMMOTH-DOR. — Ville donnée aux Lévites dans la tribu de Nephthali. (*Josué* XXI, 32.)

HAMON, KHAMOUN. — Ville de la tribu d'Aser. (*Josué* XIX, 28.)

HANATHON, HENATAN. — Il n'est fait qu'une seule fois mention de cette ville de la tribu de Zabulon. (*Josué* XIX, 14.)

HANES, KHANES. — Ville citée par Isaïe (XXX, 4), que saint Jérôme croit être la dernière ville d'Egypte du côté de l'Æthiopie.

HAPHARAIM, CHAPHARAIM. — Ville de la tribu d'Issachar, qu'Eusèbe place à six milles au nord de Legio (El-Ledjoun) située elle-même à l'extrémité sud-ouest de la grande plaine d'Esdrelon.

HARAD, KHARAD. — La fontaine de Charod חרד (*Juges* VII, 1) était près de Jizreel et sortait probablement du pied de la montagne de Gelboé. J'insisterai peu à l'identifier avec la fontaine de Zerin à Esdraëla.

HARES, KHARES. — Montagne de la tribu de Dan. (*Juges*, I, 35.) Les Septante ajoutent : *où se trouvent des ours et des renards.*

HARETH, KHARETH. — Forêt de la tribu de Juda où se refugia David lorsqu'il fuyait devant Saül. (*I Sam.* XXII, 5.) Eusèbe parle d'une ville d'Arath à l'occident de Jérusalem.

HARMA, HARMAH. — Ville de la tribu de Siméon où les Israélites furent défaits par les Amalécites et les Kénâanéens. (*Josué* XV, 30.)

HARODI, ARORI, HARADI. — On ignore quelle était cette localité. (*II Sam.* XXIII, 25.)

HAROSETH, HERASET-HEGOIM. — Ville de la tribu de Nephthali. La Vulgate traduit : *Haroseth gentium.* C'était la ville de Sisara, général de Jabin, roi de Hasor. (*Juges* IV, 2, 13, 16.) Cette ville devait être dans le voisinage de Hasor.

HASARSUAL. — *Voy.* HASERSUAL.

HASARSUSIM, HHASER-SOUSIM. — Ville de la tribu de Siméon. (*I Chron.* IV, 31.)

HASASOUN-TAMAR. — Les Arabes nous ont montré sur les bords de la mer Morte près de Ayn-Djedy une contrée qu'ils appellent Belad-Haçaça, dans une vallée appelée Ouad-Haçaça. A quelle localité antique pouvons-nous rapporter ce nom ?

Consultons la Bible. Nous lisons dans la *Genèse* (XIV, 7) : *Puis ils retournèrent et vinrent à Ayn-Michfat qui est Kadech, et ils saccagèrent tout le pays du peuple amalécite, ainsi que celui du peuple amorrhéen, qui habitait Hasasoun-Tamar.*

Nous lisons encore dans les *Chroniques* (II, XX, 1-2) : — 1. *Ce fut après cela que les fils de Moab et les fils d'Ammon et avec eux une partie des Ammonites, vinrent contre Josaphat pour la guerre.* — 2. *On vint annoncer à Josaphat, savoir : Une multitude considérable vient contre toi d'au delà de la mer, d'Aram, et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Ayn-Djedy.*

Ayn-Djedy a donc porté primitivement le nom de Hasasoun-Tamar. Notre Belad-Haçaça est trop près d'Aïn-Djedy, où débouche l'Ouad-Haçaça, pour qu'il n'y ait pas une liaison très-étroite entre le nom biblique et celui que porte encore le pays. On peut juger par là de la manière dont les

Digitized by Google

noms primitifs se transmettent, de génération en génération, dans la Terre-Sainte

HASERIM, Haseroth, Khaserout. — Quatorzième station des Israélites dans le désert. Ce fut là que Marie, sœur de Moïse, fut frappée de la lèpre. (*Nomb.* xi, 34.)

Le *Deutéronome* donne au mot d'Haseroth une précieuse indication, c'est qu'il y a dans le pays une mine d'or abondante. (*Deut.* i, 1.)

HASERSUAL. — Ville de Juda cédée à Siméon. (*Josué* xv, 28.)

HASER-SUSA. — C'est évidemment le même que Hasarsusim. (*Voy.* ce mot.)

HASSEMON, Asemona, Aasmen. — Ville de la tribu de Juda. (*Nomb.* xxxiv, 4; *Josué* xv, 27.)

HAZOR, Asor. — Après avoir passé le lac Houlek, je m'engageai, pendant mon voyage, sur le flanc des collines verdoyantes qui forment au nord le bassin de ce lac. Nous nous étions à peine élevés un peu plus, que nous commençons à voir les sommets des collines garnis de ruines immenses, d'édifices construits en gros blocs de lave. Il semble que l'on reconnaisse les traces d'une enceinte qui couronnait la crête de ces collines. Des pans de murs sont encore en place, et en quelques points paraissent de ces longues allées de pierres fichées que j'avais déjà vues en Moabitide et dans le pays de Kénâan. Ces ruines continuent de se montrer pendant un temps infini. Les hautes collines que nous longeons, cessent tout à coup de s'étendre de l'ouest à l'est, et tournent au nord ; elles forment alors le flanc gauche d'une large vallée, ou, plus exactement, elles dominent une plaine mamelonnée, à travers laquelle nous cheminons pour gagner Banias. La branche de collines dirigée au nord est, comme celle qui fait face au Bahr-el-Houleh, garnie, à la crête, de ruines immenses s'étendant à perte de vue. La plaine même, que nous traversons dès que nous avons quitté le flanc du pâté de collines couronnées de ruines, est littéralement couverte de blocs énormes de lave, n'offrant plus aucune trace de travail humain.

Ces pierres constituent les ruines d'une ville immense. Nous avançons toujours, mais bientôt il me semble que j'aperçois, à une centaine de mètres, à gauche du chemin et vers le sommet d'un mamelon, quelque chose qui ressemble fort à un pan de mur cyclopéen, des temps les plus sauvages. J'y pousse mon cheval, je reconnais que je ne me suis pas trompé; je jette un cri de joie et de triomphe; c'étaient en effet les ruines d'un édifice immense de la plus haute antiquité. Nous nous mîmes à l'instant à lever le plan de cette construction cyclopéenne.

Voici, en quelques mots, les principales mesures que nous fournit le plan de l'édifice que nous avons levé. C'est un carré peu régulier, assez bien orienté d'ailleurs, et dont les faces ont à peu près soixante mètres de développement. Aux quatre angles, sont placés des avant-corps carrés, de six à sept mètres de côté, en saillie d'un mètre sur les faces externes des murailles. Celles-ci ont deux mètres d'épaisseur, et sont formées d'énormes blocs bruts, reliés entre eux par de petits blocs également bruts, s'encastrant dans les vides irréguliers que les aspérités des grosses masses laissent entre elles. Sur le milieu de chacune des longues faces sont des saillies, d'un mètre aussi, et de six mètres de longueur, simulant des avant-corps comme ceux des angles, et dont les portions qui en faisaient des sortes de tours carrées fermées, manquent à l'intérieur, aussi bien qu'aux tours angulaires. Une série de murailles ont laissé à l'intérieur leurs arasements, en arrière des faces est et ouest. A l'extérieur de cette dernière, se relient à l'édifice principal d'autres murs arasés, présentant des contours bizarres, qu'une description ne pourrait faire comprendre. A une faible distance, qui ne dépasse pas cent mètres, et vis-à-vis de la face occidentale du khan, se trouve une enceinte polygonale irrégulière, cyclopéenne comme celle du temple, quoique en appareil plus petit. Nous fûmes frappés immédiatement de l'analogie étrange de cette disposition, avec celle du temple de Garizim et de la plate-forme des sacrifices. Cette analogie est-elle fortuite ? Je n'en crois rien.

On voit qu'il y a une ressemblance très-grande entre l'ordonnance générale de cet édifice et celle du temple du Garizim. Je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans cette ruine, celle d'un édifice religieux, appartenant à l'antiquité la plus reculée. Les Arabes du village placé à l'est de ce monument, dans une espèce de bas-fond planté de petits arbres, appellent la ruine que je viens de décrire El-Khan, mot par lequel on désigne, dans tout l'Orient, les espèces d'hôtelleries où les caravanes s'arrêtent pour passer la nuit. Ce village arabe placé près d'El-Khan, et dont j'ai négligé de recueillir le nom, est très-probablement celui que M. de Bertou appelle Ardh-ez-Zouk. Mais c'est là le nom d'un pays et nullement celui d'un village. Je n'hésite donc pas à penser que celui-ci se nomme es-Souq, le Marché, et non ez-Zouk, ce qui a une toute autre signification.

Quelle a été la ville immense dont nous venons de parcourir les ruines, et à laquelle appartenait le temple dont nous avons relevé le plan? Très-probablement Hazor. C'est ce que je vais essayer de prouver. Rassemblons d'abord ce que nous savons de Hazor, et recherchons tous les renseignements que nous fournissent l'Ecriture sainte et Josèphe. Nous lisons dans Josué (xi, 1) que le roi de Hazor (הצור), à l'arrivée de Josué dans la terre promise, se nommait Yabin. Au verset 2 il est dit qu'il envoya des émissaires au roi du Nord, *au midi, vers Kenret*, pour les engager à se réunir à lui, contre l'ennemi commun. Hazor était donc au nord de Kenret et du lac de Gennezareth. Tous les rois convoqués (℣ 5) se rassemblent près des eaux de Meroum (c'est-à-dire près du lac Samakhonite). L'armée coalisée était si considérable (℣ 4) qu'elle était comme le sable sur le bord de la mer ; elle comptait des chevaux et des cavaliers en

Digitized by Google

très-grand nombre. Josué, à la tête du peuple d'Israël, les attaqua, près du lac Samakhonite, les battit et les poursuivit jusqu'à Sidon la Grande, jusqu'à Misrephoth-Maïm (?) et jusqu'à la vallée de Mesfah, à l'orient (versets 7 et 8). — Josué retourna vers ce temps, prit Hazor et frappa son roi du glaive, car Hazor était autrefois le plus considérable de ces royaumes-là (♆ 10). Ils frappèrent tous les êtres qui y étaient, par le glaive, les dévouant ; il n'y resta rien de ce qui respirait, et il brûla Hazor par le feu (verset 11). Tous les autres rois coalisés virent leurs villes conquises ; Hazor seule fut incendiée (versets 12 et 13). Le chapitre XII contient la liste des rois qui furent défaits par Josué, et, au verset 9, nous lisons : Le roi de Hazor, un (73).

Dans l'énumération des villes fortes appartenant à la tribu de Nephtali, nous trouvons encore Hazor et Ayn-Azor. (*Josué*, XIX, 36, 37.)

J'ai rapporté ce qui a trait au Yabin, roi de Kenâan, qui régnait à Hazor, et dont Sisera commandait l'armée. Il avait neuf cents chariots de fer, et il opprima les Israélites pendant vingt années. Ses troupes furent défaites, près de Megiddo, par Barak et Deborah, qui, ayant rassemblé autour d'eux, à Kades, dix mille hommes de Zabulon et de Nephtali, vinrent attaquer Sisera et le battirent. — *La main des enfants d'Israël alla toujours s'appesantissant sur Yabin, roi de Kenâan, jusqu'à ce qu'ils eussent exterminé Yabin, roi de Kenâan.* (*Juges* IV, 1, 24.) Le verset 9, chapitre XII du *Ier Livre de Samuel*, mentionne ainsi le fait de la domination de Yabin : *Mais ils oublièrent* (*les Israélites*) *l'Éternel, leur Dieu ; il les livra entre les mains de Sisera, général de Hazor.*

Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (IX, 15) que Salomon fit bâtir Hazor. Voici les propres expressions du Livre sacré : — *Voici l'occasion de la corvée que préleva le roi Salomon, pour bâtir la maison de l'Éternel, et sa maison, Meloua et la muraille de Jérusalem, Hazor, Megiddo et Djezer.* — Plus loin (*II Rois* XV, 29), nous voyons encore que du temps de Fekah, roi d'Israël, Tiglath-Felasar, roi d'Assour, vint et prit Ayoun et Abel-Beit-Mâakah, et Yenouh, et Kedes, et Hazor, et le Galaad, et la Galilée, toute la terre de Nephthali, et les transporta (les habitants) en Assour.

Une des prophéties de Jérémie commence ainsi (XLIX, 28) : *Contre Kedar et les royaumes de Hazor, que Naboukadrasor, roi de Babel, a battus.* — Voici ce qui concerne Hazor : *Fuyez, dispersez-vous. Naboukadrasor, roi de Babel, a formé un dessein contre vous, et a conçu sur vous un dessein* (verset 30). — 31. *Levez-vous, montez contre une nation tranquille, qui vit en sécurité, dit Jéhovah : elle n'a ni portes, ni verrous, vivant à l'écart.* — 32. *Leurs chameaux seront un butin, et la multitude de leurs troupeaux sera livrée au pillage ; je les disperserai de tous côtés, les hommes à la barbe rasée, et j'amènerai leur ruine de tous côtés, dit Jéhovah.* — 33. *Hazor deviendra le repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'y demeurera, et aucun homme n'y séjournera.* — Enfin il est question dans le *Ier Livre des Machabées* (XI, 67) d'une plaine d'Asor qui était en Galilée (Πέδιον Ἀσώρ.)

Voyons maintenant ce que nous apprend Josèphe. Il raconte (*Antiq. Jud.*, VI, 1,) l'histoire de la défaite de Sisera (Σισάρης), général d'Yabin, roi d'Asor (Ἀσώρου). Cette ville, dit-il, était au-dessus du lac Samakhonite (αὕτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης) (74). Il avait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chars de guerre. Tout cela était commandé par Sisera. Comme Josèphe précise que Yabin, roi des Kenâanéens, était sorti d'Azor, ville placée sur le lac Samakhonite, il n'y a pas de doute à conserver sur l'identité de la Hazor brûlée par Josué, et de la Hazor que Barak et Deborah détruisirent de fond en comble.

Josèphe nous apprend que Salomon, après avoir fortifié Jérusalem, fit construire trois villes qui peuvent être classées parmi les plus fortes ; ce sont : Asor (Ἄσωρον), Mageddo et Gazara. Cette troisième était dans le pays des Philistins. Le roi d'Egypte, beau-père de Salomon, vint l'assiéger, s'en empara après un long siége, en extermina la population, la rasa et en fit cadeau à sa fille, femme de Salomon. (*Ibid.*, VIII, VI, 1.) Rien ne prouve que la Hazor bâtie par Salomon soit la même que la capitale de Yabin, mais rien non plus ne prouve qu'elle soit différente. Peut-être Salomon, qui était maître de toute la Palestine, et de toute la terre de Kenâan, profita-t-il de la magnifique position militaire de Hazor, pour y établir une place forte capable de fermer la vallée du Jourdain, du côté du nord. La ville salomonienne peut donc très-bien avoir été rebâtie sur une partie de l'emplacement de la Hasor rasée à deux reprises, par Josué et par Barak. Enfin l'expédition de Tiglath-Felasar, dans laquelle les Assyriens prirent Kedes et Hazor (Κύδισον καὶ Ἄσωρα), est racontée en peu de mots. (*Ant. Jud.*, IX, XI, 1.)

Résumons maintenant et groupons les faits matériels dont la connaissance se déduit de la comparaison de ces différents passages. Hazor était la capitale de Yabin, principal roi de la terre de Kenâan. Ce devait être une ville immense, à en juger par la puissance de son roi. Hazor était *au-dessus* (ou devant) du lac Samakhonite, au nord, dit Robinson. Elle fut brûlée par Josué, et sa population fut exterminée. Cette ville continua de subsister,

(73) Nous n'avons pas à nous occuper ici des villes de la tribu de Juda, qui portaient le même nom. (Voy. *Josué*, XV, versets 23, 25, 27 et 28, et *Néhémie*, XI, 33.)

(74) Le savant Robinson, rapportant ce passage de Josèphe, le paraphrase ainsi : « Josephus..... places that city (Hazor) on the north of the lake Samochonitis (t. III, p. 356). » Je n'oserais traduire ainsi le mot ὑπέρκειται, bien que cette version me convienne à merveille

Digitized by Google

puisqu'elle est comptée parmi les places fortes de la tribu de Nephthali, avec une autre ville dont le nom est Ayn-Hazor. Longtemps après et pendant la domination des Juges, un autre Yabin, roi de Hazor (qui était probablement un descendant du premier Yabin, défait et tué par Josué), redevint assez puissant pour tenir pendant vingt ans les Israélites sous sa domination. Il avait une puissante armée, dans laquelle on comptait neuf cents chariots de guerre en fer. Deborah et Barak battirent l'armée de Sisera, dans les champs de Megiddo, et les Hébreux finirent par exterminer Yabin et sa puissance. Du récit biblique il résulte que les guerriers des tribus de Nephthali et de Zabulon, après s'être réunis à Kedès, vinrent fondre sur Sisera, qui était campé en pays conquis et qu'ils prirent ainsi à revers en lui coupant la retraite vers Hazor. L'Ecriture sainte ne dit rien de la destruction de Hazor par Barak, après la défaite de Sisera. C'est Josèphe qui raconte que Yabin, après que son armée, forte de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois cents chariots, eut été battue par Barak, fut attaqué lui-même et tué, quand il sortit de la ville pour marcher au-devant des Israélites, et que Hazor fut détruite de fond en comble. Probablement Josèphe a, par mégarde, fait un seul événement des deux événements distincts qui concernent un roi Yabin et la ville de Hazor. En effet, nous lisons dans son livre (*Antiq. Jud.*, V, I, 17), qu'à la nouvelle des premières conquêtes de Josué, les rois qui habitaient le Liban, et qui étaient de la race de Kenâan, préparèrent une expédition contre les Israélites. Les Kenâanéens des plaines, ayant fait appel aux Philistins, vinrent camper près de Birotha (πρὸς Βιρώθη), ville de la Galilée supérieure, non loin de Kedesa (Κεδέσης). Ce lieu est aussi sous la domination des Galiléens. L'armée entière comprenait trois cent mille fantassins, dix mille cavaliers et deux mille chariots de guerre. Josué, après cinq jours de marche, arriva en présence de cette armée formidable et l'anéantit avec le secours de Dieu. Il est clair, ce me semble, que la répétition exacte des chiffres des fantassins et des cavaliers de l'armée des rois coalisés, indique une véritable confusion de faits et de dates commise par Josèphe. J'admets donc que Hazor ne fut réellement détruite que par Josué, et que Barak ne fit que battre l'armée de Yabin (75). Salomon fit construire une place forte nommée Hazor. Etait-elle sur l'emplacement de l'ancienne Hazor? Rien ne l'indique. Sous le règne de Fekah, roi d'Israël, Hazor fut prise par Tiglath-Pelasar, avec tout le territoire de Nephthali, et ses habitants furent emmenés en captivité en Assyrie. Enfin Naboukadratzor, roi de Babylone, détruisit Hazor, qui n'avait ni portes ni verroux, selon Jerémie, et dont la population était innombrable. Une ville qui n'a ni portes ni verroux, n'est pas et ne peut pas être la forteresse bâtie par Salomon. Celle-ci était plutôt une citadelle, dépendante de la ville même. De tous ces faits, il me paraît que le nom de Hazor peut parfaitement s'appliquer aux ruines immenses que j'ai reconnues, à côté du village d'es-Souq et autour du monument cyclopéen, que les Rhaouarna d'es-Souq appellent el-Khan. Site, étendue, caractère, tout s'accorde parfaitement avec ce que l'Ecriture sainte nous apprend. Quant aux matériaux qui constituent ce que j'ai vu de ces ruines, je n'admettrai jamais qu'ils aient pu appartenir à une ville bâtie par Salomon. L'édifice d'El-Khan est certainement bien antérieur à l'origine du royaume de Juda. Hazor fut définitivement détruite par Naboukadratzor, et la terrible prophétie de Jérémie s'est accomplie à la lettre : Hazor est devenue le repaire des chacals, une solitude pour toujours, personne n'y demeure et aucun homme n'y séjourne.

Nous avons vu que la tribu de Nephthali comptait parmi ses villes fortes Hyn-Hazor, en outre de Hazor. La carte de Zimmermann porte très-près de Kedes, au nord-est et à l'ouest de la montagne au pied de laquelle est situé l'Ayn-el-Belathat, une localité nommée Azour. Ou bien c'est la Hazor de Salomon, ou bien c'est l'Ayn-Hazor du *Livre de Josué*. Mais à coup sûr ce n'est pas la Hazor, capitale de Yabin, que je n'hésite pas à retrouver autour du temple cyclopéen d'el-Khan, et sur les immenses coteaux qui dominent, à l'ouest, la plaine accidentée où sont ces ruines.

En quittant el-Khan, nous avons marché assez longtemps, en cotoyant des ruines continues; puis les taches (si je puis m'exprimer ainsi) de gros blocs de lave non taillés, se sont séparées les unes des autres, ont fini par devenir rares et par disparaître tout à fait. Nous avions franchi la limite extrême de la ville cyclopéenne, que je propose positivement de considérer comme la Hazor que brûla d'abord Josué, et que Naboukadratsor mit définitivement dans l'état où nous la voyons. En général, vers cette limite de la ville antique, dès qu'un mamelon un peu large se présente, on est à peu près sûr à l'avance qu'il sera couvert de ces étranges décombres d'une cité de géants. J'avoue que sur place, la pensée m'est venue qu'une ville construite avec des matériaux d'une dimension pareille, ne pouvait avoir été que la demeure d'une race éteinte, du genre de celles des Anakim, des Emim et des Rephaïm, dont nous trouvons la mention expresse dans les saintes Ecritures. Un de mes compagnons de voyage renchérit encore sur cette idée, tant il était frappé de l'énormité de ces ruines extraordinaires. Il avait remarqué un fait, réel d'ailleurs, c'est que partout où il y avait

(75) Si les textes de l'Ecriture sainte n'étaient pas si positifs, pour mettre les deux Yabin, l'un à l'époque de Josué, et l'autre après le juge Ahouad (Ehoud), c'est-à-dire à au moins deux cents ans d'intervalle, on serait presque conduit à supposer que c'est le même événement qui est attribué à deux époques différentes, et raconté avec des détails particuliers à chacun des deux récits qui le concernent. Mais c'est là une supposition que je serais loin d'admettre.

Digitized by Google

des creux, des fossés, des coupures quelconques dans le terrain, les blocs étaient en plus grand nombre et jetés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, comme s'ils avaient été entraînés par de fortes eaux. Il ne lui en fallut pas plus, pour penser que peut-être nous avions visité les ruines d'une cité antédiluvienne.

Je me hâte de confesser que cette hypothèse ne me séduit pas. Je crois trouver ici la capitale des Kenâanéens, capitale bâtie antérieurement à Moïse, et détruite par Nabouk adratzor. C'est là une antiquité suffisamment respectable à mon avis. Du reste, si je vois dans la nature de ces ruines une raison pour leur assigner, à tout le moins, l'époque de Naboukadratsor comme limite inférieure d'existence, je n'en vois absolument aucune pour fixer la limite opposée, c'est-à-dire leur origine première, que l'on peut remonter aussi haut qu'on le voudra, dans les temps historiques, sans risquer grandement de se tromper.

HÉBRON. — Cette ville occupe le fond d'une assez large vallée, dont les coteaux sont garnis de beaux oliviers et de vignobles. A l'est, elle s'élève un peu sur le flanc de la colline, et c'est là qu'est placée la mosquée, inaccessible pour tout autre que pour un musulman, et dans laquelle est enfermé, à ce que l'on dit, le fameux caveau de Makfelah où furent enterrés Sara et les patriarches Abraham, Isaac et Jacób.

Quelques mots maintenant sur l'origine d'Hébron; il en est assez souvent fait mention dans l'Ecriture sainte. Nous y lisons (*Gen.* XXIII) : — 2. *Sara mourut à Kiriath-Arba, qui est Hebron, au pays de Candan; Abraham vint faire le deuil de Sara et la pleurer.* — 19. *Ensuite Abraham enterra Sara, sa femme, dans la caverne de Makfelah, devant Mamra; là est Hebron dans le pays de Candan.* — 20. *Le champ, ainsi que la caverne qui s'y trouve, resta à Abraham comme une propriété sépulcrale venant des fils de Heth.* Les bocages de Mamra sont mentionnés dans un autre passage (*Gen.* XIII, 18) : — *Abraham dressa ses tentes, vint et s'établit dans le bocage de Mamra, qui est près de Hebron, et il y bâtit un autel à Jéhovah.* — De ces deux passages réunis, il résulte évidemment, à mon sens, que le bocage de Mamra était sur l'emplacement de la partie orientale de la ville actuelle d'Hebron. Enfin la vallée de Hebron (עמק חברון) est mentionnée au verset 14 du chapitre XXXVII de la *Genèse*.

Quant à l'antiquité de la ville d'Hebron, elle est fixée par un passage biblique (*Nomb.* XIII, 22). — *Hebron avait été bâti sept ans avant Tsôan d'Egypte.* — Tsôan, c'est incontestablement Tanis; mais malheureusement ce texte ne nous indique pas quand Tanis fut bâtie. Hebron fut donnée en héritage à Kaleb, fils de Yefnah. (*Josué* XIV, 13, 14.) L'Ecriture nous apprend encore que Kiriath-Arbâ, qui est Hebron, sur la montagne, fut choisie pour une des villes de refuge. (*Josué* XX, 7). Enfin la grande piscine que nous avons vue en entrant à Hebron est aussi mentionnée dans la Bible, car nous lisons (*II Sam.* IV, 12) : — *David commanda à ses gens qui les tuèrent; ils leur coupèrent les mains et les pieds, et les pendirent près l'étang qui est près d'Hebron* (על הברכה בחברון), *et ils prirent la tête d'Is-Basath et l'ensevelirent au sépulcre d'Abner, à Hebron.* — Une piscine pareille à celle qui existe de nos jours, est incontestablement d'une très-haute antiquité.

Hebron est nommé par Josèphe tantôt Χεβρών, tantôt Ἑβρών, tantôt Ναβρὼ et Χεβρώνια πόλις. Il dit que ce fut sur une montagne voisine de Hebron que Samson déposa les portes de Gaza. (*Antiq. Jud.*, V, X.) Mais Reland pense qu'il faut lire Gabaon pour Hebron dans ce passage de Josèphe.

Le même Josèphe place à six stades de Hebron le fameux térébinthe qui était là depuis le commencement du monde. Tous les écrivains ecclésiastiques parlent de ce térébinthe. Eusèbe dit qu'on rendait un culte à cet arbre en l'honneur des anges qui avaient apparu à Abraham. Sozomène le place à deux milles de Hebron; saint Jérôme indique la même distance. Socrate, dans son *Histoire* (I, 18), dit que Constantin avait élevé une basilique au chêne de Membré, sous lequel Abraham avait donné l'hospitalité aux anges.

Ce térébinthe si vénéré, même des païens, était devenu l'occasion d'une foire célèbre. Ce fut là qu'après la dernière destruction de Jérusalem par Adrien, plusieurs milliers de Juifs furent mis en vente comme esclaves, et ceux qui ne purent pas être vendus furent transportés en Egypte où ils périrent de faim et de misère.

Eusthatius rapporte qu'on avait dressé un autel au pied de cet arbre pour y offrir des victimes. Il dit que l'opinion rapporte la naissance de cet arbre à l'un des anges qui visita Abraham. L'ange avait planté son bâton dans la terre, et il en était né ce térébinthe.

Le même Eustathius a écrit que c'était sous cet arbre que Laban avait enfoui ses idoles. C'est une confusion que d'autres ont faite avec lui. Ils n'ont fait qu'un seul arbre du chêne de Moré près de Sichem, et de celui de Mamra près de Hebron.

Je dois ajouter que Hebron a reçu des musulmans le nom d'*el-Khalil* (l'ami de Dieu) en commémoration du patriarche Abraham qui porte spécialement parmi eux le nom d'*el-Khalil*.

HEBRONA, AASBARNAH. — Trente et unième station des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXXIII, 34.)

HELAM, KHELAM. — Localité au delà du Jourdain, où David remporta sur les Syriens une victoire signalée. (*II Sam.* X, 17.)

HELBA, KHELBA. — Ville d'Aser. (*Juges* I, 31.)

HELEPH, KHALEPH. — Ville de Nephthali. Les Septante l'écrivent Maleph; Eusèbe l'écrit Methlem, et saint Jérôme Meleb. (*Josué* XIX, 33.)

HELMON, LEBLATH-AÏN. — Quarantième

Digitized by Google

station des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXXIII, 46.)

HELON, AYLOUN. — Ville sacerdotale de la tribu de Juda. (*I Chron.* VI, 69.)

HELON. — *Voy.* AIALON.

HEMATH, HAMAT. — Ville de Syrie. (*I Chron.* XVIII, 3.)

HEPHA, CAÏPHA, HIPHA, KEPHA. — Ville située au pied du Carmel, du côté de Saint-Jean d'Acre et aux bords de la mer. On pense que c'est la Geba de Josèphe, appelée aussi la ville des cavaliers parce que Hérode y avait envoyé une colonie de ses cavaliers mis à la retraite.

Elle s'appelle aujourd'hui Haïpha. Elle est assez commerçante.

C'était l'ancienne Sycaminos. Eusèbe la nomme Ἰάφθ. On pêchait beaucoup sur sa côte les petits coquillages qui fournissent la pourpre.

Ce coquillage est petit, d'une extrême délicatesse à son orifice, tellement qu'on a de la peine à en cueillir dont le rebord ne soit légèrement ébréché. Il est de couleur bleue, et lorsque la mer en rejette sur le sable, l'écume de l'animal mourant colore le sable en bleu.

En y joignant un acide la matière bleue de l'animal se tourne en pourpre. C'est le fameux *Murex* qui donne la pourpre.

Le géographe arabe Schérif-Ibn-Idri dit que son port reçoit les plus grands navires et qu'elle est à trente milles d'Acco. La distance est évidemment exagérée.

HERED, ARAD.—Ville Kénâanéenne.(*Josué* XII, 14.) — *Voy.* ARADA.

HERMA, KHARMAH. — Ville royale des Kénâanéens. (*Josué* XII, 14.)

HERMON, CHERMON. — Le Hermon n'est pas distinct de l'Anti-Liban, il en fait partie. C'est la magnifique montagne couverte de neige pendant plusieurs mois de l'année qui domine Banias et la haute vallée du Jourdain. C'est de l'Hermon que, selon saint Jérôme, on portait à Tyr la glace dont on faisait usage pendant l'été. Une vieille tradition prétendait que c'était sur cette montagne que s'étaient réunis les anges descendus du ciel et épris des charmes des filles des hommes.

Le Targum l'appelle le mont de la neige de Césarée. Et l'interprète samaritain sur le *Deut.* (IV, 48), dit formellement : le mont de la neige qui est Chermon. Il est aussi appelé ὄρος Πάνιον, le mont de Panéas. Josèphe l'appelle simplement le Panion, et dit que c'est une montagne d'une immense hauteur. (*De bell.*, lib. I, cap. XVI.)

Il est bien évident que la chaîne de l'Hermon ne s'arrête pas au pic superbe de Banias et qu'elle s'étend au loin du côté de Damas ; mais elle s'appelle alors de son nom générique l'Anti-Liban.

C'est pour les Arabes le Djebel-ech-Cheikh, et c'était là qu'habitait ce célèbre *Vieux de la montagne* dont on a tant parlé dans l'histoire des croisades, chef des assassins qui allaient poignarder quiconque était désigné par le Vieux de la montagne.

Les séïdes du scheikh étaient de jeunes hommes qui étaient hachichés, c'est-à-dire sous l'influence enivrante du hachich, ce qui a donné lieu au mot d'assassins, par une traduction fautive.

De même leur chef ne s'appelait pas le Vieux de la montagne, mais il habitait la montagne appelée *la montagne du Scheikh*, la montagne du Vieux.

Le prolongement méridional de l'Hermon forme la chaîne arabique qui se continue jusqu'à la mer Rouge. Le prolongement occidental forme la chaîne de Galilée, qui va jusqu'à Tyr et Acre, et se prolonge ensuite par le Thabor, le petit Hermon, Gelboé, la longue chaîne du Carmel jusqu'aux montagnes de Judée qui s'affaissent vers Bir-Sebâa.

HERMON (LE PETIT). — Le petit Hermon est au midi du Thabor, et est le prolongement de la chaîne. C'est lui qui s'avance le plus dans la plaine d'Esdrelon. C'est au petit Hermon qu'il faut appliquer le passage du psaume CXXXIII^e^, verset 3e, où il est fait mende la rosée de l'Hermon qui descend sur la montagne de Sion.

Il y a trop de distance entre l'Hermon et le mont Sion de Jérusalem pour que la rosée de l'un s'étendît sur l'autre.

Reland avec sa sagacité habituelle nous donne l'explication de ce passage difficile.

Il y avait au pied de l'Hermon une ville du nom de Séon ou Sion (*Josué* XIX, 19.) Saint Jérôme parle de cette ville de Séon au pied du Thabor. Ce sont donc les rosées de l'Hermon venant rafraîchir les hauteurs de Séon auxquelles le Psalmiste a comparé les parfums qui tombaient de la barbe d'Aaron.

C'est évidemment du petit Hermon qu'il s'agit dans le psaume LXXXIX (verset 13), où il est dit : *Le nord et le midi, tu les as créés : Tabor et Hermon tressaillent à ton nom.* En hébreu le nom s'écrit : חרמון; pour les Arabes chrétiens, le Djebel-ed-Dahy s'appelle aussi Haramoun. Le véritable Hermon est incontestablement le Djebel-ech-Cheikh, le pic le plus élevé de l'Anti-Liban ; et comme le Thabor n'est nullement une très-haute montagne, on ne voit pas trop pourquoi deux montagnes si différentes que le Thabor et l'Anti-Liban seraient mentionnées dans le même verset, quand ils ne limitent ni le nord ni le sud, ni l'orient ni l'occident, ce qu'il faudrait pour trouver dans ce verset la désignation des quatre points cardinaux. Si au contraire, il s'agit de deux montagnes contiguës, comme le Thabor et le Djebel-ed-Dahy, la difficulté disparaît, et l'on comprend que le poëte ait accolé leurs deux noms dans une même phrase. Ce qui est certain, du reste, c'est que, pour saint Jérôme, le Djebel-ed-Dahy se nommait Hermonim ; car voici ce qu'il dit dans sa lettre 44, Ad Marcellam : *Apparebit oppidum Naim..... videbitur et Hermonim et torrens Endor in quo superatur Sisera.* Evidemment, il ne peut être question, dans ce passage, que du petit Hermon, ou Djebel-ed-Dahy. Au reste, cette montagne présente une masse verdoyante, mais sans un buisson ; elle est

Digitized by Google

couverte d'herbages peu épais et ses flancs inférieurs sont assez bien cultivés.

HESEBON, Heschbon, Cheschbon. — Cheschbon est une des villes dont il est fait le plus souvent mention dans les Livres saints. Elle est nommée Ἐσσεβών par Josèphe (*Antiq.*, XIII, XXIII), qui la place dans la Moabitide, quoiqu'elle ait été la ville de Sichon, roi des Amorrhéens. Mais après que les dix tribus eurent été emmenées captives en Assyrie, les Moabites s'en emparèrent ainsi que de Nudaba et de toutes les villes du pays. Cheschbon fut donnée à la tribu de Ruben. (*Josué* XIII, 17.) Pline parle des Arabes Esbonites. Elle est appelée dans les souscriptions du concile de Chalcédoine πόλις Ἐσβούντων, ville des Esbonites. Eusèbe la place à vingt milles du Jourdain, en face de Jéricho. C'est l'Hesbân des Arabes.

HESER, Djezer. — Ville mentionnée avec Mageddo et Gazer. (*I Rois*, IX, 15.)

Il y a près d'Azot une Iasour moderne qui pourrait s'identifier avec cette Heser. Mais il est plus probable que c'est Hasor, ville importante dans le nord et la clef de la Palestine quand on vient de Damas.

HESMONA, Khasmanah. — Vingt-sixième station des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXXIII, 9.)

HESRON, Esron. — *Voy.* Hasor.

HETAHLON, Hatlan. — Voie antique qui allait de la mer à Sedada. C'est probablement la route de Sour à Damas. (*Ezech.* XLVII, 15.)

HETTHIM, Khetim. — Lorsque les fils de Joseph assiégèrent Beit-El, ils demandèrent à un homme du pays qui sortait de la ville comment ils pouvaient y pénétrer, lui promettant la vie sauve. Cet homme leur donna l'indication demandée, et, étant libre, il se rendit dans la terre de Hetthim, et il y bâtit une ville qu'il appela Louza. C'était l'ancien nom de Beit-El. (*Juges* I, 26.)

Saint Jérôme place une Louza près de Sichem. Il y a aussi une Lousa dans l'Arabie Pétrée. Il est plus probable que c'est de cette dernière que parle le *Livre des Juges*.

HEVEENS, Chivéens. — Les Hévéens, Εὐαῖοι, descendaient de Chivvi, un des fils de Kenâan. Ils habitaient, près de l'Hermon, les parties septentrionales de la terre de Kénâan.

Reland les distingue des Avvim, qui habitaient les environs de Gaza, et qui furent vaincus par les Caphtorim. (*Josué*, XIII, 3.)

HEVILA, Hevilath. — On place cette contrée auprès de la Bactriane. (*Gen.* II, 11.)

HODSI? (Tathim-Khadichi.) — Expression que quelques-uns prennent pour un nom commun, et nullement pour un nom de ville. Il est fait mention d'une terre d'Hodsi. (*II Sam.* XXIV, 6.)

HOLON, Khalan. — Ville de Juda. (*Josué*, XXI, 15.)

HOR. — Montagne près de Petra, située sur les frontières du pays d'Edom, où mourut Moïse. (*Nombres*, XX, 22.)

HOREB. — Montagne célèbre, où Dieu se manifesta à Moïse, lorsqu'il gardait les troupeaux de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian.

Le Horeb est une des cimes de la chaîne de montagnes nommées le Sinaï. Il faut lire dans le texte sacré lui-même tous les événements qui se sont passés dans ces lieux célèbres. Nos élucidations ont pour but d'éclaircir les questions archéologiques et géographiques, mais non de reproduire des faits ou parfaitement connus, ou admirablement racontés dans le texte biblique : un résumé en ôterait tout le charme.

Le Horeb et le Sinaï sont à cinquante milles de la mer Rouge. Ces deux montagnes, qui n'en forment qu'une, se nomment aujourd'hui Djebel-Mousa (la montagne de Moïse).

HOREM, Kharam. — Ville de Nephthali. (*Josué*, XIX, 38.)

HORMA, Harma, Heramah. — Ville de la tribu de Siméon. (*I Chron.* IV, 30.)

HORMA. — Ville d'Aser. (*Josué*, XIX, 29.)

HORMA. — Les Israélites ayant vaincu le roi d'Arad, appelèrent sa ville capitale Horma, c'est-à-dire Anathème, parce qu'ils l'avaient vouée à une complète destruction.

Lorsque les peuples anciens vouaient une ville à l'extermination, ils faisaient un sacrifice. La ville, les habitants, leurs richesses, tout devait être détruit, comme une victime sur un autel. Tout ce qui était voué appartenait à Dieu, à qui on l'avait voué. C'était donc un sacrilége d'en réserver quelque chose. Cela explique des faits qui, avec nos mœurs adoucies par le christianisme, nous paraissent d'horribles barbaries.

HORRÉENS, Chorréens. — Les Horréens étaient les habitants primitifs de l'Idumée. Saint Jérôme dit que ce mot d'Horréens signifie *libres*. Ces hommes représentaient donc les Bédaoui modernes, qui sont les hommes libres de la solitude. (*Gen.* XXXVI, 20.)

HOSA, Khasah. — Ville d'Aser. (*Josué*, XIX, 29.)

HOULEH (Lac el-), lac Meroum, lac Samakhonite. — En descendant des hauteurs que nous avions suivies en partant de Japhet, nous arrivons à un joli petit lac bleu : c'est le Bahr-el-Houleh. La plaine dans laquelle nous marchons alors doit être d'une fertilité merveilleuse; c'est une terre grasse et forte, à laquelle la culture peut tout demander : c'est, du reste, ce qu'il est facile de deviner à la splendeur de la végétation dont elle est tapissée. Le lac est très-peu large; il est bordé de chaque côté par une forêt de magnifiques roseaux du plus beau vert. Pendant que nous cheminions, le jour a sensiblement baissé, et il est bien près de six heures quand nous arrivons à el-Mellahah, c'est-à-dire à la hauteur de la pointe nord du Bahr-el-Houleh.

Tout à l'heure nous avons été le jouet d'une assez étrange illusion, qui n'avait pourtant que la cause la plus naturelle : de l'autre côté du lac, et sur le fond vert-foncé des roseaux, nous vîmes tout à coup s'avancer rapidement une grande ligne ondulée, d'un blanc éclatant; elle était continue et ressemblait, à s'y méprendre, à un énorme reptile. Etait-ce le fantôme de l'un de ces monstres antédiluviens qui se traînaient à travers des mousses de trente pieds de haut, qui nous faisait l'honneur de reparaître sur la terre,

Digitized by Google

afin de nous causer une agréable surprise? Nous nous arrêtâmes, tout étonnés, et regardant de tous nos yeux, pour tâcher de comprendre. Bientôt, une, deux, plusieurs solutions de continuité se laissent apercevoir, et nous reconnûmes alors que nous avions à faire à une bande d'oiseaux blancs, volant en ligne serrée, comme les canards.

Nous voilà donc à el-Mellahad, et nous y trouvons une ou deux masures abandonnées qui ont servi ou servent peut-être encore de moulin, et dans lesquelles l'eau d'un large et très-abondant ruisseau a élu domicile. Il serait difficile de nous loger là, et d'ailleurs nos bagages ont disparu; il nous faut donc les suivre, bon gré, mal gré. Nous passons à gué un véritable étang de quelques pieds de profondeur, formé par le ruisseau d'el-Mellahah, et nous commençons à maugréer fort, vu que la nuit arrive grand train, et que nous savons à merveille, et par expérience, ce à quoi on est exposé en marchant la nuit dans ce bienheureux pays.

Nous arrivons enfin au campement que nos gens ont préparé pour la nuit, sous des arbres, à peu de distance du lac.

Revenons en arrière, et notons ce que j'ai pu recueillir de renseignements topographiques, sur la route qui sépare el-Mellahah du point où nous avons établi nos feux de bivouac. Après avoir traversé l'étang et le ruisseau d'el-Mellahah, nous avons passé devant l'Ayn-el-Belathat (la source des grosses pierres). Cet ayn est bien nommé, car il est entouré de blocs de pierre qui sont certainement des débris de constructions. Là donc fut une petite ville dans l'antiquité. Après l'Ayn-el-Belatath on passe devant l'embouchure d'un ouad peu large, nommé Ouad-Harrah (cet ouad n'est pas désigné sur la carte de Zimmermann, mais le canton duquel il y débouche est nommé Djebel-Haraouy). A mi-côte, au delà de cet Ouad-Harrah, est placé un misérable hameau. Il se nomme Besamoun. Au bas de la même colline sont étendues des ruines considérables, qui portent le nom de Kharbet-Besamoun. (M. de Bertou place Besamoun, qu'il appelle Basimoun, et les ruines qui l'avoisinent, à quatorze cent soixante mètres au nord de l'Ayn-Blata (Ayn-el-Belatath). Plus loin, mais à une distance que je ne saurais fixer, même approximativement, doit se trouver une large vallée qui se nomme Ouad-Arous. C'est au nord de cette vallée que nous avons campé, à deux ou trois cents mètres au pied des coteaux, et à peu près à la même distance du marais proprement dit. J'ai conservé le souvenir confus d'une citerne antique que nous aurions aperçue tout à fait à la chute du jour, avant le point où sont situées les ruines de Besamoun et dans le voisinage de l'Ayn-el-Belatath, mais je suis aujourd'hui dans l'impossibilité de préciser la place qu'elle occupe.

Nous ne tenions pas à rester plus que de raison, dans le lieu malsain où nous venions de passer la nuit; aussi étions-nous de très-bonne heure prêts à nous mettre en route; mais au moment de partir, la fantaisie me prend de me rapprocher du marais que masque, à deux cents mètres du bivouac, un épais fourré de roseaux, afin d'y chercher des insectes. J'y fais une chasse si abondante, que je ne résiste pas au plaisir de ramasser longuement les trésors zoologiques que je rencontre; si bien que je retarde de plus d'une heure et demie le départ de la caravane. Les bagages prennent donc les devants, et ce n'est qu'à force d'insistance, que l'on obtient de moi que je m'éloigne de ce terrain si riche, entomologiquement parlant.

En quittant les deux gros arbres qui nous avaient servi d'auberge pendant la nuit, nous avons d'abord rencontré des ruines antiques, nommées Kharbet-el-Aamoudieh. Auprès de ces ruines est un tourbeh assez moderne, de quelque saint en vénération parmi les musulmans. Les montagnes que nous longeons commencent à prendre ici un tout autre aspect que celui auquel nous sommes habitués. Des arbres assez nombreux les garnissent par-ci par-là, et leur donnent une tournure alpestre qui fait plaisir à voir.

Chemin faisant, nous mettons de temps en temps pied à terre, pour chercher des insectes sous les pierres; nous en trouvons de très-précieux sans doute, mais comme nous trouvons sous les mêmes pierres beaucoup de superbes serpents que nous n'avions pas le moindre désir de déranger, nous ne gardons pas longtemps notre ardeur entomologique. Je doute qu'il y ait au monde un lieu aussi généreusement doté de reptiles que l'Ardh-el-Houleh. Heureusement ces vilaines bêtes sont encore un peu engourdies par l'hiver, et nous pouvons prendre le plaisir de les tuer, sans courir de danger réel. Mais que doit être ce pays dans la saison chaude? Certainement on n'y peut pas faire dix pas, sans se trouver nez à nez avec un reptile.

Vers le point où la nature du terrain fangeux de l'Ardh-el-Houleh commence, d'après l'avis de nos guides, à pouvoir nous porter, nous et nos chevaux, et va, par conséquent, nous permettre de passer des collines occidentales aux collines orientales de cette large vallée, nous traversons un long village arabe formé de tentes et de huttes. Est-ce un village à poste fixe? Je ne le crois pas; ce qui est certain, c'est que l'on n'a pu m'en donner le nom, et que, par conséquent, il y a lieu de penser que c'est un simple établissement passager, bien qu'il m'ait paru considérable. A la sortie de ce village, nous avons immédiatement tourné vers l'est, en suivant une crête de petites collines, à gauche de laquelle se trouve un village nommé el-Khadesa, dont nous longeons le territoire. En ce moment, nous tournons précisément le dos à une espèce de forteresse, située au sommet d'une montagne, à environ une lieue de nous, et qui se nomme Kalâat-Hounin. Nous traversons une petite plaine basse, bien cultivée, de quelques centaines de mètres de largeur au plus, et qui, se trouvant coupée par une foule de petits fossés d'irrigation, n'est pas très-facile à franchir. Nos chevaux y entrent jusqu'aux genoux; mais nous y ar-

Digitized by Google

rivons enfin au pied d'un rideau de coteaux assez élevés, qui se dirige de l'ouest à l'est, et ferme en quelque sorte, au nord, le vaste bassin du Bahr-el-Houleh. Nous montons de quelques mètres sur le flanc de ces collines verdoyantes, et de là, en regardant notre droite, c'est-à-dire au sud, nous jouissons de la vue entière de l'Ardh-el-Houleh

Quelques mots maintenant sur ce lac dont je vais rappeler les différents noms. Nous lisons dans Josué (xi) : Qu'à l'appel de Yabin, roi de Hazor, plusieurs rois se réunirent pour combattre les Hébreux, à leur arrivée dans le pays de Kenâan. — 5. Tous ces rois fixèrent un lieu de réunion, vinrent et campèrent ensemble près des eaux de Meroum (מי-מרום), pour combattre contre Israël. Ce nom de May-Meroum signifiait *les eaux d'en haut*, les eaux supérieures. — 7. *Josué vint, et toute l'armée avec lui, sur eux, près du camp de Meroum, subitement, et ils se précipitèrent sur eux.* — Les rois coalisés furent battus et poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'auprès de Sidon, c'est-à-dire jusqu'à la mer de Phénicie.

Dans les *Juges* nous lisons (iv, 2) : L'Eternel les livra (les enfants d'Israël) dans la main de Yabin, roi de Kenâan, qui régnait à Hazor. Le chef de son armée fut Sisera. — Vient alors le récit de la bataille gagnée sur les Kénâanéens par la prophétesse Déborah et par Barak. Au verset 10 nous voyons que Barak convoqua les tribus de Zabulon et de Nephthali à Kades (aujourd'hui Kedes), ville située à la hauteur de la pointe nord du Bahr-el-Houleh, et dans les montagnes, à quelques lieues à l'occident du lac. Il est assez difficile dès lors de comprendre comment la bataille eut lieu à Tâanek sur les eaux de Megiddo (*Juges*, v, 19.) A partir de cette bataille, — la main des enfants d'Israël alla toujours en s'appesantissant sur Yabin, roi de Kenâan, jusqu'à ce qu'ils eurent exterminé Yabin, roi de Kenâan. — Josèphe raconte le même fait (*Ant. Jud.*, V, v et suiv.), et il nous apprend que Yabin, sortant de la ville d'Azor (qui est située sur le lac Semekhonite), avait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chars. (Οὗτος γὰρ ἐξ Ἀσώρου πόλεως ὁρμώμενος (αὕτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης, etc.) Après la défaite et la mort de Sisera, Barak marcha sur Azor. Yabin, accourant au-devant de l'ennemi, fut tué, et après sa mort, sa ville capitale fut renversée de fond en comble (καθελὼν εἰς ἔδαφος τὴν πόλιν.) De ces passages comparés entre eux, il résulte nécessairement que les eaux supérieures et le lac Semakhonite sont la même chose.

Josèphe donne indifféremment à ce lac le nom de Semekhonite, ou Samakhonite ou des Sémékhonites. (*Bell. Jud.*, IV, i, 1.) On a proposé deux étymologies de ce nom. Les uns ont cru qu'il vient de l'arabe Samak, qui signifie *poisson* ; de sorte que le nom de lac des Sémékhonites signifierait : *lac des pêcheurs* ou *des poissonniers*. D'autres, remarquant que le verbe Samaka signifie *être haut, être élevé*, ont vu dans le nom en question, la traduction pure et simple du nom hébraïque Meroum. Je ne me permettrai pas de me prononcer entre ces deux hypothèses aussi admissibles l'une que l'autre, bien que j'aie quelque préférence pour la seconde, à cause de la nature fangeuse des bords de ce lac, nature qui dut toujours en rendre l'approche assez difficile. Aujourd'hui le seul nom que porte ce petit lac, est celui de Bahr-el-Houleh.

Josèphe nous apprend encore que la ville de Séleucie était située sur les bords du lac Samakhonite, et que les marais qui environnent ce lac s'étendaient jusqu'à la région de Daphné. Voici le passage qui contient ce précieux renseignement. « Séleucie était située auprès du lac des Sémékhonites, Σελεύκεια δὲ πρὸς τῇ Σεμεχωνιτῶν λίμνῃ. (Πρός peut se traduire indifféremment : *auprès* ou *devant*.) Ce lac vaseux étend ses marécages jusqu'au pays de Daphné, pays délicieux et fertile, qui possède des sources qui, grossissant le cours d'eau appelé le petit Jourdain, au-dessous du temple de la Vache d'or, le jettent dans le grand. » (*Bell. Jud.*, IV, i, 1.) Ce nom de Daphné est-il correct? Reland en a douté et a proposé de le remplacer par celui de Dan. J'adopte pleinement cette substitution qui me paraît nécessaire.

HUS, Utz. — La terre de Outz fut la patrie de Job. Les uns la placent en Idumée, d'après ce passage de Jérémie : *Filia Edom, quæ habitas in terra Hus* (*Thren.* iv, 21) ; mais Job ne serait pas cité parmi les hommes de l'Orient s'il eût été de l'Idumée. D'ailleurs, il est dit que les Chaldéens et les Sabéens firent irruption sur ses domaines : il faut donc mettre le pays de Outz beaucoup plus à l'orient.

HUSATI. — Ville de Juda. (*II Sam.* xxi, 8.)

I

IAPHIA. — A peu de distance de Nazareth, est une Iafa dans laquelle il faut reconnaître la localité de Iaphia mentionnée dans le *Livre de Josué* (xix, 12), de la tribu de Zabulon. C'est aujourd'hui un village arabe. Josèphe cite une Ἰαφὰ comme une des places qu'il fit entourer de murailles pour résister à l'invasion romaine dont la Galilée était menacée. Vaine précaution, comme l'on va voir. (*B. Jud.*, III, vii, 31.)

Après le sac de Jotapata, Trajan, préfet de la dixième légion, fut envoyé par Vespasien, à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers, pour investir et assiéger Iafa, dont la population, exaltée par l'exemple des Jotapaténiens, se croyant d'ailleurs à l'abri derrière une double enceinte de murailles, se préparait à une défense désespérée. Trop de confiance les perdit : à la vue du petit corps de troupes qui venait les

Digitized by Google

attaquer, ils n'hésitèrent pas à croire qu'ils l'écraseraient aisément. Ils se précipitèrent donc au-devant des Romains, lâchèrent pied presque aussitôt, et furent rejetés derrière leur première enceinte, où les légionnaires pénétrèrent avec eux. Ceux qui étaient restés dans la ville se hâtèrent d'en clore les portes; les Romains s'empressèrent d'en faire autant des portes extérieures, et douze mille Galiléens furent égorgés entre les deux remparts, accablant d'imprécations leurs concitoyens, plus encore que l'ennemi qui les frappait. Trajan voulant alors réserver à Titus l'honneur de prendre la ville, fit prévenir Vespasien de l'état des choses et le pria d'envoyer son fils, pour achever le siége glorieux de Iafa. Titus partit avec cinq cents cavaliers et mille fantassins, et aussitôt qu'il fut arrivé, l'escalade commença. Les Galiléens terrifiés ne firent qu'une très-faible résistance, et tous périrent par le fer, sauf les enfants et les femmes.

IDOLES prohibées. *Voy.* EXODE (Art judaïque); — de Jéroboam, *voy.* PARALIPOMÈNES, ROIS (Art judaïque); — fabrication, *voy.* PROPHÈTES (Art judaïque).

IDUMÉE. — *Voy.* EDOM.

IIM, AYYM.—Ville de Juda. (*Josué* XV, 29.)

ISMAELITES. — La destinée des enfants d'Ismaël a été de former cette race arabe qui, s'étendant dans le désert, a fini par redevenir la race dominante, et a supplanté dans la Palestine elle-même la race privilégiée d'Isaac. On peut lire dans la *Genèse* (XVI, 10, 12) les bénédictions que Dieu fit sur Ismaël, accomplies constamment dans la suite des siècles. Dieu dit à Agar : *Je multiplierai ta race et elle ne pourra être comptée, à cause de sa multitude.* Il lui dit d'Ismaël : *Il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dressera ses tentes en face de tous ses frères*

Ce sont ces hommes habitant sous des tentes dont la belle race s'est perpétuée libre et fière dans la solitude. Les Arabes actuels ont leurs généalogies par lesquelles ils remontent à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. C'est de lui qu'ils tiennent la circoncision, à laquelle ils sont très-fidèles. Les enfants d'Ismaël, à l'exemple de ceux de Jacob, formèrent douze tribus. Il est très-remarquable que Esaü, frère de Jacob, aussi déshérité dans les promesses, épousa la fille d'Ismaël.

Les Arabes, descendants d'Ismaël, occupent aujourd'hui les vastes contrées qui s'étendent depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, du levant au couchant; et du nord au sud, d'Alep à l'extrémité de la presqu'île arabique, entre le golfe Persique et la mer Rouge.

Ces peuples ont conservé les usages de la vie primitive. Les mœurs dépeintes dans la Bible sont exactement les mêmes: et lorsqu'on vit au milieu d'eux, l'illusion est tellement complète, qu'on se croirait transporté de trois mille ans dans les siècles passés.

ISSACHAR. — On trouve dans *Josué* (XIX, 17) les limites de cette tribu, qui, au levant, touchait au Jourdain, au midi à la tribu de Manassé, au nord à celle de Zabulon, et au couchant à celle d'Aser. Josué assigne à cette tribu seize villes. Josèphe (*Ant.*, XVI, I) donne ainsi les limites d'Issachar : « Après les Manassites, le pays d'Issachar a pour limites, en longueur, le mont Carmel et le Jourdain, et en largeur, le mont Stabourion (le Thabor, l'Hermon et le Gelboe). »

La magnifique plaine d'Esdrelon, une des plus fertiles de la Palestine, forme la partie basse du territoire de cette tribu.

ISTEMO, ESTEMO. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 50.) C'est la même que Esthamo. (*Voy.* ce mot)

ITURÉE. — L'Iturée est la même que l'Auranitide. Nous lisons dans l'écrivain sacré (*Luc.* III, 1) : « Philippe fut tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide. » Josèphe, décrivant la tétrarchie de Philippe, dit qu'il eut la Batanée, la Trachonitide et l'Auranitide. (*Ant.*, XIII, XIII.) Il répète, dans un autre passage, la même phrase, et jamais il ne donne l'Iturée pour domaine à Philippe. Il mentionne cependant ce pays (*Ibid.*, XIX), lorsqu'il dit qu'Aristobule força les Ituréens à se circoncire. Reland conclut du silence de Josèphe sur l'Iturée, que ce pays est le même que l'Auranitide. Nous accepterons cette explication dans ce sens que l'Iturée est une partie de l'Auranitide. Ce qui donne au texte de saint Luc sa valeur historique.

Les Ituréens tirent leur origine de Ittur, fils d'Ismaël. Ils sont mentionnés dans le Ier *Livre des Chroniques* (V, 19), comme ayant été attaqués par les trois tribus transjourdaines.

Reland pense qu'il faut chercher la véritable position de l'Iturée au levant de la demi-tribu de Manassé. D'autres la placent plus au nord et au pied de l'Anti-Liban. (*Pline*, V, 23.) Saint Epiphane la rapproche de la Moabitide. Mais Reland fait observer avec raison que ces peuples, habitant sous des tentes, changeaient souvent de région

J

JABÈS, JABIS, JABESCH, IABES. — Jabes est au delà du Jourdain.

Saint Jérôme la place à vingt milles de Pella et à soixante de Gerasa. Mais Eusèbe n'avait mis que six milles de Jabes à Pella. Il faut donc s'en tenir à la correction de saint Jérôme. — Du reste, la position de Jabes est indiquée par le torrent qui porte encore le nom de l'ancienne ville située dans l'Ouad Iabès.

L'histoire de Jabes Galaad est très-dramatique. Selon notre usage, nous nous abstenons de la rapporter, pour ne pas confondre dans ce Dictionnaire l'histoire avec la géographie.

Nous dirons cependant que les habitants de Jabes firent preuve d'une grande reconnaissance à Saül, qui les avait délivrés de Nâas roi d'Ammon. Les Philistins ayant pris les corps de Saül et de ses fils, et les ayant suspendus aux

Digitized by Google

murailles de Bethsan, des hommes courageux de Jabes marchèrent toute la nuit, vinrent enlever les corps et les ensevelirent dans un bois de leur voisinage. (*I Sam.* XXXI, 2.) La ville était sur une montagne, et on la voyait en allant de Pella à Gerasa. Josèphe l'appelle la métropole de la Galaadène. (*Ant.* VI, v.)

JABNIA, JAMNIA, JABNE, JEBNEEL, IAMNIA, YBNAH. — Jabne fut une ville des Philistins qui leur fut enlevée par le roi Ouzias, ainsi que Gath et Azot (*II Chron.* XXVI, 6).

Les Livres saints ne la mentionnent qu'une seule fois. Mais son nom est cité fréquemment dans les historiens et les géographes. Philon en parle comme d'une ville opulente et livrée au commerce. Le Talmud la cite souvent parce qu'elle a produit plusieurs Juifs savants, et qu'elle eut, après la destruction de Jérusalem, une académie et un sanhédrin.

Strabon dit que, de son temps, ce pays était si peuplé que Jamnia et les habitations voisines pouvaient armer quarante mille hommes. Pline distingue deux Jamnes, l'une au bord de la mer, l'autre dans les terres. Jamnia était entre Diospolis et Azot.

JABOC, IABOC, JEBOC. — Le Jaboc, torrent que l'on identifie aujourd'hui avec le torrent du Ouadi-Zourka, servait de limite aux Ammonites, du côté du nord, comme le torrent de l'Arnon servait de limite au nord aux Moabites. Il tombe dans le Jourdain, et ses eaux viennent des montagnes de Djerâsch.

JACHANAN, YACHNAAM. — Ville située au Carmel, et qui avait un roi au moment où Josué entra dans la terre de Kénâan. Le *Livre de Josué* (XII, 22) nomme les trente-trois rois des trente-trois villes principales du pays. Ces rois étaient des scheiks de tribus, tels que le pays les a encore depuis que le génie des Arabes est revenu dominer la contrée et la remettre dans la forme politique qu'elle eut aux temps des patriarches.

JACHIN. — Nom d'une des colonnes du temple. — *Voy.* PARALIPOMÈNES, ROIS (Art judaïque).

JADASON. — Fleuve de l'Inde mentionné dans Judith (I, 6). Les Septante, au lieu de Jadason, mettent Hydaspe.

JAGUR, YADJOUR. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 21.)

JAIR, HAOUT-YAIR. — Contrée dans la demi-tribu de Manassé. Plusieurs villes portaient le nom de Jaïr qui s'en était emparé et leur avait donné son nom, comme Havoth-Jaïr. (*Nomb.* XXXII, 41.)

JANOE. — Ville d'Ephraïm. (*Josué*, XVI, 6.)

JAPHETH. — Le *Livre de Judith* mentionne une ville ou un pays du nom de Japhet, contrée maritime selon la traduction grecque. Ce pays est placé par l'historien sacré entre la Cilicie et le pays des Madianites; mais c'est une indication trop vague. Quant à y voir le port de Joppé, l'explication est absurde : si Holopherne eût été maître de Joppé, il ne serait pas allé repasser le Jourdain pour faire le siége de Béthulie.

JAPHIE, YAPHIAA. — Ville de Zabulon. (*Josué* XIX, 12.)

JARAMOTH, RAMETH, YARMOUT. — Ville d'Issachar donnée aux Lévites. (*Josué* XXI, 29.)

JAREPHEL, YERFAL. — Ville de Benjamin. (*Josué* XVIII, 27.)

JARIM, YAARIM. — Montagne boisée entre Baala et Bethsamès. (*Josué* XV, 10). L'hébreu porte Har-Jarim.

JASA, JASSA, YAHAS. — Ville de Ruben donnée aux Lévites. (*Nombres* XXI, 23.)

JASER, JAZER. — Ville de Ruben, la même que Jasa.

JEABARIM, AYY - H'AABARIM. — Trente-huitième station des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXI, 11.)

JEBLAAM, YEBLAAM. — Ville de Manassé près de Majeddo, que les Israélites ne détruisirent pas. (*Josué* XVII, 11.)

JEBNAEL, JAMNIA, YEBNAL. — Il y avait une Jamnia, mentionnée par Josèphe, dans Galilée. C'est sans doute cette Jebnael. (*Josué* XIX, 33.)

JEBNEEL. — *Voy.* JABNIA.

JEBUS, JÉBUSÉENS. — Cette tribu Kénâanéla haute enne avait pour ville forte la citadelle qui fut plus tard Jérusalem. Les Hébreux ne purent se rendre maîtres de Jébus, et ce ne fut qu'au temps de David qu'ils s'en emparèrent.

Il ne reste rien de la Jébus primitive, si ce n'est un escalier taillé dans le roc, au couchant du mont Sion, et qui très-probablement remonte au temps de la cité Jébuséenne. Je suis convaincu que parmi les tombeaux de la nécropole de Jérusalem, il y en a beaucoup qu'il faut rapporter à l'époque Jébuséenne.

JECMAAM, YEKMAAM. — Ville lévitique d'Ephraïm. (*I Chron.* VI, 68.)

JECNAM, JECHONAM, YAKNAAM. — Ville lévitique de la tribu de Zabulon. (*Josué* XXI, 34; XIX, 11.)

JECTEHEL. — Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XIV, 8) : *Amasias frappa Edon dans la vallée des Salines, et il prit d'assaut Petra qu'il appela Jectehel, nom qu'elle porte jusqu'à présent.* La Vulgate n'a pas fait du mot *Petra* le nom d'une ville, mais un simple nom commun que les traducteurs traduisent par forteresse. J'opinerais plutôt pour la première identification. Après avoir défait l'armée iduméenne dans la vallée des Salines, il était logique que le roi de Jérusalem achevât sa victoire par la prise de Petra la plus forte ville de l'Idumée.

JECTHEL, YECTAL. — Ville de Juda. (*Josué* XV, 38.)

JEDALA. — Ville de Zabulon. (*Josué* XIX, 15.)

JEGBAA, YADJBAH. — Ville de Gad, qui fut fortifiée par les Gadites. (*Nomb.* XXXII, 35.)

JEPHLETI, H'YAFLETHI. — Localité sur la limite d'Ephraïm et de Benjamin. (*Josué* XVI, 3.)

JEPHTA. — Ville de Juda (*Josué* XV, 43); Josèphe l'appelle Ἰεφθέν.

JEPHTAHEL, JEPHTAEL. — Vallée entre Zabulon et Aser. (*Josué* XIX, 14, 27.)

JERAMEEL. — Pays du midi de la tribu de Juda. Pour tromper le roi de Geth, chez lequel il recevait l'hospitalité, David lui disait qu'il allait faire du butin du côté de Jéraméel, pen-

Digitized by Google

dant qu'en réalité il faisait main basse sur les villages des Amalécites, amis du roi de Geth.

JÉRICHO. — Jéricho est une des villes bibliques les plus célèbres. Nous avons d'abord à rechercher l'emplacement probable de cette importante cité. Son nom hébraïque s'écrit ירחו et יריחה (Ierihou et Ierihah). Sous cette dernière forme, il a la plus grande analogie avec le nom moderne Er-Riha. La catastrophe qui frappa Jéricho est racontée en détail dans le chapitre VI du *Livre de Josué*. Les Juifs étaient d'impitoyables conquérants, car (verset 21) tout, dans la malheureuse ville, hommes, femmes, jeunes, vieux, jusqu'aux bœufs, aux agneaux et aux ânes, fut passé au fil de l'épée. Une prostituée avec sa famille trouva seule grâce devant les vainqueurs, parce qu'elle avait donné asile à deux espions israélites, envoyés en secret pour reconnaître la place avant qu'elle ne fût attaquée (76). Josué fit alors un serment (*Josué* VI, 26), disant : *Maudit soit l'homme, devant l'Eternel, qui se lèvera et rebâtira la ville de Jéricho : que par son fils aîné, il jette les fondements, et que par son jeune fils, il en mette les portes.* — Cette malédiction n'arrêta pas les reconstructeurs de Jéricho, car nous lisons (*I Rois*, VI, 35) : — *Dans son temps (du roi Ahab), Hiel, de Beit-El, bâtit Jéricho par (la perte d')Abiram, son aîné, il en jeta les fondements, et par (celle de) Sedjib, son plus jeune fils, il en posa les portes ; selon la parole de l'Eternel, qu'il avait proférée par Josué fils de Noun.*

Jéricho fut donc certainement reconstruite ; aussi en trouvons-nous la mention un très-grand nombre de fois dans les écrits sacrés et profanes, postérieurement au désastre qu'elle essuya à la venue des Israélites sur la rive droite du Jourdain. Au reste, puisque dans le *Livre de Josué* lui-même (XVIII, 21), Jéricho se trouve classée parmi les villes du partage de Benjamin, il est bien clair que la ville ne fut pas rasée et effacée de la surface de la terre, comme le chapitre VI semblerait le faire entendre. Je ne citerai qu'un seul passage biblique pour prouver que Jéricho avait été reconstruite à une époque fort reculée ; c'est celui où il est question du miracle par lequel le prophète Elisée rendit salubres les eaux de la source de Jéricho. Nous lisons (*II Rois*, II, 19) : *Les gens de la ville dirent à Elisée : Voici, maintenant le séjour de la ville est bon, comme mon seigneur voit, mais les eaux sont mauvaises et la terre stérile.* — 20. *Il dit : Apportez-moi un vase neuf et mettez-y du sel, et ils le lui apportèrent.* — 21. *Il se rendit à la source de l'eau et y jeta du sel, et il dit : Ainsi a dit l'Eternel : J'ai rendu ces eaux saines, il n'en proviendra plus ni mort ni stérilité.* — 22. *Les eaux devinrent saines, jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Elisée avait proférée.* — Puisque le séjour de la ville était bon, c'est qu'apparemment la ville avait été rebâtie avec soin. Ce passage, de plus, semble prouver que la ville de Jéricho se trouvait en réalité vers la fontaine d'Elisée, plutôt que vers le point où sont placés le Bordj-er-Riha et le village moderne que l'on prend pour Jéricho. Vers cette fontaine, en effet, se voient des ruines qui portent le nom de Tahouahin-es-Sakkar (les moulins à sucre) ; mais je ne les ai pas visitées, et, par conséquent, je ne me permettrai pas de discuter leur âge probable.

Josèphe parle souvent de Jéricho, qu'il place à soixante stades du Jourdain. (*Ant. Jud.*, IV, III, 3.) Il dit qu'entre Jérusalem et Jéricho il y a une vaste solitude ; que Jéricho, après avoir été le siége de l'un des cinq synodes, ou conventions juridiques; établis par Gabinius (*Bell. Jud.*, I, VII, 5, et *Ant. Jud.* XIV, V, 4), devint une des onze toparchies de la Judée (*Bell. Jud.*, III, III, 5), et que cette ville avait un hippodrome (*Ibid.* I, XXIII, 6) ; que Jéricho est située dans une plaine, que domine une montagne nue et stérile qui se relie, au nord, aux champs scythopolitains (c'est-à-dire à la campagne de Beysan), et, au sud, à la Sodomitide et au lac Asphaltite (*Ibid.* IV, VIII, 2) ; que la plaine de Jéricho est si admirablement fertile, et arrosée par une source si abondante, qu'elle peut, à bon droit, recevoir le nom de contrée divine, θεῖον χωρίον (*Ibid.* I, VI, 6 et V, III, 5) ; enfin, que Jéricho est à cent cinquante stades de Jérusalem, et que tout l'intervalle qui sépare ces deux villes est désert et rocailleux, tandis que tout le pays qui sépare Jéricho du Jourdain et du lac Asphaltite est à peu près plat, mais néanmoins stérile. (*Ibid.* IV, III, 3.)

Strabon (lib. XVI) fait mention de deux forteresses qui étaient placées dans les défilés qui conduisent à l'entrée de Jéricho, nommées Threz et Taurus, et que Pompée détruisit. Josèphe parle également de forteresses qui auraient été assises autour de la ville ; ainsi, il cite une citadelle, nommée Ἀαγών, placée au-dessus de Jéricho. (*Ant.* XIII, VIII, 1, et *Bell. Jud.* I, II, 3.) Le *Ier Livre des Machabées* (XVI, 15) parle d'une petite forteresse dépendante de Jéricho, qui s'appelait Δὼκ ou Δῶκος. Or il existe au nord de Jéricho et de l'Ayn-es-Soulthan une autre source qu'avoisinent des ruines visitées par le docteur Robinson. Comme cette source se nomme Ayn-Douk, Robinson a conclu que les ruines auprès desquelles elle se trouve sont celles de la forteresse où Simon Maccabée fut traîtreusement assassiné par son gendre Ptolémée. (Cf *I Mach.* XVI, 14, 15, et *Bell. Jud.* I, XI.) Mais comme pour Josèphe cette forteresse est celle de Dagon, que je pense retrouver au Kharbet-Qaqoun, c'est-à-dire bien loin de l'Ayn-Douk, il se peut qu'il y ait ici confusion.

Enfin, Josèphe mentionne encore (*Ant.* XVI, V, 2, et *Bell. Jud.* II, 18, 6) une forteresse, construite par Hérode au-dessus de Jéricho, et nommée Κύπρος, que des séditieux prirent et rasèrent sous le règne d'Agrippa. Un autre passage du même historien (*Bell. Jud.* I, XXI, 4) parle de cette citadelle de Cyprus.

(76) Josèphe raconte le sac de Jéricho avec les mêmes détails. (*Ant. Jud.*, V, I. 5-10)

Digitized by Google

Ἐν Ἰεριχοῖ μεταξὺ Κύπρου τοῦ φρουρίου καὶ τῶν πρωτίστων βασιλείων (A Jéricho, entre la forteresse de Cyprus et les premiers édifices royaux.) Cyprus était donc à l'extérieur de la ville.

Revenons au site de la ville de Jéricho. Nous lisons dans Josèphe (*Bell. Jud.*, IV, VIII, 3) que, près de Jéricho, est une fontaine très-abondante, qui sert à l'irrigation de la campagne ; que cette fontaine sort de terre près de la ville vieille (παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν) que Josué prit, la première, en entrant dans le pays de Canâan. Pour Josèphe, cette fontaine est celle d'Elisée ; c'est donc avec raison que j'ai supposé qu'il fallait chercher le site de la Jéricho primitive vers les Tahouahin-es-Sakkar, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de la fontaine d'Elisée. Au reste, il était fort probable, même sans que l'on eût un texte à l'appui de cette hypothèse, que la ville prise par Josué avait dû exister auprès d'une fontaine aussi belle que celle d'Elisée, et non pas au point où se trouvent aujourd'hui le chétif village et le bordj d'-er-Riha, puisqu'il n'y a pas d'autre eau à boire que celle du Nahr-el Kelt, rivière que les chaleurs de l'été mettent probablement à sec.

La Jéricho moderne n'est qu'un pauvre village. Le château arabe est une masse carrée sans intérêt pour l'art.

Rien de plus malpropre, rien de plus délabré que le Bordj-er-Riha. Cavaliers et chevaux y vivent pêle-mêle, assez misérablement. La tour a un premier étage sans toit, duquel on monte, par un escalier, à une sorte de plate-forme régnant sur les quatre faces de la tour, et à laquelle les murs extérieurs servent de parapet. Tout cela est horriblement enfumé, disloqué et croulant. Quelque jour, la forteresse tombera sur le dos de la garnison et l'écrasera d'un coup.

Cette garnison se compose d'une dizaine de cavaliers irréguliers dépendant du pacha de Jérusalem. C'est le dernier poste à l'est de Jérusalem où les Turcs aient des soldats.

JERIMUTH, JERIMOTH. — Saint Jérôme place cette ville à 14 milles d'Eleutheropolis et près d'Esthaol. Nous ne pouvons identifier cette ville avec l'Yarmouk moderne qui se trouve en effet à cette distance au nord de Beit-Djibrin, l'ancienne Eleutheropolis. Saint Jérôme cite l'Iarmoucha de son temps qui est certainement l'Yarmouk actuel.

Eusèbe place Jerimoth à 4 milles d'Eleutheropolis : sur cela Reland se demande s'il n'y aurait pas deux Jérimoth, l'une à 4 milles l'autre à 14 milles. Du moment que nous avons une identification précise avec l'Yarmouk moderne, n'est-il pas plus simple de dire que le chiffre des milles a été tronqué dans Eusèbe?

JERUEL, Yerou-El.—Désert des Iduméens près du mont Seir. (*II Chron.* XX, 16.)

JERUSALEM (FONTAINES; — PISCINES; — MURAILLES ; — PORTES de). — De tous les monuments de la Jérusalem antique, il est clair que ceux dont la conservation a dû éveiller le plus vivement l'attention des habitants ont été les piscines ou citernes publiques, dont il fut important à toutes les époques d'assurer le bon état. Chaque maison particulière devait bien, comme aujourd'hui, avoir sa citerne privée ; mais il est évident que celles-là ne pouvaient suffire, lorsque Jérusalem était la capitale du royaume de Juda. Les besoins du temple et des cavaliers d'une armée permanente, quelque faible qu'elle fût, nécessitaient l'existence de grands réservoirs d'eau, institués en dehors de ceux qui subvenaient aux besoins de la vie domestique.

Fontaine de la Vierge et piscine de Siloë.

A cinq cents mètres environ de l'angle sud-est du Haram-ech-chérif, on trouve, sur le flanc droit de la vallée de Josaphat, une source abondante qui sort d'un canal souterrain construit en blocs considérables. D'où part cette source? Je l'ignore. L'opinion générale est qu'elle vient du plateau du Moriah, et qu'elle n'est que le cours d'eau qui desservait le grand autel du temple. Comme il n'est pas possible aujourd'hui de s'en assurer, mieux vaut se dispenser d'élever hypothèse sur hypothèse au sujet d'un fait aussi obscur. Un autre canal souterrain conduit ces eaux à la piscine de Siloë (בְּרֵכַת הַשִּׁלֹחַ) (77). Celle-ci est une piscine creusée dans le roc et assez profonde; son plan est à peu près un parallélogramme à l'angle nord-ouest duquel débouche le canal que j'ai mentionné tout à l'heure.

Quelques fragments de colonne se remarquent dans la piscine, au fond de laquelle conduit un escalier taillé dans le roc. L'un de ces tronçons de colonne est encore debout dans l'eau. Cette eau, qui est très-douceâtre et peu agréable, bien qu'elle serve sans inconvénient à l'alimentation des fellah de Siloam, ne coule pas toujours avec la même intensité. Mais je crois que l'on a raconté beaucoup de fables sur les prétendues intermittences régulières de la fontaine. Son eau, quelle que soit sa valeur comme boisson, est conduite habilement par les fellah dans les jardins potagers du fond de la vallée, jardins que des irrigations bien entendues rendent d'une fertilité charmante.

Williams suppose que les colonnes qui se voient à la piscine de Siloë sont les restes d'une église qui la recouvrait. Je suis d'autant plus porté à croire que ce sont les débris d'une sorte de portique qui la décora dans l'antiquité, que le pèlerin de Bordeaux s'exprime ainsi sur le compte de cette piscine : *Item exeunti in Jerusalem, ut ascendas Sion, in parte sinistra, et deorsum in valle, juxta murum, est piscina quæ dicitur Siloa : habet quadriporticum ; et alia piscina grandis foras* (quelle est celle-ci? Je l'ignore) : *hic fons sex diebus atque noctibus currit ; septima vero die est Sabbatum, in totum nec nocte nec die currit.* Enfin Benjamin de Tudèle parle à ses coreligionaires, à propos de ces mêmes débris, d'un bel édifice élevé du temps de leurs ancêtres. Il ne peut donc être ici question d'église.

(77) *Néhémie*, III, 15, et *Isa.* VIII, 6. Ce nom signifie : *stagnum immissionis.*

Digitized by Google

Je déclare, du reste, que l'aspect de ces colonnes me les avait fait considérer, tout d'abord, comme antérieures à la domination chrétienne en ce pays.

Schultz pense que la piscine de Siloë est l'étang de Salomon, ou du Roi J'ai, à propos de l'enceinte du Haram, exprimé les doutes que m'inspire cette identification.

Gihon, Citerne de la Porte d'Hérode, Portes d'Ephraïm, de Djennath, des Poissons et des Chevaux.

En sortant de la porte de Damas, et en longeant le pied des murailles, on trouve à une centaine de mètres, au plus, une immense citerne antique creusée dans le roc, et que j'ai toujours vue parfaitement à sec, pendant mon séjour à Jérusalem. La tradition populaire veut que cette citerne abandonnée ait été jadis en communication avec le Haram. Les mêmes contes parlent de bruit souterrain d'eaux courantes, que l'on entendrait dans le silence de la nuit, à côté de la porte de Damas. Je me dispenserai de commenter toutes ces belles histoires qui ressemblent tant soit peu à celles des mille et une Nuits, et je me bornerai prudemment à parler de ce que j'ai vu de mes yeux.

Que cette vaste citerne, aujourd'hui à moitié encombrée d'immondices, soit d'une antiquité très-reculée, cela n'est pas sujet à question. Mais quelle peut être cette citerne, et l'Ecriture en fait-elle mention? Je le crois et je vais essayer de le démontrer. Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XVII): — 17. *Le roi d'Assour envoya de Lakis, Tartan, le chef des eunuques et le chef des Sakes, vers le roi Ezékhias, à Jérusalem, avec une puissante armée. Ils montèrent et arrivèrent à Jérusalem, et, étant montés et venus, ils se placèrent auprès du conduit de l'étang supérieur, qui était sur la route du champ du Foulon.* — 18. *Ils appelèrent le roi; et Eliakim, fils de Helkhias, qui était intendant du palais, et Sibna le scribe et Joah, fils d'Asaph le chancelier, sortirent vers eux.* — Alors eut lieu un colloque entre les chefs assyriens et les officiers juifs qui étaient évidemment restés sur la muraille. Ce qui le prouve, c'est que les menaces du roi d'Assour furent proclamées assez haut pour qu'elles pussent être entendues du peuple assemblé sur les remparts. Les Juifs demandèrent alors que la conférence n'eût pas lieu en hébreu, afin que les assistants ne comprissent pas ce qui se disait, et le chef des Sakes n'en cria que plus fort, afin que pas une de ses paroles ne fût perdue (78).

Nous avons reconnu, à la porte de Damas, des traces non équivoques de l'enceinte primitive. Le champ du Foulon devait être très-probablement là où était le monument du Foulon, que Josèphe place incontestablement à l'angle nord-est de l'enceinte d'Hérode-Agrippa. La route du champ du Foulon était donc très-certainement celle qui, de la porte de Damas, passe entre notre citerne et la grotte de Jérémie. Cette citerne est exactement au pied de la muraille moderne qui a très-probablement remplacé la muraille antique; il est donc certain, pour moi, que la scène que je viens de rappeler eut lieu en ce point, et que notre citerne antique n'est que l'étang supérieur (הברכת העליונה) du verset 17 du chapitre XVIII du *IIe Livre des Rois*.

Nous lisons dans Isaïe (VII) : — 1. *Ce fut au temps de Akhas, fils de Jotham, fils d'Ozias, roi de Juda, que Rezyn, roi d'Aram, monta avec Fékah, fils de Remaliahou, roi d'Israël, vers Jérusalem, pour lui faire la guerre, mais il ne put pas l'assiéger.* — 2. *On annonça à la maison de David, savoir : Aram se tient en Ephraïm; son cœur fut agité, ainsi que le cœur de son peuple, comme les arbres de la forêt sont agités par le vent.* — 3. *Jéhovah dit à Isaïe : Sors donc au-devant d'Akhas, toi et Sear-Jesoub, ton fils, à l'extrémité du conduit de l'étang supérieur, sur la route du champ du Foulon.* — Le point désigné dans ce passage est encore le même. Le roi Akhas, dans son inquiétude, devait aller aux nouvelles, du côté où se trouvait le territoire d'Ephraïm : la porte de Damas n'est très-certainement que la porte d'Ephraïm ainsi que l'a reconnu Schultz : il était donc difficile que la place assignée au prophète par Jéhovah fût mieux choisie que celle qui lui était désignée, puisqu'il était chargé de rassurer le roi de Juda, sortant de sa capitale, soit à la tête de troupes, soit pour aller au-devant des nouvelles de l'approche de ses ennemis.

Nous voilà donc déjà fixés sur l'identité de l'étang supérieur avec la vieille citerne de la porte de Damas. Mais ce n'est pas tout encore, et je crois que cette citerne n'est pas autre chose que celle qui, dans l'Ecriture, porte le nom de Gihon. Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (I) : — 9. *Adoniah (fils de David) fit tuer des brebis, des bœufs et des veaux gras, près de la pierre de Zahlet, qui était auprès d'Ayn-Radjel; il invita tous ses frères, fils du roi, ainsi que tous les hommes de Juda, secrétaires du roi.* — Adoniah voulait s'emparer de la couronne. David, instruit de ses manœuvres et irrité de l'usurpation de son fils, fit venir Seddouk le Cohène, Nathan le prophète, et Benayahou, fils de Johad. — 33. *Le roi leur dit : Prenez avec vous les serviteurs de votre maître, et faites monter Salomon, mon fils, sur ma mule, et faites-le descendre vers Gihon.* — 34. *Là, Seddouk le Cohène et Nathan le prophète l'oindront pour roi sur Israël. Vous sonnerez de la trompette et vous direz : Vive le roi Salomon!* — Les ordres de David furent exécutés. (Verset 38.) — 39. *Seddouk le Cohène prit une corne d'huile de la tente et oignit Salomon; on sonna de la trompette et tout le peuple cria : Vive Salomon!*

Adoniah et ses convives entendirent les fanfares et les cris de joie, au moment où leur festin se terminait. Joab, étonné, s'écria : D'où viennent ces bruits, et que se passe-t-il dans la cité? Il parlait encore, lorsque Jonathan, fils d'Abiathar le Cohène, arriva en courant. Adoniah lui cria : Viens ici, brave; nous apportes-tu une bonne nouvelle? Jo-

(78) Le même fait est rapporté, à peu près dans les mêmes termes, dans *Isaïe*, XXXVI, 1, 2 et suiv.

Digitized by Google

nathan se hâta de raconter l'événement qui venait de s'accomplir, et, la terreur succédant aux joies de la fête, tous les convives se dispersèrent ; Adoniah lui-même s'enfuit en toute hâte dans le temple, et, *empoignant* les cornes de l'autel, se mit dans cet asile sacré pour tous, à l'abri de la mort qu'il avait méritée. Rien de plus dramatique que le récit biblique de cet événement, récit que je me suis borné à analyser. Le verset 45 du même chapitre est ainsi conçu, il fait partie du récit de Jonathan : *Seddouk le Cohène et Nathan le prophète l'ont oint (Salomon), près de Gihon; ils sont remontés de là tout joyeux, et la cité s'est émue : voilà la cause du bruit que vous avez entendu.*

Josèphe raconte de même ce curieux événement (*Ant. Jud.*, VII, XIV, 4) ; seulement son récit nous fournit un précieux renseignement topographique. Il nous apprend que le festin préparé par l'ordre d'Adoniah fut servi hors de la ville, auprès de la fontaine qui est dans le jardin du Roi ; que David, instruit de l'attentat de son fils Adoniah, donna sur-le-champ l'ordre au Cohène Seddouk et à Benahiah, capitaine des gardes, de prendre avec eux le prophète Nathan, et tout ce qu'il y avait de troupes autour du palais, de faire monter sur la mule royale son fils Salomon, de le conduire hors de la ville, à la fontaine qui s'appelle Gihon (Γηών), et de le proclamer roi, après l'avoir oint de l'huile consacrée.

Voyons quelles sont les conséquences de ce curieux passage : 1° la fontaine placée dans le jardin Royal paraît être le Bir-Eyoub ; or cette même fontaine du festin, l'Ecriture sainte l'appelle Ayn-Radjel : il y aurait donc identité entre le Bir-Eyoub actuel et l'Ayn-Radjel des Ecritures. 2° La fontaine de Gihon était hors de la ville. Puisque Adoniah avait réuni ses partisans au sud de la ville, il est évident que le roi David, pour éviter un conflit, dut envoyer accomplir la cérémonie du sacre de Salomon du côté précisément opposé. Donc la fontaine de Gihon était vers le nord et au delà de l'enceinte de la ville : nouvelle preuve en faveur de l'identité de la piscine de Gihon avec l'antique citerne de la porte de Damas.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXXII) : — Vers. 30. *Et lui, Ezékhias, boucha la source supérieure des eaux de Gihon, et les dirigea en bas, vers l'occident de la ville de David.* — Non-seulement ce verset ne contredit en rien l'identification de Gihon et de la citerne antique de la porte de Damas, mais il a, de plus, l'avantage de donner une sorte de fondement raisonnable aux contes populaires qui veulent qu'on entende, dans le voisinage de cette citerne, un bruit d'eaux souterraines. Sans doute, le motif d'Ezékhias, en entreprenant cet énorme travail, fut de faire entrer à l'intérieur des murs de sa capitale une source dont, en cas de siége, il eût été déplorable de perdre l'eau.

Un peu plus loin, nous lisons encore (XXXIII) : — 14. *Après cela, il (Manassès) bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement, et il mit des officiers de l'armée dans toutes les villes fortes de Juda.* — Je me suis servi déjà de ce verset si explicite, pour démontrer que le terme *cité de David* ne spécifie pas toujours la forteresse du mont Sion. Le mur construit à l'occident de Gihon est très-probablement celui dont il subsiste des traces à la base même de la porte de Damas. Une porte des Poissons ne peut être qu'une porte par laquelle arrivaient, à Jérusalem, les poissons qui étaient vendus sur ses marchés. Ces poissons venaient probablement d'un endroit où il y avait des poissons à pêcher, c'est-à-dire de la côte de la Méditerranée. Cette porte des Poissons devait donc être au point même de jonction de la muraille de Manassé, et de l'enceinte construite par David et par Salomon, et que Josèphe décrit sous le nom de première muraille.

Le verset que je viens de commenter ne parle de muraille, construite par Manassé, qu'à l'occident de Gihon. Il ne construisit donc rien à l'orient de cette piscine, et un passage de Josèphe, que j'ai déjà utilisé, rend parfaitement compte de cela. (*De Bell. Jud.* V, VII, 2.) Lorsque Titus eut forcé la muraille d'Hérode Agrippa, il se trouva en face de la deuxième enceinte, défendue par Simon et par Jean. Celui-ci et sa troupe combattaient du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le tombeau d'Alexandre. Puisque la première enceinte une fois forcée, les assaillants se trouvaient au pied de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, c'est que ces deux portions de murailles défendues faisaient réellement partie de la deuxième enceinte de Jérusalem : ceci est incontestable. Donc, d'un point voisin, et placé à l'est de la porte de Damas, le mur descendait obliquement vers l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple ; c'est là une conclusion que je défie de contester. Au reste, que dit Josèphe de cette deuxième enceinte? Justement ce que je viens d'en dire. La seconde muraille commençait à la porte dite des Jardins (ἣν Γεννὰθ ἐκάλουν), qui était percée dans la première muraille, et entourant seulement la partie septentrionale (de la ville probablement), s'étendait jusqu'à la tour Antonia. Il serait difficile, on en conviendra, de dire plus nettement ce que je dis moi-même. Je me permettrai, de plus, d'avancer sans hésitation, que la porte des Poissons et la porte des Jardins étaient une seule et même porte.

Le tracé de la deuxième muraille, donné par Schultz, est donc tout à fait inadmissible, et toute la portion qui, de la porte ez-Zahary jusqu'à la porte Saint-Etienne, a été considérée par lui comme faisant partie de l'enceinte primitive des rois de Juda, doit en être absolument retranchée. Williams a bien senti que ce tracé de Schultz n'était pas d'accord avec les textes, et il a eu certainement raison de prolonger l'enceinte antique jusqu'à la porte condamnée, nommée Bab-ez-Zahary. J'avouerai cependant que je n'ai remarqué aucun débris apparent de l'enceinte primitive, sur toute cette portion du mur actuel.

Digitized by Google

Schultz fait la porte des Poissons, de la porte actuelle de Setty-Maryam ou de Saint-Étienne; je crois avoir démontré que la porte Djennath et la porte des Poissons ne sont pas différentes l'une de l'autre. Quant au Bab-ez-Zahary actuel, je ne doute pas que ce ne soit la porte angulaire de l'Écriture sainte : c'est ce que j'espère démontrer en étudiant les textes qui en parlent. Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XIV) : — 13. *Joas, roi d'Israël, ayant pris Amasias, roi de Juda, fils de Joas, fils d'Okhozias, à Beit-Chems, vint à Jérusalem, et fit une brèche de quatre cents coudées à la muraille de Jérusalem, depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte angulaire.* — Le même fait est raconté dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXV, 23), de la manière suivante : — *Quant à Amasias, roi de Juda, fils de Joas, fils de Joakhas* (79), *Joas, roi d'Israël, le prit à Beit-Chems, et l'amena à Jérusalem; et il fit abattre les murailles de Jérusalem, depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'angle, quatre cents coudées.*

Nous avons reconnu que la porte d'Ephraïm n'est et ne peut être que la Bab-ech-Cham, porte de Damas; or la partie de la muraille abattue par l'ordre de Joas, roi d'Israël, était fort probablement celle qui fermait la ville, du côté par lequel une armée envahissante pouvait venir de Samarie. Cette muraille, de quatre cents coudées, était donc au nord de la ville, et ce devait être le front septentrional qui, de la porte de Damas, s'étendait jusqu'au Bab-ez-Zahary. Comme il y a, entre ces deux portes, une distance de trois cent soixante mètres, à très-peu près, cette distance représente suffisamment bien les mille pieds romains, équivalant au nombre rond de quatre cents coudées de brèche, indiqué par l'Écriture sainte. La Bab-ez-Zahary tient donc bien réellement la place de la porte angulaire.

Cette brèche fut réparée peu après par Ozias, car nous lisons (*II Chron.* XVI) : — 9. *Ozias bâtit des tours à Jérusalem sur la porte de l'angle, sur la porte de la Vallée, sur l'encoignure, et les fortifia.* — Il est évident, d'après ce verset, qu'Ozias, successeur d'Amasias, s'empressa de remettre sa capitale en état de défense, et ferma, le mieux qu'il put, la brèche énorme que le roi d'Israël avait ouverte dans son enceinte militaire. Le nom d'encoignure me paraît donné ici à toute la branche de muraille qui liait la porte angulaire à l'angle nord-ouest du temple. Il semble en résulter que la porte de la Vallée, au lieu d'être au point où est actuellement la porte Saint-Etienne, était réellement au fond du rentrant formé par le portique septentrional du temple et par la branche de muraille reconstruite par Ozias. De la sorte, la tour Antonia aurait pris plus tard la place de la tour bâtie par Ozias sur la porte de la Vallée (80). Tout bien considéré, je regarde aujourd'hui le tracé et les dénominations que je viens de déterminer comme les seuls admissibles, sans qu'il s'élève de difficultés sérieuses contre ces déterminations.

On lit dans Jérémie (XXXI) : — 38. *Il viendra un temps, dit Jéhovah, où sera rebâtie cette ville, depuis la tour de Hananéel, jusqu'à la porte de l'angle.* — 39. *Le cordeau sera tiré encore plus loin, sur la colline de Djérab* (c'était l'un des grands de la cour de David), *et se dirigera vers Djâat.* — 40. *Et toute la vallée des Cadavres et des Cendres, et tous les champs vers la vallée de Kedron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, sera consacré à Jéhovah, rien n'en sera plus ni renversé, ni détruit.*

Il serait très-curieux de savoir où était la tour de Hananéel; nous pouvons déjà présumer, d'après le texte de Jérémie, qu'elle était à l'opposé de la porte angulaire. Cela se vérifie ailleurs, du reste. Effectivement, nous lisons dans Néhémie (XII) que, lors de la consécration des murailles, des deux chœurs, marchant en sens inverse, l'un passa, —38. *Et sur la porte d'Ephraïm* (porte de Damas), *et la vieille porte, et la porte des Poissons* (porte Djennath), *et la tour de Hananéel et la tour des Cent* (המאה), *et jusqu'à la porte des Brebis, et ils s'arrêtèrent à la porte de la Maison d'arrêt.* — De là il résulte que la tour de Hananéel était plus au sud que la porte des Poissons. Schultz place la tour Hananéel à l'angle nord-est de l'enceinte du temple, et la tour des Cent (Mea) un peu plus au sud : cela me paraît tout à fait impossible. Je ne serais nullement étonné que la tour Hananéel ne fût identique avec la tour Hippicus, ou la tour de David. Ce serait une curieuse question de topographie hiérosolymitaine à étudier.

Le prophète Zacharie (XIV, 10) cite bien la tour de Hananéel, mais de façon à ne pas permettre d'en rien conclure, pour la détermination de cette tour.

Revenons à la prophétie de Jérémie, rapportée un peu plus haut. Le verset 39 désigne de la manière la plus claire un agrandissement futur de la cité sainte : « Le cordeau sera tiré encore plus loin, dit-il, jusqu'à la colline de Djérab, et se dirigera vers Djâat. » N'y a-t-il pas dans ce verset la prévision de l'adjonction faite à la ville de Jérusalem, de tout le terrain montant qui se trouve actuellement au nord de la ville, et qui fut englobé dans l'enceinte d'Hérode Agrippa? Cela me paraît évident. Dès lors, la colline de Djérab (que ce nom soit celui de l'un des capitaines de David, ou qu'il indique seulement la colline des Lépreux, de גרב, *scabies*, gale), doit être l'un, et probablement le plus occidental, des trois sommets des collines qui sont voisines des Qbour-el-Molouk, et enfermées dans la muraille d'Agrippa. Quant à Djâat, qui semble, par suite, devoir se trouver vers l'extrémité orientale de

(79) De ces deux passages combinés il résulte qu'Okhoslas, roi de Juda, s'est appelé également Joakhas.

(80) Sur l'emplacement de cette tour d'Ozias, fut probablement établie plus tard, par les princes Asmonéens, la forteresse nommée Baris, qu'Hérode augmenta, en lui donnant le nom d'Antonia, en l'honneur de son ami Antoine. Je soupçonne fort que dans le mot Baris il faut rechercher le mot arabe Bordj (tour, forteresse).

Digitized by Google

la nouvelle enceinte, c'est un lieu tout à fait inconnu aujourd'hui. בעיר vient sans doute de נעה, mugir, et peut-être l'endroit que désigne ce nom était-il un lieu où l'on faisait paître des troupeaux de bœufs. Mais abandonnons bien vite le terrain dangereux des hypothèses.

Le dernier verset de Jérémie me semble clair; la vallée des Cadavres et des Cendres, c'est évidemment la vallée de Hinnom, avec sa nécropole, et avec le souvenir du Tophet, où tant de victimes avaient été brûlées en l'honneur de Molokh. Les expressions « Tous les champs vers la vallée du Kedron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, » désignent le terrain aujourd'hui si bien cultivé, qui, à partir du Bir-Eyoub, remonte au nord, jusqu'à la partie méridionale de l'enceinte du temple. De ce verset il résulte que la porte des Chevaux était dans un angle, à l'orient. Je suis bien tenté de croire que cette porte était au point où se trouve aujourd'hui le Bab-el-Morharbeh. Cette porte est bien, en effet, dans une encoignure de l'enceinte primitive, elle est à l'orient, et les terrains cultivés, fertilisés par les eaux abondantes de la fontaine de Siloë, montent jusqu'au pied même de cette porte. La porte des Chevaux était donc située très-près de l'enceinte du temple, et elle conduisait au palais; c'est ce que nous allons vérifier.

Nous trouvons dans le *IIe Livre des Rois* (XI) le récit tragique de la mort d'Athalie; et ce récit devant jeter quelque lumière sur la position de la porte des Chevaux, je vais l'analyser. Dans la septième année du règne d'Athalie, le grand prêtre Joad résolut d'en finir avec l'usurpatrice, et de remettre violemment la couronne sur la tête de Joas, fils d'Okhozias, que Josabeth, fille de Joram et sœur d'Okhozias, avait sauvé du massacre des enfants royaux, et tenu caché pendant six années, dans l'enceinte du temple. Les chefs militaires depuis longtemps gagnés à la cause de l'enfant-roi, reçurent de Joad l'ordre de se tenir prêts, de se rendre au temple, où ils seraient armés, d'entourer le roi, et de tuer sans merci quiconque essayerait de pénétrer dans leurs rangs. Le temple fut ainsi rempli de conjurés, dont la troupe s'étendit sur ses flancs à droite et à gauche (verset 11). Joad fit alors amener le fils d'Okhosias; il lui mit la couronne royale sur la tête, lui donna l'onction sainte, et tous les assistants frappant des mains, crièrent d'une seule voix, Vive le roi! Le palais n'était pas assez éloigné, pour qu'Athalie ne fût pas émue du bruit des acclamations inusitées qui s'élevaient de l'enceinte du temple. Elle s'y rendit en hâte, et trouva que le peuple y accourait en foule. L'affluence l'empêcha-t-elle de passer par le pont du Xystus, afin de pénétrer dans l'enclos sacré? L'Ecriture ne le dit pas. Probablement elle ne put y arriver que par la porte du sud (celle qu'a remplacée la belle porte hérodienne, ruinée, qui se voit au-dessous d'El-Aksa), parce qu'évidemment de ce côté il ne devait y avoir aucun encombrement. A son entrée dans le temple, Athalie vit Joas sur une tribune qu'entouraient les chefs de l'Etat et le peuple en délire; elle entendit les trompettes sonner de joyeuses fanfares, et tout lui fut expliqué; elle déchira ses vêtements et s'écria : Conjuration! conjuration! en se précipitant vers les soldats, parmi lesquels elle espérait trouver quelque appui. Faites-la sortir des rangs, cria le grand prêtre aux chefs des troupes, et que quiconque la suivra, périsse par le glaive! La mort d'Athalie était décidée, mais Joad avait exigé qu'elle ne fût pas tuée dans l'enceinte du temple. A l'ordre du grand prêtre, les soldats s'écartèrent, et Athalie épouvantée s'enfuit, espérant regagner le palais. Sortir par le pont, était évidemment impossible; il n'y avait donc de retraite ouverte que par la porte que la foule n'encombrait pas, c'est-à-dire par la porte du sud; Athalie la franchit; elle revint dans la maison du roi par le chemin de l'entrée des Chevaux, et fut tuée là (verset 16). — 20. *Tout le peuple du pays se réjouit, et la ville fut en repos; mais ils avaient fait mourir Athalie par le glaive, dans la maison du roi.*

Le meurtre de l'usurpatrice ne pouvait pas s'accomplir dans la maison de l'Eternel; et comme elle était abandonnée de tous, ceux qui avaient juré sa mort n'avaient nul besoin de se presser, assurés qu'ils étaient de la retrouver au palais, et de lui faire expier là ses crimes odieux. Le récit de cet événement, donné dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXXIII), est à très-peu près identique avec celui du *Livre des rois*.

Josèphe (*Ant. Jud.*, IX, VII, 3) raconte la mort d'Athalie (qu'il nomme Gotholie) d'une manière extrêmement vraisemblable, et beaucoup plus détaillée. Voici son récit : « Gotholie entendant les acclamations et les applaudissements qui partaient du temple, s'élança hors du palais, suivie de ses gardes. Dès qu'elle fut arrivée à la porte du temple, les prêtres l'introduisirent, mais ses satellites furent repoussés par des hommes armés que le grand prêtre avait chargés de garder l'enceinte sacrée. Gotholie apercevant un enfant ceint de la couronne royale, debout sur une tribune, déchira ses vêtements, et jetant un grand cri, elle ordonna de tuer celui qui lui avait tendu un piége, et qui avait voulu lui arracher la royauté. Joad (Ἰώδαος) interpellant alors les centurions, leur commanda d'entraîner Gotholie dans la vallée du Kedron, et de l'y mettre à mort, pour ne pas souiller le temple par le meurtre de cette femme criminelle. Il leur donna, en outre, l'ordre de tuer quiconque tenterait de venir à son secours. Ceux-ci, saisissant Gotholie, la conduisirent à la porte des Chevaux du roi, et l'y tuèrent. » Il semblerait résulter de ce texte, que la porte des Chevaux du roi était une porte de l'enceinte du temple; mais je n'en crois rien. L'Ecriture sainte dit positivement qu'Athalie fut tuée dans le palais, et contre cette assertion il n'y a pas d'objection admissible. Que le corps d'Athalie ait ensuite été jeté dans le lit du Kedron, c'est très-possible, mais voilà tout ce que nous pouvons déduire de l'assertion de Josèphe.

Digitized by Google

Dans Néhémie (III) nous trouvons le verset suivant : — 28. *Au-dessus de la porte des Chevaux, les Cohenim travaillèrent, chacun vis-à-vis de sa maison.* — Ce verset ne nous apprend rien, quant à la position de la porte des Chevaux, si ce n'est qu'elle était attenante aux logements des Cohenim ou prêtres, et par conséquent bien voisine du temple. En résumé, je propose d'identifier encore le Bab-el-Morharbeh avec la porte qui, dans l'Ecriture, est nommée porte des Chevaux.

Résumons : la vieille citerne qui se voit à droite de la porte de Damas n'est que celle où se réunissaient les eaux de la fontaine de Gihon, qui fut détournée par Ezékhias. Ce fut à ce moment que la citerne fut condamnée. C'est au bord de cette citerne que Salomon a été sacré, et que les généraux assyriens de Senakhérib vinrent sommer Jérusalem de se rendre.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que Medjr-ed-Dyn parle ainsi de cette citerne : A l'opposé et au sud de Zahara (cimetière musulman, placé au-dessus de la grotte de Jérémie), et au-dessous de la muraille septentrionale de la ville, est une grande excavation oblongue, nommée la grotte du Lin, que quelques-uns disent s'étendre jusqu'au-dessous de la Sakhrah (roche de la mosquée d'Omar).

Ayn-Radjel. — Bir-Eyoub. — Puits de Néhémie.

Nous avons fait plus haut le récit de la tentative d'usurpation commise par Adoniah, fils de David, au détriment de son frère Salomon; de ce récit semble découler la conclusion que l'Ayn-Radjel des Ecritures n'est autre chose que le Bir-Eyoub actuel. Il existe cependant, à trois ou quatre cents mètres au sud du Bir-Eyoub, au fond d'une petite vallée verdoyante, qui est le prolongement de la vallée du Kedron et qui tourne brusquement à l'est, en prenant le nom d'Ouad-en-Nâr, une charmante petite source d'eau vive qui fait bouillonner le sable, en vingt points réunis dans un très-petit espace. Serait-ce par hasard cette source qui s'appelait Ayn-Radjel? Je l'ai cru souvent et je n'oserais encore le nier, mais alors le jardin du Roi se serait prolongé un peu loin; puisque nous savons par la comparaison des textes de l'Ecriture sainte et de Josèphe, que l'Ayn-Radjel se trouvait dans le jardin du Roi.

Schultz a identifié déjà le Bir-Eyoub avec l'Ayn-Radjel, et de là a découlé pour lui, comme corollaire, la nécessité d'identifier les roches abruptes qui dominent, à l'ouest, la petite vallée où se trouve la source dont j'ai parlé tout à l'heure, avec la pierre de Zahlet. (*I Rois*, I, 9.) Je ne puis qu'adopter, quoique en hésitant un peu, cette double identification qui semble satisfaisante.

L'Ayn-Radjel (En-Rogel) joue un rôle assez important dans l'Ecriture sainte, pour que je doive rappeler ici les divers passages dans lesquels il en est question. Nous lisons dans Josué (XV) : — 7. *La limite (du territoire de Juda) s'élève de la vallée d'Akour (Achor) à Dabor (Débir), et au nord elle se tourne vers Djeldjal (Guilgal) qui est en face de la hauteur d'Adoumim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et aboutit à Ayn-Radjel.* — 8. *Et la limite s'élève vers la vallée de Ben-Hinnom, au côté méridional de Jeboussi, c'est Jérusalem; la limite s'élève vers le sommet de la montagne qui est devant la vallée de Hinnom, à l'occident, et qui est à l'extrémité de la vallée des Rephaïm, au nord*

Si l'on s'en tient à la lettre de ce passage, il semble plus naturel de chercher l'Ayn-Radjel à la petite source placée un peu en avant de l'Ouad-en-Nâr. En effet, il semble que, puisque la limite, s'arrêtant à l'Ayn-Radjel, s'élève ensuite vers la vallée de Hinnom, c'est qu'après avoir suivi la limite toute naturelle de l'Ouad-en-Nâr (le torrent du passage précédent), elle remonte la petite vallée où est la fontaine, pour se diriger ensuite par la vallée de Hinnom, et franchir enfin la hauteur qui clôt au nord la vallée des Rephaïm, et à l'ouest la vallée de Hinnom. Notons en passant qu'il résulte forcément de la teneur du passage que je viens de transcrire, que Jeboussi ou Jérusalem était en dehors du territoire de Juda, et par conséquent dans le territoire de Benjamin.

Le même *Livre de Josué*, décrivant la limite méridionale de la tribu de Benjamin, s'exprime ainsi (XVIII) : — 16. *La limite descendant vers l'extrémité de la montagne qui est devant la vallée de Ben-Hinnom, et qui est dans la plaine des Rephaïm, au nord, descendait à la vallée de Ben-Hinnom, à côté de Jeboussi, au sud, et de là vers l'Ayn-Radjel,* — 17. *S'étendant à partir du nord* (והאר מצפון, c'est-à-dire allant au sud), *elle aboutissait à Ayn-Chems*, etc., etc. Cette description de la limite du sud de Benjamin n'est autre chose que la description, en sens inverse, de la limite nord du territoire de Juda; on y voit que cette limite, après avoir longé la vallée de Hinnom, atteint l'Ayn-Radjel (ירד) et marche ensuite, du nord au sud, pour aller passer à l'Ayn-Chems. Ce second texte, commenté par le tracé du terrain, semble donc tout à fait en faveur de l'identification du Bir-Eyoub avec l'Ayn-Radjel.

Il n'y a plus qu'un seul passage de l'Ecriture où il soit question de l'Ayn-Radjel; malheureusement celui-là ne nous fournit aucun indice précis sur la position de cette source. Ce passage se trouve dans le *IIe Livre de Samuel*, où nous lisons (XVII) : — 17. *Jonathan et Akhimdas se tenaient à Ayn-Radjel. Une servante alla et leur annonça* (le dessein d'Absalom), *et ils allèrent en prévenir le roi David, car ils ne pouvaient se montrer pour venir à la ville.* — Ces deux hommes eussent été assez mal cachés au Bir-Eyoub; l'eussent-ils été mieux à la petite source placée un peu plus loin? Je ne sais, mais il me semble que oui. On le voit, je reste dans le doute sur cette question topographique, que je ne vois pas la possibilité de résoudre d'une façon entièrement satisfaisante.

Le sens du nom d'Ayn-Radjel a préoccupé les commentateurs. Kim'hi dérive le nom

Digitized by Google

Radjel de רגל (pied), et il dit que c'était à cette fontaine qu'on foulait les étoffes. Si Kim'hi a raison, la question est jugée; il n'y a pas assez d'eau ailleurs qu'au Bir-Eyoub, pour que des fouleurs d'étoffes aient pu jamais y travailler. D'un autre côté, comment des foulons eussent-ils été autorisés à exercer leur industrie dans le jardin du Roi? Nouvel embarras qui vient encore compliquer le problème; j'aime donc mieux avouer humblement mon insuffisance, que proposer une solution douteuse.

A la fin de la saison des pluies, lorsque le Bir-Eyoub est bien rempli d'eau, il devient, ainsi que le Birket-Mamillah, un but de promenade très-suivie. Les femmes de Jérusalem s'y rendent en foule dans l'après-midi, et les hommes y viennent de leur côté, boire le café et fumer des narghilehs que leur servent en plein air des cafetiers ambulants. Il semble que tout ce monde, en habits de fête, se réjouisse de ce qu'il ne risquera pas de mourir de soif, pendant la saison chaude qui va commencer.

Le Bir-Eyoub est aussi nommé Puits de Néhémie, ou puits du Feu, mais il est certain que ces dénominations sont de fraîche date. Elles ont été données au Bir-Eyoub, parce que la tradition a prétendu que c'était dans ce puits que Néhémie avait retrouvé le feu sacré, caché par les prêtres avant la captivité. (*II Mach.*, I, 18-36.) D'où lui est venu son nom de Bir-Eyoub? On n'en sait rien. Il serait difficile de trouver quelque relation entre Job et cette piscine. Williams, s'appuyant sur l'autorité d'un itinéraire juif du XVe siècle, propose de rectifier ce nom, en celui de Puits de Joab. Le Joab en question serait alors le fils de Serouïah, personnage important qui joua un grand rôle dans l'histoire d'Adoniah, dont il était le plus chaud partisan. On se rappelle que le festin d'Adoniah eut lieu auprès de l'Ayn-Radjel; de la présence de Joab à ce festin, est peut-être venu le nom du puits.

Le Bir-Eyoub consiste en un puits profond taillé dans le roc, et recouvert d'une construction en fort mauvais état. A droite se trouve un bassin carré où l'eau, restant stagnante, est constamment couverte d'une couche épaisse de *lemna* (lentille d'eau). Les seuls renseignements que nous ayons sur la structure de ce puits, nous sont fournis par l'écrivain musulman Medjr-ed-Dyn (mort en 1521), d'après les écrits d'un certain Ibn-Omar-Ibn-Mohammed-el Qasim. J'en transcrirai seulement quelques passages : « Ce puits est entièrement formé de grosses pierres, dont chacune a cinq coudées (*drâa*) de longueur et deux de hauteur, plus ou moins. Je fus étonné de la taille de ces pierres et de la difficulté qu'il y avait eu à les mettre en place. L'eau est fraîche, et se trouve ordinairement à une profondeur de quatre-vingts coudées; mais en hiver elle monte, sort du puits, inonde la vallée et fait tourner un moulin. J'y suis descendu, avec les ouvriers chargés de le réparer. Je vis l'entrée de l'eau qui sort d'une grosse pierre de deux coudées de largeur; là est une cave dont la porte a trois coudées de hauteur, et une et demie de largeur; un vent très-froid sort de cette cave. J'y entrai avec une petite bougie, et je trouvai une grotte toute en pierres. J'avançai, mais le vent qui en sortait, éteignit ma bougie. » Ce récit, probablement exact, est extrêmement curieux. Il est à présumer que le Bir Eyoub, la piscine de Siloë, la fontaine de la Vierge et la source de Gihon détournée par Ezékhias, sont reliées entre elles par d'immenses canaux souterrains. Mais c'est là une question condamnée vraisemblablement à rester toujours sans solution. Williams, notons ceci en passant, a constaté l'identité de l'eau de ces trois fontaines.

Je me permettrai de faire remarquer que, si le récit d'Ibn-Omar est véridique, ce que je suis tout disposé à croire, le Bir-Eyoub ne saurait être l'Ayn-Radjel. Bir et Ayn sont deux choses parfaitement différentes, et le nom d'Ayn ne peut être régulièrement appliqué qu'à la jolie source voisine de la tête de l'Ouad-en-Nâr.

Le récit de Medjr-ed-Dyn est exact en ce qui concerne l'affluence extraordinaire de l'eau au Bir-Eyoub pendant l'hiver. J'ai moi-même été témoin du fait, et la vallée était en ce moment arrosée par un joli ruisseau qui sortait du Bir-Eyoub, ou du moins de bien près. C'est ce phénomène naturel que chaque jour la foule allait admirer, comme je l'ai fait moi-même. Schultz affirme que ce n'est pas du puits, mais bien du terrain même, que l'eau s'écoule pendant ces jours d'abondance passagère. Je n'ai pas pu vérifier le fait

Birket-es-Soulthan, aqueduc d'El-Bourak à Jérusalem.

Au pied des escarpements ouest du mont Sion, est taillée dans le roc la plus immense et la plus importante de toutes les piscines de Jérusalem, aujourd'hui malheureusement abandonnée, et complétement à sec, même dans la saison des pluies. C'est le Birket-es-Soulthan, vers l'extrémité nord duquel passe un petit aqueduc de neuf arches; c'était l'aqueduc qui amenait au Haram les eaux des vasques de Salomon, situées près du Qalaat-el-Bourak. Cet aqueduc longe le chemin de Beit-Lehm, près du tombeau de Rachel, et les Arabes chrétiens le nomment Qanât-el-Koufar (aqueduc des infidèles). J'ai assez étudié la nature de cet aqueduc souterrain, pour être assuré qu'il ne saurait être de construction romaine; et je ne doute pas un seul instant que toute la partie qui se voit sur la route de Beit-Lhem, ne soit en réalité l'œuvre des rois de Juda. Je dois dire néanmoins que le savant Williams a donné d'assez bonnes raisons (t. II, p. 497 et suiv.), pour justifier l'attribution qu'il fait de cet aqueduc au procurateur Ponce Pilate, contre l'administration duquel un des griefs des Juifs fut qu'il avait ruiné le trésor, afin de construire des aqueducs qui amenaient l'eau à Jérusalem, d'une distance de quatre cents stades. Je croirai difficilement que le Qanât-el-Koufar puisse jamais être considéré comme de construction romaine, et je suppose que Pilate

Digitized by Google

n'a fait que remettre l'aqueduc en bon état. Une inscription arabe recueillie par Schultz, sur la portion de l'aqueduc qui traverse le Birket-es-Soulthan, nous apprend qu'il fut encore réparé par le soulthan mamlouk Bahrite El-Malek-en-Naser-Mohammed, fils d'El-Malek-el-Mansour-Kelaôun (693 à 741 de l'hégyre, 1294-1340 de J.-C.). Comme Arculfe, cité par le R. Robinson, nous dit que vers 697 il y avait, au même point, un pont de pierre avec arches, qui traversait la vallée, je pense que c'était une portion de l'aqueduc de Ponce Pilate, qui fut remis en état par En-Naser-Mohammed, et définitivement ruiné, pour ne plus être réparé sans doute, grâce à l'incurie ottomane.

Le Birket-es-Soulthan, qu'on l'identifie avec la piscine du Roi citée dans l'Ecriture, ou avec telle autre piscine biblique que l'on voudra, n'en est pas moins très-certainement un ouvrage d'une très-haute antiquité, et qu'il faut de toute nécessité faire remonter à l'époque des rois de Juda : Guillaume de Tyr est exactement de cet avis. (VII, II, p. 747.) Le *Livre de Néhémie* désigne une piscine qu'il appelle étang du Roi (II, 14) ; est-ce la même? La perpétuité des noms en ce pays, fait que je suis bien tenté de le croire.

Schultz a conclu du verset 16 du chapitre III de Néhémie, que le Birket-es-Soulthan était l'étang nommé Assouyah. Voici le verset : *Après lui travailla Néhémie, fils d'Azbouk, chef du demi-district de Beth-Sour, jusqu'en face des tombeaux de David, et jusqu'à l'étang fait* (הברכת העשויה), *et jusqu'à la maison des héros.* Comme jusqu'ici je n'ai rien pu tirer du livre de Néhémie, je ne discuterai pas cette identification.

Schultz attribue aussi au Birket-es-Soulthan le titre d'étang inférieur, donné, dans plusieurs passages de l'Ecriture, à une des piscines de Jérusalem. Ainsi Isaïe, s'adressant aux habitants de Jérusalem, au moment où Ezékhias est menacé par Sankhérib, leur dit (XXII) : — 9. *Vous voyez les brèches de la ville de David, car elles sont nombreuses. Vous rassemblez les eaux de l'étang inférieur.* — 10. *Vous comptez les maisons de Jérusalem, et vous abattez les maisons, pour fortifier la muraille.* — 11. *Vous faites un réservoir entre les murs, pour l'eau du vieil étang.* — Voyons dans le *Livre des Rois* et dans les *Chroniques* la contre-partie de ces paroles du prophète.

Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XX) : — 20. *Le récit des faits d'Ezékhias, tous ses exploits, comment il fit l'étang et l'aqueduc par lequel il fit entrer les eaux dans la ville,* (*tout cela*) *est écrit dans le Livre des Rois de Juda.* — Dans le IIe Livre des Chroniques, les mêmes faits sont heureusement un peu plus détaillés. Voici ce que nous y lisons (XXXIII) : — 2. *Ezékhias ayant vu que Sankhérib était venu,* (*et que*) *sa face était hostile contre Jérusalem,* — 3. *Fut d'avis, avec les principaux et avec ses braves, de boucher les sources des fontaines qui étaient hors de la ville ; et ils l'assistèrent.* — 4. *Beaucoup de monde s'assembla ; ils bouchèrent les fontaines et le ruisseau qui coule à travers le pays, en disant: Pourquoi les rois d'Assour viendraient-ils et trouveraient-ils beaucoup d'eau?* — 5. *Il prit courage et rebâtit le mur ruiné ; il monta sur les tours et hors de l'autre mur, et fortifia Meloua, cité de David, et il fit beaucoup de projectiles et de boucliers.* — 6. *Il plaça des chefs militaires sur le peuple, et les réunit près de la ville,* etc. Un peu plus loin, nous lisons encore :— 30. *Et lui* (*Ezékhias*) *boucha la source supérieure des eaux de Gihon et les dirigea en bas, vers l'occident de la ville de David.*

Dans ces passages bibliques il y a plusieurs points à noter. Remarquons d'abord qu'Isaïe, lorsqu'il parle des brèches de la cité de David, ne peut avoir en vue la seule forteresse de Sion, car ce serait absurde. Toutes les forteresses de l'enceinte avaient un égal besoin d'être réparées et closes. Ensuite Isaïe mentionne un étang inférieur, une citerne nouvelle que le roi Ezékhias construit à l'intérieur des murailles, pour l'eau du vieil étang.

La piscine qu'Ezékhias construisit à l'intérieur des murailles, pour recevoir l'eau de la vieille piscine, c'est pour Schultz la citerne qui porte aujourd'hui le nom de Birket-Hammam-el-Batrak (citerne des bains du patriarche). Mais malheureusement cette piscine n'était nullement à l'intérieur de Jérusalem, telle qu'elle existait sous le roi Ezékhias. Williams voit la piscine inférieure, la piscine du Roi, et enfin la piscine d'Ezékhias, dans la piscine de Siloë. Je ne puis absolument souscrire à la fois à ces trois identifications : pour lui, comme pour moi, la piscine supérieure de Gihon est la vieille piscine de la porte de Damas. Je regarde ce point comme parfaitement démontré. En quelque endroit, bien voisin de là, qu'ait été la source qui alimentait cette citerne, ce sont les eaux de cette source et de cette citerne qui ont été détournées par Ezékhias ; cela est constant. Les *Chroniques* nous disent expressément que les eaux furent amenées en bas, vers l'occident de la cité de David ; or le Birket-es-Soulthan seul est bien dans la position indiquée par le texte sacré. Je crois donc que Schultz a eu raison de voir l'étang inférieur dans le Birkhet-es-Soulthan.

L'aqueduc qui conduit l'eau dans la ville, et dont il est question dans le *Livre des Rois*, pourrait bien n'être en réalité que le Qanât-el-Koufar, qui amenait l'eau des Bourak et des belles sources d'Etham. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il est aujourd'hui impossible de résoudre ce problème de l'histoire des eaux de Jérusalem. Quel que soit le système de distribution que l'on adopte par hypothèse, on ne tarde pas à se heurter contre un texte biblique, qui renverse immédiatement tout ce que l'on avait péniblement imaginé. On doit se contenter d'établir le plus possible de points incontestables, en laissant au temps et à de plus heureux, le soin d'éclaircir les points auxquels on a eu le malheur de ne rien comprendre.

Nous trouvons dans la description de la Jérusalem des croisades, le passage suivant,

Digitized by Google

concernant le Birket-es-Soulthan : « Quant on avoit avalé le mont, si trouvoit-on 1 lai en la valée, que on apeloit le lai germain, que Germains le fist faire pour recueillir les eaues qui descendoient des montagnes, quant il pluvoit, et là abuvroit-on les chevaux de la cité. D'aultre part la valée, à main senestre, près d'illec, avoit le charnier que on apeloit Chaudemar. » — Cette description de la position relative du lai germain et de Chaudemar, ou Haq-ed-Damm, ne permet pas de conserver de doute sur l'identité du Birket-es Soulthan avec le *lai germain*. Il en est aussi question dans une pièce datée de 1177, et qui se trouve dans le cartulaire du Saint-Sépulcre, publié avec les Assises de Jérusalem (I, II, n. 46). Voici le passage qui en contient la mention : ***Vinea quam dominus et pater meus... Rex Amalricus, donavit ecclesiæ montis Syon, pro lacu germani, qui communis est usibus universæ civitatis,*** » etc.

Une tradition moderne, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête, place au Birket-es-Soulthan le bain de Betsabée. Comme l'Ecriture dit positivement qu'elle se baignait, lorsque David l'aperçut de sa terrasse, il est bien clair que cette tradition doit être rejetée.

Birket-Mamillah, Birket-Hammam-el-Batrak.

En sortant de Jérusalem par la porte d'Hebron, on aperçoit, à quelques centaines de mètres à l'ouest-nord-ouest, dans une petite plaine basse qui forme la tête de la vallée de Hinnom, et qui est occupée par un cimetière musulman, une large citerne alimentée par l'eau des pluies, et connue sous le nom de Birket-Mamillah. Cette piscine est en communication, par un aqueduc qui paraît en quelques points du chemin conduisant à la ville, avec une autre piscine placée à l'intérieur de celle-ci, près du couvent des Franciscains, et connue sous le nom de Birket-Hammam-el-Batrak (Etang des Bains du Patriarche).

La seule mention bien positive du Birket-Mamillah, que nous trouvions dans les écrits des auteurs de l'antiquité, est la suivante : Josèphe, en décrivant les approches de Titus et de son armée contre la place (*Bell. Jud.*, V, III, 2), nous dit que le terrain fut aplani par les légions romaines, depuis le Scopus jusqu'aux tombeaux d'Hérode, qui sont situés devant la piscine, nommée piscine des Serpents. Schultz a très-bien reconnu que cette piscine des Serpents ne pouvait être que le Birket-Mamillah, et je partage complétement cette opinion.

Néhémie (II, 13) mentionne une fontaine du Serpent (עין התנין), et comme il serait assez étonnant qu'à deux époques aussi peu éloignées que celles de Néhémie et de Josèphe, deux piscines ou fontaines différentes eussent porté le même nom, je suis assez disposé à voir la fontaine du Serpent et la piscine des Serpents au Birket-Mamillah.

Voici comment parle de cette piscine l'auteur de la description de la Jérusalem des croisades : « Dehors la porte avoit 1 lai par devers soleil couchant, que on apeloit le lai du Patriarche, là ou on recuilloit les eaues d'illec entour, pour abevrer les chevos. Pres de cil lai avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon... et dessus ce charnier avoit 1 moustier ou on chantoit chascun jour près d'illeques. » — C'est probablement l'église que mentionne ce passage, église consacrée peut-être sous le vocable de saint Babilas, qui aura donné son nom au Birket-Mamillah. Chez les Arabes de Syrie, en effet, l'M et le B permutent avec une extrême fréquence, c'est ainsi que parmi eux le nom Màalbek est plus souvent appliqué à l'antique Héliopolis, que celui de Bàalbek. Voici ce que dit Medjr-ed-Dyn à propos de ce nom : « Le nom Mamillah semble être une altération de la phrase ma min Allah (ce qui vient de Dieu), ou, ainsi que d'autres le pensent, de Bab-Oullah (porte de Dieu). Les Juifs appellent ce lieu Beit-Mello, et les Chrétiens Babila. Le nom ordinaire est Mamillah. »

J'ai dit que le Birket-Hammam-el-Batrak était relié par un aqueduc au Birket-Mamillah; nous allons voir maintenant ce que nous savons de cette piscine. On ignore absolument à quelle époque elle a été construite; le docteur Schultz, en comparant les textes, a cru y retrouver la piscine d'Ezékhias, et en même temps l'Amygdalon de Josèphe: malheureusement ces deux identifications sont inadmissibles, et c'est ce que je vais établir. La piscine d'Ezékhias devait être entre les murailles, telles qu'elles existaient sous le règne d'Ezékhias ; l'Ecriture sainte est positive sur ce point. Or il n'en est pas ainsi du Birket-Hammam-el-Batrak : donc cette piscine ne saurait être la piscine d'Ezékhias proprement dite.

Josèphe ne parle qu'une fois de l'Amygdalon, et il le fait dans le passage suivant (*Bell. Jud.*, V, XI, 4) : « Les Romains, qui avaient commencé leurs ouvrages d'attaque (χώματα, *aggeres*, monceaux de terre, élevés pour hausser les béliers et les machines de guerre, et pour amener les assaillants le plus près possible des remparts attaqués) le 12 du mois d'artemisios, les terminèrent à peine le 29 de ce mois, ayant employé à ce travail dix-sept jours entiers, sans interruption. Quatre très-grands ouvrages s'étaient élevés en même temps : le premier, dirigé contre la forteresse Antonia, avait été construit par la cinquième légion, vers le milieu de la piscine qui se nomme Sthroution ; le second, entrepris par la douzième légion, n'était distant du premier que d'environ vingt coudées (moins de vingt mètres). La dixième légion, qui travaillait loin de là, était occupée vers la partie nord de la ville, près de la piscine qui se nomme l'Amygdalon (l'amande). A environ trente coudées de là, la quinzième légion construisit son *agger* vers le tombeau du grand prêtre (sans doute du grand prêtre Jean.—Il est bien clair que ce précieux passage, qui semble avoir échappé à Schultz, rend complétement inadmissible l'identification de l'Amygdalon et du Birket-Hammam-el-Batrak. Ce passage me paraît décisif en faveur de l'identification de l'Amygdalon avec la vieille piscine aban-

Digitized by Google

donnée taillée dans le roc, et qui se voit à droite en sortant de la porte de Damas, au pied même des murailles de la ville. Il me paraît clair que les Romains attaquaient par les deux flancs le saillant occupé jadis par la porte d'Ephraïm, et aujourd'hui par la porte de Damas. Quiconque a vu Jérusalem, sait combien est encaissé le chemin de service qui aboutit au seuil même de cette porte : il me sera permis, je pense, de voir dans les tertres énormes qui flanquent cette voie, et qui sont évidemment formés de terres rapportées, les restes des deux *aggeres* dirigés vers ce point, par les ingénieurs de Titus. Les terres amoncelées à cet effet ont pu se tasser avec le temps, mais nul ne s'étant avisé de raser les collines factices qu'elles formaient, elles sont restées tout naturellement en place, et flanquent encore aujourd'hui le point d'attaque si bien fixé par le récit de Josèphe.

Birket-Hammam-Setty-Maryam ; Birket-el-Hidjah.

Je ne parlerai que pour mémoire de ces deux petites citernes, qui sont placées à l'extérieur de l'enceinte actuelle de Jérusalem. La première, au pied de la muraille même, à gauche de la porte de Setty-Maryam, et la seconde à une centaine de pas à gauche de l'angle nord-est de l'enceinte actuelle. Voici ce que nous trouvons dans la description de la Jérusalem des croisades : « Pres de la porte de Josaphat, à main senestre, avoit une abeïe de nonnains, si avoit à nom Saincte-Anne. Devant cele abeïe avoit une fontaine que on apeloit la fontaine dessous la pecine. Cele fontaine ne quert point, ains estoit desure. » Cette fontaine, qui ne court pas, mais qui est placée au-dessus de l'issue de l'eau, existe toujours à la même place, entre les murs de l'église de Sainte-Anne et le Birket-Israïl, à quelques pas en deçà de la porte de Setty-Maryam. Elle est toujours à sec, et l'on n'y voit pas plus d'eau maintenant, qu'il n'y en avait au moment où fut rédigée la description dont je viens de transcrire un passage.

Bethesda. — Piscina probatica. — Birket-Israïl. — Strouthion.

Nous voici enfin arrivés à l'une des plus importantes piscines de la cité sainte, et, cette fois, nous ne manquerons pas de renseignements pour en découvrir l'origine. A l'angle nord-est du Haram-ech-cherif, se voit une immense piscine, très-profonde, encombrée d'immondices, et que les habitants de Jérusalem connaissent sous le nom de Birket-Israïl. Nous allons chercher à remonter, à travers le moyen âge, jusqu'aux temps antiques, afin de retrouver, dans les écrits profanes et sacrés, les traces de cette vaste piscine. Mais, auparavant, disons quelques mots de sa construction. A l'extrémité ouest de cette piscine, on aperçoit une ou deux arcades, presque entières, et garnies d'arbrisseaux et de plantes grimpantes qui en masquent l'entrée. Le mur méridional est muni d'un revêtement en petit appareil, c'est-à-dire en moellons piqués de petit échantillon, tout à fait analogue aux parements de construction romaine. Derrière ce revêtement, qui a croulé en maint endroit, on aperçoit un appareil tout différent. Celui-ci se compose d'assises régulières de grosses pierres de taille carrées, de cinquante centimètres de côté, et dont les joints sont formés de petites pierres. On se rappelle que j'ai déjà signalé ce mode de construction aux piscines d'el-Bireh, et dans quelques édifices de Masada. Je regarde donc cette maçonnerie comme contemporaine à tout le moins d'Hérode le Grand.

Voyons maintenant ce que les auteurs nous disent de cette piscine.

Nous lisons dans la description de Jérusalem au temps des croisades : « En cele fontaine (celle qui ne coule pas, et qui est située près de Bab-Setty-Maryam) au temps de Jhesu-Crist descendoit li anges, et mouvoit li aues, et li premiers malades qui y descendoit après, estoit garis de s'enfermeté. Cele fontaine avoit v. porches ou les malades gisaient si come on dit. »

Guillaume de Tyr (VIII, IV, p. 749) s'exprime ainsi : *Usque hodie piscina Probatica reputatur, in qua olim immolatitiæ lavabantur hostiæ.*

Dans les *Gesta Francorum expugnantium Hierosolymam* (*Ed. de Bougars*, p. 573), nous lisons que devant l'église Sainte-Anne, se voit la citerne de Bethesda : *Veteris piscinæ vestigia retinens, quinque porticus habens... ad quam nunc per porticum unam descenditur, et reperitur aqua ibi gustu amara.*

Brocardus s'exprime ainsi (*Descr. Terr. sanct.* apud Canisii *Thes.*, vol. IV, p. 18) : *Intrantibus portam Vallis* (81), *ad sinistram occurrit, juxta viam, Probatica piscina; ad dextram vero contra eam, via intermedia, est piscina grandis valde, quæ dicebatur piscina interior; hanc fecit Ezekhias.*

Saint Jérôme, dans sa traduction de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, s'exprime ainsi : *Bethesda, piscina in Jerusalem, quæ vocabatur* Προβατικὴ, *et a nobis interpretari potest pecualis ; hæc quinque quondam porticus habuit, ostenduntur que gemini lacus, quorum unus hybernis pluviis adimpleri solet; alter mirum in modum rubens, quasi cruentis aquis antiqui in se operis signa testatur. Nam hostias in eo lavari a sacerdotibus solitas ferunt, unde et nomen* Προβατικὴ *accepit.*

Le pèlerin de Bordeaux raconte que : *Sunt in Jerusalem piscinæ magnæ duæ, ad latus templi, id est una ad dexteram, alia ad sinistram, quas Salomon fecit. Interius vero civitatis sunt piscinæ gemellares, quinque porticus habentes, quæ appellantur Bethsaida. Ibi ægri multorum annorum sanabantur. Aquam autem habent hæ piscinæ in modum coccini turbatam.*

Josèphe, qui fixe très-nettement la position de la tour Antonia à l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple (*Bell. Jud.*, V, v, 8), nous apprend que la colline placée en face

(81) Remarquons en passant que Brocardus donne, comme j'ai cru devoir le faire moi même, le nom de porte de la Vallée, à cette porte.

Digitized by Google

de la tour Antonia, et nommée Bezetha, était séparée de la forteresse par un fossé profond, creusé de main d'homme, (*Ibid.* V, XIV, 2.) Dans un autre passage. (*Ibid.*, XI, 4), il nous parle de l'*agger* que la cinquième légion avait dirigé contre la tour Antonia, par le milieu de la piscine qui se nommait Strouthion (*ἐπὶ τὴν Ἀντωνίαν... κατὰ μέσον τῆς Στρουθίου καλουμένης κολυμβήθρας*).

L'Evangile de saint Jean mentionne la piscine probatique dans le verset 2 du chapitre v. Voici ce verset : *Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις ἐπὶ τῇ Προβατικῇ, κολυμβήθρα ἡ ἐπιλεγομένη Ἑβραϊστὶ Βηθεσδὰ (al.*, Βηθσαϊδὰ), *πέντε στοὰς ἔχουσα* · « Il y a à Jérusalem, auprès de la Probatique, une piscine qui est appelée en hébreu Bethesda, ayant cinq portiques. »

Il est fort curieux de voir que les commentateurs aient fait des efforts incroyables pour comprendre ce verset. Les uns ont pensé que l'adjectif *probatique* se rapportait au mot marché sous-entendu ; les autres au mot porte. Ils ont été aussi heureux les uns que les autres, dans leurs suppositions ; c'était le mot κολυμβήθρα qu'il fallait sous-entendre, et tout devenait clair. Les deux piscines de l'Evangile de saint Jean étaient accolées et en communication, probablement par les arcades voûtées que l'on voit encore au bout du Birket-Israïl : l'une de ces piscines était la Probatique, l'autre Bethesda.

Quelle est celle des deux piscines qui a subsisté jusqu'à nous ? je n'en sais trop rien. Je suis pourtant tenté de croire que c'est Bethesda. Saint Jérôme ne fait évidemment qu'une piscine de la Probatique et de Bethesda, bien qu'il nomme les deux, *lacus gemellares*, les deux bassins accolés. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille confondre le Strouthion de Josèphe, c'est-à-dire le fossé creusé entre Bezetha et le pied de la tour Antonia, avec la Probatique. Celle-ci était probablement entre les deux portes qui ouvrent aujourd'hui sur la face nord de l'enceinte du Haram-ech-chérif, tandis que le Strouthion devait être assez loin de là, à l'ouest.

Quant au Strouthion, il est tout simple qu'il ait disparu complétement. Rappelons-nous, en effet, que l'un des quatre grands *aggeres* de Titus passait par le milieu du Strouthion, et que les Juifs, ayant miné ces retranchements par dessous, firent crouler l'*agger* et la contrescarpe dans le fossé, ce qui évidemment dut le combler à peu près. Puis vint la destruction de la tour Antonia, destruction après laquelle il ne dut plus rester trace du Strouthion. Quant au nom de cette piscine, il n'est que celui d'une plante que les lexiques appellent *herba fullonum*, herbe des foulons. Je ne me charge pas de l'identifier avec une plante connue.

Il ne me reste plus qu'à transcrire un passage de Medjr-ed-Dyn, pour en avoir fini avec les citernes de la cité sainte : « Il y a à Jérusalem six piscines construites par Ezéchiel (lisez Ezékhias), l'un des premiers rois d'Israïl. Trois de ces citernes sont dans la cité : le Birket-Israïl, celui de Salomon et celui d'Ayad. Les trois autres sont hors de la ville : ce sont le Birket-Mamillah et les deux piscines nommées el-Merdj, qui furent construites afin de servir de réservoirs pour la cité. La première, qui est très-célèbre, est au nord de la mosquée d'el-Aksa, près de la muraille, de la porte des Tribus, et du Bab-el-Hitta. Elle est d'une apparence majestueuse. Quant aux deux citernes de Salomon et d'Ayad, je ne sais où elles sont. » Medjr-ed-Dyn propose ensuite de voir ces deux citernes dans le réservoir des Hammam-ech-chefâ et dans le Birket-Hammam-el-Batrak. Il ajoute que la piscine de Mamillah est connue de tout le monde, et que les deux piscines nommées el-Merdj sont situées auprès du village d'Ourtas, distant d'une demi-parasange, d'où leur eau était conduite par des tuyaux à Jérusalem.

JÉRUSALEM (Nécropole). — J'ai donné un soin spécial à l'étude de la nécropole de Jérusalem. Je vais suivre avec détail les monuments importants qui subsistent encore autour de la ville moderne et indiquent par leur richesse et leur belle architecture la puissance de la nation qui les a construits.

J'ai donné la description détaillée du tombeau des rois à l'article PARALIPOMÈNES-ROIS. (*Voy.* cet article.)

Tombeau des Prophètes. — Le long de l'enclos du jardin des Oliviers (Gethsemani, aujourd'hui el-Djesmanieh) passe un chemin qui conduit au sommet du mont des Oliviers ou Djebel-Thour et à l'église de l'Ascension. Tout le terrain que l'on traverse pour arriver là est tellement encombré de débris de toute nature, tels que briques, poteries, marbres ou mosaïques, qu'il est indubitable que le flanc occidental de la montagne a servi autrefois d'assiette à un vaste faubourg de Jérusalem.

A une centaine de mètres en avant de l'église de l'Ascension, des fouilles toutes nouvelles ont fait découvrir une citerne, et les fondations ainsi que les débris d'un édifice religieux, qui n'était probablement qu'une église construite par l'ordre d'Hélène ou de Constantin. Des débris de corniches, des chapiteaux corinthiens et des fûts de colonnes ornés de moulures évidemment romaines, ne laissent pas de doute sur l'origine de ce monument ruiné. Ses débris sont charriés à grand' peine, du point où ils ont été déterrés, vers le fond de la vallée de Josaphat, où ils sont vendus aux Juifs, pour être dépecés par eux et devenir des pierres tumulaires à ajouter à l'innombrable quantité de pierres de ce genre, qui tapissent tout le flanc de la vallée, depuis le tombeau d'Absalom jusqu'au village de Siloam.

Au-dessous de l'église même de l'Ascension est creusé un caveau, au fond duquel conduit un escalier assez roide et garni d'un palier, sur le milieu de sa longueur. Au milieu de ce caveau est un énorme sarcophage antique, formé d'une cuve et d'un couvercle en dos d'âne, le tout du plus grossier travail. Pas d'inscription sur le sarcophage ; mais dans

Digitized by Google

les parois mêmes du caveau, on voit une inscription grecque ainsi conçue :

ΘΑΡCΙΔΟ
ΜΕΤΙΛΑ
ΟΥΔΙCΑΘΑΝ
ΑΤΟC

« Prends confiance, Dometila, personne n'est immortel ! »—Deux ou trois inscriptions koufiques sont également encastrées dans les murailles, mais l'obscurité et le peu de temps que j'avais à leur donner, m'ont empêché d'entreprendre de les déchiffrer. Je les signale donc aux voyageurs futurs.

Quelle est cette Dometila (Domitilla sans doute) ? Je l'ignore. Les Juifs de Jérusalem ont imaginé de faire de ce sépulcre chrétien, celui de la prophétesse Houldah ; mais c'est là une tradition qui, bien que généralement reçue parmi eux, n'a pas de fondement.

En suivant les hauts plateaux qui couronnent le mont des Oliviers, et en se dirigeant vers le sud, on gagne un second sommet qui précède celui du mont du Scandale, ainsi nommé de ce que Salomon y construisit des temples aux faux dieux qu'adoraient ses femmes, prises dans toutes les nations voisines. J'ai rencontré sur ce second sommet du mont des Oliviers deux belles citernes dont l'ouverture est tout à fait semblable à celle des silos de l'Algérie, et une colonne couchée à base polygonale que je me suis empressé de dessiner, parce que ses moulures sont d'un style fort étrange. Je ne sais à quelle époque la faire remonter.

De ce sommet, comme de celui de l'Ascension, la vue est admirable, et je doute qu'il y ait au monde un panorama qui vaille celui-là. A l'ouest, Jérusalem, le théâtre du plus merveilleux événement qui se soit accompli sur la terre, et les plateaux qui s'étendent au delà, vers la mer. Au sud, la plaine qui conduit à Beit-Lehm ; au-dessous de soi, la vallée de Hinnom, la vallée du Kedron (qui se nomme Ouad-en-Nar à partir de la vallée de Hinnom) et la vallée de Josaphat. Au nord, les plateaux de plus en plus élevés qui s'échelonnent dans la direction de Naplouse. Derrière soi, enfin, le désert de Judée, la vallée du Jourdain, la mer Morte, qui ressemble à une immense chaudière de plomb fondu, et plus loin encore les montagnes, aux profils sévères, des Moabites et des Ammonites. C'est là un spectacle que l'on ne se lasse pas de contempler avec la plus vive émotion, et que l'on ne quitte qu'à regret, en retournant bien souvent la tête, afin d'en jouir le plus longtemps possible.

A mi-côte, en montant du jardin des Oliviers à l'église de l'Ascension, si on quitte le chemin pour entrer dans des champs labourés et plantés d'oliviers, on rencontre, au pied d'un petit rideau de roches, une rampe très-abrupte de quelques mètres de longueur seulement, percée à côté d'un puits rond, à ciel ouvert. La rampe conduit au fond d'une rotonde en dôme, creusée dans le roc, et qui ne reçoit d'autre lumière que celle que lui apporte le puits rond entaillé dans la voûte. Très-probablement c'est la rampe qui est antique, et le puits n'aura été creusé que bien postérieurement, pour éclairer aux visiteurs l'entrée du monument. Ce monument, c'est le tombeau des Prophètes, Qbour-el-Anbia.

Je vais décrire le plus brièvement possible cette excavation si éminemment curieuse. Le vestibule est une rotonde de sept mètres de diamètre ; aux quatre extrémités de deux diamètres perpendiculaires entre eux, se trouvent, taillés dans le roc, des couloirs d'un mètre soixante centimètres de largeur, dont l'un, celui qui fait le prolongement de la rampe par laquelle on descend dans le caveau, mène directement, par un chemin de neuf mètres de longueur, à une porte donnant accès dans une petite chambre de deux mètres vingt centimètres de profondeur, sur trois mètres quatre-vingts centimètres de largeur. Dans la paroi du fond est percé un four à cercueil.

A droite et à gauche de la porte d'entrée de cette petite chambre, qui tient évidemment la place d'honneur, règne un couloir circulaire qui vient recouper le couloir dont le tracé est perpendiculaire à celui du couloir conduisant à la chambre principale. Dans la paroi du fond sont taillés, dans la branche de gauche du couloir circulaire, seize fours à cercueil. A droite, le couloir est circulaire sur une longueur de sept mètres seulement. En ce point, la paroi du rocher, grâce à la présence de couches de silex, a offert des difficultés de taille telles, que le plan général a été abandonné. Quatre marches grossières et irrégulières ont été prises dans la masse, et montent à une petite chambre carrée, de deux mètres trente centimètres de côté. Les parois de celle-ci sont percées de cinq fours à cercueil.

A droite de l'escalier conduisant à cette chambre funéraire se présente une branche de couloir de trois mètres de longueur, et dirigée parallèlement au couloir principal tracé dans l'axe du monument. Puis, le couloir dévie et se courbe de nouveau, pour venir aboutir à l'extrémité de droite du grand couloir horizontal. Dans cette paroi courbe sont encore entaillés cinq fours à cercueil : de sorte que le caveau présente seize fours à cercueil à droite, comme à gauche.

Un second couloir en arc de cercle, de même largeur que le premier, est taillé à trois mètres en arrière de celui-ci. Sur le milieu de la longueur de sa branche gauche, un passage de même largeur le relie au grand couloir à tombes, et dans la paroi de droite de ce passage est taillé un four à cercueil. Il n'est pas facile de circuler partout dans ce curieux caveau sépulcral. Ainsi, la branche horizontale de droite est entièrement fermée, contre le vestibule circulaire, par les terres éboulées, auxquelles le puits creusé dans la voûte a donné accès.

Ce n'est pas tout encore : en retour, et au point d'intersection du couloir horizontal de gauche avec le couloir circulaire intermédiaire, commence un nouveau couloir de quatre mètres vingt centimètres de longueur et d'un mètre cinquante centimètres de lar-

Digitized by Google

geur; au fond de celui-là est un four à cercueil, et l'entrée d'un couloir extrêmement bas et étroit, puisqu'il n'a que soixante-dix centimètres de hauteur et de largeur, qui s'incline très-rapidement et conduit à une série de chambres de dimensions différentes, contenant encore six fours à cercueil.

D'où vient le nom de tombeau des Prophètes, que la tradition accole à ce singulier monument funéraire? Il m'est impossible de le deviner. Je ne connais d'autre mention antique de ce monument que celle, assez vague d'ailleurs, que nous fournit Josèphe (*Bell. Jud.*, V, XII, 2), et qui ne peut concerner que notre caveau. L'historien des Juifs, décrivant les lignes de circonvallation de Titus, dit que ces lignes, traversant le Kedron, gagnaient le mont des Oliviers, et que, revenant au midi, elles enveloppaient la montagne, jusqu'à la pierre qu'on nomme le Peristereon, et la colline qui avoisine celle-ci, et qui domine la vallée voisine de Siloam (82). Cette indication est fort précise quant au lieu qu'elle désigne : c'est incontestablement notre caveau sépulcral, aussi bien que la Σιλοάμ mentionnée dans ce texte n'est très-probablement que le village de Siloam, qui n'a changé ni de nom ni de place. Quant à l'origine et à la véritable destination du monument, elle nous laisse dans la plus complète incertitude.

Nous lisons dans l'Evangile de saint Matthieu (XXIII, 29) : Οὐαὶ ὑμῖν, γραμματεῖς καὶ φαρισαῖοι ὑποκριταί, ὅτι οἰκοδομεῖτε τοὺς τάφους τῶν προφητῶν, καὶ κοσμεῖτε τὰ μνημεῖα τῶν δικαίων. « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous construisez les tombeaux des prophètes, et que vous embellissez les monuments des justes. » Serait-il par hasard question, dans ce même verset, du tombeau des prophètes, dont je viens de donner la description? C'est possible, mais j'en doute.

Quoi qu'il en soit, le monument est très-important, et il mérite toute l'attention des archéologues. Il a été garni, à une époque très-reculée, d'un enduit de ciment, dans la pâte duquel sont noyés, pour lui donner du corps, des fragments de poterie cannelée, très-antique sans aucun doute. La preuve que ce revêtement intérieur est fort ancien, c'est que j'y ai trouvé au plafond, en un point situé à gauche de la petite chambre haute, parmi une foule d'inscriptions judaïques cursives, tracées par de pieux visiteurs, à une époque très-ancienne, si l'on en juge par la forme des lettres, une inscription du même genre, écrite en caractères démotiques égyptiens, et que je me suis empressé de transcrire, espérant qu'un jour elle serait déchiffrée intégralement; je n'y ai pu reconnaître que le titre de prêtre de Rè ou du Soleil. Si j'ai bonne mémoire, d'autres textes démotiques, moins bien conservés, se trouvent vers la même partie de la muraille, et il serait bien curieux de les recueillir tous avec le plus grand soin. Je n'ai pas besoin, je pense, de rappeler que ce fait présente la plus grande analogie avec celui que l'on constate à chaque pas dans les Syringes de Thèbes.

Une tradition juive, ayant cours à Jérusalem, fait des Qbour-el-Anbia le tombeau d'un ou de plusieurs rois qui n'ont pas été ensevelis dans le sépulcre de David. Malheureusement je n'ai pas pris immédiatement note de ce fait : de sorte que je ne me rappelle plus si c'est le roi lépreux Ozias, ou les deux rois apostats Ammon et Manassés, dont cette tradition place les tombes aux Qbour-el-Anbia.

Tombeau d'Absalom. — Le premier monument sépulcral que l'on rencontre, en descendant la vallée de Josaphat, à partir du jardin des Oliviers, est un mausolée dont toute la base a été prise dans la masse du rocher. Une sorte de plate-forme a été taillée dans le flanc du mont des Oliviers, et ses parois verticales s'élèvent à droite, à gauche et derrière le monument. C'est le noyau de roc, isolé par la construction de cette espèce de cour, qui a été taillé sur place, pour devenir la base du tombeau; des blocs rapportés et bien jointoyés en ont constitué le couronnement.

Voici la description succincte de ce singulier monument, qui a déjà été décrit et figuré bien des fois, mais toujours sans une exactitude suffisante :

La base proprement dite du mausolée est inscrite dans un carré de six mètres quatre-vingts centimètres de côté. Sur chacune des faces se détachent deux colonnes ioniques, et deux demi-colonnes placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. Sur cet ordre ionique est assise une frise dorique, comportant treize patères dissemblables et quatorze triglyphes avec gouttes. Au-dessus de cette frise se trouve une véritable corniche égyptienne, parfaitement caractérisée, et composée d'un énorme tore ou boudin, que surmonte un vaste demi-cavet, évidé en larmier. A partir de la frise dorique, le corps du mausolée est inscrit dans un carré qui n'a plus que six mètres cinquante centimètres de côté. Jusqu'à la partie supérieure de la corniche égyptienne, le monument est monolithe; à partir de là, il est formé de blocs rapportés.

Le couronnement du mausolée se compose d'abord d'un dez carré de six mètres trente-trois centimètres de côté, terminé par une petite corniche, formée de deux listels séparés par un tore et surmontés d'une doucine et d'une plate-bande. Au-dessus de celle-ci s'élève une partie cylindrique ayant pour diamètre le côté du dez qu'elle surmonte, c'est-à-dire six mètres trente-trois centimètres. Ce cylindre a pour base la même corniche que je viens de décrire; et enfin, sur la surface du cylindre, règne un cordon formé encore des mêmes moulures que celles qui se voient à la

(82) Εἶτα ἀναχάμπτων κατὰ μεσημβρίαν περιλαμβάνει τὸ ὄρος ἄχρι Περιστερεῶνος καλουμένης πέτρας, τόν τε ἐξῆς λόφον ὃς ἐπίκειται τῇ κατὰ τὴν Σιλωὰμ φάραγγι, etc.

Digitized by Google

base. Le cylindre est terminé à sa partie supérieure par un tore figurant un énorme câble tordu. Au-dessus de celui-ci paraît enfin une sorte de pyramidion à génératrice évidée en gorge. Le tout est couronné d'un gros bouquet de palmes, assez semblable à un chapiteau égyptien. Ce pyramidion a été quelquefois dépeint par le nom de bonnet chinois, que des voyageurs lui ont donné. Ce n'est certes pas là une expression technique, mais elle a l'avantage de caractériser assez bien la forme de cet étrange couronnement de mausolée. Quant aux hauteurs relatives des portions supérieures, c'est-à-dire de celles qui surmontent la corniche égyptienne, les voici en quelques mots : le tore câblé partage en deux parties égales la hauteur totale de ces portions supérieures; le dez cubique, avec sa corniche, a la même hauteur que la portion cylindrique, jusqu'au tore câblé. De la corniche égyptienne jusqu'au-dessus du tore câblé ou à la naissance du chapeau, il y a cinq mètres trente-six centimètres, hauteur égale à celle du chapeau avec sa couronne de palmes. De la moulure intermédiaire ou cordon placé sur le cylindre jusqu'à la naissance du chapeau, il y a soixante-six centimètres. Le tore câblé a deux cent cinquante-trois millimètres de diamètre; et de la partie inférieure du tore à la partie inférieure du cordon en moulure, il y a huit cent soixante-seize millimètres.

Les pilastres d'antes ont cinq cent cinquante-sept millimètres de largeur. Les colonnes ont quatre cent quatre-vingts millimètres de diamètre et trois cent quatre-vingts millimètres de saillie sur la face du monument. Les intervalles des colonnes sont de neuf cent cinquante millimètres. Les demi-colonnes accolées aux antes ont trente-deux centimètres de largeur de fût. Les chapiteaux des colonnes ont au sommet sept cent trente-quatre millimètres de largeur; et les chapiteaux d'antes, avec ceux des demi-colonnes, un mètre deux centimètres.

Au-dessus de la corniche égyptienne, la face sud du mausolée présente une petite porte carrée, placée à un mètre trois cent vingt-quatre millimètres de l'angle sud-est. Cette porte a un mètre cent vingt-cinq millimètres de hauteur, sur quatre-vingt-treize centimètres de largeur; elle est surmontée d'un évidement en cul-de-four, surmonté lui-même d'un cercle en saillie sur la surface du dez carré.

Outre la petite porte, assez difficile à atteindre, dont je viens de parler, trois larges brèches ont été faites dans le flanc du mausolée : l'une, dans la face tournée à l'occident, entre les deux colonnes centrales; celle-ci a enlevé tout le milieu de la frise dorique, et elle règne depuis les chapiteaux jusqu'au-dessus du tore égyptien. L'autre brèche, ouverte dans la face nord, entre les deux colonnes centrales, est à bonne hauteur, et il est très-aisé de pénétrer par là dans l'intérieur du monument. La troisième brèche est entamée dans la face orientale du dez carré qui surmonte la corniche égyptienne. Voici la description des deux étages intérieurs. La chambre dans laquelle on pénètre par la brèche ouverte au nord est carrée et encombrée de fragments qui empêchent de deviner ce que présente le sol. Le plafond est garni d'un cadre simple en saillie et de deux cercles concentriques en creux. Les côtés ouest, nord et est, présentent une arcade dont le cintre est tangent au cadre du plafond. Le côté sud n'a pas cette arcade, et il offre, à sa partie gauche, une ouverture cintrée où viennent aboutir les marches d'un escalier qui descendait à l'intérieur, en partant de la porte ouverte dans la face sud, au-dessus de la corniche. Une petite ouverture, ménagée dans la masse, conduit au-dessus du plafond de la chambre inférieure, sous une voûte en encorbellement, non taillée, tout à fait semblable à celle que l'on voit à la grande pyramide d'Egypte, voûte qui n'a eu évidemment d'autre destination que celle d'alléger le poids de toutes les parties supérieures de l'édifice.

Maintenant, que j'ai donné assez minutieusement la description du monument funéraire connu sous le nom de tombeau d'Absalom, je dois émettre l'opinion que je me suis faite, après mûres réflexions, sur l'âge probable de cet étrange monument. Commençons par rapporter ce que la Bible nous dit du tombeau d'Absalom. Nous y lisons (*I Sam.* XVIII) : — 18. ***Absalom avait pris et dressé pour lui, de son vivant, un cippe*** (מַצֵּבָה) ***dans la vallée du Roi; car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom. Et il avait appelé le cippe de son nom, et il est appelé main d'Absalom jusqu'à ce jour.***

Le texte de ce passage est extrêmement précieux, ainsi qu'on va le voir. Un *Matzabet*, c'est certainement, en ce cas, un monument funéraire, puisqu'il était destiné à conserver à la postérité le nom d'Absalom, et très-probablement à recouvrir sa dépouille mortelle. D'une part, quoique fils du roi David, il est évident, par ce fait, qu'il n'avait pas à compter sur un sépulcre pour lui, dans le caveau royal, destiné sans doute à ceux-là seuls qui porteraient la couronne. D'un autre côté, Absalom fit très-probablement élever son monument funéraire dans la vallée où se trouvait placé le caveau royal. Ce lieu, notre verset l'appelle la vallée du Roi (עֵמֶק הַמֶּלֶךְ). D'où pouvait provenir ce nom, si ce n'est de la présence du caveau royal? Je désirerais bien qu'on pût me l'apprendre. Les tombeaux des rois étaient donc dans une vallée. Or, les Qbour-el-Molouk sont à la naissance de la vallée de Josaphat : si donc la tradition sur le tombeau d'Absalom pouvait être admise, sa présence dans la vallée de Josaphat me fournirait un argument de plus en faveur de mon attribution des Qbour-el-Molouk aux rois de Juda. Heureusement, je n'ai pas besoin de cette preuve supplémentaire, et j'en ai bien assez d'autres pour étayer mon opinion.

Nous lisons dans Josèphe (*Ant. Jud.*, VII, x, 3) qu'Absalom s'était fait construire dans

Digitized by Google

la vallée Royale une stèle de marbre, éloignée de deux stades de Jérusalem, et qu'il appela sa *Main*, disant que, quand bien même ses enfants périraient, son nom resterait attaché à cette stèle (83).

La tradition qui existe aujourd'hui date certainement de l'époque où il a été permis aux Juifs, bannis de Jérusalem par l'empereur Adrien, après la révolte de Bar-Koukeba, de rentrer dans cette ville. Ce qui est sûr, c'est que, de temps immémorial, le tombeau d'Absalom a reçu ce nom parmi les Juifs, qui ont peut-être rapporté avec eux une tradition rabbinique concernant ce monument, lorsqu'ils ont été admis, par grâce, à habiter de nouveau l'enceinte, sacrée pour eux, de la capitale de David. Pas un Juif ne passe devant le prétendu tombeau d'Absalom sans cracher dessus et sans lui jeter une pierre, punissant par ce double outrage le crime du fils rebelle.

Maintenant, est-ce à dire pour cela que je prétende démontrer que le tombeau d'Absalom est bien positivement le monument funéraire dont parlent la Bible et Josèphe? Non, sans doute; une conjecture de moi ne peut et ne doit être une démonstration pour personne. J'avoue néanmoins que, comme je ne vois rien d'absolument impossible à ce que la tradition sur ce point soit admise comme bonne, je l'admets jusqu'à démonstration du contraire; tout à l'heure j'en dirai le motif.

La sainte Bible nous mentionne encore un monument funéraire important, à ce qu'il paraît, et je vais transcrire le passage qui y est relatif. Nous isons dans Isaïe (XXII): — 15. *Ainsi dit le Seigneur Jehovah Sebaout : Va vers ce haut fonctionnaire, Sibna, qui est préposé au palais.* — 16. *Qu'as-tu ici, et qui est des tiens ici, que tu te creuses ici un sépulcre? Il creuse dans la hauteur son sépulcre, il taille dans le roc sa demeure.* Cette portion des prophéties d'Isaïe se rapporte au règne d'Ézékhias, dont ce Sibna était probablement l'intendant. Le tombeau somptueux creusé par l'ordre de Sibna serait-il un des deux sépulcres voisins de celui d'Absalom? Je ne me charge pas de le décider; mais ce que je prétends conclure de ce passage, c'est que, sous les rois de Juda, des tombeaux magnifiques étaient creusés, taillés dans le rocher.

Pour les habitants chrétiens de Jérusalem, le mausolée que je viens de décrire se nomme aussi le Tombeau d'Absalom. Pour les musulmans, c'est une autre affaire; ils ne connaissent ce monument que sous le nom de Tantourah-Faraoun (*tantourah* est le nom d'une coiffure en forme de corne, et longue de plus de deux pieds, dont s'affublent les femmes du Liban).

J ai le malheur de me trouver en désaccord complet avec les antiquaires et les architectes sur l'âge de ce curieux monument qui, pour eux, est un excellent modèle de la plus déplorable décadence de l'art grec. Je suis désolé de ne pouvoir en aucune façon me ranger à leur opinion. Je connais beaucoup de monuments de la décadence; mais je n'y ai jamais vu paraître le mélange bizarre, que nous rencontrons ici, des membres caractéristiques des ordres les plus différents, c'est-à-dire de l'ionique et du dorique, le tout surmonté d'une corniche égyptienne. Me sera-t-il permis, à mon tour, de croire et de dire que des monuments hybrides de ce genre peuvent être parfaitement antérieurs à l'époque où les Grecs opérèrent le départ des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques, en empruntant à tous les monuments qui leur passaient sous les yeux, ceux de ces éléments qui leur paraissaient se marier le plus heureusement, pour en faire un tout devenu désormais homogène?

Je ne sais si l'on m'accordera cela, mais ce qu'il faudra bon gré mal gré m'accorder, c'est un fait contre lequel il n'y a pas d'objection possible. A la vue du tombeau d'Absalom, les antiquaires, aussi bien que les architectes, se sont écriés unanimement : Ceci est un monument de la fin du IVe siècle, au plus tôt! Je suis affligé d'être obligé de leur enlever cette croyance, de la façon la plus péremptoire.

Souvent déjà j'ai fait usage du journal écrit en 333 par le pèlerin de Bordeaux, mais jamais aussi heureusement que cette fois. Or, voici ce que je lis dans ce journal : *Item ab Jerusalem euntibus ad portam quæ est contra orientem, ut ascendatur in montem Oliveti, vallis quæ dicitur Josaphat, ad partem sinistram ubi sunt vineæ, est et petra ubi Juda Scarioth Christum tradidit : a parte vero dextra est arbor palmæ de qua infantes ramos tulerunt, et veniente Christo substraverunt. Inde non longe, quasi ad lapidis missum, sunt monumenta duo, monubiles* (sic) *miræ pulchritudinis facta. In unum positus est Isaias propheta, qui* (sic) *est vere monolitus* (sic), *et in alium* (sic) *Ezechias rex Judæorum.*

Concluons : en 333, c'est-à-dire justement au bout du premier tiers du siècle à la fin duquel les antiquaires font remonter les deux tombeaux de la vallée de Josaphat, ces tombeaux étaient admirés de notre pèlerin, qui n'a probablement pas inventé que l'un (celui qui est monolithe) était le tombeau d'Isaïe, et que l'autre (celui dit aujourd'hui tombeau d'Absalom) était le mausolée d'Ezékhias, roi de Juda. Sans aucun doute, le pèlerin avait recueilli la tradition locale, et, on le voit, celle-ci, au commencement du IVe siècle de notre ère, reportait au temps des rois de Juda des monuments dont très-certainement la population de Jérusalem ignorait l'origine, précisément parce qu'elle était très-reculée, et que la chaîne de la tradition s'était trouvée

(83) Ἔστησε δὲ Ἀβεσάλωμος ἐν τῇ κοιλάδι τῇ βασιλικῇ λίθον μαρμάρινον, δύο σταδίους ἀπέχουσαν Ἱεροσολύμων, ἣν προσηγόρευσεν Ἰάδαν χεῖρα, etc. Puisque Josèphe savait que le monument d'Absalom était à deux stades de Jérusalem, il savait parfaitement où il était ; donc il existait de son temps, ou au moins il en existait des restes suffisants pour lui permettre de dire que le cippe était une στήλη λίθου μαρμαρίνου. Remarquons en passant que le tombeau d'Absalom est justement à deux stades de Jérusalem.

Digitized by Google

interrompue par l'expulsion des Juifs de Jérusalem. Maintenant donc, que l'on dise tant que l'on voudra que je me trompe, cela impliquera que le pèlerin de Bordeaux s'est trompé aussi, et qu'il a admiré préventivement des monuments qui ne devaient exister que cinquante ans environ après son passage à Jérusalem.

Tombeau de Josaphat. — Dans la paroi orientale de l'espèce de cour taillée dans le roc qui entoure le tombeau d'Absalom, se voit, à gauche, le sommet d'un fronton orné d'acrotères et d'élégants rinceaux remplissant le tympan. C'est, pour les Juifs et les Chrétiens de Jérusalem, le tombeau de Josaphat. Quel Josaphat? Je l'ignore. Ce tombeau ne peut être vu aujourd'hui; des terres et des tombes juives en ont bouché l'entrée, et il y aurait danger à tenter d'y pénétrer.

Cette clôture ne date que de quelques années. On prétend que des curieux ayant fureté dans la grotte sépulcrale, y découvrirent un Pentateuque très-ancien qui était resté dans une tombe, et que les Juifs décidèrent alors que le caveau serait fermé. Je ne sais si cette histoire a quelque fondement, mais ce que je sais, c'est qu'à mon très-grand regret, j'ai trouvé le monument si bien caché, que j'ai cru prudent de ne pas essayer d'en déblayer l'entrée, au risque de déranger quelque mort, dont les vivants auraient très-probablement pris le parti d'une façon désagréable pour moi. Je n'ai donc rien à dire sur cette cave sépulcrale, que je n'ai pu visiter.

Tombeau de saint Jacques. — A moins de cent pas (84-85) du tombeau d'Absalom, vers le sud et toujours dans le roc à pic qui sert de base au mont des Oliviers, se voit une belle chambre sépulcrale, connue des Chrétiens sous le nom de tombeau de saint Jacques, et des musulmans sous celui de Diouan-Farâoun (Divan de Faraon). Voici la description de cette curieuse excavation :

Un vestibule soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres doriques, pris dans la masse du roc, se montre à l'extérieur. Ces quatre soutiens sont reliés par une architrave surmontée d'une frise dorique, comportant neuf triglyphes avec gouttes, et surmontée à son tour par une corniche régulière. La hauteur prise entre l'architrave et le sol du vestibule est de trois mètres; les intervalles du pilier de gauche et de la colonne de gauche, et celui des deux colonnes entre elles, sont de un mètre quarante centimètres; celui de la colonne de droite et du pilier de ce côté est un peu moindre, de un mètre trente-cinq centimètres seulement. La largeur des piliers est de quarante centimètres, et la circonférence des colonnes est de un mètre quarante-huit centimètres, ce qui leur donne quarante-sept centimètres de diamètre. La largeur des chapiteaux des colonnes est de soixante-neuf centimètres, et leur hauteur totale de vingt-quatre centimètres. Entre le tailloir qui les surmonte et le plafond du vestibule, il y a un intervalle de vingt centimètres. Dans les flancs des pilastres et des colonnes, sont percés des encastrements et des entailles, dont la plus haute est placée à un mètre quarante-cinq centimètres au-dessous de la base des chapiteaux; sans aucun doute, ces entailles ont servi à fixer une balustrade métallique qui a tout naturellement disparu, parce que la convoitise l'aura fait arracher.

La plate-forme du vestibule est en retraite d'environ un mètre sur la saillie du roc inférieur. Ce vestibule a, dans œuvre, cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de largeur, et deux mètres quatre-vingt-dix-huit centimètres de profondeur, pris entre la face intérieure des pilastres et le mur de fond. Les trois parois de ce vestibule, en faisant face au fond, sont percées de la manière suivante : Sur la paroi de gauche s'ouvre, à un mètre trente-six centimètres de la face intérieure du pilastre, une porte de un mètre soixante-deux centimètres de largeur, et régnant jusqu'au plafond. A cette porte aboutit un escalier à ciel ouvert, formé de marches de dix-sept centimètres de hauteur, et conduisant obliquement sur le rocher, au-dessus du caveau. Dans le mur du fond est percée, à un mètre dix centimètres à partir de l'extrémité gauche, une porte de un mètre soixante-quinze centimètres de largeur, et que trois mètres six centimètres séparent de la paroi de droite.

A gauche, et à cinquante-trois centimètres au-dessus de la porte, est percée une fenêtre large de quatre-vingts centimètres et haute de trente et un centimètres, donnant sur la chambre sépulcrale à laquelle la porte conduit. Enfin le mur de droite, sur lequel le pilastre est en saillie de vingt centimètres, présente une porte carrée de deux mètres trente-deux centimètres de côté, éloignée de cinquante-cinq centimètres du mur de fond, et de dix centimètres seulement de la face intérieure du pilastre. Cette porte donne accès sur un assez long couloir, qui vient déboucher dans la paroi de gauche de la cour dans laquelle est placé le tombeau connu sous le nom de tombeau de Zacharie. Quant au sol du vestibule, il présente, à droite et au fond, c'est-à-dire contre la porte qui conduit au monument de Zacharie, une sorte de banquette qui a trente centimètres de largeur, et qui commence à un mètre soixante-quinze centimètres du flanc droit de la porte conduisant aux chambres sépulcrales.

Voici la description de ce couloir, qui est assez grossièrement taillé. Une fois la porte percée dans le flanc droit du vestibule franchie, on rencontre une plate-forme de un mètre cinquante centimètres de longueur, au delà de laquelle se trouve une marche ayant, dans le sens de l'axe du vestibule, quarante centimètres de largeur. Cette marche, sur laquelle on descend par un ressaut de dix-sept centimètres, est elle-même à dix-sept centimètres au-dessus du sol du corridor qui vient ensuite, et qui a quatre mètres cinquante

(84-85) Williams, qui a mesuré la distance qui sépare ces deux monuments, l'a trouvée de cent quarante-cinq pieds anglais, c'est-à-dire de quarante-quatre mètres à peu près.

Digitized by Google

centimètres de longueur. Là se trouve un nouveau ressaut de dix-sept centimètres, qui amène à une petite plate-forme en contre-bas, de un mètre cinquante centimètres de largeur, dont le côté gauche est à trente centimètres du mur latéral de gauche, et à soixante-dix centimètres du mur latéral de droite. Cette plate-forme a une longueur, suivant l'axe, de un mètre quatre-vingt-deux centimètres. Là se termine le corridor, par une paroi verticale dans laquelle est percée une baie de un mètre quarante-cinq centimètres de largeur, et de un mètre trente-cinq centimètres de hauteur, traversant une paroi de rocher de un mètre trente-sept centimètres d'épaisseur. Sur la joue droite de cette ouverture sont pratiqués deux encastrements qui ont dû recevoir jadis des portes de clôture fixes, car il n'y a nulle apparence de crapaudines dans lesquelles aient pu tourner des gonds. On voit que de la sorte le couloir a neuf mètres cinquante-neuf centimètres de longueur totale, comptée de la face droite du vestibule à la paroi gauche de la cour de rocher, dans laquelle s'élève le tombeau de Zacharie.

A l'extérieur, aussi bien qu'à l'intérieur, le caveau est couvert d'inscriptions judaïques généralement modernes, contenant des noms de pieux visiteurs; sur l'architrave on aperçoit une inscription un peu plus longue que les autres, d'apparence beaucoup plus ancienne, mais que son état de dégradation rend impossible à lire, à cause de la position très-gênée dans laquelle on se trouve pour l'étudier, en s'accrochant à l'une des colonnes, afin de ne pas rouler au bas du rocher. Il serait à désirer qu'on pût, en se munissant d'échelles prendre un estampage, et une copie de cette inscription judaïque, qui est peut-être intéressante. Je la recommande donc expressément aux futurs voyageurs.

Pour en finir avec la description de la partie extérieure du monument, je dirai que de la face inférieure de l'architrave, au sommet de la corniche qui surmonte la frise, il y a un mètre quinze centimètres de hauteur. A partir du pilastre engagé de gauche, la surface du rocher présente deux grandes bandes lisses, plus hautes que le vestibule extérieur, et en saillie de vingt-cinq centimètres sur la surface unie de rocher taillé qui les sépare, et qui a un mètre quatre-vingt-dix centimètres de largeur. La saillie en contact avec le pilastre du vestibule a un mètre cinq centimètres de largeur, et la seconde un mètre dix-sept centimètres Dans la face intermédiaire en retraite, est percée une porte de un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur, et de soixante-dix-huit centimètres de largeur, dont le seuil est de niveau avec celui du vestibule : il y a entre les piédroits de cette porte et les deux grandes saillies de rocher quarante-sept centimètres à droite, et soixante-quatre centimètres à gauche. J'ignore où conduit cette porte et à quel usage elle était destinée.

Venons actuellement à la description du caveau intérieur. En franchissant la porte percée dans le fond du vestibule, on pénètre dans une antichambre de cinq mètres trente centimètres de largeur, et de trois mètres quatre-vingts centimètres de profondeur. Trois portes sont percées dans ses parois du fond, de droite et de gauche. A l'angle gauche, la paroi extérieure a été brisée violemment, de sorte que je regarde la fenêtre percée dans le vestibule comme bien postérieure à l'ordonnance du monument primitif. La porte de gauche conduit dans une chambre sépulcrale carrée de quatre mètres de côté. Trois niches à cercueil y sont percées, deux dans la paroi faisant face à la porte d'entrée, et une dans la paroi placée à droite de l'entrée.

La porte du fond de l'antichambre débouche directement dans une petite chambre ayant trois mètres trente centimètres de largeur sur trois mètres quarante-cinq centimètres de profondeur; sur les trois côtés du fond règne une banquette continue de un mètre de largeur. Dans la paroi de gauche est une niche sépulcrale, si peu profonde, qu'elle ressemble presque à une niche véritable. Dans la paroi du fond sont pratiquées deux ouvertures dont la première, c'est-à-dire celle qui se trouve à gauche, va déboucher obliquement dans une nouvelle chambre sépulcrale, offrant sur les trois côtés du fond des arceaux ou voûtes étroites, en retraite dans les parois. La deuxième, c'est-à-dire celle de droite, est une simple niche à cercueil. Dans la paroi de droite est percée une seule ouverture, c'est celle d'une niche sépulcrale placée symétriquement avec celle de la face opposée.

Revenons à l'antichambre, pour décrire la chambre sépulcrale dans laquelle donne accès l'ouverture percée dans la paroi de droite de cette antichambre. L'épaisseur de la paroi qui traverse la porte est de vingt-cinq centimètres. Cette porte débouche dans un couloir de soixante-quinze centimètres de largeur (c'est-à-dire qu'il a précisément la même largeur que la porte d'entrée). A partir de la joue gauche de la porte, commence une banquette de quarante centimètres de largeur, au-dessus de laquelle sont percées deux niches à cercueil, dont les ouvertures ont un mètre cinquante centimètres de hauteur. La banquette a deux mètres vingt-cinq centimètres de longueur; à son extrémité, elle est contournée par un retour du couloir d'entrée. Celui-ci est à son tour percé au fond et sur le flanc droit, de deux autres niches à cercueil. Telle est la disposition générale de ce curieux monument funéraire.

D'où est venu à ce caveau le nom de tombeau de saint Jacques? Je l'ignore entièrement. Peut-être saint Jacques, après son martyre, fut-il enseveli dans un des fours à cercueils que contient le monument. Mais c'est là une hypothèse toute gratuite, et qui n'est appuyée sur rien que sur la tradition chrétienne, qui est elle-même très-vague. Saint Jacques, on le sait, fut précipité du haut des murailles du temple et lapidé. Il priait encore pour ses meurtriers, lorsqu'un des assistants lui asséna sur la tête un coup

Digitized by Google

de masse de foulon, et mit ainsi fin à son supplice. Josèphe (*Ant. Jud.*, XX, IX, 1) raconte la mort de l'apôtre Jacques, et dit que le grand prêtre Ananus le Jeune, profitant de l'absence des magistrats romains, fit comparaître devant son tribunal un frère de Jésus surnommé Christos, qui s'appelait Jacobos, et quelques autres avec lui, et que, les ayant déclarés coupables de violation de la loi, il les livra au peuple pour qu'on les lapidât (παρέδωκε λευσθησομένους). Saint Jacques parvint-il à se traîner jusqu'au pied de la grotte sépulcrale qui porte maintenant son nom, et y fut-il déposé après son martyre? C'est ce qu'il n'est aucunement possible de dire aujourd'hui.

Tombeau de Zacharie. — Le monument dont je vais actuellement donner la description est connu des Chrétiens et des Juifs sous le nom de tombeau de Zacharie. Pour les musulmans, c'est le Qobr-Zoudjet-Farâoun (le tombeau de la femme de Faraon). Il a une assez grande ressemblance avec le tombeau d'Absalom ; mais il en diffère par le couronnement pyramidal qui le surmonte, et en ce qu'il est entièrement monolithe. Comme pour l'autre, une masse de roc a été isolée, par la construction d'une cour entaillée dans le pied du mont des Oliviers, et c'est cette masse qui a été ciselée et décorée sur place.

La base du mausolée est inscrite dans un carré de cinq mètres cinquante-trois centimètres de côté. Chaque face présente deux colonnes ioniques et deux demi-colonnes, placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. La face ouest, c'est-à-dire celle qui fait face à l'enceinte du haram, a seule été terminée avec soin, et les trois autres ne sont pour ainsi dire qu'à l'état d'ébauche plus ou moins avancée. Il est facile de reconnaître en beaucoup de points de la surface, et notamment dans les aisselles des colonnes et des antes, que tout le mausolée, ou tout au moins le dez inférieur, a été entièrement revêtu d'un crépi rouge très-lisse, qui ne s'est conservé que dans les parties défendues contre les injures du temps et des hommes.

Voici maintenant le détail des mesures principales de ce curieux monument. Le pilastre de gauche de la face principale a cinquante-six centimètres de largeur, et la demi-colonne qui lui est accolée, a trente centimètres ; entre cette demi-colonne et la colonne entière qui suit, il y a un intervalle nu de quatre-vingt-treize centimètres ; l'intervalle des deux colonnes est de quatre-vingt-quatorze centimètres. Il n'y a que quatre-vingt-huit centimètres entre la colonne de droite et la demi-colonne qui la suit. Celle-ci a, comme l'autre, trente centimètres de largeur, et le pilastre extérieur n'a que cinquante-quatre centimètres de largeur. On voit donc que ce monument ne brille pas par l'exactitude rigoureuse des mesures. Les diamètres des deux colonnes sont, pour la première, cinquante-six centimètres, et pour la seconde, cinquante-quatre centimètres seulement.

Au-dessus des chapiteaux règne une architrave simple, de cinquante-sept centimètres de hauteur, surmontée d'une corniche égyptienne semblable à celle du tombeau d'Absalom, et formée d'un tore ou boudin, de trente centimètres de hauteur et de vingt centimètres de saillie seulement ; le cavet placé au-dessus a soixante centimètres de hauteur, et quarante centimètres de saillie extérieure. Enfin, la plate-bande qui couronne la corniche est un peu inclinée de dehors en dedans, et a trente centimètres de largeur. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire équilatérale. Le monument est évidemment enterré d'une quantité de pierres assez considérable, et qui va probablement toujours croissant. Ce ne sont pas cette fois les pierres jetées par les Juifs qui se sont accumulées à la base du mausolée. Bien loin de là, ce monument est chez eux en grande vénération, et c'est à qui se fera enterrer le plus près possible de sa base, sinon contre elle. Les pierres tumulaires hébraïques forment en quelque sorte un large pavé qui garnit la base actuelle du monument, et celui-ci est lui-même couvert d'inscriptions pieuses et de noms de visiteurs. La hauteur au-dessus du sol actuel, et comptée jusqu'au sommet de la corniche égyptienne, est de cinq mètres soixante centimètres.

Les chapiteaux sont d'un ionique pur et d'une grande élégance. Au-dessous du chapiteau, le fût de la colonne est garni d'une guirlande de cannelures amorcées, dont chacune peut exactement être comparée à une petite niche. Ce genre d'ornementation s'est, je crois, retrouvé sur quelques colonnes appartenant à des monuments observés, en Asie Mineure, par mon ami M. Ch. Texier. Les chapiteaux d'antes sont formés de moulures simples, et au-dessous de ces chapiteaux, au lieu d'amorces de cannelures, paraissent des cordons formés de quatre patères. Tous ces ornements ne se répètent pas sur les autres faces, qui non-seulement ne sont pas terminées, mais qui, de plus, présentent parfois de véritables défauts de symétrie.

Quoi qu'il en soit, le tombeau de Zacharie offre une masse très-imposante, et je comprends l'admiration que le pèlerin de Bordeaux témoigne pour ce mausolée, qu'il a reconnu comme étant vraiment monolithe, et auquel il donne le nom de tombeau du prophète Isaïe. On voit que de 333 à notre époque, la tradition a complétement changé, sans avoir d'ailleurs rien gagné en certitude. Quel est le Zacharie auquel on attribue aujourd'hui ce mausolée? Personne n'en sait rien, et je n'en sais pas plus que les autres sur ce point.

Williams, dans son excellent livre sur la cité sainte, déclare que pour lui, les trois tombeaux que je viens de décrire sont bien certainement antérieurs à l'époque de Constantin ; il émet même une opinion qui trahit ses tendances à voir en eux des monuments d'une époque fort reculée. Ainsi, à propos du tombeau d'Absalom, il se demande s'il ne se pourrait pas faire que ce fût réellement la

Digitized by Google

base du cippe construit par l'ordre du fils de David, dans la vallée Royale, et que des artistes grecs auraient accommodé au style d'une époque de beaucoup postérieure. Je ne suis pas, je l'avoue, partisan de cette opinion, qui implique un *mezzo termine* peu admissible, à mon avis. Dans tous les temps, on a restauré des monuments, on ne les a pas, que je sache, rhabillés de façon à déguiser complétement leur caractère primitif. Je n'hésite donc pas à admettre que ces monuments, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, ont conservé leur décoration primitive, et que leur existence peut servir d'argument en faveur de l'opinion bien arrêtée que je me suis formée sur place, que l'art grec s'est inspiré, de la manière la plus commode, c'est-à-dire par des emprunts purs et simples, pour constituer les ordres ionique et dorique, dont il trouva les éléments en Egypte et en Asie.

Monument de Siloam. — Le village de Siloam est bâti sur le flanc du mont du Scandale, et au-dessus des jardins potagers arrosés par la fontaine de Siloë, et qui fournissent de légumes le marché de Jérusalem. La plate-forme de roc qui porte ce village présente à chaque pas d'antiques arasements de monuments qui ont dû être détruits à une époque excessivement reculée. Enfin, les huttes du village sont adossées à une muraille de rochers, dans laquelle se voient partout des vestiges d'excavations considérables. Un seul monument est resté intact, au-dessus de l'escarpement qui domine les jardins plantés au fond de la vallée, et je ne puis, en aucune façon, m'expliquer comment un monument d'une importance aussi grande, et qui d'ailleurs saute aux yeux des passants, a pu rester inaperçu jusqu'à ce jour, ou du moins comment il n'a été décrit par personne. Je me félicite d'être le premier à mettre en lumière un aussi curieux édifice, dont on ne pourra jamais contester la haute antiquité.

Voici la description exacte du monument. C'est un bloc monolithe détaché de la masse, sur trois côtés seulement, c'est-à-dire au sud, à l'ouest et au nord. L'entrée est à l'ouest. C'est exactement la copie en grand de ces édicules monolithes égyptiens qui ornent nos musées. Un dez carré à arêtes légèrement inclinées en dehors, constitue la base du monument. Au-dessus, règne une corniche égyptienne, formée, comme aux tombeaux d'Absalom et de Zacharie, d'un tore ou boudin, surmonté d'un large cavet que couronne une simple plate-bande. Au milieu de la face est ouverte une porte, munie, au sommet, de deux entailles rectangulaires, placées en dehors des piédroits, et dont les analogues se retrouvent fréquemment aux portes des excavations égyptiennes. Voici maintenant les dimensions des différentes parties de cette façade :

Largeur de la face au-dessous du tore.	4 m. 64.
Id. aux deux tiers de la hauteur de la porte d'entrée.	4, 71.
Hauteur de la porte d'entrée.	1, 45.
Largeur de la porte d'entrée.	0 m. 70.
Distance du sommet de la porte au tore.	0, 50.
Largeur du tore.	0, 20.
Distance du sommet du tore à la plate-bande.	0, 40.
Hauteur de la plate-bande.	0, 28.
Largeur de la plate-forme supérieure.	5, 16.
Saillie de la plate-bande sur la face.	0, 26.
Saillie du tore.	0, 12.
Longueur de la plate-forme, depuis la face extérieure jusqu'au rocher.	6, 23.

Les faces latérales ne sont qu'ébauchées, ou du moins elles ne sont terminées que vers les parties voisines de la façade.

L'intérieur de l'édifice est aujourd'hui rempli de fumier qui sert de litière à quelque misérable fellah de Siloam. Voici maintenant la description de cet intérieur. La porte, ouverte dans une paroi de trente centimètres d'épaisseur, débouche dans une petite antichambre carrée, de quatre-vingt-douze centimètres de côté, au fond de laquelle est percée une petite porte basse, de soixante-dix centimètres de largeur, qui traverse une seconde paroi de trente centimètres d'épaisseur. Cette porte débouche dans une seconde chambre carrée, de deux mètres quarante-trois centimètres de côté, qui offre sur les parois de gauche et du fond, à quatre-vingts centimètres environ au-dessus du sol, deux niches en arceaux. La paroi de droite est nue.

Il n'est pas possible de méconnaître la ressemblance frappante qu'il y a entre ce monolithe et les édicules monolithes purement égyptiens ; il ne viendra donc à l'idée de personne qu'il faille l'attribuer à une époque romaine ou grecque. Ce qui est fort curieux, c'est de comparer la corniche qui le décore, avec la corniche de l'un des bâtiments ninivites exhumés par les avant M. Botta du monticule de Khorsabad. Le système des deux corniches est exactement le même. Seulement, comme il s'agissait à Ninive d'un édifice beaucoup plus considérable que celui de Siloam, toutes les dimensions des moulures sont un peu plus fortes, sauf celle de la plate-bande. Voici le tableau comparatif de ces mesures :

	Siloam.	Khorsabad.
Hauteur totale de la corniche.	0 m. 88	0 m. 92.
Hauteur du tore.	0, 20	0, 27.
Saillie du tore.	0, 12	0, 18.
Hauteur du cavet.	0, 40	0, 45.
Hauteur de la plate-bande.	0, 28	0, 20.
Saillie de la plate-bande.	0, 26	0, 35.

A coup sûr, les deux architectes qui ont tracé les deux corniches avaient étudié à une même école architecturale, et ils avaient les mêmes principes. L'un était Assyrien, et vivait au moins six cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne ; l'autre donc n'était ni Grec ni Romain.

Ici, se présente une fort curieuse question. Le monument de Siloam appartient-il à l'époque des rois de Juda? C'est ce qu'il se-

Digitized by Google

rait fort important de preciser. Deux hypothèses se présentent, et nous allons les examiner tour à tour Ou c'est un tombeau, ou c'est un édifice sacré. Voyons la première supposition. Nous savons que les jardins du Roi occupaient le fond de la vallée de Josaphat, dans toute la partie que remplissent aujourd'hui les vergers et les potagers arrosés par la fontaine de Siloë. Sans aucun doute, le roi n'aurait pas souffert qu'on vînt placer des tombeaux autour de ses jardins, et de façon surtout qu'ils les dominassent. Or, c'est ce qui serait infailliblement arrivé si une nécropole, remplacée par le village de Siloam, eût continué à recevoir des morts, à partir du moment où les jardins du roi furent tracés. Il est donc fort probable que cette nécropole de Siloam aurait été abandonnée à partir du jour où Salomon eût choisi le terrain placé à quelques mètres au-dessous, pour en faire ses jardins royaux. Dès lors, il n'y aurait rien que de très-logique à regarder cette nécropole comme celle des Jébuséens, qui occupaient le territoire de Jérusalem avant la venue des Israélites, et qui restèrent même les maîtres d'une portion de la ville après que David se fut emparé de la forteresse de Sion. Je proposerais donc formellement de voir un monument jébuséen dans le tombeau monolithe de Siloam, s'il était admis que c'est un tombeau.

J'ai parlé tout à l'heure des jardins du Roi : voici les passages de l'Ecriture dans lesquels il est spécialement question de ces jardins. Nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XXV) : — 4. *La ville fut fendue* (une brèche fut faite) *et tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit, par le chmin de la porte, entre les deux murailles, au-dessus du jardin du Roi; et les Casdim* (Chaldéens) *étaient sur la ville à l'entour ; et il prit* (le roi Sedekias) *le chemin de la plaine.* — 5. *L'armée des Casdim poursuivit le roi; ils l'atteignirent dans la plaine de Jéricho, et toute son armée se dispersa d'auprès de lui.* — Du premier passage il résulte que les Assyriens ne serraient pas d'aussi près cette portion de la ville placée vers le Tyropœon, entre l'enceinte du temple et l'enceinte militaire qui couronnait le mont Sion. Là s'ouvre, au point le plus favorable pour la construction d'une porte de ville, le Bab-el-Morharbeh qui a, je le suppose, remplacé la porte dont il est question dans les versets que je viens de transcrire. Sedekias s'enfuit avec son armée vers Jéricho ; les Assyriens l'y atteignirent en le poursuivant ; donc ils n'occupaient pas la vallée du Jourdain, et l'armée envahissante avait suivi, sinon le littoral, du moins la route qui conduisait à Jérusalem par les plateaux.

Nous lisons dans Néhémie (III) : — 15. *Et Saloum-ben-Koulhazeh, chef du district de Mesfah, éleva la porte de la Source; c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les portes, les verrous, ainsi que les murs de l'étang de Sehah* (בדכת השלח), *au jardin du Roi et jusqu'aux rampes qui descendent de la ville de David.* — Cet étang de Selah n'est que la piscine de Siloë, et la porte de la Source devait par conséquent se trouver bien près de la fontaine actuelle de la Vierge. Cette porte de la Source devait dès lors être si près aussi de la porte par laquelle s'enfuit le roi Sedekias, que pour ma part je suis tenté d'identifier ces deux portes entre elles d'abord, et avec le Bab-el-Morharbeh ensuite. Une ville aussi petite que Jérusalem ne pouvait avoir une enceinte criblée de portes. A quoi bon, d'ailleurs ? puisque toutes les voies par lesquelles on pouvait s'éloigner ou s'approcher de la ville avaient et ont encore aujourd'hui une porte qui leur correspond. Concluons-en que, dans la nomenclature des nombreuses portes mentionnées par l'Ecriture sainte et par Josèphe, il y a forcément des double-emplois. A Jérusalem plusieurs noms étaient indifféremment appliqués à la même porte, aussi bien autrefois qu'aujourd'hui. Là est la seule solution raisonnable du problème qu'implique l'étrange multiplicité des sorties de la ville sainte. L'étang de Siloë était donc, d'après le texte de Néhémie, au jardin du Roi.

Nous retrouvons dans Jérémie (XXXIX, 4) la narration de la fuite du roi Sedekias devant l'armée assyrienne. Voici la teneur du verset même : — *Ce fut quand Sedekias, roi de Juda, et tous les gens de guerre les eurent vus, qu'ils prirent la fuite et sortirent de la ville, pendant la nuit, par le chemin du jardin du Roi, par la porte entre deux murs, et ils sortirent par le chemin de la plaine.* — La porte entre deux murs était donc celle qui conduisait au jardin du Roi, et cette porte, c'est toujours, pour moi, celle qu'a remplacée le Bab-el-Morharbeh (86).

Nous trouvons encore dans Jérémie (LII, 7) la narration de la fuite de Sedekias ; mais cette fois nous avons la copie à peu près exacte du verset 4 du chapitre XXV du *IIe Livre des Rois*, verset que j'ai cité plus haut. Ce sont les mêmes expressions, sauf l'addition des trois mots essentiels : וירדו ויצאו מעיר, dont la présence serait nécessaire pour que le texte du *Livre des Rois* ne comportât pas une ellipse impossible ; sauf encore l'omission, dans Jérémie, de l'article ה devant le mot לילה, nuit ; sauf enfin la présence, dans le texte de Jérémie, du pluriel ילכו, ils prirent, au lieu du singulier peu naturel ילך, il prit, que présente le verset du *Livre des Rois*. Concluons-en que le texte de Jérémie est sur ce point beaucoup plus pur que celui du *Livre des Rois*.

Quoi qu'il en soit, il est évident, par la teneur même du verset que je viens de commenter, que le jardin du Roi était contre la piscine de Siloë, et, ainsi que je l'ai dit, au

(86) L'un des deux murs qui flanquaient la porte par laquelle s'enfuit Sedekias, et qui donnèrent leur nom à cette porte, ne peut être que le magnifique mur salomonien dans le prolongement duquel se trouve percé le Bab-el-Morharbeh. Le second était vraisemblablement une autre branche de l'enceinte partant de la porte et se dirigeant au sud-ouest, tandis que la première faisait face au sud.

Digitized by Google

point où existent encore tant de jardins potagers parfaitement arrosés. Dès lors si notre monument monolithe de Siloam était un tombeau, il appartiendrait nécessairement à une époque antérieure à la prise de Jérusalem par David, c'est-à-dire aux Jébuséens.

Passons à la seconde hypothèse, c'est-à-dire, admettons qu'il ne s'agisse pas d'un tombeau; car, il faut l'avouer, nous avons ici la copie exacte de l'un de ces édicules monolithes consacrés par la piété égyptienne. Existe-t-il une circonstance par suite de laquelle un édicule de ce genre aurait pu être construit en ce point? Oui, certainement, si nous n'oublions pas que le village de Siloam est placé sur le flanc du mont du Scandale. Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (XI) : — 1. *Le roi Salomon aimait plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Faraon; des Moabites, des Ammonites, des Edomites, des Sidonites et des Hittites...* — 5. *Salomon marcha derrière Astaroth, divinité des Sidonites, et derrière Melkom, abomination des Ammonites...* — 7. *Alors Salomon bâtit un haut-lieu pour Kamous, abomination de Moab, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et pour Moloch, abomination des enfants des Ammonites...* — 8. *Et il fit ainsi pour toutes ses femmes étrangères, qui faisaient des encensements et sacrifiaient à leurs dieux.* — Très-probablement la princesse égyptienne, qui était la première épouse de Salomon, dut exiger que le culte dans lequel elle était née ne fût pas le seul dédaigné; sans aucun doute encore, cette princesse, qui n'avait pas embrassé le judaïsme, puisque le roi la reléguait dans un palais qu'il lui avait fait construire hors de l'enceinte de la forteresse de David, eut un lieu particulier où elle pouvait se livrer au culte de ses pères. L'origine du *sacellum* — monolithe — égyptien de Siloam, n'est-elle pas étroitement liée à ce fait historique? Je le crois, mais cette fois encore je ne prétends imposer ma croyance à personne.

Tombeau des Hérodes. — Un monument sépulcral dynastique fut préparé pour les Hérodes, et deux passages de Josèphe nous fournissent des renseignements suffisants pour fixer d'une manière très-précise l'emplacement de ce monument. (*Bell. Jud.*, V, XII, 2.) Dans le premier il est dit que la ligne de circonvallation de Titus, après s'être dirigée vers le tombeau du grand prêtre Ananus (Haq-ed-Damm), et avoir entouré la colline sur laquelle Pompée avait établi son camp, se retournait vers le nord, et que, s'étendant vers le hameau nommé la Maison des pois, et ayant au delà enveloppé le monument sépulcral d'Hérode, elle revenait, par un retour à l'orient, vers son point de départ, c'est-à-dire au camp de Titus. Dans le second passage, Josèphe nous apprend que Titus, à son arrivée devant Jérusalem, fit déblayer et aplanir tout le terrain compris depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, qui sont situés près de la piscine dite piscine des Serpents. (*Ibid.*, V, III, 2.)

L'ensemble des deux textes dont je viens de rappeler la substance est d'une précision très-palpable, lorsqu'on veut bien les examiner en militaire, et se rendre compte des premières opérations qu'un capitaine quelconque ordonnerait, même maintenant, en se présentant devant Jérusalem, s'il avait à faire le siége de cette place. Il est donc incontestable que le terrain désigné par Josèphe s'étendait depuis le Scopus, c'est-à-dire depuis la colline qui forme le revers opposé à celui dans lequel sont taillés les Qbour-el-Molouk, jusqu'à la citerne nommée aujourd'hui Birket-Mamillah, et qui n'est très-certainement que la piscine des Serpents. Les monuments d'Hérode doivent donc être dans le voisinage immédiat de cette piscine. C'est effectivement ce qui a lieu. Au sud et à quelques mètres seulement de Birket-Mamillah, sont d'énormes amas de décombres, recouvrant des caves sépulcrales assez grossièrement taillées dans le roc, et qui n'ont pu avoir de richesse apparente, que par les marbres précieux dont elles ont été revêtues, ainsi que par les constructions qui les recouvraient, et dont les tertres indiqués ci-dessus contiennent vraisemblablement les bases; des fouilles très-faciles remettraient certainement ces bases au jour. Là donc, sans l'ombre d'un doute, sont les tombeaux des Hérodes. Cinq caveaux particuliers sont placés sous les décombres, et de la sorte chacun d'eux était destiné à un seul personnage. L'attribution de ces caveaux funéraires appartient à Schultz, qui connaissait Jérusalem à merveille, et qui n'était pas homme à se méprendre sur la valeur des textes tirés de Josèphe, textes dont la vue des lieux fournit constamment un commentaire irréfragable.

Voici ce que nous lisons dans la description de la Jérusalem des croisades : « Dehors la porte avoit un lay par devers soleil couchant, que on appeloit le lay du patriarche, là où on recuilloit les sources d'illec entour, pour abevrer les chevos. Près de cil lay avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon. Il avint jà, si come on disoit, a 1 jour qui passez estoit, qu'il avoit entre Crestiens et Sarrazins une bataille, entre cil charnier et Jherusalem, où il avoit moult de Crestiens occis, et que li Sarazins de la bataille les devoient tous londemain faire ardoir pour la puor. Tant que il avint que uns lyons vint par nuict, les porta tous en cele fosse, si come on disoit : pour ce l'apeloit on le charnier du Lyon, et dessus le charnier avoit 1 moustier où on chantoit chascun jour près d'ileques. »

Il est clair que le lay du patriarche n'est autre chose que le Birket-Mamillah. Le moustier était une église de Saint-Babilas très-probablement, et le charnier du Lyon n'est que l'ensemble des caves sépulcrales des Hérodes.

Tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils. — L'attribution des caveaux funéraires qui appartiennent incontestablement à Hélène et à Izates, revient de droit à la sagacité de Schultz, qui

Digitized by Google

le premier les a reconnus, et a signalé en même temps les bases parfaitement reconnaissables des trois pyramides qui avaient été construites au-dessus de ces tombes. Leur place est parfaitement marquée dans le plan de Schultz, à quelques cents mètres à gauche de la route de Jaffa, et au nord d'un oualy musulman environné de tombeaux. En sortant de la porte de Damas, on trouve, à gauche de la route de Naplouse, un chemin se dirigeant d'abord à l'ouest nord-ouest, et qui vient ensuite recouper la route de Jaffa. Ce chemin conduit presque directement au tombeau d'Hélène, qu'il laisse à moins de cent mètres à droite.

Le seul caveau dans lequel j'ai pu pénétrer a été violé brutalement, et s'il ne restait quelques parties de la cloison du vestibule, portant des traces d'un travail soigné, on devrait confondre cette cave avec les caves les plus vulgaires de la nécropole de Jérusalem. Elle se compose d'un vestibule, et de deux chambres, dont la dernière ne contient qu'un four à cercueil. Un caveau voisin, dans lequel malheureusement je n'ai pu entrer, parce qu'il était plein d'eau, a contenu le corps de la mère ou du fils. On conçoit qu'il est impossible aujourd'hui d'assigner un des caveaux à l'un, plutôt qu'à l'autre des deux augustes personnages.

Tombeau du grand prêtre Jean. — Un seul passage de Josèphe nous fait connaître l'emplacement de ce monument. L'illustre historien des Juifs, nous parlant des premières attaques de Titus contre Jérusalem, nous dit (*Bell. Jud.*, V, VI, 1) : « Pendant que les choses se passaient ainsi à l'intérieur de la ville, Titus, en faisant à l'extérieur le tour de la place, avec des cavaliers d'élite, cherchait le point sur lequel il dirigerait ses attaques. Comme il était fort embarrassé, parce qu'il n'y avait pas à songer aux endroits où la muraille, dominant des vallées, ne pouvait être approchée, et que de l'autre côté le premier mur semblait braver les machines de siége, il se décida à attaquer auprès du tombeau du grand prêtre Jean. » Josèphe raconte que ce fut pendant cette reconnaissance que Nicanor, et lui-même Flavius Josèphe, s'étant un peu plus avancés que Titus vers la muraille, afin d'engager les défenseurs qui garnissaient les remparts à renoncer à la défense, Nicanor fut blessé à l'épaule gauche d'une flèche lancée de la place. Le monument du grand prêtre Jean était donc assez près de la ville pour que l'on pût, dans son voisinage, recevoir une flèche partie des remparts.

L'historien des Juifs nous reparle, un peu plus loin, du tombeau du grand prêtre Jean, mais beaucoup plus vaguement. (*Bull. Jud.*, V, VII, 2.) Il nous dit qu'après que Titus eut forcé la première muraille, Jean et les siens combattaient du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le tombeau d'Alexandre, tandis que la troupe de Simon, occupant la portion de la deuxième enceinte située du côté du tombeau de Jean, avait garni de retranchements toute la ligne de murailles qui s'étend jusqu'à la porte par laquelle l'eau est conduite à la tour Hippicus.

De la comparaison de ces deux passages, il résulte clairement que le tombeau du grand prêtre Jean devait être dans le voisinage et à gauche de la porte de Damas, vers le saillant que la fortification moderne présente encore en ce point. Or il existe en réalité de ce côté, et fort près de la ville, une cave sépulcrale, ayant une porte ornée de moulures, et que j'ai le vif regret de n'avoir point étudiée avec soin : j'étais fort occupé des monuments dont j'avais entrepris l'étude approfondie, et le temps m'a manqué pour examiner celui-ci, avec toute l'attention qu'il méritait. Je ne puis donc que recommander de toutes mes forces aux voyageurs futurs l'exploration de cet intéressant sépulcre.

Quel peut être ce grand prêtre nommé Jean? Josèphe, dans les passages qui concernent le tombeau en question, a oublié de le préciser, et de nous fixer l'époque à laquelle avait vécu le Jean auquel le sépulcre appartenait. Mais je ne doute pas qu'il ne s'agisse de Jean, fils du grand prêtre Judas, fils lui-même du grand prêtre Eliasib. Artaxercès II était maître de la Judée, dont le satrape Bagosès était gouverneur. Le grand prêtre Jean avait un frère nommé Iésous, ami de Bagosès, et auquel celui-ci promit le souverain pontificat. Iésous, fort de l'appui du satrape, ayant injurié son frère dans l'exercice du sacerdoce, celui-ci en conçut une telle fureur, qu'il tua Iésous de sa main, dans le temple même. A l'annonce de cet horrible fratricide, Bagosès courut au temple, criant aux Juifs qui cherchaient à l'empêcher d'y pénétrer : « Vous avez osé commettre un assassinat dans votre temple ! qui peut mettre en doute que je ne sois plus pur que celui qui s'est souillé d'un pareil crime ? » — Il entra donc dans le sanctuaire, et profita de la circonstance pour condamner les Juifs à un tribut extraordinaire de sept ans. Ce tribut consistait en ce que, pour offrir à Jehovah les sacrifices quotidiens, il fallait payer cinquante drachmes, par tête d'agneau immolé. Quand le grand prêtre Jean mourut, ce fut son frère Yaddous, dont j'ai parlé ailleurs à propos de son entrevue avec Alexandre le Grand, qui fut investi du souverain pontificat.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, c'est le tombeau de cet illustre personnage qu'il s'agit de décrire, car il est tout trouvé ; et l'on concevra sans peine l'intérêt réel que doit offrir la comparaison de ce sépulcre, de date certaine, avec les autres sépulcres de la nécropole de Jérusalem.

Tombeau d'Alexandre Jannæus. — La cave sépulcrale d'Alexandre Jannæus a été reconnue avec toute raison, par Schultz, dans la cave immense qui porte le nom de Grotte de Jérémie. Cette attribution ne peut soulever aucun doute, et je me bornerai à dire quelques mots sur l'état actuel de l'excavation. On y reconnaît bien,

Digitized by Google

par-ci par-là, quelques traces des anciennes parois des chambres sépulcrales; mais elles ont été brisées, et semblent avoir été exploitées comme une carrière commode, de sorte que le tout ne forme plus qu'une immense grotte irrégulière, taillée grossièrement et sans grand intérêt. A gauche existe une petite avance de rocher en saillie sur la masse, et sur cette saillie, dit la tradition, dormait le prophète Jérémie. Malheureusement cette tradition ne supporte pas l'examen.

Du plafond de la grotte suinte constamment une pluie de gouttes d'eau, que j'ai vu les pèlerins grecs recueillir avec empressement, pour s'en bassiner les yeux. Etait-ce comme préservatif contre les ophthalmies, ou comme curatif contre la myopie? J'avoue n'avoir pas éprouvé le moindre désir de m'en informer. A gauche, en sortant de la grotte, on trouve un escalier conduisant à une citerne en bon état, et pleine d'eau. Je n'en ai pas examiné la structure avec assez de soin pour pouvoir parler de son âge probable.

Un derwiche tourneur réside d'ordinaire à la grotte de Jérémie, et il prélève un petit tribut sur tous les pèlerins qui se présentent: cela doit lui constituer un assez joli revenu. Le monticule dans lequel est creusée la grotte de Jérémie est couvert de tombes musulmanes; enfin, l'on aperçoit dans le flanc du rocher, à gauche de l'entrée actuelle de la grotte, une assez petite excavation naturelle. Voilà tout ce que l'on peut dire, aujourd'hui, des restes mutilés de la somptueuse cave sépulcrale qui fut la dernière demeure de la plupart des princes asmonéens.

Tombeaux situés au fond de la vallée de Josaphat, au-dessous et au nord-est du tombeau des rois. — Les flancs de la vallée de Josaphath, au nord de Jérusalem, présentent de nombreuses excavations funéraires qui mériteraient sans doute une étude toute spéciale. Malheureusement le temps m'a manqué, et je n'ai pu les visiter qu'en courant. Je n'en pourrai donc rien dire de positif, et j'aime mieux l'avouer simplement.

Schultz, adoptant une tradition juive accréditée à Jérusalem, voit dans une de ces caves funéraires, le tombeau du grand prêtre Simon, surnommé le Juste, fils et successeur du grand prêtre Onias (*Ant. Jud.*, XII, II, 4), et contemporain de Ptolémée Philadelphe. Une autre de ces caves paraît au même savant devoir être le monument du Foulon, dont il est fait mention dans Josèphe (*Bell. Jud.*, V, IV, 2), à propos de l'enceinte d'Hérode Agrippa. Cette enceinte, dit l'historien des Juifs, après avoir passé auprès des caves royales, s'étendait longuement, et s'infléchissant près du monument du Foulon, à une tour angulaire, venait finir à la vallée du Kedron, en rejoignant la muraille antique: Καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον ἐκάμπτετο μὲν γωνιαίῳ πύργῳ κατὰ τὸ Κναφέως προσαγορευόμενον μνῆμα· τῷ δὲ ἀρχαίῳ περιβόλῳ συνάπτον εἰς τὴν Κεδρωνα καλουμένην φάραγγα κατέληγεν.

Williams pense qu'il sera possible de retrouver les caves royales de Josèphe dans les excavations funéraires que je viens de mentionner; mais je ne saurais admettre cette hypothèse. Voici pourquoi: l'enceinte d'Hérode Agrippa ne pouvait évidemment passer au fond de la vallée de Josaphat, qu'elle couronne au contraire. L'expression διά, à travers, employée par l'historien, serait donc tout à fait impropre en ce cas, tandis qu'elle est parfaitement juste, lorsque les Qbour-el-Molouk sont identifiés avec ces mêmes caves royales.

Tombeau des juges. — A un kilomètre environ au nord-ouest de Jérusalem, on rencontre, dans un rideau de roches placé vers la naissance de la vallée de Josaphat, une série de caves sépulcrales, parmi lesquelles il s'en trouve une d'une très-grande magnificence, et à laquelle la tradition donne le nom de Qbour-el-Qodhâ (tombeaux des Juges,) qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, avec les soufetim, ou juges souverains d'Israël: qodhâ n'est que le pluriel de qadhi, juge siégeant dans un tribunal. Si donc la tradition est vraie, nous avons ici le sépulcre commun des présidents d'un tribunal suprême du royaume de Juda. Cette fois encore, on voit que j'accepte sans hésiter la tradition du pays, tradition à laquelle je ne vois pas que l'on puisse objecter rien de sérieux.

Quoi qu'il en soit, je vais donner la description de ce magnifique sépulcre, qui est presque digne d'être rapproché, pour son élégance et pour le soin qui a présidé à sa construction, de la merveilleuse catacombe des Qbour-el-Molouk. Williams a publié dans son excellent livre (*Holy city*, t. II, p. 151 et suiv., pl. IV) une description du tombeau des juges, accompagnée d'un beau plan et de deux coupes, recueillis par son ami, M. Scoles. C'est, sans aucun doute, un très-beau travail, fait avec habileté, mais qui laisse encore un peu à désirer, parce que quelques parties essentielles du monument y ont été omises. Je me félicite de m'être mis à même de compléter, et de donner à mes lecteurs une élévation, un plan complet et diverses coupes de ce monument éminemment curieux. J'ai, de plus, rapporté de bons estampages des ornements du vestibule, recueillis, avec une patience au-dessus de tout éloge, par mon savant ami l'abbé Michon. Bien nous a pris d'avoir l'idée de recueillir ces moulages, qui suffisent pour démontrer, au premier coup d'œil, que l'art qui a présidé à l'ornementation du tombeau des juges n'est ni romain ni grec. Les dessins, déplorablement mauvais, de Cassas, avaient permis jusqu'ici de soutenir cette opinion erronée, qui croule d'elle-même en face des plâtres qui représentent naïvement ce qui existe, sans arrangement de convention qui en dénature le caractère.

Un vestibule, taillé dans le rocher, présente à l'extérieur un magnifique fronton, dont le tympan est orné des plus élégants rinceaux de feuillages de fleurs et de fruits, sans aucune symétrie réelle. De belles mou-

Digitized by Google

lures encadrent la porte et le tympan, qui est en outre orné d'une ligne de petits modillons. Deux acrotères élevés et en palmette garnissent les deux angles extrêmes du fronton, qui portait à son sommet un ornement analogue aux acrotères, mais aujourd'hui tellement dégradé, qu'il est devenu méconnaissable. Dans le fond du vestibule et au centre de la paroi, s'ouvre une charmante petite porte, très-étroite, et encadrée d'une moulure à crossettes, que couronne un petit fronton avec acrotères en palmette, et un ornement de feuillages au sommet. Les modillons reparaissent autour du tympan, qui est couvert d'une riche décoration symétrique de feuillages élégamment dessinés.

En franchissant cette porte, on descend par un ressaut peu élevé sur le sol d'une salle sépulcrale carrée. Celle-ci offre la disposition suivante : sur la paroi de gauche sont placées deux rangées superposées de niches sépulcrales. La rangée supérieure se compose de trois couples de niches en voûte, percées deux à deux sous des arceaux surbaissés. Une feuilleure rectangulaire, dans laquelle a dû être encastrée une plaque de clôture, garnit chacune des niches. Celles-ci sont d'une dimension telle, qu'il est évident que les corps, entourés de simples bandelettes, ont dû y être déposés sans cercueil. La rangée inférieure se compose de sept niches sépulcrales rectangulaires.

Dans la paroi du fond, s'ouvre, dans l'axe même de la porte d'entrée, une porte simple qui débouche dans une petite salle carrée, qui offre aussi deux rangs superposés de niches sépulcrales rectangulaires, sur les trois côtés du fond. Les rangées supérieures sont chacune de quatre tombes, et les inférieures de trois tombes seulement.

Au centre de la paroi de droite, s'ouvre également une porte débouchant dans une petite chambre carrée, présentant trois niches sépulcrales sur chacune de ses parois du fond. Enfin, dans l'angle de gauche de la première salle, et au niveau du sol, est creusée, entre la paroi du vestibule et la paroi de la salle garnie de treize tombes, une niche à cercueil assez grossièrement ébauchée, et offrant dans sa longueur deux petites excavations latérales sur sa face de droite. Telle est la disposition de l'étage supérieur de la catacombe.

Passons à l'étage inférieur. Une grande ouverture rectangulaire, placée à l'angle gauche du fond de la salle d'entrée, sert de cage à un escalier de cinq marches, débouchant sur un premier palier, au bout duquel s'ouvre une petite porte fort basse qui, par un ressaut élevé, conduit à un second palier voûté contenant trois tombes : la première, ouverte à côté même de la porte d'entrée, et parallèlement à son axe ; la seconde, au milieu de la face de gauche, et la troisième au milieu de la face de droite. Cette troisième tombe offre, sur la dernière moitié de sa longueur, un élargissement très-notable. Dans la paroi du fond de ce palier voûté, s'ouvre encore une petite porte très-basse, débouchant, par un ressaut égal au premier, dans une belle chambre carrée, offrant, sur ses trois faces du fond, des arceaux surbaissés en retraite, de façon à former de larges banquettes, sur lesquelles débouchent quatre niches sépulcrales à droite et à gauche, et seulement trois dans la paroi du fond. Mais, sur cette face, sont ouvertes, dans les joues de l'arcade, à gauche, une niche dont le fond forme une petite chambre carrée, et à droite une niche ordinaire.

Revenons maintenant à la grande salle d'entrée. Dans l'angle antérieur de droite, c'est-à-dire diagonalement avec le premier escalier, s'ouvre une nouvelle cage d'escalier comportant cinq marches, et débouchant sur un palier carré qui conduit par un fort ressaut à une chambre également carrée, et entièrement taillée au-dessous du sol de la salle d'entrée. Là on ne voit aucune tombe, et il est évident que toutes les places ayant été remplies dans les autres salles funéraires, on avait songé à en disposer de nouvelles dans cette deuxième salle basse, qu'une révolution, renversant l'état de choses dans lequel le monument avait été établi, aura fait laisser inachevée et inoccupée. Pour ma part, je ne doute pas que l'événement de force majeure qui a fait abandonner le tombeau des juges, n'ait été la chute du royaume de Juda.

Les Qbour-el-Qodhâ contiennent soixante places destinées à recevoir des corps. Le nombre des rois de Juda, depuis David jusqu'à Sedekias et en comptant Athalie, est de vingt-deux. On voit donc que le nombre des juges enterrés au sépulcre commun est plus du double du nombre des rois. Il n'y a rien là que de très-naturel : en effet, on ne devait mettre à la tête d'un tribunal que des hommes d'un âge mûr, sinon respectable, et par conséquent, puisque les rois commencèrent souvent leur règne à un âge assez tendre encore, il devait s'éteindre bien plus de juges suprêmes que de rois.

Maintenant, quels étaient ces juges dont nous trouvons ici la sépulture ? Etaient-ce les Nasi, ou chefs élus de la tribu ? Etaient-ce les Elohim (les divins), qui étaient également élus par le peuple (*Deut.* XVI, 18-20) ? C'est ce que je ne me permettrai pas de discuter. Il me suffira de dire qu'il est pour moi bien démontré que la cave sépulcrale, qui a conservé le nom de tombeaux des juges, est contemporaine des rois de Juda, et qu'elle a reçu les corps d'une série de magistrats suprêmes, dont les fonctions n'étaient pas héréditaires.

JESANA, YEFTAH. — Ville d'Ephraïm. (*II Chron.* XIII, 19.)

JESIMON, H'YASMOUN. — Ville de Juda (*I Sam.* XXIII, 24.) Eusèbe, au mot *Betharimouth*, place cette ville à dix milles de Jéricho vers la mer Morte.

JESUE, YESOUA. — Ville de Juda. (*II Esdr.* XI, 26.)

Digitized by Google

JETA, YETAH.—Ville de Juda donnée aux Lévites. (*Josué*, XXI, 16, XV, 55.) Eusèbe place une Jetan à dix-huit milles, au midi d'Eleuthéropolis, dans le pays de Daroma. C'est notre Jeta.

JETEBA, YETHBAH. — Ville de Juda. (*II Rois*, XXI, 19.)

JETEBATHA.—Trentième station des Israélites dans le désert. Ils venaient de la montagne de Gadgad. Le texte samaritain dit que Jetebatha est une terre de vallées où se trouvent des eaux. (*Nombres*, XXXIII, 33.)

JETHELA, YETLAH. — Ville de Dan (*Josué*, XIX, 42.)

JETHER, YATIR. — Ville de Juda assignée aux Lévites. Elle était dans la partie montagneuse de la tribu. (*Josué*, XV, 48.)

JETHETH, YETAT, YETER. — Pays d'Idumée mentionné dans la *Genèse*. (XXVI, 40.)

JETHNAM, YETNAN. — Ville de Juda mentionnée avec Cades et Azor. (*Josué*, XV, 23.)

JETHSOH, YAHASAH. — Ville historique de la tribu de Ruben. C'est la même que Cademoth. (*Josué*, XXI, 36.)

JEZER. — Ville des Amorrhéens qui tomba en partage à la tribu de Gad, et fut donnée aux Lévites. Elle était ville de refuge. (*I Chron.* IV, 81.)

JEZRAEL. — Le village de Zerayn, la Jezraël de l'Ecriture, est placé sur un contre-fort qui domine le merdj-ebni-Aâmer, plaine de Jezraël ou d'Esdraelon, et qui se détache du Djebel-Nourys. Nous laissons à notre droite une source, formant une petite mare, nommée el-Ayn-el-Maïteh (la Source morte), et au sud de laquelle se voient deux sarcophages servant d'auges. Nous longeons à gauche le village, et, descendant de l'autre côté du mamelon sur lequel est placé Zerayn, nous nous arrêtons auprès d'un beau puits évidemment très-antique et nommé Bir-Eçoued (le Puits noir), probablement à cause des blocs de lave noire qui en garnissent l'orifice. Là, nous mettons pied à terre pour déjeuner. Le puits est à environ deux cents mètres au nord-ouest du village. De là, nous avons, directement au nord et à cinq kilomètres, le village de Soulèm, pays de la Sunamite ; à notre droite, c'est-à-dire à l'est, quinze degrés nord à peu près, se trouve, à une distance de dix kilomètres, le village de Qoumieh. Directement à l'est de nous, se trouve le village de Chattah. Celui-ci a pris la place d'une localité biblique. Nous lisons en effet dans les *Juges* (VI, 33) : — *Tout Madian, Amaleck et les Orientaux s'étaient réunis ensemble, avaient passé* (le fleuve), *et s'étaient campés dans la vallée de Jezraël.* (VII, 22.) — *Peu après, lorsque Gédéon, avec ses trois cents hommes, eut jeté la terreur dans leur camp... le camp s'enfuit jusqu'à Beit-Chattah* (עד־בית השטה), *vers Serarath, jusqu'à la fontaine de Abel-Mahoulah, près Thabat.* — Je ne doute pas que la Chattah moderne ne soit la Beit-Chattah de l'Ecriture.

Sur l'autre versant du Djebel-Nourys, se trouve, à ce que m'a assuré Mohammed, une belle source, qui sort d'une grotte et qui forme le Nahr-el-Djaloud.

Revenons maintenant à Zerayn. Ce village a incontestablement pris la place de la Jezraël (יזרעאל) de la Bible. Nous lisons dans Josué (XIX) : — 17. *A Issakhar échut le quatrième lot, aux enfants d'Issakhar, selon leurs familles.* — 18. *Leur limite fut à Jezraël, et à Heksalouth, et à Sounèm.* — On voit que ce verset place Jezraël où elle est en effet, dans le voisinage de Ksalouth et de Soulèm. Une des filles de Jezraël devint femme du roi David ; elle se nommait Akhinâam. (*I Samuel* XXV, 43.) La Bible nous apprend que David vint camper, avec son armée, près de la fontaine qui est à Jezraël. (*I Samuel*, XXIX, 1.) Peu après, il fut obligé de s'éloigner, et les Philistins, qui s'étaient réunis contre lui, montèrent à Jezraël. (*Ibid.*, 11.)

Le roi d'Israël, Akhab, qui avait épousé Jezabel, fille d'Ithou-Bâal, roi de Sidon, résidait à Jezraël (*I Rois*, XVIII, 45), et il y avait un palais auprès duquel était la vigne de Nabouth, le Jezraélien. On se rappelle que, pour avoir cette vigne, que Nabouth ne voulait pas céder au roi, Jezabel aposta contre Nabouth deux faux témoins, sur l'accusation desquels le malheureux fut lapidé. Au moment où Akhab prenait possession de la vigne de celui que la reine avait fait assassiner, parut le prophète Elie qui lui dit : — *Ainsi a dit l'Eternel : A l'endroit où les chiens ont léché le sang de Nabouth, les chiens lécheront aussi ton sang...* (*I Rois*, XXI, 19.) *Des chiens mangeront aussi Jezabel sous la muraille de Jezraël.* (*Ibid.*, 23) — La terrible prophétie épouvanta Akhab, qui s'humilia devant la colère de Jehovah, et réussit ainsi à en retarder l'effet jusqu'au temps de son fils Joram. (*II Rois*, XXI, 29.) Okhosias succéda à Akhab, régna deux ans, et mourut des suites d'une chute. Son frère Joram lui succéda. Il eut guerre avec les Araméens, et ayant reçu des blessures à Ramat de Djelâad, alla se reposer et se guérir à Jezraël, où Okhosias, fils de Joram, roi de Juda, vint le visiter. (*II Rois*, VIII, 29.)

Lorsque, par l'ordre de Dieu, Elisée envoya un fils de prophète oindre Jehu, comme roi d'Israël, et lui annoncer qu'il exterminerait la maison d'Akhab, il finit en lui disant (*II Rois*, IX) : — 10. *Les chiens mangeront Jezabel au camp de Jezraël; personne ne l'ensevelira. Puis il ouvrit la porte et s'enfuit.* — Jehu fut alors proclamé roi par ses compagnons de l'armée (dont il était un des chefs). Il monta à cheval et se rendit à Jezraël, car Joram était là, malade de ses blessures (vers. 16). Une vigie placée sur une tour à Jezraël, vit venir la troupe de Jehu, et prévint le roi, disant : *Je vois une troupe.* Joram lui dit : *Prends un cavalier, et envoie-le au-devant d'eux, et qu'il leur demande s'ils viennent avec la paix* (verset 18). Le messager fut arrêté et ne revint pas ; il en fut de même d'un second envoyé ; la vigie en prévint encore le roi et lui dit : *Ce doit*

Digitized by Google

être Jéhu et ses soldats, car ils courent comme des insensés. Alors Joram fit atteler son char de guerre, pour aller au-devant de Jéhu. Okhozias, roi de Juda, l'accompagna, monté aussi sur son char. Ils rencontrèrent Jéhu dans le champ même de Nabouth que Jezabel avait fait assassiner. *Est-ce que tu m'apportes la paix, Jéhu?* cria le roi. — *Quoi! la paix! avec la luxure et les sortiléges de ta mère Jezabel!* A ces mots, Joram tourna bride et voulut s'enfuir en criant au roi de Juda : *C'est une trahison, Okhosias!* Mais Jehu lui lança une flèche qui pénétra entre les deux épaules, traversa le cœur et sortit par la poitrine. Joram tomba sur les genoux dans son char. Alors, sur l'ordre de son chef, Bidkar, l'un des capitaines de Jehu, prit le corps de Joram, et le jeta dans le champ de Nabouth. Okhosias s'enfuit par le chemin de la Maison du Jardin, et Jehu le poursuivit, criant : *Tuez-le aussi!* Okhosias fut atteint et frappé dans la montée de Djour, qui est près de Ieblâam. Il réussit pourtant à gagner Megiddo, où il mourut de ses blessures. Jehu revint à Jezraël, et trouva Jezabel qui, après s'être peint les yeux et orné la tête, se tenait à une fenêtre du palais. Comme Jehu en franchissait le seuil, elle lui cria : *Est-ce la paix que tu apportes, émule de Zimri, meurtrier de son maître?* Jehu leva la tête et cria : *Qui est pour moi? qui?* Deux ou trois eunuques se montrèrent alors, et regardèrent de son côté : *Jetez-la par la fenêtre!* leur cria-t-il, et ils le firent. Le sang de Jezabel rejaillit sur les murs et sur les chevaux. Jehu foula aux pieds son cadavre, puis il entra dans le palais, mangea et but; ensuite il dit à ses serviteurs : *Voyez ce qu'est devenu le corps de cette maudite, et ensevelissez-le, car elle était fille de roi.* Ils allèrent pour ensevelir Jezabel; mais ils ne trouvèrent plus d'elle que le crâne, les pieds, et les paumes des mains. Les chiens l'avaient déchirée et dévorée. Ainsi s'accomplit la prophétie prononcée par Elie. (*II Rois*, IX, 15-37.) — Deux jours après furent apportées dans des paniers, à Jehu, qui n'avait pas quitté Jezraël, les têtes des soixante-dix fils de Joram qui étaient à Samarie. Ainsi la maison d'Akhab fut anéantie. — Le récit de cet événement tragique est à peu près raconté de même par Josèphe. (*Ant. Jud.*, IX, VI, 4.)

L'historien des Juifs appelle Jezraël, Jesraïla, ville d'Izaros (μίχρι τῆς Ἰεστραήλας Ἰζάρου πόλεως συνέβαμι. (*Ant. Jud.*, VIII, XIII, 6.) On s'est beaucoup préoccupé de cette expression Ἰζάρου πόλεως, mais sans venir à bout d'en deviner le véritable sens. Dans l'édition même des classiques grecs de Didot, je trouve, à la table des matières : *Izari* (?) *urbs* (*Jesraela*). La chose n'était pourtant pas bien difficile à deviner, à mon avis. Jezraël était une ville de la tribu d'Issakhar, et un copiste maladroit aura écrit Ἰζάρου au lieu de Ἰσαχάρου. Il y a dans le texte de Josèphe des fautes de ce genre, tellement palpables, que la rencontre de celle-ci ne doit pas nous étonner le moins du monde.

Dans *l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, nous trouvons l'indication suivante : *Civitas Maximianopoli* (alias *Maximianopoli*) — *Civitas Stradela* X. *Ibi sedit Achab rex et Helias prophetizavit; ibi est campus ubi David Goliath occidit.* — *Civitas Sciopoli* (alias *Scythopoli*, sive *Bethsan*) XII. La Stradela de cet Itinéraire, c'est évidemment notre Zerayn; Scythopolis, c'est Beysan, qu'il met à douze milles romains de Zerayn; enfin, Maximianopolis doit être à dix milles romains de Zerayn. Où doit être placée cette Maximianopolis? Voici ce que nous trouvons dans le Commentaire de saint Jérôme, au ch. XII de Zacharie : *Adadrimmon, pro quo* LXX *transtulerunt* Ῥοσμός, *urbs est juxta Jezraelem, quæ hoc olim vocabulo nuncupata est, et hodie vocatur Maximianopolis, in campo Maggedon.* Dans le Commentaire du ch. I d'Osée, saint Jérôme dit encore : *Diximus Jezraelem, quæ nunc juxta Maximianopolin est.* Je trouve sur un Itinéraire dressé de mémoire par Mohammed, de Nazareth au couvent du Carmel, à Attil et à Djenin, en passant par El-Ledjoun (Megiddo), un village nommé Roummaneh, et qui se trouve entre Djenin et El-Ledjoun. Je suis assez porté à croire que c'est notre Adadrimmon, dont le nom plus récent, Maximianopolis, aura disparu, pour rendre sa place à l'ancien nom, de même que cela a eu lieu pour Scythopolis, qui a repris son nom antique de Beit-San, altéré aujourd'hui en Beysan.

Du temps des croisades, Jezraël fut appelé *Parvum Gerinum*. Voici en effet ce que nous lisons dans Guillaume de Tyr (XXII, 26) : *Jezraheel, nunc autem vulgari appellatione dicitur Parvum Gerinum.* Après l'époque des croisades, la tradition de l'identité de Jezraël et de Zerayn s'est perdue, et ce n'est que depuis une quinzaine d'années que cette identité incontestable a été reconnue, pour ne plus se perdre, très-probablement.

JOPPE, Lapho, Jaffa (Yafa). — Ville de la tribu de Dan (*Josué*, XIX, 46), et placée sur les bords de la mer. C'est la moderne Yâfa, et l'une des villes les plus peuplées de la Palestine actuelle.

Saint Grégoire de Nazianze prétend que le nom de Joppé en hébreu signifie *miroir de joie*, et saint Jérôme dit simplement que le mot Joppé signifie *beauté*.

Saint Jérôme décrit ainsi l'ancienne Joppé : « Joppé est le port de la Judée, et nous lisons dans les livres des *Chroniques* et des *Rois* que ce fut là que Hiram, roi de Tyr, envoya les bois du Liban, qui étaient ensuite amenés par terre à Jérusalem. On montre jusqu'à ce jour sur le rivage de la mer le rocher où fut attachée Andromède et délivrée par Persée. » Saint Jérôme avertit que c'est une fable des poëtes.

Le plus beau de l'histoire, c'est que Pline raconte qu'on rapporta à Rome les ossements du monstre qui devait dévorer Andromède. Ce monstre avait quarante pieds de longueur, ses côtes surpassaient en hauteur celles des éléphants, et l'épaisseur de son épine dorsale était d'un demi-pied. Cette description ressemble assez à celle d'une petite baleine qu'on aurait prise à Jaffa.

Digitized by Google

On lit le nom d'un évêque de Joppé au concile d'Éphèse.

Le port de Jaffa est très-mauvais, ou plutôt Jaffa n'a pas de port; aussi les navires ne peuvent s'y arrêter, et ne se tiennent qu'en rade. En temps de grosse mer, ils sont obligés de chercher un port, ce qui est rare sur la côte de Syrie. Alexandrie, et la rade de Saint-Jean d'Acre offrent les ports les plus rapprochés.

JOSUE.

Art judaïque depuis Moïse jusqu'au temps des juges.

Villes kénâanéennes. — Jéricho. — Josué. — Les chariots de guerres. — Hazor. — Ses ruines. — Arts métallurgiques. — *Sicle* ou monnaie juive. — Les étoffes de Babylone. — Les couteaux de pierre. — Les trompes de Jéricho. — Le passage du Jourdain. — Monuments de pierre. — Autels de pierre.

Le *Livre de Josué* nous apprend que les grandes villes du pays de Kénâan étaient entourées de murailles et, par conséquent, closes la nuit. Ainsi, lorsque les espions d'Israël vinrent à Jéricho, ils se cachèrent dans la maison d'une prostituée nommée Rahab, qui demeurait sur la muraille de la ville (II, 15; VI, 1). Le roi de Jéricho, instruit de la présence de deux hommes suspects, que l'on avait vus entrer chez Rahab, y fit faire sur-le-champ une perquisition qui n'aboutit à rien. Rahab affirma aux envoyés du roi que les deux étrangers qu'ils cherchaient étaient partis à l'entrée de la nuit, et lorsqu'on fermait les portes de la ville (II, 5). Après la retraite des émissaires royaux, les deux espions israélites, qui s'étaient blottis sous des tiges de lin déposées sur la terrasse de la maison de Rahab, se laissèrent glisser à l'aide d'une corde jusqu'au pied des murailles, et gagnèrent les hauteurs, au lieu de se diriger vers le Jourdain, qu'il leur était impossible de franchir, grâce aux précautions prises afin de s'emparer de leurs personnes.

Des faits que je viens de rappeler le plus brièvement possible, il résulte que les murailles de Jéricho étaient assez larges pour que la maison de Rahab y pût être établie sans gêner les mouvements de ceux qui devaient être appelés à défendre ces murailles. Certainement Jéricho n'était pas la seule ville kénâanéenne ainsi fortifiée, et très-probablement beaucoup d'autres encore avaient une enceinte du même genre.

Nous trouvons d'ailleurs la preuve positive de ce fait dans la narration de la prise d'Aï (VIII, 17 et 19), que les habitants avaient eu l'imprudence de laisser ouverte, en se précipitant à la poursuite de Josué, qui les avait attirés dans une embuscade. Une fois l'enceinte de la ville forcée, le massacre des habitants commença, et douze mille personnes, tant hommes que femmes, furent passées au fil de l'épée. Aï était donc une ville considérable, et qui ne tomba si facilement au pouvoir des Israélites que par l'imprévoyance de ses habitants.

Nous allons trouver quelques renseignements plus positifs sur les villes kénâanéennes dans le passage du *Livre de Josué* relatif à la guerre que le conquérant juif entreprit contre Yabin, roi de Hazor.

Après le sac de Jéricho, de Aï et de Beit-el, les rois du pays de Kénâan comprirent que la guerre que leur apportaient les Juifs était une guerre d'extermination, et ils se mirent en mesure de repousser l'invasion qui les menaçait. Adoni-Seddik, roi de Jérusalem, fut le premier à donner le signal et l'exemple de la résistance. Les Djebâounites, par un adroit stratagème, avaient réussi à se soustraire aux conséquences de la conquête juive; ils avaient fait alliance avec Josué; et comme leur ville était plus grande et plus forte qu'Aï, cette alliance inspira des craintes aux Kénâanéens, qui voyaient l'ennemi au cœur du pays et pouvant au besoin appuyer ses opérations militaires sur une forteresse peuplée de leurs propres compatriotes. Punir la trahison, c'était aller au plus pressé, car c'était dégoûter les autres villes de suivre l'exemple de Djebâoun. Adoni-Seddik convoqua donc Houham, roi de Hébron, Feram, roi de Iermout, Iafiâa, roi de Lakich, et Debir, roi d'Adjloun, et il les conduisit devant Djebâoun. Ces petits rois de tribus amorites (X, 5) allaient s'emparer de la ville assiégée, lorsque Josué, appelé par ses nouveaux alliés, sortit de son camp de Djeldjel, placé entre Jéricho et le Jourdain, gravit les montagnes qui le séparaient des plateaux de Kénâan, et vint fondre inopinément sur les rois coalisés. Ceux-ci furent mis en pleine déroute; dans leur fuite par la descente de Beit-Houran (*Beit-Hour-et-Thatah*, de nos jours), une effroyable tempête les enveloppa, et la grêle qui tomba sur eux en tua plus que le glaive des Israélites (X, 11). Les cinq rois s'étant réfugiés dans une grotte, à Makeda, Josué en fit boucher l'entrée avec des quartiers de roc, et il continua la poursuite des Amorites. Lorsque l'armée ennemie eut été anéantie, le conquérant revint à Makeda, tira les cinq rois de l'asile qui était devenu pour eux une prison, et les fit pendre incontinent à des arbres. Au couché du soleil, leurs cadavres furent rejetés dans la caverne, devant l'entrée de laquelle furent de nouveau roulés des quartiers de roc qui en condamnèrent l'entrée.

A partir de ce moment, une guerre ardente et sans miséricorde fut dirigée contre les villes qui avaient appartenu aux rois coalisés; tout le pays, depuis Kades-Barnea jusqu'à Gaza, toute la terre de Djesen jusqu'à Djebâoun, tomba au pouvoir des Israélites (X, 41, 42), et le massacre des aborigènes y fut général.

L'annonce de ces événements, accomplis dans le sud du pays de Kénâan, devait naturellement faire pressentir aux habitants du nord de la même contrée le sort qui leur était réservé, s'ils ne parvenaient à arrêter le torrent dévastateur. Yabin, roi de Hazor, le plus puissant des rois du pays de Kénâan (XI, 10), comprit qu'il n'y avait pas à reculer, et qu'il était urgent de courir au-devant du fléau. Tous les rois ses alliés furent appelés par lui à la défense du territoire; c'étaient Ioubab, roi

Digitized by Google

de Medoun, le roi de Semroun, celui d'Aksaf, les rois du nord, de la montagne, de la plaine, ceux du midi jusqu'à Kinrout, ceux du plat pays et des campagnes de Dour, à l'occident, le Kénâanéen de l'orient et de l'occident, l'Amori, le Hittien, le Ferisien, le Yebouséen, habitant de la montagne, le Hévien, habitant au pied de l'Hermon, dans le pays de Mesfah (XI, 1, 2, 3).

Tous ces confédérés, *nombreux comme le sable de la mer*, allèrent camper près des eaux de Merom, c'es-à-dire au bord du lac Samakhonite (Bahr-el-Houled), (4 et 5). Josué vint les y attaquer, les mit en pleine déroute et les poursuivit dans toutes les directions, jusqu'à Sidon la grande, d'un côté, et de l'autre jusqu'à la vallée de Mesfah, à l'orient. Cette immense multitude fut, pour ainsi dire, anéantie (7, 8); et Josué détruisit leur cavalerie et brûla leurs chariots (9).

L'usage de ces chariots de guerre était établi en Egypte et en Assyrie; il est donc certain que les Kénâanéens avaient adopté les usages des grandes nations guerrières avec lesquelles ils confinaient au nord et au sud.

Après la ruine de l'armée ennemie, Josué et les Israélites se ruèrent sur Hazor, l'enlevèrent de vive force, massacrèrent toute la population et brûlèrent la ville (10, 12). Hazor seule périt ainsi par l'incendie, et les autres villes fortes, restées debout sur leurs collines, furent épargnées par le vainqueur (13).

Il y a dans ce dernier verset un fait important à constater, c'est l'usage des Kénâanéens de bâtir leurs places fortes sur des points élevés. Les villes restées debout sur leur *tell*, dit le texte; et le mot hébraïque *tell* signifie à la lettre une colline, un monticule, aussi bien que le même mot arabe. J'ai vu en Syrie une très-grande quantité de villes ruinées de l'époque biblique, et presque toutes sont établies sur des sommets, c'est-à-dire sur de véritables *tell*. C'est ainsi que ce mot a été compris par saint Jérôme. Mais d'autres traducteurs des saintes Ecritures, s'appuyant sur la version chaldéenne, qui se sert du mot *toukafihoun*, à la lettre : *leurs lieux forts*, en ont conclu qu'il s'agissait de fortifications proprement dites. Je n'hésite pas à repousser cette traduction. Une colline fortifiée peut, à bon droit, s'appeler un lieu fort, tandis que la réciproque n'est pas vraie. D'ailleurs, je le répète, la vue des sites bibliques ne me permet pas de conserver le moindre doute sur la leçon qu'il faut nécessairement adopter.

Revenons à Hazor; le nom même de cette ville signifie : *entourée de murailles*. Hazor était donc la ville forte de Kénâan par excellence. « Hazor était autrefois le plus considérable de ces royaumes-là, » dit effectivement l'Ecriture (XI, 10). L'historien des Juifs, Flavius Josèphe, raconte la campagne de Josué contre les rois du nord, mais sans nommer Yabin, roi de Hazor. « L'armée coalisée, dit-il, comptait trois cent mille fantassins, dix mille cavaliers et vingt mille chariots de guerre. » (*Ant. Jud.*, V, I, 18.) Plus loin (V, V,) il raconte comment les Israélites, délivrés du joug de Moab, furent asservis par Yabin, roi des Kénâanéens. Celui-ci, sorti de Hazor, ville située au-dessus du lac Samakhonite, entretenait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chariots de guerre (87). A la tête de cette armée était placé Sisera, qui battit d'abord les Israélites et les soumit à payer un tribut annuel à son maître. Cet état de choses dura vingt années, après lesquelles les Israélites se révoltèrent. Conduits par Barak et par Debora, ils battirent à plate couture l'armée de Sisera, qui périt comme chacun sait. Ils vinrent ensuite assiéger Hazor, dont le roi Yabin fut tué, et ils ruinèrent la ville de fond en comble.

J'avoue que ces deux récits de Josèphe, avec ces chiffres à peu près identiques, m'auraient induit à considérer les deux récits comme concernant un seul et même événement, si les saintes Ecritures elles-mêmes (*Juges*, IV) ne nous donnaient le droit d'affirmer que deux rois de Hazor, du nom de Yabin, furent défaits, l'un par Josué, l'autre par Barak.

Quoi qu'il en soit, la ville de Hazor fut relevée de ses ruines par Salomon, ainsi que l'atteste encore Josèphe (*Ant. Jud.*, VIII, VI, 1), d'accord en cela avec la Bible (*I Rois*, IX, 15). Il y a tout lieu de croire que ce fut la Hazor de Salomon, construite très-probablement à côté des ruines de la Hazor de Yabin, qui fut prise plus tard par Teglat-Felasar (*II Rois*, XV, 29), et enfin détruite par Nabuchodonosor. (*Ant. Jud.*, XI, IX, 28.)

Du récit de Josèphe il est facile de conclure quelle était l'importance de Hazor. Nous allons voir maintenant ce qu'il reste de cette ville, et étudier le caractère de ses ruines immenses.

J'ai eu le premier le bonheur de reconnaître l'emplacement de cette cité biblique, précisément au point désigné par le texte de Josèphe. Le 5 mars 1851, après avoir quitté le voisinage de l'Ayn-el-Belathat, où j'avais campé dans les marécages du lac Samakhonite, je distinguai, sur les collines qui ferment au nord la plaine nommée Ardh-el-Houleh, des murailles ruinées qui en couronnaient le faîte, des allées de pierres et d'innombrables monceaux de grosses pierres de taille, restes évidents d'une ville antique. La route que je suivais, en me dirigeant sur Banias, contournait le pied même de ces collines; il m'était donc impossible de me tromper sur la nature des vestiges qui les couvraient. Le pâté de hauteurs change subitement de direction, après avoir couru pendant plus d'une heure de l'ouest à l'est, et s'infléchissant à angle droit, il court alors du sud au nord. Aussi loin que la vue peut

(87) Il n'est parlé dans l'Ecriture que de neuf cents chariots placés sous les ordres de Sisera. (*Juges*, IV, 3.)

Digitized by Google

s'étendre, des ruines semblables garnissent toutes les crêtes. A partir de là, j'entrai dans un terrain mamelonné et solide, couvert encore à perte de vue d'énormes blocs basaltiques qui, cette fois, ne présentaient plus aucune trace de travail humain. Certaines files régulières de ces blocs étranges m'avaient déjà donné lieu de croire que je foulais le sol d'une ville de la plus haute antiquité, et je cherchais avec une attention extrême à découvrir quelque preuve irréfragable de ce fait, dont l'énonciation m'avait attiré dès l'abord les sarcasmes de mes compagnons de voyage. Cette preuve ne se fit pas attendre : j'aperçus bientôt, à cent mètres environ à gauche du chemin que je suivais, des blocs amoncelés semblant former une sorte de muraille ; j'y poussai mon cheval, et je me trouvai au pied du plus étrange monument cyclopéen qu'il soit possible de rencontrer.

On devine que je n'hésitai pas un instant à mettre pied à terre, et à mesurer et lever toutes les portions de cet édifice.

Quelle fut la destination de cet édifice ? fut-il un temple, fut-il un palais ? J'avoue que je penche fortement pour la première hypothèse, et en voici la raison : Il n'y avait, lorsque je découvris les ruines de Hazor, que bien peu de semaines que j'avais étudié et levé les ruines du temple bâti par les Samaritains sur le mont Garizim, et je retrouvais exactement, dans les ruines d'El-Khan, le même plan qu'au Garizim. Je savais de plus que ce dernier temple avait été construit à l'imitation de celui de Jérusalem ; il était donc tout naturel que l'idée me vînt que des édifices disposés de la même manière et orientés de même, eussent eu la même destination. On verra un peu plus loin combien est frappante l'analogie des deux édifices religieux du Garizim et de Hazor. Je ne doute donc pas un seul instant que mes lecteurs ne partagent ma manière de voir, et que les ruines d'El-Khan ne soient pour eux celles d'un véritable temple et non d'un palais, qui eût, on en conviendra, été fort mal placé à la lisière d'une capitale comme Hazor.

Je me suis souvent demandé, depuis mon retour, si cette fois encore la tradition locale n'aurait pas raison, et si la ruine que j'ai retrouvée à Hazor ne serait pas celle d'un édifice destiné primitivement à héberger les caravanes étrangères, édifice qui, à travers près de trente siècles, aurait conservé son nom véritable. La situation d'El-Khan par rapport à la ville pourrait peut-être donner quelque vraisemblance à cette supposition, que corrobore d'ailleurs l'analogie que cet édifice présente avec le Kharbet-el-Yaoud, que j'ai décrit en parlant des ruines de Gomorrhe.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, des blocs semblables à ceux qui constituent la ruine d'El-Khan, jonchent le terrain à perte de vue vers le nord. A perte de vue aussi, et dans la même direction, s'étendent, à gauche du plateau, les collines couronnées de ruines qui dominent au septentrion le bassin marécageux connu sous le nom de Ardh-el-Houleh (terre du lac Houleh). J'ai dit aussi que lorsque je me suis trouvé à proximité des ruines placées sur les hauteurs, j'ai pu constater que les blocs qui les composaient avaient été équarris avec plus ou moins de soin, et présentaient certainement les traces non équivoques d'un travail humain. Ces deux amas immenses de décombres portent donc le cachet indubitable de deux âges différents. On me trouvera peut-être bien téméraire d'oser fixer à chacun son époque, et cependant je n'hésite pas un instant à le faire. Dans les ruines cyclopéennes, d'appareil vraiment effrayant, et parmi lesquelles j'ai retrouvé le *Khan*, je vois la Hazor détruite de fond en comble par Josué et par Barak. Dans les ruines qui couronnent le pâté de collines, je vois l'immense acropole de cette même Hazor, rebâtie par Salomon, prise par Teglat-Felazar et détruite par Nabuchodonosor.

Jamais l'appareil cyclopéen d'El-Khan n'a été employé par Salomon, ni par ses successeurs, ni par les rois d'Israël. Ce genre de construction est indubitablement antérieur à la fondation du royaume de Juda. Il est parfaitement analogue à celui que nous retrouvons dans certains édifices de Gomorrhe. C'est donc à bon droit, je pense, que j'ai pu énoncer les conclusions ci-dessus sur l'âge des ruines de Hazor.

Reste maintenant à formuler d'autres conclusions plus générales. Les villes du pays de Kénâan, à la venue des Israélites, étaient encore construites en véritable appareil cyclopéen. Quelques-unes d'entre elles étaient d'une étendue qui dépasse ce que l'imagination la plus active pourrait se figurer. Enfin certains édifices auxquels leur masse seule a pu assurer quelque durée, présentent dans leur plan une régularité et une simplicité sévères, qui ne laissent pas de constituer des ordonnances fort imposantes. La plupart de ces villes étaient construites sur des collines et closes de murailles assez larges pour servir d'assiette à des habitations particulières.

Quelles découvertes sont réservées au hardi voyageur qui ira planter sa tente sur les ruines de Hazor, et qui aura la persévérance de les explorer sur toute leur étendue ? Je ne saurais le dire, mais je me crois en droit d'affirmer que celui-là sera amplement payé de sa peine, et qu'il attachera infailliblement son nom à la résurrection, si je puis m'exprimer ainsi, de la plus étonnante des civilisations. Il n'est pas possible qu'un séjour quelque peu prolongé à proximité du village d'Es-Souk, ne permette pas d'amener les habitants de ce village à entreprendre quelques fouilles au milieu des ruines. Il est certain qu'avec de l'argent et quelques remèdes distribués par-ci par-là aux souffreteux, on obtient tout des Arabes ; et ce que je n'ai pu faire moi-même, à mon très-grand regret, je désire ardemment qu'un plus heureux le fasse. A coup sûr, je ne crains pas de le répéter, nous verrons surgir de la terre des mo-

Digitized by Google

numents tout au moins contemporains de Josué.

Revenons maintenant à nos recherches spéciales. Nous avons vu, à propos de l'armée du roi Yabin, que les Kenâanéens se servaient de chariots de guerre. Les versets 16 et 18 du chapitre XVII du *Livre de Josué* nous fournissent un renseignement positif sur la nature de ces chariots : ils étaient de fer, s'il faut en croire les Lexiques hébraïques, qui traduisent unanimement les mots *rekab berzil* par *chars de fer* (88). Malheureusement il ne me paraît pas démontré que le mot *berzil* soit bien légitimement le nom du fer comme métal. En arabe, le mot *borzoul*, le seul qui ait une ressemblance réelle avec le mot hébraïque en question, signifie *épais, gros*. Il se pourrait donc bien d'abord que les prétendus chariots de fer ne fussent que des chariots solides et massifs. D'un autre côté, l'arabe nous présente un mot *bertzil*, mot dont l'orthographe est très-douteuse d'ailleurs, mais qui, en tout cas, aurait le même sens que *berthil*. Or celui-ci signifie une grosse pierre ou un fer long, large et dur, à l'aide duquel on taille les masses de pierre. C'est encore un instrument de fer aigu, en forme de bec de grue, à l'aide duquel on fend les pierres. Je n'hésite donc pas à voir dans les prétendus chariots de fer des Kénâanéens, des chariots munis d'une armature en fer destinée à blesser les fantassins au milieu desquels ces chariots étaient lancés à toute vitesse. Tout le monde a entendu parler des chars de guerre armés de faux. Ce devait être quelque chose d'analogue que l'écrivain sacré désigne sous le nom de *rekab berzil*.

Il n'y a plus dans le *Livre de Josué* d'autre passage relatif aux arts des tribus Kénâanéennes, que celui qui concerne les ordres donnés à l'armée israélite, à propos du sac de Jéricho. Parmi les objets qui devaient constituer le butin des vainqueurs, certaines espèces furent mises en interdit, c'est-à-dire furent vouées à l'avance au culte de Jéhovah. Voici ce que nous lisons à ce propos, d'après la version de Cahen : *Tout argent et or, les vases d'airain et de fer*, (tout) *sera saint à l'Eternel ; que cela vienne dans le trésor de l'Eternel* (VI, 19). Je crois devoir faire quelques réserves sur l'exactitude de cette traduction. Ainsi d'abord les Septante ont, au lieu de vases d'airain et de fer, traduit : tout airain (καὶ πᾶς χαλκός). En hébreu, *koul* veut dire *tout*, et *koulî*, *ustensile, vase, meuble*. C'est donc le premier de ces deux mots que les Septante ont trouvé dans le texte à leur disposition ; et ils ont été tout naturellement conduits à lire ainsi, parce que le mot *koul*, *tout*, précède les mots argent et or, comme *kouli* précède les mots cuivre et fer. Toutefois je pense que le véritable sens est : tout l'or et l'argent, tout instrument de cuivre et de fer. Cette dernière idée est encore rendue par le mot *berzil*, qui désigne certainement un instrument, ou mieux une arme de fer.

Quoi qu'il en soit, ce passage suffit parfaitement pour établir que les arts métallurgiques étaient fort avancés dans le pays. La prescription sévère de Josué ne fut pas observée rigoureusement, et un Israélite nommé Aakan, fils de Kerimy, fils de Zabedy, fils de Zarah, eut la mauvaise pensée de cacher certains objets qu'il voulait soustraire à l'interdit (VII, 1). Cette transgression d'un ordre si positif, valut immédiatement une défaite aux Israélites. Alors Josué, s'étant prosterné devant l'Eternel, reçut l'ordre d'assembler toutes les tribus, parmi lesquelles l'Eternel atteindrait celle à laquelle appartenait le coupable. Par quel moyen ? le texte ne le dit pas ; mais il est probable qu'il s'agit d'une sorte de tirage au sort, dirigé par Jéhovah lui-même. La tribu de Juda fut désignée. Un nouveau tirage eut lieu entre les familles de cette tribu. La famille de Zarah fut atteinte, et, dans celle-ci, la famille de Zabedy fut désignée par le sort ; enfin, dans la famille de Zabedy, le coupable Aakan fut atteint. Aussitôt Josué le pressa de confesser son crime, et Aakan avoua : *J'ai vu*, dit-il, *dans le butin un beau manteau de schinâar* (*babylonien*, dit le texte chaldéen), *valant deux cents sicles d'argent, un lingot d'or du poids de cinquante sicles : j'en ai eu envie et je les ai pris ; ils sont enfouis dans la terre, au milieu de ma tente, et l'argent est dessous.* Des envoyés allèrent déterrer le tout. Ensuite Aakan, avec ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, son menu bétail, sa tente et tout ce qui lui appartenait, fut conduit par l'assemblée d'Israël dans la vallée d'Aakour, où tout fut lapidé, puis brûlé ; puis un grand monceau de pierres fut accumulé par les assistants sur le lieu du supplice. Ce fut cet événement tragique qui valut à la vallée en question son nom de vallée d'Aakour, qui signifie : *vallée de celui qui cause la calamité* (VII, 13-26).

Concluons de ces faits que les métaux précieux, en lingots ou mesurés au poids, constituaient parmi les Kénâanéens un moyen d'échange, une sorte de monnaie. De là, sans aucun doute, est venu le nom de sicle donné aux monnaies juives, ce nom signifiant littéralement une unité de poids. Nous voyons de plus que les étoffes de schinâar, c'est-à-dire les étoffes fabriquées à Babylone, par les Assyriens, étaient en usage et fort estimées.

Voyons actuellement ce qui concerne les arts parmi les Juifs eux-mêmes :

Il est question au chapitre V, versets 2 et 3, de couteaux de pierre avec lesquels fut opérée la circoncision de tous les Israélites, après le passage du Jourdain, au camp de Djeldjel. Ces couteaux devaient être analogues aux lames celtiques de silex qui ont été trouvées fréquemment sur le territoire de la

(88) Il est encore question de ces prétendus chars de fer des Kénâanéens dans le *Livre des Juges*, I, 19, et IV, 3.

Digitized by Google

France, et mieux encore, très-probablement, aux lames d'obsidiane que mon ami, M. Victor Place, consul de France à Mossoul, a recueillies tout récemment dans les fouilles si habilement dirigées par lui, sur l'emplacement de Ninive, à Khorsabad. Ces lames de pierre sont très-tranchantes, et, puisqu'elles étaient en usage chez les Assyriens, il n'y a rien d'étonnant à ce que les Israélites se soient servis d'instruments du même genre.

Le récit de la prise de Jéricho mentionne les trompes dont les *cohenim* devaient se servir, en faisant le tour des murailles de la place investie. C'étaient de véritables cornes de béliers qui, transformées en instruments à vent, portaient indifféremment le nom de *soufar* (du radical *sofar*, briller, plaire, être beau) et celui de *korn hioubel*, c'est-à-dire tout simplement, corne à son continu. Ces instruments de musique étaient donc tout à fait sauvages, et leur son devait ressembler à celui des cornets dont se servent les pâtres pour rassembler leurs troupeaux, ou de ces trompes de terre cuite dont les enfants du peuple de Paris tirent un son fort désagréable, pendant les folles journées du carnaval. Nous allons voir que l'emploi du *soufar* n'est pas le seul indice de la barbarie des Israélites, au temps de leur venue dans le pays de Kénâan. De quelle nature effectivement sont les monuments commémoratifs qu'ils sont en état de concevoir et d'élever? Des pierres brutes fichées, amoncelées ou juxtaposées, comme celles qui constituent les monuments celtiques répandus dans certaines provinces de France, et notamment en Bretagne. Cherchons quels sont les monuments de ce genre dont il est question dans le *Livre de Josué*.

Lorsque les Israélites durent franchir le Jourdain, c'est-à-dire passer de la terre moabitique sur la terre opposée, les eaux du fleuve s'arrêtèrent fort loin en amont, près de Sartan, et celles qui descendaient vers la plaine, vers la mer Salée, furent complétement divisées, et le peuple traversa en face de Jéricho (III, 16 et 17). Les *cohenim*, porteurs de l'arche d'alliance, s'arrêtèrent au milieu du lit de la rivière et y restèrent sur un sol ferme, tandis que toute la nation passait à pied sec. Quand il ne resta plus personne sur la rive moabitique, Dieu ordonna à Josué de prendre un homme par tribu et de leur dire d'enlever chacun une pierre du lit du Jourdain, au point même où les *cohenim*, porteurs de l'arche d'alliance avaient stationné. Ces pierres devaient être déposées au lieu prochain de campement. Cet ordre une fois exécuté, Josué fit dresser douze autres pierres dans le lit du Jourdain, au point même où les douze premières avaient été ramassées, et elles furent destinées à servir de monument commémoratif de ce passage miraculeux. « Elles y sont restées jusqu'à ce jour, » ajoute le texte sacré (IV, 9).

Quand l'arche d'aillance fut sortie du fond de la rivière, les eaux refluèrent de part et d'autre; elles reprirent leur niveau et leur cours accoutumé. On était alors à la saison de la moisson (mois de *nissan*), et à cette époque le Jourdain coule à pleins bords (III, 15). Les Israélites allèrent établir leur camp à Djeldjel, et les douze pierres enlevées du fond de la rivière furent dressées en ce point (IV, 20). Comment le furent-elles? le texte sacré ne précise rien. Si nous remarquons cependant que chacune de ces pierres avait pu être emportée sur l'épaule par un seul homme (IV, 5), il est naturel de croire qu'elles étaient de faible dimension et qu'elles furent dressées en tas, à la méthode arabe. Plantées isolément en terre, elles eussent promptement disparu sous les détritus végétaux ou pour toute autre raison naturelle; et nous savons qu'elles furent très-longtemps connues des Hébreux, puisque l'écrivain sacré ajoute que Josué dit aux enfants d'Israël (21, 22): *Quand vos descendants demanderont un jour à leurs pères ce que signifient ces pierres-là, vous ferez savoir à vos enfants qu'Israël a passé le Jourdain à pied sec, et que ces pierres tirées du fond de la rivière ont été posées là, en témoignage de ce miracle insigne.* Voilà donc déjà deux monuments commémoratifs parfaitement analogues à ceux que l'on voit très-fréquemment dans le pays des Arabes. A chaque instant on rencontre des monceaux de pierres de toutes dimensions, qui ne se sont évidemment pas accumulées toutes seules dans le désert, et chaque Arabe qui passe ajoute pieusement la sienne au tas déjà formé, sans trop même se rendre compte de ce qu'il fait en agissant ainsi. Son père le faisait avant lui, et il le fait comme son père, sans plus s'inquiéter de la nature de l'exemple qu'il suit.

Ces monceaux de pierres sont quelquefois reunis en un certain point déterminé et en nombre considérable; ce sont alors des tombes élevées sur les restes de quelques Arabes qui ont péri dans un combat entre tribus voisines. J'ai plusieurs fois rencontré de ces cimetières primitifs dans le désert de Juda, c'est-à-dire sur les hauteurs qui dominent à l'occident le bassin de la mer Morte.

Constatons maintenant que les Hébreux avaient la même habitude, et que des monceaux de pierres étaient souvent établis par eux sur les points où étaient enterrés certains personnages.

Nous avons raconté un peu plus haut la fin tragique d'Aakan, qui s'était approprié un manteau de Shinâar et un lingot d'or, soustraits du butin voué à l'Eternel, lors du pillage de Jéricho. Nous avons vu que ce malheureux, avec toute sa famille et avec tous ses bestiaux, fut lapidé, puis brûlé dans la vallée d'Aakour. Le texte sacré ajoute: *On plaça sur lui un grand monceau de pierres (qui a subsisté) jusqu'à ce jour* (VII, 26). Il est bien évident que cet amas est le type des amas funéraires dont je parlais tout à l'heure.

Voici un autre exemple de cette coutume: Lorsque les Israélites se furent emparés d'Aï (VIII, 28), Josué brûla Aï, et en fit un monceau, ruine éternelle jusqu'à ce jour. — 29. *Il fit pendre à une potence le roi d'Aï, jusqu'au soir; et lorsque le soleil se coucha, Josué or-*

Digitized by Google

donna qu'on descendît son cadavre de la potence, et on le jeta à l'entrée de la porte de la ville; on mit sur lui un grand monceau de pierres jusqu'à ce jour.

Je n'ai pu malheureusement chercher l'emplacement d'Aï; mais je ne doute pas qu'un jour de recherches ne soit plus que suffisant pour retrouver ces ruines vénérables, lorsqu'un voyageur, sachant l'arabe et partant de Beitin, l'antique Beit-El, se dirigera vers l'orient, en cherchant à reconnaître sur le terrain des points qui sont clairement désignés dans la Bible à propos de la prise d'Aï et de Beit-El.

Au dernier chapitre du *Livre de Josué* (XXIV, 26 et 27), nous lisons que ce conquérant, au moment de mourir, assembla les Israélites à Sichem, et qu'après leur avoir rappelé tous les bienfaits de Jéhovah, qui les avait tirés de la servitude d'Egypte, il leur fit jurer de rester fidèles à son culte. En commémoration de cet engagement solennel, il prit une grande pierre *et la dressa là, sous le chêne qui est près du sanctuaire de l'Eternel.* Puis Josué dit au peuple : *Voici cette pierre qui nous servira de témoignage, car elle a entendu toutes les paroles que l'Eternel a prononcées avec nous; qu'elle soit un témoignage contre vous, pour que vous ne reniiez pas votre Dieu.*

Une pierre de ce genre ressemble beaucoup, on en conviendra, aux menhir celtiques, c'est-à-dire à ces pierres fichées qui se rencontrent si fréquemment en France et qui, par exemple, existent encore par milliers dans les landes de Karnac.

Nous venons de mentionner tout à l'heure le sanctuaire de l'Eternel; c'est de lui maintenant que nous allons nous occuper.

Nous avons vu, en analysant le *Deutéronome*, que, d'après l'injonction de l'Eternel, les Israélites, devenus maîtres du pays, devaient bâtir un autel de pierres brutes sur le mont Ebal (*Deut.* XXVII, 5). Un peu plus loin nous lisons : 11. *Moïse commanda au peuple en ce jour, savoir :* — 12. *Ceux-ci se tiendront tournés vers la montagne de Garizim pour bénir le peuple, quand vous aurez passé le Jourdain : Siméon, Lévi, Juda, Issakhar, Joseph et Benjamin.* — 14. *Et ceux-là se tiendront pour la malédiction, tournés vers la montagne d'Ebal : Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephthali.* Viennent ensuite les douze malédictions que devaient prononcer les Lévites, et auxquelles le peuple répondrait : *Amen.* Les bénédictions ne sont pas contenues dans le texte sacré.

Le *Livre de Josué* raconte ainsi comment fut exécuté cet ordre de Dieu, après le passage du Jourdain (VIII, 30) : *Alors Josué construisit un autel à l'Eternel, Dieu d'Israël, sur la montagne d'Ebal.* — 33. *Et tout Israël avec ses anciens, ses inspecteurs, ses juges, était placé de chaque côté de l'arche, en face des cohenim, des Lévites porteurs de l'arche d'alliance de l'Eternel, l'étranger comme l'indigène; la moitié en face de la montagne de Garizim, et la moitié en face de la montagne d'Ebal, comme Moïse, serviteur de l'Eternel, avait autrefois ordonné de bénir le peuple d'Israël.*

Les talmudistes, aussi bien que Josephe, ont conclu de la teneur de ce passage, que six des tribus d'Israël s'étaient postées sur le sommet du Garizim, et les six autres sur le sommet de l'Ebal, pour répondre *amen* aux bénédictions et aux malédictions prononcées au fond de la vallée de Sichem. Cette explication est entièrement inadmissible pour quiconque a vu les lieux dont il s'agit. En effet, du sommet des deux montagnes en question, il est matériellement impossible de voir ce qui se passe au fond de la vallée, et encore bien plus d'entendre ce qui s'y dit, les paroles fussent-elles criées à tue-tête. Nous devons donc tout d'abord mettre de côté l'explication talmudique et admettre que les deux groupes de six tribus se tenaient au fond de la vallée de Sichem, l'un tourné vers le mont Garizim, sur lequel étaient dirigées les bénédictions, et l'autre vers le mont Ebal, sur lequel étaient dirigées les malédictions du Seigneur.

Mais ce n'est pas tout encore. Ce premier point éclairci, il nous resterait à fixer définitivement le lieu où dut être placé l'autel que Josué construisit à l'Eternel. Voici à ce sujet un très-curieux passage que j'extrais du mémoire d'un savant Israélite, sur les Samaritains, inséré à la fin du tome V de la Bible de Cahen :

« ... Dans les mêmes confins, à une petite distance de la ville, s'élèvent les deux célèbres montagnes de bénédictions et de malédictions, de Garizim et d'Ebal. Les bénédictions furent prononcées sur la première, et les malédictions sur la seconde; événement contemporain de Josué. Mais on lit dans le texte des Juifs : *Vous élèverez ces pierres-ci que je vous ordonne aujourd'hui, sur le mont Ebal.* (*Deut.* XXVII, 4). Dans le texte des Samaritains on lit les mêmes paroles, mais au lieu d'Ebal on trouve Garizim, et c'est sur cette montagne que les Samaritains ont élevé un autel, ont adoré et continuent d'adorer Jéhovah. Juifs et Samaritains s'accusent réciproquement. Comment aujourd'hui connaître la vérité ? Toutefois nous pensons, avec Kennicott, que les probabilités sont en faveur des Samaritains. Il y a peu d'apparence qu'on ait choisi de préférence une montagne stérile et maudite, pour y bâtir un autel. Il est vrai que les commentateurs juifs disent qu'on a voulu dédommager Ebal de ses malédictions, en y élevant un autel. Mais cette prétendue compensation n'est qu'un trait d'esprit et n'explique rien. D'ailleurs les partisans de Jérusalem avaient un grand intérêt à falsifier, et ceux de Sichem n'en avaient aucun, et en matière de falsification, cet argument est d'un grand poids. »

Quelque vraisemblable que soit l'opinion qui placerait l'autel de Josué sur le sommet du Garizim, il ne m'appartient pas de me prononcer sur ce point d'une manière formelle; l'Eglise seule a ce droit.

Je n'ai pas visité le sommet du mont Ebal; mais j'ai étudié avec soin celui du mont Gari-

Digitized by Google

zim ; et contre la muraille d'enceinte du temple construit à l'époque d'Alexandre le Grand, j'ai reconnu une plate-forme nommée *El-harakah* (le lieu del'holocauste), ou *El-Aacher-Belathat* (les dix grosses pierres). Dix blocs irréguliers, et qui ne sont que de véritables masses de roc non taillées, constituent cette plate-forme, sur laquelle les Samaritains continuent de brûler les victimes immolées à une centaine de pas plus loin, lors de leurs solennités annuelles. Si l'on pouvait admettre, sans plus ample examen de l'autorité ecclésiastique, que le texte sacré a été altéré en ce qui concerne l'autel construit par Josué, je n'hésiterais pas un seul instant à voir cet autel dans les *Aacher-Belathat*. Douze pierres que le ciseau n'avait pas profanées, devaient former primitivement cet autel des holocaustes, et il n'y en a que dix aujourd'hui. Mais ce fait trouve une explication toute naturelle dans l'histoire du schisme des dix tribus. Après la séparation de celles-ci des tribus de Juda et de Benjamin, qui constituèrent à elles seules le royaume de Juda, après la mort de Salomon, il est fort possible que les deux blocs qui représentaient ces deux tribus aient été arrachés par les tribus dissidentes.

Quoi qu'il en soit, la *harakah* du mont Garizim répond à merveille à la description que la Bible fait de l'autel bâti par Josué ; et s'il n'est pas le même, il peut, à tout le moins, donner de celui-là une idée fort exacte. Quant à la date de la construction de cette plate-forme sacrée, le guide samaritain qui me dirigeait dans mes recherches, me dit qu'elle était un ouvrage du temps de Salomon, et un Arabe musulman qui m'accompagnait dans cette course, m'affirma précisément la même chose. Jéroboam, le premier roi des dix tribus, vivait en même temps que Salomon ; cette assertion de mes deux guides est donc très-exacte, ainsi que la tradition qu'elle constate, si cet autel des holocaustes a été réellement construit par l'ordre de Jéroboam. Je ne puis néanmoins me dispenser d'avouer que je considère ce travail tout à fait barbare comme bien antérieur au règne de Salomon, règne pendant lequel l'art de la construction avait atteint le plus haut dégré de perfection, ainsi que nous le verrons plus loin.

Avis donc aux voyageurs qui étudieront après moi le site de l'antique Sichem. Je leur recommande de la manière la plus pressante de visiter avec soin les sommets du mont Ebal et d'y rechercher l'autel de Josué. Si cet autel a été réellement bâti sur le sommet maudit, il n'a certainement pas été dérangé de sa place primitive, et il sera très-facile à retrouver.

On voit que la Terre-Sainte est un champ inépuisable de recherches, et que, nonobstant tous les soins que l'on apporte à l'explorer, on est toujours condamné à laisser après soi une foule de découvertes de la plus haute importance à faire. Espérons que celle que je viens de signaler ne l'aura pas été en pure perte, et que bientôt quelque hardi voyageur aura éclairci le fait de l'existence, sur le mont Ebal, de l'un des sanctuaires les plus illustres de l'antiquité biblique.

(Suite de l'art Judaïque, *Voy.* JUGES.)

JOURDAIN. — Entre les ruines antiques de Hasor et de Banias, on traverse l'Ouad-Hasbayah, ravin escarpé et volcanique, mais dont le fond et les flancs, partout où se trouve un peu de terre végétale, offrent une incroyable splendeur de végétation. Ce ravin, c'est le lit d'une belle et large rivière, le Nahr-Hasbayah, que l'on traverse sur un beau pont de trois arches en ogive nommé Djesr-el-Rhadjar.

M. de Bertou, qui a suivi ce cours d'eau depuis sa source, fait observer qu'il est bien plus considérable que ceux qui ont leur origine au Tell-el-Qadhi et à Banias, et auxquels on donne le nom vénéré de Jourdain ; que par suite, le Nahr-Hasbayah a des droits réels à ce nom, et qu'il ne serait que juste de le lui restituer. Physiquement parlant, M. de Bertou a parfaitement raison ; mais historiquement parlant, sa requête doit être absolument repoussée. De tout temps, le nom de Jourdain a été appliqué aux deux ruisseaux qui se réunissent au Tell-el-Qadhi, et dont le plus considérable sort de la grotte de Banias. Nous n'avons en aucune façon le droit de modifier une nomenclature fixée depuis des milliers d'années, et de dire à cinquante générations, et entre autres aux premiers habitants du pays : — Vous avez eu tort de donner tel nom à tel cours d'eau plutôt qu'à tel autre. A votre place, nous eussions choisi autrement ; nous allons donc changer ce que vous avez fait, et réparer votre bévue. — Je le répète, M. de Bertou a certainement raison, quant au fait matériel d'appréciation d'importance ; mais dès qu'il s'agit de changer les dénominations antiques des affluents du Jourdain, et du Jourdain lui-même, son droit s'évanouit complétement.

En s'approchant de Banias ou Tell-el-Qadhi est une source très-abondante qui sort d'un centre couvert de beaux chênes et qui est une des sources du Jourdain. L'autre source qui est bien plus considérable est à Banias et à 4160 mètres de celle-ci.

Voilà donc trois grandes sources du Jourdain, le Nahr-Hasbayah qui monte très-haut dans le Liban au nord. La grande source que je viens de mentionner est celle de la grotte de Pan à Banias qui est la source proprement dite du Jourdain. Il faut remarquer cependant qu'un cours d'eau dans les hauteurs du grand Hermon fournit ou directement ou par des souterrains les eaux du lac Phiala, lesquelles par des souterrains peuvent venir correspondre à la source immense de Banias. C'était du moins l'opinion des anciens.

Voyons maintenant ce que Josèphe nous apprend des sources du Jourdain. Nous lisons à propos de l'expédition d'Abraham à la poursuite des rois qui avaient attaqué la Pentapole, qu'il les atteignit à Danos, qui était le nom de l'autre source du Jourdain, περὶ Δάνον (οὗτος

Digitized by Google

γὰρ ἡ ἑτέρα τοῦ Ἰορδάνου προσαγορεύεται πηγή. (*Ant. Jud.*, I, x, 1). Nous lisons encore dans la *Guerre des Juifs* (IV, I, 1), que le lac Samachonite étend ses marais jusqu'au lieu nommé Daphné (μέχρι Δάφνης χωρίου), lieu fertile et délicieux, où sont des sources qui, grossissant le petit Jourdain au-dessous du temple de la Vache d'or, le poussent dans le grand Jourdain (καὶ πηγὰς ἔχοντος, αἱ τρέφουσαι τὸν μικρὸν καλούμενον Ἰορδάνην ὑπὸ τὸν τῆς χρυσῆς Βοὸς ναὸν, προσπέμπουσι τῷ μεγάλῳ).

Pour Josèphe, « la véritable source du Jourdain était au lac Phiala, situé dans la Trachonitide, c'est-à-dire à cent vingt stades de Césarée (Banias), à droite et non loin de la route. Ce Panéion n'était que la source apparente de ce fleuve ; mais le Jourdain venait seulement y déboucher, en partant du lac Phiala, et en s'y rendant par un canal souterrain. Ce Panéion, duquel on croyait, dans l'ancien temps, que le Jourdain sortait, avait vu sa beauté naturelle relevée encore par la munificence royale, et Agrippa avait employé de grandes richesses à l'embellir. C'est à partir de cet antre que commence le cours manifeste du Jourdain. » Tous les détails que je viens de rappeler sont la fidèle reproduction de ceux que donne Josèphe. (*Bell. Jud.*, III, x, 7.)

Josèphe nous apprend encore (*ibid.*, I, xxi, 3) qu'Hérode « fit bâtir un temple de marbre blanc, dédié à Auguste, auprès des sources du Jourdain. Cet endroit se nomme Panéion. Là, une montagne élève son sommet à une hauteur immense, et, au pied, s'ouvre une caverne obscure, dans laquelle existe un gouffre abrupt, plein d'eau, et d'une profondeur inconnue, car aucune sonde n'en peut atteindre le fond. Des grottes placées à l'extérieur et au pied même de la montagne, jaillissent des sources abondantes, et c'est de là que sort le Jourdain, ainsi que le croient beaucoup de personnes (89). »

Il est encore question de la source du Jourdain dans Josèphe. (*Ant. Jud.*, V, I, 22.) C'est dans le passage où il parle de la distribution des lots de terres conquises attribués aux tribus. — « Nephtali, dit-il, eut jusqu'au mont Liban, et jusqu'aux sources du Jourdain, qui sortent du pied même de cette montagne. »

Paneas, la Banias moderne, était le nom de la ville située auprès des sources du Jourdain, que Philippe agrandit et embellit, en lui donnant le nom de Césarée. Paneas devint ainsi la *Cæsarea Philippi*. (*Ant. Jud.*, XVIII, II, et *Bell. Jud.*, II, IX, 1.) Plus tard, le roi Agrippa le Jeune ayant considérablement augmenté l'importance de Césarée de Philippe, lui donna le nom de Néronias.

On a souvent avancé que le nom de Jourdain était formé des noms *Yor* et *Dan*, de ses deux sources principales. Josèphe lui-même laisse deviner qu'il partageait cette opinion, puisqu'il donne le nom Danos à celle de ces deux sources qui engendre le petit Jourdain. Ne serait-il pas plus naturel de chercher dans ce nom les mots יאר דן (Rivière de Dan) ? Je suis bien tenté de le croire, bien que ce ne soit pas l'avis de Reland. Ce qui est certain, c'est que les Arabes prononcent le nom de ce fleuve Ordan, ce qui est bien voisin de Iordan.

Résumons maintenant ce que nous apprend Josèphe. La principale source du Jourdain sort du Paneïon, c'est-à-dire de la grotte de Banias. Une seconde source de ce fleuve se nommait Danos. Des sources viennent grossir le petit Jourdain au lieu nommé Daphné, au-dessous du temple de la Vache d'or, et se jettent avec lui dans le grand Jourdain. Pour Josèphe, le grand Jourdain vient du Paneïon, et le petit vient des sources de Daphné. Mais il y a évidemment ici une erreur de copiste à corriger dans le texte ; au lieu de Δάφνης, c'est Δάνης qu'il faut lire, et il s'agit indubitablement de Dan ; en effet, la présence d'un lieu nommé le temple de la Vache d'or, n'indique-t-elle pas jusqu'à l'évidence l'emplacement de Dan, où Jéroboam établit un temple dans lequel fut installé un de ses deux veaux d'or ? Daphné est donc un lieu à biffer du catalogue des villes de cette partie de la Syrie.

Les diverses eaux découlant du Jourdain vont former le lac el-Houleh d'où elles sortent par un seul lit afin de se rendre à la mer de Tibériade. Le fleuve est très-beau et ses eaux sont très-limpides à la sortie de cette mer. De là il suit son cours, quelquefois assez rapide pour représenter des chutes, et va se perdre dans le lac Asphaltite ou mer Morte.

JUCADAM, Yokdaam. — Ville de Juda, dans les montagnes. (*Josué*, xv, 56.)

JUD, Yaheh. — Ville de Dan. (*Josué*, xix, 4-5.)

JUDA. — La tribu de Juda, l'une des plus importantes d'Israël, avait pour limites, au midi, la tribu de Siméon, au levant, la mer Morte, au couchant, le pays des Philistins, et au nord, la tribu de Benjamin et celle de Dan. Son territoire était considérable ; mais il était montagneux et la partie orientale qui avoisine la mer Morte a dû former constamment un désert, excepté dans les parties basses sillonnées par des torrents, ou donnant naissance à quelques légers cours d'eau qui vont se perdre dans la mer Morte.

JUDÉE. — La première fois qu'il est fait mention du pays des douze tribus sous le nom de Judée, c'est dans le *Ier Livre de Samuel*. (xxiii, 3.) Ce nom de Judée se trouve ensuite dans le *IIe Livre des Chroniques* (xxvi, 23), et peut-être encore seulement dans une note marginale qui aura ensuite pris sa place dans le texte : *Jérusalem, qui est en Judée*. — Ce nom devient plus fréquent dans Esdras et il se rencontre ensuite à chaque page du *Livre des Machabées* et des *Evangiles*.

On ne peut pas douter que ce ne soit de la prépondérance de la tribu de Juda sur toutes les autres, particulièrement depuis le règne de David, issu de cette tribu, que le nom de Judée fut donné à tout le pays.

J'ai donné, à l'article Chronologie, un travail sur la série des rois de la Judée, et

(89) Ces détails sont à peu près identiquement reproduits dans les *Antiquités Judaïques* (XV, x, 3).

Digitized by Google

dans mon article MONNAIES HÉBRAÏQUES, j'ai parcouru en quelque sorte, à l'aide de la numismatique, l'histoire générale de cette région célèbre. (*Voy.* ces articles.)

Cette tribu a toujours joué le premier rôle dans l'histoire de la nation juive. Ce fut à Juda que fut adressée la célèbre prophétie de Jacob à son lit de mort : *Le sceptre ne sortira pas de Juda, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.* (*Gen.* XLIX, 10.)

La tribu de Juda eut la gloire avec Benjamin d'être fidèle au culte établi par Moïse pendant que les dix autres tribus, entraînées par Jéroboam, se jetèrent dans l'idolâtrie. Aussi le royaume de Juda eut-il une plus longue durée et une destinée plus glorieuse que celui d'Israël, et ce fut dans cette partie de la Judée que se concentra la force du patriotisme hébraïque, lorsque les vaillants Machabées parvinrent à émanciper leur pays du joug des rois de Syrie.

JUGES.

Art hébraïque sous les juges.

Autel de Baal. — L'*aserah*. — Micha. — Les fils de Dan. — L'*éphod* et les *téraphim*. — Les arts des Madianites. — Le butin de Gédéon. — Les tours carrées. — Samson. — Les portes et le temple de Gaza.

Nous allons encore suivre la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, et opérer le dépouillement du *Livre des Juges*, en groupant d'abord les faits qui concernent les arts chez les peuplades aborigènes de la terre de Kénâan, puis ceux qui jettent quelque lumière sur les arts judaïques proprement dits.

Nous trouvons mentionné un autel de Baal, sur lequel était placée une idole, à propos de l'histoire de Gédéon (VI). Gédéon était le plus jeune fils de Joas, membre de la tribu de Manassé, et habitait à Efrah. Jéhovah ayant jeté les yeux sur lui pour délivrer Israël du joug madianite, lui envoya un ange afin de lui annoncer la mission de salut dont il était chargé. Sans aucun doute la suprématie des Madianites avait grandement répandu l'idolâtrie parmi les enfants d'Israël, puisque nous voyons que Joas, le père du libérateur choisi par Dieu, avait élevé lui-même un autel et une idole à Baal. (VI, 25.) D'abord il n'y a pas possibilité de se méprendre sur le sens du mot que je rends par autel, puisque ce mot *mezbah* est formé du radical *zebah*, qui signifie *immoler, sacrifier;* ensuite le mot *ascrah* se trouve ainsi employé au pluriel, *Aserouth*, dans le verset ci-après (III, 7.) : « Les enfants d'Israël firent le mal aux yeux de l'Eternel, oublièrent l'Eternel leur Dieu et servirent les *Bâalim* et les *Aserouth* (1). » Les commentateurs, d'accord en cela avec le texte syriaque et la Vulgate, ne voient dans les *Aserouth* qu'une variante du mot pluriel *Astarouth*, dénomination commune des divinités féminines des Syriens aborigènes, comme le pluriel *Bâalim* est la dénomination générique des divinités masculines des mêmes races païennes. Cette identification paraît tout à fait admissible, et pour mon compte je l'adopte pleinement. Quoi qu'il en soit, nous allons trouver dans le passage qui nous occupe un renseignement précieux sur la nature de cette *aserah* de Joas.

L'Eternel enjoignit à Gédéon de prendre deux bœufs, l'un jeune et l'autre de sept ans, dans les troupeaux de son père, de démolir l'autel de Bâal, qui appartenait aussi à son père, et de mettre en morceaux l'*aserah* qui était placée au dessus de l'autel (VI, 25). Il lui ordonna en outre de construire un autel à l'Eternel sur le sommet de ce lieu fort, sur l'endroit mis en ordre (préparé? uni?), de prendre le second bœuf et d'en faire un holocauste avec le bois de l'*aserah*, mis en morceaux (VI, 26).

Dans ce dernier verset deux points méritent d'être notés en passant. Le mot *mâarakah*, dont se sert l'écrivain sacré pour désigner plus particulièrement l'endroit où doit être établi l'autel de l'Eternel, signifie à la lettre *un endroit mis en ordre*, de *aâraka*, mettre en ordre, disposer régulièrement. Est-ce là le sens qu'il faut attribuer au substantif dérivé de ce radical? Je le suppose, sans que je veuille me permettre de l'affirmer. Je me contenterai de faire remarquer que ce mot, qui semble consacré, a une singulière analogie avec le nom *harakah* de l'autel de dix blocs de rocher établi sur le sommet du Garizim.

La seconde remarque que nous suggère le texte du verset en question, c'est que l'*aserah* était en bois; c'était donc une statue de bois, analogue à la multitude des figures égyptiennes taillées dans du bois de sycomore et qui sont arrivées intactes jusqu'à nous. J'ai dit que les traducteurs avaient parfois vu dans l'*aserah* un bosquet sacré; je ne doute pas que le passage que je viens de reproduire, et dans lequel il est dit d'alimenter le feu de l'holocauste avec le bois de l'*aserah* mise en pièces, n'ait donné lieu à cette interprétation, que je ne puis admettre. D'ailleurs l'expression dont se sert l'écrivain sacré, en disant : l'autel de Bâal et l'*aserah* qui est placée *dessus*, ne peut en aucune façon s'entendre d'un bosquet sacré, qui pouvait bien être planté autour de l'autel, mais non dessus. Il ne me paraît donc pas possible de se méprendre sur le sens qu'il faut définitivement attribuer au mot *aserah :* c'était une figure de divinité féminine, le plus souvent sculptée en bois.

Nous avons vu dans le verset 25, cité tout à l'heure, que l'autel de Bâal, détruit par Gédéon, appartenait à son père; il est certain, d'après la teneur des versets qui suivent, que les autels de ce genre, tout en appartenant à ceux qui les avaient construits, n'en servaient pas moins au culte de tous ceux qui demeuraient dans le voisinage, et

(90) Ce verset, par parenthèse, rend parfaitement compte des pratiques d'idolâtrie qui s'étaient infiltrées dans la famille de Gédéon lui-même.

Digitized by Google

qui n'avaient probablement pas le moyen d'établir et d'entretenir un sanctuaire à leurs frais. En effet, *Lorsque les gens de la ville se levèrent le matin*, dit le texte (VI, 28), *voilà que l'autel de Bâal était démoli, que l'aserah placée au-dessus était mise en pièces, et que le second bœuf avait été sacrifié sur l'autel (nouvellement) construit.* — 29. *Bientôt la multitude sut que Gédéon, fils de Joas, était le coupable.* — 30. *Les gens de la ville dirent à Joas : Livre ton fils et qu'il meure, car il a démoli l'autel de Bâal, et il a mis en pièces l'aserah qui était dessus.* Concluons de ce passage que les réclamants avaient des droits sur cet autel, bien qu'il appartînt à Joas, qui l'avait bâti. Nous allons voir un autre exemple tout aussi concluant de ce fait d'un culte fondé par un particulier, et qui devient le culte des habitants du pays.

C'est le chapitre XVII qui va nous fournir ce nouvel exemple. Nous y lisons qu'un certain *Mi-Ke-Iahoua* (ce nom signifie littéralement : *qui est comme Jéhovah?* et les traducteurs en ont fait *Micha*), habitant la montagne d'Ephraïm, vint dire à sa mère : *Les onze cents pièces d'argent qui t'ont été dérobées, et à cause desquelles tu as fait des imprécations, c'est moi qui les ai ; je te les ai prises et je te les rends. Béni soit mon fils par l'Eternel*, répond la mère à cette étrange confidence, et elle ajoute : — *J'avais consacré tout cet argent à l'Eternel pour mon fils, et j'en voulais faire faire une image sculptée et fondue ; maintenant je te les laisse* (1-3). Toutefois la mère de Micha garda deux cents pièces, qu'elle remit à un fondeur qui en fit une figure coulée, qui fut placée dans la maison de Micha. C'est le mot *souraf* qui désigne l'artiste en question ; et, comme le radical *sarafa*, d'où il dérive, signifie à la lettre : *liquéfier à l'aide du feu*, il est bien clair qu'il s'agit d'un orfévre-fondeur.

Le texte ajoute : *Micha avait chez lui une maison de dieux* (Beit-Elahim); *il fit un* éphod *et des* téraphim, *et il initia un de ses fils, qui lui servit de* (cohen), c'est-à-dire, *de prêtre* (5). Quelque temps après, un jeune Lévite de Beit-Lehm quitta cette ville pour aller chercher fortune. Il arriva dans la demeure de Micha, qui le décida à rester avec lui et à se faire le ministre de son sanctuaire, moyennant son entretien et un salaire de dix pièces d'argent et d'un habillement complet par année. Micha se dit alors : *Maintenant je sais que l'Eternel me fera du bien, puisque j'ai un Lévite pour* cohen (7-13).

A la même époque, les fils de Dan, peu satisfaits de la part qui leur était échue dans le partage de la terre promise, envoyèrent des espions à la recherche d'une contrée qu'ils pussent s'approprier de vive force. Ces espions se mirent en route et passèrent par le pays de Micha, qui leur donna l'hospitalité. Ils connaissaient le jeune Lévite de Beit-Lehm, qui leur raconta ce que leur hôte avait fait pour lui. *Consulte ton Dieu*, lui dirent-ils alors, *pour savoir si notre expédition sera heureuse*. La réponse du *cohen* fut : *Allez en paix, le voyage que vous entreprenez est devant l'Eternel* (XVIII, 5, 6). Les Danites continuèrent leur route, parvinrent jusqu'à Laïs, aux sources du Jourdain, s'assurèrent que le pays était riche, et la population sans aucun soupçon de leurs projets. Ils revinrent en hâte auprès de leurs frères, qu'ils décidèrent à les suivre. Six cents hommes armés se mirent en marche et parvinrent à la demeure de Micha. Les cinq espions qui s'y étaient arrêtés, quelque temps auparavant, dirent à la petite armée que dans la maison de Micha était un temple, avec un *éphod*, des *téraphim* et l'image sculptée d'un dieu qui leur avait présagé le succès. Les Danites alors résolurent de s'en emparer. Ils se rendirent à la maison de Micha, prirent son idole, son *éphod* et ses *téraphim*, malgré les supplications du *cohen*, qui n'approuva pas tout d'abord cette étrange manière de reconnaître l'hospitalité de Micha. Mais les Danites l'engagèrent à les suivre *Viens avec nous, et tu seras* cohen *d'une famille en Israël; cela vaut mieux que d'être le* cohen *d'un seul homme* (19), et le Lévite se laissa si bien persuader, qu'il aida les Danites à consommer leur vol.

Dès qu'ils furent en route, Micha rassembla tous ses voisins, leur raconta ce qui venait de lui arriver et les décida à courir avec lui à la poursuite des ravisseurs. Ceux-ci faisaient marcher devant eux leurs bagages, le bétail, les femmes et les enfants. A la vue de Micha et de sa bande, ils firent volte-face et lui dirent : « Qu'as-tu donc pour avoir convoqué tout ce monde? » Micha leur répondit : « Les dieux que je m'étais faits, vous me les avez enlevés avec le prêtre, et vous partez! que me reste-t-il? Comment donc osez-vous me demander ce que j'ai? — Ne crie pas si haut, lui dirent les Danites, de peur qu'il ne t'arrive malheur; » et Micha, voyant qu'il n'était pas le plus fort, rebroussa chemin et revint tristement chez lui (20-26).

Je n'ai pas à apprécier la moralité de ce fait, mais je dois tirer de sa narration des détails qui se rattachent à mon sujet.

D'abord puisque les voisins de Micha prirent fait et cause pour lui, c'est qu'apparemment le culte fondé par celui-ci avait été adopté par eux. Nous avons vu que la mère de Micha livra deux cents sicles d'argent à un orfévre-fondeur, pour en faire une image coulée en argent. Ces orfévres étaient donc capables d'exécuter des travaux d'art de ce genre. Il est question aussi d'un éphod (*éfoud*) et de téraphim (*tarfim*); qu'était-ce que les objets désignés sous ces deux noms? C'est ce que nous allons rechercher.

Quant à l'*éphod*, ce nom se rattache au radical *afada* (entourer, revêtir). C'était le nom de l'un des vêtements sacrés du grand pontife. (*Exode*, XXVIII, 6.) Il paraît probable néanmoins que sous ce même nom on a parfois désigné un objet auquel on rendait un culte; était-ce le vêtement lui-même? Ceci paraît peu probable; n'était-ce pas plutôt une figure humaine, revêtue de l'*éphod*?

Digitized by Google

Je n'hésite pas à le croire. Quoi qu'il en soit, voici le passage qui constate ce culte étrange. Nous lisons dans les Juges (VIII, 27) : *Gédéon fit un éphod qu'il plaça dans sa ville d'Efrah. Tout Israël s'y prostitua après cet éphod, qui devint un scandale pour Gédéon et sa maison.*

Passons aux *tarfim* ou *téraphim*. Les Lexiques expliquent ce mot par *dii penates*, dieux pénates, et nous ne sommes guère plus avancés. En arabe *tharf* signifie *bord*, *extrémité* et *œil* ; mais j'avoue que je ne vois, dans ces deux sens et dans les autres que possède le mot, rien qui puisse nous éclairer sur la nature des *téraphim*. Tenons-nous-en donc aux dieux pénates.

Le chapitre VIII nous fournit quelques renseignements sur les arts des Madianites. Les voici : Le verset 21 nous dit : *Gédéon se leva et tua Zabah et Salmenda, puis il s'empara des croissants attachés au cou de leurs chameaux.* Ces deux personnages étaient les rois des Madianites (VIII, 5), et très-probablement ces croissants étaient en or. L'usage d'orner le cou des chameaux n'est pas perdu; et dans la Syrie, quand on rencontre de ces animaux harnachés, on est à peu près assuré d'avance qu'on leur verra un collier. Celui-ci est fréquemment formé de files d'une petite coquille blanche du genre des porcelaines, et qui sert de monnaie sous le nom de *cauri* sur toute la côte occidentale d'Afrique. Je ne puis affirmer positivement que j'aie rencontré des chameaux portant suspendu à leur collier un croissant de cuivre, je crois cependant bien me le rappeler. Ce que tout le monde sait aussi bien que moi, c'est que l'usage de ces croissants de cuivre s'est conservé dans le harnachement militaire de la cavalerie moderne.

Lorsque les Madianites eurent été complétement défaits, Gédéon demanda à ceux qui avaient marché sous ses ordres de lui abandonner, chacun de sa part du butin, un *nezem* — car les ennemis portaient des *nezem* d'or — parce qu'ils étaient de la race d'Ismaël. Nous nous sommes déjà occupé plus haut du bijou nommé *nezem*, et nous avons conclu que c'était un ornement de nez. L'usage de ce bijou est encore général parmi les femmes du nord de la Syrie; mais je n'ai pas souvenance de l'avoir vu porter par un seul homme.

Les soldats de Gédéon consentirent volontiers à lui donner ce qu'il demandait ; un manteau (nommé *chamlah*, ce qui a une ressemblance assez étrange avec le nom de *machlah*, du manteau syrien) fut étendu à terre. Chacun jeta dessus un ornement de nez de son butin, et le poids total de ces bijoux ainsi cédés à Gédéon, s'éleva à dix-sept cents sicles d'or, sans compter les croissants ni les boucles d'oreilles des rois des Madianites, ni les colliers qui étaient au cou de leurs chameaux. Le nom des boucles d'oreilles citées dans ce passage est *natheifout*, et il a une trop étroite analogie avec les *nétâfa* des Arabes, pour que ces deux noms ne présentent pas un seul et même objet.

Le poids énorme de dix-sept cents sicles d'or, formé de la réunion des ornements de nez, prouve, ce me semble, que chez les Madianites l'usage de cet ornement était à peu près universel.

Nous trouvons encore dans le *Livre des Juges* quelques renseignements curieux sur les villes kénâanéennes de cette époque. Ainsi le chapitre IX nous raconte de la manière suivante la mort d'Abimelek, fils de Gédéon. Il venait de réduire Sichem et la forteresse nommée Medjdel-Beit-El-Berith, dans laquelle les Sichemites s'étaient réfugiés, et où ils périrent au nombre de mille environ. Il alla ensuite assiéger Tebez, dont il se rendit maître ; une tour forte était placée au milieu de la ville, les habitants s'y réfugièrent, et, après s'y être enfermés, montèrent sur le toit pour chasser les assaillants. Malgré leurs efforts, Abimelek parvint jusqu'au pied de la tour et tenta d'en incendier la porte ; mais une femme lui jeta du haut de la tour une meule de moulin, qui lui brisa le crâne. Aussitôt il appela le serviteur qui portait ses armes et lui dit : *Tire ton épée et tue-moi ; on pourrait dire : Une femme l'a tué.* Son serviteur l'ayant percé, il mourut. (IX, 49 et suiv.)

L'usage de ces tours, placées comme donjons au milieu des villes, s'est perpétué pendant la durée de la dynastie de Juda, et j'ai pu en retrouver un exemple au centre du village d'El-Aazarieh, l'antique Béthanie; dont le nom arabe moderne implique une réminiscence manifeste de la résurrection de Lazare. Cette tour, qui semble massive à sa base, comme la tour de David qui se voit à Jérusalem, attenant au château des Pisans, et vis-à-vis la porte d'El-Khalil ou d'Hébron, est carrée comme celle-ci. Les pierres qui en constituent le parement sont de très-beaux blocs, jointoyés avec un grand soin et taillés en bossage, comme les blocs de l'enceinte salomonienne du temple de Jérusalem.

La manière dont le fils de Gédéon cherche à forcer la tour qu'il assiége, semble avoir été généralement employée par les peuples asiatiques à cette époque reculée. Ainsi sur les précieux bas-reliefs assyriens recueillis dans les ruines des palais ninivites, nous voyons très-fréquemment représentées des villes assiégées : les assaillants écartent à coups de flèches les défenseurs des tours et des murailles, tandis que des soldats, munis de torches et le genou en terre, s'efforcent de mettre le feu aux portes. Très-certainement Abimelek fit exactement la même chose, et ses soldats lui avaient facilité l'approche de la porte, lorsque la meule qu'il reçut sur le crâne lui donna la mort.

Cette meule devait être peu lourde, puisqu'une femme put la soulever et la lancer sur la tête du chef ennemi. Nul doute que cette meule n'ait été une de ces petites meules portatives de lave qui ont été manœuvrées de toute antiquité par les femmes, dans les tentes des Arabes nomades. Partout où l'on trouve des ruines de villes antiques, en Syrie, tout aussi bien que dans nos pays septen-

Digitized by Google

trionaux, on rencontre très-fréquemment des débris de ces petites meules, que j'ai vues plusieurs fois en mouvement dans les campements des Bédouins, au milieu desquels je recevais l'hospitalité.

Les portes des villes ne devaient pas être de grande dimension, si nous en jugeons par le récit suivant : Samson ayant pénétré dans Gaza, les habitants de cette ville, qui avaient juré sa perte, commencèrent par s'assurer du lieu où il était entré et ils attendirent patiemment la venue du jour, pour mettre leur ennemi à mort. Mais Samson, devinant le danger qui le menaçait, se leva à minuit, se dirigea vers la porte de la ville, et, à l'aide de la force dont il était doué, il déracina les deux poteaux auxquels étaient attachés les battants de cette porte, en saisissant les verroux; puis il chargea le tout sur ses épaules et alla le déposer au sommet de la montagne qui est en face de Hébron. (xvi, 3.) Je fais abstraction du poids de tout cet attirail de clôture, puisqu'il est notoire que Samson possédait une force herculéenne; mais comme il n'est pas moins notoire qu'il était de taille ordinaire, il fallait bien que les portes en question, pour qu'il pût les manier, fussent de dimensions raisonnables, c'est-à-dire assez médiocres. Au reste, les portes de bois qui closent encore les villes de Syrie ne sont pas généralement d'une taille supérieure à celle d'une porte cochère très-ordinaire.

Lorsque Samson eut été saisi par les Philistins, ceux-ci lui crevèrent les yeux, puis ils le conduisirent à Gaza. Là il fut chargé de chaînes d'airain, puis astreint à tourner la meule dans sa prison (xvi, 21). La nature de ces chaînes prouve que le cuivre était employé par les Philistins pour la construction des ustensiles les plus ordinaires. S'ils eussent eu l'habitude de se servir du fer, les chaînes données à Samson eussent été certainement de fer, puisque ce métal offre une résistance incontestablement plus grande que celle du cuivre.

Les chefs des Philistins s'étant un jour rassemblés pour offrir un sacrifice à leur Dieu Dagon et le remercier de ce qu'il avait mis leur ennemi Samson entre leurs mains, le peuple assista à la cérémonie et demanda à grands cris que le prisonnier fût amené devant lui, afin qu'il pût se réjouir de ses douleurs. Samson fut donc extrait de sa prison et placé entre les colonnes qui soutenaient le portique du temple. *Laisse-moi toucher les colonnes sur lesquelles le temple repose*, dit Samson à l'homme qui le conduisait par la main, *pour que je puisse m'appuyer contre elles* (26). Sa demande lui fut accordée. Le temple était plein d'hommes et de femmes, tous les chefs des Philistins y étaient réunis, et environ trois mille personnes, hommes et femmes, placés sur le toit de l'édifice, regardaient de là Samson et insultaient à son malheur. Le héros, saisissant alors du bras droit l'une des deux colonnes entre lesquelles il se trouvait, et l'autre du bras gauche, se pencha fortement, rompit les colonnes et écrasa tous les assistants avec lui. Il fit périr ainsi d'un seul coup, en mourant, plus d'ennemis qu'il n'en avait tué pendant sa vie entière.

Je dois exprimer ici un doute sur le fait de la présence de trois mille personnes sur le toit du temple que renversa Samson, parce que d'abord de ces trois mille personnes aucune n'aurait pu voir le captif lorsqu'il était placé entre les colones du portique, et ensuite parce qu'un temple dont la plate-forme eût pu recevoir trois mille personnes eût été d'une taille par trop considérable pour que la chute de deux de ses soutiens eût entraîné celle de tout l'édifice. Enfin les dimensions devaient au contraire en être assez faibles, puisque ses deux principales colonnes étaient assez rapprochées l'une de l'autre pour que Samson pût les embrasser à la fois. Concluons-en que le mot rendu par *toit* a été mal lu, et qu'il s'agit très-probablement ici du jardin au milieu duquel était placé le temple, et dans lequel était rassemblée la foule qui, n'ayant pu pénétrer dans l'édifice sacré, assistait du dehors au sacrifice. Je livre, du reste, cette hyppothèse à l'appréciation des hébraïsants.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons toujours conclure de ce récit, que le temple de Gaza, dédié à Dagon, était déjà, dès le temps des Juges, c'est-à-dire bien antérieurement à David, un temple orné de colonnes. Malheureusement le mot *âmoud*, dont se sert l'écrivain sacré dans ce passage, ne nous apprend absolument rien sur la forme de ces colonnes, puisque ce mot signifiant colonne, provient du radical *âmad*, qui a le sens littéral de *se tenir debout*. Nous verrons plus loin que nous sommes plus heureux lorsqu'il s'agit des colonnes du temple de Salomon.

(Suite de l'art hébraïque, *Voy.* Samuel.)

K

KAPHARNAUM, Capharnaum.— *Voy.* l'art. Genezareth.

KARMEL, Carmel. — Il est fait du Carmel une mention fréquente dans les Livres saints. Le Carmel est une chaîne qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'aux montagnes centrales de la Judée qui n'en sont que le prolongement. Sa pointe septentrionale est baignée par la mer C'est là que se trouve le couvent du Carmel, bâti sur la grotte du prophète Elie. Le Carmel est couvert de verdure. Malheureusement les Arabes ne laissent pas venir les arbres. Ils les dévastent constamment et ils coupent sans pitié les tiges d'arbre, n'auraient-elles qu'un an. Cette montagne, quand on la voit de Nazareth et de la plaine d'Esdrelon, offre un beau rideau de verdure à l'occident.

Digitized by Google

Il y avait autrefois des vignes sur le Carmel. Les Pères du Carmel ont un enclos qu'ils cultivent.

KAZIZ (Amik). — On rencontre au-dessous de Béthanie, à deux kilomètres à l'est de la fontaine des Apôtres (Bir-el-Haoud), la tête d'une vallée qui s'appelle Kâaziz. Il est impossible de ne pas voir là, conservé intact, le nom de la ville de la tribu de Benjamin, indiquée dans Josué (xv, 21).

KEDRON, Cedron. — Le Kédron n'est qu'un torrent, presque toujours à sec, et qui a de l'eau seulement à l'époque des grandes pluies. Alors il déborde, coule avec fracas, entraîne les rochers, les terres. Il commence au nord de Jésusalem, passe sous le tombeau des Rois, longe la vallée de Josaphat, se rend ensuite dans l'Ouadi-en-Nahr, et dans la mer Morte.

KERITH.—Le torrent de Kerith est mentionné dans la Bible de la manière suivante (*I Rois*, xvii, 2, 3) : *La parole de l'Eternel lui fut* (au prophète Elie), *disant : — Va-t'en d'ici, dirige-toi vers l'orient, et cache-toi près du torrent de Kerit* (נחל כריות) *qui est vis-à-vis du Jourdain.* — De Kerit à Kelt ou Kelit, il y a si près qu'il est évident que ces deux noms sont identiques, et que le Nahr-el-Kelt n'est autre que le Kerit du *Livre des Rois.*

C'est une rivière très-rapide qui prend sa source dans les montagnes de l'ouest de Jéricho, dont la plus célèbre est le Djebel-Korontol, la montagne de la Quarantaine où le Christ passa quarante jours. Il descend avec fracas dans un lit tellement resserré que ce n'est qu'une fente profonde en zigzag dans la montagne. En arrivant à la plaine de Jéricho, son lit est garni d'une très belle végétation. Il y a là un terrain inculte, mais de terre très-forte, où croît la pomme de Jéricho, qui a en même temps, comme l'oranger, la fleur et le fruit.

Le Kelt, comme la plupart des rivières des montagnes de Judée, se dessèche pendant l'été.

KERMEL, Kourmoul.— J'ai visité les ruines de Kermel. Une construction carrée du moyen âge, domine, de toute sa hauteur qui est énorme, le vaste emplacement de la ville de Kermel. Au pied de cette espèce de citadelle, qui date vraisemblablement de l'époque des croisades, gisent de beaux tronçons de colonnes et un chapiteau qui a servi à couronner le montant d'une porte. Une magnifique citerne est creusée dans le roc, à un niveau un peu inférieur à celui du plateau sur lequel est assis le château. Jusqu'à perte de vue paraissent des rues garnies, sur leurs deux côtés, de ruines contiguës d'habitations, d'une antiquité assez reculée.

Kermel est citée parmi les villes de la tribu de Juda (*Josué*, xv, 55) et à côté de Maoun. Effectivement les ruines de Mayn et de Kermel ne sont séparées l'une de l'autre que d'un peu plus d'une heure de marche, c'est-à-dire que d'environ une lieue et demie, ou deux lieues au plus. Cette ville exista avec une importance réelle jusqu'à la domination romaine, et même assez tard, puisque nous lisons dans la Notice des dignités de l'empire : *Equites scutarii Illyriciani Chermulæ.* Les cavaliers scutaires d'Illyrie tenaient donc garnison à Chermula, qui n'est certainement que notre Kermel ; aussi Eusèbe, dans son *Onomasticon*, au mot Κάρμηλος, nous apprend-il qu'il y avait une garnison romaine en ce lieu.

KESULLOTH. — Il existe un village d'Iksal bâti au pied des montagnes de Nazareth. C'est la Kesulloth (כסלות) de l'Ecriture. Kesulloth est une ville de la tribu d'Issakhar qui, dans le *Livre de Josué* (xix, 18), est nommée Hekesulloth. Mais ces transcriptions, il ne faut pas le perdre de vue, sont probablement vicieuses, et il y a tout lieu de croire, à cause de la forme moderne du nom, que la vraie prononciation, n'en déplaise aux amateurs des points massorétiques, était Ksaleuth ou Eksalouth. Ce qui le prouverait aussi, c'est le nom d'Ἔκλους que porte cette localité dans les Actes du concile tenu à Jérusalem en 536, et dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe.

L

LABAN, Leben. — Le *Deutéronome* mentionne dans le désert, sur le chemin des Israélites, une localité du nom de Laban. (*Deut.*, i, 1.)

LABANA. — *Voy.* Lebna.

LABANATH, Libuat. — Ville frontière de la tribu d'Aser. (*Josué* xix, 26.)

LACHIS, Lachisch. — Lachis est une des villes historiques de la tribu de Juda. Eusèbe la place au septième mille d'Eleutheropolis, en tirant vers le midi, dans la région qu'il appelle Daroma. Josèphe lui donne le nom de Λαχεῖς et de Λαχεῖσα. (*Ant. Jud.*, VIII, 3 ; IX, x.)

Au temps de l'indépendance kénâanéenne, cette ville eut ses rois comme les autres petites cités autochtones. Dans Josué (x, 3) il est fait mention de Laphia, roi de Lachis. Ce fut une des villes que fortifia Roboam, roi de Juda, fils de Salomon. Cette ville occupait une position importante dans les montagnes de la Judée.

LAHELA, Hala, Chale. — Cette ville est citée (*I Chron.* v, 26) parmi celles où les Israélites de la Judée transjordane furent transportés par Theglath-Falasar.

LAHEM. — *Voy.* Bethlehem.

LAIS, Laïsa. — *Voy.* Césarée.— La même que Dan, Césarée, Banias. Le *Ier Livre des Machabées* fait mention d'une Laïsa que des exemplaires écrivent Eleasa et qui serait de la tribu de Benjamin. (*I Mach.* ix, 5.)

LEBAOTH, Lebaoth. — Ville de Juda. (*Josué*, xv, 32.)

LEBNA, Lebnah. — Ville royale au temps de l'indépendance kénâanéenne. Plus tard

Digitized by Google

elle tomba en partage à la tribu de Juda. La ville kanâanéenne fut prise et détruite par Josué. (*Josué*, x, 29, 30.)

Il y a une station des Israélites dans le désert qui porte le nom de Lebna. (*Nomb.* xxxiii, 20, 21.)

LEBONA, Lebounah. — Maundrell, le premier, a reconnu dans le village moderne de Loubban la Lebona de l'Ecriture. Le village de Silo, dit la Bible, était au nord de Beth-el, et au midi de Lebona. (*Juges*, xxi, 19.) Cela est exact, car Beitin qui a pris la place de Beth-el est exactement au midi de Seïlona qui est au sud-est de Loubban.

LECHI, Lakhi. — Ce lieu tire son nom de la mâchoire que jeta Samson après sa victoire sur les Philistins. (*Juges*, xv, 9, 117.) Josèphe appelle ce lieu Σιαγών qui a la même signification. Il faut chercher Lechi dans le voisinage d'Eleutheropolis, d'après ce passage des *Annales* de Glycas (part. xi, pag. 164): « La mâchoire rejetée par lui produisit une grande abondance d'eau. Cette fontaine se voit jusqu'à ce jour dans un des faubourgs d'Eleutheropolis et elle s'appelle *la fontaine de la Mâchoire.* »

LECUM, Lokim, Lekoum. — Ville frontière de la tribu de Nephthali qui n'est citée qu'une seule fois et dont l'identification est difficile. (*Josué* xix, 33.) D'après le texte elle devait être assez rapprochée d'Ozanoth-Thabor.

LESA, Lisaa. — D'après la *Genèse* Lesa n'était pas éloignée de Sodome (x, 19). Saint Jérôme (*Quæst ad Gen.*, x, 19) la nomme Lisa, *quæ nunc Callirhoe dicitur, ubi aquæ calidæ prorumpentes in mare Mortuum defluunt.*

Bochart a pensé à tort qu'elle pouvait être une Lusa placée par Ptolémée à moitié chemin entre la Méditerranée et la mer Morte. L'auteur de la Concordance, Dutripon, a été bien plus mal inspiré en la confondant avec Laïs qui fut plus tard Dan et Paneas.

LESEM, Leschem. — *Voy.* Cesarée.

LIBAN — La partie du Liban qui appartient à la Terre-Sainte est appelée fréquemment Hermon dans la Bible. — *Voy.* Hermon. — Cependant le nom de Liban est reproduit également bien des fois. Moïse, dans le *Deutéronome* (iii, 25), demande à Dieu de voir la terre qui est au delà du Jourdain, et le Liban dont la cime neigeuse frappait son regard au nord du Jourdain.

Le Liban composé, comme on sait, de deux parties distinctes séparées par une longue vallée, appelée la Beqaa, est aujourd'hui parfaitement connu des voyageurs. Il donne naissance à plusieurs cours d'eau et particulièrement à trois grands fleuves : l'Oronte, au nord, qui passe près d'Antioche et va se jeter dans la mer Méditerranée dans le golfe de Cilicie; le Léontès qui passe à Bâalbeck, partage les deux Liban et va se jeter dans la Méditerranée au-dessus de Tyr, et enfin le Jourdain, dont la branche la plus prolongée prend sa source dans l'Anti-Liban et qui va se jeter au midi dans la mer Morte.

Il faut ajouter aussi que la partie montagneuse de la Terre-Sainte dans la tribu d'Aser n'est que le prolongement du Liban, quoique le massif de la chaîne semble brisé par la vallée du Jourdain supérieur et par celle du Leontès.

Toutes ces montagnes, comme le Liban lui-même, sont d'une nature calcaire.

LITHOSTROTOS. — *Voy.* Ecce Homo.

LOBANA. — *Voy.* Lebna.

LODADAR, Lou-Daber. — Ville de la tribu de Gad. (*II Samuel* ix, 4.)

LUITH, Louehit. — Ville moabite citée par Isaïe et Jérémie. (*Isa.* xv, 5; *Jerem.* xlviii, 5.) Elle est indiquée dans le voisinage d'Acropolis.

LUZA, Louza. — *Voy.* Garizim; Beit-el.

LYDA, Lydda, Lod. — Lod est mentionnée avec Ono parmi les villes de Benjamin. (*I Chron.* viii, 12.) Elle fut habitée par les Benjaminites, après leur retour de la captivité. (*Nehem.* xi, 35.) Dans le Nouveau Testament elle est nommée Lydda Ludda. On l'identifie parfaitement aujourd'hui avec le Lodd des arabes et avec la Diospolis de saint Jérôme. Elle est placée au nord de Ramleh.

M

MAACHA, Maachath (Abil-Beit-Maakah). — Pays du roi de Gescur, qui fut pris par Ben-Hadad, roi de Syrie. (*I Rois*, xv, 20; *II Rois*, xv, 29; *Josué* xv, 13.)

MAARA, Maarrah (la caverne). — Pays des Sidoniens que Dieu déclare à Josué devoir un jour appartenir aux Israélites. (*Josué*, xiii, 4).

MAARATH. — Le *Livre de Josué* (xv, 59) mentionne parmi les villes de la partie montagneuse de la Judée une ville de Mâarath. Dans la version des Septante, le verset suivant de Josué mentionne aussi Beit-Lehm. La conséquence forcée est que Mâarath et Beit-Lehm devaient être très-rapprochées, car le texte hébraïque, conservé par les Juifs, supprime dans ce passage le nom de Beit-Lehm. Saint Jérôme, qui avait remarqué cette suppression, l'explique en avançant que les Juifs ne l'ont opérée que pour empêcher qu'il ne parût d'après leurs propres Livres sacrés que le Christ était sorti de la tribu de Juda.

Reland (p. 179) a supposé que la Mâarath biblique pouvait avoir donné son nom au mont Mardes, mont assez élevé, placé dans le voisinage de la mer Morte et sur lequel Euthymius trouva un puits et des restes d'habitation. (*Act. sanct.*, t. II, p. 306.) Il est bien plus raisonnable de chercher ce mont Mardes dans une montagne voisine du couvent de Mar-Saba, au sommet de laquelle est placé le Qalâah-Mardah. C'est une identification que je propose d'une manière formelle.

MACCES, Makas. — Localité entre Salebim et Bethsamès appartenant à la tribu de Dan

Digitized by Google

vers les frontières des Philistins. (*I Rois*, IV, 9.)

MACELOTH, MOKAHELOT. — Station des Israélites dans le désert. (*Nombr.*, XXXIII, 25.)

MACBENA, MAKBANA. — Localité sans importance, citéed ans les *Chroniques*. (I, II, 49).

MACHABEES.

Art Judaïque sous la restauration des Asmonéens.

Jason demande à Antiochus l'autorisation de quitter le culte judaïque. — Profanation du temple par Antiochus. — Apollonius démantèle Jérusalem. — Livres de la Loi brûlés. — Judas Machabée rentre dans Jérusalem ; il purifie le temple, l'orne de nouveau. — Simon Machabée élève un tombeau somptueux pour son père, sa mère et ses quatre frères. — Description de cet illustre monument; ses sept pyramides. — Bouclier d'or offert par Simon aux Romains. — Les tables d'airain. — Monnaies frappées au nom des Machabées.

Après la mort d'Alexandre, la Syrie devint l'apanage de Séleucus et de sa descendance ; Jérusalem fut en butte à la persécution constante des Séleucides, et les Juifs eurent à supporter des maux si affreux, que la révolte armée et la mort devinrent préférables à une vie d'opprobre et d'esclavage. La famille des Asmonéens donna le signal de la rébellion, et le nom des Machabées, de ces pontifes guerriers qui combattirent avec une énergie indomptable pour reconquérir l'indépendance de la nation juive, restera éternellement glorieux et vénéré parmi toutes les races de la terre.

Quels développements put atteindre l'art judaïque pendant ces affreux temps de luttes et de calamités? Il serait bien difficile de le deviner, et nous n'avons à enregistrer que de bien rares documents fournis par les fastes sacrés et profanes de l'illustre dynastie des Asmonéens. N'oublions pas de faire remarquer que le contact perpétuel des Grecs sujets des Séleucides, dut introduire dans la pratique de tous les arts, en Judée, l'élément grec, qui jusque-là n'avait exercé aucune influence.

Voici les seuls renseignements que nous fournissent les deux *Livres des Machabées* :

En l'an 176 avant Jésus-Christ, Jason, frère du grand prêtre Onias, vint trouver Antiochus IV Epiphane, au nom d'une grande partie des habitants de Jérusalem, pour lui dire qu'ils voulaient abandonner les mœurs et les coutumes de leurs pères, afin d'adopter tous les usages des Grecs; sûrs de l'assentiment du roi, ils bâtirent à Jérusalem, auprès de la citadelle syrienne, un gymnase dans lequel les jeunes gens devaient recevoir l'éducation grecque, après avoir renoncé même à la pratique de la circoncision. (*I Mach.* I, 12-16; *II Mach.* IV, 12.)

Il n'est pas difficile de concevoir tout ce que cette institution dut introduire de modifications dans l'art national. En 170, Antiochus-Epiphane vint à Jérusalem, et (I, I, 23) *il entra plein d'orgueil dans le lieu saint ; il prit l'autel d'or, le chandelier où étaient les lampes, avec tous les vases, la table où les pains étaient exposés, les bassins, les coupes, les encensoirs d'or, le voile, les couronnes et l'ornement d'or qui était devant le temple, et il brisa tout.* Deux ans après, Apollonius, général d'Antiochus, revenait à Jérusalem, la démantelait, en achevait la ruine, et bâtissait dans la ville basse une vaste citadelle garnie de tours solides (*Ibid.*, 30-36). La statue de Jupiter Olympien fut érigée au-dessus de l'autel de Dieu (91). Les livres de la Loi furent déchirés et jetés au feu (*Ibid.*, 57-59). Ce fut alors que Mathathias, père des Maçhabées, leva l'étendard de la révolte.

Dans l'année 165, Judas Machabée réussit à rentrer dans Jérusalem et procéda à la purification du temple. L'autel construit par les Grecs fut renversé ; l'autel des holocaustes, qu'ils avaient profané, fut démoli « et ses pierres furent déposées en un lieu propre, sur la montagne du temple, en attendant qu'il vînt un prophète qui déclarât ce qu'on en ferait (*I Mach.* IV, 46). — 47. *Et ils prirent des pierres entières, selon l'ordonnance de la Loi, et ils en bâtirent un autel nouveau, semblable au premier.* — 48. *Ils rebâtirent le sanctuaire et ce qui était au dedans du temple, et ils sanctifièrent le temple et le parvis.* — 49. *Ils firent de nouveaux vases sacrés, et placèrent dans le temple le chandelier, l'autel des parfums et la table.* — 50. *Ils mirent l'encens sur l'autel, allumèrent les lampes qui étaient sur le chandelier et qui éclairaient dans le temple.* — 51. *Ils posèrent les pains sur la table, suspendirent les voiles et enfin achevèrent tout ce qu'ils avaient commencé.* — 54. *Il (l'autel des holocaustes) fut dédié de nouveau au bruit des cantiques, des lyres et des timbales, dans le même temps et le même jour qu'il avait été souillé par les gentils (trois ans auparavant).* — 57. *Ils parèrent le devant du temple de couronnes d'or et de petits boucliers ; ils dédièrent les portes et les pastophories et leur donnèrent des portes.*

De tous les renseignements que nous pouvons puiser dans le Livre des Machabées, le plus précieux est incontestablement celui qui concerne le tombeau somptueux que Simon, frère de Judas Machabée, fit élever à Modim. En voici la description donnée par l'Ecriture (*I Mach.* XIII) : — 25. *Alors Simon envoya quérir les os de son frère Jonathas et il les ensevelit à Modim à côté de ses pères.* — 26. *Tout Israël le pleura dans un grand deuil, et ils le pleurèrent plusieurs jours.* — 27. *Et Simon fit bâtir sur le sépulcre de son père*

(91) Le même fait est ainsi raconté dans le *IIe Livre des Machabées* (VI) : 1. *Peu de temps après, le roi envoya un vieillard d'Antioche pour forcer les Juifs à abandonner les lois divines et celles de leur pays,* — 2. *pour souiller aussi le temple de Jérusalem et lui donner le nom de Jupiter Olympien, et à celui du Garizim le nom de Jupiter Etranger, parce que ceux qui habitaient en ce lieu étaient étrangers eux-mêmes.* (*Ad annum* 168, A. C.)

Digitized by Google

et de ses frères un édifice qui se voyait de loin, en pierre polie devant et derrière. — 28. *Et il établit sept pyramides l'une contre l'autre pour son père, sa mère et ses quatre frères.* — 29. *Et il plaça autour de ces pyramides de grandes colonnes, et sur les colonnes il mit des armes comme souvenir éternel, et auprès des armes des navires sculptés qui pussent être vus de tous ceux qui naviguaient sur la mer.* — 30. *Tel est le sépulcre qu'il fit à Modim (et qui se voit) jusqu'à ce jour.*

L'historien Josèphe ne pouvait se dispenser de parler de cet illustre monument, et voici en quels termes il le fait (*Ant. Jud.*, XIII, vi, 5) : « En outre Simon fit construire pour son père et ses frères un très-grand monument de pierre blanche et polie. L'ayant établi sur une élévation considérable et visible de très-loin, il l'entoura d'une galerie et éleva des colonnes monolithes, le tout formant un ouvrage admirable. A tout cela il ajouta sept pyramides pour ses parents et ses frères, une pour chacun, aussi remarquables par leur beauté que par leur grandeur, et qui se sont conservées jusqu'à ce jour..... »

Josèphe, on le voit, ne parle pas du fait que le tombeau des Machabées était visible de la mer. Je pense qu'il a eu parfaitement raison de le faire et que le verset 29 du Livre des Machabées, rapporté ci-dessus, doit être entendu autrement qu'il ne l'a été jusqu'ici. Des navires étaient sculptés au-dessus des colonnes du monument, et peut-être l'écrivain sacré a-t-il voulu dire que ces navires étaient si fidèlement représentés, qu'ils étaient dignes d'être vus de tous les marins de profession. Voici ce qui me porte à adopter cette opinion : c'est que Modim, qui est très-certainement remplacée par le village moderne de Souba, n'est qu'à quatre lieues de Jérusalem ; et que, si du haut de la colline de Modim on peut apercevoir la Méditerranée qui est à une douzaine de lieues de là, la réciproque n'est pas vraie, et il n'y a pas d'œil assez perçant pour distinguer à une pareille distance des colonnes et des pyramides moins élevées que ces colonnes. Encore moins eût-il été possible de distinguer les sculptures de la frise supportée par ces colonnes.

L'existence de cette galerie, probablement circulaire, soutenue par des colonnes et comportant une frise offrant en bas-relief des trophées et des navires, prouve que le style de ce monument funéraire était presque entièrement grec ; les pyramides seules, placées à l'intérieur de la galerie, avaient conservé quelque chose du caractère oriental.

Le tombeau des Machabées a été retrouvé par mon ami M. Salzmann, dans l'hiver de 1853 à 1854 : il lui a été permis de pénétrer dans une des chambres sépulcrales ; mais malheureusement la fièvre l'a chassé de la Judée, et il ne lui a pas été donné de faire déblayer cet illustre monument. D'autres plus heureux, le feront sans doute avant longtemps et nous devons attendre, avec une impatience bien légitime, le résultat de leurs explorations.

Le chapitre XIV du *Ier Livre des Machabées* contient un détail assez curieux que voici : — 24. *Après cela, Simon envoya Numenius à Rome, porteur d'un grand bouclier d'or du poids de deux milles mines, afin de contracter alliance avec eux.* Evidemment ce bouclier d'or offert aux Romains, pour gagner leur amitié, devait être un objet d'art remarquable et non un lingot pur et simple.

Il paraît certain qu'à cette époque les Juifs avaient adopté la mode grecque de consigner les faits importants dans des inscriptions qui pussent être exposées en public et lues de tous. En voici la preuve. (*Ibid.*, 47. *Simon accepta le gouvernement*, etc..... — 48. *Il fut ordonné que cette déclaration serait écrite sur des tables d'airain et qu'on placerait ces tables dans le* péribolos *des saints* (92), dans un lieu illustre. — 49. *et qu'on en déposerait un exemplaire dans* l'ærarium *afin que Simon en usât ainsi que ses enfants.*

Voilà tout ce que l'histoire des Machabées nous fournit de renseignements sur l'art judaïque ; c'est bien peu, sans doute, mais ce peu suffit amplement pour mettre en évidence l'action rapide qu'exerça sur cet art l'influence du goût apporté par les Macédoniens.

L'étude des monnaies frappées au nom des Machabées nous offre encore quelques faits dignes de remarque, et qui confirment pleinement ce que je viens de dire de l'influence de l'art grec sur l'art national des Juifs. D'un côté se présente, dans une couronne d'olivier, une inscription contenant le nom et le titre de grand prêtre de Judas Machabée, de Jonathan son frère et de Jean Hyrcan ; au revers, deux cornes d'abondance sont croisées en sautoir, et comme cet emblème est très-certainement d'origine grecque, l'on serait tenté de s'étonner de sa présence sur les monnaies purement judaïques. Sous Alexandre Jannéas, dont le nom juif était très-probablement Jonathan, on trouve pour la première fois une légende bilingue contenant en hébreu les mots : *Le roi Jonathan*, et en grec : *Le roi Alexandre*. Les types sont une fleur, une ancre (type de famille emprunté aux Séleucides), adoptées en signe de soumission, et enfin une étoile. Quelques-unes de ces pièces sont réellement d'un travail élégant. Après Alexandre, toutes les monnaies des Asmonéens sont purement grecques, jusqu'au règne d'Antigone, pendant lequel les légendes bilingues reparaissent ; d'un côté on y lit : *Matathiah le grand prêtre*, et de l'autre : *Le roi Antigone*. Peut-être le nom juif de ce monarque était-il Matathiah, ou mieux Mathiah. Quant aux types, ils sont encore la couronne d'olivier ou de chêne, et la corne d'abondance.

Nous avons terminé l'examen du peu que

(92) Il s'agit du temple, composé du Saint des saints.

Digitized by Google

nous savons sur l'art judaïque à l'époque des Asmonéens. Passons aux Iduméens, c'est-à-dire au temps d'Hérode le Grand et de ses successeurs. — *Voy.* PRINCES IDUMÉENS.

MACHATI. — *Voy.* MAACHA.

MACHMAS, MIKHMACH. — Cette ville, citée quelquefois dans les Livres saints, était au levant de Bethaven. (*I Sam.* XIII, 5.) On lit dans Samuel que les Philistins furent taillés en pièces, depuis Machmas jusqu'à Ascalon. Eusèbe place cette ville ou mieux ce grand village, à neuf milles de Jérusalem, près de Rama. Josèphe l'appelle Μαχμά (*Ant. Jud.*, VI, v). On vantait la fertilité de Machmas, renommée par ses belles fontaines.

MACHMETATH, MAKMETATH. — Ville frontière d'Ephraïm et de Manassé. (*Josué*, XV, 6). Elle était en face de Sichem. Elle n'a, du reste, aucune importance dans l'histoire.

MADABA, MEDABA, MEDEBA. — Ville située, d'après Eusèbe, dans le voisinage de Hesbon. Elle était dans la partie méridionale de la tribu de Ruben. (*Josué*, XIII, 16.) Au même chapitre, Josué parle des plaines cultivées de Medeba. Josèphe l'appelle Μηδάβη et Μηδάβα (*De Bell.*, I, II). J'ai trouvé des vestiges de ce nom dans l'Ouad-Emdebea, ainsi que des ruines considérables qui ne me permettent pas de douter que ce ne soit là l'ancienne Meïdabah. Je l'identifie aussi avec Damnaba. — *Voy.* MOABITIDE.

MADIANITES. — Il est fréquemment question du pays de Madian et des Madianites dans les Livres saints. Ces peuples, ou plutôt cette tribu tirait son nom de Madian, fils d'Abraham et de Cethura. Moïse séjourna dans le pays de Madian, et épousa la fille de Jethro prêtre madianite. Il est très-probable que ce Madianite avait conservé pure la religion des patriarches et ne s'était pas souillé des superstitions idolâtriques du pays. Les Israélites leur firent une guerre sanglante. Plus tard, ils devinrent assez puissants pour se rendre les Israélites tributaires. Ce fut Gédéon qui délivra son pays de cette oppression. La *Genèse* nous apprend que ce fut à des marchands madianites que Joseph fut vendu par ses frères. (XXXVII, 28, 30.)

MADMENA, MEDEMENA, MADMANNA. — Eusèbe identifie cette ville avec une petite ville située près de Gaza, qu'il appelle Μηνώ'ς. Isaïe (X, 31) mentionne une Madmena que Reland place dans la tribu de Benjamin.

MADON, MADOUA. — C'est le nom d'une ville kénânéenne dont le roi Jobal fut tué par Josué (XI, 1). Il n'y a pas d'autre mention de cette ville, et sa situation est parfaitement inconnue.

MAGALA, MAADJELAH. — Localité indiquée au *Ier Livre de Samuel* (XVII, 20). Ce mot signifiant aussi *un cercle*, le passage de la Bible pourrait se traduire ainsi : *Ils arrivèrent dans un lieu ayant la forme d'un cercle.*

MAGDALA, EL-MEDJDEL. — Au nord de Tibériade, en remontant la rive occidentale du lac, s'ouvre une petite plaine verdoyante et fleurie, et l'on se trouve en face d'un misérable hameau, au milieu duquel se montrent quelques ruines antiques, ayant l'apparence de restes de fortifications. Ce hameau, c'est el-Medjdel (la forteresse). Quelle est cette Medjdel ? C'est la Magdala de l'Evangile, le lieu de naissance de Marie-Madeleine. Nous lisons dans l'*Evangile de saint Marc* (VII), que Jésus-Christ se rendit des frontières de Tyr et de Sidon, sur les frontières de la Décapole, et comme il n'est nullement question qu'il ait passé ni le Jourdain, ni le lac de Génézareth, il paraît bien clair qu'il se rendit dans la partie cisjordane de la Décapole, partie dans laquelle se trouvait Scythopolis, l'antique Beit-San. C'est là que s'accomplit le miracle de la multiplication des sept pains, comme disent saint Marc et saint Matthieu (et non des cinq pains, el-Khamsè-Khobzat, comme le disent les Musulmans, qui connaissent et montrent aux voyageurs les plates-formes de roche basaltique situées au-dessus de la montagne qui domine Thabarieh, et sur lesquelles les pains furent distribués). Aussitôt après, le Christ et ses disciples vinrent s'embarquer, et allèrent toucher à Magdala, dit saint Matthieu, à Dalmanoutha, dit saint Marc, où ils ne s'arrêtèrent qu'un instant, puis ils se dirigèrent vers l'autre rive (εἰς τὸ πέραν [93], S. Marc et S. Mathieu) pour aller gagner ensuite Césarée de Philippe, aujourd'hui Banias.

Puisque Jésus-Christ, en s'embarquant sur la mer de Galilée, après le miracle de la multiplication des pains, partait pour Césarée de Philippe, il est bien clair qu'il ne quittait pas la décapole transjordane, car sans cela il eût traversé le lac inutilement, une première fois pour venir à Magdala, et une deuxième fois pour revenir sur ses pas, vers la route de Césarée. Je ne puis donc m'expliquer comment le Rév. Robinson (t. III, p. 278) a pu dire : *After the miraculous feeding of the four thousand, which appears to have taken place in the country east of the lake;* car c'est tout le contraire que l'on est forcé de conclure du texte même des Evangiles.

Que pouvait être Dalmanoutha, que l'un des deux évangélistes précités substitue, dans son récit, à Magdala que mentionne l'autre? On l'ignore. Peut-être les deux noms s'appliquaient-ils indifféremment à la même localité. Ceci serait d'autant plus possible qu'el-Medjdel, véritable forme du nom grécisé Magdala, signifie simplement *la forteresse.*

Le Talmud de Jérusalem, compilé à Tibériade, mentionne Magdala comme une localité voisine à la fois de Tibériade et de Hammath. Robinson voit dans Hammath les thermes d'Emmaüs, mais je crois que c'est à tort. Il s'agit là précisément de la Hammath biblique, remplacée par Qalâat-el-Hammam; effectivement el-Medjdel se trouve située à l'embouchure de l'Oued-el-Hammam, ce qui place nettement Magdala entre Tibériade et Qalâat-el-Hammam, comme l'indique le Talmud.

(93) C'est ce mot *Peran* qui est l'origine du nom de la Pérée, Περαία, nom qui signifie au propre le pays d'*au delà*.

Digitized by Google

Le *Livre de Josué* (XIX, 38) mentionne une Medjdel-El parmi les places les plus fortes de la tribu de Nephthali, et l'on a pensé que c'était la même que notre Medjdel. Je ne puis le croire, parce que cette ville est citée fort loin de Kenret, dont el-Medjdel est forcément voisine.

MAGDALGAD, MEDJDEL-DJED. — Ville de Juda. (*Josué* XV, 37.)

MAGDALUM, MEDJDEL. — Troisième station des Israélites en quittant l'Egypte. (*Nomb.* XXXIII, 7.)

MAGEDAN. — Cette ville de Magedan citée dans l'évangéliste saint Matthieu (XV, 39) était sur les bords du lac de Genezareth. — *Voy.* GENEZARETH.

MAGEDDO, MEGIDDO. — Ville kénâanéenne dont le roi fut mis à mort par Josué. Elle tomba au sort à la tribu de Manassé; mais les Israélites ne purent pas la prendre et elle demeura comme Jebus au pouvoir de ses premiers habitants. Il est question dans les Livres saints des eaux de Megiddo, de la vallée, de la plaine de Megiddo. Cette grande plaine n'est autre que celle d'Esdrelon. Quant à la position exacte de Megiddo, elle n'est pas encore indiquée avec précision. On s'accorde cependant à l'identifier avec el-Ledjoun, l'ancienne *Legio*.

MAGETH. — Ville du pays de Galaad. (*I Mach.* V, 26.)

MAGRON, MEDJROUN. — Localité sans importance près de Machmos. (*I Sam.* XIV, 2.) Isaïe (X, 28) la mentionne aussi.

MAHANAIM, MACHANAIM. — Ce nom signifie en hébreu *les camps*. Il est écrit *Manaïm* dans Josué (XIII, 30) et *Mahanaim* dans la *Genèse* (XXXII, 2). Jacob, en revenant du pays de Laban, ayant rencontré des anges auprès du torrent de Jaboc, appela *Mahanaïm* le lieu où il les avait aperçus. Il s'éleva plus tard une ville dans ce lieu qui porta le même nom. On trouve près du Jaboc, sur la route de la caravane de Damas à la Mecque, une localité du nom de Meneh, au levant de Djerasch, qui pourrait s'identifier avec Manaïm, mais je propose cette identification avec beaucoup de doute. Il faudrait peut-être rapprocher davantage du Jourdain la situation de Manaïm que Josué place sur les confins de Gad et de Manassé.

MAKKEDA, ville. — J'ai visité dans le midi de la Palestine des ruines qui portent le nom moderne de el-Merked.

Je ne trouve dans l'Ecriture sainte qu'une seule localité dont le nom présente quelque ressemblance avec celui d'el-Merked; c'est Makkeda, ville de la tribu de Juda, mentionnée dans le *Livre de Josué* (XV, 41) parmi les villes de la plaine. Cette ville fut prise par Josué (X, 28), qui fit passer tous ses habitants au fil de l'épée. Eusèbe, au mot Μακκηδά, et saint Jérôme nous apprennent que cette ville était à huit milles à l'est d'Eleuthéropolis, qui doit être bien voisine de la moderne Beit-Djibrin, si ce n'est Beit-Djibrin elle-même. Josèphe, en racontant l'exploit de Josué, nomme cette même ville Μαχμηδά. (*Ant. Jud.*, V, I, 17.) Je suis assez disposé à croire que el-Merked est la Makkeda biblique.

MAMBRE. — *Voy.* HÉBRON.

MANAHATH. — Ville ou contrée d'Ephraïm. (*I Chron.* VIII, 6.)

MANASSE, tribu. — Cette tribu eut d'abord une belle part de la région transjordane avec la tribu de Ruben et de Gad. Ensuite elle eut dans la terre promise proprement dite la portion qui s'étendait du Jourdain à la Méditerranée, ayant au midi la tribu d'Ephraïm et au nord celle d'Issachar.

Josué (XVII) donne avec soin les limites de cette tribu.

MAOUN, ville. — Au midi de Hébron existe une colline couverte de ruines. C'est le Djebel et le Kharbet-Mayn. Nous trouvons dans Josué (XV, 55), parmi les villes de la région montueuse de Juda : Maoun, Kermel, Ziph et Iouta. — La Maoun (מָעוֹן) citée dans ce verset, n'est certainement pas autre chose que le Kharbet-Mayn, en face duquel nous venons de passer. De la teneur de ce premier verset il résulte très-certainement que Maoun était voisine de Kermel et de Ziph, et nous allons voir tout à l'heure que cela est parfaitement exact. Nous lisons dans le *Ier Livre de Samuel* (XXVIII) : — 24. *Ils se levèrent et allèrent à Ziph devant Saül; David avec ses gens était dans le désert de Maoun, dans une plaine à droite de Yesimoun.* — 25. *Saül alla avec ses gens à la recherche; on l'annonça à David qui descendit vers le rocher et resta dans le désert de Maoun. Saül l'ayant appris, poursuivit David dans le désert de Maoun.* — Plus loin encore nous lisons (XXV) : — 26. *Il y avait un homme à Maoun dont les biens étaient à Kermel; cet homme était fort puissant; il avait trois mille brebis et mille chèvres; il était pour la tonte de ses brebis à Kermel.* — L'ensemble de ces versets démontre encore que Maoun et Kermel étaient voisines, et que de plus le pays dans lequel était située Maoun, était une solitude. Certes ce pays n'a pas gagné depuis : c'est un véritable désert.

MAOZIM. — Nom d'une idole mentionnée par Daniel (XI, 38).

MARA, MARAH. — Cinquième station des Israélites dans le désert. Ce lieu prit ce nom de l'amertume de ses eaux que Moïse adoucit en y jetant des morceaux d'un certain bois. (*Exod.* XV, 33.)

MARESA, MERASAH. — Ville de Juda, rebâtie par Roboam. Il ne faut pas la confondre avec Morasthi, patrie du prophète Michée. (*Josué* XV, 44.)

MARETH, MAARAT. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 59.)

MASADA. — Mon exploration de Masada étant une de celles que j'ai faites dans les terres bibliques avec le plus de bonheur, je vais la reproduire ici telle que je l'ai donnée dans mon Voyage (t. I, p. 199 et suiv.).

Ce matin, avant le jour, nous étions tous sur pied. La course de Masada, à en juger par la hauteur que nous avions à escalader, promettait d'être rude; il était donc sage de partir avant que le soleil ne fût tant soit peu haut dans le ciel. Nous avons pressé

Digitized by Google

Matteo, et après avoir, comme d'ordinaire, pris un potage où il ne manquait guère que du bouillon; après avoir savouré une tasse de café, un tchibouk et une goutte de raki, nous nous mettons en route. Notre fidèle Ahouad et deux Djahalin à moitié nus, nous servent seuls de guides et d'escorte; aussi avons-nous bourré nos poches et nos ceintures de pistolets bien chargés et dont nous avons préalablement visité les capsules. Nous entamons donc bravement l'affreuse escalade que nous avons à parfaire, pour arriver au curieux plateau que nous avons tant à cœur d'explorer.

Je n'essayerai pas de décrire, après Josèphe, le chemin incroyable qui nous conduit à Masada; j'aime bien mieux copier textuellement ce qu'en a dit l'historien des Juifs, car je ne saurais, à coup sûr, faire aussi bien que lui. Qu'était-ce que Masada, et que s'est-il passé en ce lieu sans pareil dans le monde entier ? C'est Josèphe encore qui va nous l'apprendre, et je lui emprunterai le récit entier qui, dans la *Guerre des Juifs*, concerne l'effroyable catastrophe dont Masada fut le théâtre.

Quelques mots encore avant d'en venir à ce récit. Masada veut dire *forteresse*, c'est le mot hébreu מצדה, sans aucune altération. Jamais localité n'a mieux mérité ce nom qui n'est plus aujourd'hui connu des Bédouins, et qui n'était peut-être qu'une appellation toute différente du nom réel de la localité elle-même. Ce qui me le ferait croire, c'est le sens même du mot Masada, et l'existence du nom Sebbeh, qui seul est resté parmi les Arabes, et qu'ils n'ont probablement pas inventé. Après le sac de Masada, appeler encore *la forteresse* par excellence, un lieu que la tactique romaine était parvenue à réduire, c'eût été une véritable dérision, et voilà comment je m'explique la disparition du nom Masada.

Pline (lib. v, c. 17) parle de cette ville comme d'une forteresse, située au sommet d'un rocher, et il la cite avec raison après Engaddi. Strabon l'appelle Moasada (lib. xvi), et mentionne les pierres brûlées que l'on rencontre autour de ce lieu singulier.

Voyons maintenant ce que nous apprend Josèphe : « Ce fut, dit-il, le pontife Jonathas, qui le premier conçut l'idée de fortifier ce point réputé inexpugnable, et qui lui imposa le nom significatif de Masada. Plus tard, le roi Hérode donna à cette place forte une plus grande extension, et il y multiplia les moyens de défense. » (*Bell. Jud.*, VII, VIII, 3.)

Dans un autre passage très-curieux, Josèphe s'exprime ainsi :

« Il y avait, non loin de Jérusalem, une citadelle extrêmement forte, construite par les anciens rois, pour y mettre leurs trésors et leurs personnes en sûreté, en cas de guerre malheureuse. Les sicaires (Josèphe appelle ainsi les Juifs qui, ne voulant pas se soumettre à la domination étrangère, avaient juré de mourir jusqu'au dernier, en faisant une guerre acharnée aux Romains : de nos jours, nous avons entendu maudire par des Français, les *brigands de la Loire*, qui méritaient tout aussi justement ce nom infâme, que les derniers défenseurs de l'indépendance juive: et c'est un Juif, traître à sa patrie, qui flétrit du nom de sicaires la poignée de héros qui s'était réfugiée à Masada ! ô passions humaines ! vous ne cesserez jamais d'être honteuses ? mais, copions sans commentaires), les sicaires donc, s'étant emparés de Masada, faisaient de là des courses dans la contrée environnante, ne cherchant à s'emparer que de ce dont ils avaient absolument besoin *pour vivre*, parce que la *crainte* les empêchait de commettre leurs *brigandages* sur une plus grande échelle. Apprenant cependant que l'armée envahissante des Romains était en repos, et que les Juifs de Jérusalem étaient divisés par la sédition et par la plus inique tyrannie, ils en vinrent à commettre des crimes plus grands encore. Le jour même de la fête des Azymes, ils sortirent de Masada, quand la nuit fut close, se ruèrent, avec le moins de bruit possible, sur tout ce qui leur faisait obstacle, et vinrent fondre sur la petite ville d'Engaddi. Les habitants surpris, sans avoir le temps de se mettre en défense, furent dispersés et rejetés hors de la ville. Tout ce qui ne put fuir, hommes, femmes et enfants, au nombre de plus de sept cents, fut passé au fil de l'épée. Ayant alors pillé les maisons et les jardins remplis de fruits mûrs, ils retournèrent en hâte avec leur butin à Masada. Ils continuèrent ensuite à ravager les bourgades des environs, en se recrutant journellement de tous les bandits qui ne pouvaient plus vivre ailleurs. (*Bell. Jud.*, IV, VII, 2.)

« Peu de temps après, Simon fils de Gioras, qui, à cause de son audace, avait été dépouillé de la toparchie de l'Acrabatène, par le grand prêtre Ananus, s'échappa de Jérusalem, placée sous la tyrannie de Jean, et vint demander un asile aux sicaires de Masada. D'abord il leur parut suspect, si bien qu'ils lui assignèrent pour demeure la ville basse, où il se fixa avec les femmes qui l'avaient suivi, les sicaires restant exclusivement maîtres de toute la ville haute. Bientôt cependant, la part que Simon prenait à leurs expéditions, lui valut leur confiance; ils résistaient pourtant aux conseils qu'il leur donnait de frapper de plus grands coups. Ce Simon finit par se créer une armée à lui, et se séparant des habitants de Masada, il alla commettre, de son côté, les plus atroces brigandages dans la Judée entière. (*Bell. Jud.*, IV, IX, 9.) Appelé à Jérusalem par le peuple, ce fut lui qui coopéra le plus activement à la défense de la ville contre les Romains; mais ayant été fait prisonnier, Simon fut conduit à Rome, où il figura dans le triomphe décerné à Titus : le dernier acte de cette cérémonie fut la mise à mort du héros juif.

« Jérusalem, Machœros avaient succombé; il ne restait plus aux Juifs qu'une seule place forte, Masada, et les Romains résolurent d'anéantir, à quelque prix que ce fût, ce foyer d'insurrection,

« Bassus, préfet de la Judée étant mort,

Digitized by Google

Flavius Sylva lui avait succédé : sa première pensée fut de marcher contre Masada. Celui qui commandait alors dans la place, était Eléazar, de la tribu de Juda, homme éminent et brave, qui avait poussé à la rébellion bon nombre de Juifs, lorsque le censeur Quirinius avait été envoyé en Judée. A partir de ce moment, les sicaires, sous les ordres d'Eléazar, avaient traité en ennemis ceux de leurs compatriotes qui avaient plié sous le joug romain, pillant et enlevant leurs biens, incendiant leurs maisons. Ils prétendaient, pour légitimer leurs brigandages, qu'il n'y avait pas de différence entre les étrangers et les Juifs dégénérés qui avaient trahi la patrie, et qui avaient été assez lâches pour se faire, de leur plein gré, les esclaves des Romains; mais c'était là un vain prétexte, ajoute Josèphe, et ils ne tenaient ces discours que pour déguiser leur cruauté et leur cupidité (*Bell. Jud.*, VII, VIII). »

Sylva résolut donc d'écraser ce qui n'était, pour lui, que le dernier asile de la rébellion, et voici textuellement comment Josèphe raconte cette expédition.

« Le général romain, à la tête de son armée, marcha contre Eléazar et les brigands qui occupaient Masada. Après s'être immédiatement emparé de tout le pays environnant, il plaça des garnisons dans les lieux les plus favorables; il entoura la forteresse d'une muraille, afin d'empêcher les assiégés de s'échapper, et il établit des postes de surveillance. Sylva choisit, pour s'y loger, l'emplacement le meilleur à proximité de la forteresse, en un point où le rocher touchait à la montagne voisine. Là, du reste, il lui était fort difficile de se fournir des choses nécessaires : car ce n'étaient pas seulement des vivres qu'il fallait apporter de très-loin et avec d'énormes difficultés pour les Juifs qui étaient chargés de l'approvisionnement du camp, mais il fallait y transporter jusqu'à l'eau, parce qu'aucune source n'existe en cet endroit. Après avoir pris ces premières dispositions, Sylva commença le siége avec beaucoup d'habileté et de fatigue, à cause de la position de la forteresse dont voici la description :

« C'est un rocher très-élevé, dont le circuit est considérable. Il est entouré de tous les côtés par des vallées tellement profondes, que d'en haut on n'en peut voir le fond. Ce rocher est à pic et inaccessible, si ce n'est en deux points où il présente une rampe difficile. Il y a un chemin qui vient du lac Asphaltite vers l'orient, et un autre qui part de l'occident, et par lequel on arrive plus aisément. Le premier se nomme la Couleuvre, à cause de son peu de largeur et de ses nombreuses flexuosités qui lui donnent quelque ressemblance avec un serpent. Ce n'est du reste qu'une anfractuosité ouverte dans le flanc des rochers qui dominent le précipice, revenant souvent sur elle-même, et s'élevant de nouveau peu à peu, de manière à ne rejoindre qu'à peine un point plus avancé. Il faut qu'on chemine un pied derrière l'autre, quand on gravit ce chemin; un faux pas serait la mort; car les rochers à pic plongent de chaque côté, de façon à remplir de terreur les plus audacieux. Quand on a monté ainsi l'espace de trente stades, ce qui reste à franchir est à pic, mais le rocher ne se termine pas en pointe aiguë, et le sommet présente une esplanade. C'est là que, le premier, le grand prêtre Jonathas bâtit une forteresse qu'il appela Masada. Plus tard, le roi Hérode y établit avec grand soin de nombreuses constructions. Il fit enceindre le sommet d'une muraille, ayant sept stades de développement, construite en pierres blanches, haute de douze coudées et épaisses de huit. Cette muraille était flanquée de trente-sept tours, hautes de cinquante coudées. Ces tours ouvraient dans des bâtiments construits à l'intérieur, et appliqués contre toute la muraille d'enceinte, parce que le sommet, qui offrait un sol productif et plus facilement labourable que tout autre, fut réservé par le roi à la culture, afin que si les vivres ne pouvaient plus être apportés de l'extérieur, ceux qui se seraient réfugiés dans la forteresse, n'eussent pas à souffrir de la famine.

« Hérode y construisit aussi, vers la montée du côté occidental, un palais placé en dedans des murailles et tourné vers le septentrion. Les murs de ce palais étaient d'une grande élévation et très-solides; ils étaient garnis aux angles, de quatre tours de soixante coudées de hauteur. Là se trouvaient réunis des appartements variés et somptueux, des portiques et des salles de bains, soutenus partout par des colonnes monolithes. Le sol et les parois des appartements étaient ornés de mosaïques. Dans chaque habitation, sur le plateau, autour du palais et devant la muraille, de grandes citernes furent creusées dans le rocher, pour conserver l'eau, de manière à en fournir en aussi grande quantité que s'il y eût eu là des sources d'eau vive. Un chemin encaissé menait du palais au point le plus élevé de la forteresse, sans qu'il fût possible de voir ce chemin du dehors; du reste, les routes visibles elles-mêmes n'étaient pas faciles à suivre pour les ennemis. Le chemin de l'orient, ainsi que nous l'avons déjà dit, est par sa nature inaccessible, et une tour placée dans un passage très-étroit ferme celui de l'occident. Cette tour est distante de la citadelle d'au moins mille coudées, impossible à franchir, difficile à forcer. Au delà, ceux même qui s'avançaient sans crainte, ne pouvaient pas marcher sans difficultés. Ainsi donc la nature, secondée par l'industrie des hommes, défendait la forteresse contre toute attaque.

« Quant aux ressources intérieures, leur abondance et leur durée étaient plus admirables encore : il y avait, en effet, du blé caché en quantité suffisante pour un temps très-long; de même beaucoup de vin et d'huile, des graines légumineuses de toute espèce, et des dattes accumulées dans les magasins. Eléazar et ses brigands, lorsqu'ils s'emparèrent par ruse de la forteresse, y trouvèrent toutes ces provisions en aussi bon état que si le tout y eût été récemment déposé, bien qu'il se fût écoulé près d'un siècle,

Digitized by Google

depuis l'époque où elles avaient été emmagasinées pour résister à l'invasion romaine. Les Romains eux-mêmes, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la place, y trouvèrent les restes de ces provisions qui semblaient toutes fraîches. Il est vraisemblable qu'il faut attribuer à l'atmosphère du lieu cette étonnante conservation des vivres, et que la hauteur de la citadelle y garantit l'air contre toute influence délétère de la plaine. La citadelle renfermait, en outre, des armes en quantité suffisante pour équiper dix mille hommes, du fer brut, de l'airain et du plomb.

« Il était facile de juger que de pareilles précautions n'avaient point été prises sans motifs très-sérieux. Aussi dit-on qu'Hérode s'était fait construire ce château pour lui servir de refuge contre le double danger qu'il redoutait : d'abord, il craignait que le peuple juif ne le fît descendre du trône, pour y replacer la postérité de ses rois précédents ; d'un autre côté, il se préoccupait bien plus fortement encore des intrigues de la reine d'Egypte Cléopâtre. Celle-ci, en effet, ne prenait pas la peine de cacher ses desseins, et elle pressait ouvertement Antoine de faire mettre à mort Hérode, afin de lui donner à elle-même le royaume de Judée.

« Longtemps après qu'Hérode, par suite des appréhensions que je viens de rapporter, eut construit Masada, il arriva que la prise de la forteresse fut le dernier acte à accomplir pour les Romains, dans leur guerre contre les Juifs.

« Quand Sylva eut enfermé dans une muraille tout le terrain environnant la place, ainsi que nous venons de le dire, et lorsqu'il eut mis tous ses soins et toute sa vigilance à empêcher que personne ne pût s'échapper, il commença le siége au seul point sur lequel une attaque pouvait être dirigée. Après la tour qui fermait le chemin de l'occident vers le palais et le sommet le plus élevé, il y avait une éminence de rocher, d'une grande étendue, mais inférieure à Masada d'environ trois cents coudées : on l'appelait Leuké. Aussitôt que Sylva l'eut gravie et occupée, il y fit accumuler de la terre par ses soldats. Grâce à un travail opiniâtre, une jetée fut construite d'environ deux cents coudées de hauteur; le terrain cependant n'en parut pas assez solide, ni l'élévation assez grande pour que les machines de guerre y pussent être établies. On construisit donc au-dessus de la jetée, une plate-forme composée de rochers énormes, haute et large de cinquante coudées ; on y plaça des machines semblables à celles que Vespasien d'abord et Titus ensuite avaient employées pour prendre les villes ; enfin on bâtit une tour de soixante coudées de hauteur, entièrement revêtue de fer, et du haut de laquelle les Romains, avec force balistes et scorpions, écartaient les défenseurs de la muraille et ne leur permettaient même pas de montrer la tête.

« Ayant en même temps fait fabriquer un immense bélier, Sylva fit battre le mur sans relâche, et il parvint à en renverser une partie. Pendant ce temps-là les brigands occupaient et élevaient en toute hâte un retranchement intérieur qui ne pût, comme le mur d'enceinte, souffrir de l'action des machines. Afin que ce second mur fût mou et pût amortir les coups les plus violents, il fut construit de la manière suivante : des poutres étaient placées en long et bout à bout ; deux rangées parallèles de poutres, disposées ainsi, étaient distantes l'une de l'autre d'une quantité égale à l'épaisseur de la muraille; l'intervalle des deux rangs de poutres était rempli de terre, et pour que cette terre, en s'accumulant, n'exerçât pas une poussée capable de la faire couler, d'autres poutres placées transversalement reliaient les poutres établies en long; cette construction ressemblait donc en quelque sorte à celle d'un édifice ; de plus, les coups des machines appliqués à une paroi qui cédait, étaient ainsi amortis, et les chocs entassant les matériaux, n'en rendaient que plus solide l'ouvrage tout entier. Quand Sylva s'en fut aperçu, il pensa qu'il viendrait plus facilement à bout de ce retranchement par l'incendie, et en conséquence il ordonna aux soldats d'y jeter force brandons ardents. Le mur, presque entièrement construit en bois, prit feu sur-le-champ, et s'embrasant jusqu'au bout, il projeta une flamme immense. Aux premiers moments de l'incendie, le vent, qui soufflait du nord, rendit la position des assiégeants horrible; car rabattant la flamme, il la rejetait sur eux, de façon à les désespérer et à leur faire craindre que leurs propres machines ne fussent brûlées. Mais tout à coup le vent tournant au sud, comme par un décret de Dieu, reporta avec violence la flamme sur la muraille et la mit en feu, depuis la base jusqu'au sommet. Les Romains, ainsi favorisés par la Providence, rentrèrent dans leurs quartiers, avec le dessein bien arrêté de monter à l'assaut le lendemain ; pendant la nuit ils redoublèrent de vigilance, afin que pas un des assiégés ne pût s'échapper.

« Du reste Eléazar ne songeait pas à la fuite pour lui-même, et il était décidé à ne permettre à personne de la tenter. Voyant le dernier rempart détruit par le feu, ne trouvant plus aucun moyen de salut, même dans le courage du désespoir, réfléchissant d'ailleurs aux affreux traitements réservés par les Romains vainqueurs aux femmes et aux enfants, il se résolut à mourir avec tous les siens, persuadé que c'était le meilleur parti qu'ils pussent prendre. Il réunit les plus braves de ses compagnons et les excita par ses paroles à accomplir cette effroyable résolution ; il leur fit voir les conséquences d'une capitulation, l'abjection de l'esclavage, et les traitements les plus infâmes. *Voilà sur quoi vous pouvez compter, si vous êtes faits prisonniers*, leur dit-il : *demain matin, au point du jour, ce sera fait de vous, il ne vous reste plus que la liberté de mourir avec tous ceux qui vous sont chers. L'ennemi, qui n'a d'autre espoir que celui de vous prendre vivants, n'est pas assez puissant pour vous empêcher de mourir ; vous n'êtes plus assez forts pour le vaincre. Vous saviez que Dieu lui-même était contre nous, et qu'il avait condamné à périr*

Digitized by Google

la race juive qu'il a cessé d'aimer. S'il nous eût été propice, ou du moins, s'il ne nous eût pas maudits et condamnés, pensez-vous qu'il eût permis que la ville sainte fût détruite de fond en comble? Nous qui restons les derniers de notre race, qu'a fait Dieu pour nous? Il nous a accablés de sa colère. Cette forteresse inexpugnable, à quoi nous a-t-elle servi? Ces munitions, ces armes, qu'en avons-nous pu faire? rien! La flamme qui frappait nos ennemis est revenue sur nous-mêmes; n'est-ce pas la colère de Dieu qui nous a vaincus? Si nous avons encore des fautes à expier, que du moins les Romains n'aient pas la joie d'être les instruments de la vengeance divine; soyons-les nous-mêmes. Nos femmes tuées par nous échappent à l'outrage, nos enfants à la servitude; après eux, donnons-nous mutuellement la mort, nous aurons sauvé notre liberté et gagné une noble sépulture. Détruisons d'abord nos trésors et la forteresse, nous tromperons ainsi la cupidité des Romains. Ne laissons après nous que les vivres, pour qu'ils sachent bien, ces Romains, que nous n'avons pas été vaincus par la famine, et que nous avons mieux aimé mourir que de devenir leurs esclaves.

« Ainsi parla Eléazar, et tous ceux qui étaient présents n'accédèrent pas tout d'abord à sa proposition; quelques-uns cependant se préparaient à lui obéir, et montraient presque de l'allégresse en pensant qu'une pareille mort était belle; ceux qui hésitaient avaient pitié de leurs femmes et de leurs enfants, et voyant leur fin si prochaine, ils s'entre-regardaient avec des yeux pleins de larmes, et témoignaient ainsi qu'ils repoussaient le conseil d'Eléazar. Celui-ci les voyant trembler et reculer devant cet héroïque dessein, commença à craindre que ceux mêmes qui avaient applaudi à son discours, ne se laissassent amollir par les supplications et les larmes des plus timides; il reprit donc la parole et se remit à les exhorter. S'animant de plus en plus, il leur parla de l'immortalité de l'âme, avec une énergie toujours croissante, et en poursuivant de regards obstinés ceux qui ne pouvaient cacher leurs larmes. »

Il parvint par ce nouveau discours à les enflammer de telle façon que, s'il faut en croire Josèphe, tous les assistants, sans en excepter un seul, arrêtèrent Eléazar lorsqu'il voulait continuer à parler, et que pleins d'une ardeur frénétique et poussés par le démon, ils se précipitèrent à l'œuvre et commencèrent la perpétration de ce crime sublime, avec la rage de gens dont aucun ne voulait être le second à agir. On les vit alors embrasser leurs femmes et leurs enfants avec une tendresse convulsive, et les poignarder ensuite d'une main ferme. Il n'y en eut pas un seul qui hésitât à verser le sang des êtres qui lui étaient chers. Malheureux, auxquels cette effroyable extrémité était devenue nécessaire, et pour qui le plus léger des maux était d'égorger de leurs propres mains leurs enfants et leurs femmes!

Après cette scène de carnage, les survivants, écrasés par l'horreur de ce qu'ils venaient de faire, et pressés de rejoindre dans la mort ceux qu'ils avaient frappés, entassèrent toutes leurs richesses qu'ils livrèrent aux flammes. Le sort ayant aussitôt désigné dix d'entre eux, auxquels fut dévolu l'horrible soin de tuer tous les autres, ceux-ci se couchèrent auprès des cadavres chauds encore de tous ceux qu'ils avaient aimés, et les tenant embrassés, présentèrent tour à tour la gorge à leurs sublimes bourreaux. Les dix élus accomplirent intrépidement leur tâche jusqu'au bout, et lorsqu'ils eurent fini, ils désignèrent au sort, à leur tour, celui qui donnerait la mort aux neuf autres et se tuerait ensuite de ses propres mains; car ces hommes avaient assez de confiance en eux-mêmes, pour être assurés qu'il n'y avait pas à choisir entre eux, et que l'un ne valait pas mieux que l'autre, pour achever cette horrible tragédie. Le dernier vivant visita tous les cadavres étendus autour de lui, et après s'être assuré qu'il n'en restait pas un seul qui eût encore besoin de son ministère, il mit le feu au palais et se passa enfin son épée au travers du corps.

Tous périrent convaincus qu'il ne resterait pas après eux un seul être animé que les Romains pussent prendre vivant; ils s'étaient trompés pourtant, car une vieille femme, avec une parente d'Eléazar, distinguée par son savoir et sa sagesse, et cinq enfants, réussirent à se cacher dans un aqueduc souterrain, où dans l'ardeur qui les poussait à en finir, les auteurs du drame que nous venons de raconter, ne songèrent pas à aller les chercher. Les *brigands* de Masada moururent ainsi au nombre de neuf cent soixante, y compris les femmes et les enfants. Ceci se passa le 15 du mois de Xanthicus.

« Dès le point du jour les Romains, comptant sur un combat acharné, accoururent en armes et s'élancèrent de leurs retranchements dans la place, au moyen de ponts d'échelles. Ils ne trouvèrent pas un ennemi devant eux, mais la solitude, le silence et l'incendie partout. Ils étaient loin encore de soupçonner ce qui s'était passé, et ils poussèrent d'une seule voix un grand cri, pour voir s'il ferait surgir quelque figure humaine; les pauvres femmes cachées l'entendirent seules, elles sortirent de leur refuge, et la parente d'Eléazar raconta tous les détails de cette horrible nuit. D'abord les Romains ne purent ajouter foi à ses paroles, et ils se refusèrent à croire à un tel dévouement. Ils s'efforcèrent à éteindre l'incendie, et ils pénétrèrent bientôt dans le palais, au travers des flammes et par le chemin couvert. Rencontrant alors des monceaux de cadavres, ils ne se laissèrent pas aller à la joie d'une victoire remportée sur des ennemis, mais ils n'eurent que de l'admiration pour la grandeur de l'action dont ils ne pouvaient plus douter, et pour le sublime mépris de la mort, par lequel tant d'hommes de cœur s'étaient illustrés à tout jamais. »

Voilà comment finirent ces hommes que Josèphe appelle des *brigands*; je doute que

Digitized by Google

les annales humaines offrent beaucoup de faits semblables.

Depuis longues années j'avais perdu de vue *l'Histoire de la guerre des Juifs* ; jamais mes études ne m'y avaient rapporté ; j'ai donc visité Masada sans y attacher aucun souvenir. D'ailleurs, le nom Sebbeh que j'entendais seul prononcer par les Arabes, n'était pas fait pour me rafraîchir la mémoire, et j'avoue en toute humilité, que quand bien même j'eusse été certain que je foulais le sol de Masada, privé de livres comme je l'étais dans ma course aventureuse, il n'eût été parfaitement impossible de dire alors ce qui avait rendu ce lieu célèbre entre tous. Que ceci serve de leçon aux voyageurs futurs, et s'ils ne veulent pas se priver volontairement des émotions les plus vives, qu'ils préparent leurs explorations en lisant beaucoup d'avance. Je déplorerai toute ma vie la fâcheuse ignorance à laquelle je dois le regret de n'être pas resté un jour de plus à Sebbeh, malgré l'impossibilité d'y trouver de l'eau. Si jamais il m'est donné d'y retourner, je ne ferai pas comme cette fois, et à tout prix je rapporterai de Masada tout ce que je pourrai recueillir de dessins et de plans.

Maintenant que j'ai raconté l'expédition de Sylva, il est temps que je raconte l'expédition plus pacifique dont j'ai été le chef.

Tournant immédiatement le dos à nos tentes, nous nous acheminons vers le flanc droit du large ravin qui nous sépare de la montagne de Sebbeh. La pente est roide et la rocaille roulante ; mais à tout prendre, nous avons vu de pires chemins. Au bout de quelques minutes, la route change de tournure ; les chèvres seules s'en contenteraient, et encore faudrait-il qu'elles ne fussent pas difficiles. Il est très-clair que nous avançons sur le casse-cou que Josèphe appelle la Couleuvre ; mais j'affirme, et mes compagnons ne me démentiront pas, que l'historien des Juifs l'a flatté. C'est une escalade sans interruption, et à quelques centaines de pieds de hauteur à pic, centaines de pieds qui vont toujours en augmentant de nombre. Décidément, il ne ferait pas bon regarder à gauche en montant cette route beaucoup trop pittoresque, car le vertige nous prendrait infailliblement, et ces abîmes dont nous ne pouvons apercevoir le fond, exercent une sorte d'attraction presque invincible, contre laquelle nous avons toutes les peines du monde à nous défendre. Va donc pour regarder toujours à droite ! en descendant nous regarderons à gauche, c'est une consolation ; il est vrai qu'alors nous ne contemplerons encore, et pour bonne raison, que le flanc du rocher sur lequel nous grimpons.

Nous suivons, essoufflés et haletants, nos trois Bédouins, qui semblent parcourir une route royale. Nous avons l'amour-propre de ne vouloir pas reculer devant ce qui paraît facile à ces sauvages d'acier, et nous allons de l'avant. Enfin, nous touchons à une sorte de plateau fort tourmenté et fort étroit d'abord, sur lequel débouche un ravin déchiré qui s'éloigne vers le nord-ouest. Ce plateau s'élargit rapidement, et nous nous trouvons au milieu de décombres et de murailles, indices certains d'habitations antiques.

A notre gauche, la crête du précipice est bordée par un mur construit en pierres sèches simplement amoncelées, et ce mur plonge rapidement avec le flanc qui le porte, vers le fond du ravin au nord duquel est assis notre camp. Ici, pas de doute possible. Nous sommes arrivés au point que Josèphe appelle Leukè. A notre gauche commence la Couleuvre que nous venons de suivre, et qui descend vers la mer Morte. Derrière nous doit être le chemin de l'occident, et la tour qui le coupe. Ces deux chemins se rejoignaient ici. Malheureusement nos minutes sont comptées, et les décombres du camp de Sylva, placé en ce point même et sur les débris de la ville basse où demeura Simon, fils de Gioras, nous cachent les ruines de cette tour, placée sans doute beaucoup plus bas, et le tracé de ce chemin que nous ne songeons pas à aller reconnaître. Les restes du plateau supérieur sont les seuls auxquels nous pensions en ce moment, et par conséquent les seuls que nous croyions dignes d'intérêt.

En faisant face à l'est, nous avons devant nous le rocher à pic de Masada, rocher de deux cents pieds de hauteur, dans le flanc escarpé duquel paraissent quelques rares ouvertures semblables à celles des nécropoles, et placées à une cinquantaine de pieds au-dessous du sommet, sans aucune anfractuosité qui permette d'y parvenir. Il est bien certain qu'on n'y pouvait avoir accès que par quelque conduit souterrain, ouvert dans l'intérieur de la forteresse. C'est maintenant celle-ci qu'il s'agit d'atteindre, et nous comprenons d'un regard, que ce sera bien autre chose encore que sur le chemin que nous venons de quitter.

Une crête, étroite comme la lame d'un couteau, domine une jetée factice, formée de terre blanche très-meuble, qui joint Leukè au flanc du rocher de Masada. Cette jetée, c'est ce qui reste de la jetée de Sylva. La plate-forme qui la couronnait s'est écroulée, par l'action des pluies et du temps sur le terrain peu solide qui lui servait de base ; toutes les pierres ont roulé dans les précipices béants à droite et à gauche, et il n'est plus resté d'autre chemin que cette crête dangereuse que nous avons devant nous, et qu'il nous faut suivre comme des danseurs de corde sans balancier. Nos trois Arabes passent d'abord, moi ensuite, puis tous mes amis. En quelques instants nous avons franchi l'abîme, et nous voilà cramponnés au flanc du roc de Masada.

Ici recommence une escalade infernale, et à cinquante pieds plus haut, nous atteignons un tronçon de rampe sur lequel nous pouvons reprendre haleine. Cette rampe est assise du côté du précipice, sur le reste d'un mur de soutènement, bâti en belles pierres de taille. Ce mur et la rampe n'ont plus que quelques mètres de longueur, en suite de

Digitized by Google

quoi l'escalade recommence, tout aussi difficile qu'auparavant.

Enfin nous touchons au sommet, et un bout de chemin encaissé entre le précipice et un reste de mur bâti en pierres de taille, aboutit à une porte bien conservée, de bel appareil et à voûte ogive. Voilà, du coup, l'ogive reportée à l'époque d'Hérode le Grand, ou tout au moins de Titus, et de la destruction de Masada. Sur les pierres de taille de cette porte ont été écorchés, avec une pointe, à une époque indéterminée, des croix, des signes semblables au symbole de la planète Vénus, et des lettres grecques, telles que des Δ et des T. Sont-ce des signes d'appareilleur? J'en doute, à cause de l'apparence fort peu ancienne de ces signes grossiers, dont la couleur assez claire tranche sur le fond de la pierre, qui est d'une teinte beaucoup plus foncée. Ces signes, du reste, sont, les uns droits et les autres inclinés ou même renversés, ce qui pourrait venir à l'appui de l'opinion qu'ils ne sont que des signes de repère, employés par les constructeurs de la porte. Pour ma part, je ne me charge pas de trancher cette question.

Au delà de cette porte s'ouvre devant nous un vaste plateau, c'est celui de Masada. Dieu soit loué! nous y sommes tous parvenus sains et saufs, et comme nous ne nous sommes pas arrêtés une seule seconde, cinquante minutes nous ont suffi pour arriver du camp jusqu'ici.

La crête que nous avons atteinte, c'est-à-dire celle de l'ouest, est garnie d'édifices ouvrant sur le plateau et adossés au mur d'enceinte. Ce sont des espèces de cases carrées, bien conservées encore, et dans les parois desquelles paraissent fréquemment de petites ouvertures disposées en quinconce, comme les trous d'un pigeonnier. Devant nous, à moins de cent pas, est une ruine qui ressemble presque à une petite église avec abside circulaire. C'est le Qasr (le palais), me disent mes Bédouins. J'y cours en hâte. La salle principale est terminée par cette abside en cul de four, percée d'une petite fenêtre ronde. Toute l'abside est en belles pierres de taille d'appareil; les murailles contre lesquelles elle est appuyée, sont couvertes d'un crépi très-dur, dans lequel sont appliquées des mosaïques d'un genre tout neuf pour moi. Ce sont des milliers de petits fragments rougeâtres de pots cassés, encastrés dans le mortier et formant des desseins réguliers, seul ornement des murailles de cette salle. Quelques petits cubes de pierre, de couleur rouge, blanche et noire, me donnent à penser que la salle est pavée en véritable mosaïque; j'encourage donc mes Bédouins par l'appât d'un bakhchich, et pendant que je prends le plan de la grande salle et des petites salles attenantes, pendant que Belly fait un croquis de cette ruine si étrange, les décombres sont écartés du sol, et une jolie mosaïque, formée d'entrelacs circulaires, est remise au jour. Elle est malheureusement tout effondrée, et je ne me fais pas dès lors le moindre scrupule d'en enlever quelques échantillons. Quelques fragments de moulures en marbre blanc, sont dessinés et cotés. Le sol est jonché de débris de poterie rouge et de morceaux de verre dont j'emporte des échantillons. Personne de nous ne perd son temps, et Edouard lève la porte ogivale d'entrée, pendant que Belly et moi nous travaillons de notre côté.

Quand nous avons fini nos croquis, nous commençons la visite du plateau entier. Partant donc du Qasr, qui est directement à l'est de la porte ogivale, et nous dirigeant vers le nord, nous trouvons une grande citerne rectangulaire, où naturellement il n'y a pas une goutte d'eau, et qui est aujourd'hui envahie par les broussailles. Plus loin, au nord-est du Qasr, est une enceinte quadrangulaire de construction beaucoup plus ancienne que le Qasr et que les autres édifices. Un fossé large et profond la sépare du reste du plateau, à partir du flanc gauche d'une tour carrée en ruine qui domine le terrain et qui est au centre de la face placée en regard du Qasr. Nous y montons et de là nous voyons tout l'intérieur de cette forteresse plus ancienne, coupé, dans le sens du sud au nord, par des files non interrompues de décombres formés de grosses pierres noires irrégulières, restes d'édifices écroulés sur place. Je ne doute pas que cette enceinte ne soit celle de la Masada, bâtie par Jonathas, au dire de Josèphe. Tout le reste donc est l'œuvre d'Hérode le Grand.

Quelques murs sont bâtis en grosses pierres régulières, reliées entre elles par des petites pierres tenant lieu des joints de ciment. Ce genre de construction se retrouve aux citernes de Jérusalem et d'Elbireh. Vers l'est, c'est-à-dire du côté de la mer Morte, il n'y a plus de traces d'une muraille aussi belle et aussi solidement bâtie que celle qui dominait le plateau de Leukè. Cela se conçoit, il n'y avait pas d'attaque à craindre de ce côté que les oiseaux seuls peuvent atteindre directement. Un cordon de décombres borde cependant partout la crête du plateau de Masada.

Du bord où nous sommes alors, nous jugeons à merveille de l'état surprenant de conservation des travaux de siége exécutés sous les ordres de Sylva, et il m'est très-facile d'en prendre un plan cavalier. Quatre redoutes carrées commandent, l'une le ravin de gauche, et les trois autres l'Ouad-el-Hafaf (vallée des ruines). A partir de ces postes, qui sont reliés entre eux par un retranchement de rocaille, commencent deux retranchements de même construction, qui saisissent le rocher de Masada, comme entre les deux branches d'une tenaille. Ces lignes de circonvallation sont immenses et elles règnent sans interruption sur le flanc gauche de la montagne de Sebbeh, aussi bien que sur le flanc de la haute montagne qui fait face à Masada, de l'autre côté de l'Ouad-el-Hafaf. Cette ligne venait probablement se fermer au camp même de Sylva, où ainsi

Digitized by Google

que je l'ai vérifié, vient aboutir la branche de gauche.

Au reste, le plateau est libre d'édifices, si ce n'est vers la pointe nord où est le Qasr et une citerne, et vers la pointe sud où est une autre citerne et un amas de ruines appartenant peut-être à une caserne. Dans le flanc sud du rocher sont percés un puits et un caveau garni, sur toutes ses parois, d'un ciment très-solide et très-uni. Pour y descendre, il faut s'exposer à un véritable danger, parce que l'on est pour ainsi dire suspendu au-dessus de l'Ouad-el-Hafaf, placé à plus de douze cents pieds au-dessous; il faut, dis-je, atteindre l'entrée d'un escalier de quelques marches qui débouche dans le souterrain. Il serait difficile de n'y pas reconnaître l'un de ces magasins dans lesquels étaient accumulées les provisions qui pouvaient rester à Masada des siècles entiers sans se détériorer. Chemin faisant, nous avions rencontré encore une citerne, ou mieux un puits, et revenant au côté ouest, c'est-à-dire au côté dans lequel est ouverte la porte d'entrée, et contre lequel sont appuyées des tours carrées et des habitations assez bien conservées, ayant l'aspect bizarre de pigeonniers, grâce aux trous réguliers dont leurs parois sont garnies, nous avons achevé tant bien que mal le tour de la place! Mais combien je regrette aujourd'hui la précipitation avec laquelle nous avons visité ce lieu célèbre! Certes, ce n'eût pas été trop de deux journées, employées sans perte de temps, à recueillir des notes et des croquis dignes de Masada.

Nous étions restés plus de deux heures sur le plateau; nos Arabes nous pressaient de redescendre au camp; ils faisaient sonner bien haut la nécessité d'aller coucher ce soir à un endroit où gens et bêtes pussent trouver de l'eau à boire, et cet argument, vu la chaleur affreuse dont nous souffrions, l'emporta sur notre amour des ruines. Nous nous mîmes donc en devoir de redescendre: monter était un jeu et nous ne pûmes nous rendre compte du danger qu'il y a à grimper à Masada, que lorsqu'il nous fallut reprendre en sens inverse le chemin qui, la première fois, nous avait paru si difficile.

Un mot encore sur Masada. Les ruines de Masada, célèbres à juste titre, ainsi qu'on a pu le voir par tout ce que j'ai dit, n'ont pas été visitées souvent par les Européens; ainsi MM. Robinson et Smith, qui les premiers ont identifié d'instinct Sebbeh avec Masada, n'ont vu cette localité que des hauteurs d'Ayn-Djedy, c'est-à-dire qu'ils n'ont pu contempler qu'à quelques lieues de distance, le profil de la montagne sur laquelle existait Masada. C'est donc d'après les rapports des Arabes qu'ils purent consulter, qu'ils ont émis, avec une admirable perspicacité, une opinion que l'inspection de la localité et des ruines qu'elle renferme, devait vérifier de la manière la plus évidente. Leur exploration est du vendredi, 11 mai 1838.

Quatre années plus tard, du 12 au 15 mars 1842, MM. Wolcott, missionnaire américain, et Tipping, peintre anglais, escaladèrent les premiers le plateau de Masada et vérifièrent l'exactitude de la supposition admise par MM. Robinson et Smith. M. Robinson, dans le livre intitulé: *The Biblical Cabinet* (vol. XLIII, p. 67 et suiv.), a publié textuellement deux lettres intéressantes écrites, l'une de Sebbeh, l'autre de Jérusalem, par M. Wolcott, et dans lesquelles ce zélé voyageur donne, avec assez de détails, le récit de sa course à Masada. Il a parfaitement observé les lieux, reconnu les différents édifices mentionnés par Josèphe, et les travaux de siége construits par Sylva. Pour M. Wolcott, toutes les constructions qui se voient encore à Masada sont de la même époque, c'est-à-dire de celle d'Hérode, mais la porte ogivale qui servait d'entrée à la ville est une ruine moderne. La présence d'une ruine moderne à Masada, offrirait certes un fait bien plus extraordinaire que celui de l'emploi de l'arc ogival dans des édifices construits par Hérode. Quant à la forteresse de Jonathas, elle me paraît très-nettement reconnaissable. Mais des appréciations plus ou moins exactes, n'enlèveront point à M. Wolcott le mérite d'avoir le premier reconnu les ruines illustres de Masada.

Je n'adresserai qu'un reproche au révérend missionnaire américain, c'est de s'être amusé à faire rouler jusqu'au bas du rocher, plusieurs pierres arrachées aux ruines de la forteresse. L'expédition américaine, comme nous allons le voir tout à l'heure, s'est donné le même plaisir. Il est heureux, en vérité, que les voyageurs soient rares à Masada: car si tous avaient la même fantaisie, il finirait par ne plus y avoir de ruines de la forteresse juive, qu'à douze cents pieds plus bas.

Le samedi 29 avril 1848, au point du jour, M. le capitaine Lynch, commandant de l'expédition américaine, fit partir d'Ayn-Djedy, où il était campé, MM. Dale, Anderson et Bedlow, avec un drogman, un soldat turc et des guides arabes, pour aller explorer les ruines de Sebbeh. Au coucher du soleil, ces messieurs rentrèrent au camp, et c'est en se servant de leurs différents rapports que M. Lynch a publié le récit de leur course à Madasa.

Comme il s'agit d'une localité des plus intéressantes et sur l'état actuel de laquelle on ne peut trop rassembler de lumières, j'ai pensé devoir reproduire ici ce récit dont je ne saurais trop louer l'exactitude que j'ai pu constater, en visitant, trois ans plus tard, les mêmes points que les officiers américains. Je copie:

« Un peu après huit heures, ils arrivèrent à l'Ouady-Sebbeh et découvrirent une route clairement marquée, de quinze pieds de large, et indiquée par deux rangées parallèles de pierres qui continuèrent avec des interruptions pendant un quart de lieue (94). A neuf heures, quand la chaleur du soleil commen-

(94) Je n'ai point aperçu cette route bordée de pierres, parce que nous n'avons pas suivi le même

Digitized by Google

çait à devenir étouffante, ils atteignirent une caverne basse dans la face sud de la montagne, au-dessus de l'Ouady-Seyâl, profonde ravine qui sépare le rocher de la chaîne continue du nord. Là ils mirent pied à terre, car il était impossible d'aller plus loin à cheval. De là, quelquefois sur leurs mains et leurs genoux, ils grimpèrent le long du rocher à pic, dont le côté vertical est percé d'ouvertures comme le roc de Gibraltar. Ils inclinaient à croire que le sentier par lequel ils avaient monté était celui que Josèphe appelle le Serpent... Ils passèrent le ravin sur un espace de calcaire qui, bien que considérablement au-dessous du plus haut point du rocher, réunit l'escarpement sud du Seyâl à l'escarpement nord de Masada, et ils atteignirent le sommet un peu avant dix heures du matin ; tout ce sommet est entouré d'un mur à pic sur le précipice.

« Passant sous une porte à ogive, dont la clef de voûte et les voussures sont en pierres de taille, anciennement marquées de la lettre grecque Δ, et d'autres ressemblant au symbole planétaire de Vénus, les unes droites, les autres renversées, d'autres encore avec des croix grossières et la lettre T fruste, ils arrivèrent à un espace d'à peu près trois quarts de mille de longueur du nord au sud, et d'un quart de l'est à l'ouest.

« Il y avait très-peu de végétation, excepté au fond de quelques excavations qui semblaient avoir servi de citerne ou de grenier, et qui étaient à moitié remplies de mauvaises herbes et d'une espèce de lichen. Ailleurs la terre était aussi stérile que si elle avait été semée de sable. Cependant Hérode en parlait comme étant d'une nature grasse et mieux faite pour l'agriculture que celle d'une vallée. Hérode avait aussi creusé de profonds puits en grand nombre, comme des réservoirs pour l'eau, dans les rochers, à toutes les places qui n'étaient pas habitées (95), au-dessus et autour du palais et devant les murs; et par ce moyen il essayait d'avoir de l'eau pour plusieurs usages, comme s'il eût existé là des sources.

« Aux extrémités nord et ouest du rocher, et près de la pointe qui est probablement le promontoire Blanc mentionné par Josèphe (96), ils remarquèrent une de ces excavations d'une étendue considérable, remplie en grande partie des ruines et des décombres de ses propres murs, en même temps que des chardons et des mauvaises herbes de bien des siècles.

Dans le coin sud-ouest du rocher, ils en trouvèrent une plus grande encore, bien cimentée, avec une galerie et une suite de quarante marches, éclairée par deux fenêtres sur le côté sud du rocher (97). Cette grande chambre était tapissée de pierres très-belles, aussi nette et aussi propre que si elle venait d'être finie. Cette chambre les conduisit à croire qu'il y en avait beaucoup de semblables, éclairées par les ouvertures qu'ils avaient vues, à l'extérieur du rocher, en montant à Sebbeh; mais ils ne purent pas y pénétrer.

A la distance d'environ cent pieds au-dessous de la pointe nord, sur un rocher inaccessible et à pic, ils virent les ruines d'une tour ronde, et à quarante ou cinquante pieds au-dessous, sur un autre rocher, les murs de fondation d'une enceinte carrée avec un mur triangulaire aboutissant, par les angles de la base, au mur de la tour circulaire et au mur ouest de l'enceinte carrée; ils trouvèrent qu'il était impossible d'aller visiter ces ruines.

« En outre des restes de la tour ronde ou donjon, il y avait sur le sommet, des fragments de mur avec des retraits circulaires recouverts de briques carrées; des portes en ogive, des fenêtres à meneaux entourent en partie un enclos, qui était peut-être la cour du château, maintenant comblée par des fragments de toute nature, de marbre, de mosaïques et de poteries.

« Les fondations, et les portions inférieures du mur bâti par Hérode, autour du sommet de la colline, sont encore debout sur le côté est. Les officiers s'amusèrent à déplacer quelques-unes des pierres, à les jeter du haut du rocher et à les regarder tournoyer et bondir jusqu'au bas, à douze cents pieds, avec une rapidité plus effrayante que celle des pierres lancées par les balistes romaines, lorsque Sylva faisait le siége de la forteresse.

« Une des fenêtres, apparemment un fragment de chapelle, donnait sur la mer, c'était celle qui avait l'apparence d'un ogive, et c'était celle que nous avions aperçue en passant sur les embarcations. De là on pouvait voir la mer dans toute son étendue, avec ses extrémités nord et sud bien marquées, même à travers la vapeur qui les couvrait. La forme de la péninsule était bien nette et avait de la ressemblance avec une aile étendue.

« Immédiatement au-dessous d'eux, le long de la base du rocher, devait être tracé le mur de circonvallation que Sylva bâtit à l'extérieur, autour de toute la place; car il avait pris des précautions pour qu'aucun des assiégés ne pût s'échapper.

« Continuant leur exploration vers le bord sud-est, ils suivirent un passage dangereux, sur la face du rocher, qui n'avait pas moins

chemin. En effet, les officiers américains, puisqu'ils ont cheminé sur le flanc de la montagne depuis l'Ouad-el Seyâl, qui est à plus d'une lieue du roc de Sebbeh, ont marché du nord au sud vers Masada. La route qu'ils ont prise est-elle la Couleuvre de Josèphe? est-ce celle que j'ai gravie qui a droit à ce nom ? Je laisse à d'autres le soin de le décider. Ce qui me paraît probable, c'est qu'ils ont fini par rejoindre notre sentier de chèvres, vu qu'il n'y en a pas d'autre, pour aller de la mer Morte à Masada.

(95) Je ne me charge pas de défendre la traduction du texte de Josèphe donnée par M. Lynch.

(96) Leukè était à plus de deux cents pieds au-dessous du plateau de Masada. M. Lynch fait donc ici une confusion de lieux.

(97) Si c'est la même excavation que celle que j'ai visitée moi-même, j'ai bien mauvaise mémoire; car, des quarante marches de l'escalier je ne puis m'en rappeler que quatre ou cinq au plus. Du reste, ces messieurs citent une cave toute différente au même point, et j'ai bien peur qu'il n'y ait ici double emploi.

Digitized by Google

de mille pieds de hauteur à pic au-dessus du ravin, et qui aboutissait à une grande plate-forme encombrée de fragments de maçonnerie, appartenant évidemment aux ruines du mur qui fermait le rocher supérieur. Se traînant par-dessus les pierres, ils atteignirent une excavation que les Arabes appellent une citerne, ce qui est probablement juste, car en descendant ils virent des passages étroits ou aqueducs; celui de l'intérieur était taillé dans le rocher.

« C'était une cave oblongue, coupée dans le roc, de trente pieds de longueur sur quinze de largeur, dix huit ou vingt de profondeur, et cimentée de tous les côtés. A l'entrée de l'excavation ils virent la carcasse d'un animal récemment tué, elle ressemblait à celle d'un lapin, et les Arabes l'appelaient *webr* ou *webeh;* c'est le *coney* de l'Ecriture. A gauche de l'entrée et dans la cave il y avait quelques marches se terminant par une plate-forme; comme les parois, les marches étaient enduites de ciment; au-dessus était une ouverture inaccessible par les marches. En faisant des entailles dans le mur, ils essayèrent d'y arriver: c'était l'entrée d'une cave basse grossièrement taillée, avec une fenêtre ouvrant sur le flanc escarpé de l'Ouady-Senîn; autour des murs grossiers, et sans ciment, étaient des croix peintes en rouge, et sur la poussière des empreintes fraîches des pieds du whâl ou bteddin (98).

« Ils essayèrent de visiter la face sud de la montagne, en suivant par des zigzags une sorte de corniche sortant de quelques pieds de la surface du roc; mais ils reconnurent que c'était impossible, à cause de la nature molle de la pierre et de l'effrayante ouverture du précipice béant au-dessous.

« A leur retour, ils observèrent une singulière ruine placée à peu près au centre du plateau; les morceaux carrés de pierre, cimentés avec une grande régularité, étaient cellulaires des deux côtés et si détériorés par le temps, qu'ils ressemblaient à une ruche d'abeilles: ils crurent que c'était un magasin ou une caserne.

A leur retour dans le caveau, les Arabes leur demandèrent si leur visite avait été fructueuse. Ces peuples croient que nous venons ici pour chercher des trésors ou visiter des endroits que nous considérons comme sacrés. Dans l'Ouady-Seyâl, il y avait beaucoup de seyals ou d'acacias.

« Au retour ils constatèrent une odeur fétide de soufre, en passant au Birket-el-Khâlil.

« Leur rapport semble confirmer la supposition de MM. Robinson et Smith, que les ruines de Sebbeh sont celles de Masada. A chaque pas, sur notre route, où ces messieurs ont été, nous trouvons que des observateurs soigneux et instruits nous ont devancés, et, dans ces précurseurs, ce n'est pas sans une grande satisfaction que nous reconnaissons nos compatriotes. »

Tel est le récit de M. le capitaine Lynch; on voit qu'il concorde assez bien avec ce que nous avons observé nous-mêmes. Seulement, je ferai remarquer qu'il n'est pas exact de concéder à MM. Robinson et Smith, si riches de leurs propres découvertes, l'honneur d'avoir visité les premiers les ruines de Masada; cet honneur appartient incontestablement à MM. Wolcott et Tipping. Les officiers envoyés à Sebbeh par M. Lynch n'y sont venus que les seconds, et c'est avec un certain orgueil que nous nous trouvons seulement les troisièmes qui aient tenté cette périlleuse exploration.

MASAL, MESAL. — Ville lévitique de la tribu d'Aser. (*Josué*, XXI, 30.)

MASALOTH. — *Voy.* KESULLOTH.

MASEREPHOT, MESRAFOUT-MAIM. — Les eaux de Maserephot, dans le pays des Sidoniens, étaient probablement des salines. (*Josué*, XI, 8.)

MASOBIA, MASOBIAH. — Localité non connue, indiquée dans les *Chroniques* (I, XI, 16).

MASPHA, MASEPHA, MASPHAT, MASPHE, MITZPE. — Cette ville est mentionnée assez fréquemment. Elle était le rendez-vous des tribus d'Israël pour leurs délibérations, comme l'isthme de Corinthe pour la confédération de la Grèce. Elle est dans Benjamin.

Il y a une autre Maspha dans la tribu de Gad, où Jephté fit son vœu cruel.

On compte encore d'autres villes de ce nom: Maspha, dans la tribu de Juda, bâtie par le roi Asa. Masphath dans la tribu d'Aser. Et enfin une Masphath dans la tribu de Ruben. Celle-ci est probablement la même que Mephaath, dans la Moabitide.

MASRECA, MASRAKAH. — Ville iduméenne. (*Gen.* XXXVI, 56.)

MATTHANA, MATNAH. — Station des Israélites près de l'Arnon. (*Nomb.*, XXI, 18.)

MEDDIN, MADOUN. — Ville de Juda. (*Josué*, XII, 61.)

MELCHOM. — Idole des Ammonites, la même que Moloch ou Melech. (*II Rois*, XXIII, 13.)

MELLO, BEIT-MELOUA. — Ville de Sichem. (*Juges*, XI, 6.)

MELLO. — Mello était une vallée profonde, entre le mont Sion et le mont Moriah. Salomon, pour joindre le temple à la ville haute, où était son palais, fit faire un pont dont les arrachements de pierres énormes subsistent encore à la muraille occidentale du temple. Ce pont traversait la vallée comblée en grande partie. C'est dans cette vallée que Salomon construisit le palais de la reine, sa femme; et ce fut à l'occasion de ce palais qu'il imposa un tribut dont le peuple murmura beaucoup, et qui servit de prétexte à la séparation des dix tribus.

Le jardin nivelé, qui s'appelle aujourd'hui le jardin d'*El-Aksa*, devait être le jardin du palais de la reine. Ce terrain incliné, planté aujourd'hui de cactus, par lequel on descend du mont Sion dans Mello, s'appelait la descente de Sella.

MELOTHI. — Ville étrangère que le Livre de Judith dit avoir été forcée par Holopherne. (*Judith*, II, 13.)

(98) C'est probablement d'un bedon ou antilope que le capitaine Lynch veut parler.

Digitized by Google

MENNITH, MENIT. — Ville où Josué défit les Ammonites. Elle fut de la tribu de Gad (*Juges*, XI, 33).

MEROM. — *Voy.* HOULEH (Lac d'El).

MEROME, MEROUM. — Région indiquée (*Juges*, V, 18), et dont l'identification la plus naturelle me semble celle qui en fait la plaine voisine du lac Merom.

MEROZ, MEROUZ.—Le *Livre des Juges* (V, 23) cite une terre de Meroz qui est inconnue.

MERRHA. — *Voy.* MAARA.

MESOPOTAMIE. — La Mésopotamie est une région très-connue dont le nom même indique la position véritable. Elle est placée par tous les géographes entre l'Euphrate et le Tigre.

Ce n'est pas de cette Mésopotamie qu'il est fait mention dans les Livres saints, et des passages où ce nom se trouve, nul ne se rapporte à la région de l'entre deux fleuves. La Mésopotamie biblique est la vaste plaine de Syrie entre l'Oronte et l'Euphrate. Aussi le texte sacré dit-il fréquemment *la Mésopotamie de Syrie*, au lieu de dire simplement la Mésopotamie. C'est donc à tort que l'on a posé la ville de Haran habitée par Nachor où Abraham envoya chercher une épouse à son fils Isaac et où plus tard Jacob épousa les deux sœurs Lia et Rachel, dans la Mésopotamie entre le Tigre et l'Euphrate. Cette ville était en Syrie; le texte le dit formellement. *Pars pour la Mésopotamie de Syrie.* (*Gen.* XXVIII, 2.)

Après cette autorité la question est tranchée. De plus on compte les journées de marche que Jacob mit à revenir de Haran par les bords du Jourdain. Il eût fallu dix fois plus de journées pour revenir des rives de l'Euphrate. C'est donc une question jugée : mais il y a des écrivains qui aiment toujours en quelque sorte à gonfler les textes et à leur faire dire ce qu'ils ne contiennent pas.

MESPHE. — *Voy.* MASPHA.

MESSA, MESA. — Dans le dénombrement des enfants de Sem, Jectan un de ses descendants peupla avec ses fils le pays qui s'étend de Messa jusqu'à Séphar, montagne de l'Orient. Il est difficile d'identifier cette Messa, qui peut-être n'est que le nom d'une région ou d'une montagne. On peut dire d'une manière moins précise que la région indiquée dans ce passage de la Bible était entre le Liban et l'Euphrate. Toute autre identification me paraîtrait hasardée. (*Gen.* X, 30.)

METHCA, METKAH.—Vingt-cinquième campement des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXXIII, 28, 29.)

MISPHAT, AYN-MESFAT. — On lit dans la *Genèse* (XIV, 7) : *Les Israélites vinrent à la fontaine Misphat; celle-ci est Cadès.* Les quatre rois ligués contre ceux de la Pentapole battirent les Amalécites près de cette fontaine où plus tard campèrent les Israélites. C'est la même que Cadès Barnea.

MISOR. — Nous lisons dans *Josué* (XXI, 36) que parmi les villes de Ruben au delà du Jourdain, quatre villes furent données aux Lévites : Bosor, Jazer, Jethson et Mephaath.

La Vulgate a ainsi reproduit le texte : *De tribu Ruben ultra Jordanem contra Jericho, civitates refugii Bosor in solitudine, Misor et Jazer et Jethson et Mephaath, civitates quatuor cum suburbanis suis.* Les traducteurs ont fait cinq villes de ces quatre formellement nombrées par Josué. Pour cela ils ont fait un nom propre de Misor qui signifie *plaine*. Il fallait simplement traduire : *Bosor dans le désert de la plaine*, ou, si l'on voulait faire un nom propre de Misor : *Bosor dans la solitude de Misor.*

C'est ainsi que beaucoup de noms communs ont été changés en noms propres.

MOAB, MOABITIDE, MOAB, MOABITIS. — Il est trop fréquemment question du pays de Moab ou de la Moabitide dans les Livres saints pour que nous rapportions ici tous les passages qui font mention de ce pays. Seulement nous avons à identifier les noms modernes des ruines qui couvrent encore la contrée orientale de la mer Morte où était la Moabitide avec les noms que nous fournissent les écrits sacrés et profanes de l'antiquité.

Rappelons d'abord brièvement l'histoire de la Moabitide.

La *Genèse* nous apprend (XIX, 37) que Moab naquit de l'inceste commis par Loth avec sa fille aînée. Après la catastrophe de la Pentapole, les Moabites, ses descendants, envahirent la rive orientale de la mer Morte et le vaste plateau qui la domine; ils en chassèrent les Emim; car nous lisons dans la Bible (*Deut.* II) :— 9. *l'Eternel me dit : Ne tourmente point Moab et ne commence pas de guerre avec eux, car je ne te donnerai pas de son pays un héritage; car j'ai donné Ar aux enfants de Loth pour héritage.* — 10. *Les Emim y avaient auparavant demeuré; un peuple grand, considérable et de haute stature comme les Anakim.*— 11. *Les Rephaïm sont réputés aussi comme des Anakim, et les Moabites les appelèrent Emim.* — Il paraît évident que ces deux versets 10 et 11, aussi bien que le verset 12, constituent une glose marginale, certainement postérieure à l'écrit de Moïse lui-même, et qui se sera introduite dans le texte sacré; en effet ces trois versets qui mentionnent la conquête israélite comme achevée, viennent couper incidemment l'ordre que Dieu donne à Moïse. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Emim, premiers habitants de la Moabitide, furent expulsés et remplacés par la race issue de Loth, et de son fils Moab.

Les Ammonites, frères des Moabites par Ammon, fils de Loth et de sa seconde fille, s'établirent également sur la rive orientale de la mer Morte et du Jourdain, mais plus à l'est que les Moabites. Ces derniers, après avoir étendu leur domination jusque vis-à-vis Jéricho et au bord du Yabbok, furent refoulés plus tard par les Ammonites au delà de l'Arnon (Ouad-el-Moudjeb) qui devint la limite septentrionale de la Moabitide. Cette limite était déjà celle du pays de Moab, lorsque les Hébreux, partis d'Egypte, vinrent se présenter sur ses frontières. Nous lisons effectivement dans les *Nombres* (XXI) :— 13. *De là ils (les Hébreux) partirent et campèrent en deçà de l'Arnon qui est au désert, sortant*

Digitized by Google

des confins de l'Amori, car l'Arnon est la frontière de Moab, entre Moab et Amori. — 14. *C'est pourquoi il est dit au Livre des Batailles de l'Eternel, le Ouahab à Soufah et les torrents de l'Arnon.* — Ce deuxième verset est entièrement inintelligible; que signifie ce mot והב,Ouahab? on l'ignore complétement. En arabe le mot signifie *donner, concéder.* Ce verset devrait-il, par hasard, se traduire ainsi: — *C'est pour cela que dans le Livre des Batailles de Jéhovah, il est dit: La concession faite à Soufah, et les torrents de l'Arnon,*— et était-il destiné à fixer les limites de la terre donnée aux enfants de Moab, et qui commençait à un lieu nommé Soufah, pour s'étendre jusqu'à l'Arnon? Je me garderai bien de proposer cette interprétation comme incontestable, et je me bornerai à faire remarquer que si, dans Soufah, on voulait retrouver un lieu tenant au Djebel-es-Soufah qui est au sud del'Ouad-ez-Zouera,et au sud-ouest duDjebel-el-Melehh, on aurait probablement les limites méridionales et septentrionales de la Moabitide proprement dite, puisque Zoar était sur cette limite. Ceci résulte clairement du commentaire de S. Jérôme (*ad Jos.* xv), dans lequel nous lisons: *Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab iis terram Philistiim.* Mais quittons vite le terrain dangereux des hypothèses, en ajoutant toutefois que la teneur du verset suivant, 15: — *Et le cours du torrent qui tend vers la ville d'Ar, et qui s'appuie à la frontière de Moab,* — semble en quelque sorte compléter la délimitation de la terre moabitique,en déterminant sa frontière orientale.

Quant à la marche même des Hébreux vers la frontière, elle est parfaitement tracée dans le *Livre des Juges,* (xi) : — v. 17. (*Israël*) *envoya aussi vers le roi de Moab, qui ne voulut pas* (*permettre le passage de l'émigration hébraïque sur son territoire*), *et Israël resta à Kades* (*au sud du pays de Canaan*). — 18. *Il parcourut le désert, fit le tour du pays d'Edom et du pays de Moab, il vint à l'orient du pays de Moab, et campa au bord de l'Arnon. Ils n'entrèrent pas dans les limites de Moab, car l'Arnon formait la limite de Moab.* — De ce verset comparé à ceux que j'ai cités tout à l'heure, il résulte que la vallée de l'Arnon, après avoir couvert l'extrémité septentrionale de la Moabitide, s'infléchissait au sud, pour en couvrir également la frontière orientale. C'est effectivement ce que fait l'Ouad-el-Moudjeb, dont l'identification avec la vallée de l'Arnon n'est un sujet de doute pour personne.

J'ai dit tout à l'heure que, d'après le livre des *Nombres*, lors de l'apparition des Israélites, l'Arnon séparait le territoire des Moabites de celui des Amorites; d'où il résultait que tout le pays septentrional, compris entre l'Arnon et le Yabbok, avait été enlevé par les Amorites aux Moabites, antérieurement à la venue de Moïse sur les bords de l'Arnon. Cette conquête était de fraîche date, puisque nous lisons dans les *Nombres* (xxi, 26) : —*Car Hesboun était la ville de Sihoun roi d'Amori, qui avait combattu contre le précédent roi de Moab, et avait pris tout son pays de sa main jusqu'à l'Arnon.* — Cette expédition de Sihoun, si l'on accepte le texte hébraïque (*Ibid.*, 28), aurait atteint Ar même, la capitale de la Moabitide; mais il faut observer que le texte samaritain, ainsi que les Septante, au lieu de ער, *ar*, lisent עד, *jusqu'à*, et que dès lors il est probable que la conquête Amorite s'est arrêtée au bord de l'Arnon. Quoi qu'il en soit, Sihoun, roi de Hesboun, ayant refusé aux Israélites le passage à travers la contrée située entre l'Arnon et le Yabbok, fut vigoureusement attaqué et battu par eux, à Yahas (*Deut.* ii, 32); puis toutes ses villes furent livrées au pillage, et tous les habitants mis à mort, hommes, femmes et enfants (*Ibid.*, 34). Le roi de Moab était alors Balak-ben-Sephour; ce fut lui qui, n'osant barrer le passage aux Israélites, envoya chercher Balâam pour les maudire. Chacun sait comment cette précaution imprécatoire tourna à la confusion de Balak (*Nombres*, xxi, 33). Dans ce récit merveilleux est mentionnée Kerith-Hesout, de laquelle partit la première bénédiction de Balâam. Etait-ce une ville de la Moabitide proprement dite? Cela paraît douteux, puisque le second et le troisième points auxquels Balak conduisit Balâam, espérant que de ceux-là il pourrait lancer sur Israël des imprécations au lieu de bénédictions, sont d'abord le sommet du mont Fesgah (Pisgah des traducteurs, et ensuite le sommet du mont Fâour (Peor ou Phegor des traducteurs), montagnes situées certainement en dehors des limites de la Moabitide proprement dite.

Nous perdons ensuite de vue le peuple moabite jusqu'au moment où un peu plus d'un demi-siècle après la mort de Josué, il réussit, avec l'assistance des Ammonites et des Amalékites, à subjuguer les Hébreux qui restèrent dix-huit ans sous la domination d'Adjloun (Eglon des traducteurs), roi de Moab. (*Juges* iii, 14.) Au bout de dix-huit années. Ahouad-ben-Djera (99) (l'Ehoud fils de Guera, des traducteurs) assassina le roi Adjloun, à la ville des Palmiers (100), en venant d'auprès des carrières situées vers Hedjeldjal (Guilgal), pour demander une audience secrète au prince. (*Ibid.*, vers. 19 et suivants.) Ahouad, une fois le meurtre accompli, se sauva par les carrières vers Sâirah, rassembla les Israélites sur les montagnes d'Ephraïm, redescendit avec eux dans la plaine, s'empara du gué du Jourdain, et une fois la retraite coupée aux Moabites, en mit à mort dix mille.

Du temps de Saül, les Moabites reparaissent parmi les nations en guerre avec les Hébreux, car nous lisons (*II Samuel*, xiv, 47) : — *Saül conquit la royauté sur Israël et il combattit tous ses ennemis à l'entour :*

(99) Ce nom est encore fort en usage chez les Arabes, témoin le neveu de Hamdan, scheikh des Thâamera.

(100) Jéricho?

Digitized by Google

Moab, les fils d'Ammon, Edom, les rois de Soubah, et les Philistins, et partout où il se tournait, il répandait la terreur. — Plus tard encore, David les soumit et les astreignit à lui payer un tribut (*II Samuel*, VIII, 2) : — *Il battit les Moabites et les mesura au cordeau, les faisant coucher par terre; et il mesura deux cordeaux pour faire mourir et puis un cordeau pour laisser en vie; les Moabites devinrent sujets et tributaires de David.*—Probablement ce verset signifie que tous ceux qui, parmi les prisonniers moabites, avaient une taille dépassant l'intervalle de deux cordes tendues sur le sol et entre lesquelles on les forçait à se coucher, furent mis à mort, tandis que tous ceux dont la taille resta inférieure à l'intervalle des deux cordeaux, eurent la vie sauve. C'est là un effroyable massacre dont la barbarie passe toute croyance.

Après la mort de Salomon et lorsque le schisme des dix tribus fut accompli, les Moabites devinrent tributaires des rois d'Israël, car nous lisons : — *Moab se révolta contre Israël après la mort d'Ahab.* (*II Rois*, I, 1.) *Le roi de Moab s'appelait alors Misâa, et le tribut annuel qu'il avait à payer était de cent mille agneaux et de cent mille moutons portant laine* (*II Rois*, III, 4.)— Jehouram ayant succédé à son père Ahab sur le trône de Samarie, s'empressa d'inviter Jehosaphat, roi de Juda, à l'aider dans une expédition contre les Moabites. Les deux monarques se concertèrent pour attaquer la Moabitide, en passant par le désert d'Edom (*II Rois*, III, 8), parce que le roi de ce pays s'était coalisé avec eux. La disette d'eau, après sept jours de marche, faillit faire périr l'armée des trois rois alliés; mais le prophète Elisâa intervint, l'eau du ciel tomba en abondance, et les Moabites ayant eu l'imprudence de marcher au-devant de l'ennemi, furent poursuivis l'épée dans les reins. Toutes leurs villes furent détruites, les terres cultivées furent jonchées de pierres, les citernes furent bouchées, les arbres coupés, et le siége de Kir-Keraset (Kir Kareschet) fut commencé à coups de fronde. Le roi de Moab, à la tête de sept cents hommes, tenta une sortie vers le camp des Edomites, mais il fut repoussé. Il eut, dans cette extrémité, l'horrible idée d'offrir son fils aîné en holocauste sur la muraille de la ville; alors, tous les Moabites, saisis d'horreur, réunirent leurs efforts contre l'armée d'Israël, qui fut obligée d'évacuer le pays. (*Ibid.*, 26, 27.) Il est vrai que cette version des deux versets en question n'est pas la seule plausible, et je dirai même mieux, la plus vraisemblable. Le texte se prête parfaitement à ce que l'on admette que le roi de Moab n'ayant pu, dans sa sortie, s'emparer de la personne du roi d'Edom, réussit à prendre son fils aîné qu'il offrit en holocauste à ses dieux, sur les murs de Kir-Keraset. Cette interprétation, qui, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, a le très-grand avantage de servir de commentaire à un curieux passage du prophète Amos. Voici ce passage (II) : — 1. *Ainsi dit Jehovah : Pour trois péchés de Moab et pour le quatrième, je ne retiendrai pas le châtiment, parce qu'il a brûlé, et réduit en cendres les ossements du roi d'Edom.* — 2. *J'enverrai le feu dans Moab et il dévorera les palais des villes; Moab périra au milieu du tumulte, parmi les cris de guerre et les sons du schofar.* — 3. *J'exterminerai le sofète du milieu de lui, et je ferai mourir tous ses princes avec lui.* — Il serait difficile de ne pas reconnaître le même fait dans le verset du *Livre des Rois* et dans celui d'Amos.

Le *IIe Livre des Chroniques* (XX) nous raconte en détail une expédition des Moabites contre Jehosaphat, roi de Juda. Les Ammonites marchaient avec les Moabites. — 2. *On vint annoncer à Jehosaphat, savoir : Une multitude considérable vient contre toi, d'au delà de la mer* (la Mer morte évidemment) *d'Aram* (très-probablement il faut lire d'Edom), *et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Ayn-Djedy.* — Jehosaphat eut peur et se disposa à rechercher Jéhovah, il fit publier un jeûne sur tout Juda — Sa prière fut exaucée. Jehaziel, saisi de l'esprit prophétique, annonça que Juda n'aurait pas à combattre l'ennemi qui s'approchait, et que Dieu le combattrait lui-même. — 16. *Demain, descendez contre eux, voici qu'ils montent la montée de Hésis; vous les trouverez à l'extrémité de la vallée, devant le désert de Yerouel.* Ainsi que l'avait annoncé le prophète, un vertige s'empara de l'armée envahissante, les Moabites et les Ammonites tombèrent sur les Iduméens de la montagne de Seïr, et les écrasèrent d'un commun accord; puis ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes et s'entre-détruisirent. Trois jours durant, les sujets de Jehosophat furent occupés à dépouiller les morts. Le quatrième jour, ils s'assemblèrent dans une vallée choisie pour remercier Jéhovah, et cette vallée reçut le nom de *la vallée de la Bénédiction.* Cet événement paraît avoir été la conséquence de l'expédition des rois d'Israël et de Juda contre les Moabites, lorsque ceux-ci eurent été forcés de s'éloigner de la Moabitide: peut-être le roi Misâa, d'assailli devint-il assaillant; cela n'a rien que de très-probable.

Nous lisons encore dans le *IIe Livre des Rois* (XIII, 20) : *Elisée mourut, et on l'ensevelit. Dans cette année, les troupes moabites entrèrent dans le pays.* — Joas était alors roi d'Israël, et le pays désigné dans le verset précédent est celui sur lequel régnait Joas.

Lorsque les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé eurent été emmenées en captivité par Foul et Tiglath-Pilnesser rois d'Assyrie (*I Ch.* V, 26), le pays compris entre l'Arnon et le Yabbok fut, à ce qu'il paraît, ressaisi par les Moabites, puisque Isaïe et Jérémie, prophétisant contre la race de Moab, nomment, comme villes lui appartenant, des villes certainement comprises dans la contrée enlevée aux Ammonites par les Hébreux.

Les Moabites, bien longtemps après, reparaissent dans l'armée de Nabuchodonosor, comme alliés des Chaldéens. Ainsi nous lisons dans le *IIe Livre des Rois* (XXIV, 2) : — *l'Eternel envoya contre lui (Joakim, roi de*

Digitized by Google

Juda) *les troupes des Chaldéens, les troupes d'Aram, les troupes de Moab et les troupes des enfants d'Ammon ; il les envoya contre Juda pour le détruire, selon la parole de l'Eternel, qu'il avait prononcée par ses serviteurs les prophètes.*

Josèphe (*Ant. Jud.*, X, IX, 7) nous apprend que cette alliance des Chaldéens et des Moabites ne fut pas de longue durée; car la cinquième année après le sac de Jérusalem, vingt-troisième du règne de Nabuchodonosor, ce monarque envahit la Syrie : après l'avoir conquise, il attaqua les Ammonites et les Moabites qu'il soumit, et marcha ensuite sur l'Egypte. C'est très-probablement cette expédition qui fut annoncée par les terribles prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Sophonie.

Les Moabites durent être alors emmenés en captivité, ces mêmes prophéties en font foi.

Dans le *Livre de Daniel* (XI, 41), nous lisons: — (*Le roi du Nord, Alexandre le Grand*) *viendra au pays de la gloire, et plusieurs périclieront ; mais ceux-là seront sauvés de sa main: Edom, Moab et les principautés des fils d'Ammon.* — Que ce soit une prophétie réelle ou écrite après coup, il en résulte toujours que le conquérant macédonien n'inquiéta pas les Moabites.

Alexandre Jannæus, suivant Josèphe (XIII, XIII, 5), soumit les Moabites et les Galaadites, qui sont arabes (dit l'historien juif), et il leur imposa des tributs, ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver, peu de temps après, une effroyable défaite dont il ne s'échappa qu'à grand'peine. Ses adversaires étaient alors des Arabes qui, sous la conduite de leur roi Obeda, luttèrent pendant six années avec le roi juif, et lui tuèrent non moins de cinquante mille hommes. Cette guerre, néanmoins, mit entre les mains d'Alexandre Jannæus douze villes qu'il parvint à enlever aux Arabes. Josèphe nomme ces villes (*Ibid.* XIV, II, 4); c'étaient : Medaba, Naballo, Livias, Tharabasa, Agalla, Athone, Zoara, Oronœ, Marissa, Rydda, Lauza et Oryba. Tout à l'heure nous ferons usage de ce précieux document.

Il faudra très-probablement rapporter à ces événements la prophétie de Sophonie (II, 9): — *Certes, Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, une possession des ronces, une fosse de sel et une solitude éternelle; le reste de mon peuple les pillera, et le reste de ma nation en héritera.*

Depuis lors, le nom des Moabites comme peuple indépendant, disparaît et se perd dans celui de la race arabe, avec laquelle se fond la descendance de Moab. La conquête romaine s'étendit sur la Moabitide, pendant les luttes éternelles des Arabes et de l'empire, et les Romains s'établirent en vainqueurs à Rabbat-Moab (la capitale de la Moabitide), qui devint pour eux Areopolis. Kir-Heraset reçut le nom de Charak-Môba. Nous verrons, en nous occupant spécialement de cette dernière ville, les événements principaux dont elle fut le théâtre.

Il ne nous reste plus qu'à extraire certains passages des magnifiques prophéties d'Isaïe et de Jérémie pour avoir réuni tous les documents bibliques qui se rattachent à la Moabitide. Dépouillons d'abord le texte d'Isaïe:

(Ch. XV) : —1. *Fardeau de Moab ! certes, dans la nuit d'attaque, c'en est fait d'Ar-Moab; dans la nuit d'attaque, c'en est fait de Kir-Moab.* — 2. *On monte à Hébeith et à Deiboun, ces hauts lieux sur Nebo et à Meidaba-Moab, pour gémir, avec toute tête chauve, avec toute barbe rasée.* — 4. *Hesboun et el-Aaleh poussent des cris ; jusqu'à Yahas leur voix est entendue.* — 5. *Mon cœur se lamente au sujet de Moab ; ses fuyards errent jusqu'à Zoar, veau de trois ans !* (Expression fort obscure.) *Car la montée de Loueithon y monte en pleurant, et vers Horonaïm* (les deux cavernes) *on fait entendre des cris de détresse.* — 6. *Car les eaux de Nimrim seront des solitudes; l'herbe est desséchée, la végétation est détruite, la verdure a cessé d'exister.* — 7. *C'est pourquoi ils portent sur le torrent des Saules, le reste de leurs biens et de leurs trésors.* — 8. *Car les cris environnent les frontières de Moab ; le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim, jusqu'à Bar-Alim leur gémissement.* — 9. *Les eaux du Deïmoun* (*Deiboun?*) *sont pleines de sang ; j'amènerai sur Deïmoun de nouveaux malheurs, (je lance) le lion contre les fuyards de Moab et contre le reste du pays.*

(Ch. XVI) :— 7. *C'est pourquoi Moab gémit sur Moab; tout gémit autour des ruines de Kir-Héraset; vous soupirez profondément abattus.* — 8. *Car les champs de Hesboun sont dans l'abandon; la vigne de Sibmah, les maîtres des nations en détruisent les ceps qui atteignaient Idazer, qui s'étendaient jusqu'au désert ; leurs sarments se répandaient, traversaient la mer.* — 9. *C'est pourquoi, comme pour Idazer, je pleure la vigne de Sibmah ; je vous mouille de mes larmes, Hesboun et el-Aaleh, car sur votre récolte, sur votre moisson a retenti le cri de guerre.* — 11. *C'est pourquoi mon cœur retentit comme une harpe sur Moab et mes entrailles (sont émues) pour Kir-Heras.* — 12 *On voit alors que Moab est épuisé sur la hauteur ; il entre dans son sanctuaire pour prier, mais il ne le peut.* — 14. *Mais maintenant Jéhovah dit : Dans trois ans, comme les années d'un mercenaire, la magnificence de Moab sera confondue avec sa grande multitude de peuples ; le reste en sera très-petit et non grand.*

Jérémie est plus précis encore, lorsqu'il prophétise la catastrophe qui menace Moab ; mais souvent ses paroles sont pour ainsi dire identiques avec celles d'Isaïe. Extrayons tous les passages qui peuvent nous être utiles :

(Ch. XLVIII) : — 1. *Sur Moab ! ainsi dit Jéhovah Sebaouth, dieu d'Israël : Malheur à Nebo, car elle est ravagée ! Kiriatheim est dans la confusion; elle est prise. Ile-Mesdjeb est confuse et abattue.* — 2. *La gloire de Moab n'existe plus; dans Hesboun, ils ont médité du mal contre lui ; allons, exterminons-le pour qu'il ne soit plus une nation. Madmen, toi aussi tu seras anéanti, le glaive marche derrière toi.* — 3. *Une voix plaintive s'élève de Horonaïm : ruine ! grande détresse !* — *Moab est brisé ; les enfants font entendre des cris.*

Digitized by Google

— 5. *Car la montée de Loueïth, des gens en pleurs y montent en pleurs. Oui, sur la descente de Horonaïm, on les entend pousser des cris de détresse.* — 8. *La dévastation viendra dans chaque ville; aucune n'échappera; la vallée périt, et la plaine sera détruite, comme Jéhovah l'a dit.* — 9. *Donnez des ailes à Moab, car il partira au vol; ses villes seront réduites en désert, nul n'y demeurera.* — 18. *Descends (du siége) de la gloire, assieds-toi dans un lieu aride, habitante, fille de Deïboun, car le dévastateur de Moab monte contre toi, il détruit tes forteresses.* — 19. *Porte-toi sur le chemin et regarde, habitante d'Arouër, interroge le fuyard et l'échappé, et dis, Qu'est-il arrivé?* — 20. *Moab est dans la confusion, car il est anéanti. Poussez des cris et des hurlements; annoncez à l'Arnon que Moab est dévasté.* — 21. *Le châtiment est venu sur le pays de la plaine, sur Holoun, sur Yahasa et sur Moufâat.* — 22. *Sur Deïboun, sur Nebo et sur Beit-Deblataïm.* — 23. *Sur Kéritheïm et sur Beit-Djamoul et sur Beit-Maoun.* — 24. *Et sur Keriouth et sur Basra, et sur toutes les villes de la terre de Moab, les éloignées et les voisines.* — 31. *C'est pourquoi je gémis sur Moab; sur tout Moab je gémis; on soupire pour les gens de Kir-Heras.* — 32. *Je pleurerai sur toi plus que je ne pleure sur Iâazer; vigne de Sibmah, tes rejetons passaient la mer, ils s'étendaient jusqu'à la mer de Iâazer.* — 34. *Des cris de Hesboun jusqu'à El-Aaleh; jusqu'à Yahas s'étend leur voix; depuis Tzoar jusqu'à Horonaïm, veau de trois ans* (?). *Même les eaux de Nimrim seront déplacées.* — 38. *Sur tous les toits de Moab, et dans ses rues, partout des lamentations, car j'ai brisé Moab comme un vase sans prix, dit Jéhovah.* — 41. *Les villes sont prises, les forteresses emportées...* — 42. *Moab sera détruit, à ne plus former un peuple...* — 45. *Sous l'ombre de Hesboun se sont arrêtés, par (l'épuisement) des forces, les fuyards, car un feu est sorti de Hesboun et une flamme du milieu de Sihoum; elle a dévoré les sommités de Moab et le sommet des fils du tumulte* (בני שאון). — 49. *Malheur à toi, Moab, le peuple de Kamous est perdu, car tes fils ont été emmenés en captivité et tes filles en servitude.* — 47. *Je ramènerai la captivité de Moab dans la suite des temps, dit Jéhovah. Jusque-là, le jugement sur Moab!*

On voit par là teneur de ces versets 45 et 47 que les Moabites ont été réellement conduits en captivité, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Passons maintenant aux écritures profanes. Eusèbe, au mot Δαμναβά, cite un village de ce nom situé à huit milles d'Areopolis, et un autre du même nom placé à sept milles de Hesbon, sur le mont Phogor. Ce nom, Damnaba, est très-probablement altéré, et il faut le remplacer par celui de Medabah. Une ville du nom de Meïdabah est mentionnée dans le partage de la tribu de Ruben, et nécessairement au sud de son territoire, puisque le *Livre de Josué* (XIII, 16) en fait passer les limites à Meïdabah. Voici en effet ce que nous lisons : — *Et ils eurent pour limites Arouër, qui est sur le bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée, et toute la plaine près* (ou *jusqu'à*) *Meïdabah* (101). — Plus haut, (verset 9), on lit déjà : — *Depuis Arouër, qui est au bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée et toute la plaine de Meïdabah jusqu'à Deïboun.* — Ces deux passages suffisent parfaitement pour démontrer que la Meïdabah dont il y est fait mention, était située au nord de l'Arnon et dans le territoire des Amorites, c'est-à-dire entre l'Arnon et le Yabbok.

Dans les *Ethniques* d'Etienne, on lit : «Medaba, ville des Nabatéens. Les habitants de cette ville s'appellent les Medabènes, ainsi que l'écrit Uranius dans son deuxième livre des Arabiques. » Cette Medabah (Μήδαβα) des Nabatéens, est-elle la Meïdabah amorite? N'est-elle pas plutôt la moabite? Je ne me charge pas de le décider. Quoi qu'il en soit, le texte d'Eusèbe nous apprend qu'à huit milles d'Er-Rabba, doivent se rencontrer les ruines d'une ville moabite qui portait le même nom que la ville de Medabah, située près de Hesbon. Au reste, Reland, parmi les douze villes enlevées par Alexandre Jannæus aux Arabes, cite Medaba, Zoar et Choranaïm, comme appartenant à la Moabitide proprement dite, et il en conclut qu'Agalla (l'Agallaïm d'Eusèbe) était, comme ces trois villes, au sud de l'Arnon.

Nous avons vu que Josèphe (*Ant. Jud.*, XIV II, 4) mentionne Agalla parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannæus; Reland n'hésite pas à retrouver cette Ἀγαλλα dans la ville moabitique nommée אגלים par Isaïe (XV, 8). Il est d'autant plus probable que cette opinion est juste, qu'Eusèbe dit que de son temps, il y avait une localité nommée Ἀγαλλείμ, à huit milles d'Areopolis, en allant vers le sud.

Eusèbe, au mot Λουειθ, nous apprend que cette localité, déjà mentionnée dans la Bible, était placée entre Areopolis et Zoar; évidemment cela veut dire que Loueith était sur la route fréquentée, établie entre ces deux villes extrêmes : et, puisque l'Ecriture sainte nous parle de la montée de Loueith, il n'y a pas de possibilité de chercher cette localité ailleurs que dans la partie montueuse de la route, c'est-à-dire dans les montagnes mêmes qui séparent le plateau de Moab de la plage de la mer Morte, ou du Rhôr moabitique.

Enfin, saint Jérôme, dans son *Commentaire d'Isaïe* (XV), nous apprend que Zoar était de la terre de Moab : *Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab eis terram Philisthiim.* La Bible est d'accord avec cette assertion de saint Jérôme, puisque le peuple de Moab abandonnant les bords de l'Arnon, est représenté comme fuyant jusqu'à Zoar. De l'ensemble des textes analysés plus haut, il résulte que la Moabitide avait pour limites, au nord l'Arnon, à l'est probablement encore la vallée de l'Arnon, qui s'infléchissait vers le sud, et au sud une ligne qui, passant par

(101) Suivant qu'on lit dans le texte על ou ער, comme le portent quelques éditions.

Digitized by Google

Zoar, séparait la Moabitide du pays des Philistins. Vers cette frontière méridionale devait se trouver une localité nommée Soufah. Enfin une route, partant d'Arcopolis pour gagner le sud de la Moabitide, et spécialement la ville de Zoar, passait par une localité nommée Loueith.

J'accorderai très-volontiers que la détermination de cette frontière méridionale n'a rien de précis, et qu'elle est même fort vague ; mais là où les renseignements sacrés et profanes nous manquent absolument, nous devons nous estimer heureux de pouvoir planter avec sécurité de simples jalons, en quelque petit nombre qu'ils soient.

Ptolémée, si les longitudes et les latitudes qu'il a déterminées nous avaient été transmises avec correction, pourrait nous être d'un grand secours ; malheureusement les chiffres géographiques qui nous viennent de lui sont si fréquemment entachés d'erreurs palpables, qu'il ne faut s'en servir qu'avec une extrême réserve. En construisant les positions relatives des villes suivantes

Jérusalem....	66	et 31 $\frac{1}{3}$
Engaddi.....	66 $\frac{1}{3}$	et 31 $\frac{1}{6}$
Thamara.....	66 $\frac{1}{3}$	et 30 $\frac{1}{2}$.$\frac{1}{3}$
Zoara.....	67 $\frac{1}{3}$	et 30 $\frac{1}{3}$
Charakmoba.	66 $\frac{1}{6}$	et 30
Callirhoë.....	67 $\frac{1}{12}$	et 31 $\frac{1}{6}$

on reconnaît que les positions de Jérusalem, d'Engaddi, de Thamara et de Callirhoë sont à peu près justes, tandis que les chiffres relatifs à Charakmoba et à Zoara sont parfaitement inadmissibles. Ainsi, probablement, pour Charakmoba c'est 67 qu'il faut lire, et pour Zoara 66 (il est bien entendu que je laisse de côté les fractions, sur lesquelles je ne me permettrai pas de faire de corrections), car sans cela Zoar serait dans une position plus orientale que Karak, ce qui n'est pas soutenable.

La frontière méridionale que je viens d'assigner à la région de Moab n'a pas été permanente, et la délimitation de cette région a pu varier au sud, aussi bien qu'au nord. L'Ecriture sainte, en effet, donne l'Arnon pour limite septentrionale à la Moabitide, lors de l'apparition des Hébreux, et les prophéties d'Isaïe et de Jérémie nous font voir que les Moabites reprirent le pays entre l'Arnon et le Yabbok, après la captivité des dix tribus. Quant à la frontière méridionale, du temps de saint Jérôme, Zoar était sur la lisière de la Moabitide et de la Palestine. Pour Josèphe, Zoar était une ville d'Arabie ; et dans l'Ecriture sainte, cette Zoar, ville de la Pentapole maudite, dans la *Genèse*, devient probablement une ville d'Idumée, dans le *Livre de Josué*, c'est-à-dire à l'époque du partage de la terre promise, et enfin, une ville de la Moabitide, lorsque paraissent les prophéties d'Isaïe et de Jérémie.

J'ai dit tout à l'heure que Zoar était probablement une appartenance de l'Iduméе, lors de la délimitation des territoires assignés aux tribus ; en effet nous lisons dans Josué (xv) : — 1. *Voici les limites que le sort assigna à la tribu des fils de Juda, selon sa famille : près la limite d'Edom, au midi, le désert de Sin, à l'extrémité méridionale.* — 2. *Leur limite au sud partit de l'extrémité de la mer Salée, depuis la langue qui tourne vers le sud.* — 3. *Elle va au midi vers la montée des Scorpions, passe à Sin, et monte du midi à Cadès-Barnea et passe par Hasaroun, et monte à Adar et tourne vers Hekerkâah*, etc., etc. — On voit qu'il n'est nullement question de Zoar dans ce passage, non plus que dans l'énumération des villes de la tribu de Juda. Je dois de plus faire observer que parmi les villes de Judée situées sur la frontière d'Edom, nous trouvons mentionnée Adada, que j'ai le premier retrouvée avec le même nom, sur le plateau auquel on parvient par l'Ouad-ez-Zouera, et après avoir traversé l'Ouad-et-Thaemeh. La limite de la tribu de Juda passait donc forcément bien près de Zoar, et c'est avec raison que saint Jérôme a placé cette ville sur la frontière extrême de la Palestine et de la Moabitide.

Je ne puis me dispenser de mentionner deux passages extrêmement importants tirés du texte d'Ezéchiel, et qui fixent la limite méridionale de la terre promise ; les voici (xlvii, 19) : — Et le côté méridional, à droite depuis Tamar jusqu'aux eaux de la dispute de Kades, jusqu'au fleuve qui va à la grande mer, c'est le côté méridional. — Et plus loin (xlviii, 28) : — Près de la limite de Gad, au sud à droite, sera la limite de Tamar, jusqu'aux eaux de la limite de Kades, jusqu'au torrent près de la grande mer. — Les commentateurs font Jéricho de la Tamar désignée dans ces deux versets ; mais cette identification, déjà proposée par le texte chaldéen, n'est pas évidente, puisque Jéricho n'a jamais été à la limite sud de la Judée. Il serait possible qu'il s'agît là de la Tamara ou Tamaro, que j'ai retrouvée à Maïet-Embarrheg ; de la sorte, la position de la montée des Scorpions (Maâlet-Akrabim) se trouverait identifiable avec l'un des deux ouad de Zouera ou de Maïet-Embarrheg.

Je vais maintenant construire un tableau comparatif des localités et des ruines que j'ai rencontrées dans la Moabitide, et des localités antiques qu'il est permis d'y reconnaître.

Kharbet-Zouera-et-Tahtah.	— Zoar, Segor.
Kharbet-Esdoum.	— Sodome.
Djebel-Esdoum ou Djebel-el-Melehh.	— Montagne de Sodome.
Djebel-es-Soufah.	— Soufah.
Kharbet-Safieh.	— *id.*
Rhor-Safieh.	— *id.*
Rhôr-en-Nemaïreh.	— *id.*
Kharbet et Bordj-en-Nemaïreh.	— Nimrim, Bennemarim, Benamerium.
Talaâ et Kharbet-Sebâan.	— Seboïm
Birket-el-Eçal.	— *id.*
Kharbet-Emthaïl.	— *id.*
Kharbet-es-Saïetheh.	— *id.*
Taouahin Es-soukkar.	— *id.*
El-Mezrâah.	— *id.*
El-Liçan.	— Hé-Liçoun.
Kharbet-abd-er-Rahim.	— *id.*

Digitized by Google

Kharbet-Adjerrah.	— Agallà, Adjelim, Agalleim.
Bir-el-Hafaïeh.	— *id.*
Kharbet-el-Hafaïeh.	— *id*
Kharbet-Nouêhin.	— Loueïth, Maâlah-he-Loueïth.
Kharbet-Sarfah.	— *id.*
Redjom-Mahfour.	— *id.*
Kharbet-Emrâah.	— *id.*
Redjom-el-Hamma.	— *id.*
Redjom-el-Aâbed.	— *id.*
Kharbet-Fouqoûa. | Ouad-Emdebêa. |	— Medabà, Damnâba.
Schihan.	— Schihoun.
Kharbet-Medjdeleïn.	— *id.*
Kharbet-Tedoum.	— *id.*
Beit-el-Kerm.	— *id.*
Er-Rabba.	— Ar, Rabbat-Moab, Arcopolis.
Ruines sans nom.	— *id.*
Ruines sans nom.	— *id.*
El-Karak.	— Kir-Ilerasât, Kir-Moab, Charakmoba.
Ayn-Sara.	— *id.*
Ayn-Aqbech.	— *id.*
Ayn-el-Bças.	— *id.*
Qoubbet-Habisieh.	— *id.*
Deïr-el-Mekharib.	— *id.*
Ayn-et-Thabib.	— *id.*
Ayn-es-Sekkeh.	— *id.*
Ayn-el-Guemayn.	— *id.*
Omm-Sedry.	— *id.*
Ayn-Zeboub.	— *id.*
Ayn-Ersès.	— *id.*
Djebel-el-Hadits.	— *id.*
Djebel-Dzâfel.	— *id.*
Redjom et Ayn-Talâa.	— *id.*
Ouad-el-Kharadjeh.	— *id.*
Ayn-ed-Drâa.	— *id.*
Khabet-ed-Drâa.	— *id.*
Ruines sans nom.	— *id.*

Reste à discuter maintenant la légitimité des identifications que je propose.

Celles de Zoar, de Sodome et de la montagne de Sel, sont tellement liées entre elles, que, l'une des trois étant une fois établie, les deux autres en découlent immédiatement et de toute nécessité. Prenons donc Sodome, qui est certainement la plus importante des trois localités, et démontrons d'abord par la concordance de tous les textes sacrés et profanes qui la concernent, que Sodome, la ville maudite, exista en réalité à la pointe nord du Djebel-Esdoum, ou Djebel-el-Melehh, au point où d'énormes amas de décombres, parfaitement visibles et parfaitemeut reconnaissables, sont restés pour servir à tout jamais d'exemple à la perversité humaine.

Le nom de Sodome, dans les Livres sacrés, est écrit en hébreu סדום, et en grec Σόδομα. Cette ville était située sur le bord du lac Asphaltite: car elle était voisine de Zoar, qui était à la pointe sud de la mer Morte et sur la rive occidentale. En effet, lorsque Loth se sépara d'Abraham, il prit pour lui la plaine du Jourdain (le ככר הירדן des Livres saints, le μέγα πεδίον des Grecs), jusqu'à Sodome. (*Gen.*, XIII.)

10. — *Loth levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain, arrosée partout; avant que Jéhovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe, elle était comme le jardin de Dieu, comme le pays de Mitsraïm, jusqu'aux environs de Zoar.*

11. — *Loth choisit toute la plaine du Jourdain, et il se dirigea vers l'orient. Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre.*

12. — *Abraham habitait le pays de Canaan, et Loth dans les villes de la plaine; et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome.*

Il résulte clairement de la teneur de ces versets que Loth, pour aller camper jusqu'à l'extrémité de la plaine, allait jusqu'à Sodome. Evidemment, il n'avait, pour y arriver, ni le Jourdain ni le lac Asphaltite à traverser, et de même que Zoar était à l'extrémité de cette terre fertile, comparée à la terre d'Egypte ou même au jardin de Dieu, Sodome, ville si voisine de Zoar, devait se trouver également à l'extrémité de la plaine parcourue par Loth.

Strabon (livre XVI) s'exprime ainsi : « Cette contrée est, dit-on, travaillée par le feu; on en donne pour preuves certaines roches durcies et calcinées vers Moasada, des crevasses, une terre semblable à de la cendre, des rochers qui distillent de la poix, des rivières bouillantes dont l'odeur fétide se fait sentir au loin; çà et là des lieux jadis habités, bouleversés de fond en comble; en sorte qu'on pourrait ajouter foi à cette tradition répandue dans le pays, d'après laquelle il aurait existé jadis en ces lieux treize villes. Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades; des tremblements de terre, des éruptions de feu, d'eaux chaudes, bitumineuses et sulfureuses, auraient fait sortir ce lac de ses limites; des rochers se seraient enflammés, et c'est alors que ces villes auraient été ou englouties ou abandonnées de tous ceux qui purent s'enfuir. » (Traduction de Letronne.) De ce passage il résulte clairement que Sodome et la Sodomitide étaient dans la contrée où se trouvait Moasada (Masada). Or, ici, pas de contestation possible, Masada était à l'occident de la mer Morte, donc Sodome et Zoar y étaient aussi.

Si de plus nous remarquons que Josèphe (*Bell. Jud.*, IV, VIII, 4), dit que la longueur du lac Asphaltite est de cinq cent quatre-vingts stades, qu'il s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie, et que sa largeur est de cent cinquante stades seulement; que dans son voisinage est la Sodomitide, etc., nous en devrons encore conclure que, puisque Zoar était à l'extrémité sud du lac Asphaltite, Sodome s'y trouvait aussi : et comme, pour mesurer la longueur du lac, il n'est pas permis de supposer que l'on ait passé d'une rive à l'autre, il faut, de toute nécessité, que Zoar et Sodome aient été à l'extrémité sud-ouest du lac Asphaltite.

Galien (*De simpl. medicamentorum facult.*, lib. IV), en parlant du sel gemme recueilli au bord du lac Asphaltite, s'exprime ainsi : προσαγορεύουσι δ' αὐτοὺς (ἅλας) Σοδομηνοὺς ἀπὸ τῶν περιεχόντων τὴν λίμνην ὀρῶν, ἃ καλεῖται Σόδομα, etc. On appelle ce sel *sel de Sodome*, du nom des montagnes avoisinant le lac, et qui s'appellent Sodome. » La montagne de Sel, Djebel-Esdoum des Arabes, était donc pour Galien légitimement nommée Sodome.

Digitized by Google

Au reste, il serait inutile de discuter plus longuement un fait que personne ne conteste; tout le monde est d'accord sur ce point, et Sodome était sur la rive occidentale du lac Asphaltite. Personne n'a imaginé de chercher l'emplacement de cette ville sur la rive orientale, devenue plus tard partie intégrante de la Moabitide proprement dite. Nous pouvons donc établir hardiment ce premier point, à savoir, que Sodome était à la pointe sud de la mer Morte, et sur la rive occidentale.

Rappelons-nous maintenant que la *Genèse* nous dit expressément (chap. XIX, versets 15 et 23) que Loth, parti de Sodome lorsque déjà l'aube du jour avait paru, entra à Zoar au moment où le soleil se montrait sur la terre. Il résulte invinciblement de là que, de Sodome à Zoar, il ne pouvait guère y avoir qu'une lieue au plus. Toute localité placée sur la rive orientale du lac Asphaltite est donc exclue de toute nécessité de la prétention de représenter le site de la Zoar biblique.

Et maintenant, si au point même où doivent se trouver Sodome, Zoar et la montagne de Sel, citée par Galien sous le nom de *Sodome* (et non de montagne de Sodome, ce qui est assez étrange), si, dis-je, en ce point, nous trouvons une vaste montagne de sel gemme et la seule du pays, nommée Djebel-Esdoum, portant, sur tous les coteaux qui garnissent sa pointe nord, les décombres immenses d'une ville, décombres dans lesquels on retrouve, en se donnant la peine d'y regarder avec soin, de nombreux arasements de murailles, décombres enfin que les habitants du pays nomment Kharbet-Esdoum, en leur appliquant la tradition qui concerne Sodome; si de plus, à un peu plus d'une demi-lieue de là, vers la montagne, se trouvent d'autres décombres d'une ville nommée Zouera-et-Tahtah, la Zoar inférieure, reste-t-il seulement possible de contester l'identification de Kharbet-Esdoum avec Sodome, et de Zouera-et-Tahtah avec Zoar ou Segor? Je ne le pense pas.

Mais, a-t-on dit bien souvent, les villes maudites ont été détruites par le feu du ciel d'abord, puis submergées par le lac Asphaltite, qui s'est formé tout d'un coup, pour engloutir la vallée de Siddim et la Pentapole que cette vallée contenait. Voilà en substance ce que l'on oppose à la prétention émise et soutenue par moi, que j'avais retrouvé sur place les ruines bien visibles des villes de la Pentapole. Sur quoi l'explication qu'on allègue contre mon opinion est-elle appuyée? où a-t-on trouvé la catastrophe de la Pentapole racontée de façon à permettre de supposer un seul instant que les villes frappées par la colère céleste ont été englouties au fond du lac? Est-ce dans la sainte Bible? est-ce dans les œuvres des écrivains de l'antiquité? Pas plus d'un côté que de l'autre. Je ne sais quel commentateur aura imaginé un beau jour la fable dont j'ai donné en quelques mots l'analyse; et cette fable, par cela même qu'elle offrait plus de surnaturel et d'inexplicable, a été précisément admise sans examen. Depuis lors, une foule de voyageurs en Palestine ont répété les mêmes contes en l'air, en se gardant bien, et pour cause, d'aller vérifier par eux-mêmes l'exactitude des faits dont ils copiaient la narration sur les écrits de leurs devanciers; et de la sorte des faits parfaitement controuvés ont été un beau jour si bien établis, par une série de témoignages qui ne valaient pas mieux l'un que l'autre, qu'il a dû forcément arriver que mes compagnons de voyage et moi fussions pris, au retour, pour des imposteurs, ou tout au moins pour des observateurs incapables d'interroger convenablement un terrain.

J'ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas possible de trouver dans les écrits sacrés et profanes de l'antiquité un seul passage qui pût donner à penser que la mer Morte s'est formée subitement, à l'époque de la catastrophe de la Pentapole. Je dirai quelque chose de plus précis encore, c'est que ces écrits, sacrés et profanes, sont parfaitement unanimes pour démontrer surabondamment que jamais les villes maudites n'ont été englouties dans les eaux du lac. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver, et c'est ce que je vais faire.

Nous lisons dans la *Genèse* (XIX). — 24. *Jehovah fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu qui venait de Jehovah, du ciel.* — 25. *Il bouleversa ces villes et toute la plaine, tous les habitants de ces villes, ainsi que la végétation de la terre.*

Il est bien clair que, dans cet exposé si bref de la catastrophe qui détruisit les villes maudites, il n'est pas le moins du monde question de l'intervention des eaux de la mer Morte.

Nous lisons encore plus loin, verset 28 : — *Et* (Abraham) *regardant vers Sodome et Gomorrhe, sur toute la surface des environs de la plaine, il vit une fumée s'élever de terre, semblable à* (celle d') *une fournaise.*

La fumée qui s'élevait *de terre* était celle des villes incendiées; donc il n'est pas question ici de l'engloutissement de ces villes sous les eaux du lac, car il n'y eût plus eu alors de fumée possible.

Dans le *Deutéronome* (XXIX, 22) nous lisons encore : — *Soufre et sel, tout le pays incendié, ne pouvant être ensemencé, ne produisant rien, et aucune herbe ne poussant sur lui, comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe, d'Adamah et de Seboïm, que l'Eternel a renversées en sa colère et en son ardeur.*

Un terrain submergé sous les flots salés et amers du lac Asphaltite n'eût assurément pas été décrit ainsi. Donc du temps de Moïse l'idée de la submersion de la Pentapole n'était admise par personne.

Amos a prophétisé au temps d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël (*Amos*, I, 1). Nous lisons dans son livre (IV, 2) : — *Je vous ai renversés comme l'immense renversement de Sodome et de Gomorrhe; vous fûtes comme un tison échappé de l'incendie, et vous n'êtes pas revenus jusqu'à moi, dit Jehovah.*

Donc, pour Amos, les emplacements de Sodome et de Gomorrhe étaient comme un tison tiré d'un incendie. Certes il n'est pas question de submersion dans ce verset

Digitized by Google

Sephaniah (Sophonie) a prophétisé sous Josias, fils d'Ammon, roi de Juda; nous lisons dans son livre (II, 9) : — *C'est pourquoi je suis vivant! dit Jehovah Sebaouth, le Dieu d'Israël: certes Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, un lieu délaissé couvert de ronces, une fosse de sel et une solitude éternelle; le reste de mon peuple les pillera, le reste de mon peuple en héritera.*

Donc pour Sephaniah les emplacements de Sodome et de Gomorrhe n'étaient pas ensevelis sous les eaux de la mer Morte.

Nous lisons dans Jérémie (XLIX) : — 17, *Edom sera désolée; quiconque passera près d'elle sera frappé d'étonnement, et insultera à toutes ses plaies.*

18. — *Comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe et* (des villes) *ses voisines, a dit Jehovah: il n'y aura plus personne qui y demeure, il n'y aura plus personne qui y séjourne.*

Un peu plus loin, le prophète répète la même pensée dans les termes suivants (L, 40) : *Comme la subversion de Dieu* (exercée) *sur Sodome, Gomorrhe et ses voisines, dit Jehovah : il n'y demeurera plus personne, et le fils de l'homme n'y séjournera pas.*

Ce qui est bien plus positif encore, c'est ce que contient le verset 38 du même chapitre, verset qui concerne, par conséquent, la même contrée menacée par la colère divine : — 38. *Sécheresse contre ses eaux; qu'elles se dessèchent, car c'est un pays d'idoles; qu'ils deviennent insensés par leurs terreurs.* — Certes il ne s'agit pas là d'une contrée qui doit périr par la submersion, mais bien par le fléau précisément contraire.

Donc pour Jérémie, qui a écrit cela au commencement du règne de Sédécias, il est bien clair que la Pentapole ne fut pas engloutie sous les eaux de la mer Morte.

Que trouvons-nous enfin dans le Nouveau Testament? Dans la *IIe Lettre de saint Pierre* (II), nous lisons (v. 6) : Πόλεις Σοδόμων καὶ Γομόρρας τεφρώσας καταστροφῇ κατέκρινεν· *Ayant réduit en cendres les villes de Sodome et de Gomorrhe, il les condamna à la destruction.*

Et dans l'Evangile de saint Luc (XVII), c'est Notre-Seigneur qui dit : — 29. Ἡ δὲ ἡμέρᾳ ἐξῆλθε Λὼτ ἀπὸ Σοδόμων ἔβρεξε πῦρ καὶ θεῖον ἀπ' οὐρανοῦ καὶ ἀπώλεσεν ἅπαντας· *Le jour que Loth sortit de Sodome, le feu plut, et c'était le feu divin venant du ciel, et il les détruisit tous.*

On voit que saint Pierre, et, bien mieux encore, que le Sauveur lui-même, attribuaient la catastrophe des villes maudites au feu lancé contre elles par la main de Dieu. Ni l'un ni l'autre n'a pensé aux flots de la mer Morte.

Je viens d'extraire des saintes Ecritures nombre de passages qui constatent irréfragablement que l'eau n'a joué aucun rôle dans cet effroyable événement : qu'on en cite un seul, je dis un seul, qui permette de supposer le contraire!

Ces témoignages sacrés seraient bien suffisants sans doute, mais abondance de preuves ne nuit pas. Passons donc aux auteurs profanes, et commençons par Josèphe, l'illustre historien des Juifs. Nous lisons dans son livre *Bell. Jud.*, IV, VIII, 4) : « Dans son *voisinage* (il s'agit du lac Asphaltite) est la Sodomitide, contrée autrefois florissante, parce qu'elle était très-fertile et couverte de villes, mais maintenant entièrement brûlée. On dit qu'elle fut brûlée par la foudre, à cause de l'impiété de ses habitants. On peut encore y voir les traces du feu divin et les ombres de cinq villes... et tout ce que je viens de rapporter de la Sodomitide est digne de la foi due aux choses que l'on a vues. »

Dans un autre passage Josèphe dit encore, en parlant des habitants de Jérusalem : « Je pense que si les Romains eussent tardé à punir ces impies, la ville eût été ou engloutie dans l'abîme, ou submergée, ou qu'elle eût été frappée par les foudres de la terre de Sodome.» (*Bell. Jud.*, V, XIII, 6.)

Enfin (*Ant. Jud.*, I, XI, 1) nous lisons encore : « Dieu... résolut de leur infliger (aux Sodomites) le châtiment de leurs crimes, et de renverser non-seulement leur ville, mais de dévaster tellement le pays, qu'il ne produirait plus jamais ni plante, ni fruit; alors Dieu lança la foudre sur la ville et la brûla avec ses habitants, faisant périr la terre par le même incendie.»

Inutile, je pense, d'insister plus longuement pour démontrer que jamais dans la pensée de Josèphe, la submersion de la Pentapole n'eut lieu.

J'ai rapporté tout à l'heure un passage entier de Strabon (liv. XVI), dont je me bornerai à reproduire ici la phrase suivante : « Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades, » etc. Donc, pour Strabon, point de submersion de la Pentapole.

Passons à Tacite; nous lisons (*Hist.*, lib. V, cap. 7) à propos du lac Asphaltite : *Haud procul inde campi, quos ferunt olim uberes, magnisque urbibus habitatos, fulminum jactu arsisse, et manere vestigia : terramque ipsam, specie torridam, vim frugiferam perdidisse.*— Même conclusion pour Tacite que pour Strabon.

Parmi les écrivains arabes il en est qui croient aux ruines de Sodome et des autres villes maudites : ainsi un passage de Masoudy, cité par M. Etienne Quatremère, dans un mémoire inséré au *Journal des Savants* (n° de septembre 1852), et extrait du manuscrit arabe de Constantinople (t. Ier, f° 162), dit en parlant des villes de la Pentapole : « Et elles ont subsisté jusqu'à notre époque. Ces (villes) sont en ruines; elles ne contiennent pas d'habitants. »

Aboulféda, quoique moins explicite, est du même avis; il est vrai qu'Edrisy dit que Sodome et les villes voisines sont ensevelies sous les eaux de la mer Morte. Il y avait donc déjà désaccord parmi les écrivains les plus distingués de l'islamisme. Mais cela n'empêche pas le moins du monde qu'il n'y ait eu accord évident parmi les écrivains de l'antiquité, sacrés et profanes, pour rejeter la fable de l'engloutissement sous l'eau des villes de la Pentapole.

Digitized by Google

Voici donc encore un point parfaitement établi et incontestable : les villes de la Pentapole n'ont pas été submergées après leur incendie. Elles n'étaient donc pas bâties sur le terrain qu'on croit, à tort, avoir été envahi subitement par la mer Morte.

Il y a plus, le texte sacré lui-même prouverait que, quand bien même la plaine de Siddim eût été en tout ou en partie envahie par les eaux des lacs, il n'en serait pas de même des villes de la Pentapole. En effet, ces villes ne pouvaient pas être situées dans la vallée de Siddim, comme l'a très-judicieusement fait observer Reland, dont personne, je pense, ne suspectera l'admirable critique. Que lisons-nous dans la Bible (*Gen.* XIV, 3) à propos des rois de la Pentapole?

כל אלה חברו אל עמק השדים הוא ים המלח

Hi omnes congregati sunt in valle Siddim, quæ est mare Salsum.

Reland (*Pal.*, lib. I, p. 254) s'exprime ainsi à propos de ce verset : « Il n'est dit ici qu'une seule chose, c'est que la vallée qui s'appelait auparavant vallée de Siddim, devint ensuite la mer Morte, ce que je ne conteste pas. En effet, cette vallée peut avoir été inondée par les eaux de cette mer, soit par suite d'une crue du Jourdain, soit par le jaillissement d'eaux souterraines ou autres; mais, comme on ne sait ni quand, ni comment la chose est arrivée, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur ce point. L'écrivain sacré ne dit pas que les cinq villes, Sodome et les autres, furent situées dans la vallée de Siddim ; il y a plus, c'est le contraire que l'on peut conclure du texte cité, puisque les rois de ces cinq villes, après avoir réuni leur armée, se rassemblèrent אל עמק השדים : *versus vallem Siddim*, vers la vallée de Siddim. Que si quelqu'un voulait traduire *dans la vallée*, cela reviendrait au même. Donc probablement la vallée de Siddim était autre chose que la contrée dans laquelle leurs cinq villes étaient situées. Qui dirait, par exemple : Les habitants d'Amsterdam, de Harlem et de Leyde, ont marché au devant de l'ennemi et se sont réunis en Hollande?—précisément parce que ces villes sont des villes hollandaises; mais on peut proprement dire : Les habitants de ces villes se sont réunis dans le lieu où est aujourd'hui le lac de Harlem; et il est permis de conclure de là que le lac de Harlem est différent de la contrée dans laquelle ces villes sont situées. »

Cette argumentation de Reland serait, je crois, assez difficile à rétorquer, et l'on me permettra de la trouver concluante; au reste, Reland s'appuie sur une très-juste observation de plus : c'est que dans le verset du chapitre XIX de la *Genèse* où il est dit que Dieu fit pleuvoir le soufre et le feu sur les villes maudites et toute la plaine, l'expression dont se sert l'écrivain sacré pour rendre cette dernière idée est le circuit, la plaine, et non pas la vallée de Siddim.

Pour abréger, je dirai que l'illustre Reland, avec son tact ordinaire, avait parfaitement deviné que les villes de la Pentapole devaient être sur les bords du lac Asphaltite, et que leurs ruines pouvaient, devaient même s'y retrouver. Ce que le critique judicieux avait deviné du fond de son cabinet, l'observation faite sur les lieux mêmes, près d'un siècle et demi après la publication de son admirable livre, l'a complétement vérifié.

Voici la conclusion logique de tout ce qui précède. Il est indubitable, qu'en outre de Ayn-Djedv (Engaddi), de Masada, de Thamara et de Zoar, il n'y a pas eu, depuis la catastrophe de la Pentapole, d'autres villes construites sur les rives occidentales de la mer Morte ; il faut donc, de toute nécessité, reconnaître Sodome dans le Kharbet-Esdoum des Arabes, et au pied de la montagne de Sel que Galien nomme expressément *Sodoma;* de même qu'il faudra retrouver d'autres villes maudites dans les ruines évidentes de villes qui se rencontreront sur ce même littoral.

Il n'y a pas besoin, je pense, d'une démonstration plus ample de ce fait, que l'on pourra attaquer, mais non infirmer, que les ruines qui sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-Esdoum sont bien réellement les ruines de la Sodome biblique. Il n'y aura plus, pour contester cette découverte réelle, d'autre ressource que celle de nier hardiment l'existence même de ces ruines que mes compagnons et moi nous avons vues à deux reprises, et la seconde fois surtout avec grand soin. Je m'attends à cette négation, mais, sans modestie, je déclare que je me permets d'avoir plus de confiance dans une observation faite longuement par moi-même, en compagnie de quatre Français assez intelligents pour reconnaître des ruines là où sont en réalité des ruines, que les Arabes qui m'accompagnaient, et avec lesquels j'étais en mesure de converser habituellement, m'ont désignées sous le nom fort significatif de Kharbet-Esdoum, que dans toute observation contraire, faite un peu vite peut-être et avec des convictions préconçues, telles, par exemple, que l'impossibilité de trouver Zoar sur la rive occidentale de la mer Morte. J'ai montré surabondamment que cette dernière opinion était en opposition flagrante avec le texte même de l'Écriture sainte ; il est donc bien clair que toute conclusion qui se rattachera de près ou de loin à une erreur d'appréciation aussi forte, aura grand besoin d'être très-sérieusement contrôlée.

Résumons : Sodome était à la pointe sud-ouest de la mer Morte ; la montagne de Sel est appelée Sodome par Galien. Donc Sodome était au lieu même où est la montagne de Sel. Cette montagne, les Arabes l'appellent indistinctement Djebel-el-Melehh, ou, comme Galien, Djebel-Esdoum. Si donc on voit à la montagne de Sel des décombres d'une ville, il y a toute apparence que ce sont les décombres de Sodome; et cette apparence devient une évidence impossible à nier, si les habitants du pays sont unanimes pour donner à ces décombres le nom de Kharbet-Esdoum (ruines de Sodome), en leur appliquant l'histoire traditionnelle de la ville maudite. Toutes ces conditions étant rigoureusement réalisées, il n'est pas possible de

Digitized by Google

se refuser à croire que ces ruines d'une Sodome sont bien les ruines de la Sodome biblique.

Les souscriptions des Actes du premier concile de Nicée contiennent la mention de Sevère, évêque de Sodome, parmi les évêques d'Arabie. Reland, à qui ce fait curieux ne pouvait échapper, l'a discuté avec soin. (*Pal.*, lib. IV, p. 1120, ad nomen *Sodoma*.) « Il faudrait être insensé, dit-il, pour voir désignée dans ce passage la Sodome renversée par la colère divine, et qui ne devait plus être jamais habitée. Quel est le lieu que nous supposerons caché sous cette dénomination? Ce ne peut être Zoar, car Zoar fut une ville de Palestine, et non d'Arabie; ce ne peut être Sycamazona, qui fut aussi une ville de Palestine, et non d'Arabie. » En conséquence, Reland soupçonne qu'il s'agit de quelque ville épiscopale d'Arabie relevant de l'évêché métropolitain de Bostra, et dont le nom pouvait être Zozoyma ou Zoraïma. Ce qui lui fait adopter cette hypothèse, c'est la mention qu'il trouve dans l'index arabe des noms des évêques qui ont souscrit au concile de Nicée. Il lit, en effet, *Severus Zozamaon*. Il n'est plus possible aujourd'hui de révoquer en doute l'existence d'un évêque de Sodome, nommé Sevère, qui prit part aux actes du concile de Nicée, puisque la version copte de ces actes, publiée et commentée par mon savant confrère et ami M. Ch. Lenormant, mentionne ce saint personnage d'une manière très-précise. Est-ce à dire pour cela que Sodome se releva de ses ruines, et qu'une Sodome moderne, contemporaine du concile de Nicée, fut le siége d'un épiscopat chrétien? Pas le moins du monde. Nombre d'évêques ont porté et portent encore de nos jours des titres de villes qui n'existent plus que dans la mémoire des hommes. Il y a bien eu, au même concile, un évêque d'Ilion! En conclurons-nous qu'Ilion avait été rebâtie? Nullement, j'imagine. Du temps de Josèphe, *Sodomitide* était encore le nom de la contrée où fut Sodome, et ce nom a très-bien pu donner naissance au titre épiscopal à l'inexactitude duquel Reland avait conclu. Quant à l'argument que Reland tire de la position de Zoar en Palestine, et non en Arabie, cet argument n'a pas une valeur réelle, puisque, dans Josèphe, Zoar est nommée la Zoar de l'Arabie (*Bell. Jud.*, IV, VIII, 4), Ζωάρα τῆς Ἀραβίας, et que, dans un autre passage (*Ant. Jud.*, XIV, II, 4,) il est dit que Zoar, Ζώαρα, fut une des douze villes enlevées par Alexandre Jannæus aux Arabes (102).

Dans les Actes du concile de Chalcédoine, Musonius, évêque de Zoar, est classé une fois parmi les évêques de la deuxième Palestine, et une autre fois parmi ceux de la troisième, ce qui est plus exact. Areopolis, Characmoba (Er-Rabba et Karak), et Petra, étaient certes des villes de l'Arabie, et elles sont inscrites parmi les villes épiscopales de la troisième Palestine; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Zoar, ville arabe, ait été citée parmi les évêchés de la troisième Palestine.

Occupons-nous maintenant plus spécialement de Zoar elle-même. Dans les *Ethniques* d'Etienne, nous lisons au mot ΖΟΑΡ: « Zoar est un grand bourg ou une forteresse de la Palestine, situé sur les bords du lac Asphaltite (ἐπὶ τῇ Ἀσφαλτιδί);... c'est là que Loth s'enfuit et qu'il put se soustraire à la catastrophe de Sodome. » Zoar était donc sur la côte de la mer Morte.

Eusèbe (ad vocem Βηλά) parle du site de cette ville, et la place sur la limite orientale de l'Idumée. Saint Jérôme a bien vu qu'il y avait là une faute énorme; aussi lit-il: « Sur la frontière orientale de la Judée. » Or cette frontière ne pouvait être que sur la rive occidentale de la mer Morte. (REL, *Pal.*, p. 622, ad vocem *Bela*.)

Un passage d'Anastase le Sinaïte, rapporté par Reland (*Ibid.*, p. 1066, v. *Zoara*), mérite d'être mentionné ici. Il raconte qu'étant allé faire une course du côté de Zoar et de Tétrapyrgia (103), il vit avec surprise que tous les esclaves chargés de la culture des terres publiques étaient Cypriotes, parce qu'eux seuls pouvaient résister à l'influence mortelle de ce climat; il ajoute que c'était là un fait constaté par de nombreuses expériences.

Eusèbe, dans son *Onomasticon* (ad vocem θαλάσσα ἡ Ἀλυκή), nous apprend que la mer Morte s'étendait entre Jéricho et Zoar. Il ne fait, on le voit, que répéter ce que dit Josèphe, que le lac Asphaltite s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie.

Saint Jérôme, dans un passage déjà cité plus haut, nous dit que Zoar était sur les confins de la Moabitide, et séparait celle-ci de la Palestine. Le même saint Jérôme, au mot Βαλὰ (qu'il faut lire au lieu de Βαθιά), nous apprend que Zoar avait une garnison romaine; et, dans la *Notitia dignitatum, impe-*

(102) Dans le récit de la fuite de Loth, lors de la ruine de Sodome, Josèphe appelle Zoar Ζοὼρ, et il ajoute que ce nom est encore celui de la localité à l'époque où il écrit: Ζοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται.

(103) Qu'est-ce que c'est que la localité nommée Tetrapyrgia (Τετραπυργία)? On l'ignore. Ce nom ne serait-il pas par hasard une traduction grecque du nom Keritarba, *la ville des quatre*, puisque ce nom primitif d'Hébron, écrit קריית ארבע dans la *Genèse* (XXIII, 2) et dans Josué (XX, 7), est écrit קריית האַרבע dans Néhémie (II, 25) avec l'article ה placé devant le mot arbà, *quatre*, article qui ne peut exister devant un nom propre d'homme. Les Juifs interprètent ce nom par *la ville des quatre*, et prétendent qu'il fait allusion aux tombeaux des quatre patriarches enterrés à Hébron: Adam, Abraham, Isaac et Jacob. Il est très-probable que les Juifs ont raison. Dutripon admet d'ailleurs cette explication naturelle. Tetrapyrgia peut signifier la ville aux quatre tours, aussi bien que la ville fortifiée des quatre. Je donne, bien entendu, cette identification hypothétique pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n'y tiens guère.

Digitized by Google

rii, nous voyons mentionnés, *« equites sagittarii indigenæ, Zoaræ :* — les archers à cheval indigènes, à Zoar. » C'était donc cette troupe qui tenait garnison à Zoar.

Nous avons vu un peu plus haut quelle est la teneur des passages de Josèphe concernant Zoar; il nous reste maintenant à énumérer les textes bibliques dans lesquels il est question de cette localité importante. Dans la *Genèse*, nous lisons (ch. XIX) : — 19 ..... *Je ne puis m'échapper sur la montagne* (c'est Loth qui parle aux anges venus à Sodome pour le forcer à quitter la ville maudite); *le malheur pourrait m'atteindre, et je périrais.* — 20. *Voici une petite ville proche, on peut y fuir : elle est peu importante; au moins je pourrai conserver la vie.* — 22 ..... *C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar.* — 23. *Comme le soleil se levait sur la terre, Loth arriva à Zoar.*

Nous avons déjà déduit de ce texte important le voisinage forcé de Zoar et de Sodome. Nous voyons de plus que Zoar n'était pas dans la montagne, puisque Loth dit : *Je ne puis m'échapper sur la montagne.* Un autre texte sacré vient corroborer cette observation. Nous lisons (même chapitre XIX, 30) : — *Et Loth monta de Zoar, et s'établit sur la montagne avec ses deux filles; car il craignait de demeurer à Zoar : il se retira dans une caverne avec ses deux filles.* — Il est bien clair que pour entrer dans la montagne il fallait monter en sortant de Zoar; donc Zoar n'était pas dans la montagne, mais bien au pied de la montagne, puisque les anges ordonnèrent à Loth (v 17) de ne pas s'arrêter dans toute la plaine, et de fuir vers la montagne. Il serait difficile, je crois, de trouver un lieu qui remplît les conditions exprimées dans ces différents passages bibliques mieux que Zouera-et-Tahtah. Et si en outre de ces conditions physiques, sur lesquelles il n'est guère possible de se tromper, nous trouvons appliqué aux ruines dont il s'agit le nom de Zoar elle-même, ne serons-nous pas forcés de conclure que Kharbet-Zouera-et-Tahtah et la Zoar biblique ne font qu'un? Et pourtant il y a des voyageurs qui ont visité les lieux, et qui croient encore, avec Irby, Mangles et Robinson, que Zoar était sur la rive orientale de la mer Morte.

Poursuivons notre examen des textes bibliques relatifs à Zoar.

Le nom primitif de Zoar fut Belâ, ainsi que l'atteste la Bible dans les passages suivants (*Gen.* XIV, 2) : *Ils firent la guerre contre Berâa, roi de Sodome, Birsâa, roi de Gomorrhe; Souab, roi d'Adamah, et Semaber, roi de Seboïm, et le roi de Belâa, qui est Zoar.*

Verset 8. — *Alors le roi de Sodome et le roi de Gomorrhe, le roi d'Adamah, le roi de Seboïm et le roi de Belâa, qui est Zoar, sortirent et se mirent en ordre de bataille contre eux, dans la vallée de Siddim.* — (Textuellement : *dans la vallée des champs*, puisque le pluriel Siddim est précédé de l'article, c'est qu'il conserve sa signification, et qu'il n'est pas du tout un nom propre.)

L'origine des deux noms Belâa et Zoar mérite que nous nous y arrêtions un instant. Saint Jérôme, dans son Commentaire sur Isaïe, XV, dit en parlant de Belâa : *Appellatur Bela, id est absorpta, tradentibus Hebræis quod tertio terræ motu prostrata sit; ipsa est quæ hodie Syro sermone vocatur Zoara.* Effectivement בלע signifie *devoravit, absorpsit, perdidit.* Cette explication, saint Jérôme la répète encore ailleurs. Ainsi dans ses *Quæstion. Hebr. in Genesin*, cap. XIV, 3, il dit : *Tradunt Hebræi hanc eamdem in alio Scripturarum loco (I Sam. IX, 4) Salisa nominari, dicique rursum* μόσχον Τριετίζουσαν (*Isa.* XV, 5), *id est vitulam consternantem, quod scilicet tertio terræ motu absorpta sit.* Enfin, dans son Commentaire de la *Genèse* (XIV, 30), il répète encore : *De Segor, quod frequenter terræ motu subruta, Bela primum*, etc. Cette prétendue origine du nom de Belâa peut très-bien être sortie tout entière de l'orthographe du nom, dont, par hasard, la forme aura eu une étroite analogie avec le radical בלע. Cet avis n'est pas le mien, car c'est celui de Reland, qui fait remarquer que la tradition juive dont parle saint Jérôme n'est pas admissible, puisque Zoar n'est pas la seule ville qui, dans la Bible, soit nommée une génisse de trois ans. En effet, dans Jérémie (XLVIII, 34) nous lisons : — *Des cris de Hesbon jusqu'à El-Aleh, jusqu'à Yahas s'étend leur voix; depuis Zoar jusqu'à Horonaïm, génisse de trois ans*, etc. — C'est donc Horonaïm qui reçoit cette fois l'épithète en question, et cette épithète signifie tout simplement, si je ne me trompe, que les localités qu'elle désigne sont fertiles et florissantes, comme une génisse de trois ans est grasse et pleine de force. Quant au verset de Samuel où il est question de la terre de Salisa (שלשה), rien absolument ne prouve que ce soit Zoar qui soit désigné ainsi, et Cahen n'a pas même parlé de cette identification rabbinique.

Quoi qu'il en soit de l'origine réelle de ce nom, qu'il ait été ou qu'il n'ait pas été significatif, il demeure toujours certain que le nom primitif de Zoar a été Belâa. A quel propos ce nom a-t-il été changé et remplacé par celui de Zoar? L'Ecriture sainte va nous l'apprendre. Nous lisons dans la *Genèse* (XIX) : — 20. *Voici une petite ville proche* (c'est Loth qui parle aux anges qui le pressent de s'éloigner de Sodome), *on peut y fuir : elle est peu importante, permets que je m'y échappe; puisqu'elle est si peu importante, au moins je pourrai conserver la vie.*

21. *L'autre lui dit : Je veux aussi t'accorder cela, et ne pas bouleverser la ville dont tu as parlé.*

22. *Hâte-toi, fuis vers elle, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé. C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar.*

A première vue, il est palpable que ce dernier membre de phrase, qui par sa teneur même est complétement déplacé, n'a jamais été qu'une glose marginale, qu'une erreur de copiste aura plus tard introduite dans le

Digitized by Google

texte, en une place qui ne lui convenait nullement. C'était au verset 20, après les mots, « elle est peu importante, » que devait évidemment venir la glose, « c'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar. » Mais ceci ne fait rien à l'affaire. Le nom de Zoar s'écrit en hebreu צוער et צער, et signifie *être petit*, d'où צוער, *petit*; mais le mot arabe n'a nullement cette signification, puisqu'au contraire il veut dire, *multitude, abondance*.

Il se pourrait donc bien, par suite de l'orthographe arabe du nom de Zoar, et par suite aussi de la prononciation constante, depuis les temps bibliques jusqu'à nos jours, du nom de cette localité, que les indigènes ont toujours appelée Zouâr ou Zouêra, ce qui est à peu près identique, que l'origine de ce nom, introduite dans les textes sacrés par une interpolation évidente, ne méritât pas une confiance absolue. Je dois pourtant me hâter d'ajouter que cette étymologie est également donnée par Josèphe (*Bell. Jud.*, I, XI, 4) : Σοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται. Καλοῦσι γὰρ οὕτως Ἑβραῖοι τὸ ὀλίγον· « On la nomme encore maintenant Zoôr, car les Hébreux appellent ainsi ce qui est petit. »

Nous avons groupé tous les passages sacrés et profanes qui pouvaient nous aider à déterminer la position de Zoar, et nous avons déjà conclu l'identité forcée de la Zoar biblique avec la Zouera-et-Tahtah, dont les ruines se voient à droite et à gauche du débouché de l'Ouad ez-Zouera. Inutile donc d'insister plus longuement sur la légitimité de cette identification.

D'après saint Jérôme, Zoar séparait la Palestine de la Moabitide ; donc une partie du terrain placé au sud de Zoar, devait appartenir à la Moabitide. J'ai rapporté plus haut les versets bibliques qui mentionnent, à propos des frontières de la Moabitide, un lieu nommé Soufah, opposé, dans une phrase ambiguë d'ailleurs, aux torrents de la vallée de l'Arnon. J'ai conclu de ce passage que, si Soufah était une localité, celle-ci devait être placée au sud de la Moabitide. Plus que jamais je persiste dans cette manière de voir, précisément parce que la montagne qui est en contact immédiat au sud avec le Djebel-ez-Zouera, se nomme encore de nos jours Djebel-es-Soufah. Je crois très-fermement que, cette fois encore, s'est conservé intact un nom biblique méconnu jusqu'à présent, et qu'un lieu nommé, dès l'antiquité la plus reculée, Ouahab, a existé vers le pied du Djebel-es-Soufah, qui était alors à l'extrême frontière de la Moabitide.

J'ai discuté déjà la convenance de chercher dans le Kharbet et le Bordj-en-Nemaïreh, les ruines de Nimrin, devenu Benemarim et Bennamerium. Il serait donc superflu d'y revenir ici. Il en est de même d'Adjerrah, que je regarde formellement comme l'Adjelim de l'Ecriture et l'Agalla de Josèphe.

J'ai mentionné dans mon Itinéraire les ruines qui commencent au Talâa-Sébâan, qui s'étendent sur plusieurs plateaux successifs, situés au pied des montagnes de Moab, et depuis la sortie de l'Ouad-ed-Draâ jusque vers la plage de la mer Morte. Je propose formellement de voir dans ces ruines énormes les restes de la Seboïm qui fut enveloppée dans la catastrophe de la Pentapole. Une ville aussi considérable que celle dont l'existence est constatée par les ruines en question, ne saurait avoir existé inaperçue, dans les siècles dont l'histoire nous a été conservée avec détails. Plusieurs cratères effroyables, trois au moins, entourent le site que j'attribue à Seboïm, et ils ont dû consommer en un clin d'œil l'anéantissement de cette ville coupable, que les explosions, partant d'au moins trois côtés à la fois, ont dû pulvériser. Rien, absolument rien ne prouve que toutes les cités maudites se trouvaient sur la même rive occidentale de la mer Morte. Il y a même de fortes présomptions en faveur de l'opinion que je crois devoir émettre, que l'une au moins des villes de la Pentapole devait être sur la rive orientale. En effet, une fois la catastrophe accomplie, pourquoi Loth eût-il monté dans la montagne au-dessus de Zoar, au lieu de se réfugier sur la rive orientale, qui devait lui paraître un refuge plus assuré, si le terrible châtiment ne s'était pas étendu sur cette rive? Dira-t-on que celle-là n'était pas habitée? Cela paraît bien peu vraisemblable, car il n'y avait aucune raison absolument pour que la rive devenue plus tard moabitique, ne participât point à la fertilité de toute la plaine. Il y a plus, nous savons que les Emim habitaient cette contrée, et Seboïm pouvait très-bien être une ville des Emim.

Ni Loth, ni ses filles, qui avaient habité longtemps Sodome, ne pouvaient ignorer l'existence d'une population nombreuse sur l'autre rive, et les filles du patriarche n'eussent pas cru à la destruction totale de l'espèce humaine, si le fléau qui les avait chassées de Sodome, n'eût pas également frappé sous leurs yeux la rive opposée à celle sur laquelle elles avaient cherché un refuge. D'ailleurs l'injonction des anges qui décidèrent le patriarche à fuir de Sodome était formelle : *Ne t'arrête pas dans toute la plaine, fuis vers la montagne* : par conséquent toute la plaine était menacée et allait être bouleversée. Il ne peut donc venir à l'idée de personne que la portion orientale de la plaine ait échappé au désastre général.

Tout bien considéré, des villes pouvaient et devaient exister au pied des montagnes de Moab ; et rien, absolument rien, n'empêche de croire que l'une des villes de la Pentapole ait existé en ce point. En conséquence, puisque je trouve dans cette région même une ville énorme écrasée par les cratères d'explosion qui l'entourent, et dont une partie s'appelle encore aujourd'hui Sébâan, je n'hésite pas à y voir la Séboïm de l'Ecriture, et je le fais avec d'autant plus de conviction, que ces ruines, tout à fait semblables d'ailleurs à celles de Sodome, ne sauraient s'identifier avec une autre ville de l'antiquité. Au reste, si l'on se refusait à admettre l'existence de l'une des villes de la Pentapole sur

Digitized by Google

la rive orientale de la mer Morte, on mettrait du coup à néant les présomptions sur lesquelles Irby et Mangles d'abord, puis Robinson et d'autres voyageurs encore, ont cherché à établir que les ruines placées à proximité de la presqu'île d'El-Mezrâah sont celles de Zoar. Répétons-le encore une fois : Sodome, ne pouvait guère être à plus d'une demi-lieue de Zoar, et en ce cas, Sodome, pour ces doctes voyageurs, aurait été forcément sur la rive orientale de la mer Morte, que celle-ci existât ou n'existât pas encore, ce qui ne change absolument rien à l'affaire, puisque les distances horizontales, en tout état de cause, doivent être restées les mêmes.

En résumé, on me permettra, j'espère, d'user du même droit que ces messieurs, et de mettre au Kharbet-Sebâan, Seboïm, avec un peu plus d'assurance qu'ils n'en ont eu en mettant arbitrairement Zoar en ce point, et sans que la présence d'aucun texte ou d'aucun souvenir traditionnel pût légitimer cette hypothèse.

Une localité des plus importantes à déterminer, c'est celle de Loueïth. Elle était sur la route d'Areopolis à Zoar, du temps d'Eusèbe. L'Ecriture la place sur une montée ; donc Loueïht, placée sur la voie fréquentée d'Areopolis à Zoar, voie qui passait, à n'en pas douter, par l'Ouad-ebni-Hammid, devait se rencontrer de toute nécessité dans l'Ouad qui, de la rive moabitique, montait à la plaine d'Areopolis. Or, la dernière montée qui donne accès à ce haut plateau gravit à travers des ruines énormes, un Djebel-Nouehin ou Nouehid; ces ruines portent le même nom de Nouehin ou Nouehid ; les lettres L et N, dans la bouche des Arabes de cette contrée, permutent avec une extrême facilité : je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans les ruines et la montagne de Nouehid, les ruines et la montée de Loueïth.

Eusèbe nous a révélé l'existence d'une ville de la Moabitide, nommée Medabah, placée à huit milles d'Areopolis, sur le plateau qui s'étend au sud de l'Arnon, comme une autre Medabah, placée presque en face, l'était sur le plateau qui s'étend au nord de l'Arnon. Si l'on se rappelle que le vallon qui coupe les ruines immenses du Kharbet-Fouqoûa, et dont les deux revers sont couverts des décombres d'une ville très-considérable, se nomme Ouad-Emdebêa, on ne sera nullement étonné, je pense, que je propose formellement de retrouver la Medabah d'Eusèbe dans la ville ruinée qui couvre les deux rives de l'Ouad-Emdebêa. Il existe bien, au pied même du piton sur lequel est bâti Karak, un Ouad-el-Medabeh ; mais cet ouad, qui change immédiatement de nom, ne peut rien avoir de commun avec la Medabah d'Eusèbe.

Schihan est une localité des plus curieuses; et je n'ai pas hésité à reconnaître, dans la ruine qui couronne le monticule de Schihan, un de ces temples qui étaient placés sur les hauts lieux. Si nous nous rappelons que Jérémie dit (XLVIII, 45) : — *Une flamme est sortie du milieu de Sihoun, elle a dévoré les sommités de Moab*, etc., — on ne trouvera probablement pas étrange que je retrouve le Sihoun biblique dans le Schihan de nos jours, et que je propose cette identification avec une confiance entière

Nous avons vu qu'un verset d'Isaïe (XV, 7) mentionne un torrent des Saules : — *C'est pourquoi*, dit le prophète, *ils portent sur le torrent des Saules le reste de leurs biens et leurs trésors.* — Un peu plus haut, verset 5, il est dit que les fuyards errent jusqu'à Zoar. Evidemment ces fuyards reculaient devant l'ennemi, et le torrent des Saules devait être sur la route de Moab à Zoar. De plus, la dénomination spéciale de torrent des Saules prouve clairement qu'il n'y avait pas plusieurs cours d'eau qui méritassent ce nom. Je me permettrai donc de reconnaître le torrent des Saules de la Bible dans le cours d'eau dont le lit est rempli de *salix Babylonica*, et qui descend, sous le nom de Seïl-ouad-ebnid-Hammid, de la vallée même que remonte la voie antique.

Quant aux deux villes d'Er-Rabba et de Karak, tout le monde est d'accord pour les identifier, la première avec Rabbat-Moab, et la deuxième avec Kîr-Moab. Il serait donc inutile de discuter longuement la légitimité de cette double identification, et je me bornerai à rappeler le plus brièvement possible les principaux faits historiques qui concernent ces deux villes.

Le premier nom d'Areopolis fut Ar; ce nom (עָר comme עִיר) signifie littéralement ville. Suivant le témoignage de Théodoret *Commentaire d'Isaïe*, chap. XV), Ariel aurait été aussi le nom de cette ville. Ce renseignement nous est fourni une seconde fois par le même écrivain, dans son Commentaire du chap. XXIX d'Isaïe. Ceci est très-possible, mais il n'est nullement démontré que ce ne soit pas une autre localité qui ait porté ce nom. Sozomène mentionne comme ville d'Arabie Areopolis, qui était de la troisième Palestine. Il dit de plus (l. VII, 15) qu'en Arabie les Pétréens et les Aréopolitains combattirent avec fureur, pour défendre les temples de leurs dieux. Etienne, dans ses *Ethniques*, nous apprend qu'Areopolis est la même ville que Rabath-Moba, qui n'est évidemment que Rabbat-Moab. C'est saint Jérôme qui nous a fait connaître la véritable origine du nom d'Areopolis, et qui nous a prémunis contre la tentation de traduire ce nom par *ville de Mars*.

Dans la *Notitia dignitatum imperii* nous lisons :

> Cohors tertia Alpinorum apud Arnona
> Cohors tertia felix Arabum in ripa vadi Apharis fluvii, in castris Arnonensibus.
> Equites Mauri Illyriciani Areopoli.

Et enfin :

> Equites promoti indigenæ Speluncis.

Nous sommes donc fixés sur la nature de la garnison d'Areopolis et des bords de l'Arnon, à l'époque où fut rédigée la Notice. Eu-

Digitized by Google

sèbe et saint Jérôme, dans l'*Onomasticon* (ad vocem Ἀρνών), disent qu'au nord on montre un lieu qui contient une garnision. Les termes mêmes dont se sert saint Jérôme sont les suivants : *In satis horribili loco vallis in prærupta demersæ*. Cette vallée abrupte est sans doute celle de l'Arnon. Reland a proposé déjà de voir la mention de ce même lieu dans le passage de la Notice des dignités impériales, qui concerne les *equites promoti indigenæ* placés aux *Speluncæ*. Si maintenant nous voulons bien nous rappeler que הורנים, nom d'une localité moabitique mentionnée souvent dans les Ecritures, signifie *les deux cavernes*, nous serons tout naturellement conduits à voir dans les *Speluncæ* de la Notice la Horoneïm de la Bible.

Deux Notices grecques des patriarcats, dont la seconde est attribuée à l'époque de l'empereur Léon Auguste, sont insérées dans le vaste Recueil des écrivains byzantins. La première nous donne :

Παρωχμούχου (lisez Χαραχμώβα), Ἀριόπολις (Ἀρεόπολις), Μάψης, Ἐλοῦσα, Ζαύρα, Βιοσαμών (lisez Βιροσάβων).

La seconde :

Χαραγμοῦχα, Ἀρεόπολις, Μάψις, Ἐλοῦσσ, Ζωόρα, Βιροσάβων.

A l'époque de la rédaction de ces deux listes, Areopolis etait donc très-certainement un siége ecclésiastique. Remarquons en passant que Zoar y est placée entre Elousa et Birsebâ. Celle-ci est à l'extrémité sud du territoire de Juda. Elousa est placée par Ptolémée parmi les villes de l'Idumée, situées à l'occident du Jourdain. Puis donc que Zoar est mentionnée entre ces deux localités, Zoar était forcément sur la rive occidentale de la mer Morte, prolongation de la vallée du Jourdain. (Reland, *Pal.*, p. 462.)

Areopolis fut une ville épiscopale, et nous connaissons les noms suivants des prélats qui y ont siégé : 1° Anastasius, qui est mentionné dans les actes d'Ephèse, insérés au concile de Chalcédoine (*Conc. gen.*, t. IV, p. 462); 2° Polychronius, qui est cité dans la lettre de Jean le Hiérosolymitain, insérée aux actes du concile de Constantinople (*Ibid.*, t. V, p. 192), et écrite au nom des évêques des trois Palestines. 3° Hélie, qui souscrivit aux actes du concile de Jérusalem, tenu en 536 (*Ibid.*, p. 284).

La dernière mention d'Areopolis que je trouve dans les écrivains anciens est due à saint Jérôme (*Comm. sur Isaïe*, ch. xv). Voici en quoi elle consiste : *Audivi quemdam Areopoliten, sed et omnis civitas testis est, motu terræ magno in mea infantia, quando totius orbis littus transgressa sunt maria, eadem nocte muros urbis istius corruisse.* D'après les écrits d'Ammien Marcellin, on a trouvé que cet événement avait eu lieu dans l'année 315, sous le consulat de Valentinien et de Valens. Cette date est extrêmement importante, puisqu'elle fixe l'époque de la destruction des monuments d'Areopolis, et entre autres de la porte Romaine, dont l'état actuel dénote encore aujourd'hui, d'une manière évidente, l'intensité du tremblement de terre qui la renversa en partie.

Le nom primitif d'Areopolis, Rabbat-Moab (la capitale de Moab), s'est conservé pour ainsi dire intact jusqu'à nos jours, puisque les ruines de cette ville s'appellent toujours Er-Rabba, sans qu'il soit resté trace, dans la mémoire des habitants du pays, du nom relativement moderne Areopolis.

Passons maintenant à Karak. Il n'y a pas de doutes à élever sur l'identification de Karak avec Χαραχμώβα, Karak de Moab. Ptolémée mentionne cette ville parmi celles de l'Arabie Pétrée, et assigne les longitude et latitude suivantes : 66° 1/6 et 30°. Dans les anciennes notices ecclésiastiques elle porte le nom de Χαραγμοῦχα, ou celui, plus corrompu encore par la faute des copistes, de Παρωχμούχου, et elle se trouve classée parmi les villes de la troisième Palestine. Etienne, dans les *Ethniques*, dit que de son temps elle faisait partie de la troisième Palestine, mais que Ptolémée, qui mérite toute confiance, la classait parmi les cités arabes. Il ajoute qu'on lui donne aussi le nom de Μωβουχαράξ.

Cette ville était le siége d'un évêché, car nous trouvons parmi les prélats qui souscrivirent au concile de Jérusalem, en 536, Demetrius Χαραχμώβων.

A l'époque des croisades, Karak devint un lieu très-important, comme poste avancé de la chrétienté en Arabie. Voici ce que raconte Foucher de Chartres (ch. 43) : « En 1115, le roi alla en Arabie et y éleva un château sur un certain monticule qu'il reconnut être placé de toute antiquité dans une forte situation, non loin de la mer Rouge, à trois jours de chemin environ de cette mer, et à quatre de Jérusalem. Baudouin mit dans ce château une bonne garnison, destinée à dominer sur toute la contrée d'alentour, pour l'avantage des Chrétiens, et il ordonna qu'il s'appellerait Mont-Réal, par honneur pour lui-même, qui avait construit ce fort en peu de temps, à l'aide de peu de monde et avec une grande audace. »

Un peu plus loin (ch. 44) nous lisons encore : « En 1116, le roi alla visiter le château, et poussa jusqu'à la mer Rouge, pour reconnaître un pays qu'il n'avait pas encore vu, et pour chercher si par hasard il n'y trouverait pas quelques unes des choses dont nous manquions. »

Guillaume de Tyr raconte les mêmes faits à l'année 1115 (l. xi, ch. 26). Cet historien nous apprend qu'en 1172 Selah-ed-Din assiégea vainement Mont-Réal (lib. xx, ch. 27). Quelques années après (en 1183), l'émir recommença le siége de Karak et s'en rendit maître (l. xxii, ch. 28). « Grant talent avoit, dit-il, que il aseist une cité qui fu anciennement appelée la Pierre del Désert, mes l'en la desine ore le Crac... » Renaut de Chastillon estoit alors sire du Krak de Mont-Réal : « il estoit sire de cele terre de par l'éritage se

Digitized by Google

fame. » Chacun sait que Renaud de Chastillon, tombé entre les mains de Selah-ed-Din, fut mis à mort sous les yeux de ce prince, qui ne voulut pas user envers lui de sa générosité habituelle, et qui vengea par son supplice le pillage d'une caravane musulmane que le sire de Krak avait arrêtée et dévalisée quelque temps auparavant.

Une position militaire aussi importante que celle de Karak avait due être utilisée dès l'antiquité la plus reculée, et il est très-probable que la moderne Karak est bâtie sur l'emplacement de la ville forte de Moab, qui, dans l'Ecriture sainte, porte les noms de Kir-Moab, et de Kir-Heraset ou Kir-Heras. (*Isaie*, XVI, 7; *Jérémie*, XLVIII, 31, *II Rois*, XIII, 26.)

Nous avons vu que la vallée de l'Arnon s'appelle aujourd'hui Ouad-el-Moudjeb. Ce nom est il significatif? Je l'ignore (104). Ou bien nous a-t-il conservé la mémoire d'une cité moabitique? Ce qui pourrait le faire croire, c'est le verset 1 du chap. XLVIII de Jérémie, dans lequel nous lisons : *Hemesjeb* (המשגב) *est confuse et abattue*. Ce mot hébraïque signifie *lieu haut et fortifié*. Mais plusieurs commentateurs, tels que Raschi et et Kim'hi, déclarent que c'est un nom d'endroit; dès lors la prononciation en est fort incertaine. On a transcrit ce nom Misgab; mais rien ne prouve qu'il ne fallait pas le transcrire Mousdjeb, et dans ce cas, il serait pour ainsi dire identique avec le nom moderne El-Moudjeb, qu'a pris l'Arnon. Quoi qu'il en soit, je ne tiens en aucune façon à cette hypothèse.

Pour en finir avec les documents géographiques relatifs à la Moabitide, je citerai un verset du *Ier Livre de Samuel* (XXII, 3), où il est dit : —*David s'en alla de là* (*de la caverne d'Adoullam*) *à Mitspâ* (מצפה) *de Moab, et il dit au roi de Moab : Que mon père et ma mère se retirent auprès de vous, jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi.* — J'ignore entièrement s'il existe quelque trace de cette localité moabitique.

Il ne me reste plus à parler que des routes étranges, bordées de pierres fichées, et que nous avons rencontrées en grand nombre dans la plaine de Moab. Je n'hésite pas à y reconnaître quelques-unes de ces routes antiques dont il est question dans le *Livre des Nombres* (XXI) — 21. *Israël envoya des messagers à Sihoun, roi d'Amori, pour dire :* — 22. *Permets que je passe dans ton pays; nous ne nous détournerons ni dans les champs, ni dans les vignobles ; nous ne boirons pas l'eau de la citerne ; nous marcherons par le chemin royal, jusqu'à ce que nous ayons passé tes limites.*

Il me paraît très-probable que les routes frayées étaient bordées, à droite et à gauche, de longues files de grosses pierres, afin qu'il ne fût pas possible d'en sortir, pour entrer dans les terres cultivées, en prétextant l'incertitude de leur trace. Du reste, ce mode de démarcation des routes n'était pas particulier à la Moabitide, puisque les officiers américains envoyés par le capitaine Lynch à Masada, sur la rive occidentale de la mer Morte, rencontrèrent, au delà de l'Ouad-es-Seyal, une route toute semblable, et que moi-même j'en ai retrouvé aussi, à Djembeh, localité qui présente des traces très-apparentes d'une ville contemporaine des temps bibliques les plus reculés, et qui était située entre Zoar et Hébron, c'est-à-dire dans le pays de Canâan. Il y a donc toute apparence que les routes que nous avons suivies dans la Moabitide étaient de ces routes royales analogues à celles que les Hébreux s'engageaient à suivre, sans s'en écarter, dans le territoire de Sihoun, roi d'Amori.

Ce que l'on savait jusqu'ici sur l'état moderne de la terre de Moab se bornait à bien peu de chose, quoique la Moabitide proprement dite eût été explorée déjà deux fois, sans compter la course faite en 1822 par le voyageur Hyde, dont nous avons retrouvé le nom sur les murs du temple de Beit-el-Kerm. Le premier de tous, l'illustre Burckhardt, visita cette curieuse contrée en 1811. Il parcourut d'abord le pays d'Amori, placé au nord de l'Arnon, et y retrouva plusieurs sites bibliques, tels que ceux de Medaba et d'El-Aaleh. Ayant alors franchi l'Arnon, qu'il donne pour limite à la province de Belka et à celle de Karak, il traversa la plaine que j'ai traversée moi-même, mais plus à l'est que je ne l'ai fait. Ainsi, il passa en vue du monticule de Schihan, qu'il laissa à trois quarts d'heure de chemin sur sa droite, et sans le visiter. Depuis l'endroit nommé Mehalet-el-Hadj, il trouva une route pavée dirigée vers Rabba, c'est-à-dire au sud-ouest. Il passa par Beit-el-Kerm, et s'arrêta dans les ruines du temple, auquel il attribue à tort une antiquité reculée. Il commet une autre erreur encore, en disant que ce temple était octostyle, et que ses colonnes avaient trois pieds de diamètre. On a vu qu'en réalité ce temple est tétrastyle, et que ses colonnes ont une dimension beaucoup plus considérable. Il retrouva comme nous, parmi les décombres, des débris de colonnes de plus petite dimension, et appartenant évidemment à d'autres édifices.

A une heure trois quarts de chemin, après Beit-el-Kerm, Burckhardt rencontra le village ruiné de Hameïmat; de là, il alla visiter les restes d'Er-Rabba. Trois quarts d'heure après avoir quitté cette ville en ruines, il rencontra, au sud-est, deux sources abondantes nommées El-Djebeibah et El-Yaroud. Il traversa ensuite les ruines de Qaritselah, et arriva enfin à Karak, dont le scheikh se nommait alors Youssef-Medjaby; mais Burckhardt se trompe, sans aucun doute et il a écrit Medjaby au lieu de Midjielly.

A Karak, notre voyageur, qui ne trouva pas l'occasion ni la possibilité de descendre dans

(104) Dans le Kamous le mot, au pluriel, signifie lieux où des hommes, luttant, se jettent à terre; en ce cas la vallée de l'Arnon serait appelée *la vallée du lieu de lutte*. Mais ceci est plus que douteux.

Digitized by Google

le Rhôr, prit des informations sur la topographie de la côte orientale de la mer Morte. Il mentionne la rivière de Djerra, qui n'est très-certainement pas le Nahr-ed-Drâa, mais bien le Seïl-oued-ebni-Hammid, qui sort de l'Ouad-Adjerrah, puisqu'il ajoute que dans la vallée que suit cette rivière, qu'il identifie, mais avec toute réserve, avec le Zared de l'Ecriture, il y a des ruines de murailles et d'édifices, situées à cinq heures de chemin, au nord de Karak.

Il mentionne également le Rhôr-Safieh, qu'il dit placé vers l'embouchure de l'Ouad-el-Ahhsa, et qui est, dans la saison d'hiver, le rendez-vous de grandes tribus nomades. La rivière qui descend de l'Ouad-el-Ahhsa sépare, dit-il, le pays de Karak du district sud nommé Djebal. Il suppose que l'emplacement de la Zoar biblique doit être cherché dans le Rhôr-Safieh. Il nomme encore le Seïl-Assal. Cette rivière coule, dit-il, près de Katherabba. (Il ne faut pas oublier ici que Burckhardt se sert du *th* anglais, qui est à peu près identique, pour la prononciation, avec la lettre que j'ai rendue par *tz*.) Après Katzerabba, il mentionne El-Nemeïrah : c'est l'En-Nemaïreh que nous avons traversée. Enfin il nomme El-Mezrâah, qui est située en face du milieu du lac Asphaltite, et auprès de ce dernier endroit, les Taouahines-Sakkar, qui sont les ruines d'une ville antique.

Burckhardt avait pris des informations fort exactes, ainsi qu'on le voit, et il avait même recueilli des notes sur la végétation du Rhôr, puisqu'il mentionne comme s'y trouvant à foison l'*asclepias procera*, que les Arabes nomment *Ocher*. Tel est, en substance, le résultat de l'exploration hardie de Burckhardt.

Après lui (en 1818) vinrent MM. Irby et Mangles, dont je vais de même analyser le récit. Partis d'Hebron le 18 mai, ils allèrent gagner en deux jours l'Ouad-ez-Zouera, par lequel ils descendirent dans le Rhôr, afin de se rendre à Petra, en passant par Karak. Ces messieurs signalent d'abord la ruine du petit fort arabe de Zouera-el-Fouqah, qu'ils appellent El-Zowar. Le 20, ils traversèrent la Sabkhah, après avoir campé au pied de la montagne de Sel ou de Sodome. Ils firent en passant une observation qui est très-juste : c'est que les montagnes de la rive ouest de la mer Morte ont une hauteur décroissante à mesure qu'elles s'avancent dans le sud, tandis que les montagnes de la rive orientale ont une élévation qui semble à très-peu près constante. Dans la Sabkhah, ils franchirent six cours d'eau plus ou moins rapides. Ils arrivèrent ensuite à une contrée boisée, d'un aspect charmant, c'est-à-dire au Rhôr-Safieh. Ils y trouvèrent une petite rivière que les Arabes leur nommèrent Nahr-el-Heçan (la rivière du Cheval, dont ils écrivirent le nom El-narh-Houssan). Les clairières étaient cultivées et plantées d'orge.

A cette époque de l'année, Irby et Mangles eurent beaucoup à souffrir, dans le Rhôr, de très-grosses mouches de cheval (sans doute des œstres ou taons), dont la venue, leur dit-on, fut une plaie qui contribua puissamment à la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Les Arabes qu'ils rencontrèrent étaient des Ghorneys (sans aucun doute des Rhaouarna), et, plus heureux que nous, les voyageurs n'eurent qu'à se louer de l'excellent accueil qui leur fut fait par eux. Les Ghorneys diffèrent beaucoup (et ceci est très-vrai) des Arabes nomades, car ils habitent des huttes de boue, de branchages et de roseaux, et ils cultivent le terrain qui les entoure. Après avoir passé le Houssan, ils gagnèrent le pied des montagnes, et traversèrent une plaine encombrée de blocs de pierre roulés, qui étaient du granit rouge et vert, du porphyre vert, rouge et noir, de la serpentine, du basalte noir, de la brèche, et bien d'autres espèces de roches précieuses. Il est à présumer, disent-ils, que c'était dans ce pays que les anciens se procuraient les matières précieuses avec lesquelles ils ont façonné les innombrables colonnes qui ornent aujourd'hui, dans l'Orient, les bains et les mosquées.

Les montagnes qu'ils longeaient leur semblèrent formées généralement de grès ou de marbre. Ils arrivèrent ainsi à la presqu'île, et ils campèrent sur les bords d'une charmante ravine arrosée par une rivière nommée El-Dara (c'est le Nahr-ed-Drâa), dont les rives étaient couvertes d'un épais fourré de palmiers nains, d'acacias, d'épines et d'oleander. Voici le résumé de l'itinéraire de nos voyageurs dans le Rhôr : en deux heures et demie, ils allèrent de la rive occidentale du Rhôr, c'est-à-dire du pied de la montagne de Sel, jusqu'au Rakh, premier cours d'au salée (ce nom m'est totalement inconnu) ; de là, en une demi-heure, ils gagnèrent Szafye (Safieh) ou Ahsa, et le Nahr-el-Houssan (c'est sans aucun doute le Nahr-Safieh) ; de Safieh, ils marchèrent sur le Nahr-el-Assel (Nahr-el-Eçal) ; de là, en deux heures, ils atteignirent la mer, et en deux heures de plus El-Dara (Ed-Drâa), où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, au point du jour, MM. Irby et Mangles se mirent en devoir de gravir la montagne, et de gagner les hauteurs. Ils rencontrèrent, chemin faisant, le *chaos* que nous avons traversé nous-mêmes. « C'étaient, disent-ils, d'énormes fragments de la grosseur d'une maison, qui, se détachant des hauteurs, s'étaient jetés confusément dans le précipice, les uns sur les autres. » Un quart d'heure après, ils arrivèrent à un petit étang, placé au-dessous d'un olivier isolé (c'est, sans doute, l'Ayn-es-Sekkeh, que nous avons vu au point nommé Omm-Sedereh). Ils rencontrèrent ensuite des champs d'orge, placés dans la vallée à leur gauche, et à travers lesquels serpente un cours d'eau nommé Souf-Saffa, qui se rend à la mer Morte (je n'ai pas entendu prononcer le nom de cette rivière). Ils remarquèrent, en passant, d'anciens aqueducs qui alimentaient des moulins (certainement à l'Ayn-es-Sara, et à l'Ayn-Aqbech ou Qobech). Ils avaient alors devant eux le château de Karak, mais ils n'apercevaient aucune per-

Digitized by Google

tie de la ville ; ce château leur présentait deux masses séparées, la première à l'angle sud de la ville, et la seconde plus au nord. consistant en un grand édifice nommé par eux Seraglio-of-Melah-a-Daher (c'est indubitablement la tour bâtie par Malek-ed-Dhaher-Beïbars). Entre ces deux masses de constructions militaires, est la seule porte qui donne accès dans Karak. C'est une porte ogivale, surmontée d'une inscription arabe placée à l'entrée d'une caverne naturelle (c'est le tunnel par lequel nous avons quitté Karak, et au débouché duquel nous avons été salués d'une volée de pierres).

MM. Irby et Mangles, dont la présence à Karak ne fut contrariée en aucune façon, purent examiner à loisir les anciennes constructions que renferme cette espèce de ville. Le château et son église, la tour de Beïbars, la mosquée et les citernes eurent tour à tour la visite de nos voyageurs, qui commettent, au sujet du château de Mont-Réal, une erreur historique qu'il est bon de relever en passant. Ces messieurs attribuent à tort la prise de Karak à Godefroi de *Boulogne*, qui l'aurait appelé *Mons Regalis*. Nous avons un peu plus haut constaté que cette conquête et cette dénomination sont dues au roi Baudouin, qui ne prit Karak qu'en 1115.

Ils rencontrèrent quelques tronçons de colonnes antiques, et enfin un bas-relief encastré dans une muraille et représentant une grande aile (longue de sept pieds, et large de quatre), ayant une analogie frappante avec l'aile du globe ailé si souvent représenté sur les monuments égyptiens. Je ne doute pas que ce ne soit effectivement le fragment d'un globe ailé qui était accolé de deux yeux mystiques d'Horus, dont, à mon tour, j'ai retrouvé l'un. Enfin, ils virent dans les ruines deux inscriptions grecques sans intérêt, à ce qu'ils disent. Ils visitèrent également la fontaine et les grottes sépulcrales devant lesquelles j'ai passé, au fond de la vallée de Karak.

Evidemment il y aurait à découvrir à Karak beaucoup de restes d'antiquités appartenant même à l'époque moabitique ; mais j'avoue, en toute humilité, que je ne me chargerai pas d'en aller faire la recherche.

Après une course assez longue à Petra, MM. Irby et Mangles revinrent à Karak, dont ils appellent le scheikh Joussouf-Magella. De là ils allèrent faire une excursion dans le Rhôr, et examiner les ruines situées sur les bords du Dara (Ed-Drâa), ruines dans lesquelles ils supposèrent qu'il fallait voir Zoar. Ils rentrèrent une seconde fois à Karak, et de là se mirent en route pour le Haouran, à travers la plaine moabitique. Ils allèrent camper d'abord aux ruines d'Er-Rabba. Le 6 juin, ils visitèrent Beit-Kerm (Beit-el-Kerm), qui est distant d'Er-Rabba d'un mille et demi, dans la direction du nord. Ils ont parfaitement reconnu que le temple ruiné est de l'époque romaine, et ils supposent que ce temple pourrait bien avoir pris la place de celui d'Atargatis, qui était à Carnaïm (*I Mach.* v, 43). A deux heures et demie, au nord de Beit-Kerm, ils virent une petite éminence, qui domine tout le pays environnant, et qu'ils appellent Scheikh-Harn (c'est Schihan).

Le 8 juin, ils allèrent traverser le Wady-Modjed (Ouad-el-Moudjeb), en cheminant sur les traces de la voie pavée romaine. Ils virent dans la descente les ruines d'édifices militaires de l'époque romaine, probablement des forts que j'ai signalés plus haut, et qui contenaient une garnison, *ad Speluncas*. Enfin ils rencontrèrent quelques bornes milliaires, qui toutes (celles du moins qui étaient lisibles) dataient du règne de Trajan. Au fond de l'ouad, où ils n'arrivèrent qu'après une heure et demie de descente extrêmement fatigante et difficile, ils trouvèrent les ruines d'un pont romain. Sur l'autre flanc de l'ouad, ils rencontrèrent de nouveau les traces de la voie antique, et plusieurs bornes milliaires portant le nom de Marc-Aurèle.

Inutile de parler ici de l'itinéraire qu'ils suivirent dans le territoire d'Amori, c'est-à-dire à travers la contrée située au nord de l'Ouad-el-Moudjeb, ou de l'Arnon. Je me bornerai à féliciter très-sincèrement MM. Irby et Mangles de l'exactitude de leurs observations.

Quelques mots maintenant sur l'excursion de M. Lynch sur le rivage oriental de la mer Morte, jusqu'à Karak, et j'aurai groupé tout ce que l'on a su jusqu'ici sur le pays de Moab.

Le 30 avril 1848, le capitaine Lynch, monté sur l'une de ses deux embarcations, vint mouiller au fond du golfe formé par la pointe nord de la presqu'île, qu'il nomme pointe Costigan, en mémoire de son infortuné devancier sur cette côte inhospitalière. Il gagna ensuite le misérable village d'El-Mezrâah, situé à une demi-lieue de chemin du mouillage ; il fit la remarque que nous y avons faite plus tard nous-mêmes, sur l'étrange physionomie des Rhaouarna qui l'habitent, et qui ont une figure beaucoup plus africaine qu'asiatique.

Là il reçut la visite de Souleïman, fils d'Abd-Allah, scheikh chrétien de Karak, lequel était député par ses coreligionnaires pour inviter les officiers américains à venir visiter leur triste ville. Toute l'expédition était horriblement souffrante, et en danger imminent, si son chef ne lui faisait respirer un autre air que celui de la fournaise dans laquelle ces hommes étaient incessamment brûlés. En conséquence, M. Lynch se décida à tenter l'excursion de Karak, autant du reste par amour-propre et pour ne pas sembler reculer devant le danger, que pour trouver cet air salubre indispensable à sa troupe affaiblie.

Le lendemain, il visita les ruines placées à proximité d'El-Mezrâah, et qu'il suppose être celles de Zoar. Il reconnut l'enceinte d'un édifice carré, et beaucoup de fondations d'édifices, parsemées de fragments de poterie ; il y rencontra de plus une petite meule à bras. Ces traces de fondations présentent tous les indices d'une grande antiquité, et le capitaine Lynch n'hésite pas à reconnaître, dans ces ruines, celles qu'Irby et Mangles avaient visitées bien avant lui en leur appliquant,

Digitized by Google

sans la moindre apparence de raison, le nom de la Zoar biblique.

Au retour de cette promenade, il trouva Mohammed, scheikh musulman de Karak, qui venait d'arriver avec le scheikh chrétien Abd-Allah lui-même. Mohammed, qui n'est autre que le Mohammed-el-Midjielly que j'ai vu moi-même, parut immédiatement à l'officier américain le plus insolent, le plus insupportable et le plus couard des hommes. Le 2 mai, malgré le désir extrême qu'il avait de renoncer à la course de Karak, le capitaine Lynch, croyant qu'il manquerait à la dignité de son pays s'il ne visitait pas cette ville, se mit en route de très-grand matin.

Il franchit le ruisseau qui descend de l'Ouad-ebni-Hammid, traversa le plateau qui domine la plaine qu'il appelle la plaine de Zoar, et rencontra sur ce plateau les restes d'un fort qu'il regarde comme contemporain des croisades. Gagnant de là un point situé à deux milles plus au sud, il entra dans l'Ouad-el-Karak, et, à la description qu'il en fait, il est impossible de ne pas reconnaître l'affreux abîme nommé l'Ouad-el-Kharadjeh.

Il rencontra, chemin faisant, le charmant ruisseau d'Ed-Drâa, mais il n'en recueillit pas le nom; en résumé, il suivit, ainsi que cela devait être, mais en sens inverse, la route que nous avons suivie nous-mêmes, pour descendre de Karak dans le Rhôr. Le chaos gigantesque dont j'ai parlé ne pouvait manquer d'exciter la curiosité de M. Lynch, et il le mentionne effectivement comme une des choses les plus étonnantes qu'il ait rencontrées.

Bientôt, la vallée que M. Lynch gravissait se garnit d'oliviers; la forteresse ruinée de Karak et la majestueuse tour quadrangulaire, de la pointe nord-ouest du plateau, apparurent à nos voyageurs, qui arrivèrent enfin au tunnel que j'ai décrit, et par lequel on pénètre dans l'intérieur de Karak. M. Lynch alla se loger au couvent chrétien, comme l'avaient fait Irby et Mangles, les seuls Francs qui, depuis le temps des croisades, avaient osé pénétrer, avec leur caractère de Francs, dans cette misérable ville. La petite église que j'ai trouvée achevée, était alors en construction. Les officiers américains se mirent, à tout hasard, en devoir de parcourir la ville et les ruines du château; celles-ci excitèrent vivement leur admiration par leur extrême importance. De là ils allèrent examiner la grande tour, qui leur sembla de construction sarrazine. Dans l'après-midi, M. Lynch sonda le terrain, pour savoir s'il lui serait impossible de faire une pointe vers le Rhôr-Safieh, mais il lui fut déclaré que la chose était impraticable, et en conséquence il renonça, bien à contre-cœur, au projet de visiter ce splendide delta, comme il l'appelle.

Le 31 mai, à six heures et demie du matin, le capitaine Lynch, qui n'avait eu que des déboires avec l'insolent scheikh de Karak, parvint à déguerpir de cet affreux repaire de bandits, mais en ordre de bataille et la carabine au poing. Mohammed furieux de n'avoir rien pu extorquer aux Américains, les suivait avec de mauvais desseins sans doute. M. Lynch chargea le lieutenant Dale et un de ses hommes les plus énergiques de se porter inopinément aux flancs du cheval de Mohammed, et de forcer celui-ci à marcher, en le tenant en respect comme un prisonnier, avec la consigne de lui brûler la cervelle au premier geste qui trahirait une perfidie de sa part. Mohammed, se voyant pris, devint aussi humble et aussi plat qu'il avait été impertinent et hautain jusqu'alors. Il fut entraîné de la sorte jusqu'au mouillage où l'embarcation attendait son équipage et ses officiers. Le vieux scheikh Abd-Allah reçut un présent de M. Lynch, et Mohammed n'eut pour tout bakhchich que sa liberté qu'on lui rendit. Il eut beau supplier M. Lynch de lui donner quelques capsules seulement, afin de n'avoir pas la honte de revenir les mains vides, il en fut pour ses supplications, et n'obtint absolument rien. La barque fut aussitôt remise à la mer, tout le monde y prit place, et M. Lynch quitta la plage moabite, sans doute pour ne plus jamais la revoir. En résumé, ses observations, fort sommaires d'ailleurs, sont suffisamment exactes, et je crois pouvoir attribuer au souvenir de l'aimable visite des Américains à Mohammed-el-Midjielly tous les agréments que je retirai de la mienne deux ans plus tard.

MOCHONA. — Ville de Juda, une seule fois mentionnée. (*II Esdr.* XI, 28.)

MODIN (SOUBA). — Petite cité illustre, dont il est fait mention pour la première fois, dans le *Livre des Machabées*.

C'est de Modin que sortit cette génération vaillante des Machabées qui assura l'émancipation des Israélites contre les rois de Syrie.

Ce fut de Modin que partit l'insurrection. Cette ville est aujourd'hui connue sous le nom de Souba. Elle est au couchant de Jérusalem. Comme elle est placée au sommet d'une petite montagne isolée, on voit de là toute la partie intérieure de la Terre-Sainte du côté de la Méditerranée, et la Méditerranée elle-même.

Les Machabées avaient à Modin leur tombeau de famille. — *Voy.* MACHABÉES, *Art judaïque*.

MOISE (TOMBEAU DE). — Pour les Musulmans, le tombeau de Moïse est renfermé dans l'intérieur d'un édifice qu'ils appellent Naby-Mousa, et au pied duquel nous avons campé. Nous allons brièvement examiner cette étrange tradition, qui ne peut pas supporter le moindre examen. Nous lisons dans le *Deutéronome* (XXXIV): — 1. *Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de Nabou, au sommet du Fesgah, qui est en face de Jéricho; l'Eternel lui fit voir tout le pays, de Galaad jusqu'à Dan;* — 2. *Et tout Nephtali, et tout le pays d'Ephraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer qui est derrière lui;* — 3. *Et le midi et la campagne de la vallée de Jéricho, ville des palmiers, jusqu'à Zoar.....* — 4. *Moïse mourut là, au pays de Moab, d'après la parole de l'Eter-*

Digitized by Google

nel. — 6. *Il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab vis-à-vis de Beit-Fâour; personne, jusqu'à ce jour, n'a connu sa sépulture.*

Quel que soit l'auteur de ce trente-quatrième chapitre du *Deutéronome*, chapitre qui ne peut évidemment être attribué à Moïse lui-même, mais qui a probablement été écrit par Josué, il est bien clair que Moïse est mort et qu'il a été enterré sur la terre moabitique, c'est-à-dire à l'est du Jourdain. Il n'y a donc pas de tradition musulmane qui puisse avoir la moindre valeur contre le texte précis que je viens de rapporter. Ce texte a de plus l'avantage de donner lieu à l'observation suivante : c'est que de la teneur du verset 3, dans lequel il est dit : « et le midi et la campagne de la vallée de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Zoar, » il faut nécessairement conclure contre ce que l'on a cru devoir déduire des versets de la *Genèse* (XIII) où il est dit : —10. *Loth, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain; elle était arrosée partout, avant que Jehovah détruisît Sodome et Gomorrhe; elle était comme un jardin magnifique, comme le pays de Misraïm jusqu'aux environs de Zoar.* — Et 12. — *Abram habitait le pays de Canaan, et Loth dans les villes de la plaine, et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome.* — Ces versets n'ont pas la moindre valeur pour prouver que la mer Morte n'existait pas avant la catastrophe de la Pentapole. Et c'est pourtant du silence de ces versets sur le compte du lac Asphaltite qu'on a prétendu déduire le fait que ce lac n'existait pas au temps auquel ces versets se rapportent. Or il n'est pas plus question de la mer Morte dans notre verset du *Deutéronome:* en conclurons-nous que cette mer n'existait pas à l'époque de la rédaction du *Deutéronome?* Comme cela n'était pas possible, on a prudemment laissé de côté ce verset, si gênant pour la théorie malencontreuse que l'on a longtemps opposée aux textes sacrés eux-mêmes, quelque explicites qu'ils fussent sur ce point de doctrine.

MOLATHI. — Localité inconnue, mentionnée une seule fois. (*II Sam.* XXI, 8.)

MOLOCH. — Moloch, Melech, Melcom, était l'idole des Moabites. Il est très-probable que ce n'était qu'un des noms donnés au soleil par les Moabites. Ce nom signifie *roi*. Le culte de Moloch s'exerçait à Jérusalem, dans la vallée de Hinnom. Les interprètes qui ne faiblissent jamais en imagination, ont supposé qu'il y avait une image creuse de métal, dans laquelle on renfermait les enfants, pour qu'exposés au feu, ils fussent brûlés en victimes ; d'autres moins hardis avancent seulement que les enfants passaient rapidement au milieu des flammes en signe de lustration et de purification. Cette dernière explication est la plus probable, quoiqu'il soit certain que l'antiquité, soit païenne, soit hébraïque, ne recula pas devant les sacrifices humains.

MONNAIES HEBRAIQUES. — Si parmi les suites numismatiques que l'antiquité nous a léguées il en est une qui mérite toute notre attention, c'est sans contredit celle que constituent les monnaies hébraïques, ces monnaies dont l'étude nous reporte forcément à l'appréciation et à la constatation des faits de la première histoire que l'on a racontée à notre enfance. Il est certain que, dans l'âge mûr, tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la vie passée du peuple de Dieu, réveille en nous des souvenirs pour ainsi dire impérissables comme des souvenirs de famille. Nous revenons irrésistiblement à ces émotions d'enfants que les narrations bibliques ont excitées en nous, et si, l'esprit de philosophisme aidant, nous traitons avec dédain les faits qui nous ont si vivement impressionnés jadis, nous avons beau faire, nous ne pouvons ni empêcher leur souvenir de dominer tous les autres, ni effacer de notre cœur les récits qu'y ont gravés pour toujours les paroles d'une mère.

Chose étrange ! les faits de l'histoire hébraïque sont si éminemment empreints du merveilleux que la Providence divine y a attaché, que, sans trop se rendre compte de la raison qui les fait agir, beaucoup, j'allais dire presque tous les archéologues, admettent *a priori* que la vie de la nation dont l'histoire est pour eux une sorte de mythologie, n'a pu laisser de traces sur cette terre; partant, point d'espoir de retrouver des monuments de l'antiquité hébraïque ! Aussi, arrive-t-il qu'un homme de bonne foi réussisse à découvrir et à proclamer un fait nouveau qui dérange quelque peu la quiétude philosophique des incrédules, il n'est sorte d'attaques auxquelles il ne soit en butte. Sottise, ignorance, mensonge, déloyauté, on lui prête tout, plutôt que de ne pas nier à outrance les vérités que ses travaux d'honnête homme lui ont fait reconnaître.

On aurait tort de croire que je sois le premier à qui les anathèmes archéologiques aient été prodigués, parce que j'ai déclaré que certains monuments de Jérusalem étaient contemporains de la dynastie de David. Quelles que fussent les raisons que j'alléguais à l'appui de mon système, on l'a repoussé, et on le repousse encore obstinément tous les jours, en déclarant que ces monuments, que l'on n'a pas visités, sont de la décadence romaine. Mais, je le demande, Jérusalem avant mon passage a-t-elle reçu la visite d'un archéologue de profession ? Jamais. Jérusalem a-t-elle reçu la visite d'un architecte antiquaire ? Jamais. A-t-on constaté quelque part, sur des monuments de la décadence romaine, la combinaison de l'ordre dorique et de l'ordre ionique ? Jamais. A-t-il été retrouvé un seul monument dorique à triglyphes datant de la décadence romaine ? Jamais. Les Romains ont-ils quelque part renoncé à l'art dont ils s'étaient nourris dans la mère patrie, pour subir les influences locales au point de renoncer aux règles vitales de cet art ? Jamais. A-t-on rencontré quelquefois des monuments de l'antiquité qui présentent le mélange du style dorique et du style ionique que nous trouvons sur les tombeaux de Jérusalem ? Oui, sans doute, on les a trouvés, mais ce sont des monuments de l'art grec primitif :

Digitized by Google

voyez plutôt, dans le magnifique livre de M. Hittorf, ce qu'il dit sur les monuments les plus antiques de la Sicile. Pour me combattre et pour parvenir à me donner tort, on a dû se débarrasser prudemment du témoignage de M. Schulz, ce savant consul prussien qui, pendant plusieurs années, séjourna dans la ville sainte afin d'en éclaircir la topographie, et qui, après y être parvenu, avec un rare bonheur, par la publication de son plan magnifique, est mort à la peine, non du moins avant qu'il m'eût été permis de le féliciter et de le remercier de ce qu'il avait fait pour l'archéologie biblique.

Cette opposition passionnée et opiniâtre contre laquelle je résiste aujourd'hui, François Perez Bayer l'a subie bien avant moi, à propos de la numismatique hébraïque. Les mêmes arguments ont été employés contre lui: mêmes dédains, mêmes insinuations, mêmes injures au besoin; et pourtant cette dure opposition, à la tête de laquelle s'était mis Olaüs Gerhard Tychsen, l'illustre orientaliste, qu'a-t-elle réussi à accélérer par ses attaques? Le triomphe de la vérité. Les adversaires de Bayer avaient espéré enterrer à tout jamais sous leurs sarcasmes hautains sa théorie sur les monnaies hébraïques, et ils ont eu de leur vivant le chagrin cuisant de voir cette théorie prévaloir contre leurs erreurs systématiques.

En sera-t-il de même pour tous les monuments de l'architecture judaïque? L'avenir, et peut-être un avenir rapproché, nous l'apprendra. Ce qui est certain, c'est que j'attends avec une pleine confiance le résultat final du débat porté devant le bon sens public. Mais revenons à la numismatique hébraïque.

L'étude des monnaies juives a jusqu'ici présenté deux phases très-importantes. Bien longtemps après les timides essais qui furent tentés par une foule d'antiquaires à partir de 1538, année dans laquelle Guillaume Postel traduisit correctement les légendes d'un siècle hébraïque, François Perez Bayer, archidiacre de Valence, fit paraître (en 1781) un très-beau volume intitulé *De nummis Hebræo-Samaritanis*, dans l'avant-propos duquel l'auteur réfuta les arguments superbes de Tychsen. Le corps de l'ouvrage contient une classification de toutes les monnaies hébraïques connues du temps de Bayer. L'origine de la numismatique des Juifs y est fixée à la concession faite à Simon, frère de Judas Machabée, par Antiochus VII, c'est-à-dire à la fin de l'année 173 de l'ère des Séleucides. Toutes les monnaies juives portant la date de l'année 1, quelque dissemblables que soient leur style et leur fabrique, sont classées à la première année dans laquelle Simon jouit du droit que le roi de Syrie lui avait officiellement reconnu. Il en est de même pour les années suivantes, 2, 3 et 4.

Cependant, avant l'apparition du livre de Bayer, notre illustre Barthélemy avait déjà lu et interprété avec son talent accoutumé des monnaies de cuivre de Jonathan Machabée, offrant exactement les mêmes types que des monnaies de Jean Hyrcan; il avait également bien lu d'autres monnaies bilingues qui présentent, avec le nom hébraïque d'un roi Jonathan, le nom grec d'un roi Alexandre. Mais Bayer, se tenant trop rigoureusement au texte du livre des Machabées, ou plutôt attribuant à ce passage une valeur historique trop absolue, ne crut pas devoir admettre l'existence des monnaies de Jonathan, et il se refusa à faire remonter l'existence de la numismatique judaïque plus haut que le pontificat de Simon l'Asmonéen. Après l'apparition du livre de Bayer, le discrédit dans lequel on s'était efforcé de jeter les médailles hébraïques, en les déclarant de toute fausseté, s'éteignit promptement. La science numismatique fit des progrès incessants, grâce au soin avec lequel on fit entrer parmi les éléments de cette science l'appréciation des types, du style, de la fabrique et du poids des monnaies; en un mot, la critique fut introduite dans l'étude des médailles. Dès lors il ne fut plus permis à personne de se tromper, même à première vue, sur l'âge relatif de deux monnaies antiques, que l'on comparait entre elles; il devint donc nécessaire de soumettre la série des monnaies judaïques à une appréciation toute nouvelle.

Mon savant confrère et ami M. Ch. Lenormant se chargea de ce soin, et en 1845 il enrichissait la *Revue numismatique* d'un travail extrêmement remarquable et plein d'aperçus neufs sur les monnaies judaïques. Il était impossible de faire preuve d'un talent d'appréciation plus fin et plus délicat, et si tous les faits relatifs à l'histoire monétaire de Jérusalem n'ont pas été classés, dans ce travail, à des époques fixes et complétement déterminées, il n'y a pas un seul de ces faits qui n'ait été livré en germe à l'étude des numismatistes. Tous les monuments ont été répartis dans leur ordre chronologique relatif, avec une justesse parfaite, et si des dates positives n'ont pas été assignées aux divers groupes de monnaies juives, cela tient uniquement à ce que M. Lenormant n'avait pas été comme moi favorisé par le hasard qui a fait tomber entre mes mains une monnaie indubitable de Judas Machabée trouvée tout récemment dans les remblais de la vallée de Josaphat. La présence d'une monnaie de Judas Machabée rendait plus que probables les lectures, un peu douteuses encore, à l'aide desquelles Barthélemy avait déterminé des monnaies de Jonathas. J'ai reçu également de Jérusalem plusieurs exemplaires bien conservés et fort lisibles de ces monnaies de Jonathas, et dès lors il ne m'a plus été possible de douter de l'existence d'un monnayage antérieur à la concession faite par Antiochus VII à Simon l'Asmonéen. Ces deux jalons une fois solidement plantés dans le champ de la numismatique hébraïque, ce champ s'élargissait forcément d'une manière notable, et il n'y avait plus de raison pour supposer que la science numismatique n'avait rien à revendiquer pour les époques antérieures à la dynastie des Asmonéens. J'ai, en profitant amplement

Digitized by Google

des solides recherches de M. Lenormant, repris l'étude des monnaies juives, les textes de l'Ecriture sainte et de l'historien Josèphe à la main, et c'est du résultat de mes recherches que je viens aujourd'hui faire part à tous ceux que ces questions intéressent (105).

Je commencerai par mettre en évidence les impossibilités absolues que M. Lenormant a déjà si bien fait ressortir, quant à la contemporanéité de certaines monnaies présentant la même date. Je montrerai ensuite sur quelles considérations je m'appuie pour classer dans la suite des temps tel groupe de monnaies avant tel autre; et quand une fois tous seront répartis entre eux dans un ordre chronologique vraisemblable, pour ne pas dire certain, il n'y aura plus de difficulté considérable à vaincre pour pouvoir assigner à chacun de ces groupes l'époque réelle de son émission.

Observations préliminaires.

I. Il ne faut pas être un numismatiste bien exercé pour reconnaître que, de toutes les monnaies juives connues jusqu'ici, les plus anciennes sont les sicles, et demi-sicles et les pièces de cuivre de même style, portant les dates des années 1, 2, 3, 4. Ces pièces étaient toutes attribuées à Simon, frère de Judas Machabée, et considérées comme ayant été frappées en vertu de la concession qui fut offerte par Antiochus VII à ce prince en l'an 173 de l'ère des Séleucides (140 avant J. C.). Aujourd'hui qu'il est certain qu'il existe des monnaies de Jonathan, prédécesseur de Simon, et de Judas Machabée lui-même, monnaies empreintes d'un style évidemment postérieur à celui du groupe des sicles d'argent, il y a nécessité absolue de reporter ce groupe tout entier à une époque antérieure, même d'un très-grand nombre d'années.

II. Les monnaies de Judas Machabee, de Jonathan et de Jean Hyrcan, offrent exactement les mêmes types, le même style et la même fabrique. Il semblerait donc évident que des monnaies entièrement analogues de Simon dussent se trouver à Jérusalem. Eh bien, c'est le contraire qui a lieu, et sur plusieurs dizaines de pièces de cette classe venues de Jérusalem, et dont deux seulement appartenaient à Judas, et toutes les autres à Jonathan et à Jean Hyrcan, il ne s'en est pas jusqu'ici présenté une seule qui portât le nom de Simon. S'ensuit-il que Simon n'a fait frapper aucune petite monnaie de cuivre du même système? Non, sans doute, et peut-être s'en rencontrera-t-il quelque jour.

Les pièces portant le nom de Simon ne manquent pas, il est vrai; mais si le style de quelques-unes, en très-petit nombre, nous permettait, tant bien que mal, de les classer à Simon, frère de Judas Machabée, toutes les autres devraient être rejetées beaucoup plus bas dans la suite des temps, et reportées à l'insurrection juive, à la tête de laquelle parut Simon Barcocébas, sous le règne d'Adrien.

Ici se présente une question curieuse; la voici : Simon Barcocébas n'aurait-il pas copié les monnaies de Simon l'Asmonéen, précisément à cause du nom qu'il portait, et par un sentiment qui s'explique de lui-même, quand on pense au temps glorieux du pontificat de Simon l'Asmonéen? C'est là une question que nous aurons à examiner avec soin plus tard. En attendant, remarquons que nulle des monnaies de Judas Machabée, de Jonathan et de Jean Hyrcan, ne porte de date; que toutes présentent une inscription dans une couronne et, au revers, deux cornes d'abondance entre lesquelles est placée une pomme de grenade, et qu'il serait naturel que ce type, en vertu de la loi de continuité des types, se retrouvât sur les pièces de Simon. Or, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, c'est ce qui n'a pas lieu, et l'on est en droit de s'étonner de ce qu'un type de famille, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il fut employé par les deux prédecesseurs de Simon, disparaisse pendant le pontificat de celui-ci, pour reparaître immédiatement, et sans exception, sur les monnaies de Jean Hyrcan son successeur. Il y a là une anomalie que je ne saurais expliquer.

III. Passons maintenant aux pièces qui portent le nom de Simon, et procédons par espèces. Les plus importantes de ces pièces sont les tétradrachmes au Temple, « dont le style diffère de celui des premiers sicles, et semble plus récent, » dit M. Lenormant, qui ajoute encore un peu plus loin : « Mais, je le répète, entre les pièces à la Verge d'Aaron et les pièces au Temple, le style diffère encore plus que le poids; la forme des médailles n'est déjà plus la même. » Il existe trois espèces différentes de cette rare monnaie : l'une porte la date de l'an premier de la rédemption (*djalel*) d'Israël, une autre la date de l'an II de la liberté (*herout*) d'Israël, et enfin une troisième, parfaitement conservée, la simple légende : *De la liberté de Jérusalem*.

Il existe plusieurs variétés de simples drachmes qui doivent forcément se classer dans le groupe caractérisé par les tétradrachmes dont je viens de parler. On ne connaît pas encore la drachme datée de l'an I. Celle de l'an II offre d'un côté une grappe de raisin, et de l'autre une œnochoë et une palme avec la légende : *L'an II de la liberté d'Israël*. Les autres sont toutes sans date; elles portent la légende : *De la liberté de Jérusalem*, autour de divers types, tels que deux trompettes au revers d'une grappe, ou une lyre au revers d'une grappe, ou enfin une œnochoë et une palme, au revers du nom

(105) En 1850 a paru à Modène la brochure intitulée : « *Numismatica biblica*, o sia dichiarazione delle monete antiche memorate nelle sante Scritture, » par D. Celestino Cavedoni. — Ce livre n'ayant guère fait avancer la science de la numismatique hébraïque, je me bornerai à examiner, chemin faisant, les opinions qui y sont insérées, toutes les fois que ces opinions impliqueront quelque nouveauté.

Digitized by Google

de Simon, inscrit en deux lignes dans une couronne. De ces trois dernières espèces, il existe des exemplaires surfrappés sur des deniers romains d'argent de Vespasien et de Trajan. Dès lors pas de doute possible sur l'attribution de ces monnaies à Simon Barcocébas.

Passons aux monnaies de cuivre. La première de toutes est un véritable grand bronze du même module que les sesterces du Haut-Empire. Il offre la légende : *Simon, prince d'Israël*, inscrite en trois lignes dans une couronne, et au revers : *L'an Ier de la rédemption d'Israël*, autour d'un vase à deux anses. Les autres pièces de l'an Ier offrent la même légende nominale autour d'une palme placée dans une couronne, et au revers une lyre, avec la même légende chronologique que sur le grand bronze précédent. Une autre, avec les mêmes types, porte autour de la lyre la légende simple : *Rédemption d'Israël;* mais sa date est effacée. Enfin une troisième, autour de la lyre, offre le nom de Simon et au revers les dernières lettres du nom de Jérusalem. Toutes ces pièces à la Lyre sont d'un style particulier, gras et ferme, qui semble antérieur à celui des pièces dont je vais actuellement parler. Celles-ci sont des monnaies du module du demi-sesterce ou moyen bronze romain, offrant toutes le même type d'un palmier au revers d'un pampre, le tout tracé d'un burin grêle et mal assuré. Les légendes sont : *Simon, prince d'Israël*, et *l'an Ier de la rédemption d'Israël*. Celles de l'année II portent avec les mêmes types le nom Simon isolé, et au revers *l'an II de la liberté d'Israël*. Enfin, d'autres aux mêmes types, mais sans date, portent simplement, avec le nom de Simon, la légende : *De la liberté de Jérusalem*.

Quelques pièces de module plus petit de moitié, portent la date de l'an Ier de la rédemption d'Israël autour d'une grappe de raisin, et au revers un palmier, avec une légende tronquée dans laquelle on retrouve à peu près tous les éléments des mots *Simon, prince d'Israël*. Ces mêmes types se retrouvent sur des pièces non datées et portant la légende : *De la liberté de Jérusalem*.

Enfin, un très bel exemplaire du demi-sesterce non daté est surfrappé sur une pièce impériale grecque de Trajan.

Nous devons faire observer que jusqu'ici toutes les surfrappes reconnues ne se sont présentées que sur les deniers et les demi-sesterces sans date du nom de Simon, et à la légende : *De la liberté de Jérusalem*. Faut-il en conclure que le groupe général des monnaies nominales de Simon doit être scindé en deux séries, dont l'une reviendrait à Simon, frère de Judas Machabée, et l'autre à Simon Barcocébas? Assurément non. Il n'est pas possible que le même style et la même fabrique se soient aussi fidèlement reproduits sur des monnaies juives émises à plus de 250 ans d'intervalle. Si donc l'une de ces monnaies appartient à Simon Barcocébas, toutes les autres lui appartiennent également (106).

S'il était possible de faire exception, elle ne pourrait être proposée qu'en faveur du grand bronze de l'année première de la rédemption d'Israël, et encore resterait-il à rendre compte de la présence d'une date sur cette monnaie, quand celle de Jonathan et de Hyrcan, monnaies absolument semblables entre elles et entre lesquelles sont comprises celles de Simon l'Asmonéen, n'en présentent jamais.

Me voilà donc forcément conduit à une classification diamétralement opposée à celle que mes devanciers ont acceptée, c'est-à-dire que je ne reconnais pas une seule monnaie de Simon l'Amonéen, auquel on donnait naguère toutes les monnaies juives connues.

IV. Reste, enfin, une dernière classe de monnaies juives de cuivre qu'il est impossible de réunir à aucun des trois groupes déjà déterminés. Ce sont des petites pièces qui, d'un côté, offrent un pampre avec la légende : *Liberté de Sion*, et au revers un vase cannelé à deux anses avec la date : *l'an II* ou *l'an. III* Jamais jusqu'ici il n'a été trouvé une seule pièce semblable datée de l'an Ier ni de l'an IV.

Pour que ces monnaies fussent de Simon l'Asmonéen, il faudrait pouvoir les intercaler entre les pièces de Jonathan et de Jean Hyrcan, et tous les caractères de ces pièces, sans en excepter un seul, s'y opposent. Il en est de même pour les pièces de Simon Barcocébas, parmi lesquelles celles-ci ne pourraient être introduites, non plus que parmi les pièces du groupe dans lequel entrent les sicles d'argent.

Où placer dès lors ces étranges petites monnaies d'un style si particulier? Evidemment dans le voisinage immédiat des pièces dont la taille, le style et la fabrique sont, pour ainsi dire, identiques. Or quelles sont ces pièces? Ce sont les petites monnaies de cuivre frappées à Jérusalem, dans la cinquième année de Néron. Néron mourut en 68, et ce fut précisément à la fin de son règne que commença la guerre judaïque, guerre qui ne finit que par le siége et par la ruine de Jérusalem, l'an II de Vespasien, c'est-à-dire en 70 de Jésus-Christ. Cette guerre dura quatre ans, et si des monnaies purement juives ne purent guère être frappées à Jérusalem, ni dans la première, ni dans la quatrième année de cette guerre fameuse, la deuxième année put en voir frapper beaucoup, et bien plus sans doute que la troisième, puisque alors déjà les armées de Vespasien et de Titus avaient battu partout les Juifs rebelles. C'est effectivement ce qui arrive. Les monnaies de l'année II sont communes, tandis que les monnaies de l'année III sont relativement fort rares. Je propose

(106) Cavedoni cite, sans le décrire, un denier de Simon, surfrappé sur une pièce de Galba, et de la légende primitive duquel il ne reste que P. SER. Ce denier fait partie de la collection d'Este (p. 25, note 14).

Digitized by Google

donc formellement d'attribuer l'émission des monnaies en question aux chefs des Juifs maîtres de Jérusalem, pendant la guerre effroyable qui eut pour dénoûment la ruine de la cité sainte.

Ceci posé, je vais passer à la description de toutes les monnaies juives qui me sont connues, et je m'efforcerai de justifier, chemin faisant, les modifications que j'ai cru devoir apporter, après mûr examen, dans la classification générale adoptée jusqu'à présent. Je décrirai d'abord toutes les pièces d'un même groupe, puis je passerai aux considérations qui me paraissent déterminer l'âge réel de ce groupe.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — *Monnaies autonomes frappées pendant le règne d'Alexandre le Grand.*

1. ירושלם קדשה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron (ou mieux, suivant Cavedoni, une tige de lis ou d'hyacinthe, image du printemps, p. 29).

℟. שקל ישראל, *sicle d'Israël.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus la lettre numérale א (*l'an I*).

Cabinet impérial, deux exemplaires : l'un parfaitement conservé, pèse 14 grammes et 2 dixièmes; l'autre qui est très-usé, ne pèse plus que 9 g. 5.

Perez Bayer (pag. 69), a donné deux excellentes figures de ce sicle, prises, l'une à la bibliothèque royale de Madrid, et l'autre à la bibliothèque royale de l'Escurial.

Le flan de ce sicle, comme de tous ceux du même groupe, est épais; le style de la gravure est ferme et large, et il est évident, à première vue, que des monnaies pareilles viennent, chronologiquement parlant, immédiatement après les tétradrachmes grecs portant au revers un simple carré creux. Quant au vase, Cavedoni y voit avec raison un vase à vin, servant à déposer, avec les pains, le vin consacré sur la table de proposition (p. 29).

2. ירושלם קדשה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron.

℟. חצי השקל, *demi-sicle.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus la lettre numérale א (*l'an I*).

Cabinet impérial, bien conservé, poids 7 g. 1.— Musée britannique.

On voit qu'il est difficile de trouver un accord plus complet entre les poids du sicle, ou tétradrachme, et du demi-sicle ou didrachme. Cavedoni (p. 45) pense à tort que les demi-sicles n'étaient fabriqués que pour le service du temple.... *Laddove fra le copiose monete di Tiro, di Sidone et d'altre città della Fenicia, non trovasi forse che per caso rarissimo il semistatere, ossia didrammo.* — Ceci est une grave erreur : je n'ai jamais vu plus de trois ou quatre demi-sicles, et à moi seul je possède plus de dix didrachmes de Tyr et de Sidon.

3. ירושלים הקדושה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron (107).

℟. שקל ישראל, *sicle d'Israël.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus les lettres שב (pour שנת ב) *l'an II.*

Cabinet impérial; deux exemplaires, dont l'un pèse 14 g. 2, et l'autre 13 g. 7. — Ma collection, deux exemplaires.

4. ירושלים הקדושה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron.

℟. חצי השקל, *demi-sicle.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus les lettres שב, *l'an II.*

Cabinet impérial; poids, 7 g. 1. — Cabinet de M. le duc de Luynes. — Ma collection

ירושלים הקדושה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron.

℟. שקל ישראל, *sicle d'Israël.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus les lettres שג (pour שנת ג), *l'an III.*

Cabinet impérial. Poids : pièce usée, 14 g. 50; — pièce trouée, 14 g. 65.

Le demi-sicle de l'an III, s'il existe, n'a pas encore été retrouvé.

7. לגאלת ציון, *de la rédemption de Sion.* Palmier entre deux corbeilles.

℟. שנת ארבע חצי, *l'an IV, demi* (sicle)? un cédrat entre deux gerbes, en forme de corbeille, ou plutôt entre deux loulab (bouquets portés par les Juifs à la fête des Tabernacles).

Cabinet impérial; trois exemplaires, pesant 16 g. 3. — 15 g. 3. — 14 g. 2.

8. לגאלת ציון, *de la rédemption de Sion.* Cédrat.

℟. שנת ארבע רביע, *l'an IV, quart* (de sicle)? Deux gerbes en loulab.

Cabinet impérial; deux exemplaires; poids 9 g. 2. — Ma collection.

9. לגאלת ציון, *de la rédemption de Sion.* Vase exactement semblable à celui qui paraît sur les sicles.

℟. שנת ארבע, *l'an IV.* Loulab entre deux cédrats.

Cabinet impérial; douze exemplaires — Ma collection, quatre exemplaires; poids moyen, 5 g. 3.

Le groupe que nous venons de décrire se compose de monnaies d'argent frappées dans

(107) L'orthographe ירושלים, adoptée au lieu de ירושלם, à partir de l'an II, paraît à Cavedoni (p. 23) tenir à ce que dans cette année la forteresse de Sion fut prise, et que cette forteresse, qui constituait à son sens une seconde ville, nécessita l'emploi d'un nom au duel. Gesenius s'était préoccupé de cette différence d'orthographe, et il avait conclu ceci : « Ex quo apparet duo illa scribendi genera eodem tempore usitata fuisse, et utrum optatum sit, illis certe temporibus ex arbitrio fere pependisse. » (*Thesaur. Phil.*, p. 629.) A ce sujet, Cavedoni se récrie : « Ma il dotto filologo orientalista che non si conosceva a bastante negli studi numismatici quivi prese grave abbaglio, » etc., etc. Le fait est que c'est M. Cavedoni qui s'est trompé gravement. En effet, toutes les pièces de Simon Barcocébas portent exclusivement la forme ירושלם, et certes Barcocébas était maître de Sion. N'avons-nous pas d'ailleurs des exemples d'orthographes bien plus défectueuses encore dans les légendes hébraïques : par exemple, חבר pour חברן, יהוכן, pour יהוכנן? Il n'y a donc rien à tirer de la forme *duel* prétendue du nom de Jérusalem.

Digitized by Google

les trois premières années, et de monnaies de cuivre frappées dans la quatrième. La conformité des styles, des types et des lettres employées dans les légendes, ne permet pas de séparer ces monnaies, qui ont toutes été frappées à une même époque, et bien antérieurement à l'avénement des princes asmonéens. C'est cette époque qu'ils s'agit maintenant de déterminer.

Il ne me paraît pas possible d'admettre que, tant que Jérusalem fut sous la domination des rois Achéménides, les Juifs aient joui de l'autonomie, et qu'ils aient pu, par conséquent, faire frapper des monnaies judaïques. En revanche, il est à peu près certain que les derniers satrapes résidant à Samarie ont fait frapper des monnaies du système perse, comme il en a été frappé vraisemblablement à Memphis. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a quelques années on a trouvé à Naplouse un petit trésor entièrement composé de monnaies d'argent phénico-perses, parmi lesquelles certains types étaient si souvent répétés, qu'il est devenu présumable que c'étaient des monnaies de la localité qui présentaient ces types. Donc, pour tout le temps de la domination des Achéménides, il serait superflu de chercher des monnaies judaïques pures. Voyons maintenant comment Jérusalem fut affranchie de la domination qui pesait sur elle.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, après avoir battu Darius en Cilicie, pénétra au cœur de la Syrie et prit Damas. Il descendit ensuite vers la Phénicie, s'empara d'abord de Sidon, puis vint mettre le siége devant Tyr. Pendant qu'il poursuivait le siége de cette ville, Alexandre fit passer au grand prêtre des Juifs une lettre par laquelle il lui enjoignait de lui envoyer des renforts et des vivres, et de lui payer à lui-même le tribut que les Juifs payaient d'ordinaire au roi Darius. Il l'engageait en outre à choisir l'alliance des Macédoniens, en lui donnant l'assurance qu'il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Le grand prêtre refusa, en s'excusant sur le serment de fidélité qu'il avait prêté à Darius. A cette nouvelle, Alexandre, furieux, jura qu'aussitôt qu'il serait maître de Tyr, il marcherait sur Jérusalem, et qu'il ferait du pontife un exemple propre à montrer à tous comment il fallait choisir ceux à qui l'on prêtait des serments de fidélité. Tyr succomba après un siége de sept mois, et Alexandre, se rapprochant de Jérusalem, courut ensuite investir Gaza; deux mois après, cette ville était réduite, et aussitôt le roi de Macédoine marcha sur la ville sainte. Le grand prêtre était alors Yaddous, qui avait succédé par droit d'héritage à son frère Jean, fils de Judas, fils d'Eliasib. Yaddous, terrifié, ordonna des prières publiques, et résolut d'aller en grande pompe au-devant d'Alexandre, pour tenter d'apaiser sa colère. A l'approche de l'armée ennemie, Yaddous, suivi de tous les Lévites, sortit de Jérusalem et s'avança, revêtu de ses habits pontificaux, à la tête d'un immense cortége de prêtres en robes de lin et du peuple entier. L'entrevue eut lieu à Sapha, aujourd'hui *Chafat*. Alexandre, ému par la majesté de ce spectacle, ému plus encore par le souvenir d'un songe dans lequel ce même pontife qu'il avait devant les yeux lui avait annoncé qu'il renverserait l'empire des Perses, Alexandre tendit la main à Yaddous, avec lequel il entra dans la ville; puis il alla sacrifier en personne sur l'autel de Jehovah. Le lendemain, le roi de Macédoine fit venir devant lui les prêtres et les chefs de la nation, et il leur permit de requérir la grâce qu'ils voudraient. Yaddous prit la parole, et lui demanda, au nom du peuple juif, la liberté de se régir par les lois de ses pères, et l'exemption du tribut chaque septième année : ce qui leur fut accordé. Or, se régir par ses propres lois, c'est jouir de l'autonomie, et l'autonomie entraîne forcément le droit de monnaie. Alexandre, ayant ainsi réglé les affaires de la Judée, partit pour Sichem, où les Samaritains firent de vains efforts pour obtenir de lui les mêmes bienfaits, et allèrent jusqu'à se prétendre Juifs d'origine. (Jos., *Ant. Jud.*, lib. XI, VIII, 5 et 6.) Alexandre une fois mort, son empire fut partagé entre ses généraux. Vers le même temps, le grand prêtre Yaddous mourut, et eut pour successeur Onias. (Jos., *loc. cit.*, 7.)

Le livre XII des *Antiquités judaïques* commence par ces mots : « Alexandre, roi de Macédoine, mourut après avoir conquis l'empire des Perses, et réglé, ainsi que je l'ai dit, les affaires de la Judée. Son empire ayant été partagé entre plusieurs personnages, Antigone s'empara de l'Asie; Séleucus, de Babylone et des nations de ce pays; Lysimaque eut en partage l'Hellespont; Cassandre, la Macédoine; et Ptolémée, fils de Lagus, l'Égypte. » L'historien des Juifs raconte ensuite que des guerres continuelles s'élevèrent entre les divers héritiers d'Alexandre, et que Ptolémée, fils de Lagus, surnommé Soter, parvint à s'emparer de la Syrie entière; une perfidie de ce prince fit tomber Jérusalem en son pouvoir, et cette malheureuse ville fut encore une fois dépouillée de son autonomie.

C'est à la courte période de temps pendant laquelle les Juifs jouirent des priviléges que leur avait concédés le héros macédonien, que j'attribue les précieuses monnaies du groupe que je viens de décrire tout à l'heure, précisément parce que je n'en vois pas une seule autre pour laquelle on puisse les revendiquer. Je ne doute donc pas, pour ma part, que ces belles monnaies aient été frappées sous le pontificat du grand prêtre Yaddous, et il est fort probable que les dates qu'elles portent sont celles de l'autonomie dont les Juifs jouirent alors.

Quels furent les événements qui, dans la quatrième année, firent cesser la fabrication des monnaies d'argent, et commencer l'émission de véritables pièces de nécessité, puisque ce sont des pièces de cuivre qui eurent à ce moment la valeur du demi-sicle et du quart de sicle? Je l'ignore, et je crains bien qu'on l'ignore toujours.

Passons maintenant à l'étude du poids des

Digitized by Google

différentes espèces qui composent le groupe que je viens de décrire. M. Lenormant a le premier reconnu avec un rare bonheur les raisons qui fixèrent le poids du sicle hébraïque. Il a parfaitement établi que la drachme hébraïque devait être égale à la drachme égyptienne, qui était si bien en usage en Phénicie, que les rois Séleucides firent toujours usage concurremment, pour la Syrie de la drachme attique, et pour la Phénicie de la drachme égyptienne.

Quant à Alexandre le Grand, il ne s'astreignit certainement pas à des usages qu'il n'était pas homme à respecter, et nous en trouvons la preuve dans l'étude du poids des tétradrachmes frappés par lui sur la côte de Phénicie, et notamment à Acco, devenu depuis Ptolémaïs. En effet, trois tétradrachmes de cette classe, placés dans les tiroirs du Cabinet impérial des médailles, m'ont offert les poids suivants : 16 g. 8, pièce trouée, — 16 g. 5, pièce trouée, — 16 g. 1, pièce entière, mais un peu frottée. Comme le poids de la drachme attique était d'environ 4 g. 32, un tétradrachme attique devait peser, en sortant du coin, 17 g. 28, et le poids des tétradrachmes d'Alexandre frappés à Acco est, en tenant compte du frai, réellement égal au poids légal du tétradrachme attique. Il était tout naturel que les Hébreux, qui de tout temps avaient conservé l'usage des poids et des mesures égyptiennes, se conformassent à cet usage constant, en créant leur monnaie autonome. Du reste, ce que nous avons de mieux à faire pour nous assurer de la légitimité de cette hypothèse, c'est de comparer le poids des sicles hébraïques avec celui des beaux tétradrachmes frappés en Egypte au nom de Ptolémée Soter. Les pesées de trois pièces de ce prince existant au Cabinet impérial m'ont fourni les poids 14 g. 1, — 14 g, — 14. Certes, il eût été difficile de trouver un accord plus parfait entre les tétradrachmes hébraïques et les tétradrachmes égyptiens, à très-peu près contemporains, puisque les uns et les autres pèsent tous 14 grammes et quelques décigrammes de plus ou de moins, suivant l'état de conservation des pièces examinées.

On a fréquemment reproduit un passage de Josèphe (*Ant. Jud.*, III, VIII, 2) qui semblait fixer d'une manière absolue le poids du sicle hébraïque; voici ce passage : Τό τε πλῆθος ἀθροίσας πάλιν, εἰσφορὰν αὐτῷ προσέταξεν εἰσφέρειν Σίκλου τὸ ἥμισυ καθ' ἕκαστον. Ὁ δὲ Σίκλος, νόμισμα Ἑβραῖον ὤν, Ἀττικὰς δέχεται δραχμὰς τέσσαρας. M. Lenormant a reconnu, le premier, que ce témoignage était formellement démenti par les monuments, et que très-certainement Josèphe avait confondu la drachme attico-syrienne avec la drachme égypto-phénicienne. Au reste, comme Josèphe parle de sicles contemporains de Moïse, il est bien clair qu'il parle de sicles imaginaires.

Je dois mentionner ici un passage assez curieux que je trouve dans le livre des Machabées, et qui, bien que connu, mérite un examen sérieux. Le voici (*II Mach*, IV) — : 18. *Cum autem quinquennalis agon Tyri celebraretur, et rex præsens esset*, — 19. *Misit Jason facinorosos ab Hierosolymis viros peccatores, portantes argenti didrachmas trecentas in sacrificium Herculis : quas postulaverunt hi qui asportaverant, ne in sacrificiis erogarentur, quia non oporteret, sed in alios sumptus eas deputari.* — 20. *Sic hæ oblatæ sunt quidem ab eo, qui miserat, in sacrificium Herculis ; propter præsentes autem datæ sunt in fabricam navium triremium.*

Le roi dont il s'agit ici était Séleucus IV, Philopator, qui eut pour successeur son frère, Antiochus IV, Dieu Epiphane. Le *Ier Livre des Machabées* (cap. I, ℣. 11) nous fixe la date de l'avénement de cet Antiochus à l'an 137 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire à l'an 176 avant l'ère chrétienne. Le Jason dont il est question dans ce passage était Josué, fils de Simon, et frère du grand prêtre Onias. Ce Josué prit, pour plaire aux Grecs, le nom de Jason, et acheta le souverain pontificat du roi Antiochus, qui plus tard l'en dépouilla pour le conférer à son jeune frère, qui s'appelait Onias, et qui de son côté avait choisi le nom grec de Ménélas.

Le fait dont il s'agit dans le passage que j'ai transcrit tout à l'heure se passait avant la mort de Séleucus, et par conséquent avant l'an 176. Or ce ne fut qu'en l'an 168, c'est-à-dire sept ans plus tard, que Mathathias, le père des Machabées, s'étant retiré à Modin, y tua de ses propres mains un officier d'Antiochus qui y était venu pour forcer les habitants de sacrifier aux dieux des Grecs. Donc sept ans avant la révolte des Machabées il y avait, à Jérusalem, comme monnaie courante, des didrachmes, c'est-à-dire des demi-sicles. Il est vrai que le texte grec du livre des Machabées parle de 300 drachmes; mais il doit y avoir une altération dans ce chiffre et dans cette dénomination : outre que 300 drachmes étaient une assez médiocre offrande, on comprendrait difficilement que l'on eût appliqué une somme aussi insignifiante à la construction de trirèmes. D'un autre côté, comme le texte syriaque parle de 3,300 didrachmes, il me paraît naturel d'admettre, 1° qu'il s'agit bien de didrachmes, puisque deux versions contre une adoptent cette désignation; 2° que le chiffre réel doit être 3,300, bien que deux des trois versions n'offrent que le chiffre 300; mais j'ai tout à l'heure fait suffisamment comprendre que Jason n'aurait eu garde d'envoyer une somme plus que médiocre, avec le dessein bien arrêté qu'il avait formé de capter les faveurs royales, même au prix d'un sacrilége. Si, comme je le crois, il s'agissait de demi-sicles offrant les types religieux de la verge fleurie d'Aaron, et du vase destiné à l'offrande du vin, on comprend que les envoyés de Jason aient cédé à un reste de scrupule, et qu'ils aient prié Séleucus d'employer ces pièces, pour ainsi dire consacrées, à autre chose qu'à un sacrifice en l'honneur d'Hercule. Je ne prétends pas exagérer la valeur de ce fait, que j'invoque en faveur de l'attribution des demi-sicles connus au pontificat de Yaddous, c'est-à-dire au temps qui a suivi le passage d'Alexandre; mais si

Digitized by Google

je n'insiste pas sur ce point, c'est que l'intervention de cet argument me paraît superflue. Nous avons, en effet, bien assez d'autres raisons d'adopter cette classification, en ne tenant absolument compte que du style, de la taille, de la fabrique et du poids de ces belles monnaies.

Voyons maintenant si, outre l'époque du pontificat de Yaddous et jusqu'à la délivrance de Jérusalem par Judas Machabée, il se rencontre une seule période pendant laquelle le peuple juif ait pu jouir de l'autonomie; s'il n'en existe pas, il deviendra certain que les pièces évidemment plus anciennes que la dynastie asmonéenne doivent être attribuées au temps de l'autonomie octroyée par Alexandre le Grand à son passage à Jérusalem.

Lorsque Yaddous mourut (à une époque voisine de la mort du conquérant macédonien), il eut pour successeur son frère Onias, sous le pontificat duquel, et presque aussitôt après sa consécration, Ptolémée Soter, fils de Lagus, s'empara de la Judée, pénétra frauduleusement dans Jérusalem, et transporta en Egypte un très-grand nombre de Juifs. Ce prince régna pendant près de quarante ans, et Jérusalem ne cessa d'être sous son autorité. Après Soter, Ptolémée Philadelphe occupa le trône d'Egypte pendant trente-neuf ans, et ce fut lui qui fit venir de Jérusalem soixante et dix docteurs capables de lui donner en grec la version des Livres saints. Cette version des Septante fut faite en l'année 284 avant l'ère chrétienne, et à cette époque le grand prêtre se nommait Eléazar. Il était frère et successeur de Simon le Juste, fils d'Onias, frère de Yaddous.

Antiochus III, dit le Grand était monté en 223 sur le trône de Syrie. Il fit activement la guerre, pendant de longues années, à Ptolémée Philopator, et alors Jérusalem, ainsi placée entre l'enclume et le marteau, suivit la fortune de la Judée, qui fut conquise par le roi de Syrie, et enlevée au roi d'Egypte vaincu. Philopator étant mort en 204, son fils Ptolémée Epiphane recommença la guerre, et l'armée égyptienne, sous les ordres de Scopas, parvint à reprendre la Judée et à pousser une pointe jusqu'aux sources du Jourdain. Là Scopas rencontra l'armée d'Antiochus, qui lui fit subir une effroyable défaite. A cette nouvelle, les Juifs se soumirent d'eux-mêmes au roi de Syrie, et ils l'aidèrent à faire le siége de la citadelle de Jérusalem, dans laquelle une garnison égyptienne s'était enfermée. Antiochus, pour reconnaître les bons services des Juifs, s'empressa de leur accorder quelques immunités, mais rien de plus.

Presque aussitôt les deux rois firent la paix; Ptolémée Epiphane épousa Cléopâtre, fille d'Antiochus, et cette princesse lui apporta en dot la Cœlésyrie, la Samarie, la Judée et la Phénicie. Jérusalem changea donc encore de maître, ou plutôt elle eut deux maîtres, puisque le tribut était partagé entre les deux rois alliés.

Revenons à l'ordre de succession des grands prêtres. Eléazar avait eu pour successeur dans le pontificat son neveu Onias, fils de Simon le Juste. Celui-ci, qui était d'humeur avare et sordide, ayant refusé de payer le tribut annuel à l'Egypte, Ptolémée Evergète, frère de Philopator, le menaça de morceler la Judée et d'y envoyer une colonie militaire. Le grand prêtre Onias était disposé à ne pas tenir compte de ces menaces, lorsque Josèphe, fils de Tobie et neveu du pontife, alla trouver le roi d'Egypte et obtint de lui la mission de faire rentrer légalement les tributs. Pendant vingt-deux années consécutives, ce Josèphe fut le percepteur des impôts dus à l'Egypte par la Judée, la Syrie, la Phénicie et la Samarie. Onias en mourant laissa le pontificat à son fils Simon, qui eut à son tour pour successeur son fils Onias.

A Antiochus III, le Grand, succéda son fils Séleucus IV Philopator, que son frère Antiochus IV Epiphane remplaça sur le trône. De son côté, Ptolémée Epiphane, en mourant, en 181, laissa deux jeunes fils, Ptolémée Philométor et Ptolémée Physcon ou Evergète II.

Pendant toute cette période il n'y avait pas eu un seul jour de liberté pour les Juifs ni pour Jérusalem; et à la mort de Ptolémée Epiphane, Antiochus Epiphane devint en peu de temps l'unique arbitre de la Judée.

Le grand prêtre Onias, fils de Simon, étant mort, son frère Josué lui succéda, et nous avons vu plus haut qu'il ne tarda pas à attirer sur lui la colère du roi, qui le dépouilla du souverain pontificat, pour le donner à son frère Onias, surnommé Ménélas. Le nouveau pontife ayant eu de violents démêlés avec son frère Josué (Jason), la population de Jérusalem se partagea entre les deux frères; des troubles eurent lieu, et Ménélas et ses adhérents se virent obligés d'aller chercher un refuge auprès d'Antiochus. Ils déclarèrent au roi que leur volonté était de renoncer aux mœurs judaïques et de vivre dorénavant à la grecque; ils le supplièrent donc de leur permettre d'élever à Jérusalem un gymnase, dans lequel les jeunes gens recevraient une éducation grecque; ayant obtenu cette autorisation, ils se décidèrent même à abolir la pratique de la circoncision. Ce fut à cette même époque qu'Antiochus Epiphane chercha à enlever l'Egypte aux deux jeunes fils de Ptolémée Epiphane. Déjà il avait envahi leur royaume presque entier, lorsque les Romains lui enjoignirent de se retirer, et de se bien garder de renouveler une pareille tentative. Antiochus n'attendit pas une seconde injonction de cette nature, et se hâta d'évacuer l'Egypte; mais en en sortant il fondit sur la Judée, entra sans coup férir dans Jérusalem, la brûla en partie, massacra ou bannit les habitants, et pilla les trésors du temple; puis il s'en retourna à Antioche. Cet événement eut lieu l'an 143 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire l'an 170 avant Jésus-Christ.

Deux ans après, le 25 du mois judaïque de *khasleu* (*apellæus* des Macédoniens) de l'an 145 des Séleucides (168 avant J.-C.), Antiochus ramena son armée à Jérusalem, résolu de consommer la ruine de cette malheureuse ville. La population fut en partie massacrée, en partie condamnée à l'esclavage; le temple

Digitized by Google

fut complétement pillé, et la statue de Jupiter Olympien fut placée dans le Saint des saints. Enfin la citadelle de Jérusalem fut occupée par une forte garnison syrienne. Ce fut vers cette même époque que les Samaritains, qui ne se prétendaient enfants d'Abraham que lorsque les affaires des Juifs étaient dans un état prospère, demandèrent au roi l'autorisation de renoncer à leur ancien culte, d'adopter celui des Grecs et de consacrer leur temple du mont Garizim à Jupiter Hellénique. Cette grâce leur fut accordée le 12 d'*hecatombæon* de l'an 146 de l'ère des Séleucides (167 av. J.-C.).

Nous sommes arrivés au moment où l'héroïsme des Asmonéens va reconquérir la liberté judaïque. Je le demande maintenant : dans toute la période comprise entre le pontificat de Yaddous, c'est-à-dire entre la fin du règne d'Alexandre le Grand et la profanation du temple consommée par Antiochus Epiphane, en 168 av. J.-C., y a-t-il une seule époque à laquelle la nation juive ait pu exercer les droits de l'autonomie? Je ne le pense pas, et il paraît certain que de l'année 323, date de la mort d'Alexandre, à l'année 164, dans laquelle fut célébrée la purification du temple par Judas Machabée, c'est-à-dire pendant un laps de temps de cent soixante années environ, il ne fut frappé de monnaies juives ni à Jérusalem, ni ailleurs.

Nous allons maintenant passer à l'étude des monnaies frappées par les princes asmonéens, et nous verrons que leur style et leur fabrique, si radicalement différents de ce que nous présente le groupe des sicles du pontife Yaddous, justifient pleinement la théorie qui place cent soixante ans environ entre l'émission de ces deux séries monétaires.

DEUXIÈME ÉPOQUE. — *Monnaies des princes asmonéens.*

Ici nous devons procéder d'une manière différente, puisqu'il s'agit de vrais dynastes, dont les monnaies ne sont pas d'attribution douteuse. Nous commencerons donc par résumer le plus brièvement possible l'histoire de Mathathias et de sa descendance; puis, lorsque nous aurons rédigé la liste des princes dont la numismatique judaïque peut nous rappeler les noms, nous passerons à la description des monnaies elles-mêmes.

MATHATHIAS, 169 à 167. — Mathathias, fils de Jean, fils de Simon, fils d'Asmonée, était prêtre de la famille de Ioarib (l'une des vingt-quatre familles sacerdotales), et descendait du grand prêtre Phinéas. Il avait cinq fils : Jean, surnommé Gaddis, Simon Thasi, Judas Machabée, Eléazar Abaron et Jonathas Apphus (108). (*I Mach.* II, 1-5, 54.)

Mathathias s'était retiré avec ses enfants à Modin ou Modim, petite ville bâtie au sommet d'une colline, et de laquelle il était originaire (109).

Le roi Antiochus, à l'instigation des habitants de Ptolémaïs, avait publié un décret qui enjoignait aux populations des villes de suivre l'exemple de celle de Jérusalem. Un officier vint donc à Modim pour forcer les habitants de sacrifier aux dieux des Grecs; Mathathias, comme le plus considérable d'entre eux, fut sommé de s'approcher le premier de l'autel, et il s'y refusa de la manière la plus énergique. Un des Juifs de Modim s'étant alors disposé à obéir, Mathathias se jeta sur lui et le tua de sa main. Il tua de même l'émissaire d'Antiochus (110) avec ses satellites, et renversa l'autel.

Pour Mathathias, il n'y avait plus dès lors à reculer. Il parcourut la ville en criant : *Que tous ceux qui tiennent à la loi, et qui veulent rester fermes dans l'alliance avec le Seigneur, me suivent !* Et il alla se réfugier avec ses fils dans le désert, où tous les Juifs fidèles à la foi de leurs pères allèrent le rejoindre. Ils furent bientôt réunis au nombre de six mille.

Des troupes furent immédiatement envoyées contre les insurgés, et leur chef ayant eu la prudence d'attaquer un parti d'entre eux le jour du sabbat, les malheureux aimèrent mieux se laisser égorger sans résistance que de manquer à l'observation de la loi du repos. Mille personnes périrent dans cette première rencontre. A cette nouvelle, Mathathias et ses fils prirent, et firent accepter par leurs adhérents la décision de combattre contre les ennemis de la loi judaïque, même le jour du sabbat. Bientôt la troupe de Mathathias se grossit de façon à devenir une petite armée, et les Juifs apostats, c'est-à-dire ceux qui avaient subi le joug et le culte des étrangers, furent les premiers punis. Partout où il dirigeait ses expéditions, Mathathias renversait les autels des idoles et faisait circoncire les enfants pour lesquels on avait négligé l'application du précepte. Pendant plus d'un an, Mathathias lui-même fut l'âme de toutes les entreprises des insurgés; puis, sentant sa fin approcher, il rassembla ses fils et les conjura de continuer l'œuvre de régénération qu'il avait commencée : *Vous voyez votre frère Simon*, leur dit-il, *je sais qu'il est homme de bon conseil; écoutez-le toujours, et qu'il vous tienne lieu de père. Judas Machabée s'est montré fort et vaillant dans sa jeunesse : qu'il soit votre général, et que ce soit lui qui conduise le peuple à la guerre. Vengez votre nation de ses ennemis; rendez-leur le mal qu'ils vous ont fait, et soyez toujours obéissants aux préceptes de la loi.* Après avoir prononcé ces paroles, Mathathias bénit ses enfants et rendit le dernier soupir. Sa mort eut lieu dans l'année 146 de l'ère des Séleucides (167 av. J.-C.). Ses fils l'enterrèrent à Modim dans le sépulcre de ses pères. (*I Mach.*, II.)

JUDAS MACHABÉE, 167 à 161. — On n'est pas d'accord sur l'origine du surnom de Judas : l'opinion la plus répandue est qu'il reçut ce nom

(108) Josèphe donne aux surnoms des cinq fils de Mathathias les formes Gaddis, Matthis Maccabée, Auron et Appous. (*Ant. Jud.*, XII, VI, 1.)

(109) Modim est remplacé de nos jours par le village de Souba. Il est à quatre lieues environ de Jérusalem, et vers l'occident. — Voy. MODIM.

(110) Josèphe nous a conservé le nom de cet officier : il s'appelait Apellès.

Digitized by Google

en mémoire de la devise qu'il avait adoptée pour son drapeau, devise qui était, dit-on, composée des cinq lettres hébraïques correspondantes aux lettres M, C, B, E, I, et qui sont les initiales de cette sentence de l'Exode (xv, 11).

מי־כמכה ב־אלם יהוה

Qui est comme toi parmi les puissants, ô Jéhovah ?

Quoi qu'il en soit de l'origine de ce nom, Judas Machabée, aussitôt après la mort de Mathathias, prit le commandement des Juifs insurgés et continua de tenir la campagne contre les ennemis de la loi de Moïse. Apollonius, préfet de Samarie, marcha le premier contre les insurgés, à la tête d'une puissante armée. Judas ne l'attendit pas, mais courut au-devant de lui et défit son armée. Apollonius ayant été tué dans le combat, Judas prit l'épée de ce capitaine, et n'en employa jamais plus d'autre.

Après la défaite d'Apollonius, Séron marcha contre les Juifs à la tête de l'armée de Syrie. Il vint camper près de Béthoron, et Judas n'hésita pas à courir au-devant de ce nouvel ennemi ; son armée était très-faible, mais cette considération ne put l'arrêter. Il attaqua Séron, le mit en fuite et le poursuivit longtemps l'épée dans les reins. Séron et huit cents des siens périrent dans cette affaire.

Lorsque Antiochus apprit le double échec que ses généraux venaient d'essuyer en Judée, il entra en fureur et n'aspira plus qu'à venger l'honneur de ses armes. Il leva en hâte de nombreuses troupes ; mais, l'argent lui manquant, il se décida à courir d'abord en Perse pour chercher des ressources dans le pillage des trésors sacrés. Lysias fut laissé à la tête du gouvernement de tout le pays compris entre l'Euphrate et le fleuve d'Égypte, et la tutelle du jeune Antiochus, fils du roi, lui fut en même temps confiée. L'ordre qu'avait reçu en même temps Lysias était d'exterminer le peuple d'Israël, de raser Jérusalem et d'implanter dans la Judée des colonies étrangères. L'an 147 de l'ère des Séleucides (165 av. J.-C.), Antiochus Epiphane sortit d'Antioche et passa l'Euphrate. En même temps, Lysias envoyait en Judée Ptolémée, fils de Dorymènes, Nicanor et Gorgias, à la tête de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers. Ils vinrent camper dans la plaine de Judée, auprès d'Emmaüs, pendant que, de leur côté, les Juifs, qui s'étaient assemblés à Maspha, portèrent leur camp au midi d'Emmaüs.

Pendant la nuit, Gorgias avec cinq mille fantassins et mille cavaliers était sorti secrètement de son camp pour surprendre les Juifs dans le leur. Judas, qui avait eu la même pensée, avait laissé ses tentes désertes, et Gorgias n'y trouva plus personne ; tandis que les Juifs fondirent à l'improviste sur le camp d'Emmaüs, où était le gros de l'armée, et jetèrent la terreur dans ses rangs. Trois mille hommes restèrent sur la place, et le reste fut poursuivi avec acharnement jusque dans l'Idumée et jusqu'à Azot et Jamnia. Gorgias, en revenant sur ses pas, reconnut ce qui s'était passé, et vit que tout était perdu ; il prit donc honteusement la fuite sans combattre, et le camp des Syriens fut mis au pillage.

L'année suivante, Lysias, à la tête d'une armée de soixante mille fantassins et de cinq mille cavaliers, ouvrit une nouvelle campagne contre les Juifs et vint camper à Béthoron. Judas Machabée, qui n'avait que dix mille combattants sous ses ordres, vint encore attaquer les Syriens, leur tua cinq mille hommes et les mit en fuite. Lysias se hâta de retourner à Antioche.

Ce fut après cette éclatante victoire que Judas revint à Jérusalem et procéda à la purification du temple. Trois ans, jour pour jour, après la profanation, le service divin fut rétabli à Jérusalem, c'est-à-dire que le premier sacrifice expiatoire fut offert le 25 du neuvième mois, nommé *khasleu* (ou *apellæus*) de l'an 148 des Séleucides (165 av. J.-C.). L'autel des holocaustes, qui avait été souillé, fut détruit. Il était bâti en pierres, et Judas en fit construire un semblable en blocs bruts, suivant les préceptes de la loi.

Les sacrifices solennels durèrent huit jours entiers, et Judas institua une fête annuelle commémorative qui devait durer huit jours et se célébrer à partir du 25 du mois de *khasleu*.

Pendant que la cérémonie avait lieu, les Juifs commencèrent le siége de la citadelle qui avait été bâtie par l'ennemi dans la ville basse, et, d'un autre côté, Judas fit fortifier le mont Sion et la place de Bethsour.

Après ce mémorable événement, Judas se mit en campagne contre les Iduméens de l'Idumée proprement dite et de l'Acrabatène. Après les avoir vaincus, il alla porter la guerre avec succès chez les Ammonites. Les Juifs qui habitaient la Galilée et le pays de Galaad ayant alors demandé des secours à leurs frères de Jérusalem, Judas envoya Simon en Galilée, et marcha en personne sur le pays de Galaad. La Judée avait été laissée entre les mains de deux chefs, Josèphe, fils de Zacharie, et Azarias, auxquels Judas Machabée défendit expressément de rien entreprendre pendant son absence. Simon, à la tête de trois mille hommes, battit les ennemis, qu'il poursuivit jusqu'aux portes de Ptolémaïs. De son côté, Judas, ayant passé le Jourdain, rencontra l'armée syrienne commandée par Timothée, et la mit en fuite après lui avoir tué huit mille hommes. Timothée alla rallier ce qui lui restait de troupes au delà du torrent de Yabok.

Judas vainqueur, après avoir traversé le Jourdain, près de Bethsour, reprit le chemin de Jérusalem, où il vint offrir à l'Eternel des sacrifices d'actions de grâces pour les succès qu'il avait accordés à ses armes. Josèphe, frère de Zacharie, et Azarias, entraînés par trop de zèle, et voulant s'illustrer aussi par des exploits, oublièrent, pendant l'absence de Judas, les ordres qu'il leur avait laissés, et firent une tentative désastreuse contre la place de Jamnia, dans laquelle était enfermé Gorgias ; ils perdirent deux mille hommes, et furent obligés de battre en retraite. Pour compenser cet échec, Judas recommença la guerre

Digitized by Google

contre les Iduméens, et leur prit de vive force la ville d'Hébron. Apres cet exploit, il marcha sur la Samarie, et revint de là à Azot, qu'il prit et dont il brûla les idoles après avoir renversé leurs autels.

Nous avons vu qu'Antiochus Epiphane s'était dirigé sur la Perse: la ville dont il voulait piller le temple était Elymaïs, disent le *Ier Livre des Machabées* et Josèphe; Persépolis, dit le *IIe Livre des Machabées* (IX, 2). Repoussé par la population en armes, Antiochus fut obligé de se retirer vers Babylone. Chemin faisant, il apprit les désastres de ses généraux en Judée, et sa fureur ne connaissant plus de bornes, il se mit précipitamment en route, le blasphème et la menace à la bouche. A peine parti, il fut pris d'un mal horrible; il fit du haut de son char une chute dont il se releva brisé, et mourut enfin dans des douleurs atroces, après avoir reconnu qu'il périssait victime de la colère du Dieu des Juifs, et après avoir fait de vaines promesses à ce Dieu terrible, pour essayer de l'apaiser. Antiochus Epiphane mourut l'an 149 des Séleucides (164 av. J.-C.), en instituant Philippe, son ami, régent de son royaume pendant la minorité de son fils; mais Lysias mit la couronne sur la tête du jeune Antiochus, fils d'Epiphane, en lui donnant le surnom d'Eupator. La citadelle de Jérusalem avait résisté jusqu'alors à tous les efforts des Juifs. Judas, en l'an 150 (163 av. J.-C.), rassembla le peuple et activa le siége de la place. Quelques-uns de ceux qui y étaient enfermés, ayant réussi à en franchir les murailles, coururent demander du secours à Antiochus Eupator, qui envoya immédiatement en Judée une armée de cent mille fantassins, de trente mille cavaliers et de trente-deux éléphants. L'ennemi, en longeant la côte, gagna l'Idumée et vint mettre le siége devant Bethsour. Judas alors, levant le siége de la citadelle de Jérusalem, courut au-devant de l'ennemi, et vint camper à Bethzacharia, village situé à l'entrée de défilés, à soixante-dix stades de l'ennemi. Une bataille eut lieu, dans laquelle les Juifs, pour la première fois, furent battus par les Syriens: c'est dans cette journée qu'Eléazar, frère de Judas Machabée, se glissa sous le plus terrible des éléphants, et l'éventra en périssant lui-même sous le poids de ce colosse, qui l'écrasa dans sa chute. Les Juifs furent mis en fuite, et Judas alla s'enfermer dans Jérusalem. Aussitôt après, la garnison de Bethsour capitula, et Antiochus marcha sur Jérusalem. Bientôt il fut maître de la ville; restait le temple, dont il commença le siége, et qui fut promptement réduit aux abois par la famine. C'en était fait de la liberté des Juifs, lorsque Lysias apprit que Philippe, le régent choisi par Antiochus Épiphane pour gouverner son fils, revenait de Perse à la tête d'une armée, et réclamait pour lui l'administration du royaume. Lysias, pour conjurer l'orage qui menaçait sa fortune, conseilla au jeune roi de traiter avec les Juifs, de s'en faire des amis et de courir à marches forcées vers sa capitale. Antiochus écouta favorablement ce conseil, et la paix offerte aux Juifs fut acceptée par eux. Antiochus, introduit dans la place sur la foi du traité qu'il avait proposé lui-même, viola sur-le-champ sa parole; il fit démanteler la forteresse du mont Sion et l'enceinte du temple, puis il partit pour Antioche, où s'était déjà retranché Philippe qu'il combattait, et qu'il fit périr après l'avoir renversé. Il avait emmené avec lui le grand prêtre Onias, qui avait pris le surnom de Ménélas. Lysias conseilla au roi de se débarrasser de cet homme, s'il voulait que la Judée restât tranquille, et Antiochus envoya Ménélas à Bérœa, où il le fit mettre à mort.

Après ce Ménélas, le pontificat fut donné à Iakimus, qui prit le surnom d'Alcimus. Ce fut alors que le fils du dernier grand prêtre, du nom d'Onias, voyant qu'après la mort de son oncle le pontificat, qui lui revenait par droit d'héritage, était donné à Alcimus, s'enfuit en Egypte et obtint de Ptolémée la permission de construire, dans la province d'Héliopolis, un temple semblable à celui de Jérusalem, et dont il serait le grand prêtre.

En l'an 151 de l'ère des Séleucides (162 av. J.-C.), Démétrius, fils de Séleucus, qui vivait à Rome dans la retraite, était parvenu à réunir un petit nombre de partisans, à la tête desquels il se mit pour aller conquérir la couronne de son père. La première ville dont il prit possession fut Tripoli; là il eut bientôt réuni assez d'adhérents pour voir une véritable armée sous ses ordres, et, en très-peu de temps, il fut maître d'Antioche. Antiochus Eupator et Lysias étant tombés entre ses mains, Démétrius refusa de les voir, et les fit mettre à mort sans les entendre. Le malheureux Antiochus n'avait régné que deux ans.

Dès que Démétrius fut remonté sur son trône, il vit venir avec lui les Juifs infidèles, à la tête desquels était un certain Alcimus ou Iakimus, qui était de la race d'Aaron et qui aspirait au souverain pontificat. Tous accusèrent hautement de lèse-majesté Judas, ses frères et tous leurs adhérents. Démétrius, furieux, s'empressa d'envoyer en Judée Bacchides, préfet de la Mésopotamie, avec l'ordre de s'emparer de Judas Machabée et de tous les siens, et de les faire périr. En même temps il donna le pontificat à Alcimus, qui partit d'Antioche avec Bacchides. Celui-ci, croyant que par la ruse il arriverait plus aisément à ses fins, se servit d'Alcimus pour entamer des négociations avec les Juifs. Le sang qui coulait dans les veines de cet intrigant devait inspirer de la confiance à ses compatriotes, et peut-être Judas lui-même se livrerait-il sans défiance. Cette machination infâme ne réussit pourtant qu'en partie. Un grand nombre de hauts personnages de la nation, se fiant à la foi jurée par un descendant d'Aaron, vinrent au-devant de Bacchides, qui fit arrêter et égorger incontinent soixante d'entre eux. Aussitôt après, il marcha sur Jérusalem, y installa Alcimus, entre les mains duquel il remit l'administration de tout le pays; puis il lui laissa des troupes et s'en retourna à Antioche.

Alcimus fit d'abord tous ses efforts pour se concilier l'affection des Juifs; mais ces efforts furent inutiles. Judas Machabée venait de relever victorieusement l'étendard de l'insur-

Digitized by Google

rection. Alcimus s'empressa de faire mettre à mort ceux des partisans de Judas dont il put s'emparer; Judas en fit autant pour les partisans d'Alcimus, qui, voyant qu'il n'était pas le plus fort, se décida à recourir de nouveau à la protection de Démétrius. Il quitta donc Jérusalem en hâte, et se rendit auprès du roi, qui, sur sa prière, envoya en Judée Nicanor, l'un de ses principaux officiers, avec mission d'exterminer les adhérents de Machabée.

Nicanor se rendit à Jérusalem, et, voulant s'emparer de Judas et de ses frères par surprise, il les fit mander, sous le prétexte de conférer de la paix. Les premières entrevues furent amicales; mais bientôt Judas, ayant deviné les projets de Nicanor, refusa de s'exposer plus longtemps aux coups de sa perfidie. Alors Nicanor marcha ouvertement contre les Juifs. Une bataille eut lieu près de Capharsalama; les Syriens y perdirent cinq mille hommes, s'enfuirent et coururent se réfugier dans la citadelle de Jérusalem, nommée Cité de David, et qui n'était pas sur la montagne de Sion, mais bien dans la ville basse. (*Ant. Jud.*, XII, v, 3.) Nicanor, étant alors monté sur le sommet de Sion, somma les prêtres de remettre Judas entre ses mains, et jura que, s'il n'était pas bientôt obéi, il brûlerait le temple dès qu'il en aurait fini avec les traîtres. Il sortit ensuite de Jérusalem et se rendit à Béthoron, où l'armée de Syrie vint le joindre. Judas alla, de son côté, camper avec trois mille hommes, près d'Adarsa ou Adasa, village situé à trente stades de Béthoron. La bataille s'engagea le 13 du mois d'*adar* (*dystros* des Macédoniens), et Nicanor fut tué le premier. Ses troupes, le voyant mort, jetèrent leurs armes et prirent la fuite. Il en resta neuf mille sur le carreau. Le cadavre de Nicanor fut mutilé, sa tête fut accrochée au sommet des murailles d'enceinte du temple, et son bras droit fut suspendu devant le temple même.

La puissance romaine commençait alors à être redoutée jusqu'aux extrémités du monde, et Judas crut ne pouvoir mieux faire que de solliciter l'alliance et la protection de ce peuple illustre. Une députation, composée d'Eupolénus, fils de Jean, et de Jean, fils d'Eléazar, fut donc envoyée au sénat, pour réclamer l'alliance et l'amitié des Romains; elle rapporta un rescrit gravé sur des tablettes d'airain contenant le traité d'alliance offensive et défensive conclu entre les Romains et les Juifs, et la mention de la lettre écrite par le sénat à Démétrius, lettre qui menaçait ce monarque de la guerre par terre et par mer, si les Juifs se plaignaient encore de lui à leurs amis les Romains.

Cependant Démétrius ayant appris la défaite et la mort de Nicanor, renvoya vers la Judée Bacchides, à la tête d'une nouvelle armée. Alcimus, dit le Livre des Machabées (I,IX), accompagnait le général syrien; les grottes fortifiées d'Arbèles furent assiégées et prises d'abord, et le premier mois de l'an 152 des Séleucides (161 av. J.-C.), l'armée s'approcha de Jérusalem. Vingt mille fantassins et deux mille cavaliers arrivèrent à Bérœa (Bereoth, el-Bireh). Judas était campé à Laïsa (peut-être *Lesem* près Bethel) avec trois mille hommes, que la terreur réduisit aussitôt à huit cents soldats seulement. Ceux-ci étaient d'avis de refuser le combat; mais Judas n'y voulut pas consentir : *Dieu nous garde de fuir devant les ennemis*, leur dit-il; *si notre heure est arrivée, mourons courageusement pour nos frères, et ne souillons pas notre gloire par une lâcheté.* Peu d'instants après, l'affaire s'engagea; elle dura depuis le matin jusqu'au soir. Judas, avec les plus vaillants de ses compagnons, rompit l'aile droite de Bacchides et la poursuivit jusque sur les hauteurs d'Azot(111); l'aile gauche, de son côté, se mit à la poursuite de Judas, qui, pris ainsi entre deux feux, périt les armes à la main, avec la plupart de ses soldats

Suivant Josèphe, Alcimus était mort de maladie trois ans auparavant, et le peuple juif avait unanimement acclamé Judas Machabée souverain pontife; de sorte que ce héros mourut après avoir été trois ans investi du souverain pontificat. Ses frères Jonathan et Simon relevèrent pieusement son corps, qu'ils allèrent déposer à Modim dans le sépulcre de ses ancêtres. La mort de Judas Machabée eut lieu dans l'année 161 avant l'ère chrétienne. Le récit de Josèphe est certainement inexact, puisque Alcimus vivait encore lorsque Jonathan eut été reconnu prince des Juifs; très-probablement donc le pontificat fut conféré par le peuple à Judas Machabée, du vivant d'Alcimus, et parce que les Juifs ne voulaient plus reconnaître celui-ci pour leur grand prêtre.

JONATHAN, 161 à 143. — Le deuil des Juifs fut grand à la nouvelle de la mort de Judas Machabée, et les méchants relevèrent incontinent la tête dans toute la terre d'Israël. Une grande famine vint encore aggraver les maux de la Judée, qui se soumit tout entière à Bacchides. Celui-ci combla de faveurs les hommes impies qui s'étaient montrés dociles au joug syrien; le gouvernement de tout le pays leur fut donné, et les amis de Judas furent partout pourchassés. Ce fut alors que ceux qui avaient échappé aux persécutions s'assemblèrent et choisirent Jonathan pour prince, en le suppliant de se mettre à leur tête et de les conduire contre Bacchides et contre tous les autres ennemis de la nation juive. Jonathan accepta cette sainte mission et fut ainsi reconnu prince des Juifs. Bacchides, furieux en apprenant cette nouvelle insurrection, voulut l'étouffer en faisant assassiner Jonathan; mais celui-ci, avec Simon son frère, se réfugia dans le désert de Thécoa, et alla s'établir sur les bords du lac Asphar (probablement *Asphalitite*). Jonathan envoya son frère Jean pour demander des secours aux Nabathéens; mais les habitants de Médaba l'assaillirent au passage et le tuèrent. Bientôt après les assassins furent punis de leur méfait. Sur ces entrefaites,

(111) Josèphe dit, jusqu'au mont Aza.

Digitized by Google

Bacchides partit de Jérusalem pour aller disperser le parti de Jonathan, et il vint le chercher jusque sur les bords du Jourdain. Les deux armées furent en présence le jour du sabbat ; les Juifs hésitaient à accepter la bataille : *Nous avons l'ennemi en tête*, leur dit Jonathan, *et derrière nous le Jourdain et les marais qu'il traverse ; il ne nous reste pas de moyen d'échapper : implorez donc le Ciel, afin que nous soyons tirés des mains de nos ennemis !* (*I Mach.* IX, 45, 46.) Aussitôt le combat s'engagea. Dans l'action, Bacchides faillit périr de la main même de Jonathan, et il ne se sauva qu'en reculant. Après de vains efforts qui coûtèrent la vie à mille soldats de Bacchides, Jonathan et ses compagnons se jetèrent dans le fleuve, qu'ils traversèrent à la nage, et le général syrien, renonçant à les poursuivre, s'en retourna à Jérusalem. Il fit alors fortifier Bethsour, Gazara, Jéricho, Emmaüs, Bethoron, Béthel, Thamhata, Phara et Thopo, et mit de fortes garnisons dans ces différentes places. Il prit pour otages les enfants des grands de la nation, et les tint enfermés dans la citadelle de Jérusalem.

Dans l'année 153 des Séleucides (160 av. J.-C.), Alcimus, qui avait probablement été réintégré dans le souverain pontificat, ordonna de démolir l'enceinte du temple, et fit commencer cette œuvre de destruction. Mais aussitôt Dieu le frappa. Une attaque de paralysie l'ayant privé de l'usage de ses membres, et même de la parole, il ne tarda pas à expirer dans les plus vives douleurs. Bacchides, après la mort d'Alcimus, quitta la Judée et retourna à Antioche, vers le roi.

Pendant deux années le pays fut tranquille; mais, au bout de ce temps (158 av. J.-C.), les ennemis des Machabées conspirèrent de nouveau la perte de Jonathan, et allèrent trouver Bacchides, pour l'engager à rentrer dans la Judée. Bacchides partit à la tête d'une armée, en pressant à l'avance les affidés qu'il avait dans le pays de s'emparer de la personne de Jonathan. Mais celui-ci, averti de ce complot, se saisit de cinquante des principaux personnages qui y avaient trempé et les fit mettre à mort. Il se retira ensuite à Bethbessen, dit le *Livre des Machabées*, Beth-Basi, dit le texte grec, et Beth-Alaga, dit Josèphe. Cette place est au désert, et Jonathan, qui en releva les murs, en fit une place forte. Très-probablement il s'agit de Beit-Adjlah, qui est dans le désert de Jéricho, et près de la rive du Jourdain. Bacchides alla l'y assiéger; mais une nuit Jonathan, laissant son frère Simon dans la place, fondit à l'improviste sur les derrières du camp ennemi; Simon fit en même temps une sortie, brûla les machines de siége, et Bacchides, pris entre deux feux, essuya de très-grandes pertes. Alors sa colère se tourna contre ceux qui l'avaient entraîné dans cette fatale expédition, et il en fit arrêter et mettre à mort un certain nombre. Jonathan, profitant sur-le-champ de ces nouvelles dispositions du général syrien, lui fit demander la paix, en lui offrant de lui rendre tous les prisonniers qui étaient entre ses mains. Bacchides accepta avec empressement, jura que de sa vie il ne porterait plus les armes contre Jonathan, et lui rendit, de son côté, tous les prisonniers qu'il avait faits. Ainsi la guerre s'éteignit dans la terre d'Israël, et Jonathan alla habiter Makhmas, où il exerça la souveraine judicature sur toute la nation juive.

L'an 160 de l'ère des Séleucides (153 av. J.-C.), Alexandre Bala, fils d'Antiochus Epiphane (111*), s'empara de Ptolémaïs par la trahison de la garnison syrienne que Démétrius avait placée dans cette ville, et prit le titre de roi. Aussitôt Démétrius se prépara à combattre son adversaire, et il écrivit à Jonathan, pour lui demander son alliance offensive et défensive. Démétrius, dans sa lettre, donnait plein pouvoir à Jonathan pour lever une armée respectable. Il ordonnait de plus que les otages enfermés dans la forteresse de Jérusalem lui fussent remis. Jonathan courut à Jérusalem, lut aux chefs réunis la lettre qu'il avait reçue de Démétrius, se fit remettre les otages, et fixa sa résidence à Jérusalem même, qu'il releva de ses ruines, en faisant entourer toute la montagne de Sion de murailles solides ; ce qui prouve bien que la citadelle occupée par les Syriens n'était pas sur cette montagne.

Les Syriens, effrayés, jugèrent peu prudent de rester plus longtemps en Judée : tous quittèrent leur poste et s'enfuirent en Syrie. La place de Bethsour tint seule bon contre Jonathan, parce qu'elle était aux mains de Juifs renégats. De son côté, Alexandre, apprenant la tentative faite par Démétrius pour attacher Jonathan à son parti, comprit tout l'intérêt qu'il y avait pour lui à gagner l'affection d'un allié tel que le prince des Juifs. Il lui écrivit donc une lettre dans laquelle il lui conférait le souverain pontificat; cette lettre accompagnait le manteau de pourpre et la couronne d'or que le roi Alexandre envoyait à celui qu'il appelait son *frère* et son *ami*. Jonathan n'hésita pas à accepter les offres d'Alexandre et à rejeter celles de Démétrius, qu'il avait trouvé jusqu'alors son plus cruel ennemi. Le septième mois de l'an 160 (153 av. J.-C.), Jonathan revêtit la robe sainte des grands prêtres, pour célébrer la fête solennelle des Tabernacles. Depuis la mort de Judas Machabée, personne n'avait exercé le souverain pontificat à Jérusalem.

Démétrius fit une nouvelle tentative pour détacher Jonathan du parti d'Alexandre Bala; mais il n'y put parvenir, bien qu'il offrît de rendre aux Juifs la citadelle de Jérusalem, et qu'il leur fît de magnifiques promesses, qui ne furent pas regardées comme sincères. Quelques mois plus tard, les armées de Démétrius et d'Alexandre livraient bataille, et le premier périssait dans la mêlée, laissant le trône à son rival (151 av. J.-C.).

Aussitôt maître du royaume, Alexandre écrivit à Ptolémée Philométor, pour lui de-

(111*) Le Livre des Machabées et Josèphe sont d'accord pour donner à Alexandre le nom de fils d'Antiochus.

Digitized by Google

mander la main de sa fille. Le roi d'Egypte accueillit avec joie la demande du roi de Syrie, et lui donna rendez-vous à Ptolémaïs, pour la célébration de son mariage avec sa fille Cléopâtre. Cette union fut contractée en l'an 162 des Séleucides (151 av. J.-C.). Alexandre invita Jonathan à assister aux fêtes magnifiques de son mariage, et le prince juif accourut à Ptolémaïs, où il fut reçu avec grande distinction par les deux rois, que du reste il combla de présents. Quelques Juifs impies essayèrent encore alors d'exciter contre Jonathan la colère d'Alexandre; mais ils n'y purent réussir, et ils s'enfuirent prudemment, de peur de porter la peine de leurs perfidies. Après les fêtes, Jonathan, qui avait été formellement reconnu comme prince des Juifs, revint à Jérusalem, où il passa trois années dans une paix profonde.

En l'an 165 des Séleucides (148 av. J.-C.), Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, sortit de l'île de Crète, où il était au moment de la mort de son père, et vint en hâte s'emparer d'Antioche. Il mit à la tête de son armée Apollonius, préfet de Cœlésyrie, qui trahit Alexandre, son bienfaiteur, et vint à Jamnia, d'où il osa provoquer le grand prêtre Jonathan. Celui-ci partit aussitôt avec son frère Simon, à la tête de dix mille hommes d'élite, et vint assiéger Joppé, où Apollonius avait déjà jeté une garnison. La ville ne tarda pas à se rendre, et le général syrien, se fiant à sa cavalerie, manœuvra, pour attirer Jonathan avec ses fantassins dans la plaine d'Azot, en ménageant dans une embuscade une réserve de mille chevaux. Jonathan, prévenu de ce stratagème, forma son infanterie en carré, et soutint sans bouger, pendant une journée entière, les charges de la cavalerie syrienne. Lorsque celle-ci fut exténuée par ses tentatives sans cesse renouvelées, Simon lança son infanterie contre l'infanterie ennemie, qui ne put résister au choc et se débanda immédiatement. Les fuyards coururent chercher un refuge dans Azot et dans les places du voisinage, qui furent mises au pillage. Le temple de Dagon fut incendié, et tous ceux qui y étaient réfugiés périrent dans les flammes. Huit mille Syriens moururent dans cette occasion, tant par le fer que par le feu. De là Jonathan marcha contre Ascalon, dont la population vint au-devant de lui, bien loin de songer à se défendre. L'armée juive, gorgée de butin, rentra ensuite à Jérusalem, et Jonathan reçut à son retour les félicitations d'Alexandre Bala, avec les présents royaux que ce prince lui envoyait.

Quelque temps après, le roi Ptoléméc, sous prétexte d'accourir au secours de son gendre, lança en Syrie une armée innombrable, qu'une flotte devait seconder et soutenir. Alexandre avait donné l'ordre d'ouvrir à son beau-père toutes les places fortes de son royaume; et Ptolémée, dès qu'il y était entré, y établissait des garnisons égyptiennes. Lorsqu'il arriva à Azot, on lui montra les décombres du temple de Dagon, et toutes les traces hideuses du passage de Jonathan. On voulait exciter la colère de Ptolémée contre le prince des Juifs; mais ce monarque ne laissa rien paraître de ses desseins. Jonathan vint à Joppé au-devant de Ptolémée, qui lui fit un bon accueil, et il l'accompagna jusqu'aux bords du fleuve Eleuthère, où ils se séparèrent, Jonathan retournant à Jérusalem. Ptolémée continua sa marche envahissante jusqu'à Séleucie, et de là il écrivit à Démétrius, pour lui proposer un traité d'alliance et lui offrir la main de sa fille Cléopâtre, qui était la femme d'Alexandre. Pour colorer cette infamie, Ptolémée prétendait dans sa lettre que son gendre avait voulu le faire assassiner. Ce marché honteux fut accepté : Cléopâtre, rappelée par son père, devint la femme de Démétrius, et Ptolémée, entrant dans Antioche, se mit sur la tête deux diadèmes : celui d'Egypte et celui d'Asie. Alexandre était alors en Cilicie, occupé à réprimer une rébellion; à la nouvelle de la trahison de son beau-père, il marcha contre lui. Celui-ci, lui épargnant la moitié du chemin, courut au-devant des Syriens et leur livra bataille. Alexandre, vaincu, s'enfuit en Arabie, où il espérait trouver quelques secours. Mais Zabdiel, prince des Arabes (112), fit tuer ce malheureux prince, et envoya sa tête à Ptolémée. Trois jours après la venue de cet affreux trophée, le roi d'Egypte mourut des blessures qu'il avait reçues dans la bataille gagnée sur son gendre. Josèphe raconte un peu différemment la trahison de Ptolémée. Suivant cet historien, le roi d'Egypte aurait réellement failli être assassiné, à Ptolémaïs, par un certain Ammonius, affidé d'Alexandre Bala; et ce serait ce fait abominable qui, d'un auxiliaire dévoué, aurait fait un ennemi implacable. Entre ces deux versions, nous devons naturellement donner la préférence à celle que nous offre l'Ecriture sainte. Quoi qu'il en soit, Ptolémée étant mort, Démétrius rentra en possession du royaume entier de Syrie; et cet événement eut lieu dans l'année 167 de l'ère des Séleucides (146 av. J.-C.).

La forteresse de Jérusalem n'avait pas encore cessé d'être occupée par une garnison ennemie, et Jonathan assembla le peuple pour en commencer le siége. Cet acte fut immédiatement dénoncé à Démétrius, qui se rendit aussitôt à Ptolémaïs, et ordonna à Jonathan de suspendre les travaux du siége et de comparaître immédiatement devant lui. Au reçu de cette lettre, Jonathan ordonna de continuer les opérations commencées contre la forteresse, et, suivi de quelques anciens du peuple et de quelques prêtres, il n'hésita pas à venir trouver le roi; comme il lui fit de magnifiques présents, il trouva grâce devant lui. Démétrius, malgré toutes les intrigues des ennemis de Jonathan, le confirma dans la souveraine sacrificature et dans tous les priviléges qui lui avaient été concédés par Alexandre Bala.

Dès que Démétrius se crut bien assis sur son trône, il licencia son armée, en ne con-

(112) Josèphe l'appelle Zebel.

Digitized by Google

servant à sa solde que les mercenaires étrangers. Ce fut l'origine de vives inimitiés qui s'accumulèrent contre lui. Tryphon, qui avait été partisan du roi Alexandre, profita de la faute que Démétrius avait commise, et vint trouver l'Arabe El-Malcuel (nommé Malchus par Josèphe), pour lui demander de lui confier le jeune Antiochus, fils d'Alexandre, de l'éducation duquel l'Arabe s'était chargé; mais il lui fallut négocier longtemps pour obtenir ce qu'il désirait.

A cette époque, Jonathan écrivit à Démétrius pour le prier de licencier la garnison qui tenait toujours la citadelle de Jérusalem, au grand préjudice de la nation juive. Le roi profita de ce qu'un service lui était demandé pour en réclamer un de son côté. Il répondit qu'il ferait très-volontiers ce qu'on désirait de lui, mais qu'il avait besoin de secours; que son armée entière l'avait abandonné, et qu'il priait les Juifs de lui envoyer des auxiliaires le plus promptement possible. En réponse à cette demande, Jonathan choisit immédiatement trois mille soldats d'élite, qu'il dirigea sur Antioche. A leur arrivée, ils trouvèrent la population révoltée, et Démétrius enfermé dans son palais, dont le siége était déjà commencé. La petite armée juive ne pouvait arriver plus à propos; elle se rua sur les séditieux, dont elle fit un horrible massacre; car le *Livre des Machabées* parle de cent mille morts; elle mit le feu à la ville après l'avoir pillée, et délivra le roi. Les habitants d'Antioche mirent bas les armes et implorèrent leur pardon. Quand tout fut apaisé, les Juifs, gorgés de butin, revinrent à Jérusalem. Malheureusement pour Jonathan, Démétrius ne tint pas ses promesses; une fois hors de danger, il fit plus que d'oublier le service qui lui avait été rendu, et ne se montra pas ingrat à demi. Il menaça Jonathan d'une guerre immédiate s'il ne lui payait les tributs ordinaires; mais des événements inattendus vinrent entraver ce mauvais vouloir. A cette époque, Tryphon reparut avec le jeune Antiochus, qu'il avait enfin obtenu des Arabes, et qui prit aussitôt le titre de roi.

Nous avons vu que Démétrius avait licencié son armée, celle-ci passa sous les drapeaux du jeune prétendant, et attaqua Démétrius, qui fut vaincu et contraint de prendre la fuite; il alla chercher un asile en Cilicie. En peu de temps Tryphon fut maître d'Antioche (145 av. J.-C.).

Antiochus écrivit alors à Jonathan pour lui demander son amitié; il lui confirmait la souveraine sacrificature, lui permettait de porter les insignes royaux, et il établissait son frère Simon gouverneur de toute la contrée maritime comprise entre Scala Tyriorum et les frontières d'Egypte. Jonathan accepta avec joie, et alla aussitôt soumettre les villes de la rive gauche du Jourdain, avec l'aide des forces syriennes qui furent mises à sa disposition. De retour de cette expédition, il vint s'emparer d'Ascalon et de Gaza, et porta ses armes triomphantes jusqu'auprès de Damas.

Les partisans de Démétrius tenaient encore la campagne, et ils s'étaient emparés de la ville de Kadès en Galilée. Jonathan, laissant son frère Simon en Judée, marcha contre eux. Pendant que Simon réduisait la place de Bethsour, Jonathan, après avoir campé au bord du lac de Genesar, se remit en marche et parvint dans la plaine d'Azor, où l'armée de Démétrius l'attendait. Les Juifs fondirent sur l'ennemi rangé devant eux; mais les vallées latérales recélaient des troupes embusquées qui tombèrent à l'improviste sur la troupe de Jonathan et la mirent en fuite. Deux guerriers seulement restèrent aux côtés du prince des Juifs : c'étaient Mathathias, fils d'Absalom, et Judas, fils de Calphi. Jonathan et ses deux amis ne voulurent pas lâcher pied : ils se jetèrent sur l'ennemi et firent reculer ceux qui leur tenaient tête. Alors les fuyards, honteux de leur lâcheté, revinrent à la charge, et la face du combat changea en peu d'instants. Les soldats de Démétrius furent à leur tour mis en fuite et poursuivis jusqu'à Kadès, où était leur camp, après avoir laissé 3,000 des leurs sur le carreau. Après cet exploit, Jonathan regagna Jérusalem

A son retour, il jugea le moment opportun pour resserrer les liens d'amitié qui unissaient les Juifs aux Romains, et pour rappeler aux Spartiates une prétendue communauté d'origine, dont l'un et l'autre peuple se vantaient.

Le *Ier Livre des Machabées* donne le texte même de la lettre de Jonathan aux Spartiates, et, dans cette lettre, le héros juif ne prend d'autre titre que celui de souverain pontife. Les personnages envoyés à Rome et à Sparte furent Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason.

Cependant Jonathan, ayan appris que Démétrius envoyait une nouvelle armée contre les Juifs, se mit en campagne et s'avança jusque dans le pays de Hamath. Là, sans avoir combattu, les Syriens, pris d'une terreur panique, évacuèrent leur camp, en y laissant des feux allumés, pour faire croire qu'ils ne l'avaient point quitté, et pour se ménager ainsi le temps de fuir. Le lendemain Jonathan se mit à leur poursuite; mais il ne put les atteindre; car ils avaient déjà passé sur l'autre rive du fleuve Eleuthère. De là les Juifs allèrent châtier les Arabes Zabadéens (Josèphe dit les Nabathéens), et ils s'avancèrent jusqu'à Damas. De son côté, Simon vint vers Ascalon, et marcha de là sur Joppé, dont il s'empara, parce qu'il avait appris que les habitants de cette ville voulaient la livrer aux partisans de Démétrius. Après y avoir établi une garnison juive, il revint à Jérusalem, et assembla les anciens du peuple pour leur proposer de créer des places fortes en Judée, de bâtir une enceinte à Jérusalem et d'élever un mur d'une grande hauteur entre la citadelle et la ville, afin de bloquer étroitement la première, et d'empêcher ses défenseurs de pouvoir rien acheter ni vendre. Les travaux de l'enceinte furent commencés, et la muraille orientale, qui dominait le tor-

Digitized by Google

rent de Kédron, s'étant écroulée, fut réparée; cette portion de muraille est nommée *Caphethetha* (113) dans le *Ier Livre des Machabées* (XII, 37). En même temps Simon construisit la forteresse d'Adiada dans la plaine de Séphéla.

Tryphon, en mettant la couronne sur la tête d'un enfant, n'avait eu d'autre pensée que celle de faire passer cette couronne sur sa propre tête. Jonathan devait être un grand obstacle à l'accomplissement de ses projets ambitieux; il résolut donc de se débarrasser de Jonathan. Dans cette pensée, il se rendit à Bethsan avec une armée; aussitôt Jonathan, à la tête de quarante mille hommes d'élite, se dirigea de son côté sur Bethsan, afin de faire tête à ce nouvel orage. Tryphon n'avait pas compté sur la venue d'une armée aussi formidable; la crainte s'empara de lui, et il s'empressa de combler Jonathan de présents et de protestations d'amitié. Il finit, à force d'obséquiosités, par persuader au prince des Juifs de renvoyer son armée dans ses foyers, de ne garder qu'une poignée de soldats avec lui, et de l'accompagner à Ptolémaïs, qu'il était résolu à lui livrer. Jonathan se laissa tenter par ces belles paroles, renvoya son armée, et ne garda auprès de lui qu'un millier de soldats. Mais à peine fut-il entré dans Ptolémaïs, que les portes de la ville furent fermées; Jonathan fut fait prisonnier, et tous ceux qui l'avaient accompagné furent passés au fil de l'épée. Des troupes furent alors envoyées en Galilée et dans la grande plaine (de Jezraël) pour écraser tous ceux qui avaient suivi Jonathan. Mais ceux-ci, instruits déjà du sort de leur chef, qu'ils croyaient mort avec tous ceux qui l'avaient accompagné à Ptolémaïs, jurèrent de venger cet affreux attentat, et firent si bonne contenance, que les Syriens renoncèrent à les attaquer. Tous purent donc rentrer sains et saufs en Judée. Le deuil fut général en Israël, et toute la nation pleura le héros qu'elle croyait avoir perdu.

SIMON, 143 à 135. — Simon apprit bientôt que Tryphon marchait contre la Judée à la tête d'une armée puissante. L'annonce de cette invasion prochaine terrifiait le peuple juif; Simon courut à Jérusalem, s'efforça de réveiller le patriotisme et le courage de la nation, et y réussit heureusement. D'une seule voix les Juifs lui crièrent: *Vous êtes notre chef, et vous remplacerez vos frères Judas et Jonathan; conduisez-nous donc à l'ennemi.* (*I Mach.*, XIII, 8, 9). Aussitôt Simon fit remettre en état les murailles de Jérusalem; il envoya Jonathas, fils d'Absalon, à la tête d'une petite armée qui devait s'emparer de Joppé, ce qui fut fait promptement. Cependant Tryphon venait de quitter Ptolémaïs avec ses troupes, et il marchait vers la Judée, traînant avec lui le malheureux Jonathan, qu'il avait traîtreusement fait prisonnier. Sachant que le peuple juif avait élu Simon à la place de son frère, Tryphon envoya au nouveau prince des Juifs des émissaires chargés de le rassurer sur le sort de Jonathan, et de lui dire que celui-ci n'avait été retenu prisonnier que parce qu'il devait beaucoup d'argent au roi de Syrie. Tryphon offrait, en outre, à Simon la liberté de Jonathan, moyennant l'envoi de 100 talents d'argent et la remise en otage des deux jeunes fils du captif. Simon, tout convaincu qu'il était de la duplicité de Tryphon, n'hésita pas à lui envoyer la somme demandée avec les deux enfants, et Jonathan fut retenu dans les fers.

Tryphon franchit alors les frontières de la Judée, et il se dirigea par la route d'Ador (*Adora* de Josèphe; *Adoraïm?* de l'Écriture), tandis que Simon, avec son armée, le suivait pas à pas, observant tous ses mouvements. La garnison de la citadelle de Jérusalem était aux abois, grâce au manque de vivres : elle envoya supplier Tryphon de se hâter de venir à son secours. La nuit même toute la cavalerie syrienne devait marcher sur la ville; mais l'abondance des neiges qui couvraient les hauteurs l'empêcha de se mettre en mouvement de ce côté. Tryphon se retira donc, et arrivé près de Boscaman (Baskha, dit Josèphe), il fit mettre à mort Jonathan et ses deux fils. Après ce lâche assassinat, Tryphon, n'espérant pas le succès, s'en retourna dans ses États.

Simon fit pieusement recueillir les restes de son frère, et les fit ensevelir en grande pompe à Modim, dans le sépulcre de ses pères. D'après l'Écriture, voici la description du monument funéraire que Simon fit élever au-dessus de ce caveau de famille (*I Mach.*, XIII) : — 27. *Et Simon bâtit sur le sépulcre de son père et de ses frères un haut édifice, qu'on voyait de loin, en pierre polie par devant et par derrière.* — 28. *Et il établit sept pyramides l'une contre l'autre, à son père, à sa mère et à ses quatre frères.* — 29. *Et il plaça autour de ces pyramides de grandes colonnes; et sur les colonnes des armes, pour servir de monument éternel; et auprès des armes, des vaisseaux sculptés, qui pussent être vus de tous ceux qui navigueraient sur la mer.* — 30. *Tel est le sépulcre qu'il fit à Modim* (*et qui y existe*) *jusqu'à ce jour.*

Tryphon, dans un voyage, crut avoir trouvé le moment opportun d'accomplir ses desseins ambitieux. Il assassina son jeune maître, et se fit reconnaître roi d'Asie. Simon, qui n'avait cessé de s'occuper de la mise en état de toutes les places fortes de la Judée, écrivit alors à Démétrius pour lui offrir son alliance et son appui contre l'usurpateur, en lui demandant de confirmer à la Judée toutes ses libertés. Démétrius se hâta de répondre à Simon, et le texte de sa lettre se trouve dans le *Ier Livre des Machabées* (XIII, 36 et suiv.). La suscription est ainsi conçue : *Le roi Démétrius à Simon, grand prêtre et ami des rois, aux anciens et à tout le peuple des Juifs, salut*, etc. Ce rescrit royal, daté de l'an 170 des Séleucides (143 av. J.-C.), affranchissait définitivement Israël du joug des gentils, et le peuple juif commença à mettre sur les édits

(113) Le texte grec porte Caphenatha.

Digitized by Google

et les registres publics : *L'an Ier de Simon, souverain pontife, grand chef et prince des Juifs* (114).

Dans cette même année, Simon prit Gaza à composition, et se contenta de détruire tous les temples et les sanctuaires des idoles; puis il y établit une garnison juive, et s'y bâtit une habitation. La garnison ennemie, enfermée dans la citadelle de Jérusalem, était décimée par la famine; elle demanda de se rendre à merci, et se retira. Cette forteresse, qui avait été tenue pendant vingt-cinq ans par les Syriens, retomba donc au pouvoir des Juifs. Ils la purifièrent de toute souillure, et en prirent possession le 23 du deuxième mois de l'an 171 des Séleucides (142 av. J.-C.) (115). Simon institua encore une fête annuelle en commémoration de cet heureux événement. Simon fit, en outre, fortifier la montagne du temple, qui était près de la citadelle, et il s'y logea lui-même avec ses gens. A cette même époque, Simon, ayant reconnu dans son fils Jean toutes les qualités d'un homme de guerre, lui confia le commandement de l'armée.

L'an 172 (141 av. J.-C.), le roi Démétrius fit une expédition en Médie, et il tomba entre les mains d'Arsace, roi des Perses et des Mèdes, qui le retint prisonnier. Jamais, depuis longues années, la Judée n'avait joui d'une prospérité pareille à celle que lui procura le pontificat de Simon. Des inscriptions publiques, gravées sur des tables d'airain, furent placées en évidence sur le mont Sion, dans la grande galerie et dans le trésor du temple, afin de consacrer la mémoire des bienfaits dont Simon, fils de Mathathias, avait comblé son pays. Ces décrets, dictés par la reconnaissance, étaient datés du 18 du mois d'*éloul* de l'an 172 des Séleucides, 3e année de Simon, grand prêtre.

L'année suivante, Antiochus Sidétès, fils de Démétrius Soter et frère de Démétrius Nicator, alors prisonnier des Parthes, adressa de Rhodes à Simon une lettre qui portait la sousciption : *Le roi Antiochus à Simon, grand prêtre et ethnarque des Juifs* (le texte latin porte, *et à la nation juive*), *salut*. Antiochus annonçait à Simon son dessein de rentrer en possession du royaume de ses pères, et il lui demandait son amitié, en lui offrant toutes les libertés possibles, et entre autres celle de faire battre monnaie à son coin dans son pays : *Et permitto tibi facere percussuram proprii numismatis in regione tua* : Καὶ ἐπέτρεψα σοι ποιῆσαι κόμμα ἴδιον νόμισμα τῆς χώρᾶς σου (*I Mach.*, XV, 6).

L'an 174 des Séleucides (139 avant J.-C.) Antiochus rentra dans ses Etats; toute l'armée, qui avait déjà déserté la cause de l'usurpateur, pour aller se mettre sous les ordres de Cléopâtre (116), femme de Démétrius, laquelle s'était renfermée dans Séleucie avec ses enfants, se rangea incontinent sous ses drapeaux, et Tryphon se vit pour ainsi dire abandonné. Le roi le poursuivit jusqu'à Dora, où il parvint en fuyant le long de la côte. Bientôt Antiochus bloqua si étroitement par terre et par mer la ville où s'était réfugié l'usurpateur, que personne ne pouvait y entrer ni en sortir. Simon envoya au roi Antiochus, arrêté devant Dora, deux mille hommes d'élite et des sommes considérables; mais ce prince, sûr désormais de n'être plus inquiété par des compétiteurs dans la possession de sa couronne, refusa les présents de Simon, et mentit sans pudeur à toutes les promesses qu'il avait faites naguère à la nation juive : *Vous avez entre les mains*, fit-il dire à Simon, *Joppé, Gazara et la citadelle de Jérusalem, qui sont des places à moi ; vous avez ravagé le pays, et vous avez envahi beaucoup de lieux de nos dépendances. Si vous ne me payez* 1,000 *talents d'argent pour m'indemniser de tout le tort que vous m'avez fait, je porterai immédiatement la guerre dans votre pays.* (*I Mach.*, XV, 28-31.) Ce fut Athénobius, favori d'Antiochus, qui fut chargé de porter à Simon ce fâcheux message. Simon rejeta les étranges prétentions du roi, et se contenta de lui offrir bénévolement 100 talents d'argent. Athénobius se retira sans répondre un seul mot, et vint raconter à son maître tout ce qu'il avait trouvé à Jérusalem de grandeur et de magnificence. Au même moment Tryphon parvenait à sortir de Dora par mer et à gagner Orthosia. Antiochus laissa aussitôt son armée sous les ordres de Cendébée, avec ordre de réduire la Judée, et se mit en toute hâte à la poursuite de Tryphon.

Cendébée vint s'établir à Jamnia, et commença de là ses incursions sur le territoire judaïque; alors Simon, auquel son âge ne permettait plus de prendre une part active à la guerre, chargea du soin de la diriger ses fils aînés, Judas et Jean, et il leur confia une armée de vingt mille fantassins avec de la cavalerie. Cendébée, atteint par les Juifs, fut mis en fuite et courut se réfugier dans la forteresse de Gedor. Judas, fils de Simon, fut grièvement blessé dans ce combat, et Jean, son frère, poursuivit l'ennemi jusqu'à près

(114) Josèphe dit : L'an 1er de Simon, bienfaiteur des Juifs et ethnarque.

(115) Le récit que donne Josèphe est différent; le voici en substance (*Ant. Jud.*, XIII, VI) : Simon...., s'étant rendu maître de la citadelle, la rasa, afin qu'elle ne pût plus servir de repaire aux ennemis des Juifs; mais quand il ne resta plus trace de cette forteresse, Simon crut prudent de raser également la colline sur le sommet de laquelle on avait placé la citadelle, afin de dominer le temple. Ayant convoqué le peuple, il lui fit comprendre toute l'importance de cette résolution, qui fut mise aussitôt à exécution. Pendant trois années entières on ne cessa de travailler ni jour ni nuit, jusqu'à ce que la colline fût entièrement supprimée; de telle façon que c'était le temple qui dorénavant dominerait tout le reste de la ville. Il est bien clair, d'après ce récit, qu'il ne s'agissait nullement de la citadelle du mont Sion.

(116) Cette princesse avait offert à Antiochus de l'épouser et de lui donner ainsi la couronne, pour se mettre elle-même à l'abri des coups de Tryphon. Antiochus vint donc à Séleucie, et ce fut là qu'il se vit à la tête d'une puissante armée.

Digitized by Google

d Azot. Deux mille Syriens périrent dans cette journée.

Simon, qui avait marié sa fille à Ptolémée fils d'Abobus, avait donné à son gendre le gouvernement de la plaine de Jéricho. L'an 177 des Séleucides (135 avant J.-C.), Simon, qui était chef de la nation depuis huit ans, résolut de faire la visite des places fortes de la Judée, et au mois de *Sabath* (le onzième de l'année) il arriva à Jéricho, accompagné de ses deux fils Mathathias et Judas. Ptolémée reçut son beau-père dans un petit fort nommé Doch (Douk), qu'il avait bâti et qui dépendait de la place; là, au milieu du festin, il fit assassiner Simon et ses deux fils, avec les gens de leur suite. Il écrivit immédiatement à Antiochus Sidétès ce qu'il venait de faire, et lui demanda d'envoyer une armée à son secours, en promettant de lui livrer toutes les places fortes du pays, et de lui payer tribut. En même temps il chargeait des affidés d'aller auprès de Jean pour le mettre à mort, et il se saisissait de Jérusalem et de la montagne du Temple. Jean fut prévenu à temps de la fin terrible de son père, et de ce qui lui était réservé à lui-même; il put donc faire arrêter et tuer les émissaires de Ptolémée, et se soustraire ainsi au sort qui le menaçait.

Jean Hyrcan, 135 à 106 avant J.-C. — Jean s'empressa de regagner Jérusalem, y fut accueilli avec bonheur et fut proclamé souverain pontife, avant l'arrivée de l'infâme Ptolémée, qui fut jeté par le peuple hors de la porte à laquelle il se présentait. Le premier acte de l'autorité de Jean Hyrcan fut d'aller assiéger le meurtrier de son père, dans le château où il avait répandu tant de sang, et où il espérait trouver un sûr asile. La mère et les frères de Jean étaient au pouvoir de ce monstre, qui les fit amener sur les murailles, et déclara qu'il les en ferait précipiter, si Jean ne renonçait à l'assiéger. Hésitant entre l'amour filial et la soif de la vengeance, Hyrcan traîna le siége en longueur, et, avant qu'il eût pu s'emparer de la forteresse, l'année sabbatique commença. Ptolémée, se voyant ainsi délivré des assaillants que la loi religieuse condamnait à l'inaction pendant toute une année, fit mettre à mort la mère et les frères du prince des Juifs; puis il quitta Jéricho, et alla chercher un refuge auprès de Zénon Cotylas, tyran de Philadelphie (l'ancienne Rabbat-Ammon).

Antiochus Sidétès, qui s'était déclaré l'ennemi des Juifs, envahit la Judée dans la onzième année de son règne, qui était la première du pontificat de Jean Hyrcan. Celui-ci, étroitement bloqué dans Jérusalem, soutint un long siége. La famine s'étant mise dans la place, le pontife crut devoir se débarrasser de toutes les bouches inutiles, et il fit sortir les femmes, les enfants et les vieillards de Jérusalem; mais les assiégeants les rejetèrent vers la ville, si bien que la plupart périrent misérablement de faim, au pied même des murailles. Lorsque arriva la fête des Tabernacles, ceux qui étaient dans la place furent émus de pitié, et laissèrent rentrer les survivants. Hyrcan fit alors demander à Antiochus une trêve de sept jours, pour qu'il fût possible au peuple de célébrer la fête. Antiochus, mû par un sentiment extraordinaire de pitié, accorda non-seulement la trêve demandée, mais fit introduire dans la place des taureaux aux cornes dorées, destinés au sacrifice, et une grande quantité de vases d'or et d'argent remplis des plus précieux aromates. Ces offrandes furent acceptées par les Juifs, qui, d'un commun accord, donnèrent au roi Antiochus le surnom de Pieux.

Hyrcan lui-même fut touché de cet acte louable, et envoya supplier le roi d'accorder aux Juifs la permission de vivre sous les lois et coutumes de leurs pères. L'entourage d'Antiochus lui conseillait de profiter de l'occasion pour exterminer cette race judaïque, qui ne pouvait vivre en paix avec personne; mais le roi n'en voulut rien faire. Il exigea des assiégés qu'ils livrassent leurs armes, qu'ils payassent le tribut pour Joppé et les autres villes voisines de la Judée, dont ils s'étaient emparés, et qu'enfin ils reçussent une garnison syrienne dans leurs murailles : à ces conditions il consentait à leur accorder la paix. Une seule de ces conditions, la dernière, fut rejetée par les Juifs, et il fut alors convenu qu'au lieu de recevoir une garnison ennemie, ils livreraient des otages et payeraient une contribution de guerre de 500 talents. Hyrcan n'en avait que 300 à sa disposition; il les versa sur-le-champ entre les mains d'Antiochus, et lui livra les otages exigés, parmi lesquels se trouvait un frère du pontife. Les murailles de la ville furent démantelées, et, tout étant ainsi terminé, Antiochus se retira de devant Jérusalem.

Ce fut après la levée du siége que Hyrcan fit ouvrir le sépulcre de David et en tira 3,000 talents d'argent, qui lui servirent d'abord à parfaire la somme promise au roi de Syrie, et ensuite à solder des mercenaires étrangers. A partir de ce moment, une amitié réelle et sincère s'établit entre Jean Hyrcan et Antiochus Sidétès, qui fut reçu dans Jérusalem et traité, avec son armée, de la manière la plus magnifique. En 131 avant J.-C., Hyrcan accompagna le roi de Syrie dans une expédition contre les Parthes. Cette expédition fut funeste à Antiochus, qui dans une bataille perdit une partie de son armée, et périt lui-même. Arsace, se voyant menacé par Antiochus, avait rendu la liberté à Démétrius son prisonnier, afin d'entraver la marche des Syriens, et Démétrius reprit ainsi la couronne, après la mort de son frère.

Hyrcan, une fois Antiochus mort, fit une expédition contre les villes de Syrie, qu'il était à peu près assuré de trouver dégarnies de troupes, et par conséquent sans défense. La première ville qu'il assiégea fut Médaba (117),

(117) On se souvient que les habitants de Médaba avaient assassiné, à son passage, Jean, frère de Jonathan et de Simon, que ceux-ci avaient envoyé auprès des Nabathéens pour demander des secours contre les Syriens : c'était donc de la part de Hyrcan un acte de vengeance légitime.

Digitized by Google

dans la Moabitide; elle résista jusqu'au sixième mois, avant de se rendre. De là Hyrcan se dirigea sur la Samarie, et, chemin faisant, s'empara de Samega. Sichem et le Garizim furent pris par le prince juif. On se rappelle qu'Alexandre le Grand avait permis aux Samaritains de construire, au sommet du Garizim, un temple sur le plan de celui de Jérusalem : Hyrcan le renversa lorsqu'il avait deux cents années d'existence. L'Idumée fut ensuite conquise, et le pontife ne permit aux Iduméens de résider dans leur pays qu'à la condition qu'ils se feraient circoncire et qu'ils adopteraient le culte judaïque : ce qu'ils firent si bien, qu'à partir de ce moment ils furent confondus avec les Juifs.

En 127 avant J.-C., Hyrcan renouvela et resserra encore les liens de l'alliance contractée par les Juifs et les Romains. Cependant Démétrius, qui nourrissait toujours des projets de conquêtes en Judée, ne pouvait les mettre à exécution, grâce à la haine que le peuple et l'armée lui portaient à cause de sa dépravation. Les Syriens finirent par supplier Ptolémée Physcon de leur envoyer, à la place du roi qu'ils exécraient, quelque prince du sang des Séleucides. Physcon envoya Alexandre Zébina à la tête d'une armée, et une bataille eut lieu. Démétrius, mis en fuite, voulut se réfugier auprès de sa femme Cléopâtre, qui était à Ptolémaïs; mais celle-ci ne voulut pas le recevoir, et Démétrius poussa jusqu'à Tyr, où il fut pris et mis à mort.

Une fois maître de la couronne, Alexandre Zébina fit un traité d'alliance avec Jean Hyrcan. Moins de six ans après, il périssait, vaincu par Antiochus Grypus, fils de Démétrius, qui réclamait la couronne de ses pères (110 av. J.-C.).

Lorsque Antiochus Grypus, fils de Démétrius Nicator, fut devenu maître de la Syrie, son frère de mère, Antiochus le Cyzicénien (ainsi nommé parce qu'il avait été élevé à Cyzique), né d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre, revendiqua la couronne les armes à la main, et, pendant plusieurs années, les débats sanglants des deux frères laissèrent les Juifs et leur pontife Hyrcan jouir d'une tranquillité profonde, du moins du côté des Syriens.

En 109 avant J.-C., Jean Hyrcan fit une expédition contre la ville de Samarie, sur laquelle il avait à venger le mal fait par les Samaritains aux Marisséniens, colons et amis des Juifs. La ville ayant été enfermée dans une enceinte de 80 stades de développement, et qui était composée d'un fossé et d'un double mur, Hyrcan laissa à ses deux fils Antigone et Aristobule le soin de diriger les travaux du siége. Bientôt les Samaritains, pressés par la famine, demandèrent des secours à Antiochus le Cyzicénien. Celui-ci s'empressa de venir, mais il fut battu par Aristobule, et poursuivi dans sa fuite jusqu'à Scythopolis. Les Samaritains, bloqués plus étroitement que la première fois, implorèrent de nouveau l'assistance d'Antiochus le Cyzicénien. Ce prince réussit à obtenir du roi Ptolémée Lathyre un corps d'auxiliaires de six mille Egyptiens, qu'il lança sur la Judée, espérant, par cette diversion, forcer Hyrcan à lever le siége de Samarie. Mais, après avoir perdu la majeure partie de ses troupes, Antiochus se réfugia à Tripoli, laissant à Callimandre et à Epicrate le soin de continuer la guerre. Le premier fut tué presque aussitôt, et le second trahit pour de l'argent la cause de son maître.

Après que le siége de Samarie eut duré un an, la place fut prise, et Hyrcan, après l'avoir rasée, en mina le sol de telle sorte qu'il s'éboula et s'engloutit dans les cavernes creusées sous l'ancienne assiette de la ville. Pendant le pontificat de Hyrcan, les sectes des Pharisiens et des Saducéens eurent à Jérusalem de vifs démêlés que le grand prêtre eut beaucoup de peine à apaiser; il y parvint toutefois, et ne fut plus troublé jusqu'à sa mort, qui arriva en 106 avant J.-C.

Josèphe dit que Dieu lui avait accordé trois grandes grâces : le principat, le souverain pontificat, et le don de prophétie. Il paraît, du moins, que les Juifs furent unanimes pour reconnaître dans le grand prêtre Hyrcan des indices de la prescience des prophètes. Hyrcan laissa cinq fils, des deux premiers desquels il prédit qu'ils ne jouiraient pas longtemps de l'autorité souveraine.

ARISTOBULE ET ANTIGONE, 106 à 105 av. J.-C. — Aristobule, fils aîné de Jean Hyrcan, lui succéda, et prit immédiatement le diadème et le titre de roi. Sa mère, en vertu des dispositions dernières de Hyrcan, voulait gouverner la nation; mais Aristobule, entraîné par son ambition effrénée, fit jeter sa mère dans un cachot, et l'y laissa mourir de faim. De ses quatre frères, ce fils dénaturé n'aimait qu'Antigone, qui était le plus âgé; il partagea donc avec lui le souverain pouvoir, et il fit enfermer les trois autres dans une prison qu'ils ne quittèrent qu'après la mort d'Aristobule.

Le nouveau roi fit la guerre aux Ituréens, qu'il contraignit à embrasser le judaïsme. Au milieu de cette expédition, une maladie le força de revenir à Jérusalem, et de laisser le commandement de l'armée à son frère Antigone. Pendant l'absence de celui-ci, on le calomnia si obstinément, qu'Aristobule finit par croire son frère coupable d'attentat contre sa vie, et que le jour même de son retour à Jérusalem, après une campagne glorieuse, il le fit mettre à mort. Les remords ne tardèrent pas à déchirer le cœur d'Aristobule; l'assassin de sa mère et de son frère ne traîna plus qu'une vie misérable, et il mourut désespéré, dans la seconde année de son pontificat.

ALEXANDRE JANNÉAS, 105 à 78. — Salomé-Alexandra, femme d'Aristobule, fit sortir immédiatement les frères de son mari de la prison dans laquelle ils étaient enfermés. Jannéas (118), surnommé Alexandre, l'aîné des trois, prit la couronne; il fit mourir son frère

(118) Jannéas, Ἰαννέας, était le nom juif du fils de Hyrcan. C'est Josèphe qui nous l'apprend; mais il ne s'est servi de ce nom Jannéas qu'une seule fois en désignant Alexandre. Ce nom est il arrivé jusqu'à nous sans altération ? Je ne saurais le dire. On verra plus loin que je regarde le nom de Jonathan comme étant le véritable nom judaïque du fils d'Hyrcan. Un copiste a-t-il pu confondre les deux

Digitized by Google

puîné, qui avait voulu lui disputer la royauté; et quant au troisième, nommé Absalom, qui n'aspirait qu'à vivre loin des grandeurs, il le traita toujours avec bienveillance, sinon avec affection.

Alexandre alla faire d'abord le siége de Ptolémaïs, et s'attira ainsi l'inimitié de Ptolémée Lathyre, qui, dès l'année suivante (104 av. J. C.), fit entrer en Palestine deux armées: la première, destinée à assiéger Ptolémaïs, et la seconde, qu'il commandait en personne, à attaquer et renverser Alexandre. Une grande bataille fut livrée dans la vallée du Jourdain, et, de l'armée d'Alexandre, trente mille hommes restèrent sur le carreau. Ce prince était perdu, si Cléopâtre, reine d'Egypte, pour empêcher Ptolémée Lathyre de rentrer dans ce pays, n'eût envoyé (en 103) au secours du roi des Juifs une armée commandée par Chelcias et Ananias, qui tous les deux appartenaient à la nation juive. En même temps une flotte amenait des troupes de débarquement sur la côte de Phénicie. A leur arrivée, Ptolémée Lathyre leva le siége de Ptolémaïs, et se retira en Cœlésyrie. Chelcias l'y poursuivit; mais il périt pendant l'expédition, ce qui permit à Lathyre de fondre sur l'Egypte, qu'il croyait dégarnie de troupes; il fut trompé dans ses prévisions, forcé de battre en retraite et de se réfugier à Gaza, où il prit ses quartiers d'hiver (102 av. J.-C.).

Pendant que Cléopâtre résidait à Ptolémaïs, Alexandre Jannéas vint l'y trouver, et lui offrit de riches présents, en lui demandant de resserrer encore l'alliance que leur haine commune pour Ptolémée Lathyre rendait naturelle et nécessaire. Quelques perfides conseillers poussaient la reine d'Egypte à saisir cette occasion de s'emparer elle-même de la Judée et de tous les Etats d'Alexandre; elle fut sur le point de céder à ces instigations, mais son général Ananias réussit à la détourner de cette perfidie. Le traité avec Alexandre fut donc renouvelé.

L'année suivante (101 av. J.-C.) Alexandre, qui avait mis sur pied une armée respectable, passa le Jourdain et vint attaquer Gadara, dont il ne s'empara qu'après dix mois de siége. Plusieurs places fortes transjordanes tombèrent en son pouvoir; mais, surpris à l'improviste par l'ennemi, dont il n'avait pas suffisamment éclairé les mouvements, il fut battu et perdit dix mille hommes, avec tous ses bagages, butin compris. Alexandre rentra à Jérusalem, accablé de honte et de chagrin.

En 100 avant J.-C., Lathyre étant retourné en Chypre, Alexandre crut le moment opportun pour prendre sa revanche, et il marcha contre le pays de Gaza. Raphia et Anthédon tombèrent d'abord entre ses mains, en 98, puis, l'année suivante, 97, il entreprit le siége de Gaza elle-même. Apollodore commandait dans la place, et pendant un an entier il repoussa toutes les attaques. Mais, ce brave général ayant été assassiné par son propre frère, nommé Lysimaque, la ville fut bientôt obligée de se rendre. Après avoir engagé sa foi que la vie des habitants serait respectée, une fois introduit dans la place, il ordonna le massacre et le pillage. La population exaspérée se défendit avec rage, si bien qu'il y périt autant de Juifs que de Syriens. Toutefois la ville ne présenta bientôt plus que des ruines, et Alexandre revint à Jérusalem.

Dans l'année 95, à la fête des Tabernacles, pendant qu'il offrait, en qualité de grand prêtre, le sacrifice solennel à l'autel des holocaustes, les assistants l'insultèrent et lui jetèrent des citrons à la tête, en le traitant d'esclave, par allusion à l'injure qu'un chef des Pharisiens, Eléazar, avait osé adresser à Hyrcan, en lui reprochant d'être né d'une mère qui avait été esclave. Depuis lors les Pharisiens, qui étaient, à vrai dire, les véritables maîtres de la nation juive, avaient peu à peu infiltré dans l'esprit du peuple la haine de la postérité d'Hyrcan. Alexandre, exaspéré, fondit lui-même à la tête de ses gardes sur les insolents qui l'avaient outragé, et six mille personnes furent égorgées dans cette journée. Peu rassuré dès lors sur sa propre sécurité, Alexandre fit venir de Cilicie un corps de six mille mercenaires, dont il se fit une garde qui l'accompagnait partout.

En 94, Alexandre rentra en campagne avec aussi peu de succès que dans les expéditions précédentes; il perdit encore une bonne partie de son armée, et se réfugia honteusement à Jérusalem. Ce nouveau revers exaspéra tellement la nation juive, qu'elle se révolta ouvertement, et de là naquit une guerre civile qui dura six années entières, de 92 à 86 av. J.-C., guerre dans laquelle Alexandre finit par triompher de l'insurrection. Une fois raffermi sur son trône, ce prince se livra avec rage à la vengeance; ainsi en un jour il fit crucifier huit cents révoltés, aux yeux desquels on massacra leurs femmes et leurs enfants, pendant qu'ils pouvaient encore les voir périr du haut de l'instrument de leur propre supplice.

Quand la guerre civile eut été ainsi étouffée dans le sang, Alexandre recommença des expéditions contre ses ennemis extérieurs, et réussit enfin à remporter quelques brillants succès; puis, grâce aux excès qui lui étaient habituels, il prit une fièvre qui le mina pendant trois années et finit par le tuer, après qu'il eut régné vingt-sept ans. Il mourut en 78 avant J.-C., laissant deux fils, Hyrcan et Aristobule; mais il ordonna que sa femme Alexandra gouvernerait le royaume tant qu'elle vivrait, et qu'elle choisirait elle-même celui de ses deux fils qu'elle voudrait avoir pour successeur.

ALEXANDRA, 78 à 69 av. J.-C. — Alexandre Jannéas avait en mourant conseillé à la reine de se soumettre, et de faire cesser à tout prix la haine des Pharisiens contre sa race. Alexandra se hâta de le faire, et elle y réussit si bien, que les mêmes hommes qui

noms ΙΩΝΑΘΗΣ et ΙΑΝΝΕΑΣ, qui ont le même nombre de lettres, et qui commencent et finissent de même? C'est fort possible, et d'autant mieux que la forme Jannéas ne paraît pas hébraïque.

Digitized by Google

pendant toute la vie du roi défunt, l'avaient poursuivi d'une haine implacable, honorèrent aussitôt sa mémoire de toutes les preuves possibles de vénération. Le peuple, qui ne voyait rien que par les yeux des Pharisiens, se laissa facilement persuader que le prince qu'il exécrait naguère avait été le bienfaiteur de la nation, et il lui décerna les funérailles les plus pompeuses qui eussent jamais été faites à un souverain des Juifs.

Dès qu'Alexandra se vit bien assurée sur son trône, elle fit recevoir souverain pontife Hyrcan, son fils aîné, qui avait alors trente-trois ans à peu près. Elle s'était engagée à laisser toute l'administration des affaires de l'Etat aux Pharisiens, et elle tint parole. Ceux-ci en profitèrent pour persécuter à outrance tous ceux qui s'étaient montrés leurs ennemis, et pour se faire accorder les priviléges les plus larges possibles ; ils finirent cependant par exciter le ressentiment de tous les anciens partisans du roi Alexandre, à la tête desquels se mit le plus jeune fils de la reine, Aristobule. Ils vinrent demander justice à Alexandra, et lui déclarèrent que, s'ils ne l'obtenaient pas, ils s'éloigneraient pour toujours de la Judée. Ils consentirent néanmoins à se laisser disperser dans les places fortes du pays.

En 70, la reine Alexandra étant tombée très-gravement malade, son fils Aristobule, qui depuis longtemps nourrissait le projet de s'emparer de la couronne, s'esquiva de Jérusalem, et courut dans toutes les villes où s'étaient retirés les amis de son père ; ces villes se rendirent à lui, et il se vit ainsi, en moins de quinze jours, maître de la plus grande partie du pays ; les Pharisiens épouvantés vinrent dénoncer à la reine ce qui se passait ; celle-ci se contenta de désigner Hyrcan pour son héritier, en déclarant qu'elle n'avait plus la force de se mêler d'affaires aussi sérieuses, et elle expira. Elle avait régné pendant neuf années.

Hyrcan, 96 à 66 av. J.-C. — Hyrcan prit aussitôt possession du trône, que les Pharisiens s'efforcèrent vainement de lui conserver. Ils s'étaient emparés de la femme et des enfants d'Aristobule, espérant s'en faire des otages contre les entreprises de ce prince ; mais, voyant que ces précautions n'étaient pas suffisantes, ils levèrent une armée qui se rencontra avec celle d'Aristobule, dans la plaine de Jéricho. La plupart des soldats de Hyrcan l'abandonnèrent, et ce prince fut obligé d'aller se réfugier dans la citadelle de Baris, qui depuis s'appela la tour Antonia. Ses partisans se renfermèrent dans le temple.

Hyrcan détestait les embarras des grandeurs ; il consentit donc assez volontiers à traiter avec son frère, et à lui céder la couronne et le souverain pontificat, à la condition qu'il lui serait permis de jouir de ses biens, dans la vie privée, et sous la protection de son frère. Cet accommodement eut lieu en 66, et avec la royauté de Hyrcan finit la suprématie des Pharisiens.

Aristobule, 66 à 49 av. J.-C. — A peine ce prince s'était-il mis en possession du trône, que l'Iduméen Antipater, père d'Hérode, commença par ses intrigues à jeter le trouble dans les affaires de l'Etat. Antipater, élevé à la cour d'Alexandre Jannéas et d'Alexandra, avait réussi à se faire un ami de Hyrcan, comptant bien arriver aux grandeurs, grâce à la faveur de ce prince. La déposition de celui-ci venait de renverser toutes les espérances d'Antipater ; et comme il n'était pas homme à y renoncer sans lutte, il n'eut plus qu'une idée, celle de faire remonter Hyrcan sur le trône. Ce faible prince, excité par Antipater, demanda d'abord les secours d'Arétas, roi des Arabes, et, un peu plus tard, réclama l'intervention de Pompée, qui, au retour de son expédition contre Mithridate, était venu en Syrie. Hyrcan et Aristobule furent mandés à Damas, devant Pompée, pour faire valoir leurs prétentions. Après les avoir entendus, Pompée, de peur qu'Aristobule n'entravât l'expédition qu'il allait entreprendre contre le roi Arétas, remit au retour de cette expédition à prononcer sa décision suprême. Alors Aristobule, ne pouvant se faire d'illusions sur sa future condamnation, se hâta de regagner la Judée, d'armer ses sujets, et de se préparer à la défense.

Peu de temps après, Pompée s'emparait de Pétra, capitale d'Arétas, qui était lui-même fait prisonnier. Lorsqu'il se fut soumis aux conditions que lui imposaient les Romains, Arétas fut mis en liberté, et Pompée revint à Damas. Là, il apprit la conduite d'Aristobule, et il marcha immédiatement sur la Judée (63 av. J. -C.). Aristobule était enfermé dans la place d'Alexandreion, qu'avait bâtie son père. Pompée vint camper devant cette place, et eut avec le roi des Juifs plusieurs entrevues dans la dernière desquelles le général romain l'obligea de signer l'ordre à tous les gouverneurs des places fortes de la Judée, de remettre ces places aux Romains. Après avoir subi cet affront, Aristobule s'enfuit à Jérusalem, et Pompée le suivit de près. Il vint d'abord à Jéricho, et marcha de là sur la capitale. Le roi des Juifs fit alors une dernière tentative pour apaiser Pompée, et alla le trouver pour lui promettre une soumission entière, et lui offrir une forte somme d'argent afin de l'indemniser des frais de la guerre. Pompée accepta ces conditions, et, gardant Aristobule auprès de lui, envoya immédiatement à Jérusalem un fort détachement commandé par Gabinius, qui devait recevoir la somme convenue. Mais en arrivant à Jérusalem, le lieutenant de Pompée trouva les portes fermées, et, du haut des murailles, on lui cria que le peuple n'avait nulle envie de ratifier le traité accepté par le roi. Aussitôt Pompée fit arrêter et jeter dans les fers ce prince qu'il avait eu la prudence de garder en otage, et il marcha avec toutes ses forces sur Jérusalem.

La division se mit immédiatement dans la place. Les partisans d'Aristobule, furieux de ce que les Romains avaient fait leur roi prisonnier, voulaient se défendre à outrance. Les partisans de Hyrcan voulaient, au con-

Digitized by Google

traire, qu'on introduisît Pompée et son armée dans la ville. Les premiers se retirèrent dans le temple, coupèrent le pont qui reliait le plateau du mont Moriah à celui du mont Sion, par-dessus le Tiropœon, et se préparèrent à soutenir un siége. Les autres ouvrirent immédiatement les portes de la ville, qu'ils livrèrent aux Romains. Le temple tint trois mois entiers, et l'observation stricte du sabbat fut cause de la perte de ses défenseurs. Pompée, s'étant aperçu promptement que les jours de sabbat on ne gênait en rien les travaux de ses troupes, en profita avec adresse, une brèche fut pratiquée, et le temple fut enlevé de vive force. Plus de douze mille personnes y furent passées au fil de l'épée. Les prêtres, occupés aux cérémonies du culte, ne se dérangèrent pas un instant de leur devoir, et leur sang se mêla avec celui des victimes.

Pompée pénétra avec ses officiers jusque dans le Saint des saints, et cette profanation fut ce qui envenima le plus la haine des Juifs contre les Romains. Les trésors qui étaient enfermés dans le temple étaient immenses; mais rien n'en fut distrait. Après la prise du temple, Pompée fit démanteler la ville, se décida à emmener à Rome, comme prisonniers, Aristobule, ses deux fils, Alexandre et Antigone, et ses deux filles; puis il remit Hyrcan sur le trône. Plusieurs villes de la Judée en furent détachées pour être remises au gouvernement de Syrie. Hyrcan fut astreint à payer un tribut annuel aux Romains, et Antipater l'Iduméen fut chargé de l'intendance générale du pays des Juifs. Ceci se passait en 63 av. J.-C.

En 57 av. J.-C., Alexandre, l'un des fils d'Aristobule, réussit à s'évader, et rentra en Judée, où tous les mécontents se joignirent immédiatement à lui. Hyrcan, trop faible pour oser résister, aima mieux se réfugier auprès des Romains et réclamer leur intervention armée. Gabinius qui avait été nommé gouverneur de Syrie, se fit précéder par Marc-Antoine, marcha en personne contre Alexandre, le battit, et se rendit ensuite à Jérusalem, où il ne laissa plus à Hyrcan que le souverain pontificat. Alexandre, par une soumission entière, trouva grâce devant le général romain qui changea la forme du gouvernement de la Judée. Il partagea cette province en cinq conventions juridiques, dont les siéges étaient à Jérusalem, à Gadara, à Amathus, à Jéricho et à Sepphoris. Le gouvernement monarchique se trouvant ainsi aboli, fut remplacé par la forme aristocratique; mais ce changement radical fut de courte durée.

Trois ans après (54 av. J.-C.), Crassus, marchant contre les Parthes, vint à Jérusalem, et pilla le trésor du temple, auquel il enleva 10,000 talents. Lorsque le moment fut venu où César et Pompée se disputèrent l'empire du monde, César rendit la liberté à Aristobule, et le renvoya en Judée sous l'escorte de deux légions, avec mission de les employer à combattre les desseins de Pompée. Celui-ci prévint ce danger en faisant empoisonner Aristobule pendant le voyage (49 av. J.-C.). Alexandre, à la nouvelle de ce retour de fortune, s'était hâté de lever des troupes pour aller rejoindre son père; Pompée envoya au gouverneur de Syrie l'ordre de se saisir du jeune prince, qui fut envoyé à Antioche, jugé et décapité.

HYRCAN, 47 à 40 av. J.-C. — En 47, César vint en Syrie, et Antigone, qui avait quitté Rome avec Aristobule son père, crut le moment opportun pour réclamer la couronne; mais César, que Hyrcan et Antipater avaient aidé dans son expédition d'Egypte, n'eut garde de trahir les intérêts de ses alliés. Il renversa donc la forme de gouvernement aristocratique instituée par Gabinius, confirma à Hyrcan le souverain pontificat de Jérusalem et la principauté de Judée, transmissibles à sa descendance à perpétuité, et investit Antipater de la charge de procurateur de la Judée sous la suprématie de Hyrcan. Antipater avait deux fils, Phasaël et Hérode; il fit donner au premier le gouvernement de Jérusalem, et au second celui de la Galilée. En 44, César permit à Hyrcan de reconstruire l'enceinte militaire de Jérusalem, qui avait été démantelée par Pompée. A la mort de César, la guerre civile déchira la république romaine, et eut de terribles retentissements dans les provinces. En 40 av. J.-C., Pacorus, roi des Parthes, entra en Syrie à la tête d'une puissante armée, dont une partie fut envoyée en Judée pour rétablir sur le trône Antigone, fils d'Aristobule. Hyrcan et Phasaël, ayant eu l'imprudence d'accepter une conférence avec l'ennemi, furent arrêtés et chargés de fers. Jérusalem fut envahie, et Hérode eut à peine le temps de s'esquiver, au moment même où les Parthes entraient dans la place, qu'ils mirent au pillage.

ANTIGONE, 40 à 37 av. J.-C. — Hyrcan et Phasaël ayant été remis entre les mains d'Antigone, le premier eut la vie sauve; mais on lui coupa les oreilles, afin que cette mutilation le rendît à jamais incapable d'exercer le souverain pontificat: il fut ensuite envoyé aux Parthes, qui l'emmenèrent à Séleucie de Babylonie, où il resta en prison jusqu'à l'avénement de Phraate, qui lui donna la liberté. Les Juifs fixés dans le pays, à partir de ce moment, le considérèrent comme leur roi et leur pontife, et ils lui fournirent les moyens de soutenir dignement son rang. Quant à Phasaël, qui ne pouvait douter du sort qui lui était réservé, il aima mieux se briser la tête contre la muraille, que d'attendre son supplice. Hérode, après s'être sauvé de Jérusalem, s'était réfugié à Rome, où il parvint à se concilier l'affection de Marc-Antoine, l'un des membres du triumvirat. Il demandait la couronne de Judée pour Aristobule, frère de Mariamne, à laquelle il était fiancé; cet Aristobule, fils d'Alexandra, fille d'Hyrcan, et d'Alexandre, fils d'Aristobule, frère d'Hyrcan, réunissait ainsi en sa personne tous les droits à la couronne, et Hérode, s'il réussissait à la lui faire donner, comptait gouverner la Judée, comme l'avait fait son père Antipater. Il obtint plus que son ambition

Digitized by Google

n'avait osé rêver. Le sénat, à l'instigation de Marc-Antoine, le nomma lui-même roi de Judée. Après avoir reçu au Capitole l'investiture solennelle, il se hâta de repartir, et, trois mois après avoir quitté furtivement Jérusalem, il reparaissait en Judée.

Antigone était peu disposé à céder à Hérode une couronne qu'il avait eu tant de peine à conquérir; aussi la lui disputa-t-il à outrance pendant deux années. En 38 av. J.-C., Hérode commença le siége de Jérusalem, avec une puissante armée, dans laquelle étaient entrées les troupes romaines dont Sosius, gouverneur de Judée, avait pu disposer, suivant l'ordre des triumvirs. La place tint un peu plus de six mois, et fut enlevée de vive force l'an 37 av. J.-C. Antigone, n'ayant plus d'espoir, vint se jeter aux pieds de Sosius pour lui demander grâce. Il fut chargé de chaînes et envoyé à Marc-Antoine qui se trouvait alors à Antioche. Le triumvir voulait lui laisser provisoirement la vie, pour paraître à son triomphe; mais Hérode insista vivement, et paya même pour qu'on pressât le procès du malheureux roi. Il fut condamné à mort, et exécuté comme un criminel obscur; il fut battu de verges et décapité vers la fin de l'an 37 av. J.-C. Il avait régné environ trois ans et trois mois.

Avec Antigone finit la dynastie des Asmonéens, qui avait duré cent vingt-six ans, à partir de l'année 163 av. J.-C., année dans laquelle Antiochus Eupator, en contractant la paix avec les Juifs, conféra à Judas Machabée le titre de prince de Judée.

Il est clair qu'il peut exister des monnaies de tous les princes dont je viens d'esquisser rapidement l'histoire. Nous allons étudier celles qui jusqu'ici ont été retrouvées, et nous constaterons tout d'abord que c'est à tort que l'on a prétendu ne faire remonter que jusqu'à Simon, frère de Judas, l'exercice du droit monétaire, en admettant que Simon n'avait pu jouir de ce droit qu'à partir de la concession qui lui en fut faite par le roi de Syrie. L'histoire du moyen âge fourmille d'exemples de concessions pareilles, qui ne furent le plus souvent que la sanction d'une usurpation préalable. Nous pouvons l'affirmer aujourd'hui, sans conserver aucune espèce de doute, la concession du droit monétaire offerte par Antiochus Sidétès à Simon, frère de Judas Machabée, ne fut qu'une sorte de reconnaissance tardive d'un fait qu'il n'y avait plus moyen de considérer comme non avenu. M. Lenormant avait trop bien l'expérience de l'histoire pour se méprendre sur la valeur réelle de l'acte d'Antiochus Sidétès, et je suis heureux de copier ses propres paroles, qui donnent tant de certitude à la thèse que je soutiens aujourd'hui: « La concession du privilége monétaire par Antiochus VII doit-elle être considérée comme le point de départ de la fabrication des monnaies chez les Juifs? Antiochus ne faisait sans doute, dans cette circonstance, que donner une confirmation officielle à une usurpation déjà consommée, » etc. (*Rev. num.*, 1845, p. 178.)

Ceci posé, passons à la description des monnaies que nous ont laissées les princes Asmonéens.

JUDAS MACHABÉE, 167 à 161 av. J.-C. — Voici les dates importantes de la vie politique de Judas :

	av. J.-C.
Purification du temple.	165
Élévation de Judas au souverain pontificat.	161

Toute monnaie de Judas Machabée sur laquelle ce prince portera le titre de *Cohen* ou de grand prêtre, ne peut avoir été frappée que de 164 à 161 av. J.-C.; l'absence du titre de *Cohen* ferait nécessairement reporter la monnaie sur laquelle cette absence serait signalée, aux années comprises dans l'intervalle de 167 à 164. Peut-être faudrait-il la classer à l'année même de la purification du temple, événement dont elle eût été en quelque sorte destinée à consacrer le souvenir.

Première période, 167 à 164.

Je ne connais aucune monnaie de Judas frappée avant son élévation au souverain pontificat.

Deuxième période, 164 à 161.

1. Dans une couronne d'olivier :

יהוד	Jeoud
הכהגל	ah, Cohen il-
ולחב(ר)	lustre et ami
(היהודים)	des Juifs.

℞. Deux cornes d'abondance ornées de bandelettes, et entre lesquelles est une pomme de grenade. Le tout dans un grènetis

Ma collection, deux exemplaires.

Le flan a ses bords taillés irrégulièrement en biseau, de façon à présenter un champ plus étendu du côté de la légende. Quel est le dernier mot de celle-ci? Heureusement les trois premières lettres ... חב pouvant servir à en compléter le sens, il faut lire חבר היהודים, et ami des Juifs. Quoi qu'il en soit, il ne peut subsister aucun doute sur l'attribution de ces précieux monuments, qui appartiennent indubitablement à Judas Machabée. Ces deux pièces m'ont été envoyées de Jérusalem, où elles ont été trouvées, et je n'en connais pas d'autre exemplaire.

JONATHAN, 161 à 143 av. J.-C. — Voici les dates principales de la vie politique de Jonathan :

	av. J. C.
Jonathan est investi du souverain pontificat, s'allie avec Alexandre Bala et se fixe à Jérusalem.	153
Mariage d'Alexandre Bala avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, célébré à Ptolémaïs; Jonathan y assiste.	151
Antiochus Dionysus confirme le pontificat à Jonathan.	145
Jonathan tombe entre les mains de Tryphon.	142

De la comparaison de ces dates, il résulte que toute monnaie attribuant à Jonathan le titre de souverain pontife est nécessairement postérieure à l'année 153 av. Jésus-Christ; il

Digitized by Google

en est de même de toute pièce qui porterait le nom d'Alexandre Bala, avec celui de Jonathan.

Passons maintenant à la description des monnaies de Jonathan.

1. Dans une couronne d'olivier :

יונתן	Jonathan
הכהן	le Cohen
הגדל	suprême et l'ami
והחבר	des Juifs.
היהודים	

℞. Deux cornes d'abondance et une grenade, dans un grènetis.

Ma collection, deux exemplaires trouvés à Jérusalem.

Les deux exemplaires du Cabinet impérial offrent la légende ainsi coupée :

יונתן
הכהן
גדל...
.....
יונתן
כהן
והחב
.....?

Cette monnaie a été lue pour la première fois par Barthélemy en 1749, publiée un peu plus tard dans le tome XXIV des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et publiée de nouveau l'année d'après (1750), par Swinton (*De nummis quibusd. Samar. et Phœn.*, p. 67 et 68), qui lut ainsi la légende entière du même exemplaire qu'avait décrit Barthélemy, יונתן הכהן והחבריו ב, Jonathan le Cohen et ses amis (l'an) II. Pérez Bayer se refusa complétement à admettre la légitimité de cette lecture, qui ruinait toute sa théorie de la numismatique judaïque commençant à Simon seulement, et il soutint que les monnaies de ce genre avaient été mal lues et revenaient à Jean Hyrcan, fils de Simon. Son ouvrage contient, à la page 190, la figure de la pièce déchiffrée par Barthélemy, et six figures plus que médiocres d'autres monnaies appartenant réellement à Hyrcan. Malgré tous les arguments de Bayer, il est bien certain que la lecture de Barthélemy, copiée par Swinton, est rigoureusement exacte, et il ne serait plus permis aujourd'hui de se refuser à adopter cette lecture, qui démontre clairement, à elle seule, que Simon n'est pas le premier Asmonéen qui ait émis des monnaies à son nom.

Barthélemy, dans le même mémoire, parle d'une monnaie d'un Jonathan qui appartenait à M. Cary de Marseille, et qui ne différait de celles du Cabinet du roi, qu'en ce qu'elle offrait les traces des deux mots Βασιλέως Ἀλεξάνδρου. Il ajoute un peu plus bas : « On peut attribuer au même Jonathan d'autres médailles de petit bronze que j'ai vues en différents cabinets, et qui représentent d'un côté une ancre avec cette légende : Βασιλέως Ἀλεξάνδρου, et au revers une espèce de roue, etc. Sur toutes celles qui me sont tombées entre les mains, j'ai distingué entre les rayons de la roue des lettres samaritaines, qui, se dérobant presque à la vue et se trouvant la plupart dégradées, ne m'ont offert jusqu'ici que la terminaison du nom de Jonathan, » etc.

Pour Barthélemy, la présence de la lettre grecque d'Alexandre « marquait l'étroite alliance qui subsistait entre Jonathan et Alexandre Ier, et dont il est fait mention dans le *Ier Livre des Machabées*. » Enfin dans une lettre en date du 29 août 1780, adressée à Bayer, Barthélemy hésitait pour la fin de la légende entre les deux leçons והחבריו *et socii ejus*, et החבירן *Philhellène*.

Nous remarquerons que sur l'une des pièces que nous venons de décrire, les lettres חבב sont très-nettes, et qu'il faut admettre une méprise de la part du graveur, qui, au lieu du mot חבר, *socius*, aura écrit חבב, *amicus*. Quoi qu'il en soit, je suis tenté de penser que les deux exemplaires portant le nom יונתן, ainsi orthographié, sont semblables à celui de Cary, mais moins bien conservés.

Voici maintenant quelques monnaies curieuses que Barthélemy eût regardées comme étant d'attribution certaine.

4. יהונתן המלך. Une fleur de liliacée. Le tout dans un grènetis.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΒΑΣΙΛ... Autour d'un cercle dans lequel est une ancre.

Ma collection ; trouvée à Jérusalem. — Cabinet de l'académie royale de Madrid.

Cette charmante monnaie nous offre le nom de Jonathan, écrit avec une orthographe plus compliquée, mais parfaitement lisible. On sait que le type de l'ancre était un type de famille pour les Séleucides ; la présence de ce type avec le nom du roi Alexandre semblerait donc ne pas permettre de doute, et prouver qu'il s'agit bien réellement d'Alexandre Bala, qui se prétendait de la race de Séleucus, et qui se fit l'ami de Jonathan, dont le nom se trouve au revers, et autour d'une fleur qui constitue un type essentiellement judaïque Toutefois nous examinerons un peu plus loin, s'il n'est pas plus convenable d'expliquer d'une autre manière l'existence de ces médailles.

5. ΑΛΕΞΑΝΔ ... ΒΑΣΙΛΕΩ. Autour d'une ancre, le tout dans un grènetis.

℞. Une roue entre les rayons de laquelle se lit : יהונתן המלך (יהונתן המלך) Jonathan le roi.

Cabinet impérial, cinq exemplaires. — Ma collection, douze exemplaires trouvés à Jérusalem. Sur un de ces exemplaires, l'epsilon est ainsi formé Σ. Tous sont de coin dissemblable, et présentent des poids qui varient de plus du simple au double. Il ne me paraît guère possible que de pareilles différences de poids ne dénotent pas des espèces véritablement distinctes, malgré l'égalité de leur diamètre.

Si ces pièces étaient bien classées, elles seraient de la plus haute importance, en ce qu'elles prouveraient que Jonathan prit le titre de roi ; mais, hâtons-nous de le dire, l'histoire sacrée aussi bien que l'histoire profane sont muettes sur ce point. Dans cette hypothèse, il ne serait pas possible de récu-

Digitized by Google

ser le témoignage des monuments numismatiques, ces actes métalliques des archives de l'humanité ; Jonathan aurait donc pris le titre de roi. Ici je dois m'empresser de déclarer, pour rassurer tout le monde sur la légitimité de ma lecture, que cette lecture n'est pas de moi ; elle appartient à un savant auquel probablement on ne se permettra pas de reprocher de la légèreté en cette affaire : car c'est notre illustre Barthélemy, qui a laissé dans les tiroirs du médailler de la Bibliothèque impériale, sous la pièce en question, une étiquette écrite de sa main, et offrant, pour la légende hébraïque, la transcription que j'ai adoptée plus haut. Ai-je besoin d'ajouter que je me suis assuré que cette fois, comme tant d'autres, Barthélemy avait parfaitement lu?

Voyons maintenant si nous pouvons trouver quelque indice de cette royauté dans les récits de l'antiquité. Commençons par les Livres sacrés. Nous lisons au *Ier Livre des Machabées* (cap. x) : 62. *Et jussit* (*Alexander Balas*) *spoliari Jonathan vestibus suis, et indui purpura, et ita fecerunt ; et collocavit eum rex sedere secum.* — 64. *Et factum est, ut viderunt qui interpellabant gloriam ejus, quæ prædicabatur, et opertum eum purpura, fugerunt omnes.* — 65. *Et magnificavit eum rex, et scripsit eum inter primos amicos, et posuit eum ducem, et participem principatus.* — 66. *Et reversus est Jonathas in Jerusalem cum pace et lætitia.*

Ceci se passait en l'an 162 des Séleucides (151 av. J.-C.) à Ptolémaïs, où Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, s'était rendu pour célébrer le mariage de sa fille Cléopâtre avec Alexandre Bala, roi de Syrie. Alexandre périt chez les Arabes en 146 av. J.-C. ; c'est donc dans l'intervalle de cinq ans, compris entre 151 et 146, que les monnaies bilingues de Jonathan avec le nom d'Alexandre auraient dû être frappées.

Dans cette hypothèse, après la mort d'Alexandre Bala, l'ami et l'allié fidèle de Jonathan, les monnaies bilingues au nom d'Alexandre durent naturellement disparaître. Démétrius se montra pendant quelque temps l'allié de Jonathan, et lui confirma d'abord tous les avantages que lui avait concédés Alexandre ; mais ces bonnes dispositions furent de courte durée, et voici ce que nous lisons dans le *Ier Livre des Machabées* (xi, 53) : *Et mentitus est omnia quæcunque dixit, et abalienavit se a Jonatha, et non retribuit ei secundum beneficia quæ sibi tribuerat, et vexabat eum valde.* — Jonathan embrassa alors la cause du jeune Antiochus Dyonisus, que Tryphon opposait à Démétrius ; aussi lisons-nous encore (*Ibid.*, 58) : *Et misit* (*Antiochus*) *illi vasa aurea in ministerium, et dedit ei potestatem bibendi in auro, et esse in purpura et habere fibulam auream.* — Quelque ridicules que soient, en apparence, ces grâces accordées par Antiochus, elles constituaient, à cette époque, une sorte de reconnaissance d'un pouvoir quasi-royal. Cela n'empêcha pas que, dans le courant de la même année, Jonathan ne combattît les troupes d'Antiochus, et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, ordonnée par Tryphon, il ne cessa de lutter contre le roi de Syrie. Il est donc bien évident que de 146 à 142, Jonathan ne put plus frapper que des monnaies purement hébraïques.

Jusqu'ici j'ai raisonné dans l'hypothèse que les pièces bilingues de Jonathan et d'Alexandre appartenaient à Jonathan Machabée. Mais ce fait est-il indubitable? Pour ma part, je crois fermement que non. Remarquons d'abord que la reconnaissance de la suprématie macédonienne, constatée par l'émission des monnaies bilingues dont nous venons de parler, aurait été sans doute assez mal vue des Juifs, au moment même de leur lutte contre les Syriens. D'un autre côté, nous avons des monnaies toutes différentes de Jonathan, monnaies que Jean Hyrcan copia scrupuleusement ; et quand Alexandre Jannéas monta sur le trône, quelles monnaies frappa-t-il? des monnaies identiques de type avec les pièces bilingues. Si donc ces monnaies bilingues sont de Jonathan, elles ont dû être frappées en 142 av. J.-C. Alexandre Jannéas n'a commencé à régner qu'en 105 av. J.-C. ; il y aurait donc un intervalle de trente-sept ans entre les émissions les plus rapprochées des pièces de Jonathan et d'Alexandre Jannéas? Cela ne me paraît pas possible à admettre, et j'aime beaucoup mieux croire qu'Alexandre Jannéas s'appelait pour les Juifs Jonathan, et que c'est à lui que reviennent toutes les monnaies bilingues, comme le prouve d'ailleurs la loi de succession des types

Quoi qu'il en soit, à partir de 142 av. J.-C. Jonathan ne put plus frapper que des monnaies purement hébraïques, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Voyons donc quelles sont les monnaies qui conviendraient à cette dernière période de la vie de Jonathan.

Dans une couronne :

יהד	יהו
נתן הכ	נתן הכ
הן הגדל	הן הגדל
הי (?)..	חברה
	יהד ....
Iehou-	Iehou-
nathan le Cohen	nathan le Cohen
suprême	suprême
. . . . .	et l'ami
	des Juifs.
.....	יהד
תן הכ	נתן הכ
הן הגדו	הן הגדל
חברהי	חברי
הדי	? ד ?
. . . . .	Iehou-
than le Co-	nathan le Co-
hen suprême	hen suprême
et le libérateur des	et l'ami
Juifs (?)	(des Juifs.)

a. Deux cornes d'abondance et une pomme de grenade.

Ma collection. — Ces monnaies, qui constituent autant d'espèces différentes, ont toutes été trouvées à Jérusalem.

Digitized by Google

J'ai dejà fait remarquer que l'orthographe du nom de Jonathan varie sur ses monnaies : ainsi, sur les premières, nous lisons יונתן, comme sur les monnaies bilingues qui offrent le titre de roi accolé au nom d'un prince juif ; sur la pièce bilingue au type de la fleur, le nom est écrit יהונתן, comme sur les dernières pièces que je viens de décrire.

SIMON, 143 à 135 av. J.-C. — Voici les dates essentielles du règne de Simon.

	av. J. C.
Démétrius Nicator confirme tous les priviléges accordés à Jonathan, auquel il écrit en lui donnant le titre de grand prêtre.	143
La citadelle de Jérusalem construite dans la ville basse, capitule.	142
Antiochus Sidétès, frère de Démétrius Nicator, prisonnier chez les Parthes, accorde à Simon, qu'il appelle grand prêtre et ethnarque des Juifs, le droit de frapper en Judée monnaie à son coin.	141
Simon est assassiné par son gendre Ptolémée, fils d'Abobus.	135

J'ai déjà dit qu'il n'est pas une seule des monnaies juives portant le nom de Simon, que l'on puisse classer avec certitude au règne de Simon, frère de Judas Machabée ; il n'y en pas une seule effectivement, qui puisse s'intercaler, avec apparence de raison, entre les monnaies si semblables de Jonathan et de Jean Hyrcan. Je renvoie donc au moment où je décrirai les monnaies indubitables de Simon Barcocébas, l'étude de celles des pièces juives qui pourraient à la rigueur, être attribuées à Simon l'Asmonéen. Du reste, il ne me paraît pas possible de douter de l'existence de petites monnaies de cuivre offrant, avec le nom de Simon, suivi du titre de grand prêtre, le type des deux cornes d'abondance et de la pomme de grenade. Ces monnaies doivent exister, et quelque jour elles surgiront du sol de Jérusalem. En attendant, nous pouvons affirmer qu'elles resteront toujours rares, puisqu'il n'en est pas encore parvenu une seule dans les collections numismatiques, du moins à ma connaissance.

JEAN HYRCAN, 135 à 106 av. J.-C. — Voici d'abord les dates essentielles du pontificat de Jean Hyrcan.

	av. J. C.
Il est proclamé unanimement souverain pontife.	135
Dans la première année de Hyrcan, Antiochus Sidétès vient assiéger Jérusalem et s'en rend maître, tout en laissant la liberté aux Juifs.	134
Antiochus Sidétès est accompagné par Hyrcan dans une campagne contre les Parthes.	131
Démétrius Nicator, remis en liberté, remonte sur le trône.	*Id.*
Hyrcan resserre les liens de l'alliance contractée par les Juifs avec les Romains.	127
Démétrius est mis à mort et remplacé par Alexandre Zebina.	126
Alexandre Zebina meurt dans une bataille contre Antiochus Grypus.	110
Antiochus Grypus et son frère Antiochus le Cyzicénien se disputent la couronne pendant plusieurs années. Le siége de Samarie est entrepris par Hyrcan et dure un an.	109
Hyrcan meurt.	106

Passons actuellement à la description des monnaies de Jean Hyrcan, dont le nom a été bien lu par Barthélemy et par Bayer.

Dans une couronne d'olivier :

יהוחנן	···חנקהכ
הכהקהג	הקהגדלו
דלוחברה	חברהי··
יהדי	דים
Iehouhanna le Cohen suprême et l'ami des Juifs.	... hanna le Cohen suprême et l'ami des Juifs.
יהוכ	יהו··
נקהכהן	נקהכה·
הגדל?	גדל··
חברהיהד	.....
-ים	
Iehoukhanna le Cohen suprême (et) l'ami des Juifs.	Iehou..-nna le Co... suprême... .....

℟. Deux cornes d'abondance, et entre elles un fruit allongé ressemblant à un citron.

Les exemplaires que je possède ont tous été trouvés à Jérusalem.

Le Cabinet impérial possède aussi plusieurs exemplaires de cette monnaie (119).

5. Dans une couronne d'olivier :

יהו··	Iehouha-
נקהכה··	nna le Cohen
גדלו ·	suprême et...
...	

℟. Une pomme de grenade entre deux cornes d'abondance.

Ma collection ; pièce trouvée à Jérusalem. — Le cabinet impérial possède cette monnaie.

Deux autres exemplaires de la même provenance ne portent plus que les fragments de légendes suivants, sans qu'il y ait trace de lettres au-dessous :

1°	גדלו	2°	כהקהגדל
	חברהי		חברי

Je possède en outre trois pièces barbares de cette classe, provenant également de Jérusalem et dont il me serait impossible de faire la description : j'aime donc mieux renvoyer à

(119) Cavedoni, dans sa *Numismatica Biblica*, p. 22, parle ainsi des monnaies de Jean Hyrcan. N° 21, « Corona entro laquale è scritto Jeochannahan Accohen Hannasi, ovvero, Jonathan Haccohen Haggadol ve abr (Jonathan il sacerdote, il magno e...) od altri nomi e titoli. ℟. duc cornu copie e capo di papavero che s'erge di mezzo ad esse ; nell' area alcune lettere samaritane. »

Je n'insisterai pas sur ces descriptions et ces lectures. Cavedoni n'ayant pas les monnaies sous les yeux, a copié Bayer sans corriger les inadvertances de celui-ci.

Digitized by Google

leurs figures. De ces trois pièces, l'une porte une espèce d'épi entre les deux cornes d'abondance, au lieu d'une pomme de grenade. (Pl. III, 9 et 10, pl. XX, 2.)

Je passe à la description d'une très-curieuse monnaie bilingue qui a été publiée par Pembrocke, et reproduite avec un nouvel exemplaire, tiré du cabinet de l'Infant d'Espagne, par Perez Bayer (p. 190, fig. 4 et 6). Il en existe un exemplaire au Cabinet du roi, et j'en possède moi-même un quatrième, qui a été trouvé à Jérusalem. — Voici la description de cette rare monnaie :

8. Dans une couronne d'olivier :

יהח	Iehouha-
נחהכ	nna le Co(hen).
.....	.....
.....	.....

Au-dessus de la légende est un A entre deux points.

℞. Une pomme de grenade entre deux cornes d'abondance.

Ma collection. — L'exemplaire du Cabinet impérial porte la légende très-lisible :

A
יהוכנן
הכהן הגד
לחברהי
דהדים

que Barthélemy avait lue de la manière suivante, ainsi que le constate l'étiquette écrite de sa main : *Jehouchanan le grand prêtre, à la délivrance de Jehouda et Israël.*

Cette version ne me paraît pas admissible, car la phrase doit se couper ainsi :

יהוכנן הכהן הגדל וחבר היהדים

Ce qui donne littéralement : *Iehouhanna le grand prêtre et l'ami des Juifs.*

Le revers est entièrement frotté et usé.

Quelle peut-être l'origine de cette monnaie ? Nous trouvons deux explications possibles des légendes qu'elle offre : ou bien c'est l'alliance étroite qui subsista dès l'année 135 (ou plus probablement 134) entre Jean Hyrcan et Antiochus Sidétès, et jusqu'à la mort de ce monarque, qui a fait adopter cette double légende; et dans ce cas, la lettre A serait l'initiale du nom d'Antiochus : ou bien c'est l'alliance faite par Jean Hyrcan en 126, avec Alexandre Zébina, qui a motivé la présence de l'initiale A du nom de ce prince, sur les petites monnaies de cuivre frappées à Jérusalem. Je n'ose me prononcer pour l'une plutôt que l'autre de ces deux hypothèses, entre lesquelles il faut nécessairement choisir. Toutefois il est un fait que je vais rapporter, et qui semble venir à l'appui de la seconde.

Nous avons vu qu'Antiochus Sidétès vint faire le siége de Jérusalem, et qu'il se rendit maître de cette ville, qu'il fit démanteler. Je crois avoir acquis la preuve que ce prince fit alors frapper des monnaies dans la ville sainte, et je soumets cette opinion aux numismatistes sans toutefois prétendre rien affirmer. Je leur exposerai mes raisons, et ils jugeront.

On sait que les petites monnaies de cuivre se dépaysent rarement. Si donc une localité fournit en peu de temps un certain nombre d'exemplaires d'une monnaie de cuivre de très-petite valeur, il y a tout lieu de croire que ces pièces ont été fabriquées dans la localité même. Si à cette première considération on ajoute la constatation d'une analogie palpable de style, de taille, de type et de fabrique entre ces pièces et celles qui appartiennent incontestablement à la localité, ce qui n'était d'abord qu'une hypothèse devient aussitôt une certitude, et l'on peut regarder comme à peu près démontrée l'origine que l'on attribue aux monnaies en question.

Cela posé, voici la description d'une curieuse monnaie de cuivre dont j'ai reçu cinq exemplaires, recueillis séparément à Jérusalem.

1. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ.. L'ancre des Séleucides. Au-dessus de la patte de l'ancre, la date ΑΠΡ ou ΒΠΡ.

℞. Fleur de lis à peu près semblable à celle de la monnaie de Jonathan-Alexandre, avec deux bractées ou folioles opposées, au bas de la tige

Ma collection. — Le Cabinet impérial possède un exemplaire de cette rare monnaie.

Les deux dates ΑΠΡ et ΒΠΡ nous fournissent les années 181 et 182 de l'ère des Séleucides. Or Antiochus Sidétès vint assiéger Jérusalem en 135 (178 des Séleucides). Si donc nos monnaies d'Antiochus Sidétès ont été frappées à Jérusalem, elles n'ont pu l'être que dans les années postérieures à 135, et jusqu'à l'année 131, dans laquelle Hyrcan suivit Antiochus Sidétès dans son expédition contre les Parthes. Nos deux monnaies sont précisément des années 132 et 131 avant J.-C. Il n'y a donc, du côté des dates, aucune raison de douter de leur attribution à Jérusalem. Si maintenant nous remarquons que les types de ces monnaies sont essentiellement judéïques et identiques, pour ainsi dire, avec ceux de l'une des monnaies bilingues avec le nom de Jonathan et d'Alexandre Jannéas, nous aurons tout droit d'attribuer à l'argument tiré de la provenance une force pleine et entière. En conséquence, je n'hésite pas à classer les pièces que je viens de décrire à la suite numismatique de Jérusalem.

D'une part, les monnaies hiérosolymitaines d'Antiochus Sidétès ont, pour les types, beaucoup d'analogie avec les pièces de Jonathan-Alexandre; de l'autre, si le roi de Syrie faisait frapper des monnaies grecques à son propre nom à Jérusalem, depuis la prise de cette ville, il est peu probable que Jean Hyrcan ait frappé simultanément des espèces hébraïques à son nom, mais portant comme signe d'alliance, ou mieux de vasselage, l'initiale grecque du nom d'Antiochus; je préfère donc, tout bien considéré, voir dans cette initiale des pièces bilingues de Jean Hyrcan, celle du nom d'Alexandre Zébina, avec lequel Hyrcan fit un traité d'alliance.

JUDAS-ARISTOBULE ET ANTIGONE, 106 à 105

Digitized by Google

av. J.-C. — Voici les dates du règne de ce prince :

	av. J. C.
Aristobule prend le titre de roi, et partage le souverain pouvoir avec son frère Antigone.	106
Antigone est mis à mort par l'ordre de son frère.	106
Aristobule meurt déchiré de remords.	105

Les monnaies d'Aristobule et de son frère Antigone peuvent-elles exister? Oui, sans doute. Les unes doivent porter les noms des deux frères associés au trône, et les autres, postérieures à l'assassinat d'Antigone, le nom d'Aristobule seul; jusqu'ici ces monnaies ont échappé à toutes les recherches. Ai-je réussi à combler cette lacune? les numismatistes en jugeront.

Voici d'abord la description d'une pièce, malheureusement mal conservée, et qui pourrait bien appartenir à Judas-Aristobule.

Dans une couronne :

ΙΟΥΔΑ..
ΒΑΣΙΛ?
Α?

℞. Une pomme de grenade entre deux cornes d'abondance.

Ma collection; trouvée à Jérusalem.

Le style de cette monnaie diffère notablement du style de celles de Jean Hyrcan; le burin en est beaucoup plus large et plus gras. A partir de cette monnaie, toutes celles que nous allons rencontrer jusqu'au règne d'Hérode, sauf toutefois celles d'Antigone, sont d'un module beaucoup plus petit, et elles offrent des flans minces et légers, comparativement aux pièces que nous venons d'étudier. Il en est toutefois que je suis tenté de considérer comme les monnaies frappées en commun par Aristobule et Antigone son frère. En voici la description :

Une ancre dans un cercle, autour la légende .ΑΣΙΛΕΥ.. en caractères fermes et bien tracés.

℞. Une étoile dans un grènetis; au dehors du grènetis, des traces de lettres.

Ma collection. —La suivante complète les légendes :

Même type; autour de l'ancre, ΒΑΣΙ....Ι. La tête de cette dernière lettre manque, elle peut donc être un iota, un gamma, un upsilon, ou un tau.

℞. A l'extérieur du grènetis, dans lequel est l'étoile : ΙΟΥΔ (?) ΣΒ....

Un second exemplaire de ma collection porte autour du cercle contenant une ancre, le nom rétrograde ANTI... (Pl. IV, 3.)

On est bien tenté de reconnaître sur ces pièces les deux noms de Judas et d'Antigone, et cependant je ne propose cette classification qu'avec une entière réserve.

Je possède quatre exemplaires de cette monnaie, trouvés à Jérusalem; tous les quatre, malheureusement, sont d'une mauvaise conservation.

Six autres pièces analogues, de ma collection, sont d'un style beaucoup plus mauvais et plus grêle; aussi les légendes en sont-elles illisibles.

Faute de savoir à quel prince les classer, je vais décrire ici deux très-jolies petites monnaies juives d'un bon style, et qui ne pourront être attribuées avec certitude que lorsqu'un exemplaire complet nous sera parvenu.

Dans un grènetis :

ΒΑΣΙ
ΑΕΥΑ ?.

en caractères très-lisibles et très-bien formés.

℞. Une ancre dans une couronne d'olivier, ou une double corne d'abondance.

Ma collection; trouvées à Jérusalem.

Enfin, une pièce du Cabinet impérial offre la légende .ΑΣΙΑΕ.... autour d'une ancre enfermée dans un cercle, et au revers une légende illisible, peut-être hébraïque, autour d'une étoile.

ALEXANDRE JANNÉAS, 105 à 78 av. J.-C. — Voici les dates essentielles du règne de ce prince :

	av. J.-C.
Il prend le titre de roi aussitôt après la mort de son frère.	105
Toujours battu par les ennemis des Juifs, Alexandre voit le peuple se soulever contre lui, à l'instigation des Pharisiens.	92
La guerre civile dure six ans et ne finit qu'en	86
Alexandre meurt de la fièvre, laissant la couronne à sa femme.	78

J'ai, en m'occupant de Jonathan, émis l'opinion dans laquelle je persiste, qu'Alexandre Jannéas s'appelait en réalité Jonathan, et que c'est à lui que revenaient toutes les pièces bibliques aux noms d'Alexandre et de Jonathan. D'autres monnaies appartiennent indubitablement à ce prince; elles sont de très-petit module, et en voici la description :

...ΞΑΝ... ΑΣΙΑΕ... autour d'une ancre entourée d'un cercle.

℞. Une étoile dans un grènetis, en dehors duquel se voient des traces d'une légende tellement oblitérée qu'il n'est pas possible de dire si elle était grecque ou hébraïque. Cabinet impérial.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔ.. Autour d'une ancre avec ou sans anneau.

℞. Etoile dans un cercle

Ma collection, cinq exemplaires provenant de Jérusalem.

ALEXANDRA, 78 à 69 av. J.-C. — Voici le résumé de son règne :

	av. J. C.
Elle se soumet entièrement aux Pharisiens, et, aussitôt affermie sur le trône, elle fait recevoir souverain pontife son fils Hyrcan.	78
Elle tombe gravement malade et Aristobule se révolte.	70
Elle meurt en désignant Hyrcan pour son héritier.	69

Je ne connais qu'une seule monnaie d'Alexandra, et cette monnaie est extrêmement précieuse, en ce qu'elle sert à merveille à déterminer celle d'Alexandre Jannéas. En voici la description :

1. ΑΛΕΞΑΝΔ ΒΑΣΙΛΙΣ. Autour d'une ancre.

℞. Une étoile, entre les rayons de laquelle on voit les traces d'une légende hébraïque dont un *tau* seul est reconnaissable.

Digitized by Google

Ma collection, provenant de Jérusalem.

On remarquera que les types de cette rare monnaie sont identiques avec ceux des pièces bilingues d'un roi Jonathan, inscrivant sur ses monnaies la légende grecque d'un roi Alexandre.

HYRCAN, 69 à 66 av. J.-C. — Une seule date importante est à noter dans le règne de ce prince.

	av. J. C.
Après avoir été vaincu par son frère Aristobule, il abdique en sa faveur, et lui cède à la fois la couronne et la souveraine sacrificature.	66

ARISTOBULE, 66 à 63 av. J.-C. — Voici les dates importantes de ce règne.

	av. J. C.
A peine sur le trône, Aristobule se voit mandé par Pompée pour répondre aux réclamations de Hyrcan, excité par Antipater l'Iduméen, père d'Hérode le Grand.	64
Pompée prend Pétra et fait prisonnier Arétas; puis il marche sur Jérusalem, qu'il assiége et prend. Aristobule et ses deux fils, Alexandre et Antipater, sont faits prisonniers et emmenés à Rome.	63
Hyrcan est remis sur le trône.	63

HYRCAN rétabli, 63 à 57 av. J.-C.

	av. J. C.
Ce prince est rétabli par Pompée, avec Antipater pour intendant général de la Judée.	63
Alexandre, fils d'Aristobule, revient en Judée et chasse Hyrcan de Jérusalem.	57
Hyrcan va implorer le secours de Gabinius, qui marche sur la Judée avec Marc-Antoine, bat les Juifs, entre à Jérusalem, renverse la monarchie, et établit l'oligarchie aristocratique.	57
Hyrcan n'est plus que souv. pontife.	57

OLIGARCHIE ARISTOCRATIQUE, 57 à 47 avant J.-C.

	av. J. C.
Fondée par Gabinius en 57, elle est renversée par César, pour faire de nouveau place à la monarchie, en	47

ARISTOBULE ET ALEXANDRE SON FILS.

	av. J. C.
César rend la liberté à Aristobule, et lui confie deux légions pour reconquérir son royaume. Pompée le fait empoisonner en route.	49
Alexandre, ayant levé des troupes pour courir se joindre à son père, est fait prisonnier par les Romains et décapité à Antioche.	49

HYRCAN rétabli, 47 à 40 av. J.-C.

	av. J. C.
César n'accueille pas les réclamations d'Antigone, fils d'Aristobule; il rétablit la monarchie qu'il rend à Hyrcan, en instituant Antipater l'Iduméen procurateur de la Judée.	47
Pacorus, roi des Parthes, prend Jérusalem et rétablit Antigone sur le trône de ses pères. Hyrcan est fait prisonnier, et Antigone lui fait couper les oreilles, pour le rendre incapable d'exercer le souverain pontificat.	40

Je ne connais aucune monnaie qui puisse se classer avec quelque apparence de certitude à aucune des six périodes que je viens de déterminer, et qui embrassent un espace de vingt-neuf années, comprises entre la mort d'Alexandre et l'avénement d'Antigone.

Espérons que quelque jour ces monnaies pourront être reconnues; mais cela ne pourra avoir lieu que lorsque les fouilles de Jérusalem nous auront fourni un très-grand nombre de pièces à comparer entre elles. Peut-être ces monnaies se trouvent-elles parmi celles que j'ai classées, en désespoir de cause, à Judas-Aristobule et Antigone.

ANTIGONE, 40 à 37 av. J.-C. — Voici les dates principales du règne de ce prince.

	av. J. C.
Il est remis sur le trône par Pacorus, roi des Parthes.	40
Hérode, fils d'Antipater l'Iduméen, réfugié à Rome, devient l'ami de Marc-Antoine, et demande au sénat la couronne pour Aristobule, fils d'Alexandre, fils d'Aristobule, frère de Hyrcan, et d'Alexandra, fille de Hyrcan. Marc-Antoine fait donner la couronne à Hérode lui-même. Trois mois après avoir quitté furtivement Jérusalem, Hérode rentre en Judée.	40
La guerre civile commence entre les partisans d'Hérode et ceux d'Antigone. Elle dure près de deux ans. Hérode assiége Jérusalem en	38
Le siége dure un peu plus de six mois, et la place se rend en	37
Antigone se livre au général romain Sosius, qui l'envoie à Antioche auprès de Marc-Antoine. Celui-ci, poussé par Hérode, fait battre de verges et décapiter Antigone, après un règne d'environ trois ans et trois mois.	37

Les monnaies d'Antigone sont extrêmement remarquables par leur style et surtout par leur taille, qui les met complétement en dehors du système monétaire des autres princes Asmonéens. Voyons quelles sont ces monnaies :

1. ΩΣΑΝΤΙΓΟΝΟΥ, autour d'une couronne.

℞. Deux cornes d'abondance. Ma collection · mauvaise conservation.

2. ..ΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤ..... autour d'une couronne.

℞. Deux cornes d'abondance, au-dessous les lettres hébraïques, חבמדא, formant un fragment de légende dont je ne devine pas le sens. Flan épais; ma collection, provenant de Jérusalem.

3. Le Cabinet impérial possède cinq exemplaires de cette rare monnaie. Sur l'un d'eux, qui offre le nom entier ANTIΓΟΝΟΥ..., on voit entre les deux cornes d'abondance, dans le champ, deux lettres indéterminées.

4. Sur un autre exemplaire on lit ANTIΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕ.. et entre les deux cornes d'abondance les lettres חסה, que je considère comme représentant le mot הכהן, le grand prêtre.

5. Enfin, sur un troisième exemplaire on voit, entre les deux cornes d'abondance, les signes LETE?

Digitized by Google

qui sont probablement des lettres hébraïques mal déterminées ; au-dessous des cornes d'abondance on lit à droite un ע, et à gauche ...מתתיה ה, Mattyah (Mathathias) le (grand prêtre ?)

Cette médaille vient de la collection de Pellerin, qui l'a publiée dans son troisième Supplément aux six volumes du *Recueil des médailles des rois*, page 119. Il pensait y voir le nom de Mathathias, le chef de la famille des Asmonéens, qu'Antigone aurait fait graver sur ses monnaies, pour se faire honneur de son origine. Ceci est possible. Mais ne serait-il pas également possible que Mattyah ou Mathathias eût été le véritable nom hébraïque d'Antigone, qui, après la mutilation qu'il fit subir au grand prêtre Hyrcan, en l'an 40 avant Jésus-Christ, aurait exercé le souverain pontificat à Jérusalem, jusqu'à sa chute dans l'année 37 ? Je crois cela fort probable, et je préfère, je l'avoue, cette explication naturelle à l'idée que le roi Antigone aurait songé à rétablir de préférence sur ses monnaies le nom de l'un de ses ancêtres auquel n'était pas due l'illustration de la famille des Asmonéens. S'il eût voulu rétablir un nom de famille, il eût certainement choisi le nom de Judas Machabée ou celui de Simon.

J'ai pesé cinq de ces monnaies, et voici les chiffres que j'ai obtenus: 14g.2 — 14g.—13g.8 —13g.3 — 12g.8. Le poids légal était donc d'un peu plus de 14 grammes, et c'est probablement au plus ou moins de conservation des pièces examinées qu'il faut attribuer les différences que ces chiffres nous montrent.

Voici maintenant la description d'autres monnaies d'un plus petit module

6. Dans une couronne.

BAC
IAЄΩ
CAN...
.....

℞. Une corne d'abondance et le reste de légende rétrograde ...תתיא pour, מתתיא Mattyah (Mathathias).

7. Sur un second exemplaire, on lit le nom entier BAC... ANTIΓONOY, et au revers les mots ...כהקהגדל. Le grand prêtre.

8. Sur un troisième on lit :

BACI
AЄωC
ANTI
ΓONOY

et au revers ...ההכהקהג... restes probables de la légende מתתיה הכהן הגדל, Mattyah le grand prêtre.

Un quatrième exemplaire est illisible. (Pl. v, 8.) Le cabinet de l'Académie royale de Madrid possède aussi un bel exemplaire de cette monnaie. Les quatre pièces du Cabinet impérial offrent les poids suivants : 10g.7 (exemplaire à flan très-épais) — 7g., 7— 7g. — et 7g. (exemplaires à flan, plus mince). Ces poids nous montrent que cette monnaie était une division exacte de la première, et représentait la moitié de sa valeur.

Perez Bayer (p. 183) reproduit, d'après Swinton, une monnaie analogue avec les légendes :

BACIA
ЄOC AN
TIΓON

et au revers ...הקגדלה...

Je doute beaucoup de la figure de la dernière lettre; probablement un ה a été omis en avant du mot גדל, et nous avions encore à retrouver sur cette pièce la légende : Mattyah le grand prêtre.

Voilà, jusqu'à présent, tout ce que la dynastie des Asmonéens nous a fourni de monnaies; quelque petit qu'en soit le nombre, je dois m'estimer heureux d'avoir pu en publier tant d'inédites, et d'avoir ainsi comblé, d'une manière certaine, plusieurs des lacunes reconnues jusqu'ici par tous les auteurs qui se sont occupés de la numismatique hébraïque.

TROISIÈME ÉPOQUE. — *Dynastie des Iduméens.*

Nous allons maintenant nous occuper des princes héritiers d'Antipater, et nous aurons encore cette fois la satisfaction de mettre sous les yeux des numismatistes une assez ample série de monnaies inédites, qu'ils jugeront, j'en suis sûr, dignes de tout leur intérêt.

HÉRODE LE GRAND, 40 à 4 av. J.-C. — Ce prince était fils d'un Iduméen nommé Antipas, ou plus ordinairement Antipater, lequel avait embrassé la religion judaïque, imposée à tous ses compatriotes lors de la conquête de l'Idumée par Jean Hyrcan. Antipater, qui avait été élevé à la cour d'Alexandre Jannéas et d'Alexandra, avait su se concilier l'affection de Hyrcan, leur fils, et préparer ainsi un bel avenir à son ambition. Au couronnement d'Aristobule, Antipater vit toutes ses espérances à jamais perdues, s'il ne parvenait à faire remonter Hyrcan sur le trône; et il ne perdit pas un instant pour travailler à la chute du nouveau roi. Par ses soins, Hyrcan s'allia d'abord avec Arétas, roi des Arabes Nabathéens; puis, lorsque Arétas eut été vaincu par Pompée, ce fut à celui-ci que Hyrcan s'adressa pour obtenir la restitution de la couronne, que son frère puîné lui avait enlevée. Aristobule ne régna que trois ans; Pompée assiégea et prit Jérusalem, envoya à Rome Aristobule et ses deux fils comme prisonniers, remit Hyrcan sur le trône de Judée, et conféra l'intendance générale du royaume à l'Iduméen Antipater.

Bientôt Hyrcan fut renversé de nouveau par son neveu Alexandre, qui s'était évadé des prisons romaines. Gabinius, préfet de Syrie, marcha sur Jérusalem, vainquit Alexandre, rendit à Hyrcan le pontificat, mais établit une oligarchie aristocratique, au lieu de la monarchie. Dix ans après, Alexandre avait été mis à mort; Aristobule, son père, mourait empoisonné, et Antigone, second fils d'Aristobule, avait repris la couronne. Mais César, étant venu en Syrie, rétablit la monarchie, rendit encore une fois la couronne à Hyrcan, et rendit en même temps à Antipater l'intendance générale du royaume. Antipater avait deux fils : Phasaël et Hérode. Phasaël fut aussitôt nommé au gouvernement de Jérusalem, et Hérode à celui de la Judée. Hyrcan, poussé par Antipater, avait demandé à César la per-

Digitized by Google

mission de fortifier sa capitale, que Pompée avait fait démanteler; il reçut cette autorisation, et l'enceinte de Jérusalem fut reconstruite en 44 avant Jésus-Christ.

Quatre ans après, Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes, entrait en vainqueur à Jérusalem, remettait Antigone sur le trône de son père, et faisait mutiler Hyrcan. Phasaël, qui était tombé entre les mains des alliés d'Antigone, prévint par un suicide la mort qui lui était réservée. Quant à Hérode, il parvint à s'échapper de Jérusalem, au moment même où l'on pensait l'y arrêter, et se réfugia en Egypte; de là il passa en Italie, et vint à Rome, où Marc-Antoine, l'un des triumvirs, le prit en amitié. Hérode demandait au sénat la couronne de Judée pour Aristobule, son futur beau-frère; Antoine décida le sénat à conférer cette couronne à Hérode lui-même. Celui-ci reçut au Capitole l'investiture solennelle de la main des consuls. Trois mois après son départ de Jérusalem, il rentrait en roi dans le pays qu'il avait quitté en fugitif. Ceci se passait en l'année 40.

Antigone, qui était alors maître du trône, se prépara à le défendre contre le prétendant, malgré les secours que les Romains avaient ordre de prêter à celui-ci. La guerre civile dura plus de deux années, et fut terminée par le siége de Jérusalem et par le supplice d'Antigone, qui fut décapité, l'an 37 av. J.-C.

Ce fut pendant les opérations du siége, qu'Hérode se rendit à Samarie pour y épouser Mariamne, sœur d'Aristobule, pour lequel il avait réclamé la couronne.

A peine maître de Jérusalem, Hérode fit mourir tous les membres du sanhédrin, ou conseil des anciens, à l'exception de deux d'entre eux qui avaient conseillé au peuple de capituler, pendant le siége qu'avait soutenu Antigone. Un an après, Hyrcan, ayant appris dans son exil qu'Hérode régnait en Judée, revint à Jérusalem, dans l'espérance de recouvrer la souveraine sacrificature. Mais Hérode, tout en recevant Hyrcan avec bienveillance, n'en donna pas moins le pontificat à un prêtre obscur, nommé Hananéel, qu'il fit venir de Babylone. Ce choix étrange déplut au peuple, et bien plus encore à Alexandra, belle-mère d'Hérode, qui, à défaut de la royauté, convoitait le pontificat pour son fils Aristobule. Mariamne, sœur de ce prince, pressait vivement son époux d'accéder au vœu de tous, et Hérode se décida à déposer Hananéel, pour établir à la place de celui-ci son beau-frère Aristobule.

Alexandra, non contente de ce qu'elle avait obtenu déjà, intriguait sourdement pour faire rendre à son fils la couronne qu'Hérode avait usurpée; celui-ci en fut instruit, et le malheureux Aristobule fut, au milieu d'une partie de plaisir, à Jéricho, noyé par des affidés du roi. Hyrcan, dernier rejeton de l'illustre souche asmonéenne, donnait encore quelque ombrage à Hérode; un nouveau crime l'en délivra, en l'année 30. L'année suivante, Mariamne fut sans raison accusée d'infidélité par l'homme cruel qu'elle avait épousé; elle fut jugée, condamnée à mort, et subit sa sentence. A partir de ce jour, Hérode ne cessa plus d'être bourrelé de remords dont il ne se délivra jamais; des symptômes d'aliénation se manifestèrent même en lui. Presque aussitôt, une peste terrible vint fondre sur la Judée, Hérode y vit un châtiment du ciel, perdit un instant courage et se retira à Samarie, où il passa quelque temps dans l'inaction. Alexandra, qui avait à venger la mort de ses deux enfants assassinés par Hérode, voulut profiter de ce moment pour ressaisir l'autorité souveraine; mais Hérode, averti de ses desseins, s'empressa de la faire mourir (28 av. J. C.).

Il restait encore les enfants d'un homme nommé Babas, qui avaient du sang des Asmonéens dans les veines; en 26, Hérode les fit égorger. A partir de ce moment, Hérode résolut de s'affranchir des coutumes judaïques, et de vivre à sa guise, c'est-à-dire avec les mœurs romaines. Il fit construire à Jérusalem un théâtre, et un cirque où il fit célébrer des jeux en l'honneur d'Auguste. Des trophées furent dressés en souvenir des victoires de cet empereur, et toutes ces innovations, coupables aux yeux des observateurs de la loi de Moïse, firent naître un complot dont les auteurs furent découverts et périrent dans les plus horribles supplices; il est vrai que leur dénonciateur fut mis en pièces par le peuple. Hérode jugea prudent de fonder dans son royaume des places fortes, où il pût au besoin trouver un refuge; Samarie fut rebâtie somptueusement, et reçut le nom de Sébastia, en l'honneur d'Auguste; il en fut de même de la tour de Straton, qui prit, en 24, le nom de Césarée.

L'année suivante la Judée souffrit de la disette, et Hérode, par les soins qu'il prit afin d'adoucir pour son peuple les atteintes de ce fléau, parvint à regagner pour quelque temps l'affection des Juifs.

En 23, Hérode épousa une seconde Mariamne, qui était fille d'un prêtre obscur nommé Simon, et celui-ci fut élevé à la dignité de grand prêtre. Dans la même année, le roi fit construire un palais magnifique, nommé Hérodium, à deux lieues de Jérusalem, et au point où il avait autrefois remporté une victoire sur les partisans d'Antigone. Autour de ce palais s'éleva bientôt une véritable ville.

Hérode, en l'année 21, envoya à Rome, pour y recevoir une éducation romaine, ses deux fils Alexandre et Aristobule, qu'il avait eus de Mariamne. Auguste les accueillit avec bienveillance et les garda près de lui, dans son palais. Auguste fit plus encore pour Hérode : il lui accorda le droit de disposer de ses Etats en faveur de l'un ou l'autre de ces deux jeunes princes, à son choix, et il lui concéda, en outre des provinces qu'il possédait déjà, la Trachonitide, l'Auranitide et la Batanée; puis il le nomma procurateur de la Syrie.

Hérode avait un frère nommé Phéroras, auquel Auguste, en l'année 20, conféra le titre de Tétrarque, en lui donnant la souveraineté d'une province située au delà du Jourdain. Pour témoigner à Auguste l'étendue de sa reconnaissance pour toutes ces grâces, Hérode fit élever un temple à ce prince au-

Digitized by Google

près du Panéion, d'où sort le Jourdain. Cet acte honteux de flatterie excita naturellement l'indignation des Juifs; mais Hérode, fort de l'appui des Romains, n'en prit aucun souci.

En l'année 19, Hérode, pour apaiser toutes les haines religieuses qu'il avait soulevées contre lui, annonça au peuple qu'il allait rebâtir le temple de Jérusalem, mais qu'il ne commencerait à démolir l'ancien que lorsque tout serait prêt pour réédifier promptement le nouveau; celui-ci fut ainsi commencé en l'an 17.

En l'an 16, Hérode se rendit à Rome, où il fut parfaitement accueilli par Auguste; puis il revint en Judée, ramenant avec lui ses deux fils Alexandre et Aristobule, qui se concilièrent bientôt l'affection de la nation. Ces deux princes eurent l'imprudence de parler trop ouvertement de leur volonté de punir quelque jour les véritables assassins de leur mère, c'est-à-dire ceux qui avaient poussé Hérode à la sacrifier : c'étaient Phéroras et Salomé, le frère et la sœur de leur père. Ceux-ci, dès lors, ne négligèrent rien pour perdre Alexandre et Aristobule, qu'ils représentèrent à Hérode comme tout disposés à attenter à sa propre vie. Hérode avait eu un premier fils nommé Antipater, de Doris, qu'il avait répudiée pour épouser Mariamne; ce prince fut dès lors le favori de son père, et il en profita pour faire peser sur ses frères la haine qu'il leur portait. Agrippa, gendre d'Auguste, allait quitter la Syrie pour retourner à Rome; Hérode vint le trouver, et le pria d'emmener avec lui son fils Antipater, afin qu'il pût présenter ses hommages au maître du monde. Antipater réussit à merveille à gagner la bienveillance d'Auguste, tout en continuant d'exciter Hérode contre les deux fils de Mariamne. La chose en vint au point que le roi des Juifs partit pour l'Italie avec ses deux fils, qu'il venait accuser devant Auguste; celui-ci reconnut que tous les griefs rapportés ne reposaient sur rien, renvoya les deux jeunes princes absous et les réconcilia avec leur père. A son retour à Jérusalem, Hérode assembla le peuple dans le temple, et désigna son fils Antipater pour son successeur immédiat, Alexandre et Aristobule ne devant être appelés au trône qu'après leur frère aîné.

Peu après, Antipater réussit encore à tromper son père et à réveiller ses terreurs. Alexandre fut jeté en prison, et répondit aux fausses tés dont on l'accablait par d'autres accusations fausses lancées contre ses calomniateurs. Hérode, toujours prêt à croire aux complots contre lui, fut transporté de fureur, et fit mettre à mort ses amis les plus fidèles et ses serviteurs les plus dévoués. Archélaüs, roi de Cappadoce, dut intervenir, et il parvint à rétablir momentanément la paix dans cette malheureuse famille. Hérode, réconcilié avec ses deux fils, courut à Rome pour instruire Auguste de cet heureux événement. Ce fut à son retour qu'il inaugura le nouveau temple, dont la construction avait demandé neuf ans et demi.

Bientôt après, Phéroras, Salomé et Antipater réussirent encore à réveiller les soupçons d'Hérode contre ses deux fils, et ce père dénaturé écrivit à Auguste pour lui demander l'autorisation de les faire juger. Auguste y consentit, espérant que l'issue de ce procès serait favorable. Il eut lieu à Béryte, devant Saturninus, préfet de Syrie. Mais Hérode plaida lui-même contre ses fils avec tant de véhémence, que les deux malheureux princes furent déclarés coupables et dignes de mort; le tribunal laissait à Hérode le choix du supplice. Alexandre et Aristobule furent emmenés à Sébaste, et là étranglés dans la prison.

A peine ce meurtre était-il accompli, qu'Hérode se prit de pitié pour les enfants des deux fils qu'il venait d'assassiner et s'occupa de les faire élever avec distinction. Alexandre laissait deux fils, Tigrane et Alexandre; le premier fut plus tard roi d'Arménie, et l'on ignore ce que devint le cadet.

Aristobule avait trois fils et deux filles. L'un de ces fils fut particulièrement aimé par Hérode, et régna plus tard sous le nom d'Agrippa. Parmi les filles d'Aristobule, on compte Hérodias, qui fit demander par sa fille la tête de saint Jean-Baptiste.

Antipater, depuis la mort de ses frères, devait se croire sûr de monter sur le trône; mais le moment de voir ses désirs comblés arrivait trop lentement à son gré; et ce prince infâme, qui n'avait pas reculé devant l'assassinat de ses frères, ne devait pas plus reculer devant le meurtre de son père. Avec Phéroras, qui de son côté nourrissait en secret la pensée de saisir la couronne, il forma le projet d'empoisonner Hérode. Le complot une fois tramé, Phéroras se retira dans sa tétrarchie, où il mourut de maladie peu de temps après. Hérode, après la mort de son frère, découvrit la trame dont il avait failli être victime. Antipater, qui s'était rendu à Rome, revint bientôt en Judée, fut arrêté, jugé comme parricide, condamné et mis à mort. Le terme de la vie d'Hérode était arrivé. Cinq jours après la mort de son fils Antipater, une effroyable maladie d'intestins le jeta dans les souffrances les plus aiguës. Il mourut à Jéricho, après trente-sept ans de règne, à l'âge de près de soixante et dix ans, en l'an 4 avant Jésus-Christ.

Hérode fut marié plusieurs fois. Ainsi il épousa : 1° Doris, dont il eut Antipater; 2° Mariamne, fille d'Alexandre, dont il eut Alexandre et Aristobule; 3° Pallas, dont il eut un fils nommé Phasaël; 4° Phédra, dont il eut une fille nommée Roxane; 5° Mariamne, fille de Simon, dont il eut Hérode, surnommé Philippe, qui épousa Hérodias sa nièce; 6° Malthacé, dont il eut Archélaüs, qui lui succéda en qualité d'ethnarque de Judée, et Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée; 7° Cléopâtre, dont il eut Philippe, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide; 8° enfin, Elpis, dont il eut une fille nommée Salomé.

Hérode-Archélaus, 4 avant J.-C. à 6 après J.-C. — Avant de mourir, Hérode le Grand avait modifié son testament ainsi qu'il suit : Antipas, auquel il avait d'abord légué la royauté, était désigné pour être tétrarque de

Digitized by Google

de la Galilée et de la Pérée; il laissait à Archélaüs la couronne de Judée; à Philippe il donnait la Gaulanitide, la Trachonitide, la Batanée et Panéas, avec le titre de tétrarque; enfin, à Salomé, sa sœur, il léguait Jamnia, Azot et Phasaélis, avec 500,000 deniers d'argent. A Auguste il léguait 10 millions de deniers d'argent, avec une foule de vases d'or et d'argent et de bijoux précieux; enfin, à Julie, femme d'Auguste, et à quelques autres, 5 millions de deniers d'argent.

Lorsque la nouvelle de la mort d'Hérode se fut répandue, Salomé, sœur d'Hérode, et Alexas, son époux, convoquèrent le peuple au théâtre de Jéricho, pour lui lire le testament du roi, et lui faire prêter serment de fidélité à Archélaüs, qu'Hérode avait désigné pour son successeur. Ce prince fut proclamé séance tenante, mais il dut attendre que l'assentiment d'Auguste eût été donné aux dernières volontés de son père. Il déclara donc au peuple qu'il s'abstiendrait de prendre le titre de roi, jusqu'à ce qu'il y eût été autorisé par celui de qui seul dépendait la ratification de son élévation au trône.

Peu après, Archélaüs partit pour aller chercher à Rome l'investiture qu'il espérait, et Hérode-Antipas partit de son côté pour la capitale de l'empire, afin de faire valoir auprès d'Auguste les droits qu'il prétendait avoir à la couronne. Les deux compétiteurs furent entendus, et Auguste ne prononça pas sa décision suprême le même jour, se réservant de réfléchir au parti qu'il devait prendre. Il finit par ne pas confirmer la dignité royale à Archélaüs, auquel il accorda le titre d'ethnarque, avec la souveraineté de la moitié des provinces que son père Hérode avait possédées. Il lui promettait pour plus tard le titre de roi, s'il s'en montrait digne. L'autre moitié des Etats d'Hérode fut divisée en deux parts égales, qu'il donna à Philippe et à Antipas. Ce dernier eut les provinces transjordanes et la Galilée. Son frère eut la Batanée, la Trachonitide, l'Auranitide et une partie de la tétrarchie enlevée à Zénodore. Archélaüs conservait ainsi l'Idumée, la Judée et la Samarie, avec les villes de Stratonos-Pyrgos (Césarée), de Sébaste, de Joppé et de Jérusalem. Quant à Gaza, Gadara et Hippos, elles étaient détachées de ses Etats et réunies à la Syrie. Enfin, Auguste donnait à Salomé, sœur d'Hérode, le palais d'Ascalon, en outre des legs que son frère lui avait destinés.

De tout ce qu'Hérode lui avait légué à lui-même, le maître de l'empire ne se réserva que quelques vases, auxquels il tenait, moins à cause de leur valeur, que parce qu'ils venaient d'un ami perdu. Tout le reste fut distribué aux héritiers d'Hérode.

A peine Archélaüs était-il rentré en Judée, qu'un faux Alexandre, fils d'Hérode et de Mariamne, se présenta; grâce à une ressemblance frappante avec le jeune prince qui avait péri, il se créa bientôt une nombreuse clientèle. L'imposteur osa même venir à Rome et se présenter devant Auguste, qui démasqua sa fourberie, et lui fit néanmoins grâce de la vie.

A son arrivée à Jérusalem, l'ethnarque Archélaüs enleva le souverain pontificat à Joazar, fils de Boethus, et le conféra à Eléazar, frère du grand prêtre destitué. Il releva le palais de Jéricho, et fit construire un aqueduc, qui vint arroser toute la plaine qu'il avait plantée de dattiers; enfin il fonda le bourg d'Archélaïs. L'ethnarque ne tarda pas cependant à exciter contre lui l'animadversion de la nation, en épousant Glaphyra, veuve de son frère Alexandre, contre toutes les coutumes judaïques, qui proscrivaient le mariage entre frère et belle-sœur.

Eléazar ne jouit pas longtemps du souverain pontificat; il fut à son tour destitué et remplacé par Josué, fils de Siè. Dans la dixième année de sa puissance, Archélaüs, qui avait fini par se faire détester, fut dénoncé par les principaux personnages de la nation juive, qui apprirent à Auguste toutes les actions criminelles dont l'ethnarque s'était rendu coupable. Auguste, irrité, le fit mander sur-le-champ à Rome. Archélaüs ne pouvait se soustraire à cet ordre; il vint donc devant son juge, qui, après l'avoir entendu, le dépouilla de ses dignités et de ses richesses, et l'exila à Vienne, ville des Gaules. Avant la ruine d'Archélaüs, Glaphyra, sa femme, était morte.

A partir de ce moment, les provinces qui avaient été soumises à Archélaüs, furent réunies à la Syrie, et Auguste délégua le consulaire Quirinus afin de recenser le domaine impérial de la province de Syrie, et d'y annexer la principauté d'Archélaüs. La Judée fut ainsi réduite en province romaine, vers l'an 6 de l'ère chrétienne.

Il n'entre pas dans mon plan de publier les monnaies des tétrarchies et royautés collatérales, puisque ce travail ne concerne que les monnaies judaïques proprement dites, c'est-à-dire celles qui furent frappées à Jérusalem même.

Nous n'avons donc à nous occuper que des monnaies d'Hérode le Grand et de son fils Archélaüs.

HÉRODE LE GRAND, 40 à 4 av. J.-C. — Voici les dates essentielles du règne de ce prince :

	av. J.-C.
Nommé roi des Juifs en l'année 40, il s'efforce d'arracher la couronne à Antigone, qui soutient un siége dans Jérusalem. Hérode n'y entre que dans la treisième année de son règne.	37
Il meurt à Jéricho.	4

On devrait s'attendre à rencontrer de belles et nombreuses monnaies d'un règne qui a duré trente-sept années. Il n'en est rien cependant, et nous allons reconnaître que la numismatique du roi Hérode est en réalité fort pauvre.

1. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ. Dans le champ un autel

Digitized by Google

à trois pieds, surmonté d'une espèce de vase; à gauche LΓ (année III); à droite le monogramme $\frac{T}{P}$.

℞. Casque de face, avec jugulaires; au-dessus une étoile; à droite et à gauche une palme.

Ma collection, deux exemplaires provenant de Jérusalem. — Cabinet impérial, deux exemplaires. — Cabinet impérial de Vienne. — Cabinet du docteur John Lee (gravée dans les « numismatic Illustrations of the New Testament, par Ackermann, 1846, » p. 3, nos 7 et 8).

La date que présente cette rare monnaie en fixe la fabrication à la troisième année d'Hérode, c'est-à-dire à l'an 37. Il est indubitable qu'elle a été frappée aussitôt après la prise de Jérusalem sur le malheureux Antigone. Nous avons vu que les monnaies de ce dernier prince étaient d'un module très-grand, relativement aux pièces juives ordinaires des princes Asmonéens, et par conséquent d'un système monétaire différent. Hérode, en devenant le maître de la Judée, fit d'abord frapper lui-même les monnaies d'assez grand module, que je viens de décrire, sans doute pour ne pas abandonner brusquement le système qu'Antigone avait introduit, et auquel les Juifs avaient dû s'habituer aisément. Nous allons voir, en effet, tout à l'heure, que les dernières monnaies frappées par Hérode furent d'un très-petit module, bien plus faible encore que celui des Asmonéens.

J'ignore ce que peut représenter le monogramme composé des deux lettres T et P. Serait-ce, par hasard, la valeur monétaire de la pièce, qui alors aurait été un trias (τριᾶς? Dans tous les cas, comme les grosses pièces d'Antigone pèsent plus de 14 grammes, et la monnaie d'Hérode 8 g. 5 ou 8 g. 6, il n'est pas possible que l'explication que je viens de proposer pour le monogramme T et P s'applique à la fois au système monétaire d'Antigone et à celui d'Hérode. Cavedoni voit la croix ansée dans ce monogramme; mais je ne doute pas que ce ne soit une erreur, et la ligature en question n'a rien de commun avec la croix ansée.

La monnaie que je vais actuellement décrire n'existe, à ma connaissance, qu'au Cabinet impérial.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ, autour d'un casque semblable à celui de la monnaie précédente.

℞. Un bouclier à large *umbo* orné, et bordé d'un feston. Conservation médiocre. Poids 4 g. 8.

Il semble que cette rare monnaie, bien que sans date, rentre dans le système monétaire des pièces de l'an 3 du règne d'Hérode, puisqu'elle pèse, à très-peu près, moitié moins. Ackermann décrit cette monnaie (III of the New. Test., p. 3 et 6), après en avoir mentionné une semblable, qui porte dans le champ, à droite et à gauche du casque, le chiffre €I, qui désignerait l'an 15 d'Hérode. J'ignore si cette date est bien lue.

Cavedoni cite cette pièce de l'an 15 d'Hérode, et y trouve la date de l'année dans laquelle ce monarque commença la construction du temple. Cette remarque est très-juste, car Josèphe (*Bell. Jud.*, I, XXI, 1) fixe la restauration du temple de Jérusalem à la quinzième année du règne d'Hérode.

Pas de légende; casque à aigrette double et à jugulaires, vu de profil.

℞. Deux cornes d'abondance. — Ma collection.

Cette monnaie anépigraphe est d'un style fort médiocre, et si elle est réellement judaïque, elle a probablement servi de transition au système dont je vais actuellement décrire les types.

HPωΔ ΒΑCIΛ, autour d'une ancre.

℞. Deux cornes d'abondance, entre lesquelles est une grenade. Cabinet impérial.

La taille, le style et les types de cette monnaie sont pour ainsi dire identiques avec ceux des monnaies d'Alexandre Jannéas.

Ackermann (III of the New. Test., p. 3, n° 4) cite cette monnaie.

Cavedoni (p. 53) croit que le type de l'ancre sur ces monnaies d'Hérode a trait à la fondation de Césarée; mais ce type se trouvant déjà sur les monnaies d'Alexandre Janneas, l'hypothèse de Cavedoni, tout ingénieuse qu'elle est, doit être abandonnée.

Un exemplaire porte au revers un N au-dessus des deux cornes d'abondance. — Ma collection.

Les suivantes sont d'un module plus petit et offrent des flans plus minces.

HP..... ωC (HPΩΔΟΥ ΒΑCIΛΕωC), autour d'une ancre.

℞. Deux cornes d'abondance et une pomme de grenade.

HPω. BAC ou BACI, autour d'une ancre.

℞. Deux cornes d'abondance et une pomme de grenade.

Ma collection, six exemplaires, provenant de Jérusalem. — Cabinet impérial.

Mêmes types, sauf qu'on lit à droite de l'ancre les deux lettres HP rétrogrades, initiales du nom d'Hérode.

Ma collection, provenant de Jérusalem.

Mêmes types; l'anneau de l'ancre est fort large, et on lit autour les quatre lettres HP.BA rétrogrades, pour HPωΔΟΥ ΒΑCIΛЄωC.

Ma collection, deux exemplaires provenant de Jérusalem.

HPωΔ.... BACIΛ. Corne d'abondance.

℞. Pas de légende; un aigle posé, semblable à celui des monnaies des Ptolémées.

Ma collection, provenant de Jérusalem. — Collection de M. Ed. Delessert, même provenance.

Le type de cette monnaie mérite que nous nous y arrêtions un instant; c'est en effet la seule pièce juive sur laquelle paraisse la figure d'un être animé. Quelle circonstance a pu motiver l'adoption de ce type inusité et en quelque sorte interdit? L'historien Josèphe va, je crois, nous la faire connaître. Au moment où Hérode, après avoir demandé à Auguste justice de son fils Antipater, venait de tomber dangereusement malade, une insurrection éclata dans Jérusalem, suscitée par Judas, fils de Sariphæus, et Matthias fils de Margalothus, deux des plus illustres docteurs

Digitized by Google

de la loi, adorés du peuple. Voici quel en était le motif : les deux docteurs accusaient Hérode d'avoir souvent violé la loi religieuse, et notamment en consacrant un grand aigle d'or qu'il avait fait placer sur la porte principale du temple. Cela, suivant eux, constituait une violation flagrante de la loi, qui défendait d'élever des représentations d'êtres vivants, et bien plus sévèrement encore d'en consacrer. Pendant que ces deux fanatiques parlaient ainsi au peuple, le bruit se répandit qu'Hérode venait de succomber à son mal. Judas et Matthias allèrent incontinent briser l'aigle à coup de hache, au vu de tout le peuple qui, en ce moment, était réuni au temple.

Le préteur du roi, instruit de cet attentat, courut à la tête d'une troupe de soldats, pour réprimer les coupables; à son arrivée, la foule se sauva, et il ne trouva plus à arrêter que les deux docteurs, avec une quarantaine de jeunes gens qu'ils avaient excités à se mettre à la tête du mouvement; tous furent amenés devant le roi. Celui-ci convoqua aussitôt tous les grands du royaume dans le théâtre de Jéricho, où il se fit transporter en litière, et leur ordonna de juger les coupables; tous par terreur déclarèrent qu'un tel attentat méritait un châtiment exemplaire, et Hérode fit brûler vif Matthias avec presque tous ses coaccusés.

Peu après, le roi moribond fut envoyé par ses médecins aux eaux de Calirhoë, sur la rive orientale du lac Asphaltite. Il revint bientôt à Jéricho, et chercha à s'y tuer de sa propre main, pour se soustraire aux étreintes du mal. Très-peu de temps après, il fit mettre à mort son fils Antipater, et, cinq jours plus tard, il mourut lui-même des atroces douleurs qu'il endurait sans répit.

L'aigle d'or, qui joua un si grand rôle dans la sédition excitée par Judas et Matthias, avait peut-être été placée par l'ordre d'Hérode sur la monnaie frappée à son nom, avant que la sédition n'éclatât. Peut-être encore, après avoir puni si rigoureusement les auteurs de ce mouvement de révolte, Hérode ordonna-t-il de frapper les monnaies à l'aigle, pour montrer qu'il n'était pas disposé à plier devant les scrupules religieux d'un peuple qu'il méprisait et qui avait osé le braver. Quoi qu'il en soit, le type de l'aigle sur la monnaie d'Hérode est un fait tellement insolite, qu'il faut nécessairement en chercher la cause, et cette cause ne peut se trouver que dans l'un ou l'autre des deux faits dont je viens de supposer l'existence. Je laisse au lecteur le soin de choisir celui des deux qui lui paraîtra le plus probable, et, pour ma part, je me bornerai à dire que la monnaie en question est incontestablement de la fin du règne d'Hérode le Grand.

HÉRODE-ARCHÉLAUS, 4 av. J.-C. à 6 ap. J.-C.

1. HPω. A gauche d'une ancre; la portion de droite de la légende manque. Le tout dans un grènetis.

℞. ЄΘNA. Dans une couronne de chêne.

Ma collection, provenant de Jérusalem.

2. HPω. Autour d'une proue, l'H au-dessous, le P au-dessus et l'ω à gauche.

℞. ЄΘN. Dans une couronne d'olivier, le tout dans un grènetis.

Ma collection; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

3. HPωΔOY. Branche de vigne à laquelle pend une grappe et un pampre, le tout dans un grènetis.

℞. ЄΘNPXOY(sic). Casque de face à double aigrette, et avec jugulaires; à gauche, un petit caducée dans le champ.

Ma collection; deux exemplaires provenant de Jérusalem.

4. Autre semblable avec ЄΘNAPXOY.

Ma collection; quatre exemplaires provenant de Jérusalem. — Cabinet impérial. — British Museum. — Cabinet du docteur Lee. La pièce citée par Ackermann (Ill. of the New Test., n° 1), d'après Liebe, avec la légende HPΩΔHC et, au revers, ЄΘNAPXOY, me paraît mal lue. C'est sans doute la même que celle que je viens de décrire.

Mionnet, et d'après lui Ackermann (Num. Ill. of the New Test., n° 3), citent la monnaie suivante, qui se trouvait dans la collection Chamillard :

5. HPOΔOY. Grappe de raisin.

℞. ЄΘNAPXOY. Caducée.

J'ignore ce qu'a pu devenir cette pièce, qui est fort rare, et dont je ne connais qu'un exemplaire défectueux, appartenant à M. Ed. Delessert.

Toutes les pièces que je viens de décrire sont d'attribution certaine, grâce à la présence du titre d'Ethnarque que porte le prince du nom d'Hérode. Leur provenance prouve qu'elles ont été frappées à Jérusalem, et, comme le seul ethnarque de la Judée a été Archélaüs, nous pouvons hardiment conclure que ce prince avait pris le nom d'Hérode, qu'il portait seul officiellement. Au reste, cette classification est formellement adoptée par Cavedoni (p. 51).

Maintenant, nous voici arrivés au moment où, après la déposition d'Archélaüs, la Judée fut érigée en province romaine, et par conséquent soustraite à l'administration de ses princes naturels. Dans le n° 3 de l'année 1853 de la *Revue numismatique*, j'ai décrit ce que je connaissais de monnaies frappées à Jérusalem par les procurateurs romains de la Judée. Je ne puis me dispenser de reproduire ici ce travail, en y ajoutant tous les faits nouveaux qu'il m'a été permis de recueillir depuis sa publication. Plusieurs pièces portant des dates certaines sont venues étendre la série des monuments numismatiques de cette classe, et je ne doute pas que l'avenir ne nous réserve encore un certain nombre de découvertes de ce genre.

Rappelons donc dans quel ordre se succédèrent les procurateurs de la Judée, mentionnés par Flavius Josèphe.

Auguste devint le maître du monde à la suite de la bataille d'Actium, qui eut lieu l'an 30 avant J.-C. (la 7e année du règne d'Hérode

Digitized by Google

le Grand, suivant Josèphe). Hérode mourut l'an 4 avant J.-C., et eut pour successeur son fils Archélaüs, qui ne put prendre que le titre d'Ethnarque, Auguste lui ayant refusé la royauté. Ce prince gouverna la Judée jusque vers l'année 6 après J.-C.

Vers l'an 6, Archélaüs fut déposé, en punition de sa mauvaise administration. Appelé à comparaître à Rome devant Auguste, afin de rendre compte de sa conduite, il fut dépouillé de la souveraineté, et exilé à Vienne dans les Gaules. La Judée, réduite alors en province romaine, fut annexée à la préfecture de Syrie, et, quelque temps après, Coponius fut nommé procureur impérial de Judée.

En l'an 10, Coponius fut rappelé et remplacé par Marcus Ambivius, qui resta à la tête du gouvernement de la Judée jusqu'en l'an 13, époque à laquelle Annius Rufus lui fut donné pour successeur.

Le 19 août de l'an 14, Auguste mourut. Depuis le 11 août de l'an 11, Tibère était de fait le collègue d'Auguste : son règne n'est compté néanmoins qu'à partir de la mort d'Auguste. Tibère retira le gouvernement de la Judée à Annius Rufus, et envoya à sa place Valérius Gratus, qui entra en fonctions en l'an 15.

L'an 26, Pontius Pilatus fut nommé à la place de Valérius Gratus. Dix ans après (36), il fut déposé pour malversation et exilé à Vienne dans les Gaules, où il mit fin à ses jours en 39 ou 40, suivant le récit de l'évêque de Vienne, Addon. Pontius Pilatus fut remplacé par Marcellus, que Vitellius, préfet de Syrie, déposa l'année suivante; cette sentence fut confirmée par Caligula, qui envoya Maryllus prendre la place de Marcellus.

Tibère était mort à la fin du mois de mars de l'an 37, et Caïus Caligula lui avait succédé sur le trône impérial. Ce monstre fut assassiné par Chéréas le 24 janvier 41 ; et le même jour, Claude fut appelé à l'empire. Ce prince mourut le 13 octobre 54. Parmi les femmes de Claude, on compte Messaline, qui fut la mère de Britannicus, et que Narcisse fit mettre à mort en l'an 48, peut-être à l'insu de son maître, puis Agrippine, fille de Germanicus, frère de Claude. Cette princesse, avant d'épouser son oncle, avait été mariée à Domitius Ahenobarbus, et de cette première union était né Néron. Celui-ci, adopté par Claude son beau-père, en 50, lui succéda le 13 octobre 54, au préjudice de Britannicus, auquel l'empire revenait par droit de naissance. Néron ne se contenta pas d'enlever la couronne à son frère adoptif; il l'empoisonna dans un festin, dans le cours de l'année 55. On sait comment Néron mourut, le 9 juin 68.

Revenons maintenant à la Judée. Claude, une fois maître de l'empire, nomma Agrippa roi de Judée, et Hérode, frère d'Agrippa, roi de Chalcide. Ceci avait lieu en 41. L'année suivante, Agrippa était de retour en Judée. En 44, il mourut dans la quatrième année de son règne, et dans la septième à partir de l'époque où Caligula, dont il était l'ami, lui avait mis la couronne sur la tête, sans lui permettre de quitter Rome, pour aller prendre possession de ses Etats.

En 44, aussitôt après la mort d'Agrippa, Claude nomma Cuspius Fadus procurateur de la Judée. En 46, Tibérius Alexander succéda à Fadus, et en 48 il fut remplacé lui-même par Ventidius Cumanus. En 52, Claudius Félix fut nommé au gouvernement de la Judée, et il le conserva jusqu'en 60, année dans laquelle Porcius Festus en fut investi à sa place. Festus mourut l'année suivante, et fut remplacé par Albinus, qui garda ce poste important jusqu'en 64. Gessius Florus lui fut substitué en 65, et ce personnage fut le dernier procurateur impérial de la Judée. Le 9 juin 68, Néron mourut, laissant les Juifs en pleine révolte, et lancés dans cette guerre désespérée dont la prise de Jérusalem par Titus fut le dénoûment.

RÈGNE D'AUGUSTE, depuis l'expulsion d'Archélaüs, 6 à 14 (19 août), 35 à 42 de l'ère d'Actium.

ΚΑΙCΑΡΟC. Un épi ; le tout dans un grènetis.

℞. Un dattier d'où pendent des fruits à droite et à gauche. L.AϚ. (l'an 36).

Ma collection ; deux exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette rare monnaie présente, au premier abord, une difficulté réelle. Le chiffre semble être AΓ, et je conçois que l'illustre Eckhel s'y soit trompé. Toutefois, en 33 de l'ère actiaque, la Judée n'avait pas encore été réduite en province romaine, et Archélaüs frappait à son nom des monnaies à Jérusalem. Il y a donc forcément une erreur dans la lecture de la date. En y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'il fallait voir un chiffre Ϛ au lieu d'un Γ, et de la sorte nous tombons sur l'année actiaque 36, année dans laquelle Coponius, premier procurateur impérial de la Judée, vint prendre possession de son poste, et signala son arrivée par une émission de monnaies purement impériales, d'un poids supérieur à celui des monnaies juives d'Archélaüs. Toutefois Coponius crut devoir respecter les préjugés de la nation, et n'adopta aucun type qui pût être incriminé.

Mêmes types, sauf que la date est L AΘ (l'an 39).

Ma collection; provenant de Jérusalem.

En l'an 39 (9 de l'ère chrétienne), Coponius était encore procurateur de Judée ; c'est donc lui qui a fait frapper la petite monnaie que je viens de décrire.

L'année suivante, Marcus Ambivius remplaça Coponius dans le gouvernement de la Judée. Voici les monnaies frappées par l'ordre de ce magistrat :

Mêmes types, avec la date L. M. (l'an 40), et L. MA (l'an 41).

Ma collection; provenant de Jérusalem. Je ne connais qu'un seul exemplaire de l'an 40.

Eckhel décrit des monnaies offrant ce même type, avec les dates L, Γ, LΓ, LϚ, LΘ, M et

Digitized by Google

MA. Je crois que la pièce portant la date LΓ a été mal lue ; que la pièce avec L. Α Γ doit être lue LΑϛ ; et enfin que la pièce de l'an Αϵ est une pièce mal conservée de l'an Αθ. Cavedoni mentionne en outre, sans indiquer de source, des pièces semblables avec les dates LΑ et ΑΑ. Pour les mêmes raisons que j'ai données ci-dessus, je doute de l'existence de monnaies purement romaines frappées à Jérusalem avant l'an LΑϛ (année XXXVI).

En 43, Annius Rufus vint en Judée pour prendre le gouvernement de la province ; j'ignore s'il fit frapper des monnaies à Jérusalem ; en tout cas, elles ont jusqu'ici échappé à toutes mes recherches.

Règne de Tibère. — L'ère d'Actium fut abandonnée immédiatement après la mort d'Auguste, arrivée le 19 août an 14 de l'ère chrétienne. Annius Rufus était alors procurateur de Judée, et Valerius Gratus ne lui succéda que dans l'année 15.

Il existe des monnaies de l'année Ire du règne de Tibère ; les voici :

IOΥΛIA. Branche de vigne, avec une grappe de raisin.
℞. L. A. (l'an I). Diota.

Je ne connais cette monnaie que par la description qu'en donne Eckhel, et que reproduit Cavedoni (p. 63). La pièce porte le nom de Julie, mère de Tibère.

Je regarde cette monnaie comme ayant été frappée par l'ordre de Valerius Gratus. Cavedoni cite (p. 63) une pièce qu'il décrit ainsi :

IOΥΛIA, *scritto entro una corona.*
℞. Λ.Α. (*anno I*). *Diota.*

Cette pièce, dont il ne fait pas connaître l'origine, serait aussi frappée par Valerius Gratus.

ΚΑΙCΑΡ. au-dessus d'une élégante Diota ; à droite dans le champ Α, reste de la date Α.Α.
℞. Branche de vigne avec un pampre.

Cabinet impérial des médailles. Cavedoni cite une pièce analogue qu'il lit à tort LΑ (année XXX).

Valerius Gratus n'aura pas cru pouvoir mieux faire, pour flatter ses maîtres, que d'ordonner l'émission simultanée de monnaies offrant le nom de Tibère et celui de sa mère Julie.

Perez Bayer, pag. 202, a donné la figure de quatre petites pièces analogues, sur deux desquelles il paraît certain qu'il n'y a pas eu de légende nominale, à en juger du moins par la netteté des figures. Pour les deux autres, on n'en peut rien dire. Quant à la date de ces pièces, Bayer, préoccupé de l'idée d'y retrouver des lettres hébraïques, n'a pu ni la lire, ni la représenter fidèlement. Cette date est celle de l'an I. L.A. M. Ed. Delessert possède un exemplaire de cette monnaie.

Passons aux monnaies des années suivantes.

IOΥΛIA en deux lignes dans une couronne.
℞. Epi ; à droite et à gauche la date Α.Β. (l'an II, 16 de l'ère chrétienne).

Cabinet impérial. L'exemplaire de ma collection provient de Jérusalem. Eckhel décrit cette monnaie, et prend l'épi du revers pour une palme.

Voici la description d'une monnaie vue par Cavedoni au musée ducal de Parme (p. 64) :

ΚΑΙ—CΑΡ *scritto in due linee entro una laurea; il tutto in un cerchio di piccoli globetti.*
℞. TIB. *Due cornucopie, fra le quali* L.B. (*anno II*); *il tutto entro un cerchio di globettini.*

Les pièces de cette année IIe, 16e de l'ère chrétienne, ont été frappées par l'ordre de Valerius Gratus.

IOΥΛIA, en deux lignes dans une couronne.
℞. Un triple lis ; à droite et à gauche la date Λ.L. (l'an III, 17 de l'ère chrétienne).

Ma collection ; deux exemplaires provenant de Jérusalem.

Eckhel décrit cette même monnaie, et admet l'existence d'une pièce exactement semblable, mais portant la date L.ϛ (l'an VI). Je n'oserais affirmer que cette date n'existe pas, bien que je sois tout disposé à le croire ; il est en effet très-facile de confondre un gamma avec l'épisémon, équivalent de notre chiffre 6. L'année 3 correspond à l'an 17 de l'ère chrétienne, année dans laquelle Valerius Gratus était procurateur de la Judée depuis deux ans.

J'emprunte encore à Eckhel et à Cavedoni la description de la monnaie suivante, que je ne connais pas :

TIBϵΡΙΟΥ ΚΑΙCΑΡΟC Cϵ. Simpulum.
℞. IOΥΛIA Cϵ. Lis.

Si cette monnaie a été correctement lue, elle ne porte pas de date, et ne peut être classée d'une manière précise. Mais je soupçonne qu'après le nom IOΥΛIA, il y a réellement sur la pièce la date L. ϵ. (l'an V). Ce qui me le fait croire, c'est l'existence de la monnaie suivante :

TIB—ΚΑΙ—CΑΡ, en trois lignes dans une couronne.
℞. Palme. A droite et à gauche au bas de la palme L.Δ. (l'an IV). Le nom IOΥ—ΛIA, écrit sans doute au-dessus, a disparu.

Ma collection ; provenant de Jérusalem.

Cette pièce, tout à fait semblable pour les types à celles que je vais décrire plus loin, des années 5 et 11, est malheureusement fort mal conservée. Elle est de l'an 18 de l'ère chrétienne, et frappée par l'ordre de Valerius Gratus, dans la troisième année de ses fonctions. Cette monnaie est mentionnée par Cavedoni (p. 64).

TIB—ΚΑΙ—CΑΡ, en trois lignes dans une couronne.
℞. Une palme. A droite et à gauche, dans le champ IOΥ—ΛIA et L. ϵ.

Ma collection ; quatre exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette date, écrite quelquefois L. C., nous

Digitized by Google

fournirait une année 200, incompréhensible pour moi; mais c'est certainement €. qu'il faut lire, car un exemplaire du Cabinet impérial porte très-clairement un point à l'intérieur du C, exactement comme sur la plupart des pièces décrites plus loin et qui appartiennent à l'année 5 de Néron; d'ailleurs un autre exemplaire de ma collection porte très-clairement L. €. L'année 5 de Tibère correspond à l'an 19 de l'ère chrétienne, quatrième année du gouvernement de Valerius Gratus.

Mêmes types, sauf que la date est L.IA (l'an XI).

Ma collection; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

La date de l'an 11 de Tibère, correspond à l'an 25 de l'ère chrétienne, dixième du gouvernement de Gratus.

Eckhel décrit des monnaies semblables avec les dates L. A—Θ—IA—IΔ. Je soupçonne que ces monnaies portent en réalité les dates A, €, et IA. comme celles que je viens de décrire.

TIBЄPIOY KAICAPOC. L. IC. Simpulum.
℞. IOYΛIA KAICAPOC (sous-entendu MHTHP). 3 trois épis liés.

Cabinet impérial. — Ma collection, quatre exemplaires provenant de Jérusalem.

Je possède une pièce offrant exactement les mêmes types, sauf que la date est écrite L. C. très-lisiblement. — Ma collection.

Cette dernière monnaie est-elle bien de l'an 6 de Tibère? Je ne puis le croire; il serait en effet trop étonnant que ce type, adopté dès l'an 6 (20 de Jésus-Christ), eût été substitué au type de l'an 5, qui aurait reparu l'an 11, pour faire de nouveau place à celui de l'an 6, remis en pratique en l'an 16. J'aime mieux croire que le iota placé entre la sigle L et le chiffre C a disparu, et que nous avons encore une pièce de l'an 16, dont la date est incomplète.

Eckhel et Cavedoni citent des pièces semblables avec les dates L. H et L. IA. (22 ou 25 de J.-C.) Je ne doute pas que ces dates n'aient été incorrectement lues. L'année 16 de Tibère, dont la présence est indubitable sur quelques exemplaires, correspond à l'an 30 de J.-C., quatrième année du gouvernement de Pontius Pilatus; c'est donc ce célèbre procurateur de Judée qui a adopté le type des trois épis liés, type qu'il n'eût probablement pas emprunté à son prédécesseur Valerius Gratus.

A propos des légendes de cette monnaie, je trouve le passage suivant dans le livre de Cavedoni (p. 65) : *Livia, a parere dell' Eckhel* (t. III, p. 498) *dicesi* IOYΛIA KAICAPOC, *sottointesa la voce* MHTHP, *cioè madre di Tiberio Cesare; ma potrebbe pur sottintendersi* ΓYNH, *cioè moglie di Cesare Augusto*. Je ne sais trop s'il est possible d'adopter cette seconde leçon, et je m'en tiens prudemment à celle qu'a proposée le savant Eckhel.

TIBЄPIOY KAICAPOC. Lituus.

℞. A. IC (l'an XVI), dans une couronne.

Ma collection; deux exemplaires provenant de Jérusalem; j'en ai ramassé un moi-même parmi les déblais amoncelés dans la vallée de Josaphat. Il paraît clair qu'aussitôt après la mort de Julie, Pontius Pilatus adopta ce nouveau type.

Mêmes types, sauf que la date est A IZ ou A IH (l'an 17 ou l'an 18).

Cabinet impérial, et ma collection. Les exemplaires que je possède proviennent de Jérusalem.

Eckhel et Cavedoni mentionnent ces deux dernières variétés. Les années 16, 17 et 18 de Tibère correspondent aux années 30, 31 et 32 de J.-C.; elles ont donc été frappées par l'ordre de Pontius Pilatus, dans les trois années qui ont précédé la passion de Notre-Seigneur, puisqu'il a été crucifié le 3 avril, l'an 33 de l'ère chrétienne.

RÈGNE DE CALIGULA. — Tibère, dans la dernière année de son règne, avait déposé Pontius Pilatus, et lui avait donné Marcellus pour successeur. A la fin de mars 38, Tibère mourut, et Caligula monta sur le trône. Nous avons vu que Vitellius, préfet de Syrie, déposa Marcellus moins d'une année après son entrée en fonctions, et que cette destitution fut confirmée par Caligula, qui envoya Maryllus prendre la place de Marcellus.

Maryllus a-t-il fait frapper à Jérusalem des monnaies au nom de son maître? Je l'ignore, bien que la chose paraisse probable. Jusqu'ici je n'ai retrouvé aucune monnaie de cette classe, qui puisse s'attribuer au règne de Caïus Caligula. Ce prince, couronné à la fin de mars 38, fut assassiné le 24 janvier 41, et Claude fut proclamé empereur.

Ici s'interrompt la série des monnaies frappées à Jérusalem par les procurateurs impériaux de la Judée, pour faire, de nouveau, place à des monnaies judaïques autonomes.

AGRIPPA, roi des Juifs, 42 à 44. — Nous avons vu que, parmi les enfants laissés par Aristobule, Hérode le Grand affectionna spécialement le jeune Agrippa. Ce prince vivait à Rome dans l'intimité de Caïus Caligula. Un jour qu'ils étaient tous deux dans le même char conduit par Eutychus, affranchi et cocher d'Agrippa, la conversation tomba sur Tibère. Agrippa eut l'imprudence de dire, assez haut pour qu'Eutychus l'entendît, qu'il priait Dieu que Tibère laissât, le plus vite possible, l'empire à Caïus qui en était plus digne. Eutychus garda le silence, ne perdit pas une syllabe de cette phrase, et, ayant été plus tard accusé de vol par son maître, courut dénoncer celui-ci à Tibère, qui fit jeter Agrippa en prison. Six mois après, Tibère mourut et Caligula, proclamé empereur, mit le jour même Agrippa en liberté, en lui donnant le titre de roi, avec les tétrarchies de Philippe et de Lysanias.

Dans la deuxième année du règne de Caligula, Agrippa obtint de l'empereur la permission de se rendre dans ses États, et il par-

Digitized by Google

tit de Rome. Hérode Antipas venait de quitter la Galilée, pour aller auprès de l'empereur, dont il voulait obtenir la protection toute-puissante. Ce prince arrivait à Rome en même temps qu'une lettre d'Agrippa qui l'accusait de trahison. Caligula s'empressa d'enlever à Antipas sa tétrarchie, qu'il annexa aux Etats d'Agrippa. Hérode, banni à perpétuité, fut condamné à subir son exil dans la ville de Lyon.

Après la mort de Caligula, Claude continua de traiter Agrippa avec la même bienveillance, et il ajouta au royaume qu'il possédait déjà la Judée, la Samarie, le Liban et la ville d'Abila.

En 42, Agrippa fit son entrée à Jérusalem avec le titre de roi des Juifs. Deux ans après, il mourut à Césarée, après un règne total de sept années.

Je ne connais de ce prince qu'une seule monnaie purement judaïque, en voici la description :

ΒΑCΙΛΕΩC ΑΓΡΙΠΠΑ. Dans le champ une sorte de parasol orné de franges, dans lequel on a cru voir le tabernacle. Cavedoni ne voit aussi qu'un véritable parasol dans cet objet.

℞. Trois épis ; à droite et à gauche Α. Ϛ (l'an VI).

Ma collection ; nombreux exemplaires provenant de Jérusalem.

J'ai le premier restitué à Agrippa Ier ces jolies monnaies, dont l'origine hiérosolymitaine est parfaitement constatée. Eckhel cite une monnaie semblable avec la date L. H. (l'an 8) ; mais j'avoue que je ne crois pas à son existence. Trompé par cette date erronée, Eckhel classait ces monnaies à Agrippa le jeune, roi de Chalcide. Outre l'invraisemblance de la découverte, sans cesse renouvelée, à Jérusalem, de monnaies d'un roi de Chalcis, je ferai observer qu'il m'est passé par les mains une cinquantaine d'exemplaires de cette pièce, et que tous, sans exception, portent la date de l'an 6 ; ils ont donc été tous frappés dans l'année 43 de J.-C., c'est-à-dire aussitôt après l'entrée d'Agrippa à Jérusalem, et au moment du plus grand développement de sa puissance royale.

Il est indubitable que ces monnaies, frappées à Jérusalem, ne peuvent, par cela seul, appartenir qu'à Agrippa Ier, roi des Juifs.

Regne de Claude.

1. ΤΙ ΚΛΑΥΔΙΟC. ΚΑΙCΑΡ ΓϚΡΜ. Α.ΙΓ. (l'an XIII). Deux épis croisés.

℞. ΙΟΥ—ΔΙΑΔΓ—ΡΙΠΠΙ—ΝΑ. En quatre lignes, dans une couronne.

Ma collection ; provenant de Jérusalem.

L'an 13 de Claude correspond à l'année 53 de l'ère chrétienne. Claudius Felix venait alors d'être nommé procurateur de Judée.

Mêmes types, sauf que la date est L. ΙΔ (l'an XIV).

Ma collection ; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette monnaie, qui est de la dernière année du règne de Claude, a été décrite par Eckhel et par Cavedoni.

Claudius Felix, en faisant frapper des monnaies au nom de Claude et de sa femme Agrippine, crut probablement qu'il était convenable de donner en même temps les honneurs monétaires aux deux Césars, Britannicus et Néron. Ce qui est certain, c'est qu'il existe de la même année, quatorzième du règne de Claude, de petites pièces analogues à celles de Claude et d'Agrippine, mais offrant les noms des deux jeunes Césars. En voici la description :

2. ΝϚΡΩ ΚΛΑΥ ΚΑΙCΑΡ. Deux boucliers et deux javelots croisés.

℞. ΒΡΙΤ.ΚΑΙ.L.ΙΔ. (l'an XIV).

Ma collection ; cinq exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette monnaie a été décrite par Eckhel. Cavedoni la décrit aussi, mais y joint une variété sur laquelle il voit à tort la date LIA (l'an 11) au lieu de la date LIΔ. (l'an 14).

Règne de Néron.

3. LϚ ΚΑΙCΑΡΟC. Palme.

ΝϚΡ—ΩΝΟ—C, ou ΝϚΡ—ΩΝ, ou ΝϚΡ—ΟΝΟ, en trois lignes, dans une couronne.

Ma collection ; nombreux exemplaires, provenant de Jérusalem.

Cette monnaie a été décrite par Eckhel et par Cavedoni.

L'an 5 du règne de Néron correspond à l'an 59 de J.-C. C'est la dernière année du gouvernement de Claudius Felix.

Après Claudius Felix, la Judée a eu encore trois procurateurs : Porcius Festus, qui mourut un an après son arrivée à Jérusalem ; Albinus, qui a gouverné la Judée pendant quatre ans, et Gessius Florus, sous l'administration duquel a commencé la révolte des Juifs, comprimée par Titus.

Passons maintenant à la courte période de la liberté judaïque comprise entre la fin du règne de Néron et la prise de Jérusalem par les Romains.

Gessius Florus, le dernier procurateur de Judée, était depuis plus d'une année à son poste. Ce magistrat, Clazoménien de naissance, avait épousé une Cléopâtre, amie de Poppée, femme de Néron, et cette alliance lui avait valu le gouvernement qui lui était confié. Assuré de la protection de l'empereur, Florus, dès son arrivée à Jérusalem, commit tant d'exactions et tant d'assassinats juridiques, que les malheureux Juifs, après avoir subi pendant plus d'un an le joug infâme qui pesait sur eux, en vinrent à préférer à une vie pareille la ruine et l'anéantissement de leur patrie. Quand la mesure fut comblée, la révolte éclata, ardente, implacable, désespérée, et le sang commença à couler à flots dans toute l'étendue de la Judée, de la Samarie et de la Galilée. Flavius Josèphe nous a légué le récit dramatique de cette guerre judaïque, à laquelle il prit une part active, d'abord comme ennemi acharné des Romains, et ensuite comme partisan dévoué de ceux qu'il avait combattus. Cette guerre commença dans la deuxième année de l'administration de Ges-

Digitized by Google

sius Florus, douzième du règne de Néron; c'est-à-dire dans l'année 66 de l'ère chrétienne.

Je renonce à la pensée de résumer ici l'histoire de la guerre judaïque, parce que tous les faits de cette histoire sont également dignes d'intérêt, et qu'il n'est pas possible de négliger les uns, pour mettre les autres en lumière; je ne puis donc, faute d'espace, faire mieux que de renvoyer mes lecteurs au livre admirable de Flavius Josèphe. Jérusalem fut prise le 8 du mois de Gorpiæus de la deuxième année du règne de Vespasien. Cette année correspond à l'an 70 de l'ère chrétienne. La liberté momentanée que les Juifs payèrent si chèrement dura donc seulement quatre années.

Il n'est guère vraisemblable que la nation qui faisait des efforts si héroïques pour reconquérir sa liberté ait négligé de constater, par des émissions monétaires, ses droits à l'autonomie qu'elle revendiquait les armes à la main. J'ai déjà, en commençant ce travail, signalé la probabilité de l'existence de monnaies purement hébraïques, frappées au réveil d'une nation qui ne voulait rien avoir de commun avec les Gentils. Du moment que l'existence probable des monnaies de ce genre est admise, il n'y a pas à chercher longtemps pour les retrouver, et, ainsi que je l'ai déja dit, ces monnaies ne sont, à mon avis du moins, que les petites pièces de cuivre répandues dans toutes les collections, et constituant, à elles seules, un groupe numismatique qu'il n'est pas possible de réunir à aucun des autres groupes de la numismatique judaïque. Le style, la taille et la fabrique de ces pièces les rapprochent forcément des petites monnaies impériales frappées à Jérusalem dans l'an 5 de Néron (59 de J.-C.). Il est vrai que, d'un autre côté, leurs types les rapprochent des monnaies frappées quarante-quatre ans plus tôt (en l'an 15 de J.-C., première de Tibère); et cette considération pourrait être défavorable à la classification que je propose, si nous ne voyions les mêmes types reparaître isolément, sur des monnaies indubitables de Simon Barcocébas, frappées pendant le règne d'Adrien (117 à 138 de J.-C.), c'est-à-dire quarante ans plus tard. Tout bien considéré donc, je ne vois aucune raison de rejeter l'attribution des monnaies anonymes que je vais décrire, aux années IIe et IIIe de la guerre de l'indépendance judaïque.

Voici quels sont les types de ces monnaies, qui se trouvent en si grand nombre à Jérusalem, que leur origine ne saurait être douteuse; elles ont été très-certainement frappées dans cette ville; et je suis convaincu que, le jour où des fouilles pourront y être pratiquées sans inconvénient, ces pièces se rencontreront dans une couche de remblais inférieure à celle que caractériseront les monnaies de Barcocébas, mais supérieure à celle où seront réparties les pièces romaines frappées par les procurateurs de Judée.

שנת שתים (l'an II). Vase de forme élégante, à deux anses et à panse cannelée.

℞. חרות ציון (liberté de Sion). Branche de vigne à laquelle est attaché un pampre.

Ma collection; huit exemplaires provenant de Jérusalem.

שנת שלש (l'an III). Vase de forme élégante, à deux anses, à panse cannelée, et à rebord orné d'un cordon de perles. Un couvercle repose sur le vase.

℞. Même légende et même type qu'à la pièce de l'an II.

Ma collection; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

De ces deux monnaies, celle de l'an III est incomparablement plus rare que celle de l'an II. Cela tient probablement à ce que la liberté des Juifs était à son apogée dans la deuxième année de la guerre judaïque, et déjà à son déclin dans l'année troisième. Les pièces analogues des années I et IV manquent, et cela doit être. Dans la première année de la guerre judaïque, l'autonomie ne fut pas rétablie à Jérusalem; et dans la quatrième année, l'anarchie et les divisions intestines avaient déjà préparé et facilité à Titus la conquête qu'il avait entreprise.

Pour ma part, je ne conserve aucun doute sur la légitimité de l'attribution que je viens de proposer; et, pour changer d'opinion, j'attendrai que l'on ait reconnu une autre période historique à laquelle ces monnaies conviennent mieux.

RÈGNE DE VESPASIEN, TITUS CÉSAR.— Après le prise de Jérusalem par Titus, une foule de monnaies romaines, de tout métal et de tout module, furent frappées avec des types commémoratifs de la conquête de la Judée. Tout le monde connaît les médailles de Vespasien et de Titus, portant au revers la légende IVDAEA CAPTA. Une médaille de cette classe, décrite pour la première fois par M. Dumersan, porte la légende IVDAEA NAVALIS, en souvenir de la bataille navale de Tarichées, gagnée par Vespasien, sur le lac de Gennézareth. D'autres monnaies commémoratives déjà bien connues, mais dont néanmoins je vais rappeler les types, furent émises en Judée, et il est probable que ces pièces, que l'on ne rencontre qu'en Syrie, ont été frappées par les troupes romaines restées dans le pays. Nous savons en effet que Jérusalem même reçut comme garnison, ainsi que nous l'apprend Josèphe, la Xe légion, plus quelques escadrons de cavalerie, et quelques cohortes d'infanterie. Voici la description de ces monnaies.

AYTOKP TITOC KAICAP. Tête de Titus laurée, tournée à droite.

℞. IOYΔAIAΣ EAΛΩKYIAΣ. Trophée au pied duquel est attaché un captif. A droite sur le terrain un bouclier. — Ma collection.

. . . . CKAICAP. Tête laurée de Titus à droite.

℞. IOYΔAIAC CAΛΩKYIAC. Victoire écrivant sur un bouclier suspendu à un palmier. — Ma collection.

Légendes illisibles. Tête laurée de Titus ou de Domitien à gauche.

℞. Victoire couronnant un trophée. — Ma collection.

Le style et la frabrique de ces monnaies

Digitized by Google

ne permettent pas de conserver le moindre doute sur leur origine. Il suffit de les comparer aux monnaies coloniales de Jérusalem, émises par Adrien, pour être convaincu qu'elles appartiennent à la même ville. C'est à l'année 71 qu'il faut les rapporter.

SIMON BARCOCEBAS. — On est assez embarrassé pour trouver dans les écrivains anciens quelque notion positive sur l'état de Jérusalem après le départ de Titus en 70, et jusqu'au règne d'Adrien. Josèphe nous dit que la partie ouest de l'enceinte, et les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamne, furent respectées, mais que tout le reste fut renversé, la ville ayant été entièrement brûlée. Eusèbe, de son côté, prétend qu'il n'y eut de brûlé que la moitié de la ville; enfin saint Jérôme, dans sa lettre à Dardanus, dit: *Civitatis usque ad Adrianum principem per quinquaginta annos mansere reliquiæ.* Adrien a régné de 117 à 138 de J.-C. Si le chiffre donné par saint Jérôme est exact, ce serait vers l'année 13 du règne de cet empereur (120) qu'il aurait relevé Jérusalem de ses ruines, pour en faire une place forte, destinée à contenir l'esprit turbulent des Juifs. Dion Cassius n'hésite pas à déclarer que ce fut cette mesure prise par Adrien, qui détermina une nouvelle levée de boucliers de la nation juive. Eusèbe, de son côté, raconte que ce ne fut qu'après la répression des Juifs révoltés, que la ville de Jérusalem fut rebâtie et érigée en colonie. La chronique Paschale fait entendre que ce fut en l'an 119 que la reconstruction de Jérusalem fut entreprise. Cela est très-possible; les insurgés furent très-probablement les nouveaux habitants amenés sur le site de la ville sainte, et il fallait bien qu'ils acquissent une puissance effective quelconque, avant qu'il leur fût possible de secouer le joug si pesant des Romains. Or il est positif que, pendant deux années au moins, ils furent les maîtres chez eux; car les médailles de leur chef Simon en font foi. On croit que cette révolte eut lieu vers l'année 132.

Simon avait le surnom de Barcocébas (Bar-Kaoukab, *fils d'une étoile*). Il eut dès l'abord de grands succès; tous les Juifs de la Palestine se réunirent à lui; mais les Chrétiens, ayant refusé de se ranger sous son drapeau, furent traités avec la plus horrible cruauté. Simon ne tarda pas à s'emparer de Jérusalem. Les Romains méprisèrent d'abord cette rébellion, dont l'annonce ne put tirer Adrien de sa quiétude. Ce ne fut que lorsque les Juifs s'étaient déjà rendus maîtres de cinquante places fortes et de neuf cent quatre-vingt-cinq villages importants, que l'empereur s'émut. Julius Severus, habile capitaine, qui était alors en Bretagne, fut rappelé et chargé de conduire la guerre de Judée. La lutte fut longue et désespérée; mais Jérusalem finit par être reprise sur les rebelles et ruinée de nouveau; le peuple fut massacré ou réduit en esclavage, et les Juifs furent chassés de Jérusalem, avec défense, sous peine de mort, d'approcher de ses murailles. On croit que cette nouvelle catastrophe de la ville sainte eut lieu en l'année 135. La charrue, suivant le Talmud, passa sur l'emplacement des portiques du temple, et un temple de Jupiter Capitolinus fut élevé sur la place même qu'avait occupée celui de l'Eternel. Mais on sait que Julien, deux siècles plus tard, encouragea les Juifs à rétablir leur temple sur les fondations du premier; ce qui semble donner à entendre qu'il en restait quelques débris. En l'an 139, Adrien célébra ses *vicennalia*, c'est-à-dire l'entrée dans sa vingt et unième année de règne, et ce fut alors que la nouvelle ville, rebâtie sur les ruines de Jérusalem, fut érigée en colonie, et reçut le nom de *Colonia Ælia Capitolina*, à cause du prénom Ælius de l'empereur, et de la divinité adorée dans son temple principal. Enfin, les statues de Jupiter et de Vénus furent consacrées au point même où avait eu lieu la crucifixion du Christ.

Passons actuellement à la description des monnaies frappées à Jérusalem lors de l'insurrection juive qui mit Simon Bar-Kaoukab à la tête de la nation.

ירושלם, *Jérusalem*. Temple tétrastyle, au milieu duquel on a cru voir l'arche d'alliance; mais c'est plutôt une simple porte, puisqu'alors l'Arche d'alliance n'était plus dans le temple.

Cavedoni (p. 34) voit dans ce type la porte orientale du temple : *Detta anche la bella* (θύρα ὡραία) (*Act. apost.*, III, 2), *fornita di un propileo sorretto da quatro colonne doriche*. C'est là une pure hypothèse. De plus, comme Josèphe nous dit qu'Hérode employa l'ornementation corinthienne, Cavedoni (p. 35) conclut de la présence des colonnes doriques, que ces médailles sont antérieures à Hérode. J'ai déjà dit qu'il est impossible d'attribuer ces monnaies à un autre que Barcocébas; l'opinion de Cavedoni ne peut donc pas être adoptée.

R. שנת אחת לגאלת ישראל, *l'an I de la rédemption d'Israël*. Dans le champ, le loulab, faisceau de branchages que les Juifs portaient à la main droite, lors de la fête des Tabernacles; à gauche du loulab, un fruit assez semblable à un cédrat. AR. Poids, 13 g. 50. Cabinet impérial.

On voit que ce tétradrachme ne porte pas le nom de Simon; il est donc vraisemblable qu'il fut frappé par les Juifs insurgés, avant l'élévation de leur chef au pouvoir souverain. Nous allons voir tout à l'heure que cette élévation eut assez promptement lieu, puisqu'il existe des monnaies nominales de Simon Barcocébas frappées également dans la première année de la liberté juive.

Un exemplaire d'authenticité douteuse, et appartenant à M. M. de Vogüé, porte les légendes לחרות ישראל.... et יח+שם. Sans doute cette pièce était datée, et la légende du revers porte probablement les initiales de Jérusalem et de Simon.

Je crois devoir réunir à la pièce anonyme précédente une autre pièce dont la légende manque entièrement d'un côté, ce qui ne permet pas de la classer d'une manière certaine. En voici la description :

. . . . . Palme dont les folioles sont serrées, dans une couronne.

R. גאלת ישראל, *la rédemption d'Israël*. Lyre.

Digitized by Google

Cabinet impérial ; style barbare et mauvaise fabrique. Poids, 11 g, 60.

ANNÉE 1re DE SIMON, 133 ? — Les monnaies de Simon Barcocébas frappées dans la première année de son espèce de règne, se subdivisent en deux catégories : 1° celles qui ne portent pas de date ; 2° celles qui portent la date de l'an I.

Commençons par la description des premières.

שמע (pour שמעון), *Simon*. Grappe de raisin.

℞. לחרות ושלם, *à la liberté et à la (concorde ?)*. Dans le champ, une palme à folioles serrées contre la tige.

Collection de M. M. de Vogüé, qui a acquis cette pièce à Jérusalem.

La légende du revers est parfaitement complète, et il faut la lire comme je viens de le faire, ou admettre que le graveur du coin a omis les deux lettres יר initiales du nom de Jérusalem. Au droit les deux dernières lettres du nom שמעון n'ont certainement pas existé non plus.

Cette pièce n'est pas d'argent pur, et je soupçonne, à en juger par l'aspect du métal, qu'elle a été coulée sur une pièce antique, comme la plupart des monnaies juives d'argent, que l'on offre à Jérusalem à tous les voyageurs. Il est vrai que l'inexpérience ordinaire de ceux-ci donne une assez grande chance de succès à cette coupable industrie. Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à considérer ce type comme celui d'une monnaie authentique, dont l'original se trouvera infailliblement quelque jour.

M. Ed. Delessert possède un exemplaire sur lequel on lit en toutes lettres le nom de Jérusalem.

שמעון, *Simon*. Temple tétrastyle, comme sur le tétradrachme anonyme décrit ci-dessus.

℞. לחרית ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Loulab et cédrat. Poids, 13 g. 75.

Cabinet impérial ; exemplaire à fleur de coin.

Perez Bayer a publié cette monnaie, p. 141.

שמעון, *Simon*. Grappe de raisin.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Dans le champ deux trompettes.

Ce denier d'argent a été surfrapppé sur une monnaie de Trajan. On aperçoit encore en effet les lettres TR... de la légende primitive. Poids, 3 g., 20.

Cabinet impérial et collection de M. Ed. Delessert. La pièce du cabinet impérial est trouée, mais assez bien conservée.

Il paraît évident que la grande pièce d'argent que je viens de décrire avant celle-ci représentait, en valeur et en poids, quatre de ces deniers qui avaient le poids du denier impérial.

שמעין, *Simon*. Grappe de raisin.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Lyre.

Cabinet impérial et collection de M. Ed. Delessert. Quatre exemplaires pèsent ensemble 12 g. 4, soit en moyenne 3. g, 10 ; mais il faut observer que parmi ces quatre pièces, une est très-usée et une autre trouée, deux d'entre elles seulement étant d'une conservation satisfaisante. De plus, l'un de ces quatre exemplaires est surfrappé sur un denier romain ; on y aperçoit encore distinctement les lettres OPT. restes de la légende OPTIMO PRINCIPI de quelque denier de Trajan.

Dans une couronne :

שמ
ען *Simon*.

℞. ..רות ירש..., *à la liberté de Jérusalem*. (Enochoë et palme dans le champ. Poids, 3 g., 2.

Cabinet impérial ; collection de M. Ed. Delessert et la mienne ; trois exemplaires de l'une de ces variétés, provenant tous les trois de Jérusalem, sont évidenmment coulés, avec beaucoup d'art, sur le même exemplaire antique : tous trois sont troués à la même place, et offrent les mêmes traces d'une légende qui semble ainsi conçue : ISV. IASASIAN ? et dans laquelle se trouvent les traces du nom de Vespasien. La pièce originale était donc surfrappée sur un denier d'argent de Vespasien. Villalpandus (*Appar. Urb.*, t. III, p. 381) a publié cette pièce d'argent que Pérez Bayer a reproduite d'après lui (p. 29, note 28). Les légendes sont fort nettes, et se lisent שמעון et לחרות ירושלם.

עון..., *Simon*. Lyre.

℞. ..... לחרות, *à la liberté de (Jérusalem)*. Une palme dont les folioles sont serrées, dans une couronne. — Epais et de petit module. Poids, 7 g., 9.

Cabinet impérial. Pérez Bayer a publié (p. 141, une pièce semblable sur laquelle on lit encore ן..., et au לם.....

שמ — ע
ן

écrit dans le champ, à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Dans le champ un pampre.

Cabinet impérial. Ma collection, deux exemplaires. Les pesées de trois de ces exemplaires m'ont fourni 11, 4, 9, 20 et 9, 30.

Pérez Bayer a publié cette monnaie (p. 141.

Ce type présente de nombreuses variétés du coin. Voici les principales dont j'ai pu jusqu'ici constater l'existence :

1° שמ — ע·
ן

et au revers ...לחרות ירו. — Ma collection.

2° ··ם — ע

traces de légende du type surfrappé ..EII..

℞. .....ירו..... traces du type surfrappé AYT-KAITPA...

Ma collection, provenant de Jérusalem.

Passons à un autre type du même système monétaire.

שמ — ע
ן

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

Digitized by Google

℞. ... לתרומת ירוש. Grappe de raisin. — Epais et de petit module. Perez Bayer, p. 141.

Le cabinet du Roi possède une monnaie de la même espèce, dont voici la description :

ש — מע
ן ו

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.
℞. Légende illisible ; grappe de raisin.

Ces monnaies nominales, sans date, présentent parfois une autre légende, mais en conservant les mêmes types ; et comme cette nouvelle légende se retrouve sur des monnaies datées de l'an I, je crois que les pièces non datées qui la portent ont servi de transition pour passer aux pièces datées.

Nous voici enfin arrivés aux monnaies de Simon Barcocébas, portant une date.

עזן
נשיא *Simon, prince d'Israël.*
ישראל

en trois lignes dans une couronne.

℞. שנת אחת לגאל ..... אל, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Dans le champ un vase de forme élégante, à deux anses. — Poids, 33 g., 40. — Cabinet impérial.

J'ai vainement cherché à démêler quelques traces d'un type primitif sur cette magnifique monnaie, qui probablement a été surfrappée sur quelque grand bronze du haut empire. Cette pièce est isolée et ne se rattache, par ses types, à aucune série antérieure ou postérieure.

שמעון נשיא ישראל, *Simon, prince d'Israël.* Palme dans une couronne.

℞. שנת אחת לגאלת ישראל, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Lyre.

J'emprunte la description de cette monnaie de bronze, à la figure détestable que Bayer a reproduite (page 26), d'après Kirscher, qui l'a publiée dans son *OEdipe égyptien* (t. II, page 102). Toutefois nous pouvons affirmer que les types sont exacts, grâce à la connaissance que nous avons des monnaies de bronze à la lyre.

שמע — ו
נש — יאל
יש — א
ר

(שמעון נשיא ישראל), *Simon, prince d'Israël.* A droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. שנת אחת לגאלת ישראל, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Pampre. — Cabinet impérial.

Pérez Bayer a publié cette monnaie (page 65), d'après Hardouin, qui l'avait trouvée dans sa collection de Boze.

... — שמע
נשי — ו *Simon, prince d'Israël.*
שר — אל

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. לגאלת ישראל, *à la rédemption d'Israël.* Pampre. — Cabinet impérial.

Nous trouvons des monnaies sur lesquelles la légende nominale est absolument illisible ; il semble que les lettres qui la composent aient été jetées au hasard dans le champ de la pièce. Pérez Bayer (page 65) a publié les figures de deux monnaies de cette classe, sur lesquelles il croyait voir une légende conçue en lettres empruntées à un alphabet secret. J'avoue que je ne saurais souscrire à une semblable hypothèse. On n'a pas jusqu'ici deviné le sens de ces légendes ; en cela je ne suis pas plus habile que mes devanciers ; voilà tout. Quoi qu'il en soit, voici la description de ces étranges monnaies :

שע — שמא?
יר — הב
א

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. שנת אחת לגאלת יש, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Grappe de raisin. — Epais et de grand module. — Cabinet impérial.

Un second exemplaire du même Cabinet porte, au droit les lettres suivantes :

לי —
ה — א?

Pérez Bayer (p. 65) a publié deux pièces de cette classe, dont la légende du revers est aussi שנת אחת לגאלת יש, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Quant aux légendes de face, elles sont restées illisibles pour Bayer comme pour moi.

Nous venons de passer en revue tout ce qui a été retrouvé jusqu'ici de monnaies appartenant à l'an Ier de Simon Barcocébas. Voyons maintenant quelles sont les monnaies que ce chef a fait frapper dans la deuxième année de son règne.

SIMON BARCOCÉBAS, Année II, 134?

שמעון, *Simon.* Temple tétrastyle.

℞. יש ב לחר ישראל, *l'an II de la liberté d'Israël.* Loulab et cédrat. — Tétradrachme. Poids, 13 g., 85. — Cabinet impérial.

On voit que les tétradrachmes de cette classe ouvrent toutes les séries monétaires émises pendant la révolte qui mit Simon Barcocébas à la tête de la nation juive. La série des pièces datées de l'an Ier est la seule dont le tétradrachme n'ait pas encore été retrouvé, du moins à ma connaissance ; mais je ne doute pas qu'il ne se rencontre quelque jour.

שמעון, *Simon.* Grappe de raisin.

℞. (*sic*) ש ב לחר ישאול, *l'an II de la liberté d'Israël.* Œnochoë et palme. — Poids, 3 g., 20, — Cabinet impérial.

שמעון נשיא ישראל. A droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. ש ב לחר ... ישראל. Pampre. — Ma collection.

שמ — עו *Simon.*
ן

A droite et à gauche d'un dattier en fruit.

Digitized by Google

℟. ש ב לחר ישראא, *l'an II de la liberté d'Israël.* Pampre. — Cabinet impérial et ma collection.

Pérez Bayer a publié (page 95 et 4) trois monnaies de cette classe. La première est semblable à celles que je viens de décrire; la deuxième et la troisième portent à droiteet à gauche du dattier

ש — מ
ע

Nous avons acnevé l'examen de toutes les monnaies judaïques proprement dites, et nous croyons avoir démontré que ces précieux monuments doivent se répartir sur un espace d'environ 465 ans, puisque Alexandre est mort en 333 avant l'ère chrétienne, et que la révolte de Simon Barcocébas ne fut étouffée dans le sang que vers l'année 135.

J'aurais pu m'arrêter ici, puisque j'avais rempli le cadre que je m'étais proposé d'embrasser; mais il m'a semblé qu'il y aurait un intérêt réel à ne pas m'en tenir strictement à la description des monnaies judaïques, parmi lesquelles je me suis vu déjà forcé d'intercaler les pièces romaines frappées à Jérusalem, par les procurateurs de la Judée. Je me suis donc décidé à réunir, comme complément de mon travail, les monnaies coloniales romaines frappées à Jérusalem, après la révolte de Simon Barcocébas.

Je vais passer rapidement en revue la série, d'ailleurs fort curieuse, de ces monnaies impériales, série que viendra clore convenablement la première monnaie musulmane de Jérusalem, émise après la conquête.

Monnaies impériales coloniales frappées à Jérusalem.

C'est dans l'année 136, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, que l'empereur Adrien, célébrant ses *vicennalia*, érigea la ville de Jérusalem en colonie, et lui donna les titres de Colonia Ælia Capitolina.

Adrien, 136 à 138.

IMP CAES TRAIANO HADRIAN.. Tête laurée d'Hadrien, à droite, avec le *paludamentum.*

℟. COL AEL KAPIT (*sic*) COND. Colon conduisant un attelage de deux bœufs, derrière lesquels paraît un étendard planté en terre.

Cabinet impérial; deux exemplaires. — Ma collection.

Cette monnaie est, sans aucun doute, la première qui fut frappée à Jérusalem, au moment même de la fondation de la colonie Ælienne Capitoline.

IMP CAES TRAI HADRIAN.. Tête laurée d'Hadrien à droite, avec le *paludamentum.*

℟. COL AEL CAP. Jupiter Capitolin assis dans un temple distyle; devant et derrière lui deux figures debout et s'appuyant sur une haste. Petit module.

Cabinet impérial.

IMP CAES HADRIANVS AVG. Tête laurée d'Hadrien à droite, les épaules nues.

℟. COL AEL CAP. Tête radiée du Soleil, à droite. — Mionnet d'après Vaillant. (Num. in colperc.)

IMP HADRIANVS. Tête laurée d'Hadrien à droite, avec le *paludamentum.*

℟. COL AE CAP. Aigle romaine hampée. — Cabinet impérial.

Mionnet (*Suppl.* t. VIII, p. 60, n° 1) classe à Adrien une médaille qui ne peut appartenir à ce prince, à cause du titre COMMODIANA donné à la colonie

Adrien et Antonin.

IMP T AEL CAES ANTONINVS.. Tête nue d'Antonin à droite.

℟. Légende effacée. Tête d'Hadrien avec le *paludamentum*, tournée à droite.

Ma collection; exemplaire provenant de Jérusalem.

Antonin le Pieux, 138 à 166.

IMP ANTONINO AVG. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum.*

℟. COL AELIA CAP. Bacchus debout, tenant un thyrse et une coupe; à ses pieds une panthère.

Cabinet impérial; deux exemplaires. Sur le second, la légende du droit est terminée par AVG PPP.

IMP CA T AEL HAD ANTONINO AVG PP. Tête laurée d'Antonin à droite, les épaules nues.

℟. CO AE CAP. Tête de Sérapis, coiffée du modius, à droite.

Cabinet impérial; deux exemplaires.

IMP C T AEL AV. Tête nue d'Antonin, à droite.

℟. COL AE CAPIT. (Le sommet des lettres est tourné vers le centre de la monnaie.) Tête de Sérapis, coiffée du modius, à droite. Petit module.

Cabinet impérial; deux exemplaires.

Un troisième exemplaire porte IMP C T (AEL AV) ANT.

Cabinet impérial.

ANTONINVS AVG PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum.*

℟ Dans un temple tétrastyle, figure tourrelée debout, s'appuyant de la main gauche sur la haste, tenant de la main droite un objet indéterminé et le pied droit posé sur un casque? A l'exergue, C A C.

Cabinet impérial; ma collection.

T AEL ANTONINVS AVG PP. Tête laurée d'Antonin à droite.

℟. C A C. Astarté? debout; le pied droit sur un fleuve? vu à mi-corps. — (Mionnet, d'après Vaillant).

J'emprunte la description de cette monnaie au catalogue de Mionnet, et je pense que cet habile numismatiste n'avait pas, plus que moi, confiance dans les détails de cette description. Que pouvaient avoir de commun avec la Jérusalem romaine, la déesse Astarté et un fleuve? Je l'ignore. Probablement, il s'agit encore de la figure de la ville elle-même, posant le pied sur un casque.

IMP ANT.. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum.*

Digitized by Google

℞. CO AE CA. Les Dioscures debout et s'appuyant sur la haste ; entre eux un aigle.

Cabinet impérial.

.....NVS AVG PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL..... CA. Les Dioscures debout, et s'appuyant sur la haste.

Cabinet impérial.

IMP ANTONINVS AVG PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. CO AE CA. Tête tourrelée de la ville à droite.

Cabinet impérial ; trois exemplaires.

ANTONINVS AV.. Tête laurée d'Antonin à droite, les épaules nues.

℞. CO AE CAPI. Tête à droite, coiffée d'une peau de lion.

Cabinet impérial.

Le Cabinet impérial des médailles possède un PB. provenant de la suite de Pellerin, et dont voici la description :

IMP CAES ANTONINO. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Sanglier marchant à droite ; au-dessus les lettres K A E. que Mionnet a lues à tort, je crois, K A C. pour Colonia Ælia Capitolina. L'usage du K pour l'initiale du mot *Colonia*, tandis qu'on aurait pris un C pour initiale du mot *Capitolina*, me paraît rendre cette lecture plus que suspecte.

T AEL ANTONINVS AV. Tête laurée d'Antonin le Pieux.

℞. COL AELIA CAP. Tête de Sérapis, coiffée du modius. — Mionnet (*Supplément*, tom. VIII, n° 3), d'après Vaillant (I, p. 288).

ANTONINVS AVG P P TR COS III. Tête laurée d'Antonin.

℞. COL AEL CAP. Tête laurée de Sérapis, avec le modius. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII. n° 4), d'après Vaillant.

T AEL ANTONINO AVGVSTO. Tête laurée d'Antonin le Pieux.

℞ COL AELIA CAP. Bacchus nu debout, tenant une grappe de raisin de la main droite, et un thyrse de la gauche ; à ses pieds une panthère. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 5), d'après Vaillant.

Sans légende. Tête laurée d'Antonin le Pieux.

℞. CO AE CA. Tête tourrelée d'un génie. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII), d'après Liebe (*Goth. num.*, p. 313).

Je soupçonne fort que cette pièce n'est qu'un spécimen défectueux de la monnaie que j'ai décrite ci-dessus, et dont le Cabinet impérial possède trois exemplaires.

T AEL ANTONINVS AVG PP. Tête laurée d'Antonin.

℞. C A C. Astarte tutulée debout, tenant de la main droite une tête humaine, et de la gauche une haste, frappant du pied droit un fleuve se baignant. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 7), d'après Vaillant et Eckhel (III, p. 442).

Cette description s'applique encore indubitablement à la pièce que j'ai citée tout à l'heure, d'après Mionnet et Vaillant, comme présentant des types peu vraisemblables.

ANTONIN ET MARC-AURÈLE, 138 à 161.

IMP T AEL ANTONINVS PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. M AVRELIVS CAESAR C A C (Cette légende, lue ainsi par Mionnet, me paraît douteuse.) Tête nue de Marc-Aurèle jeune.

Cabinet impérial.

IMP CAES ANTONINVS AUG. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP. Têtes affrontées d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 10, d'après Vaillant.

Légende illisible. Têtes affrontées et laurées d'Antonin et de Marc-Aurèle.

℞. ... AEL CAP. (Sommet des lettres tourné vers le centre.) Jérusalem assise, tenant de la main droite une patère ? et de la gauche une corne d'abondance.

Cabinet impérial. — Ma collection.

Il est possible que les têtes affrontées soient celles de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. La vue d'un exemplaire complet peut seule trancher cette question.

MARC-AURÈLE, César, 138 à 161 ; empereur, 161 à 180.

.. TO...AC.. Tête tournée de Marc-Aurèle jeune, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. C A C. Aigle sur un foudre.

Cabinet impérial.

IMP CAESAR M? A ANTONINVS AVG. Tête laurée de Marc-Aurèle, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP. Trophée.

Cabinet impérial.

IMP CAESAR ANTONINVS. Tête laurée de Marc-Aurèle, à droite.

℞. COL AEL CAP. Jupiter assis, à gauche, tenant une patère dans la main droite et la haste dans la gauche ; à ses pieds, un aigle. — Mionnet, d'après Vaillant.

IMP CAES M AVREL ANTONINVS AVG P M. Tête nue de Marc-Aurèle.

℞. COL AEL CAP. Colon conduisant des bœufs. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 12), d'après Frœlich.

MANT IMPCTR.I.. Tête nue de Marc-Aurèle, à droite.

℞. COL AEL CAPIT. Tête de Sérapis, à droite.

Cabinet impérial.

MARC-AURÈLE ET LUCIUS VERUS.

IMP CAES ANTONINO ET VERO AVG. Têtes nues et affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. COL AEL CAP. Tête de Sérapis, à gauche, coiffée du modius.

Cabinet impérial, quatre exemplaires.

..ANTON.. Têtes laurées de Marc-Aurèle et de L Verus.

℞. COL AEL CAP. La ville debout dans un temple tétrastyle.

Cabinet impérial.

Je soupçonne que cet exemplaire défectueux se rapporte à la description suivante.

IMP ANTONINVS AVG IMP L AVR VERVS AVG. Têtes affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. COL AEL CAP. Astarté debout dans un temple, portant sur la main droite la tête de Sérapis, et tenant dans la gauche une haste, frappant du

Digitized by Google

pied droit un fleuve se baignant. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 13), d'après Vaillant.

IMP CAES ANTONINO ET VERO AVG. Têtes laurées et affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. Victoire tenant une couronne et une palme.

Cabinet impérial et ma collection.

IMP CAES ANTONINO ET VERO AVG. Têtes affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP. Femme tourrelée assise, tenant dans la main droite une patère, et dans la gauche une corne d'abondance. — Mionnet.

Cette monnaie ressemble beaucoup à celle que j'ai décrite plus haut, mais avec hésitation, à Antonin et Marc-Aurèle.

M AVR ANTONINVS L VERVS.. (*Litt. evan.*). Têtes affrontées et laurées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. COL AEL CAP. Tête de Sérapis, à gauche, avec le modius. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 14), d'après Sestini.

IMP CAES ANTONINVS ET L VERVS. Têtes affrontées et laurées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. COL AE CA. Victoire marchant, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 15.)

Même type au droit.

℞. COL AEL CAP. Femme vêtue de la *stola*, marchant, tenant des fleurs de la main droite et une palme de la gauche. — Mionnet (*Suppl.* t. VIII, n° 16.) d'après Gassner.

Lucius Verus, 161 à 169.

(CAE) S L AVREL VE (RVS). Tête nue de Lucius Verus, à droite.

℞. COL AEL CAPI. La louve allaitant Rémus et Romulus. Ce groupe est placé sur une base.

Cabinet impérial.

Septime Sévère, 193 à 211.

C.. TIMIOC CЄOYHPOC. Tête laurée de Septime-Sévère, à droite.

℞. AIA. KA. KOA. Temple tetrastyle, au milieu duquel est le simulacre d'une divinité. Dans les deux parties latérales du temple, une enseigne militaire. — Mionnet (n° 24).

Je n'ai pas beaucoup de confiance dans l'existence de cette médaille coloniale à légendes grecques. Mionnet, du reste, ne nous dit pas d'où il l'a tirée.

Caracalla, César, 196 à 198, Auguste, 198 à 217.

IMP M AVR ANTONINVS A.. Tête radiée de Caracalla, à droite, avec la cuirasse?

℞. COL AEL CAP COMM. Tête de Sérapis, à droite, coiffée du modius.

Cabinet impérial, deux exemplaires. Ma collection, provenant de Jérusalem. Un troisième exemplaire de cette monnaie existe au Cabinet impérial, mais il est d'un module plus petit.

Elagabale.

.. ANTON.. Tête laurée d'Elagabale, à droite.

℞. .. AEL CAP COMM. La louve allaitant Rémus et Romulus.

Cabinet impérial.

Le titre COMM, pour Commodiana, attribué sur ces médailles à la colonie Ælia Capitolina, prouve que Commode rendit à la colonie des services importants, à moins que nous ne préférions voir, dans l'emploi de ce titre, un exemple de plus d'adulation.

.. ANTONINVS. Tête laurée d'Elagabale, à droite.

℞. COL AEL CAP COMM. Figure debout, s'appuyant sur la haste.

Collection de M. l'abbé Greppo.

.. AVR ANTONINVS.. Tête laurée d'Elagabale, à droite.

℞ COL AEL CAP COMM. Tête de Sérapis, à droite.

Cabinet impérial.

Diaduménien, 217 à 218.

M OPEL DIADVMENIANVS. Tête laurée de Diaduménien, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP COMM. et à l'exergue P F (Pia Felix). Temple tétrastyle au milieu duquel se voit la ville déifiée. Entre les colonnes paraissent deux Victoires.

Cabinet impérial.

.. OP DIADVM.. Tête nue de Diaduménien, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL.. Tête de Sérapis, à droite, coiffée du modius.

Cabinet impérial.

M OPE DIADVMENIANVS C. Buste lauré de Diaduménien, à droite.

℞. COL AEL CAP COMM. Figure casquée tenant un javelot; dans le champ le signe H?

Cabinet impérial.

Trajan Dèce, 249 à 251.

.ANT TRA DECIVS AVG. Tête laurée, à droite.

℞. COL—AEL CAP—COMM. En trois lignes dans une couronne.

Cabinet impérial.

...C MES Q TRA DECIVS AVG. Tête laurée, à droite.

℞. COL AEL KA... Jupiter assis, ayant un aigle? à ses pieds.

Cabinet impérial.

...TR DECIVS AVG. Tête radiée de Trajan Dece, à droite.

℞. COL AEL CAP COM. Tête tourrelée de la ville, à droite. — Petit module.

Cabinet impérial.

Herennius Etruscus et Hostilianus, 249 à 251.

AETRVSCVS ET QVINTVS CAESS. Têtes accolées et radiées d'Herennius et d'Hostilien, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP COM... Bacchus debout, tenant la haste de la main gauche et la tête de Sérapis de la main droite. Dans le champ, un thyrse, placé entre le corps de Bacchus et la haste sur laquelle il s'appuie. — Grand module.

Cabinet impérial.

AETRVSCVS ET QVINTVS CAESS. Têtes accolées d'Herennius Etruscus et d'Hostilien, à droite,

Digitized by Google

l'une radiée et l'autre nue, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP COMM. Figure militaire debout, la main droite levée, et tenant la haste transversale dans la main gauche.— Mionnet (n° 32), d'après Vaillant.

HOSTILIANVS, 249 à 251.

C VAL OST MES QVINTVS C. Tête radiée d'Hostilien, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL KAII (*sic*). Femme ou Astarté tutulée et succincte, debout entre deux enseignes militaires, tenant un globe de la main droite, la gauche posée sur la haste. — Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 19). Tanini (*Suppl. ad Banduri num. Impp.*, p. 23.)

J'ai emprunté cette description telle quelle, et je ne me charge pas d'en défendre la rédaction.

Voici enfin la description d'une dernière pièce de Jérusalem que je trouve dans Mionnet *Suppl.*, t. VIII, p. 360, n. 1) :

. . . . . Tête d'Hadrien.

℞. COL AEL CAP COMM. Figure radiée, tenant de la main droite un globe et de la gauche une haste, dans un temple tétrastyle. De chaque côté, une figure debout; au bas E. — Mionnet, d'après Gassner.

Mionnet classait cette monnaie à Adrien, sans aucun doute par inadvertance; il est bien évident en effet que le titre COMMODIANA ne peut avoir été porté par la colonie Ælienne Capitoline, sous Adrien, qui est mort en 138, c'est-à-dire trente-huit ans au moins avant que Commode ne fût associé à l'empire (176). Comme il est fort probable que ce prince ne se permit de changer les noms des villes coloniales que lorsqu'il en fut le seul maître, cela nous reporte encore à quatre ans plus loin, puisque Commode ne régna seul que de 180 à 192. Tout bien considéré, je ne doute pas que cette monnaie ne soit identique avec la première pièce que j'ai classée plus haut à Diaduménien.

Voilà tout ce qui, jusqu'ici, a été signalé de monnaies impériales coloniales frappées à Jérusalem. Il ne paraît pas douteux qu'il ne reste encore, dans cette série, beaucoup de découvertes à faire; il n'est guère possible, en effet, que l'atelier monétaire de la colonie ait chômé pendant toute la durée de certains règnes, et notamment sous Commode, qui imposa son nom à cette colonie. Je ne puis donc qu'engager les numismatistes à recueillir avec le plus grand soin tout ce qui pourra ajouter quelques faits nouveaux à l'histoire numismatique que je viens de tracer.

J'ai annoncé que je terminerais mon travail sur la série des monnaies frappées à Jérusalem, par les premières pièces de cuivre qui furent émises dans cette ville par les conquérants musulmans. En voici la description :

محمد رسول الله. *Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Le calife debout, l'épée au côté.

℞. ايليا (*Ælia*), فلسطين (*Palestine*). M cursive des monnaies byzantines surmontées du croissant.

Cabinet impérial. — Ma collection, provenant de Jérusalem.

Un exemplaire du cabinet impérial porte deux fois le nom de la Palestine, au lieu de la légende ordinaire « Ælia, Palestine. »

Ces monnaies, que j'ai décrites en 1841 (*Lettres à M. Reinaud sur quelques points de la numismatique arabe*, lett. IV), sont probablement du khalifat d'Abdou'l-Malik (76 de l'hégire, 695 de J.-C.) ; car, Omar s'étant emparé de Jérusalem en 637 (58 ans auparavant), il n'est guère possible que ces monnaies, qui, bien qu'anonymes, ont une analogie frappante avec les pièces nominales du khalife Abdou'l-Malik, aient été frappées dès l'arrivée d'Omar. Il se pourrait encore, pour des raisons que j'ai exposées ailleurs (lett. IV), qu'elles fussent du khalife Moaviah. Mais ce n'est point ici le lieu de traiter cette question, et, en reproduisant ces monnaies musulmanes, je n'ai voulu que clore convenablement la série des monnaies antiques de Jérusalem.

MORASTHI, HE-MOURASTI.—Morasthi, patrie du prophète Michée, était, selon saint Jérôme, un petit village des environs d'Eleutheropolis.

Reland prétend qu'il ne faut pas, comme quelques écrivains, la confondre avec Maresa.

Morasthi était de la tribu d'Ephraïm (*Jerem.* XXVI, 18.)

MORIA, MORIAH. — Le *IIe Livre des Chroniques* dit formellement que Salomon commença à bâtir le temple du Seigneur à Jérusalem sur le mont Moria. Dans la *Genèse*, nous lisons (XXII, 2) que Dieu dit à Abraham : *Prends ton fils unique Isaac que tu aimes, va dans la terre de Moriah, et tu me l'offriras en holocauste, sur une des montagnes que je te montrerai.*

La Vulgate et le texte samaritain ne se servent pas du mot « Moriah, » mais ils écrivent : *Va dans la terre de vision.* Ils n'ont donc pas fait un nom propre du mot Moriah. Mais comme nous avons le texte précis des *Chroniques*, cité plus haut; que d'ailleurs il était impossible que le souvenir du lieu où Abraham avait dressé le bûcher pour immoler Isaac, se fût effacé de la mémoire des hommes, il est d'une bonne déduction de dire que le Moria sur lequel le temple fut élevé, fut le Moriah même où avait été préparée l'immolation d'Isaac.

Nous avons dit ailleurs que cette montagne fut aplanie pour former le vaste parallélogramme rectangle du temple salomonien. — *Voy.* PARALIPOMÈNES et ROIS. (Art judaïque.)

MOSERA, MOCEROUT. — Cette localité est le vingt-septième campement des Israélites dans le désert. Mosera et Moseroth sont le même nom, l'un donné par le *Deutéronome* (X, 6), l'autre par les *Nombres* (XXXIII, 31). On lit dans le *Deutéronome : Ils allèrent de Beroth-Bene-Iacan à Mosera.* On lit dans les *Nombres: Ils allèrent de Moseroth à Bene-Iacan.* Les commentateurs reconnaissent qu'il y a eu transposition des copistes, dans l'un ou dans l'autre de ces textes. Mais comme nous avons le texte samaritain, et qu'il est conforme à la leçon du *Livre des Nom-*

Digitized by Google

bres c'est dans le *Deutéronome* qu'a eu lieu la transposition. La phrase du *Deutéronome* qui dit, en parlant de Mosera : *Aaron mourut là et y fut enseveli*, est une note marginale insérée dans le texte, et mal placée, puisque nous savons par le *Livre des Nombres* et par le texte samaritain du *Deutéronome*, qu'Aaron mourut sur le mont Hor, et y fut enseveli.

N

NAALOL, NAHALAL. — Ville des Lévites, dans la tribu de Zabulon. (*Josué*, XIX, 15.)

NAAMA. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 41.)

NAAMATH, NAAMAH. — C'est le nom de la ville de Sophar, un des amis de Job. (*Job* II, 11.) Cette localité est complétement inconnue.

NAARATHA, NOORATH. — Ville sur les frontières d'Ephraïm. (*Josué*, XVI, 7.) Eusèbe l'identifie avec Noorath, qu'il place à cinq milles de Jéricho. Josèphe l'appelle Νέαρα.

NAASSON. — Ville de Nephthali, près de Safet. (*Tob*, I, 1.)

NABAJOTH, NABIOUT. — Isaïe (LX, 7) parle des béliers de Nabajoth. Un des fils d'Ismaël portait ce nom. Il est donc probable que c'était le nom d'une des tribus arabes plutôt que le nom d'une ville, et peut-être l'un et l'autre.

NABATHEENS. — Josèphe a appelé la Nabatine, ou Nabathène, le pays des Nabathéens, toute la contrée qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge. Saint Jérôme (*Comment. in Gen.* XXV, 13) dit que cette partie de l'Arabie tire son nom de Nabaïoth, fils d'Ismaël.

NABO, NABOU. — Ville de Ruben. (*Nombres* XXII, 38.) Eusèbe place un village, plus tard abandonné, à huit milles au midi d'Hesbon, qu'il appelle Ναβαύ. C'est évidemment cette Nabo.

NAHALIEL. — Campement des Israélites. (*Nomb.* XXI, 19.)

NAIN.—Le village arabe de Nayn se trouve entre Nazareth et Djennin. C'est là que le Christ ressuscita le fils de la veuve.

Eusèbe écrit son nom *Naim ;* mais saint Luc (VIII, 11) l'écrit Ναΐν, exactement comme le prononcent les Arabes de nos jours.

NAJOTH, NAIOTH. — Localité près de Rama que les Grecs ont écrite Ναυάθ. Ce lieu servit de refuge à David et à Samuel. (*I Sam.*, XIX, 20.) Le texte ajoute que Samuel présidait là une réunion de prophètes. Ce passage est extrêmement curieux.

NANEA. — Il est question du temple et des prêtres de Nanea, dans le *IIe Livre des Machabées* (I, 13, 15).

NAPLOUSE, NEAPOLIS. — *Voy.* SICHEM.

NATHINÉENS. — Les Nathinéens ne formaient ni une race, ni une famille. On donna ce nom aux Gabaonites, que Josué destina à porter le bois et l'eau nécessaires au service du tabernacle. Plus tard, David et Salomon soumirent au même travail les restes des Kénânéens qui subsistaient encore de leur temps. Ils habitaient Ophel. (*I Chron.* IX, 2.)

NAZARETH. — Il est souvent question, dans l'Ancien Testament et dans Josèphe (*Ant. Jud.*, IV, IV, 4), d'une secte judaïque qui s'appelait les Nazaréens, Ναζαραῖοι : c'étaient des hommes qui, par suite d'un vœu, avaient consacré leur personne à Dieu, laissaient pousser leurs cheveux et faisaient perpétuellement abstinence de vin. Josèphe les mentionne une seconde fois (*Ant. Jud.*, XIX, VI, 1). Voici à quel propos. Le roi Agrippa Ier, rendu, par l'empereur Claude, à la liberté et à la royauté, s'empressa de revenir à Jérusalem, et de faire de nombreux sacrifices en actions de grâces, suivant tous les préceptes de la loi. Il profita de la même circonstance pour faire couper les cheveux à une foule de Nazaréens (cette fois ceux-ci sont nommés Ναζιραῖοι, sans doute par suite d'une faute de copiste). Très-certainement le roi Agrippa ne commettait cet acte singulièrement arbitraire, que pour plaire aux Juifs, pour lesquels les Nazaréens étaient un sujet de haine. Ces derniers Nazaréens n'étaient très-probablement que des Chrétiens. Evidemment le Christ n'a pu prendre son nom de Nazaréen, de cette secte, dans laquelle on pourrait être tenté de croire qu'il était entré, puisqu'il buvait du vin. Il est donc certain qu'il n'a reçu ce nom que parce qu'il avait passé toute son enfance et sa jeunesse à Nazareth, petite ville de Galilée. Quant à cette ville, on n'en trouve aucune mention avant l'époque de Jésus-Christ, et c'est dans le Nouveau Testament seulement qu'elle est citée.

Je lis dans mon itinéraire : Sans entrer dans la ville, nous avons longé l'enclos du couvent, et tourné immédiatement au nord, pour prendre la route de Thabarieh. Quelques cents pas seulement de Nazareth, nous avons rencontré une assez belle fontaine, nommée fontaine de la Vierge, où étaient rassemblées, soit pour laver leur linge, soit pour puiser l'eau de la provision quotidienne, quelques jeunes femmes, offrant des types d'une régularité et d'une élégance remarquables. Il paraît qu'il y a longtemps que les femmes de Nazareth jouissent du privilége d'être jolies, puisque déjà au VIe siècle, Antoninus le martyr écrivait qu'il y avait à Nazareth des femmes extrêmement belles, et qui prétendaient qu'elles avaient été gratifiées de ce don précieux, par la Vierge Marie. Je ne sais pas si la sainte Vierge est pour quelque chose dans la beauté des femmes chrétiennes et musulmanes de Nazareth, mais ce que je sais très-bien, c'est que cette beauté est très-réelle, et que les femmes qui la possèdent ont le droit d'en être fières.

NEBAHAZ.—Idole des Hévéens (*II Rois* XVII, 31), Assyriens d'Avah transportés à Samarie.

NEBALLAT, NABLATH. — Nom de ville cité dans le *Livre d'Edras* (XI, 34).

NEBO, montagne. — *Voy.* FESGAH.

Digitized by Google

NEBO, Nabou. — Il y eut une ville de ce nom dans Juda. (*Esdr.* II, 29.)

NEBSAN. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 62.)

NECEB. — *Voy.* Adamah.

NEHELESCOL, Nahal-Ascol. — C'est le torrent ou la vallée de la grappe de raisin (*Nomb.* XIII, 25). D'après un passage de saint Jérôme, le lieu d'Escol serait entre Beth-Sour et Hébron. Ce fut là que les envoyés de Josué cueillirent cette fameuse grappe de raisin qu'ils rapportèrent au camp des Israélites comme une marque de l'étonnante fertilité de la Palestine.

NEHIEL. — Ville frontière d'Aser. (*Josué*, XIX, 27.)

NEMRA, Nimrim. — *Voy.* Moabitide.

NEMROD (Tombeau de). — Près de Kafr-Haouar les Arabes montrent une pierre située sur le bord de la route de Damas qu'ils appellent le tombeau de Nemrod.

NEPHATDOR. — Ville de Manassé. (*I Rois* IV, 11.)

NEPHI, Nephtar. — Ce lieu est mentionné dans le *IIe Livre des Machabées* (I, 36) comme ayant reçu en dépôt le feu sacré jusqu'au retour de la captivité de Babylone et où Néhémie le retrouva.

NEPHTHALI (Tribu de). — C'était, avec Aser, la tribu la plus septentrionale de la Terre-Sainte. Elle avait pour limites au nord le Liban, au levant le Jourdain, au couchant la tribu d'Aser et au midi celle de Zabulon; ces deux tribus formaient la Galilée supérieure.

NEPHTOA, Neftouh. — La fontaine de Nephtoa était sur les frontières de Juda et de Benjamin. (*Josué* XV, 9; XVIII, 15.)

NERGEL. — Divinité des Chutéens. (*II Rois*, XVII, 30.)

NETUPHAT, Netophati, Nethaphat. — Ville de Juda entre Beit-Lehm et Anathoth. (*Esdras*, II, 22.)

NICOPOLIS. — *Voy.* Emmaus.

NOA. — Ville frontière de Zabulon. (*Josué*, XIX, 13.)

NOB, Nobe, Noba, Nopheth, Nab. — Il y a eu deux villes de ce nom : l'une, ville sacerdotale, dont il est fait mention avec Anathoth parmi les villes de Benjamin. (*Esdras*, XI, 32.) Ce fut là que l'arche fut transportée. Saint Jérôme la place près de Lydda ou Diospolis. L'autre, appelée Chanath, dans le pays de Galaad, qui fut prise par Nobe de la tribu de Manassé, lequel lui donna son premier nom de Nobe. (*Nomb.* XXXII, 42.)

C'est probablement la même que Nepheth. (*Josué* XVII, 11.)

NOPHE. — *Voy.* Nabo.

NORAN. — Ville d'Ephraïm. (*I Chron.* VII, 28.)

O

OBOTH. — Trente-sixième campement des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXI, 10.)

ODOLLAM. — *Voy.* Adoullam.

OLIVET (Mont). — Le mont Olivet ou le mont des Oliviers est au levant de Jérusalem, et n'est séparé de la ville que par l'oued du Kédron qui est si étroit que de la colline occidentale de la montagne on peut se faire entendre de quelqu'un qui serait au pied de la muraille du temple.

La grotte de Gethsémani et le jardin des Oliviers sont au fond de la vallée du Kédron. Bethanie, le village de Lazare, est au levant sur le versant opposé.

La montagne des Oliviers forme un petit chaînon se dirigeant du nord au sud et marqué par trois hauteurs distinctes que l'on désigne ainsi, en partant du nord : 1° le *Viri Galilæi*, ainsi nommé parce que la tradition place là l'entretien d'un ange avec les disciples après l'ascension.

2° Le mont Olivet sur lequel eut lieu l'ascension du Sauveur et où fut bâtie une église dont on voit encore l'enceinte extérieure jusqu'à la hauteur de 2 mètres.

3° Le mont de l'offense ou du Scandale, ainsi nommé parce que Salomon y éleva des temples aux fausses divinités.

Du sommet de ces trois hauteurs, on voit parfaitement la mer Morte et toute la chaîne des montagnes d'Arabie.

Le mont des Oliviers est encore aujourd'hui couvert d'oliviers, mais assez clairsemés. Les plus beaux sont dans le jardin des Oliviers : quelques-uns ont jusqu'à sept mètres de circonférence à la base. Les botanistes les regardent comme contemporains du Christ.

OLON. — *Voy.* Helon.

ONO, Aounou. — Ville située près de Lod ou Lydda. (*I Chron.* VIII, 12.) Reland l'identifie avec la ville d'Onous placée parmi les villes de la Ire Palestine.

OPHAZ, Afir. — L'or le plus pur qui était transporté dans la Terre-Sainte venait d'Ophir. (*I Rois*, X, 11.) On est fort embarrassé pour trouver cette localité, que l'on place naturellement dans l'Inde. On croit communément que la presqu'île de Sumatra est désignée par le nom d'Ophir.

OPHEL. — Il n'y a pas de doute possible sur l'identification d'Ophel. C'est le prolongement du mont Moriah qui va expirer par un rocher abrupt au-dessus de la fontaine de Siloan. J'ai constaté dans mes études sur le temple l'antiquité de la muraille de la ville qui, se joignant au mur méridional du temple et entourant, en formant angle droit, le jardin de la mosquée El-Aksa, se termine à la montée de Sion. C'est le mur d'Ophel dont il est question dans les *Chroniques* (II, XVII, 3). Les Nathinéens habitaient Ophel et formaient comme un petit faubourg, au midi du temple.

OPHER, Kiefer. — Il est fait deux fois mention d'Opher. La première fois dans *Josué* (IX, 17); une seconde fois dans les *Rois* (II, XIV, 25). Josué prit cette ville et fit périr son roi. C'était donc une ville de quelque importance. Elle est mentionnée avec Taphua et Geth. La carte de Carl-Ritter place Geth-Hepher près de Nazareth. Opher serait donc de

Digitized by Google

la tribu de Zabulon. Saint Jérôme dit que Geth est un petit bourg à deux milles de Saphorim, sur le chemin de Tibériade.

OPHERA, AAFRAH. — Ville de Benjamin. (*Josué* XVIII, 23.) Eusèbe place Ophra à cinq milles de Beit-el, vers l'orient. Il y a une autre Ophra dans la tribu de Manassé à laquelle saint Jérôme donne le nom d'Ephrata. Josèphe la nomme Ἐφρά.

OPHNI. — Ville de Benjamin. (*Josue*, XVIII, 24.)

ORONAIM. — *Voy.* HORONEIM, article MOABITIDE.

ORORI. — Nom de ville inconnue. (*II Samuel*, XXIII, 33.)

OZENSARA, AZEN-SARAH. — Ville bâtie par Sara fille d'Ephraïm. (*I Chron.* VII, 24.) Il n'est fait mention qu'une seule fois de cette ville.

P

PALESTINE. — Le nom de Palestine désigne aujourd'hui une des parties de la Syrie. Chrétiens, Juifs, Mahométans, appellent ainsi le pays qui fut occupé autrefois par les douze tribus d'Israël. Cependant on nomme aujourd'hui Hauran toute la contrée transjordane. Le nom de Palestine serait donc circonscrit dans la contrée qui a l'Egypte au midi, le Liban au nord, le Jourdain au levant, la Méditerranée au couchant.

Dès le temps d'Hérodote ce nom était donné au pays compris entre la Phénicie et l'Egypte. Il l'appelle même la Syrie de Palestine.

Au ve siècle la Palestine fut divisée en première Palestine, seconde Palestine et troisième Palestine.

La première Palestine avait pour villes principales :

Ælia, nom moderne de Jérusalem après sa destruction, — Antedon, — Antipatris, — Apathus, — Araclia ou Heraclia, — Archelaïs, — Ascalon, — Azot (les deux villes), — Bitelion, — Cæsarea, — Diocletianopolis, — Diospolis ou Lydda, — Dora, — Eleutheropolis, — Gadara, — Gaza, — Gerara, — Jericho, — Jamnia, — Joppe, — Livias, — Lydna, — Majuma, — Minois, — Neapolis, — Nicopolis, — Raphia, — Sebaste, — Scythopolis, — Josuza, — Sycamazon, — Toxus, — Tricomias, — Onus.

La deuxième Palestine avait pour villes principales :

Abila, — Caparcotia, — Capitolias, — Diocesarée, — Gadæ, — Gadara, — Gaulame (China), — Helenopolis, — Hippus, — Maximianopolis, — Naïs, — Pella, — Tiberias, — Zabulon.

La troisième Palestine avait pour villes principales :

Aila, — Areopolis (Rabath-Moba), — Arindela, — Augustopolis, — Birosaba, — Characmoba, — Elusa, — Mamopsora, — Mapse, — Mitrocomia, — Pentacomia, — Petra, — Pharan, — Phænon, — Saltus Hieraticus, — Sodoma, — Zoara.

PALMYRE. — Ville célèbre de la haute Syrie, bâtie par Salomon dans le désert. Cette ville eut plus tard, sous Zénobie, un magnifique accroissement.

Il importerait à la science que les voyageurs recherchassent, avec un soin minutieux, dans la Palmyre grecque, la Palmyre salomonienne. Ce beau travail est encore à faire.

Le nom de Palmyre ne paraît que deux fois dans les Livres saints. (*I Rois*, IX, 18; *II Chron.* VIII, 4.)

PATMOS. — L'une des Sporades, dans l'Archipel, où saint Jean écrivit l'*Apocalypse : Je fus dans une île qui s'appelle Patmos.* (*Apoc.* I, 9.)

PÉLUSE (SIN). — Ezéchiel est le seul écrivain sacré qui mentionne cette ville d'Egypte dont l'emplacement est fort connu. (*Ezech.* XXX, 15, 16.)

PENTAPOLE. — *Voy.* MOABITIDE et GOMORRHE.

PERGAME. — Ville d'Asie citée par saint Jean. (*Apoc.* I, 11, 12.)

PHANUEL, FENIEL. — Ce fut le nom que Jacob donna au lieu où il lutta contre l'ange. (*Gen.* XXXII, 30.)

Il s'éleva dans ce lieu une ville dont Gédéon abattit la tour ou forteresse et mit à mort les habitants. Cette ville était située sur le torrent du Saboc. (*Jug.* VIII, 8). Elle fut rebâtie par Jéroboam, comme une place forte qui lui garantissait la rive gauche du Jourdain. (*I Rois* XII, 2). Josèphe dit que Jéroboam y construisit un palais (*Antiq. Jud.*, VIII, III.) Cette ville était dans la tribu de Gad.

PHARA. — Localité mentionnée dans les *Machabées* avec Thamnata. (*I Mach.* IX, 50.)

PHARAN, PARAN. — Pharan est mentionnée comme ville, comme vallée et comme solitude.

Reland place la ville de Paran à trois journées de marche, au levant, d'Aïla. C'était le contraire qu'il fallait dire, puisque Aïla ou Aïlath est sur le golfe d'Akabah, et que les Israélites, qui traversèrent le désert de Pharan, ne prirent jamais la direction orientale au delà d'Aïlath.

Il est mieux de placer le désert de Pharan ainsi que la ville au couchant du golfe d'Akabah, et au midi des terres d'Edom. Du reste, un texte précis place Cadès dans le désert de Pharan. Et cette Cadès est Cadès-Barnea. Habacuc fait aussi une montagne de Pharan (III, 3). D'après le *Deutéronome* le désert de Pharan s'étendait jusqu'à la mer Rouge.

PHARATHON, PHARATHOS. — Ville d'Ephraïm. Josèphe en fait une ville de Galilée. (*Antiq. Jud.* V, IX.) Il parle aussi d'une Pharatho fortifiée par Bacchides. C'est certainement la même ville. (*Ibid.*, XIII, I.) Abdon, juge d'Israël, fut enseveli à Pharathon, à la montagne d'Amalec, dans la terre d'Ephraïm. (*Juges*, XII, 15.)

PHARPHAR. — *Voy.* ABANAH.

PHARURIM, FEROUARIM. — Le *IIe Livre des Rois* indique sous ce nom un endroit du tem-

Digitized by Google

ple dont on ne peut pas préciser la destination, parce que le texte qui en fait mention ne le dit pas clairement. (*II Rois*, XXIII, 11.)

PHASAELIS.— Ville bâtie par Hérode dans la vallée de Jéricho. Josèphe (*Antiq. Jud.* XVI, IX) la place au nord de Jéricho et la nomme Φασαηλίδα. Elle fut donnée à Salomon avec Jamnia et Azot. Sanut la place à trois lieues du Jourdain, et dans la plaine où descend le torrent de Kerith. Il y a erreur dans cette identification. Le Kerith est le Nahr-el-Kelt qui passe à Jéricho même. Les ruines de Fasaël sont au Tell-Fasaïl sur les bords du Ouadi-Fasaïl que M. de Van de Velde identifie à tort avec le Kerith de la Bible. Et cette position est réellement au nord de Jéricho.

Phasaélis n'a été mentionnée dans aucun des écrivains sacrés du Nouveau Testament.

PHASELIS. — Ville de Pamphylie mentionnée une seule fois. (*I Mach.* XV, 23.)

PHASGA. — *Voy.* FESGAH.

PHAU.—Ville du pays d'Edom qui eut pour roi Adar. (*Gen.* XXXVI, 39.) Ce roi est nommé Adad dans les *Chroniques* (I, 50), et cette leçon paraît préférable, parce que le roi de Phaü avait déjà des Adad parmi ses ancêtres.

PHENICIE. — J'ai parcouru la côte de Phénicie depuis Beyrout jusqu'à Saint-Jean d'Acre, l'ancienne Ptolemaïs, aujourd'hui Akka; j'ai étudié avec soin cette partie si intéressante de l'ancien monde. Voici le résultat de mes recherches :

Est-il possible de reconnaître les noms antiques des localités dont on rencontre les ruines entre Beyrout et Akka? Certes la question vaut bien la peine que l'on s'y arrête; mais je tâcherai d'être bref, en m'efforçant de ne négliger aucun des documents qui forment les pièces du procès. Ces documents géographiques anciens dont il est permis de tirer profit, afin de résoudre la question que je viens de me poser, sont les écrits de Scylax, de Pline, de Denys le Périégète, de Priscien et de Strabon, l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger, et enfin l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Mettons donc en regard les indications géographiques qui nous sont fournies par eux, et les noms modernes des ruines dont nous avons, chemin faisant, constaté l'existence. Ce tableau comparatif une fois dressé, nous le discuterons localité par localité, et nous arriverons ainsi, j'espère, à éclaircir un problème curieux, déjà bien des fois étudié sans succès, ou tout au moins à rectifier quelques erreurs d'identification proposées ou admises sans examen suffisant.

Pour ce tableau, *Voy.* col. 615.

Suivons maintenant l'itinéraire moderne de Beyrout à Akka, c'est-à-dire en remontant la côte de Phénicie du nord au sud, et procédons à la discussion de chacun des noms que nous rencontrerons.

BEYROUT. — La moderne Beyrout, c'est évidemment la Βηρυτὸς πόλις de Scylax, la *colonia felix Julia Berytus* de Pline, la Βηρυτὸς de Strabon, *Berito* de l'Itinéraire d'Antonin, *Beritho* de la Table de Peutinger, et enfin la *civitas Birito* de l'Itinéraire de Bordeaux. Les médailles coloniales avec la légende COL.BER. se rencontrent toujours à Beyrout, bien que elles y soient assez rares, et les ruines dont toute la côte est garnie, au sud du port actuel, jusqu'au Râs-Beyrout, et en remontant vers l'est, loin des rochers de la plage, montrent que la ville avait une grande importance; le port est jonché de tronçons de colonnes incessamment battus par le flot; le môle lui-même est formé de tronçons semblables, et trois belles colonnes sont debout encore dans un jardin particulier, situé contre la porte du sérail; des mosaïques à peine recouvertes par le sol, se montrent sur plusieurs points; mais toutes ces ruines sont situées à l'est et au sud du port qui occupe l'extrémité nord de la ville moderne, comme de la ville antique. Cette remarque va nous aider immédiatement à trancher une question géographique assez curieuse.

Le texte de Scylax, reproduit par Reland, porte à propos de Béryte : Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν Βορινός. le texte publié par Gail porte : Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, Βορινός, et ici les deux derniers mots sont séparés par une virgule. Enfin dans la collection des Itinéraires anciens formée par le marquis de Fortia, et publiée par les soins de M. Miller, cette virgule de Gail a été adoptée et la Table dont le Périple de Scylax a pris la forme, porte :

Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν
Βορινὸς

comme s'il s'agissait de deux localités distinctes. Saumaise, avec sa sagacité accoutumée, avait proposé la correction Βορεῖνός au lieu de Βορινὸς, et Reland l'avait acceptée. Cette correction ne saurait être un instant douteuse pour moi qui ai parcouru attentivement le terrain. Le port de Béryte était au nord de la ville, il n'y a nulle part trace d'une localité dont le nom offrirait quelque analogie avec le nom Βορινὸς· c'est donc bien Βορεῖνός qu'il faut lire, en interprétant ainsi le passage en question du Périple de Scylax: la ville de Béryte et son port placé au nord.

KHAN-EL-KHALDAH. — Au tiers de la route battue de Beyrout à Sayda se trouvent des ruines et une immense nécropole taillée dans le flanc du premier contre-fort du Liban. Sur l'emplacement même des ruines est un khan assez vaste nommé Khan-el-Ḫaldah. Là, sans aucun doute possible, a existé une localité antique assez importante, puisque les sarcophages de la nécropole se comptent par centaines; mais, hâtons-nous de le dire, la forme même de ces sarcophages de structure gréco-romaine, prouve qu'ils sont postérieurs aux excavations des nécropoles phéniciennes, telles que celles d'Adloun dont nous nous occuperons un peu plus loin. A El-Khaldah je n'ai pas vu une seule chambre funéraire d'origine phénicienne. Aussi ne trouvons-nous aucune mention, dans les géographes relativement anciens, d'une localité identifiable avec El-Khaldah. Il faut descendre jusqu'en 333, date de la rédaction de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, pour rencontrer, à XII milles de Civitas Birito, un relais nommé Mutatio Heldua. De Heldua à la forme moderne El-Khaldah, il n'y a pas assez loin pour qu'il soit difficile d'appliquer les deux dénominations

Digitized by Google

à un seul et même lieu, ainsi que l'a fait, le premier, Pockoke. Mais ici se présente une difficulté : l'Itinéraire compte XII milles de Birito à Heldua, et IV milles seulement de Heldua à la Mutatio Porphyrion, c'est-à-dire à Naby-Younès, ainsi que nous allons le constater tout à l'heure. Le savant et judicieux Robinson à pensé que les deux chiffres relatifs à Heldua et à Porphyrion avaient été changés de place par une erreur de copiste, et il est certain que cette opinion mérite toute confiance. Nous verrons d'ailleurs en temps et lieu, combien les chiffres de l'Itinéraire sont fautifs.

TABLEAU COMPARATIF DES LOCALITÉS DE LA COTE PHÉNICIENNE.

	PÉRIPLE DE SCYLAX. Ed. Miller.	PLINE.	DENIS LE PÉRIÉGÈTE. PRISCIEN.	STRABON. Liv. XVI. éd. Letronne.	ITINÉRAIRE D'ANTONIN. Ed. Muller.	TABLE DE PEUTINGER. Ed. Muller.	ITINÉRAIRE DE BORDEAUX A JÉRUSALEM. Ed. Muller.	NOMS MODERNES.
	Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμήν. (Βορινὸς ? Βορεῖνός?	*Berytus.* Col. Fel. Jul.		*Berytus.*	*Berito.*	*Beritho.*	*Civitas Birito.*	Beyrout.
							Mutatio Heldua. M.XII.	Khan-el-Khaldah.
				Tamyras. (Bois d'Esculape. Leontopolis.)				Nahr-ed-Damour.
	Πορφυρέων πόλις.						*Mutatio Porphyrion.* M.IIII.	Nabi-Younès
			Bostrenus.					Nahr-el-Aoualy.
Interpolation.	Σιδὼν πόλις καὶ λιμήν.	*Sidon.*		*Sidon.* à 400 stades de Berytus.	*Sidona* M. XXX.	*Sydone.* M.XXIX.	*Civitas Sidona.* M.VIII.	Sayda.
Interpolation.	Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων Λεόντων πόλις							
	Τυρίων πόλις Σάραπτα.	*Sarepta et Ornithon oppida.*						Sarfent. Kaysarieh.
							Mutatio ad nonum. M.IIII.	Adloun.
				Ornithopolis Rivière. (C'est le Leontès.)				Nahr-el-Qasmieh. Khan-el-Qasmieh.
	Πόλις Τύρος... λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.	*Tyrus.*		*Tyr.* à 200 stades de Sidon.	*Tyro* M. XXIII.	*Tyro.* M.XXIIII.	*Civitas Tyro* M.IIII.	Sour.
	Παλαίτυρος πόλις καί	*Palætyrus.*		*Palætyrus.* à 30 stades de Tyr.				Râs-el-Ayn.
	Ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ....							Nahr-râs-el-Ayn. Es-Chebrayeh (ruines). Râs-el-Abiadh.
		Promontorium album.						
							Mutatio Alexandroschene. M.XII.	Eskenderoun.
								Omm-el-Amid.
	Πόλις τῶν Ἐκδίππων.	*Oppidum Ecdippa.*					*Mutatio Ecdippa.* M.XII.	Akh-zib.
	Ποταμός.							Nahr-el-Mezrâah.
	Ἄκη πόλις.	*Ptolemaïs.* Col. Claud. Cæs. *Quondam Akè* *.		*Akè.*	*Ptolemaïdem.* XXXII (al. XXX.)	*Ptolemaïde.* XXXII.	*Civitas Ptolemaïde.* M.VIII.	Akka.

* Pline cite Leontos oppidum entre Béryte et le fleuve Lycus.

Digitized by Google

NAHR-ED-DAMOUR. — Entre le Khan-el-Khaldah et le Khan-en-Naby-Younès, la route coupe le Nahr-ed-Damour. Strabon place exactement en ce point le Tamyras. Nous lisons en effet dans son livre: Μετὰ δὲ Βηρυτόν ἐστι Σιδὼν ὅσον ἐν τετρακοσίοις σταδίοις· μεταξὺ δὲ ὁ Ταμύρας ποταμὸς καὶ τὸ τοῦ Ἀσκληπιοῦ Ἄλσος καὶ Λεόντων πόλις. Comme le Damour est précisément à moitié route entre Béryte et Sidon, comme de plus le nom moderne Damour conserve suffisamment la forme primitive que Strabon a rendue par Ταμύρας, il n'y a pas de doute à concevoir sur l'identification de ces deux noms, et les renseignements sur lesquels Strabon s'est appuyé étaient parfaitement exacts, quant à la position géographique du Tamyras. Nous allons voir qu'il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de Λεόντων πόλις.

KHAN-EN-NABY-YOUNÈS. — A Naby-Younès se trouvent des débris et de beaux fûts de colonnes gisant dans le hameau placé derrière le Khan; ces traces sont suffisantes pour justifier l'opinion qu'en ce point a existé une localité antique assez importante. Quelle est-elle? Consultons les anciens géographes. Scylax place après Béryte, Πορφυρέων πόλις. L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne, à huit milles avant Sidon, le relais nommé *Mutatio Porphyrion*. Dans aucun autre géographe il n'est fait mention de Porphyrion; mais Strabon place en ce point Λεόντων πόλις, tandis que Pline indique Leontos oppidum au nord de Béryte, et entre cette ville et le Lycus (Nahr-el-Kelb de nos jours), et que Scylax place Λεόντων πολις au delà de Sidon. Les deux témoignages concordants de Scylax et du Pèlerin de Bordeaux sont bien suffisants, et presque tous les voyageurs jusqu'ici l'ont admis comme moi, pour considérer le Khan-en-Naby-Younès comme occupant l'emplacement de Porphyrion. Un véritable bois de tamarins séculaires entoure le Khan moderne, et l'on pourrait à la rigueur y retrouver les descendants des arbres qui formèrent jadis le bois sacré d'Esculape. Il paraît donc assez naturel d'admettre que Strabon s'est trompé, et que, confondant Porphyrion avec Leonton, il a placé l'une de ces villes pour l'autre, entre le Tamyras et Sidon.

NAHR-EL-AOUALY. — En vue de Sayda on traverse une assez jolie rivière, nommée aujourd'hui le Nahr-el-Aoualy, et cette rivière ne peut être que le Bostrenus que nous trouvons mentionné dans les passages suivants:

. . . . . καὶ Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν
Ναιομένην χαρίεντος ἐφ' ὕδασι Βοστρηνοῖο.
(DENIS le PÉRIÉGÈTE, vers 913 et 914.)

Le poëme de Denis le Périégète a été traduit en vers latins par Rufus Festus Avienus. Voici le passage correspondant à celui que je viens de citer:

Sidoniique lares; ubi labens agmine amœno
Cespitis irrigui Bostrenus jugera findit.

Enfin, Priscien le traduit de la manière suivante:

Sidonaque pulchram
Quam juxta liquido Bostrenus gurgite currit.

Donc pas de doute possible cette fois encore: le Bostrenus de Denis le Périégète, de Festus Avienus et de Priscien, n'est autre chose que le Nahr-el-Aoualy de nos jours, lequel aura pris son nom moderne de quelque petit édifice religieux musulman au pied duquel il passe.

SAYDA. — C'est indubitablement Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς de Scylax, Sidon de Pline, Σιδὼν de Strabon qui la place à 400 stades de Béryte, Sidona de l'Itinéraire d'Antonin, Sydone de la Table de Peutinger, et enfin Civitas Sidona du Pèlerin de Bordeaux. Il serait tout à fait superflu de discuter ici cette identification qui ne présente aucune difficulté. Toutefois il sera, je pense, convenable de comparer les diverses distances de Béryte à Sidon fixées par les itinéraires anciens que nous possédons. Strabon dit que Sidon est éloignée de Béryte de 400 stades; l'Itinéraire d'Antonin de XXX milles, et la Table de Peutinger de XXIX milles seulement; enfin l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem compte XII milles de Béryte à Heldua, III milles de Heldua à Porphyrion, et VIII milles de Porphyrion à Sayda. La somme de ces trois chiffres n'étant que de 24 milles, il est clair que l'un au moins de ces trois chiffres partiels est fautif. On voit du reste qu'il n'y a aucune concordance entre les trois itinéraires précités. Celui d'Antonin et la Table de Peutinger, ne différant entre eux que d'une seule unité, pourraient être mis d'accord par la suppression du chiffre I intercalé entre les deux derniers X du chiffre de la Table de Peutinger, ou par la restitution de ce chiffre I à la même place dans le chiffre de l'Itinéraire d'Antonin. Quant aux trois chiffres du Pèlerin de Bordeaux, je n'ose me permettre de les changer formellement pour les faire cadrer avec les autres, et je me bornerai seulement à faire observer que le premier me semble un peu trop fort, le second beaucoup trop faible et le troisième à peu près exact. Ainsi en mettant X milles seulement entre Béryte et Heldua, XII entre Heldua et Porphyrion, et enfin VIII entre Porphyrion et Sidona, nous retomberions exactement sur les XXX milles de l'Itinéraire d'Antonin; mais je me hâte de le répéter, je ne tiens nullement à ces reconstructions de chiffres que l'on modifie à son gré, et je me borne simplement à constater que les chiffres que je viens de discuter, sont mauvais et inadmissibles.

Il reste un point à examiner avant de quitter Sayda. Le texte de Scylax, reproduit par Reland, mentionne Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτός; le texte publié par Gail ne contient pas ce dernier mot qui ne paraît pas non plus dans l'édition de M. Miller. Reland a traduit ce passage de la manière suivante: « Sidon urbs cum portu clauso. » Il a donc remplacé le mot κλειτὸς par le mot κλειστὸς qui signifie *fermé*: comme le port de Sidon était réellement fermé par un môle dont on reconnaît parfaitement les traces, la correc-

Digitized by Google

tion de Reland me paraît très-heureuse, et je n'hésite pas à l'adopter.

Reprenons maintenant notre second tronçon d'itinéraire sur la côte de Phénicie, c'est-à-dire celui qui sépare Sidon de Tyr.

SARFENT. — La première ville ruinée que l'on rencontre après avoir quitté Sayda, est Sarfent, la *Sarephta* de l'Ecriture sainte, que Pline mentionne ainsi : *Sarepta et Ornithon oppida*, entre Sidon et Tyr. Il en est également question dans le Périple de Scylax dont je dois reproduire le texte afin de le discuter. Voici ce texte d'après Reland :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀπὸ Λεόντων πόλεων, μέχρι Ὀρνίθων πόλεως Τυρίων πόλις Σάρα... Εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.

Le texte de ce passage donné par Gail est le suivant :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων. Ἀπὸ Λεόντων πόλεως, μέχρι Ὀρνίθων πόλεως... Τυρίων πόλις Σάραπτα, ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.

On voit que Gail adopte les corrections proposées par Saumaise, Vossius et Reland qui restituent πόλεως à πόλεων, et Σάραπτα à Σάρα εἶτα. Ces corrections sont en effet indispensables; mais suffisent-elles pour rendre le texte en question intelligible lorsqu'on l'étudie sur les lieux? Nullement. D'abord ce texte conservé tel qu'il est, placerait Sarepta ou Sarfent entre Ornithon et Leonton, ce qui me paraît impossible, vu qu'entre Sayda et Sarfent il n'y a pas de ruines de ville. D'un autre côté, faut-il croire que Λεόντων πόλις signifie la ville des Lions? J'en doute fort, d'autant plus que Pline l'appelle *Leontos oppidum*. Leonton était probablement le nom entier de la localité, comme Porphyrion et Ornithon étaient ceux de deux autres localités phéniciennes. N'est-il pas naturel de croire le nom Leonton dérivé de celui du fleuve Leontès, dans le voisinage duquel il serait alors convenable de rechercher Leonton? Je n'hésite pas à le croire. Le Leontès, c'est le Nahr-el-Qasmieh d'aujourd'hui, car cette même rivière s'appelle aussi Nahr-Lantaneh ou Lanteh, et dans cette dénomination moderne nous retrouvons la trace évidente du nom primitif. Sur la rive sud du Nahr-el-Qasmieh, est placé le Khan-el-Qasmieh, vaste khan dont les murailles contiennent de nombreux fragments antiques, indices certains d'une ville préexistante en ce même point. Je n'hésite pas à y trouver le Leonton polis de Scylax, le Leontopolis que Strabon met à tort sur la rive sud du Tamyras ou Damour, le Leontos oppidum que Pline relègue, bien plus fautivement encore, au nord de Béryte et entre cette ville et le Lycus. Suivant Gail, il y a une lacune entre les mots Ὀρνίθων πόλεως et les mots Τυρίων πόλις Σάραπτα, et cet habile helléniste déclare qu'il est tenté de considérer comme une interpolation étrangère au texte primitif de Scylax, le membre de phrase entier ἀπὸ Λεόντων πόλεως, μέχρι Ὀρνίθων πόλεως,... Τυρίων πόλις Σάραπτα. Enfin Reland, qui s'étonne à bon droit de la structure de cette phrase, y ajoute la note suivante (p. 431, note 4) : « Illud ἀπὸ et μέχρι videtur secum postulare πλοῦς vel simile quid, uti σταδίων, et nec antea meminit Leontopolis. » On voit que tous ceux qui ont examiné le texte de ce passage de Scylax n'ont pas été plus heureux que moi, lorsqu'il s'est agi d'en saisir le vrai sens. Ce qui me paraît très-probable, c'est que Gail a eu raison de voir une interpolation dans cette phrase tronquée. Si l'on conservait en effet la ponctuation de l'édition de Gail, on aurait trois localités citées en remontant du sud au nord, en admettant toujours une lacune entre les désignations d'Ornithon et de Sarepta, tandis que la direction que suit invariablement le rédacteur du Périple est du nord au sud. Peut-être serait-il possible de changer la ponctuation de la phrase entière de la manière suivante, ce qui permettrait de supprimer la lacune signalée par Gail et non par Reland, en changeant toutefois ἀπὸ en ἀφ' ἧς, et le πόλεως qui suit en πόλις :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀφ' ἧς Λεόντων πόλις· μέχρι Ὀρνίθων πόλεως, Τυρίων πόλις Σάραπτα,

C'est-à-dire : « la ville de Sidon avec port fermé, Ornithon, ville des Sidoniens, après laquelle la ville de Leonton. Avant la ville d'Ornithon, Sarapta, ville des Tyriens. »

Je donne, bien entendu, cette correction pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n'y tiens pas outre mesure, bien qu'elle m'ait été suggérée par l'étude des lieux. Quoi qu'il en soit en définitive, les ruines nommées aujourd'hui Sarfent, sont indubitablement celles de la Sarephta de l'Ecriture, de la Sarapta de Scylax et de la Sarepta de Pline. Remarquons toutefois, en passant, que Pline qui, dans son énumération des villes de la côte phénicienne, procède du sud au nord, mentionne Ornithon après Sarapta, ce qui semble s'accorder avec le passage si difficile à comprendre du Périple de Scylax.

Il resterait toujours deux grandes difficultés à lever en adoptant l'idée qui paraît résulter de la combinaison des deux textes de Scylax et de Pline. La première consisterait à trouver entre Sayda et Sarfent l'emplacement d'une ville antique identifiable avec Ornithon. La seconde, bien plus grave encore, consisterait à chercher non pas Ornithon au nord de Sarapta comme le veut Pline, mais bien Leonton. L'accord des deux auteurs est donc purement factice, et comme il n'y a pas en réalité de ville antique entre Sayda et Sarfent, il faut bien de toute nécessité chercher ailleurs les deux villes d'Ornithon et de Leonton que je crois devoir placer en d'autres points. J'y reviendrai tout à l'heure.

KAÏSARIEH. — A fort peu de distance, au sud de Sarfent, est un tertre très-considérable recouvert de ruines et nommé par les Arabes Kaïsarieh. Il est donc certain que là a existé jadis une Cæsarea dont il n'est fait mention nulle part, que je sache, dans les écrivains de l'antiquité.

ADLOUN. — Nous voici cette fois arrivés à une localité très-importante, munie d'une nécropole immense qui occupe tout le flanc

Digitized by Google

d'une longue montagne, et d'une nécropole toute différente de celle d'el-Kaldah. Ici ce ne sont plus des sarcophages de forme récente, pris dans la masse des rochers, mais bien des chambres sépulcrales taillées dans le roc vif, et de même que dans la nécropole si antique de Jérusalem. Il est donc important de trouver quelle est la ville phénicienne dont Adloun a pris la place.

L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne un seul relais entre Sidon et Tyr, c'est la Mutatio ad Nonum. Un pareil nom était assez significatif pour qu'un copiste dût être préservé d'une erreur dans le chiffre des milles qui séparaient cette localité de Sayda. Elle était au neuvième mille, *ad Nonum milliarium*, et le chiffre des milles comptés par le Pèlerin de Bordeaux est IIII seulement. Une pareille faute se corrige d'elle-même. Quant aux chiffres dont les bornes milliaires étaient marquées de Sidon vers Tyr, il est clair qu'ils partaient de l'unité en sortant de Sayda, car j'ai retrouvé gisant sur la route deux belles bornes milliaires de granit, dont la première, située à un peu plus de deux kilomètres de Sayda, porte le chiffre II. Il est donc bien certain que le nom *ad Nonum* désignait une localité placée au neuvième milliaire, à partir de Sayda, sur la route de Tyr. *Ad Nonum* était certainement en 333 le nom de cette localité, et les Arabes auront fait *ad Loun* de ce nom. Chez les habitants de la Syrie le *Lam* et le *Noun* se confondent très-aisément; presque tous prononcent, par exemple, Ismaïn au lieu d'Ismaïl, et par une altération en sens inverse *ad Nonum* a pu devenir très-aisément *ad Loun* (120). Mais ce n'est pas un simple relais de poste, une *mutatio* du quatrième siècle qui a pu donner naissance à la somptueuse nécropole d'Adloun; là donc, je le répète, a dû exister une opulente cité phénicienne. Cette localité, c'est à mon avis Ornithon. Voyons en effet ce que nous apprend Strabon sur la position de cette ville :

Διέχει δὲ τῆς Σιδόνος ἡ Τύρος οὐ πλείους τῶν διακοσίων σταδίων. Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ πολίχνιον, Ὀρνίθων πόλις λεγομένη, εἶτα πρὸς Τύρῳ ποταμὸς ἐξίησι.

« Tyr n'est pas distante de Sidon de plus de 200 stades. Entre ces deux villes est placée la ville nommée Ornithon. Ensuite près de Tyr une rivière se jette à la mer. » De ce qui précède il résulte qu'Ornithon était placée à peu près à mi-route de Sidon à Tyr et avant la rivière qui près de Tyr se jette à la mer. Cette rivière n'est et ne peut être que le Léontès, le Nahr-el-Qasmieh : Ornithon était donc au nord du Narh-el-Qasmieh, Ornithon était une ville plus considérable que Sarepta, puisque Strabon la nomme sans nommer celle-ci. Toutes ces indications conviennent à merveille à Adloun; sur les ruines de l'Ornithon phénicienne se sera établi le relais ad Nonum, lorsque le nom d'Ornithon aura été perdu, et nous retrouvons ainsi les traces d'Ornithon dans la magnifique nécropole d'Adloun, et les traces d'ad Nonum dans le nom moderne d'Adloun.

J'ai dit tout à l'heure que le texte de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem devait être altéré quant au chiffre IIII des villes qui séparaient Sayda du point nommé ad Nonum, puisque celui-ci était nécessairement situé au neuvième milliaire à partir de Sayda, sur la route de Tyr. Il est possible de deviner quelle altération plus grave encore a entaché le texte. En effet, nous lisons après le nom civitas Sidona, la phrase, « Ibi Helias ad viduam ascendit et petiit sibi cibum. » Or c'est à Sarepta et non à Sidon que l'Ecriture sainte place ce fait historique. Il est donc très-probable que le nom Sarepta a été omis, avec le chiffre V parfaitement convenable qui y était attaché, et dont la présence rendait tout aussi convenable le chiffre IIII qui suit le nom ad Nonum, dans les textes imprimés de l'Itinéraire. Il semble donc que l'on doive rétablir entre la ligne *civitas Sidona* et celle qui concerne le prophète Elie, une ligne ainsi conçue : *Sarepta* — V; je propose formellement cette restitution.

NAHR-EL-QASMIEH ET KHAN-EL-QASMIEH.— J'ai dit plus haut déjà que le Nahr-el-Qasmieh, qui porte également le nom de Nahr-Lanteh ou Lantaneh pendant tout son trajet dans la Cœlésyrie, entre le Liban et l'Anti-Liban, n'est autre chose que le Léontès. Je n'hésite pas à croire que la localité antique dont il existe des vestiges très-reconnaissables au Khan-el-Qasmieh (121), ne soit en réalité le Léonton polis de Scylax, Leontos oppidum, de Pline, et Leontopolis, de Strabon.

SOUR. — Sour, c'est indubitablement le πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους de Scylax, *Tyrus* de Pline, Τύρος de Strabon, *Tyro* de l'Itinéraire d'Antonin et de la Table de Peutinger, *civitas Tyro* du Pèlerin de Bordeaux. Tout le monde est d'accord sur ce point, et il serait superflu de chercher à démontrer une chose qui se démontre d'elle-même.

Nous allons faire maintenant ce que nous avons fait pour le premier tronçon de route compris entre Beyrout et Sayda, c'est-à-dire que nous allons comparer entre eux les diffé-

(120) Une altération analogue se trouve dans le nom moderne (Soulam) de l'antique Sounam, pays de la Sunamite.

(121) Maundrell raconte qu'entre Sarepta et Tyr, et à 3 heures de distance de la première localité, il rencontra une rivière large et profonde qu'il nomme Casimeer. On voit que Maundrell a cherché à rendre le nom qu'il entendait prononcer, à l'aide de l'orthographe anglaise. Reland (Pal. p. 291), après avoir cité Maundrell, ajoute : « Ceterum nomen Casimeer videtur satis bene cum Ταμύρας (quod nomen fluvii est secundum Strabonem) convenire. Sed Strabo Tamyram facit septentrionaliorem Sidone. » Si donc le savant Reland n'y eût pas regardé de plus près, il eût été complétement trompé par le nom estropié qu'avait recueilli Maundrell. Bonne preuve de plus de la nécessité absolue d'avoir l'oreille très-habituée aux sons de la langue arabe, lorsqu'on a le désir de faire un voyage fructueux en Syrie.

Digitized by Google

rents chiffres extraits des anciens géographes, et qui représentent la distance comprise entre Sayda et Sour.

Suivant Strabon, Tyr est à 200 stades de Sidon; l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger sont d'accord pour compter XXIIII milles entre ces deux points extrêmes, tandis que l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, en ne considérant que le texte publié, ne compterait que IIII + XII, c'est-à-dire XVI milles seulement. Examinons ces différents chiffres. Celui de l'Itinéraire d'Antonin est répété identiquement par la Table de Peutinger; il y a donc toute apparence que ce chiffre est le bon. S'il en est ainsi, le chiffre de Strabon est fautif; car s'il y avait, comme le dit cet écrivain, 400 stades de Beyrout à Sayda, et si ces 400 stades équivalaient réellement aux XXIX ou XXX milles comptés entre ces deux villes par l'Itinéraire d'Antonin et par la Table de Peutinger, il deviendrait impossible d'admettre que les 200 stades comptés par Strabon entre Sidon et Tyr, équivalussent aux XXIV milles que les deux itinéraires précités mettent entre les deux mêmes points. Passons aux chiffres de l'Itinéraire de Bordeaux, il manque à la somme des deux chiffres consignés VIII unités pour qu'il y ait accord entre cette somme et la distance XXIV milles qui est très-probablement exacte. Or le nom ad Nonum nous fournit naturellement un premier chiffre bien authentique de IX milles; c'est donc le dernier chiffre compté entre la Mutatio ad Nonum et civitas Tyro qui est erroné. Ce chiffre doit être XV, et si nous remarquons qu'il a été très-facile à un copiste maladroit de séparer les deux jambages du V, second signe du chiffre en question, nous retombons sur le chiffre fautif XII qui a été imprimé. C'est donc très-probablement par le chiffre XV qu'il faut le remplacer, et dès lors la somme IX + XV = XXIV devient exacte. En conséquence, je propose cette restitution du texte, et avec d'autant plus de confiance qu'elle est sensiblement d'accord avec les distances réelles.

RAS-EL-AYN et NAHR-RAS-EL-AYN. — Scylax, après avoir mentionné Tyr, ajoute, en suivant sa marche vers le sud : Παλαίτυρος πόλις καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. Pline cite *Palætyrus* dans la phrase suivante : *Tyrus quondam insula.... circuitus* XIX. M *passuum est, intra Palætyro inclusa*. Enfin Strabon est plus explicite encore. Voici ce qu'il dit : Μετὰ δὲ τὴν Τύρον ἡ Παλαίτυρος ἐν τριάκοντα σταδίοις. Strabon énumère les localités de la Phénicie en descendant uniformément du nord au sud. Palætyr était donc au sud de Tyr, ainsi que l'affirment implicitement Scylax et Strabon, et à peu près à une lieue et demie de la métropole. Dès lors il devient impossible de ne pas placer Palætyr à Râs-el-âyn. Là, en effet, sont encore les puits antiques qui ont fait l'admiration de tous les voyageurs, et des ruines qui attestent la présence d'une ville considérable. De plus, à Râs-el-âyn coule une rivière, assez chétive, il est vrai, mais qui porte le nom de Nahr-râs-el-âyn; on me permettra d'y voir le ποταμὸς que Scylax fait passer au milieu de Palætyr. Des écrivains modernes ont pensé devoir chercher à Adloun l'emplacement de Palætyr, mais il est bien difficile d'admettre leur opinion, parce que d'abord Adloun est au nord de Sour, tandis que Palætyr était au sud de Tyr, et que de plus il y a beaucoup trop loin de Sour à Adloun, sans compter le Léontès qui sépare ces deux localités, pour admettre qu'Alexandre ait pu faire employer les décombres de Palætyr aux travaux entrepris pour réduire la ville de Tyr, ainsi que l'atteste Diodore de Sicile. Déjà Reland, avec sa sagacité habituelle, a placé Palætyr à Râs-el-âyn. Je ne fais donc qu'appuyer de toutes mes forces une opinion qui ne me paraît pas sérieusement contestable.

ES-CHEBRAYEH. — Au nord et à quelques cents mètres du Râs-el-abiadh, sont des ruines considérables, nommées par les Arabes es-Chebrayeh. Là sans doute a existé une ville antique; mais quel en a été le nom? Je l'ignore complétement, et je n'en ai trouvé jusqu'ici de trace nulle part, dans les anciens écrits qu'il m'a été permis de consulter.

RAS-EL-ABIADH. — C'est la montagne de calcaire blanc que Pline nomme *promontorium album*. Le nom moderne n'est que la traduction de l'ancien.

ESKENDEROUN. — Lorsque l'on a franchi le Râs-el-Abiadh, on rencontre en descendant sur la plage, les ruines nommées Eskenderoun par les Arabes. L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem est le seul écrit dans lequel on retrouve l'indication de cette ville. Après la mention de Tyr, nous y lisons en effet : *Mutatio Alexandroschene* M. XII. Ce relais était donc placé à XII milles de Tyr sur la route de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre. Ἀλέξανδρου σκηνὴ signifie *tente d'Alexandre*. Est-ce un campement du héros macédonien qui a valu son nom à la ville construite en ce lieu? cela paraît probable.

OMM-EL-A'AMID. — En suivant la voie antique, on aperçoit sur la hauteur à gauche de la route, et à quelques kilomètres seulement d'Eskenderoun, des fûts de colonnes qui s'élèvent au-dessus de hautes broussailles. Si, malgré le refus obstiné des moukres et des drogmans qui affirment qu'il n'y a là rien absolument à voir, bien que le nom moderne Omm-el-â'amid (la mère des colonnes) annonce le contraire, on gravit les pentes qui conduisent vers ces colonnes, on est largement payé de sa peine, par la vue de ces ruines immenses d'une époque très-reculée et qui mériteraient à elles seules une exploration de bien des journées. Mais est-il possible d'assigner un nom historique à cette ville qui couvre un immense plateau? J'ai le regret de dire non. J'ai fait de vains efforts pour arriver à retrouver dans les historiens et les géographes de l'antiquité les traces de cette ville si considérable, et je n'ai absolument rien rencontré. D'autres seront plus heureux peut-être, et je le désire de tout mon cœur.

AKHZIB ou EZ-ZIB. — Je donne à dessein ces deux prononciations différentes du même

Digitized by Google

nom, parce que les Arabes se servent indifféremment de l'une ou de l'autre. La seconde néanmoins me paraît une altération. Akhzib est sur un tertre qui domine la voie antique et par conséquent au bord de la mer, tandis qu'Omm-el-â'amid est éloigné de deux ou trois kilomètres de la plage. Akhzib est incontestablement la πόλις τῶν Ἐκδίππων de Scylax, l'*oppidum Ecdippa* de Pline, et la *mutatio Ecdippa* de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Celui-ci place Ecdippa à XII milles d'Alexandroschène, ce qui est suffisamment exact.

NAHR-EL-MEZRAAH. — Après la ville qu'il désigne sous le nom de πόλις τῶν Ἐκδίππων, Scylax place un ποταμὸς ou rivière, dont il ne donne pas le nom. Il n'y a pas à choisir ; cette rivière, c'est certainement le Nahr-el-merzrâah qui, sans être un cours d'eau très-important, n'en reste pas moins le seul qui mérite le nom de rivière entre Akhzib et Akka.

AKKA. — Pas de doute possible cette fois encore, Akka n'est autre chose que l'Ἄκη πόλις de Scylax, la *colonia Claudia Cæsarea Ptolemaïs, quondam Akè* de Pline, Ἄκη de Strabon, *Ptolemaïde* de l'Itinéraire d'Antonin et de la Table de Peutinger, *civitas Ptolemaïde* du Pèlerin de Bordeaux.

Examinons maintenant les distances que les anciens Itinéraires mettent entre Tyr et Akè ou Ptolémaïs. L'Itinéraire d'Antonin écrit XXXII milles, et une variante donne XXX milles seulement ; la Table de Peutinger XXXII milles, et enfin l'Itinéraire de Bordeaux qui compte XXII milles de Tyr à Alexandroschène, XII milles d'Alexandroschène à Ecdippa, et VIII d'Ecdippa à Ptolémaïs, donne par conséquent une somme totale de XXXII milles. Les trois chiffres étant parfaitement concordants, il en résulte que la variante XXX. M. de l'Itinéraire d'Antonin, doit être définitivement rejetée comme erronée.

Voici maintenant dans quel ordre les anciens Itinéraires ont classé les villes de la côte de Phénicie depuis Ptolémaïs jusqu'à Joppé, limite méridionale du pays, indiquée par Pline.

Périple de Scylax (traduction latine et restitution de Vossius). — *Ace urbs. Belus, urbs Tyriorum. Carmelus mons et templum Jovis. Aradus urbs Sidoniorum. Sycaminon, urbs Sidoniorum. Joppé.*

Pline (sa description part du midi). *Joppe Phœnicum antiquior terrarum inundatione, ut ferunt. Apollonia. Stratonis Turris. Eadem Cæsarea.*

Strabon. — *Acen. Carmelus mons. Urbs Sycaminon. Bucolon. Urbs crocodilorum. Postea ingens silva. Joppe.*

Itinéraire d'Antonin. — *Ptolemaïdem. Sycamina M. P. XXIV. Cæsaria M. P. XX. Betharo M. P. XVIII.*

Table de Peutinger. — *Ptolemaïde. Thora XX. Cæsaria VIII. Apolloniade XXII. Joppe.*

Ptolémée. — *Ptolemais. Sycaminon. Carmelus. Dora. Cæsarea Stratonis. Apollonia. Joppe.*

Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. — *Civitas Ptolemaida. Mutatio Calamon M. XII. Maurio Sycamenos. Ibi est mons Carmelus ubi Helias sacrificium faciebat. Mutatio certa M. VIII. Fines Syriæ et Palestinæ.*

Suivons maintenant le littoral et recherchons les ruines antiques qui s'y rencontrent.

De Saint-Jean d'Acre, l'Akka moderne, jusqu'à Kafa, il n'y a pas de traces de ville antique.

KEPHA, HEPHA. — La Kaïfa moderne a des vestiges d'antiquité : on voit sa nécropole au pied du Carmel. Reland, d'après Guillaume de Tyr, en fait l'ancienne Sycaminos.

CALAMON. — La carte de Ritter place un *Kalamoun* au pied du Carmel, au delà de Kaïpha. L'auteur de l'Itinéraire aura interverti les noms, puisque Kaïfa est plus au nord que *Kalamoun*.

MUTATIO CERTA. — A quatre kilomètres au sud d'Athlit, qui est le *Castellum peregrinorum* des croisades, on voit des ruines antiques et les traces d'un port. C'est donc une bonne identification, d'autant plus que la distance de huit milles est donnée entre cette *Sycamenos* et *Mutatio*.

DORA. — Les ruines de l'antique Dora sont très-reconnaissables à un kilomètre au nord de Tanthomah sur le bord de la mer. Saint Jérôme la place au neuvième mille de Césarée, ce qui concorde avec la Table de Peutinger qui donne huit milles.

CÆSAREA. — Il n'y a pas de doute que la Kaysarieh moderne ne soit la Césarée antique. Ses vestiges sont si considérables qu'il est impossible de s'y tromper.

BUCOLON. — Entre Césarée et Joppé Strabon place *Bucolon ;* l'Itinéraire d'Antonin, *Betharo ;* Pline, la Table de Peutinger, et Ptolémée, *Apolloniade*. Nous écarterons *Betharo* qui est dans les terres sur la route de Césarée à Samarie. Il nous restera *Bucolon* et *Apolloniade*. On trouve au nord de Om-Khaled, que Ritter écrit Moukhalid, une nécropole antique. La *Bucolon* de Strabon peut très-bien se retrouver dans la Moukhalid moderne.

APOLLONIA. — Il n'y a aucune difficulté pour Apollonia. Elle est entre Joppé et Césarée. Strabon place une ville des crocodiles sur le fleuve des Crocodiles, le Nahr-Arsouf. C'est donc à tort que la carte de Ritter a placé sur les ruines d'Arsouf l'ancienne Apollonia ; il faut descendre encore davantage au midi et mettre Apollonia auprès de la localité moderne que les cartes indiquent sous le nom d'El-Haram-ibn-Aly-Aleim.

JOPPÉ. — Il n'y a jamais eu de discussion sur l'identification de la Jaffa moderne avec l'antique Joppé.

PHEREZÉENS, PÉRIZÉENS. — Les Périzéens habitaient les environs de Beit-El, car Abraham vint dresser ses tentes entre Beit-El et Aï (*Gen.* XIII, 2), et au verset 7, il est dit que le Kenâanéen et le Périzéen habitaient cette contrée. La *Genèse* (XXXIV, 30) dit encore qu'ils habitaient les environs de Sichem. Jacob se plaint à ses fils Simon et Lévi que le carnage qu'ils ont fait à Sichem lui donne pour ennemis les Kenâanéens et les Périzéens. Leur pays s'étendait au delà des tribus d'Ephraïm et de Manassé, car il est fait men-

Digitized by Google

tion des Périzéens habitant une partie du territoire échu en partage à la tribu de Juda; et du côté du nord nous les voyons s'étendre jusqu'à Beit-San (*Juges*, I, 4, 5).

PHESDOMIM, FAS-DAMIM.—Contrée de Juda, près de Socho et d'Azeca, où se rendit David lorsque les Philisthins étaient en guerre contre les Israélites, lesquels campaient sur le versant oriental de la vallée du Térébinthe (*I Chron.* XI, 13). Le Phesdomim était donc sur le versant opposé.

PHETROS, FATROUS.— Il est difficile d'indiquer le pays qui porta dans les temps bibliques le nom de Phetros. Comme il est joint dans Isaïe, le seul écrivain sacré qui le mentionne, avec ceux de l'Egypte et de l'Ethiopie, c'est en Egypte qu'il faudrait en chercher la situation véritable, d'autant plus que la *Genèse* met les Phétrusins parmi les descendants des Mesraïm qui peuplèrent la haute Egypte. (*Isaïe* XI, 11; *Gen.* X, 14).

PHIAHIROTH, FI-HE-HIROUT.— Quatrième station des Hébreux en sortant d'Egypte. (*Exode*, XIV, 2.)

PHILADELPHIE. — Ville de Mysie mentionnée par saint Jean dans l'*Apocalypse*. (I, 11; III, 7.)

PHILISTHINS, PELISTIM. — Les Philisthins étaient un des peuples aborigènes de la terre de Kenâan. Du nom primitif *Pelistim*, les Grecs et les Romains ont fait *Palestins, la Palestine*.

Un texte précieux de la *Genèse* (X, 13, 14) dit que les Philisthins et les Caphthorins sont sortis de Phethrusim et de Chasluim enfants de Mesraïm, second fils de Cham. Voilà donc la généalogie de ces peuples. La terre des Philisthins est parfaitement connue; elle occupait le littoral de la Méditerranée depuis l'Egypte jusqu'à Jaffa.

Les cinq grandes villes des Philisthins étaient Gaza, Gath, Ascalon, Aschdod et Ekron.

Cette race indomptable ne put jamais être vaincue par les Israélites.

PHISON, FISOUN. — Un des fleuves du paradis terrestre (*Gen.* II, 11), que l'on croit être le Phase, qui prend sa source dans les montagnes de l'Arménie.

PHITHOM, FITAM. — Ville d'Egypte, mentionnée avec Ramesses, que Pharaon fit construire par les Israélites (*Exod.* I, 11). Ramesses était dans la basse Egypte, près de l'isthme.

PHOGOR. — Montagne de la Moabitide, du haut de laquelle Balaam prophétisa sur les Israélites. — *Voy.* FESGAH.

PHUNON. — Station des Israélites après Salmona (*Nomb.* XXXIII, 42).

PIGMÆENS. — L'Hébreu porte *Gammadim*, le Chaldéen porte *Cappadoces*, et les Septante, refusant de voir un nom de ville dans le mot Gammadim, l'ont traduit par le mot « gardiens » La Vulgate a mis *Pigmæi*. Voici le texte d'Ezéchiel (XXVII, 11) :

Hébreu. — ***Et les Gammadim qui étaient dans les tours.***

Chaldéen.—***Et les Cappadociens qui étaient dans les tours.***

Septante. — ***Et les gardiens qui étaient dans les tours.***

Vulgate.— ***Et les Pygméens qui étaient dans les tours.***

Le plus naturel est la traduction des Septante.

PIERRES CONSACRÉES. — J'ai trouvé à peu de distance de la mer Morte un monument fort curieux de ce genre. C'est un roc isolé qui a été très-probablement apporté de main d'homme, et qui se nomme el-Hadjr-Lasbah; trois autres rocs semblables, disposés à quinze mètres environ l'un de l'autre, sont posés en arc de cercle sur le plateau. Evidemment nous avons ici la contre-partie des cromlechs celtiques. Ce qui est certain, c'est que les Arabes vénèrent la première de ces roches, qu'ils regardent comme une pierre consacrée par Abraham, et sur laquelle le patriarche a fait des sacrifices, en l'honneur de Dieu.

Nous trouvons dans l'Ecriture sainte la mention de quatre pierres portant un nom spécial : ce sont 1° l'Ebn-Bahan, la pierre de Bahan, fils de Raouben (*Josué* XV) : — 6. ***La limite (du territoire de Juda) s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hârbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Raouben.*** —7. ***La vallée s'élève de la vallée d'Akour à Dabor.*** — La même pierre est encore citée (*Josué* XVIII, 17) comme se trouvant aussi sur la limite du territoire de Benjamin. — 2° La pierre de l'Assistance (*I Samuel* IV, 1). — ***Et ils campèrent près de la pierre de l'Assistance*** (האבן העזר). L'origine du nom de cette pierre est rappelée dans Samuel I, XX, 19. (I, VII, 12). — ***Samuel prit une pierre qu'il plaça entre he-Misfah et he-Sen, et il l'appela Ebn-Azer, disant : Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus.*** — 3° La pierre du Voyageur (אבן האזל) (*I Rois* I, 9). — 4° Enfin la pierre de Zahlet qui était auprès d'Ayn-Radjel.

Dès l'époque biblique, certaines roches isolées portaient donc des noms particuliers, et il est très-possible que notre Hadjr-Lasbah soit une de ces pierres. De plus nous savons (*Josué* VIII, 31) que les autels primitifs des Hébreux devaient être faits « de pierres entières, sur lesquelles on n'a pas levé le fer. » Il est donc possible aussi que le Hadjr-Lasbah soit bien, ainsi que le veut la tradition, une roche consacrée au culte de Jéhovah, dès l'époque des patriarches. Peut-être, à la rigueur, pourrait-on être tenté de voir dans le Hadjr-Lasbah, la pierre de Bahan, qui devait évidemment se trouver dans la même région; mais comme ces deux dénominations n'ont absolument aucune ressemblance, je suis tout disposé à me prononcer contre cette identification.

PILA (MAKTAS).— Un des petits prophètes, Sophonie, dit : ***Soyez dans le désespoir, habitants de Pila, tout le peuple de Kenâan s'est tu*** (I, 11). Que pouvait être ce lieu de Pila? Quelques commentateurs pensent que c'était un marché de Jérusalem; et que le prophète menace la ville que les Kénâanéens ne viendront plus y faire le commerce. Il ne reste aucun souvenir à Jérusalem de ce lieu, qui est peut-être le bazar actuel, car les lieux de vente changent peu.

Digitized by Google

PRINCES IDUMEENS. — *Art judaïque sous Hérode et ses successeurs jusqu'à la fin de l'autonomie de la nation juive.*

Reconstruction du temple par Hérode le Grand. — Description de l'édifice. — La vigne d'or. — Les dix portes d'or et d'argent : la porte d'airain de Corinthe. — Le candélabre, la table, l'autel des parfums. — La porte Dorée. — Aigle d'or placé sur la porte principale du temple. — Les prêtres et le peuple sollicitent et obtiennent l'exhaussement du faîte du temple. — Edifices construits par Hérode : l'hippodrome de Jéricho, le théâtre, le forum de Jérusalem. — Montagne ronde ou *Hérodéion*. — Cesaréion et Agrippéion. — Fondation de la ville de Sébaste. — Le temple d'Auguste. — Le Panéion. — Fondation de Césarée ; ses palais, son port ; statue colossale de César. — La tour Antonia ; la tour Hippicos ; la tour Mariamne. — Le palais d'Hérode. — La tour Pséphina. — Le tombeau d'Hélène.

Le fait qui domine tous les autres, parmi ceux qui nous intéressent, c'est le fait de la reconstruction du temple, entreprise par Hérode le Grand, jaloux de se concilier l'affection de la nation juive, à la tête de laquelle la faveur d'Antoine et du sénat l'avait placé. Il n'y a que l'historien Josèphe qui puisse nous fournir quelques renseignements ; voyons donc ce qu'il nous apprend à propos du temple d'Hérode.

Le passage le plus important où il en parle est le suivant (*Ant. Jud.*, XV, XI, 1 et suiv.), que je ne reproduirai qu'en substance :

« Dans la dix-huitième année de son règne, Hérode le Grand entreprit de reconstruire le temple de Jérusalem, pour lui donner une étendue plus considérable et une élévation des plus magnifiques. Il pensait, et il avait raison, que l'exécution de ce projet grandiose serait la plus grande de ses entreprises, et lui gagnerait une illustration éternelle ; mais comme il savait que le peuple juif était assez peu disposé à accorder son assentiment à un dessein semblable, il résolut de l'y amener par une harangue. Il convoqua donc une assemblée de la nation, et là il exposa ses vues avec dignité et gravité, en montrant qu'il s'agissait bien plus de l'honneur et de l'intérêt des Juifs eux-mêmes, que de sa propre satisfaction. — Au retour de Babylone, dit-il aux assistants, nos pères ont construit pour le Très-Haut un temple qui a soixante coudées de moins en hauteur que l'ancien temple édifié par Salomon. Ne les accusons pas de négligence, car cette infériorité n'a pas dépendu de leur volonté, puisque Cyrus, et Darius, fils d'Hystaspe, leur avaient eux-mêmes prescrit les dimensions à donner à l'édifice sacré. Soumis à ces monarques et à leur postérité, nos ancêtres ont dû obéir : et plus tard, soumis à la suprématie macédonienne, ils n'ont pu construire un édifice semblable à l'ancien temple en grandeur et en majesté. Grâce à ce Dieu puissant, je suis devenu votre roi ; mes Etats jouissent de la paix, et je suis à la tête de finances prospères ; bien plus, je possède l'amitié des Romains, les maîtres du monde. Il est donc de mon devoir de réparer tout ce que nos pères ont dû négliger par la force des événements, et de prouver ainsi à Dieu, autant que je le pourrai, ma reconnaissance pour toutes les grâces dont il me comble. — Cette ouverture inattendue causa d'abord au peuple plus d'étonnement que de joie, car cette offre était tout à fait imprévue et inespérée. La première pensée des Juifs fut de s'effrayer à l'idée que leur temple allait être détruit, sans qu'il fût certain que celui qu'Hérode voulait établir à sa place serait jamais achevé, faute de dépenses suffisantes. Le roi, qui s'en aperçut, se hâta de dissiper cette inquiétude, en leur donnant l'assurance qu'il ne serait pas touché au temple existant, avant que l'immense quantité de matériaux nécessaires à la reconstruction du sien, fût rassemblée et entièrement prête à être mise en œuvre. Cette simple parole rendit la confiance à tous les esprits, et Hérode fit commencer immédiatement les travaux. Mille chariots propres à transporter les pierres furent construits, et dix mille ouvriers habiles employés à tout préparer. A la tête de ceux-ci furent préposés mille prêtres. Les tailleurs de pierre et les charpentiers se mirent à l'ouvrage, si bien qu'en peu de temps tout fut prêt

« Les anciennes fondations furent arrachées et remplacées par d'autres, sur lesquelles s'éleva un nouveau temple qui avait cent coudées de longueur, et en hauteur vingt coudées de plus que l'ancien. Ce temple fut bâti en pierres blanches et compactes, qui avaient jusqu'à vingt-cinq coudées de longueur, et douze de hauteur. L'édifice sacré, aussi bien que le portique royal, était plus bas sur les côtés ; la partie centrale (comme qui dirait la nef) était beaucoup plus élevée, de sorte qu'à la distance d'un grand nombre de stades, les habitants du pays pouvaient l'apercevoir, et qu'il offrait surtout un aspect magnifique à ceux qui demeuraient en face ou qui s'en approchaient. Les portes, ouvrant sur les avenues du temple, étaient garnies de grands et magnifiques arcs qui avaient la même hauteur que le temple, et ils étaient munis de tentures éclatantes, ornées de fleurs purpurines et de colonnes figurées dans le tissu. De plus, au-dessous de ces portes et au-dessus des corniches, courait une vigne d'or dont les grappes pendantes étaient d'une telle richesse, qu'elles émerveillaient le spectateur autant par leur somptuosité que par leur admirable exécution.

« Le temple fut entouré de vastes portiques d'une harmonie parfaite, et bien plus magnifiques que les anciens. Ces portiques, au nombre de deux, s'appuyaient contre une grande muraille, et cette muraille elle-même était l'ouvrage le plus étonnant dont les hommes aient entendu parler. » Ici viennent, dans la description donnée par Josèphe, des détails sur le travail gigantesque à l'aide duquel le mont Moriah fut transformé en une immense montagne artificielle dont le sommet servait d'assiette au temple.

« A l'intérieur le sommet lui-même était entouré d'un autre mur de pierre soutenant, sur la face orientale, un double portique aussi

Digitized by Google

long que le mur d'enceinte lui-même, faisant face à la porte d'entrée du temple, qui était placée en face du centre des portiques. Beaucoup des anciens rois avaient contribué à sa magnificence; car dans le voisinage du temple étaient déposées les dépouilles des nations étrangères que les Juifs avaient vaincues. Hérode y ajouta les trophées qu'il avait conquis sur les Arabes.

« Vers la porte septentrionale de l'enceinte sacrée était placée la citadelle, nommée la *tour Antonia*, et dont j'aurai à m'occuper plus loin. Dans la face occidentale de cette enceinte étaient percées quatre portes, dont l'une conduisait au palais du roi. Ce palais et le temple étaient séparés par une vallée dont le passage était alors interrompu; deux de ces portes ouvraient sur le faubourg, et la dernière, donnant accès dans la ville neuve (? εἰς τὴν ἄλλην πόλιν), était distinguée par un double escalier, à l'aide duquel on descendait dans la vallée pour remonter ensuite. La ville en effet était posée à côté du temple, de manière à offrir l'aspect d'un théâtre, et elle était entourée, du côté du midi, par une vallée profonde. Le quatrième côté de l'enceinte, c'est-à-dire le côté méridional, avait également des portes percées au milieu de sa longueur; sur cette face s'appuyait le portique royal, qui était triple et s'étendait depuis la vallée orientale jusqu'à la vallée occidentale, c'est-à-dire autant que possible. Cet édifice était certainement le plus admirable qui ait jamais existé sous le soleil. La vallée elle-même était en effet si creuse, que la vue ne pouvait en découvrir le fond lorsqu'on le regardait du haut de la montagne; et à cette élévation déjà si considérable Hérode ajouta un portique d'une hauteur effrayante, et telle que, si du haut du toit on cherchait à mesurer la double hauteur de la montagne et du portique, on s'exposait à prendre le vertige, sans pouvoir faire pénétrer son regard à une pareille profondeur. Quatre rangées parallèles de colonnes régnaient d'un bout à l'autre du portique, et la quatrième était engagée dans un mur de pierre. Le diamètre de ces colonnes était tel, qu'il fallait trois hommes pour les embrasser; leur longueur était de vingt-sept *pieds*, et leur fût portait vers la base une double spirale (διπλῆς σπείρας ὑπειλημμένης); ces colonnes étaient au nombre de cent soixante-deux (122), et leurs chapiteaux étaient sculptés à la mode corinthienne. Précisément à cause de ces quatre rangées de colonnes, le portique était triple; deux des allées parallèles étaient semblables, de sorte que chacune d'elles avait trente *pieds* de largeur, un stade de longueur et plus de cinquante *pieds* de hauteur; l'allée intermédiaire était plus large de moitié que chacune des deux autres, de telle sorte qu'elle dominait de beaucoup les deux allées latérales.

« Les toits étaient ornés de sculptures de bois en haut relief et très-variées. Celui de la travée du milieu était fortement relevé, les murs supérieurs étant coupés par l'architrave et divisés par des colonnes engagées; le tout d'un fini si merveilleux, que ceux qui n'ont pas vu cet édifice ne peuvent pas croire tout ce qui en est dit, tandis que ceux qui l'ont vu, n'ont pu maîtriser leur admiration. Telle était la première enceinte. A l'intérieur, et à petite distance, on en trouvait une autre, dans laquelle on pénétrait en montant quelques degrés, et qui était entourée d'un mur de pierre portant une inscription qui en défendait l'accès aux étrangers, sous peine de mort. A l'intérieur de cette seconde enceinte il y en avait encore une autre, qui comportait, sur les faces sud et nord, trois portes distantes l'une de l'autre, et sur la face orientale une autre porte beaucoup plus grande, par laquelle les Juifs purifiés, ainsi que les femmes, avaient coutume de passer. Plus intérieurement encore se trouvait le *Hiéron*, dans lequel il était interdit de pénétrer; et enfin se montrait le dernier sanctuaire, dans lequel les prêtres seuls pouvaient entrer. Tel était le temple, et devant lui se trouvait l'autel des holocaustes. Le roi Hérode n'entra jamais dans ces trois dernières enceintes, dont il était banni parce qu'il n'était pas prêtre. Mais peu lui importait, et il mit tous ses soins à construire somptueusement les portiques et l'enceinte extérieure. Tout cela fut achevé en huit années; mais le temple proprement dit le fut en dix-huit mois. Il fut inauguré le jour anniversaire de l'avénement d'Hérode, ce qui fut dans Jérusalem un double motif de fête. Le roi eut en outre le soin de faire creuser une voie souterraine conduisant de la tour Antonia à la porte orientale du temple, au-dessus de laquelle il se fit construire une tour qui devait lui servir de refuge, dans le cas où le peuple juif se porterait encore à quelque attentat contre son souverain. »

Josèphe ne s'est pas contenté de cette description, et, dans la *Guerre des Juifs*, il en a donné une seconde beaucoup plus détaillée (*Bell. Jud.*, V, v, 1 et suiv.), et que je reproduirai également en substance. Après avoir parlé des travaux énormes qui formèrent une immense plate-forme dont le mont Moriah était le noyau, l'historien s'exprime ainsi : « Les édifices supérieurs étaient en tout point dignes de la majesté des fondations; en effet tous les portiques étaient doubles; ils étaient soutenus par des colonnes hautes de vingt-cinq *pieds*, formées d'un seul bloc de marbre blanc, sur lesquelles reposaient des lambris de cèdre. Les portiques étaient larges de trente coudées, et leur ensemble, y compris la tour Antonia, avait un développement de six stades; l'espace découvert était entièrement pavé en mosaïque formée de pierres de toute nature. Lorsque de ce parvis ainsi pavé on passait au second temple, on rencontrait un mur d'enceinte de trois coudées de haut et admirablement construit. Sur ce mur d'en-

(122) Ce chiffre paraît altéré, puisque le nombre cent soixante-deux n'est pas divisible par quatre.

Digitized by Google

ceinte s'élevaient, à des intervalles égaux, des colonnes portant des inscriptions grecques ou latines, rappelant la loi sur l'impureté à tous ceux qui se présentaient pour franchir cette enceinte, et en excluant tous ceux qui n'appartenaient pas au culte judaïque. Le second temple se nommait le *Saint*, et l'on y montait du premier par une rampe de quatorze marches. Sa plate-forme était carrée et entourée d'un mur particulier. La hauteur extérieure de ce mur était de quarante coudées; mais à l'intérieur elle était de vingt-cinq coudées seulement, grâce à la hauteur de l'escalier qui conduisait sur la plate-forme. Après les quatorze premiers degrés, on rencontrait un palier large de dix coudées et s'étendant jusqu'au pied du mur. De là, d'autres rampes de cinq marches conduisaient aux portes, qui, sur chacune des faces méridionale et septentrionale, étaient au nombre de quatre, et de deux forcément sur la face orientale. Voici pourquoi : comme le temple, par suite d'une loi religieuse, devait être interdit aux femmes, il avait paru nécessaire d'avoir une seconde porte opposée à la première. Sur chacune des deux autres faces, on entrait par une seule porte dans le parvis des femmes. Il leur était défendu d'entrer par une porte autre que celles qui leur étaient réservées, et par celles-là même elles ne pouvaient s'avancer au delà de l'enceinte qui leur était accessible. Du reste, le lieu était ouvert non-seulement aux femmes habitant la Judée, mais encore à toutes les femmes des autres provinces et qui se présentaient pour accomplir les devoirs de la religion. La face occidentale n'avait pas de porte, mais présentait un mur continu. Au delà du mur régnaient, à l'intérieur, des portiques placés devant les chambres du trésor, et soutenus par de grandes et magnifiques colonnes; celles-ci étaient simples et ne le cédaient que sous le rapport de la grandeur à celles des portiques inférieurs.

« Des dix portes, neuf étaient entièrement revêtues d'or et d'argent, aussi bien que leurs battants et leurs architraves. Celle qui ouvrait sur le temple était seule en airain de Corinthe, et surpassait de beaucoup en splendeur celles qui étaient recouvertes d'or et d'argent. Deux battants étaient insérés dans chaque porte ou pylone, et chacune avait trente coudées de hauteur et quinze de largeur. Après avoir franchi chacune de ces portes, on trouvait des salles carrées de trente coudées de côté, construites en forme de tour, et hautes de plus de quarante coudées. Elles étaient soutenues chacune par deux colonnes ayant douze coudées de circonférence. Toutes ces salles étaient égales, sauf celle qui suivait la porte orientale, construite en airain de Corinthe, et qui conduisait directement du parvis des femmes à la porte même du temple. Celle-ci était beaucoup plus grande.

« Elle était en effet haute de cinquante coudées, et avait des portes hautes de quarante coudées; ces portes étaient beaucoup plus riches et plus magnifiques que les autres, et les plaques d'or et d'argent dont elles étaient revêtues étaient beaucoup plus épaisses. L'ornementation des neuf portes leur fut appliquée par les soins d'Alexander Alabarcha, père de Tiberius Alexander, procurateur de Judée. Quinze marches conduisaient du mur qui fermait le parvis des femmes à la porte principale; elles étaient donc moins élevées que les cinq marches qui conduisaient à chacune des autres portes.

« Le temple même, c'est-à-dire le très-saint, était placé au milieu de l'enceinte sacrée, et l'on y montait par douze degrés. Sa face antérieure présentait une largeur et une hauteur égales de cent coudées. Par derrière, cette largeur de l'édifice sacré était réduite de quarante coudées : ainsi, sur la face du monument, deux espèces d'épaules, d'un développement de vingt coudées chacune, se projetaient de chaque côté du temple.

« La première porte, haute de soixante-dix coudées et large de vingt-cinq, n'avait pas de battants et restait entièrement ouverte, pour représenter, ainsi que le pensaient les Juifs, le ciel visible de tous côtés et ouvert partout. Tout le fronton de cette porte était doré, et à travers sa base on apercevait entièrement le vestibule intérieur, qui était très-grand. Toutes les parties qui avoisinaient la porte intérieure étaient resplendissantes d'or. Comme l'intérieur de l'édifice était coupé en deux parties, on ne voyait ouverte que la première salle, qui avait une hauteur non interrompue de quatre-vingt-dix coudées, une longueur de cinquante, et une largeur transversale de vingt seulement. J'ai déjà dit que la porte intérieure du vestibule était entièrement dorée, ainsi que toute la paroi du mur dans lequel elle était percée. Au-dessus courait une vigne d'or de laquelle pendaient des grappes de raisin de la taille d'un homme.

« Le temple étant, ainsi que je l'ai dit, partagé en deux vers le milieu de sa longueur, la salle la plus reculée était plus basse que celle de devant; elle avait des battants de porte d'or de cinquante-cinq coudées de hauteur et de seize coudées de largeur. Devant cette porte était suspendu un voile d'égale longueur, et d'étoffe babylonienne, éclatant des couleurs de l'hyacinthe, du byssus, du safran et de la pourpre, et du tissu le plus merveilleux. » Dans ce tissu, précieux sans doute, l'imagination des Juifs avait placé la symbolisation de toutes choses. Ainsi, pour eux, comme pour Josèphe lui-même, qui se fait probablement l'écho d'une opinion générale de ses compatriotes, le safran représentait le feu, le byssus la terre, l'hyacinthe l'air, et la pourpre la mer. « Sur ce voile était tracée toute l'image du ciel, à l'exception des signes du zodiaque.

« Cette dernière partie du temple n'avait plus que soixante coudées de hauteur, soixante de longueur et vingt de largeur. Ces soixante coudées étaient de nouveau divisées en deux portions. La première, qui avait quarante coudées de longueur, contenait trois objets admirables et illustres; c'étaient le candélabre, la table et l'autel des parfums.

Digitized by Google

Les sept lampes du candélabre signifiaient les sept planètes, et les douze pains déposés sur la table, le cercle zodiacal et les mois de l'année; l'autel des parfums, par ses treize aromates empruntés à la mer et à la terre habitée et inhabitée, marquait que tout appartenait à Dieu, et devait être employé à son usage. La dernière partie du temple avait vingt coudées de longueur, et elle était séparée de la précédente par un voile. Elle ne contenait rien ; mais parce qu'elle était inaccessible et inviolable, elle s'appelait le *Saint des saints*.

« Autour des côtés du temple inférieur étaient appliquées une foule de petites chambres qui conduisaient de l'une dans l'autre, et garnies d'un triple toit; on y pénétrait par des entrées pratiquées de chaque côté de la porte du temple. La partie supérieure du temple n'avait pas de petites chambres pareilles sur ses flancs, parce qu'elle était plus étroite que la partie inférieure. Cette partie supérieure avait en effet quarante coudées de largeur de moins que l'autre. La hauteur totale était de cent coudées, dont soixante pour le temple inférieur, et quarante pour la partie supérieure, qui était rétrécie.

« L'extérieur du temple frappait autant les yeux que l'esprit. Il était en effet revêtu de tous les côtés de plaques épaisses d'or, si bien qu'au lever du soleil il semblait en feu et repoussait tous les regards, comme s'il eût été imprégné des rayons de l'astre du jour. De loin il paraissait semblable à une montagne de neige, car partout où l'or disparaissait, brillait un marbre éclatant de blancheur. Le faîte était garni de broches d'or très-aiguës, destinées à écarter les oiseaux qui auraient pu le souiller. Quant aux blocs qui étaient entrés dans la construction, on en voyait qui avaient jusqu'à quarante-cinq coudées de longueur, cinq de hauteur et six de largeur. » Cette longueur de quarante-cinq coudées, équivalente à vingt-trois mètres six cent vingt-cinq millimètres, est peut-être exagérée. Rappelons-nous toutefois que la plate-forme du grand temple de Bâalbek présente trois blocs bien plus étonnants encore, puisqu'ils ne cubent pas moins de cinq cent vingt-cinq mètres, tandis que ceux dont parle Josèphe n'en cuberaient que cent quatre-vingt-seize en nombre rond.

« L'autel placé devant le temple était haut de quinze coudées, long et large de cinquante. Ce massif carré avait aux angles des saillies semblables à des cornes, et une rampe douce y montait du côté du midi. Il n'entrait aucun ferrement dans sa construction, et jamais le fer ne l'avait touché. Enfin le temple et l'autel étaient entourés d'un cordon de pierre haut d'une coudée, et qui séparait les prêtres du peuple. »

La description que je viens de tirer de Josèphe parle d'elle-même, et il est évident qu'à tout le moins pour les portiques oriental et méridional, l'architecture adoptée par Hérode était tout imprégnée des principes classiques de l'architecture grecque et romaine. Les chapiteaux étaient corinthiens, dit Josèphe, et nous allons voir que cette assertion est suffisamment exacte, si du moins nous en pouvons juger par les seuls fragments qui subsistent encore à l'extérieur du Haram-ech-Chérif, et qu'il n'est pas possible de refuser à l'époque d'Hérode le Grand.

Le plus important de tous est la porte Dorée, porte aujourd'hui murée, et qui se voit dans la face orientale de l'enceinte. Elle se compose de deux larges piliers carrés, complétement engagés aujourd'hui dans la maçonnerie turque, et surmontés de chapiteaux formés de deux rangs superposés de feuilles d'acanthe, ou du moins d'un végétal assez semblable à l'acanthe, et dont les folioles aiguës et profondément découpées constituent un style *sui generis*, qui a évidemment la prétention de ressembler au corinthien, tout en conservant son caractère propre. Le sommet du chapiteau est un peu évidé au centre, et là, il porte une saillie circulaire, copiée également des chapiteaux des pilastres corinthiens de construction gréco-romaine de cette époque.

Sur les chapiteaux repose une double archivolte surchargée d'ornements et présentant plusieurs cordons concentriques de feuillages, d'entrelacs; et de petits modillons courant au-dessus de tous les autres. A mon retour de Jérusalem, j'avais énoncé la conviction que cette porte était d'Hérode le Grand, et je dois avouer que je n'eus pas le bonheur de la faire partager par tout le monde. On se méfiait de mes dessins, et par conséquent de mon opinion. Depuis lors les merveilleuses photographies de mon ami M. Salzmann sont venues trancher la difficulté, et prouver que j'avais un peu moins d'imagination et un peu plus d'honnêteté que ne m'en voulaient accorder ceux qui, n'ayant jamais mis le pied hors de leur logis, ne pardonnent pas aux autres d'aller chercher, au péril de leur vie, des faits capables de déranger les théories *à priori* écloses au fond de leur cabinet. Ces photographies ont amplement démontré que la porte Dorée ne peut être byzantine; elle est donc plus ancienne. D'un autre côté, retrouver des monuments certains de l'époque d'Hérode, avec la même ornementation, sans la moindre différence, c'était trancher définitivement la question. Un autre de mes amis, voyageur plein de talent et de courage, M. le comte Melchior de Voguë, s'en est chargé. Il a étudié et dessiné avec le plus grand soin les ruines de la Julias que le tétrarque Philippe, fils d'Hérode le Grand, construisit en l'honneur de la mère de Tibère, sur l'emplacement de Bethsaïda. Or, l'ornementation de Julias est identique, dans toute la force du terme, avec l'ornementation de la porte Dorée; les deux monuments qui l'offrent sont donc à très-peu près contemporains, et ils appartiennent incontestablement au même siècle.

Au milieu de la face sud de l'enceinte du temple se voit une moitié de la porte désignée dans la description du temple d'Hérode. Elle est coupée en deux par le mur de clôture du jardin de la mosquée d'El-Aksa. Mais ce qu'il

Digitized by Google

est possible d'en voir est évidemment de la même époque que la porte Dorée, l'ornementation étant entièrement identique avec celle de cette porte. Toutefois celle du sud présente des caractères architectoniques qu'il serait absolument impossible de retrouver dans un monument d'origine purement grecque ou romaine; ainsi l'archivolte qui forme le sommet de la porte est composée de deux portions d'arc de cercle, rachetant une ligne horizontale qui n'est autre chose que l'arête inférieure d'un cadre rectangulaire dominant et bordant la baie à droite et à gauche. A quelques décimètres au-dessus règne une corniche de même style et ne se rattachant à rien. Celle-ci surmonte de véritables claveaux ou voussoirs de bel appareil, formant voûte au-dessus d'un segment vide et très-étroit, qui servait à donner du jour dans des galeries intérieures, aujourd'hui souterraines, et placées au-dessous de la mosquée d'El-Aksa. On sait que cette mosquée n'est autre chose que l'église de la Purification, bâtie par l'empereur Justinien au VIe siècle. A droite de la porte paraît un très-bel appareil, qui semble tout à fait digne d'Hérode, tandis que la porte est murée en appareil tout à fait semblable à celui des murailles de l'église elle-même. Cette porte a donc été condamnée par l'ordre de Justinien.

Les magnifiques portiques dont nous avons parlé plus haut n'existèrent pas longtemps; car aussitôt après la mort d'Hérode, et pendant que son fils et successeur Archélaüs sollicitait à Rome l'obtention de la couronne de son père, les Juifs, soulevés par les exactions du procurateur Sabinus, se révoltèrent contre lui, malgré la présence d'une légion entière qui tenait garnison à Jérusalem. Les insurgés se retranchèrent dans les portiques, et du haut des toits firent beaucoup de mal aux Romains, sans courir eux-mêmes le moindre danger. Pour mettre fin à cet état de choses, les Romains incendièrent les portiques, et de la foule des combattants qui s'étaient postés sur les toits, il n'y en eut pas un seul qui parvînt à s'échapper. Josèphe (*Ant. Jud.*, XVII, x, 2) raconte cet événement en détail : « Des matériaux incendiaires ayant été accumulés par les Romains dans l'intérieur des portiques, la flamme gagna promptement les toits. Ceux-ci étaient bâtis, ainsi que nous l'avons vu, en bois sculpté, que recouvrait beaucoup de cire, de poix et d'or étendu avec de la cire, de sorte que tout ce merveilleux travail périt en peu d'instants. » Ce désastre fut réparé plus tard, mais avec une moindre somptuosité sans aucun doute, et nous aurons à noter un nouvel incendie des portiques extérieurs.

Nous avons maintenant à constater une singulière infraction à la loi judaïque, commise par Hérode le Grand. On sait combien il était interdit aux Juifs de représenter et de consacrer des figures d'êtres vivants. Hérode (*Ant. Jud.*, XVII, VI, 2) ne craignit pas de faire consacrer et de placer sur la porte principale du temple un aigle d'or de grande dimension. Lorsque ce monarque fut devenu assez malade pour que sa guérison parût impossible, les Juifs rigoristes commencèrent à murmurer hautement contre ce qu'ils considéraient comme un attentat. A la tête des mécontents étaient deux vénérables interprètes de la loi : Judas, fils de Sariphæus, et Mathias, fils de Margalottus. Le bruit étant venu à se répandre qu'Hérode avait succombé à son mal, ces deux hommes, se croyant affranchis de toute crainte, excitèrent la jeunesse juive par leurs discours, et osèrent abattre à coups de hache et en plein jour l'aigle consacré par leur roi. Celui-ci en fut immédiatement instruit, et il accourut à Jérusalem à la tête de troupes assez considérables pour pouvoir réprimer sûrement la sédition. Les coupables furent saisis et payèrent de la vie leur audacieuse tentative. Mathias fut brûlé vif, et la nuit même de son supplice il y eut une éclipse de lune qui peut servir à en fixer la date. Tout à l'heure nous aurons à reparler de cet événement, à propos des monnaies d'Hérode le Grand.

Sous le règne d'Agrippa Ier le peuple et les prêtres demandèrent que des travaux fussent entrepris pour hausser le faîte du temple de vingt coudées. Agrippa s'empressa de souscrire à ce vœu et fit venir à grands frais du Liban les bois de construction nécessaires, qui devenaient par le fait des objets consacrés. Quand la guerre civile éclata, ce travail fut naturellement abandonné; et pendant les derniers jours qui précédèrent la venue de Titus devant Jérusalem, le temple fut le champ de bataille habituel où les Juifs s'entre-égorgeaient sans pitié. Un parti occupait les terrasses du temple; l'autre parti, commandé par Jean de Giscala, pour atteindre à la hauteur de l'ennemi, fit, sur les ordres de son chef, des tours d'attaque avec les bois consacrés que le roi Agrippa avait accumulés dans l'enceinte. (*Bell. Jud.*, V, I, 5.)

Ce même Jean de Giscala fit pis encore, au dire de Josèphe; mais cette fois du moins il avait la nécessité absolue pour excuse. Enfermé dans le temple avec ses partisans, il résistait avec l'énergie du désespoir aux attaques des Romains; à bout de ressources, il n'hésita pas à se servir de celles qui étaient accumulées dans le saint édifice. Les vases nécessaires au service divin, les bassins, les tables, les coupes, tout fut employé aux usages les plus vulgaires, jusqu'aux vases à rafraîchir le vin qu'Auguste et sa femme avaient offerts au temple. Jean dissipa les hésitations de ses soldats en leur disant : Servez-vous sans crainte des choses qui appartiennent à Dieu, vous qui combattez pour Dieu; nourrissez-vous de ce qui appartient au temple, vous qui défendez le temple. En conséquence, l'huile et le vin qui servaient aux holocaustes et aux libations, et qui étaient déposés dans les magasins sacrés, furent distribués aux soldats, qui en firent usage sans horreur, s'écrie avec indignation l'historien des Juifs. (*Bell. Jud.*, V, XIII, 6.) J'avoue que, pour ma part, je comprends parfaitement que des hommes de guerre réduits aux abois ne se soient fait aucun scrupule de soutenir leurs forces, même aux dépens des provisions de l'autel.

Digitized by Google

Le moment fatal était venu où le temple merveilleux de Jérusalem allait disparaître pour toujours.

Ce furent d'abord les poutres du portique qui au nord et à l'ouest s'appuyaient à la tour Antonia, qui furent brûlées et abattues par les Juifs eux-mêmes. Deux jours après, les Romains réussissaient à incendier ce qui avait été épargné dans l'incendie précédent; les Juifs n'essayèrent pas d'arrêter les progrès des flammes, qui devenaient utiles à leur défense. (*Bell. Jud.*, VI, II, 9.)

Ils firent plus encore, et se voyant trop pressés par les assiégeants, ils remplirent tout l'espace vide compris entre les poutres et les combles du portique occidental, de bois sec, de soufre et de bitume; et, comme fatigués de combattre, ils reculèrent, abandonnant aux Romains l'édifice sur lequel ceux-ci devaient trouver la mort la plus affreuse. Aussitôt des échelles furent appliquées, et les terrasses de ce portique furent envahies par les légionnaires. Parmi eux il s'en trouva qui, plus prudents que les autres, et soupçonnant quelque piége caché sous cette retraite sans motif, restèrent au bas du portique. Quand celui-ci fut couvert de Romains, les Juifs mirent le feu partout, et en un clin d'œil des flammes dévorantes surgirent de tous les points à la fois. Plus d'espoir de salut; de tous ces malheureux, les uns se jetèrent en bas de l'édifice embrasé du coté de l'ennemi, les autres du coté de la ville, et tous ceux-là se brisèrent sur le pavé. Le reste périt étouffé par l'incendie; et parmi ces derniers beaucoup tournèrent leurs armes contre eux-mêmes, pour en finir plus vite avec une vie qu'il n'était plus possible de soustraire à la fin la plus horrible. Le portique fut ainsi incendié jusqu'à la tour que Jean de Giscala avait fait construire au-dessus des portes qui conduisaient au Xystus, et le reste fut abattu par les Juifs. Le jour suivant, les Romains détruisirent par le feu le portique septentrional et le portique oriental, dont le point de réunion était à une immense hauteur au-dessus de la vallée du Kédron (*Bell. Jud.*, V, III, 1 et 2). L'attaque principale des Romains avait été portée sur la face orientale de l'enceinte, que l'hélépole et les béliers battirent incessamment. Pour accélérer la fin de cet horrible drame, le feu fut mis par les Romains à la porte d'entrée, et les flammes, pénétrant à travers des torrents d'argent fondu, gagnèrent le portique, qui ne tarda pas à devenir la proie des flammes. (*Bell. Jud.*, VI, IV, 2.) Toute cette journée et la nuit suivante l'incendie fut activé par les assaillants, qui ne parvinrent à détruire le portique oriental que par parties.

Le lendemain, Titus se prépara à donner l'assaut. Un conseil de guerre fut tenu pour délibérer sur le sort du temple, et malgré une vive opposition, Titus demanda qu'il fût épargné. Liternius Fronto, Tiberius Alexander et Sextus Cerealis se rangèrent de son avis, que combattirent vainement Larcius Lepidus, Titus Frugi et Marcus Antonius Julianus, et il fut décidé que le temple serait respecté. Mais la Providence en avait décidé autrement.

Les Juifs finirent par se retrancher dans le temple même. Dans une sortie contre les Romains qui cherchaient à éteindre l'incendie du portique, ils furent repoussés, et, sans doute par un décret d'en haut, un soldat romain, saisissant un tison embrasé, se fit soulever par un de ses compagnons, et lança le tison à travers la fenêtre d'or qui, du côté du nord, ouvrait sur les cellules construites contre les flancs du temple. En un instant l'incendie se propagea; et le jour anniversaire de la destruction du premier temple par les Babyloniens, c'est-à-dire le 15 du mois de *Loüs* de la deuxième année du règne de Vespasien, le temple construit par Hérode fut dévoré par les flammes. Titus, prévenu de cet accident, fit de vains efforts pour arrêter l'élément dévastateur; ses ordres ne furent pas exécutés, ou plutôt ne purent être entendus au milieu de la fureur du combat. Les Romains brûlèrent tout ce qui restait debout, même des portiques, sauf deux portes, l'une à l'orient et l'autre au midi, qui furent épargnées en ce moment pour être détruites peu après. (*Bell. Jud.*, VI, IV et suiv.)

Une fois le reste de la ville entièrement soumis, Titus donna l'ordre de raser ce qui restait des murs du temple. (*Bell. Jud.*, VII, I, 1.)

Telle fut la fin du plus magnifique édifice sacré qui ait jamais existé sous le soleil.

Hérode construisit dans Jérusalem et dans les principales villes de ses Etats de somptueux édifices, qui étaient tout à fait, par leur destination, dans le goût romain ou grec, à en juger par leur nom seul. Je veux parler, par exemple, de l'hippodrome de Jéricho et du théâtre de Jérusalem, édifices dont il est fréquemment question dans l'historien Josèphe. Voici comment celui-ci s'exprime au sujet de ces innovations (*Ant. Jud.*, XV, XVIII, 1) : « Hérode alla toujours s'écartant de plus en plus des mœurs de nos pères, et il ébranla l'antique état de choses, en adoptant les coutumes étrangères. Ainsi il arriva qu'avec le temps nous eûmes à subir de grands malheurs, par suite de la négligence de tout ce qui entretenait la piété du peuple. D'abord il institua des jeux quinquennaux en l'honneur de César, puis il bâtit un théâtre à Jérusalem, et un très-grand amphithéâtre dans la plaine (sans doute celle du Jourdain, près de Jéricho), édifices d'une très-grande magnificence sans doute, mais dont l'usage était bien opposé aux coutumes judaïques. Des prix consistant en biges, en quadriges et en chevaux, furent offerts aux vainqueurs, etc. Le théâtre était décoré de la manière la plus somptueuse, orné tout autour d'inscriptions rappelant les actions de César, et des trophées qu'il avait remportés sur les nations vaincues, construits entièrement en or pur et en argent... Les Juifs attachés à leurs anciennes lois voyaient avec un profond chagrin toutes ces innovations; mais ce qui les blessait le plus, c'étaient les trophées, qu'ils supposaient être des figures humaines re-

Digitized by Google

couvertes d'armes. Pour apaiser les murmures à ce sujet, Hérode se vit obligé de rassembler au théâtre les chefs des mécontents, et de leur demander ce que c'était que ces trophées; ils répondirent tous que c'étaient des figures humaines, et le roi les ayant fait alors démonter devant eux, les rendit fort confus en leur faisant toucher du doigt des morceaux de bois brut, et rien de plus. »

Josèphe rappelle encore, dans un autre passage, la construction du théâtre, de l'amphithéâtre et du forum de Jérusalem (*Bell. Jud.*, I, XXI, 8), et l'institution des jeux quinquennaux; il ajoute qu'ayant relevé de ses ruines la ville maritime d'Anthédon, Hérode lui donna le nom d'*Agrippéion*, en ayant soin de faire graver le nom du gendre d'Auguste sur la porte qu'il fit lui-même construire pour le temple de cette ville.

A soixante stades de Jérusalem, du côté de l'Arabie, il fit élever de main d'homme une montagne ronde à laquelle il donna son propre nom, et qu'il appela *Hérodéion*. Il en entoura le sommet de tours rondes, et en remplit l'enceinte de palais somptueux et aussi magnifiques à l'extérieur qu'à l'intérieur, grâce à la profusion des ornements de toute nature dont toutes les murailles et les toits même étaient recouverts. L'eau y fut amenée en abondance et de très-loin, à l'aide de travaux dispendieux, et une rampe de deux cents degrés de marbre blanc conduisait au sommet de la colline. Là étaient d'autres palais destinés à recevoir ses amis et à servir de magasins, de sorte que, pour l'abondance de toutes choses, ce château paraissait une véritable ville, tandis que par ses dimensions il n'était qu'une habitation royale. Par son testament, Hérode ordonna que son tombeau fût construit en ce lieu; et en effet son fils Archélaüs le fit enterrer à Hérodéion. (*Bell. Jud.*, I, XXI, 10, et *Ant. Jud.*, XV, IX, 4.) La colline située près de Beit-Lehm, et connue aujourd'hui sous le double nom de *Mont des Français* et de *Djebel-Foureïdis* (montagne du Petit-Paradis), n'est autre chose que la colline d'Hérodéion. Un voyageur (M. de Vogüé) l'a récemment visitée avec soin, et il a levé le plan des ruines qui s'y voient encore.

Presque toutes les villes du royaume d'Hérode furent enrichies par lui de somptueux édifices. Ainsi Tripolis, Damas et Ptolémaïs eurent des gymnases, Byblos un mur d'enceinte, Tyr et Béryte des places, des portiques, des temples et un forum, Sidon et Damas un théâtre, Laodicée un aqueduc, et Ascalon des bains, des fontaines magnifiques et de splendides colonnades.

« Après avoir reconstruit le temple dans la quinzième année de son règne, après avoir considérablement augmenté l'espace qui l'entourait (123) et élevé le mur d'enceinte, avec des dépenses énormes et une munificence qui ne saurait être dépassée; après avoir fondé et élevé des portiques extérieurs; après avoir rétabli la forteresse Antonia avec autant de soin que s'il se fût agi d'un palais, Hérode fit construire des habitations royales dans la ville supérieure, et y établit deux édifices immenses, et tellement beaux, que le temple lui-même ne pouvait leur être comparé, et auxquels il donna les noms de ses deux amis; l'un s'appela donc *Cæsareion* et l'autre *Agrippeion*. » (*Bell. Jud.*, I, XXI, 1.) Inutile, je pense, de faire remarquer que ce paragraphe est empreint d'une forte exagération.

Poursuivons l'énumération des merveilles qui prirent naissance pendant le règne d'Hérode. Sur l'emplacement de l'antique Samarie, ce prince fonda une ville qu'il entoura d'une belle muraille longue de vingt stades; il y établit six mille colons avec des immunités, et au milieu de la cité nouvelle, qui reçut le nom de *Sébaste*, il fit élever un temple magnifique en l'honneur d'Auguste, au milieu d'une place qui n'avait pas moins de six stades de tour. Plus tard, lorsqu'il vit ajouter à ses Etats la province où étaient les sources du Jourdain, il éleva un nouveau temple d'Auguste auprès du Panéion ou grotte de Pan, de laquelle sortait la principale des sources du fleuve sacré. (*Bell. Jud.*, I, XXI, 3.) Le Panéion est seul resté, à Banias, et du temple il n'existe plus même de trace.

A Jéricho il construisit un nouveau palais beaucoup plus riche que l'ancien. A la tour de Straton, il fonda une ville nouvelle, qu'il nomma *Césarée*, et à laquelle il donna des palais et un port construit de main d'homme, et plus vaste que le Pirée; là encore était un temple dédié à César, et contenant une statue colossale de ce prince.

Il serait superflu de reproduire ici la description de Césarée et de son port. Tous les édifices que le roi Hérode fonda dans cette ville sont pour ainsi dire des édifices grecs ou romains, ainsi que l'on devait s'y attendre. Je renvoie donc à Josèphe (*Bell. Jud.*, I, XXI, 6 et 7) ceux de mes lecteurs qui seraient curieux de connaître plus en détail la description de la Césarée d'Hérode. Je reviens à Jérusalem, et je vais dire quelques mots de la tour Antonia et des principales tours de défense qu'Hérode fit élever, afin de rendre plus imposante l'enceinte de sa capitale.

Nous avons vu que la forteresse qu'Hérode nomma *Antonia*, en souvenir d'Antoine, son bienfaiteur, était placée au nord de l'enceinte du temple. Voici la description qu'en donne Josèphe (*Bell. Jud.*, V, v, 8) : « La tour Antonia était placée à l'angle que formaient les portiques extérieurs du nord et de l'ouest. Elle était bâtie sur une roche haute de cinquante coudées, et à pic de tous les côtés. Le roc même était revêtu du haut en bas d'un parement de pierre de taille très-lisse, autant pour l'embellissement de l'édifice que pour en rendre impossible la montée et la des-

(123) Ceci n'est pas vrai, car Josèphe dit le contraire en d'autres passages, et les constructions salomoniennes encore debout prouvent que l'enceinte extérieure est restée la même.

Digitized by Google

cente. Devant la tour elle-même était un mur haut de trois coudées qui bornait sur ses quatre faces une plate-forme carrée de quarante coudées de côté; à l'intérieur la tour avait l'ampleur et la forme d'une demeure royale. Elle était en effet divisée en pièces destinées à tous les usages, telles que chambres d'habitation, vestibules, portiques, bains et vastes salons parfaitement disposés pour loger des soldats; de telle sorte que, par sa parfaite distribution, elle semblait en quelque sorte une ville, et, par sa magnificence, un palais digne d'un roi. Bien qu'elle eût en masse l'aspect d'une tour, elle était flanquée aux quatre angles de quatre autres tours, dont trois avaient une hauteur de cinquante coudées, et celle de l'angle sud-est une hauteur de soixante-dix coudées, si bien que du sommet de celle-là on pouvait voir tout l'intérieur de l'enceinte sacrée. Sur les deux faces par lesquelles elle était reliée aux portiques du temple, étaient des escaliers descendant dans ces portiques, et par lesquels la garnison en armes venait, chaque jour de fête, veiller à ce que tout se passât dans le plus grand ordre. Ainsi le temple était le corps de garde de la ville, et la tour Antonia celui du temple. »

Dans d'autres passages nous trouvons quelques renseignements qui complètent ceux que je viens de transcrire; les voici : « La tour Antonia s'était d'abord appelée Baris (*Birs*, arabe, *bordj*, forteresse), et le roi Aristobule, frère d'Antigone et fils de Jean Hyrcan, l'habitait. » (*Bell. Jud.*, I, III, 3, et *Ant. Jud.*, XIII, XI, 2.) Elle avait été construite par Jean Hyrcan, qui était souverain pontife, et qui y avait déposé les ornements pontificaux; ce prince habitait presque constamment cette tour, et ses enfants firent de même. (*Ant. Jud.*, XV, XI, 4, et XVIII, IV, 3.) Lors de la sédition que suscitèrent les exactions du procurateur Gessius Florus, les insurgés, craignant que celui-ci ne fît irruption dans le temple en passant par la tour Antonia, interceptèrent les communications qui conduisaient de cette tour aux portiques extérieurs, en coupant ces portiques eux-mêmes. (*Bell. Jud.*, II, XV, 6.)

Le roi Agrippa II parvint à calmer les esprits, et à pousser les Juifs à rétablir eux-mêmes les parties du portique qu'ils avaient mutilées. (*Bell. Jud.*, II, XVII, 1.) Mais le calme fut de courte durée, et bientôt la sédition reparut plus terrible que jamais; et Eléazar, fils du grand prêtre Ananias, s'étant mis à sa tête, attaqua la tour Antonia; elle fut assiégée deux jours et forcée; toute la garnison fut mise à mort, et la forteresse elle-même fut incendiée. (*Bell. Jud.*, II, XVII, 7.)

Je passe actuellement à la description des tours principales dont j'ai parlé plus haut, et qui servaient à la défense de la ville. Nous lisons dans Josèphe (*Bell. Jud.*, V, IV, 3) : « La tour Hippicos, qu'Hérode avait ainsi nommée en souvenir de son ami, était quadrangulaire, et chacun de ses côtés avait vingt-cinq coudées de longueur et trente de hauteur; elle était massive. Au-dessus de cette masse solide était une citerne haute de vingt coudées, et destinée à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore était une maison (οἶκος) à deux étages, haute de vingt-cinq coudées, à la surface marquetée, couronnée par un parapet de deux coudées, surmontée de créneaux de trois coudées de hauteur, ce qui donnait à la tour une hauteur totale de quatre-vingts coudées. »

Cette tour fut respectée par les Romains après le sac de Jérusalem; voici comment Josèphe nous l'apprend (*Bell. Jud.*, VII, I, 1) : « Lorsque les soldats n'eurent plus personne à tuer, César donna à ses légions l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple, mais de respecter les tours qui dépassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire Phasaël, Hippicos et Mariamne, ainsi que la partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'occident, pour qu'elle pût servir de protection à la garnison qu'il fallait laisser là. Ces tours ne furent sauvées que pour montrer aux races futures quelle cité florissante et forte la valeur romaine était parvenue à réduire. »

La description que donne Josèphe de la base de la tour Hippicos démontre jusqu'à l'évidence que cette base n'est autre chose que la tour massive si antique qui porte à bon droit le nom de tour de David. — *Voy.* l'art. Rois et Paralipomènes

Quant à la tour Phasaël, Josèphe nous dit simplement dans un passage, que sa hauteur égalait celle du célèbre phare d'Alexandrie (*Ant. Jud.*, XVI, V, 2); mais, dans un autre, il est plus explicite; le voici : « La seconde tour, à laquelle il donna le nom de son frère Phasaël, avait une base carrée de quarante coudées de côté et de pareil nombre en hauteur; toute cette base était massive. Elle était couronnée d'un portique haut de dix coudées, muni de parapets et de créneaux. Au milieu du portique s'élevait une autre tour à divers étages, contenant une salle de bain, afin qu'il ne lui manquât rien pour paraître une habitation royale. Le sommet était encore garni de parapets et de créneaux; elle était en tout haute de quatre-vingt-dix coudées, et ressemblait au phare d'Alexandrie, bien qu'elle fût de dimensions plus considérables. » (*Bell. Jud.*, V, IV, 3.)

Enfin la tour Mariamne, qui avait reçu le nom de la reine, était massive jusqu'à une hauteur de vingt coudées, et elle avait pour base un carré de vingt coudées de côté. « Elle supportait des appartements beaucoup plus magnifiques et plus ornés que ceux des deux autres tours déjà décrites, et qui portaient des noms d'homme, tandis que celles-là étaient plus fortes. La tour Mariamne n'avait que cinquante-cinq coudées de hauteur. » (*Bell. Jud.*, V, IV, 3.)

Je ne puis, pour compléter cette description, me dispenser de reproduire *in extenso* un paragraphe de Josèphe, dans lequel d'ailleurs nous trouvons les détails les plus intéressants sur le palais d'Hérode. Voici ce paragraphe (*Bell. Jud.*, V, IV, 4) : « Ces tours,

Digitized by Google

déjà si hautes par elles-mêmes, paraissaient plus hautes encore, grâce au site qu'elles occupaient; en effet, le *mur antique* dans lequel elles étaient insérées avait été construit sur une colline élevée, qu'il dominait d'une trentaine de coudées; de sorte que les tours placées au-dessus de cette muraille lui empruntaient beaucoup de leur air monumental. La grandeur des blocs employés n'était pas moins admirable. Ce n'étaient point en effet des pierres vulgaires, que des hommes eussent été capables de mouvoir; c'étaient des blocs de marbre blanc, ayant chacun vingt coudées de longueur, dix de largeur, et cinq de hauteur. Ils étaient si habilement jointoyés, que chacune des tours semblait être un seul rocher formé par la nature, et façonné ensuite de main d'homme; tellement qu'il n'était pas possible d'apercevoir aucun joint. A ces tours placées dans la partie septentrionale de la muraille, était adjacent, à l'intérieur, le palais, dont la splendeur était au-dessus de toute expression. Aucun édifice en effet ne pouvait surpasser celui-là en magnificence. Ce palais était entièrement entouré d'un mur haut de trente coudées, et sur son pourtour il était orné de tours très-ornées et équidistantes; il renfermait des salles de festin, capables de contenir les lits de cent convives. La variété et la richesse des pierres employées à orner ces salles était impossible à décrire, car tout ce qu'il y avait de plus rare y avait été mis à profusion. Les plafonds et les lambris eux-mêmes frappaient d'admiration par la grandeur des poutres et par la splendeur de l'ornementation. Le nombre des chambres était immense, et elles étaient embellies tout autour de milliers de figures variées. Tout leur ameublement était des plus précieux, et elles étaient munies d'une multitude de vases d'or et d'argent. On voyait dans le palais plusieurs galeries circulaires concentriques, soutenues par des colonnes de matières précieuses et variées. Les espaces libres compris entre ces colonnades recouvertes étaient garnis de la plus riante verdure. On y admirait un grand nombre de bosquets, coupés de nombreuses allées pour la promenade. Autour des galeries on trouvait de profonds réservoirs et des bassins remplis de figures de bronze qui versaient une eau limpide; enfin autour des bassins s'élevaient plusieurs colombiers destinés à des pigeons apprivoisés. Tous ces somptueux édifices ne furent pas détruits par les Romains, mais bien par l'incendie qu'allumèrent les Juifs eux-mêmes, dès les débuts de la guerre civile; ce fut la tour Antonia qui fut la première dévorée par les flammes, et ces flammes parricides anéantirent ensuite le palais, en détruisant les toits des trois tours voisines. »

On me saura gré, j'espère, d'avoir reproduit à peu près textuellement ce précieux passage de l'historien Josèphe. Nous y trouvons en effet de très-curieux détails sur une ornementation qui était criminelle aux yeux des Juifs fanatiques, et qui dut attirer sur le palais la même proscription qui plus tard frappa le palais que le tétrarque Hérode s'était fait bâtir à Tibériade; nous y trouvons encore un renseignement bien plus intéressant, puisqu'il nous prouve que le palais d'Hérode occupait exactement la même place que la citadelle de Jérusalem. Nous pouvons donc admettre, avec toute apparence de raison, que depuis David jusqu'à nos jours, cette même place a été occupée par tous les dominateurs de la ville sainte.

A Hérode le Grand succéda son fils Archélaüs, avec le titre d'ethnarque. Après le renversement d'Archélaüs, la Judée fut réduite en province romaine; Agrippa Ier, par la faveur de Caligula, dont il était l'ami, reçut le titre de roi des Juifs. Ce prince ne fut autorisé à résider dans ses Etats que la sixième année qui suivit son élévation à la dignité royale. Arrivé à Jérusalem, il entreprit de construire une nouvelle enceinte, qui fût assez développée pour comprendre les larges faubourgs élevés en dehors des murailles antiques de la ville. Josèphe nous donne une description fort exacte du tracé de cette enceinte, qui n'exista guère qu'en projet, et dont la construction fut arrêtée par des ordres venus de Rome. Dans cette description, Josèphe mentionne la tour Pséphina, qui était placée à l'angle nord-ouest, et dont il ne dit que quelques mots. (*Bell. Jud.*, V, IV, 3.) Elle était haute de soixante-dix coudées, et du sommet on pouvait, au soleil levant, apercevoir l'Arabie, aussi bien que le rivage de la Méditerranée; enfin elle était octogone.

C'est ici le lieu de parler du tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates. Tous les deux avaient embrassé le culte judaïque, et tous deux furent enterrés à Jérusalem, par les soins de Monobaze, frère et successeur d'Izates. Josèphe nous apprend que ces deux personnages royaux furent enterrés à Jérusalem, suivant leur volonté expresse. Leurs corps y furent donc apportés et déposés dans le sépulcre qu'Hélène avait fait construire de son vivant, et qui était surmonté de trois pyramides, et placé à trois stades de la ville.(*Ant. Jud.*, XX, v, 3.)

Le même historien parle plusieurs autres fois de ce monument funéraire, et les indications qu'il donne sont assez précises pour que le docteur Schultz ait pu très-aisément le retrouver. J'ai moi-même vérifié l'exactitude du plan du savant prussien, et j'ai rencontré, à la place même qu'ils devaient occuper, les deux caveaux funèbres et les bases de trois pyramides. Il n'est donc pas permis de conserver des doutes sur l'identité des ruines en question et du tombeau de la reine d'Adiabène.—*Voy.* JÉRUSALEM (Nécropole de).

Nous trouvons dans Pausanias un récit fort étrange, et malheureusement fort fantastisque, qui concerne le tombeau d'Hélène. Voici ce passage, dont il n'est pas possible de tirer parti (*Arcad.*, lib. VIII, c. 16): « On voit dans le pays des Hébreux, à Jérusalem, ville que l'empereur Adrien a détruite de fond en comble, le tombeau d'Hélène, *femme du pays*; il est tout en marbre; on y a pratiqué aussi une porte en marbre, qui s'ouvre tous les

Digitized by Google

ans, à pareil jour et à pareille heure ; elle s'ouvre par l'effet seul d'un mécanisme, et après être restée peu de temps ouverte, elle se referme ; dans tout autre temps, vous tenteriez vainement de l'ouvrir, et vous la briseriez plutôt.»

Evidemment ce récit n'a aucune valeur historique ; il nous apprend seulement qu'après le sac de Jérusalem par Adrien, le tombeau d'Hélène existait encore, et n'avait pas été violé. Probablement, du reste, Pausanias avait entendu parler des tombeaux illustres de Jérusalem, et voulant enregistrer ses souvenirs, il aura appliqué au tombeau d'Hélène ce qu'on lui avait raconté de l'admirable construction et de l'ingénieuse clôture du tombeau des rois. — *Voy.* TOMBEAU DES ROIS DE JUDA.

PROBATIQUE (PISCINE). — *Voy.* PARALIPOMÈNES. ROIS (Art judaïque).

PROPHÈTES. — *Art hébraïque, selon les Livres des Prophètes et après le retour de la captivité.*

LE CANTIQUE DES CANTIQUES : Détails de toilette, d'ameublement. — La tour de David. — OSÉE : Fabrication des idoles. Vente à faux poids. — AMOS : Les idoles. Luxe des Israélites avant la ruine de Samarie. Les étoffes de Damas. Les palais d'ivoire. Les funérailles des Hébreux. Reconstruction du temple annoncée. — ISAÏE : Sur les fabricants d'idoles. Influence des idées phéniciennes sur le culte judaïque. Les bijoux et choses de luxe. Usage du peson et de la balance. — JÉRÉMIE : Parure et habillement des idoles. Le *sicle*, poids. Le papyrus. Sort des restes du temple. — EZÉCHIEL : Idoles adorées par les Juifs pendant la captivité de Joakin. Chérubins à six ailes. Bas-reliefs et sculptures peintes des Chaldéens. Influence de l'art égyptien. — MICHÉE : Contre les balances trompeuses. — ESDRAS : Les vases du temple restitués. Dénombrement des Juifs rentrant en Judée. Reconstruction du temple. Entraves apportées à sa restauration par les Samaritains. Dénonciation de Tatnaï. Le *Mémorial* de Cyrus. — AGGÉE (Haggaï) : Le temple de Zorobabel. — NÉHÉMIE : Il obtient d'Ataxerxès la permission de rebâtir Jérusalem. La muraille d'enceinte rétablie. Eliasib et Sanaballète. Le temple de Zorobabel d'après Josèphe.

Le plus ancien des textes bibliques, pris en dehors du Pentateuque, du Livre des Rois et de celui des Chroniques, est, sans contredit, le Cantique des cantiques. Il paraît bien certain que cette charmante poésie est due au roi Salomon lui-même. Par conséquent, nous devons faire remonter au moins à la date de ce règne les faits se rattachant à l'art judaïque et dont nous trouverons la mention dans le Cantique des cantiques.

Voici d'abord quelques détails de toilette, et que nous extrayons du chapitre Ier : — 9. *Tes joues sont belles dans les rangées (de perles), ton cou (est beau) dans les colliers.* — 10. *Nous te ferons des colliers d'or, entremêlés de perles d'argent.*

Ces deux versets parlent d'eux-mêmes : ils nous apprennent très-explicitement qu'à l'époque de Salomon, les femmes disposaient le long de leurs joues des rangs de perles et de pierres fines, qui, passant par-dessous le menton, encadraient la figure. Quant aux colliers, il résulte de l'un de ces versets, que les plus élégants étaient composés de perles d'or entremêlées de perles d'argent.

Le verset 16 du même chapitre est ainsi conçu : *Les poutres de notre maison sont de cèdre, nos lambris sont de cyprès.* Il est difficile de ne pas rapprocher ces détails de ceux tirés de la sainte Ecriture, qui concernent le palais de Salomon connu sous le nom de *forêt du Liban.*

Voici maintenant de curieux détails d'ameublement (III) : — 9 *Le roi Salomon s'est fait faire un lit de parade en bois du Liban.* — 10. *Il en a fait les colonnes d'argent, son coussin est d'or et son siége de pourpre.* Il s'agit évidemment d'un lit à baldaquin, soutenu par des colonnes d'argent. Quant au coussin, qui est d'or, s'il s'agit d'un vrai coussin, il était en drap d'or ; car il n'est pas possible de supposer qu'un coussin semblable aux nôtres et destiné à supporter la tête, ait pu être en métal. Peut-être bien s'agit-il ici de ces colliers égyptiens en forme de croissant, supportés sur un pied, et qui étaient en bois, en ivoire ou même en métal. S'il en est ainsi, il est tout naturel que ce prétendu coussin ait été en or massif J'avoue que je penche fort pour cette interprétation. Je dois dire néanmoins que le mot employé dans le texte est *rafidah*, et que ce mot signifie, au propre, *ce que l'on étend*, de *rafada*, *stravit*. Ceci ne peut guère s'appliquer, j'en conviens, aux oreillers égyptiens dont j'ai parlé tout à l'heure. Quant au mot que je rends par *siége*, c'est le mot *markab*, qui signifie une *selle*, mieux encore qu'un siége (de *rakaba*, monter à cheval). En résumé, on voit qu'il n'est pas facile de se rendre rigoureusement compte de ce passage.

Je ne quitterai pas le *Cantique des cantiques* sans rapporter le verset 4 du quatrième chapitre. Il est ainsi conçu : *Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour être un arsenal ; mille boucliers y sont suspendus (avec) tous les carquois des braves.* S'agit-il ici de la tour de David, qui se voit encore à Jérusalem ? Je n'en doute pas un seul instant. Cette tour faisait partie de la forteresse du Aïr-Daoud, ou cité de David proprement dite ; certes, un arsenal ne pouvait être placé mieux que là. Mais, me dira-t-on, pour comparer le cou d'une femme à une tour, il ne faut pas que cette tour soit carrée comme la tour de David. J'en demeure d'accord. Toutefois, si l'on veut bien se rappeler que toute la portion primitive, qui subsiste aujourd'hui, est entièrement massive et sans aucun vide intérieur, on admettra, je l'espère, qu'il est fort possible que la véritable tour de David, servant d'arsenal, ait été ronde et supportée par la base solide et cubique que nous voyons encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la tour de David, ainsi nommée aujourd'hui, est incontestablement de l'époque de David, et la constance de la tradition qui lui a appliqué son nom est bien faite pour nous inspirer une pleine confiance.

Passons maintenant au dépouillement des

Digitized by Google

prophéties : à chaque instant, ces textes inspirés annoncent les calamités que l'idolâtrie, dont Israël et Juda se sont rendus coupables, doit bientôt attirer sur ces deux nations. Je vais énumérer tous les passages qui concernent la fabrication des idoles, et il me suffira, je pense, de les citer, tout commentaire devenant inutile devant la clarté de ces passages.

Nous lisons dans Osée (124), qui menace Israël (VII) :

4. *De leur argent et de leur or, ils se font des idoles ; qu'ils soient exterminés :* — 5. *Il rejette ton veau, Samarie...* — 6. *Car il provient d'Israël ; un ciseleur l'a fabriqué ; ce n'est pas un dieu ; le veau de Samarie sera mis en pièces.* — 11. *Car Ephraïm a multiplié les autels pour pécher ; les autels ont été pour lui un sujet de péché.*

Plus loin, le prophète revient à la charge et s'exprime ainsi :

(X) : — 1. *Israël est une vigne dépouillée, dont le fruit lui ressemble ; aussi nombreux que furent ses fruits, aussi nombreux les autels (qu'il a élevés) ; plus son pays était prospère, plus l'étaient les autels.* — 5. *Les habitants de Samarie tremblent devant les veaux de Beth-Aoun (Beit-El) ; le peuple en est en deuil ; les prêtres, qui s'en réjouissaient, (sont en deuil) à cause de sa gloire, qui s'est éloignée.* — 6. *Lui (le veau) est conduit à Assour ; en présent au roi Jareb,* etc.— 8. *Les bamout (hauts-lieux) d'Aoun, péché d'Israël, sont dévastés ; les ronces et les épines monteront sur leurs autels.*

Un passage d'Amos parle des mêmes autels ; le voici (III) : — 14. *Au jour où je visiterai sur Israël ses péchés, je frapperai sur les autels de Beit-El : les cornes de l'autel seront abattues et tomberont par terre.*

Isaïe (II, 20) prophétise aussi contre l'idolâtrie du peuple de Juda : *En ce jour, l'homme jettera aux taupes et aux chauves-souris les idoles d'argent et les idoles d'or qu'il s'était faites pour les adorer.* Plus loin (XVII, 8) il dit encore : *Il ne regarde plus sur les autels, ouvrage de ses mains ; il n'est plus attentif à ce que ses doigts ont fabriqué, les* asserim *et les* hammonim. Le même prophète nous fournit encore de très-curieux détails d'art dans les passages suivants (XXX, 22) : *Vous profanerez l'argent qui couvre vos idoles et les vêtements d'or de vos statues ; vous les rejetterez comme une impureté : Dehors, lui direz-vous.*

(XL) : —19. *L'artiste fond l'idole, l'orfévre la couvre d'or et y soude des chaînes d'argent.* — 20. *Celui qui est pauvre en don choisit un bois incorruptible, se procure un artiste habile pour fabriquer une image qui ne chancelle pas.*

(XLI) : —7. *Le charpentier fortifie l'orfévre, celui qui plane avec le marteau, celui qui frappe sur l'enclume ; il dit : La soudure est bonne ; fixe (l'idole) par des clous, pour qu'elle ne chancelle pas.*

(XLIV) : —12. *L'ouvrier en fer fait une hache, fait agir le soufflet, et forme (l'idole) à coups de marteau ; il y travaille de toute la force de son bras...* — 13. *Le charpentier tire le cordeau, trace avec le burin, la travaille avec le rabot, et l'indique avec le compas, et lui fait une figure d'homme, une magnifique statue humaine pour habiter une maison.* — 14. *Il coupe les cèdres, il prend le* tirzah *(chêne rouvre) et le chêne, il choisit parmi les arbres de la forêt, il plante le pin que la pluie fait pousser.* — 15. *Ces arbres servent à l'homme, pour brûler, il en prend, il se chauffe ; il allume le four et cuit du pain ; il en fait aussi des dieux qu'il adore, et il en fait une sculpture devant laquelle il se prosterne.*

(XLVI) : —6. *Ils prodiguent l'or de la bourse, pèsent l'argent par le moyen du trébuchet, gagnent un orfévre pour qu'il en fasse un dieu, s'inclinent et se prosternent* :

Voici maintenant ce que nous trouvons dans Jérémie, relativement aux idoles :

(X) : — 3. *Car les maximes des peuples sont vanité : certes (l'idole) est du bois qu'on a coupé dans la forêt, que le charpentier a travaillé avec son rabot, œuvre des mains de l'artisan faite avec la cognée.*— 4. *Il l'embellit de lames d'argent et d'or, de clous qu'il fixe avec des marteaux, pour qu'elles ne bronchent pas.*— 5. *(Ces statues) sont là, élancées comme un tronc de palmier, mais elles ne parlent pas ; il faut qu'on les porte, car elles ne sauraient marcher.* — 9. *De l'argent aplati apporté de Tarchich, de l'or d'Ouphaz, ouvrage d'artiste et des mains de l'orfévre ; leur vêtement est de laine bleue et de pourpre, tout ouvrage d'habiles ouvriers.*

Il est impossible de trouver sur l'idolâtrie invétérée des Juifs des détails plus curieux que ceux que nous fournissent les prophéties d'Ezéchiel. Je vais rapporter textuellement tous les passages importants de ces prophéties, c'est-à-dire ceux qui concernent le culte des idoles adorées par les Juifs restés à Jérusalem pendant la captivité du roi Joakim. Dans la sixième année, à partir de la captivité de Joakim, le prophète Ezéchiel est transporté en songe dans le temple de Jérusalem, et il décrit ainsi quelques-uns des détails de sa vision :

(Chap. VIII) : — 3.... *A l'entrée de la porte intérieure, dirigée vers le nord, où se trouvait la statue de la Jalousie* (125). — 6. *Et il me dit : Fils de l'homme, voici ce qu'ils font, les grandes abominations que fait la maison d'Israël ici, pour que je m'éloigne de dessus mon sanctuaire...* — 9. *Et il me dit : Entre et vois les méchantes abominations qu'ils font ici.* — 10. *J'entrai et je vis, et voici : Toutes images de reptiles, de bêtes abhorrées, et toutes idoles de la maison d'Israël, gravées sur le mur tout autour.* — 11. *Et soixante-dix hommes des anciens de la maison d'Israël, et Idazaniahou, fils de Schaphane, debout parmi eux, se tenaient devant eux, chacun son encensoir en main, et un épais nuage d'encens*

(124) Osée a prophétisé sous les rois Ozias, Joatham, Akhas et Ezéchias.

(125) Probablement pour : *qui excite la jalousie.*

Digitized by Google

s'élevait. — 12. *Et il me dit : As-tu vu, fils de l'homme, ce que les anciens d'Israël font dans l'obscurité, chacun dans ses chambres aux images? Car ils disent : Jéhovah ne nous voit pas, Jéhovah abandonne ce pays.* — 14. *Il me fit entrer dans l'entrée de la porte de la maison de Jéhovah qui était au nord, et voici là des femmes assises, pleurant le Tamouz* (126). — 16. *Il me fit entrer dans la cour intérieure de la maison de Jéhovah, entre la galerie et l'autel. Environ vingt-cinq hommes le dos contre le temple de Jéhovah et la face à l'orient, s'inclinèrent vers l'orient, devant le soleil.*

On voit que le culte des Juifs était devenu un mélange du culte égyptien et du culte phénicien, lorsqu'arriva la chute du royaume de Juda et la destruction du temple que l'idolâtrie avait profané.

Voici une bien curieuse preuve de l'influence que les idées phéniciennes avaient exercée sur les formes du culte judaïque adoptées par les prophètes eux-mêmes. Nous lisons dans Isaïe :

(Chap. VI) : — 1. *Dans l'année de la mort d'Ouziah, je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les extrémités de ses vêtements remplissaient le temple.* — 2. *Des séraphins étaient placés au-dessus de lui ; chacun d'entre eux avait six ailes : avec deux il cachait son visage, avec deux il cachait ses pieds, et avec deux il volait.*

Que l'on prenne maintenant les monnaies archaïques de cuivre de Byblos, et certaines monnaies plus récentes de Malte, et l'on y trouvera l'exacte représentation de ces chérubins à six ailes, que très-certainement les Juifs avaient empruntés à leurs puissants voisins.

Nous pouvons aujourd'hui juger de l'admirable précision avec laquelle le prophète Ezéchiel décrivait ce qu'il avait devant les yeux, par la description qu'il nous a laissée de bas-reliefs assyriens ; aussi ne puis-je résister au plaisir de donner ici le passage éminemment curieux qui concerne les sculptures peintes des Chaldéens.

(Chap. XXIII) : — 14. *Elle ajouta à ses déréglements, et quand elle vit des hommes peints sur les murs, des images des* Casdim (*Chaldéens*) *peintes en rouge,* — 15. *Revêtus de baudriers sur les reins, avec des turbans teints, flottant sur la tête, ayant tous l'aspect de chefs, l'air des fils de Babel des Casdim, leur pays natal,* — 16. *Elle dessécha d'amour pour eux au coup d'œil, et elle envoya des messagers vers eux en Chaldée ;* — 17. *et les fils de Babel venaient vers elle.*

Chacun peut aujourd'hui s'édifier sur l'exactitude de cette description du prophète, en visitant au Louvre les admirables fragments exhumés des ruines de Ninive.

Voilà, pour ce qui concerne les idoles adorées par les Israélites et par les Juifs, des passages précieux qui nous fournissent une ample moisson de détails techniques. Hâtons-nous de dire qu'il n'est pas possible que tous ces objets d'un culte criminel aient péri sans exception. Vienne le jour où il sera possible de faire des fouilles à Samarie et à Jérusalem, et incontestablement ces fouilles produiront des objets du plus haut intérêt pour nos musées et pour l'histoire de l'art.

Rappelons maintenant quelques curieux détails sur le luxe des Israélites, avant la ruine de Samarie. Ces détails sont tirés des prophéties d'Amos :

(Chap. III) : — 12. *Ainsi dit Jéhovah : Comme le berger n'arrache de la gueule du lion que deux membres ou le cartilage de l'oreille, ainsi seront sauvés les enfants d'Israël qui reposent à Schomron* (Samarie), *sur l'angle du divan et sur le tapis de Damas.* — 15. *Je détruirai la maison d'hiver avec la maison d'été ; les palais d'ivoire crouleront, et les maisons des grands disparaîtront, dit Jéhovah.*

(Chap. VI) : — 4. *Couchés sur des lits d'Ionie, étendus sur vos couches...* — 5. *Qui, préludant sur le nabel, s'imaginent être comme David avec l'instrument de musique.* — 6. *Buvant le vin dans de larges coupes, s'oignant de la meilleure huile,* etc. — 7. *Que maintenant ils aillent en exil à la tête des exilés. L'orgie des voluptueux disparaîtra...* — 10. *Quand un parent ou un brûleur* (*mesraf*) *emportera le mort pour faire sortir de la maison les ossements, et qu'il dira à celui qui est à l'extrémité de la maison : Y a-t-il encore quelqu'un avec toi ? celui-là dira : Personne.*

Il serait inutile de faire suivre ces différents passages d'amples commentaires ; ils s'expliquent eux-mêmes. Je me bornerai à faire remarquer que la place d'honneur est encore aujourd'hui, en Orient, l'angle du divan.

Le même verset nous apprend que les riches étoffes de Damas ont joui d'une grande faveur dès les temps les plus reculés. Il paraît que les grands du royaume d'Israël avaient des résidences d'hiver et des résidences d'été. Leurs *palais d'ivoire* ne pouvaient être évidemment ainsi nommés, que parce que leurs lambris étaient ou plaqués, ou marquetés d'ivoire. Le prophète mentionne également des lits d'ivoire, et nous en devons conclure que cette matière précieuse était d'un emploi très-répandu parmi les puissants d'Israël.

Le verset 10 du chapitre VI est extrêmement précieux, en ce qu'il nous donne quelques détails, implicites il est vrai, sur les funérailles des Hébreux à cette époque reculée qui précéda de très-peu d'années la chute de Samarie. Il est très-curieux de voir un *mesraf*, qui est et ne peut être qu'un brûleur (de *saraf*, brûler), emporter le corps mort dont la présence souille et rend impure une maison. Quelles étaient les fonctions de ce personnage? Brûlait-il le corps lui-même, ou seulement des aromates et des parfums autour du corps? J'avoue que je n'en sais absolument rien, l'Ecriture sainte ne disant rien de positif sur ce point. Il est bien question du bûcher,

(126) Peut-être Adonis.

Digitized by Google

même pour les funérailles du roi de Juda Asa (*II Chron.* XVI, 14); mais là encore rien ne prouve qu'il s'agisse de la combustion du mort lui-même. Je laisse à de plus habiles le soin de décider si, à une époque quelconque, les Juifs ont eu l'habitude de brûler leurs morts.

Le luxe des habitants de Jérusalem n'était pas moins grand que celui des Israélites, si nous en jugeons par le passage suivant du prophète Isaïe, proférant des menaces contre les filles de Sion.

(Chap. III) : — 18. *En ce jour, le Seigneur ôtera le luxe des brodequins, des filets et des croissants,* — 19. *les boucles d'oreilles, les bracelets et les voiles,* — 20. *les diadèmes, les chaînes et les agrafes, les fichus et les talismans,* — 21. *les bagues et les anneaux du nez,* — 22. *les habits de fête, les tuniques, les manteaux et les sacs.* — 23. *les miroirs et les chemises fines, les turbans et les mantilles.* — 24. *Il y aura, au lieu d'aromates, une émanation putride; au lieu de ceinture, une corde; au lieu de coiffure travaillée en fer, une calvitie; au lieu de mante, une enveloppe de sac; une plaie cicatrisée au lieu de beauté.*

Il est bien clair que la confection de tous les bijoux et de toutes les étoffes précieuses mentionnées dans ce passage implique un art assez avancé. Cet art, apporté d'Égypte par les Hébreux et cultivé par ceux-ci pendant quelques siècles, avait dû nécessairement se développer et faire des progrès, en se modifiant suivant le caractère de la race sémitique qui l'exerçait. Au reste, ce qui prouve encore que, pour la confection des riches étoffes, l'art égyptien avait exercé une grande influence, même parmi les Phéniciens, c'est le passage suivant que nous trouvons dans Ezéchiel, et qui concerne les vaisseaux de Tyr :

(Chap. XXVII) : — 7. *Tes voiles étaient de fin lin avec des broderies d'Égypte; elles te serviront de pavillon; tes couvertures étaient d'hyacinthe et de pourpre des îles d'Élisha.*

Nous trouvons dans Jérémie la preuve que la poterie vulgaire était fabriquée à l'aide du tour à potier. Il suffira encore de reproduire sans commentaire le passage qui nous apprend ce fait; le voici :

(Chap. XVIII) : — 3. *Je descendis dans la maison d'un potier, et voici qu'il faisait son ouvrage sur son tour.* — 4. *Le vase qu'il faisait se rompit, comme il en est de l'argile dans la main d'un potier; il se remit à faire un autre vase, comme il convenait au potier de le faire.*

Une question très-curieuse est celle que présente l'existence d'une véritable monnaie courante pendant toute la durée du royaume de Juda. La Genèse elle-même parle de sicles d'argent, à propos d'Abraham achetant le champ et la caverne de Macfelah, pour y donner la sépulture à Sarah; vingt autres passages, inutiles à citer, offrent des mentions analogues. En faut-il conclure que le sicle était une véritable monnaie? Pas le moins du monde : le mot sicle n'est que le mot d'une unité de poids, devenu beaucoup plus tard celui d'une monnaie effective, et formé directement du radical *sakala*, qui signifie *peser, libravit, ponderavit;* les sicles d'Abraham étaient donc des fragments ou de petits lingots d'argent ajustés à un poids donné, qui n'était que celui de l'unité appelée *sicle;* les exemples fourmillent de poids énumérés en sicles dans les textes bibliques. Nous allons voir quelques passages extraits des prophètes qui nous prouveront irréfragablement que les achats même les plus infimes, tels que celui du pain, se faisaient en pesant le métal précieux offert en échange. Ceci avait lieu dans les dernières années de l'existence de Jérusalem comme capitale du royaume de Juda; l'usage du peson et de la balance devait donc être universel, mais, il faut le dire, la pratique de la vente à faux poids paraît n'avoir été pas moins universelle. Voici ces passages :

Osée XII, 7 : — *Le Kénânéen a en main des balances trompeuses.*

Isaïe XL, 12 : — *Qui a pesé les montagnes avec un trébuchet, et les collines dans des balances?*

(Chap. XLVI) : — 6. *Ils prodiguent l'or de la bourse, pèsent l'argent par le moyen du trébuchet, gagnent un orfévre pour qu'il en fasse un dieu, s'inclinent et se prosternent.*

(Chap. LV) : — 1. *Eh bien! que toute personne altérée aille vers l'eau; qui n'a pas d'argent vienne, achète et mange; venez, achetez sans argent, sans donner le prix (prenez) du vin et du lait.* — 2. *Pourquoi pesez-vous l'argent pour ce qui n'est pas du pain?*

Jérémie XXXII, 9 : — *J'achetai de Hanaméel, fils de mon oncle, le champ qui est à Anathoth, et je lui pesai l'argent, dix-sept* chekalim *d'argent.* — 10. *Je l'inscrivis dans un acte, je le signai et y fis signer des témoins, et je pesai l'argent dans une balance.*

Micah (*Michée*) VI, 11 : — *Justifierai-je des balances impies et des poids trompeurs qui sont dans le sac?*

Nous venons de voir, dans le verset 10 du chapitre XXXII de Jérémie, la mention d'un acte signé par celui qui le passe, et signé des témoins qui ont assisté à sa conclusion. Nous allons apprendre maintenant comment se conservaient les titres de ce genre.

Jérémie XXXII, 14 : — *Ainsi dit Jéhovah Sabaouth, Dieu d'Israël : Prends ces lettres, cette lettre d'acquisition, celle qui est cachetée et celle-ci qui est ouverte, et mets-les dans un vase de terre, afin qu'elles se conservent longtemps.*

N'est-il pas curieux de trouver dans ce passage biblique l'histoire pure et simple de la découverte faite à Memphis, il y a quelques années, de tous les papyrus judiciaires démotiques et grecs du temps des Ptolémées, dont se sont enrichis les divers musées de l'Europe? Tous ces papyrus contenaient les archives d'une famille qui, pour conserver ces lettres, fit ce que dit le prophète et les enferma dans un vase de terre qui est resté intact pendant vingt siècles.

Nous allons mentionner quelques passages des prophéties antérieures à la chute

Digitized by Google

du royaume de Juda, et qui ont trait au retour de la captivité. Ceux de ces passages qu'il est bon de citer doivent naturellement être choisis, lorsqu'ils impliquent quelque détail se rattachant à l'histoire de l'art judaïque.

Nous lisons dans Amos (IX, 11) : — *En ce jour je relèverai le tabernacle de David, qui tombe, et je réparerai ses brèches, et j'en relèverai les ruines et je le rebâtirai comme dans les temps anciens.* Il est bien clair qu'il s'agit ici du temple de Salomon ruiné par Nabouzaradan, général de Nabuchodonosor, et dont la reconstruction devait être opérée par Zorobabel.

Une partie du matériel sacré de l'ancien temple ayant été emportée à Babylone, les prophètes annoncèrent qu'elle serait restituée au nouveau temple. Voici un curieux passage de Jérémie qui concerne ce fait important.

(Chap. XXVII) : — 19. *Car, ainsi dit Jéhovah Sabaouth, au sujet des colonnes, de la mer, des piédestaux et du reste des vases restés dans la ville, — 20. que Naboucadnetzar, roi de Babel, n'a pas emportés, lorsqu'il emmena Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, de Jérusalem à Babel, avec les nobles de Juda et de Jérusalem. — 21. Car, ainsi dit Jéhovah Sabaouth, Dieu d'Israël, par rapport aux vases restés dans la maison de Jéhovah, dans la maison de Juda et de Jérusalem : — 22. Ils seront transportés à Babel, et là ils resteront jusqu'au jour que je les visiterai, dit Jéhovah, pour que je les fasse remonter et revenir en ce lieu-ci.*

Ces versets sont très-importants, en ce qu'ils prouvent qu'à la première prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, et lorsque le roi Joakim fut emmené en captivité, les colonnes Jakin et Beâz, la mer d'airain, les supports des bassins et une bonne partie des vases sacrés n'avaient pas été enlevés au service du sanctuaire. Le palais du roi lui-même et les habitations particulières n'avaient pas été pillés, puisque leurs vases précieux y étaient restés.

Cette suprême humiliation ne devait pas du reste être épargnée à la ville coupable ; et Jérémie, ainsi que nous venons de le voir, annonce que tout ce qui est resté à Jérusalem sera emporté par les Chaldéens et conservé à Babylone, pour revenir à sa destination première, lorsque le châtiment sera accompli.

Le même Jérémie nous donne des détails curieux sur le sort des principaux objets énumérés dans le passage précédent ; je ne puis me dispenser de les consigner ici, parce qu'ils concernent de véritables objets d'art, sur le compte desquels j'ai dû m'étendre longuement ailleurs. Voici le passage dont il s'agit (LII) : — 17. *Et les Casdim brisèrent les colonnes d'airain qui (étaient) dans la maison de Jéhovah, ainsi que les piédestaux avec la mer d'airain qui étaient dans la maison de Jéhovah, et ils emportèrent l'airain à Babel. — 18. Et ils prirent les vases, les pelles, les couteaux, les aspersoirs et les coupes, et tous les ustensiles d'airain, avec lesquels on fait le service. — 19. Le chef des exécuteurs (Nabouzaradan) prit les bassins et les encensoirs, les aspersoirs, les vases, les candélabres, les coupes et les tubes ; de ceux en or, (il prit) l'or ; de ceux en argent, l'argent. — 20. Les colonnes, deux ; la mer, une ; les bœufs, douze, d'airain, qui étaient sous les piédestaux, que Salomon avait faits pour la maison de Jéhovah ; le bronze de tous ces vases ne pouvait être pesé. — 21. Quant aux colonnes, dix-huit coudées étaient la hauteur d'une colonne, et un cordon de douze coudées les entourait ; creuses, leur épaisseur était de quatre doigts. — 22. Au-dessus, il y avait un chapiteau d'airain ; la hauteur d'un chapiteau était de cinq coudées, et autour des chapiteaux (il y avait) un treillage et des grenades, le tout en airain ; autant sur l'autre colonne avec des grenades. — 23. Il y avait quatre-vingt-seize grenades de chaque côté ; toutes les grenades (étaient) cent sur le treillage, autour.*

Ce fut alors que Nabouzaradan (*Jérémie* LII), — 13. *brûla la maison de Jéhovah et la maison du roi, ainsi que toutes les maisons de Jérusalem, et il livra au feu toutes les maisons des grands. — 14. Et toute l'armée des Casdim, qui était avec le chef des exécuteurs, démolit toutes les murailles de Jérusalem, à l'entour. — 15. Et Nabouzaradan, chef des exécuteurs, transporta les plus pauvres d'entre le peuple, et le reste de la multitude. — 16. Nabouzaradan, chef des exécuteurs, laissa de reste les plus pauvres du pays, pour (être) vignerons et laboureurs.*

Ceci nous prouve que le dépeuplement de la Judée ne fut pas complet et qu'il resta dans le pays assez d'habitants pour la culture des terres. Au reste les chiffres des captifs, fournis par l'Ecriture sainte, montrent d'une manière irréfragable que la transportation ne fut appliquée qu'à une portion choisie dans toute la nation.

Passons maintenant à l'histoire du retour de la captivité et de la reconstruction du temple, dont les murailles étaient nécessairement restées debout, puisque l'incendie seul avait passé sur la ville et que la démolition n'avait été appliquée qu'aux murailles d'enceinte, que les Chaldéens s'étaient naturellement contentés de la démanteler.

Le *Livre d'Esdras* nous apprend que dans la première année de son règne, Cyrus publia un édit qui ordonnait la reconstruction du temple de Jéhovah à Jérusalem (I, 1 et suiv.) et qui délivrait les Juifs captifs. On se rappelle que Nabuchodonosor avait emporté à Babylone les vases sacrés du temple. — 7. *Le roi Cyrus sortit les vases de la maison de Dieu, que Naboucadnetzar avait emportés de Jérusalem, et mis dans la maison de son dieu. — 8. Cyrus, le roi de Perse, les sortit par la main de Mithridate le trésorier, et les compta à Chechbasar, prince de Juda. — 9. En voici le nombre : trente coupes d'or, mille coupes d'argent, vingt-neuf couteaux. — 10. Trente bassins d'or, quatre cent dix bassins d'argent de second rang, mille autres vases. —*

Digitized by Google

11. *Tous les vases en or et en argent, quatre mille quatre cents. Chechbasar les fit tous monter à Jérusalem, avec ceux qui remontaient de l'exil* (127).

Un peu plus loin Esdras nous fait le dénombrement des Juifs partant de Babylone pour rentrer en Judée. Ils étaient au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante (II, 64); sept mille trois cent trente-trois serviteurs et servantes et deux cents chanteurs les accompagnaient (II, 65). Ils emmenèrent sept cent trente-six chevaux, deux cent quarante-cinq mulets, quatre cent trente cinq chameaux et six mille sept cent vingt ânes (II, 66 et 67). L'écrivain sacré continue ainsi : — 68. *Quelques-uns des chefs de famille, en arrivant à Jérusalem, à la maison de Jéhovah, firent des dons pour la maison de Dieu, pour la rétablir sur sa place.* — 69. *Ils donnèrent selon leurs moyens au trésor, pour l'ouvrage en or, soixante et un mille drachmes d'or, et en argent, cinq milles mines, et cent tuniques sacerdotales.*

Le septième mois après leur retour (III) : — 2. *Josué fils de Iousadik, se leva, ainsi que ses frères les cohenim, et Zorobabel, fils de Schaltiel, avec ses frères, et ils bâtirent l'autel du Dieu d'Israël, pour y offrir des holocaustes, comme il est écrit dans la doctrine de Moïse l'homme de Dieu.* — 6. *Depuis le premier jour du septième mois, ils commencèrent à offrir des holocaustes à Jéhovah, quoique le temple de Jéhovah ne fût pas bâti.*

Il fallait rassembler des matériaux : en conséquence ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux charpentiers, à manger et à boire aux Sidoniens et aux Tyriens pour amener du bois de cèdre du Liban, vers la mer de Japha, selon la permission que leur avait accordée Cyrus roi de Perse (*Esdras* III, 7). Dans le deuxième mois de la deuxième année après le retour de la captivité, Zorobabel, fils de Schaltiel, et Josué, fils de Iousadik, furent chargés de présider à l'œuvre de la maison de Jéhovah (III, 8). 10. — *Les constructeurs bâtirent le kikal de Jéhovah, et les cohenim, revêtus (de leurs ornements, se tinrent debout avec des trompettes, ainsi que les Lévites, fils d'Asaf, avec des cymbales, pour louer Jéhovah à la manière de David, roi d'Israël.* — 11..... *Et tout le peuple poussa un grand cri, en louant Jéhovah de ce que la maison de Jéhovah avait été bâtie.* — 12. *Et plusieurs des cohenim, des Lévites des chefs de famille, vieillards qui avaient vu la première maison, pleurèrent à haute voix, en voyant sous leurs yeux la construction de cette maison; et plusieurs, joyeux, poussaient des cris en élevant la voix.*

Nous retrouvons la mention de ces mêmes faits dans les écrits du prophète Haggaï. Voici comment ils y sont racontés :

Chap. I, 14 : — *Jéhovah réveilla l'esprit de Zorobabel, fils de Schaltiel, pacha de Iehouda, et l'esprit de Iehoschoua, fils de Iehoutsadak, le grand cohen, et l'esprit de tout le reste du peuple; et ils firent de l'ouvrage dans la maison de Jéhovah Sabouth, leur Dieu.* — II, 1. *Le vingt-quatrième jour du sixième mois, la seconde année de Darius le roi,* — 2. *le septième (mois), le vingt et un du mois, la parole de Jéhovah se révéla par Haggaï le prophète, savoir :* — 4. *Qui reste parmi vous qui a vu ce temple dans sa gloire, et comment le voyez-vous maintenant? Tel qu'il est, ne paraît-il pas comme rien à vos yeux?* — 10. *La gloire de ce temple, le dernier, sera plus grande que celle du premier, dit Jéhovah Sabaouth.*

Il est évident, d'après la teneur du verset 4 du chapitre II que je viens de transcrire, que le temple construit par Zorobabel était pauvre et beaucoup plus humble que celui qu'il remplaçait; mais il n'est pas moins évident, d'après la rapidité même de sa reconstruction, que les murailles du précédent avaient servi de nouveau, parce qu'elles étaient restées debout et seulement endommagées par l'incendie. Au reste, un verset du prophète Zacharie établit très-nettement que Zorobabel termina la reconstruction du temple. Voici ce verset (IV, 9) : *Les mains de Zorobabel ont fondé cette maison, et ses mains l'achèveront.*

Le chapitre IV d'Esdras nous apprend que pendant que les Juifs, dirigés par Zorobabel, travaillaient à la reconstruction du temple de Jérusalem, le peuple transplanté du pays de Coutha à Samarie, par le roi d'Assyrie Assarhadoun, lors de la destruction du royaume d'Israël et de l'exil des dix tribus, envoya quelques chefs à Zorobabel, à Josué et aux autres chefs de famille, pour leur demander de participer à la reconstruction du temple de Jéhovah. Les Juifs se refusèrent à accepter cette participation, et il en résulta que pendant la fin du règne de Cyrus, de Darius et de Xerxès, les projets de restauration du temple furent constamment entravés par l'intervention des personnages puissants que les Samaritains avaient gagnés, afin de noircir les Juifs aux yeux de ces souverains. Plus tard, lorsque Artaxerxès fut monté sur le trône, les Samaritains lui adressèrent une véritable dénonciation contre les Juifs; elle était ainsi conçue (*Esdras* IV) : — 12. *Le roi saura que les Juifs qui d'auprès de toi sont partis vers nous, sont venus à Jérusalem; ils bâtissent la cité rebelle et méchante; ils achèvent les murailles et relient les fondations.* — 13. *Il faut donc que le roi sache que si cette cité est rebâtie, et les murailles achevées, l'impôt, l'octroi et le péage ne s'acquitteront plus, et le trésor royal sera lésé.* — 14. *Comme nous mangeons le sel du roi et qu'il ne nous convient pas de voir l'ignominie du roi, nous avons envoyé et fait savoir cela au roi.* — 15. *Qu'on recherche dans le livre de mémoire de tes ancêtres, et l'on trouvera dans le livre de mémoire, et tu sauras que cette cité est une cité*

(127) Ce sont ces mêmes vases sacrés que le roi Baltassar, au milieu d'un festin, fit apporter sur sa table, pour y boire avec ses grands, ses femmes et ses concubines (*Daniel* V, 1 à 3). — 4. *Ils buvaient du vin et louaient leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.* Chacun connaît l'issue terrible de ce festin.

Digitized by Google

rebelle, nuisible aux rois et aux provinces : que dès les jours de l'antiquité on y ourdit la révolte : c'est pourquoi cette ville a été détruite. — 16. *Nous faisons savoir au roi que si cette ville est rebâtie et les murailles achevées, tu n'auras plus, par suite de cela, de part en deçà du fleuve.* Artaxerxès accueillit favorablement la requête des Samaritains, et il les chargea d'empêcher les Juifs de continuer leurs travaux. — 24. *Alors l'ouvrage de la maison de Dieu fut interrompu jusqu'à la deuxième année du règne de Darius, roi de Perse* (128).

Le chapitre v d'Esdras nous raconte comment le satrape Tatnaï, inspectant Jérusalem, vit les travaux entrepris par Zorobabel et Josué, et se crut obligé de le dénoncer au roi Darius. Voici comment sa dénonciation était conçue : 8. *Il est fait savoir au roi, que nous sommes allés au pays de Juda, à la maison du grand Dieu ; elle est construite en lourdes pierres ; le bois est placé dans les murailles ; ce travail monte rapidement et réussit en leurs mains*, etc. Le satrape continuait en rapportant que les Juifs lui avaient affirmé qu'un ordre exprès de Cyrus leur avait accordé le droit d'entreprendre la reconstruction de leur temple, et que, bien plus, Cyrus leur avait rendu les vases d'or et d'argent de leur temple, que Nabuchodonosor avait emportés à Babylone ; qu'il les avait remis entre les mains d'un de leurs chefs nommé Chechbasar, que ce roi avait fait satrape. 16. *Là-dessus*, ajoutait Tatnaï, *vint Chechbasar ; il posa les fondements de la maison de Jérusalem. Depuis lors jusqu'à présent on la bâtit, mais elle n'est pas encore achevée.* — 17. *Qu'il plaise donc au roi qu'on recherche dans le trésor du roi, là-bas, à Babel, s'il y a là l'ordre donné par le roi Cyrus, de rebâtir cette maison de Dieu à Jérusalem, et que le roi nous envoie sur cela son ordre.*

Chap. vi. Darius fit faire des recherches dans les archives, et l'on trouva à Egbatane, en Médie, un rouleau intitulé *Mémorial*, qui contenait l'ordre de Cyrus de reconstruire la maison de Dieu à Jérusalem. — 3. *Elle sera rebâtie*, disait cet ordre, *pour servir de lieu où l'on immole les victimes ; les fondations en seront solides ; la hauteur sera de soixante coudées, la largeur de soixante coudées.* — 4. *Trois rangées de lourdes pierres et une rangée de bois, et les dépenses en seront faites par la maison du roi.* — 5. *Et les vases d'or et d'argent de la maison de Dieu, que Nabuchodonosor a tirés du temple de Jérusalem, et transportés à Babel, seront rendus et remis au temple de Jérusalem à leur place, et déposés dans la maison de Dieu.* En conséquence, Darius, en transmettant cette pièce à Tatnaï, lui ordonna de s'éloigner et de laisser les Juifs poursuivre leur dessein. 11. *Et par moi l'ordre est donné*, disait Darius, *que quiconque changera le contenu de cela, une pièce de bois sera détachée de sa maison et dressée, et il y sera pendu, et sa maison réduite en cendres à cause de cela.* — 14. *Et les vieillards des Juifs bâtissaient, et ils réussirent selon la prophétie d'Haggaï le prophète, et de Zacharïah, fils d'Iddo ; et ils bâtirent et achevèrent, sur l'ordre du Dieu d'Israël et sur l'ordre de Cyrus, de Darius et d'Artaxerxès, rois de Perse.* — 15. *Et la maison fut achevée le troisième jour du mois d'adar de l'année sixième du règne du roi Darius.*

J'avoue qu'à la lecture de tous les faits que je viens de rapporter, je suis bien tenté de croire que ce fut bien réellement sous Artaxerxès que les Juifs furent dénoncés, et que ce fut un Darius, autre que le fils d'Hystaspe, qui leur accorda le droit de terminer la construction de leur temple. Comment, bien qu'en dise Josèphe, s'expliquer l'ignorance profonde où Darius et les grands de sa cour, et les Juifs d'alors, en très-grand nombre à Babylone, se seraient trouvés à propos de l'existence d'un ordre donné par Cyrus très-peu d'années auparavant ? A quoi bon fouiller des archives pour retrouver un ordre dont la notoriété publique devait établir l'authenticité de la manière la plus irréfragable ? A un intervalle si rapproché, la chose paraît invraisemblable, et cette demande des Samaritains de recourir aux archives de l'Etat, afin d'établir la culpabilité de la race juive, eût été d'une maladresse extrême, si l'ordre bienveillant de Cyrus n'eût été déjà oublié et inconnu de toute la génération présente ; et cependant c'est Zorobabel, venu à Jérusalem sous Cyrus, qui a commencé et fini le temple ; et ce qui est plus positif encore, parmi les vieillards revenus de la captivité des soixante-dix ans, il y en avait qui avaient vu debout le premier temple. Dès lors il faut bien que le temple ait été fini par Zorobabel et sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, Darius II, Nothus n'ayant régné que bien longtemps après.

Aux chapitres vii et viii, Esdras parle de lui à la première personne, et raconte qu'il vint à Jérusalem dans la septième année du roi Artaxerxès, avec un firman de ce monarque qui lui permettait d'emmener tous les Juifs qui voudraient rentrer dans leur pays, et qui lui assurait protection pleine et entière. Le verset 1er du chapitre vii dit positivement que le départ d'Esdras n'eut lieu qu'après la construction du temple racontée ci-dessus. Josèphe change encore les noms à propos d'Esdras, et, au lieu d'Artaxerxès, il cite Xerxès, fils de Darius, comme étant le roi bienfaiteur d'Esdras et des Juifs. En cette occasion il semble que Josèphe soit dans le vrai.

Nous venons de parcourir le *Livre d'Esdras*, voyons maintenant ce que nous pouvons tirer de renseignements de celui de Néhémie. Celui-ci nous apprend (ii, 1, 2) que dans le

(128) Partout où Josèphe nomme Cambyse, le livre d'Esdras nomme Artakchachta. Artaxerxès est le cinquième des rois achéménides. Esdras dit encore que les travaux furent interrompus depuis Cyrus jusqu'à Darius (iv, 5) ; puis il fait dénoncer les Juifs par les Samaritains sous Assuérus (Xerxès) ; et enfin il attribue au règne d'Artaxerxès la dénonciation que je viens de transcrire, et que Josèphe fait adresser à Cambyse

Digitized by Google

mois de nisan, de la vingtième année du roi Artakchacta (Artaxerxès), sa charge d'échanson du roi lui attira, de la part du monarque, des questions sur la tristesse qui était empreinte sur son visage. Cette tristesse était due à ce qu'il venait d'apprendre que les Juifs restés en Judée, étaient dans une grande affliction et dans l'opprobre, que la muraille de Jérusalem était en ruine, et ses portes consumées par le feu. A la question de son maître, Néhémie répondit (II, 3) : *Pourquoi n'aurais-je pas le visage triste, quand la cité, qui est la maison des tombeaux de mes pères, est dévastée et ses portes consumées par le feu?* Le roi, touché de cette affliction, accorda à Néhémie la permission de partir pour Jérusalem et de rebâtir la ville. Il fit plus encore : il lui donna une escorte de cavalerie, un firman pour les satrapes des provinces qu'il avait à traverser, et un ordre pour Assaph, garde des forêts du roi, de remettre à Néhémie tous les bois de construction dont il aurait besoin (II, 8). Chose étrange! Néhémie a des pleins pouvoirs et pourtant il se glisse la nuit, en secret, comme un malfaiteur, le long des murailles ruinées de la ville, afin d'en reconnaître le triste état. Personne encore n'est dans la confidence à Jérusalem des projets de Néhémie, et tout d'un coup il assemble les Juifs et leur dit (17) : *Rebâtissons les murailles de la ville.* Les grands officiers du pays se récrièrent alors (19) : *Que faites-vous? Voulez-vous donc vous révolter contre le roi?* Cette fois encore on doit croire que Néhémie va exhiber ses firmans et faire taire tout le monde. Point ; il se contente de répondre (20) : *C'est le Dieu du ciel qui nous fera prospérer, et nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et vous bâtirons; mais vous n'avez ni part, ni droit, ni souvenir en Jérusalem.* Ne semble-t-il pas voir ici une copie décolorée de la querelle des Samaritains et des Juifs, au moment de la reconstruction du temple, sous la direction de Zorobabel? Quoi qu'il en soit, Néhémie passe sans transition aucune à la distribution des travaux, et le premier lot se trouve attribué au grand prêtre Éliasib. J'ai déjà dit ailleurs que la nomenclature des différents ateliers de travailleurs est inintelligible; c'est un grand malheur pour la topographie de la Jérusalem antique. Ce qui est bien clair, c'est que toute la muraille d'enceinte fut rebâtie, et que par conséquent il peut se trouver encore des portions de maçonnerie datant de cette époque dans les parties antiques de l'enceinte actuelle de Jérusalem. Sur place, il ne m'avait été possible de discerner aucun fragment appartenant à cette époque. A l'aide des admirables photographies de mon ami M. A. Salzmann j'ai pu reconnaître immédiatement, à la face sud et contre l'angle sud-est, au-dessous de la construction hérodienne ou romaine, quelques assises qui offrent un caractère spécial, et que je n'hésite pas à considérer comme faisant partie des réparations ordonnées par Néhémie. Ces assises sont formées de pierres de taille disposées régulièrement, de manière à présenter alternativement une *boutisse* et une *panneresse*. Ce même appareil se retrouve encore à droite du pont salomonien, à l'angle sud-ouest du temple; mais je n'en connais pas d'autre exemple.

Sanaballète, satrape de Samarie, à l'annonce de ces travaux gigantesques, rassembla tout son monde et s'écria (III) : — 34. *Que font ces misérables Juifs? leur permettra-t-on d'achever? sacrifieront-ils? finiront-ils en un jour? feront-ils revenir les pierres (qui gisent) dans des monceaux de poussière, et qui sont brûlées?* — 35. *Tobiah l'Ammonite était près de lui et dit : Et quand ils bâtiraient! si un chacal s'élance il renversera leur muraille de pierre.* Les menaces du satrape Sanaballète ne purent arrêter les Juifs, et nous lisons encore : 38 *Nous bâtîmes la muraille, et toute la muraille étant fermée jusqu'à la moitié, le peuple eut le courage de travailler.*

Sanaballète avec Tobie et les Ammonites, les Arabes et les Asdodéens, voulut alors s'opposer par la force à la continuation des travaux; mais il trouva les Juifs en armes, travaillant pour ainsi dire l'épée au poing, et il renonça à les inquiéter. *La muraille fut achevée le vingt-cinq du mois d'eloul, en cinquante-deux jours.* (c. VI, v. 15.) On conviendra, je l'espère, que pour que la muraille d'enceinte de Jérusalem pût être terminée en cinquante-deux jours, il fallait qu'elle ne présentât que des brèches assez facilement réparables. Dès lors la destruction de ces murailles par les Chaldéens, sous les ordres de Nabouzaradan, bien loin d'être complète, dut, ainsi que la chose était vraisemblable, n'avoir d'autre but que de démanteler les remparts et de les rendre incapables d'une défense sérieuse, en y pratiquant des brèches suffisantes.

Nous avons vu tout à l'heure qu'il y avait divergence entre les récits bibliques et celui de Josèphe, quant au nom des rois achéménides qui jouèrent un rôle lors de la reconstruction du temple et des murailles de Jérusalem. Nous avons vu cette incertitude s'évanouir, quant au Darius sous lequel ce temple fut achevé. L'historien Josèphe, sans s'en douter peut-être, a pris soin de nous fournir le moyen de reconnaître l'époque à laquelle Néhémie vint rétablir les murailles de la ville sainte. Néhémie mentionne à plusieurs reprises Sanaballète, comme le principal instigateur de l'opposition qui fut faite aux Juifs excités par lui à reconstruire l'enceinte de Jérusalem. Néhémie dit lui-même que c'est dans la vingtième année du règne d'Artaxerxès qu'il obtint de ce monarque la permission d'aller à Jérusalem pour en rétablir l'enceinte. Esdras (VII) dit qu'il partit pour Jérusalem dans la septième année du règne d'Artaxerxès, et que son départ de Babylone n'eut lieu que postérieurement à la reconstruction du temple par Zorobabel. Or le satrape Sanaballète, adversaire obstiné de Néhémie, nous est bien connu par les récits de l'historien Josèphe; celui-ci en effet nous dit que la satrapie de la Samarie fut donnée par Darius Codoman à Sanaballète, qui était Cuthéen de naissance. Ce Sanaballète donna sa fille Nicaso en mariage à Manassès, frère du

Digitized by Google

grand prêtre Iaddous, fils du grand prêtre Jean, fils du prêtre Eliasib (*Ant. Jud.*, XI, VII, 2). Les principaux personnages de Jérusalem, voyant avec indignation ce mariage de Manassès avec une étrangère, lui enjoignirent de répudier sa femme ou d'avoir à renoncer au sacerdoce. Le grand prêtre lui-même repoussait son frère de l'autel. Manassès alla trouver son beau-père et lui dit que, malgré tout son amour pour Nicaso, il se voyait forcé de la répudier, afin de ne pas perdre la chance d'arriver au souverain pontificat, qui était la plus grande et la plus honorable des charges parmi les Juifs. Sanaballète lui promit, s'il voulait garder sa fille pour femme, de lui conserver le souverain pontificat et de bâtir sur le Garizim, avec l'assentiment du roi Darius, un temple semblable à celui de Jérusalem et dont il serait le grand prêtre. Il lui promettait en outre l'héritage de sa satrapie; Sanaballète était vieux, et Manassès, se laissant tenter, resta auprès de lui, attendant l'effet de ses promesses (*Ant. Jud.*, XI, VIII, 1).

Comparons maintenant à ce récit celui que nous trouvons dans le livre de Néhémie.

Lorsque Néhémie fit commencer les travaux de l'enceinte de Jérusalem, le grand prêtre Eliasib était en fonction, et il fut chargé de la construction d'une partie des murailles. On comptait alors la vingtième année du règne d'Artaxerxès, et Sanaballète était déjà satrape de Samarie. Toutes les fois que Sanaballète chercha à entraver les travaux de Néhémie, il fut secondé par un Ammonite nommé Tobiah, auquel le grand prêtre Eliasib, qui était son parent, finit par donner un appartement dans l'enceinte sacrée du temple, dans la trente-deuxième année du règne d'Artaxerxès. Néhémie, qui était retourné à Babylone, revint à Jérusalem et chassa ce Tobiah du temple (XIII, 4, 5 et 6). Ce fut à ce même moment que Néhémie chassa le gendre de Sanaballète de Jérusalem. Voici ses propres paroles (XIII, 28): *Et des fils de Ioiada* (le Yaddous de Josèphe), *fils d'Eliasib le grand* cohen (il y en avait un), *gendre de Sanaballète de Horon; je le chassai d'auprès de moi.*

Evidemment ces faits de l'Ecriture sainte montrent que les dires de Josèphe sont fort sujets à contestation. Il y a sans doute un fonds de vérité dans les récits de cet historien; mais il est en contradiction avec l'Ecriture, et dès lors il ne m'est pas permis d'accepter ses récits comme authentiques. C'est ainsi qu'il fait d'Esdras et de Néhémie deux amis du roi Xerxès, fils de Darius, fils d'Hystaspe, bien que ce prince ait vécu fort longtemps avant Néhémie et Esdras (*Ant. Jud.*, XI, V, 6 et 8).

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux, d'après les comparaisons de ces deux récits de l'Ecriture et de Josèphe, que la reconstruction des murailles de Jérusalem ne fut effectuée que vers la fin du règne du dernier Artaxerxès, c'est-à-dire bien près de la chute de la dynastie des Achéménides.

Voici le seul passage historique dans lequel se trouvent quelques renseignements sur le temple de Zorobabel.

Nous lisons dans le livre de Josèphe *Contre Appion* (I, XXII) un passage d'Hécatée concernant le temple de Jérusalem; mais le temple dont il parle ne peut évidemment être celui d'Hérode, puisque Hécatée a vécu plus de cinq siècles avant Jésus-Christ. Voici la substance de ce passage, qui nous donne la seule description connue, que je sache, du temple de Zorobabel. « A Jérusalem, vers le milieu de la ville, se trouve une enceinte de pierre ayant environ une longueur de cinq plèthres πενταπλήθρος (129), large de cent coudées, et dans laquelle s'ouvrent des portes doubles. Là se voit un autel carré, bâti en pierres non taillées et blanches, dont les quatre côtés ont vingt coudées de longueur, et haut de dix coudées. En outre de cet autel se voit un grand bâtiment qui contient un autel et un candélabre d'or, du poids de deux cents talents. Sur l'un et l'autre brille un feu sacré qu'on ne laisse éteindre ni jour ni nuit. Là, point de statue, point d'offrandes, pas de plantes, pas de bosquets, rien enfin d'emprunté à un autre culte. »

Enfin, dans un dernier passage, Josèphe (*C. App.*, II, IX) nous dit que les portes du temple avaient sept coudées de hauteur et vingt de largeur, qu'elles étaient entièrement dorées et pour ainsi dire d'or massif. Voilà tout ce que je connais de renseignements positifs sur ce temple, que profana Antiochus-Epiphane.

Ni l'Ecriture sainte ni Josèphe ne nous donnent de renseignements précis sur le nouveau temple construit par Zorobabel; il ne nous a donc été possible que d'esquisser l'histoire de sa reconstruction, sans pouvoir rien deviner touchant le plus ou moins de ressemblance qu'il avait avec le temple de Salomon. Toutefois, comme d'après l'Ecriture même, il y avait des Juifs revenus de l'exil et qui étaient assez âgés pour avoir vu celui-ci avant la catastrophe de Jérusalem, il y a tout lieu de présumer que les nouveaux constructeurs ne s'écartèrent guère du plan primitif, plan dont tous les éléments leur étaient immédiatement fournis par les murailles restées debout.

Nous avons constaté plus haut que, dans le chapitre VI d'Esdras, Darius, après avoir retrouvé l'acte émané de Cyrus et qui prescrivait la reconstruction du temple de Jérusalem, en fit passer la copie au satrape Tatnaï. Cet ordre portait que la hauteur de l'édifice à construire serait de soixante coudées, et la largeur également de soixante coudées; que les murs seraient formés de trois rangées de lourdes pierres et d'une rangée de poutres. Ces différents détails suffisent pour prouver l'identité des dimensions du temple de Zorobabel et de celui de Salomon.

(129) Le plèthre est le sixième du stade.

Digitized by Google

R

RABBATH. — *Voy.* MOABITIDE.

RABBATH-AMMON, RABBAT-AMMOUN. — Ville des Ammonites qui fut depuis Philadelphie. Elle est au delà du Jourdain; on l'identifie avec l'Ammon des Arabes. Elle est entre Jéricho et Bosra.

RABBOTH, HE-RABIT. — Ville d'Issachar. (*Josué*, XIX, 20.)

RACHAL, RAKEL. — Ville du midi de la tribu de Juda. (*I Samuel*, XXX, 29.)

RACHEL. — Avant d'atteindre Beit-Lehm quand on vient de Jérusalem, on voit un oualy musulman, en grande vénération parmi tous les habitants du pays, Chrétiens, musulmans, et Juifs : c'est le tombeau de Rachel.

Nous lisons dans la *Genèse*, que Rachel mourut sur la route de Beit-Lehm en enfantant Benjamin. (*Gen.* XXV : — 19. *Ainsi mourut Rachel; elle fut ensevelie sur le chemin d'Ephrath, qui est Beit-Lehm.* — 20. *Jacob érigea une stèle sur sa sépulture, qui est encore jusqu'à ce jour la stèle de la sépulture de Rachel.* — Dans un pays où la tradition est l'histoire vivante, elle doit être respectée, et je ne doute pas que ce ne soit bien réellement en ce lieu que la femme du patriarche a été enterrée. J'ai pénétré dans l'enclos du tombeau de Rachel; je n'y ai trouvé qu'un petit oualy, chapelle très-moderne, blanchie à la chaux, et dont les murailles sont couvertes d'inscriptions tracées à la hâte par des visiteurs musulmans ou juifs.

RAGAU. — Plaine de Médie, où Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, défit Arphaxad, roi des Mèdes. (*Judith* I, 6.)

RAGES. — Ville de Médie, citée plusieurs fois dans le *Livre de Tobie*. (I, 16, etc.)

RAMA, HE-RAMAH. — A peu de distance de Jérusalem, dans la direction de Naplouse, on trouve une ruine qui porte le nom fort significatif de Khouraïb-er-Ram (petite ruine d'Er-Ram). Rama était une ville de la tribu de Benjamin (*Jos.* XVIII, 25), et dans les *Juges* (XIX, 13) nous lisons : *Approchons, et passons la nuit à Gibéa ou à Rama.* La colline d'Er-Ram est bien certainement l'emplacement de la Rama biblique, et le village de Djebâ en est fort voisin. Le texte biblique que je viens de citer est donc parfaitement clair par lui-même.

Saint Jérôme en a fait l'Arimathie patrie de Joseph. Mais il est mieux de suivre Eusèbe, qui la place à Ramathaïm-Sophim.

RAMA, ville. — Outre les autres Rama, il en existait une qu'Eusèbe indique près de Beit-Lehm. J'ai vu en effet sur les plateaux, au midi de Beit-Lehm, des ruines très-apparentes qui portent le nom de Kharbet-er-Rham.

RAMATH, RAMAT-NEDJIB. — Ville de Siméon. (*Josué*, XIX, 8.)

RAMATHA, HE-RAMATEIM. — Ville d'Ephraïm, dans les montagnes, près de Diospolis. C'est la patrie de Samuel. (*I Samuel*, I, 1.)

C'est la même ville que Josèphe appelle *Armathem*.

RAMATH-LECHI. — Lieu où Samson défit les Philistins avec une mâchoire. Il donna à ce lieu le nom de *Ramat Lechi*, qui signifie *élévation de la mâchoire*. (*Juges*, XV, 17.)

RAMESSES, RAMSES. — Ville d'Egypte que construisirent les Israélites. Ce fut à Ramessès que ceux-ci se réunirent pour leur sortie d'Égypte. (*Gen.* XLVII, 11; *Exode*, XII, 37.)

RAMLEH. — Avant le IXe siècle il n'est pas question de Ramleh. Le moine Bernard, qui fit le voyage des Lieux saints en 870, l'indique le premier sous le nom de *Ramula*. Le Perse Aboul-Hasen dans sa *Géographie* la nomme *Ramola*. Aboulféda l'écrit *Al-Ramla*, et dit que cette ville fut construite par Souleiman, fils d'Abd-el-Melek, après qu'il eut ravagé Lydda.

Anne Comnène lui donne le nom de Ῥάμλ. (*Alexiad.*, lib. XI, pag. 328.) Ramleh est aujourd'hui une des jolies petites villes arabes de la Palestine. Les Pères de Terre-Sainte y ont un couvent où les pèlerins reçoivent l'hospitalité. Elle est située dans une plaine très-fertile.

RAMOTH, RAMAT-HEMESFAH. — Ville de Gad. (*Josué*, XIII, 26.) C'est la Ramoth-Galaad mentionnée fréquemment dans la Bible. Eusèbe la place à quinze milles de Philadelphie, vers le couchant. Saint Jérôme corrigeant Eusèbe la place au levant de Philadelphie. Mais Reland affirme que saint Jérôme a eu tort de faire cette correction, et que Ramoth-Galaad est au couchant de Philadelphie.

La carte de Ritter place Ramoth-Gilead au village arabe d'Es-Salt.

RAMOTH, RAMETH. — Ville d'Issachar et lévitique. C'est la même que Jarameth. — *Voy.* JARAMETH.

RAPHAIM, REFAÏM. — Les Raphaïms étaient une tribu de géants. Og, roi de Basan, était un reste de cette tribu.

C'était aussi le nom d'une des vallées des environs de Jérusalem. Voici le texte important où cette vallée est mentionnée : (La limite de Benjamin) *du côté du midi... descend jusqu'à la montagne, qui regarde la vallée des fils d'Ennom, et est, du côté du nord, à l'extrémité de la vallée des Raphaïms; et elle descend dans Géénnom, qui est la vallée d'Ennom, aux côtés du Jébuséen, au midi, et vient jusqu'à la fontaine de Rogel.* (*Josué*, XVIII, 10.) D'après ce texte, la vallée des Réphaïms touchait à celle de Hinnom, et en était probablement la partie supérieure du côté du Birket-Mamillah.

RAPHIDIM, REFIDIM. — Onzième station des Israélites dans le désert, près du Sinaï. (*Exod.* XVII, 1.)

RAPHON, RAPHA. — Ville de Gad, sur les limites de Gad et de Manassé. (*I Mach.* V, 37.)

REBLA, HE-REBLAH. — Ville de Nephthali. (*Nombres*, XXXIV, 11.)

RECCATH, REKAT. — Ville de Nephthali. (*Josué*, XIX, 35.)

Digitized by Google

RECEM, Rakem. — Ville de Benjamin. (*Josué*, xviii, 27.)

RECHA, Rekah. — Nom de ville inconnue. (*I Chron.* iv, 12.)

REMMON, Roummoun. — Il y a une Remmon placée par Eusèbe au nord de Jérusalem, à quinze milles de distance. Il faut l'identifier avec la Roummôn moderne, située au levant de Beit-El. Une autre Rimmon était de la tribu de Zabulon. Elle est mentionnée dans Josué (xix, 13). Elle se trouve aujourd'hui dans la localité connue par les Arabes sous le nom de Roummaneh, à peu de distance de Safourieh, l'ancienne Sepphoris.

Eusèbe, au mot *Remma*, place une Remmon dans le pays de Daroma, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la Judée près d'Eleuthéropolis. Le livre des Juges mentionne une pierre du nom de Remmon, dans la tribu de Benjamin. Et enfin Zacharie (xiv, 10) place une colline de Remmon au midi de Jérusalem, où probablement se trouve cette pierre.

REMMON-PHARES. — Seizième station des Israélites dans le désert. (*Nomb.* xxxiii, 19.)

REMPHAM. — Saint Jérôme pense que l'étoile de Vénus est désignée sous ce nom dans les *Actes des apôtres*, où saint Etienne reproche aux Juifs les idolâtries de leurs pères : *Vous avez adoré les idoles de l'astre de votre dieu Rempham.* (*Act.*, vii, 43.) C'est la seule fois que ce mot paraît dans les Livres saints.

RESEN, Recen. — Ville bâtie par Assur. (*Gen.* x, 12.)

RESEPH. — Saint Jérôme dit que c'est une ville de Syrie. Elle est mentionnée avec Haran. Quelques-uns l'ont identifiée à tort avec Pétra.

RESSA, Reça. — Campement des Israélites dans le désert, mentionné après Lebna. (*Nombr.* xxxiii, 21.)

RETHMA, Ritma. — Campement des Israélites dans le désert, mentionné après Haseroth. (*Nomb.* xxxiii, 18.)

ROGEL, Radjel. — Fontaine au midi de Jérusalem, dans l'Ouad-en-Nhar, la vallée du Kédron. (*Josué*, xv, 7.)

ROGELIM, Radjelim. — Ville de Galaad. (*II Samuel*, xvii, 27.)

ROIS ET PARALIPOMENES. — *Art judaïque sous David, Salomon et leurs successeurs.*

I. David. — Habileté de la race juive dans les arts. — Artistes et artisans. — Hérédité professionnelle. — La musique et les chanteurs sacrés. — Projet du temple de Jérusalem. — Préparatifs faits par David. — Plan et devis remis par lui à Salomon. — Choix de l'emplacement du temple.

Nous avons à examiner deux livres qui peuvent nous apprendre ce que furent les arts pratiqués par les Juifs pendant toute la durée du royaume de Juda. L'on devine aisément que notre sujet d'étude va s'agrandir, et prendre dès à présent autant d'intérêt que d'ampleur. J'ai promis de démontrer que la race israélite avait bientôt acquis, dans les arts les plus relevés, une habileté qui était largement à la hauteur de l'habileté des grandes nations voisines, c'est-à-dire des Egyptiens et des Assyriens, parmi lesquels les artistes juifs avaient incontestablement pris leurs maîtres ; c'est cette thèse qu'il s'agit maintenant de soutenir et de développer, en l'appuyant perpétuellement sur la comparaison instructive des textes sacrés et des monuments dont les traces se retrouvent sur le sol judaïque.

Nous procéderons donc, à partir du point auquel nous sommes parvenus, en traitant chaque règne individuellement, c'est-à-dire en puisant dans le *Livre des Rois* et dans les *Paralipomènes* ou *Chroniques*, les récits parallèles des mêmes faits, récits qui s'éclairent et se complètent naturellement, et parfois de la manière la plus heureuse. Mais avant d'entrer dans le vif et de passer au règne de David, ou du moins à la portion de ce règne qui se compte à partir du moment où le siége de la royauté judaïque fut transféré de Hébron à Jérusalem, je dois me débarrasser le plus brièvement que faire se pourra du *Ier Livre des Chroniques*, dans lequel se trouvent reproduits, avec quelques variantes, presque toujours de peu d'importance, les faits que nous avons appréciés en nous occupant du second *Livre de Samuel*. Il est vrai que ce même livre des *Chroniques* nous révèle quelques faits nouveaux qu'il ne nous est pas possible de passer sous silence.

Pour aller plus vite en besogne, j'opérerai le dépouillement de ce livre, en suivant l'ordre même dans lequel y sont inscrits les passages dont je dois tenir compte. Je le répète, cette énumération sera aussi courte que possible, parce que le plus souvent elle ne fera qu'impliquer une répétition pure et simple.

Il paraît certain que chez les Juifs, à cette époque reculée, les professions d'artisan étaient héréditaires dans les familles, si nous en jugeons par les versets suivants : 1° *Et Mâouanati engendra Aafrah, et Cheriab engendra Iouab, père de la vallée des Artisans, car ils étaient artisans.* (*I Chroniques*, iv, 14.) — 2° *Les fils de Selâ, fils de Iehouda (sont) : Âôr, père de Lakah, et Laâdah, père de Marsah, et les familles de la maison où se travaille le byssus, de la maison d'Asbeâ.* (*Ib.*, 21.) — 3° Enfin, *c'étaient les potiers, et ils demeuraient dans des plantations entourées de murs, près du roi ; ils y demeuraient près de leur ouvrage.* (*Ib.*, 23.)

On voit donc que l'hérédité professionnelle existait chez les Hébreux, et qu'en général les artisans de la même classe se groupaient et vivaient ensemble dans le quartier qu'ils avaient une fois choisi.

Le chapitre v, verset 18, énumère les hommes de guerre de la tribu de Reouben, de la tribu de Gad, et de la demi-tribu de Manassé; ils sont désignés dans ce passage sous le titre de braves portant boucliers et glaives, tendant l'arc et experts dans la guerre. Les noms donnés au bouclier et à l'épée sont ceux que nous connaissons déjà ; quant au nom de l'arc, c'est *kousat* (en arabe, *kous*) de *kousa, être courbé.*

Nous avons déjà mentionné les chanteurs voués au culte de Jehovah. Voici ce qu'en dit le *Ier Livre des Chroniques* (xv) : — 16. *Et voici ceux que David préposa au chant dans la mai-*

Digitized by Google

son de Jehovah, depuis que l'arche fut placée en repos. — 17. *Ils servaient devant l'habitacle de la tente d'assignation, par le chant, jusqu'à ce que Salomon bâtit la maison de Jehovah à Jérusalem.*

Le chapitre x (8 et suiv.) raconte la mort de Saül et de ses fils, et les détails que nous trouvons dans ce récit sont, à très-peu de chose près, identiques avec ceux que contient, à propos du même fait, le livre de Samuel.

Le chapitre xii énumère les adhérents de David pendant ses débats avec Saül, et nous trouvons mentionnés parmi eux (vers. 2) des archers lançant des pierres de la main droite et de la main gauche, et des flèches avec l'arc. On voit que les armes offensives désignées ici sont aussi primitives que possible. Quant aux flèches, elles sont désignées sous le nom de *khasim*.

La translation de l'arche d'alliance est racontée au chapitre xiii avec les mêmes détails que dans le livre de Samuel. Ainsi les instruments de musique dont se servaient David et les assistants, pour accompagner les cantiques d'allégresse chantés autour de l'arche sainte, sont mentionnés au verset 8. Nous y retrouvons naturellement le *kinour*, le *nabel* et le *touf*, avec lesquels sont cités les *maslatim* et les *khasouserout*. Le premier de ces instruments, dont le nom dérive, comme celui des *salsalim* ou cymbales, du radical *salal, tinnivit, sonuit*, est traduit aussi d'ordinaire par *cymbales*. S'agit-il réellement de cymbales, ou s'agit-il de véritables clochettes dont le nom hébraïque est également *maslah?* Je n'oserais me prononcer sur ce point. Quant au mot *khasouserout*, que les Lexiques traduisent par *trompettes*, j'ignore comment il est possible de remonter à la justification de ce sens.

L'envoi fait à David par Hiram, roi de Tyr, d'ouvriers et de bois de cèdre, est raconté presque dans les mêmes termes que nous avons rapportés, dans le verset 1 du chapitre xiv; de plus, la mention du palais lambrissé de cèdre, construit par eux pour le roi des Hébreux, est faite aussi de la même manière, au verset 1er du chapitre xvii.

Nous avons vu qu'au combat de Baa-Farsim, gagné par David sur les Philistins, ceux-ci, qui avaient apporté leurs idoles, durent, en fuyant, les abandonner sur le champ de bataille (xiv, 12) : *Ils laissèrent là leurs dieux; David ordonna qu'on les livrât au feu.* Ces idoles étaient donc très-probablement en bois.

Il est encore plusieurs fois question du corps des chanteurs institué pour le service divin. (xv, 16 à 22.) Les instruments dont ils doivent accompagner leurs chants sont : les cymbales de cuivre (v. 19), qui devaient vraisemblablement marquer la mesure; les *nabel à la manière des jeunes filles*, ce qui désigne, à ce que l'on pense avec toute apparence de raison, un mode musical (v. 20); enfin des *kinour à l'octave* pour renforcer le chant (littéralement : pour la perfection). Du moment que le chant du *nabel* est touché à la manière des jeunes filles, il faut, je crois, que le *kinour à l'octave* désigne une sorte de basse. Il ne s'agit pas là d'harmonie, puisque la basse est à l'unisson du chant, qu'elle le suit à l'octave inférieure (v. 21); concluons-en que le compositeur dont il est question au verset suivant n'avait pas grand mérite. Voici ce verset : *Et Kenaniahou, chef des Lévites, (fut établi) pour la composition; il devait enseigner la manière de composer, car il était intelligent* (v. 22). Ce n'est donc pas, à vrai dire, par la musique que les Hébreux ont, dans l'antiquité, signalé leur aptitude pour les arts; mais leurs fils ont amplement prouvé, de nos jours, qu'ils possédaient l'instinct musical au plus admirable degré.

Au verset 24 du même chapitre sont cités les noms des sept *cohenim* qui devaient jouer de la trompette devant l'arche du Seigneur. Il paraît assez naturel d'admettre que le nombre de ces musiciens n'avait pas été choisi arbitrairement, et qu'il se rattachait lui-même au système religieux, dans lequel le nombre sept joue un si grand rôle. Tout le service musical dont nous venons de nous occuper est encore mentionné aux versets 5 et 6 du chapitre qui suit.

Au chapitre xxiii (5), nous trouvons un chiffre très-important, c'est celui des membres du corps des chanteurs sacrés; ils étaient au nombre de quatre mille. Enfin, le chapitre xiv nous parle d'un collége spécial de deux cent quatre-vingt-huit chantres qui prophétisaient en s'accompagnant du *kinour*, du *nabel* et des *maslatim*, et qui furent répartis en vingt-quatre groupes de douze, qui se relevaient probablement pour le service divin. Ce chiffre est trop bien d'accord avec celui des mois de l'année, pour que cette relation puisse être considérée comme purement fortuite. Les douze chanteurs de service n'étaient, sans doute, que ce que l'on appelle, dans nos chœurs modernes, des chefs d'attaque : car sans cela à quoi bon instituer un corps de quatre mille chanteurs qui n'eussent jamais chanté?

Nous avons trouvé au chapitre viii du *IIe Livre de Samuel* (v. 8 et suiv.) quelques indications des métaux précieux accumulés par le roi David, après la défaite des nations qu'il soumit à ses armes. Il y était question d'un roi de Soba, nommé Hadad-Aâzer; nous retrouvons dans les *Chroniques* ce même roi nommé Hader-Aâzer, et il est si facile de confondre les deux lettres hébraïques *daleth* et *resch*, que cette espèce de désaccord ne nous touche en aucune façon; nous nous contentons donc de le mettre sur le compte de quelque copiste maladroit.

Il est encore question cette fois des boucliers d'or pris par David aux serviteurs du roi de Soba (xviii, 7), et d'une énorme quantité d'airain enlevée de deux villes appartenant à ce prince, et mises à sac par l'armée des Hébreux. Ces deux villes, dans le *Livre de Samuel*, sont nommées *Bethah* et *Berouthaï*; ici, celles-ci sont nommées *Tibehath* et *Koun*. Pour la première, il est facile de démêler encore la trace d'une altération due à quelque copiste : le *tau* aura été par inadvertance placé une fois avant et une autre fois après le *beth* du nom de lieu. Quant aux

Digitized by Google

noms *Koun* et *Berouthai*, ils sont tellement dissemblables, qu'il en faut conclure que, comme tant d'autres localités citées dans les saintes Ecritures, la même ville portait ces deux noms distincts. Ce qui nous intéresse beaucoup plus, c'est le renseignement précieux que nous fournit, à propos de cette masse d'airain, le verset 8 du même chapitre ; le voici : *Et de Tibehath et de Koun, villes de Hader-Adzer, David enleva beaucoup d'airain, avec lequel Salomon fit la mer d'airain, les colonnes et les ustensiles d'airain.* Voilà donc une origine bien déterminée pour le métal qui servit à la confection de ces œuvres d'art, dont nous aurons à nous occuper très sérieusement plus loin.

Dans le livre de Samuel, nous voyons qu'à la nouvelle de la défaite d'Hadad-Adzer, Tâay, roi de Hamath, envoya, avec de riches présents, son fils Joram en ambassade auprès de David. Les noms de ces deux personnages sont encore modifiés cette fois. Ainsi, Tâay est devenu Tâaou, par l'introduction facile d'un *ouaou* à la place d'un iod dans le nom de ce monarque. Quant aux deux noms Joram et Hadoram portés par le prince envoyé en ambassadeur vers David, l'un des deux est certainement altéré ; mais lequel des deux faut-il corriger ? Je ne me permettrai pas de le décider. Quoi qu'il en soit, les Chroniques nous confirment entièrement le fait de l'hommage fait à David par le fils du roi de Hamath, d'une grande quantité de vases d'or, d'argent et d'airain (xviii, 10). *Ceux-là aussi David les consacra à Jéhovah, avec l'argent et l'or qu'il avait enlevés à toutes les nations : d'Edom, de Moab, des fils d'Ammon, des Philistins et des Amalékites.*

Le verset 2 du chapitre xx nous rappelle le fait déjà connu de la couronne d'or ornée d'une pierre précieuse que David enleva au roi d'Ammon après la prise de sa capitale Rabbah.

Il ne nous reste plus à examiner qu'un seul passage du *Ier Livre des Rois* (i, 50 et 51), pour avoir terminé l'étude de tout ce qui concerne les arts judaïques avant la construction du temple. Dans ce passage, il est question de la tentative d'usurpation faite par Adonias, fils de David, au détriment de son frère Salomon. Cette tentative fut déjouée par la prudence de David, et le coupable, pour éviter le juste châtiment qu'il avait mérité, s'enfuit en toute hâte vers l'autel de Jehovah, dont il *empoigna les cornes*, se mettant ainsi sous sa protection inviolable. La prescription que nous avons trouvée au chapitre xxvii de l'*Exode*, à propos de la forme à donner à l'autel de l'Eternel, avait donc été rigoureusement exécutée, et cet autel, construit dans le désert, avait été religieusement conservé.

Passons maintenant à l'histoire du temple, dont la construction suffirait à elle seule pour illustrer le règne de Salomon. Ou nous nous abusons grandement, ou de l'étude des faits que nous allons enregistrer, il résultera, sans réplique possible, que dès le temps de Salomon les Juifs atteignirent un très-haut point de perfection dans la pratique de tous les arts.

Le roi David avait certainement conçu le projet d'élever lui-même un temple digne de l'Eternel. C'est ce que nous allons établir d'une manière certaine, à l'aide des textes sacrés.

1. *Il arriva, après que David fut assis dans sa maison, qu'il dit à Nathan le prophète : Voici que je demeure dans une maison de cèdre, et l'arche de l'alliance de Jehovah reste sous des courtines.* — 2. *Nathan dit à David : Fais tout ce qui est dans ton cœur, car Dieu est avec toi.* — 3. *Ce fut dans cette nuit que la parole de Dieu fut (adressée) à Nathan, savoir :* — 4. *Va, dis à David mon serviteur : Ainsi dit Jehovah : Ce n'est pas toi qui me bâtiras une maison pour demeure.* — ... 11. *Quand tes jours seront accomplis pour que tu ailles vers tes pères, j'élèverai ta postérité après toi, quelqu'un de tes fils, et je consoliderai sa royauté.* — 12. *C'est lui qui me bâtira une maison, et je consoliderai son trône pour toujours.* (*I Chroniques*, xvii.) Comparez ce récit à celui du *IIe Livre de Samuel*, chapitre vii.

David, ainsi averti par la voix du prophète Nathan, renonça au dessein qu'il avait formé de bâtir lui-même le temple de Jehovah, mais sans renoncer à la pensée de contribuer de tout son pouvoir à l'éclat de l'édifice sacré. Il ne cessa donc, pendant toute sa vie, de former des artistes capables d'exécuter les plans qu'il léguerait à son fils, et de rassembler en quantité les matériaux précieux qui devaient entrer dans la construction du temple. Il ne paraîtra pas superflu, je pense, de donner ici quelques détails sur les préparatifs exécutés par le saint roi. Nous avons déjà vu que, depuis la sortie de l'Egypte, chaque fois qu'une nation ennemie des Israélites était vaincue, une portion notable de ses dépouilles était consacrée à l'Eternel. Presque toujours une quantité considérable de métaux précieux constituait cette réserve, qui recevait le nom d'*interdit*. Des Lévites étaient chargés de la garde de ce trésor divin, qui, lorsque David parvint au trône, devait être déjà fort important. David lui-même étendit jusqu'à l'Euphrate les conquêtes judaïques, et tous les petits royaumes qu'il soumit successivement, contribuèrent pour leur part à l'accroissement des richesses mises en réserve pour la maison de Dieu.

Les versets 20 et 28 du chapitre xxvi des *Chroniques* nous donnent les noms des Lévites, Salmout et ses frères, préposés à la garde des trésors de la maison de Dieu et des trésors des choses consacrées (v. 20) *qu'avaient consacrées David le roi, ses aïeux, les chefs de mille, les chefs de cent, les chefs des troupes* (v. 26) ... *Samuel le Voyant, Saül fils de Kis, Abner fils de Ner, et Joab fils de Serouiah* (v. 28). Voilà pour la conservation de cet amas de richesses : voyons maintenant s'il nous est possible d'en apprécier la valeur, en étudiant les passages bibliques dans lesquels il est question des préparatifs faits par David pour le temple de Jehovah.

Nous lisons au chapitre xxii des *Chroniques*, verset 2 et suivants : *David dit de réu-*

Digitized by Google

nir les étrangers qui étaient au pays d'Israël, et il plaça des tailleurs de pierre pour tailler des pierres de taille, afin de bâtir la maison de Dieu (v. 2). Remarquons en passant que, puisque ce furent les étrangers qui furent employés à ce travail, c'est qu'apparemment ces étrangers étaient habiles dans la coupe des pierres, et que les Israélites, qui quittaient à peine la vie nomade, auraient encore été, en ce moment, incapables d'exécuter l'appareillage convenable pour la construction qui allait s'entreprendre. Quels étaient ces étrangers ? Des Phéniciens d'abord, comme nous n'en pouvons douter, d'après ce que nous avons déjà vu, et probablement aussi des Egyptiens, car s'il n'y eût eu que des Phéniciens mis à l'œuvre, le texte sacré les eût appelés par leur nom de peuple et non par l'appellation beaucoup plus large d'*étrangers*. Poursuivons :

3. *Et David prépara du fer en quantité, pour faire des clous pour les battants des portes et pour les assemblages, et du cuivre en quantité qu'on ne put peser.* Nous savons que, bien peu d'années avant ce moment, les forgerons auxquels les Israélites étaient forcés de recourir étaient des Philistins ; très-probablement donc des forgerons philistins étaient compris aussi dans les ouvriers étrangers que David ordonna de réunir.

4. *Du bois de cèdre sans nombre, car les Sidoniens et les Tyriens avaient apporté du bois de cèdre en quantité à David.* Cette fois l'intervention des Phéniciens est évidente, et ce verset se commente de lui-même.

5. *David dit : Salomon, mon fils, est jeune et délicat, et la maison qui est à bâtir à Jehovah, doit être très-grande en renommée et en gloire, dans tous les pays. Je veux lui faire des provisions. Ainsi David prépara beaucoup avant sa mort.* — 6. *Il appela Salomon, son fils, et lui ordonna de bâtir la maison de Jehovah, Dieu d'Israël.* —7. *David dit à Salomon : Mon fils, moi, j'étais dans l'intention de bâtir une maison au nom de Jehovah, mon Dieu.* — 8. *Mais la parole de Dieu m'a été adressée, savoir : Tu as répandu beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres ; tu ne bâtiras pas de maison à mon nom, car tu as répandu du sang à terre et devant moi.* — 9. *Vois, il t'est né un fils ; ce sera un homme de repos, et je lui donnerai le repos avec tous ses ennemis d'alentour ; car Salomon (le Pacifique) sera son nom, et je ferai venir la paix et la tranquillité sur Israël pendant tout son temps.* —10. *C'est lui qui bâtira une maison à mon nom, et il me sera un fils, et moi je lui serai un père ; je consoliderai le trône de son royaume sur Israël, pour toujours.* — 11. *Maintenant, mon fils, que Jehovah soit avec toi ! tu prospéreras, tu bâtiras la maison de Jehovah, ton Dieu, comme il a dit de toi...* — 14. *Et voici que, par ma piété, j'ai préparé pour la maison de Jehovah de l'or, cent mille kikars ; de l'argent, mille fois mille kikars ; l'airain et le fer ne peuvent être pesés, car ils sont trop considérables ; j'ai préparé du bois et des pierres ; tu les augmenteras.* — 15. *Tu as avec toi en quantité des ouvriers, des tailleurs de pierre et des sculpteurs de pierre, et des charpentiers, et toute espèce d'hommes intelligents en chaque ouvrage.* — 16. (*Tu as*) *l'or, l'argent et le fer en quantités innombrables ; lève-toi et exécute ; et Jehovah sera avec toi.*

L'imagination s'étonne à l'énonciation d'un pareil amas de métaux précieux, à l'existence duquel néanmoins il ne nous est ni permis, ni possible de ne pas croire. Nous voyons de plus, par le verset 15, que dès lors une véritable école d'artistes était fondée à Jérusalem, car il n'est pas possible d'admettre que la quantité d'ouvriers dont il est parlé dans ce verset ait été tout entière composée d'étrangers.

Les deux derniers chapitres du livre des *Chroniques* (XXVIII et XXIX) sont remplis de nouveaux détails, tout aussi importants que ceux que nous venons de rapporter, touchant les immenses préparatifs faits, du vivant et par l'ordre de David, pour la construction du temple. Il est donc indispensable d'examiner aussi avec soin le contenu de ces deux chapitres.

Au moment où le saint roi sentit sa fin approcher, *il assembla tous les chefs des tribus et les chefs des divisions qui servaient le roi, les chefs de mille, les chefs de cent et les chefs de tout l'avoir et des troupeaux du roi et de ses fils, ainsi que les eunuques et les hommes forts, et les hommes vaillants* (sans doute les chefs de l'armée), *à Jérusalem* (XXVIII, 1). Lorsqu'ils furent tous réunis, David se tint debout devant eux, et leur répéta tout ce qu'il avait déjà dit à Salomon, sur le projet qu'il avait dû abandonner par l'ordre de l'Eternel. Le roi continua et dit : 10. *Voici maintenant que Jehovah a fait choix de toi* (*Salomon*), *pour bâtir une maison pour sanctuaire ; sois fort et exécute.* — 11. *David remit à Salomon son fils le modèle de la galerie et de ses maisons, de ses trésors, de ses greniers, de ses chambres intérieures et de la maison du couvercle.* — 12. *Et le modèle de tout ce qu'il avait eu en projet pour les parois de la maison de Jehovah, et de toutes les cellules alentour, pour les trésors de la maison de Dieu et les trésors des choses consacrées.* — 13. *Des divisions des* cohenim *et des Lévites, et de toute la confection du service de la maison de Jehovah, et de tous les ustensiles du service de la maison de Jehovah.* — 14. (*De ceux*) *en or, le poids en or ; de tous les ustensiles de chacun des services, et de tous les ustensiles d'argent, selon le poids de tous les ustensiles de chacun des services.* — 15. *Le poids des candélabres d'or, de leurs lampes d'or, selon le poids de chaque candélabre et de ses lampes, selon l'usage de chaque candélabre.* — 16. *L'or et son poids pour les tables de proposition, pour chaque table, et l'argent pour les tables d'argent.* — 17. *Et* (*le modèle*) *des fourchettes, des bassins et des tubes d'or pur, des calices d'or, le poids de chacun des calices, et des calices en argent, le poids pour chacun des calices.* —18. *Et de l'autel des parfums d'or pur, d'après le poids, et le modèle du char, des keroubim d'or, qui* (*les ailes*) *étendues couvrent l'arche*

Digitized by Google

d'alliance de Jehovah. — 19. *Tout cela rédigé par écrit de la main de Jehovah, comme indication pour moi de tous les ouvrages du modèle* (*à suivre*).

Arrêtons-nous ici, et rendons-nous compte de tout ce qu'implique ce curieux passage. Et d'abord n'est-il pas évident que David remit à son fils un projet de construction et un devis parfaits, et s'étendant jusqu'aux plus petits détails? Je le demande, que pourrait faire de mieux, au temps où nous vivons, un architecte consommé? Etait-ce un plan tracé, était-ce un plan en relief, que David remit à Salomon? Il est fort difficile de le décider. Le mot *tebnit*, qui est employé ici, semble signifier plus exactement un modèle qu'un plan. Mais comme, d'un autre côté, nous lisons au verset 19 que tout cela était *écrit de la main de Dieu*, il est plus sage d'admettre qu'il s'agissait d'un projet tracé, comportant par conséquent des plans, des coupes et des élévations, et assez bien entendu pour que l'écrivain sacré ait pu se permettre à son sujet cette expression : *Ecrit de la main de Dieu*. Du vivant de David il y avait donc déjà à Jérusalem des architectes assez habiles pour concevoir et pour exécuter graphiquement les projets des constructions les plus somptueuses. C'est tout ce qu'il m'importait de constater en ce moment.

La portion du travail préparatoire remis par le roi David à son fils Salomon, et à laquelle j'applique le nom de devis, est celle qui concerne les poids, calculés à l'avance, de l'or ou de l'argent qui devait être employé à la confection de tel ou tel ustensile sacré. Pour fixer à l'avance ces poids d'une manière précise, il fallait que David, ou du moins les artistes qui travaillaient sous sa direction, connussent à la fois la méthode à employer pour cuber les volumes des ustensiles dont ils n'avaient que le tracé, et les densités respectives des métaux précieux à mettre en œuvre dans chacun des cas. S'il n'en eût pas été ainsi, tout le devis dont nous parle longuement le chapitre que nous venons d'analyser, n'eût été qu'un travail purement imaginaire et sans la moindre valeur.

Ce même chapitre est terminé par un verset (21) dans lequel se trouve le passage suivant : *et avec toi sont, pour tout l'ouvrage, plusieurs hommes de bonne volonté, experts dans toute sorte d'ouvrages...* Il est bien clair que les hommes désignés de cette façon toute spéciale furent les véritables maîtres de l'école fondée à Jérusalem par les soins du saint roi David.

Passons maintenant au chapitre suivant, et nous allons y trouver de nouveaux renseignements sur les trésors que David avait rassemblés pour la construction du temple. Voici ce que nous y lisons : 1. *David, le roi, dit à toute l'assemblée : Salomon, mon fils, le seul dont Dieu ait fait choix, est jeune et délicat, et l'ouvrage est considérable : car ce palais n'est pas pour un homme, mais pour Jehovah Dieu.* — 2. *Mais moi j'ai préparé de toutes mes forces l'or pour* (*les objets d'*) *or, l'argent pour* (*ceux d'*) *argent, l'airain pour* (*ceux d'*) *airain, le fer pour* (*ceux de*) *fer, et le bois pour* (*ceux de*) *bois, des pierres d'onyx et propres à être enchâssées, des pierres d'ornement et de diverses couleurs, ainsi que toutes sortes de pierres précieuses et des blocs de marbre en quantité.* — 3. *Et de plus, me complaisant en la maison de Dieu, j'ai une propriété en or et argent que je donne à la maison de mon Dieu, par-dessus tout ce que j'ai préparé pour la maison sainte.* — 4. *Trois mille kikars d'or, d'or d'Ophir, et sept mille kikars d'argent pur, pour en couvrir les murailles des salles.* — 5. *De l'or pour ce qu'il faut en or, de l'argent pour ce qu'il faut en argent et pour tout l'ouvrage des artistes.*

Avant d'aller plus loin, examinons certaines expressions employées dans ce passage important. Le mot *soham*, que Cahen rend par *onyx*, désigne aussi bien le béril que la sardoine ; et comme les mines égyptiennes d'émeraude étaient alors en pleine exploitation, il se pourrait fort bien que la gemme désignée sous le nom de *soham* fût en réalité le béril. Comme d'ailleurs ces pierres *soham* sont déclarées par le texte même dignes d'être enchâssees, je vois dans ce fait une raison de plus pour y reconnaître des bérils ou des émeraudes. Les pierres précieuses qui sont nommées ensuite sont désignées sous le nom de *fouk*, qui signifie au propre du *fard*. Les Septante ont rendu les mots *abni fouk*, qui se présentent ici, par λίθοι πολυτελεῖς, c'est-à-dire *pierres précieuses* simplement. Il vaut peut-être mieux voir ici avec Cahen des pierres d'ornement ; et, comme ces pierres sont caractérisées de plus par l'épithète de *rakemah* (*bigarrées de diverses couleurs*), je suis d'autant plus disposé à voir ici la désignation d'une sorte de mosaïque, que j'espère démontrer un peu plus loin que les parvis du temple de Salomon étaient garnis d'une mosaïque véritable, dont les cubes se trouvent encore par milliers dans les déblais provenant de la destruction de ce temple.

Les mots qui suivent signifient bien réellement : *et toute pierre précieuse ;* nous ne pouvons donc rien conclure de l'emploi de ces mots. Nous trouvons enfin mentionnés des blocs innombrables d'une pierre nommée *sis*, et que les Lexiques, parce que ce nom dérive du radical *sous* (*être blanc*), traduisent par marbre blanc ou albâtre. L'albâtre n'étant pas du marbre blanc, il est fort difficile de préciser ici la nature de la pierre désignée sous la dénomination de *sis*. Elle était blanche, voilà tout ce qu'il était possible d'en dire. Toutefois le peu de dureté de l'albâtre me fait donner la préférence, sinon au marbre blanc, un moins à un calcaire blanchâtre, compacte et résistant, comme le calcaire dont les carrières abondent autour de Jérusalem.

Nous trouvons encore dans le passage que je viens de transcrire la mention de l'or d'Ophir (*Aoufir*). Où était ce riche pays d'Ophir? On n'en sait absolument rien, et je demande la permission de ne pas me lancer, à ce sujet, dans des suppositions qui n'auraient probablement aucune espèce de valeur.

David ne se contenta pas de consacrer à

Digitized by Google

Dieu et à son temple ce qu'il avait amassé de trésors ; mais il termina son discours par un appel direct à la piété et à la générosité de tous ceux qui l'écoutaient (XXIX) :—5. *Qui de vous, dit-il, est généreux, pour venir aujourd'hui les mains pleines vers Jehovah ? — 6. Les chefs des principales familles, les chefs des tribus d'Israël, les chefs de mille et de cent, et les préposés aux ouvrages du roi, se montrèrent généreux.* —7. *Et ils donnèrent pour l'ouvrage de la maison de Dieu cinq mille talents d'or, et dix mille* dariques, *et dix mille talents d'argent, et dix-huit mille talents d'airain, et cent mille talents de fer.* — 8. *Et quiconque possédait des pierres, les donna pour le trésor de la maison de Jehovah*, etc.

Le nom des *dariques*, employé dans ce curieux passage, démontre d'une manière irréfragable que le livre des *Chroniques* a été rédigé après la captivité de Babylone, et lorsque les pièces d'or frappées par l'ordre de Darius avaient cours parmi les Juifs.

Il nous reste maintenant à donner tous les détails que nous fournit l'Ecriture sainte sur le choix de l'emplacement qui fut destiné au temple, pour pouvoir passer au règne de Salomon, et aborder enfin l'étude minutieuse de l'édifice judaïque qui devint une des sept merveilles du monde.

Je trouve tous les détails dont nous avons besoin au chap. XXI du *Ier Livre des Chroniques*. Lisons : — 1. *Il se leva un satan contre Israël ; il excita David à compter Israël.* Joab, chargé par le roi de diriger l'opération du recensement, chercha, je ne devine pas pour quelle raison, à détourner son maître du projet dont il venait d'ordonner l'exécution ; il n'y put réussir, et le recensement se fit.

Jehovah, trouvant sans doute dans cet acte de David la conséquence d'un orgueil immodéré, s'apprêta à punir le monarque, en lui enlevant une bonne partie des sujets auxquels il était si fier de commander. Djed, *voyant* de David, reçut l'inspiration de Dieu, qui lui ordonna de parler ainsi au roi : — 11. *Ainsi dit Jehovah : Accepte un de ces trois châtiments pour toi :* — 12. *Ou trois années de famine, ou trois mois de défaites devant tes adversaires, pendant lesquels le glaive de tes ennemis t'atteindra, ou trois jours le glaive de Jehovah et la peste dans le pays, tandis que l'ange de Jehovah tuera dans tous les cantons d'Israël. Et maintenant avise à ce que je dois répondre à Celui qui m'envoie.* — 13. *David dit à Djed : Je suis dans une grande anxiété. Je veux plutôt tomber dans la main de Jehovah, car sa miséricorde est très-grande, et que je ne tombe pas dans la main de l'homme.* — 14. *Jehovah envoya une peste sur Israël, et il tomba d'Israël soixante-dix mille hommes.*— 15. *Dieu envoya l'ange à Jérusalem pour la ravager ; et comme il ravageait, Jehovah le vit et eut regret de ce mal ; il dit à l'ange qui ravageait : C'est assez, retire ta main. L'ange de Jehovah se tenait près de l'aire d'Arnan le Iébousien.* — 16. *David leva les yeux, et vit l'ange de Jehovah se tenant entre la terre et le ciel, et son glaive tiré en sa main, étendu sur Jérusalem. Alors David et les anciens, couverts de cilices, tombèrent sur leur face.* — 17. *David dit à Dieu : N'est-ce pas moi qui ai dit de compter le peuple ? C'est moi qui ai péché ; j'ai très-mal fait ; mais ces brebis qu'ont-elles fait ? Jehovah mon Dieu, que ta main soit sur moi et sur la maison de mon père, mais non sur ton peuple, pour (répandre) une contagion.* — 18. *L'ange de Jehovah avait dit à Djed de dire à David de monter pour élever un autel à Jehovah dans l'aire d'Arnan le Iébousien.* — 19. *David monta selon la parole de Djed qui avait parlé au nom de Jehovah.* — 20. *Arnan, s'étant retourné, vit l'ange : ses quatre fils étaient cachés derrière lui : Arnan battait le froment.* — 21. *David vint vers Arnan ; Arnan, ayant regardé, vit David : il sortit de l'aire et se prosterna devant David, la face contre terre.* — 22. *David dit à Arnan : Donne-moi l'emplacement de l'aire pour que j'y bâtisse un autel à Jehovah ; donne-le-moi pour du bon argent, afin que la mortalité s'arrête de dessus le peuple.* — 23. *Arnan dit à David : Prends-le ; que mon seigneur le roi fasse ce qui est bon à ses yeux. Voici : Je donne les bœufs pour l'holocauste, les chariots pour le bois, et le froment pour l'offrande ; je donne tout.* — 24. *Le roi David dit à Arnan : Non, je veux acheter (cela) pour du bon argent ; car je ne veux pas offrir à Jehovah ce qui est à toi, ni offrir des holocaustes pour rien.* — 25. *David donna à Arnan pour l'emplacement, des sicles d'or de (bon) poids (au nombre de) six cents.* — 26. *David bâtit là un autel à Jehovah, et il offrit des holocaustes et des sacrifices pacifiques, et il invoqua Jehovah, qui lui répondit par le feu du ciel, sur l'autel de l'holocauste.* — 27. *Jehovah parla à l'ange, qui remit son glaive dans le fourreau.* — 28. *En ce temps, quand David vit que Jehovah l'avait exaucé dans l'aire d'Arnan le Iébousien, il sacrifia là.* — 29. *Mais le tabernacle que Moïse avait fait dans le désert, et l'autel de l'holocauste, étaient en ce temps-là sur la hauteur à Djébdoun.* — 30. *Mais David ne pouvait aller devant lui pour chercher Dieu, car il était effrayé du glaive de Jehovah.* — XXII, 1. *David dit : Ceci sera la maison de Jehovah Dieu, et ceci l'autel pour Israël.*

Du récit biblique que je viens de transcrire il résulte que David choisit lui-même l'emplacement qui devait recevoir le temple de l'Eternel, et que cet emplacement ne fut autre que celui de l'aire d'Arnan le Iébousien. Cette aire occupait donc précisément le sommet de la colline de Moriah. La Paraphrase chaldaïque de ce verset, citée par Cahen, nous apprend que le même lieu passait pour avoir été le théâtre du sacrifice d'Abraham, et de l'alliance que Dieu fit alors avec ce patriarche, lorsqu'à son fils Isaac eut été substitué un bélier qui se trouvait arrêté dans un buisson voisin.

II. SALOMON [1020 à 980 av. J.-C.] — Tableau des rois de Juda et des rois d'Israël. — Tour de David.—Chars de Salomon.—Relations de Salomon et d'Iliram, roi de Tyr. Négociations pour la construction du temple. — Lettre curieuse du roi de Tyr.—L'art phénicien. — Composition des ateliers. — Maçonnerie du temple. — Date du com-

Digitized by Google

mencement des travaux. — Mesures linéaires hébraïques. — Description du temple. — L'historien Josèphe ; description et dimensions du temple. — Comparaison des deux descriptions. — Edifices accessoires de la grande enceinte. — L'estrade royale; l'autel d'airain ; les parvis sacrés. — Palais de Salomon. — Portique du Jugement. — Matériaux employés. — Mobilier du palais. — Trône de Salomon. — Boucliers d'or battu. — Vaisselle de Salomon. — Salomon bâtit des temples aux idoles. — Sépultures judaïques. — Idoles de Jéroboam. — La maison d'ivoire. — Le trésor du temple.

Je pense devoir donner ici un tableau chronologique des rois de Juda et des rois d'Israël, afin de fixer, d'une manière à peu près certaine, la date des monuments dont il va être question.

ROYAUME DE JUDA.

Années avant Jésus-Christ.

1060. —David est roi à Hébron.
1053. —David transfère le royauté à Jérusalem.
200. —Salomon.
980. —Roboam.
963. —Abias ou Abiam.
960. —Assa.
919. —Josaphat.
894. —Joram.
886. —Akhasias.
883. —Athalie usurpe.
878. —Joas.
839. —Amasias.
810. —Azarias.
759. —Joathan.
743. —Akhas.
727. —Ezéchias.
698. —Manassé.
643. —Amon.
641. —Josias.
610. —Joakhas.
610. —Joachim.
607. —La captivité des 70 ans commence.
599. —Joachim règne trois mois.
599. —Sédécias, dernier roi de Juda.
588. —Jérusalem est prise et brûlée.
584. —Départ pour Babylone du dernier convoi de captifs.
537 —Cyrus délivre les Juifs, après les 70 ans de captivité.

ROYAUME D'ISRAEL.

980. —Jéroboam.
958. —Nadab.
957. —Baesah.
933. —Ela.
931. —Zimri règne sept jours.
931. —Omri.
919. —Akhab.
898. —Akhasias.
897. —Joram.
884. —Jehu.
856. —Joakhas.
841. —Joas.
825. —Jéroboam II.
784 à 772 —Interrègne.
772. —Zacharie règne six mois.
771. —Selloum règne un mois.
771. —Manahem.
761. —Phaceiah.
759. —Phacée.
739 à 730. —Interrègne.
730. —Osée, fils d'Ela.
721. —Fin du règne d'Osée ; fin du royaume d'Israël ; translation des dix tribus.

Il ne faut pas perdre de vue que ce tableau chronologique ne saurait être considéré comme ayant une exactitude mathématique, parce qu'il y a impossibilité absolue de faire concorder les chiffres des deux listes parallèles. Cela tient à ce que les règnes des rois de Juda et des rois d'Israël sont toujours donnés en nombres ronds dans les saintes Ecritures; la coutume ayant été chez les Hébreux, comme chez les Egyptiens, les Assyriens et les Babyloniens, d'attribuer à chaque prince, comme année pleine de règne, toute année commencée ; de telle manière qu'un roi qui aurait occupé le trône pendant dix années et un mois, serait considéré comme ayant régné onze ans. On voit donc que les dates assignées plus haut n'ont rien d'absolu ; mais dans tous les cas, elles ne pourraient guère être modifiées que d'un très-petit nombre d'unités.

Avant de passer au règne de Salomon, je dois nécessairement m'occuper d'un monument encore debout à Jérusalem, et que son nom traditionnel reporte à l'époque de David. Tout le monde devine que je veux parler de la tour connue sous le nom de *tour de David*.

Nous lisons dans le *Ier Livre des Chroniques* (XI) : — 4. *David et tous les Israélites allèrent à Jérusalem, qui est Iebous...* — 5. *David prit la forteresse de Sion, qui est la cité de David.* — 6 *David dit : Quiconque aura battu le premier les Iébousiens sera chef et prince. Joab, fils de Serouiah, monta le premier, et devint chef.* — 7. *David demeura dans la forteresse ; c'est pourquoi on l'appelle* ville de David. —8. *Il bâtit la ville autour de Meloua, et Joab vivifia le restant de la ville.* Enfin, au chapitre XV, le verset 1 est ainsi conçu : *Il (David) se bâtit des maisons dans la ville de David.* Il est donc certain qu'à peine maître de la forteresse de Sion, David y fixa sa résidence, et qu'il y fit élever d'assez nombreux édifices.

Nous avons dit ailleurs qu'il existait dans les villes du pays de Kénâan, comme à Sichem, par exemple, des espèces de donjons, ou tours fortes destinées à servir de refuge en cas de revers. Il est donc bien vraisemblable que David ne négligea rien pour mettre dorénavant à l'abri d'un assaut la forteresse dont il avait réussi lui-même à s'emparer. Dès lors la construction d'un donjon imprenable dut nécessairement, s'il n'existait déjà, entrer dans les plans adoptés par le conquérant.

Voyons maintenant ce que c'est que la tour de David, monument d'une antiquité incontestable, à en juger par sa construction seule. A l'angle nord-ouest du Kalaah, ou citadelle de Jérusalem, et presque vis-à-vis de la porte d'El-Khalil ou d'Hébron, se trouve une tour à peu près carrée et d'environ vingt mètres de côté (130) : toute la base en est massive

(130) Voici les dimensions précises de la tour de David, recueillies par le savant Williams. Sa base est un parallélogramme dont les côtés ont soixante pieds trois pouces anglais, et cinquante-six pieds quatre pouces ; sa hauteur actuelle, au-dessus du fond du fossé, est de quarante pieds ; mais il paraît certain que le pied de la tour est garni de décombres qui en cachent une partie considérable.

Digitized by Google

et ne recèle aucun réduit dans lequel il soit possible de pénétrer: cette disposition avait évidemment été adoptée pour rendre toute surprise impossible, et pour mettre les assaillants dans la nécessité d'avoir recours à une escalade, pour ainsi dire impraticable, s'ils voulaient s'emparer de la garnison qui aurait cherché un refuge au haut d'une tour pareille, bien approvisionnée de vivres et d'eau. Ce même système de précautions se retrouve employé dans les donjons du moyen âge, où l'on n'entrait que par une échelle que l'on tirait après soi. La tour est construite par assises régulières de blocs énormes de calcaire dur, taillés en bossage et jointoyés avec le plus grand soin, sans ciment. Voici ce que j'entends par ces mots *taillés en bossage* : les joints sur les quatre faces de chacun des blocs sont accompagnés d'une bande lisse, large d'environ dix centimètres, en contre-bas de la surface extérieure du bloc de quatre à cinq centimètres à peu près, et qui constitue, pour ces blocs, une espèce d'encadrement en creux. C'est là, ainsi que nous le verrons plus loin, un caractère essentiel des constructions d'apparat de l'époque juive primitive. J'ai pensé pouvoir, pour abréger, caractériser ce genre d'appareil en le désignant sous le nom d'*appareil salomonien*, et j'ai adopté cette dénomination après avoir reconnu que toutes les parties subsistant encore aujourd'hui de l'enceinte du temple primitif présentaient invariablement ce mode de bossage.

Il est donc incontestable que la tour de David appartient au temps des rois de Juda, et nous pouvons hardiment, je crois, en faire remonter la construction à David, dont elle porte le nom de temps immémorial. Il existe une description de la Jérusalem du temps des croisades, publiée, pour la première fois, par M. le comte Beugnot, dans sa magnifique édition du recueil de lois connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*, et j'y trouve le passage suivant : « La porte David estoit vers soleil couchant, et estoit à la droite des portes oires (porte dorée) qui estoient vers soleil levant, derrière le temple Domini. Cette porte tenoit à la tour David; quand on estoit devant cette porte, si tournoit-on à main destre, en une rue pardevant la tour David... la grant rue qui aloit de la tour David droit aux portes oires, apeloit-on la rue David, jusqu'au chainge, à main senestre; devant la tour David avoit une grant place où on vendoit le blé. » Tous ces détails, sans en excepter un seul, sont toujours exacts.

Il existe encore une description de Jérusalem, due à l'historien musulman Medjr-ed-Dyn, écrite après la destruction du royaume latin de Jérusalem, et dans laquelle le paragraphe relatif à la citadelle contient le passage suivant : « On y voit une grande tour nommée *tour de David*, et qui fut bâtie par Salomon... Les Francs et les Grecs élevèrent quelques bâtiments dans la citadelle, pendant qu'ils furent les maîtres de Jérusalem. »

Enfin, on connaît une rare monnaie de l'époque des croisades, qui nel porte d'autre légende que celle-ci : TURRIS DAVID; l'existence de cette monnaie, dont un exemplaire est déposé au cabinet des médailles de la bibliothèque Impériale, démontre, à mon avis, que la citadelle de Sion, qui fut la résidence de David, fut également celle des rois chrétiens de Jérusalem.

L'historien des Juifs, Flavius Josèphe, parle de la tour de David, mais sans lui donner ce nom, qui fut changé par Hérode, mais évidemment repris plus tard, comme tant d'autres noms grecs ou romains que des localités de la Terre-Sainte n'ont portés, pour ainsi dire, que par ordre, et pendant un temps assez court, pour reprendre ensuite leur nom antique, qui n'avait pu être déraciné de la mémoire des indigènes. Voici donc ce que nous trouvons dans Josèphe (*Bell. Jud.*, V, IV, 3) : « La tour Hippicos, qu'Hérode avait ainsi nommée en souvenir de son ami, était quadrangulaire, et chacun de ses côtés avait vingt-cinq coudées de longueur, et trente coudées de hauteur; elle était massive; au-dessus de cette masse solide était un puits haut de vingt coudées, et destiné à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore était une maison (οἶκος) à deux étages, haute de vingt-cinq coudées, ayant la surface marquetée (εἰς ποικίλα διηρημένος) et couronnée par un parapet de deux coudées, surmonté de créneaux de trois coudées de hauteur; ce qui donnait à la tour une hauteur totale de quatre-vingts coudées. »

Après le sac de Jérusalem, cette tour magnifique fut conservée par l'ordre de Titus; voici ce que Josèphe nous apprend à ce sujet : « Lorsque les soldats n'eurent plus personne à tuer, César donna à ses légions l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple, mais de respecter les tours qui surpassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire Phasaël, Hippicos et Mariamne, et la partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'occident, pour qu'elle pût servir de protection à la garnison qu'il fallait laisser là. Les tours ne furent épargnées que pour montrer aux races futures quelle cité florissante et forte la valeur romaine était parvenue à réduire. »

La description que Josèphe nous donne de la base de la tour Hippicos est si parfaitement applicable à la tour de David, aussi bien que sa position topographique, qu'il n'est guère possible de se refuser à admettre l'identité de ces deux édifices militaires. Les architectes, les appareilleurs et les tailleurs de pierre dont se servit Salomon furent précisément ceux que David avait formés; il n'y a donc aucun empêchement à admettre que la tour de David porte ce nom de plein droit.

Ceci posé, nous admettons que, dès le règne de David, on construisit à Jérusalem des édifices militaires en blocs de très-fort appareil, et parfaitement équarris sur les joints et en bossage. Il est donc vrai que l'art de tailler les pierres et de les appareiller était déjà.

Digitized by Google

fort développé à cette époque si reculée. [1053 à 1020 avant J.-C.]

Je ne connais que ce seul monument antique que nous puissions, avec une certitude à peu près entière, faire remonter au règne de David.

Passons donc maintenant au règne de Salomon, qui occupa le trône de 1020 à 980 avant Jésus-Christ.

Salomon venait de succéder à son père. Le premier acte de sa politique fut d'épouser la fille du Pharaon qui occupait alors le trône d'Egypte : cette alliance lui assurait la paix avec ses puissants voisins du sud, en même temps que la coopération de tous les artistes égyptiens dont il pourrait avoir besoin pour la construction du temple de Jehovah.

Outre les projets dont son père lui avait confié l'exécution, Salomon avait encore décidé qu'il ferait bâtir un palais somptueux et digne, en quelque sorte, de se montrer à côté du temple. Enfin, pour assurer sa capitale contre tous les événements possibles, il avait résolu de lui donner une enceinte fortifiée qui en fît une place aussi respectable que possible. Temple, palais et enceinte, tout cela fut commencé et achevé par Salomon (*I Rois*, III), avec des dépenses que l'imagination la plus active a peine à se figurer. On en pourra juger tout à l'heure en lisant la description du temple.

L'arche d'alliance avait été ramenée par David dans l'intérieur de la forteresse de Sion, mais le tabernacle était resté à Djébâoun. Faute de temple, les Israélites avaient continué à sacrifier sur les hauts-lieux, et parmi ces hauts-lieux celui de Djébâoun était le plus vénéré. Un autel d'airain avait été dressé devant la porte du Tabernacle, et Salomon lui-même, suivi de tous les grands de son royaume, vint adorer l'Eternel à Djébâoun. Dans cette circonstance, mille holocaustes furent brûlés sur l'autel d'airain. (*I Rois*, III, 2 à 4; *II Chron.* I, 4 à 6.)

La paix dont jouissait Salomon, grâce à ses alliances, lui permit d'accroître d'une manière incroyable la splendeur de ses trésors. Voici ce que nous lisons à ce propos (*II Chron.* I) : — 14. *Salomon rassembla des chariots et des cavaliers, et il eut quatorze cents chariots et douze mille cavaliers qu'il conduisit dans l'emplacement des chariots, et auprès du roi, à Jérusalem* (131). — 15. *Le roi rendit l'or et l'argent communs à Jérusalem comme des pierres, et les cèdres le furent comme les sycomores, qui sont en grande quantité dans la vallée.* — 16. *Et la provenance des chevaux qu'avait Salomon était l'Egypte ; une caravane de négociants du roi en prenait une quantité dont ils payaient la valeur.* — 17. *Ils firent monter et sortir d'Egypte un attelage pour six cents sicles d'argent, et un cheval pour cent cinquante ; et on en tirait ainsi, par leur entremise, pour tous les rois des Khetim et pour tous les rois d'Aram.*

Ce dernier verset contient implicitement un fait assez intéressant. Les chars de Salomon étaient des quadriges, c'est-à-dire attelés de quatre chevaux de front, puisqu'un seul cheval coûtant cent cinquante sicles, un attelage complet en coûtait six cents. Il en résulte, de plus, que le commerce des chevaux était déjà pratiqué par les Juifs, qui allaient en acheter en Egypte pour les revendre aux Khetim et aux Araméens. Ces Khetim sont, à n'en pas douter, les éternels ennemis des Egyptiens, si souvent mentionnés dans les textes historiques du temps des Ramsès, sous le nom de *Kheta*.

Enfin Salomon pensa à bâtir une maison pour le nom de Jehovah (*II Chron.* II, 1), ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de son père. Il fallait, pour exécuter ce dessein, prendre les dernières dispositions, et il les prit de la manière suivante : Hiram, roi de Sour (Tyr), qui était resté l'ami de David pendant toute la durée du règne de celui-ci, avait envoyé féliciter Salomon, lorsqu'il avait appris qu'il avait reçu l'onction royale et sacrée. (*I Rois*, V, 1.) Salomon continua à entretenir des relations de bon voisinage avec Hiram, et lorsque le moment fut venu d'avoir recours à ce monarque, il lui adressa la demande suivante (*I Rois*, V) : — 3. *Tu as connu David, mon père ; tu sais qu'il n'a pu bâtir une maison au nom de l'Eternel, son Dieu, à cause de la guerre dont (ses ennemis) l'ont enveloppé jusqu'à ce que Dieu les eût mis sous les plantes de ses pieds* (132). — 4. *Et maintenant l'Eternel, mon Dieu, m'a donné du repos (tout) alentour : il n'y a plus ni obstacle, ni rencontre fâcheuse.* — 5. *Et voici : je pense bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu, comme l'Eternel a dit à David, mon père, savoir : Ton fils, que je mettrai à ta place sur ton trône, c'est lui qui bâtira ma maison à mon nom.* — 6. *Commande maintenant qu'on coupe des cèdres du Libnoun (Liban), et que mes serviteurs soient avec tes serviteurs, et je te donnerai le salaire de tes serviteurs, tout comme tu diras ; car tu sais qu'il n'y a parmi nous personne qui s'entende à travailler le bois comme les Sidonim (Sidoniens).* — 7. *Lorsque Hiram entendit les paroles de Salomon, il se réjouit beaucoup et dit : Béni soit aujourd'hui l'Eternel, qui a donné à David un fils sage, sur ce grand peuple.* — 8. *Hiram envoya à Salomon, disant : J'ai entendu ce que tu m'as envoyé (dire) ; je ferai selon tout ton désir, au sujet du bois de cèdre et du bois de cyprès.* — 9. *Mes serviteurs les descendront du Liban à la mer, et moi je les ferai disposer en radeaux sur la mer, jusqu'à l'endroit que tu me désigneras ; je les ferai délier là, et tu*

(131) Dans le *Ier Livre des Rois* (IV, 26), il est dit: *Salomon avait quarante mille attelages de chevaux et douze mille cavaliers.* Mais il y a là évidemment une incorrection due à la faute d'un copiste, qui aura écrit : *arbâim, quarante*, au lieu de *arbâat, quatre*, qu'il est naturel d'y substituer, puisqu'il se trouve dans le verset correspondant des *Chroniques*.

(132) Cette expression poétique se retrouve identiquement employée dans une foule de textes hiéroglyphiques, et il n'est pas sans importance de faire remarquer ici cet indice de l'influence égyptienne s'étendant jusque sur la littérature judaïque.

Digitized by Google

les feras emporter; tu me satisferas en fournissant des vivres à ma maison. — 10. *Hiram donnait à Salomon du bois de cèdre et du bois de cyprès autant qu'il en voulait.* — 11. *Et Salomon donnait à Hiram vingt mille* kor *de froment pour la nourriture de sa maison, et vingt* kor *d'huile très-pure. Salomon en donnait autant à Hiram chaque année.* — 12. *L'Eternel donna la sagesse à Salomon, comme il le lui avait promis; il y eut paix entre Hiram et Salomon, et ils contractèrent une alliance ensemble.*

Le récit de cette négociation est beaucoup plus détaillé dans les *Chroniques* : il est donc important pour nous de le reproduire intégralement (*II Chron.* II) : — 3. *Salomon envoya vers Houram* (133), *roi de Sour, pour lui dire : Comme tu as agi envers David, mon père, à qui tu as envoyé des cèdres pour se bâtir une maison, afin d'y demeurer, (agis envers moi).* — 4. *Voici que je bâtis une maison pour le nom de Jehovah, mon Dieu, pour la lui consacrer, pour vaporiser devant lui une vapeur d'encens, pour qu'il y ait des pains de proposition (offrande) continuellement, des holocaustes le matin et le soir, au Sabbat, aux néoménies (nouvelles lunes) et aux fêtes de Jehovah, notre Dieu, obligation perpétuelle pour Israël.* — 5. *Et la maison que je bâtis* (134) *est grande, car notre Dieu est plus grand que tous les dieux.* — 6. *Et qui a la puissance de lui bâtir une maison, puisque les cieux et les cieux des cieux ne sauraient le contenir? Et que suis-je pour lui bâtir une maison, si ce n'est pour faire des vaporisations devant lui?* — 7. *Et maintenant envoie-moi un homme intelligent pour travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, la (teinture) pourpre, rouge, cramoisie et hyacinthe, sachant ciseler des ciselures, avec les gens sages qui sont avec moi, en Juda et en Jérusalem, que mon père a préparés.* — 8. *Envoie-moi du bois de cèdre, de cyprès, des* aldjoumim (135) *du Liban; car je sais que tes serviteurs sont experts pour tailler les bois du Liban; que mes serviteurs soient les amis des tiens,* — 9. *pour me préparer du bois en quantité, car la maison que je bâtis doit être grande et merveilleuse.* — 10. *Quant aux abatteurs et coupeurs de bois, je donnerai à tes serviteurs du froment trituré vingt mille* kor, *et de l'orge vingt mille* kor, *et du vin vingt mille* bat, *et de l'huile vingt mille* bat. — 11. *Houram, roi de Sour, dit dans une lettre envoyée à Salomon : C'est parce que Jehovah aime son peuple qu'il t'a institué son roi.* — 12. *Et Houram dit : Loué soit Jehovah, Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, de ce qu'il a donné à David, le roi, un fils sage, prudent et intelligent, qui bâtira une maison à Jehovah, et une maison pour son siége royal.* — 13. *Et maintenant je t'envoie un homme sage, intelligent, qui a appartenu à Houram, mon père.* — 14. *Il est fils d'une des filles de Dan, et son père était Tyrien; il est expert à travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, les pierres, le bois, la teinture pourpre et bleue, le fil de lin et le cramoisi, à inventer toute espèce d'invention qui lui sera donnée (à faire), avec tes sages et les sages de mon seigneur David, ton père.* — 15. *Et maintenant, pour ce qui est du froment, de l'orge, de l'huile et du vin dont mon seigneur a parlé, il peut l'envoyer à ses serviteurs.* — 16. *Et nous voulons couper du bois du Liban selon tous tes besoins, et nous te l'amènerons en radeaux sur la mer de Iapho (Joppé, Jaffa); tu le feras ensuite monter à Jérusalem.*

Cette lettre du roi de Tyr est extrêmement précieuse, en ce qu'elle nous donne la certitude que tous les arts phéniciens furent transplantés à Jérusalem par l'artiste éminent que ce monarque voulut bien envoyer à Salomon. L'homme qui avait tous les talents qu'énumèrent ces textes sacrés devait être un artiste consommé, et il était, sans contredit, capable de fonder à Jérusalem une école dans laquelle tous les arts étrangers à la nation juive seraient bientôt développés, si le génie judaïque se prêtait tant soit peu à la culture de ces arts. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver; et Salomon put bientôt compter par milliers des ouvriers habiles dans tous les genres, et sortis du sein même de son peuple.

Notons bien, en passant, cette intervention de l'art phénicien, comme nous avons dû constater, nombre de fois déjà, celle de l'art égyptien. De ces deux éléments combinés devait infailliblement naître un art hybride qui n'était ni phénicien ni égyptien, mais qui devait à la fois conserver des traces évidentes de sa double parenté. Ceci posé, je le demande, si nous rencontrons des monuments dans la structure desquels se marient d'une manière claire et précise des éléments empruntés à la fois aux Phéniciens et aux Egyptiens, devrons-nous être embarrassés pour en démêler la véritable origine? Pourrons-nous, en présence de ces monuments, rester dans l'ornière commune, où persistent à marcher les antiquaires qui aiment mieux voir des monuments d'une véritable décadence là où tout le contraire existe, c'est-à-dire là où se manifestent les combinaisons sorties d'un art naissant, et qui est encore empreint des caractères essentiels des deux arts qui l'ont engendré? Pour moi la réponse ne saurait être douteuse.

A ce qui précède ajoutons la mention de l'influence propre de la loi religieuse judaïque, loi qui réprouvait toute reproduction des êtres vivants sur la terre, et nous pourrons encore affirmer *à priori* que, s'il exista un art judaïque, il dut, en restant semi-phénicien, semi-égyptien, comporter un genre d'ornementation spéciale, emprunté soit au règne végétal, soit à la combinaison pure et simple de la ligne droite et des lignes courbes. Ces quelques mots caractérisent tout l'art judaïque, et c'est ce que les faits qui

(133) Le nom de ce roi est écrit Houram dans le livre des Chroniques.

(134) Il paraît évident, d'après ce texte, que les travaux de fondation étaient déjà commencés, lorsque cette demande fut adressée à Hiram.

(135) Il s'agit d'un bois résineux et odoriférant, peut-être le bois de sandal? Le nom *aldjoumim* s'écrit aussi *almoudjim*.

Digitized by Google

seront bientôt énumérés démontreront, je l'espère, d'une manière positive.

Passons maintenant à la composition des ateliers qui furent institués par Salomon pour mettre en œuvre les matériaux destinés à la construction du temple. Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (v) : 13. *Le roi Salomon fit une levée de tout Israël; cette levée était de trente mille hommes.* — 14. *Il les envoya au Liban, dix mille chaque mois, alternativement; ils étaient un mois au Liban, et deux mois en leur maison; Adoniram était préposé à cette levée.* — 15. *Salomon eut soixante-dix mille portefaix et quatre-vingt mille (hommes) qui coupaient le bois sur la montagne.* — 16. *Outre les chefs des employés de Salomon, préposés à l'ouvrage, il y en avait trois mille trois cents qui commandaient au peuple occupé à l'ouvrage.*

Le chapitre II du *IIe Livre des Chroniques* s'exprime ainsi : 2. *Salomon compta soixante-dix mille portefaix et quatre-vingt mille hommes qui coupaient le bois sur la montagne, avec trois mille six cents hommes pour les surveiller* (136). Ce dernier chiffre excède de trois cents le chiffre correspondant donné dans le *Livre des Rois*, et sans doute il y a là, d'un côté ou de l'autre, une légère inexactitude due à une erreur de copiste. Quoi qu'il en soit, on voit qu'il ne s'agissait pas de faibles escouades de travailleurs, mais bien de masses énormes d'ouvriers qui devaient mener très-rapidement à bonne fin la gigantesque entreprise conçue par David et exécutée par Salomon.

Le *Ier Livre des Rois* (v) nous parle ainsi des pierres de taille qui furent préparées pour la maçonnerie du temple : 17. *Le roi ordonna d'extraire de grandes pierres, pierres rares, pour la fondation de la maison, des pierres taillées.* — 18. *Les maçons de Salomon et les maçons de Hiram, et ceux de Djebel (Byblos) les taillèrent, et ils préparèrent les bois et les pierres pour bâtir la maison.* Ceci revient à dire qu'une véritable colonie de tailleurs de pierre phéniciens étaient venus travailler à Jérusalem, non-seulement de Tyr, mais encore de Djebel, qui était située à l'extrémité nord de la côte de Phénicie.

Nous sommes parfaitement certains de la date à laquelle furent commencés les travaux du temple, et voici les passages des livres saints qui établissent cette date :

Ce fut dans la quatre cent quatre-vingtième année depuis la sortie des enfants d'Israël du pays d'Égypte, dans la quatrième année du règne de Salomon sur Israël, au mois de Ziou (de la *splendeur* ou des *fleurs*), *qui est le deuxième, qui bâtit une maison à l'Éternel* (*I Rois*, VI, 1). — *Salomon commença à bâtir la maison de Jehovah à Jérusalem, sur la montagne de Moriah, désignée à son père David, près de l'endroit destiné par David, sur l'aire d'Arnan le Iébousien. — Il commença à bâtir le second mois de la quatrième année de son règne* (*II Chron.* III, 1 et 2.)

C'est donc à l'année 1016 avant Jésus-Christ que nous rapporterons la fondation du temple de Salomon, en rappelant toutefois que cette date pourrait être modifiée de deux ou trois années, en plus ou en moins, sans qu'il fût possible de la déterminer mathématiquement.

Josèphe précise cette même date de la manière suivante : « Salomon, » dit-il, « commença à bâtir le temple dans la quatrième année de son règne, dans le deuxième mois, que les Macédoniens nomment *Artemisios*, et les Hébreux *Lar*, cinq cent quatre-vingt-douze ans après la sortie d'Égypte, mille vingt après la migration d'Abraham de la Mésopotamie au pays de Kénâan, et quatorze cent quarante ans après le déluge. Depuis la création d'Adam jusqu'à la fondation du temple, il s'était écoulé trois mille cent deux années. L'année où le temple fut fondé était la onzième du règne de Hyram, roi de Tyr, et il s'était écoulé, depuis la fondation de Tyr, deux cent quarante années seulement. » (*Ant. Jud.*, VIII, III, 1). Je ne me charge pas de justifier les dates rapportées ainsi par l'historien des Juifs, car toutes sont très-probablement fausses, puisque la première l'est sûrement.

Avant d'entrer dans les détails qui nous permettront de reconnaître les caractères architectoniques du temple de Salomon, nous devons fixer les valeurs des mesures linéaires hébraïques, dont nous allons rencontrer perpétuellement les noms. Nous ne saurions mieux faire pour cela que d'extraire ces évaluations de l'excellent traité de métrologie ancienne et moderne publié en 1834 par M. Saigey. Nous admettrons donc, avec cet habile et savant calculateur, que les mesures égyptiennes et hébraïques étaient identiques, et que leur échelle était ainsi graduée :

	Millimètres.	
Le doigt (en hébreu *esbâa*) valait	18	75
Le palme de 4 doigts (*thefak*)	75	»
L'empan de 12 doigts (*zaret*)	225	»
La demi-coudée royale de 14 doigts (*djamed*)	262	50
La coudée de 28 doigts (*amak*)	525	»
La coudée naturelle de 24 doigts	450	»

Nous pouvons maintenant aborder franchement la question, et apprécier toutes les dimensions qui nous sont transmises par l'Écriture sainte et par l'historien Josèphe. Cet intéressant problème a été déjà traité bien des fois ; mais les solutions qui en ont été

(136) Ces chiffres sont répétés plus bas dans le passage suivant (*II Chron.*, II, 16 et 17) : *Salomon compta tous les étrangers qui séjournaient au pays d'Israël, après le dénombrement que son père David avait entrepris, et il s'en trouva cent cinquante-trois mille six cents. — Il en fit soixante-dix mille portefaix et quatre-vingt mille pour extraire (du bois et des pierres) sur la montagne, et trois mille six cents surveillants pour faire travailler le peuple.* Nous ne pouvons nous dispenser de signaler en passant cette étrange mesure, qui de cent cinquante-trois mille six cents étrangers résidant dans le pays, fait d'un seul trait de plume cent cinquante-trois mille six cents manœuvres.

Digitized by Google

données sont empreintes d'une telle dose d'imagination, qu'il sera plus prudent de les considérer comme non avenues, et de nous en tenir purement et simplement aux renseignements inattaquables que nous trouvons dans le *Livre des Rois* et dans celui des *Chroniques*. Toutes les fois que les descriptions de Josèphe seront d'accord avec les textes saints, nous y verrons avec bonheur une vérification de plus de l'infaillibilité de ces textes, que Josèphe avait entre les mains, et dont il a fait amplement usage. Toutes les fois, au contraire, que les récits de Josèphe nous présenteront de grandes discordances, nous aurons à examiner la valeur des assertions dans lesquelles ces discordances se manifesteront; et alors, je ne crains pas de l'affirmer, nous serons irrésistiblement conduits à constater, ou bien des exagérations véritablement insensées, ou bien une ignorance évidente de l'art du dessin, qui ne permet pas à l'écrivain qui le possède de commettre des fautes aussi grossières que celles que nous aurons à signaler.

Encore un mot : les prophéties d'Ezéchiel contiennent une description du temple de l'Eternel; mais il n'est pas possible d'identifier complétement ce temple avec celui de Salomon. Que la disposition générale et certaines mesures principales soient communes aux deux édifices, je l'accorde volontiers; il n'en pouvait guère être autrement, puisque cette disposition et ces mesures avaient été fixées par Jehovah lui-même : mais que les détails donnés par Ezéchiel puissent s'adapter au temple de Salomon, je le nie positivement. Au reste, la chose est toute naturelle, puisque le temple que décrit le prophète Ezéchiel lui apparaît dans une vision, comme le temple futur qui devra être construit dans la nouvelle Jérusalem.

Au reste, ce qu'on va lire justifie pleinement l'opinion que je viens d'émettre sur le temple décrit par le prophète. Voici ce que je trouve dans la note qui précède le chapitre XL d'Ezéchiel (traduction de Cahen, t. XI, p. 142 v°) : « .... Il y a dans cette description du prophète des points de ressemblance avec le temple de Salomon; il y a aussi plusieurs différences. Rosenmüller, après avoir fait ressortir ces différences, donne la liste des travaux considérables faits sur ces huit chapitres difficiles, que quelques-uns ont cru, sur des motifs peu fondés, ne pas être d'Ezéchiel même, mais interpolés plus tard par un Samaritain, pour faire croire à la nouvelle colonie des Juifs que la construction de leur temple était contraire au modèle donné par l'un de leurs plus anciens prophètes, et qu'il fallait l'abattre; ou par un Hébreu, pour un motif que nous avouons ne pas comprendre. » (*Voy.* EICHHORN, *Introduction à l'Ancien Testament*, t. IV, p. 250, 4e édition.) « Il y a dans ces chapitres, » dit le commentateur hébreu (Biour) de l'édition de Fürth (1811), « des confusions et des contradictions; la rédaction n'est pas celle de la description d'un édifice; il y a des mots dont on ne connaît pas la signification, et qui ne se trouvent que là. Déjà Kimhi a déclaré ne rien comprendre aux mesures employées dans cette description. Il s'agit, dit ce commentateur, d'une construction future; ce que l'homme en dit par *induction* n'a pas de *base*. »

On comprendra maintenant que je n'éprouve aucune répugnance à dire que les chapitres du prophète Ezéchiel sont restés, à très-peu de chose près, lettre close pour moi. Je n'ai pu m'en servir que pour y puiser, par induction aussi, de simples renseignements sur certains détails que les textes primitifs ne présentent pas. Telle est, par exemple, la forme de l'autel des holocaustes, forme qui ne saurait en aucune façon se déduire des passages qui le concernent, dans le *Livre des Rois* et dans celui des *Chroniques*, tandis que le prophète Ezéchiel, nous parlant de ce même autel, lui donne les mêmes dimensions que nous trouvons assignées à celui du temple de Salomon, en y ajoutant quelques détails descriptifs, dans lesquels nous sommes tout naturellement portés à trouver le souvenir de l'autel qu'Ezéchiel avait vu réellement fonctionner à la porte du temple.

Ces réserves faites, j'entre en matière, et je commence par transcrire tout ce qui concerne les fondations du temple.

Nous lisons au *Ier Livre des Rois* (v, 17 et 18) : *Le roi ordonna d'extraire de grandes pierres, des pierres rares, pour la fondation de la maison, des pierres taillées. — Les maçons de Salomon, et les maçons de Hiram, et ceux de Djebel les taillèrent, et ils préparèrent les bois et les pierres pour bâtir la maison.* Dans le *IIe Livre des Chroniques* (III, 3), le passage correspondant ne contient que le verset suivant : — *Et voici la fondation que posa Salomon pour la construction de la maison de Dieu; la longueur, d'après les coudées de l'ancienne mesure, soixante coudées, et la largeur, vingt coudées.*

Le premier des deux passages que nous venons de transcrire démontre, aussi bien que le second, que Salomon ne se contenta pas d'araser le roc, et de poser dessus le temple qu'il voulait construire. Il est certain qu'il y encastra la base de son édifice, poussant profondément au-dessous du sol naturel les fondations qui devaient faire corps avec le temple à construire. Devons-nous donner à ces fondations elles-mêmes les dimensions fixées dans le verset des *Chroniques*, ou bien ces mesures ne sont-elles pas plutôt celles de l'édifice supérieur lui-même ? Il est, je crois, permis de le penser, en voyant que ces dimensions sont précisément celles que le livre des Rois assigne au temple proprement dit, et que de plus ces mêmes dimensions principales, s'il ne fallait voir ici que celles du massif de fondation, ne seraient pas données dans le livre des Chroniques. Au reste, cela est si vrai, que le verset suivant, réuni au précédent par la conjonction *et*, relate immédiatement les dimensions du portique antérieur ou pylône.

Digitized by Google

En résumé, sur la première question des fondations, les deux textes sacrés ne nous apprennent, en outre de l'existence de celles-ci, que ce fait, qu'elles étaient composées de blocs énormes, de grand prix et bien taillés ; ils ne nous disent rien sur les dimensions de l'ouvrage. Voyons maintenant ce que nous a transmis Josèphe sur le même sujet.

C'est dans le chapitre III du livre VIII des *Antiquités judaïques* que nous trouvons les détails de la construction du temple. Le paragraphe 2 contient ce qui est relatif aux fondations de l'édifice, et voici en substance ce qui s'y lit : « Le roi (Salomon) jeta les fondations du temple jusqu'à une profondeur énorme ; ces fondations étaient composées de blocs de pierre d'une très-grande dureté, et capables de résister à l'action du temps. Ces blocs, en se reliant au terrain, devaient former une base suffisamment solide pour qu'elle pût supporter le poids de l'édifice extérieur, augmenté de celui de tout le système d'ornementation que le temple devait recevoir, d'après les projets de Salomon, poids qui égalerait au moins celui des matériaux employés à la construction même. Ces fondations, sur toute leur profondeur, furent composées de blocs de pierre blanche. Cette maçonnerie en terre avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur, et soixante de hauteur. Au-dessus de cette masse s'élevait un autre édifice (c'était le temple) ayant précisément les mêmes dimensions, de sorte que la hauteur totale de la bâtisse était de cent vingt coudées. »

Nous allons voir que ces chiffres ne peuvent être mis d'accord avec ceux de l'Écriture sainte. Mais auparavant nous devons évaluer en mesures à notre usage celles que nous venons de transcrire. La hauteur totale de la maçonnerie, fondation comprise, aurait été de soixante-trois mètres ; et sa largeur de dix mètres cinquante centimètres, ce qui constitue, à vrai dire, un édifice assez médiocre.

Comme nous sommes en mesure de démontrer que ces deux dimensions de longueur et de largeur doivent, lorsqu'il s'agit du temple, être prises *dans œuvre*, il est impossible d'admettre que les mesures attribuées par Josèphe au massif des fondations soient exactes. En effet, il ne viendra jamais à l'idée de personne que l'on ait bâti des murailles extrêmement épaisses en porte-à-faux au-dessus d'une fondation qui avait justement la dimension voulue pour être recouverte par le vide intérieur de l'édifice qu'elle devait supporter. La masse solide d'une fondation quelconque doit présenter une surface de beaucoup supérieure, et dans tous les sens, à celles que doit occuper le plan de l'édifice au niveau du sol, si l'on veut satisfaire aux conditions élémentaires de stabilité ; telles que Josèphe nous les décrit dans ce passage, les fondations du temple de Salomon n'eussent en aucune façon consolidé un édifice qu'elles ne supportaient pas du tout.

Un autre chapitre du livre de Josèphe parle des fondations du temple de Salomon, et celui-là ne présente plus les invraisemblances palpables que nous venons de signaler en analysant le premier. Voyons donc comment est conçu ce passage (*Ant. Jud.* XV, XI, 3). L'historien des Juifs, racontant en détail la construction du temple bâti par Hérode le Grand, parle des somptueux portiques dont l'édifice sacré fut entouré par ce monarque. « Ces portiques, au nombre de deux, dit-il, s'appuyaient contre la grande muraille, et cette muraille constituait à elle seule un des ouvrages les plus gigantesques dont l'homme puisse entendre parler. Une colline rocailleuse et d'accès difficile était située dans la région orientale de la ville ; elle allait s'aplatissant légèrement jusqu'au sommet. Le roi Salomon, poussé par l'inspiration divine, entoura le sommet de cette colline d'un mur de construction grandiose, commençant ce travail par le bas, et à partir du pied même de la hauteur que longe au sud une vallée profonde. Il revêtit le flanc de la colline de blocs énormes, reliés entre eux avec du plomb ; cet ouvrage gigantesque continua de s'élever ainsi, les blocs employés remplissant à mesure tout l'espace vide, béant vers l'intérieur de l'enceinte ; si bien que l'étendue et la profondeur de cette construction, qui présentait une masse quadrangulaire, étaient également effrayantes. On pouvait juger de l'immensité des blocs mis en œuvre, à voir la surface de la construction, dont tout l'intérieur, relié par des armatures de fer, constituait une masse absolument indestructible, et sur laquelle le temps ne pourrait avoir de prise.

« Ce travail ayant été poussé jusqu'au niveau du sommet même de la colline, celui-ci fut légèrement aplani ; les cavités que présentait la surface comprise dans le grand mur d'enceinte furent comblées, toutes les aspérités du roc furent rasées, de sorte que cette enceinte devint enfin une plate-forme parfaitement plane. Cette grande enceinte avait quatre stades de circuit, chacun de ses angles se trouvant compris entre deux côtés d'un stade de longueur. A l'intérieur, le sommet de la colline est entouré d'une autre muraille contre laquelle s'appuie vers l'orient un double portique qui a la même longueur que la muraille elle-même, et qui fait face à l'entrée du temple bâti au milieu de cette enceinte : plusieurs de nos premiers rois enrichirent et ornèrent ce portique. Tout autour du temple étaient attachés des trophées formés des dépouilles des nations barbares vaincues par les Juifs. Hérode consacra tous ces trophées, en y ajoutant ceux qu'il avait rapportés de ses victoires sur les Arabes. »

Tel est le récit de Josèphe ; comme il s'agit en réalité cette fois de constructions qu'il avait eues sans cesse sous les yeux, et que le temps et la rage des hommes avaient dû forcément respecter, nous examinerons ce récit avec le plus grand soin, afin d'en tirer tout ce qui peut nous aider à discerner les magnifiques fragments de construction salomonienne, répandus encore aujourd'hui

Digitized by Google

sur toute l'étendue de l'enceinte du *Haram-es-Chérif*, ou de la mosquée sacrée qui a pris la place du temple de Salomon.

Et d'abord, de ce que nous venons de dire il résulte, de la manière la plus précise, l'existence d'une muraille d'enceinte bâtie par Salomon lui-même autour de la plate-forme à moitié naturelle, à moitié factice, en laquelle la colline de Moriah avait été transformée par un admirable travail. Cette plate-forme existe toujours, et elle n'a subi aucune altération, ainsi que l'on en peut parfaitement juger, comme je l'ai fait moi-même, de la terrasse du Seraï, qui est placée vers le milieu du front septentrional de l'enceinte actuelle. Mais ce n'est pas la plate-forme seule qui a résisté aux destructions dont la ville sainte a été affligée, le mur salomonien de l'enceinte primitive, détruit en beaucoup de points, a néanmoins présenté dans tous les autres une maçonnerie si compacte et si résistante, que par-ci par-là on retrouve des portions de cette enceinte primitive, qui paraissent de construction récente, tant est merveilleuse leur conservation, tant est splendide le choix des matériaux qui le composent ! Nous reviendrons tout à l'heure en détail sur l'état actuel de cette enceinte salomonienne : il nous faut auparavant examiner le chiffre que Josèphe assigne à l'étendue de la muraille extérieure.

Cette muraille, dit-il, formait un carré de quatre stades, c'est-à-dire d'un stade (cent quatre-vingts mètres) de côté. Ici nous devons constater que Josèphe, qui avait dû admirer maintes fois la noble structure de cette enceinte, n'en avait certainement pas mesuré rigoureusement les faces. Pour son souvenir, c'était un nombre rond de quatre stades, qui en représentait le circuit ; écrivant bien loin de Jérusalem, il lui était permis de commettre des erreurs sur des dimensions qu'il n'avait jamais mesurées, et qu'il fixait *grosso modo* et de mémoire.

J'ai levé avec le plus grand soin toutes les portions accessibles de l'enceinte du *haram*, enceinte qui est très-certainement identique avec celle du temple de Salomon, et voici quelles sont les dimensions que j'ai obtenues par ce travail. La face orientale a un développement de trois cent quatre-vingt-quatre mètres, c'est-à-dire de plus de deux stades, tandis que la face méridionale n'a plus que deux cent vingt-cinq mètres, c'est-à-dire un stade et un quart. Enfin, la face occidentale, qui n'est pas mesurable directement, est inclinée sur la face orientale, de telle façon que la face nord soit plus grande que la face sud, d'une quantité notable.

Voici maintenant l'énumération des portions salomoniennes existant encore aujourd'hui dans la vaste muraille de clôture du *haram*.

L'angle nord-est est très-bien conservé, et une amorce de la muraille, faisant face au nord, se prolonge de l'est à l'ouest, en se reliant à la fortification moderne. Cet angle se trouve à trente et un mètres cinquante centimètres en arrière de la baie du Bab-Setty-Maryam, que les Chrétiens appellent porte de Saint-Etienne ; à cet angle même, et sur la face orientale de l'enceinte, onze assises de blocs salomoniens sont restées intactes. Quelques-uns des blocs qui composent ces assises ont une saillie en bossage très-considérable, et s'élevant sur le plan dans lequel est compris le cadre de jointoiement. J'ai mesuré plusieurs de ces blocs, et il s'en trouve un qui n'a pas moins de sept mètres vingt-cinq centimètres de longueur sur un mètre de hauteur. Malheureusement, j'ignore ce qu'ils peuvent avoir de *queue*, c'est-à-dire de longueur intérieure ; mais on peut juger par les seules dimensions connues, de l'énormité de l'appareil salomonien, qui faisait à bon droit, ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'admiration de l'historien Josèphe.

Les onze assises cessent bientôt de se montrer, les inférieures seules étant restées en place. La face salomonienne, qui se présente ainsi la première, est en retraite de trente-quatre centimètres, sur la face du mur moderne, dans lequel s'ouvre la porte de Saint-Etienne ; elle a un développement de vingt-cinq mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette face commence, en retraite de deux mètres vingt-cinq centimètres, une face de quarante-cinq mètres de développement, avec soubassement formé de deux assises de blocs salomoniens, en retraite l'un sur l'autre de trente-cinq centimètres ; la même retraite de trente-cinq centim. existe entre le mur supérieur et la face de la deuxième assise. C'est naturellement à partir de la face de ce mur supérieur que doivent se compter les deux mètres vingt-cinq centimètres de distance qu'il y a entre les plans des deux faces de mur adjacentes. A l'extrémité sud des quarante-cinq mètres reparaît l'appareil salomonien, avec une saillie telle, que la face commençant en ce point suit exactement le prolongement de la face salomonienne de l'angle nord - est. A vingt-cinq mètres en deçà de ce nouvel angle, se trouvent deux assises sans retraite, formées de deux pierres énormes, ayant cinq mètres soixante-quinze centimètres de longueur sur un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur. Entre ces blocs immenses et la nouvelle face de mur salomonien, l'appareil est petit ; le mur d'enceinte est par conséquent moderne en ce point, et il a été vraisemblablement destiné à fermer une brèche.

La face salomonienne suivante, qui commence à quatre-vingts mètres soixante centimètres de l'angle nord-est a un développement de vingt et un mètres cinquante centimètres, et les assises inférieures sont celles de l'appareil salomonien.

Vient alors une nouvelle face de muraille, ayant deux mètres de saillie sur la précédente, et un développement total de seize mètres quatre-vingt-dix centimètres. C'est là qu'est placée la porte Dorée. Sauf les piédroits des deux arcs de la porte et les archivoltes de celle-ci, tout y est moderne et de construction turque. Ces piédroits ont deux mè-

Digitized by Google

tres dix centimètres de largeur ; et ils sont construits en pierres de taille de dimensions bien supérieures, sans doute, à celles des blocs de la maçonnerie turque, dans laquelle elles sont enclavées, mais bien inférieures à celles des blocs salomoniens. Comme je n'ai en ce moment à m'occuper que des vestiges de l'enceinte primitive, je m'abstiens d'entrer dans tout détail sur la construction de la porte Dorée, à laquelle je reviendrai en temps et lieu.

A quinze mètres cinquante-cinq centimètres au sud de la porte Dorée, se voit une petite poterne murée, de deux mètres de hauteur, sur un mètre cinquante centimètres de largeur au plus. Depuis le ressaut de la face dans laquelle est percée la porte Dorée jusqu'au côté droit de la poterne, toute la base du mur d'enceinte est salomonienne, et la hauteur de la poterne est exactement formée de deux hauteurs des assises de ces blocs énormes. A partir du côté gauche de la poterne, la construction salomonienne disparaît pour un certain temps, mais l'appareil est toujours très-beau. Ou bien nous avons ici, ainsi que je le crois, un pan de mur de l'époque d'Hérode, ou bien nous sommes en face d'une reconstruction datant de l'époque d'Adrien, c'est-à-dire du haut empire. Le linteau de la poterne murée que je viens de mentionner est formé d'une seule pierre, sur laquelle on distingue encore, avec un peu d'attention, une croix grecque pattée, peinte en rouge et entourée d'un double cercle vert bordé de rouge, et d'un troisième cercle denticulé et peint en rouge. Cette marque, essentiellement chrétienne, est bien évidemment antérieure à la reprise de Jérusalem par les musulmans ; et il ne peut être douteux que la poterne en question ne soit celle qui est désignée sous le nom de *porte de Josaphat*. dans la description de la Jérusalem des croisades.

A partir de la poterne commence, ainsi que je viens de le dire, une face de muraille hérodienne, ou tout au moins romaine, qui a un développement de dix-huit mètres trente centimètres. Là se présente une nouvelle saillie de soixante-dix mètres sur la face précédente ; et, sur une étendue de cent quatre-vingt-quatorze mètres, la nouvelle muraille présente, par-ci par-là, des fragments de l'appareil d'Hérode ou des Romains, mais presque partout du *rhabillage turc*. C'est dans cette partie que se voient encastrés dans la maçonnerie des bouts de colonne de matière parfois magnifiques et faisant saillie à l'extérieur. Ces colonnes, encastrées là par les Arabes ou les Turcs, proviennent très-certainement des édifices somptueux qui, depuis le temple de Salomon, se sont succédé sur le plateau du mont Moriah.

Je suis très-porté à croire que la porte orientale de Salomon s'ouvrait dans cette longue face, aujourd'hui remplacée par de la construction turque, et qui par conséquent a bien plus souffert que les autres portions, précisément parce que la porte qui y était ouverte offrait déjà une brèche toute faite et bien aisée à élargir de droite et de gauche. La porte Dorée est située en effet de façon à se trouver tout à fait rejetée à droite, c'est-à-dire au nord de l'axe est-ouest de la plate-forme construite par Salomon sur le mont Moriah. Toutefois nous ne pouvons absolument conclure sur ce point rien de positif, et il n'y a pas d'autre raison que celle que je viens de donner, pour se refuser à voir dans la porte Dorée une porte reconstruite sur la place même qu'avait occupée la porte salomonienne ouvrant à l'est.

Mais revenons à notre description de l'enceinte actuelle du *haram*, pour y rechercher les traces de l'enceinte primitive de Salomon.

Après les cent quatre-vingt-quatre mètres de muraille moderne, reparaissent, sur une longueur de neuf mètres seulement, des blocs salomoniens ; puis de nouveau un pan de rhabillage moderne, de onze mètres d'étendue. A partir de là, jusqu'à l'angle sud-est, les blocs salomoniens se remontrent en place, et là encore quelques-uns atteignent des dimensions énormes : ainsi, l'un d'eux, que j'ai mesuré, porte sept mètres quatre-vingt-cinq centimètres de longueur sur un mètre de hauteur. Du point où cet appareil reparaît jusqu'à l'angle sud-est, il y a une longueur de soixante-huit mètres quatre-vingts centimètres. C'est vers ce point que j'ai découvert les traces d'un balcon salomonien. Voici en quoi elles consistent. A vingt-cinq mètres en arrière de l'angle sud-est, le mur rentre de douze à quinze centimètres sur une largeur de trois mètres cinquante centimètres ; il fait ensuite saillie de la même quantité sur une largeur de six mètres, pour rentrer encore sur une largeur de un mètre quatre-vingts centimètres, au delà de laquelle il se retrouve dans le plan extérieur général de cette portion de la face orientale de l'enceinte. Il y a donc, en d'autres termes, une saillie du mur salomonien de six mètres de largeur, encadrée entre deux faces en retraite et de largeur différente. L'assise inférieure est aux trois quarts enterrée dans les détritus de toute nature amoncelés autour de l'enceinte du *haram*, et formant un sol couvert d'herbe qui, à partir de ce point, est en pente très-sensible jusqu'à l'angle sud-est de la muraille.

L'assise qui est placée au-dessus de celle dont je viens de parler est composée de deux grands blocs et d'un petit bloc carré qui a été rajusté à droite. Les deux blocs principaux sont en saillie de quarante centimètres sur la face du mur, et forment un énorme boudin ou tore. Au-dessus est une assise de un mètre cinquante centimètres de hauteur, formée de deux blocs égaux, de trois mètres de largeur chacun, et taillés en véritables *voussoirs*, c'est-à-dire évidés en arc de cercle à leur partie inférieure, de façon à donner une longueur de soixante-quinze centimètres au pan coupé supérieur qui représente un joint. Une seule pierre, de moitié moins haute que les précédentes, recouvre

Digitized by Google

les deux voussoirs, et formait vraisemblablement le sol d'une fenêtre avec balcon, donnant sur cette portion de la vallée de Josaphat qui renferme la fontaine de Siloé, le village de Siloam et les beaux jardins potagers dont est rempli le fond de la vallée. Effectivement un seul bloc d'un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur un mètre de largeur, est dressé au milieu du plateau de six mètres faisant sol de fenêtre; et à droite et à gauche de ce bloc vertical, sont deux ouvertures d'un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante centimètres de largeur, murées en pierres de petit appareil, et par conséquent sans accord avec aucune des portions de mur placées autour de ce point.

Enfin, au ras du sol de la fenêtre et à gauche, existe encore dans le mur un bloc assez gros qui porte deux encastrements carrés fort distincts, dont l'un est immédiatement en contact avec le montant gauche de la fenêtre de gauche et avec le sol de cette fenêtre, et l'autre un peu plus haut de quelques centimètres, et rejeté un peu à l'extérieur. Ces encastrements n'ont pas été taillés là sans raison; et pour moi il est évident qu'ils ont été destinés à assujettir une balustrade qui garnissait la double baie à balcon que je viens de décrire.

Certes, le fait de l'existence d'une fenêtre à balcon en encorbellement, construite à l'époque salomonienne (car il faut de toute nécessité attribuer cette antiquité à la partie du mur d'enceinte dans laquelle elle est percée), est un fait que les architectes seront fort étonnés, je crois, de voir affirmer sans scrupule. Mais qu'ils ne se hâtent pas de s'étonner outre mesure, à l'annonce de ce premier exemple de l'usage des voussoirs à douelle circulaire, par les artistes qui vivaient à Jérusalem du temps de Salomon, car je vais tout à l'heure constater, à l'aide d'un fait bien plus positif encore, l'emploi, dès l'époque de Salomon, de la voûte véritable chez les Juifs, auxquels on déniait naguère un art national.

A partir de l'angle sud-est, la muraille a un développement en ligne droite de cent quarante-six mètres cinquante centimètres jusqu'au mur latéral du jardin attenant à la mosquée d'El-Aksa; la construction salomonienne se présente immédiatement à l'angle, et elle continue sur une étendue de trente et un mètres vingt-deux centimètres, jusqu'à une porte ogivale murée, datant probablement de l'époque musulmane antérieure aux croisades.

A trente mètres à gauche de cette première porte se voient trois arceaux d'apparence romaine, en plein cintre et murés comme la porte ogivale précédente. Les baies de cette triple porte ont chacune quatre mètres trente-deux centimètres d'ouverture, et les piédroits ont un mètre soixante-quinze centimètres de largeur, tandis qu'à la porte Dorée les baies ont trois mètres quatre-vingts centimètres d'ouverture et les piédroits deux mètres dix centimètres de largeur. Ces différences essentielles suffisent pour démontrer que ces deux portes sont tout à fait en dehors d'une seule et même ordonnance générale; en d'autres termes, la porte Dorée étant de l'époque d'Hérode, ainsi que j'espère bien le démontrer, il faut nécessairement que la triple porte murée qui se voit à la face sud de l'enceinte soit d'une époque différente. Ce qui achève de le prouver, c'est que les piédroits de la porte Dorée sont lisses, tandis que ceux des portes du sud étaient ornés de moulures. Les baies primitives étaient-elles au nombre de trois? Il est très-permis d'en douter, puisque les archivoltes et toute la maçonnerie qui ferme les baies sont d'apparence romaine, et ne datent peut-être que de l'époque à laquelle Justinien, selon le témoignage de Procope, fit élever de riches constructions religieuses autour de l'emplacement primitif du temple.

Je viens de parler de moulures qui ornaient les piédroits de la porte primitive à laquelle fut substituée la triple porte murée; voici ce qui m'a révélé l'existence de ces moulures. Au piédroit de gauche de l'arcade occidentale de la triple porte murée, se trouve en place un magnifique bloc orné de moulures, et qui n'est et ne peut être qu'un fragment du piédroit primitif, resté en place. Or ce fragment, qui se relie immédiatement à des assises de l'appareil salomonien, est salomonien lui-même, car il est garni de son encadrement en bossage sur toute sa hauteur. Il nous offre une moulure qui n'est ni byzantine, ni romaine, ni grecque, qui, en un mot, ne ressemble à rien de ce que l'architecture classique nous montre; force est donc d'y voir autre chose, et cette autre chose ne peut être qu'une moulure juive, et mieux encore, qu'une moulure salomonienne.

Je m'abstiendrai de donner la description minutieuse de cette moulure, pour épargner au lecteur l'ennui de se rendre compte d'une série de mots techniques et de chiffres offrant un ensemble assez difficile à saisir.

Revenons à l'enceinte extérieure du temple de Salomon.

A partir du flanc gauche de la dernière des trois arcades composant la triple porte, aujourd'hui murée, qui à l'époque romaine fut substituée à une des portes construites par l'ordre de Salomon lui-même, reparaissent immédiatement les assises salomoniennes, qui se relient, je le répète à dessein, avec le bloc à moulures formant piédroit. Ces assises se montrent sans interruption jusqu'auprès du mur de clôture moderne du jardin dépendant de la mosquée d'El-Aksa, mur qui vient recouper perpendiculairement la grande muraille du temple, à soixante-dix mètres vingt-deux centimètres de la triple porte murée.

Le mur de clôture du jardin d'El-Aksa coupe, à peu près par le milieu, une porte antique à demi enterrée, d'un style étrange, et chargée d'une ornementation complétement analogue à celle de la porte Dorée. Je considère donc cette seconde porte comme

Digitized by Google

contemporaine de l'autre, et je reviendrai plus tard sur son compte.

Arrivé en ce point sur le terrain, j'ai bien été forcé d'abandonner le pied de la muraille d'enceinte du temple, et de la rechercher au delà du jardin d'El-Aksa. Rentrant donc dans Jérusalem par le Bab-el-Morharibeh, la porte occidentale, gagnant la place où sont établies les huttes des lépreux, et descendant à travers les cactus qui couvrent l'escarpement oriental du mont Sion, dans le fond d'un petit vallon semblablement couvert de cactus, et qui n'est que le Tyropœon (la vallée des Fromagers), j'ai retrouvé, sur le bord opposé de ce vallon, l'angle sud-ouest de l'enceinte primitive du temple. Cet angle est de construction salomonienne, et il est facile de voir par-dessus le mur de clôture du jardin d'El-Aksa, mur qui est très-bas en ce point, que la face sud de l'enceinte du temple est, aussi loin qu'on peut l'apercevoir, de construction salomonienne.

L'angle même est formé d'assises salomoniennes en fort bon état; elles sont en retraite de cinq centimètres les unes sur les autres. Là, comme toujours, les blocs sont en bossage, c'est-à-dire encadrés par un cordon lisse d'une dizaine de centimètres de largeur; quelques-uns de ces blocs atteignent des dimensions incroyables. Ainsi l'un d'eux a une longueur de neuf mètres trente-cinq centimètres, sur plus d'un mètre de hauteur. Qui sait de combien il pénètre dans la maçonnerie?

A douze mètres en arrière de l'angle sud-ouest, sur la face occidentale, on voit en place trois rangs de voussoirs magnifiques qui ont inconstestablement appartenu à l'arche d'un pont qui traversait le Tyropœon. Nous allons étudier en détail cet intéressant débris de l'art judaïque.

La largeur du pont, c'est-à-dire perpendiculairement à son axe, est de quinze mètres cinquante centimètres. Un voussoir manque à l'assise supérieure, et il est remplacé par de la maçonnerie en petit appareil se reliant à celle de la portion supérieure du mur contre lequel est appliqué le pont, portion qui est par conséquent moderne. A gauche du pont, c'est-à-dire en se dirigeant au nord, la construction salomonienne se montre sur une étendue de dix-neuf mètres quatre-vingts centimètres. Là est appliqué un petit escalier à palier, qui conduit à l'intérieur du *Haram-es-Cherif*. Au delà sont des bâtiments d'habitation, appliqués contre le mur de l'enceinte primitive du temple, et remplissant le fond du Tyropœon. Ces bâtiments commencent le pâté de maisons particulières modernes qui masque l'enceinte jusqu'au *Heit-el-Morharby*, pan de mur sacré pour les Juifs, et sur le compte duquel j'aurai à revenir un peu plus loin.

La voûte du pont, en arc de cercle, commence au-dessus d'une assise de gros blocs salomoniens, en saillie de quarante-cinq centimètres sur la face du mur primitif. Ce qui reste de l'intrados a une hauteur verticale de quatre mètres jusqu'à la naissance du joint normal à la surface de l'intrados, et qui est aujourd'hui mis à nu. Cette même naissance du joint est en saillie d'un mètre cinquante centimètres sur la surface extérieure du mur d'enceinte, à laquelle la partie inférieure de la courbe génératrice de la voûte est à peu près tangente. Ayant mesuré la corde du voussoir inférieur et la corde de l'ensemble des deux voussoirs supérieurs, rien n'est plus aisé que de déterminer le centre, le rayon, et par suite le diamètre de la voûte. Le rayon du cercle est de huit mètres trente-cinq centimètres, et le centre est placé à quatre-vingt-cinq centimètres au-dessous du plan dans lequel se trouve la saillie qui recoupe l'arête inférieure de la voûte. L'arc générateur n'est donc pas une demi-conférence entière, et la voûte avait, à très-peu de chose près, seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. Par suite, la flèche de cette voûte avait sept mètres cinquante centimètres au-dessus du plan de naissance. Il n'y a rien là, à vrai dire, d'exorbitant, et avec un tablier d'un mètre d'épaisseur seulement, le chemin desservi par ce pont devait aboutir, sans rampe aucune, au plateau opposé, qui même, avec les remblais qui ont dû le combler, n'est guère aujourd'hui que de sept mètres au-dessus du fond actuel du Tyropœon.

Si les dimensions d'un pareil pont sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées, elles n'ont absolument en soi rien qui permette de révoquer en doute l'existence d'un pont qui avait probablement deux arches, et qui reliait en ce point le plateau du mont Moriah, ou du temple, avec celui du mont Sion, ou du palais. Depuis que l'existence de cet intéressant débris a été signalée par le Rév. Robinson, on a parfois été tenté de regarder cette arche ruinée comme l'amorce d'une des voûtes qui existent indubitablement dans les substructions d'El-Aksa. Mais comme notre arche est tout entière appliquée à l'extérieur de l'enceinte salomonienne, si heureusement conservée à droite et à gauche, il ne me paraît pas possible de s'en tenir à cette hypothèse, qui se réfute d'elle-même.

Il y a plus, l'historien Josèphe supplée au silence des saintes Ecritures, et il parle à diverses reprises du pont qui joignait le temple au *Xystos*, cette espèce de *forum* où se tenaient les assemblées du peuple de Jérusalem. Nous lisons dans son livre sur la *Guerre des Juifs* (I, VII, 2; Cf. *Ant. Jud.*, XIV, IV, 3), que pendant le siége de Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans l'enceinte du temple, décidés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'ils coupèrent, avant de s'enfermer, le pont qui reliait le temple à la ville. Cette citation suffit pour démontrer que l'existence de ce pont est antérieure au règne d'Hérode le Grand, et que par conséquent il n'est pas permis d'y voir une construction contemporaine de ce monarque. Je tiens extrêmement à cette remarque, parce qu'elle justifie pleinement, à mon sens, l'opinion que j'ai conçue sur place, et après mûr examen, sur la véritable origine de toutes les parties de

Digitized by Google

: enceinte sacrée auxquelles j'assigne une origine salomonienne.

De tous les passages extraits des écrits de Josèphe et qui ont trait à cet admirable pont, il n'en est pas un qui ne s'accorde parfaitement avec la position de l'arche ruinée que je viens de décrire. Pour moi donc, et, je l'espère, pour tous ceux qui voudront bien lire avec attention et sans parti pris d'avance la description que je viens d'en donner, ce pont est de la plus haute antiquité, et, quoi qu'en puissent dire les architectes, je me crois en droit d'affirmer qu'il est bien de l'époque des rois de Juda, et très-probablement même construit par l'ordre de Salomon.

Cette opinion reporte assez haut l'emploi de la voûte, eu égard à l'idée généralement adoptée, faute de faits contraires bien constatés, que l'usage de la voûte est postérieur de plusieurs siècles à l'époque que le pont salomonien lui assigne. Une fois de plus les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude auront reçu un démenti, et je suis loin de m'en étonner. L'absence de toute voûte dans les édifices antiques de l'Egypte avait en quelque sorte légitimé cette théorie; mais les Juifs ne tirèrent pas de l'Egypte seule les principes de l'art qu'ils adoptèrent, et plus d'une fois déjà j'ai pu constater, de la manière la moins équivoque, l'action d'une influence purement assyrienne sur cet art judaïque. Cette fois encore les ruines de Ninive viennent à notre aide et me donnent pleinement raison. Je dirai donc, ne fût-ce que pour éviter un ennui à ceux qui seraient tentés de s'inscrire en faux contre ce fait architectural désormais inconstestable, qu'une magnifique voûte en plein cintre et de douze mètres sous clef a été retrouvée par mon ami, M. V. Place, dans ses merveilleuses fouilles de Khorsabad. A celles-là il faudra bien que l'on attribue, bon gré mal gré, à tout le moins, six cent vingt-cinq ans d'antériorité à l'ère chrétienne, puisque l'an 625 avant Jésus-Christ est la date précise de la destruction de Ninive.

Ceci dit, continuons notre examen des parties salomoniennes de l'enceinte du temple. Jusqu'au *Heit-el-Morharby*, dont nous allons nous occuper actuellement, il n'est pas possible de constater l'état de cette enceinte, grâce aux constructions modernes de toute nature qui l'encombrent et la masquent. Au delà de cette muraille sacrée pour tous les enfants d'Israël, les constructions particulières, et notamment celles du bazar, couvrent le mur d'enceinte, et l'on ne pourrait que très-difficilement avoir une idée précise de la nature de celui-ci.

Les Juifs ont de tout temps considéré ce pan de mur comme un débris du temple primitif. A force d'argent ils ont obtenu des Turcs que l'approche de cette muraille ne leur fût pas interdite; la base de la muraille a donc été dégagée pour former une petite place étroite, ou mieux, une ruelle pavée, sorte de sanctuaire où ils viennent prier le vendredi soir. Là, je les ai vus se prosterner, enfoncer la tête dans les interstices de pierres bénies pour eux, et pleurer à chaudes larmes sur les malheurs de leur nation, et sur la destruction du temple dont il ne leur est plus permis de franchir l'enceinte sans s'exposer à une mort certaine qui resterait impunie.

En arrivant devant le *Heit-el-Morharby* j'ai été frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction salomonienne est restée intacte. Jusqu'à deux à trois mètres au plus du faîte de la muraille, les assises de blocs en bossages sont superposées. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est vraie, et que ce mur appartient bien réellement à l'enceinte construite par le roi Salomon. Jamais un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs, ni par des Romains; nous avons donc infailliblement là un magnifique échantillon de l'appareil purement hébraïque.

Dans les assises inférieures, les blocs sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois cependant des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises, vers le sommet du mur, sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur celle qui la précède, et ces retraites successives, déjà constatées à l'angle sud-ouest de l'enceinte, constituent un *fruit* considérable pour la muraille salomonienne.

La portion de muraille dont l'approche est permise aux Juifs est comprise entre le mur d'enceinte du *Mekhemeh* (tribunal) et le mur de clôture d'une maison particulière. Sa longueur, mesurée entre ces deux limites, est de vingt-neuf mètres soixante-dix centimètres. Au delà des barrières infranchissables que forment les édifices modernes que je viens de citer, la muraille antique se prolonge en ligne droite de douze mètres environ à droite et de onze à gauche, c'est-à-dire vers le *Mekhemeh*. Plus loin la muraille sacrée ne paraît plus. Enfin, le mur primitif est couronné à son sommet par quelques assises régulières, il est vrai, mais formées de petites pierres de taille. Ces assises sont évidemment de construction très-récente, et il ne me paraît pas possible d'en faire remonter l'âge plus haut que l'époque musulmane.

Sur la face du mur salomonien se voient des entailles considérables qui ont servi, à une époque indéterminée, à appliquer un fronton, en ce point de l'enceinte du temple. Peut-être ont-elles été pratiquées lors de la reconstruction du temple par Hérode, pour qui l'emploi des frontons devait être tout naturel. D'un autre côté, y eut-il au-dessous de ce fronton une porte ou poterne donnant accès dans l'enceinte sacrée, et percée dans la muraille primitive? Je l'ignore. Il faudrait, pour s'en assurer, pouvoir pénétrer dans les maisons particulières qui masquent ce point; mais en pareil pays la chose n'est pas facile à tenter; je le sais par expérience.

Digitized by Google

Nous avons malheureusement fini avec ce qui reste actuellement visible, pour nous Chrétiens, des véritables constructions salomoniennes du temple. C'est bien peu de chose, sans doute, et cependant nous pouvons, en résumant, énumérer déjà des faits architectoniques qui doivent nous donner une très-haute idée de la science des constructions pratiquées par les Juifs dès le règne de Salomon, c'est-à-dire plus de dix siècles avant l'ère chrétienne. Les murailles étaient bâties de magnifiques blocs en bossages, jointoyés avec un soin extrême et atteignant des dimensions très-imposantes. Pour que les conditions de solidité fussent remplies, le *fruit* à donner à ces murailles n'était pas insensiblement réparti sur toute leur hauteur; mais les assises superposées étaient de hauteur parfaitement régulière, afin que chacune d'elles pût être en retraite de cinq centimètres environ sur l'assise précédente. Enfin l'usage de la voûte circulaire, et de l'encorbellement pour les sols de balcon, existait chez les Juifs, et ceci implique forcément une science très-avancée de la coupe des pierres et de l'appareillage des voussoirs. L'art judaïque avait donc des ressources que les Egyptiens eux-mêmes n'avaient pas, puisqu'il paraît très-probable que ceux-ci n'ont pas connu la construction des voûtes.

J'ai bien longuement, j'en conviens, décrit d'humbles pans de murailles; mais je ne saurais le regretter, et on me le pardonnera, j'espère, en pensant à ce que furent ces murailles, qui se rattachent au monument le plus somptueux dont l'antiquité sacrée nous ait légué le souvenir. Du moment qu'il s'agissait du temple de Salomon, j'ai cru qu'aucun détail ne paraîtrait minutieux, et que, bien plus, on me saurait gré d'avoir été chercher ces détails, pour les discuter ainsi que je viens de le faire.

Maintenant que nous sommes arrivés au point où les textes seuls, sacrés ou profanes, peuvent nous venir en aide, nous nous efforcerons de les interpréter, en les éclaircissant lorsqu'ils paraîtront obscurs, mais nous confesserons humblement notre insuffisance, toutes les fois que la tâche de commentateur sera au-dessus de nos forces. Etudions donc les trois descriptions du temple que nous lisons dans le *Livre des Rois*, dans celui des *Chroniques* et dans les *Antiquités judaïques* de Josèphe, afin d'en déduire la connaissance approximative de cet illustre édifice, et d'en pouvoir déterminer au moins le plan.

Occupons-nous d'abord des dimensions des parties principales. Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (IV) : 2. *Et la maison que le roi Salomon bâtit à l'Eternel avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur et trente de hauteur.* Le passage correspondant *IIe Livre des Chroniques* est ainsi conçu (III) : 3. *Et voici la fondation que posa Salomon pour la construction de la maison de Dieu : la longueur, d'après les coudées de l'ancienne mesure, soixante coudées, et la largeur vingt coudées.*

Nous avons déjà transcrit le passage de Josèphe (*Ant. Jud.*, VIII, III, 2) dans lequel il est question des dimensions données aux fondations du temple. J'ai fait voir que ce passage, quant aux chiffres, ne méritait pas de confiance, et il ne me sera pas difficile de démontrer mieux encore que j'ai raison d'en être convaincu. Cette démonstration va ressortir pleinement des mesures mentionnées dans les deux textes bibliques que je viens de rapporter. Le *Livre des Rois* est précis : le temple, proprement dit, avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur et trente de hauteur. Ces trois dimensions traduites en mètres nous donnent, pour la longueur, trente et un mètres cinquante centimètres; pour la largeur, dix mètres cinquante centimètres, et, pour la hauteur, quinze mètres soixante-quinze centimètres. Je ne puis, à propos de ces mesures, que répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir, que le temple n'avait en aucune façon des dimensions colossales.

Dans la Bible, le *Livre des Rois* seul nous parle de la hauteur du temple; les *Chroniques* n'en disent rien, mais Josèphe donne au temple soixante coudées de hauteur, d'où il résulte pour lui que la hauteur totale de la bâtisse, fondations comprises, était de cent vingt coudées, les fondations ayant, à ce qu'il dit, exactement les mêmes dimensions que la construction au-dessus du sol.

C'est là, je l'ai déjà dit, un mode de construction que réprouvent les règles élémentaires de l'art de bâtir. Ces chiffres de Josèphe sont donc erronés; mais comment a-t-il pu être conduit à les adopter? C'est ce que nous allons essayer de reconnaître.

Tout à l'heure j'établirai d'une manière indubitable que les dimensions que je viens de transcrire du *Livre des Rois* doivent être comptées *dans œuvre;* toutes les autres dimensions du même genre que nous allons passer en revue doivent donc être comptées de même; car il ne saurait venir à l'idée de personne que l'écrivain sacré ait donné, indifféremment, des mesures prises dans œuvre ou compliquées des épaisseurs des murailles; c'eût été en effet rendre sa description incompréhensible pour tout le monde.

Le temple (*hikal*) avait un portique ou vestibule (*aoulem*) dont les dimensions sont fixées ainsi : *Le portique devant le temple de la maison avait vingt coudées de longueur, répondant à la largeur de la maison, et dix coudées de largeur sur le devant de la maison.* (*I Rois*, VI, 3.) — *Et le portique qui était devant, dont la longueur répondait à la largeur de la maison, était de vingt coudées, et la hauteur de cent vingt. Il le couvrit en dedans d'or pur.* (*II Chroniques*, III, 4.) Enfin Josèphe nous apprend (*loc. cit.*) qu'un vestibule, auquel il donne le nom de *pronaos*, était à l'entrée du temple, qu'il avait vingt coudées de longueur, celle-ci étant comptée dans le sens de la largeur du temple, dix coudées de largeur et cent vingt de hauteur.

Ces mesures reviennent à soixante-trois

Digitized by Google

mètres de hauteur, dix mètres cinquante centimètres de longueur perpendiculaire à l'axe du temple, et cinq mètres vingt-cinq centimètres de largeur parallèle à cet axe.

Il est clair que Josèphe s'est servi du livre des *Chroniques*, et qu'il y a puisé les renseignements qu'il nous donne. Devons-nous à cause de cela prendre tous ses chiffres pour bons? Je ne le pense pas. Ainsi j'ai peine à croire aux cent vingt coudées ou soixante-trois mètres de hauteur du *pronaos*, parce qu'une construction pareille eût été plus qu'étrange. Que dire en effet d'un pylône ayant six fois en hauteur la plus grande dimension de sa base, et douze fois la plus petite? C'eût été en quelque sorte une moitié d'obélisque. Il y a donc à démêler ici une confusion certaine, et je crois que la chose est possible. D'une part, Josèphe nous dit que les dimensions en hauteur des fondations et de l'édifice au-dessus du sol, étaient égales, de telle sorte que la hauteur totale de la construction était de cent vingt coudées. Un peu plus loin, en parlant du *pronaos*, il donne à celui-ci une hauteur invraisemblable de cent vingt coudées au-dessus du sol. A son compte donc la hauteur totale de la construction du *pronaos* eût été de deux cent quarante coudées, au lieu de cent vingt, double de la hauteur de soixante coudées qu'il attribue au temple proprement dit. Or ce dernier chiffre est incontestablement faux, puisque le *Livre des Rois* ne donne au temple que trente coudées de hauteur. Admettons que le fait de l'égalité de hauteur des constructions enterrées et extérieures soit certain, ce que, pour ma part, je crois sans difficulté; admettons de même que Josèphe donne au *pronaos*, sur la foi d'une tradition exacte, une hauteur double de celle du temple: nous conclurons, en nous servant de la même tradition, que le *pronaos* avait soixante coudées, ou trente et un mètres cinquante centimètres de hauteur, le temple en ayant indubitablement trente, ou quinze mètres soixante-quinze centimètres. A ces soixante coudées, ajoutons les soixante coudées de hauteur des fondations du *pronaos*, et nous retombons sur les cent vingt coudées du *Livre des Chroniques*, chiffre qui comprend, je n'en doute pas, la hauteur des fondations; tandis que les chiffres *cent vingt* et *soixante* coudées des hauteurs respectives attribuées par Josèphe au *pronaos* et au *naos* au-dessus du sol, doivent être compliqués du chiffre de hauteur des fondations, et sont par conséquent trop forts de moitié.

En résumé, Josèphe, par un véritable *lapsus calami*, a doublé toutes les hauteurs, faute de se rendre compte, par un simple tracé, des rapports impossibles de ces hauteurs fautives avec les largeurs et les longueurs réelles des différentes parties de l'édifice. Nous nous croyons donc en droit d'adopter définitivement les mesures suivantes :

	Coudées.	Mètres.
Longueur dans œuvre du temple proprement dit.	60	31,50
Largeur dans œuvre.	20	10,50
Hauteur au-dessus du sol.	30	15,75
Hauteur des fondations du temple au-dessous du sol.	30	15,75
Longueur du *pronaos* dans œuvre et perpendiculairement à l'axe du temple.	20	10,50
Largeur du *pronaos* dans œuvre et parallèlement à l'axe du temple.	10	5,25
Hauteur du *pronaos* au-dessus du sol.	60	31,50
Hauteur des fondations du *pronaos* au-dessous du sol.	60	31,50

De l'ensemble de ces mesures résulte un premier fait d'une extrême importance, c'est que le temple de Salomon était construit sur le même plan que les temples des Egyptiens; qu'il avait comme eux un *pronaos* ou pylône, plaqué contre l'entrée du *naos*, et d'une hauteur double de celle du *naos* lui-même. Ainsi, que l'on compare la disposition générale du temple de Khons, à Karnak, avec celle que nous sommes déjà en mesure de déduire des chiffres établis tout à l'heure, et l'on sera frappé, je n'en doute pas, de la presque identité des deux plans. Seulement, dans le temple de Salomon, les rapports des dimensions sont tous exprimés par des fractions simples, comme demie, tiers, quart, etc., tandis qu'il n'en est pas rigoureusement de même dans le temple de Khons. L'architecte de Salomon, tout en appartenant à l'école égyptienne, a donc introduit dans ses plans une noble et imposante simplicité, que les monuments égyptiens, immédiatement comparables, ne nous présentent pas. Ce plan, nous avons vu que David l'avait transmis à son fils, en lui attribuant une origine divine. Il est certain que la parfaite harmonie de ses proportions ne laisse absolument rien à désirer.

Poursuivons l'examen de tous les renseignements que nous possédons sur la structure du temple.

Nous avons la certitude que des jours étaient pratiqués dans l'épaisseur des murailles; ainsi nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (VI, 4) : *Il* (Salomon) *fit à la maison des fenêtres transparentes fermées*. Tel est le sens que Cahen donne avec raison, je crois, au passage qui concerne ces baies; mais le Chaldéen parle de fenêtres ouvertes en dedans et fermées au dehors. Très-probablement ces fenêtres étaient garnies de plaques de verre, que les Tyriens avaient dû fournir à Salomon. Je dois dire cependant que parmi les débris qui encombrent les pentes de la vallée de Josaphat, j'ai ramassé un beau fragment de cristal de roche aplani sur deux faces et portant en outre, sur l'une d'elles, une pointe comme celle d'une étoile taillée au tourct. Ce curieux morceau, recueilli avec une prodigieuse quantité de cubes de mosaïque grossière, provenant certainement du temple primitif, provient très-probablement lui-même de ce temple, dont peut-être les fenêtres étaient closes de plaques de cette précieuse matière. Au reste, c'est là une pure hypothèse à laquelle je n'attache aucune im-

Digitized by Google

portance; il me suffit ici de constater que, quelle que fût la matière employée, verre ou cristal de roche, des fenêtres transparentes étaient pratiquées dans l'épaisseur des murs du temple.

Voyons maintenant quelle était la disposition intérieure du temple : nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (VI) : — 16. *Et il bâtit dans l'intérieur le* debir (*le sanctuaire*), *pour être le Saint des saints.* — 17. *La maison, qui est le temple de devant, avait quarante coudées.* — 19. *Il prépara le* debir *intérieurement au milieu de la maison, pour y placer l'arche de l'alliance de l'Eternel.* — 20. *Et le* debir *avait sur le devant vingt coudées de longueur, vingt coudées de largeur et vingt coudées de hauteur.*

Le *Ier Livre des Chroniques* nous parle du *debir* de la manière suivante (III, 8) : *Il fit la maison* (la chambre) *du Saint des saints, dont la longueur, égale à la largeur de la maison, était de vingt coudées, et la largeur de vingt coudées.*

Josèphe décrit ainsi le Saint des saints (*Ant. Jud.* V, III, 3) : Ayant divisé le *naos* en deux parties, il fit une chambre intérieure de vingt coudées, pour qu'elle servît d'*adyton*, et une chambre extérieure de quarante coudées, qui fut le temple saint (ἅγιον ναὸν ἀπέδειξεν). Dans la phrase suivante, l'historien mentionne le mur de refend qui séparait l'*adyton* du *saint*. Un peu plus loin encore, à propos des *keroubim*, Josèphe dit que Salomon en fit placer deux dans l'*adyton*, qui avait vingt coudées de largeur et vingt de longueur; mais il ne parle pas de la hauteur de cette portion du temple.

Résumons maintenant ce que nous fournissent de renseignements positifs les trois passages que je viens de reproduire.

La longueur totale du temple, le vestibule non compris, était de soixante coudées ou de trente et un mètres cinquante centimètres. Cette longueur fut partagée en deux, l'une de vingt coudées (dix mètres cinquante centimètres), et l'autre de quarante coudées (vingt et un mètres). La première de ces portions devint la longueur, parallèle à l'axe général, du sanctuaire impénétrable, de l'*adyton*, du *debir*, qui avait la largeur même du temple, c'est-à-dire dix mètres cinquante centimètres, mais qui n'avait plus dans œuvre que vingt coudées ou dix mètres cinquante centimètres de hauteur; tandis que le saint ou *naos* avait trente coudées, c'est-à-dire quinze mètres soixante-quinze centimètres. Il y avait donc incontestablement une décroissance de hauteur très-notable (d'un tiers!) entre le plafond du *naos* et le plafond de l'*adyton*. Cette décroissance, hâtons-nous de le faire observer, était de règle dans l'architecture égyptienne, et on la remarque parfaitement dans la coupe générale du temple de Khons, à Karnak, temple où, à partir du pylône, toutes les hauteurs des appartements sacrés vont constamment en diminuant. En devons-nous conclure que pour le spectateur placé à l'extérieur du temple cette décroissance des hauteurs successives était apparente? Il n'est pas possible de l'admettre, et j'en dirai tout à l'heure la raison. Ce n'était donc qu'à l'intérieur que cette dégradation des hauteurs successives pouvait être constatée; et à l'extérieur, les deux seules hauteurs relatives du pylône et du temple étaient faciles à reconnaître, puisque l'une n'était que la moitié de l'autre.

En résumé, voici la série des dimensions du Saint et du Saint des saints :

	Coudées.	Mètres.
Longueur du Saint des saints dans œuvre.	20	10,50
Largeur du Saint des saints dans œuvre.	20	10,50
Hauteur du Saint des saints dans œuvre.	20	10,50
Longueur du Saint dans œuvre.	40	21,00
Largeur du Saint dans œuvre.	20	10,50
Hauteur du Saint dans œuvre.	30	15,75

Avant de discuter les épaisseurs des murailles, occupons-nous des trois étages de chambres qui furent adossés au temple, sur toute l'étendue de son pourtour.

Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (VI), 5. *Il bâtit contre le mur de la maison une galerie étendue autour des murailles de la maison, autour du* hikal (du temple) *et du* debir (sanctuaire), *et il fit des chambres latérales tout autour.* — 6. *La galerie inférieure avait cinq coudées de largeur, celle du milieu avait six coudées de largeur, et la troisième était large de sept coudées; car il fit des rétrécissements en la maison par dehors alentour, pour ne pas entamer la muraille de la maison.* — 8. *La porte de la galerie du milieu était au côté droit de la maison, et on montait par un escalier tournant à la galerie du milieu, et de celle du milieu à la troisième.*

Il n'y a pas de passage correspondant dans le *Livre des Chroniques;* dans Josèphe, au contraire, nous trouvons les détails qui suivent (*Ant. Jud*, VIII, III, 2) : Salomon fit bâtir autour du temple trente édicules, qui y étaient accolés et qui étaient rejetés entièrement à l'extérieur; ils avaient des dimensions extrêmement petites. On pénétrait de l'un dans l'autre; chacun avait cinq coudées de largeur, cinq de longueur et vingt de hauteur; sur cette première rangée en était établie une seconde, et sur celle-ci une troisième, dont les chambres avaient précisément les mêmes dimensions, et étaient en même nombre que celles de la galerie inférieure; si bien que les trois étages réunis égalaient en hauteur la portion la moins élevée de l'édifice général, c'est-à-dire le corps du temple même. Car, ajoute Josèphe, le haut de l'édifice n'était point entouré de petites constructions. Un plafond de cèdre couvrait tous ces édicules, et chacun avait le sien, qui ne se reliait pas au plafond des édicules voisins. Un toit commun les recouvrait tous, il était formé de très-longues poutres reposant à la fois sur les deux côtés du temple, de façon que les murs intermédiaires, reliés par ces pièces de bois, pussent acquérir ainsi plus de solidité; au-dessous de ces poutres était le plafond, lambrissé et destiné à être revêtu d'or. Le roi imagina de placer dans l'épaisseur des murailles l'escalier qui conduisait

Digitized by Google

aux galeries supérieures; en effet, les galeries n'avaient pas de grandes portes ouvertes à l'orient comme le temple, mais on y parvenait par de petites portes de côté.

Voyons maintenant quel parti nous pouvons tirer de la comparaison de ces divers renseignements.

Le nombre des chambres latérales comprises dans les galeries à triple étage, accolées aux murs extérieurs du temple proprement dit, n'est pas fixé dans l'Ecriture sainte; Josèphe nous apprend qu'elles étaient au nombre de trente dans chaque étage.

L'Ecriture sainte nous dit seulement que la galerie inférieure avait une largeur de cinq coudées, ou deux mètres six cent vingt-cinq millimètres; celle du premier étage, une largeur de six coudées, ou trois mètres quinze centimètres, et enfin la plus élevée, une largeur de sept coudées, ou trois mètres six cent soixante-quinze millimètres. Josèphe donne à toutes ces chambres les mêmes dimensions, à savoir, cinq coudées, ou deux mètres six cent vingt-cinq millimètres de largeur, cinq coudées, ou deux mètres six cent vingt-cinq millimètres de longueur, et vingt coudées ou dix mètres cinquante centimètres de hauteur. Tous ces chiffres de Josèphe sont inadmissibles, et voici pourquoi : quiconque a tant soit peu étudié l'art de bâtir sait que les constructeurs, pour donner de la solidité aux murailles, sont obligés de diminuer l'épaisseur de celles-ci à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus du sol, et que cette décroissance indispensable de l'épaisseur porte le nom particulier de *fruit*. Il n'est pas sans intérêt de constater que l'écrivain sacré a tenu compte du fruit des murailles, tandis que Josèphe semble ne s'être pas douté que cette règle élémentaire existât.

Josèphe donne à chacune de ces trois galeries superposées une hauteur de vingt coudées, ou de dix mètres cinquante centimètres, pour arriver à la hauteur de soixante coudées, qu'il a fautivement admise pour le temple lui-même, hauteur qui, nous en avons la certitude absolue, n'était que de trente coudées. Pour qu'un toit commun recouvrît et le temple et les chambres latérales de l'étage supérieur, il fallait que ces chambres n'eussent en réalité que dix coudées de hauteur, ou cinq mètres vingt-cinq centimètres au plus. Je dis au plus, parce que je ne connais encore aucune épaisseur des murs de refend, des plafonds, ni même des murs extérieurs du temple. Ce que nous savons déjà néanmoins, c'est que le fruit réparti sur les deux murs entre lesquels étaient ouvertes ces galeries, était d'une coudée pour une hauteur de dix coudées, et par conséquent d'une demi-coudée pour chacune des murailles. Ce fruit, au lieu d'être continu, était pratiqué par ressauts d'une demi-coudée, ou de deux cent soixante-deux millimètres cinq dixièmes, qui constituèrent la largeur de l'appui des poutrelles formant à la fois le corps du plafond et le plancher de deux chambres superposées. Avec cette hypothèse s'explique très-bien le verset 6 du chap. VI du *Livre des Rois*, où il est question des rétrécissements qui furent pratiqués extérieurement dans la muraille du temple, pour que celle-ci ne fût pas entamée, afin d'offrir des encastrements aux poutrelles des planchers.

Nous avons vu que les assises des murs salomoniens de l'enceinte étaient en retraite de cinq centimètres les unes sur les autres, et que ces assises avaient une hauteur moyenne d'un mètre. Il est très-curieux de voir que le fruit des murs du temple, déduit du texte même de l'Ecriture, est pour ainsi dire identique avec le fruit des murs salomoniens de l'enceinte, déduit de la mesure directe. Là encore le fruit est pratiqué par ressauts successifs; seulement il est réparti sur chaque assise, tandis que pour le temple, la nécessité d'appuyer des poutrelles de plancher, sans entamer les murailles, avait fait maintenir verticales des portions de murs de cinq mètres vingt-cinq centimètres de hauteur, à la condition de reporter au sommet de chacune de ces portions tout leur fruit, qui était de deux cent soixante-deux millimètres cinq dixièmes.

Josèphe nous affirme que les chambres de chaque galerie étaient au nombre de trente, et qu'elles avaient cinq coudées de longueur et cinq coudées de largeur. Faisant abstraction des épaisseurs des murs de refend, nous aurons pour les trente chambres un développement de cent cinquante coudées. De là nous pouvons conclure l'épaisseur *minimum* des murailles du temple. Sans murailles, nous aurions pour le développement du tracé dans œuvre, du *naos* et de l'*adyton* 60+60+20, c'est-à-dire cent quarante coudées, c'est-à-dire encore dix coudées de moins que n'en exigent les longueurs des trente chambres de la galerie inférieure, mises bout à bout, et sans interposition de murs de refend. Il est donc certain que, pour réunir trente chambres au rez-de-chaussée, toujours abstraction faite des murs de refend, la muraille du temple aurait dû avoir au minimum deux coudées et demie d'épaisseur, soit un mètre trois cent douze millimètres cinq dixièmes. Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister beaucoup pour montrer qu'un mur pareil n'aurait en aucune façon pu recevoir ces retraites successives d'une demi-coudée, appliquées deux fois de suite toutes les dix coudées, et qu'il n'eût pas été possible de donner aux chambres des galeries des murs de refend d'une certaine épaisseur suffisante. Nous sommes donc très-loin de compte avec des murs d'un mètre trois cent douze millimètres cinq dixièmes d'épaisseur, et nous devons chercher ailleurs des indices de l'épaisseur réelle des murailles du temple, épaisseur qui devait être beaucoup plus considérable.

Maintenant que nous avons étudié tout ce qui concerne le temple proprement dit, nous devons parler des édifices accessoires que contenait la grande enceinte extérieure.

Le premier dont nous ayons à nous occuper est l'estrade royale. Voici ce que nous lisons à son sujet dans le *IIe Livre des Chroniques* (VI, 12) : *Il* (Salomon) *se plaça devant*

Digitized by Google

l'autel de Jehovah, en face de toute l'assemblée d'Israël, et étendit ses mains : — 13. *Car Salomon avait fait et placé au milieu de l'azarah une estrade d'airain de cinq coudées de longueur, de cinq coudées de largeur et de trois coudées de hauteur ; il se plaça dessus et se mit à genoux, en face de toute l'assemblée d'Israël, et il étendit ses mains vers le ciel*, etc., etc. La plate-forme de cette estrade sur laquelle Salomon se prosterna pour adresser sa prière à l'Eternel, lors de la consécration du temple, avait donc deux mètres six cent vingt-cinq millimètres en carré, et un mètre cinq cent soixante-quinze millimètres de hauteur.

Cette estrade était devant l'autel d'airain, car nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (VIII, 22) à propos de ce même fait : *Salomon se plaça devant l'autel de l'Eternel, en face de toute l'assemblée d'Israël, et étendant ses mains vers le ciel*, etc., etc.

Quant à l'autel, sa place était devant le pylône du temple. Voici en effet un témoignage formel qui fixe la position de cet autel ; nous trouvons dans le *IIe Livre des Chroniques* (VIII, 12) : *Alors Salomon fit des holocaustes à Jehovah, sur l'autel de Jehovah qu'il avait bâti devant le portique*. Il n'est donc pas possible de conserver le moindre doute sur le véritable emplacement de l'autel des holocaustes. D'ailleurs Josèphe est fort explicite sur ce point, et voici ce qu'il dit : « L'autel d'airain fut placé devant le temple et en face de la porte d'entrée, afin que cette porte étant ouverte, on pût voir l'accomplissement des cérémonies sacrées, et constater la grande valeur des victimes offertes. » (*Ant. Jud.*, VIII, IV, 1.)

Les Livres saints ne nous donnent aucun détail sur les parvis sacrés, et nous ne trouvons que la simple indication suivante : *Il* (Salomon) *fit un parvis pour les* cohenim *et la grande enceinte ; puis des portes à l'enceinte, et il couvrit d'airain ces portes*.(*II Chron.* IV, 9.)

Heureusement Josèphe nous donne sur les parvis de précieux détails que nous devons reproduire, sans vouloir toutefois les considérer comme d'une exactitude irrécusable. Voici donc ce que nous apprend Josèphe (VIII, III, 9) : « Salomon construisit autour du temple une enceinte circulaire, qui se nomme *Gision* (γισιον) dans la langue du pays, et *Trinkos* (θρινκὸς) en grec. Cette enceinte, qui avait trois coudées (un mètre cinq cent soixante-quinze millimètres de hauteur), était destinée à tenir le peuple écarté de l'entrée du temple, entrée qui n'était permise qu'aux prêtres seuls. Au delà de cette enceinte le roi fit un *hieron* quadrangulaire orné de portiques très-élevés, et dans lesquels des portes de grande dimension donnaient accès. Chacune de ces entrées faisait face à l'un des points cardinaux et était close par des portes dorées. Il était permis d'entrer dans ces portiques à tout homme du peuple qui était pur et qui observait les préceptes de la loi. On ne saurait dire, et l'on pourrait à peine croire, en les voyant, toute la magnificence de ces portiques extérieurs..... Le sol du *hieron* extérieur était de plain-pied avec celui du temple. Ce *hieron* fut entouré de portiques doubles, soutenus par de hautes colonnes en pierre du pays, sur lesquels reposait un toit de cèdre orné de lambris. Toutes les portes de ce *hieron* étaient d'argent. »

Nous croyons n'avoir négligé aucun des renseignements que nous fournissent les Livres saints des Rois et des Chroniques, et les écrits de Flavius Josèphe, touchant le fameux temple de Salomon. A mesure que nous enregistrions les détails descriptifs, nous avons fait ressortir, chaque fois que la chose était possible, les analogies que nous trouvions entre ce somptueux monument et ceux de l'Egypte ou de l'Assyrie. Nous n'avons donc pas besoin de répéter ici, dans un résumé à peu près inutile, des assertions que nous avons, du moins nous l'espérons, pleinement justifiées.

Nous allons maintenant quitter le temple de Salomon, pour passer au palais que ce monarque se fit élever sur le mont Sion, c'est-à-dire à proximité de la plate-forme du mont Moriah ou du temple. Nous avons déjà eu l'occasion de décrire les restes précieux du pont qui servait de communication entre ces deux somptueux édifices ; nous n'y reviendrons donc pas ici. Ce ne fut qu'après avoir achevé la construction du temple que Salomon songea à se bâtir un palais pour lui-même. Voici comment l'Ecriture sainte nous parle de cet édifice (*I Rois* VII) : 1. *Salomon bâtit sa maison en treize ans, et il acheva toute sa maison.* — 2. *Il bâtit la maison de la forêt du Liban, de cent coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut, sur quatre rangées de colonnes de cèdre, et sur les colonnes il y avait des poutres de cèdre.* — 3. *Un toit de cèdre au-dessus des appartements qui étaient sur les colonnes, (au nombre de) quarante-cinq, quinze par rangée.* — 4. *Trois rangées d'ouverture de fenêtres, (savoir) trois fois une fenêtre sur une fenêtre.* — 5. *Toutes les ouvertures et les portes étaient carrées; une fenêtre au-dessus d'une autre trois fois.* — 6. *Il fit un portique de colonnes, de cinquante coudées de long et de trente coudées de large ; et un (autre) portique devant elles (les colonnes) ; et des colonnes et un architrave devant elles.* — 7. *Il fit le portique du trône où on jugeait, le portique du jugement ; et il le couvrit de cèdre, du sol jusqu'au plafond.* — 8. *Et la maison où il habitait, (était) dans une autre cour au dedans du portique, faite de la même manière ; il fit une maison à la fille de Pharaon que Salomon avait épousée, comme ce portique* (sic). — 9. *Toutes ces (constructions) de pierres de prix, taillées, d'après la mesure, sciées à la scie, en dedans et en dehors, depuis le fond jusqu'aux corniches, et en dehors, jusqu'à la grande cour.* — 10. *La fondation en était de pierres de prix, de grandes pierres, de pierres de dix coudées et de pierres de huit coudées.* — 11. *Et par-dessus, des pierres de prix taillées d'a-*

Digitized by Google

près la mesure, et du cèdre. — 12. *Et la grande cour (avait) alentour trois rangées de pierres taillées, et une rangée de poutres de cèdre, (et ainsi) pour le vestibule intérieur de la maison de Jehovah, et pour le portique de la maison.*

Les Chroniques ne mentionnent qu'en passant le palais que Salomon se fit élever. Voici les versets où il en est question : *Salomon pensa à bâtir une maison pour le nom de Jehovah, et une maison pour le siége de la royauté.* (*II Chron.* II, 1.) — *Il arriva au bout de vingt ans que Salomon eut bâti la maison de Jehovah et sa (propre) maison.* (*II Chron.* VIII, 1.) Nous avons vu que Salomon mit sept années à construire le temple (*I Rois* VI, 38), et treize années à construire son palais (*I Rois*, VII, 1) ; le dernier verset que nous venons de rapporter prouve donc que les deux constructions ne marchèrent pas un seul instant de front, et que tant que le temple ne fut pas entièrement terminé, le roi n'eut pas l'idée d'employer pour son compte un seul des ouvriers dont le concours était nécessaire à l'achèvement du temple.

Le texte biblique relatif au palais a besoin de quelques explications, que nous allons donner le plus brièvement possible. Procédons verset par verset.

Le verset 2 nous apprend que ce palais reçut le nom de *maison de la forêt du Liban*, sans doute à cause de l'énorme quantité de bois de cèdre qui fut employée dans sa construction. Il nous en fait ensuite connaître les principales dimensions. Il avait cent coudées de longueur, c'est-à-dire cinquante-deux mètres cinquante centimètres; cinquante coudées de largeur, c'est-à-dire vingt-six mètres vingt-cinq centimètres ; et enfin trente coudées de hauteur, c'est-à-dire quinze mètres soixante-quinze centimètres. L'édifice était supporté par quatre rangées de colonnes de cèdre, et sur ces colonnes il y avait des poutres de cèdre. Il est clair que ces soutiens ou colonnes (*damoudim*) n'existaient qu'au rez-de-chaussée. Elles formaient trois travées, puisqu'elles étaient sur quatre rangs, et les poutres de cèdre appuyées sur les colonnes devaient avoir huit mètres soixante-quinze centimètres de portée, ce qui est très-raisonnable.

Le verset 3 nous apprend qu'un toit de cèdre existait au-dessus des appartements qui étaient sur les colonnes, et que ces appartements étaient au nombre de quarante-cinq, quinze par rangée. Si ces trois rangées étaient de plain-pied et ne formaient pas trois étages, chaque appartement avait huit mètres soixante-quinze centimètres de longueur (largeur d'une travée), et trois mètres cinquante centimètres de largeur seulement. Mais si chaque rangée de quinze appartements formait un étage distinct, ce qui est plus probable, un corridor de la largeur d'une travée pouvait, à chaque étage, séparer deux rangs de chambres commençant au delà d'une vaste antichambre, dans l'aire de laquelle était comprise la cage de l'escalier. Ce qui me paraît donner quelque apparence de probabilité à cette supposition, que je déclare d'ailleurs toute gratuite et fondée simplement sur les dimensions vraisemblables des chambres, c'est que le verset suivant, parlant des fenêtres, est ainsi conçu : *Trois rangées d'ouvertures de fenêtres*, (savoir) *trois fois fenêtre sur fenêtre*. Il est bien évident que des rangées de fenêtres ne peuvent être que des rangées superposées.

Toutes les ouvertures et les portes tournantes, dit le cinquième verset, étaient carrées. Cela est très-clair, et ce verset s'explique de lui-même. Passons donc au suivant, qui ne l'est pas autant. Il nous mentionne un portique orné de colonnes, de cinquante coudées de longueur et de trente coudées de largeur, c'est-à-dire de vingt-six mètres vingt-cinq centimètres de longueur, et de quinze mètres soixante-quinze centimètres de largeur. Ce portique était appliqué contre l'édifice principal, dont il recouvrait exactement la moitié, en laissant démasquées, aux deux extrémités, deux ailes de treize mètres cent vingt-cinq millimètres de longueur. Il paraît très-naturel d'admettre que ce *principe de colonnes* n'avait pas de murailles fermant les entre-colonnements, et qu'en un mot c'était un véritable portique. L'entrée était rejetée en avant, et formait un petit avant-portique également orné de colonnes et couvert.

Le verset 7 nous parle du portique du trône où l'on jugeait, c'est-à-dire du Jugement ; Salomon le couvrit de bois de cèdre du sol jusqu'au plafond. Cette dernière expression prouve que cette salle du trône était lambrissée, et par conséquent fermée de murailles.

Nous voici maintenant arrivés à des détails de disposition tout à fait incompréhensibles pour moi. *La maison qu'habitait le roi*, dit le verset 8, *était dans une autre cour en dedans du portique*. Je ne me charge pas d'expliquer ce verset, dont j'abandonne le commentaire architectonique à de plus habiles.

Le verset 9 est intéressant en ce qu'il nous donne des détails curieux sur les matériaux employés. Tout l'édifice était construit en belles pierres, taillées d'après la mesure, et sciées à la scie en dedans et en dehors, depuis le bas jusqu'aux corniches (*thefhaout*, pierres en saillies), et au dehors jusqu'à la grande cour. Puisque les pierres étaient taillées d'après la mesure, elles l'étaient sur de véritables épures; elles étaient taillées à la scie, ce qui prouve que ce procédé est d'une antiquité fort grande. Enfin, l'intérieur était orné de corniches, et le sol de cet intérieur était élevé au-dessus du pavé de la cour qui entourait le palais.

Le verset suivant nous décrit les pierres employées dans les fondations ; elles avaient ou huit ou dix coudées, c'est-à-dire cinq mètres vingt-cinq centimètres de longueur, ou quatre mètres vingt centimètres seulement.

Les versets 11 et 12 nous apprennent que les murailles du palais étaient, comme celles du temple, formées de trois rangées de pierres de taille, revêtues de poutres de cèdre.

Digitized by Google

Nous avons apprécié les détails que l'Ecriture sainte nous fournit sur le palais du roi Salomon, et nous devons déplorer le peu de précision que ces détails comportent. Voyons maintenant ce que l'historien Josèphe nous apprend de ce même édifice; mais ne perdons pas de vue qu'il ne pouvait en parler que d'après des traditions plus ou moins respectables. Nous lisons en substance ce qui suit dans les *Antiquités judaïques* (VIII, v, 2) : « Il fit bâtir un édifice ample et beau, orné d'un grand nombre de colonnes ; il était destiné à recevoir le peuple, lorsqu'il se présentait pour demander justice. Il avait cent coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur. Les colonnes de cèdre qui le soutenaient étaient prismatiques et quadrangulaires; l'édifice était couvert suivant le mode corinthien, orné et soutenu à la fois à l'aide de montants également espacés (ou d'égale mesure?) et de clôtures de portes triglyphes (trois fois, ou très-bien ciselées?). Un autre édifice quadrangulaire, ayant en longueur la largeur totale du premier, et en largeur trente coudées seulement, était appliqué sur le milieu de la face du palais. Devant était un *naos* (temple) soutenu par de puissantes colonnes. Ce second édifice, appliqué au premier, contenait une salle magnifique, dans laquelle siégeait le roi lorsqu'il rendait la justice. L'habitation de la reine y était attenante, ainsi que d'autres appartements, destinés au repos et aux autres usages de la vie. Tous étaient lambrissés de cèdre. Les constructions furent faites en partie de pierres de taille de dix coudées, mais revêtues de pierres précieuses de placage, que l'on va chercher au loin pour l'ornementation des temples et des palais. La beauté de ces pierres de revêtement resplendissait sur une triple rangée. Une quatrième était ornée du plus admirable ouvrage de sculpture, représentant des arbres et des plantes de toute sorte, aux rameaux et aux feuilles pendants, et ciselés avec un art si merveilleux, qu'ils semblaient pour ainsi dire s'agiter en cachant la pierre qu'ils recouvraient. Tout le reste de la surface des murs, jusqu'au plafond, était couvert de stuc orné de peintures de couleurs variées. D'autres édifices furent élevés auprès des premiers, pour servir aux fêtes et réjouissances : c'étaient des portiques immenses, et au milieu d'eux une splendide salle de festin tout ornée d'or. Tout le mobilier destiné à recevoir les convives était lui-même en or. Il serait difficile de raconter la grandeur et la variété des appartements royaux, d'énumérer les grandes chambres et les petites qui composaient ces appartements, aussi bien que les chambres secrètes et souterraines; de décrire la beauté des bosquets qui charmaient l'œil et protégeaient le corps contre les brûlantes ardeurs de l'été. En résumé, il fit si bien que l'édifice entier fut composé de pierres éclatantes de blancheur, de cèdre, d'or et d'argent. Les toits et les murailles furent, comme au temple du Seigneur, décorés de pierres enchâssées dans de l'or. L'ivoire lui-même fut mis à contribution, et il en fit faire un trône en forme de tribune, sur lequel on montait par six gradins. Sur les côtés de ceux-ci se trouvaient placés douze lions, et deux autres lions se tenaient au sommet aux côtés du trône. Des bras garnissaient le siége du roi. Ce siége était établi sur la figure d'un jeune taureau regardant en arrière. Toutes les parties du trône étaient reliées entre elles avec de l'or. »

Tel est le récit de Josèphe, récit qui paraît, comme celui qui concerne le temple, empreint d'une assez forte exagération, bien qu'on y retrouve tous les détails principaux contenus dans le texte biblique que j'ai examiné plus haut. Ce que le récit de Josèphe prouve une fois de plus, c'est l'emploi de l'ornementation végétale que nous avons déjà signalée plusieurs fois comme étant caractéristique de l'art des Juifs.

Le récit de Josèphe présente un détail fort curieux, c'est la description du trône de Salomon, description empruntée par l'historien des Juifs au livre des Chroniques et à celui des Rois. D'après ce que dit Josèphe, ce trône était orné de quatorze figures de lions et d'une figure de taureau. Voici maintenant la description authentique que nous fournit l'Ecriture sainte (*II Chroniques*, IX) : 17. *Le roi fit un grand trône d'ivoire et le couvrit d'or pur.* — 18. (*Il y avait*) *six degrés au trône, un gradin en or fixé près du trône, avec des bras d'un côté et de l'autre, à l'endroit du siége ; deux lions étaient auprès des bras.* — 19. *Douze lions y étaient placés sur les six degrés, d'un côté et de l'autre ; il ne s'en est pas fait de pareil pour aucune autre royauté.* On voit que Josèphe ne s'est pas tenu rigoureusement au texte biblique, qu'il avait certainement sous les yeux. Quoi qu'il en soit, voilà une fois de plus les prescriptions de la loi mosaïque complétement enfreintes. Au reste, il ne sera pas sans intérêt de constater que les infractions de ce genre, dont Salomon se rendit coupable, furent réellement condamnables aux yeux du peuple juif et fortement blâmées par lui. C'est encore Josèphe qui va nous en fournir la preuve. Nous lisons dans les *Antiquités judaïques* (VIII, VII, 5) : « Il était déjà arrivé à Salomon d'offenser Dieu et de manquer à l'observation de la loi divine, lorsqu'il fit les bœufs de bronze sur le dos desquels reposait le grand bassin sacré appelé *la mer*, et lorsqu'il fit placer des lions autour de son trône ; car il était formellement défendu de faire des figures de ce genre. »

Le reste du règne de Salomon, dans le *Livre des Rois*, et dans celui des *Chroniques*, ne nous fournit plus que quelques détails peu importants, et quelquefois peu explicites; ainsi nous lisons dans le *IIe Livre des Chroniques* (IX) : — 10. *Et aussi les serviteurs de Houram et les serviteurs de Salomon qui avaient apporté l'or d'Ophir, apportèrent du bois d'*aldjoumim, *et des pierres précieuses.* — 11. *Le roi fit, du bois d'*aldjoumim, *des gradins pour la maison de Jehovah et pour la maison du roi, ainsi*

Digitized by Google

que des kinour *et des* nabel *pour les musiciens; on n'en vit pas de pareils auparavant au pays de Juda.* Le nom d'*algoumim* se trouve écrit ailleurs, avec une transposition, *almoudjim*. (*I Rois*, x, 11.) Les Lexiques le décrivent comme un bois précieux et odoriférant qui vient de la Perse et de l'Inde, et qu'ils supposent être du sandal rouge. C'est là une question que je ne me charge pas de décider.

Nous trouvons encore le détail suivant (*II Chroniques*, IX) : 15. *Le roi Salomon fit deux cents grands boucliers d'or battu, employant six cents* (sicles) *d'or battu à un bouclier.* — 16. *Et trois cents boucliers d'or battu, employant trois cents* (sicles) *d'or à un bouclier; et le roi les plaça dans la maison de la forêt du Liban.* — 20. *Toute la vaisselle du buffet du roi Salomon était d'or, et toute la vaisselle de la maison de la forêt du Liban, d'or fin. L'argent n'était estimé de rien du temps de Salomon.*

Ces boucliers étaient du poids de six cents et de trois cents sicles. Le sicle équivalant à six grammes, les premiers pesaient trois kilogrammes soixante décagrammes, et les seconds un kilogramme quatre-vingts décagrammes seulement. Ils servaient probablement à la décoration des murailles auxquelles ils étaient suspendus. Un précieux bas-relief assyrien trouvé à Korsabad, et publié dans le magnifique livre de M. Botta, représente le pillage d'un édifice dans lequel les Assyriens pénètrent par le toit: on les voit décrocher des murailles des boucliers bombés qu'ils emportent en s'éloignant. Je ne doute pas, pour ma part, que ces boucliers ne soient les analogues de ceux que le roi Salomon avait fait fabriquer, afin d'en orner son palais.

Tous les faits que je viens de rapporter, en les extrayant du *Livre des Chroniques*, se trouvent reproduits dans le *Livre des Rois*, presque dans les mêmes termes. Ainsi, (*I Rois*, x, 12), il est dit que Salomon fit faire avec le bois d'*almoudjim* un escalier pour la maison de l'Eternel et un pour son palais, ainsi que des *kinour* et des *nabel* pour les chantres. Mais le verset ajoute: *Il n'est plus venu et il n'a plus été vu de ce bois d'*almoudjim *jusqu'à ce jour*. Ce curieux détail prouve que les relations à l'aide desquelles Salomon se procurait ce bois précieux furent interrompues à partir de son règne, et ne se rétablirent pas avant la chute de la dynastie de David.

Les versets 16 et 17 mentionnent les boucliers d'or fabriqués par l'ordre de Salomon, mais ne nous donnent aucun détail de plus sur leur valeur et sur leur destination.

Les versets 19 et 20 parlent du trône d'ivoire en des termes un peu différents de ceux que présente le passage parallèle des *Chroniques*. Ainsi il y est dit (19): *Il y avait six degrés au trône, et le haut du trône était rond par derrière avec des accoudoirs de chaque côté à l'endroit du siége.* Tout le reste est identique.

Enfin le verset 21 dit que toute la vaisselle du buffet de Salomon était d'or, ainsi que toute la vaisselle de la maison de la forêt du Liban.

Le chapitre XI du *Ier Livre des Rois* nous parle de l'idolâtrie dont Salomon se rendit coupable vers la fin de son règne. Voici ce que nous y lisons : 1. *Le roi Salomon avait plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Pharaon : des Moabites, des Ammonites, des Edomites, des Sidoniennes, et des Hittites.* — 3. *Il eut sept cents épouses, princesses, et trois cents concubines ; et ses femmes détournèrent son cœur.* — 4. *Ce fut au temps de la vieillesse de Salomon que ses femmes firent pencher son cœur vers d'autres dieux, et son cœur ne fut point entier envers l'Eternel son Dieu, comme le cœur de David son père.* — 5. *Salomon marcha après Astaroth, divinité des Sidoniens, et après les Molokh, abomination des Ammonites.* — 7. *Alors Salomon bâtit un haut-lieu pour Kemos, abomination de Moab, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et pour Molokh, abomination des enfants d'Ammon;* — 8. *Et il fit ainsi pour ses femmes étrangères, qui faisaient des encensements et sacrifiaient à leurs dieux.*

Ce fut cette conduite coupable qui entraîna comme châtiment, la séparation des dix tribus. Du reste, ces faits ne sont pas consignés dans le livre des *Chroniques*, mais ils se retrouvent racontés, de même que dans les *Rois*, dans les *Antiquités judaïques* de Josèphe (VIII, VII, 5). Le texte biblique que nous venons de rapporter ci-dessus ne parle que vaguement du lieu où Salomon avait fait établir les temples des idoles adorées par ses femmes. Il n'y est en effet question que de la montagne qui est vis-à-vis Jérusalem. Heureusement un autre texte est beaucoup plus précis sur ce point. Le voici (*II Rois*, XXIII) : 13. *Le roi* (Josias) *profana les hauts-lieux qui étaient devant Jérusalem, à la droite* (au sud) *de la montagne de la Corruption, que Salomon, roi d'Israël* (sic), *avait bâtis à Astaroth, horreur des Sidoniens, à Kemos, horreur de Moab, et à Melcom, abomination des enfants d'Ammon.* — 14. *Il brisa les stèles et coupa les* acherim, *et en remplit la place d'ossements humains.* Il est rendu assez clair par la teneur de ces versets que la montagne dont il s'agit n'est autre chose que le sommet méridional du mont des Oliviers, auquel on n'a pas cessé de donner le nom de *mons Offensionis*, mont du Scandale. Remarquons en passant que le nom hébreu est *Hor-Hemasakhit*, et qu'au lieu de chercher ici le substantif dérivé du radical *sakhata*, *être corrompu*, on pourrait peut-être faire mieux et retrouver le nom méconnu *masakhit*, *des idoles*, nom que nous avons déjà rencontré bien des fois, en sorte que ce nom signifierait littéralement mont des idoles, au lieu de mont du Scandale. Il n'y a de différence entre les deux mots hébraïques, que je propose de considérer comme un seul et même mot, que l'emploi du *khet* au lieu du *koph* (*Lévitique*, XXVI, 1), pour exprimer la gutturale *kh*, que l'une et l'autre lettre hébraïque représentent dans une foule de mots. Quoi qu'il en soit du nom, le lieu qui l'a porté est reconnu avec une certitude suffisante : c'est bien le mont qui domine à l'est la vallée de Josaphat, et sur le flanc même duquel est bâti le misérable village de Siloam.

Digitized by Google

Ce n'est pas sans raison que j'ai rappelé la tradition chrétienne qui place en ce point le mont du Scandale, et que je me suis efforcé de démontrer qu'elle est parfaitement légitime. Voici pourquoi : je crois avoir retrouvé des traces certaines de quelques-uns de ces temples d'idoles construits avec l'assentiment de Salomon, et c'est ce que je vais maintenant chercher à établir. Le village entier de Siloam domine, d'une vingtaine de mètres au plus, le vallon riant et vert qui fut autrefois le jardin des rois de Juda. Aujourd'hui celui-ci n'est plus un seul jardin, mais c'est toujours une réunion de jardins admirablement cultivés et rendus aussi fertiles que possible par les irrigations que fournit la fontaine de Siloë. Les buttes du village sont adossées à un rocher vertical dans lequel se montrent d'innombrables vestiges d'excavations antiques, que la main de l'homme a réussi à détruire. Le sol lui-même sur lequel repose le village n'est composé que de roc mis presque partout à nu, et à la surface duquel se rencontrent, à chaque pas, des entailles régulières et assez profondes pour donner le plan d'une série de petits monuments taillés dans le roc vif, et que la violence humaine a rasés à une époque inconnue. Ce qui est encore reconnaissable, parmi ces entailles, révèle la présence de toute autre chose que des tombeaux antiques semblables à ceux qui se montrent en quantité dans la vallée de Hinnom. Quelques-uns de ces débris portent même les traces évidentes de balustrades et de stèles qui n'ont rien de commun avec les sépultures judaïques.

(Le lecteur trouvera une ample description de monuments funéraires encore existants, et révélant des faits architectoniques de la plus haute importance, tels que les tombeaux d'Absalom, de Zacharie, des Prophètes, des Juges, de Saint-Jacques, des Rois, etc., aux articles de ce Dictionnaire : BEN-ENNOM, JÉRUSALEM, JÉRUSALEM (Nécropole de), TOMBEAUX DES ROIS DE JUDA, etc.)

Nous avons déjà parlé du tombeau qu'Abraham acheta des Héthéens, habitants d'Hébron, pour y enterrer Sara. Nous nous bornerons à rappeler brièvement que des textes sacrés il résulte que chaque chef de famille avait son sépulcre. Voici en effet ce que les Héthéens répondirent au patriarche : *Aucun de nous ne te refusera son sépulcre pour enterrer ton mort* (*Genèse* XXIII, 6). Ces sépulcres de famille étaient une véritable propriété, puisque Abraham dit : *Intercédez pour moi auprès d'Ephron, fils de Tsohar... pour qu'il me donne la caverne de Makfelah, qui lui appartient et qui se trouve au bout de son champ; qu'il me la cède pour de l'argent valable, comme propriété sépulcrale parmi vous.* (*Ibid.*, 8 et 9.) *Le champ, ainsi que la caverne qui s'y trouve, resta à Abraham comme une propriété sépulcrale venant des Héthéens* (*Ibid.*, 20).

Lorsque Rachel mourut près de Beit-Lehm, *Jacob érigea un* metzebet *sur sa sépulture, qui existe encore jusqu'à ce jour* (*Genèse* XXXV, 20) ; l'emplacement de ce tombeau est toujours vénéré des Chrétiens, des musulmans et des Juifs. Là point de grotte, point de roche apparente dans laquelle une grotte puisse être taillée ; ce tombeau est réellement en plaine ; il y avait donc des sépultures qui n'étaient reconnaissables qu'au mausolée (*metzebet*) placé dessus.

Jacob mourut en Egypte, et sa dernière injonction à son fils Joseph fut la suivante : *Que je dorme avec mes pères; tu me transporteras hors de Misraïm, et tu m'enterreras dans leur sépulture* (*Genèse* XLVII, 30). Jacob savait donc parfaitement que dans la sépulture de ses pères une place était réservée pour lui. Il précise un peu plus loin de la manière la plus complète, lorsqu'il dit à ses fils : *Je vais être réuni à mon peuple ; enterrez-moi auprès de mes pères, dans le caveau qui est au champ d'Ephron le Héthéen ; — dans le caveau qui est au champ de Makfelah... ; — là ils ont enterré Abraham et Sara sa femme, là ils ont enterré Isaac et Rébecca sa femme, et là j'ai enterré Léa* (*Genèse* XLIX, 29 30 et 31). Joseph, demandant au roi d'Egypte la permission d'aller au pays de Kénâan pour rendre les honneurs funèbres à son père, dit au monarque : *Mon père m'a fait jurer en me disant : Je meurs, enterre-moi dans le sépulcre que je me suis creusé au pays de Kénâan* (*Gen.* L, 4, 5). Ce verset est extrêmement précieux en ce qu'il nous apprend que la coutume était de préparer de son vivant la tombe dans laquelle on voulait que son corps reposât. En résumé, la grotte de Makfelah, qui, sans aucune espèce de doute, est encore existante dans la mosquée d'Hébron, doit contenir au moins six fours à cercueil, et elle est par conséquent analogue à tout ce que nous avons vu dans la nécropole de Jérusalem (137-39).

Le *Livre des Juges* (VIII, 32) nous apprend que Gédéon fut enseveli dans la sépulture de Joas, son père, à Aâfrah. Samson fut de même enterré dans le sépulcre de son père Manoah, entre Soréah et Estaoul (*Juges* XVI, 31). Voilà donc encore deux caveaux de famille.

Le corps d'Achaël, serviteur de David, qui avait été tué dans un combat, fut rapporté par les siens et enterré dans le sépulcre de son père à Beit-Lehm (*II Samuel*, II, 32). Un peu plus loin nous trouvons mentionné le fait assez étrange de l'inhumation de la tête d'un fils de Saül dans le sépulcre d'Abner à Hébron (*II Samuel*, IV, 12), et nous devons remarquer que cette triste dépouille fut ainsi déposée, par honneur, dans un sépulcre qui n'était pas celui de ses proches. Il en fut de même

(137-39) Josèphe (*Ant. Jud.* VIII, 2) nous apprend que les fils de Jacob, après avoir vécu en Egypte dans la prospérité, moururent dans ce pays, et que plus tard leur postérité apporta leurs restes dans la terre de Kénâan, et leur donna la sépulture à Hébron. Si cette assertion est vraie, le caveau de Makfelah doit contenir un nombre considérable de tombes, et non six seulement, ainsi que je le disais tout à l'heure.

Digitized by Google

plus tard, lorsque le grand prêtre Joad reçut la sépulture dans le caveau royal, en récompense des services qu'il avait rendus à la dynastie de David.

Akhitophel, conseiller d'Absalom dans son odieuse révolte contre son père, désespéré de voir ses avis repoussés par son jeune maître, se donna la mort de sa propre main, et fut enterré dans le sépulcre de son père (*II Samuel*, XVII, 23).

David ayant fait apporter de Iabes les ossements de Saül et de Jonathan son fils, les fit déposer au pays de Benjamin, à Selah, dans le sépulcre de Keis son père (*II Samuel*, XXI, 14).

Ces citations sont bien suffisantes pour constater l'usage des caveaux de famille, avant la fondation du royaume de Juda. Pour la période comprise entre ce moment et la captivité de soixante-dix ans, l'existence du caveau royal dans lequel furent déposés les rois de la race de David, démontre parfaitement que cet usage continua d'être suivi et respecté (140).

Enfin, à l'époque de la Passion de Notre-Seigneur, les caveaux de famille étaient encore employés à Jérusalem, puisque ce fut dans une tombe neuve, que Joseph d'Arimathie avait fait creuser pour lui-même, que le corps du Rédempteur fut déposé (*Matth.* XXVII, 60).

Inutile de rappeler l'existence des tombeaux de famille des Machabées à Modim, et de celui d'Hélène, reine d'Adiabène et d'Izates son fils, à Jérusalem. C'est donc avec une complète assurance que nous pouvons dire que, pendant toute la durée de l'autonomie judaïque, des sépultures communes furent la propriété de chaque famille puissante, et que, dans ces catacombes, les chefs de la famille faisaient préparer de leur vivant la tombe que leurs restes devaient occuper. Les descriptions détaillées que nous avons offertes des principaux caveaux funéraires de la nécropole de Jérusalem, donnent une idée bien suffisante de l'ordonnance de ces demeures de la mort; mais il est bon, je crois, de faire ici quelques remarques qui ne sont pas sans importance.

Les grottes sépulcrales taillées dans le rocher n'ont pu l'être qu'à grands frais; elles étaient donc réservées aux familles riches, et ce fait peut seul expliquer le nombre assez restreint de ces caveaux, eu égard à la population souvent considérable des villes qu'ils avoisinent. Partout, sur la côte de Phénicie, on retrouve des nécropoles pour ainsi dire identiques avec celle de la vallée de Hinnom; je citerai entre autres celle d'Adloun, la plus remarquable que j'aie rencontrée. Dans l'intérieur des terres, des nécropoles semblables se montrent près des sites de villes antiques, comme à Djebâa, à Naplouse, à Thabarieh, etc. Dans la Moabitide, au contraire, je n'ai rien aperçu de semblable, si ce n'est peut-être au fond de la vallée de Karak, et encore je doute fort que les chambres taillées dans le roc et placées près de la source qui coule au pied même de l'escarpement nord du piton de Karak, soient des chambres sépulcrales. En revanche, nous retrouvons des nécropoles analogues et immenses dans l'Anti-Liban et dans la Cœlésyrie, à Souq-Ouady-Baradah (Abila de Lysanias), à Bereïtan et à Bâalbek (Héliopolis). La mode de déposer les morts dans des tombeaux de famille existait donc dans toute la Syrie, et les Juifs, déjà habitués à cette mode qu'ils avaient vu pratiquer en Egypte, l'adoptèrent avec la plus grande facilité, et pour ainsi dire tout naturellement. De même qu'Abraham achetait un caveau sépulcral parmi ceux des Héthéens d'Hébron, de même les Juifs, devenus maîtres de Jérusalem, ont dû creuser des sépulcres pour eux, parmi ceux des Iébousiens, s'ils n'ont pas même profité des travaux de leurs devanciers, et confisqué à leur profit la nécropole des vaincus. En résumé, l'usage des nécropoles creusées dans les rochers me semble venu d'Egypte, et il s'est répandu, par Petra et la terre des Nabatéens, jusqu'aux limites de la Syrie.

Nous avons dit tout à l'heure que les caveaux taillés dans les rochers devaient appartenir à des familles puissantes, en un mot, que c'étaient des sépultures privilégiées. Les hommes du peuple devaient être mis simplement en terre; je crois voir la preuve de de ce fait dans le verset suivant : *Il (Josias) fit sortir de la maison de l'Éternel l'Achera (Astarté?) hors de Jérusalem, dans la vallée du Kédron, et la brûla dans la vallée de Kédron; il la réduisit en poudre et en jeta la poudre sur la sépulture des enfants du peuple* (*II Rois*, XXIII, 6). Cette cendre jetée sur les tombes du peuple ne pouvait l'être qu'à la condition que les tombes étaient, comme aujourd'hui précisément au même lieu, de simples pierres qui recouvraient une fosse creusée dans la terre. Très-probablement le cimetière du peuple juif de Jérusalem a été de tout temps sur le flanc occidental du mont des Oliviers, au bord du lit pierreux du Kédron.

L'histoire du même roi Josias nous fournit un document assez curieux à propos des sépulcres de Beit-El. Nous y lisons (*II Rois* XXIII, 16) : *Et Josias se tourna, et il vit les sépulcres qui étaient là dans la montagne, et il envoya tirer les ossements des sépulcres, et il (les) brûla sur l'autel, et il les profana*, etc. Ce verset est très-explicite pour désigner des sépulcres creusés dans les flancs d'une montagne, et il nous donne un très-curieux exemple de profanation des sépultures exercée par les Israélites.

Voici maintenant un passage d'Isaïe qui mentionne un riche tombeau creusé dans le rocher (XII) : — 15. *Ainsi dit le Seigneur Jéhovah Sabaout : Va vers ce haut fonctionnaire, Sibna, qui est préposé au palais.* — 16. *Qu'as-tu ici, et qui est des tiens ici, que tu te*

(140) On peut, si on le désire, trouver d'autres passages analogues (*I Rois* XII, 22; *II*, XIII, 21). L'un de ces versets est très-curieux, le voici : — *Il arriva qu'en ensevelissant un homme et voyant une de ces troupes* (de Moabites), *ils jetèrent l'homme dans le sépulcre d'Elisée; cet homme ayant touché les ossements d'Elisée, revint à la vie et se leva sur ses pieds.* Ainsi, dans un moment de hâte, le cadavre d'un étranger put être déposé dans la tombe même d'Elisée! Le fait est fort étrange

Digitized by Google

creuses ici un sépulcre? Il creuse dans la hauteur son sépulcre, il taille dans le roc sa demeure. Ce fragment des prophéties d'Isaïe se rapporte au règne d'Ezéchias, dont ce Sibna était probablement l'intendant. J'ai souvent été tenté de voir le tombeau de Sibna dans la magnifique excavation funéraire qui porte le nom de *tombeau de saint Jacques*. Toutefois je ne me permettrai pas d'insister sur cette identification, que je ne pourrais proposer que d'instinct; et ce que je prétends seulement conclure de la teneur du passage que je viens de citer, c'est que, sous les rois de Juda, des tombeaux magnifiques étaient creusés, taillés dans le rocher.

Dans l'*Evangile de saint Matthieu* (XXIII, 29) nous lisons : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous construisez les tombeaux des prophètes, et que vous embellissez les monuments des justes* (ὅτι οἰκοδομεῖτε τοὺς τάφους τῶν προφητῶν, καὶ κοσμεῖτε τὰ μνημεῖα τῶν δικαίων). Serait-il par hasard question dans ce verset du tombeau des prophètes dont j'ai donné la description? C'est possible, mais j'en doute fort. Quels étaient les embellissements prodigués aux tombeaux des justes, et que mentionne le verset de saint Matthieu? Nous l'ignorons, et nous devons nous borner à rappeler ici la peinture rouge dont le tombeau de Zacharie offre des traces très-apparentes; peut-être bien aussi est-il question de ciselures appliquées après coup à certains monuments; en ce cas s'expliquerait pour tout le monde la présence des ornements de l'architecture grecque raffinée sur des mausolées qui sont, à mon avis, bien antérieurs à la belle période de l'art grec. Cette dernière opinion a été émise déjà par un savant éminemment distingué, M. Williams, qui a publié deux volumes des plus remarquables sur la cité sainte.

Je vais maintenant reprendre le dépouillement opéré chronologiquement du *Livre des Rois* et de celui des *Chroniques*, pour en extraire tout ce qui se rattache à l'art judaïque.

Aussitôt après le schisme des dix tribus, nous voyons reparaître chez les Israélites les idoles de l'Egypte; il ne sera sans doute pas sans intérêt de rappeler à quelle occasion, et pour cela je n'aurai qu'à transcrire quelques versets de la Bible (*I Rois* XII) : — 25. *Jéroboam bâtit Sichem sur la montagne d'Ephraïm, et il y demeura; il sortit de là et bâtit Henouël.* — 26. *Jéroboam dit en son cœur : Maintenant la royauté pourrait retourner à la maison de David.* — 27. *Si ce peuple monte à Jérusalem pour faire des sacrifices dans la maison de l'Eternel, le cœur de ce peuple pourra se tourner vers son maître, vers Roboam, roi de Juda; ils me tueront et retourneront vers Roboam, roi de Juda.* — 28. *Le roi ayant consulté, fit deux veaux d'or et dit aux Israélites : C'est assez monter à Jérusalem : voici tes dieux, Israël, qui t'ont fait monter d'Egypte.* — 29. *Il en mit un à Beit El, et plaça l'autre à Dan.*

Le *IIe livre des Chroniques*, ne fait qu'une simple allusion à ce fait curieux; elle est contenue dans le verset 15 du chapitre XI. Le voici : *Et il (Jéroboam) avait institué des cohenim pour les hauts-lieux, pour les boucs et les veaux qu'il avait fabriqués.* Jéroboam connaissait parfaitement la tendance du peuple juif à retourner au culte des idoles, culte auquel il s'était habitué par un long séjour en Egypte : il employa donc le moyen qu'il croyait le plus sûr, pour empêcher les tribus dissidentes de se soumettre à leur roi légitime, c'est-à-dire à Roboam, fils de Salomon. Il fit appel au souvenir des dieux de l'Egypte, de ces taureaux sacrés, Apis et Mnevis, devant lesquels leurs ancêtres s'étaient prosternés, et les deux points extrêmes du territoire des tribus dissidentes, Beit-El et Dan, reçurent des idoles d'or que l'Ecriture sainte appelle des veaux (*âdjelim*). L'historien Josèphe, en parlant des sources du Jourdain, situées près de Dan, mentionne le temple de la *Vache d'or* qui était à côté de cette source. Il est évident qu'il s'agit de l'un des temples établis par Jéroboam. L'emplacement de ce temple est parfaitement reconnaissable aujourd'hui, et nul doute que ce ne soit le tertre artificiel nommé *Tell-el-Qadhi* que l'on rencontre avant d'arriver à Banias, au point même où sort de terre une source qui vient grossir le beau ruisseau que déverse la grotte de Pan à Banias; ce ruisseau est certainement le véritable Jourdain des anciens, et pourtant il devrait céder ce nom au Nahr-Hesbaiah, qui est bien plus considérable que lui, et qui a déjà depuis quelques lieues le volume d'une vraie rivière, quand le prétendu Jourdain, avec lequel il vient se confondre, n'est encore qu'un misérable ruisseau.

Mais revenons aux idoles de Jéroboam. Les *Chroniques* nous parlent de veaux (*âdjelim*) et de boucs (*chaïrim*). Très-probablement ces boucs sont encore des idoles empruntées à l'Egypte, qui adorait le bouc et le bélier.

Le verset 9 du chapitre XIV du *Ier Livre des Rois* est ainsi conçu : *Et parce que tu as plus mal agi que tous ceux qui ont été avant toi, parce que tu es allé et que tu t'es fait d'autres dieux et des images de fonte pour m'irriter, et que tu m'as rejeté derrière ton dos*, etc. C'est ainsi que commencent les menaces que Jéhovah adresse à Jéroboam. Les images de fonte en question dans ce verset sont donc certainement identiques avec les veaux d'or de Beit-El et de Dan. Le mot dont l'écrivain sacré se sert pour désigner ces images de fonte, est ici le mot *masakhout*, dont le sens précis est bien *image fondue* (de *nasakha*, fondre, couler, jeter en fonte).

Cependant les sujets du roi de Juda ne restaient pas plus fidèles au culte de Jéhovah, car nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (XIV) : — 22. *Juda fit ce qui était mal aux yeux de l'Eternel; ils l'irritèrent par les péchés qu'ils commirent, plus que tout ce qu'avaient fait leurs pères.* — 23. *Eux aussi se bâtirent des hauts-lieux (bamoût), des cippes (metzebout) et des idoles (acherim) sur chaque haute colline, et sous chaque arbre verdoyant.* J'ai déjà dit que les *acherim* ne pouvaient être que des images d'Astaroth, et non des bocages;

Digitized by Google

le verset que je viens de transcrire le prouve irrésistiblement, car on n'établit pas des bocages sous des arbres.

Les crimes de Juda ne devaient pas rester impunis, et l'Eternel suscita contre son peuple la colère du Pharaon Chechak. Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (XIV) : — 25. *Il arriva que la cinquième année du roi Roboam, Chechak, roi d'Egypte, monta contre Jérusalem.* — 26. *Il prit les trésors de la maison de l'Eternel et les trésors de la maison du roi, et il emporta tout. Il prit tous les boucliers d'or que Salomon avait faits.* — 27. *Le roi Roboam fit à leur place des boucliers d'airain, dont il commit la garde au capitaine des archers qui gardaient l'entrée de la maison du roi.* — 28. *Et quand le roi entrait dans la maison de l'Eternel, les coureurs les portaient et les remettaient (ensuite) à la chambre des coureurs.* Les mêmes faits sont racontés, à très-peu près dans les mêmes termes, au *IIe Livre des Chroniques* (XII, versets 9 à 11).

Nous avons vu ce qu'étaient les trésors du temple et du palais.

Le roi d'Egypte Chechenk ou Chechak, par le pillage de ces deux seuls édifices, dut s'approprier des richesses immenses. Ce Pharaon nous a laissé un assez grand nombre de monuments qui ornent les musées d'Europe, et dont la date est, à très-peu d'années près, certaine. Chechenk était déjà sur le trône du vivant de Salomon, car nous lisons (*I Rois* XI, 40) : *Salomon chercha à faire mourir Jéroboam; mais Jéroboam se leva et s'enfuit en Egypte, vers Chechak, roi d'Egypte, et il demeura en Egypte jusqu'à la mort de Salomon.* Le roi d'Égypte qui occupait le trône lors de la mort de David, et qui très-probablement est le même que celui dont la fille épousa Salomon, n'est désigné que sous le nom de Pharaon. Il est possible que ce soit Psousennès, prédécesseur immédiat de Chechenk Ier, car on s'expliquerait assez difficilement et l'accueil bienveillant fait par Chechenk aux ennemis de Salomon, et ensuite la guerre terrible déclarée par ce monarque à Roboam, si Chechenk était le beau-frère de Salomon et l'oncle par alliance de Roboam (141). Il est plus probable que le beau-père de Salomon fut le dernier roi de la vingt et unième dynastie.

Chechenk Ier fut le fondateur de la vingt-deuxième dynastie, et la guerre qu'il déclara au fils de Salomon devient assez naturelle, quand on réfléchit que le nouveau roi d'Egypte, que quelque révolution mit sur le trône, ne dut pas se montrer l'ami de la dynastie royale de Juda, qui était alliée aussi étroitement avec la dynastie égyptienne que lui, Chechenk, avait renversée. Quoi qu'il en soit, voici une date qui doit être à très-peu près exacte : Salomon a régné de 1020 à 980, et Roboam, par conséquent, a commencé à régner en 980 avant Jésus-Christ ; la cinquième année de Roboam est donc en 976, et c'est dans cette année que Chechenk s'est emparé de Jérusalem.

Nous avons vu que les boucliers d'or avaient été déposés dans le palais de Salomon, auquel ils servaient très-probablement d'ornements. Ces boucliers, après l'invasion de Chechenk, furent remplacés par d'humbles boucliers d'airain. N'est-il pas tout simple d'admettre que ces boucliers jouèrent, à cette époque reculée, le rôle des patères placées par imitation dans les métopes doriques? A l'appui de cette opinion, j'ai déjà mentionné deux faits que je dois me borner à rappeler ici d'un mot seulement. Ce sont les boucliers enlevés des murailles d'un édifice pillé par des Assyriens, sur un bas-relief de Khorsabad et enfin la série de boucliers suspendus au fronton du Parthénon, et dont la place est encore parfaitement visible aujourd'hui.

Nous venons de voir que Chechenk emporta tous les trésors du temple et du palais de Jérusalem. Il est assez difficile de se rendre compte de cette assertion positive. Je serais néanmoins assez disposé à croire que le temple proprement dit ne fut pas profané par les Egyptiens, et que les trésors placés dans les trois étages de petites chambres latérales et extérieures furent seuls pillés par eux. Si la splendide ornementation et le mobilier du temple eussent été enlevés, il semble que l'Ecriture n'eût pas manqué de le constater.

Le règne d'Abias ou Abiam, fils de Roboam, ne nous fournit aucun fait qui doive être consigné dans ce travail ; en revanche, le règne suivant nous offre de curieux renseignements. Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (XV) : — 9. *Et dans la vingtième année de Jéroboam, roi d'Israël, Assa vint à régner sur Juda.* — 10.... *Le nom de sa mère fut Maakah, fille d'Absalom* (142). — 12.... *Il fit enlever toutes les idoles que ses pères avaient faites.* — 13. *Il dépouilla de sa puissance sa mère Maakah, qui avait fabriqué une image effrayante d'Aserah ; Assa brisa cette image effrayante, et la brûla dans le torrent de Kédron.* — 14. *Mais les hauts-lieux ne furent pas supprimés; toutefois le cœur d'Assa fut entier vers l'Eternel pendant tous les jours de sa vie.* — 15. *Il apporta dans la maison de Dieu les consécrations de son père avec les siennes; de l'argent, de l'or et des vases.*

Voici comment le *IIe livre des Chroniques* raconte les mêmes faits (XIV) : — 2. *Assa fit ce qui était bien et juste aux yeux de Jéhovah, son Dieu.* — 3. *Il ôta les autels de l'étranger et les hauts-lieux ; il brisa les stèles et mit en pièces les aserim.* — 5. *Il enleva de toutes les villes de Juda les hauts-lieux et les hammonim*, etc. — 9. *Zorkh le Couchy (l'Ethiopien) sortit contre eux (l'armée d'Assa) avec une armée d'un million d'hommes et trois cents chariots, et vint jusqu'à Maresah.* — 12. *Jéhokah.* Si elle était mère d'Abiam, elle ne peut être mère d Assa mais bien sa grand'mère. Au reste, nous lisons (*II Chron.* XI) : — 20. *Après celle-ci (Mahalath), il (Roboam) épousa Maakah, fille d'Absalom ; elle lui enfanta Abiah...*

(141) Roboam était fils de Naamch, l'Ammonite.

(142) Nous lisons au même chapitre, verset 2 : *Il (Abiam, père d'Assa) régna trois ans à Jérusalem. Le nom de sa mère fut Maakah, fille d'Absalom.* Il y a évidemment contradiction sur le compte de Maa-

Digitized by Google

vah frappa les Couchim devant Assa et devant Juda, et les Couchim prirent la fuite. —13. *Assa, et le peuple avec lui, les poursuivirent jusque vers Djerar, et il tomba des Couchim, parce qu'il ne leur resta plus de vivres, car ils furent brisés devant Jéhovah et devant son camp. Ceux d'Assa emportèrent un butin considérable.* (*II Chron.*, xv): — 8... *Il* (*Assa*) *abolit toutes les monstruosités de tout le pays de Juda et de Benjamin, et des villes qu'il avait prises sur la montagne d'Ephraïm; il renouvela l'autel de Jéhovah, qui était devant le portique de Jéhovah.* — 9. *Il rassembla tout Juda et Benjamin.* — 10. *Ils s'assemblèrent à Jérusalem, le troisième mois de la quinzième année du règne d'Assa.* — 16. *Et il dépouilla aussi de sa grandeur Mâakah, mère du roi Assa, qui avait fait une image d'*Aserah; *Assa mit en pièces cette image, la broya et la brûla dans le torrent de Kédron.* — 17. *Mais les hauts-lieux ne furent point ôtés d'Israël....* — 18. *Il* (*Assa*) *apporta dans la maison de Dieu les consécrations de son père et ses consécrations: de l'argent, de l'or et des vases.* —19. *Il n'y eut pas de guerre jusqu'à la trente-cinquième année du règne d'Assa* (143).

Voyons à déduire de l'examen de ces deux passages les faits intéressants qui en découlent.

Roboam mourut dans la dix-huitième année de son règne (*II Chron.*, xiii, 1), et son fils Abiah lui succéda. Celui-ci régna trois ans, et laissa le trône à son fils Assa, qui commença à régner dans la vingtième année de Jéroboam, roi d'Israël (*I Rois* xv, 9), et resta maître du pays pendant quarante et un ans. Pendant les dix premières années d'Assa le pays fut tranquille (*II Chron.*, xiv, 1), et ce fut alors que Zorkh le Couchy (l'Ethiopien, le roi d'Egypte très-probablement) marcha contre Jérusalem. Voyons à quelle année ce fait doit être reporté. En admettant qu'il ait eu lieu dans la onzième année d'Assa, la première année du règne de Roboam doit être placée en 980, la première d'Abiah en 963, et enfin la première d'Assa en 960. C'est donc en 950 ou 949 avant Jésus-Christ que Zorkh a fait son expédition contre la Judée.

Qu'était-ce que ce Zorkh? Très-probablement Osor-khon, premier fils de Chechenk, car les deux noms Zorkh et Osorkhon sont bien voisins. Osorkhon Ier, de la vingt-deuxième dynastie, était donc sur le trône d'Egypte en 950 avant Jésus-Christ. Sans doute ce prince aura voulu imiter son père et aura tenté une expédition dans laquelle il ne trouva que la ruine et la honte, au lieu des trésors qu'il espérait conquérir.

Les textes bibliques transcrits plus haut nous montrent que l'idolâtrie avait persisté dans la famille de David, puisque Mâakah, fille d'Absalom et petite-fille de David, qui avait épousé son cousin Roboam, rendait un culte à une image d'Astarté, que son petit-fils détruisit en la dépouillant elle-même de la dignité royale. Assa, nous dit l'Ecriture, fit enlever toutes les idoles que ses pères avaient faites, et cette assertion positive démontrent qu'Abiah, ainsi que son père Roboam, avaient suivi le triste exemple de Salomon. Assa revint au culte du vrai Dieu, mais il n'eut pas assez d'autorité pour abolir dans toute l'étendue de ses Etats le culte professé sur les hauts-lieux; car si un verset des Chroniques dit que les hauts-lieux furent supprimés dans toutes les villes de Juda, un autre verset du même livre des Rois dit précisément le contraire. Nous avons vu que Chechenk avait enlevé tous les trésors du temple et du palais. Ceci explique comment Assa s'efforça de reconstituer le trésor sacré, en y versant les sommes d'or et d'argent et les vases précieux qu'il avait consacrés lui-même, aussi bien que ceux qui avaient été consacrés par son père. Ce prince rétablit devant le portique du temple l'autel des holocaustes; il en faut conclure que l'autel d'airain construit par Salomon avait été renversé par Chechenk; voilà, il faut en convenir, un fait bien opposé à l'opinion que j'ai émise plus haut, que peut-être le conquérant égyptien avait respecté le temple proprement dit. La rénovation de l'autel des holocaustes eut lieu très-probablement au moment où le peuple entier de Juda et de Benjamin fut rassemblé à Jérusalem pour reprendre avec éclat le culte de Jéhovah. Cette assemblée générale eut lieu dans le troisième mois de la quizième année d'Assa, c'est-à-dire en 945 ou 944 avant Jésus-Christ.

Un verset nous apprend qu'il n y eut pas de guerre avant la trente-cinquième année du règne d'Assa; c'est donc vers l'an 927 avant Jésus-Christ que cette guerre aurait éclaté, et, d'un autre côté, nous lisons (*I Rois* xv, 16) qu'*il y eut guerre entre Assa et Baessa pendant toute leur vie.* Il est probable que la guerre spéciale dont il est question, à propos de la trente-cinquième année d'Assa, fut celle dans laquelle le roi d'Israël vint s'établir militairement à Rama, pour ne laisser à personne des sujets d'Assa la faculté de franchir cette limite; on était alors dans la trente-sixième année d'Assa, c'est-à-dire en 924 avant Jésus-Christ. (*II Chron.*, xvi, 2.) Assa prit tout l'or et tout l'argent qui était resté dans les trésors de la maison de Dieu et dans les trésors de la maison du roi, et il en envoya une partie à Ben-Hadad, roi d'Aram, dont la capitale était Damas, en le priant de s'allier à lui et de l'aider contre le roi d'Israël. Ben-Hadad se hâta d'accepter le marché, et il fit marcher contre Israël une armée dont la présence désastreuse força bientôt Baessa à s'occuper exclusivement de la défense de ses propres Etats. La construction de Rama fut abandonnée, et Assa fit enlever les pierres de taille et les bois de

(143) Nous lisons dans le *Ier Livre des Rois* (xv, 16): *Il y eut guerre entre Asa et Baessa, roi d'Israël, pendant toute leur vie.* Et plus loin (l. xv, 33): *Dans la troisième année d'Assa, roi de Juda, Baessa, fils d'Akhias, commença à régner sur tout Israel, à Tirzah, vingt-quatre ans.* Ces deux versets ne peuvent se concilier avec le verset 19 du chapitre xv des *Chroniques*, qu'en admettant qu'il n'est question que d'une guerre d'invasion dans ce dernier verset.

Digitized by Google

construction qui y avaient été accumulés par les Israélites, et qui servirent à bâtir les villes fortes de Djebâa et de Masfah. (*I Rois* xv, 16 et suiv.) De ce récit il résulte que le temple et le palais furent encore une fois dépouillés, par Assa lui-même, de tous les trésors qu'il y avait déposés depuis l'invasion de Chechenk.

Sous le règne de Josaphat il est question d'une cour neuve du temple ; voici le verset qui contient cette mention, malheureusement fort sèche (*II Chron.*, xx, 5) : *Josaphat se présenta dans l'assemblée de Juda et de Jérusalem, dans la maison de Jéhovah, devant la cour neuve.* Très-probablement cette cour neuve avait été construite pour réparer les dévastations exercées par les Egyptiens, lors de la venue de Chechenk.

Pendant que Josaphat était sur le trône de Juda, Akhab, fils d'Omri, régnait en Israël. Celui-ci prit pour femme Iezabel, fille d'Ithbâal, roi des Sidoniens, et adopta le culte de Baal. *Il éleva*, dit l'Ecriture sainte, *un autel à Baal, dans la maison de Baal, qu'il bâtit à Samarie. — Akhab dressa une* Aserah... (*I Rois* xvi, 32 et 33.)

Nous savons donc, de source certaine, qu'Akhab fit bâtir un temple de Baal à Samarie, et qu'il introduisit parmi son peuple le culte de Baal et d'Astarté ; ceci revient évidemment à dire que Samarie, la capitale du royaume d'Israël, fut envahie complétement par l'art phénicien. Nous croyons en trouver une preuve satisfaisante dans le fait que nous révèle le verset suivant : *Le reste des faits d'Akhab et tout ce qu'il a fait, et la maison d'ivoire qu'il bâtit*, sont écrits au Livre des faits du temps des rois d'Israël (*I Rois* xxii, 39). L'emploi sur une si grande échelle de l'ivoire, comme moyen d'ornementation, rappelle immédiatement les magnifiques morceaux d'ivoire recueillis dans les ruines de l'Assyrie, et qui sont aujourd'hui l'un des plus précieux trésors du British Museum. A la vue de ces débris inestimables, notre savant confrère et ami, M. Ch. Lenormant, n'a pas hésité un seul instant à déclarer que le travail de ces ivoires leur assignait une origine phénicienne, et nous sommes parfaitement convaincu, pour notre part, que cette opinion est juste. La maison d'ivoire d'Akhab fut très-probablement nommée ainsi, parce qu'elle était revêtue d'ornements sculptés par des artistes sidoniens, venus à la suite de Iezabel, et analogues à ceux qui ont été exhumés des fouilles de Ninive.

A Akhab succéda son fils Akhazias, dont la mort fut la suite d'un accident que l'Ecriture sainte raconte ainsi : *Akhazias tomba à travers le treillis de la chambre haute, à Samarie, et en fut malade; il envoya des messagers, leur disant : Allez, consultez Baal Zeboub, dieu d'Akaroun, pour savoir si je guérirai de cette maladie* (*II Rois*, i, 2). Ce passage nous fournit un renseignement très-curieux. Akhazias tomba à travers le treillis de la chambre haute, et ce treillis est désigné par le mot *chabbakah*, qui n'est autre que le mot par lequel tous les Arabes désignent encore une *fenêtre* grillée; or le sens rigoureux de ce mot est *treillis* ; il faut en conclure que la fenêtre à travers laquelle Akhazias fit une chute était un de ces treillis de bois qui garnissent toutes les fenêtres orientales, fenêtres qui sont de vrais cabinets en saillie sur le mur extérieur, construits en bois et garnis, à hauteur d'appui et jusqu'à leur sommet, de larges grillages à travers lesquels on peut voir sans être vu. C'est très-probablement du haut d'un véritable balcon de ce genre que tomba le roi Akhazias qui, en s'appuyant fortement contre un grillage trop faible pour résister au poids de son corps, l'aura brisé et traversé, pour tomber dans la rue.

Nous avons vu que le roi d'Israël Akhab avait fait bâtir un temple de Baal à Samarie ; la révolution qui mit Jéhu sur le trône amena la ruine de ce temple et le massacre de tous les Israélites adorateurs de Baal. Le récit de cette terrible exécution est donné dans le chapitre x du *IIe Livre des Rois*, versets 17 à 28. Quelques-uns de ces versets méritent d'être cités intégralement. Les voici : — 21. *Jehu envoya dans tout Israël ; tous les serviteurs de Baal vinrent, il n'y en eut pas un qui ne vint ; ils entrèrent dans la maison de Baal ; la maison de Baal fut remplie d'un bout à l'autre.* L'enceinte sacrée devait être considérable, puisque tous les adorateurs de Baal, accourus de tous les points du royaume, y avaient trouvé place.—22. *Il dit au préposé du vestiaire : Tirez-en des vêtements pour tous les serviteurs de Baal; et il leur en tira des vêtements.* Il paraît, d'après ce verset, que, pour assister, suivant les rites voulus, aux cérémonies de ce culte, il fallait revêtir un costume particulier. Le vestiaire qui contenait des costumes pour une pareille foule d'assistants devait être immense ; raison de plus pour penser que le temple, dont il n'était qu'une dépendance, avait lui-même de vastes dimensions. — 25. *Tous les assistants furent massacrés, et leurs cadavres jetés hors du temple.* Puis : 26. — *Ils tirèrent dehors les stèles de la maison de Baal et les brûlèrent.* — 27. *Ils démolirent la stèle de Baal, et démolirent la maison de Baal, et en firent des lieux infects jusqu'à ce jour.* Les stèles qui furent tirées du temple pour être brûlées étaient apparemment des stèles de bois. La stèle de Baal proprement dite fut démolie, ajoute l'écrivain sacré ; celle-là donc était sans doute de pierre, comme le temple qui subit le même sort.

Athalie s'était emparée de la royauté après la mort de son fils Akhazias, et pour assurer son usurpation avait décidé la mort de tout ce qui restait de la race de David. Un faible enfant, Joas, fils d'Akhazias, fut soustrait à la rage d'Athalie: il fut élevé par les soins du grand prêtre Joad; et lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, une conspiration le remit sur le trône de ses pères, en infligeant à l'usurpatrice le juste châtiment de ses crimes. Ainsi qu'en Israël, le culte de Baal avait été apporté à Jérusalem par la digne fille d'Akhab et de Iezabel ; un temple avait été

Digitized by Google

bâti, et un corps pontifical constitué. Aussitôt après le meurtre d'Athalie tout le peuple du pays entra dans la maison de Baal. Ils démolirent ses autels et brisèrent entièrement ses images, et tuèrent devant les autels Mathan, le *cohen* de Baal (*II Rois* XI, 18, et *II Chron.*, XXIII, 17). Où était situé dans l'enceinte de Jérusalem ce temple de Baal? Il est vraisemblable qu'il était dans l'enceinte même du temple, puisque nous lisons dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXIV, 7) : *Car l'impie Athalie et ses fils* (c'est Joas qui parle) *ont ruiné la maison de Dieu, et ils ont converti en baalim toutes les saintetés de la maison de Jéhovah.* Le temple contenait des images de Baal, ceci est mis hors de doute par le texte sacré lui-même, et très-certainement ces images étaient l'œuvre d'artistes habitants de Jérusalem.

Il est certain qu'au moment où Joas fut remis en possession de la couronne dont il était l'héritier légitime, le temple était en mauvais état, grâce sans doute à l'invasion égyptienne, grâce surtout à l'incurie des princes qui avaient successivement occupé le trône, depuis Salomon, et qui, pour la plupart, avaient abandonné le culte du vrai Dieu. Joas chargea les prêtres de ces réparations urgentes, en leur enjoignant de disposer, pour y subvenir, de tout l'argent consacré que l'on apporterait au temple. Les *cohenim* perçurent bien l'argent, mais ils n'en firent pas l'usage prescrit, de sorte qu'en la vingt-troisième année de son règne, Joas, s'apercevant qu'aucune réparation n'avait été même commencée, fit appeler le grand prêtre Joad et tous les *cohenim*; et, après leur avoir reproché leur incurie, leur défendit de toucher aucune somme, quelle qu'elle fût, sans la verser immédiatement en d'autres mains, pour qu'elle fût appliquée aux réparations du temple. Un véritable tronc fut placé à droite de l'autel des holocaustes, et les *cohenim* de service à la porte du temple, étaient obligés d'y jeter tout l'argent qui était apporté en offrande. L'argent provenant de ce tronc était remis directement aux architectes, aux charpentiers, aux maçons et aux tailleurs de pierre, et il n'en était rien distrait pour le service du temple, c'est-à-dire pour fabriquer des coupes d'argent, des couteaux, des tables, des trompettes, ni des vases d'or et d'argent (*II Rois* XII, 5 à 14).

Voici comment les mêmes faits sont racontés dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXIV, 5 et suivants) : *Joas envoya les cohenim et les Lévites parcourir les villes du royaume pour recueillir de l'argent, afin de subvenir aux réparations du temple. Les Lévites n'exécutant pas ses ordres, le roi fit venir devant lui le grand prêtre Joad, et lui reprocha son incurie.* — 7. *Car*, lui dit-il, *l'impie Athalie et ses fils ont ruiné la maison de Dieu.* Il lui donna l'ordre de faire placer un tronc à la porte extérieure du temple, et il fit publier dans tout le royaume l'ordre d'apporter à Jéhovah la contribution que Moïse avait imposée à Israël dans le désert. Le peuple accourut avec empressement, et le tronc se remplit. On le vidait journellement devant le sécrétaire du roi et le préposé du grand prêtre; des sommes immenses furent ainsi amassées, et elles furent versées entre les mains des architectes du temple, qui réunirent et soldèrent les tailleurs de pierre, les charpentiers et les ouvriers en fer et en cuivre, chargés de réparer la maison de Dieu. — 13. *Les ouvriers travaillèrent, et par eux la réparation s'opéra, et ils replacèrent la maison de Dieu dans son (premier) état, et ils la consolidèrent.* — 14. *Et lorsqu'ils eurent fini, ils apportèrent devant le roi et Joad le restant de l'argent, et ils firent des vases pour la maison de Jéhovah, des vases de service, des pilons, des tasses et des vases d'or et d'argent, et l'on offrait des holocaustes dans la maison de Jéhovah, toujours, pendant toute la vie de Joad.*

Cet état de choses ne dura que jusqu'à la mort du grand prêtre qui avait sauvé la couronne de Joas, car à peine fut-il mort, que les chefs de Juda parvinrent à détourner le roi de la ligne de conduite qu'il avait suivie jusqu'alors, et l'entraînèrent avec eux à l'idolâtrie. — 18. *Ils abandonnèrent la maison de Jéhovah, Dieu de leurs pères, et suivirent les aserim et les idoles* — 20. *L'esprit de Dieu s'empara de Zacharie, fils de Joad, le cohen. Il se plaça à la tête du peuple et leur dit : Pourquoi transgressez-vous les commandements de Jéhovah? Vous ne prospérerez pas; parce que vous avez abandonné Jéhovah, il vous abandonnera.* — 21. *Ils conspirèrent contre lui et le lapidèrent, par ordre du roi, dans le parvis de la maison de Jéhovah.* — 22. *Joas le roi ne se souvint pas du bien que Joad son père lui avait fait, mais il fit tuer son fils, et à sa mort celui-ci dit : Jéhovah verra et vengera (ma mort).* — 23. *Ce fut au retour de l'année que l'armée d'Aram monta contre lui; ils vinrent dans Juda et Jérusalem, et ils firent périr tous les chefs du peuple, et en envoyèrent tout le butin au roi, à Darmechk (Damas).* Ce fut après ce désastre qu'une conspiration éclata à Jérusalem, contre Joas qui fut assassiné dans son lit par Zabed, fils de Semâat l'Ammonite, et Iehouzabad, fils de Semrit le Moabite (143*.)

On n'a pas perdu de vue que l'un des tombeaux de la vallée de Josaphat, celui qui est monolithe, porte le nom traditionnel de *tombeau de Zacharie*. Est-ce réellement le tombeau du fils du grand prêtre Joad? La chose est très-possible; ce qui est certain, c'est que le Pèlerin de Bordeaux, en 333, entendit les habitants de Jérusalem dire que ce tombeau était celui du *prophète* Isaïe. Peut-être était-ce celui du *prophète* Zacharie, dont le nom avait été remplacé pour les habitants alors

(143*) Le *IIe Livre des Rois* (XXII, 21) dit que Joas fut assassiné dans le palais de Meloua (Millo) qui est sur la descente de Sela (Siloé?).

Digitized by Google

chrétiens de la ville sainte, par celui d'Isaïe, qui leur était beaucoup plus connu.

Nous avons déjà vu plusieurs fois que le trésor du temple était épuisé par les rois de Juda, lorsque ceux-ci se sentaient serrés de près par un ennemi trop puissant. Le règne de Joas nous offre un nouvel exemple de ce fait. Hazaël, roi d'Aram, marchait sur Jérusalem; *Joas, roi de Juda, prit tout ce qui était consacré, ce que Josaphat, Joram et Akhazias, ses pères, les rois de Juda, avaient consacré, ce qu'il avait consacré (lui-même), et tout l'or qui se trouvait dans les trésors de la maison de l'Eternel et de la maison du roi, et il l'envoya à Hazaël, roi d'Aram, qui se retira de devant Jérusalem* (*II Rois* XII, 18).

A Joas succéda son fils Amasias, et à Jehu, roi d'Israël, Joakhas son fils. Pendant le règne de ce dernier, l'idolâtrie subsista à Samarie; car nous lisons que l'*Aserah* resta debout à Samarie (*II Rois* XIII, 6). De son côté, Amasias, ayant entrepris une campagne heureuse contre les Edomites, rapporta les dieux de ses ennemis vaincus, et eut l'incroyable pensée de leur adresser un culte. Fier de ce succès, Amasias défia le roi d'Israël, Joas, qui fondit sur l'armée de Juda, fit prisonnier le roi lui-même, et le reconduisit à Jérusalem, dont les murailles furent abattues sur une longueur de quatre cents coudées, depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle (*II Chroniques*, XXV, 23, 24.) *Et Joas prit tout l'or et l'argent, et tous les vases qui se trouvaient dans la maison de Dieu, auprès du serviteur d'Edom, ainsi que les trésors de la maison du roi et les enfants en otage, et il s'en retourna à Samarie.* Voici, encore une fois, les trésors sacrés et royaux complétement dépouillés. Amasias périt à Lachis, victime d'une conspiration.

Le règne de Joas, roi d'Israël, nous fournit un renseignement assez curieux. Le prophète Elisée mourut après avoir annoncé à ce prince qu'il battrait les armées d'Aram. Elisée fut enseveli dans une sépulture particulière. *Dans cette année, des troupes moabites firent une incursion dans le pays. — Il arriva qu'en ensevelissant un homme, voilà qu'on aperçut une de ces troupes, et on jeta cet homme dans le sépulcre d'Elisée, et on se retira, et l'homme toucha les ossements d'Elisée : il vécut et il se dressa sur ses pieds* (*II Rois* XIII, 20 et 21). De ce passage nous pouvons conclure que le sépulcre du prophète Elisée était ouvert, et probablement taillé dans le roc. Il existe en Syrie des tombeaux antiques de ce genre, notamment au sommet de la montée qui, du fond de la vallée de Naplouse ou de Sichem, conduit à la route de Djenin sur le pâté du mont Ebal. Là se trouvent, à fleur de roc, des ouvertures rectangulaires qui débouchent dans de petits caveaux sépulcraux, que je n'ai malheureusement pas eu le temps d'étudier avec soin.

Voici les renseignements que nous trouvons sur le règne d'Osias, fils d'Amasias (*II Chroniques*, XXVI): — 9. *Osias bâtit des tours à Jérusalem, sur la porte de l'Angle, sur la porte de la Vallée, sur l'encoignure, et il les fortifia.* — 10. *Il bâtit des tours dans le désert, et creusa plusieurs citernes.* — 14. *Osias fit préparer, à eux et à toute l'armée, des boucliers, des lances, des casques, des cuirasses, des arcs et des frondes.* — 15. *Il fit à Jérusalem des machines, des travaux d'ingénieur pour être sur les tours et sur les angles, pour tirer des flèches et lancer de grandes pierres...* Ces versets n'ont pas besoin de commentaires.

Nous trouvons au règne de Joatham un renseignement malheureusement fort succinct, et que je ne dois pas moins consigner ici. *C'est lui qui a bâti la haute porte de la maison de l'Eternel* (*II Rois* XV, 35). Le pylone du temple aurait-il eu besoin d'être relevé, ou s'agit-il d'une porte détachée du monument et placée en avant? Je l'ignore. Le même fait est rapporté dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXVII): — 3. *Ce fut lui qui bâtit la haute porte de la maison de Jéhovah, et il bâtit beaucoup à la muraille d'Ophel.* — 4. *Il bâtit des villes sur la montagne de Juda, et dans les lieux arables il bâtit des châteaux et des tours.* Le mot que je rends par lieux arables est *kharachim* de *kharach, incidit, aravit*. On l'a traduit jusqu'ici par *forêts;* mais je me crois le droit de demander où il y a jamais eu et pu avoir des forêts en Judée.

Le règne d'Akhas, fils de Joatham, fut un règne désastreux pour Jérusalem; voici les faits qui s'y rattachent, et dont il faut tenir compte dans ce travail. Vivement attaqué par Razen, roi d'Aram, — 8. *Akhas prit l'argent et l'or qui se trouvaient dans la maison de l'Eternel et dans les trésors de la maison royale, et il les envoya au roi d'Assour, comme don.* — 9. *Le roi d'Assour y acquiesça, et courut à Damas, la prit et en transporta les habitants à Kir, et il fit mourir Razen.* — 10. *Le roi Akhas alla au-devant de Tiglat-Félasar, roi d'Assour, à Damas, et voyant l'autel qui y était, le roi Akhas envoya à Ouriah, le* cohen, *la figure et le modèle de l'autel, selon toute la façon qu'il avait*—. 11. *Ouriah, le* cohen, *construisit l'autel suivant tout ce que le roi Akhas avait envoyé de Damas; Ouriah, le* cohen, *le fit ainsi, avant que le roi Akhas fût revenu de Damas.* — 12. *Le roi revint de Damas, et, voyant l'autel, il s'en approcha et sacrifia sur cet autel.* — 14. *Quant à l'autel d'airain qui était devant l'Eternel, il le fit reculer de devant la maison, d'entre l'autel et la maison de l'Eternel, et il le plaça à côté de l'autel, au nord.* — 15. *Le roi Akhas commanda à Ouriah, le* cohen, *et dit : Présente sur le grand autel l'holocauste du matin et l'offrande du soir, ainsi que l'holocauste du roi et son offrande, et les holocaustes de tout le peuple, leurs offrandes et leurs libations, et tu répandras dessus tout le sang de l'holocauste et tout le sang des sacrifices; et l'autel d'airain, j'en aurai soin.* — 16. *Ouriah, le* cohen, *fit selon tout ce que le roi Akhas avait commandé.* — 17. *Le roi Akhas retrancha les cloisons des supports et en ôta les bassins, et il descendit la mer de dessus les bœufs d'airain qui était dessous, et il la plaça sur un pavé de pierres.* — 18. *Il changea, dans la maison de l'Eternel, l'al-*

Digitized by Google

tée couverte du Sabbat, qu'on avait bâtie dans la maison, ainsi que l'entrée extérieure du roi, à cause du roi d'Assour. (*II Rois*, XVI.)

Voici maintenant les détails que nous trouvons, touchant les mêmes faits, dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXVIII) : — 2. *Il* (*Akhas*) *marcha dans les voies des rois d'Israël; il fit aussi des statues de fonte pour Baal.* — 3. *Il fit des fumigations dans la vallée de Ben-Hinnom, et brûla ses enfants au feu, selon les abominations des nations que Jéhovah avait expulsées devant les enfants d'Israël.* — 4. *Il fit des fumigations et des sacrifices sur les hauts lieux et sur les collines, et sous tout arbre verdoyant.* — 23. *Il fit des sacrifices aux dieux de Damas, qui l'avaient battu, et il dit : Puisque les dieux d'Aram les secourent, c'est à eux que je veux faire des sacrifices, et ils m'aideront! Et ce sont eux qui furent un piége pour lui et pour tout Israël.* — 24. *Akhas ayant réuni les vases de la maison de Dieu, mit en pièces les vases de la maison de Dieu, et il ferma les portes de la maison de Jéhovah, et il se fit des autels dans tous les coins de Jérusalem.* Ce passage est très-précieux, en ce qu'il nous apprend que pendant une partie du règne d'Akhas le temple fut fermé.

L'idolâtrie avait fait de tels progrès en Israël, que le châtiment ne pouvait se faire attendre. — 9. *Les enfants d'Israël avaient secrètement pratiqué des choses qui n'étaient pas bien, contre l'Eternel; ils s'étaient bâti des hauts-lieux dans toutes leurs villes, depuis la tour des gardes jusqu'aux villes fortes.* — 10. *Et ils s'étaient dressé des stèles et des aserim sur chaque colline élevée et sous chaque arbre verdoyant* (*II Rois* XVII) : — 16. *Ils avaient abandonné tous les commandements de l'Eternel, leur Dieu; ils s'étaient fait deux veaux de fonte; ils avaient fait des aserim; ils s'étaient prosternés devant tous les ordres célestes, et avaient servi Baal.* — 17. *Ils avaient fait passer par le feu leurs fils et leurs filles; ils avaient fait des enchantements et des divinations.* Osée, fils d'Ela, était alors roi d'Israël; Salmanasar, roi d'Assour, vint l'attaquer, s'empara de Samarie, après un siége de trois ans, et transporta les dix tribus dissidentes à Khalah, sur le fleuve Khabour, et dans les villes de la Médie. (*II Rois*, XVII, 5 et 6.) A la mort d'Akhas, Ezéchias, son fils, monta sur le trône, et le culte de l'Eternel fut aussitôt rétabli dans toute sa pureté primitive. 3. *C'est lui qui, dans la première année de son règne, dans le premier mois, ouvrit les portes de la maison de Jehovah et la solidifia.* — 4. *Il fit venir les cohenim et les Lévites, et il les assembla dans la place, à l'orient.* (*II Chron.*, XXIX.) Ces deux versets nous apprennent, on le voit, que le temple, fermé depuis longtemps, vit rouvrir ses portes dès l'intronisation d'Ezéchias; ils nous apprennent aussi que le parvis oriental du temple offrait une place de réunion assez grande pour contenir l'assemblée du corps sacerdotal. Les paroles du roi lui-même, dans cette assemblée, constatent l'abandon que le temple avait subi. 7. (*Nos pères*) *ont aussi fermé les portes du portique, ont éteint les lampes, n'ont pas présenté d'encensements, n'ont pas offert d'holocaustes dans le sanctuaire au Dieu d'Israël.* (*II Chron*, XXIX.) Il serait difficile de décrire en termes plus précis l'oubli du culte hébraïque dont Akhas s'était rendu coupable. Ezéchias n'hésita pas à détruire tout ce qui rappelait l'idolâtrie de son père; voici les détails bibliques de cette restauration du culte : 4. *Il ôta les hauts-lieux, brisa les stèles, mit en pièces les aserim, et rompit le serpent d'airain que Moïse avait fait; car, jusqu'à ce temps, les enfants d'Israël lui faisaient des encensements; on le nommait Nakhastam* (de *nakhas*, airain, et *tan*, serpent. (*II Rois*, XVIII.) Il est extrêmement curieux de retrouver ici cette mention du fameux serpent d'airain, fondu, par l'ordre de Moïse, dans le désert; il est clair qu'il est resté pendant plusieurs siècles un objet de vénération. Mais où était-il placé? Il est impossible de le préciser, bien que très-probablement son origine respectable lui eût fait assigner un emplacement dans l'enceinte du temple.

Les *Chroniques* nous donnent un récit plus explicite de la purification du temple; le voici :—16. *Les cohenim entrèrent dans la maison de Jehovah pour la purifier, et ils firent sortir toutes les impuretés qu'ils trouvèrent dans le temple de Jehovah, dans le vestibule de la maison de Jehovah; les Lévites les reçurent pour les tirer dehors, vers le torrent de Kédron.* — 17. *Ils commencèrent le premier jour du premier mois à sanctifier, et le huitième ils entrèrent dans le portique de Jéhovah, et ils achevèrent le seizième jour du premier mois.* — 18. *Ils entrèrent dans l'intérieur vers Ezéchias, le roi, et lui dirent : Nous avons purifié toute la maison de Jehovah, l'autel des holocaustes avec tous ses ustensiles, et la table de proposition avec tous ses ustensiles.* — 19. *Et nous avons mis en place et sanctifié tous les ustensiles que le roi Akhas avait souillés durant son règne, pendant sa prévarication; ils sont devant l'autel de Jehovah.* (*II Chron.*, XXIX.) Le chapitre suivant (XXX, 14) nous fournit à ce propos un verset important que voici : *Ils se levèrent et ôtèrent les autels qui étaient à Jérusalem, et ils enlevèrent aussi les autels à encensements, et ils les jetèrent dans le torrent de Kedron...* puis eurent lieu les sacrifices expiatoires et la célébration solennelle de la pâque. *Et lorsque tout cela fut achevé, tous ceux d'Israël qui étaient présents sortirent vers les villes de Juda, brisèrent les stèles, mirent en pièces les aserim, démolirent les hauts-lieux et les autels dans tout Juda, en Benjamin, en Ephraïm et en Manassé, jusqu'à ce qu'ils eurent tout anéanti, et tous les enfants d'Israël s'en retournèrent, chacun dans son héritage, dans leurs villes.* (*II Chron.*, XXXI.)

Dans la quatorzième année du règne d'Ezechias, Sankherib marcha contre le royaume de Juda; Ezéchias s'empressa de s'en débarrasser en lui offrant un tribut qui fut fixé à trois cents kikars d'argent et trente kikars d'or; c'est-à-dire, le kikar étant de 18 kil. 088, 5426 kil. 4 d'argent, et 542 kil.64 d'or. Il fallut donner cette fois encore tout l'argent qui se trouvait dans la maison de l'Eternel et dans

Digitized by Google

les trésors de la maison royale.(*II Rois*, XVIII, 13-15.)— 16. *En ce temps, Ezéchias abattit les battants du* hikal *de l'Eternel, et les linteaux qu'Ezéchias, roi de Juda, avait couverts, et il les donna au roi d'Assour.* (*II Rois*, XVIII.) Ce verset prouve de la manière la plus évidente que les portes d'or du *hikal* de Salomon avaient été enlevées par Chechenk, et que des portes avec battants et linteaux plaqués d'or n'avaient été rétablies que sous le règne d'Ezéchias.

Lorsque Sankhérib revint à la charge, Ezéchias, sommé de se rendre, se réfugia au temple,et adressa à l'Eternel une prière dans laquelle nous trouvons ce passage curieux : 17. *Certes, ô Eternel! les rois d'Assour ont détruit ces nations et leur pays.* — 18. *Ils ont livré au feu leurs dieux, car ce n'étaient point des dieux, mais bien des ouvrages des mains de l'homme, de bois et de pierre, et ils les ont anéantis.* (*II Rois*, XIX.) Le prophète Isaïe fut chargé de reporter à Ezéchias la parole de Dieu, et dans son discours nous trouvons le passage suivant : 28. *Parce que tu as été arrogant contre moi, et que ta bravade est montée à mes oreilles, je mettrai ma boucle en tes narines, et mon mors dans tes mâchoires*, etc. (*II Rois*, XIX.) Ce verset nous montre que dès cette époque on se servait d'un anneau passé dans la narine pour guider les chameaux, et du mors pour les chevaux.

Un dernier renseignement sur les travaux du roi Ezéchias nous est donné par le passage suivant : *Le reste des faits d'Ezéchias, tous ses exploits, comment il fit l'étang et l'aqueduc par lequel il fit entrer les eaux dans la ville, est écrit dans le livre des faits du temps des rois de Juda.* (*II Rois*, XX, 20.) Quel est cet étang, quel est cet aqueduc? On l'ignore; il me paraît probable cependant qu'il s'agit des étangs connus sous le nom de *vasques de Salomon* (*El-Bourak* des Arabes), et de l'aqueduc qui en amenait l'eau à Jérusalem, et dont on côtoie un tronçon sur le chemin de Jérusalem à Beit-Lehm, auprès du tombeau de Rachel. Cet aqueduc porte aujourd'hui le nom de *Kanat-el-Koufar* (conduit des Infidèles), et c'est probablement lui qui fut réparé par Pilate, aux dépens du trésor sacré, ce qui faillit causer une émeute dans la ville sainte.

A Ezéchias succéda son fils Manassès; voyons ce qui se rapporte au règne de ce prince.—3. *Il rebâtit les hauts-lieux qu'Ezéchias son père avait anéantis; il éleva des autels à Baal, et fit une Aserah, comme avait fait Akhab, roi d'Israël; il se prosterna devant toute l'armée du ciel, et la servit.* — 4. *Il bâtit des autels dans la maison de l'Eternel.* — 5. *Il bâtit des autels à toute l'armée du ciel, dans les deux cours de la maison de l'Eternel.* — 6. *Il fit passer son fils par le feu; il consultait le temps, les serpents, faisait Ob et Idonim* (pratiquait la nécromancie et les sciences occultes). — 7. *Il posa l'image d'Aserah* (Astarté) *dans la maison dont l'Eternel avait dit à David et à Salomon, son fils : Dans cette maison et à Jérusalem, que j'ai choisie dans toutes les tribus d'Israël, je mettrai mon nom à jamais.*(*II Rois*, XXI.) Les *Chroniques* répètent presque textuellement les mêmes faits (II, XXXIII, 3-7). Le verset 6 précise seulement que ce fut dans la vallée des fils de Hinnom que Manassès fit passer ses fils par le feu.

Manassès, après avoir été conduit en captivité à Babylone, s'humilia devant Jehovah; il recouvra sa liberté et revint à Jérusalem. 14. *Après cela, il bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement...* — 15. *Il ôta les dieux étrangers et l'idole de la maison de Jehovah, ainsi que tous les autels qu'il avait bâtis sur la montagne de la maison de Jéhovah et à Jérusalem, et il les rejeta hors de la ville.* — 16 *Il rétablit l'autel de Jehovah...* — 17. *Cependant, le peuple sacrifiait encore sur les hauts-lieux.* (*II Chron.*, XXXIII.)

A Manassès succéda son fils Ammon, qui reprit aussitôt l'idolâtrie abandonnée par son père. Il ne régna que deux ans, et périt victime d'une conspiration. Josias, son frère, fut mis sur le trône à sa place. L'avénement de ce prince fut le signal d'un retour sincère au culte de l'Eternel. Nous ne pouvons mieux faire que de copier textuellement le récit biblique (*II Chron.* XXXIV) :—1. *Josias était âgé de huit ans quand il devint roi, et il régna trente et un ans à Jérusalem.* — 3. *Dans la huitième année de son règne, étant encore jeune, il commença à rechercher le Dieu de David, son père; et dans la douzième année, il commença à purifier Juda et Jérusalem des hauts-lieux, des aserim, des idoles sculptées et des idoles fondues.* — 4. *On démolit devant lui les autels des bâalim, et il brûla les hammonim qui étaient par-dessus, et il abattit les aserim, les idoles sculptées et les idoles fondues; il les broya et en répandit les débris sur les tombeaux de ceux qui leur avaient sacrifié.* — 5. *Et il brûla sur leurs autels les ossements des cohenim, et il purifia Juda et Jérusalem.* — 6. *Et (il fit ainsi) dans les villes de Manassé et d'Ephraïm, de Siméon et jusqu'à Nephtali, dans leurs ruines alentour.* — 7. *Il démolit les autels et mit en pièces les aserim et les idoles, abattit tous les hammonim dans tout le pays d'Israël, et s'en retourna à Jérusalem.* — 8. *Et, dans la dix-huitième année de son règne, lorsqu'il eut purifié le pays et le temple, il envoya Safan, fils d'Asaliah, et Maasiah, prince de la ville, et Joas, fils de Joakhas le chancelier, pour réparer la maison de Jehovah, son Dieu.* — 9. *Ils vinrent auprès de Helkias, le grand cohen, et (on leur donna) l'argent qui avait été porté dans la maison de Dieu, que les Lévites, gardiens de la porte, avaient recueilli de la tribu de Manassé et d'Ephraïm, et de tout le reste d'Israël, et de tout Juda, et de Benjamin; et ils revinrent à Jérusalem.* —10. *Ils (le) remirent aux mains de ceux qui faisaient l'ouvrage, qui avaient des fonctions dans la maison de Jéhovah, et ceux qui soignaient l'ouvrage, travaillant dans la maison de Jéhovah, le donnèrent pour réparer et rétablir la maison.* — 11. *Ils (le) donnèrent aux charpentiers, aux architectes, pour acheter des pierres de taille et du bois de char-*

Digitized by Google

pente, et pour planchéier les maisons que les rois de Juda avaient détruites, etc. — 14. *Et comme ils retiraient l'argent qu'on avait apporté dans la maison de Jehovah, Helkias, le cohen, trouva le livre de la doctrine de Jehovah, par Moïse.* — 15... *Et Helkias remit ce livre à Safan.* — 18. *Safan le scribe annonça au roi, disant : Le cohen Helkias m'a donné un livre; et Safan y lut devant le roi.* — 20. *Le roi commanda à Helkias, à Ahikam, fils de Safan, à Abdoun, fils de Michée, à Safan le scribe, et à Assaïa, serviteur du roi, disant :* — 21. *Allez consulter Jehovah pour moi et pour tout ce qui reste en Israël et en Juda,* etc., etc. — 22. *Helkias et ceux du roi allèrent vers Houlda la prophétesse... qui demeurait à Jérusalem, dans la deuxième enceinte,* etc.

Les mêmes faits sont racontés dans le *IIe Livre des Rois* (XXII et XXIII). Mais ce second récit présente tant de détails du plus haut intérêt, qu'il n'est pas possible de ne pas le transcrire en entier; ainsi, nous lisons au chapitre XXIII :—4. *Le roi commanda à Helkias, le grand cohen, aux cohenim du second ordre, et aux gardiens de la porte, de sortir du temple de l'Eternel tous les ustensiles qui avaient été faits pour Baal, pour Aserah et pour toute l'armée du ciel, et il les brûla hors de Jérusalem, dans les champs du Kédron, et on en emporta la cendre à Beit-El.* — 5. *Il abolit les kemarim (prêtres des idoles), que les rois de Juda avaient établis pour faire des encensements sur les hauts-lieux, dans les villes de Juda et aux alentours de Jérusalem, ainsi que ceux qui faisaient des encensements à Baal, au soleil, à la lune, aux astres et à toute l'armée du ciel.* — 6. *Il fit sortir de la maison de l'Eternel l'Aserah, hors de Jérusalem, dans la vallée du Kédron, et la brûla dans la vallée du Kédron ; il la réduisit en poudre et en jeta la poudre sur la sépulture des enfants du peuple.* — 7. *Il démolit les maisons des prostituées qui étaient dans la maison de l'Eternel, dans lesquelles les femmes tissaient des tentes pour l'Aserah.* — 8. *Il fit venir tous les cohenim des villes de Juda, profana les hauts-lieux où les cohenim avaient fait des encensements, depuis Djebâa jusqu'à Bir-Sebâa ; il démolit les hauts-lieux des portes, qui étaient à l'entrée de la porte de Jehousda, prince de la ville, qui était à la gauche de l'homme (entrant) à la porte de la ville.* — 10. *Il profana le Tophet qui était dans la vallée des fils de Hinnom, pour que nul ne pût plus faire passer son fils ou sa fille par le feu, en l'honneur de Molokh.* — 11. *Il fit disparaître de l'entrée de la maison de l'Eternel les chevaux que les rois de Juda avaient consacrés au soleil, près de la maison de l'Eternel, auprès de la cellule de Nathanmelek l'eunuque, qui était dans (ou avec) les ferourim (quid) ? et il brûla par le feu les chariots du soleil.* — 12. *Et le roi démolit les autels qui étaient sur le toit de la chambre haute d'Akhas, que les rois de Juda avaient faits dans les deux cours de la maison de l'Eternel, et les enleva de là ; il en jeta la poudre dans la vallée du Kédron.* — 13. *Le roi profana les hauts-lieux qui étaient devant Jérusalem, à la droite de la montagne* (de l'onction) *des Oliviers, que Salomon, roi d'Israël, avait bâtis à Astaroth, horreur des Sidoniens, à Kamous, horreur de Moab, et à Melkom, abomination des enfants d'Ammon.* — 14. *Il brisa les stèles et mit en pièces les aserim, et il en remplit la place d'ossements.* — 15. *Il démolit aussi l'autel qui était à Beit-El, le haut lieu qu'avait fait Jéroboam, fils de Nabat, lequel avait fait pécher Israël, l'autel avec le haut-lieu ; il brûla le haut-lieu, le réduisit en cendre, et brûla l'Aserah.* — 16. *Josias s'étant tourné, avait vu les sépulcres qui étaient là sur la montagne ; il avait envoyé prendre les ossements des sépulcres, les avait brûlés sur l'autel et l'avait profané, selon la parole de l'Eternel, qu'avait annoncée l'homme de Dieu qui avait annoncé ces choses-là.* — 17. *Il avait dit : Quel est ce monument que je vois? Les gens de la ville lui avaient répondu : C'est le sépulcre de l'homme de Dieu qui est venu de Juda et qui a annoncé ces choses que tu as faites sur l'autel de Beit-El.* — 18. *Il avait dit : Laissez-le; que personne ne remue ses ossements : et ces ossements préservèrent les ossements du prophète qui était venu à Samarie.* — 19. *Josias ôta toutes les maisons des hauts-lieux qui étaient dans la ville de Samarie, que les rois d'Israël avaient faites pour irriter (l'Eternel), et il leur fit comme toutes les exécutions qu'il avait faites à Beit-El.* — 20. — *Il sacrifia sur les autels tous les cohenim des hauts-lieux qui étaient là, et brûla sur eux des ossements d'hommes, puis il retourna à Jérusalem.*

Il paraît bien évident que ces alternatives perpétuelles d'idolâtrie et de culte du vrai Dieu, entraînant la destruction de tous les objets du culte mis à l'index, ont dû laisser les débris du plus haut intérêt pour l'étude de l'art judaïque, dans les remblais immenses qui recouvrent partout le sol de la Jérusalem primitive. Vienne donc le jour où la ville du Christ appartiendra à la chrétienté, et les fouilles, qui ne peuvent manquer d'être entreprises en pareil lieu, seront certainement productives.

Les passages que je viens de transcrire en entier me suggèrent quelques réflexions. Le verset 6, chapitre XXIII, du *IIe Livre des Rois*, prouve qu'une figure d'Astaroth, une *Aserah*, avait été placée dans le sanctuaire du temple de Salomon; elle fut réduite en poussière dans la vallée du Kédron, et cette poussière fut jetée sur les sépultures des enfants du peuple. Les sépultures étaient donc là dès l'époque de Josias, et elles n'ont pas cessé d'y être. Tout le flanc gauche de cette vallée du Kédron, à partir des tombeaux de saint Jacques et de Zacharie, est littéralement pavé de pierres tumulaires, recouvrant les humbles tombes que les Juifs de toutes les parties du monde viennent à l'envi chercher au lieu où, depuis des milliers d'années, reposent les os de leurs ancêtres. Le verset 7 parle de femmes prostituées logées dans l'enceinte du temple, et qui tissaient des tentes pour l'*Aserah*; je ne veux pas d'autre preuve que l'*Aserah* n'était pas un bosquet sacré, mais bien une image d'Astarté. Le verset 10 mentionne le *To-*

Digitized by Google

phet qui était dans la vallée des fils de Hinnom, et où l'on sacrifiait des enfants par le feu, en l'honneur de Molokh. Qu'était-ce que ce *Tophet?* on l'ignore. Quant au nom lui-même, il ne nous apprend rien, car il signifie une chose sur laquelle on crache par mépris. Le verset 11 est extrêmement curieux; il nous apprend que des chars et des chevaux avaient été consacrés au soleil par les rois de Juda, et placés à l'entrée du temple. Il est difficile de ne pas trouver une étroite analogie entre ces chars du soleil et le char d'Astarté, que l'on voit si fréquemment représenté sur les monnaies de Sidon. Les chars de Jérusalem furent brûlés, et les chevaux, dans lesquels il ne me paraît pas possible de reconnaître des sculptures, mais qui étaient sans doute des attelages exclusivement destinés à traîner les chars du soleil, disparurent de l'entrée du temple. Ce même verset mentionne un certain eunuque nommé Nathanmelek qui était avec ou dans les *ferourim*. Qu'étaient-ce que ces *ferourim*, et quel sens faut-il appliquer ici à la préposition *b* qui précède le pluriel *ferourim?* on l'ignore. Cahen traduit ainsi : auprès de la cellule de Nathanmelek l'eunuque, qui (demeurait) dans Farvarim (le faubourg); mais cette traduction ne me paraît pas admissible: en effet, puisque Nathanmelek avait sa cellule près de la porte du temple, il ne demeurait pas dans un faubourg. Serait-il impossible de voir dans ce mot le pluriel de *ferouër*, l'âme séparée du corps, pour les sectateurs de Zoroastre; et dès lors devrait-on supposer que ce Nathanmelek était simplement un nécromancien? Je laisse à de plus habiles à le décider, et je me bornerai à rappeler que Iarkhi déclare qu'il ne sait pas ce que c'est que *ferourim*. On trouve le mot *ferber* au singulier, mais écrit par un *beth* au lieu d'un *ouaou*, au verset 18 du chapitre XXVI, du *Ier Livre des Chroniques*, et là on le rend par faubourg; mais ni le Chaldéen ni les Septante n'ont traduit ce mot, et d'ailleurs *ferourim* est-il le pluriel de *ferber!* Reste enfin à savoir si le sens *ferouër* ne serait pas applicable aussi bien à l'un qu'à l'autre de ces passages bibliques.

Le verset 12 parle d'autels placés sur le toit de la chambre haute d'Akhas, et d'autres autels établis dans les deux cours du temple. Ce passage n'est malheureusement pas assez explicite. Quel édifice couronnait cette chambre haute d'Akhas? Est-ce le temple? Je suis bien tenté de le croire, précisément parce que ce verset mentionne les autels élevés dans les deux cours de l'édifice sacré. Il paraît certain, d'après la teneur du verset 13, que les édicules construits par l'ordre de Salomon, sur le flanc du mont du Scandale, étaient encore debout et, qui plus est, encore en service lors de l'avénement de Josias. Du verset 17 il résulte que le tombeau du prophète qui vint annoncer à Jéroboam la vengeance que l'Eternel exercerait par le roi Josias, prophète que le Talmud nomme Iâidou ou Aadou, était plus remarquable que tous les autres sépulcres qui l'entouraient, et que Josias fit respecter. Il est donc assez probable que les recherches faites parmi les sépulcres antiques qui doivent se trouver en vue de Beit-In, l'antique Beit-El, amènerait assez promptement la découverte de ce saint tombeau. Je recommande ce fait aux voyageurs qui auront quelques heures à consacrer aux ruines de Beit-El.

Qu'était devenue l'arche d'alliance pendant les règnes de tous les princes idolâtres prédécesseurs de Josias? L'Ecriture sainte ne le dit pas explicitement; mais un passage précieux nous apprend qu'elle avait été exilée du Saint des saints, probablement lorsque l'image d'Astarté y avait été placée. Voici ce passage (*II Chron.* XXXV, 3) : *Il* (*Josias*) *dit aux Lévites, qui instruisaient tout Israël, qui étaient consacrés à Jehovah : Placez l'arche sainte dans la maison que Salomon, fils de David, roi d'Israël, a bâtie.* Il est clair par là que l'arche d'alliance ne paraissait plus dans les cérémonies du vrai culte que portée à l'épaule par les Lévites.

Nous n'avons plus maintenant que peu de faits intéressant l'histoire de l'art judaïque, à tirer des livres des Rois et des Paralipomènes.

Après Josias, régna, pendant trois mois seulement, Joakhas, son fils, que le Pharaon Nechao emmena en captivité en Egypte, en mettant sur le trône, à sa place, Eliakin, fils de Josias, auquel il fit prendre le nom de Joakim. Celui-ci ne fut qu'un simple tributaire du roi d'Egypte. Quelques années après, les Chaldéens, conduits par Naboukadnetzar, refoulèrent les Egyptiens, et Jérusalem changea de maître. Joakim mourut après un règne de onze années, et il fut remplacé sur le trône par son fils Joakin, qui ne régna que trois mois ; au bout de ce temps, il fut emmené en captivité par Naboukadnetzar, qui *tira de là tous les trésors de la maison de l'Eternel et les trésors de la maison royale; il démonta tous les ustensiles d'or que Salomon, roi d'Israël, avait faits dans le palais de l'Eternel, comme l'Eternel avait ordonné.* (*II Rois*, XXIV, 13.) Le *IIe Livre des Chroniques* (XXXVI, 7) précise ainsi qu'il suit : *Et Naboukadnetzar emporta à Babel des vases de la maison de Jehovah, et les mit dans son palais à Babel.* Toute la population riche de Jérusalem fut emmenée en Chaldée, avec tous les charpentiers et les serruriers, c'est-à-dire tous les artistes et les artisans un peu distingués (*II Rois*, XXIV, 14 et 16); il ne resta à Jérusalem que le peuple pauvre du pays, et le roi de Babylone mit sur le trône Matanias, oncle du roi captif Joakhin, en lui imposant le nom de Sedekias. Ce prince, dans la neuvième année de son règne, se révolta contre Babylone, et les Chaldéens vinrent immédiatement assiéger Jérusalem. Sedekias essaya de fuir ; mais il fut poursuivi et arrêté près de Jéricho : alors on égorgea ses enfants devant lui ; puis on lui creva les yeux, on le couvrit de chaînes, et on l'emmena à Babylone.

8. *Le septième jour du cinquième mois était la dix-neuvième année du roi Naboukadnetzar, roi de Babel; Nabouzardan, chef des chaouch, serviteur du roi de Babel, vint à*

Digitized by Google

Jérusalem. — 9. *Il brûla la maison de l'Eternel et la maison royale, ainsi que toutes les maisons de Jérusalem, et il livra au feu toutes les maisons des grands.* — 10. *Et toute l'armée des Chaldéens, qui était avec le chef des chaouch, démolit les murailles de Jérusalem alentour.* — 13. *Les Chaldéens brisèrent les colonnes d'airain qui étaient dans la maison de l'Eternel, et ils en portèrent le bronze à Babylone.* — 14. *Ils prirent les pots, les pelles, les couteaux, les coupes et tous les ustensiles d'airain, avec lesquels on faisait le service.* — 15. *Le chef des chaouch prit les encensoirs, les bassins, soit d'or, soit d'argent;* — 16. *Les deux colonnes, la mer unique et les supports que Salomon avait faits pour la maison de l'Eternel; il n'y avait pas de poids pour l'airain de tous ces ustensiles.* — 17. *La hauteur d'une de ces colonnes était de dix-huit coudées, avec un chapiteau d'airain dessus; la hauteur du chapiteau était de trois coudées* [il y a ici une erreur de chiffre, au *Ier Livre des Rois* (VII, 16), c'est cinq coudées], *avec des entrelacs et des grenades sur le chapiteau, alentour, tout de bronze, autant pour la seconde colonne, avec les entrelacs.* — 22. *Quant au peuple qui était demeuré de reste dans le pays, que Naboukadnetzar, roi de Babel, avait laissé, il établit chef sur lui Gedoliah, fils d'Anikam, fils de Safan.* — 23. *Tous les capitaines des troupes, eux et leurs gens, ayant appris que le roi de Babel avait établi Gedoliah pour chef, vinrent vers Gedoliah, à Masfah : c'étaient Ismaël, fils de Nathaniah, et Joukhanan, fils de Karah, et Sarcah, fils de Tanhamet, l'habitant de Nethafah, et Jazoniah, fils de l'habitant de Maakah, eux et leurs gens.* — 24. *Gedoliah prêta serment à eux et à leurs gens, et il leur dit : Ne craignez rien des serviteurs des Chaldéens ; demeurez dans le pays et servez le roi de Babel, et vous vous en trouverez bien.* — 25. *Mais il arriva que, dans le septième mois, Ismaël, fils de Nathaniah, fils d'Elisemâa, de race royale, vint, et dix hommes avec lui, et ils frappèrent Gedoliah, et il mourut, ainsi que les Juifs et les Chaldéens qui étaient avec lui à Masfah.* — 26. *Tout le peuple se leva, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, avec les capitaines des troupes, et ils allèrent en Egypte, car ils eurent peur des Chaldéens.* (*II Rois*, XXV.) Les versets 18 et 19 du chapitre XXXVI du *IIe Livre des Chroniques* rapportent très-succinctement l'enlèvement des trésors, l'incendie du temple et de la ville, et la démolition des murailles de Jérusalem.

Nous venons de voir les détails de la catastrophe qui renversa la dynastie de David. Ce récit n'a pas besoin de commentaires ; il est assez explicite, et il nous apprend que les deux colonnes Iakin et Beaz, la mer d'airain et les supports des bassins, y étaient encore au moment du sac de Jérusalem. Il n'est plus question ni de la base de la mer, ni des dix bassins, ni de l'autel d'airain ; en faut-il conclure qu'ils avaient été détruits antérieurement ? Je ne sais. L'année dans laquelle eut lieu l'incendie de Jérusalem est bien déterminée, c'est l'année 588 avant Jésus-Christ. A partir de ce moment jusqu'au retour de la captivité des soixante-dix années, la Judée fut une province du vaste empire chaldéen, auquel succéda l'empire perse des Achéménides.

Maintenant que nous avons fini d'étudier les livres des *Rois* et des *Paralipomènes* ou *Chroniques*, nous devons chercher dans les textes des prophètes les passages qui peuvent intéresser l'histoire de l'art ; et quand ce dépouillement sera terminé, nous passerons à la construction du temple par Zorobabel. — *Voy.* PROPHÈTES.

RUBEN (TRIBU DE). — Cette tribu avait pour limites au nord le torrent de l'Arnon, au couchant la mer Morte, au sud le pays d'Edom, et au levant l'Arabie. Elle occupa le pays de la Moabitide. — *Voy.* MOABITIDE.

Ce fut une des moindres tribus d'Israël pour son étendue.

S

SAANANIM. — Petite contrée de la tribu de Nephthali. (*Josué*, XIX, 33.

SAARIM. — Ville de Juda. (*I Chron.* IV, 31.)

SABA, SABAIM, SABÉENS. — Contrée au midi de la Terre-Sainte. La reine de Saba qui vint visiter Salomon est appelée reine du midi.

Je crois qu'on a voulu à tort faire deux contrées de Saba, l'une en Arabie, l'autre en Ethiopie, sur un passage d'Isaïe qui unit ensemble l'Egypte, l'Ethiopie et Saba. N'est-il pas mieux de dire que Saba est ici mentionnée pour l'Arabie voisine de l'Egypte ?

SABAMA, SEBMAH. — Ville forte de la tribu de Ruben. Les vignes de Sabama étaient célèbres. (*Isaïe*, XVI, 8.)

SABARIM. — Localité de la Syrie mentionnée par Ezéchiel. C'était une des limites de la Terre-Sainte du côté de Damas.

SABEE, SEBAA. — Josué (XIX, 2) mentionne parmi les villes de Siméon Bersabée, Sabée, et Molada. Mais, comme il n'indique dans son catalogue que treize villes, et que le texte en porte quatorze, il est aisé de voir qu'il y a une répétition due à l'inattention des copistes; ils ont mis deux fois la même ville de Sabée, sans songer que Ber ou Bir ajouté à Sabée indique seulement la fontaine ou le puits de Sabée. — *Voy.* BERSCHEBA.

SACHACHA. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 61.)

SAFED. — Safed est bâtie sur une montagne crayeuse très-élevée ; aussi l'aperçoit-on à merveille de Tabarieh et de plus loin encore. L'Ouad-el-Lamoun, sur le flanc oriental duquel se trouve Safed, n'est probablement pas autre chose que l'Ouad-el-Aamoud, et comme, pour la consonnance, ces deux noms sont assez rapprochés, il n'en aura été que plus facile pour les Arabes, qui voyaient le fût de colonne signalé par Robinson, d'opérer ce léger changement de

Digitized by Google

nom. L'Ouad-el-Lamoun, que nous avons longé d'abord, en marchant du sud au nord, fait assez promptement un coude assez brusque qui le rejette fortement à gauche; puis il reprend une direction sensiblement parallèle à celle de la première branche. C'est dans cette courbure qu'il est recoupé par l'Ouad-el-Heqab, dont la direction est aussi du nord au sud. Enfin, avant d'arriver à Safed, on aperçoit et on laisse à droite le village d'Akbarah.

De la maison où nous sommes logés, nous voyons parfaitement devant nous (à l'ouest) l'Ouad-el-Lamoun, qui est extrêmement large et très-vert. De l'autre côté de cet ouad sont des hauteurs au milieu desquelles se montrent, sur une ligne à peu près parallèle à la direction de l'Ouad-el-Lamoun, et en commençant par la gauche (c'est-à-dire par le sud), trois villages dont les noms sont : Semmouâyeh, Yaroun et Soufsafeh. Ces mêmes villages ont été désignés à Robinson sous les noms bien différents de Semû'y, Meirôn (144) et Salsa, Lesquels sont les bons ? Je n'en sais rien ; j'ai malheureusement oublié par qui ils m'ont été dictés. Si c'est par notre moukre Sayd, ce qui est fort possible, comme il estropiait tous les noms, et même les mots de la conversation courante, j'aimerais mieux m'en tenir aux noms rapportés par Robinson. Si, au contraire, c'est par Mohammed ou par Mattéo, ce qui est beaucoup plus probable, je maintiens les noms pour bons. Au reste, ce qui me ferait croire que j'ai raison d'y tenir, c'est que le nom Yaroun s'accorde à merveille avec le nom, Yeraoun, d'une ville de la tribu de Nephthali citée dans Josué (XIX, 38). Je dois dire que la carte de Zimmermann porte, vers le nord-ouest de Safed, et un peu plus haut que la pointe sud du Bahr-el-Houleh, une localité nommée Yaroun, suivie de la lettre R qui désigne les ruines. Est-ce celle-ci qui est la véritable Yeraoun biblique? C'est possible. J'ignore, malheureusement, où Zimmermann a trouvé cette indication que la vue de tant d'autres erreurs, qui sont loin de lui être imputables, me rend un peu suspecte.

Beaucoup d'écrivains ont attribué à Safed une antiquité que cette ville n'a très-probablement pas; car il n'est question de son château qu'à partir des croisades. Robinson pense qu'il faut attribuer la fondation de ce château au roi Foulques, c'est-à-dire la faire remonter jusque vers l'an 1140. En 1188, un an après la funeste bataille de Hattin, Selah-ed-Dyn vint en personne commencer le siége de Safed. La forteresse résista cinq semaines, et finit par capituler. La garnison put se retirer à Sour. En 1220, le château-fort fut démantelé par l'ordre de d'El-Mâlek-el-Moâzzem, soulthan de Damas. En 1240, le soulthan Ismayl, par un traité passé avec les Chrétiens, leur rendit Safed, Qalaat-ech-Chakif et Tibériade. Les Templiers se remirent aussitôt à l'œuvre, et reconstruisirent le château. En juin 1266, le soulthan Beïbars vint assiéger Safed, dont la garnison dut capituler en juillet. Elle avait obtenu la vie sauve, et Beïbars eut l'infamie de faire massacrer de sang-froid les deux mille personnes qui étaient sorties de la place en se fiant à sa parole. Depuis lors, le château de Safed est resté au pouvoir des Musulmans. Dans le siècle dernier, le scheikh Dhaher en devint le possesseur, et y établit le siége de son autorité ; aussi son petit-fils, notre brave Mohammed, porte-t-il toujours le nom de Mohammed-es-Safedy. Il était écrit que les Chrétiens deviendraient un jour les maîtres de cette importante forteresse, et, en 1799, une garnison de quatre cents hommes fut placée à Safed, comme poste avancé de l'armée française. Safed est le siége d'une synagogue et d'une école juives qui jouissent d'une grande célébrité depuis plusieurs siècles.

Il semble, du reste, que cette ville soit depuis cent ans sous le coup de la malédiction d'en haut. En 1759, un tremblement de terre la renversa de fond en comble, en détruisant la plus grande partie de sa population. Safed s'était relevée de ses ruines, et avait reconquis une sorte de splendeur, lorsque, le 1er janvier 1837, un second tremblement de terre, plus épouvantable que le premier, fit de la malheureuse cité un monceau de ruines, sous lesquelles furent ensevelis plusieurs milliers d'habitants. Les Juifs seuls périrent au nombre de quatre à cinq mille dans cette effroyable catastrophe. La perte des Chrétiens et des musulmans fut du tiers environ de ce nombre. On peut lire dans la note XLII, annexée au troisième volume du livre de Robinson, le tableau de l'aspect de désolation que présentèrent les restes de Safed au missionnaire américain Thomson qui arriva à Safed dix-huit jours après que la ruine de cette ville avait été consommée. Moins de deux ans après, les Juifs survivants et les nouveau-venus avaient, comme de patientes fourmis, reconstruit en partie leur asile de prédilection, et nous avons retrouvé Safed mieux bâtie et plus jolie que jamais.

SAINT-SEPULCRE. (*Son authenticité; sa description.*) — Au moment de quitter Paris, je venais de recevoir d'Angleterre une belle publication, dans laquelle toute la tradition sur le Saint-Sépulcre actuel était bouleversée. (*An Essay on the topography of Jerusalem, by James Fergusson. F.R.A.S.*, London, 1847.) M. Fergusson, auteur de ce travail, a inventé un système très-ingénieux pour établir que le Saint-Sépulcre n'est point où les Chrétiens le vénèrent depuis des siècles. Selon lui, « le véritable sépulcre du Christ est cette grotte placée sous une

(144) Robinson (tome III, p. 333, note 5) donne à penser qu'il n'est pas bien sûr de la forme de ce nom. Voici cette note : « This name (Meirôn) we heard also pronounced Meirûm. » Je dois dire que quelques passages extraits par Reland des livres Talmudiques mentionnent un lieu nommé Meïroun (מירון) (Pal., p. 817, *ad voces* Guseb-Khalab et Giscala), et qui se trouvait très-probablement près de Giscala, גוש חלב des Rabbins, Γισχαλὰ de Josèphe, aujourd'hui El-Djich.

Digitized by Google

énorme roche qui s'élève de plusieurs pieds au milieu de la grande mosquée d'Omar. Les mahométans, qui ont une grande vénération pour Jésus de Nazareth, se sont bien gardés de laisser le tombeau d'un tel prophète à la profanation des infidèles, et ont dû s'en emparer lors de la conquête de Jérusalem. Cette belle mosquée n'est autre chose que l'*Anastasis*, l'église de la Résurrection, bâtie par sainte Hélène. La porte Dorée qui se voit encore était l'entrée de la basilique constantinienne. Enfin les Chrétiens, ne possédant plus le véritable sépulcre, en composèrent un, au milieu des ténèbres du moyen âge, pour satisfaire la piété des nombreux pèlerins qui venaient de toutes les parties du monde à Jérusalem. »

Tel est le système du savant anglais. Il est développé avec tant d'habileté, il est corroboré de tant de preuves si justes en apparence et de coïncidences si singulières, qu'il est impossible, quand on le lit, de ne pas en être ébranlé, surtout quand on n'a pas étudié la question sur les lieux mêmes.

L'hypothèse de M. Fergusson avait vivement piqué ma curiosité, je l'avoue.

Au premier coup d'œil, elle m'avait paru si séduisante, que je redoutais à l'avance l'épreuve que j'allais subir, si l'étude attentive des lieux me forçait, en conscience, à la reconnaître pour vraie. C'eût été pour ma foi de Chrétien non pas un écueil, mais une souffrance amère, que de venir avouer aux hommes de la science qu'après un examen attentif des monuments de Jérusalem, j'étais forcé de reconnaître que le monde chrétien se trompait depuis des siècles en vénérant le tombeau du Sauveur dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre, pendant qu'il se trouverait possédé par les musulmans, au centre de la mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement du temple. Si telles eussent été toutefois mes convictions, je ne me fusse jamais décidé à les trahir, sachant à merveille que les destinées du christianisme ne sont point attachées à la tombe de son divin fondateur. Lors même qu'une confusion eût pu avoir lieu sur l'identité de ce tombeau, dans le long cours des siècles; et à travers les révolutions successives qui ont bouleversé cette contrée malheureuse, l'hommage rendu par la piété ardente de tant de milliers de pèlerins ne serait pas moins agréable à Dieu dans un monument supposé que dans le monument véritable.

Je n'ai point eu heureusement à faire cet acte de courage, et il m'est doux de venir appuyer de preuves sérieuses et tirées de l'étude spéciale du Saint-Sépulcre, la croyance générale qu'il est le véritable sépulcre où reposa pendant trois jours le corps du Sauveur, après sa mort douloureuse sur le Calvaire.

Je m'étais proposé, d'abord par principe de loyauté, de laisser M. Fergusson lui-même exposer au lecteur son curieux mais étrange système contre l'identité du Saint-Sépulcre. Après le pénible travail d'une traduction, je me suis convaincu que le public aurait encore plus d'ennui que moi à lire ces longues pages, dans lesquelles sont étalées beaucoup d'assertions et fort peu de preuves. Je préfère exposer moi-même l'idée de M. Fergusson telle qu'elle avait pu un moment me séduire. Le savant anglais n'y perdra pas, et j'éviterai au lecteur la pénible impression d'une argumentation diffuse.

Pour prouver que le tombeau de Jésus-Christ, tel que le vénèrent les Chrétiens de Jérusalem, n'est pas un tombeau fabriqué au moyen âge pour attirer les pèlerins, il devait établir, d'un côté, l'impossibilité que ce tombeau soit au lieu même que la tradition lui assigne, et montrer ce tombeau dans un autre emplacement où la vénération musulmane le conserverait précieusement.

Les preuves de M. Fergusson sont de deux sortes; les unes sont négatives, et elles établissent :

1° Que le Calvaire ou Golgotha étant, selon lui, au nord du temple, et l'église actuelle du Saint-Sépulcre étant à l'occident, il faut chercher ailleurs la véritable situation du Saint-Sépulcre.

2° Que les tours Hippicos, Hananeel, Mariamne et toutes les constructions murales du premier Hérode ayant renfermé dans la ville le terrain où nous plaçons aujourd'hui le Saint-Sépulcre, ce lieu même ne peut pas être le Golgotha, qui, d'après le texte précis de l'évangéliste, était hors de la ville.

Les autres preuves sont positives. Elles tendent à montrer : 1° que le Calvaire est auprès de la mosquée d'Omar; 2° que cette mosquée est « le temple d'une admirable grandeur » dont parlent Eusèbe et les Itinéraires des premiers siècles, bâti par Constantin sur le lieu de la résurrection. (Euseb. *Vita Const.*, III, xxiii; *Iter Hierosol.*, *ed. Wesseling*, pag. 592.)

Nous allons suivre M. Fergusson dans le développement de son système, et après avoir démontré la faiblesse et l'insuffisance des preuves qu'il apporte pour le soutenir, nous établirons nous-même l'identité du Saint-Sépulcre sur des preuves autrement convaincantes.

J'attache une grande importance à cette discussion. M. Fergusson, qui n'a jamais visité le Saint-Sépulcre, qui ne juge la valeur des monuments que par des dessins toujours trompeurs, n'est pas toutefois un adversaire isolé, ou un écrivain fantasque qui ait voulu faire quelque bruit en avançant un système destiné à froisser les plus doux sentiments des âmes chrétiennes; c'est un homme de sang-froid, qui fait de cette question une affaire de lutte religieuse, et qui étale pour cela deux cents pages d'une immense érudition. Il n'est pas l'inventeur du système, mais il le développe, et lui donne sa dernière forme. C'est donc toute une école d'écrivains anglais plus ou moins savants qu'il faut voir dans M. Fergusson. A ce titre, son travail mérite toute notre attention, et nous croyons rendre service à la cause religieuse, en réfutant une théorie extrêmement séduisante, qui jette au moins des doutes pénibles dans l'âme,

Digitized by Google

et fatigue l'esprit au moment même où le cœur se livre aux impressions d'une douce piété.

Le Golgotha, dit le savant anglais, était placé au nord du temple; donc l'église actuelle du Saint-Sépulcre, qui est à l'occident du mont Moria, n'a pas été élevée sur le Calvaire. Et voici les preuves :

1° Le témoignage de Josèphe est formel pour indiquer que le terrain au nord du temple n'était pas occupé par des constructions au temps du siége de la ville par les Romains. Ce terrain était vide, hors des remparts de la cité; or la raison pour laquelle ce terrain était vide, c'est tout simplement que c'était « le Golgotha, le grand cimetière des Juifs. » (Pag. 78.) La chose se trouve indiquée dans un passage du *IIe Livre des Rois* (chap. XXIII, 6), où il est dit que Josias fit enlever le bois sacré planté dans la maison du Seigneur, *le fit brûler dans la vallée de Kédron, et en fit jeter les cendres sur les sépulcres du vulgaire.*

Donc le terrain placé au nord du temple était un cimetière, et si c'était un cimetière, c'était le Golgotha.

2° Le monument du roi Alexandre, d'après Josèphe, était au nord de la tour Antonia et de lagalerie septentrionale du temple. Or ce tombeau devait être dans un cimetière : donc c'était le Golgotha.

3° La vue du voisinage du lieu du Jugement indique que le Golgotha devait être au nord du temple. Le gouverneur résidait dans la tour Antonia : c'est le lieu à Jérusalem où la scène de la Passion s'établit le mieux. Or, pour l'exécution de la sentence, on n'avait que quelques pas à faire pour sortir de la porte de la ville, « tandis que pour aller à l'église actuelle, il aurait fallu traverser les rues de la ville. » (Pag. 79.) Donc encore c'était le Golgotha.

4° Athalie fut traînée hors du temple et mise à mort, lorsqu'elle fut arrivée à la porte des Chevaux près de la maison du roi. (*II Chron.* XXIII, 14, 15; *II Rois*, XI, 16.) Ce lieu est bien proche du temple. Or ce n'était pas une chose fortuite, mais bien parce que c'était le lieu des exécutions : donc c'était le Golgotha.

5° Un passage de Jérémie (*Jérém.*, XXXI, 38, 40) dit que Goatha était auprès de la porte des Chevaux. Or Goatha, d'après Krafft, hébraïsant distingué, signifie *colline de la mort*, ce qui est mieux « de la mort violente, et Golgotha, comme on sait, signifie *le lieu du crâne*; » il y a parfaite identité. Donc le Golgotha se trouve placé près de la porte des Chevaux; la porte des Chevaux est au nord, donc le Golgotha est au nord.

Telle est la première partie de l'argumentation du savant anglais, qu'il appelle « la preuve locale, » celle qui consiste dans la nécessité de trouver un lieu qui soit parfaitement d'accord avec les incidents mentionnés dans le Nouveau Testament. (Pag. 77.)

Or, en reprenant ces preuves, il est aisé de voir combien peu elles ont de valeur.

1° De ce que le terrain au nord du temple était vide, il est difficile d'en conclure logiquement que c'était un cimetiere. Dans une question aussi grave, nous voulons des preuves sérieuses, fortes, convaincantes. Au moins faut-il qu'elles n'établissent pas directement le contraire de ce qu'on cherche à prouver. Or le passage tiré du *IIe Livre des Rois*, cité par M. Fergusson, dit formellement *que les arbres du bois sacré furent portés dans la vallée du Kédron, et jetés sur les sépulcres du vulgaire.* En effet, les sépulcres du vulgaire, le grand cimetière des Juifs, était, comme il l'est encore, dans la vallée du Kédron; mais cette vallée, appelée aussi vallée de Josaphat, est bien nettement au vrai levant du temple. Et le levant n'étant pas le septentrion, M. Fergusson prouve contre lui-même que le terrain situé au nord du temple n'était pas, « quoique vide et hors des murailles de la ville, le cimetière des Juifs. »

2° Le tombeau du roi Alexandre était au nord du temple; cela est vrai. Il devait être dans le cimetière. C'est une erreur. Pour quiconque a vu l'immense nécropole qui entoure Jérusalem, il est évident, et cela est confirmé par beaucoup de textes des Livres saints, que chaque famille un peu importante avait son tombeau, sa caverne sépulcrale dans le terrain, jardin ou villa, qu'elle possédait hors des murs. Le tombeau du roi Alexandre, pas plus que celui des rois, pas plus que celui d'Hélène et de tant d'autres, n'était pas dans le grand cimetière des Juifs, nettement indiqué par le texte que nous venons de lire dans la vallée du Kédron, destinée au vulgaire, selon ce même texte, par conséquent distinct des tombeaux des familles riches de Jérusalem.

3° Le lieu des exécutions eût été plus près du lieu du jugement, si on l'eût placé auprès de la tour Antonia, où résidait le gouverneur. Je reconnais avec M. Fergusson qu'il n'y avait que quelques pas à faire pour sortir de la ville. Cela prouve une seule chose, que la place des exécutions n'est pas toujours placée auprès du palais de justice. Il faut plaindre un écrivain d'être obligé de recourir à de semblables preuves. Ne sait-il pas que chez tous les peuples civilisés, l'instinct de l'humanité a fait toujours rejeter dans quelque recoin obscur et solitaire le lieu infâme du supplice? Comment peut-il supposer que les Juifs eussent voulu souiller le voisinage du temple, ce Moria où résidait, dans le Saint des saints, la majesté divine, par la présence des cadavres? C'est ignorer complétement les mœurs antiques, et particulièrement celles du peuple juif. D'ailleurs, M. Furgusson oublie que, dans le tracé des remparts de Jérusalem, à l'occident du temple, et en face du Golgotha, se voient encore les ruines d'une porte qu'une constante tradition a appelée la *Porte Judiciaire*. Selon les usages antiques, aux époques reculées qui précédèrent de beaucoup le temps où la puissance de vie et de mort fut enlevée aux Juifs, les anciens, les sénateurs s'asseyaient aux portes des villes pour y rendre leurs jugements. La porte Judiciaire serait alors celle où les criminels étaient jugés, avant que les Romains exerças-

Digitized by Google

sant la justice dans le prétoire, et selon l'idée de M. Fergusson, il n'y avait pas de rues à traverser, et l'on se trouvait de suite au lieu de l'exécution.

Cette troisième preuve n'a pas plus de force que la deuxième. Elle ne valait même pas la peine d'une réfutation.

4° Athalie fut mise à mort près de la porte des Chevaux : donc c'était la place des exécutions. La déduction n'est pas logique. Le but du grand prêtre, qui défendit qu'on l'immolât dans l'intérieur du temple, était d'empêcher que le lieu saint ne fût souillé par un cadavre. Pour quiconque sait l'histoire de Joas, il est évident qu'on avait hâte de se défaire de cette reine impie, et que peu importait qu'elle fût mise à mort sur le lieu ordinaire des exécutions ou ailleurs. Mais ici M. Fergusson est encore malheureux dans ses citations. Le texte qu'il rapporte dit que la porte des Chevaux était près de la Maison du roi (ou à la Maison du roi). Ce n'est donc pas au nord du temple, dans ce lieu vide de maisons, qu'il faut placer la porte des Chevaux, puisque le texte y place la Maison du roi. Il y a là une évidente contradiction.

5° Goatha était près de la porte des Chevaux. Goatha, c'est le Golgotha; donc le Golgotha était au nord, où était la porte des Chevaux.

Il est fort douteux que le Goatha de Jérémie soit le Golgotha. Mais il est matériellement faux que Jérémie ait dit que la porte des Chevaux fût placée au nord, comme il est faux qu'il ait placé Goatha près de cette porte. Le texte du prophète est assez intéressant pour être cité. *Un jour viendra, dit le Seigneur, où l'on bâtira la cité sainte, depuis la tour Hananeel jusqu'à la porte de l'Angle, et le tracé des murailles passera sur la colline de Gareb, renfermera Koatha ou la vallée des cadavres et de la cendre, et tout le terrain où sont les morts, jusqu'au torrent du Kédron et à l'angle de la porte orientale des Chevaux.* (*Jérém.* XXXI, 38, 39.) D'après ce texte, comment M. Fergusson a-t-il pu écrire ces lignes : « Il paraît tout à fait évident que la porte des Chevaux était au nord. » (Pag. 81.) Jérémie la place formellement au levant : la preuve se trouve donc sans valeur.

Que le lecteur juge maintenant les raisons « locales » sur lesquelles M. Fergusson établit que le Golgotha était au nord du temple, et comment il a rempli les conditions qu'il s'est imposées lui-même, lorsqu'il a dit qu'il fallait trouver un lieu qui fût parfaitement d'accord avec les incidents marqués dans le Nouveau Testament. Il ne pouvait rien dire sur ce sujet qui ébranlât bien fortement ce qu'il appelle lui-même la croyance générale à la tradition chrétienne, puisqu'il avoue que « les indications tirées du Nouveau Testament sont si faibles, si petites, que rien de positif ne peut s'en conclure directement en faveur d'aucun système. » (Pag. 78.) C'est être de bonne composition.

Mon savant adversaire sera sans doute plus heureux dans sa seconde preuve, qu'il appelle « historique, » c'est-à-dire, « l'examen de l'évidence sur laquelle Constantin a pu affirmer sans erreur où fut le lieu du crucifiement, trois siècles après l'événement.

Embarrassé dès le début de sa preuve, il déclare « qu'il n'est pas aisé de disposer la partie historique de l'argument, qui consiste à juger s'il a existé, depuis le temps du crucifiement jusqu'à celui de Constantin, un corps de traditions capable d'établir exactement le lieu où le Christ fut crucifié, et le sépulcre où il fut déposé. » Pag. 81.) En effet, de crainte de mal réussir, il commence par décliner la discussion des autorités qui établissent la valeur de ces traditions, et qu'il dit avoir été rapportées récemment et avec plus de soin par Châteaubriand dans le second mémoire joint à son *Itinéraire*. Cela est fort commode assurément. Mais dans une question aussi sérieuse, sur un sujet aussi grave, nous, lecteurs français, nous demanderions précisément cette discussion. Elle ne serait pas de trop dans le beau volume de M. Fergusson. Ne serait-ce pas un aveu de l'impossibilité où il se trouve d'en ébranler la puissance?

L'écrivain s'arrête à cette pensée : « Quoique les preuves (données par Châteaubriand) paraissent enchaînées, je ne pense pas que personne soit tenu de les accepter si elles conduisent à une conséquence manifestement absurde. » Il arrive alors à la partie essentielle de l'argument que Châteaubriand a négligé, dit-il, « c'est l'époque dans laquelle on place les circonstances de la découverte du Calvaire et du Saint-Sépulcre. »

Or, dit-il, au lieu de preuves historiques capables de gagner toute confiance pour établir l'identité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, on a recours à un moine qui invente une légende et vient déclarer qu'un ange lui a apparu et lui a révélé le fait. M. Fergusson s'indigne alors; il n'a pas voulu discuter les preuves de la tradition chrétienne, mais il s'arme de toute son éloquence contre « des miracles inventés par quelque vieille momie, *by any and every old bone.* » (Pag. 82.) A l'entendre, les hommes qui eurent ces pensées, « auraient dû être bafoués comme des idiots ou lapidés comme des imposteurs. » Eusèbe pour lui est « le dernier des historiens, s'il n'est pas mieux de le placer au rang des premiers fabulistes. »

Je fais grâce au lecteur de ces déclamations contre la superstition du moyen âge et les fourberies de l'Eglise romaine, qui peuvent être de bon goût en Angleterre, mais qui ne le sont plus chez nous, pour entrer moi-même dans ce point historique de la question que M. Fergusson n'a fait qu'embrouiller.

Tous les écrivains qui ont parlé de l'invention de la vraie croix sous le Calvaire, par conséquent de la connaissance positive que dut avoir sainte Hélène du Saint-Sépulcre pour y bâtir une église, n'ont pas établi le fait sur des apparitions et des révélations miraculeuses.

Saint Paulin, évêque de Nole, sans nier

Digitized by Google

l'instinct révélateur qui faisait connaître à Hélène le lieu où étaient les croix, dit que « non-seulement elle apprit des Chrétiens les plus graves et les plus savants, mais encore des Juifs les plus instruits qu'elle avait fait venir à Jérusalem, le lieu du crucifiement, et que tous furent unanimes pour la confirmer sur l'identité du lieu. » Voici, du reste, le texte original cité par Quaresmius (*Elucid. Terr. Sanct.*, II, pag. 411): *Itaque non solum de Christianis doctrina et sanctitate viros plenos, sed et de Judæis peritissimos, et propriæ qua et miseri gloriantur impietatis indices exquisivit, et accitos in Jerosolymam congregavit. Tum omnium una de loco testificatione confirmata, jussit illic, urgente sine dubio conceptæ revelationis instinctu, in ipsum locum operam fossionis accingi.* (*Bibl. vet.*, IV, ep. 11.)

Voilà nettement le lieu du Calvaire trouvé sur l'indication des habitants, sans qu'on ait eu recours à aucune voix surnaturelle. Le soin d'Hélène de s'entourer de Chrétiens graves, même de Juifs, prouve bien qu'elle ne s'en rapportait pas aux visions que lui prête Eusèbe : *Divinis admonita visionibus reperit.* (EUSEB., *Chron.*)

Saint Ambroise, dans l'Oraison funèbre de Théodose, raconte qu'après avoir trouvé les trois croix, Hélène hésita, *incerta hæret ut mulier :* mais l'Esprit-Saint lui inspire un moyen infaillible; elle regarde quelle est la croix qui a conservé l'inscription : *Iesus Nazarenus rex Iudæorum*, et elle la découvre. *Hinc collecta est series veritatis, titulo crux patuit salutaris.* Le grand homme n'attribue la découverte de la vraie croix qu'à la présence de l'inscription qui l'accompagne.

Voilà les autorités graves, sérieuses, que devait citer M. Fergusson. Nous ne donnons pas plus que lui de valeur aux légendes. Mais à côté des légendes, que j'abandonne au légitime courroux de son anglicanisme, il y a une histoire authentique qu'il faut chercher à ses véritables sources, tout en se servant d'une sage critique pour écarter ce que la crédulité ou l'enthousiasme portent naturellement l'esprit de l'homme à y jeter de merveilleux. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, dans son épître à l'empereur Constance, atteste la découverte des Lieux saints comme un fait reconnu unanimement de tout le monde, et il était évêque de Jérusalem lors du voyage d'Hélène et de la construction des magnifiques édifices que sa piété lui fit ériger sur tous les lieux marqués par les pas de l'Homme-Dieu.

Arrive la grande objection de M. Fergusson, que le Calvaire actuel se trouve au centre de Jérusalem; il n'est donc pas le vrai Golgotha placé hors des remparts de la ville. Il faut avouer que l'inspection des lieux, la vue seule d'une carte de Jérusalem confirment au premier coup d'œil le doute de M. Fergusson. Des ruines considérables de murailles antiques se trouvent dans la campagne, et supposent l'enceinte de la ville antique s'étendant beaucoup plus sur le plateau, vers le nord-ouest.

Voici maintenant notre réponse, et nous la croyons assez précise pour qu'elle ait la valeur d'une démonstration.

D'abord, dix à douze ans après la mort de Jésus-Christ, Hérode Agrippa fit entourer d'une enceinte le plateau nord-ouest de Jérusalem. En second lieu, après la dispersion des Juifs, lorsque la ville fut rebâtie par Adrien sous le nom d'Ælia, le nouveau mur s'étendit au delà du Calvaire. La présence de fondations antiques vers le nord-ouest de la ville est donc une preuve sans valeur, puisqu'elles peuvent se rapporter aux différentes enceintes d'Agrippa, d'Adrien, même des rois latins de Jérusalem au temps des Croisades.

Mais ce qui est plus positif, au point de vue de la science, c'est qu'il est facile de retrouver encore des traces du mur de la Jérusalem évangélique, qui laissait le Golgotha près de deux cents mètres en dehors de la ville. Feu le docteur Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, a fait sur ce sujet d'intéressantes recherches, et je donnai moi-même un soin minutieux à l'étude de ce tracé. « Tout me paraît prouver, dit-il, que la position actuelle de l'église du Saint-Sépulcre indique le lieu qui s'appelait Golgotha. » (*Jerusalem, von Dr Ernst Gustav Schultz.* Berlin, 1845.)

Nous avons d'abord un texte de Josèphe, qui dit que la seconde enceinte commençait à une porte de la vieille muraille, à la porte Gennath, qu'elle tournait autour de la partie nord de la ville seulement, et s'étendait jusqu'à la tour Antonia. Or, on peut suivre encore avec le docteur Schultz des traces de ce mur et des portes qui donnaient de ce côté passage vers la campagne.

La plus célèbre de toutes est la porte Judiciaire. Une colonne antique est encore debout près de cette porte, et la tradition veut qu'on attachât à cette colonne la sentence des criminels que l'on conduisait au Calvaire, lieu des exécutions. Schultz donne à l'existence de cette colonne une grande valeur. En suivant la direction du mur supposé entre cette porte et l'ancienne cité, Schultz mentionne trois colonnes mutilées qui sortent encore de terre. « Si nous passons derrière la colonne méridionale, dans les deux boutiques d'ouvriers les plus voisines, nous trouvons dans la première la partie inférieure d'un pilastre, et dans la seconde les restes d'une muraille, débris d'une haute antiquité. Ces débris isolés, correspondant parfaitement les uns avec les autres, amènent à conclure que là existait vraisemblablement un grand portail. » *Ibid.*, pag. 60.)

A peu de distance de ces précieux restes, indiqués par Schultz, et que j'ai étudiés moi-même, j'ai découvert un mur antique que personne n'avait mentionné encore. Il traverse les terrains vides qui ont appartenu à la maison des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Sa direction est de l'est à l'ouest. Il vient joindre à angle droit le mur que Schultz a décrit tout à l'heure, de manière à laisser complétement en dehors l'emplacement du Calvaire actuel. Il est probable que, vers la rue du Patriarche, il s'inclinait au midi pour aller re-

Digitized by Google

joindre la vieille muraille septentrionale de Sion.

Enfin Schultz décrit plusieurs autres vestiges de murs et de portes antiques dans la direction qu'il a indiquée. « Si nous montons sur les ruines de l'ancien hôpital de Saint-Jean, auxquelles est adossé vers l'ouest le bazar principal, nous y trouvons les restes bien conservés de la petite moitié d'un beau portail dont l'architecture pourrait convenablement appartenir au temps des Romains, antérieurement à la destruction de la ville au temps de Titus. » (*Ibid.*, pag. 61.) Schultz a retrouvé les restes d'une porte de la ville dans la ligne de la vieille muraille de Sion. Il termine en disant : « Toute la suite des restes de vieilles constructions, dont j'ai parlé, pris dans leur ensemble, me donnent le droit de conclure que la partie occidentale de la seconde muraille avait la direction que nous avons précisément suivie. » (*Ibid.*, pag. 62.)

Un fait acquis à la science par les travaux de Schultz et de Williams, et par ce que j'ai constaté moi-même, c'est que l'emplacement du Golgotha se trouvait en dehors de la seconde enceinte, celle qui fermait la ville à l'occident au temps du Christ.

Dans le plan de Jérusalem que M. Fergusson a publié, il a placé les tours Hippicos, Hananeel, Mariamne, au nord-ouest du Saint-Sépulcre, pendant que nous avons dans Néhémie un texte positif qui place la tour Hananeel dans la vieille muraille septentrionale de Sion, qui est évidemment au midi du Saint-Sépulcre.

Il demeure démontré pour moi que cette partie de l'argumentation de M. Fergusson, sur laquelle il a dû beaucoup compter, est absolument sans force. Il est facile de composer un plan d'imagination. Mais dans la science sérieuse on ne procède pas ainsi, et l'on ne bâtit de système qu'après les certitudes établies par les faits.

Les tours que M. Fergusson transporte à dessein sur son plan, au tracé du mur bâti par Agrippa après la mort de Jésus-Christ, pour enfermer le plateau septentrional, sont placées par Schultz et Williams sur le vieux rempart d'époque salomonienne dont fait mention Néhémie; et d'après eux, la tour de David, qui subsiste encore, serait l'angle extrême de ce vieux rempart à l'occident de Sion.

Donc le Golgotha actuel n'était pas au temps du Christ dans l'intérieur de la seconde enceinte, mais en dehors, assez près toutefois pour que les habitants de la ville pussent voir des remparts l'inscription en gros caractère placée sur la croix du Roi des Juifs. (*Joan.* XIX, 20.) Il est inutile de traiter plus longuement ce point.

Voici maintenant la curieuse théorie de M. Fergusson : Le Calvaire est auprès de la mosquée d'Omar, et cette mosquée est l'église chrétienne bâtie par Constantin.

En détruisant la croyance générale sur l'authenticité du Calvaire actuel, M. Fergusson établissait par là même qu'il fallait le chercher ailleurs, et à l'aide de quelques textes, il en fixait la position au nord du temple. Nous avons vu combien ses preuves étaient faibles. Ce qui est intéressant à noter, c'est qu'il a été obligé de faire un plan topographique de Jérusalem qui pût se plier à sa théorie. Aussi ne tient-il aucun compte de ces notables parties de l'enceinte salomonienne du temple qui existent encore avec leurs assises gigantesques au nord-est, auprès de l'antique piscine Bethesda, et, avec un incroyable sang-froid, il dessine au milieu du mont Moria un petit monticule sur lequel il a le courage d'écrire en grosses lettres : SION. C'est là qu'il place le Saint-Sépulcre. Contre la porte Dorée, le long du rempart, il met trois croix, et il fait le Golgotha de ce terrain, qui se trouve au dedans de l'enceinte sacrée. Pour que le monticule de Sion, où il veut que soit le sépulcre, soit au nord du temple, il place le temple antique, auquel il donne à peine le quart de surface du véritable emplacement encore parfaitement reconnaissable, à l'extrémité sud-ouest de l'enceinte occupée aujourd'hui par l'Aksa. La forteresse Antonia, dont il reste encore deux bien remarquables fragments, une tour en grosses assises, sous le minaret nord-ouest de la mosquée, et l'arc de l'Ecce Homo, qui faisait partie de la forteresse, est mise par M. Fergusson à l'ouest de l'enceinte. Et comme les contradictions ne le gênent pas, il n'oublie pas d'indiquer sous le nom de porte de Sion la porte qui conserve encore ce nom, et qui conduit de la Sion habitée par les Arméniens et par les Juifs à la partie déserte et rejetée hors des remparts. Telle est cette bizarre topographie que l'écrivain anglais n'a pas hésité de faire graver avec ce titre : ***Plan de Jérusalem***, par Fergusson.

Et d'abord, je ne comprends pas pourquoi M. Fergusson veut absolument que la montagne de Sion soit sous la mosquée d'Omar. C'est une hypothèse dont il ne retire aucun avantage pour établir son système. Ce n'est qu'une impossibilité de plus

Abordons maintenant les preuves qu'il donne. Il les tire de deux sources : 1° de la présence d'un caveau sépulcral sous la roche de la mosquée ; 2° du style grec de ce même édifice. Il y a là en effet de singulières coïncidences. Pourquoi ce tombeau, si ce n'est pas le tombeau de Jésus-Christ ? Pourquoi cette énorme pierre décorée avec tant de soin au milieu de l'immense rotonde, si ce n'est pas la pierre qui recouvre le sépulcre ? Pourquoi cette architecture grecque, si ce n'est pas l'église grecque bâtie par Constantin ? Les mahométans, qui ont de la vénération pour Jésus-Christ comme prophète, ont-ils pu laisser entre les mains des infidèles le tombeau de ce prophète, une fois qu'ils ont été maîtres de la ville sainte ? Ils leur ont enlevé les tombeaux d'Abraham et des patriarches à Hébron, celui qu'ils attribuent à David sur le mont Sion ; celui qu'ils attribuent aussi à Moïse, à Nabi-Mouça, dans lequel ils ne laissent pénétrer aucun Chrétien pourquoi auraient-ils été moins ardents à s'emparer de celui de Jésus de Nazareth?

Digitized by Google

Je rends hommage ici à M. Fergusson de ce qu'il y a d'ingénieux dans son système. Quand on ne le regarde qu'à la surface, il peut séduire un moment; et je n'ai pas caché l'impression qu'il avait faite sur moi avant que j'en eusse fait, comme je me le proposai de suite, une longue et sérieuse étude.

Le caveau sépulcral, tel que le donne une magnifique coupe de la mosquée d'Omar dessinée par Arundale, n'a nullement la forme des monuments funèbres que nous trouvons sans nombre autour de Jérusalem. Il n'a pas les deux chambres, l'une qui servait de vestibule où l'on n'enterrait jamais, et l'autre où se trouvaient les cellules sépulcrales. Et nous savons par un passage formel de saint Cyrille, que tel était le tombeau de Jésus-Christ. Dans la mosquée, le plafond est la roche brute elle-même avec des aspérités notablement saillantes. Or, dans les milliers de tombeaux que l'on peut voir en Syrie et en Palestine depuis Bâalbek et Damas jusqu'à Jérusalem, nous ne connaissons pas un seul exemple de plafond qui n'ait pas été dressé au ciseau. Puis le sarcophage que renferme ce caveau est orné d'une ogive trilobée qui m'indique fortement la fin du XIIe siècle.

Quand on n'a pas vu Jérusalem, qu'on ne la connaît que par les livres et les gravures, il y a quelque chose qui séduit dans cette bizarre coïncidence d'une magnifique mosquée musulmane ayant à son centre une roche élevée, un caveau sépulcral et un sarcophage, en même temps qu'on sait que le Saint-Sépulcre des Chrétiens ne présente à l'œil qu'une construction moderne, où rien ne rappelle un tombeau. La première pensée qui vient à l'esprit est celle-ci : les musulmans n'ont-ils pas le véritable sépulcre? Cette pensée avait créé le système de M. Fergusson. « Du moment, dit-il, que je vis le plan du Haram, j'arrivai à la conclusion que la mosquée d'Omar et l'Aksa étaient des édifices chrétiens dont les mahométans se sont emparés, comme ils ont fait de Sainte-Sophie à Constantinople et d'autres églises. » (*Topography of Jerusalem*, préf., pag. 9.) M. Fergusson, en le supposant de bonne foi, n'a établi son système que sur cette coïncidence, et il faut dire qu'en d'aussi graves matières, dans une question qui intéresse à un si haut degré le monde chrétien, il y a plus que de la légèreté à violenter toutes les traditions, toute l'histoire, en faveur d'une théorie qui ne repose sur aucune preuve.

Nous venons de voir qu'il est impossible *à priori* que le caveau de la mosquée d'Omar soit l'antique chambre sépulcrale creusée par Joseph d'Arimathie. Cette impossibilité est tirée de l'étude des monuments funèbres des anciens, et particulièrement de ceux de Jérusalem. M. Fergusson croit donner une preuve sans réplique de l'identité de la mosquée d'Omar avec l'*Anastasis* de Constantin, en avançant que la mosquée d'Omar est de style grec, et nullement de style arabe. Mais ici il se trompe complétement; et voici ce qui est la source de son erreur : c'est que la plupart des édifices musulmans ont été construits par des architectes grecs qui ont beaucoup conservé de traditions antiques. Ainsi, à la mosquée d'Omar, l'ordre inférieur, c'est-à-dire les colonnes et l'entablement, sont une imitation de l'art grec, imitation si parfaite qu'on serait tenté de croire que les colonnes et les chapiteaux ont été empruntés à d'anciens édifices, ce qui du reste est arrivé fréquemment dans les constructions religieuses de l'Orient, soit chrétiennes, soit musulmanes. Mais au-dessus de cet ordre inférieur commence un art de fantaisie, un art moderne dont il n'y a pas de vestiges dans les édifices du temps de Constantin. Une belle gravure qui sert de frontispice au livre de M. Fergusson présente un intérieur de la mosquée d'Omar, dessiné par Catherwood. Elle paraît faite avec une exactitude scrupuleuse. Ce précieux travail est un document que M. Fergusson ne récusera pas ; ainsi que moi, il ne connaît la Sakrah que par ce beau dessin. Or l'inspection du monument, d'après ce travail, confirme ce que je viens d'avancer. La colonne avec base, fût et chapiteau, est complétement antique, peut-être, je le répète, dérobée à d'autres monuments d'époque antérieure. C'est l'opinion de plusieurs savants voyageurs qui ont pénétré dans la mosquée. L'entablement continu qui fait la fonction d'une poutre, et sur lequel s'élèvent les cintres, est encore une imitation de l'antique; mais il faut s'arrêter là. L'énorme tailloir qui est fait de la moitié inférieure d'un cube pyramidal, n'est pas assurément de l'époque de Constantin. Je l'ai trouvé occupant la même place dans les bazars de Damas, au vestibule de la grande mosquée.

L'entablement de la partie circulaire de la Sakrah est formé d'une série d'arceaux à dents de scie, supportés par des colonnettes en fuseau. Or cette forme est évidemment arabe ; tout le reste de l'édifice, chargé d'arabesques, indique nettement le même style. L'argument de M. Fergusson prouverait seulement, ou qu'il y a dans la Sakrah des fragments d'architecture antique, ou que les architectes qui l'ont bâtie ont encore conservé dans quelques parties les traditions de l'art grec. Il y a loin, on le voit, de ce fait isolé à celui que l'écrivain anglais avançait avec tant de hardiesse, que la Sakrah était de l'époque constantinienne.

La brillante hypothèse de M. Fergusson résiste peu à un examen sérieux. Et sans me perdre avec lui dans la discussion d'une longue série de textes qu'il cherche à expliquer en sa faveur, je m'en tiens à l'examen même des monuments. Or, de même qu'une étude minutieuse de l'église du Saint-Sépulcre m'a fait retrouver des fragments des constructions successives qu'on y a élevées depuis sainte Hélène, de même l'étude de la mosquée d'Omar, soit de l'intérieur, à l'aide du dessin de Catherwood, soit de l'extérieur, que j'ai examiné de mes yeux avec le plus grand soin, m'a convaincu que la mosquée d'Omar était réellement une construction arabe de la fin du VIIe siècle. Et sur ce point l'examen ar-

Digitized by Google

chéologique est en accord parfait avec tous les historiens.

M. Fergusson, dans son plan, tire un parti très-avantageux de la porte Dorée; il en fait le vestibule de la basilique constantinienne. Ici il est encore contredit par l'étude du monument lui-même. Tous les voyageurs qui ont visité Jérusalem et qui ont écrit sur ses monuments, attribuent la porte Dorée au moins à Hérode. Quelques-uns même pensent qu'il faut la rapporter à une époque plus ancienne, et qu'elle fut rebâtie au retour de la captivité, après la destruction du premier temple. Quoi qu'il en soit, M. Fergusson serait seul de son avis pour en placer l'âge au temps de Constantin.

Mais, dira M. Fergusson, si la roche de la Sakrah n'est pas le tombeau de Jésus-Christ, qu'est-ce donc que cette roche si bien conservée par les mahométans? qu'est-ce que ce tombeau placé au-dessous?

Il nous suffirait d'avoir établi, d'après les données de l'archéologie et de l'histoire, que cette roche et ce tombeau ne peuvent être le tombeau de Jésus-Christ, pour ne pas être obligés d'en savoir davantage sur ce point. Cependant il y a de curieux documents qui jettent quelque jour, au moins sur la destination de la fameuse roche.

Saint Jérôme, dans ses Commentaires sur Isaïe, nous apprend que la statue équestre d'Adrien avait été placée sur le Saint des saints, c'est-à-dire le sanctuaire du temple de Salomon. Et le Pèlerin de Bordeaux nous dit que « près des statues élevées par Adrien était une roche creusée, que chaque année les Juifs viennent couvrir de parfums; et il ajoute qu'après s'être lamentés auprès d'elle avec des gémissements, et avoir déchiré leurs vêtements, ils se retirent. *Est et non longe a statuis lapis pertusus ad quem veniunt Judæi singulis annis*... Or, d'après le plan donné par M. Fergusson, la roche de la mosquée est percée d'un large trou circulaire qui a un mètre de diamètre. Cette roche creusée, mentionnée par le pèlerin de l'époque constantinienne, est évidemment la roche de la mosquée sous laquelle M. Fergusson place le tombeau de Jésus-Christ. On comprend que les Juifs, auxquels, dit saint Jérôme, on ne permettait l'entrée à Jérusalem qu'à prix d'argent, vinssent sur l'emplacement même du temple se livrer aux gémissements et à la douleur.

M. Fergusson, qu'aucune objection n'embarrasse jamais, parle bien du *lapis pertusus*, mais il traduit ce mot par le vieux mur de l'enceinte extérieure, où se trouvent des cavités assez grandes, dit-il, pour que les bonnes femmes juives viennent y mettre la tête et pleurer. Nous serons plus précis que lui, et nous lui dirons que le *lapis pertusus* ne peut pas être la muraille extérieure, parce que le Pèlerin de Bordeaux en désigne particulièrement la place auprès du Saint des saints, qui était assurément dans l'enceinte. Il n'a pas remarqué que les Juifs ne se rendaient à la roche creusée qu'une fois chaque année, *singulis annis*, pendant que de temps immémorial ils vont toutes les semaines pleurer auprès de la muraille occidentale dont leurs pèlerins font fréquemment mention, et qu'ils appellent « l'une des sept choses remarquables à Jérusalem. » (*Les chemins de Jérusalem*, par Ishak Kelo, en 1333. *Itinéraires de la Terre-Sainte*, traduits de l'hébreu par E. Carmoly. Bruxelles, 1847.) Un auteur juif décrivant les deux coupoles qui sont dans la Maison sainte (le temple), dit que la plus grande est la coupole du parvis du temple. Ce lieu, dit-il, est le Saint des saints. Au milieu on montre la pierre qui a servi de fondement au temple. (Jichus-ha-Abot, pag. 438. *Itinéraires* de Carmoly.)

Le *lapis pertusus* ne peut donc pas être la muraille occidentale, et s'il est évidemment la roche sur laquelle s'éleva plus tard la célèbre mosquée, que répondre au Pèlerin de Bordeaux, qui, après avoir mentionné la statue d'Adrien placée sur le Saint des saints, et la roche percée où viennent se lamenter les Juifs, vient nous parler de l'église magnifique récemment élevée par Constantin sur le tombeau de Jésus-Christ? Evidemment cette église était ailleurs.

Williams (*Holy city*, t. II, 340) rapporte une ancienne tradition parmi les Chrétiens à Jérusalem, qui regarde la pierre de la mosquée comme l'emplacement de l'autel d'airain du temple de Salomon. Je puis confirmer cette tradition en citant un monument semblable que j'ai vu au sommet du mont Garizim, auprès du temple des tribus d'Israël séparées de Juda. Chaque année les Samaritains de Naplouse vont immoler des victimes auprès de ce temple. L'autel, selon la loi mosaïque, est la roche brute elle-même; c'est un emplacement circulaire sur le rocher. A l'extrémité inférieure est un large trou par lequel le sang des victimes coule dans une caverne profonde creusée au-dessous. La roche célèbre de la mosquée est donc le lieu où s'immolaient les victimes dans le temple. Le large trou servait à l'écoulement du sang, et la caverne dont M. Fergusson veut faire le Saint-Sépulcre était la fosse où le sang était reçu.

Quant au tombeau de style gothique ou arabe qui se trouve dans cette caverne, il n'y a pas d'écrivain chrétien ou musulman qui en parle. Je conjecture que c'est celui de quelqu'un des grands maîtres de l'ordre des Templiers, qui possédaient la mosquée sous les rois chrétiens de Jérusalem. Je suis d'autant plus fondé à avancer cette opinion, que la porte intérieure par laquelle on y descend, et qui se voit dans le dessin de M. Fergusson, n'est nullement du style du reste du monument. Elle rappelle, par les nervures de son cintre aigu, un style ogival de la première époque, tel qu'il a été employé à la façade de l'église du Saint-Sépulcre.

Je ne pense pas qu'il y ait, dans les preuves apportées par M. Fergusson à l'appui de son système, de raisonnements un peu sérieux que je n'aie exposés avec une pleine bonne foi, et auxquels je n'aie victorieusement répondu. Voici ce que j'ajouterai.

L'identité du Saint-Sépulcre se tire pour

Digitized by Google

moi du site du monument, des fragments nombreux qui subsistent encore des diverses époques, depuis Constantin jusqu'aux temps les plus reculés; de la tradition écrite des Chrétiens, des Juifs et des musulmans, constamment unanimes sur ce point. La topographie, l'archéologie architectonique et l'histoire se réunissent pour donner à ce fait, non pas seulement une forte probabilité, mais la certitude la plus absolue que la raison humaine puisse atteindre sur les choses matérielles.

L'étude topographique de Jérusalem a été faite, dans ces derniers temps, avec le plus grand soin. Il y a très-peu de points, même d'une faible importance, sur lesquels tous les voyageurs et tous les écrivains modernes ne soient pas d'accord. Mais ils sont tous d'accord sur le fait qui nous occupe, que le Golgotha ne peut pas se placer où l'indique M. Fergusson, dans l'enceinte du temple, ou, d'après son système, contre la galerie septentrionale de ce même temple. Lors même qu'il serait prouvé que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas auprès du Golgotha antique, ce n'est pas assurément où M. Fergusson la place qu'il faudrait aller la chercher, mais bien dans les alentours du Saint-Sépulcre actuel, tant cette partie de Jérusalem répond parfaitement à l'idée qu'on se fait sur les lieux, que là, en effet, dans cet angle écarté, hors des remparts de la ville, devait être le lieu des exécutions.

Si le Goatha de Jérémie est le Golgotha, comme le veut M. Fergusson, la description topographique que donne le prophète s'applique clairement à la partie nord-ouest de l'ancienne Jésusalem. La preuve la plus simple qu'on puisse apporter contre M. Fergusson de l'impossibilité de choisir un autre lieu pour y mettre la scène sanglante de la Passion, c'est que lui-même, pour soutenir sa théorie, a été obligé de commettre une grossière erreur, en rétrécissant l'enceinte du temple pour la reculer dans la plus petite partie du mont Moria, vers le midi, pendant qu'elle s'étend au nord jusqu'à la piscine Bethesda, de construction évidemment salomonienne, ainsi que l'angle nord du temple qui domine la vallée de Kédron et touche presque la porte Sitti-Mariam, par laquelle on va au mont Olivet.

Il serait fatigant de s'appesantir sur cette preuve, tant elle a d'évidence surtout pour ceux qui ont la connaissance des lieux.

Je pourrais m'étendre avec plus d'intérêt pour le lecteur sur les notables fragments d'architecture qu'une étude attentive montre à l'archéologue, dans l'église du Saint-Sépulcre. On sait qu'il arrive rarement que des monuments détruits le soient d'une manière si complète, qu'un œil exercé n'en rencontre pas quelques débris. C'est ce qui arrive à l'église du Saint-Sépulcre.

Nous avons vu que M. Fergusson place le transport du Saint-Sépulcre dans l'église actuelle, au temps de Charlemagne; or, quoique cette église pour la plus grande partie appartienne à l'époque des Croisades, et que le style accuse le XIIe siècle, cependant les croisés conservèrent de notables parties de l'église ancienne. C'est ainsi que j'ai pu remarquer dans le mur circulaire de la rotonde qui forme proprement l'église de la Résurrection, l'*Anastasis*, des rangs considérables de l'appareil primitif que j'ai comparés au travail architectonique de l'église constantinienne de Bethlehem. Cette rotonde ou église circulaire elle-même, si elle n'est pas dans la masse de ses murs de l'époque de Constantin, doit être rapportée au temps d'Héraclius, c'est-à-dire à la première moitié du VIIe siècle, deux cents ans avant l'époque que M. Fergusson assigne à la fraude des Chrétions.

Nous avons de plus dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre une notable série de constructions de la même époque. Tels sont les sept arceaux de la Vierge avec leurs colonnes, dont les bases, les chapiteaux accusent nettement le style de Justinien, tel qu'on peut l'étudier à Sainte-Sophie de Constantinople. Quand les Latins, à l'époque des Croisades, construisirent l'église ogivale qu'ils ont adossée à la grande coupole, ils respectèrent les sept arceaux de la Vierge, au risque de produire à l'œil un effet choquant par l'accouplement bizarre des vieilles colonnes grecques avec les piles du monument gothique. Toute cette partie de l'église avec la riche galerie qui est au-dessus, et qui appartient aux Latins, est évidemment de style grec. Il en est de même des colonnes et d'une notable partie de l'église inférieure de l'Invention de la Croix. Les notions les plus vulgaires de l'archéologie suffisent pour assigner une date précise à ces constructions.

Nous avons donc dans ces nombreux fragments de l'architecture antique de l'église du Saint-Sépulcre des preuves matérielles d'une antériorité évidente de ce monument à l'époque que M. Fergusson assigne à la fraude des Chrétiens, qu'il suppose avoir eu lieu au IXe siècle, à l'aide de l'ignorance et de la barbarie du moyen âge.

La tradition constante des Chrétiens prouve l'identité du Saint-Sépulcre.

Au IVe siècle, nous trouvons Eusèbe de Césarée, le Pèlerin de Bordeaux, saint Jérôme, et saint Cyrille, évêque de Jérusalem. L'église du Saint-Sépulcre venait d'être construite récemment. Saint Cyrille nous apprend cette curieuse particularité, que, dans les travaux somptueux qui furent faits pour décorer le sépulcre, on détruisit la première chambre sépulcrale que les Chrétiens ont rétablie plus tard, et qui s'appelle la chapelle de l'Ange. Le Pèlerin de Bordeaux a vu le Saint-Sépulcre, et en même temps la pierre sur laquelle s'élève maintenant la mosquée d'Omar, sur laquelle les Juifs allaient déposer des parfums. Donc, au IVe siècle, cette pierre n'était pas sur le tombeau de Jésus-Christ. Donc le Saint-Sépulcre n'était pas dans l'enceinte du temple.

Au Ve siècle, Théodoret fait un pèlerinage aux Lieux saints, et retrouve encore les ruines du temple. Donc Constantin n'avait pas bâti le Saint-Sépulcre sur ces ruines.

Digitized by Google

Au VIe siècle, Antonin de Plaisance parle des ruines du temple, et le Saint-Sépulcre se trouvait orné de pierreries, de couronnes d'or, d'une infinité de joyaux de grand prix. Le temple et le Saint-Sépulcre sont donc encore bien distincts.

Au VIIe siècle, saint Arculfe décrit les Lieux saints avec une grande exactitude par la plume d'Adamnanus. Il donne le plan de l'église ronde du Saint-Sépulcre, plan grossier, dans lequel les distances ne sont pas gardées exactement, mais qu'il serait matériellement impossible de faire coïncider avec la mosquée octogone d'Omar.

Au VIIIe siècle nous avons saint Guillebaud;

Au IXe siècle, le moine Bernard;

Enfin, au XIe siècle, les Croisades et les innombrables récits des voyageurs et des pèlerins, récits qui, de siècle en siècle, se continuent jusqu'à nous.

Or, dans les descriptions de tous ces écrivains, apparaissent des caractères si frappants d'identité du Saint-Sépulcre, qu'il semblerait qu'ils se copient les uns les autres. S'il y a quelques différences, elles tombent sur des détails observés avec moins de soin.

Voilà une masse de témoignages que M. Fergusson essaye en vain d'expliquer en faveur de son système, et qui, établissant à la fois et l'état de splendeur du Saint-Sépulcre, avec son église « d'admirable grandeur, » et les ruines du temple qui apparaissent encore au VIIe siècle, sont une preuve irrécusable de la simultanéité du Saint-Sépulcre, bâti sur le Golgotha actuel, et des ruines du temple, où Omar jeta les fondements de sa mosquée.

La tradition des musulmans n'a pas moins de poids en faveur du Saint-Sépulcre. Ils sont bons juges dans cette question, car reconnaissant Jésus de Nazareth comme un prophète, s'ils se fussent emparés de l'église de Constantin pour la changer en mosquée et y vénérer Jésus, ils ne manqueraient pas de le dire et de reprocher aux Chrétiens leur odieuse supercherie. Or ont-ils jamais tenu ce langage? N'ont-ils pas écrit que c'était le kalife Abd-el-Mélik qui avait achevé la construction magnifique, commencée par Omar, sur la Sakrah?

Reste l'opinion des Juifs qui n'ont jamais quitté Jérusalem et la Palestine, attachés à ces ruines saintes qui leur rappellent tant de grandeur passée. Ils connaissent parfaitement le temple; ils viennent pleurer auprès des débris qui en subsistent encore. Disent-ils que Constantin ait jamais élevé une église au centre de l'enceinte du temple? Ne distinguent-ils pas le Sépulcre de Jésus du temple bâti par les musulmans?

« Hélas! à cause de nos péchés, dit un des Itinéraires des Juifs, là où était jadis le temple sacré est aujourd'hui un temple profane construit par le roi des Ismaélites (Arabes). » (*Les Chemins de Jérusalem*, CARMOLY, pag. 236.)

Benjamin de Tudèle est plus explicite encore:

« Il y a une église, appelée le Temple du Seigneur, placée dans le même endroit que l'ancien Sanctuaire. Ce temple est une très-belle et très-grande voûte, construite par Omar. Il est à présent très-fréquenté par les Chrétiens, qui n'y ont aucune image ou tableaux, mais qui n'y viennent que pour y faire leur prière. » (CARMOLY, *Itinéraire*, pag. 387.)

Et auparavant (pag. 37) il avait dit: « Ce qu'il y a de plus à Jérusalem est un très-grand temple nommé la Sépulture (le Sépulcre), du lieu de la sépulture de Jésus de Nazareth. »

J'ai hâte de clore cette discussion avec le savant anglais. Elle a son importance religieuse et historique; à ce double point de vue, elle mérite toute l'attention de la science. Je crois avoir jeté quelque jour sur la question. J'ai cherché à le faire avec une modération dont mon adversaire ne m'avait pas donné l'exemple: c'est que la vérité se contente de ses propres forces, sans emprunter celles de la personnalité et du mépris. Quelles que soient les ténèbres du moyen âge, s'il faut gémir sur les malheurs de l'humanité dominée par la barbarie, il y aurait quelque justice à reconnaître l'effort admirable de l'Eglise pour arracher le monde qu'elle conduisait, et s'arracher elle-même à l'ignorance qui l'enveloppait de toutes parts. Evidemment M. Fergusson n'a eu recours à ces déclamations contre les moines et le moyen âge, que pour rendre plausible son système de la fraude pieuse des chrétiens de Jérusalem, se fabriquant un nouveau sépulcre pour remplacer celui que leur enlevaient les mahométans.

Après mes recherches sur la Jérusalem antique, auxquelles j'attachais une grande importance, puisque de ces recherches devaient dépendre mes convictions sur l'authenticité du Saint-Sépulcre, j'entrepris l'étude de ce monument lui-même, le plus auguste que la foi du chrétien puisse vénérer dans le monde.

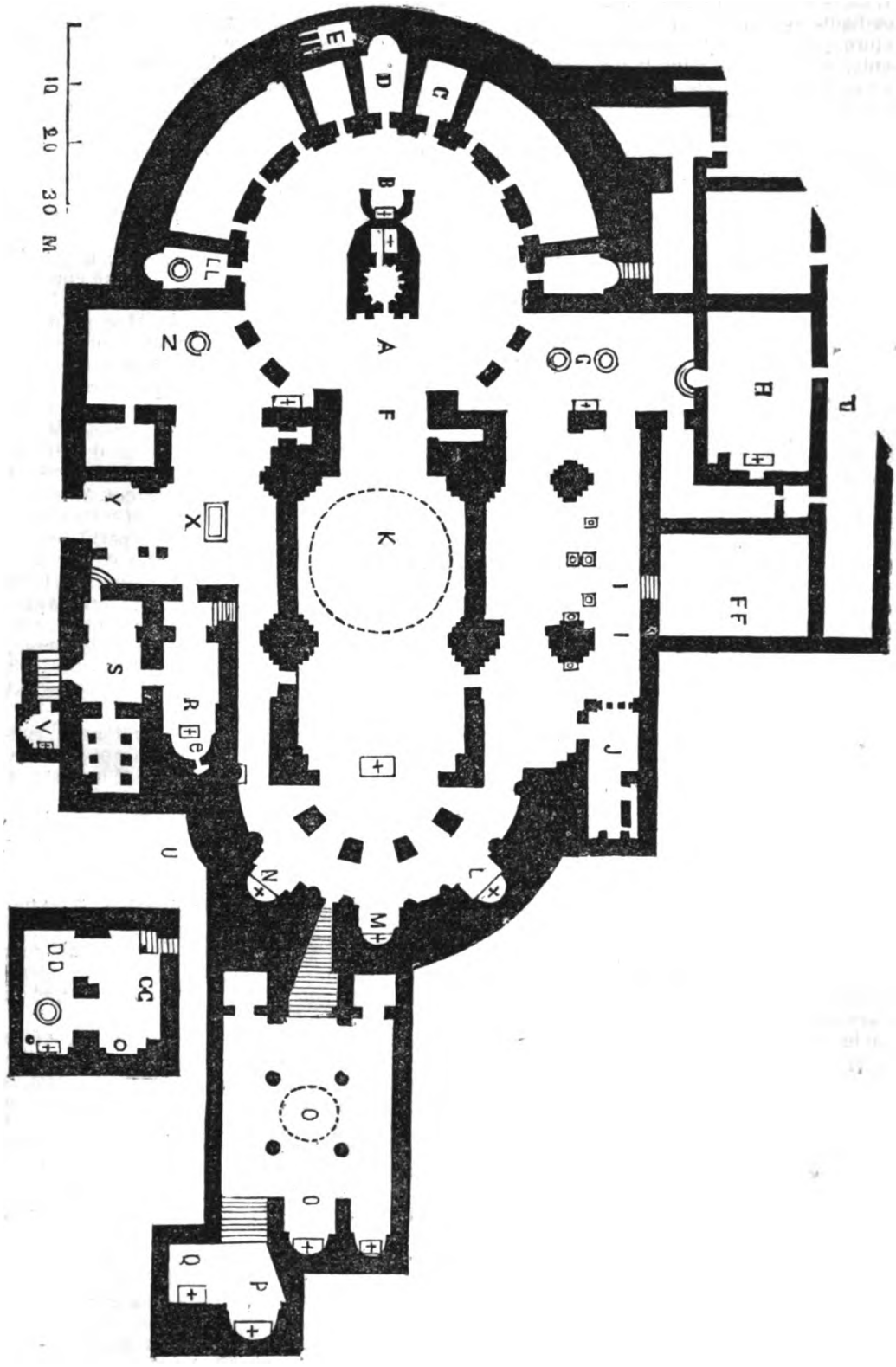
L'église du Saint-Sépulcre est beaucoup plus basse que les terrains qui l'avoisinent; il faut descendre de tous côtés pour y arriver. Cette disposition du terrain s'explique par une comparaison avec beaucoup de sites analogues qu'on trouve dans les environs de la ville.

Il est probable que le jardin de Joseph d'Arimathie, dont une partie se voyait encore du temps de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, était le fond d'une ancienne carrière exploitée. Le côté oriental du côté de la ville était un rocher où avaient lieu les exécutions, appelé Golgotha, lieu du Crâne, ou Calvaire. Le terrain au-dessous était le jardin, et le rocher opposé renfermait dans ses flancs deux monuments funèbres, celui de la famille de Joseph d'Arimathie, et celui qu'il s'était fait creuser pour lui-même.

Si l'on veut se placer sous les yeux le plan de l'Eglise (*voy.* le plan, pag. suiv.), on comprendra facilement cette disposition.

Le petit bâtiment, à peu près carré R S, qui est à droite de la porte d'entrée, est le Calvaire, dont le bas est au niveau du reste de l'église. Mais le rocher derrière le point

Digitized by Google



Digitized by Google

E s'élève de cinq mètres, et porte l'étage CC DD placé à côté dans le plan.

C'est là l'église du Calvaire. Elle est d'une très-haute antiquité, à en juger par son architecture qui n'a presque pas subi de changements, si ce n'est dans la décoration. Elle était autrefois couverte de mosaïques, parmi lesquelles on lisait des inscriptions grecques et latines, symbole de l'union des deux Églises d'Orient et d'Occident, qui nous ont été en grande partie conservées par Quaresmius. Il ne subsiste plus de toutes ces mosaïques qu'un portrait en pied du Sauveur, à la voûte DD du Calvaire. Cette mosaïque est infiniment précieuse par l'antiquité de son travail, qui porte un cachet singulier de rudesse. La tête du Christ n'est pas entourée du nimbe qui lui est toujours donné dans les mosaïques du moyen âge; sa figure est austère, ses vêtements sont simples, ses pieds sont nus. Nous savons, par Quaresmius, que cette mosaïque représentait l'ascension. Le Sauveur était entouré de quatre anges et de ses disciples. On lisait au-dessous de la mosaïque l'inscription latine : VIRI GALILÆI, QUID ASPICITIS IN CŒLUM (*Act.* I, 11), etc., en une seule ligne qui traversait la voûte du nord au midi. Le Sauveur seul est resté, dernier souvenir de ces travaux d'une haute antiquité, qu'on ne saurait trop recommander à la conservation des Pères de Terre-Sainte, possesseurs de cette partie du Calvaire.

Nous allons revenir sur les détails de cet auguste sanctuaire; mais donnons auparavant une idée générale du reste de l'édifice.

Sous un arceau Y se trouve le divan des Turcs qui ont les clefs de l'église. Au point X est la pierre de l'Onction. Toute cette partie est le vestibule de l'église. Elle est commune à toutes les communions chrétiennes.

En suivant sur la gauche ce vestibule, qui a été restauré par les Grecs après l'incendie de 1808, vous arrivez sous une vaste coupole A, au centre de laquelle est le Saint-Sépulcre, que nous allons décrire en particulier. La coupole est ouverte par le haut, sans être fermée par aucun vitrage. Quand il pleut, on place de grandes toiles qui reçoivent l'eau et protégent le précieux monument. Derrière le Saint-Sépulcre est une petite chapelle B fort pauvre, qui appartient aux Coptes. Leur habitation est au point C. Remarquez les lourds piliers qui servent de soutien au dôme. Ils portent des arcades au-dessus desquelles est un second rang d'arcades, éclairant une immense galerie circulaire, possédée au midi par les Arméniens, au nord par les Latins. L'absidiole D est aux Syriens; leur autel est fort pauvre. Le tombeau antique E, dont nous parlerons en détail, parce qu'il est capital pour constater l'authenticité du Saint-Sépulcre, est celui de Joseph d'Arimathie, et les Syriens y entretiennent une lampe. Il est absolument nu. Si vous avancez au nord vers le point G, vous passez dans le lieu où Jésus apparut à Madeleine. Il appartient aux Latins; leur orgue est là adossé au mur du couchant. En face la chapelle H est celle où les Latins ont leur chœur et célèbrent l'office. C'est là que Jésus apparut à sa sainte Mère. A votre droite est leur sacristie, et au point T, le petit couvent où logent les frères qui viennent, à tour de rôle, se renfermer dans l'église pour en faire le service jour et nuit. Un long corridor II est appelé les Arceaux de la Vierge. C'est une partie très-ancienne de l'église que les Croisés respectèrent lorsqu'ils construisirent la partie ogivo-romane de l'édifice. Ce corridor se termine par la prison de Jésus-Christ J.

En revenant sous la grande coupole, et en laissant derrière soi le Saint-Sépulcre, vous avez un grand arceau F, qui sépare la grande coupole dont nous avons parlé d'une coupole K de moindre dimension, bâtie par les Croisés. Sous cet arceau, appelé l'Arceau impérial, les Latins avaient autrefois un autel; maintenant l'espace est libre; mais il appartient aux Latins, et c'est là qu'ils se placent chaque fois qu'ils célèbrent solennellement au Saint-Sépulcre. Après avoir franchi la petite coupole qui recouvre le chœur des Grecs, vous voyez leur autel au sanctuaire terminé circulairement par des piles carrées. Autrefois d'élégantes colonnes soutenaient cette abside circulaire; mais, comme cette partie de l'édifice menaçait ruine, les Grecs, auxquels elle appartient, l'ont réparée fort solidement, mais d'une manière lourde et sans goût. Toute la partie qui entoure ce chœur et ce sanctuaire, soit du côté II qui forme les Arceaux de la Vierge, soit derrière les piliers carrés de l'abside, soit entre le chœur des Grecs et le Calvaire, est commune à tous les Chrétiens.

Il ne nous reste plus à mentionner dans cette église que les absidioles LN qui sont aux Abyssiniens, l'absidiole centrale M qui est aux Arméniens.

Telle est l'église du Saint-Sépulcre, à laquelle, on le voit, est adossée l'église du Calvaire, qui y adhère comme une chapelle latérale.

Avec le plan et cette explication, il est impossible de ne pas en saisir la distribution et l'ensemble. D'ailleurs, quelques détails que je vais donner vont rendre cette église familière au lecteur, comme s'il lui était donné de la visiter lui-même.

A l'extrémité de l'abside orientale, entre les deux absidioles MN, est un escalier d'un nombre considérable de degrés, qui conduit dans l'église souterraine, appelée chapelle de Sainte-Hélène OO, de laquelle on descend encore par plusieurs marches dans une grotte nue qui fut une ancienne citerne, où se trouva la vraie croix. L'autel et la chapelle P appartiennent aux Latins. La chapelle Q est aux Grecs.

J'ai voulu donner cette explication d'ensemble pour qu'on sache d'abord le monument en général, ou plutôt l'assemblage de trois monuments : la grande église proprement dite, à laquelle tient au midi la petite chapelle du Calvaire, et à l'orient l'église basse de Sainte-Hélène.

Je vais reprendre maintenant dans le même ordre chaque sanctuaire en particulier,

Digitized by Google

indiquer l'époque certaine ou présumée de sa construction, les autels qui s'y trouvent, et les souvenirs pieux qui s'y rattachent.

I. Le Calvaire. Il était d'une grande importance pour mes études que je m'assurasse de l'existence de la roche du Calvaire. Des pierres pouvaient avoir été apportées dans l'église, afin de simuler un rocher. Je ne négligeai donc rien pour éclaircir ce fait.

Or, entre les points marqués sur le plan e U N, je vérifiai le massif du Calvaire, qui s'élève de cinq mètres au-dessus du niveau de l'église du Saint-Sépulcre. Dans l'abside e de la chapelle d'Adam, le rocher est visible dans une petite niche où brûle constamment une lampe. Toutes les bases de la chapelle N ne sont pas des blocs de pierre, mais le rocher naturel, et ce fut là qu'avec un instrument je parvins à détacher des parcelles du rocher du Calvaire comme souvenir de mon pèlerinage. La lettre U sur le plan indique le petit couvent des Grecs derrière le Calvaire; il est bâti sur la roche même, et une citerne, dont les eaux sont abondantes, est creusée dans le roc vif. Les architectes de l'église du Calvaire n'ont pensé qu'à faire un édifice. Ces pieux barbares ont découpé le rocher autant qu'ils ont pu, pour ne laisser subsister que le sommet, où se trouvent la cavité de la croix et la déchirure du rocher. Ils ignoraient que la science un jour serait obligée de venir au secours de la foi, et que devant les doutes de l'homme nous aurions besoin, comme le Christ devant saint Thomas, de dire au monde : Mettez votre main dans la fente du Calvaire, touchez vous-même le rocher, assurez-vous que ce n'est pas un Golgotha factice.

J'eus donc la démonstration positive de l'existence d'une masse de rocher naturel sur une assez grande étendue, mais malheureusement réduit, à son point culminant, à une surface qui n'a que trois mètres soixante centimètres dans sa longueur, et trois mètres seulement en largeur. Je confirmai du reste cette étude en comparant la nature du rocher du Calvaire avec celle du rocher du tombeau de Joseph d'Arimathie placé au point E, à l'ouest de la grande coupole, lequel est creusé dans le roc vif.

Voici maintenant la distribution de l'église du Calvaire. Le rez-de-chaussée est au niveau du bas-côté de l'église YX, qui sert de vestibule. Il se divise en deux parties. La première R est la chapelle d'Adam. Une antique tradition suppose que la tête d'Adam avait été conservée dans une grotte sous la masse du Calvaire. Les Pères n'ont pas dédaigné cette tradition, qui plaçait ainsi les prémices de la vie glorieuse et impérissable au lieu même où reposait le chef du premier homme qui avait porté le péché dans le monde. Le sang coulant de la croix serait tombé par la fissure du rocher entr'ouvert, aurait touché la tête d'Adam, et parmi ces morts ressuscités que l'on vit à Jérusalem le jour du sacrifice de l'Homme-Dieu, Adam se serait trouvé comme témoin de la seconde création par la souffrance. Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise ont dit des choses élevées sur cette croyance, qui était encore vivace au temps des Croisades, selon Guillaume de Tyr.

Malheureusement la grotte sépulcrale du premier Adam n'a pas plus été respectée que celle de l'Adam réparateur. Vous vous trouvez dans une chapelle voûtée qui ne rappelle en rien un tombeau, et ce n'est que derrière l'autel, à l'abside au point e, que vous apercevez un peu le rocher. Là vous êtes en effet au-dessous de la cavité où fut dressée la croix.

Avant la restauration du monument par les Grecs, deux tombeaux gothiques étaient placés à droite et à gauche de la porte d'entrée de la chapelle d'Adam. Le tombeau de Godefroy était à droite, celui de Baudouin à gauche. Ces tombeaux des rois latins de Jérusalem étaient faits d'un sarcophage recouvert d'une dalle à toit aigu, sur laquelle était une inscription funéraire, et le sarcophage était supporté par quatre petites colonnes très-basses. Les Grecs, dans leur haine pour les Latins, ont absolument fait disparaître ces tombeaux. Il n'en reste pas le moindre vestige; malgré des recherches minutieuses dans les cours, les coins et recoins des divers monastères qui entourent l'église du Saint-Sépulcre, il m'a été impossible de rien retrouver de ces tombeaux si précieux pour nous. Les Grecs eux-mêmes ont perdu le souvenir de l'emploi qu'on a fait de ces sarcophages. Je conjecture qu'ils ont été employés comme matériaux dans les diverses constructions de l'église restaurée (145).

A côté de la chapelle d'Adam est une pe-

(145) Quaresmius nous a conservé de précieux détails sur ces tombeaux, quoiqu'il ait négligé d'en décrire la forme.

Voici l'épitaphe de Godefroy de Bouillon :

HIC IACET : INCLITVS : DVX GODEFRIDVS
DE BVLLON QVI TOTAM ISTAM : TERRAM
AQVISIVIT : CVLTVI : CHIANO : CVI',
ANIMA : REGNET CUM XPO AMEN.

Voici celle de Baudouin, son frère :

REX BALDEVVINVS IVDAS : ALTER MACHABEVS
SPES PATRIÆ VIGOR ECCLIE. VIRT' VTRIVSQ :
QVEM FORMIDABANT CVI DONA TRIBVTA FEREBAT
CEDAR ET EGVPT' DAN AC HOMICIDA DAMASCVS
PROH DOLOR IN MODICO CLAVDITVR HOC TVMVLO.

Les Grecs vénéraient un autre tombeau qui touchait celui de Baudouin, et qu'ils croyaient celui de Melchisédeck, roi de Salem. Ce tombeau a disparu comme les autres.

Quatre autres tombes de la même forme que celle du tombeau de Godefroy de Bouillon étaient adossées au mur qui sépare le chœur des Grecs de la pierre de l'Onction X. Une de ces tombes était celle du septième roi de Jérusalem, Baudouin, cinquième du nom, qui mourut enfant.

SEPTIM' : IN TVMVLO PVER : ISTO REX TVMVLAT' :
EST BALDEVINI' : REGVM : DE SANGVINE NAT' :
QVEM TVLIT : E MVNDO : SORS : PRIME CONDITIONIS ;
VT PARADYSIACE LOCA : POSSIDEAT REGIONIS.

Nous vivons à une singulière époque. Je vis à Jérusalem le consul de Belgique qui, au nom de son

Digitized by Google

tite sacristie S, au fond de laquelle est un magasin voûté. La construction de cette partie inférieure du Calvaire remonte très-probablement au VIIe siècle.

Maintenant voyons le haut du Calvaire qui forme l'église supérieure CC DD. L'escalier par lequel on y monte aujourd'hui est moderne. L'ancien escalier était dans le bas-côté, entre le sanctuaire actuel des Grecs K et la chapelle R.

La chapelle haute du Calvaire a été restaurée par les Grecs; les peintures en sont très-médiocres. Cependant le caractère religieux de ce précieux monument n'est pas dénaturé. Un pilier central supporte quatre voûtes à arêtes qui, prises en longueur, couvrent deux chapelles. Celle de droite DD appartient aux Latins. La belle mosaïque représentant le Sauveur, dont j'ai déjà fait mention, est à la voûte de cette chapelle, édifiée sur le lieu même où se fit le crucifiement. L'autre chapelle est aux Grecs. Le fond est exhaussé au-dessus du pavé par la hauteur du rocher. Malheureusement tout ce sommet du Golgotha, qu'il faudrait mettre à nu pour que le Chrétien pût coller ses lèvres sur la pierre à jamais consacrée qui fut teinte du sang du Sauveur, est recouvert de fort belles dalles de marbre qui le cachent complétement.

Là se trouvait la cavité où la croix fut plantée. Elle était recouverte d'une plaque d'argent ciselée avec des bas-reliefs, dont le curieux dessin nous a été conservé par Quaresmius (146). C'était l'œuvre d'un moine grec du XVIe siècle. Le travail est ingénieusement conçu. Au temps de Quaresmius, on disait la Messe sur deux petits autels placés à droite et à gauche du rocher où la victime sainte s'immola elle-même pour le salut du monde. On n'osa jamais y placer d'autel, et ce sentiment de pieuse terreur s'était transmis jusqu'à notre siècle. Les Grecs n'ont pas voulu perpetuer cette délicate réserve, et ils ont placé un autel de marbre, du reste assez élégant, au lieu même où la croix fut dressée (147)

Mais ce qu'on ne peut pardonner aux Grecs, c'est d'avoir brisé le rocher lui-même du Calvaire sur un espace assez considérable, pour établir cet autel (148). On m'a raconté à Jérusalem que les Grecs, voulant envoyer au patriarche de Constantinople une relique d'un prix inestimable, conçurent le malheureux projet de couper la pierre où la croix avait été dressée. La pierre enlevée fut confiée à un navire qui partait de Jaffa pour Constantinople, lequel fit naufrage en chemin.

A un mètre quarante et un centimètres de la cavité de la croix, est la déchirure du rocher, qui eut lieu à la mort du Sauveur, lors du tremblement de terre (149), le plus grand, selon Pline, dont on ait souvenir de mémoire d'homme.

Cette déchirure du rocher du Calvaire, que j'étudiai avec le plus grand soin, est verticale. Elle forme une ligne ondulée dans la direction de l'est à l'ouest. Ce qu'on peut en apercevoir en longueur a environ un mètre soixante centimètres. La plus grande largeur est de vingt-cinq centimètres (150).

Il y a une preuve matérielle que cette déchirure n'est pas une veine naturelle entre deux couches parallèles de rocher: c'est que, selon la loi des corps divisés violemment dans la direction verticale, la largeur de la fente va en diminuant depuis le haut jusqu'en bas. S'il était possible de rapprocher les deux parties séparées du rocher, elles se rejoindraient parfaitement, les angles saillants allant correspondre aux angles rentrants. Une petite grille en bronze doré, qui se soulève à volonté, laisse examiner et toucher la roche sainte. Elle est de la même nature que celle que j'avais déjà étudiée dans le bas du Calvaire, et que nous allons trouver au tombeau de Joseph d'Arimathie : c'est un calcaire compacte, d'une teinte jaune, tacheté de plaques légèrement rosées.

De précieuses mosaïques ornaient autrefois le chevet et les voûtes de la chapelle du Calvaire. Le crucifiement occupait le fond. On y voyait des prophètes de la loi antique, parmi lesquels Isaïe, Habacuc, Amos, David et Salomon; le Sauveur lui-même, ayant à sa

gouvernement, attachait un grand prix à reconstruire le tombeau perdu de Godefroy de Bouillon. Vous éleverez un sépulcre vide sur lequel vous graverez l'inscription tant bien que mal conservée par Quaresmius; quelle gloire! Il était réservé à notre siècle restaurateur de faire de faux monuments, comme on faisait à Padoue des médailles fausses.

(146) C'est un disque évidé au centre, et divisé en six compartiments : le crucifiement, la descente de croix, la résurrection, les saintes femmes au tombeau, occupent quatre de ces compartiments. Les deux autres sont garnis de gracieuses arabesques, parmi lesquelles on remarque des glands et des raisins. Les légendes sont en grec. L'artiste a mis son nom et le millésime 1560.

(147) « Sunt ibi duo parva altaria, alterum a dextris, alterum a sinistris sacræ rupis et altaris Domini, in quibus sacerdotes Græci celebrant, nunquam tamen in altero loco ubi summus Sacerdos semel seipsum obtulit immaculatum Deo viventi. » (*Elucid. Terr. Sanct.*, II, pag. 457.)

(148) Le P. Manuel Garcia, dans ses *Derechos legales*, a raison de reprocher aux Grecs d'avoir sans motif enlevé cette roche précieuse. « Je ne trouve pas de parole, dit le moine acrimonieux, pour raconter les abominations et les horreurs commises par les Grecs, à l'instigation du démon, pour effacer le souvenir du lieu où Jésus-Christ expira sur la croix. » Il raconte que cet enlèvement sacrilége eut lieu un matin avant le jour. Le frère sacristain des Latins, homme robuste et à la force de l'âge, n'ayant que quarante ans, étant venu pour allumer les lampes sur la sainte montagne, à la vue de cette profanation, fut saisi d'une telle indignation, qu'il tomba en syncope. Transporté à l'infirmerie, il mourut dans la journée de regret et de douleur.

(149) « Maximus terræ memoria mortalium exstitit motus Tiberii Cæsaris principatu, duodecim urbibus Asiæ una nocte prostratis. » (PLIN., lib. II, cap. 84.)

(150) Saint Cyrille de Jérusalem dit, *Catech.* XIII : « Hactenus Golgotha monstrat, ubi propter Christum petræ scissæ sunt. »

Digitized by Google

droite sa très-sainte Mère, et Jean-Baptiste, son précurseur. Sur l'une des arcades était sainte Hélène, la fondatrice des Lieux saints, ayant la couronne impériale sur la tête, tenant d'une main le globe surmonté d'une croix rouge avec cette inscription : HELENA REGINA, et de l'autre main une grande croix de Lorraine (c'est-à-dire à deux traverses). En face de sainte Hélène était l'empereur Héraclius, nimbé comme un saint, tenant également la croix et le globe avec cette inscription : ERACLIVS IMPERATOR.

Nous avons vu qu'il ne subsiste plus qu'un seul fragment de ces intéressantes mosaïques.

Maintenant, si nous descendons du Calvaire, nous nous trouvons devant la pierre de l'Onction X.

Ce fut sur elle que Joseph d'Arimathie et Nicodème, disciples du Sauveur, déposèrent le corps après qu'il fut descendu de la croix, pour l'embaumer à la manière des Juifs. La tradition des Chrétiens de Jérusalem rapporte que cette pierre n'est pas distincte du rocher; qu'elle tient par conséquent au massif du calcaire. En 1555, le P. Boniface de Raguse, gardien du mont Sion, la fit couvrir d'un beau marbre rouge qu'il échangea avec les Jacobites pour un pluvial. Avant cette époque, elle était recouverte d'une élégante mosaïque. Cette pierre est d'une teinte verdâtre (151).

En 1588, Ferdinand de Médicis, grand duc de Toscane, envoya à Jérusalem un magnifique autel de bronze, destiné à envelopper la pierre de l'Onction. Les Grecs portèrent plainte au cadi, pour empêcher qu'on plaçât l'autel, sous prétexte que les femmes enceintes ont coutume de venir se prosterner sur cette pierre. Les Franciscains furent obligés de céder, et mirent le bel autel florentin dans la chapelle haute du Calvaire; plus tard ils l'ont placé contre un pilier, près du point G, à la naissance des Arceaux de la Vierge.

C'est le morceau d'art le plus remarquable que possède l'église du Saint-Sépulcre. Six bas-reliefs décorent l'autel; ils représentent le crucifiement, le Christ en croix, la descente de la croix, l'onction, la mise au tombeau, la résurrection.

On lit sur la corniche, en beaux caractères de l'époque :

MDLXXXVIII FERD MEDICES MAG DVX ÆTR

Sur le pilastre central :

FERD MEDICES
MAG DVX ETR.
PIETATIS
SIGNVM
DD
MDLXXXVIII

Sur la plinthe inférieure :

FRATER DOMINICVS PORTISIANVS CONVENTVS SANCTI MARCI DE FLORENTIA ORD. PRÆD. ROM. PROV. PROFESSVS FECIT ANNO DOMINI NOSTRI MDLXXXVIII

Quatre écussons se voient aux angles de l'autel; ce sont les armes du donataire. Les uns ont la couronne radiée, les autres les ornements du cardinalat. Ferdinand de Médicis, avant d'être grand duc, avait été cardinal et protecteur de l'ordre de Saint-François. Ce travail remarquable fait honneur au moine artiste qui l'a sculpté. Malheureusement il est là comme au rebut; et il est difficile de lui assigner une place dans l'église du Saint-Sépulcre. Je ne crois même pas que des objets d'art puissent jamais produire un effet religieux dans cette église vénérable. Elle emprunte des grands événements qui s'y sont accomplis un caractère tellement grandiose, qu'on n'a pas un regard pour un travail quelconque de bronze ou de marbre sorti des mains d'un artiste. Qui songera à s'occuper d'un bas-relief représentant le Christ sur la croix, lorsqu'il peut gravir le Calvaire, se prosterner dans le lieu même où a coulé le sang du Sauveur, et toucher le rocher fendu au moment où la terre tressaille dans un épouvantable tremblement?

II. LE SAINT-SÉPULCRE. — J'ai hâte d'arriver à la description du Saint-Sépulcre. Ici nous distinguons l'église elle-même du petit édifice intérieur qui renferme le Saint-Sépulcre. Ce petit édifice est récent; il a été construit par les Grecs après l'incendie de 1808. La grande coupole qui couvre ce monument est également récente dans les parties restaurées par les Grecs, c'est-à-dire les piles intérieures qui ont remplacé d'antiques colonnes, les arcades qui supportent la galerie circulaire, et la voûte en bois couverte de plomb qui forme cette coupole. Mais le mur massif et extérieur de la rotonde n'ayant pas souffert de l'incendie, n'a pas été rebâti par les Grecs.

Ce qu'ils ont complétement reconstruit, c'est le Saint-Sépulcre lui-même.

Lorsque sainte Hélène voulut construire l'église de la Résurrection, l'*Anastasis*, il fallut déblayer le terrain des décombres que les païens avaient entassés pour y élever une statue à Vénus et y planter un bois sacré.

C'est pour cela que ce lieu, si horriblement profané, perdit jusqu'à son nom, et s'appela le *Venerarium*, le lieu de Vénus.

Les points marqués A B C D E (*Voy.* le plan de l'église du Saint-Sépulcre) formaient un rocher massif où se trouvaient deux chambres sépulcrales, la chambre E qui était le tombeau de la famille de Joseph d'Arimathie, et la chambre A que Joseph se fit creuser pour lui-même, et dans laquelle fut enseveli le Sauveur. Les points S R e U V formaient un autre rocher appelé Golgotha ou Calvaire. La croix des suppliciés se dressait sur ce rocher. Le terrain intermédiaire, déprimé de cinq mètres, avait probablement été creusé pour servir de carrière, et était devenu un jardin. On en voit beaucoup de cette espèce dans les champs qui environnent Jérusalem. Ce terrain bas se prolongeait dans les points K M O O, et se terminait par une citerne profonde P Q. Le Vendredi saint, dans leur

(151) Il est fait mention dans Nicétas d'un marbre rouge qui avait été autrefois à Ephèse, et que l'empereur Manuel porta sur ses épaules dans son palais, comme étant la pierre de l'Onction. (Apud Jacob. Gretzer., *De Cruce*, tom. I, lib. I, cap. 37.)

Digitized by Google

précipitation afin de ne pas se souiller d'un travail le jour de Pâque, sabbat solennel qui commence en Orient le vendredi avant le coucher du soleil, les Juifs jetèrent les croix dans cette citerne, où sainte Hélène les retrouva.

Le terrain ainsi décrit, il est facile de se représenter la construction des saints Lieux. Le Calvaire forma une petite église élevée R S. La chapelle de sainte Hélène OO fut placée au lieu de l'invention de la croix. Le terrain K M devint la vaste basilique où s'assemblaient les fidèles; ce fut là que saint Cyrille prononça ses belles catéchèses; et une vaste rotonde appelée *Anastasis* (résurrection) couvrit le Saint-Sépulcre A.

Le premier travail fut d'isoler le saint tombeau au centre de l'église. On coupa donc le rocher dans les points B C D; on emporta une partie du monument sépulcral de la famille de Joseph d'Arimathie E. Saint Cyrille nous apprend que le monument du Sauveur était précédé d'une caverne taillée de main d'homme, qui fut rasée pour recevoir une construction d'une magnificence royale, qui décorait, de son temps, l'entrée du monument : *Nunc vero jam non apparet, eo quod præsentium ornamentorum instituendorum gratia olim erasa sit anterior spelunca* (152).

Cette royale dégradation est infiniment regrettable. Elle n'a pas même été compensée par la conservation de l'enveloppe architecturale que lui donna sainte Hélène. Cette magnifique construction fut détruite par les ordres de Akem (153), et rebâtie au XIIe siècle par les Croisés.

Le Saint-Sépulcre que vit Châteaubriand, et dont nous avons plusieurs dessins, était celui des Croisades. C'était un édicule gracieux, composé, 1° d'un vestibule carré appelé chapelle de l'Ange, dans lequel on entrait par une porte en plein cintre d'une grande simplicité; 2° d'un massif polygone, orné d'arcatures ogivées supportées par des colonnes. Ce massif de pierre ou de marbre entourait le rocher intérieur qui forme encore le Sépulcre. Au-dessus s'élevait un petit dôme supporté par un massif octogone décoré d'arcatures trilobées.

Détruit par l'incendie de 1808, il a été reconstruit par les Grecs, et c'est celui que je vais décrire.

Il s'élève d'abord de trente-neuf centimètres au-dessus du sol de la grande rotonde. Il forme un édicule allongé, carré sur le devant à l'orient (au point A), et pentagone à l'occident.

La façade, d'un angle à l'autre, a cinq mètres quarante-sept centimètres; la longueur totale de l'édifice est de huit mètres vingt-six centimètres

L'édifice actuel est tout en marbre. Il est orné extérieurement de seize pilastres, qui en forment la seule décoration. Une coupole écrasée surmonte la partie pentagonale, et recouvre la chambre du sépulcre.

Le vestibule appelé chapelle de l'Ange est complétement moderne. Rien de l'ancienne chapelle n'a été conservé. Ce vestibule est orné de pilastres à l'intérieur. On pénètre de la chapelle de l'Ange, par une porte basse et étroite, dans le sépulcre proprement dit. Cette porte est cintrée, mais prise dans le rocher, et nullement revêtue de marbre. C'est le seul endroit où l'on puisse toucher la roche du Saint-Sépulcre.

La chambre sépulcrale est presque carrée, ayant, du levant au couchant, deux mètres sept centimètres de longueur, et du sud au nord, un mètre quatre-vingt-dix-huit centimètres de largeur (154).

Cette chambre est ornée aux quatre angles de pilastres peu saillants. Les côtés sud et nord sont unis; mais les côtés est et ouest sont partagés par un pilastre qui correspond à la table de marbre dont est couvert le tombeau du Sauveur.

Ce tombeau est à droite en entrant dans la chambre sépulcrale. Il s'élève de soixante-dix-sept centimètres du sol. Il forme un simple coffre carré long, qui a la longueur de deux mètres, et quatre-vingt-dix centimètres de largeur.

Ce coffre est en marbre blanc. La tablette de dessus a reçu, avec un instrument, une longue déchirure artificielle, destinée, dit-on, à gâter ce beau marbre et à lui ôter son prix, de peur qu'il ne tentât la cupidité des mahométans.

Le sarcophage où reposa le corps embaumé du Sauveur est placé sous ce marbre blanc. Aucune inscription, aucun bas-relief ne viennent orner l'enveloppe du saint tombeau; seulement, un encadrement, composé de moulures assez délicates, entoure la tablette de marbre. J'avoue, pour ma part, que cette simplicité d'ornementation me plaît au delà de tout ce que l'art aurait pu entasser sur l'auguste tombeau. Cette tablette de marbre blanc fut placée par le P. Boniface, gardien du mont Sion, en 1555. Auparavant, le marbre qui recouvrait le saint tombeau avait trois trous par lesquels on pouvait voir le rocher; mais les pèlerins, dans leur zèle pour emporter quelques fragments du précieux sarcophage, faisaient entrer des instruments de fer par ces trous, afin d'en retirer quelques parcelles. Il fallut donc se résoudre à le couvrir entièrement. Le marbre du Saint-Sépulcre ne peut être levé qu'avec un firman spécial du Grand Seigneur.

Autrefois, avant l'incendie, la chambre sépulcrale formait une voûte couverte d'une mosaïque. Cette mosaïque a complétement

(152) S. Cyrillus Hierosolymit., catech. 14, *De Christi resurrect.*, pag. 208, édit. Bénédict.

(153) Le *Hequen Kalifa* de Guillaume de Tyr. (*Bell. sacr. Hist.*, lib. 1, cap. 4.)

(154) Voici les mesures du Saint-Sépulcre, données par Deshayes, ambassadeur de Louis XIII, en 1621

Longueur du Saint-Sépulcre : Six pieds moins un pouce.

Largeur : Six pieds moins deux pouces.

Largeur du marbre qui couvre le tombeau : Deux pieds deux tiers et demi.

Digitized by Google

disparu aujourd'hui, soit qu'elle ait été endommagée par la chute des poutres enflammées de la grande coupole, soit que les Grecs l'aient trouvée trop dégradée par le temps.

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur le précieux tombeau. J'exprimerai une dernière fois un amer regret qu'il faille recourir à toutes les investigations de la science pour s'assurer qu'on est au véritable sépulcre du Sauveur. Je dois pourtant ne pas omettre une circonstance importante : c'est que des habitants de Jérusalem, qui ont été témoins, après l'incendie de 1808, des travaux de restauration des Grecs, m'ont assuré avoir vu de notables parties du rocher du Saint-Sépulcre. Je tiens cette note d'un vénérable Père de Terre-Sainte, qui n'a pas quitté Jérusalem depuis cette époque. De plus, la paroi extérieure du placage en marbre du Saint-Sépulcre, du côté du nord, est considérablement surplombée en quelques endroits, ce qui indiquerait que les Grecs n'ont fait que sceller ces marbres au rocher primitif.

III. Tombeau de Joseph d'Arimathie. — Après avoir décrit le Calvaire et le Saint-Sépulcre, il entre dans l'ordre de nos études de nous rendre compte d'un tombeau antique placé au fond de la grande rotonde à l'occident, au point E.

Ce tombeau est évidemment antérieur à la construction de l'église et à l'époque chrétienne. C'est un monument d'époque judaïque, exactement semblable aux monuments de même genre qui se voient dans les nécropoles dont Jérusalem est entourée. On y pénètre par une petite porte qui donne sur l'abside D. On se trouve dans une chambre carrée taillée dans le roc vif, et absolument dépouillée de tout ornement, si ce n'est d'une pauvre lampe que les Syriens y entretiennent. Pour construire les fondations de la grande rotonde, on a emporté la moitié de cette chambre sépulcrale. Il reste toutefois deux côtés, celui du midi et celui du couchant. Chacun d'eux présente trois niches à cercueils. Ces niches sont exactement les mêmes que celles que nous avions étudiés aux tombeaux des rois, et particulièrement au tombeau des prophètes. C'est uniquement un trou carré long, creusé au niveau du sol pour recevoir soit le corps embaumé lui-même, soit un sarcophage dans lequel le corps était déposé. L'ouverture de ces niches se dissimulait au moyen d'une maçonnerie, et il ne restait que la chambre sépulcrale, laquelle à son tour était ordinairement fermée d'une énorme pierre.

Tous les savants qui ont vu le tombeau de Joseph d'Arimathie, Villiams, Schultz, conviennent de l'antiquité de ce monument, de son antériorité à l'époque chrétienne. Donc, à l'époque du Christ, il était hors de l'enceinte de Jérusalem, parce que, d'après la loi, aucune sépulture ne pouvait se faire dans l'intérieur des villes. C'est donc une preuve hors de toute attaque de la certitude de la tradition chrétienne à Jérusalem sur le tombeau de Jésus-Christ. Je me suis expliqué comment, contrairement à l'usage et à l'instinct religieux des hommes de l'antiquité, qui portait chacun à désirer de reposer dans le sépulcre de ses pères, Joseph d'Arimathie s'était construit pour lui-même un sépulcre neuf. C'est que j'ai cru reconnaître, à l'inspection du monument de famille, qu'il n'y restait plus de place à remplir. Et j'en ai la preuve dans ce fait, que le sol même de la chambre sépulcrale avait été creusé de manière à y placer deux corps. Le monument de la famille se trouva donc encombré, probablement par la mort récente de plusieurs des parents de Joseph, dont évidemment il ne pouvait pas penser à violer la sépulture. Il songea donc à se creuser pour lui-même, à quelques mètres de distance, un nouveau monument.

L'on m'a objecté que les deux niches pratiquées dans le sol de la chambre sépulcrale auraient pu être l'œuvre des Chrétiens au temps des Croisades. Voici ma réponse :

1° Le travail du ciseau dans le rocher est le même dans ces niches que dans les niches latérales.

2° L'une d'elles passe sous les fondements de l'église; donc elle était creusée antérieurement à l'église elle-même; car il eût été imprudent de faire une cavité sous une assise de fondement.

3° Les tombes creusées au moyen âge étaient en forme d'auge ou de bière ouverte par-dessus pour recevoir le corps. Celles-ci sont creusées dans le genre des niches supérieures, c'est-à-dire qu'elles n'ont qu'une ouverture latérale, ce qui détruit complétement toute ressemblance avec des tombes chrétiennes.

4° Enfin, ce lieu ayant toujours été regardé comme un lieu saint, on n'aurait pas pu sans profanation concevoir la pensée d'en faire un caveau sépulcral. Les tombes des rois de Jérusalem, placées dans l'église du Saint-Sépulcre, étaient des sarcophages apparents avec couvercles à toit aigu. Rien n'indique qu'il y ait eu d'autres tombes que celles-ci dans l'église du Saint-Sépulcre.

Ce fut, je l'avoue, pour moi une grande jouissance que celle de trouver dans ce monument, d'une antiquité évidente, une preuve mathématique de l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre ; et je ne pense pas qu'après qu'on l'aura méditée, il puisse dorénavant s'élever sur ce point, dans la science, quelque doute un peu sérieux.

La roche du monument de Joseph d'Arimathie est exactement de la même nature que celle du Calvaire : un calcaire compacte blanc, légèrement mêlé de teintes rosées. Elle est d'une extrême dureté.

IV. La grande Coupole. — Cette partie du monument offre aujourd'hui bien peu d'intérêt. Les piliers massifs que les Grecs ont mis à la place des colonnes sont de fort mauvais goût. Cependant il faut reconnaître que le monument a conservé son caractère religieux.

Châteaubriand, qui nous a laissé une bonne description de cette rotonde, telle qu'il la vit avant l'incendie, s'est singulièrement trompé en assurant que son architecture était du

Digitized by Google

siècle de Constantin. Je puis affirmer qu'il n'y a plus rien de l'église primitive que quelques pans du mur extérieur de la rotonde, que j'ai reconnus à leur appareil antique. Tout le reste est d'une construction moins ancienne, et qu'on ne peut faire remonter au delà du VIIe siècle. L'église de Constantin, détruite par Chosroës II, fut relevée par Modeste, évêque de Jérusalem, après que l'empereur Héraclius eut retrouvé la vraie croix. Nous avons dit ailleurs que, renversée par le kalife Akem, elle fut relevée peu d'années avant la première Croisade. La grande rotonde que Châteaubriand vit encore dans sa splendeur, était donc un monument du XIe siècle. Il est évident que les colonnes, les chapiteaux appartenaient au monument des époques antérieures, comme nous le verrons dans l'église souterraine.

A part les quelques lignes que nous allons citer, il est étonnant combien tous les détails que donne l'illustre écrivain sur l'église du Saint-Sépulcre, sont défectueux et pleins d'erreurs. Je n'ai pas osé relever à tout moment les inexactitudes du célèbre voyageur. On y aurait vu de ma part, peut-être, la vanité d'avoir mieux étudié que lui le précieux monument. Ce passage toutefois est important pour nous, puisqu'un malheur irréparable a enlevé au monde chrétien l'édifice que tant de siècles avaient respecté.

« La chapelle du Saint-Sépulcre (la grande rotonde) est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde ; elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure également composée de seize colonnes et dix-sept arcades plus petites que les colonnes et les arcades qui les portent. Des niches, correspondantes aux arcades, s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie, et le dôme prend sa naissance sur l'arc de ces niches.

« Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin et trois autres portraits inconnus (155). »

J'émettrai ici une idée, c'est que les seize colonnes que vit Châteaubriand, avec leurs chapiteaux antiques, sont probablement encore en grande partie dans l'intérieur des gros piliers carrés élevés par les Grecs. L'incendie dut faire éclater plusieurs de ces colonnes ; mais je pense que plusieurs, et surtout des chapiteaux, ont moins souffert des flammes, particulièrement dans la galerie. Si, ce que nous devons espérer, la réunion des communions chrétiennes avait lieu, il ne faudrait pas laisser le célèbre monument à une si lourde architecture. Il n'y aurait alors aucun obstacle à remettre des colonnes à la place des piliers massifs qui la défigurent.

La coupole a toujours été en bois. Elle est recouverte de lames de plomb ; mais le côté du midi est dégarni de ce plomb sur une assez grande étendue.

Williams (*Holy city*, t. II, pag. 537), déplorant les hostilités perpétuelles qui s'élèvent entre les Chrétiens à l'occasion de la possession des sanctuaires, raconte qu'il y a quelques années, les Grecs avaient obtenu de Constantinople un firman pour recouvrir le dôme. Ils se procurèrent à cet effet une grande quantité de plomb, et commencèrent l'ouvrage ; mais tout à coup il arriva de la capitale un contre-ordre défendant ou du moins suspendant le travail. Les Latins avaient fait donner ce contre-ordre, et s'étaient opposés à la réparation, sous prétexte que les Grecs en concluraient de plus en plus leur droit de propriété sur le monument. Ils ont eu la satisfaction de voir le saint édifice tomber en ruine, quand on avait en main tous les matériaux pour le réparer. Cette partie était encore découverte lorsque j'étais à Jérusalem. Pendant les grandes pluies, l'église était inondée d'eau, les poutres de la coupole pourrissaient, les peintures étaient ternies.

V. La grande Eglise. — Outre la rotonde dont nous venons de parler, œuvre du XIe siècle, restaurée par les Grecs après l'incendie, le monument renferme une vaste et jolie église ogivo-romane, construite par les Croisés. Elle se compose d'une belle coupole voûtée, soutenue par une lanterne, d'une seconde travée à voûte ogivée, d'une abside, et d'un collatéral qui fait le tour de cette abside, et renferme trois chapelles à absides. Guillaume de Tyr attribue ce travail aux Croisés, et l'étude du monument l'atteste sans le moindre doute (156). Cette vaste église est le plus ancien monument gothique connu. Nous en avons les dates certaines. Jérusalem tomba entre les mains des musulmans l'an 1187. L'édifice est nécessairement antérieur. Or l'ogive y règne, non pas seulement dans le brisement des grands arcs, mais encore dans les baies de la façade, dans les nervures à boudins, déliées et légères, qui caractérisent l'art du XIIIe siècle. On possède aujourd'hui, grâce à mon ami M. Aug. Salzmann, des photographies prises avec le plus grand soin de la belle façade ogivale de l'église du Saint-Sépulcre. La seule étude de ce travail archéologique convaincra les plus incrédules que c'est bien là le style ogival tel qu'il domina chez nous en plein XIIIe siècle. M. Salzmann pense avec raison que la façade du Saint-Sépulcre est l'œuvre des Chrétiens des premières années du XIe siècle, qui introduisirent pour la première fois le style arabe dans des monuments chrétiens.

(155) *Itin. de Paris à Jérusalem*, t. II, pag. 196. — La description qu'il donne du Sépulcre lui-même est complétement insignifiante. Il y a cependant un mot à retenir : « Les arceaux qui le décoraient extérieurement étaient demi-gothiques. »

(156) Châteaubriand suspecte sans aucune raison le témoignage du célèbre historien des Croisades, qui évidemment n'a pas pu se tromper sur un fait de cette importance : « Malgré un passage très-suspect de Guillaume de Tyr, rien n'indique que les Croisés aient fait construire à Jérusalem une église du Saint-Sépulcre. » (*Itinér.* tom. II, pag. 201.) Guillaume de Tyr n'a certes pas inventé ce qu'il avance à cet égard, et le style du monument fait à lui seul son histoire.

Digitized by Google

Ce style a pris naissance à Jérusalem. Les Croisés, arrivés à Jérusalem, commencent par construire, d'après le type roman qu'ils apportent d'Occident, un magnifique portail, celui de l'église Saint-Pierre-aux-Liens. Il est encore en plein cintre : il contient toute l'ornementation romane ; il a les têtes plates, les douze travaux des mois, les noms en latin des mois de l'année ; mais cet art roman est mis en contact avec l'art des Arabes; l'arc roman se brise davantage, non plus par une raison de solidité comme dans nos églises d'Occident, mais pour obtenir plus de grâce dans les courbes; les nervures superposées décorent les arcades; l'archivolte se couvre de rinceaux profondément fouillés, empruntant leurs motifs à la nature végétale. Tout cela se trouve à la façade du Saint-Sépulcre.

L'art ogival des Croisés est tellement semblable à celui des Arabes, que dans les rues de Jérusalem, du côté de la mosquée d'Omar, j'ai passé des heures entières devant de ravissantes fontaines arabes, me posant ce problème : Est-ce le travail d'un ciseau arabe? est-ce un travail des Croisés? Je me demandais aussi : L'entrée de la maison du Patriarche, au nord de la grande coupole du Saint-Sépulcre, est-elle due aux Croisés? est-elle construite par les Arabes postérieurement aux croisades? A certains moments, j'hésitais à prononcer.

Jérusalem a été pendant tout le XIIe siècle le rendez-vous de l'Occident. Et c'est pendant ce XIIe siècle, lorsque l'Europe tout entière, la France en particulier, en est encore au roman fleuri, que les monuments de la Palestine développent un art nouveau. Partout l'arc brisé, l'arc en tiers-point; partout les nervures multiples. Cet art nouveau se féconde au soleil d'Orient; il construit des églises à Jérusalem, à Naplouse, à Sébaste, à Ramleh. Et l'œil suit parfaitement le changement qui s'opère. L'art apporte le roman pur de l'Occident, et l'Orient renvoie à l'Occident l'art ogival. C'est donc en Orient que cet art a pris naissance.

De tous les systèmes qu'on a émis sur l'origine de l'art gothique, celui qui a prévalu dans ces derniers temps consiste à faire honneur de cette belle création à la France, et à la France du nord. C'est la théorie de l'école archéologique dominante en ce moment. L'art gothique serait un produit spontané du génie français, comme l'aulne et le chêne un produit de notre sol. Les Français du XIIIe siècle auraient inventé cette architecture gracieuse, qui se serait ensuite propagée rapidement dans le nord. Si j'eusse adopté moi-même cette théorie avant mon voyage en Orient, lorsque j'ai vu l'ogive dominante en Palestine pendant tout le XIIe siècle, il m'eût été difficile de conserver la pensée que ce soit le XIIIe qui l'ait introduite dans l'art.

Il faut que ce soit cet Orient, auquel la Grèce emprunte sa belle architecture, qui ait encore donné au monde l'art ogival.

Je viens de constater, à l'aide de dates précises, l'origine de l'art ogival de notre XIIIe siècle dans les monumens chrétiens de la Palestine. Il m'a été facile d'étudier cette évolution de l'art. Elle forme une période de transition où le roman de l'Occident conserve encore sa puissance, mais où pénètre un élément nouveau.

L'église romane, avec ses trois absides symboliques, reste toujours le type dominant pour le plan des édifices; mais les voûtes en berceau ne sont pas connues ; la voûte à arêtes est seule employée. Les colonnes continuent à se grouper comme dans le roman; le plein cintre ne subsiste que dans quelques fenêtres. L'ogive à tiers-point est adoptée pour les portails, et les voussures sont couvertes de nervures multiples, qui donnent le vrai caractère de l'art ogival. La corniche à larmier incliné, qui est encore un des caractères du gothique, les contre-forts à retraits successifs se trouvent au clocher inachevé du Saint-Sépulcre. Même la baie à quatre feuilles se montre à l'une des fenêtres de ce clocher; mais je n'oserais pas affirmer qu'elle ne soit pas un travail de restauration postérieur aux croisades.

Mêmes remarques pour les édifices civils. Le grand corps de logis attenant au levant à l'église du Saint-Sépulcre, et qui fut la maison des chanoines latins au XIIe siècle, a toutes ses fenêtres en ogive.

A Ramleh, le beau couvent des Templiers est tout de style ogival. Après l'expulsion des Templiers, les musulmans construisirent une mosquée au centre du grand corps de logis. On a de la peine à discerner le travail des musulmans de celui des Chrétiens, tant les deux architectures se ressemblent. Il faut dessiner séparément les moulures pour reconnaître qu'elles diffèrent.

L'étude des monuments de Jérusalem et de la Palestine au temps de l'occupation chrétienne démontre la prédominance de l'ogive, Or il est impossible de ne pas attribuer cette révolution dans l'art à l'influence de l'architecture arabe, qui au XIIe siècle était dans son complet développement.

Les Arabes avaient des édifices à ogives deux cent cinquante ans avant la prise de Jérusalem par les Croisés. Le premier monument ogival de l'Orient à date certaine est la mosquée du Caire, appelée Sultan-Ahmed ibn-Teiloûn. Elle est de l'an 238 de l'hégire, l'an 850 de l'ère chrétienne. Ce curieux monument présente dans ses nombreuses arcades l'arc brisé surhaussé, et dans les fenêtres qui séparent les arcades ce même arc beaucoup plus aigu, tel que le XIIIe siècle l'emploie dans notre Europe. La grande mosquée d'Amrôu au Caire, bâtie l'an 20 de l'hégire, l'an 640 de notre ère, était en plein cintre ; ses colonnes, ses chapiteaux étaient tirés en partie des monuments romains. L'art ogival chez les Arabes n'était donc pas né encore ; mais la mosquée Sultan-Teiloûn nous en donne positivement un type de date certaine.

La mosquée Gama-el-Azhar, bâtie un siècle plus tard, l'an 968 de notre ère, montre l'art ogival dans son complet développement. Une de ses portes ressemble parfaitement à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et lui est antérieure de deux siècles.

Digitized by Google

L'art ogival se développe chez les Arabes du IXe au XVe siècle, non-seulement dans les édifices religieux, mais encore dans les constructions civiles. Une des quatre belles portes du Caire de la fin du XIe siècle est en ogive, et une des portes du Nilomètre ressemble tellement aux baies ogivées de Notre-Dame de Paris, non-seulement par le profil des deux arcs brisés et leur surhaussement, mais encore par la forme des nervures, que le dessin de cette porte, mêlé dans un album avec d'autres dessins de l'église Notre-Dame, aurait de la peine à être reconnu par un archéologue exercé.

Mon savant ami, M. Prisse d'Avesnes, directeur de la *Revue Orientale*, qui a longtemps habité l'Egypte, et qui a bien voulu me communiquer ses précieux travaux sur les monuments du Caire, rapporte au XIVe siècle l'apogée de l'art chez les Arabes. Les mosquées Sultan-Hassen de 1356, et El-Barquouq de l'an 1386, lui paraissent les édifices de ce style les plus accomplis.

Avec de telles preuves, il est impossible d'hésiter à reconnaître en Orient l'antériorité de plusieurs siècles de l'emploi du style ogival. Devant des monuments à date certaine viennent s'évanouir tous les systèmes.

Ce qui donne donc aux édifices religieux de Jérusalem tant d'intérêt, c'est que la ville sainte est le point de contact où, pendant tout le XIIe siècle, cette période si remarquable en Occident, l'art vient se modifier.

Il ne faut pas même penser que le style roman fleuri du XIe siècle n'ait rien emprunté à l'Orient. Tout en conservant le plein cintre dans ses arcades, il donne une large part à l'imitation orientale par l'introduction des arabesques, que les premiers pèlerins du XIe siècle durent remarquer dans les constructions indigènes. La sécheresse ou plutôt la barbarie de notre ornementation du XIe siècle vient constater cette influence, et le nom seul d'arabesque, que l'on a conservé à ces précieux enroulements de feuillages et d'animaux, atteste leur origine (157).

J'ai donné à l'église du Saint-Sépulcre, bâtie par les Croisés, le nom d'ogivo-romane, parce qu'elle est d'un style de transition, les cintres s'y trouvant simultanément avec l'ogive. C'est un monument hybride d'autant plus curieux que les réminiscences de l'art grec antique y sont considérables. Ainsi les corniches de la belle façade de l'église sont grecques par leur profil et leur ornementation. Les architectes latins se trouvèrent en présence de trois architectures : celle qu'ils avaient étudiée en Europe, l'art roman ; celle que l'Orient leur montrait, l'art arabe ; celle dont les restes des monuments de l'antiquité leur présentaient encore des modèles, l'art grec importé de Byzance, et qui avait régné chez les Arabes eux-mêmes jusqu'au IXe siècle, époque où ils ont leur art indigène.

L'église du Saint-Sépulcre montre l'alliance de ces trois styles. Mais je dois dire que l'influence arabe y domine ; l'art grec ne s'y trouve que dans les corniches de la façade, et l'art roman dans les fenêtres de la coupole et de l'abside.

Je regrette de ne pouvoir décrire la gracieuse façade de ce monument. Elle se compose de deux portes ogivées, dont l'une est actuellement murée, au-dessus desquelles sont percées deux fenêtres également ogivées. La façade, au lieu de fronton, a une corniche de style grec. Ces portes et ces fenêtres sont ornées de trois voussures ogivées, sur lesquelles court une archivolte continue chargée d'arabesques. Celle du haut est une branche de vigne qui suit toute la largeur de la façade et qui a tour à tour, dans ses enroulements, une grappe de vigne et une feuille très-découpée. Tout ce travail est fouillé profondément, et soutiendrait la comparaison avec ce que les artistes du XIIIe siècle ont fait chez nous de plus délicat en ce genre.

Il faut remarquer que, colonnes, chapiteaux, corniches, archivoltes, tout est de marbre. Les deux portes sont couronnées de larges linteaux de marbre. L'un est couvert d'un gracieux enroulement ; l'autre est un bas-relief historique, qui représente diverses scènes de l'Evangile. On y voit : 1° la Cène eucharistique. Le Sauveur est entouré des disciples. Saint Jean se penche sur sa poitrine ; Judas a ouvert la porte, et sort pour aller le trahir. 2° L'entrée triomphale à Jérusalem. Le Christ a la tête entourée du nimbe crucifère. La foule est nombreuse, les disciples sont montés dans les palmiers et les oliviers. 3° Jésus chasse les vendeurs du temple (158). Il tient d'une main l'Évangile. 4° La résurrection de Lazare. Marthe et Marie sont à ses pieds. Il tient encore le livre ; il est entouré de ses disciples et d'une foule nombreuse ; la pierre du sépulcre est soulevée, et Lazare paraît. Près de cinquante personnages sont sculptés sur ce beau bas-relief, un des morceaux les plus précieux de l'art chrétien en Orient. Il n'a souffert aucune mutilation, si ce n'est que l'anon, sur lequel était le Sauveur, a été complétement enlevé. Tout le reste est parfait de conservation.

Je ne dois pas oublier, à droite de cette façade, un escalier qui conduit à un délicieux petit vestibule surmonté d'un dôme. C'est aujourd'hui une chapelle qui porte le nom de la vierge *in Golgotha* V. Ce vestibule servait d'entrée à l'église haute du Calvaire. Mais la porte de communication est maintenant fermée, et le vestibule est devenu une chapelle qui appartient aux Latins. Elle a le même luxe d'ornementation que la façade.

Remarquons un fût de colonne antique renversé et encastré dans la maçonnerie de l'escalier. C'est un bien précieux souvenir. Lorsque sainte Hélène se fit marquer les stations de la Voie Douloureuse, elle fit placer une colonne prise dans les débris de la Jéru-

(157) M. Prisse d'Avesnes m'a montré, parmi ses beaux dessins de monuments arabes, des portes de mosquées en bronze ciselé, dans lesquelles, contrairement aux prescriptions du Coran, des animaux sont mêlés aux enroulements de feuillage, exactement dans le genre de nos arabesques les plus délicates du XIIe siècle.

(158) Je n'affirmerais pas positivement ce sujet.

Digitized by Google

salem antique, pour indiquer chaque station. Telle est la puissance des traditions à Jérusalem, telle est l'immobilité des choses en Orient, que ces colonnes se montrent à la place qu'on avait marquée à la pieuse impératrice,

IV. Église de la Sainte-Croix OO. — La troisième église qui compose le groupe du Saint-Sépulcre est l'église souterraine de l'Invention de la Croix, appelée aussi chapelle de Sainte-Hélène. En remontant onze marches de la citerne QP où fut retrouvée la vraie croix, on se trouve dans une église souterraine formée de trois nefs et terminée par trois absides. Au milieu est une coupole supportée par quatre colonnes de granit, et par laquelle l'église reçoit sa lumière, car le dessus des voûtes est au niveau du sol de l'ancien cloître des chanoines latins du Saint-Sépulcre. L'autel de l'abside centrale est un bloc de marbre d'une seule pièce. Il est dédié à sainte Hélène. Cette chapelle appartient aux Arméniens. Les colonnes de granit et les chapiteaux à corbeille tressée de cette église sont d'une époque fort reculée, et rappellent le style de Sainte-Sophie à Constantinople. Cette chapelle est la seule partie de l'église actuelle du Saint-Sépulcre qui, depuis des siècles, n'ait reçu aucun embellissement, par conséquent aucune mutilation. Les Arméniens, qui sont aussi grands badigeonneurs que les Grecs, ont peu de goût pour cette grave basilique sombre, rude et sentant son vieux christianisme. Il n'y avait pas là de place pour les dorures, qu'ils affectionnent spécialement. Il faut leur savoir gré de nous avoir conservé cette chapelle pure de toute décoration moderne.

Autrefois on allait en grande vénération voir les quatre colonnes de granit qui répandaient des larmes, comme si elles eussent été tristes de la mort du Sauveur. Mais le vénérable Quaresmius, gardien de Terre-Sainte, nous apprend que ce fait ne se produit plus. Depuis qu'on a cimenté le sol de la terrasse, les eaux ont cessé de suinter à travers les voûtes, par conséquent de mouiller ces colonnes. La piété chrétienne, à des âges de foi naïve, associait la nature à sa compassion et à sa douleur. Beaucoup de croyances de ce genre disparaissent à Jérusalem.

SALABONI, Saalbeni. — Une des villes qui échut en partage à la tribu de Dan, et dont elle ne put s'emparer. (*Juges*, I, 35.)

SALECHA, Salkah. — Ville du royaume de Basan, dans la tribu de Manassé. (*Josué*, XII, 4.)

SALEM. — La *Genèse* (XIV, 18) nous apprend que Melchisédech était roi de Salem. Il y a deux opinions sur cette Salem. Était-elle la Jérusalem des Jébuséens? c'est l'opinion le plus généralement adoptée. Était-ce une autre Salem qui était près de Sichem? la question est intéressante.

Notons d'abord un fait important, que Jérusalem n'est jamais mentionnée sous le nom de Salem, et que le passage où il est parlé de Melchisédech serait le seul où la ville sainte porterait le nom de Salem. Cette remarque a une grande portée. Il est peu probable que si Jérusalem se fût, dans l'âge primitif, appelée seulement *Salem*, ce nom ne lui eût pas été donné quelquefois par les écrivains sacrés.

D'un autre côté, il y a plusieurs Salem en Palestine.

1° Salem près de Sichem, que quelques-uns ont cru être la ville même de Sichem.

2° Salem ou Salim, qui fut la patrie de saint Simon l'apôtre. Celle-ci était sur le Jourdain, et ce fut auprès de cette ville que saint Jean donnait le baptême.

Or Abraham, revenant de la poursuite des quatre rois qui avaient dépouillé Sodome et Gomorrhe, et ramenant dans ces villes les personnes et le butin, ne prit pas certainement le chemin de Jérusalem. Il avait poursuivi l'ennemi jusqu'à la gauche de Damas, dit la *Genèse*. Il revint donc par le pays de Galaad. Le roi de Salem ou Saleim était l'ami et le voisin des rois de la Pentapole. Il était prêtre du Dieu Très-Haut. Il vint bénir Abraham, probablement à Gomorrhe, à peu de distance par conséquent de son pays. Les Jébuséens, peuplade kénâanéenne, devaient avoir participé aux superstitions criminelles des autres tribus. Est-il probable que leur roi fût un prêtre du Dieu véritable?

Quant à la vallée de Save, dite la vallée du Roi, où eut lieu cette entrevue, il faut remarquer que plusieurs vallées ont porté le même nom, et que si la vallée du Kédron s'appelle aussi la vallée du Roi, jamais le nom de *Save* ne lui a été donné.

Je proposerai donc, du reste comme une opinion fort discutable, mais que j'émets le premier, que Melchisédech était roi de Salem dans la vallée du Jourdain, et voisin de la Pentapole, et nullement de Jérusalem, pas plus que de Salem près de Sichem.

SALISA, Salesah. — Contrée au nord d'Ephraïm. (*I Samuel*, IX, 11.)

SALMONA, Salmanah. — Station des Israélites dans le désert. (*Nombres*, XXXIII, 41.)

SAMARIE, Samran. — Voici le résultat de ma visite à Samarie :

Après avoir traversé le village arabe qui est la moderne Samarie, nous arrivons bientôt à un chemin tracé au milieu des plus beaux vergers qu'il soit possible d'imaginer, et qui longe le flanc gauche d'un mamelon très-considérable, livré maintenant à la culture, et planté d'innombrables oliviers et figuiers. C'est sur ce monticule qu'exista Samarie, la capitale des rois d'Israël, après le schisme des dix tribus. Bientôt, des colonnes de calcaire dur, debout ou couchées, se montrent à nous, et nous arrivons enfin à une immense colonnade double, qui dut orner la rue principale de Sebastieh. Les colonnes sont doriques, elles ont un mètre quatre-vingt-quinze centimètres de circonférence, et sont séparées, d'axe en axe, de trois mètres quarante centimètres. Il y en a cinquante-neuf debout et un grand nombre renversées. Cette belle colonnade suit les contours du monticule. A son extrémité ouest, la colonnade s'élargit et forme une avenue de quinze mètres de largeur, qui aboutit à une entrée de la ville. Cette entrée est marquée par deux bases de tours rondes, de

Digitized by Google

onze mètres de diamètre et en bel appareil, à partir desquelles commencent des lignes de murailles, en même appareil, dont la branche de gauche se dirige exactement au sud, sur une étendue de cinquante mètres environ, pour s'infléchir aussitôt au sud-est, tandis que la branche de droite forme une courbe concave vers l'extérieur, et qui va aboutir à une base de tour plus petite, éloignée d'une cinquantaine de mètres de la grosse tour de droite de l'entrée de la ville. A partir de ces tours d'entrée, une route, bordée d'une belle allée de pierres fichées, existant encore sur une étendue de cent mètres, se dirige vers le fond d'une large vallée cultivée et close à l'ouest par une ligne de hautes collines verdoyantes, au delà desquelles scintillent les flots azurés de la Méditerranée. C'est une des plus magnifiques situations qu'il soit possible de rencontrer au monde, et, franchement, les rois d'Israël avaient fait preuve de bon goût, en plaçant dans ce site enchanteur la capitale de leur royaume.

Nous avons donc étudié convenablement et tout à notre aise la belle colonnade de Sebastieh, qui paraît avoir offert une double rangée de colonnes, à gauche de l'entrée de la ville, ce qui plaçait de ce côté une contre-allée de six mètres de largeur. Une semblable contre-allée ne pouvait exister à droite, puisque les colonnes de la grande allée forment une ligne immédiatement tangente au pied du monticule, sur lequel étaient sans doute les édifices principaux, royaux et religieux de la ville; ce monticule présente d'ailleurs en plusieurs points, et notamment vers l'entrée que j'ai décrite tout à l'heure, deux étages de murs de soutènement.

Après avoir examiné à loisir cette ruine éminemment curieuse, nous faisons gravir à nos chevaux le monticule même, assiette de Samarie, et nous le parcourons dans toute sa longueur. Il est jonché de débris de toute nature, qui sont les indices irrécusables de la préexistence d'une ville importante. Au sommet nous trouvons, au bord d'un champ, trois tambours de colonnes en pierre, de un mètre vingt-huit centimètres de diamètre. Des colonnes pareilles et en pareille matière sont beaucoup plus antiques que celles de la colonnade, qui sont évidemment contemporaines de la fondation de Sebastieh sur les ruines de Samarie.

Une riante vallée, assez profonde, longe à gauche le monticule de Samarie, et au fond de celle-ci se montrent les restes d'une belle colonnade quadrangulaire, formée de colonnes qui paraissent semblables à celles de la grande allée. La face nord de cette enceinte compte encore huit colonnes debout, et la face ouest six seulement. Un peu plus loin, c'est-à-dire vers l'extrémité orientale du monticule de Samarie, nous avons encore trouvé, à mi-côte, les traces d'une enceinte rectangulaire de colonnes, qui devait en présenter douze sur ses longues faces, et neuf seulement sur les petites. De cette enceinte, quinze colonnes sont encore debout, elles sont de pierre calcaire.

Il est évident qu'en passant quelques jours à Sebastieh, et en sachant gagner la bienveillance des habitants, on ne manquerait pas de faire des découvertes archéologiques d'une grande importance. C'est donc un point que je recommande expressément aux voyageurs désireux de tirer un bon parti de leur temps.

Une tradition inadmissible place l'église de Saint-Jean de Sebastieh sur le lieu même où saint Jean-Baptiste fut mis à mort. Mais nous savons de science certaine que la décollation de saint Jean eut lieu à Machæros, sur la rive orientale de la mer Morte, et par conséquent bien loin de là. (Jos., *Ant. Jud.*, XVIII, xv, 12.) Il est possible que les restes du saint aient été apportés à Sébastieh; mais voilà tout. Ce qui est sûr, c'est que la petite mosquée souterraine, ou plus exactement le oualy placé sous l'église, porte, parmi les musulmans, le nom de Naby-Iahya, et que pour eux il contient le tombeau de ce prophète, qui n'est, on le sait, autre que saint Jean-Baptiste.

Voici à quel propos, et par qui le nom de Samarie fut donné à cette ville. Les rois d'Israël avaient pris pour capitale Tirsah (*I Rois*, XVI, 23). Omri, le sixième de ces rois (en comptant pour un, Zimri, qui ne régna que sept jours et se brûla avec son palais, comme Sardanapale), acheta de Samer la montagne de Samroun, pour deux kikars d'argent; il couvrit la montagne de constructions, et il nomma la ville qu'il avait bâtie *Samroun*, du nom de Samer, propriétaire de la montagne de Samroun. (*Ibid.*, XVI, 24.) Samroun devint la capitale du royaume d'Israël, et le nom de la capitale devint celui de la contrée même, puisqu'il est parlé dans le *IIe Livre des Rois* (XXIII, 19) des villes de Samroun. Dans la quatrième année du règne d'Ezékhias, roi de Juda, septième année du règne d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanazar, roi d'Assyrie, vint assiéger Samroun, qu'il prit au bout de trois ans. (*II Rois*, XVIII, 9 et suivants.) Tout le peuple d'Israël fut emmené en captivité, en Assyrie et en Médie. Il fut remplacé par une émigration assyrienne, composée de Cuthéens, dont les Samaritains, si peu nombreux, qui existent encore de nos jours, sont les descendants directs.

Samarie, qui avait été assiégée et prise deux fois par Ben-Adad, roi de Damas, fut plus tard prise de nouveau, après une année de siége, et ruinée de fond en comble par Hyrcan. Les Juifs en étaient restés les maîtres, lorsque Pompée survint et la leur enleva. Gabinius la releva de ses ruines, et Auguste la donna à Hérode le Grand. Celui-ci en fit une ville splendide, que, par flatterie, il appela Sébaste, pour plaire au chef de l'empire romain. Tous ces faits sont rapportés par Josèphe dans ses *Antiquités judaïques* (IX, XI, XIII et XIV) et dans le premier livre de la *Guerre des Juifs*.

Etienne, dans ses *Ethniques*, confond Samarie avec Neapolis (Naplouse). C'est une erreur manifeste, puisqu'il est avéré que Naplouse a pris la place de Sichem. Au reste,

Digitized by Google

ce qui est plus étrange encore, c'est que le même écrivain mentionne Sébaste comme une petite place forte de la Samaritide. Strabon (lib. XVI) ne s'y était pas trompé, et il mentionne : Samarie qu'Hérode appela Sébaste. Saint Jérôme est tout aussi positif, et, dans son Commentaire sur Michée, il dit de Samarie : *Erat in montibus sita, ubi nunc Sebaste est.*

J'ai dit plus haut combien le site de Sebastieh est charmant. De tous les côtés, excepté à l'ouest, le plateau fertile qui servit d'assiette à la capitale du royaume d'Israël, et plus tard à Sébaste, est dominé par des montagnes boisées dont l'aspect est délicieux.

SAMIR. — Il y a une Samir ville de Juda, et une autre d'Issachar, sur les frontières d'Ephraïm. (*Josué*, XV,48; *Juges*, X, 1.)

SAMRAIM. — Des ruines considérables sur la voie antique de Jérusalem à Jéricho portent le nom de Kharbet-Samrah. Je crois pouvoir identifier avec la Samrah dont j'ai vu les ruines la Samraïm de Josué (XV, 22) qui appartenait à la tribu de Benjamin.

SAMUEL

Art hébraïque sous Samuel.

Le dieu Dagon. — Astaroth. — l'arche d'alliance chez les Philistins. — Le travail du fer chez les Philistins. — Les artistes phéniciens appelés par David. — L'armure de Goliath. — Les armes de David. — Les bijoux de Saül. — Arts de luxe chez les Hébreux. — Les instruments aratoires, de guerre et de musique.

Commençons par extraire de ce livre tout ce qui est relatif au culte des nations sur le territoire desquelles les Israélites vinrent s'implanter. Plusieurs fois il est question de temples ; nous allons examiner successivement les passages qui contiennent des mentions de ces édifices consacrés à des idoles, puis nous constaterons que les conquérants eux-mêmes en adoptèrent l'usage, par pure imitation, et bien qu'il s'agît du culte du vrai Dieu.

Dans une guerre déclarée par les Philistins aux Hébreux, pendant que Heli était juge, ceux-ci furent battus à plate couture ; trente mille des leurs restèrent sur le champ de bataille, et l'arche d'alliance, ce palladium d'Israël, qui y avait été apportée, tomba au pouvoir des vainqueurs. *Les Philistins avaient pris l'arche de Dieu, et l'avaient emmenée d'Ebn-Hdazer à Esdoud. — Les Philistins prirent l'arche de Dieu, l'amenèrent dans la maison de Dagon et la placèrent près de Dagon. — Quand les Esdoudiens se levèrent le matin, voilà que Dagon était étendu, la face contre terre, devant l'arche de l'Eternel ; ils prirent Dagon, et le remirent à sa place. — S'étant levés le lendemain matin, voilà que Dagon était étendu, la face contre terre, devant l'arche de l'Eternel ; la tête de Dagon et ses deux mains étaient rompues sur le seuil, le corps de Dagon était seul resté entier.* (*I Samuel*, V, 1-4.)

Examinons les faits curieux qui se déduisent de la teneur de ces quatre versets. Qu'était d'abord la divinité d'Esdoud, que les Philistins adoraient sous le nom de Dagon? On est généralement d'accord pour y voir un dieu moitié homme, moitié poisson, précisément à cause de la forme même de son nom *Dagoun* ou *Dadjoun*, que l'on rapproche du mot *dag* ou *dadj* (poisson). Cette hypothèse semble d'autant plus raisonnable, que nous avons l'assurance que les Assyriens adoraient un dieu dont tout le buste est semblable à celui d'un homme, coiffé de la tiare tricornue, tandis que la partie inférieure de son corps offre la forme d'un poisson. L'image de ce dieu se remarque, par exemple, sur un des bas-reliefs ninivites déposés aujourd'hui au Louvre, et exhumés par M. Botta du monticule de Khorsabad. D'un autre côté, nous devons faire observer que le mot *dedjan* signifie *froment*, et nous savons que l'une des divinités dont le culte était en honneur à Ascalon, autre ville des Philistins bien voisine d'Esdoud, divinité appelée par les Grecs *Siton*, qui signifie également *froment*, *blé* ou *pain*, est identifiée avec Dagon par Sanchoniathon et Philo de Byblos. Il est bien difficile qu'un pareil rapprochement soit purement fortuit. Il me suffira, je pense, de signaler ce fait, pour justifier la conclusion que je me permets d'émettre, que le Dagon dont il est question était non pas un dieu-poisson, mais bien le dieu protecteur des moissons (159).

Quoi qu'il en soit, il demeure certain qu'à l'époque des Juges les Philistins attribuaient à leurs divinités principales une forme humaine, et qu'une statue de cette divinité était offerte à l'adoration du peuple, dans un temple qui portait le nom précis de *Beit-Dagoun* (maison de Dagon).

Une autre divinité, Astaroth (*Aastarout*), est également citée dans le livre de Samuel comme ayant eu des temples. Voici à quel propos : Lorsque Saül et ses trois fils eurent péri dans la montagne de Gilboa, *le lendemain* (*de la bataille*), *quand les Philistins vinrent pour dépouiller les morts, ils trouvèrent Saül et ses trois fils tombés sur la montagne de Gilboa. — Ils lui coupèrent la tête, le dépouillèrent de ses armes, qu'ils envoyèrent dans le pays des Philistins, à l'entour, pour l'annoncer dans les maisons de* (*leurs idoles*) *et au peuple. — Ils déposèrent ses armes dans la maison d'Astaroth* (*Beit-Aastarout*) *et attachèrent son corps* (*avec celui de ses fils*) *sur le mur de Beth-San* (*aujourd'hui Beisan*). (*I Samuel*, XXXI, 8-10.)

Nous trouvons au chapitre VII, verset 3, l'injonction suivante : *Samuel dit à toute la maison d'Israël, savoir : Si vous revenez de tout cœur à l'Eternel, ôtez les dieux étrangers du milieu de vous, et les Astaroth*... Très-probablement donc les temples de cette divinité,

(159) Ajoutons enfin que la Vénus syrienne, Targatis ou Dercéto, était adorée près d'Ascalon même, sous la forme d'un poisson; mais le Dagon dont il est ici question n'est certainement pas une divinité féminine, puisqu'au verset 7 du même chapitre, les habitants d'Esdoud disent : *La main du Dieu d'Israël est lourde sur nous et sur Dagon notre dieu* (et non *notre déesse*).

Digitized by Google

ou *Beit-Aastarout*, contenaient des statues auxquelles on rendait un culte, de même qu'on en rendait un à la statue de Dagon, dans son temple d'Esdoud.

L'expression de l'écrivain sacré rendue plus haut par *leurs idoles* est assez remarquable. C'est le mot *Aasib*, qu'il faut nécessairement rattacher au radical *Aasab*, il a formé, il a représenté (*finxit*), et qui par conséquent a le sens rigoureux de *simulacre*.

J'ai déjà dit que les Hébreux avaient suivi l'exemple que leur donnaient les races aborigènes de la terre promise, et qu'ils avaient eux-mêmes construit un temple destiné au culte du vrai Dieu, avant l'installation de leur dynastie nationale à Jérusalem. Ce fait me paraît mis hors de doute par le passage suivant (*I Samuel*, I, 9) : *Eli (Ali) le cohen était assis sur le trône, près de la porte du temple de l'Eternel.* Le mot employé ici est *hikal*, qui, en hébreu aussi bien qu'en chaldéen, signifie édifice haut et magnifique, palais, temple. L'édifice désigné de la sorte était celui dans lequel reposait l'arche d'alliance à Silo.

Nous avons vu tout à l'heure que l'arche d'alliance avait été apportée par les Hébreux sur le champ de bataille d'Ebn-Hâaser, et qu'elle y fut prise par l'ennemi. Il paraît bien certain que cet usage de faire intervenir à la guerre les objets du culte existait aussi bien chez les Philistins que chez les enfants d'Israël. En voici la preuve : David fit subir aux Philistins une grande défaite, au lieu qui reçut pour cette cause le nom de *Baal-Farsim* (le Seigneur des massacres). *Ils* (*les vaincus*) *laissèrent là leurs idoles, qu'emportèrent David et ses gens.* (*II Samuel*, V, 21.) Le mot employé dans ce texte est encore *dasib* (les *simulacres*). Il s'agit donc de statues portatives, qu'on pouvait conduire à la guerre, et puisqu'elles existaient, c'est que les Philistins étaient en état de les sculpter.

Puisque nous en sommes à ce qui concerne le culte des Hébreux aussi bien que celui des Philistins, je dois citer un nouveau passage que me fournit le Livre de Samuel, au sujet des *teraphim*, de ces idoles dont il ne paraît guère possible aujourd'hui de déterminer la nature. J'ai rappelé que le mot arabe *tharf*, identique avec le mot hébraïque dont *teraphim* est le pluriel, ne présentait que deux sens distincts, celui de *bord* ou *extrémité*, et celui *d'œil* ou *regard*. On aurait donc pu, à la rigueur, se laisser entraîner à reconnaître, dans les *teraphim* des textes bibliques, ces yeux mystiques qui se rencontrent en si grand nombre dans nos collections d'amulettes égyptiennes, et dont j'ai moi-même vu une reproduction sur un bas-relief de lave, d'origine moabitique, et qui se trouve aujourd'hui encastré au-dessus de la porte et dans la muraille de l'église ruinée du vieux château de Karak. Je me disais que, puisque les Moabites avaient emprunté ce symbole sacré aux Egyptiens, les autres nations voisines, et les Hébreux eux-mêmes avaient fort bien pu en introduire l'usage dans leur culte non épuré. Mais cette hypothèse, quelque séduisante qu'elle soit, ne me paraît pas pouvoir être soutenue, et voici pourquoi. Saül poursuivait son gendre David et voulait le faire mettre à mort : *Mikal, femme de David, le lui apprit, disant : Si tu ne te sauves pas cette nuit, demain tu es mort. — Mikal descendit David par la fenêtre ; il s'en alla, s'enfuit et s'échappa. — Mikal prit le teraphim, qu'elle mit sur le lit, et elle mit un tissu de poil de chèvre du côté de sa tête, et le couvrit avec une couverture.* — Saül ayant envoyé des messagers pour prendre David, elle dit : *Il est malade.* (*I Samuel*, XIX, 11-14.) Pour que cette comédie pût réussir, il fallait nécessairement que le *teraphim* (et ici le pluriel de ce nom est au moins étrange) fût un simulacre ayant une tête humaine, et d'une taille assez forte pour que les envoyés de Saül pussent s'y méprendre, et croire à la maladie de celui qui leur avait échappé. Il est donc bien clair que l'œil symbolique égyptien n'a rien à faire avec les *teraphim* des textes bibliques.

L'usage de déposer des offrandes, des sortes d'*ex-voto*, dans les temples, existait aussi bien chez les Hébreux que chez les Philistins. Nous avons vu tout à l'heure que ceux-ci déposèrent les armes du roi Saül dans le temple d'Astaroth. Nous allons voir maintenant que la même chose pouvait avoir lieu dans le temple de Jehovah; et il ne s'agit plus cette fois d'une portion du butin enlevé à l'ennemi, et qui se trouve à l'avance consacrée à l'Eternel, comme au sac de Jéricho. J'ai rappelé tout à l'heure que l'arche d'alliance ayant été transportée à Esdoud, par les Philistins qui s'en étaient rendus maîtres à la bataille d'Ebn-Hâazer, le premier effet de son séjour dans le pays des infidèles fut la mutilation de la statue de leur dieu Dagon. Aussitôt des maux plus grands vinrent fondre sur les Philistins, qui s'étaient tant réjouis de leur capture, et qui se virent bien vite réduits à déplorer le succès dont ils s'étaient glorifiés. D'abord une épidémie d'abcès hideux fondit sur eux : puis d'innombrables bandes de souris dévastèrent tout le pays, qu'elles affamèrent. Les Philistins épouvantés consultèrent leurs prêtres et leurs devins, qui leur conseillèrent de se débarrasser au plus vite de leur hôte désastreux et de le renvoyer aux Israélites, en y joignant, pour apaiser la colère du Dieu de ceux-ci, une oblation de cinq images de leurs abcès et de cinq images de souris, fabriquées en or, et qui seraient offertes en expiation par les cinq villes d'Esdoud, de Gaza, d'Askalon, de Djeth et d'Aakaroun. Ce conseil fut suivi sur-le-champ. Des figures d'or d'abcès et de souris furent promptement exécutées et déposées dans un coffret; celui-ci fut placé à côté de l'arche d'alliance, sur un chariot neuf, attelé de deux vaches laitières qui n'avaient pas encore été soumises au joug, et le tout, renvoyé à l'aventure, s'achemina incontinent vers le pays des Israélites. (*I Samuel*, VI, 2-12.)

De ce passage il ressort que les Philistins avaient dans leurs villes des orfévres ciseleurs, capables d'imiter en or des objets et des animaux de très-petite taille, c'est-à-dire assez difficiles à modeler.

Au reste, nous allons pouvoir constater de

Digitized by Google

la manière la plus précise, que certains ouvriers qui se trouvaient parmi les Philistins étaient beaucoup plus habiles que les ouvriers de la même classe qui vivaient dans les villes des Israélites. Toutefois, comme il ne s'agit, dans le passage que nous allons examiner, que d'une fabrication, il ne serait peut-être pas raisonnable d'en conclure que les Israélites, chez lesquels nous avons déjà saisi tant de traces d'un art délicat et avancé, étaient inférieurs en tout aux Philistins.

Voici ce précieux passage : ***Dans tout le pays d'Israël il ne se trouvait aucun forgeron, car les Philistins avaient dit : Les Hébreux pourraient faire des épées et des lances. - Tout Israël descendait vers les Philistins, chacun pour aiguiser son aiguillon, son soc, sa hache et sa bêche, — Quand la pointe était émoussée à leur bêche, à leur soc, à leur fourche à trois dents et à leur hache, et pour redresser l'aiguillon. — Il arriva qu'au jour du combat il ne se trouva ni épée ni lance dans la main d'aucun du peuple qui était avec Saül et Jonathan.*** (*I Samuel*, XIII, 19-22.)

Discutons ce passage. D'abord, il porte avec lui un certain caractère d'exagération poétique qui semble prouver qu'il ne doit pas être pris à la lettre. Quoi ! cette même race qui passait au fil de l'épée les populations de Jéricho, d'Aï et de Beit-El, dès son entrée sur la terre promise, et qui depuis lors n'avait cessé d'être en guerre avec tous les peuples qu'elle refoulait, n'aurait eu d'autre ressource, pour se procurer des armes, que d'aller en chercher auprès de ses plus ardents ennemis? Quoi ! de tant de milliers de glaives qui s'étaient rougis du sang des Kénâanéens, il ne serait resté, à l'époque de Saül et au milieu de quelques milliers de guerriers assemblés, que deux épées en tout, l'une pour Saül et l'autre pour Jonathan ?

Concluons. Le passage que j'ai transcrit plus haut est certainement exagéré. Il faut n'avoir pas vu les Arabes pendant une heure, pour ignorer avec quel amour ils accaparent les armes, quelles qu'elles soient, pour les conserver soigneusement comme ce qu'ils ont de plus précieux. Que pouvons-nous déduire alors de ce passage ? Que la métallurgie et le travail du fer étaient plus avancés chez les Philistins, peuple sédentaire et habitant de grandes villes, que chez les Hébreux, à peu près nomades encore, et dont la venue dans le pays était de fraîche date. Voyons maintenant quels sont les instruments dont il est parlé dans ce texte curieux. Les artisans dont il est fait mention, et qui manquaient absolument parmi les Hébreux, sont appelés ***kharès*** (c'est le nom d'agent, du radical ***kharasa***, tailler, sculpter, fabriquer). Il signifie donc exactement *faber*, et ici *forgeron*, comme va nous le démontrer la nomenclature des instruments qu'il fabrique.

Des armes sont désignées d'abord comme pouvant être façonnées par le ***kharès*** : ce sont des épées, ***khareb*** (de ***kharaba***, dévaster), et des lances, ***khenit***. L'origine de ce dernier mot est fort curieuse ; elle se rattache, sans aucun doute, au radical ***khanah***, camper, planter sa tente. Peut-être donc les lances ont pris leur nom du piquet élevé qui soutenait le toit des tentes. Peut-être encore, et cette hypothèse me paraît au moins aussi probable que l'autre, l'usage que j'ai vu généralement adopté chez les Bédouins, de planter à la porte de chaque tente d'un campement, et en l'appuyant sur elle, la lance du maître de cette tente, aura-t-il si bien lié l'une des deux idées à l'autre, que le même radical aura fourni les mots ***mekhanat*** (camp) et ***khenit*** (lance).

Passons aux autres instruments cités dans le passage en question. Le premier nommé s'appelle ***mekhrasah***, littéralement, *ce qui taille*. C'est vraisemblablement le soc de la charrue : le second se nomme ***at***, et les Lexiques le traduisent par *ligo*, houe : le troisième est le ***kardam***, que tout le monde traduit par hache, sans trop savoir à quel radical il faut rattacher ce mot. Heureusement l'arabe l'a conservé, et nous trouvons le radical *qardhama*, qui signifie *couper*, *fendre* ; nul doute, par conséquent, que l'instrument dont il s'agit ne soit bien une hache. Vient enfin un dernier instrument qui porte, aux points massorétiques près, le même nom que le premier, c'est-à-dire encore une ***mekhrasah***. Le savant Cahen en fait une bêche, d'autres en font une faux ; quant à moi, j'y vois, sauf meilleur avis, une répétition tenant à une erreur de copiste. Comme il est question, dans ce verset, d'instruments qu'il faut aiguiser, je crois que leur identification, telle que je viens de la rappeler, ne peut pas offrir de difficulté réelle.

Le verset suivant parle des instruments à réparer quand ils sont émoussés. Ce sont encore la ***mekhrasah***, et l'***at***, la charrue et la houe, le ***salas-kolsoun***, le trident, la fourche à trois dents, le ***kardam***, c'est-à-dire la hache, et enfin le ***darban***, l'aiguillon qu'il faut redresser lorsqu'il est faussé. Ce dernier mot vient du radical hébraïque ***daraba***, auquel on attribue le sens *être aigu*, mais peut-être à tort, puisque le même radical ***dharaba***, en arabe, signifie simplement *frapper*.

On voit que tous les outils que nous venons de trouver énumérés dans le Livre de Samuel sont précisément des instruments aratoires, que les peuplades nomades ne savent guère fabriquer, et qu'elles vont encore acheter dans les bazars des grandes villes. On ne trouverait guère de forgerons, je crois, dans les campements de Bédouins, et je me rappelle très-bien l'insistance avec laquelle des scheikhs des Beni-Sakhar, qui m'avaient accompagné à Karak, sollicitèrent de moi l'obtention d'un ***bakhchich*** supplémentaire, afin de faire ferrer leurs chevaux dans cette ville, sans écorner le salaire qui leur était promis pour prix de leur protection.

On serait presque en droit de s'étonner de la multiplicité de ces instruments aratoires de fer, si l'on ne savait par la Genèse, ainsi que je l'ai déjà fait voir, que dès l'origine du monde, Toubal-Kaïn inventa l'art de fabriquer tout instrument d'airain et de fer. Au reste, une découverte toute récente faite

Digitized by Google

à Khorsabad, par mon ami M. Victor Place, consul de France à Mossoul, montre que non-seulement le fer, mais encore l'acier de la meilleure qualité, étaient employés à la construction des outils précisément analogues à ceux dont nous venons de nous occuper. Il a eu le bonheur de découvrir le magasin aux outils du palais de Khorsabad, et là il a pu choisir, parmi des milliers d'exemplaires, des échantillons de ceux que mentionne notre passage de Samuel.

Nous venons de constater une première fois la prééminence des Philistins, en ce qui concernait l'art du forgeron ; nous allons voir par un autre fait analogue, se confirmer la conclusion que j'ai tirée du premier, à savoir, que les Hébreux, à leur arrivée dans la terre promise, savaient parfaitement exécuter les ouvrages délicats de luxe, sans savoir aussi bien, à beaucoup près, faire encore usage de leur intelligence pour le développement des arts primordiaux, tels que l'architecture, qui ne peut évidemment naître et faire des progrès que parmi des peuples établis à poste fixe dans une contrée.

Lorsque David se fut rendu maître de la capitale des Jébuséens, c'est-à-dire de Jérusalem, il lui fallut songer, en fixant sa résidence dans la citadelle du mont Sion, à faire bâtir une demeure digne de la royauté. Comment s'y prit-il pour cela ? Eut-il recours à des artistes israélites ? nullement ; il fit appel à la bienveillance de son voisin, Hiram, roi de Tyr, et le pria de lui envoyer des hommes capables de lui construire un palais. Très-probablement cette demande du saint roi avait une toute autre portée que celle d'obtenir pour son compte une habitation somptueuse : il s'agissait pour lui de mettre à profit la présence des ouvriers phéniciens, afin de créer dans le sein de son peuple, dont il ne pouvait méconnaître l'aptitude pour tous les arts, une véritable école qui lui permît plus tard de se passer de ses voisins.

Voici ce que nous lisons au chapitre v du IIe Livre de Samuel : 10. *David devenait toujours plus grand, et l'Eternel Dieu Sebâouth était avec lui.* — 11. *Hiram, roi de Sour, envoya des messagers à David, avec du bois de cèdre, des charpentiers, des tailleurs de pierre à bâtir, et ils construisirent une maison pour David.* Ce passage est fort explicite, et parle assez de lui-même. Il est bien clair que des ambassadeurs envoyés par le roi de Tyr ne fussent pas venus à Jérusalem avec des charpentiers, des tailleurs de pierre et une provision de bois de cèdre, si David n'en eût pas fait la demande expresse. Ce fait eut lieu aussitôt que David se fut établi à Yéboussi, ou Jérusalem. Il est donc certain que, dès qu'il se vit maître du pays, le roi des Israélites songea à pourvoir au développement des arts parmi ses sujets, et notamment des arts qui étaient florissants chez ses puissants voisins les Phéniciens. C'est donc, sans grande chance d'erreur, à la première année du règne de David à Jérusalem qu'il faut faire remonter la venue des artistes phéniciens qui fondèrent l'école judaïque, école qui fit de tels progrès, ainsi que nous le verrons bientôt, que les élèves devinrent aussi habiles que leurs maîtres.

Il paraît que le bois de cèdre fut copieusement employé dans la construction du nouveau palais, puisque nous trouvons un peu plus loin (II, VII) les paroles suivantes prononcées par David : 1. *Il arriva après que le roi fut assis dans sa maison, et que l'Eternel lui eut donné le repos avec tous ses ennemis d'alentour,* — 2. *que le roi dit à Nathan, le prophète : Vois donc, moi je demeure dans une maison de cèdre, et l'arche de Dieu habite dans des courtines.* — 3. *Nathan dit au roi : Va, fais tout ce qui est dans ton cœur, car l'Eternel est avec toi.* La nuit suivante Dieu parla à Nathan et lui commanda de dire à David que ce ne serait pas lui qui bâtirait un temple, mais bien le fils qui lui succéderait sur le trône (vers. 13). Nous avons vu ailleurs (art. ROIS et PARALIPOMÈNES) comment cet ordre de Dieu fut accompli par Salomon, lorsqu'il éleva à Jehovah le temple qui devint une des sept merveilles du monde.

Revenons maintenant aux arts des Philistins. Il est dit que les Kénâanéens avaient dans leurs armées des chars de guerre. Les Philistins en avaient aussi un très-grand nombre, témoin le verset où il est question d'une armée de Philistins réunis pour attaquer les Israélites (*I Samuel*, XIII, 5) : *Les Philistins s'assemblèrent pour faire la guerre à Israël (avec) trente mille chariots, six mille chevaux, et un peuple nombreux comme le sable qui est sur le bord de la mer. Ils montèrent et campèrent à Mikhmach, à l'orient de Beit-Aoun.* Il me semble qu'il doit y avoir eu ici une transposition de chiffres, et qu'il faut lire six mille chariots et trente mille chevaux ; car il est peu probable qu'une armée ait compté cinq fois plus de chariots que de chevaux. Quoi qu'il en soit de l'opportunité de cette correction, il n'en demeure pas moins évident que l'art du charronnage était très-avancé chez les Philistins. Aussi avons-nous déjà vu plus haut que lorsqu'ils songèrent à se débarrasser de l'arche d'alliance, dont la présence n'avait attiré que des calamités sur leur nation, ils s'empressèrent de faire construire un chariot neuf, qui devait recevoir l'arche et le coffret contenant l'oblation des cinq images d'or d'abcès et de souris, que les cinq principales villes des Philistins offraient au Dieu des Israélites, afin d'apaiser son ressentiment. Le chariot devait être attelé de deux vaches laitières qui n'avaient pas encore été soumises au joug. Ce chariot, qui devait recevoir un attelage de deux bêtes de trait, était-il monté sur deux roues seulement ou sur quatre roues ? nous l'ignorons ; l'Ecriture ne le dit pas, mais je n'hésite pas à croire qu'il était monté sur un seul essieu, parce que je ne connais pas, dans les monuments de l'Orient, d'exemple de voitures à quatre roues, tandis que les représentations de voitures à deux roues y abondent.

Un passage extrêmement précieux nous donne quelques notions précises sur l'armement des Philistins, c'est celui qui nous dé-

Digitized by Google

crit l'attirail de guerre de Goliath (Djalouïth) (160) (*I Samuel* XVII); le voici : — 4. *Un homme sortit du camp des Philistins, Goliath était son nom : (il était) de Djeth; il était haut de six coudées et un empan.* La coudée est désignée sous le nom chaldéen de *amah*, qui signifie bien coudée; quant à l'empan, il est nommé *zerat*. Ces deux termes nous font connaître deux des mesures linéaires des Hébreux. Poursuivons : 5. *Il avait un casque d'airain sur la tête, il était couvert d'une cuirasse à écailles; le poids de sa cuirasse était de cinq mille sicles d'airain.* — 6. *Il avait des jambières d'airain sur les jambes et un javelot d'airain entre les épaules.* — 7. *La hampe de sa lance était comme l'ensuble d'un tisserand, et la lame de cette lance pesait six cents sicles de fer; le porteur de son bouclier marchait devant lui.*

Examinons ce curieux passage en détail. Le casque d'airain que portait Goliath est désigné sous le nom de *koubda nakhasat*, ce qui signifie à la lettre *un casque de cuivre*. Le mot *koubda* me paraît très-proche parent du *koubbeh* arabe, qui signifie un *dôme*, et je ne connais en hébreu que les deux radicaux *djoubda*, être élevé et rond, d'où *djoubdu*, vase, coupe, calice d'une fleur, et *koubda* (par un *kof*), couvrir, d'où vient *koubda* (par un *kof*), qui a le sens de casque, comme le même mot écrit par un *kaf*. Quant au métal dont était fait ce casque, pas de doute possible, il était de cuivre, mais peu épais, comme les casques assyriens dont M. Victor Place a trouvé récemment un précieux spécimen dans ses fouilles de Khorsabad.

La cuirasse est appelée *serioun kachkachim*, cuirasse de pièces dures. Le mot *kachkach* me paraît un substantif formé du redoublement du radical *kachab*, être dur, lourd, difficile. Cahen a vu dans ce mot l'indication des écailles d'airain qui composaient la cuirasse, et il a très-probablement eu raison. Les bas-reliefs égyptiens et assyriens représentent fréquemment des guerriers revêtus de ces cuirasses à écailles; il en est même parvenu des débris jusqu'à nous. Ainsi la collection d'antiquités égyptiennes rassemblée au Caire par M. Abbott, contenait un lambeau d'une cuirasse formée d'écailles de cuivre imbriquées, sur l'une desquelles se trouvait imprimé le cartouche royal de Schechonk, le Sésac de la Bible, conquérant de la Judée. M. Place, qu'il faut toujours citer, quand il s'agit des plus précieux débris de l'art ninivite, a trouvé, dans ses fouilles de Khorsabad, un autre lambeau de cuirasse assyrienne; celle-ci était formée d'une plaque mince d'or pur, sur laquelle sont figurées des écailles tout à fait analogues à celles de le cuirasse de M. Abbott, cuirasse contemporaine de Sésac, si même elle n'a pas appartenu à ce prince. Une ligne de caractères cunéiformes est de plus estampée au bas de cet inappréciable fragment.

L'armure des jambes, que l'Ecriture nomme des *matzakhah* n'est certainement pas autre chose que les cnémides que portaient tous les oplites et tous les héros de la haute époque grecque. Il n'est pas rare de rencontrer, dans les tombeaux grecs du royaume de Naples, des cnémides d'airain qui rappellent certainement celles qu'avait aux jambes le Philistin Goliath.

Le javelot d'airain qu'il portait entre les deux épaules s'appelle *kidoun;* on doit avoir peine à comprendre cette expression *entre les deux épaules*, quand on n'a pas vécu quelque temps avec les Arabes. Ceux-ci ont l'habitude de se débarrasser de ce qu'ils tiennent à la main et qui les gêne, en l'insinuant entre leurs deux épaules et entre la peau et le vêtement. C'est là que se place constamment le tchibouk, une fois qu'il est éteint, et moi-même j'avais trouvé la chose si commode, que j'eus bientôt contracté cette habitude des Bédouins qui m'accompagnaient. Les javelots d'airain sont extrêmement fréquents dans les musées d'antiquités grecques.

J'ai adopté la version de Cahen : la hampe de sa lance était comme l'ensuble d'un tisserand, mais, faute de mieux. Je m'avoue incapable de trouver un sens plus précis et plus net pour les mots que le savant traducteur de la Bible rend par l'ensuble d'un tisserand.

L'idée *lame* de la lance est rendue par le mot *lahabet*, qui signifie littéralement *flamme*, mais il n'en faudrait pas conclure, je pense, que cette lance était de la forme que l'on est convenu d'appeler *flamboyante*. L'expression dont se sert l'écrivain sacré ne fait très-probablement allusion qu'à l'éclat de cette lame; elle était de fer, et pesait six cents sicles.

Enfin, le porteur du bouclier de Goliath marchait devant lui; ce bouclier est désigné par le mot *tzenah*, qui dérive du radical *tzenna*, protéger, garder, garantir. Ce passage nous montre que l'institution des écuyers, *scutifer*, remonte un peu plus haut que l'époque de la chevalerie.

Nous venons de voir quel était l'accoutrement guerrier de Goliath, voyons maintenant quelles armures défensives revêtit David, lorsqu'il se présenta pour combattre le géant philistin. *Saül revêtit David de ses habits, lui mit un casque d'airain sur la tête, et le revêtit d'une cuirasse. — David ceignit l'épée de Saül au-dessus de ses habits et commença à marcher, car il ne l'avait pas essayé, et David dit à Saül : Je ne puis marcher avec cela, parce que je ne l'ai pas essayé; et David ôta (ces armes) de dessus lui. — Il prit son bâton en main; il se choisit dans le torrent cinq cailloux unis, et il les mit dans sa gibecière de berger et dans sa poche; il avait sa fronde en main et il s'approcha du Philistin.* (*I Samuel*, XVII, 38-40.)

On voit que les armes défensives de David étaient, aux jambières près, les mêmes que celles de Goliath; quant aux armes offensives, il ne prit que celles qui lui étaient habituelles : sa fronde et son bâton. Gêné dans ses mouve-

(160) J'écris ce nom *Djalouïth*, parce que le nom du géant Goliath, conservé dans le pays, parmi les Arabes, se prononce *Djaloud*. Un fort ruiné de Jérusalem porte encore le nom de *Kasr-Djaloud* (palais de Goliath) ; c'est probablement la tour Psephina.

Digitized by Google

ments par l'accoutrement guerrier dont Saül l'avait affublé en croyant bien faire, David se débarrassa de son casque, de sa cuirasse et de son épée, qui l'empêchaient de marcher, et du premier coup de sa fronde il enfonça un galet dans la tête du géant, qui tomba sans connaissance. David courut alors à son adversaire, se mit à califourchon sur lui, lui prit sa propre épée, qu'il lui passa au travers du corps, et avec laquelle il lui coupa la tête; puis, comme de coutume, il dépouilla le corps de son ennemi mort, et emporta ses armes dans sa tente. Quant à la tête du Philistin, elle fut déposée à Jérusalem.

Avant d'aller plus loin, puisque j'ai eu, à propos de la taille du géant Goliath, occasion de mentionner deux des mesures linéaires adoptées par les Hébreux, je dois noter un renseignement curieux que je trouve dans le *Livre de Samuel*, à propos des mesures pondérables usitées chez le même peuple. Au IIe Livre (XIV, 26), il est parlé du poids de la chevelure d'Absalom; voici comment : *Et quand il faisait couper sa chevelure* (c'était d'année en année qu'il la faisait couper; il la faisait couper parce qu'elle lui était trop lourde), *les cheveux de sa tête pesaient deux cents sicles, au poids du roi.* Il y avait donc un *poids du roi*, c'est-à-dire une mesure pondérable étalon, fixée par la volonté du souverain.

Mon savant ami M. Layard, dans les magnifiques fouilles qu'il a dirigées avec tant de talent et de bonheur sur le territoire de Ninive, a trouvé toute une série de poids en cuivre, formée de lions accroupis, portant chacun une inscription bilingue, assyrienne et phénicienne, indication du poids réel de chaque lion. L'inscription phénicienne de tous ces petits monuments mentionne constamment le *poids du roi;* et ce fait, on le voit, est parfaitement d'accord avec les usages hébraïques du règne de David. Probablement ce prince fit plus que d'emprunter des artisans aux Phéniciens; il eut le bon esprit de leur emprunter aussi bien leurs sciences que leurs arts.

Revenons maintenant aux armes dont il est question dans le *Livre de Samuel*. Nous avons vu que le bouclier de Goliath était porté devant lui par un écuyer. Il est question deux fois encore de bouclier, et voici en quels termes : David, en apprenant la mort de Saül sur la montagne de Gilboâ, composa une cantilène, qui reçut le nom de *l'Arc*, et qui se trouve insérée au *IIe Livre de Samuel* (I, 19 à 27). Nous y lisons : 21. *Montagnes de Gilboâ! ni rosée, ni pluie sur vous et sur vos champs élevés : car là fut insulté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme s'il n'avait pas été oint d'huile.* Le mot qui désigne cette fois le bouclier est *medjen*, et ce mot dérive de *djenna*, couvrir, protéger, défendre. Puisque ce bouclier était oint d'huile, c'est qu'il était recouvert de cuir, cela est indubitable. Mais dans le second passage que j'ai à citer, il est question de bouclier d'or. Voici ce passage (*II Samuel*, VIII, 7) : *David prit les boucliers d'or qu'avaient eus les serviteurs d'Hadad-Aazer, et les apporta à Jérusalem.* Je crois peu à des boucliers d'or massif, je l'avoue, mais bien à des boucliers revêtus d'or.

Passons aux bijoux royaux, sur le compte desquels nous ne trouvons pas de détails, il est vrai, mais bien une nomenclature qui, toute sèche qu'elle est, ne me paraît pas sans importance.

Voici le principal passage où il en est question : 5. *David dit au jeune homme qui le lui annonçait : Comment sais-tu que Saül et Jonathan, son fils, sont morts?* — 6. *Le jeune homme qui le lui annonçait dit : Je me trouvais par hasard sur la montagne de Gilboâ, et voici : Saül se tenait penché sur sa lance, et les chars, avec les cavaliers, allaient l'atteindre.* — 7. *Et regardant en arrière, il m'aperçut et m'appela; et je dis : Me voici.* — 8. *Il me dit : Qui es-tu? Je lui dis : Je suis Amalékite.* — 9. *Il me dit : Arrête-toi près de moi et tue-moi; car l'angoisse m'a saisi, quoique toute ma vie soit encore en moi.* — 10. *Je m'arrêtai près de lui et le tuai; car je savais qu'il n'en reviendrait pas, après s'être jeté* (sur sa lance) : *je pris le diadème qu'il avait sur la tête et le bracelet qu'il avait au bras, et je les apporte à mon seigneur, ici.* (*II Samuel*, I.)

Saül portait donc un diadème et un bracelet. Le premier de ces ornements est nommé *nazer*, et dérive du radical *nazara*, se séparer ou s'attacher à quelqu'un. Le second est appelé *asdadah*, collier; mais comme il est dit expressément, *qui était sur son bras*, il n'est pas possible de se méprendre, et de méconnaître ici un véritable bracelet. Quiconque a vu les magnifiques bas-reliefs rapportés de Ninive par M. Botta, sait parfaitement ce qu'étaient les diadèmes et les bracelets que portaient les rois assyriens, et que les rois des Israélites avaient également adoptés comme insignes royaux.

Il est encore question de diadème ou couronne royale à propos du roi d'Ammon, vaincu par David. (*II Samuel*, XII, 30.) — *Il* (David) *prit la couronne de leur roi de dessus sa tête, laquelle pesait un* kikar *d'or, et une pierre précieuse; elle vint sur la tête de David, et il emporta de la ville un butin très-considérable.* Cette couronne royale par excellence est nommée *aatharah* (d'*aathara*, ceindre, entourer, couronner); elle était d'or et pesait un *kikar*. Ce mot est dérivé du radical *koura*, être rond. Les commentateurs y voient l'expression hébraïque du même poids qui, chez les Grecs et les Romains, s'appelait *talent*. Ce diadème était orné d'une pierre précieuse d'assez grande valeur pour que l'écrivain sacré ait cru devoir la mentionner.

Dans la cantilène composée par David à propos de la mort de Saül (*II Samuel*, I), il est question d'ornements en or que les filles d'Israël portaient par-dessus leurs vêtements. — 24. *Filles d'Israël*, dit le roi poëte, *pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate, qui vous comblait de délices, qui chargeait d'ornements d'or vos vêtements.* Ce texte est sans doute peu précis, mais il n'en sert pas moins à établir que le luxe était, dès le temps de Saül, poussé à un haut point parmi les filles d'Israël.

Digitized by Google

La distinction que nous avons établie plus haut entre les arts de luxe et les arts proprement dits, tels que l'architecture et la sculpture, est encore justifiée par les faits suivants. Après une bataille gagnée sur les Philistins, Samuel prit une pierre qu'il plaça entre Mesfah et Senn, et il l'appela *Ebn-Aazer* (littéralement, *pierre du secours*), en disant : *Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus.* (*I Samuel*, VII, 12.) On le voit, à l'époque de Samuel, l'usage des pierres commémoratives, semblables aux *peulven* des Celtes, était encore en vigueur. Enfin, quand le rebelle Absalom eut été tué par Joab, *ils prirent Absalom, le jetèrent dans la forêt, dans une grande fosse, et placèrent sur lui un très-grand monceau de pierres.* (*II Samuel*, XVIII, 17.) Ce verset nous prouve que l'habitude d'employer ces amas de pierres, tels que celui que l'on avait accumulé sur le roi d'Aï après la prise de cette ville, s'était conservée depuis Josué jusqu'à David.

Nous devons constater, en passant, une des sources de l'immense quantité de métaux rassemblés par David, et légués à son fils Salomon, pour la construction du temple. Après la défaite du roi Hadad-Aazer, ses villes principales furent pillées, *et de Bethah et de Berouthaï, villes d'Hadad-Aazer, le roi David prit une quantité considérable d'airain* (de cuivre). (*II Samuel*, VIII, 8.)

A la nouvelle de la défaite d'Hadad-Aazer, Tdaï, roi de Hamath, envoya son fils Joram auprès de David, pour féliciter celui-ci de sa victoire. L'ambassadeur apportait en présent des vases d'or, d'argent et d'airain. — Ceux-là aussi, David les consacra à l'Eternel avec l'argent et l'or qu'il avait consacrés, provenant de tous les peuples qu'il avait assujettis. (*Ibid.*, 10 et 11.)

Il me reste maintenant à parler des instruments de musique qui étaient en usage, à cette époque reculée, parmi les Israélites, et dont nous trouvons la mention dans le *Livre de Samuel.*

Quand Samuel annonça à Saül qu'il serait roi d'Israël, il lui prédit qu'après l'avoir quitté il rencontrerait, en entrant dans la ville de Djebâa, une troupe de prophètes descendant du haut-lieu, et devant lesquels marcheraient des joueurs de luth, de tambourin, de flûte et de harpe. Voyons si ces noms d'instruments sont convenables, et s'accordent bien avec les noms originaux insérés dans le texte hébraïque. Le premier est désigné sous le nom de *nabel*, qui signifie proprement *une outre, une cruche.* Cet instrument, dont parle Josèphe (*Ant. Jud.*, VII, XII, 3), était une espèce de lyre, puisque l'historien des Juifs, qui l'appelle νάβλα, dit qu'il avait douze cordes. Ce mot est passé en latin, et il est devenu *nablium.* Au Psaume XXXIII, verset 2, il est question d'un *nabel* à dix cordes : il y en avait donc de différentes tailles, comme nous avons des pianos de différents patrons, et qui comptent plus ou moins d'octaves. Enfin, saint Jérôme nous apprend que ce *nabel* avait la forme d'un delta renversé ▽, et qu'il ressemblait à une espèce de cruche. Le second instrument se nomme *touf*, de *taffa*, frapper. C'est un tambourin semblable probablement à celui dont se servent encore les Arabes, qui le forment d'un vase dont l'ouverture est close par une peau tendue. Le troisième instrument de musique désigné est le *halil*, dont le nom est dérivé du radical *halla*, creuser; tous les Lexiques le rendent par *flûte.* Enfin, le dernier est le *kinour*, en grec κινύρα, espèce de harpe. Comme il n'est pas un seul de ces instruments qui n'ait été retrouvé dans les hypogées de l'Egypte, et dont le musée du Louvre ne contienne des spécimens, je me dispenserai d'en parler plus longuement. Je me bornerai à ajouter que le *kinour* était l'instrument dont jouait David devant Saül, lorsque celui-ci, dans un accès de démence, voulut le frapper de la pique qu'il avait près de lui. C'est effectivement le *kinour* qui est spécialement nommé dans le passage relatif à ce fait. (*I Samuel*, XVI, 16.)

Un second passage contient une énumération d'instruments de musique : c'est celui où il est question du transport de l'arche d'alliance de la maison d'Abinadab à Jérusalem. *David et toute la maison d'Israël jouaient devant l'Eternel de toutes sortes d'instruments en bois de cyprès, sur des harpes, des luths, des tambourins, des sistres et des cymbales.* (*II Samuel*, VI, 5.) Nous retrouvons ici les *kinour*, les *nabel* et les *touf*, puis deux instruments nouveaux, les *menânâim* et les *salsalim.* Le nom du premier est formé du redoublement du radical *nouda*, agiter; il est donc tout simple d'y retrouver le *sistre*, qui est encore un instrument égyptien bien connu. Quant aux *salsalim*, dont le nom est aussi formé d'un redoublement du radical *salla*, sonner, rendre un son, les Lexiques le traduisent par le mot *cymbales*, et je ne saurais faire mieux qu'eux. Je me bornerai à faire observer que le nom *salsal* est également porté par une espèce de sauterelle.

(Pour la suite de l'art hébraïque, — *Voy.* ROIS ET PARALIPOMÈNES.)

SANAN. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 37.)

SANIR, SCHENIR, SARION, SCHIRION. — Probablement la hauteur du Liban appelée l'*Hermon*, qui est couverte de neige une partie de l'année. L'Hermon serait l'Anti-Liban, et le Sanir, le pic couvert de neige.

Les Arabes appellent Sanin la plus grande hauteur du Liban entre Baalbeck et Beyrout. Ces deux noms de Sanin et de Sanir ne s'appliquent donc pas à la même montagne, mais peuvent très-bien avoir la même signification, et indiquer une cime couverte de neige.

SAPHON, SEFOUN. — Ville de Gad. (*Jos.*, XIII, 27.)

SARAA, SERAAH, SARAÏM. — Ville de la plaine de Juda, donnée ensuite à la tribu de Dan. Elle fut fortifiée par Roboam. C'était la patrie de Samson. (*Josué*, XIX, 41.)

SARATHASAR, SAHRAT-HE-SAHAR (*la splendeur de l'aurore*). — Ville de Ruben. (*Josué*, XIII, 19.)

SAREDA. — Patrie de Jéroboam. (*I Rois*, XI, 26.)

SAREDATHA. — *Voy.* SARTAN.

Digitized by Google

SAREPTA, SAREFTAH. — Je lis dans mon Voyage : Laissant à notre gauche, sur la hauteur, le village moderne de Sarfent, à notre droite se projette dans la mer le Ras-Sarfent, et nous arrivons aux ruines de Sarepta, la צרפת de l'Ecriture, nommées par les Arabes Kharbet-Sarfent. C'est là que demeurait la pauvre veuve qui donna asile au prophète Elie. (*I Rois*, XVII.)

Il ne reste de Sarepta que des décombres informes, mais qui recouvrent un terrain considérable. Les Arabes des villages voisins viennent y prendre les pierres de construction dont ils ont besoin.

SARID, SARED. — Ville de Zabulon. (*Josué*, XIX, 10.)

SAROHEN, SEROUHAN. — Ville de Siméon. (*Josué*, XIX, 6.)

SARON, SAROUN. — Magnifique plaine qui occupe tout le versant occidental des montagnes de Judée, depuis le pied du Carmel jusqu'à Jaffa.

Il y avait une ville de Saron dans le pays de Gad, et une autre dans Ephraïm.

SARTAN, SARTANAH. — Je suis porté à croire que la Sartanah que j'ai aperçue au nord de Jéricho, du haut de la tour d'Er-Riha, n'est autre chose que l'une des localités situées au bord du Jourdain, et entre lesquelles Salomon fit fondre les ornements du temple. Il est dit dans Josué (III, 16) : — *Alors l'eau descendue d'en haut s'arrêta... du côté de Sartanah* (צרתן). Cette ville n'est certainement pas autre que celle qui est indiquée dans le *Ier Livre des Rois* (VII, 46). — *Le roi les fit fondre dans la plaine du Jourdain, dans l'épaisseur de la terre, entre Sokouth et Sartan.* Nous trouvons encore dans le *Ier Livre des Rois* (IV, 12) une Sartanah (צרתנה) qui est probablement la même.

SAVE, SAOUAH. — Deux vallées de ce nom sont indiquées dans les Livres saints. L'une, Save de Cariathaïm (la vallée des deux villes) (*Gen.* XIV, 5), et l'autre Save, qui est appelée la vallée du Roi. (*Ibid.*, 17.) Celle-ci devait être près de Sodome. La première était dans la Moabitide.

SCHION, SION, SIAN. — Il y a une montagne de Schion dans la chaîne de l'Hermoniim ou des Hermons. (*Deut.* IV, 48.)

SCYTHOPOLIS. — *Voy.* BETHSAN.

SECHRONA, CHAKROUUAH. — Ville de Dan. (*Josué*, XV, 11.)

SEDADA, SADED. — Sedada est indiquée sur les limites septentrionales de la Terre-Sainte, dans la tribu de Nephthali. (*Nomb.* XXXIV, 8.)

SEHON, SAOUN. — Ville d'Issachar. (*Josué*, XIX, 19.)

SEHESIMA, CHAKHSOUMA. — Ville d'Issachar. (*Josué*, XIX, 22.)

SEIR. — Chaîne de montagnes du pays de l'Idumée. Le mont Seir est fréquemment mentionné dans les Livres saints. Ils parlent de la terre de Seïr, du mont de Seïr. Les Chorréens étaient les peuples aborigènes, et plus tard les enfants d'Ésaü s'y établirent. Il y avait une ville du nom de Seïra. Elle était probablement sur l'un des versants du mont Seïr.

SEIRATH, SEIR. — Ville d'Ephraïm. (*Juges*, III, 26.)

SELA, SELAA. — Ville de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 28.)

SELEBIN, SAALBEIN. — Ville de Dan. (*Josué*, XIX, 42.)

SELIM, SELAKHIM. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 32.)

SELLA, SELA. — C'est la descente du mont Sion pour se rendre au temple. (*II Rois*, XII, 20.)

Il n'est fait mention qu'une seule fois de cette partie de Jérusalem.

SELMON, SALMOUN. — Haute montagne d'Ephraïm vers le Jourdain. Un passage du Psalmiste indique que cette hauteur se couvre quelquefois de neige. On n'a pas encore identifié dans la partie haute des montagnes de Judée celle à laquelle conviendrait ce nom de Selmon.

SENNA, SEN. — Nom de lieu indiqué, dans le *Ier Livre de Samuel*, VII, 12, près de Maspha. Il est aussi fait mention du nom de Senna (*Nomb.*, XXXIV, 4), et saint Jérôme dit que c'est le nom d'une pierre.

SENNAAR, SENAAR. — Plaine de la Babylonie où fut construite la tour de Babel. Les découvertes récentes faites en Assyrie par les savants qui en ont exploré les localités antiques ont amené de précieuses découvertes. On ne doute pas qu'un de ces tells qu'on trouve fréquemment dans le pays ne soit celui de la tour de Babel. Sennâar est constamment mentionnée sous le nom de terre de Sennâar. (*Gen.* X, 10.)

SENNIM, SAANIM. — Vallée mentionnée dans les *Juges* (IV, 11).

SENSENNA, SENSENAH. — Ville de Juda. (*Josué*, XV, 31.)

SEPHAATH, SAFET. — Ville kénâanéenne que les Israélites détruisirent de fond en comble, et qu'ils appelèrent Horma, c'est-à-dire anathème. (*Juges*, I, 17.)

SEPHAMA, SEPHAMOTH, SAFEM. — Saint Jérôme dit que ce lieu est la limite orientale de Juda. (*Nomb.*, XXXIV, 10.) C'est sans aucun doute la même que Sephamoth.

SEPHAR, SAFER. — Montagne de Médie. (*Gen.* X, 30.)

SEPHARVAIN, SEFEROUIM. — Ville Assyrienne. (*II Rois* XVII, 24.)

SEPHATA, SAFETAH. — Vallée près de Maresa. (*II Chron.* XIV, 10.)

SEPHELA. — Région indiquée une seule fois dans le *Ier Livre des Machabées* (XII, 38).

SEPHER, SAFAR. — Montagne où campèrent les Israélites. (*Nomb.* XXXIII, 23.)

SETIM, SETHIM. — Pays des Moabites, près du Jourdain et du Phogor, d'où Josué envoya ses deux espions pour lui rendre compte de l'état de défense de la ville de Jéricho. Balaam était de Setim. (*Nomb.* XXV, 1 ; *Josué*, II, 1.)

SIAR-EL-GANEM (*La promenade des brebis*).

Une localité mentionnée dans l'Evangile,

Digitized by Google

celle où les anges apparurent aux bergers, à la naissance du Sauveur, n'était pas fixée avec une rigoureuse précision. Si l'on en croit une lettre adressée de Jérusalem, en date du 17 février 1859, le vaste couvent élevé au temps de saint Jérôme, sur cet emplacement, vient d'être retrouvé :

« Une découverte d'une grande importance vient d'être faite, il y a quelques jours à peine, aux environs de Beith-Lehm, à l'endroit reconnu pour être celui où l'ange apparut aux bergers. Voici dans quels termes on nous raconte cette précieuse trouvaille :

« A l'est de Beith-Lehm, à une égale distance du sanctuaire traditionnel de l'apparition de l'ange aux bergers, en faisant une excavation de plusieurs mètres dans la terre, on vient de trouver les intéressantes ruines d'un immense couvent de l'époque de saint Jérôme et de sainte Paule; on y reconnaît des restaurations postérieures faites par sainte Hélène et les Croisés.

« Les citernes sont immenses, régulières et dans un parfait état de conservation. Déjà le pavé en mosaïque de plusieurs chambres est à découvert, et on est sur les traces du pavé en marbre de l'église, ainsi que de l'entrée des souterrains. L'enthousiasme occasionné par cette trouvaille est tel, que du village de Beth-Sakour (des Bergers) on y accourt pour travailler gratuitement.

« L'emplacement de ces ruines est connu des Arabes sous le nom de *Siar-el-Ganem* (la promenade des brebis). Un nombre considérable de grottes très-profondes l'environnent, et jusqu'à ce jour les bergers s'y mettaient à l'abri avec leurs troupeaux. Tout près de ces grottes se trouve une grande citerne hébraïque.

« Si l'on confronte ces importantes ruines avec la nullité du sanctuaire dit des *Pasteurs*, qui n'est éloigné de là que d'un jet de pierre, si l'on ajoute que le sanctuaire actuel ne présente aucune trace ni probabilité qu'il ait jamais servi à des bergers ou à des troupeaux ; puis, enfin, si l'on étudie les mœurs et habitudes séculaires des gens de ce pays, on incline à mettre en doute la tradition admise depuis si longtemps, et, dès-lors, tout porte à croire que le véritable sanctuaire des Pasteurs est le couvent qui sort de ses ruines.

« Toutes les communautés religieuses sont frappées d'étonnement; aucune n'ose encore avouer s'être trompée : mais malgré cela des propositions d'achats à des prix énormes sont faites tous les jours aux propriétaires actuels, lesquels, si sanctuaire il y a, tiennent à crée. un sanctuaire latin. »

Nous avons cru qu'il était de notre devoir de publier cet article pour que tous ceux qui portent vraiment intérêt à la Terre-Sainte puissent se réjouir d'une découverte qui va, sans aucun doute, avoir de graves conséquences dans l'avenir de ce pays.

SICELEG, Seklad. — Ville de Juda, qui est fréquemment mentionnée dans l'histoire de David. (*I Sam.* xxvii, 6.)

SICHAR. — La même que Sichem. — *Voy.* Garizim.

SIDEN. — Ville de Pamphylie, mentionnée dans les Machabées. (*I Mach.* xv, 23.)

SIDON. — *Voy.* Phénicie.

SILO. — Quand on suit la route de Naplouse à Jérusalem, avant d'atteindre le village d'El-Bir, sur le plateau des montagnes de Jérusalem, on aperçoit, à la gauche, le village de Seiloun. C'est la Silo si célèbre dans l'Ecriture. Josèphe écrit son nom Σιλοῦν, exactement comme le prononcent les Arabes de nos jours. On y remarque des ruines encore considérables d'une église chrétienne, probablement du temps des Croisades.

SIN. — Le désert de Sin, où séjournèrent les Israélites, est dans la terre d'Edom, entre la chaîne d'Horeb et la mer Rouge. (*Exode*, xvi, 1.) Il est distinct du désert de Zin, qui se trouve au midi de la Moabitide.

SINAI, Sini. — Le Sinaï est mentionné dans la Bible comme montagne et comme désert. On sait tous les grands événements de l'histoire du peuple de Dieu qui s'y sont accomplis. Il faut les lire dans le Livre sacré lui-même. Il n'y a pas de doute sur l'identification du Sinaï. On possède de très-bonnes cartes de la montagne et du pays. Les pèlerinages au mont Sinaï ont été fréquents depuis les temps les plus reculés.

SION. — La célèbre montagne de Sion est une simple élévation de terrain contiguë au plateau central des montagnes de Judée. Du côté du nord le mont Sion n'est qu'une plaine, et le terrain n'est abrupt qu'au sud, au sud-est et au couchant.

La position bien délimitée de Sion a servi admirablement à reconnaître l'ancienne Jérusalem.

Jébus était la ville primitive qui occupait le sommet de Sion. Une vallée profonde la séparait du Moriah, où fut bâti plus tard le temple de Salomon. La citadelle de Sion devait naturellement défendre la ville à l'angle du nord qui commandait la plaine. Il résulte de ces dispositions de terrain que nous avons aujourd'hui une notion très-exacte de l'ancienne Sion. Josèphe nous apprend qu'une forte muraille, appelée le vieux mur, la défendait au nord, seul côté où elle était accessible. — *Voy.* Jérusalem (Portes de).

SIRA, Bour-He-Sirah (*la citerne des Ronces*). Citerne près d'Hébron. (*II Samuel*, iii, 26.)

SIS, He-Sis (*la fleur*). — La montée de Sis est indiquée auprès du torrent, en face du désert de Jeruel, dans la tribu de Juda. (*II Chron.* xx, 16.)

SOBA, Soubah. — Ville capitale du royaume d'Adarezer. David vainquit ce roi. Cette ville était en Syrie. (*I Samuel*, xiv, 47.)

SOCHO. — Il existe, à l'ouest d'El-Bourak, les vasques de Salomon près de Beit-Lehm, un village avec des ruines antiques, nommé Choueïkah. C'est très-certainement la Socho des traducteurs de la Bible, mentionnée au verset 35 du chapitre xv de Josué, parmi les villes de la plaine, puisque cette Socho (שׂוֹכוֹ, Chouïkah) est citée avec Yarmouth, et qu'il

Digitized by Google

existe, précisément à côté de Choueïkah, un village qui se nomme toujours Yarmout. Remarquons, en passant, que nous trouvons mentionnée, parmi les villes de la région montueuse de Juda, une autre Socho (verset 48) : — *Et sur la montagne Semir, Elatir et Chouikah.* — Il n'y a pas de confusion possible entre ces deux localités du même nom. La seconde devrait-elle, par hasard, être placée au village d'Ech-Chioukh, qui est situé à l'est de Halhoul? C'est très-probable.

SOCHOTH, Sochot. — Ce fut à Sochoth, dans une terre argileuse, que Salomon fit fondre les vases d'airain destinés au temple. — *Voy.* Rois et Paralipomènes (Art hébraïque).

SOCHOTBENOTH. — Nom d'une idole des Babyloniens. (*II Rois*, xvii, 30.)

SOCOTH, Soccoth. — Il y a de ce nom une ville de Galaad. C'est aussi le premier campement des Israélites à leur départ de Ramessès. (*Exod.* xii, 37.)

SODI. — Fleuve de Babylonie, probablement l'Euphrate. (*Baruch*, i, 4.)

SOREC. — Vallée de la tribu de Dan, près de laquelle Samson se prit de passion pour Dalila. (*Juges*, xvi, 4.)

SOULEM. — Le village arabe de Soulem n'est autre chose que la Soulem de la tribu d'Issakhar (*Josué*, xix, 18), devenue la Soulem d'Eusèbe et de saint Jérôme. C'est le village de la Sunamite.

La Vulgate l'écrit *Sunem*, et *Sunam*.

Voici ce que je trouve dans mon Voyage :

De Zerayn, nous avons été passer au village de Soulèm; c'est la Sounèm de l'Ecriture : car pour les Arabes, Sounèm et Soulèm, c'est tout un. — Leur limite (des enfants d'Issakhar) fut à Jezraël, Heksalout et Sounèm (שׁוּנֵם). (*Josué*, xix, 18.)—Les Philistins étaient campés à Sounèm, et les Israélites à Djelboâ, lorsque Saül alla consulter la sorcière d'Endor. (*I Samuel*, xxviii, 4.)—Abisag, la jeune fille qui devint la compagne de David dans sa vieillesse, était Sunamite. (*I Rois*, i, 3.) C'est à Sounèm que demeurait la femme qui exerça les devoirs de l'hospitalité envers le prophète Elisée, et à laquelle celui-ci annonça qu'elle aurait un fils, malgré le grand âge de son époux. Ce fils étant né, il tomba malade et mourut; mais Elisée le rendit à la vie. (*II Rois*, iv, 8 à 37.) Dans le Cantique des cantiques (vii, 1), nous trouvons les mots : *Reviens reviens, Sulamite* (שׁוּלַמִּית). S'agit-il d'une jeune fille née à Soulèm? ou bien ce mot, formé de שָׁלֵם, signifie-t-il : épouse de Salomon? ou bien enfin est-ce une simple épithète, ayant le sens de parfait ou de paisible? On n'en sait rien. Il y aurait donc quelque imprudence à conclure de ce passage que, dès l'époque la plus reculée, Sounèm s'appelait aussi Soulèm, comme de nos jours.

SUBA. — La même que Soba. (*Voy.* ce nom.)

SUPH, Souf. — Ramatha était dans la terre de Suph. (*I Samuel*, ix, 5.)

SUR, Sour. —Le désert de Sur s'étend depuis Cadès jusqu'à la mer Rouge. Abraham habita entre Cadès et Sur. (*Gen.* xx, 1.)

SUZA, Sousan. — C'est l'ancienne capitale de la Perse. Elle est rarement mentionnée dans la Bible, si ce n'est dans le livre d'Esther. (xxix, 10.)

SYENE, Souanah. — Ville des frontières de l'Ethiopie, mentionnée par Ezéchiel (xxix, 10).

T

TANIS, Taphné, Taphnis (Saan). —Ville de la basse Egypte, mentionnée plusieurs fois dans la Bible. (*Nomb.* xiii, 23.)

TAPHUA, Teffouhh. — Il y avait, selon Reland, un pays de Tappuach dans la tribu de Manassé, mais la ville de Tappuach était aux Ephraïmites. (*Josué*, xvii, 8.) Une autre Tappuach était dans la tribu de Juda. (*Josué*, xv, 33.)

TEBBATH, Thabat.—Pays mentionné dans les *Juges* (vii, 23).

TEMPLE. (El-Haram-Ech-Cherif, Enceinte du Temple.) — Je savais depuis longtemps qu'il existait à l'intérieur de Jérusalem, et sur un point de l'enceinte du haram qui a pris la place du temple de Salomon, un pan de muraille que les Juifs ont, de tout temps, considéré comme un débris du temple primitif. Je savais de plus que le pied de ce mur, dont l'approche n'était pas interdite aux Juifs, était pour eux une sorte de sanctuaire où ils venaient prier le vendredi soir; que là on les voyait souvent se lamenter, pleurer et enfoncer la tête dans les trous de la sainte muraille, afin d'y faire couler les larmes qu'ils versent en pensant à la ruine de Jérusalem et du temple. Ne comptant rencontrer que cet unique débris des constructions salomoniennes, on conçoit que ma première visite à l'enceinte du haram dut être pour le Heit-el-Morharby (le mur occidental). C'est sous ce nom que la vénérable muraille est connue à Jérusalem, bien que les Juifs allemands et polonais qui se fixent dans cette ville prononcent ce nom Coutz-el-Màarabeh.

En arrivant devant ce mur respectable, je fus frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction primitive est restée intacte; ces assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs, ni par des Romains. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois, cependant, des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande lar-

Digitized by Google

geur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur l'assise précédente, et ces retraites successives constituent, on le voit, un fruit considérable pour la muraille salomonienne. La portion de celle-ci, qui est laissée comme lieu de prière aux Juifs, est comprise entre le mur d'enceinte du mekhemeh (tribunal turc), et le mur de clôture d'une maison particulière. Sa longueur, mesurée entre ces deux limites, est de vingt-neuf mètres soixante-dix centimètres. On aperçoit, au delà de ces murs infranchissables, la muraille antique se prolonger, en droite ligne, de douze mètres environ à droite, et de onze mètres à gauche, c'est-à-dire vers le mekhemeh. Au delà, les constructions modernes ont masqué la muraille du temple. Enfin, le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille. Certainement ces assises supérieures sont de construction assez récente, et il faut nécessairement n'en faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane.

Sur la face du mur antique se montrent des entailles considérables qui ont servi, sans aucun doute, mais à une époque indéterminée, à appliquer un fronton à ce point de l'enceinte sacrée. Ces entailles, creusées en niche, c'est-à-dire arrondies par le haut et à encastrement rectangulaire par le bas, ont des dimensions différentes: l'une d'elles a jusqu'à un mètre vingt centimètres de hauteur; peut-être ont-elles été pratiquées lors de la reconstruction du temple par Hérode, pour qui l'emploi des frontons devait être tout naturel. Y eut-il au-dessus de ce fronton une porte ou poterne donnant accès dans l'enceinte sacrée et percée dans la muraille primitive? Je l'ignore. Il faudrait pour s'en assurer pouvoir pénétrer dans des maisons particulières, et en ce pays la chose n'est pas facile à effectuer.

En étudiant avec soin le Heit-el-Morharby, je m'étais mis à même de reconnaître, partout où elles se montreraient, les traces des constructions judaïques, c'est-à-dire datant de l'époque de Salomon et des rois de la dynastie de David. Je pouvais donc commencer l'examen de l'enceinte du temple, avec la certitude que je ne me tromperais pas sur l'âge des différents appareils dont j'y constaterais la présence. Suivant donc la rue nommée Tharik-el-Aalam (la voie Douloureuse), je gagnai la porte Saint-Etienne (Bab-Setty-Maryam), en longeant toute la face nord de l'enceinte du temple. Deux portes placées au bout de deux ruelles sombres donnent accès sur le plateau du Moriah, c'est-à-dire sur le vaste préau au milieu duquel était bâti le temple, remplacé aujourd'hui par le Qoubbet-es-Sakhrah, qui est la mosquée d'Omar proprement dite.

Il est impossible, grâce à la présence de nombreuses constructions modernes, telles que le Seraï et la caserne qui recouvrent cette longue face septentrionale, de savoir si des fragments de l'enceinte primitive sont englobés dans ces constructions. C'est du haut de la terrasse du Seraï que les Chrétiens, assez heureux pour obtenir la permission d'y monter, jouissent de la vue la plus rapprochée de l'intérieur du Haram. J'ai dû à l'intervention de notre ami, M. Botta, le plaisir d'aller contempler, du haut de cette terrasse, l'enceinte sacrée dont ma qualité de chrétien m'interdisait l'accès, sous peine de mort, et j'ai pu juger de là avec quelle scrupuleuse exactitude avait été levé le plan du Haram, reproduit d'après Catherwood, dans l'admirable plan de Jérusalem, que nous devons aux soins et aux recherches de feu M. Shultz. Un tiers de la longueur de cette face nord, et le tiers qui est attenant à l'angle nord-est, est recouvert par une vaste piscine, sur le compte de laquelle je reviendrai en son lieu. En approchant du bord de cette piscine, on reconnaît l'angle de l'enceinte salomonienne; quatre belles assises de blocs énormes en bossage font retour sur la face nord de l'enceinte sacrée, et il n'y a pas de doutes à conserver sur la présence, en ce point, de l'angle même de cette enceinte. Le rempart moderne est appuyé contre cette amorce de la face nord, et il forme la continuation de la face est du temple, face qui se trouve ainsi parfaitement reliée à l'enceinte actuelle de la ville.

Sortant alors par la porte de Saint-Etienne et tournant immédiatement à droite, on longe une plate-forme quadrangulaire qui a servi de base à une église chrétienne aujourd'hui rasée. Suivant la tradition, c'est en ce point que saint Etienne a été lapidé; là commence immédiatement le cimetière musulman. A trente et un mètres cinquante centimètres de la porte de Saint-Etienne, la face du mur d'enceinte est recoupée par une longue ligne verticale de construction salomonienne. C'est le côté est de l'angle primitif dont nous avons vu le côté nord, en visitant la piscine. En ce point onze assises de blocs salomoniens sont restées intactes, et elles s'étendent vers le sud, sur la face de la muraille. Quelques-uns de ces blocs ont une saillie très-considérable en bossage, en dehors du plan dans lequel est compris le cadre de jointoiement. J'ai mesuré deux de ces blocs, qui n'ont pas moins de cinq mètres vingt-huit centimètres et sept mètres vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de hauteur. On peut juger par là de l'énormité de l'appareil salomonien.

Les onzes assises cessent bientôt de se montrer, les inférieures seules étant restées en place. La face salomonienne, qui se présente ainsi la première, est en retraite de trente-quatre centimètres sur la face du mur moderne, dans lequel s'ouvre la porte de Saint-Etienne; elle a un développement de vingt-cinq mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette face commence, en retraite de deux mètres vingt-cinq centimètres, une face de cinquante-cinq mètres de développement avec soubassement formé de deux assises de

Digitized by Google

blocs salomoniens, en retraite, l'une sur l'autre, de trente-cinq centimètres. La même retraite de trente-cinq centimètres existe entre le mur supérieur et la face de la deuxième assise. C'est naturellement à partir de la face de ce mur supérieur, que doivent se compter les deux mètres vingt-cinq centimètres de distance qu'il y a entre les plans des deux faces de mur. A l'extrémité sud des cinquante-cinq mètres, reparaît l'appareil salomonien, avec une saillie telle, que la face commençant en ce point soit exactement le prolongement de la face salomonienne de l'angle nord-est. A vingt-cinq mètres en deçà de ce nouvel angle, se trouvent deux assises, sans retraite, formées de deux pierres énormes ayant cinq mètres soixante-quinze centimètres de longueur, sur un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur. Entre ces blocs immenses et la nouvelle face de mur salomonien, l'appareil est petit; le mur d'enceinte est par conséquent moderne en ce point, et il a été destiné à fermer vraisemblablement une brèche. La face salomonienne suivante, qui commence juste à quatre-vingts mètres soixante centimètres de l'angle nord-est, a un développement de vingt et un mètres cinquante centimètres. Les assises inférieures sont seules de l'appareil salomonien.

Vient alors une nouvelle face, ayant deux mètres de saillie sur la face précédente, et un développement total de seize mètres quatre-vingt-dix centimètres. C'est là qu'est placée la porte Dorée (les *portes oires* des croisés); sauf les piédroits des deux arcs de la porte et les archivoltes de celle-ci, tout y est moderne et de construction turque. Les piédroits ont deux mètres dix centimètres de largeur, et ils sont construits en grosses pierres de taille, bien supérieures, sans doute, aux blocs de la maçonnerie moderne dans laquelle elles sont enclavées, mais bien inférieures, pour les dimensions, aux blocs des portions salomoniennes de l'enceinte. Il serait trop difficile de décrire par le menu les moulures chargées d'ornements et d'acanthes, ou de rinceaux de feuillages, qui couvrent les archivoltes des deux arcs de la porte Dorée, à cause de l'état de dégradation avancée dans lequel elles se trouvent. La largeur de chacune des arcades de la porte est de trois mètres quatre-vingt-cinq centimètres. Dans la maçonnerie moderne, au sommet de la muraille et au-dessus du centre même de la double porte, est encastré un chapiteau antique, d'apparence romaine des bas temps.

A quelle époque appartient la porte Dorée? C'est là une question qui a été bien souvent débattue, sans avoir jamais reçu de solution satisfaisante. La tradition chrétienne veut que ce soit la porte même sous laquelle a passé Notre-Seigneur, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, et je déclare, sans aucun scrupule, que j'adopte pleinement la tradition chrétienne sur ce point. Il m'est impossible de ne pas attribuer à Hérode la construction de la porte Dorée, et je vais en déduire les raisons.

Nous savons que ce fut par cette porte que l'empereur Héraclius fit son entrée triomphale à Jérusalem, quand il y apporta la sainte croix reprise aux Perses; cette porte existait donc déjà sous Héraclius. Il n'est pas question de cette porte parmi les constructions dont Justinien orna Jérusalem; d'ailleurs, elle n'est nullement du style des édifices de Justinien; elle est encore bien moins du style des monuments du siècle d'Adrien. En revanche, elle offre une ornementation végétale outrée, essentiellement hébraïque, mais imprégnée d'hellénisme. Qui, dès lors, peut, mieux qu'Hérode, avoir fait élever cette belle porte, lors de la construction du temple somptueux qu'il fit bâtir? De la sorte, la tradition chrétienne devient certaine. Sans aucun doute cette tradition existait déjà à l'époque d'Héraclius, puisque ce fut par la porte Dorée, sanctifiée par l'entrée du Christ, que ce monarque voulut entrer lui-même à Jérusalem, avec sa précieuse conquête.

Encore un mot. Contre la face sud de l'enceinte du temple se voit la mosquée d'El-Aksa, qui n'est autre chose qu'une église de la Vierge, construite par l'ordre de Justinien, suivant la narration de Procope. Bien au-dessous du niveau de cette église, et contre elle, se voit, dans le mur d'enceinte, à moitié cachée par le mur du jardin de la mosquée d'El-Aksa, et à demi enterrée, une belle porte, exactement du même style que la porte Dorée. Cette seconde porte a été forcément condamnée à l'époque de la construction de l'église; elle n'est donc pas de l'époque byzantine; elle n'est pas romaine non plus, cela est indubitable: force est donc de la reporter, comme la porte Dorée, à l'époque d'Hérode, et de la considérer comme une partie des constructions magnifiques ordonnées par ce monarque. Je puis, sans doute, me tromper; mais j'attendrai qu'on me le démontre par des arguments péremptoires, avant de changer d'opinion (161). Williams, dans son excellent livre sur la cité sainte (tom. II, pag. 355 et suiv.), a accumulé une foule de faits qui démontrent que la porte Dorée, ainsi que le veut la tradition chrétienne, musulmane et juive, est bien une porte du temple. Il laisse entrevoir son désir d'y reconnaître une porte d'Hérode; mais, parce qu'il était encore seul de son avis, il n'a pas osé l'émettre nettement. Nous sommes deux, maintenant, et je soutiendrai, jusqu'à démonstration contraire, que la porte Dorée n'est ni byzantine, ni romaine; il est bien entendu que je ne parle ici que de ce que j'ai pu voir à l'aise, à l'extérieur du haram. Cette porte est d'un style particulier qui convient à merveille

(161) Voyez l'excellente discussion de Williams (*The Holy city*, t. II, p. 372 et suivantes) sur l'identité de l'église de la Vierge et de la mosquée d'el-Aksa. Il est difficile de trouver un livre plus soigneusement et plus consciencieusement écrit que l'ouvrage que je viens de mentionner. Pour ma part, j'en fais très-grand cas, et je prise très-fort la critique judicieuse de son auteur.

Digitized by Google

à l'époque gréco-juive, c'est-à-dire au règne d'Hérode.

Pendant l'existence du royaume latin de Jérusalem, les *portes oires* restaient fermées, et elles n'étaient ouvertes que deux fois l'an : la première, le dimanche des Rameaux, en commémoration de l'entrée triomphale de Notre-Seigneur Jésus-Christ, arrivant à Jérusalem par cette porte; et la seconde, le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix, en souvenir du passage d'Héraclius. Très-probablement, cette double porte n'était que close et non murée, à cette époque. Il paraîtrait bien difficile d'admettre qu'elle eût été dégagée et condamnée deux fois tous les ans, par les Chrétiens ; c'eût été une besogne à y laisser les maçons en permanence. Ce sont les Musulmans qui l'ont murée, parce qu'il existe chez eux une tradition, fort répandue, qui dit que, si un jour les Chrétiens chassent de nouveau les musulmans de Jérusalem, ils entreront dans cette ville par la porte Dorée. Ce qui a pu donner lieu à cette tradition, c'est le fait que les croisés pénétrèrent dans la place, très-près de la porte Dorée, qui dut être ouverte aux assaillants, par les premiers guerriers qui réussirent à déloger les défenseurs de la muraille orientale du temple.

Au delà de la porte Dorée, en suivant la direction que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire en allant du nord au sud, on voit, à quinze mètres cinquante-cinq centimètres du flanc droit de la porte Dorée, une petite poterne murée, de deux mètres de hauteur sur un mètre cinquante centimètres de largeur, au plus. Depuis le ressaut de la porte Dorée jusqu'au côté droit de la poterne, toute la base du mur d'enceinte est salomonienne, et la hauteur de la poterne est exactement formée de deux hauteurs des assises de ces blocs énormes. A partir du côté gauche de la poterne, la construction salomonienne disparaît pour un certain temps ; mais l'appareil est toujours très-beau. Ou bien nous avons ici, ainsi que je le crois, un pan de mur de l'époque d'Hérode, ou bien nous sommes en face d'une construction datant de l'époque d'Adrien, c'est-à-dire du haut empire. Le linteau de la poterne murée est formé d'une seule pierre, qui offre une particularité fort curieuse : on y distingue encore, avec un peu d'attention, une croix grecque patée. Elle est peinte en rouge et entourée d'un double cercle vert, bordé de rouge, et d'un troisième cercle extérieur, dentelé et peint en rouge. Enfin, à un pied à gauche de la poterne, se voit une sorte de pilier carré, en saillie sur le mur, et offrant une cavité sphérique, placée dans le fond, contre le mur, d'un trou rond dont il ne m'a pas été possible de deviner l'usage. Etait-ce une sorte de conduit par lequel on devait, la nuit, se faire reconnaître, pour obtenir l'ouverture de la poterne ; c'est possible, mais je me garderais bien de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette petite porte est bien celle qui est désignée sous le nom de *porte de Josaphat*, dans la curieuse description de la Jérusalem des croisades, publiée par M. le comte Beugnot, comme annexe à sa magnifique édition des Assises de Jérusalem.

A partir de la poterne que je viens de décrire, commence, ainsi que je l'ai dit, une face de muraille de construction hérodienne, ou tout au moins romaine, qui a un développement de dix-huit mètres trente centimètres. Un peu en avant de l'extrémité se trouve, appliqué contre la muraille, un petit édifice carré, qui a quatre mètres vingt centimètres de côté. C'est une sorte d'édicule recouvrant des tombes musulmanes. Le mur fait saillie de soixante-six centimètres sur la face précédente, et, sur une étendue de cent quatre-vingt-quatorze mètres, sa construction montre, par-ci par-là, des fragments de l'appareil d'Hérode ou des Romains, mais presque partout du rhabillage turc. C'est dans cette partie que se voient, encastrés dans la maçonnerie, des bouts de colonnes, de matière parfois magnifique, faisant saillie à l'extérieur. Ces colonnes, encastrées là par les Arabes ou les Turcs, viennent, très-probablement, des édifices somptueux qui, depuis le temple de Salomon, se sont succédé sur le plateau du mont Moriah. L'un de ces tronçons de colonne, placé au faîte du mur d'enceinte et vers l'angle sud-est, a reçu des musulmans le nom d'Et-Tharik (le Chemin). Cette pierre, lors du jugement dernier, doit jouer pour eux un grand rôle, car c'est par là que le Prophète redescendra sur la terre.

Au bout des cent quatre-vingt-quatorze mètres du mur moderne, reparaissent, sur une longueur de neuf mètres seulement, les blocs salomoniens ; puis de nouveau un pan de rhabillage moderne, de onze mètres d'étendue. A partir de là jusqu'à l'angle sud-est, les blocs salomoniens se rencontrent en place, et quelques-uns d'entre eux atteignent des dimensions énormes : ainsi, l'un d'eux, que j'ai mesuré, porte sept mètres quatre-vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de hauteur. Du point où les blocs salomoniens reparaissent jusqu'à l'angle sud-est, il y a soixante-huit mètres quatre-vingts centimètres.

Sur cette portion de la muraille d'enceinte, j'ai eu le bonheur de faire une petite découverte qui n'est certainement pas sans intérêt, et dont je vais dire quelques mots, avec d'autant plus de plaisir, que je n'ai pas oublié l'importance que feu M. Schultz sembla attacher à ce fait nouveau, lorsque j'eus le plaisir de lui en faire part, le lendemain du même jour où je l'avais constaté.

A vingt-cinq mètres en arrière de l'angle sud-est de l'enceinte, le mur rentre de douze à quinze centimètres, sur une largeur de trois mètres cinquante centimètres ; il fait ensuite saillie de la même quantité sur une largeur de six mètres, pour rentrer encore sur une largeur de un mètre quatre-vingts centimètres, au delà de laquelle il se retrouve dans le plan extérieur général de cette portion de la face orientale. Il y a donc, en d'autres termes, une saillie du mur salomo-

Digitized by Google

nien de six mètres de largeur, encadrée entre deux faces en retraite et de largeur différente. L'assise inférieure est aux trois quarts enterrée dans les détritus de toute nature, amoncelés autour de l'enceinte du Haram, et formant un sol couvert d'herbe, qui, à partir de ce point, est en pente très-sensible, jusqu'à l'angle sud-est de la muraille. L'assise qui est placée au-dessus de celle dont je viens de parler, est composée de deux grands blocs et d'un petit bloc carré qui a été rajusté à droite. Les deux blocs principaux sont en saillie de quarante centimètres sur la face du mur, et ils forment un énorme boudin ou tore. Au-dessus est une assise de un mètre cinquante centimètres de hauteur, formée de deux blocs égaux de trois mètres de longueur chacun, et taillés en véritables voussoirs, c'est-à-dire évidés en arc de cercle à leur partie inférieure, de façon à donner une longueur de soixante-quinze centimètres au pan coupé supérieur qui représente un joint. Une seule pierre, moitié moins haute que les précédentes, recouvre les deux voussoirs, et formait vraisemblablement le sol d'une fenêtre avec balcon, donnant sur cette portion de la vallée de Josaphat, qui regarde la fontaine de Siloé, le village de Siloam et les beaux jardins potagers dont est rempli le fond de la vallée. Effectivement, un seul bloc de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur un mètre de largeur, est établi perpendiculairement au milieu du plateau de six mètres, faisant sol de fenêtre, et à droite et à gauche de ce bloc vertical, sont deux ouvertures de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante centimètres de largeur, murées en pierres de petit appareil, et par conséquent sans accord avec toutes les portions de murailles placées autour de ce point. Enfin, au ras du sol de la fenêtre, et à gauche, existe encore dans le mur un bloc assez gros qui porte deux encastrements carrés fort distincts, dont l'un est immédiatement en contact avec le montant gauche de la fenêtre de gauche et avec le sol de cette fenêtre, et l'autre, un peu plus haut de quelques pouces et rejeté un peu à l'extérieur. Sans aucun doute, ces encastrements n'ont pas été taillés là sans raison, et pour moi il est évident qu'ils ont été destinés à assujettir une balustrade qui garnissait la double baie à balcon que je viens de décrire. Certes le fait de l'existence d'une fenêtre à balcon à l'époque salomonienne, car je n'hésite pas à attribuer cette antiquité à la portion du mur d'enceinte dans laquelle elle est percée, est un fait que les architectes seront fort étonnés, je le crois, de voir énoncer sans scrupule. Au reste, si j'ai bonne mémoire, le palais de Karnac, palais bien plus ancien encore, présente un fait à peu près analogue. Quoi qu'il en soit, voici déjà un premier exemple de l'emploi du voussoir à douelle circulaire, à l'époque purement hébraïque.

A partir de l'angle sud-est, la muraille a un développement en ligne droite, de cent quarante-six mètres cinquante centimètres, jusqu'au mur latéral du jardin attenant à la mosquée d'El-Aksa. La construction salomonienne se présente immédiatement à l'angle, et elle continue sur une étendue de trente et un mètres vingt-deux centimètres, jusqu'à une porte ogivale murée, de deux mètres cinquante centimètres de largeur. Cette porte est de l'époque des croisades très-probablement, mais elle n'a pas de caractères assez distincts pour qu'il soit possible de lui assigner une origine chrétienne ou musulmane. A trente mètres à gauche de cette première porte, se voient trois grands arceaux d'apparence romaine, en plein cintre, murés comme la porte ogivale précédente. Les baies de cette triple porte ont chacune quatre mètres trente-deux centimètres d'ouverture, et les piédroits ont un mètre soixante-quinze centimètres de largeur. A partir du flanc gauche de derrière des trois portes (vers l'ouest bien entendu), recommencent immédiatement les assises salomoniennes, qui se montrent sans interruption jusqu'auprès du mur de clôture moderne de la mosquée d'El-Aksa, mur qui vient recouper perpendiculairement la grande muraille d'enceinte, à soixante-dix mètres vingt-deux centimètres de la triple porte murée.

A cette même porte de gauche se trouve placé un magnifique bloc, orné de moulures, auquel on n'a fait aucune attention jusqu'ici, et qui néanmoins est, si je ne me trompe, d'un prix inestimable. Évidemment nous avons dans ce bloc un piédroit primitif, resté en place ; or, ce fragment, qui se relie immédiatement à des assises de l'appareil salomonien, est salomonien lui-même ; il nous offre un échantillon de moulure qui n'est ni byzantine, ni romaine, ni grecque : force est donc d'y voir autre chose, et cette autre chose ne peut être qu'une moulure juive, très-probablement salomonienne. Je m'abstiens de donner la description détaillée de ces moulures, pour épargner au lecteur l'ennui de chercher à se rendre compte d'une série de mots techniques et de chiffres, formant un tout peut-être incompréhensible.

Le mur de clôture du jardin d'El-Aksa coupe à peu près par le milieu, ainsi que je l'ai déjà dit, une porte antique à demi enterrée, d'un style architectural assez étrange, et chargée d'ornementation végétale complétement analogue à celle de la porte Dorée. Évidemment nous avons là sous les yeux les restes d'une belle porte antique, enclavée dans de la maçonnerie beaucoup plus récente. De cette porte on voit un arc surbaissé formé d'un large cordon couvert de rinceaux de feuillage, auquel est tangent un encadrement rectiligne, composé de deux larges bandes de rinceaux semblables, séparés par un cordon d'oves. La portion supérieure du cadre est tangente, non pas à la partie extérieure de l'arc orné de rinceaux, mais bien à la courbe inférieure de cet arc, ce qui est au moins fort étrange, et bien loin de ce qu'aurait exigé l'art grec ou romain. Au-dessus du cadre,

Digitized by Google

paraît d'abord une assise de blocs très-grands, que surmonte une assise de voussoirs, dont rien absolument ne justifie la présence ; au-dessus de ceux-ci règne une corniche assez élégante formée d'un beau rinceau qui court au-dessus d'une ligne de modillons, et que surmonte une moulure simple. Toute la portion de droite de cette corniche manque aujourd'hui, de sorte qu'il serait impossible de deviner où elle se terminait. L'arc inférieur ne repose d'aplomb sur aucun système de piédroit; il en existe bien un, formé de gros blocs superposés, mais il est dévié et rejeté en dedans de la porte, de façon à ne pouvoir servir de support à la portion inférieure du cadre, portion que l'on serait tenté, mais à tort, de prendre pour l'amorce d'un chapiteau de pilastre. En résumé, le style de cette porte, certainement contemporaine de la porte Dorée, est des plus singuliers, et appartient à un système architectural tout à fait en dehors des principes classiques. Une fenêtre grillée est percée dans le mur au-dessous de l'arcade ; j'ai essayé de voir quelque chose par cette fenêtre, qui donne sur les substructions de la mosquée d'El-Aksa, et il ne m'a pas été possible de discerner quoi que ce fût, tant l'obscurité était épaisse dans ce souterrain.

On a beaucoup écrit déjà sur l'âge probable de cette porte, que les uns ont crue byzantine, et les autres romaine ; à mon avis, elle n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux époques. C'est Justinien, ainsi que nous le savons par Procope, qui a fait bâtir l'église de Sainte-Marie, devenue la mosquée d'El-Aksa. Notre porte est énormément en contre-bas du sol de cette église ; elle n'a donc pas la moindre relation avec elle. Mais les architectes de Justinien trouvant debout ce débris vénérable du temple d'Hérode, l'auront respecté, et fait entrer dans leur plan de reconstruction, en l'enclavant dans la maçonnerie qui devait soutenir la plate-forme sur laquelle ils voulaient bâtir leur église. Ce qui ne contribue pas peu à me le faire croire, c'est la présence, dans la maçonnerie qui encadre la porte antique, d'une inscription encastrée, sens dessus dessous, dans le mur, et qui très-certainement a été renversée à dessein et mise là pour constater le renversement des idées qui en avaient dicté la teneur. Voici cette inscription :

TITO AEL. HADRIANO
ANTONINO AVG. PIO
P. P. PONTIF. AVGVR.
D. D.

« A Titus Ælius Hadrien Antonin Auguste le Pieux, père de la patrie, pontife, augure, par décret des décurions. »

Nul doute que cette inscription n'ait été encastrée dans la base d'une statue élevée à l'empereur Antonin le Pieux. Krafft a conclu de sa présence, que la porte antique dont je m'occupe, était du règne d'Adrien ; mais Williams a fait justice de cette bizarre conclusion, tirée de la présence d'une inscription évidemment déplacée, puiqu'elle est placée en sens dessus dessous, et il a cru devoir conclure que la porte en question était du temps de Justinien. J'ai déjà dit pourquoi je ne puis admettre cette opinion. Pour moi, comme pour le savant Williams, l'inscription a été mise là à l'époque où Justinien a ordonné la construction de l'église de la Vierge ; mais voilà tout. Il n'y a aucune analogie entre la nature de la pierre dont on s'est servi pour construire la porte, et celle de la pierre qui porte l'inscription. Il y a plus : un des voussoirs primitifs dont j'ai parlé a été entamé pour servir d'encastrement au côté gauche et à l'angle inférieur de l'inscription. Celle-ci a donc été encastrée dans le mur postérieurement à l'existence de la porte antique. Par suite, il est logique, s'il est vrai que cette inscription ait été placée là à l'époque de Justinien, de conclure que la porte inférieure est bien antérieure à cette époque. Aussi n'hésité-je pas, plus que pour la porte Dorée, à la considérer comme un fragment d'une porte de l'enceinte du temple reconstruit par Hérode.

Maintenant, est-il possible de deviner l'origine de cette inscription précieuse ? Je crois que oui, et je vais essayer de le démontrer. Commençons par dire que Krafft, qui conclut de la présence de l'inscription que la porte est du règne d'Adrien, ne s'est pas aperçu, ainsi que le fait très-judicieusement observer Williams, qu'il ne s'agit pas d'Adrien dans l'inscription, mais bien d'Antonin le Pieux, qui prit pour surnoms, par reconnaissance et par affection, les noms d'Hadrien et d'Ælius, qui ne lui appartenaient pas. Krafft aurait pu conclure tout au plus, si l'inscription eût été placée de manière à être lue, que la porte était du temps d'Antonin. Williams a publié cette inscription, étrangement estropiée par un de ses devanciers qui y lisait le mot ΠΟΛΗ pour ΠΟΛΙΣ, ville !, avec quelques légères incorrections que je crois devoir signaler au savant auteur de la Cité sainte. Le texte porte positivement AEL au lieu de AIL. De plus la dernière ligne ne se compose que de deux sigles D. D. (decurionum decreto), et non des lettres DDPP, qui ne pourraient se lire que *Decuriones posuerunt*, contrairement au style lapidaire, qui exige « Ponendum curavit, *ou* curaverunt. »

Revenons à l'origine de l'inscription. Après l'effroyable dénouement de la révolte des Juifs soulevés par Bar-Koukeba (בר־כוכבא), Jérusalem fut transformée en colonie romaine, par Adrien, qui lui donna le nom d'Ælia-Capitolina. Un temple païen fut installé sur l'emplacement même du temple des Juifs, et les magistrats romains de la nouvelle colonie élevèrent, au même point, une statue en l'honneur de l'empereur. Son successeur, Antonin le Pieux, reçut très-probablement le même hommage : ce qui est sûr, c'est que le Pèlerin de Bordeaux qui visita la ville de Jérusalem en 333, dit expressément dans sa description du temple : « Sunt ibi et statuæ duæ Adriani, et est non longe de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis, et unguent eum, et lamentant se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt, et sic recedunt. »

Digitized by Google

Ce passage curieux constate que les deux statues impériales étaient près de la pierre visitée avec dévotion par les Juifs, pierre qui n'est que la roche vénérée encore aujourd'hui des musulmans, sous le nom d'Es-Sakhrah, et qui est enfermée dans la mosquée d'Omar.

Etaient-ce bien deux statues d'Adrien qui se voyaient, en 333, sur l'emplacement sacré du temple? Il est fort probable que non. A quoi bon élever deux statues au même prince, et au même endroit? Je n'hésite pas à croire que la seconde était d'Antonin le Pieux, et le Pèlerin, en lisant l'inscription votive qui portait *Tito Ælio Hadriano*, n'aura pas pris, plus que Krafft, la peine de lire plus loin une inscription qui devait le scandaliser. Ceci revient à dire que, pour moi, l'inscription dont je m'occupe, est bien celle qui était encastrée dans la base de l'une des deux statues élevées par les décurions d'Ælia-Capitolina, à Adrien d'abord, et plus tard à Antonin le Pieux.

Continuons notre inspection de l'enceinte antique du temple. Le mur de clôture du jardin d'El-Aksa s'élève perpendiculairement, ainsi que je l'ai dit, sur le grand mur d'enceinte; il se dirige droit au sud, sur une longueur de dix-neuf mètres quarante centimètres. Là il fait un angle droit à l'ouest, sur une longueur de sept mètres vingt centimètres; puis un nouveau crochet au sud, de neuf mètres trente centimètres, et un retour d'équerre, vers l'ouest, de dix mètres de longueur. Les quatre branches de muraille que je viens de mesurer sont en maçonnerie récente, et probablement turque. Au point où nous sommes arrivés, la muraille salomonienne reparaît et descend directement au sud, sur une longueur de soixante et un mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette branche commence une autre branche beaucoup plus longue, dirigée à l'ouest, et de construction salomonienne : celle-ci a cent cinquante mètres soixante-dix centimètres; là est appliquée contre le mur une tour carrée moderne qui a six mètres de face, et qui est en saillie de cinq mètres, sur l'enceinte. Dans le flanc gauche de cette tour est une poterne fermée d'une porte de fer; au delà il n'y a plus que des parties turques de l'enceinte militaire de la ville, conduisant au Bab-el-Morharibeh (la porte occidentale).

L'enceinte sacrée que nous avons perdue de vue, à partir de la porte antique située au-dessous d'El-Aksa, ne doit pas être confondue avec les deux grandes branches de muraille salomonienne que nous venons de reconnaître, au sud du plateau qui servit d'assiette au temple; celles-ci, en effet, sont une partie intégrante de la plus ancienne enceinte militaire dont fut munie la capitale du royaume de Juda. Il ne faut pas oublier, non plus, que je me sers de l'expression *salomonienne*, par pure abréviation, et pour indiquer la construction qui appartient incontestablement, suivant moi, à la dynastie de David, c'est-à-dire qui est antérieure au sac de Jérusalem par les Assyriens, et à la destruction du royaume de Juda. Le plan des ingénieurs anglais, publié par Williams, ne fait pas entrer ces deux magnifiques murailles dans le tracé de l'enceinte primitive de Jérusalem, et c'est bien certainement à tort. Il en est de même pour le plan de Schultz et de Catherwood.

Quels que soient les textes sur lesquels il est possible de s'appuyer pour reconstruire approximativement sur un plan, le tracé de l'enceinte que Josèphe appelle le premier mur, il faut, de toute nécessité, faire entrer dans ce tracé les deux portions de muraille salomonienne que j'ai décrites plus haut. Tous les blocs primitifs sont en place, aucun d'eux n'a été dérangé, et les assises sont en aussi bon état que si le tout venait d'être construit récemment.

Le récit de Josèphe est sans contredit de tous le plus important sur ce sujet. Voici donc ce qu'il dit en substance de l'enceinte primitive (*Bell. Jud.*, V, IV, 2) : « Le premier mur commençait à la tour Hippicus, s'étendait vers le Xystus, gagnait de là le Sanhédrin, et venait se terminer au portique occidental du temple. L'autre branche commençait à la même tour Hippicus, se prolongeait d'abord en faisant face à l'occident, se dirigeait, en traversant le lieu nommé Bethso, vers la porte des Esséniens, et, faisant face au sud, passait au-dessus de la fontaine de Siloë; de là elle reprenait de nouveau une direction faisant face à l'orient, en se dirigeant vers la piscine de Salomon, et, s'étendant jusqu'au lieu qu'on appelle Ophla, venait finir au portique oriental du temple. » Il résulte nécessairement de cette description que ce qui se trouve aujourd'hui entre la porte antique, située au-dessous d'El-Aksa, et l'angle sud-est de l'enceinte actuelle du Haram-ech-Cherif aussi bien que la face orientale de cette enceinte, faisait partie intégrante de la première muraille décrite par Josèphe.

Voyons maintenant s'il est possible de reconnaître le tracé de cette seconde branche du mur construit par les rois de la dynastie de David. La tour Hippicus est incontestablement la tour actuelle de David, dont la construction ne saurait être attribuée, en aucune façon, à une époque postérieure à celle des rois de Juda, si ce n'est même à celle de David, dont elle porte probablement le nom à juste titre. La branche occidentale, dont parle Josèphe, devait longer l'emplacement actuel du couvent arménien, vers l'extrémité sud duquel se trouvait le lieu nommé Bethso. La porte des Esséniens ne pouvait déboucher sur l'escarpement abrupt du mont Sion, et elle n'était très-probablement que la porte actuelle de Sion, Bab-en-Naby-Daoud, nommée aussi Bab-Scahioun. Ce nom de Scahioun ne nous a-t-il pas conservé le nom donné par Josèphe (τὴν Ἐσσηνῶν πύλην)? En vérité, je le crois, et il me paraît plus naturel de chercher le nom corrompu des Esséniens, dans le nom actuel de la porte Bab-Scahioun, que celui du mont Sion, qui pouvait tout aussi bien s'appliquer à d'autres portes ouvertes dans l'enceinte qui couronnait le mont Sion.

Digitized by Google

La fontaine de Siloë n'a pas changé de place, et la branche de l'enceinte moderne, qui fait face au sud, à partir du Bab-Cahioun, se dirige bien au-dessus de la fontaine de Siloë. L'enceinte primitive s'infléchissait ensuite vers l'orient, en passant à la piscine de Salomon. Que peut être cette piscine de Salomon? On n'en sait rien. On voit à la fontaine même de Siloë une citerne assez vaste qui, dans le plan de Schultz, porte le nom d'étang de Salomon ou du Roi; mais il n'est pas possible, d'après le texte de Josèphe, que la fontaine de Siloë et la piscine de Salomon ne soient pas deux choses très-distinctes; il faut donc, de toute nécessité, chercher ailleurs l'étang de Salomon; or, comme il existe, en communication avec la piscine de Siloë, par un aqueduc souterrain, une belle source nommée source de la Vierge, il serait possible que cette source fût un des deux endroits signalés par Josèphe. D'un autre côté, le plan de Schultz mentionne une vieille citerne qui se trouve au nord-est de Siloë, et je préfère voir dans celle-ci la citerne de Salomon (Σολομῶνος κολυμβήθρα). Le mur primitif d'enceinte pouvait parfaitement passer au-dessus ou à côté de cette piscine, qu'il ne pouvait atteindre qu'en s'infléchissant, ainsi que le dit Josèphe, vers l'orient.

Ophel était une sorte de faubourg placé, de l'aveu de tout le monde, sur la pointe sud du mont Moriah. Le tracé de la muraille à partir de là n'est plus donné par Josèphe; mais ce mur, se dirigeant vers une porte antique qu'aura remplacé le Bab-el-Morharibeh, venait admirablement rejoindre le grand saillant situé au sud d'El-Aksa, saillant qui touche à Ophel en le dominant; à partir de là, ainsi que je l'ai dit, l'enceinte se continuait le long des faces sud et est du Haram-ech-Cherif. Tel est, en définitive, le tracé que j'admets, en rejetant formellement le tracé proposé par Schultz, tracé qui, militairement parlant, ne me paraît pas admissible. Ce tracé d'ailleurs a pour moi le grave inconvénient d'entourer Ophel, que le texte de Josèphe (καὶ διῆκον μέχρι Χώρου τινὸς ὃν καλοῦσιν Ὀφλᾶν) ne paraît pas du tout placer à l'intérieur de la muraille.

Revenons maintenant à l'enceinte actuelle du temple. Pour la retrouver il faut rentrer dans Jérusalem par le Bab-el-Morharibeh, gagner la place où sont établies les huttes des lépreux, et descendre, à travers les cactus qui couvrent l'escarpement oriental du Sion, dans le fond d'un petit vallon semblablement couvert de cactus, et sur le bord opposé duquel se trouve l'angle sud-ouest de l'enceinte du temple. Cet angle est de construction salomonienne, et il est facile de voir, par-dessus le mur de clôture du jardin d'El-Aksa, mur qui est fort bas en ce point, que la face sud de l'enceinte du temple est, aussi loin qu'on peut l'apercevoir, de construction salomonienne. Occupons-nous de ce que l'on voit alors de la face ouest de cette enceinte antique.

L'angle même est formé d'assises salomoniennes en très-bon état, et en retraite de cinq centimètres, les uns sur les autres. Là encore les pierres sont en bossage, c'est-à-dire encadrées chacune par un cordon piqué, d'une dizaine de centimètres de largeur; quelques-unes de ces pierres atteignent des dimensions incroyables : ainsi l'une d'elles a une longueur de neuf mètres cinquante-cinq centimètres, sur plus de un mètre de hauteur. Qui sait de combien elle pénètre dans la maçonnerie?

A douze mètres en arrière de l'angle sud-ouest, on voit trois rangs de voussoirs magnifiques, qui ont évidemment appartenu à l'arche d'un pont qui traversait le petit vallon au fond duquel on se trouve alors, et qui n'est, sans aucune espèce de doute, que le Tyropœon, ou vallée des Fromagers. La largeur du pont est de quinze mètres cinquante centimètres. Un voussoir manque à l'assise supérieure, et il est remplacé par de la maçonnerie en petit appareil, se reliant à celle du mur contre lequel est appliqué le pont, et qui est tout à fait analogue. Toute cette partie de la muraille, bâtie au-dessus de ce qui reste du pont, est donc certainement moderne. Nous reviendrons tout à l'heure sur les dimensions, faciles à calculer d'ailleurs, de cette belle arche salomonienne. A gauche du pont, c'est-à-dire en se dirigeant au nord, la construction salomonienne se montre sur une étendue de dix-neuf mètres quatre-vingts centimètres; là est appliqué un petit escalier à palier, qui monte à l'intérieur du Haram-ech-Cherif. Au delà sont des maisons particulières en retour, appliquées contre le mur de l'enceinte primitive du temple, et qui commencent le pâté de constructions modernes masquant cette enceinte, jusqu'au Heith-el-Morharby, que j'ai suffisamment décrit en commençant mon étude de l'enceinte du Haram.

La voûte, en arc de cercle, commence au-dessus d'une assise de gros blocs salomoniens, en saillie de quarante-cinq centimètres sur la face du mur. Ce qui reste de l'intrados de la voûte a une hauteur verticale de quatre mètres, jusqu'à la naissance du joint normal à la surface de l'intrados. Cette même naissance du joint est en saillie de un mètre cinquante centimètres sur la surface extérieure du mur d'enceinte, à laquelle la partie inférieure de la courbe génératrice de la voûte est à peu près tangente. Ayant déterminé la corde du voussoir inférieur et la corde de l'ensemble des deux voussoirs supérieurs, rien n'est plus aisé que de trouver le centre, le rayon, et par suite, le diamètre de la voûte. Le rayon du cercle est de huit mètres trente-cinq centimètres, et le centre est placé à quatre-vingt-cinq centimètres au-dessous du plan dans lequel se trouve la saillie que recoupe l'arête inférieure de la voûte. L'arc générateur n'est donc pas une demi-circonférence entière, et le pont avait à peine seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. Par suite la flèche de la voûte avait sept mètres cinquante centimètres au-dessus du plan de naissance. Il

Digitized by Google

n'y a rien là d'exorbitant, et, avec un tablier d'un mètre seulement d'épaisseur, le chemin desservi par ce pont devait aboutir, sans rampe aucune, sur le plateau opposé, plateau qui, même avec les remblais qui l'encombrent, n'est guère aujourd'hui que de vingt-cinq pieds au-dessus du fond du Tyropœon.

Je n'hésite pas à dire que si les dimensions d'un pareil pont sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées, elles n'ont absolument rien qui puisse faire révoquer en doute l'existence d'un pont qui, probablement, avait deux arches, et joignait, en ce point, le plateau du Moriah ou du temple, au plateau du Sion. Je ne puis donc admettre l'hypothèse du savant Williams, qui regarde cette arche ruinée comme l'amorce d'une des voûtes qui se voient dans les substructions de la mosquée d'El-Aksa. Ces voûtes, en effet, sont nécessairement à l'intérieur du Haram, et celle dont il s'agit s'ouvre à l'extérieur, en s'appliquant sur le mur même qui servait d'enceinte, dès l'époque de Salomon et des rois de sa dynastie.

Voyons maintenant ce qu'était ce pont, et comment il en est question dans les écrits de l'illustre historien des Juifs. Celui-ci ne nous ayant donné, avec détails suffisants, que la description du temple d'Hérode, en négligeant de décrire tous les autres monuments de la cité sainte, monuments qu'il se contente de mentionner en passant, quand son récit l'exige, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ne se soit pas appesanti sur les détails de la structure d'un pont, que connaissaient parfaitement tous ceux pour lesquels il écrivait. Josèphe parle à plusieurs reprises du pont qui joignait le plateau du temple au Xystus. Le Xystus était une sorte de *forum*, ou de place publique, où se tenaient les assemblées du peuple; au nord du Xystus était établi le palais des Asmonéens. Voici, maintenant, les différents passages du livre de Josèphe dans lesquels il est question du pont qui réunissait le Xystus au temple. Pendant le siége de Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans le temple, décidés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et ils coupèrent, avant de s'enfermer, le pont qui reliait le temple à la ville. (Καὶ τὴν συνάπτουσαν ἀπ' αὐτοῦ τῇ πόλει γέφυραν ἀποκόψαντες. *Bell. Jud.*, I, VII, 2.) Le même fait est raconté dans un autre passage (*Ant. Jud.*, XI, V, IV, 3) : « Ceux-ci s'emparèrent du temple, et coupèrent le pont qui conduisait du temple à la ville. » (Καὶ τὴν τείνουσαν ἀπ' αὐτοῦ γέφυραν εἰς τὴν πόλιν ἔκοψαν.) Le même paragraphe contient encore le passage suivant : « Car la partie du temple qui regardait la ville était inaccessible, maintenant qu'on avait coupé le pont qui communiquait avec la partie occupée par Pompée. » (Ἀπερρώγει γὰρ καὶ τὰ πρὸς πόλιν, τῆς γεφύρας ἀνατετραμμένης ἐφ' οὗ διῆγε Πωμπήιος. *Ibid.*)

Sous le règne de Néron, Gessius Florus ayant été nommé procurateur de la Judée, des plaintes s'élevèrent contre son administration, qui était devenue intolérable pour la nation juive. A cette occasion, Agrippa fit un discours devant le peuple réuni au Xystus, afin de le détourner de déclarer la guerre aux Romains. Voici comment la chose est racontée par Josèphe (*Bell. Jud.*, II, XVI, 3) : « Le peuple ayant été convoqué au Xystus, Agrippa, après avoir fait placer sa sœur, Bérénice, dans un lieu en vue de l'assemblée, sur le palais des Asmonéens (ce palais, qui dominait le Xystus, était situé à l'extrémité même de la ville haute, et un pont joignait le temple au Xystus), s'exprima en ces termes. »

Plus loin (*Bell. Jud.*, VI, VI, 2), nous lisons encore, à propos du siége de Titus : « Il (Titus) s'arrêta à l'occident de l'enceinte extérieure du temple. Là étaient des portes donnant sur le Xystus, et un pont qui joignait la ville haute au temple: ce pont était alors placé entre les tyrans et César. » (Καὶ γέφυρα συνάπτουσα τῷ ἱερῷ τὴν ἄνω πόλιν, αὕτη τότε μέση τῶν τυράννων ἦν καὶ τοῦ Καίσαρος.)

Plus loin encore : « La troupe des auxiliaires et tout le reste était placé vers le Xystus, et, à partir de là, vers le pont et la tour de Simon, tour que ce chef avait fait construire, pendant qu'il faisait la guerre à Jean, pour lui servir de place d'armes. » (*Bell. Jud.*, VI, VIII, 1.) On se rappelle que Simon était à l'extérieur du temple (*Bell. Jud.*, IV, IX, 12), et Jean, avec ses partisans, à l'intérieur. Celui-ci fit construire quatre tours élevées, pour résister mieux à son ennemi, l'une à l'angle nord-est de l'enceinte du temple, l'autre dominant le Xystus, la troisième à l'autre angle dominant la ville basse (c'est-à-dire à l'angle nord-ouest), et enfin, la quatrième sur le sommet des Pastophories (162). Ce fut alors que Simon, pour éviter d'être dominé de trop haut, par la tour que Jean fit placer probablement à l'entrée du pont, construisit, de son côté, et vers l'autre extrémité, la tour que Josèphe appelle Tour de Simon.

J'ai réuni tous les passages où il est question du pont qui joignait le temple au Xystus, et il n'en est pas un seul qui ne s'accorde parfaitement avec la position de l'arche ruinée dans laquelle le révérend Robinson a eu, le premier, le mérite de reconnaître le pont mentionné par Josèphe. Pour moi, ce pont est de la plus haute antiquité, et, quoi qu'en puissent dire les architectes, je me crois en droit d'affirmer qu'il est bien de l'époque des rois de Juda, et, peut-être même, du temps de Salomon. (*I Rois*, XI, 27.)

Cette opinion reporte un peu haut l'emploi de la voûte, eu égard à l'idée généralement adoptée, faute de faits contraires bien constatés, que l'usage de la voûte est postérieur, de plusieurs siècles, à l'époque que le pont salomonien de Jérusalem lui assigne. Une fois de plus les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude auront reçu un démenti; il n'y a rien là qui doive nous étonner. Au reste, j'ajouterai, pour épargner un ennui à ceux qui seraient tentés de s'inscrire en faux contre ce fait architectural incontes-

(162) Ὑπὲρ τὴν κορυφὴν τῶν Παστοφορίων : c'était certainement une partie du temple.

Digitized by Google

table, qu'une magnifique voûte, de douze mètres de hauteur sous clef, a été retrouvée tout récemment par mon ami, M. V. Place, dans ses merveilleuses fouilles de Ninive. Il faudra bien, pour celle-là, qu'on lui attribue à tout le moins six cent vingt-cinq ans d'antériorité à l'ère chrétienne, puisque l'an 625 avant Jésus-Christ est la date de la destruction de Ninive.

Il ne m'a pas été possible de reconnaître le point où cessent de se montrer les constructions salomoniennes de l'enceinte du temple, au delà du Heit-el-Morharby; les constructions particulières et celles du bazar encombrent les approches de cette enceinte, et l'on ne pourrait que très-difficilement avoir une idée précise de la nature de celle-ci.

Il ne me reste plus, pour avoir fini avec l'enceinte du temple de Salomon, qu'à mentionner un précieux passage de Josèphe, qui concerne cette enceinte en général. A propos du siége de Pompée, il est question du temple dans les termes suivants : ..... ἱερὸν, λιθίνῳ περιβόλῳ καρτερῶς πάνυ τετειχισμένον,..... le temple, très-fortement couvert par une enceinte de pierre. (*Ant. Jud.*, XIV, IV, 1.) C'est de cette enceinte antique que je viens de signaler les parties qui ont échappé à toutes les catastrophes dont Jérusalem fut frappée avant la venue de Pompée. Le règne d'Hérode le Grand et la reconstruction du temple sont postérieurs à la prise de Jérusalem par Pompée : la très-forte enceinte du temple, à laquelle le passage de Josèphe fait allusion, ne peut donc être considérée comme l'œuvre d'Hérode le Grand, et elle lui est très-certainement bien antérieure.

Tous les escarpements qui sont au pied des murs oriental et occidental du Haram sont aujourd'hui recouverts d'une épaisse couche de remblais, dans laquelle fourmillent les débris de toute nature, et les médailles juives et romaines. Parmi ces débris, se montrent, en quantité, les fragments de marbres précieux et les gros cubes de mosaïque grossière, noire, blanche et rouge. Ceux-ci se retrouvent en plus grand nombre au fond de la vallée de Josaphat et dans le lit du Kédron. Les fragments de mosaïque appartenaient incontestablement au temple de Salomon, temple dont les portiques étaient sans doute garnis de ce genre de pavé. Voici comment je m'en suis assuré : j'avais ramassé, devant Mohammed, une assez grande quantité de ces cubes, et après les lui avoir bien fait reconnaître, je l'envoyai dans l'intérieur du Haram-ech-Cherif, pour voir s'il y trouverait des cubes semblables. Moins d'une heure après, il m'en rapportait une énorme provision, ramassée sur le plateau même du Moriah. Ils n'ont pu être apportés là d'ailleurs, puisque ailleurs on ne les retrouve pas. Ils n'appartiennent pas à une mosaïque du temps d'Hérode, et encore bien moins à une mosaïque romaine; il faut donc, vu leur abondance, les faire remonter au temple de Salomon. Parmi ces débris, j'ai rencontré, en outre, un beau fragment de cristal de roche, sur lequel paraissent des entailles régulières, dues à un travail de gravure, analogue à celui de la gravure au touret. Ce morceau provient très-probablement aussi du temple de Salomon.

THERPHALÉENS. — Peuples mentionnés dans le *Livre d'Esdras* (IV, 9).

THABOR, DABEROTH. — On trouve au pied du Thabor le village de Dabourieh, auquel il faut probablement assimiler la ville de Thabor ou de Daberoth de la tribu d'Issakhar, que nous trouvons citée dans *Josué* (XIX, 12) et dans les *Chroniques* (I, VI, 77); elle est nommée Δαβειρὼν dans la version grecque, et saint Jérôme l'appelle Dabeira. On voit qu'il n'y a pas bien loin de toutes ces leçons au nom moderne Dabourieh.

Une ville fut bâtie sur le Thabor lui-même; mais cette ville n'est pas de l'époque hébraïque. Elle date de l'époque chrétienne. Une église et un monastère dont on voit encore les ruines furent construits sur cette montagne célèbre. Il faut remarquer que la transfiguration du Sauveur, qui eut lieu sur une montagne, n'est pas précisée dans les évangélistes comme ayant eu lieu sur le Thabor. Mais c'est une constante tradition. Il y a eu une Thabor dans la tribu de Zabulon; elle fut donnée aux Lévites.

THACASIN, AATAH-KESIN. — Ville de Zabulon. (*Josué*, XIX, 13.)

THAHATH. — Vingt-troisième campement des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXXIII, 26.)

THALASSA. — Ville de Crète, mentionnée dans les *Actes* (XXVII, 8).

THALASSAR, TEL-SER. — Ville de Syrie, mentionnée dans Isaïe (XXXVII, 12).

THAMAR, TAMER. — On pense que cette Thamar, mentionnée par Ezéchiel, est la Palmyre du désert. (*Ezech.* XLVII, 19.)

THAMNAT-SARE, TAMNAT-SARAH. — Ville dans les montagnes d'Ephraïm, qui fut le domaine héréditaire de Josué, et où il fut enseveli. On déposa dans son tombeau les couteaux de silex avec lesquels il avait circoncis les Israélites nés dans le désert. (*Josué*, XIX, 50; XXIV, 30.)

THANAC, THENACH, TAANEK. — Ville de la demi-tribu de Manassé. Eusèbe la place à quatre milles de Legio. (*Josué*, XXI, 25.)

THANATH-SELO. — Ville d'Ephraïm. (*Josué*, XVI, 6.)

THAPSA, TIPSACH, TEFSAH. — Ville mentionnée dans le *Ier Livre des Rois* (IV, 24).

THARE, TARACK. — Vingt-quatrième station des Israélites dans le désert. (*Nomb.* XXXIII, 27.)

THARELA, TERALA. — Ville de Benjamin. (*Josué*, XVIII, 27.)

THEBATH. — Ville royale d'Adarezer. (*I Chron.* XVIII, 8.)

THEBES, TEBES. — Ville de Manassé. (*Juges*, IX, 25.)

THECUE, TECOUA. — Ville et désert de Juda. La ville fut construite par Roboam. (*II Chron.* XI, 6.)

THELMALA, TELL-MALEH. — Ville de Babylonie d'où revinrent les Israélites après la captivité. (*Esdras*, II, 59.)

Digitized by Google

THEMAN, THAMNA, TEMA. — Ville d'Idumée. (*Job*, VI, 19.)

THEMNAS, THEMNA, TAMNATAH. — Ville sur les frontières de Dan, d'Ephraïm et de Juda, fréquentée par Samson. (*Juges*, XIV, 1.)

THERSA, TERSHA.—Ville ancienne des Kénânéens, qui tomba en partage à Manassé. Elle fut la capitale du royaume séparé d'Israël jusqu'à la construction de Samarie. (*I Rois*, XVI, 23.)

THESBA, TESBHA. — Patrie du prophète Elie, ville de la tribu de Gad. (*I Rois*, XVII, 1.) Josèphe l'appelle Θεσβών.

THOCHEN. — Ville de Siméon. (*I Chron.*, IV, 32.)

THOGORMA, TOUDJERMAH. — Famille citée par Ezéchiel, et qui, très-probablement, est indiquée à tort comme un nom de ville (XXVII, 14).

THOLAD, TAOULED. — Ville de Siméon (*I Chron.* IV, 29.)

THOPHEL, TAFEL.—Localité dans la Moabitide, où Moïse parla au peuple. (*Deut.* I, 1.)

THOPO. — Ville mentionnée dans les Machabées. (IX, 50.)

TIBERIADE. — J'ai visité avec le plus vif intérêt Tibériade et son magnifique lac. Voici le résultat de mes observations consignées dans mon Voyage :

Le matin (1er mars) nous étions sur pied de très-bonne heure, et après un premier regard d'admiration, jeté par notre fenêtre à ce magnifique lac de Gennezareth, nous nous sommes empressés d'aller faire une promenade sur l'emplacement de la Tibériade antique. Pour cela faire, il nous a fallu traverser toute la Tibériade moderne. C'est bientôt fini; deux ou trois minutes, au plus, nous conduisent à la porte de la ville, et cette porte n'est pas une des choses les moins curieuses que l'on puisse voir ici. Depuis le jour où le tremblement de terre a disloqué la ville entière, les battants de bois de cette porte se sont trouvés encastrés dans un tas de décombres, provenant de la muraille dans laquelle elle était percée, de sorte qu'elle reste à moitié fermée, quand elle devrait l'être tout à fait. Il est vrai que personne ne s'en soucie, et que les choses seront en cet état, tant que le bois qui compose la porte n'aura pas été usé par le temps.

Il faut faire un effort réel pour se croire sur les bords du lac de Gennezareth. Ici, plus de figures voilées, mais de vraies figures de femmes, habillées comme des femmes juives d'Allemagne et de Lorraine; puis des hommes, dont la plupart ont conservé, sinon tout le costume européen, du moins le chapeau rond, que l'on est fort étonné de voir transplanté en pareil lieu. Beaucoup de ces hommes ont bien la grande houppelande des Juifs syriens; mais comme celle-ci est identique avec la houppelande des Juifs polonais et allemands, et que d'ailleurs ils ont ou le chapeau rond, ou le bonnet de fourrure, l'illusion n'est pas détruite, et il faut recevoir sur la tête, pendant cinq minutes, les rayons d'un soleil effréné, pour qu'on soit rappelé à la réalité. A Thabarieh, on est au bord de l'eau, c'est vrai; mais ce rivage-là est terriblement chaud, et ressemble fort à une étuve.

Nous avons d'abord réussi à nous introduire sous de grandes voûtes du moyen âge, et qui semblent avoir appartenu à quelque édifice religieux du temps des croisades. Elle sont tout à fait sur la rive, et ne servent aujourd'hui que de réceptacle d'immondices. Il va sans dire que les Juifs du voisinage, tout surpris de nous voir entrer dans un pareil cloaque, viennent se régaler de notre vue, et, rencontre bizarre! parmi eux se trouve une femme d'Oran, qui me demande, en arabe du Marhreb, si nous sommes Français. Sur ma réponse affirmative, elle commence une kyrielle de bénédictions cordiales à notre endroit. Les Français sont les libérateurs de ma race, nous dit-elle, et Dieu doit les bénir. Pourtant, cette bonne femme, en dépit du bonheur de vivre en Afrique, auprès des libérateurs de sa race, a suivi son mari à Thabarieh, où ils sont venus, avec tous leurs coreligionnaires, attendre la venue du Messie, et mourir en l'attendant.

En sortant de là, nous avons traversé ce que l'on appelle le Bazar. Ce nom implique une excellente plaisanterie; car ce bazar se compose de trois ou quatre baraques, dont l'une est une boucherie, et les autres des boutiques inqualifiables, vu que l'on a bien l'air de n'y rien vendre du tout. Devant les *magasins* de ce *bazar*, sont des appentis de branchages, soutenus par des fûts de colonne empruntés aux ruines de l'antique Tibériade, et, sous ces appentis, trois ou quatre Turcs ou Arabes déguenillés, sont accroupis sur le pavé et fument silencieusement leur tchibouk. Notre passage ne réussit pas à les tirer de leur apathie, et ils trouvent infiniment plus de charme à contempler leur fumée qui tourbillonne, qu'à regarder nos figures hétéroclites Nous le comprenons à merveille, et nous continuons notre chemin sans faire plus d'attention à eux qu'ils n'en font à nous-mêmes.

Nous voici hors de l'enceinte de Thabarieh. Pas un nuage au ciel! Partout sur la terre la plus riante parure d'herbes et de fleurs; partout sur l'eau, qui reflète l'éclat du ciel, des bandes d'oiseaux aquatiques qui volent, plongent et se jouent; devant nous, les ruines de la Tibériade d'Hérode, ruines aujourd'hui à fleur de terre, et sur lesquelles la charrue passe chaque année, contournant les innombrables tronçons de colonnes qui s'élèvent au-dessus des champs. Au point où elles s'arrêtent, deux ou trois bâtiments délabrés, ruines d'hier, bâtis par Ibrahim-Pacha sur les admirables sources thermales d'Emmaüs. A l'horizon, la vallée verdoyante du Jourdain, bornée à l'occident par les montagnes de Judée, à l'orient par celles du pays des Ammonites. Enfin, de l'autre côté du lac, les belles et riches montagnes du Haouran. Si nous tournons vers le nord, au delà de Thabarieh, le hameau de Medjdel, et les coteaux qui bordent le lac au-dessus de Gennezareth et de Capharnaüm, premiers contre-forts de la chaîne que nous aurons à

Digitized by Google

gravir pour atteindre Safed. De quelque côté que l'on se tourne, on voit la terre qu'a foulée le pied de Jésus-Christ et celui de ses disciples chéris, l'eau sur laquelle ils ont navigué. Tout cela inondé de la lumière la plus splendide! Que l'on parcoure l'univers entier, je défie que l'on trouve un panorama qui vaille celui-là. On se sent ravi, pénétré, et l'on contemple avec une émotion bien vive, je le déclare, cette belle œuvre de Dieu, ce coin de terre privilégié, où le Messie a laissé, à chaque pas, un souvenir de son passage.

Nous avançons, en suivant le chemin qui longe le bord du lac et qui conduit de Thabarieh à El-Hammam (les Bains). Sur cette route, passent incessamment des hommes et des femmes qui vont aux bains ou qui en reviennent. A droite de la route, jusqu'aux coteaux qui forment la base de la montagne sur laquelle est bâtie Thabarieh, s'étendent des champs cultivés, jonchés de fûts de colonne couchés ou debout. Dans le flanc même de la hauteur se montrent quelques rares excavations sépulcrales. A gauche sont quelques énormes massifs carrés de maçonnerie d'apparence romaine, qui avancent de quelques mètres dans le lac. De quel édifice ont-ils fait partie? Il serait bien difficile de le dire aujourd'hui; peut-être sont-ce des môles d'un petit port où venaient se réfugier et s'amarrer les barques; peut-être encore se reliaient-ils à un palais dont quelques pavillons étaient ainsi jetés en avant, pour demander un peu de fraîcheur aux belles eaux transparentes du lac. Ce que je leur demande, moi, ce matin, ce sont de charmantes coquilles fluviatiles, accrochées sous l'eau au flanc des pierres, et dont je fais ample provision. A voir l'immense quantité de ces coquilles à l'apparence marine, mortes et roulées par le flot, former un épais cordon qui ourle la grève, on se croirait au bord de la mer. Il faut, en vérité, goûter l'eau du lac, et se convaincre ainsi qu'elle est douce, pour ne pas se laisser aller à l'illusion.

Le lendemain (2 mars) nous sommes allés visiter la partie du Jourdain du lac de Tibériade. Le temps est aussi beau qu'hier, et promet déjà d'être aussi chaud. Cependant, quelques nuages errent au ciel; peut-être donc le soleil nous laissera-t-il, par-ci par-là, quelques moments de répit. Nous avons pris exactement le même chemin qu'hier matin nous avions pris; serrant donc de très-près la rive du lac en longeant les ruines de Tibériade, nous sommes arrivés, au bout d'une demi-heure, en face des bâtiments des eaux thermales d'El-Hammam. Je les avais bien jugés de loin; ce sont de vraies masures croulantes et qui font peine à voir. La source, extrêmement chaude, qui alimente ces bains, s'écoule dans le lac par deux ou trois rigoles tapissées d'une croûte de sédiment, blanchâtre dans l'une, et verdâtre dans une autre.

Dès la plus haute antiquité, cette source a joui d'une grande réputation, qui, du reste, paraît méritée. Pline en fait mention; mais c'est surtout Josèphe qui en parle de la manière la plus précise. Nous lisons dans son livre (*Ant. Jud.*, IV, I, 3), à propos de la fondation de Tibériade, que le tétrarque Hérode (qui était lié d'une étroite amitié avec Tibère) bâtit une ville dans la plus belle partie de la Galilée, sur le lac de Gennezareth, et lui donna le nom de Tibériade. Il ajoute que des thermes, nommés Emmaüs, touchent à la même ville, Θερμὰ δὲ οὐκ ἄπωθεν ἔνεστιν ἐν κώμῃ· Ἐμμαοῦς ὄνομα αὐτῇ. Ce nom d'Emmaüs (ou d'Ammaüs, car Josèphe l'écrit des deux manières), nous est expliqué par lui dans son second passage (*Bell. Jud.*, IV, I, 3), où il nous apprend que Vespasien, ayant quitté le camp qu'il avait établi à Ammaüs, devant Tibériade, se rendit à Gamala. A ce propos, Josèphe dit entre parenthèses « que le nom d'Ammaüs, si l'on veut l'interpréter, signifie *eaux chaudes*. Là en effet se trouve une source d'eau chaude très-salutaire pour la guérison des maladies (μεθερμηνευομένη δὲ Ἀμμοαῦς Θερμὰ λέγοιτ' ἄν, ἔστι γὰρ ἐν αὐτῇ πηγὴ θερμῶν ὑδάτων πρὸς ἄκεσιν ἐπιτήδειος). »

Vespasien avait choisi ce point pour y asseoir son camp, parce qu'après être entré sans coup férir à Tibériade, il lui fallait encore réduire Taricheæ, placée vers la pointe sud du lac, et derrière les murs de laquelle les Juifs s'étaient retirés. Déjà Irby et Mangles avaient remarqué, au nord des sources d'El-Hammam, des coupures très-distinctes qui relient le lac à la montagne qui le domine, et ils avaient supposé que c'étaient les fossés du camp de Vespasien. J'ai moi-même parfaitement remarqué ces coupures, qui sont indubitablement les retranchements du camp de Vespasien. Josèphe raconte que les Juifs de Taricheæ, conduits par leur chef Jésous, vinrent se ruer sur ce camp, au moment même où les soldats romains en construisaient l'enceinte, et qu'ils réussirent non-seulement à chasser les travailleurs, mais encore à détruire une partie de l'ouvrage déjà fait. (*Bell. Jud.*, III, x, 1.) Bientôt les Romains se rallièrent, fondirent à leur tour sur les assaillants, qu'ils culbutèrent et mirent en déroute. Ils les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'aux barques qui étaient prêtes à recevoir les fuyards. Poussant alors au large, mais restant à portée de trait, les Juifs, dit assez plaisamment Josèphe, engagèrent un combat naval avec des ennemis placés sur terre.

Peu de temps après que les fossés du camp de Vespasien sont dépassés, on commence à rencontrer des ruines très-considérables de construction en blocs de lave, non équarris comme ils le sont dans celles de Tibériade; ce ne sont que des arasements, mais parfaitement distincts et reconnaissables. On y retrouve des enceintes, des allées de pierres, des murs de soutènement et des bases de tours rondes qui dominaient le lac. Le long de celui-ci paraît encore sur une assez grande étendue un mur de quai. Il n'est pas possible, je crois, de se tromper sur le nom de cette ville antique: c'est Taricheæ, sur laquelle je vais revenir tout à l'heure.

Ces ruines intéressantes se montrent pendant près d'une demi-heure, puis elles ces-

Digitized by Google

sent de paraître pendant dix minutes de chemin, pour se rencontrer encore, sur une beaucoup moins grande étendue. Cette interruption, d'au moins un kilomètre, doit-elle être regardée comme nécessitant en ce point la présence de deux villes détruites? Je ne sais. Peut-être la plus éloignée au sud est-elle la ville primitive, qui se sera rapprochée postérieurement d'El-Hammam et du site de Tibériade. Du reste il ne serait pas impossible, à la rigueur, que les traces de la portion de la ville qui aurait occupé cet intervalle d'un kilomètre, resté vide aujourd'hui, eussent disparu, bien qu'il paraisse au moins étrange que, sur toute cette étendue de terrain, il n'y ait plus un seul bloc de lave.

Saïd, interrogé par moi sur le nom de la ville dont nous traversions les ruines, m'a répondu : Kedes. J'avoue que j'ignore complétement d'où peut provenir cette dénomination, que je trouve déjà inscrite sur la belle carte de Zimmermann.

Au delà des ruines placées au sud de Tarichеæ, la montagne s'écarte rapidement de la côte, et là commence véritablement le Rhôr, c'est-à-dire la plaine humide du Jourdain. On marche encore une bonne demi-heure, et l'on se trouve alors à la pointe sud d'une petite vallée marécageuse, qui semble n'être qu'une véritable laisse du Jourdain dominée à l'ouest par le flanc des premières pentes de la montagne, et à l'est par un énorme massif très-élevé, et qui forme comme une sorte de jetée immense, construite pour contenir les eaux du lac au point même où le Jourdain s'en échappe. La régularité de construction de ce massif est telle, que j'ai grand'peine à croire que ce ne soit pas une colline artificielle, due à la main de l'homme.

Le Jourdain, au point où il sort du lac de Gennezareth, point qui se trouve placé latéralement et un peu en deçà de l'extrémité sud du lac, se retourne brusquement à l'ouest, en faisant un angle droit avec le grand axe du lac. Il ne suit, du reste, cette direction que sur une longueur de deux à trois cents mètres, après laquelle il se redresse brusquement au sud. C'est cette branche du Jourdain dirigée à l'ouest qui alimente d'eau le marécage que j'ai désigné tout à l'heure.

A l'extrémité de la grande jetée est le point de débarquement des voyageurs, que le seul bac qui desserve les deux rives du Jourdain amène de la rive orientale. Sur cette rive orientale, à un kilomètre environ, à gauche du point de départ et d'arrivée du bac, on voit le village de Samakh, et plus loin encore, à gauche, des ruines très-apparentes, même de si loin, et qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Quelle est cette Samrah? Je serais assez tenté de croire que c'est la ville dont Hyrcan s'empara après avoir pris Medaba, et que Josèphe appelle Samæa (Σαμαία, *Bell. Jud.*, I, II, 6) et Samega (Σαμεγά, *Ant. Jud.*, XIII, IX, 1). Dans ce dernier passage, Josèphe nous apprend que Hyrcan, dès qu'il connut la mort d'Antiochus Eusèbes, marcha sur les villes de la Syrie, espérant les surprendre sans défense. Medaba (ville de la rive orientale du Jourdain) résista pendant six mois, et après la réduction de cette ville, ce fut le tour de Samega, ou Samæa, et des lieux environnants; puis vint le tour de Sichem et du Garizim. Pour venir de Medaba à Sichem, Hyrcan devait aller passer le Jourdain au point où sont les ruines du pont connu sous le nom de Djesr-Omm-el-Kenatir, c'est-à-dire à un quart de lieue du point où le Jourdain sort du lac de Gennezareth. Notre Samrah est donc convenablement placée pour représenter la Samega de Josèphe.

A la pointe nord de la grande jetée qui sert de digue à la sortie du Jourdain, se trouve un grand mamelon couvert de décombres et criblé de citernes. Un second mamelon, plus petit et couvert également de ruines, est au nord du premier, avec lequel le relie une jetée que recouvrent aussi des décombres. Ces ruines sont évidemment modernes, et représentent un pauvre village arabe qui a, comme tant d'autres, disparu depuis un petit nombre d'années; il se nommait, et ses restes se nomment encore, El-Karak. On a pensé qu'on pouvait retrouver dans cette dénomination une trace du nom antique de Tarichеæ. J'en demeure d'accord. Mais on a voulu identifier le site d'El-Karak avec celui de Tarichеæ, et ici je ne puis plus être aussi coulant. C'est tout simplement impossible, et je vais tout à l'heure le démontrer de façon à ne pas laisser, je crois, de place à la réplique. Commençons par dire quelques mots de l'histoire de Tarichеæ.

Cette ville était située à trente stades de Tibériade (εἰς Ταριχαίας, τῆς Τιβεριάδος ἀπεχούσης στάδια τριάκοντα, *Vit. Jos.*, 32). Voici comment Josèphe décrit le site de Tarichеæ, dont il écrit le nom indifféremment Ταριχαῖαι et Ταρεχίαι. Cette ville, dit-il, est située, comme Tibériade, au pied d'une montagne, et munie d'une forte muraille d'enceinte, mais non aussi forte que celle de Tibériade (cette muraille, c'est lui-même, Josèphe, qui l'avait fait construire); toute la ville en était entourée, excepté du côté où elle était baignée par les eaux du lac. (*Bell. Jud.*, III, X, 1.) Il paraît probable que la ville avait reçu son nom des salaisons qui s'y fabriquaient, et qui étaient faites avec les poissons pêchés dans le lac.

La première mention de Tarichеæ faite par l'historien des Juifs est contenue au chapitre XIV de ses *Antiquités Judaïques* (VII, 3); elle nous apprend que Cassius, s'étant réfugié en Syrie, s'en empara et en chassa les Parthes. Il revint alors à Tyr, et marcha de là sur la Judée. Dans cette expédition, il se rendit maître de Tarichеæ à la première attaque, et il y fit trente mille captifs. Dans la première année de son règne, Néron donna à Agrippa une partie de la Galilée, et entre autres Tibériade et Tarichеæ; et, de plus, Julias de la Pérée, avec quatorze bourgs qui en dépendaient. (*Ant. Jud.*, XX, VIII, 4.) J'ai déjà dit tout à l'heure que ce fut l'historien Josèphe qui, à l'occasion de la venue des Romains en Galilée, mit Tarichеæ en état de défense, avec

Digitized by Google

nombre d'autres places. (*Bell. Jud.*, II, xx, 6.)

Taricheæ avait un hippodrome, nous l'apprenons par le récit éminemment curieux de la sédition qui fut fomentée contre Josèphe, par quelques jeunes gens du village de Daberouth, (ἀπὸ Δαβαρίττων κώμης ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ) qui avaient dévalisé Ptolémée, procurateur d'Agrippa et de Bérénice, et qui avaient apporté le produit de leur vol à Taricheæ, où Josèphe les en avait dépouillés. Les mécontents s'étaient rassemblés, dit Josèphe, au nombre de cent mille (ἕως δέκα μυριάδας) dans l'hippodrome situé près de Taricheæ (ἐν τῷ κατὰ Ταριχέας ἱπποδρόμῳ, *Bell. Jud.*, II, xxi, 3). Ceci implique évidemment une exagération énorme.

Les Tarichéates, voulant passer dans le parti d'Agrippa, en furent empêchés par Josèphe. (*Vit. Jos.*, 32 et suiv.) Le jour même où ils vinrent attaquer le camp de Vespasien, près des thermes d'Emmaüs, ils furent, ainsi que nous l'avons vu, repoussés par les soldats romains, jusque sur leurs barques. Au même moment, Titus attaquait, par l'ordre de son père, un rassemblement considérable qui s'était formé dans la plaine voisine de la ville. Titus, bien que se voyant très-inférieur en nombre (il n'avait d'abord avec lui que six cents cavaliers d'élite), allait charger, lorsque Trajan, amenant quatre cents autres cavaliers, vint renforcer sa troupe; d'un autre côté, Antonius Silo, à la tête de deux mille archers, avait été envoyé par Vespasien, pour occuper les hauteurs qui dominent la ville, et écarter à coups de flèches les défenseurs des murailles. Les Romains, developpant alors un front de bataille égal à celui de l'ennemi, fondirent sur lui en jetant de grands cris. Les Juifs essayèrent de soutenir le premier choc, bien qu'ils fussent terrifiés par l'ordre parfait avec lequel cette charge de cavalerie s'exécutait sur eux. Mais leur ligne fut bientôt rompue, et tout ce qui n'était pas blessé à coups de javelots ou écrasé par les chevaux, s'enfuit en désordre vers la ville. Titus, lancé à la poursuite des fuyards, en fit un grand massacre. Il cherchait à leur couper la retraite, et à les rejeter dans la plaine, sous les coups de ses cavaliers; mais ils réussirent, par leur masse même, à se frayer un passage, et ils finirent par se réfugier derrière les murailles de la place.

Presque tous étaient des Juifs étrangers à la ville, et lorsqu'ils y furent rentrés, les habitants auxquels cette guerre, qui compromettait leurs biens et leur vie, plaisait médiocrement, et qui d'ailleurs venaient de voir périr un grand nombre des leurs, cherchèrent à se révolter contre ceux que les Romains avaient mis en fuite; mais ceux-ci étaient en majorité; une dissension tumultueuse s'éleva entre les deux partis, et de grands cris se firent entendre au-dessus des murailles. Titus alors, avec cette rapidité de vue et cette énergie qui font les héros, comprit que le moment était opportun pour se rendre maître de la place, et donnant l'exemple de l'audace, il lança son cheval dans le lac, tourna ainsi le rempart, et, suivi de sa cavalerie qui ne voulut pas rester en arrière d'un pareil chef, il fit irruption dans Taricheæ, par la portion du rivage qui n'était pas défendue par un mur de quai.

On comprend quelle terreur dut s'emparer des Juifs à la vue de cet audacieux coup de main. Les uns s'enfuirent à travers champs, et beaucoup d'autres périrent en s'efforçant de se réfugier sur leurs barques, ou de suivre à la nage celles qui, chargées de monde, avaient réussi à s'éloigner de la côte. Titus finit par avoir pitié des habitants qui n'osaient se défendre, et lorsque tous ceux qui avaient pris part à l'action eurent été mis à mort, il donna l'ordre de cesser le carnage. Ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac, voyant la ville au pouvoir de l'ennemi, s'enfuirent au large, et le plus loin possible des Romains.

Vespasien, informé aussitôt du succès de cet incroyable fait d'armes, ordonna sur-le-champ d'entourer la ville, et de mettre à mort quiconque essayerait d'en sortir. Le lendemain, il vint à Taricheæ, et fit commencer aussitôt la construction de radeaux, à l'aide desquels il pût poursuivre et atteindre ceux qui avaient fui sur le lac. Dès que ces radeaux furent prêts, ils furent lancés contre les Juifs, qui essayèrent vainement de résister. Les Romains en firent un effroyable massacre, sur le lac d'abord, et ensuite sur la côte où ils avaient été rejetés, si bien que l'air fut longtemps empesté, sur les rives du lac, par les cadavres en putréfaction. Avec ceux qui avaient péri à la prise de la ville, le nombre des morts s'éleva à six mille cinq cents.

Aussitôt le combat naval terminé, Vespasien réunit un conseil de guerre à Taricheæ même, et on y discuta le sort à réserver aux vaincus. Les habitants de la ville une fois mis à part et pardonnés, Vespasien fit semblant d'accorder la vie sauve aux Juifs étrangers, mais il ne leur laissa que la liberté de s'en aller du côté de Tibériade. Les soldats romains en gardaient le chemin, pour que personne ne pût s'en écarter. Tous durent donc entrer à Tibériade, et ils y furent aussitôt enfermés. Vespasien les y suivit aussitôt, les fit tous amener au stade, et donna l'ordre de mettre immédiatement à mort les vieillards et les infirmes, au nombre de douze cents. Les plus jeunes et les plus vigoureux, choisis au nombre de six mille, furent envoyés à Néron à l'Isthme, et de la multitude de surplus, trente mille quatre cents furent vendus. Un certain nombre fut en outre réservé à Agrippa pour qu'il en fît à son bon plaisir, et ce monarque les fit vendre. Il est difficile de ne pas croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans les chiffres que je viens de rapporter. (*Bell. Jud.*, III, x, 1-10.)

Du curieux récit dont j'ai donné l'analyse le plus succinctement qu'il m'a été possible, il résulte, 1° que les murailles de Taricheæ et la ville elle-même étaient dominées par une montagne; 2° que la grève non garnie de murailles était de nature à permettre à Titus et à ses cavaliers d'entrer dans la ville, en faisant passer leurs chevaux par le lac. Ces deux faits sont parfaitement exacts, en ce qui regarde les ruines qui se nomment Kedes, et qui sont bien celles de Taricheæ; ils deviennent for-

Digitized by Google

cément inadmissibles si l'on veut voir Tarichеæ dans les ruines du village très-probablement moderne d'El-Karak. Celui-ci n'a donc, comme je l'ai dit, pris que le nom de la ville antique en l'estropiant, sans en prendre la place.

Une fois installés au bord du Jourdain, nous nous sommes dispersés pour faire la chasse aux insectes, aux coquilles fluviatiles et aux plantes, et nous avons ramassé force merveilles. Nos amis ont tué des mouettes qui se montrent en grande quantité à la sortie du Jourdain; mais, sans en être bien sûrs, nous avons considéré ces oiseaux comme identiques avec nos mouettes des bords de l'Océan, et nous les avons laissés là. La tournure d'un autre oiseau d'eau m'a beaucoup frappé dans notre promenade : c'est une sorte de gros martin-pêcheur, tacheté de noir et de blanc, et qui porte une belle huppe sur la tête.

Après quelques heures employées à explorer les environs du point curieux où nous nous étions installés pour déjeuner, il a fallu songer à regagner Thabarieh. Au retour, nous avons renouvelé toutes nos observations sur les ruines curieuses de Tarichеæ (163).

En repassant auprès des bains d'El-Hammam, on remarque, sur le flanc de la montagne, en avant de l'établissement thermal, c'est-à-dire au sud, un petit édifice ruiné au milieu duquel paraissait debout un tronçon de colonne. Pour les Juifs de Thabarieh, cet édifice est le tombeau d'un prophète. Mais c'est là une tradition extravagante : l'édifice en question est d'une construction plus que médiocre, et qui trahit une très-faible antiquité. D'ailleurs, la prétendue colonne est composée de deux tambours de colonne, superposés, il est vrai, mais de diamètres tout différents. Ce tombeau, si c'en est un, ne vaut donc pas trop la peine que l'on se dérange de son chemin pour le visiter.

J'ai vérifié, en revenant, que les excavations sépulcrales que j'avais aperçues de loin hier matin sont au nombre de deux. Elles paraissent difficiles à atteindre, et il faudrait une course spéciale et assez longue pour aller les étudier. Je suppose qu'elles sont analogues aux caves sépulcrales des nécropoles que nous avons rencontrées déjà tant de fois.

Toutes les ruines de la Tibériade antique sont au sud de la Thabarieh du moyen âge; au nord, il n'y en a pas trace. Ainsi que je l'ai déjà dit, les fûts de colonnes s'y montrent en très-grande quantité, surtout au point que les Juifs appellent l'École talmudique. Sans aucun doute, des fouilles entreprises sur toute l'étendue du terrain compris entre la ville actuelle et El-Hammam seraient on ne peut plus productives; mais qui les entreprendra jamais?

Nous étions arrivés à la porte de Thabarieh à cinq heures précises. A quatre heures dix minutes, nous touchions, en revenant du Jourdain, aux ruines de la première ville placée au sud de Tarichеæ. De là aux ruines d'El-Karak, c'est-à-dire à la tête septentrionale de la digue, il y a une demi-heure de chemin. Il y a donc, à très-peu près, de Thabarieh à la sortie du Jourdain, pour une heure vingt minutes de chemin, en marchant bon train, c'est-à-dire en faisant un peu plus d'un kilomètre toutes les dix minutes. C'est donc environ neuf à dix kilomètres de distance. On peut encore déduire de là les distances suivantes : il y a sept à huit kilomètres de la porte de Thabarieh à la pointe sud de la ville en ruines, placée au delà de Tarichеæ; six kilomètres de Thabarieh à la pointe sud de Tarichеæ, dont les traces ont à peu près deux kilomètres d'étendue; enfin, trois kilomètres, au plus, séparent El-Hammam de la ville.

Maintenant que nous avons vu tout ce que nous avions à voir à Thabarieh et au sud de cette ville, nous faisons nos préparatifs pour en partir demain matin. Voyons maintenant ce que l'on sait de l'histoire de Tibériade.

Josèphe nous apprend qu'une ville fut fondée par Hérode Antipas, le tétrarque, dans la plus belle partie de la Galilée, au bord du lac de Gennezareth, et qu'elle reçut le nom de Tibériade, en l'honneur de Tibère, avec lequel le tétrarque était lié d'amitié. Celui-ci eut beaucoup de peine à créer une population pour sa nouvelle ville, et ce ne fut qu'en accordant des immunités à ceux qui l'habiteraient, en leur construisant des maisons et en leur concédant des terrains, qu'il parvint à y établir un ramassis d'étrangers, de gens dont la condition libre n'était pas suffisamment établie, et de Galiléens qui y furent transplantés par force. La cause réelle de cette répugnance était que des sépulcres avaient été détruits pour jeter les fondements de la nouvelle ville, et que, par conséquent, d'après les lois judaïques, les habitants d'une ville pareille étaient frappés d'une impureté de sept jours. (*Ant. Jud.*, XVIII, II, 3.) Nous avons déjà dit plus haut, en parlant de Tarichеæ, que Tibériade fut donnée par Néron à Agrippa le Jeune. (*Ant. Jud.*, XX, VIII, 4.) Cette ville est une de celles que Flavius Josèphe mit en état de défense, lorsque l'invasion romaine menaça la Galilée. (*Bell. Jud.*, II, XX, 6.) Jean, fils de Lévi, natif de Giscala, ayant ameuté par envie le peuple contre Josèphe, celui-ci voulut haranguer les séditieux réunis au stade. (*Bell. Jud.*, II, XXI, 6.) Il y avait donc un stade à Tibériade, et ce stade était au bord du lac; car Josèphe, pendant son allocution, se voyant sur le point d'être assassiné par les émissaires de Jean, sauta à bas d'un tertre de six pieds de haut, sur lequel il s'était placé pour mieux se faire entendre, et se trouva sur le rivage. Par hasard, une barque se trouvait à sa portée; il s'y jeta avec deux soldats qui firent force de rames, et il se sauva au large. (*Loc. cit.*)

Il y avait à Tibériade un palais construit par Hérode le tétrarque : ce palais était, malgré la sévérité de la loi judaïque, orné de

(163) Etienne, dans ses *Ethniques*, dit, au mot Ταριχέαι, que le nom de cette ville s'emploie indifféremment au singulier et au pluriel.

Digitized by Google

représentations d'êtres animés (ζώων μορφὰς ἔχοντα). Josèphe, chargé de mettre la Galilée en état de défense, vint de Sepphoris devant Tibériade; et, s'arrêtant à un endroit nommé Bethmai (εἰς κώμην τινά, Βηθμαοὺς λεγομένην, ἀπέχουσαν Τιβεριάδος σταδίους τέσσαρα) et éloigné de quatre stades seulement de la ville (164), il manda le sénat de Tibériade et les principaux habitants; il leur dit qu'il était chargé par le sénat de Jérusalem de venir leur demander de détruire de fond en comble le palais d'Hérode, dont la présence était un scandale. Les habitants de la ville résistèrent quelque temps, puis ils finirent par se laisser persuader, et la destruction du palais en question fut décidée. Un certain Iésous, fils de Sapphias, qui était le chef des mariniers et de la lie du peuple, fut plus prompt que Josèphe et ses adhérents : par ses soins, le palais fut livré à l'incendie et pillé à l'instant même, au grand déplaisir de Josèphe. (*Vit. Jos.*, 12.)

Celui-ci, quand il fut à la tête de la ville, eut toutes les peines du monde à la maintenir dans le devoir. Sa population était turbulente et inquiète; tout ce qui était nouveau lui paraissait bon, et à plusieurs reprises Josèphe eut à réprimer des mouvements insurrectionnels. Une fois même il dut entrer de vive force dans la place, après un combat opiniâtre dans lequel la victoire faillit rester aux habitants. (*Vit. Jos.*, 63.) Dans une autre circonstance, Josèphe arrêta les Galiléens, qui voulaient descendre à Tibériade et mettre la ville à sac, pour la punir d'avoir songé à pactiser avec le roi Agrippa et avec les ennemis de la nationalité judaïque. (*Vit. Jos.*, 68.)

Lorsque Vespasien entra sans coup férir à Tibériade, avant la prise de Taricheæ, il vint, avec trois légions, camper en un point nommé Sennabris, et qui, bien qu'éloigné de trente stades de Tibériade, était parfaitement visible de cette ville. Cet endroit était donc très-vraisemblablement sur les hauteurs, puisque Vespasien, venant de Scythopolis (Beysan), ne passait pas par Taricheæ, qui était dans le Rhôr, entre Beysan et Thabarieh. Vespasien avait envoyé en parlementaire un certain Valerianus, à la tête de cinquante cavaliers. Quand ils eurent mis pied à terre, pour prouver leurs bonnes intentions, Iésous, fils de Sapphias (il est appelé cette fois fils de Saphat), fondit sur les Romains à la tête des bandits qui l'avaient pris pour chef, saisit les chevaux, et fit prisonniers quarante-cinq soldats qui ne se défendirent pas. Le sénat de Tibériade, désolé de cette infamie, fit aussitôt demander grâce pour la ville à Vespasien, qui, le lendemain, envoya Trajan avec de la cavalerie au sommet de la montagne (165), afin de sonder les dispositions de la population; et quand Trajan se fut assuré qu'elles étaient bonnes, l'armée tout entière leva le camp, et, traversant Tibériade, vint camper, ainsi que nous l'avons vu, entre cette ville et Taricheæ, où Iésous et ses partisans s'étaient réfugiés en toute hâte.

S. Epiphane (*Adv. hæres.*, l. I, p. 128) nous apprend que Joseph, Juif converti, reçut de l'empereur Constantin la permission de construire une église à Tibériade, à Dio-Cæsarea et à Capharnaüm. Jusque-là le séjour de Tibériade n'avait été permis ni aux Chrétiens, ni aux Samaritains, ni aux étrangers. Le premier évêque connu de Tibériade est Jean, qui souscrivit aux actes du concile de Chalcédoine en 451. En 536, un autre évêque de Tibériade, du même nom, assista au concile de Jérusalem; et enfin, au concile de Constantinople, tenu en 553, parut un évêque de Tibériade nommé Georges. S. Epiphane (*Adv. hæres.*, l. I, p. 136, 137) raconte que ce Joseph, autorisé par Constantin, s'empara, pour construire son église, d'un vaste temple qui était resté inachevé, que l'on appelait l'Adrianæum, et que les habitants de Tibériade désiraient transformer en établissement de bains publics.

Après la destruction de Jérusalem, Tibériade fut le refuge des docteurs du judaïsme. Ils y fondèrent une très-célèbre école talmudique, qui fut florissante jusqu'au IVe siècle de notre ère, époque où la conversion de Constantin permit de construire une église chrétienne dans cette ville. Justinien fit relever les murailles de Tibériade, ainsi que nous l'apprend Procope. (*De ædif. Just.* V, 9.) Aboul-Féda, dans sa *Géographie*, dit de Thabarieh que cette ville, déjà ruinée de son temps, fut enlevée aux Chrétiens par Selah-ed-Dyn.

Une petite église de Saint-Pierre existe aujourd'hui à Thabarieh, et elle a très-vraisemblablement pris son nom de l'église qu'Hélène, mère de Constantin, fit construire à Tibériade sous le vocable de saint Pierre. Ce fait est constaté dans l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Kallistus.

On a quelquefois pensé, d'accord en cela avec saint Jérôme, que Tibériade avait pris la place de la ville qui, dans l'Ecriture sainte, est nommée Kenret; mais Reland a parfaitement réfuté cette opinion à l'aide du raisonnement suivant, qui me paraît décisif : Kenret (כנרת), qui a autrefois donné son nom au lac de Gennezareth, était une ville de la tribu de Nephthali. (*Josué*, XIX, 35.) La frontière méridionale de Nephthali commençait à Capharnaüm, puisque l'Evangile de saint Matthieu (IV, 13) nous apprend que Capharnaüm était située sur la limite des territoires de Nephthali et de Zabulon. Celui de Nephthali était au nord, et celui de Zabulon au sud; et comme Tibériade était au sud de Capharnaüm, dès lors, puisqu'au sud de Capharnaüm était le pays de Zabulon, Tibériade, située dans le territoire de Zabulon, ne peut être identifiée

(164) Ce village devait être très-probablement au bas de la descente qui amène à Thabarieh. Là effectivement se montrent quelques ruines de très-peu d'importance, et dont je n'ai pas recueilli le nom.

(165) Ce fait prouve sans réplique que Sennabris, où Vespasien campait, était sur les hauteurs.

Digitized by Google

avec Kenret, qui était très-positivement une ville de la tribu de Nephthali (166).

Il en est absolument de même de l'opinion des rabbins qui veulent retrouver à Tibériade le site des villes nephthaliennes de Raccath et de Hammath. Pour cette dernière, j'ai cherché à l'identifier avec le Qalâat-el-Hammam, et je ne crois pas m'être trompé en le faisant. Il est probable, comme le dit Reland (*Palæst.*, p. 1037), que cette identité a été proposée parce que le lac portait à la fois le nom de lac de Kenret et de lac de Tibériade : d'où l'on a conclu que Kenret et Tibériade étaient la même ville. A ce compte, Tibériade serait aussi Gennezareth, Gennessar, et, qui plus est, la Galilée, puisque le lac s'appelle indifféremment le lac de Gennezareth (Evangiles), le lac de Gennesar (Josèphe), et la mer de Galilée (Evangile de saint Marc). On peut voir à l'article GENNEZARETH ce que j'ai dit sur le nom *Kenret*.

Au moment de notre départ, j'ai aperçu dans une muraille deux fragments de sculpture assez intéressants, et dont je me suis hâté de prendre des croquis. L'un, que le propriétaire affirme avoir été tiré des ruines d'Omn-Keys (l'antique Gadara), situées sur l'autre rive du lac, représente le chandelier à sept branches, entouré d'une couronne et accompagné de deux couteaux de sacrifice. L'autre est un fragment de porte antique, offrant l'encadrement à crossettes des tombeaux de la vallée de Hinnom. Probablement ce dernier morceau provient des ruines de Tibériade.

TICHON. — Limites du Hauran. (*Ezech.* XLVII, 16.)

TOB. — Contrée où se réfugia Jephté. (*Juges*, XI, 3.)

TOMBEAU DES ROIS DE JUDA. — Lorsque, sorti de Jérusalem par la porte de Damas, on chemine sur la route de Naplouse, on rencontre, à environ cinq cents mètres des murailles, un monument funèbre de la plus grande magnificence, et auquel une tradition constante attribue le nom de *Tombeau des Rois* (*Qbour-es-Selathin*, ou *Qbour-el-Molouk*). Cette dénomination reste la même, que l'on s'adresse aux Juifs, aux musulmans et aux Chrétiens du pays. Mais est-elle juste? C'est ce qu'il importe de rechercher. Avant tout, disons qu'il n'est pas possible, quand on foule la terre judaïque, de méconnaître la valeur de la *tradition orale*. Pour peu que l'on veuille bien la consulter, les saintes Ecritures à la main, on ne tarde pas à la respecter, comme on respecterait un livre authentique; car, dans toute l'étendue de cette terre, on reconnaît à chaque pas que les souvenirs bibliques y sont impérissables. Là, rien de ce qui s'y rattache ne change, rien ne s'oublie, pas même un nom; et ce sont les événements humains dont la mémoire y a souvent été perdue. Ainsi, les catastrophes terribles dont Jérusalem a été successivement le théâtre ont à peu près disparu du souvenir des hommes; mais s'agit-il d'un fait, même secondaire, relatif à l'histoire primitive du peuple hébreu, ce fait semble récent, tant est précise et vivace la tradition qui l'a recueilli et transmis d'âge en âge. J'espère faire voir, en discutant tout ce qui concerne le monument connu sous le nom de *Tombeau des Rois*, que cette fois encore la tradition est vraie, et que c'est bien là qu'ont reposé les rois de Juda.

Bien des fois déjà les caveaux des Qbour-el-Molouk ont été décrits, mais malheureusement avec trop de précipitation, et pour ainsi dire en courant. Telle est, je crois, la seule raison qui a, jusqu'à ce jour, empêché de déterminer, d'une manière satisfaisante, l'origine de ce grand monument.

Pendant bien des jours je l'ai étudié avec le soin le plus minutieux, je l'ai levé avec toute l'exactitude que l'on peut apporter dans une opération de ce genre, et je me crois en droit d'affirmer qu'aucun détail de sa construction ne m'a échappé. J'y ai mis le soin qu'un officier des armes spéciales met d'habitude à lever un bâtiment quelconque. Je me hâte d'ajouter que je ne prétends en aucune façon, me faire un mérite d'avoir exécuté un travail qui se rattachait en quelque sorte à mon premier métier. Sans plus ample préambule, j'entre en matière.

Un plan incliné vers l'est, et placé entre deux murailles de rochers, aboutit à une paroi verticale dans laquelle est percé un soupirail, grossièrement creusé, donnant jour sur une sorte de citerne où il n'est pas possible de pénétrer par cet orifice, et dont toute autre entrée est perdue. Que peut être cette cave? J'ai le regret de l'ignorer; mais je me console en pensant que tout le monde l'ignore comme moi, et que des fouilles, malheureusement impraticables en ce pays, pourraient seules nous apprendre quelque chose sur sa destination première.

Dans la muraille de gauche, vers le fond de cette espèce de cour, est percée une porte en plein cintre, ornée d'un simple filet creux à l'extérieur. Cette porte est aujourd'hui enterrée jusqu'à la naissance du cintre, de sorte qu'on ne peut la franchir qu'avec difficulté. Elle débouche sur une large cour carrée, à parois verticales taillées dans le roc. Un accident, sur lequel nous reviendrons plus

(166) Saint Jérôme parle deux fois de l'identité de Tibériade avec la Kenret biblique. D'abord dans les commentaires d'Ezéchiel (XLVIII, 21), où il dit : *Tiberias, quæ olim appellabatur Chenereth.* La seconde fois saint Jérôme n'est plus aussi affirmatif, et il ne rapporte qu'un *on dit*. Voici comment il s'exprime : (*Onomast.*, ad voc. *Chennereth*) : *Tiberiadem ferunt hoc primum appellatam nomine.* D'ailleurs, puisqu'il y avait des tombeaux nombreux sur l'emplacement qu'a occupé Tibériade, c'est, évidemment, qu'il n'y avait pas eu de ville judaïque sur ce même emplacement. Ceci est la conséquence forcée de la vigueur des lois judaïques sur les cas d'impureté.

Digitized by Google

tard, a fait tomber une épaisseur assez grande de la muraille et de la porte, de sorte qu'il n'est plus possible aujourd'hui de savoir si elle était plus ornée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le sol de cette cour est évidemment rendu inégal par des accumulations de décombres, surtout vers la muraille ouest, où ces décombres forment une élévation de quelques pieds. Dans cette muraille du fond est pratiqué, avec un art très-remarquable, un large vestibule qui était autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même, et par deux piliers faisant corps avec la muraille de rocher. Les deux colonnes ont été brisées, et il n'en reste d'autre trace que la partie supérieure du chapiteau de droite, encore appendue au plafond. Au-dessus du vestibule et sur la face même du rocher, court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise, et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche de cette grappe, sont placés symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes, alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois.

Au-dessous règne une riche guirlande de feuillages et de fruits, retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. La portion de gauche de cette guirlande a été beaucoup plus maltraitée par le temps que la portion de droite. Au-dessus de la ligne des triglyphes, commence une belle corniche, formée de moulures élégantes malheureusement très-endommagées, et s'élevant jusqu'au sommet de la roche, c'est-à-dire jusque vers le niveau du sol de la campagne environnante. A première vue, on reconnaît, à la présence d'une large fissure qui scinde obliquement l'architrave et le linteau du vestibule, qu'un tremblement de terre a mutilé le monument et renversé les deux colonnes qui l'ornaient primitivement.

Une fois descendu sur le sol du vestibule, on aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte fort basse, et par laquelle on ne peut passer qu'en rampant. C'est l'entrée des caveaux.

Cette entrée, qui est aujourd'hui libre, était jadis déguisée avec soin. On en jugera par la description suivante de l'appareil, assez compliqué, destiné à masquer la porte. Un disque de pierre d'une grande épaisseur, roulant dans une rigole circulaire, venait s'appliquer exactement contre la baie, et cette lourde pierre ne pouvait se mouvoir sur le plan incliné que lui offrait la rainure dans laquelle il se trouvait engagé, qu'à l'aide de la pression d'un levier, agissant de droite à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. Afin d'opérer ce double mouvement, il fallait arriver jusqu'au disque par un couloir direct, que recouvrait ordinairement une pierre énorme dont les encastrements latéraux sont bien conservés. Ce couloir aboutissait, d'une part, directement à la porte d'entrée, et de l'autre, à un large puits, aujourd'hui comblé en très-grande partie; on voit qu'une fois la pierre de recouvrement dégagée de son encastrement, le couloir devenait praticable, et qu'il était alors facile de solliciter, à l'aide d'un levier dont le point d'appui se prenait sur l'arête même de l'encastrement, le disque de pierre, forcé dès lors à se mouvoir, en montant à gauche de la porte, sur le plan incliné de la rainure circulaire. Mais pour que le disque pût monter, il fallait de toute nécessité enlever une seconde dalle, moins épaisse que la première, et dont les encastrements sont parallèles à la paroi dans laquelle la porte est pratiquée; une fois le disque de clôture ainsi chassé à gauche, et calé fortement, le passage devenait libre. Pour remettre le disque en place, il fallait pénétrer dans un second couloir, creusé sur le roc, et recoupant le premier à angle droit, presque contre l'orifice du puits. Ce couloir auxiliaire se dirigeait brusquement, par un retour d'équerre, vers la paroi du vestibule, et conduisait, parallèlement au premier couloir direct, à un point où le levier pouvant s'appliquer au côté gauche du disque, le forcait à redescendre et à regagner la place qu'il devait occuper pour fermer l'édifice.

Toutes ces dispositions, auxquelles personne jusqu'ici ne me semble avoir fait la moindre attention, sont parfaitement intactes; les deux dalles encastrées ont seules disparu, et le disque n'a pas conservé une position rigoureusement verticale, par suite du peu de soin que l'on a mis à l'écarter et à le caler. A cela près, tout le système de clôture se trouve dans l'état où l'a laissé l'habile architecte qui l'a conçu.

Mais ce n'est pas tout encore, il nous reste maintenant à parler du système de fermeture intérieure.

Dans une large feuillure venait s'encastrer hermétiquement une porte massive de pierre, à double gond pris dans la masse, et qui probablement roulait de façon qu'il fût possible de la mettre aisément en mouvement, par une pression venant de l'extérieur, tandis que la disposition des crapaudines devait, si la porte était abandonnée à elle-même, la faire aussitôt retomber, par son propre poids, dans la feuillure où elle s'encastrait hermétiquement, je le répète, de telle façon que, pour l'homme enfermé derrière elle, il n'y avait plus aucun moyen de la faire mouvoir.

Cette première porte franchie, on se trouve dans une salle carrée, dont les côtés sont parallèles à ceux du vestibule, comme du reste les côtés de toutes les autres salles.

Trois portes se présentent, l'une percée à peu près au milieu de la face ouest, et les deux autres dans la face sud; cette salle sert en quelque sorte de deuxième vestibule, puisque aucune tombe ne s'y trouve placée. Trois petites niches triangulaires, taillées avec soin dans les faces ouest, sud et est, ont été destinées à recevoir des lampes sépulcrales,

Digitized by Google

dont la trace est tout à fait visible ; au plafond, se lisent quelques noms de voyageurs, parmi lesquels j'ai retrouvé avec un grand plaisir celui de mon savant confrère et ami M. Léon Delaborde, suivi de la date 1827.

La porte de la paroi ouest donne accès dans une chambre plus petite, mais carrée aussi, et dont tout le centre est plus profond que le seuil, de façon à former une assez large banquette sur tout le pourtour de la salle.

Chacune des trois faces, autres que la face d'entrée, est percée de trois ouvertures. Toutes trois sont en plein cintre; mais les deux portes latérales, qui n'ont que moitié de la hauteur de la porte centrale, sont en outre munies d'une feuillure rectangulaire, de sorte qu'à première vue elles semblent carrées. Les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes, et les trois centrales dans des petites chambres construites de la manière suivante : à droite et à gauche elles sont garnies de plans horizontaux ou couchettes surmontées d'une arcade en plein cintre, au fond est pratiquée une couchette semblable, mais taillée en voûte cintrée dans sa largeur. Il faut naturellement y porter le haut du corps pour juger de son étendue, qui est masquée par le massif de la roche.

Deux de ces chambres (celles du nord et du sud) sont munies, au-dessus de chaque couchette, d'entailles destinées à contenir des lampes sépulcrales, et semblables en tout à celles de la salle d'entrée. Elles ont aussi des traces évidentes des lampes qui y ont brûlé jadis. Ces petites niches à lampes manquent dans la chambre du côté ouest. Quant aux six tombes, elles sont de différentes formes et construites en général sur le principe suivant :

On pénètre d'abord dans une petite chambre dont le sol porte, à partir du seuil, une large rainure, destinée très-probablement à recevoir une saillie ménagée au-dessous de la caisse du sarcophage, afin de fixer celui-ci solidement. La tête du sarcophage, mis en place, devait nécessairement masquer une ouverture donnant accès dans un réduit carré, de dimension beaucoup trop petite pour avoir jamais pu recevoir un corps. Nous verrons plus loin qu'il est possible de deviner la destination de cette petite pièce, qui devait rester cachée tant que la tombe qui la précédait n'aurait pas été violée. L'une des tombes (celle qui est placée à l'extrémité gauche de la face nord) n'a pas de rainure sur le sol. La tombe de gauche de la face ouest, au lieu de présenter l'ouverture du petit réduit derrière la tête du sarcophage, supposé mis en place, la présente sur le côté gauche, sans toutefois que ses dimensions aient été changées. Enfin, la tombe de gauche de la face sud n'a pas de réduit comme les autres.

Au-dessous de la couchette du fond de la chambre à trois couchettes, placée sur la face nord, est percée une petite ouverture assez difficile à franchir, et qui conduit par un plan incliné à une chambre inférieure, portant à sa face ouest une couchette surmontée par un cintre, et sur sa face nord, deux étagères juxtaposées comme les marches d'un escalier. Le conduit incliné qui amène dans cette chambre, débouche par un fort ressaut, au-dessus d'une seule marche élevée qui se termine au sol. Il est évident, *à priori*, que les deux étagères n'ont pu recevoir de sarcophages, et qu'il n'a pu s'en trouver un que sur la banquette du fond, c'est-à-dire parallèlement à la face du monument. Comme de plus cette petite salle est taillée précisément dans l'axe du vestibule, il n'est pas possible de douter qu'elle n'ait eu une importance particulière, et que tout le monument ne lui soit en quelque sorte subordonné.

C'est dans cette chambre sépulcrale que gisaient dédaignés les deux morceaux du beau couvercle de sarcophage qui se trouve aujourd'hui déposé au Louvre.

Revenons à la description des autres salles.

La porte de droite, pratiquée dans la face sud de l'antichambre, débouche un peu obliquement dans une salle carrée de même dimension que la précédente, munie comme elle d'une large banquette et percée de trois tombes, sur chacune de ses faces ouest et sud, tandis qu'une seule ouverture, percée à droite de la porte d'entrée, conduit, par un escalier de six marches, suivi d'un palier incliné, à une autre chambre basse, munie sur trois faces d'une banquette surmontée par un arceau en plein cintre.

Un seul dessus de sarcophage existe encore dans cette chambre basse, et il est orné, sur sa longueur, de trois rosaces, ciselées de chaque côté. Parmi les six tombes taillées dans les deux autres faces de la chambre supérieure, la première, c'est-à-dire celle de droite de la face ouest, n'a pas de réduit. Les deux suivantes sont en tout semblables à la tombe complète que j'ai décrite plus haut : celle de droite de la face sud n'a jamais été qu'ébauchée, et n'a pu recevoir de sarcophage ; les deux dernières n'ont pas de réduit, et sont en tout semblables à la tombe de droite de la face ouest. Quant à la face est, l'architecte qui a réglé l'ordonnance du monument savait qu'elle était trop rapprochée de la face ouest de la chambre suivante, pour que l'épaisseur intermédiaire pût recevoir des tombes. Aussi ces parois sont-elles restées intactes.

C'est la porte de gauche de la face sud de l'antichambre, qui conduit dans cette dernière salle. Elle a, comme les deux autres, sa banquette sur tout le pourtour, et six tombes seulement, dont trois sur la face sud, et trois sur la face est. De ces six tombes, deux seulement ont pu recevoir des corps, celle du centre de la face sud, et celle de droite, en faisant face à la paroi est. Toutes les autres sont restées à l'état d'ébauche, et avec les mêmes dimensions que l'ouverture analogue, déjà signalée dans la description de la chambre précédente. Quant aux deux tombes qui ont été occupées, la première n'a pas de réduit, et la dernière est munie d'un réduit placé sur son flanc droit.

Digitized by Google

Enfin, les trois chambres sépulcrales supérieures, garnies de banquettes, étaient closes par de belles portes en pierre, tout à fait analogues à celle que j'ai décrite en parlant de l'antichambre. Ces portes, violemment brisées, gisent aujourd'hui en débris, parmi les nombreux fragments accumulés sur le sol, fragments noyés dans la boue, et qui représentent certainement les pierres qui fermaient jadis toutes les tombes, et les restes des tombes elles-mêmes.

Dans ces caves il règne constamment une chaleur étouffante, et le séjour qu'on y doit faire est d'autant plus désagréable, que de toutes les parois et des plafonds suinte sans cesse une véritable pluie qui rend le travail de l'explorateur très-difficile. Pendant toute la durée de la tâche pénible que je m'étais imposée, j'ai été secondé avec une patience à toute épreuve par un de mes compagnons de voyage, qu'aucune difficulté ne rebutait; pénétrant partout, en se traînant dans l'eau, il me transmettait avec exactitude les mesures que ma taille trop haute et trop peu souple, grâce à l'âge, ne me permettait pas de prendre moi-même. Somme toute, à force de persévérance, et à la condition d'aller très-souvent hors du caveau chercher un peu d'air respirable, nous avons réussi à le visiter jusque dans ses recoins les plus cachés. De cette étude, est née en nous l'admiration la plus complète pour cette magnifique excavation, qui n'a pu être exécutée qu'avec des dépenses énormes, et selon toute vraisemblance, que pour une dynastie royale, ainsi que le veut la tradition.

Procédons maintenant par exclusion, et nous verrons qu'en admettant tour à tour, par hypothèse, la présence aux Qbour-el-Molouk de chacun des monuments funéraires qui ont dû exister dans les environs de Jérusalem, nous serons obligés de rejeter formellement toutes ces hypothèses, et qu'il ne nous restera plus, en définitive, que la nécessité de retrouver dans cette cave sépulcrale celle des rois de Juda.

Etablissons d'abord la série des monuments royaux que l'on pourrait être tenté de rechercher aux Qbour-el-Molouk, en faisant abstraction des rois de Juda. Nous n'avons à choisir qu'entre le tombeau des princes asmonéens, celui d'Alexandre Jannæus, celui des Hérodes, et enfin celui d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils; or, si nous démontrons que notre tombeau ne peut être un quelconque de ces édifices, il nous faudra revenir au tombeau des rois de Juda, à la condition, bien entendu, de démontrer aussi que rien, absolument rien, ne s'oppose à cette attribution, tandis que tout, au contraire, concourt à démontrer merveilleusement qu'elle est juste.

Procédons par ordre.

Nous lisons dans Josèphe : « Mais Simon ayant envoyé des affidés à Basca, fit apporter les os de son frère (Jonathas tué et enterré par les ordres de Tryphon, dans le pays de Galaad). Il leur fit rendre, à Modeim, les honneurs qui leur étaient dus, et le peuple entier pleura la perte de Jonathas. Simon fit construire pour son père et pour ses frères, un monument très-grand en pierre blanche et polie; l'ayant élevé jusqu'à une hauteur telle qu'on le voyait de très-loin, il l'entoura de portiques avec des colonnes monolithes d'un travail admirable. Contre ces portiques, il éleva sept pyramides, une pour ses pères et pour chacun de ses frères, aussi remarquables par leur dimension que par leur beauté, et qui subsistent encore de nos jours.» (*Ant. Jud.*, XIII, VI, 6.)

Ce passage est suffisamment précis. Simon a fait construire (et l'on ne peut identifier un tombeau construit avec un tombeau excavé, λίθου λευκοῦ ἀνεξεσμένου) sept pyramides à Modeim, une pour chacun de ses frères Jean, Judas, Eléazar et Jonathas, et trois pour son père Mathatias, son grand-père Jean, et son bisaïeul Simon, fils d'Asmonæus.

Quant à Simon lui-même, à Jean Hyrcan, à Aristobule et à Antigone, nous ne savons pas où ils ont été enterrés. Alexandre Jannæus, successeur d'Antigone, ayant eu un tombeau spécial pour lui, il devient probable que chacun de ces princes a été renfermé dans un sépulcre particulier; et que, par suite, notre tombeau des rois ne peut leur être attribué, vu le nombre de tombes qu'il renferme; s'il n'en était pas ainsi, un sépulcre de famille les aurait réunis, et par suite le monument d'Alexandre serait probablement commun à tous. Nous verrons un peu plus loin que ce tombeau d'Alexandre ne peut en aucune façon être confondu avec les tombeaux des rois, et qu'un texte fort précis le met très-nettement hors de cause; il n'y a donc pas en définitive à chercher, dans le monument qui nous occupe, le sépulcre de quelque prince asmonéen, puisque, dans le cas où ces princes ont eu un caveau de famille, il n'a pu être placé là, et que très-évidemment nous avons à classer un tombeau de famille.

Quant à Aristobule, fils d'Alexandre Jannæus, il mourut empoisonné à Rome; mais son corps, conservé dans du miel, fut envoyé en Judée par Antoine, «afin, dit Josèphe, d'être enseveli dans les sépulcres royaux (167). »

Remarquons que dans ce passage il n'est pas question de tombeau de famille, mais bien simplement de tombes royales. Ceci s'accorderait bien avec le nom traditionnel de nos tombeaux des rois; mais la difficulté insurmontable du site du monument d'Alexandre, qui, plus certainement peut-être qu'aucun des autres rois asmonéens, a dû être déposé dans les tombes royales, éloigne forcément l'idée qu'il y a identité entre les uns et les autres. Ecartons donc les princes asmonéens, pour lesquels il n'est pas possible de revendiquer les tombeaux des rois, les cavernes royales de Josèphe.

On a cru pourtant y reconnaître le monu-

(167) Τοῖς βασιλικοῖς μνημείοις ἐνταφησόμενος (*Bell. Jud.*, I, IX, 1); ou, ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις ἔκρινε τεθῆναι (*Ant. Jud.*, XIV, VII, 4).

Digitized by Google

ment du roi Alexandre, monument dont Josèphe fait une mention spéciale; mais cette erreur ne peut être commise par quiconque a parcouru l'enceinte de Jérusalem avec la volonté ferme de mettre de côté les opinions préconçues, et de demander les éléments de sa conviction à la seule inspection des lieux et à la lecture des anciens.

Nous lisons dans Josèphe (*Bell. Jud.*, V, VII, 3) avec quelle énergie les deux partis juifs, enfermés dans la ville, repoussèrent les premières attaques de Titus, déjà maître de l'enceinte bâtie par Hérode-Agrippa, et campé sous les murs mêmes de l'enceinte primitive, au point nommé le camp des Assyriens. Titus occupait ainsi tout le terrain situé en deçà de cette muraille, déjà forcée et conquise entre le Quars-Djaloud, fort de Goliath, élevé à une époque peu ancienne sur l'emplacement du camp des Assyriens, et la vallée du Kédron. En d'autres termes, c'était toute la partie du terrain accessible, placé devant la ville, que Titus avait enlevée déjà; sur toutes les autres faces, il n'y avait pas plus à songer à asseoir un camp qu'à diriger des attaques. Or, qu'arrive-t-il lorsque ces attaques commencent contre la deuxième enceinte, au pied de laquelle les Romains sont parvenus à s'établir? Les Juifs, sous les ordres de Jean, défendent la place du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le monument d'Alexandre; tandis que Simon garnit les murailles, depuis le point situé vers le sépulcre du grand prêtre Jean, jusqu'à la porte par laquelle l'eau était conduite à la tour Hippicus.

Rien de plus précis que ces détails topographiques; la tour Hippicus, c'est la tour de David, et la porte dont il est question est indubitablement le Bab-el-Khalil, porte qui conduit à Jaffa, à Hébron et à Beit-Lehm. A partir de cette porte, vers le sud et l'est, la vallée de Hinnom (Dji-Hinnom des Ecritures, Djehennam, la vallée de l'enfer, des Musulmans) s'ouvre de façon à ne laisser à personne l'idée d'entamer sur ce point les murailles de la place. D'un autre côté, le monument du grand prêtre Jean, qui n'a pas été déterminé jusqu'ici, ne peut être pour moi autre chose qu'une cave sépulcrale, isolée, placée à gauche de la route de Naplouse, en sortant par la porte de Damas, et beaucoup plus près de la ville que les Qbour-el-Molouk. La position de cette cave est d'autant plus convenable, qu'elle rend parfaitement raison de l'idée qu'eut Titus de commencer vers ce point l'attaque de l'enceinte d'Hérode-Agrippa. Il marchait ainsi sur un saillant, et aucun militaire n'admettra jamais qu'il ait pu songer à faire autre chose. Donc, depuis le saillant occupé aujourd'hui par la Bab-ech-Cham, porte de Damas, jusqu'à l'angle nord-est du temple, c'est-à-dire jusqu'à la porte de Setty-Maryam pour les uns, porte de Saint Etienne pour les autres, l'enceinte intérieure était défendue par les soldats de Jean. Que dit Josèphe? « Ceux qui étaient avec Jean combattaient de la tour Antonia, du portique septentrional du temple et devant les monuments du roi Alexandre (168). » Il n'est pas possible d'être plus clair et plus explicite, les soldats de Jean combattaient du haut de la tour Antonia et du portique nord du temple, et devant les monuments du roi Alexandre. Ces monuments étaient donc devant la muraille. De plus, il s'agit de plusieurs monuments, puisque le mot *μνημείων* est au pluriel. Concluons, en passant, que vers ce même point étaient plusieurs monuments attribués à Alexandre, et par suite les *μνημεῖα βασιλικά*, dans lesquels les rois asmonéens avaient été enterrés, mais Alexandre avec plus de somptuosité que les autres, ce qui est d'accord avec l'histoire, et ce qui motive l'emploi d'une expression aussi bizarre que celle de *τῶν Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων*, c'est-à-dire de plusieurs tombeaux assignés à un seul prince. Ces monuments existent-ils aujourd'hui? Oui, ils existent, mais dans un état de mutilation déplorable. Ils ne sont autre chose, comme l'a très-bien reconnu le premier mon savant ami le docteur Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, que la cave immense improprement appelée grotte de Jérémie, et gardée par un derviche (169). En résumé, les premiers Asmonéens ont été inhumés à Modeim, et les autres à la porte même de Jérusalem, dans la grotte aujourd'hui mutilée que l'on appelle Grotte de Jérémie. Voilà donc les Asmonéens écartés définitivement, et ils ne peuvent d'aucune manière être supposés enterrés aux tombeaux des rois.

Passons maintenant à la dynastie des Hérodes.

Josèphe nous apprend que le corps d'Hérode le Grand fut porté en grande pompe à Hérodeum, par les soins de son fils et successeur, Archélaüs (170). Le même fait est rappelé dans les *Antiquités Judaïques* (171). Hérode le Grand est donc écarté tout aussi bien que les princes asmonéens.

Le seul monument d'un Hérode dont il soit

(168) Οἱ μὲν περὶ τὸν Ἰωάννην ἀπό τε τῆς Ἀντωνίας καὶ τῆς προσαρκτίου στοᾶς τοῦ ἱεροῦ καὶ πρὸ τῶν Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων μαχόμενοι. (*Bell. Jud.*, V, VII, 3.)

(169 La grotte de Jérémie serait donc supprimée ainsi? Pas le moins du monde. Il se peut d'abord que les Asmonéens aient profité de la présence de cette grotte pour entamer la taille de leur caveau de famille; et d'un autre côté, s'il n'en était pas ainsi, nous aurions à reporter le nom de Grotte de Jérémie à une grotte naturelle, placée au flanc même de la cave des Asmonéens et à un point plus élevé, de telle façon que si la tradition, cette fois encore, est vraie, Jérémie était beaucoup mieux placé pour faire entendre ses lamentations du haut de cette retraite, ouverte à tous les regards, que dans une cave où il faut pénétrer assez avant pour trouver le point où l'on dit que reposait le saint prophète.

(170) Σταδίους δὲ ἐκομίσθη τὸ σῶμα διακοσίους εἰς Ἡρώδειον, ὅπου κατὰ τὰς ἐντολὰς ἐτάφη. (*Bell. Jud.*, I, XXXIII, 9.)

(171) Ἦσαν δ' ἐπὶ Ἡρωδείου στάδια ὀκτώ· τῇδε γὰρ αὐτῷ ἐγένοντο αἱ ταφαί, κελεύσματι τῷ αὐτοῦ. (*Ant. Jud.* XVII, VIII, 3.)

Digitized by Google

question dans Josèphe est mentionné dans la *Guerre des juifs*. Il est cité dans la description des lignes de circonvallation construites par Titus : « A partir du camp des Assyriens, où était le camp de Titus, ces lignes s'étendaient au-dessous de la ville neuve, gagnaient de là, à travers le Kédron, le mont des Oliviers ; tournant ensuite au sud, elles embrassaient la montagne jusqu'au Péristereon (c'est le tombeau des prophètes) et la colline adjacente qui domine la vallée, près de Siloam. Après s'être infléchies vers l'ouest, elles descendaient au fond de la vallée de la Fontaine (au Bir-Eyoub); puis, remontant auprès du monument du pontife Ananus (l'un des nombreux tombeaux creusés dans le rocher, au Hak-ed-Damn), et entourant la montagne sur laquelle Pompée avait assis son camp, elles revenaient au nord, et après avoir traversé le hameau connu sous le nom de Maison des Pois (Ἐρεβίνθων Οἶκος), et enveloppé le monument d'Hérode (τὸ Ἡρῴδου μνημεῖον), elles rejoignaient, par un retour à angle droit vers l'orient, le camp des Assyriens. » (*Bell. Jud.*, V, XII, 2.)

Il n'est pas possible de se méprendre sur le sens de ce passage, qui précise aussi nettement qu'on peut le désirer le tracé des lignes de Titus, et qui fixe par suite la position de ce tombeau d'un Hérode. Le magnifique plan de Jérusalem publié par le docteur Schultz présente le tracé de ces lignes et place le tombeau d'Hérode au sud de l'étang de Mamillah, et très-près de cet étang. Cette attribution des caves sépulcrales, placées en ce point, ne me paraît pas sujette à contestation; elle est aussi heureuse que possible. Ces caveaux sont recouverts par des masses de décombres qui sont des indices certains de la préexistence d'un monument très-important, comme devait l'être le tombeau d'un des rois des Juifs. Là, donc, sont placés les sépulcres des princes de la dynastie hérodienne, et nullement où sont les tombeaux des rois.

Notons de plus en passant que ces caves sépulcrales sont d'un travail plus que médiocre, et que des revêtements intérieurs, qui ont entièrement disparu, ont pu seuls leur donner une apparence de magnificence.

Telles qu'elles subsistent de nos jours, elles seraient, pour le travail, bien au-dessous du plus vulgaire des caveaux funèbres de la vallée de Hinnom. Voici donc encore les Hérodes écartés de la question.

Reste enfin le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils, tombeau que la plupart des écrivains modernes ont prétendu reconnaître dans les tombeaux des rois, faute d'examiner d'assez près le sens des textes sacrés et profanes qui parlent des tombeaux des rois de Juda ; faute surtout d'oser admettre, ce qui est pourtant certain, que beaucoup d'ornements architectoniques ont été empruntés par les Grecs aux Phéniciens qui les avaient prêtés aux Juifs, plutôt que copiés par les Juifs, sur des monuments grecs qu'ils ne connaissaient guère très-probablement.

Le monument funéraire d'Hélène et de son fils est mentionné dans cinq passages des écrivains de l'antiquité. Nous allons les passer en revue l'un après l'autre.

Josèphe nous dit : « Monobaze (roi d'Adiabène, fils d'Hélène, et successeur d'Izates), ayant envoyé à Jérusalem les restes de sa mère et ceux de son frère, les fit ensevelir dans les trois pyramides, que sa mère avait fait construire, à la distance de trois stades des murs de Jérusalem (172). »

D'après ce premier passage, le tombeau d'Hélène et de son fils était surmonté de trois pyramides, et situé à trois stades de Jérusalem.

Dans la *Guerre judaïque* (V, XI, 2), nous lisons que Titus, à son arrivée devant Jérusalem, tente, à la tête de six cents cavaliers, une reconnaissance vers la place qu'il vient assiéger ; tant qu'il chemine sur la route déclive qui conduit aux murailles, personne ne paraît aux portes de la ville; mais dès qu'il s'écarte du chemin pour s'approcher de la tour Psephina, en présentant sa colonne de cavalerie par le flanc, les Juifs, sortis de la place par la porte qui est en face du tombeau d'Hélène (διὰ τῆς ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημείων πύλης), s'élancent du pied des tours nommées les Tours des femmes, et fondent sur les cavaliers romains.

Ce passage ne nous apprend qu'une chose certaine, c'est que le tombeau, ou mieux les monuments d'Hélène, étaient près de la tour Psephina.

Dans le reste du même passage, nous voyons que Titus fut poursuivi par la sortie, au milieu de murailles qui environnaient des jardins en culture. Or, la tour Psephina, dont la base a été fixée par le doct' Schultz est encore aujourd'hui tout à fait voisine des murailles de clôture, qui donnèrent tant d'embarras à Titus, et rendirent si périlleuse sa retraite vers le camp.

Nous lisons encore (*Bell. Jud.*, V, IV, 2), dans la description des trois enceintes de Jérusalem, que le troisième mur commençait à la tour Hippicus, inclinait ensuite vers le nord jusqu'à la tour Psephina, et de là s'étendant en face du monument d'Hélène, qui était reine d'Adiabène et mère du roi Izates, et passant par les cavernes royales ... etc., etc.

Le monument d'Hélène était donc voisin de la tour Psephina, et faisait face à la partie de la muraille d'Agrippa qui, à partir de la tour Psephina, se dirigeait vers les caves royales.

Sans être bien précis, ce passage nous servira tout à l'heure de confirmation, quand il s'agira de reconnaître le monument de la reine d'Adiabène et de son fils.

Le quatrième passage que nous avons à examiner se trouve dans Pausanias : « On voit dans le pays des Hébreux, à Jérusalem, ville que l'empereur Adrien a détruite de fond en comble, le tombeau d'Hélène, femme du pays ;

(172) Ὁ δὲ Μονόβαζος, τάτε ἐκείνης ὀστᾶ καὶ τὰ τοῦ ἀδελφοῦ πέμψας εἰς Ἱεροσόλυμα, θάψαι προσέταξεν ἐν ταῖς πυραμίσιν, ἃς ἡμίτηρο κατεσκεύαπει, τρεῖς τὸν ἀριθμὸν, τρία στάδια τῆς τῶν Ἱεροσολυμιτῶν πόλεως ἀπεχούσας. (*Ant. Jud.*, XX, IV, 3.)

Digitized by Google

il est tout en marbre : on y a pratiqué aussi une porte en marbre, qui s'ouvre tous les ans, à pareil jour et à pareille heure; elle s'ouvre par l'effet seul de la mécanique, et après être restée peu de temps ouverte, elle se referme. Dans tout autre temps, vous tenteriez vainement de l'ouvrir, et vous la briseriez plutôt (173). »

Ce récit bizarre mérite-t-il notre confiance? A-t-il été écrit *de visu*? Je pense qu'on ne peut répondre que par la négative à ces deux questions. Si Pausanias eût pris de semblables informations sur place, il n'eût pas commis l'erreur incroyable qu'il commet en appelant Hélène une femme du pays (γυναικὸς ἐπιχωρίας).

Quant au mécanisme d'horlogerie qui ouvrait le même jour et à la même heure, une fois chaque année, la porte de pierre de ce tombeau, on me permettra, j'espère, de n'y croire que médiocrement, pour une foule de raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, et qui ressortent toutes de l'appréciation mathématique d'un appareil doué d'une semblable précision. Que pouvons-nous conclure en définitive de ce passage curieux? Que Pausanias avait entendu parler des tombeaux de Jérusalem, et entre autres de celui d'Hélène; qu'il avait, par manque de mémoire, appliqué à celui-ci ce qu'on lui avait conté de l'admirable construction des tombeaux des rois, et qu'il avait transcrit, ou peut-être même brodé sur ce canevas, la fable de son mécanisme d'horlogerie. En somme, nous n'avons rien à tirer du récit de Pausanias.

Reste enfin le cinquième et dernier passage; celui-ci est extrait des œuvres de saint Jérôme et de son livre *Epitaphium Paulæ matris*. L'écrivain, racontant le voyage de sainte Paule à Jérusalem, nous parle de son entrée dans cette ville. Elle vient du côté de Jaffa, notons bien cela, et suivant la route battue, elle entre dans la ville après avoir laissé à sa gauche le mausolée d'Hélène. Voici ses paroles : « Pourquoi m'arrêter plus longtemps? Ayant laissé à gauche le mausolée d'Hélène, reine des Adiabéniens, qui avait fait distribuer du froment au peuple souffrant de la faim, elle entra à Jérusalem, » etc. (174).

Résumons maintenant : Le mausolée d'Hélène, surmonté de trois pyramides, était à trois stades de Jérusalem, dans le voisinage de la tour Pséphina et vis-à-vis une des portes de la ville; il était au nord de la tour Hippicus, et un peu plus loin vers le nord que la tour Pséphina; enfin, il était différent des caves royales.

Avec de semblables indications, il était difficile de se tromper, pourvu qu'on eût le désir de ne pas se tromper. Le docteur Schultz, avec sa sagacité ordinaire et sa connaissance parfaite du terrain, après avoir retrouvé le soubassement de la tour Pséphina, n'a plus eu qu'à marcher devant lui, dans le sens fixé par les passages précités, pour tomber à point nommé sur la tombe d'Hélène. Après lui, j'ai fait de même, et je me suis assuré que les indications de son plan étaient excellentes; le tombeau d'Hélène, avec les bases de ses trois pyramides (ce qui est décisif), existe encore, et l'on voit à côté une seconde cave sépulcrale dont l'entrée est encore murée, mais qui a été violée en défonçant le rocher qui lui servait de plafond, de telle sorte qu'au moment où j'ai visité les lieux, cette seconde cave sépulcrale avait été transformée par les pluies en véritable citerne. Dans le caveau d'Hélène, caveau qui, d'ailleurs, est d'une grossièreté de travail qui contraste fortement avec la magnificence de ciselure du tombeau des rois, il n'y a que deux niches ou fours à cercueil, et encore l'une d'elles pourrait-elle bien n'être que le résultat du travail entrepris par les violateurs du tombeau, afin d'y pénétrer. La paroi dans laquelle était percée la porte avait été taillée avec soin; elle a été brisée violemment, et il n'en reste que de faibles traces. Hélène et son fils Izates sont donc, comme tous les autres princes passés en revue jusqu'à présent, exclus de la possession du tombeau des rois.

On peut se demander comment il se fait que des écrivains tels que Châteaubriand et le révérend Robinson ont reconnu le tombeau d'Hélène dans le tombeau des rois, quand ils devaient tenir compte du passage précis de Josèphe, où il est dit que le mur d'Hérode Agrippa *passait vis-à-vis le tombeau d'Hélène, et ensuite par les cavernes royales* (175).

Du moment que Josèphe distinguait formellement ces deux monuments, il y avait d'autant plus d'imprudence à les confondre en un seul, qu'il serait fort difficile de s'expliquer pourquoi la reine Hélène, faisant elle-même préparer un caveau funéraire pour son fils et pour elle, aurait eu l'idée bizarre d'y faire creuser vingt tombes; c'étaient dix-huit tombes de trop, et si leur hypothèse paraissait plausible aux deux illustres écrivains qui l'ont proposée, ils auraient dû s'efforcer de rendre compte de cette difficulté, qui n'est pas plus légère que celle que présentait la distinction faite par Josèphe entre le tombeau d'Hélène et les cavernes royales.

(173) « Ἑβραίοις δὲ Ἑλένης γυναικὸς ἐπιχωρίας τάφος ἐστὶν ἐν πόλει Σολύμοις, ἣν ἐς ἔδαφος κατέβαλεν ὁ Ῥωμαίων βασιλεύς. Μεμηχάνηται δὲ ἐν τῷ τάφῳ τὴν θύραν ὁμοίως πάντα οὖσαν τῷ τάφῳ λιθίνην, μὴ πρότερον ἐσανοίγεσθαι, πρὶν ἂν ἡμέραν τε ἀεὶ καὶ ὥραν τὸ ἔτος ἐπαγάγῃ τὴν αὐτήν. Τότε δὲ ὑπὸ μόνου τοῦ μηχανήματος ἀνοιχθεῖσα, καὶ οὐ πολὺ ἐπισχοῦσα, συνεκλείσθη δι' ὀλίγης. Τοῦτον μὲν δὴ οὕτω, τὸν δὲ ἄλλον χρόνον ἀνοῖξαι πειρώμενος, ἀνοίξαις μὲν οὐκ ἄν, κατάξεις δὲ αὐτὴν πρότερον βιαζόμενος. » (*Arcad.*, liv. VIII, c. 15.)

(174) « Quid moror? Ad lævam, mausoleo Helenæ derelicto, quæ Adiabenorum regina in fame populum frumento juverat, ingressa est Hierosolymam, » etc. Lettre 108e à la vierge Eustochium, avec ce titre : *Epitaphium Paulæ matris*, dans l'édition Migne, t. I, p. 883.

(175) « Ἔπειτα καθῆκον ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημείων καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηχανώμενον, κ. τ. λ. » (*Bell. Jud.*, V, IV, 2.)

Digitized by Google

Le terrain est déblayé devant nous; mais si j'ai montré ce que ne peuvent être les Qbour-el-Molouk, cela ne suffit pas, il faut maintenant que je montre ce qu'ils doivent être et ce qu'ils sont en effet. J'ai avancé que c'étaient les tombeaux des rois de Juda, et c'est ce que je vais prouver. Cette fois, je suis encore à peu près seul de mon avis ; je n'ai plus l'appui d'une érudition aussi solide que celle du docteur Schultz, mais j'espère bien gagner force adhérents à mon opinion.

Je vais donc recueillir tout ce que je connais de documents devant intervenir au procès, qu'ils soient favorables ou non ; et après les avoir minutieusement discutés, car la question en vaut la peine, je pourrai, si je ne me trompe, laisser tout le monde conclure pour moi, et je m'assure que les avis ne seront guère divisés.

Commençons par extraire du livre des Rois, du livre des Chroniques, et des Antiquités judaïques de Josèphe, tout ce qui est relatif à l'inhumation des rois de Juda : nous comparerons ensuite tous ces passages entre eux.

1. David. — ***David se coucha avec ses pères, et fut enseveli dans la ville de David.*** (***I Rois***, II, 10.)

Il (David) ***mourut dans une heureuse vieillesse, rassasié de richesses et d'honneurs, et son fils Salomon régna en sa place.*** (***I Chron.*** XXIX, 28.)

Josèphe nous dit :

« Son fils Salomon l'enterra à Jérusalem magnifiquement, et en outre de tous les autres honneurs qui étaient rendus d'habitude aux rois lors de leurs funérailles, il ensevelit avec lui des richesses considérables. On peut conjecturer quelle était l'énormité de ces richesses, par ce que je vais raconter. Après un laps de temps de treize cents ans, le pontif Hyrcan, assiégé par Antiochus surnommé Eusèbes, fils de Démétrius, voulant lui donner de l'argent pour qu'il levât le siége et s'éloignât avec son armée, mais ne sachant comment parfaire la somme dont il avait besoin, fit ouvrir une des chambres du tombeau de David, et en ayant emporté trois mille talents, en donna une partie à Antiochus, et se délivra ainsi des assiégeants, comme je l'ai dit ailleurs. Plus tard, après un grand nombre d'années, le roi Hérode, ayant pénétré dans une autre chambre, en tira de grandes richesses. Mais aucun d'eux ne parvint aux sarcophages des rois, car ils étaient placés sous terre, avec un art tel, que rien ne paraissait aux yeux de ceux qui pénétraient dans le monument. » (*Ant. Jud.*, VII, XV, 3.)

Ce même fait est raconté plus loin de la manière suivante :

« Hérode, qui dépensait des sommes énormes, à l'intérieur et à l'extérieur de son royaume, ayant entendu dire que Hyrcan, son prédécesseur, ayant ouvert le sépulcre de David, en avait enlevé trois mille talents d'argent, et qu'il restait encore de grandes richesses dans le monument, richesses avec lesquelles il pourrait faire face à ses largesses, avait formé depuis longtemps le projet d'imiter cet exemple. Ayant donc fait ouvrir le sépulcre pendant la nuit, il y pénétra avec ses amis les plus fidèles, prenant de très-grandes précautions pour que la chose ne fût pas sue dans la ville ; il n'y trouva pas, comme Hyrcan, de l'argent monnayé, mais des ornements d'or, et une grande quantité d'objets précieux, qu'il enleva sans rien laisser. En furetant avec soin, il voulut pénétrer plus avant, et chercher jusque dans les sarcophages (θήκας) où étaient déposés les corps de David et de Salomon : mais il perdit deux de ses doryphores, qui, dit-on, périrent étouffés par les flammes qui les frappèrent au moment où ils y pénétraient. Hérode, épouvanté, sortit, et pour apaiser Dieu, il fit élever à la porte du sépulcre un monument en pierre blanche, dont la construction coûta des sommes très-fortes. » (*Ant. Jud.*, XVI, VII, 1.)

Examinons ce passage.

David fut enterré magnifiquement dans la cité de David, dit le Livre des Rois, à Jérusalem, dit Josèphe ; et comme celui-ci, en parlant de l'expédition nocturne d'Hérode le Grand, ajoute que ce prince prit les plus grandes précautions pour que son attentat ne fût pas connu *en ville* (ἐν τῇ πόλει), nous sommes presque en droit d'en conclure que le tombeau de David était *hors de la ville*.

Après ceci, un autre passage de Josèphe prouve beaucoup mieux encore, que le tombeau de David était hors de l'enceinte de Jérusalem. Voici ce passage :

« Mais au lieu de recevoir une garnison dans la ville, ils offrirent des otages et cinq cents talents d'argent, dont ils versèrent de suite trois cents, en donnant les otages qu'il plut au roi Antiochus d'accepter. Parmi eux se trouvait le frère d'Hyrcan. Cela fait, Antiochus leva le siége et se retira (176). »

Que conclure de ce fait ? Que Hyrcan, enfermé dans ses murailles, n'avait que trois cents talents à sa disposition, et qu'il dut obtenir la levée du siége, pour extraire du tombeau des rois de quoi parfaire la somme promise. Si le tombeau à violer eût été sur le mont Sion, le roi des Juifs eût-il payé un à-compte aux assiégeants ? Certainement non.

Au reste, ce qui est certain, c'est que le tombeau contenait de très-grandes richesses, puisqu'elles suffirent à rassasier la rapacité de deux rois profanateurs. Quant au fait que les sarcophages étaient si bien cachés, qu'en pénétrant dans les caveaux on n'en voyait aucun, la chose (si le tombeau des rois de Juda est le Qbour-el-Molouk) est parfaitement exacte, car il n'y en avait pas un seul qui fût visible, grâce à l'art avec lequel toutes les entrées des sépulcres étaient closes par des portes de pierre.

(176) « Ἀντὶ μέντοι γε τῆς φρουρᾶς ὁμήρους ἐδίδοσαν, καὶ τάλαντα ἀργυρίου πεντακόσια, ὧν εὐθὺς τὰ τριακόσια καὶ τοὺς ὁμήρους, προσδεξαμένου Ἀντιόχου τοῦ βασιλέως, ἔδοσαν, ἐν οἷς ἦν καὶ Ὑρκανοῦ ἀδελφός. » (*Ant. Jud.*, XIII, VIII, 3.)

Digitized by Google

Josèphe eût-il dit *à Jérusalem*, si c'eût été *sur le mont Sion* qu'eût été la cave sépulcrale de David et des rois de Juda? Je ne le pense pas. Pourquoi donc a-t-on cru que ce monument sacré était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville, et contrairement à toutes les prescriptions de la loi judaïque, sur l'impureté de sept jours, dont était frappé quiconque touchait un cadavre ou même une tombe? Le voici. Nous lisons dans le *Ier Livre des Chroniques*, XI, 5 et 7 :

David prit la forteresse de Sion, qui est la ville de David...; puis David demeura dans la forteresse; c'est pourquoi on l'appela ville de David.

L'expression עיר דויד (v. 7), ville de David, est bien la même dont se sert l'écrivain sacré, quand il désigne מצדת ציון (v. 5), la forteresse de Sion, nommée plus loin מצד seulement, ce qui signifie *la forteresse*, et rien de plus; aussi, quand il parle du lieu où fut enterré David, בעיר דוד, le savant traducteur de la Bible, Cahen, dans sa note au v. 10 du *Ier Livre des Rois*, dit-il : David fut enterré à Jérusalem, appelée עיר דוד, ville de David, parce que c'était le siége de sa cour et le berceau de sa dynastie. Il se garde bien de mentionner la forteresse du mont Sion. Si l'on prenait au pied de la lettre le nom de *ville de David*, pour l'appellation exclusive de *la forteresse de Sion*, David eût donc été enterré dans cette forteresse? Personne, je crois, ne soutiendrait cette étrange hypothèse, qui serait singulièrement contrariée par les faits suivants : *Le roi Joram*, dit le *IIe Livre des Chroniques* (XXI, 20) *fut enterré dans la ville de David, mais non dans la sépulture des rois.* בעיר דויד ולא בקברות המלכים.

Nous aurions donc deux caves sépulcrales bien séparées, dans la forteresse de Sion, et cette forteresse deviendrait ainsi une véritable nécropole? Cela est peu admissible. Mais il y a plus, nous lisons, à propos d'Amasias, qu'il fut enterré avec ses ancêtres *dans la ville de Juda* (177), tandis que dans les *Rois* il est dit qu'il fut enseveli à Jérusalem, *auprès de ses pères, dans la cité de David* (178). Voilà donc la *forteresse de Sion* qui recevrait le nom de *ville de Juda!* A propos de quoi? Concluons-en qu'il s'agit tout simplement, quel que soit le nom employé par l'écrivain sacré, de désigner la capitale de David, la capitale du royaume de Juda; en un mot, Jérusalem, et non la forteresse de Sion. Concluons-en, de plus, que les sépulcres distincts de David et de sa race, et d'Amasias, ne furent pas encore à Sion, mais à Jérusalem, tout comme on dit que les cimetières du Père-Lachaise, du Mont-Parnasse et de Montmartre, sont à Paris.

Ceci posé, nous avons, pour premier personnage enterré dans le caveau royal des rois de Juda, le saint roi David. C'est pour lui qu'une sépulture somptueuse a été creusée, par les ordres de son fils Salomon. C'est donc à lui que revenait de droit la place d'honneur.

(177) ויקברו אתו עם־אבתיו בעיר יהודה (*II Chron.* XXV, 28.)

2. SALOMON. — *Salomon se coucha avec ses pères, et fut enseveli dans la ville de David, son père.* (*I Rois*, XI, 43.)

Salomon se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans la ville de David, son père. (*I Chron.* IX, 31.)

« Il fut enterré à Jérusalem : » Θάπτεται δὲ ἐν Ἱεροσολύμοις. (*Ant. Jud.*, VIII, VII, 8.)

Salomon est donc le second roi qui fut inhumé dans les sépulcres royaux.

3. ROBOAM. — *Il se coucha avec ses pères, et fut enseveli avec ses pères, dans la ville de David.* (*I Rois*, XIV, 31.)

Il se coucha auprès de ses pères, et fut enterré dans la ville de David. (*II Chron.* XII, 16.)

« Il fut enseveli à Jérusalem dans les tombeaux des rois : » Ἐτάφη δ' ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν ταῖς θήκαις τῶν βασιλέων. (*Ant. Jud.*, VIII, X, 4.)

Roboam a été enterré dans les sépulcres royaux.

4. ABIAS. — *Abias se coucha auprès de ses pères, on l'ensevelit dans la ville de David.* (*I Rois*, XV, 8.)

Abias se coucha auprès de ses pères, et on l'enterra dans la ville de David. (*II Chron.* XIII, 23.)

« Il fut enseveli à Jérusalem dans les sépultures de ses ancêtres : » Καὶ θάπτεται μὲν ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν ταῖς προγονικαῖς θήκαις. (*Ant. Jud.* VIII, XI, 3.)

Abias a été enterré dans les sépulcres royaux.

5. ASSA. — *Il se coucha auprès de ses pères, et fut enseveli avec ses pères, dans la ville de David, son père.* (*I Rois*, XV, 24.)

Il se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans le sépulcre qu'il s'était fait faire, dans la ville de David; on le mit sur un lit qu'on avait rempli d'épices et de parfums divers préparés par l'office du parfumeur, et l'on alluma pour lui un bûcher extrêmement grand. (*II Chron.* XVI, 13 et 14.)

Josèphe ne dit rien du lieu de sépulture d'*Assa*, qu'il appelle *Asanes*.

Assa a été enterré dans les sépulcres royaux. — Le v. 14 du ch. XVI du *IIe Liv. des Chroniques* est très-précieux, en ce qu'il nous apprend que les rois se faisaient préparer leur tombe de leur vivant. Quant au bûcher dont il est question, je transcris la note de Cahen : « *On lui fit un très-grand bûcher.* Kim'hi suppose qu'on y brûla des essences ou des objets à son usage; c'est bien plutôt le bûcher qu'on trouve encore dans l'Inde. Toujours paraît-il que notre manière de faire les funérailles était alors inconnue. »

Je me déciderais difficilement à admettre que la combustion des corps ait été pratiquée par les Hébreux. J'aime mieux m'en référer à l'opinion de Kim'hi.

6. JOSAPHAT. — *Il se coucha avec ses pères, et fut enseveli avec ses pères, dans la ville de David, son père.* (*I Rois* XXII, 51.)

Il se coucha avec ses pères, et il fut enseveli auprès de ses pères, dans la ville de David. (*II Chron.* XXI, 1.)

(178) ויקבר בירושלם עם־אבתיו בעיר דוד (*II Rois*, XIV, 20.)

Digitized by Google

« Il eut des funérailles magnifiques à Jérusalem, car il avait été l'imitateur des actions de David : » Ταφῆς δ' ἔτυχε μεγαλοπρεποῦς ἐν Ἱεροσολύμοις· καὶ γὰρ ἦν μιμητὴς τῶν Δαυΐδου ἔργων. (*Aut. jud.*, IX, III. 2.)

Josaphat a été enseveli dans les sépulcres royaux.

7. JORAM. — *Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli auprès de ses pères, dans la ville de David.* (*II Rois*, VIII, 24.)

Il s'en alla sans exciter de regrets ; on l'ensevelit dans la ville de David, mais non dans la sépulture des rois. (*II Chron.* XXI, 20.)

Josèphe ajoute les détails suivants :

« Bien plus, le peuple insulta son cadavre en disant, ainsi que je le présume, que celui qui mourait frappé de la sorte par la colère divine n'était pas digne de recevoir les honneurs dus aux rois; ils ne l'ensevelirent pas dans les sépulcres de ses pères ; et sans lui rendre aucun honneur, ils l'enterrèrent comme un simple particulier (179). »

Nous voici en face d'une contradiction palpable.

Suivant le *Livre des Rois*, Joram fut enterré avec ses pères ; suivant les *Chroniques*, à l'appui desquelles vient le récit de Josèphe, ce prince fut enterré ailleurs.

Cette contradiction ne pourrait-elle se concilier, en disant que Joram ne fut pas jugé digne d'être déposé dans le tombeau qu'il s'était fait préparer de son vivant, et qui, par suite, sera resté inoccupé dans les sépulcres royaux ? Je serais presque tenté de le croire.

En résumé, si Joram s'est fait préparer une tombe dans le caveau des rois, il n'y a certainement pas été déposé.

8. OKHOSIAS. — *Après qu'il fut mort à Megiddo....., ses serviteurs le transportèrent à Jérusalem, et l'ensevelirent dans son sépulcre, auprès de ses pères, dans la ville de David.* (*II Rois*, IX, 28.)

Les *Chroniques* ne disent rien des funérailles d'Okhosias.

« Il fut porté, nous dit Josèphe, à Jérusalem, et y fut enseveli : » Κομισθεὶς δ' εἰς Ἱεροσόλυμα τῆς ἐκεῖ ταφῆς τυγχάνει. (*Ant. Jud.*, IX, VI, 3.)

Le verset que nous venons d'extraire du Livre des Rois, me semble fournir une preuve de plus que les rois de Juda se faisaient préparer leur tombe de leur vivant : בקבריו, dans son tombeau, dit positivement le texte ; il avait donc son tombeau tout fait ; car, assurément, ce n'est pas Athalie qui lui en eût fait faire un, et probablement qu'il y aura été déposé sans grande pompe.

9. ATHALIE. — L'usurpatrice Athalie, chassée du temple et mise à mort, n'a certainement pas été déposée dans le caveau royal, qui contenait les princes de la race qu'elle avait voulu exterminer.

10. LE GRAND-PRÊTRE JOAD. — *On l'ensevelit dans la ville de David, avec les rois, parce qu'il avait fait le bien en Israël à l'égard de Dieu et de sa maison.* (*II Chron.* XXIV, 16.)

« Il fut enseveli dans les sépulcres royaux à Jérusalem : » Ἐτάφη δ' ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις ἐν Ἱεροσολύμοις. (*Ant. Jud.*, IX, VIII, 3.)

Ces deux documents sont positifs ; le grand prêtre Joad a donc été enterré dans les sépulcres royaux.

11. JOAS. — *On l'ensevelit avec ses pères, dans la ville de David.* (*II Rois*, XII, 22.)

Ils l'enterrèrent dans la ville de David, mais ne l'ensevelirent pas dans la sépulture des rois. (*II Chron.* XXIV, 25.)

« Et il fut enseveli à Jérusalem, mais non dans les sépulcres royaux de ses ancêtres, étant devenu impie : » Καὶ θάπτεται μὲν ἐν Ἱεροσολύμοις, οὐκ ἐν ταῖς θήκαις δὲ ταῖς βασιλικαῖς τῶν προγόνων, ἀσεβὴς γενόμενος. (*Ant. Jud.*, IX. VIII, 4.)

Voici encore une contradiction entre le Livre des Rois et les Chroniques, appuyées par le récit de Josèphe.

Il est probable qu'elle doit s'expliquer de même que celle que nous avons rencontrée plus haut.

Quoi qu'il en soit, nous admettons que Joas n'a pas été enseveli dans les sépulcres royaux bien que son tombeau y ait été préparé de son vivant.

12. AMAZIAS. — *Il fut enseveli à Jérusalem auprès de ses pères, dans la cité de David.* (*II Rois*, XIV, 20.)

Et ils l'enterrèrent auprès de ses ancêtres, dans la ville de Juda. (*II Chron.* XXV, 28.)

« Et ayant porté son corps à Jérusalem, ils l'ensevelirent royalement : » Καὶ τὸ μὲν σῶμα κομίσαντες εἰς Ἱεροσόλυμα, βασιλικῶς ἐκήδευσαν. (*Ant. Jud.*, IX, IX, 3.)

Je n'ai plus à revenir ici sur le nom *ville de Juda*, donné au lieu d'inhumation d'Amazias, j'en ai suffisamment parlé plus haut.

Amazias a donc été déposé dans les sépulcres royaux.

13. AZARIAS OU OSIAS. — *Il se coucha avec ses pères, et on l'ensevelit auprès de ses pères dans la ville de David.* (*II Rois*, XV, 7.)

Il se coucha auprès de ses pères ; on l'enterra auprès de ses pères, dans le champ où étaient les tombeaux des rois, parce qu'ils dirent : Il est lépreux. (*II Chron.* XXVI, 23.)

« Il fut enseveli seul dans ses jardins : » Ἐκηδεύθη δὲ μόνος ἐν τοῖς ἑαυτοῦ κήποις. (*Ant. Jud.*, IX, X, 4.)

Voici trois versions différentes : nous mettrons tout d'abord de côté celle de Josèphe, et nous ne tiendrons compte que des deux que nous trouvons dans l'Ecriture. Celle des Chroniques me paraît, par cela même qu'elle est très-précise, devoir être acceptée. J'admettrai donc qu'Osias ne fut pas enseveli dans les sépulcres royaux.

14. JOTHAM. — *Il se coucha avec ses pères, et fut enseveli auprès de ses pères, dans la ville de David, son père.* (*II Rois*, XV, 38.)

Il se coucha auprès de ses pères ; on l'en-

(179) « Περιῦβρισε δὲ αὐτοῦ καὶ τὸν νεκρὸν ὁ λαός. Λογισάμενοι γὰρ, οἶμαι, τὸν οὕτως ἀποθανόντα κατὰ μῆνιν θεοῦ, μηδὲ κηδείας τῆς βασιλεῦσι πρεπούσης ἄξιον εἶναι τυχεῖν, οὔτε ταῖς πατρῴαις ἐνεκήδευσαν αὐτὸν θήκαις, οὔτε ἄλλης τιμῆς ἠξίωσαν, ἀλλ' ὡς ἰδιώτην ἔθαψαν. » (*Ant. Jud.*, IX, V, 3.)

Digitized by Google

terra dans la ville de David. (*II Chron.* XXVIII, 9.)

« Et il fut enseveli dans les sépulcres royaux : » Θάπτεται δ' ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις. (*Ant. Jud.*, IX, XII, 1.)

Jotham a été enterré dans les sépulcres royaux.

15. AKHAZ. — *Il se coucha auprès de ses pères, et fut enseveli auprès de ses pères, dans la ville de David.* (*II Rois* XVI, 20.)

Il se coucha auprès de ses pères, et on l'enterra dans la ville de Jérusalem, car on ne le transporta pas dans le tombeau des rois d'Israël. (*II Chron.* XXIII, 27.)

Josèphe ne parle pas de sa sépulture.

Laquelle des deux versions est la vraie? C'est ce qu'il n'est guère possible de dire, bien que la précision du verset des Chroniques puisse faire pencher la balance en sa faveur. Toutefois, nous devons faire observer l'étrangeté de sa rédaction. *Akhaz*, dit-il, *ne fut pas transporté dans les tombeaux des rois d'Israël.* L'emploi de ce nom *Israël* est ici bien singulier. Les rois d'Israël étaient enterrés à Samarie, et il y a tout au moins une forte incorrection dans le texte de ce verset. Quant à ce qu'il fut enterré dans la ville de Jérusalem, il ne me paraît pas possible de prendre cette expression au pied de la lettre, puisque personne ne pouvait être inhumé dans la ville.

16. EZÉKHIAS. — *Il se coucha avec ses pères.* (*II Rois*, XX, 21.)

Il se coucha auprès de ses pères, et on l'ensevelit dans un lieu élevé, parmi les sépulcres des fils de David. Tout Juda et les habitants de Jérusalem lui rendirent des honneurs à sa mort. (*II Chron.* XXXII, 33.)

Josèphe ne dit rien des funérailles d'Ezékhias.

Le verset des *Chroniques* est extrêmement important, en ce qu'il désigne d'une façon toute spéciale la tombe d'Ezékhias, en constatant les honneurs qui lui furent rendus par le peuple entier. L'expression dont se sert l'écrivain sacré, במעלה קברי בני־דויד, signifie-t-elle bien ici : dans un lieu *élevé* parmi les sépulcres des fils de David? C'est ce qu'il serait très-important de fixer. Le mot מעלה signifie au propre, *lieu élevé;* mais ne peut-il signifier, aussi bien, *lieu profond*, de même qu'en latin le mot *altus* a les deux significations? Et, d'ailleurs, quand il s'agit d'une excavation sépulcrale, que peut être un מעלה, si ce n'est un lieu *plus profond* que les autres? Je ne me permettrai point de trancher cette difficulté grammaticale, que je laisse à de plus habiles le soin de discuter.

Quoi qu'il en soit, Ezékhias fut déposé dans les sépulcres royaux.

17. MANASSÉS. — *Il se coucha auprès de ses pères, et fut enseveli dans le jardin de sa maison, dans le jardin d'Oza.* (*II Rois*, XXI, 18.)

Il se coucha auprès de ses pèses, et il fut enseveli dans sa maison. (*II Chron.* XXXIII, 20.)

« Et il fut enseveli dans ses propres jardins : » Καὶ θάπτεται μὲν αὐτὸς ἐν τοῖς αὐτοῦ παραδείσοις (*Ant. Jud.*, X, III, 2.)

Tous ces témoignages concordants nous prouvent que Manassés fut enterré *dans son jardin*, où probablement il avait fait préparer son tombeau.

18. AMMON. — *On l'ensevelit dans sa sépulture, dans le jardin d'Oza.* (*II Rois* XXI, 26.)

Les *Chroniques* ne mentionnent que la mort violente d'Ammon, sans rien dire du lieu de sa sépulture.

« Et ils ensevelirent Ammon avec son père : » Καὶ τῷ πατρὶ συνθάπτουσι τὸν Ἀμωσον. (*Ant. Jud.*, X, IV, 1.)

Manassés, et son fils Ammon, qui avaient abandonné le culte de leurs pères, durent ne pas tenir à se réunir à eux après leur mort, et ils se firent enterrer dans leur jardin.

19. JOSIAS. — *Ses serviteurs le chargèrent mort sur un chariot, le portèrent de Megiddo à Jérusalem, et l'ensevelirent dans sa sépulture.* (*II Rois* XXIII, 30.)

Il mourut, et fut enseveli dans la sépulture de ses pères. (*II Chron.* XXXV, 24.)

« Et il fut enseveli magnifiquement dans les sépulcres de ses pères : » Καὶ κηδεύεται ἐν ταῖς πατρῴαις θήκαις μεγαλοπρεπῶς. (*Ant. Jud.*, X, V, 1.)

Quel est le *sépulcre de ses pères*, dans lequel il fut enterré? est-ce celui de David? est-ce celui de Manassés et d'Ammon? Cela est sujet à question. Toutefois, Josias ayant complétement renié la conduite et l'apostasie de ses deux prédécesseurs, a bien pu, malgré les liens du sang, exiger que ses restes reposassent auprès de ses ancêtres qui avaient été fidèles au culte du vrai Dieu.

20. JOAKHAZ. — *Il ne régna que trois mois, fut détrôné par le roi d'Égypte, et emmené prisonnier en ce pays.* (*II Chron.* XXXVI, 24.)

Il y mourut. (*II Rois*, XXIII, 34 ; JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, X, V, 2.)

Joakhaz n'a donc pas été déposé dans les sépulcres royaux.

21. JOAKIM. — *Il fut emmené en captivité à Babylone par Nabou-cadr-atzar.* (*II Chron.* XXXVI, 6.)

Le *Livre des Rois* mentionne simplement sa mort en disant : qu'*il se coucha avec ses pères.* (*II Rois*, XXIV, 6.)

Josèphe est plus explicite ; il nous dit que : « Nabou-cadr-atzar fit tuer Joakim, et ordonna de jeter hors des murs son cadavre laissé sans sépulture : » Ὀν ἄταφον ἐκέλευσε ῥιφῆναι πρὸ τῶν τειχῶν. (*Ant. Jud.*, X, VII, 3.)

Joakim n'a donc pas reposé dans les sépulcres royaux.

22. JOAKIN. — *Il fut emmené en captivité à Babylone.* (*II Chron.* XXXVI, 10 ; *II Rois*, XXIV, 15 ; *Ant. Jud.*, X, VII, 1.)

Joakin était encore vivant à Babylone, lorsque Jérusalem fut mise à sac par les Babyloniens.

23. SÉDÉKIAS. — Sédékias, après avoir vu tuer ses enfants, eut les yeux crevés, et fut emmené en captivité à Babylone. (*II Rois*, XXV, 7.)

Les *Chroniques* n'en disent rien, et Josèphe

Digitized by Google

(*Ant. Jud.*, X, VIII, 2) raconte les faits de la même manière que le *Livre des Rois*.

Evidemment Joakin et Sédékias n'ont pu être inhumés dans le caveau royal.

Récapitulons maintenant, et voyons quels sont les rois de Juda qui ont été déposés dans les sépulcres royaux :

1. David.
2. Salomon.
3. Roboam.
4. Abias.
5. Assa.
6. Josaphat.

I. — 7. Joram (tombeau particulier).
8. Okhosias.

II. — 9. Athalie.
10. Joad, le grand prêtre.

III. — 11. Joas (tombeau particulier).
12. Amazias.

IV. — 13. Azarias-Osias (lépreux).
14. Jotham.

V. — 15. Akhaz (tomb. particulier).
16. Ezékhias.

VI. — 17. Manassés (tomb. partic.).

VII. — 18. Ammon. (*idem.*)
19. Josias.

VIII. — 20. Joakhaz.

IX. — 21. Joakim.

X. — 22. Joakin.

XI. — 23. Sédékias.

De cette liste, il résulte que onze rois et le grand prêtre Joad ont été déposés dans le sépulcre des rois, et que, parmi les rois dont les corps n'y ont pas été inhumés, trois, le 7e, le 11e et le 13e, avaient dû y faire préparer pour eux, de leur vivant, des tombes qui sont restées vides; et, enfin, que huit rois n'ont pu y être enterrés.

Il ne paraîtra sans doute pas sans intérêt de comparer le nombre des tombes des Qbour-el-Molouk, aux nombres des trois séries de rois que je viens de signaler.

Quinze personnages ont fait préparer leurs tombeaux dans les caves royales, et trois d'entre eux n'y ont pas été déposés. Aux Qbour-el-Molouk, quinze tombes ont été préparées pour recevoir des sarcophages. Il y a donc ici une coïncidence bien étrange, si elle n'est que l'effet du hasard. Cinq tombes seulement sont restées à l'état d'ébauche, et comme toutes les places disponibles, vu l'étendue des grandes chambres sépulcrales, ont été employées, soit à l'état complet, soit à l'état d'ébauche, il en faut conclure, s'il y a identité entre les Qbour-el-Molouk et les caveaux des rois de Juda, que les deux derniers rois, Joakin et Sédékias, n'y ont pas choisi de place pour eux-mêmes.

Il est bien entendu qu'Athalie ne doit pas entrer en ligne de compte, et qu'il n'est pas possible de songer à elle, si l'on cherche à fixer l'ordre d'inhumation des rois dans les Qbour-el-Molouk.

On voit que j'admets l'identité des Qbour-el-Molouk avec les tombeaux des rois de Juda, avant d'avoir détruit les objections que l'on peut élever contre l'opinion que j'émets aujourd'hui. Mais je les examinerai plus loin, et j'espère alors faire voir que ces objections ne sont qu'apparentes, et qu'il est facile de les réfuter.

Revenons à l'ordre des inhumations.

Je l'ai déjà dit, la place d'honneur revient de droit au saint roi David. C'est donc bien lui qui était inhumé dans la petite chambre inférieure, ne contenant qu'un seul sarcophage, et placé dans l'axe même du vestibule. Sur les deux étagères ont été très-probablement placés les trésors pillés plus tard par Hyrcan et par Hérode le Grand.

Dans les six tombes de la première chambre la plus rapprochée du corps de David, ont été enterrés : Salomon, Roboam, Abias, Assa et Josaphat. La tombe de Joram a été préparée, mais n'a pas reçu le corps de ce roi. C'est peut-être celle qui ne présente pas de petite chambre cachée, destinée à recevoir les objets précieux enfouis dans la tombe des rois.

Dans la seconde chambre se trouvent six tombes, complètes ou simplement ébauchées, plus l'entrée de la seconde chambre inférieure, où est placé un sarcophage orné de rosaces.

Nous devons donc y trouver les places d'Okhosias, de Joad, de Joas, d'Amazias, d'Ozias et de Jotham.

En commençant par la face du fond et par la tombe du milieu, nous avons celle d'Okhosias; à droite est la tombe du grand prêtre Joad, et cette tombe n'a pas de réduit; cela devait être, puisqu'il s'agissait d'un grand prêtre, sans trésors que l'on pût enterrer avec lui. La tombe complète de gauche est celle de Joas; elle a été, ainsi que je l'ai dit, construite, mais elle est restée vide.

Prenant ensuite les trois tombes du côté gauche, celle du milieu, qui a été occupée, revient à Amazias; celle qui est placée au-dessous, et qui n'est qu'ébauchée, revient à Ozias, le roi lépreux; elle est donc restée à l'état d'ébauche, pour le motif qu'on a vu plus haut. Enfin, la tombe inférieure, qui a été occupée, est celle de Jotham.

Mais, pourquoi les tombes d'Amazias et de Jotham n'ont-elles pas de réduit destiné à cacher des objets précieux, des trésors? Le voici, je crois : Joas, roi d'Israël, après s'être emparé de Jérusalem et avoir fait prisonnier Amazias, s'en retourna à Samarie, « emportant tous les trésors du temple et tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans le palais d'Amazias (180). » Celui-ci, presque aussitôt après, fut forcé de s'enfuir à Lakis, où il périt assassiné. Quels trésors eût-on pu enterrer avec un roi qui s'était fait dépouiller par l'étranger et qui n'avait plus d'amis? Aucun, sans doute : pour lui donc l'absence de cachette est parfaitement justifiée.

Passons à Jotham. Le règne de celui-ci fut heureux et prospère, il imposa un tribut annuel aux Ammonites; il aurait donc pu laisser des trésors après lui; mais il dut dépenser des

(180) « Τούς τε τοῦ Θεοῦ θησαυροὺς ἀνείλετο, καὶ ἔσω; ἦν τῷ Ἀμασίᾳ χρυσὸς καὶ ἄργυρος, ἐν τοῖς βασιλείοις ἐξεφόρησε. » (Josèphe. *Ant. Jud.*, IX, XI, 2.)

Digitized by Google

sommes énormes à relever et à orner la cité sainte et le temple; rien ne nous dit que ce fut un roi songeant à faire des économies, bien au contraire. (Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, XI, 2.) L'absence de la cachette dans son tombeau est donc jusqu'à un certain point naturelle.

Passons à la 3e chambre, en nous réservant de revenir à la 2e chambre de l'étage inférieur. Nous avons ici six tombes nouvelles.

Sur le côté gauche, celle du milieu a été préparée, mais elle n'a pas de cachette; la tombe d'Akhaz a dû être préparée, mais n'a pas servi. Akhaz, qui avait payé des sommes énormes au roi d'Assyrie, Tiglat-fela-sar, en ruinant le trésor royal et le trésor divin, n'avait garde de laisser, après lui, des sommes considérables à enterrer dans son tombeau.

Aux deux côtés de la tombe d'Akhaz sont deux tombes ébauchées. Or Ezékhias devrait, ce semble, occuper une de ces deux tombes. Heureusement la Bible nous vient en aide. Ezékhias fut enterré avec luxe dans une chambre particulière, מַעֲלֵה. C'est donc à lui que j'attribue sans hésitation la seconde chambre inférieure, dans laquelle on pénètre par l'escalier débouchant dans la seconde chambre sépulcrale que nous venons d'étudier.

Que deviennent dès lors les deux tombes ébauchées de ce côté? Les places abandonnées de Manassés et d'Ammon, qui se firent enterrer dans le jardin d'Oza.

Après ces deux rois, vient Josias, qui reprit avec ferveur le culte du vrai Dieu et qui reposa dans les sépulcres royaux. La tombe qui se présente immédiatement après est complète, et elle contient une cachette à trésors. Josèphe nous rend très-bien compte de la présence de cette cachette. Voici ses expressions :

« Ensuite Josias, après avoir vécu en paix et avoir surpassé tous les autres en richesses et en gloire, mourut de la manière suivante (181). »

Il raconte alors la fin malheureuse de ce monarque.

Après Josias viennent Joakhas, Joakin et Sédékias, dont les malheurs sont bien connus, et avec lesquels finirent la dynastie et le royaume de Juda. Il était donc naturel qu'après la tombe de Josias il n'y eût plus que des tombes ébauchées.

Je le demande maintenant : est-il possible que le hasard seul ait présidé à l'enchevêtrement étrange de ces tombes achevées et inachevées des Qbour-el-Molouk, lorsque cet enchevêtrement s'explique de lui-même aussitôt que la vraie attribution de ce monument illustre est trouvée? Je me dispenserai de répondre moi-même.

D'ailleurs, la disposition de ces tombes, avec réduit destiné à recevoir des objets précieux ou des trésors, ne se trouve absolument que là, dans l'immense nécropole de Jérusalem, et cette disposition présente une anomalie inexplicable si l'on ne reconnaît pas dans ces cachettes la trace de l'habitude que l'on avait d'enterrer les rois de Juda avec leurs trésors.

Nous lisons dans Dion Cassius, à propos de la destruction de Jérusalem par les Romains : « Ceci leur avait été annoncé par le fait que le monument de Salomon, pour lequel ils ont un profond respect, s'écroula et tomba spontanément. (*Hist. Rom.*, l. LXIX, c. 14). » On me permettra de chercher dans cette assertion une preuve de plus à l'appui de mon système; les oscillations d'un tremblement de terre ne font pas crouler un caveau taillé dans la masse du roc; cela seul peut crouler qui a été bâti ou qui n'offre pas une résistance égale dans tous les sens. D'ailleurs, pour que les Juifs trouvassent un présage fatal dans l'écroulement du tombeau de Salomon, il fallait que cet écroulement pût être vu de leurs yeux (182).

Pouvaient-ils savoir ce qui s'écroulait dans l'intérieur d'une cave sacrée, où il était impossible de pénétrer, ainsi que nous le dit Josèphe? Je n'hésite pas à répondre que non. Qu'en conclure? Que ce fut le vestibule apparent qui fut abattu par un tremblement de terre, et que ce même tremblement de terre fit également crouler le monument expiatoire d'Hérode, élevé par ce prince, après sa profanation, à la porte même du tombeau des rois. Comparons ces faits avec les lieux tels qu'ils sont aujourd'hui. L'entablement du vestibule est fendu dans toute sa hauteur, et l'une des deux parties s'est abaissée d'une manière appréciable. Les deux colonnes qui le soutenaient ont été forcément broyées en ce moment, aussi bien que la face intérieure de la muraille de rocher, dans laquelle est taillée la porte qui amène dans la grande cour de l'édifice. Enfin, le tertre assez élevé, qui est placé juste en face du vestibule, recouvre très-probablement la base du monument expiatoire, bâti par Hérode, et que la même catastrophe aura frappé.

J'arrive enfin aux objections qui peuvent être élevées contre l'attribution que je viens de donner aux Qbour-el-Molouk. J'espère n'en négliger aucune; mais, dans tous les cas, j'en verrais, avec grand plaisir, surgir de nouvelles, parce que je me crois dans le vrai, et qu'il me serait probablement aisé de les réfuter.

Les seules objections que je crois avoir à combattre sont les suivantes :

1° Le tombeau de David et de sa dynastie

(181) « Ζήσας δ' ἐν εἰρήνῃ μετὰ ταῦτα Ἰωσίας, ἔτι δὲ καὶ πλούτῳ καὶ τῇ παρὰ πᾶσιν εὐδοξίᾳ, κατέστρεψε τούτῳ τῷ τρόπῳ τὸν βίον. (*Ant. Jud.*, X, V, 5.)

(182) Dans les *Actes des Apôtres* nous lisons : *Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment sur le patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre existe auprès de nous, jusqu'à ce jour* : Ἄνδρες ἀδελφοί, ἐξὸν εἰπεῖν μετὰ παῤῥησίας πρὸς ὑμᾶς περὶ τοῦ Πατριάρχου Δαβίδ, ὅτι καὶ ἐτελεύτησε καὶ ἐτάφη, τὸ μνῆμα αὐτοῦ ἐστιν ἐν ἡμῖν ἄχρι τῆς ἡμέρας ταύτης. (*Actes*, II, 29.) Saint Pierre et ceux qui l'écoutaient connaissaient donc parfaitement le tombeau du roi David, qui était encore intact, au moment de la prédication du prince des apôtres.

Digitized by Google

était sur le mont Sion, et il y est encore en grande vénération parmi les musulmans;

2° Les ornements architectoniques des Qbour-el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque;

3° Le livre de Néhémie semble placer le tombeau de David sur le mont Sion;

4° Enfin ce tombeau a été ouvert par hasard, il y a quelques siècles, suivant le récit de Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par ordre du rabbin de Jérusalem.

Voilà tout, si je ne me trompe. Examinons donc ces objections l'une après l'autre.

On a dit si longtemps que le tombeau de David était sur le mont Sion, qu'on a fini par le croire. Mais sur quelle base solide est donc assise cette opinion? Est-ce l'Ecriture sainte qui nous l'apprend? Non. Est-ce Josèphe? Pas davantage. D'où vient-elle donc? J'avoue que je l'ignore complétement. S'il n'y a pas d'autre raison pour le croire que l'emploi des mots, *dans la ville de David*, dans les différentes indications que nous fournit l'Ecriture sainte, pour le lieu d'inhumation de David et de sa dynastie, cette raison est faible, ainsi que je l'ai déjà montré, et que je vais le faire voir de nouveau.

Je citerai pour cela quelques passages tirés de l'Ecriture sainte, et qui prouvent que l'expression עיר דויד, n'a jamais eu le sens étroit qu'on lui applique d'ordinaire, en tenant compte de quelques versets du texte sacré et en passant l'éponge sur quelques autres, ce qui est commode sans doute pour la discussion, mais seulement jusqu'au jour où l'on trouve sur son chemin un contradicteur qui ne se contente pas d'*à peu près*, lorsqu'il s'agit de démontrer un fait important.

Lorsque j'ai publié mes idées, fort nouvelles j'en conviens, sur le compte des Qbour-el-Molouk, j'ai vu surgir les dénégations les plus passionnées, et les brevets d'ignorance m'ont été distribués avec une générosité rare; j'ai dû naturellement examiner de près les arguments avec lesquels on battait en brèche l'opinion que j'avais émise. Je n'aurai donc qu'à reproduire ici ce que j'ai dit ailleurs, en remerciant sincèrement mes adversaires du service qu'ils m'ont rendu, en m'aidant très-puissamment à compléter la démonstration des faits que j'avançais.

Voici donc deux passages qui prouvent que le nom *Cité de David* s'appliquait à autre chose qu'à la forteresse placée sur le sommet du mont Sion. Nous lisons dans le *IIe Livre des Chroniques* (XXXII, 5) : *Et il* (Ezékhias) *fortifia Meloua* (Millo), *cité de David* (sous-entendu, qui est la). Meloua, dont on a voulu faire une colline, est une vallée; Meloua, c'est incontestablement le Tyropœon : le Tyropœon s'appelait donc aussi la cité de David.

Plus loin encore (*II Chron.* XXXIII, 14), nous lisons : *Après cela, il* (Manassé) *bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement*... Certes, ce qui est désigné ici par cité de David n'est pas exclusivement la forteresse placée au sommet du mont Sion. Notons en passant que ce mur de Manassé n'est très-probablement que le mur magnifique dont deux immenses tronçons se relient au jardin de la mosquée d'el-Aksa.

Les mœurs judaïques s'opposaient invinciblement à ce que des sépulcres fussent établis dans l'intérieur d'une ville; ceci ne saurait être douteux; un curieux passage de Josèphe constate ce fait, à propos de la fondation de Tibériade. (*Ant. Jud.* XVIII, II, 3.) Voici, à propos de la population qu'Hérode implanta dans la ville qu'il venait de fonder, ce que dit l'historien : « Pour les décider à habiter dans cette ville, il fit bâtir leurs maisons et leur donna des terres, parce qu'il savait qu'il était contraire aux lois et aux mœurs judaïques d'habiter une ville pareille; en effet, en construisant Tibériade, on avait détruit un certain nombre de sépulcres, qui se trouvaient sur son emplacement, et notre loi déclare impur, pendant sept jours, quiconque habite un lieu semblable. » Les habitants de Jérusalem eussent donc été impurs à perpétuité, et Salomon tout le premier; lui qui devait donner l'exemple du respect aux lois divines et humaines. Il les eût donc enfreintes sans hésitation, et tous ses successeurs eussent été aussi peu scrupuleux que lui? et les habitants l'eussent souffert sans mot dire? Cela est de toute impossibilité.

Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que Salomon fit habiter hors de la forteresse de Sion la fille de Pharaon (*I Rois* IX, 24; *II Chron.* VIII, 11), qu'il avait épousée, parce que ce lieu, étant sacré, ne pouvait être profané par la présence d'aucune chose impure; et le roi, si scrupuleux en cette circonstance, eût mis ses scrupules de côté, lorsqu'il s'agissait d'un cadavre ou d'une tombe? Je me dispense de répondre à cette question.

Le palais que Salomon fit bâtir pour la reine était à Meloua; la reine sortit donc de la cité de David pour aller habiter Meloua; et voilà que dans les *Chroniques*, Meloua devient partie intégrante de la cité de David. Cette dénomination n'est donc pas exclusivement attachée à la forteresse du mont Sion.

Je ne conteste nullement que cette forteresse n'ait été, par excellence, nommée la *Cité de David*; mais, est-ce une raison pour que ce nom n'ait pu, par extension, s'appliquer à la capitale tout entière du royaume de David? Je ne le pense pas.

Jérusalem est devenue la ville de David, comme Ninive la ville de Ninus, comme Rome la ville de Romulus, comme Aix-la-Chapelle la ville de Charlemagne.

La présence de nombreux tombeaux ne pouvait, dit-on, causer aucune souillure dans la forteresse de Sion. Ceci ne me paraît pas démontré, et le roi Salomon, qui forçait la reine, sa femme, fille du puissant roi d'Egypte, à loger hors de l'enceinte de la forteresse, parce que cette enceinte était sacrée et que la présence d'une femme pouvait la souiller, Salomon aurait eu mauvaise grâce à traiter ainsi la reine, s'il avait pris le parti

Digitized by Google

d'établir à poste fixe des tombes, fût-ce celle de son père, dans l'enceinte où avait reposé l'arche d'alliance. Nous lisons (*II Chron.* VIII, 11) : *Salomon fit monter, de la ville de David, la fille de Pharaon à la maison qu'il lui avait bâtie; car il avait dit : Il ne doit pas me demeurer une femme dans la maison de David, roi d'Israël; car ils sont sacrés les lieux où est venue l'arche de Jéhovah.* Le mot employé par l'écrivain sacré est העלה, et signifie littéralement *faire monter;* en conclurons-nous, qu'en quittant le sommet du mont Sion, la reine a dû monter pour gagner sa nouvelle demeure ? Nullement; je pense, moi, qu'elle a dû descendre forcément. Je demande la permission de faire observer que le radical de ce mot est le même que celui du mot מעלה, sur le sens duquel je conserve donc mon opinion en toute sécurité, et que je continuerai à considérer comme signifiant, lieu profond, dans le verset qui concerne la tombe du roi Ezékhias.

Le tombeau de David, dira-t-on, est bien réellement à la mosquée de *Naby-Daoud*, si vénérée des Musulmans, qu'ils n'y laissent pénétrer ni les Chrétiens ni les Juifs. Examinons ceci. La mosquée de *Naby-Daoud* passe bien, en effet, parmi les Musulmans, pour contenir le tombeau du saint roi. Mais, qu'est-ce que c'est que cette mosquée ? C'est l'église chrétienne bâtie sur l'emplacement de la maison où eut lieu la sainte Cène. C'est dans le caveau même où les Musulmans ont placé leur tombeau postiche de David, que fut apprêté l'agneau pascal, et le docte Quaresmius constate, dans son livre inappréciable, que les moines chrétiens, expulsés de cette église, lorsqu'elle fut transformée en mosquée, n'avaient jamais eu l'idée d'y voir quoi que ce fût qui ressemblât aux caves sépulcrales des rois de Juda. Comment donc les Musulmans ont-ils, un beau jour, prétendu que la mosquée de *Naby-Daoud* contenait le sépulcre du saint roi ? Très-probablement, ils l'ont fait avec les éléments de certitude qui leur ont servi lorsqu'ils ont déterminé la place du tombeau de Moïse à *Naby-Mousa*, c'est-à-dire à quelques heures seulement de Jérusalem, tandis qu'il est parfaitement certain que Moïse mourut de l'autre côté du Jourdain, et qu'il fut enterré dans une vallée de la terre de Moab.

En dernière analyse, l'opinion qui place à *Naby-Daoud* le tombeau de David n'est nullement soutenable, et elle croule d'elle-même. Au reste, pour accréditer leur fable pieuse, les Musulmans, sous prétexte de je ne sais quels événements terribles qui menacent quiconque pénétrerait dans le caveau où ils affirment que repose le roi David, n'y laissent entrer personne, pas plus les Musulmans que les autres.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cette première objection, et je la laisse pour ce qu'elle vaut. Passons à la seconde.

Effectivement, la frise ciselée sur le rocher dans lequel est taillé le vestibule de Qbour-el-Molouk offre des triglyphes et des patères; de plus, les moulures dont la corniche est surchargée ont bien l'élégance des moulures grecques. Mais pourrait-on affirmer que les ordres dorique et ionique sont d'invention grecque ? Je ne crains pas de dire, parce que les objections abondent, qu'en le faisant on courrait grand risque de se tromper. Il est aujourd'hui démontré pour moi, et j'espère avoir beaucoup d'architectes de mon avis, que le chapiteau ionique est venu des Phéniciens aux Hébreux, et beaucoup plus tard aux Grecs. Ce chapiteau, je l'ai retrouvé en Phénicie et dans une localité moabite, certainement beaucoup plus vieille que les villes grecques, et, certes, les Moabites n'avaient point eu de grands rapports avec les Grecs lorsqu'ils bâtissaient leurs étranges cités, en blocs de lave non équarris et formant de véritables murs cyclopéens. Je n'ajouterai plus qu'un mot sur ce point. Le monument de Khorsabad est antérieur à la belle architecture ionique des Grecs : eh bien ! que l'on ouvre le livre de M. Botta, et l'on y trouvera, planche 114, un petit édifice orné de deux colonnes à chapiteaux ioniques et d'un couronnement d'antefixes, représenté sur un bas-relief assyrien, tiré du palais de Khorsabad.

Sur un autre bas-relief (planche 141), on verra le pillage d'un temple, avec les prétendues patères de notre frise des Qbour-el-Molouk, et là ces patères seront aisément reconnues pour des boucliers appendus aux murailles. Quant aux triglyphes, voici qui peut singulièrement modifier l'opinion qu'ils sont d'origine grecque; je transcris intégralement une note très-importante que je dois à l'amitié de M. Prisse d'Avennes :

« Les Grecs ne peuvent pas plus revendiquer l'invention des triglyphes que celle de la colonne dorique. Les monuments égyptiens présentent tous les éléments de cet ordre d'architecture, usité bien avant que les Grecs n'aient songé à élever des édifices. Ainsi, dans les hypogées de Beni-Haçan, qui remontent aux Pharaons de la 12e dynastie, c'est-à-dire à environ 3,000 ans avant Jésus-Christ, on voit des colonnes à cannelures, appelées par Champollion protodoriques, et des entablements ornés de gouttes et de mutules. Dans les hypogées de Koum-el-Ahmar, qui datent de la 6e dynastie, ainsi que le prouvent les cartouches de Papi et de Teti qui y sont gravés, on remarque des piliers à fleurs de lotus, qui soutiennent une architrave portant des espèces de triglyphes. Cet ornement caractéristique existe aussi sur plusieurs édicules peints ou sculptés à des époques antérieures aux premiers monuments grecs. J'en ai réuni de nombreux exemples dans mon *Histoire de l'art chez les anciens Egyptiens*, ouvrage entièrement terminé depuis longtemps, mais que je ne puis livrer à la publicité, sans l'appui du gouvernement.

« A Karnak, sur des colonnes formées de tiges et de boutons de lotus, on trouve des ornements taillés dans le genre des triglyphes. Ces colonnes appartiennent au règne de Thoutmès III, de la 18e dynastie. Enfin, toutes les corniches égyptiennes sont décorées

Digitized by Google

de véritables triglyphes, bicolores ou tricolores, alternant avec des cartouches divins ou les cartouches du roi fondateur du monument. J'ajouterai encore que, sur les plafonds de tous les hypogées, on trouve des ornements formés de méandres, qu'on appelle aussi *grecques*, parce qu'on croyait cet ornement particulier aux Grecs. Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle, qu'on pourrait étendre à toutes les parties les plus caractéristiques de l'architecture des Hellènes.

« L'architecture égyptienne s'est modelée sur les premiers édifices qui étaient construits en bois, et non sur les habitations des Troglodytes, sur des grottes ou des *Speos*, comme l'ont avancé trop légèrement MM. Huyau et Gau, et tout dernièrement M. Raoul-Rochette; c'est une vérité démontrée par l'étude approfondie des monuments égyptiens. On reconnaît, en effet, dans les agencements des colonnes, des architraves, des mutules, des corniches, etc., etc., des preuves incontestables de cette origine. Les portes des hypogées sont quelquefois décorées de linteaux hémicylindriques, représentant un tronc d'arbre à demi équarri; les plafonds sont souvent ornés de poutres et de solives, peintes de façon à imiter la couleur et tous les accidents du bois, système d'ornementation qui atteste, d'une manière irrécusable, le type primitif de l'architecture égyptienne. Mais elle dédaigna bientôt ces constructions éphémères, pour employer des matériaux tout à la fois plus durables et plus appropriés à ses besoins. On peut suivre encore, sur les monuments épars dans la vallée du Nil, l'histoire des développements successifs de l'art. D'abord paraissent les formes rectilignes, nées avec la charpente et transmises à la pierre; puis, l'art, s'élevant à l'imitation de la nature, introduit, vers l'époque de la 12e dynastie, les formes végétales dans les piliers, les colonnes et toute l'ornementation; enfin, au temps de la 18e dynastie, les formes humaines s'allient partout aux formes géométriques et végétales et amènent la perfection de l'architecture.

« L'art ne prend naissance chez un peuple, que sous l'influence de maintes circonstances fécondes, qu'il n'est pas donné à tous de réunir. Aussi, il y a généralement en architecture une transmission héréditaire des idées, des méthodes et du style, des peuples majeurs à tous les peuples en travail de civilisation. En Grèce, les traditions primitives témoignent que tous leurs procédés techniques et artistiques furent dérivés de la Phénicie et de l'Egypte. Tout démontre chez les Grecs, et principalement chez les Athéniens, le caractère et le style d'un art d'emprunt. On sait que des corporations vagabondes d'artistes, des pontifes lithotomistes, avaient porté dans l'Hellade tous les arts utiles : pratique et modèles leur venaient de l'étranger, et probablement des bords du Nil. Le principal monument construit par Dédale, était un labyrinthe pareil à celui qui existait en Egypte. En admettant que les Grecs n'aient pas adopté, dans leurs colonnes *doriques* et leurs triglyphes, des formes déjà invétérées en Egypte, ils auraient rencontré les mêmes configurations, en partant du même point, les constructions en bois, architecture primitive de tous les peuples. Mais les premiers édifices en charpente diffèrent tellement partout, que la dissemblance de la donnée primordiale doit conduire à des résultats et à des développements très-variés. C'est précisément cette donnée des temps fabuleux, antéhistoriques, de l'architecture, qui me paraît éminemment égyptienne. Altérés par des besoins locaux, perfectionnés par des idées et un goût particuliers, ces éléments d'emprunt ont enfanté à leur tour des merveilles.

« Quant aux Hébreux, élevés au milieu des monuments de l'Egypte, ils n'ont pas eu à passer par tous les développements de l'art; ils ont dû, sinon se mettre à la hauteur où leurs maîtres se trouvaient alors, du moins adopter leurs formes architectoniques, tout en cherchant un art national. Malgré ce que dit la Bible des ouvriers envoyés par Hiram, les Phéniciens, qui n'ont laissé aucun monument d'une originalité incontestable, ne me paraissent pas avoir été les uniques maîtres des Hébreux. Salomon, marié à la fille d'un roi d'Egypte, avait sûrement aussi des artistes de ce pays. D'ailleurs, la civilisation égyptienne s'était tellement répandue dans l'ancien monde, qu'on rencontre partout leur système d'architecture, l'empreinte de leur génie, dans la Judée comme dans la Phénicie, à Ninive comme à Persépolis. L'Egypte, cette terre féconde qui portait en elle assez d'idées pour défrayer toute la civilisation antique, pendant des siècles, a successivement procréé l'art architectural, chez les Phéniciens, les Hébreux, les Assyriens et les Grecs. »

En définitive, quels sont les autres ornements de cette frise? des couronnes, des palmes, des feuillages et des fruits. Qu'on veuille bien relire, dans la Bible, la description des édifices somptueux élevés par Salomon, à l'aide des artistes attirés par lui de Phénicie, et l'on sera tout surpris de reconnaître que tous les ornements des Qbour-el-Molouk, sont précisément ceux que les écrivains sacrés mentionnent, comme ayant été employés dans les embellissements du temple et du palais.

On m'a objecté que le saint roi David, vu ses habitudes de simplicité, n'avait pas dû se faire construire, pendant sa vie, un tombeau pour lui-même; le roi qui ne donnait qu'une simple tente à l'arche d'alliance, a-t-on dit, ne pouvait songer à sa dépouille mortelle. J'en demeure d'accord, c'est donc Salomon qui a fait creuser le tombeau de son père... Son fils Salomon l'ensevelit magnifiquement à Jérusalem : Ἔθαψε δ' αὐτὸν ὁ παῖς Σολομὼν ἐν Ἱεροσολύμοις διαπρεπῶς, dit Josèphe (*Ant. Jud.*, VII, xv, 3). » Qu'y a-t-il dès lors d'étonnant à ce que ce monument funéraire ait été empreint de la splendeur que les artistes phéniciens, mandés tout exprès par Salomon, répandaient sur les admirables constructions qui devinrent une des merveilles du monde. Avant sa mort, David disait à son fils Salo-

Digitized by Google

mon : *Tu as avec toi, en quantité, des ouvriers, des tailleurs de pierres et des ouvriers en pierres, et des charpentiers, et toute espèce d'hommes intelligents en chaque ouvrage.* (*I Chron.* XXII, 15.) On voit donc que les artistes intelligents ne manquaient pas à Jérusalem, même du temps de David.

Nous lisons encore (*I Chron.* XXVIII) : — 11. *David remit à Salomon, son fils, le modèle de sa galerie et de sa maison, de ses trésors et de ses greniers, de ses chambres intérieures et de la maison du couvercle;* — 12. *Et le modèle de tout ce qu'il avait en projet, pour les parvis de la maison de Jéhovah, et de toutes les cellules à l'entour, pour les trésors de la maison de Dieu et les trésors des choses consacrées,* — 13. *Des divisions des prêtres et des Lévites, et de toute la confection du service de la maison de Jéhovah, et de tous les ustensiles du service de la maison de Jéhovah.....* etc....., etc.

Il y avait donc à Jérusalem, du vivant de David, des artistes capables de rédiger des plans et de construire des modèles d'édifices à bâtir. Qu'en conclure? Que sous le règne du saint roi on pouvait concevoir déjà et exécuter de grandes choses.

Quand, plus tard, Salomon écrivit à Houram, roi de Sour, pour lui demander de l'aider dans la construction du temple, il lui dit dans sa lettre :

Et maintenant, envoie-moi un homme intelligent, pour travailler en or, en argent et en airain, en fer, en pourpre rouge, en cramoisi et en hyacinthe, qui sache tailler des sculptures, avec les gens sages qui sont avec moi en Jahouda et en Jérusalem, que David mon père a préparés. (*II Chron.*, I, 6.)

Le roi Houram lui répond :

Et maintenant je t'envoie un homme sage, intelligent, qui a appartenu à Houram mon père, fils d'une femme des filles de Dan (son père était tyrien), expert à travailler dans l'or, dans l'argent, dans l'airain, dans le fer, dans les pierres, dans le bois, dans la pourpre, dans l'azur, dans le lin fin, dans le cramoisi, à tailler toute espèce de sculpture (פתוח לפתח כל) *et à imaginer toutes sortes d'inventions dont on le chargera, avec tes sages et les sages de mon seigneur David, ton père.* (*II Chron.* II, 12,)

Tous ces passages sont bien précieux. Salomon a besoin d'un homme capable d'exécuter l'ornementation qu'il destine au temple du Seigneur. Cet homme, il sait qu'il peut le trouver en Phénicie; il le demande au roi Houram, et le monarque le lui envoie aussitôt. Cet artiste a-t-il pu concevoir et exécuter à lui seul toutes les splendeurs du temple et du palais? Non, certes; il a donc créé une véritable école à Jérusalem, et cette école a dû forcément suivre les méthodes qui lui furent enseignées par son fondateur tyrien.

Pour excaver dans le roc vif une tombe digne de son père, Salomon n'avait pas besoin d'autres artistes que ceux qui se trouvaient à Jérusalem; pour l'orner convenablement, il a pu se servir, soit de l'artiste tyrien lui-même, soit des élèves de celui-ci, et ces élèves ont dû mettre en œuvre l'ornementation toute phénicienne que leur habile maître leur avait enseignée.

On m'a objecté aussi que les récits des spoliations exercées tour à tour par Hyrcan et par Hérode sont des fables inventées à plaisir par Josèphe. Il faudrait alors expliquer pourquoi Hérode a fait construire, à la porte même du tombeau des rois, un monument expiatoire, après la fatale visite dans laquelle deux de ses doryphores périrent. Josèphe connaissait et a parlé, *de visu*, de ce monument, qu'il décrit; en nier l'existence et l'origine devient donc très-difficile. De plus, l'entrée du tombeau des rois était donc bien connue de la population entière de Jérusalem.

A l'époque de Salomon, l'argent n'était pas très-rare à Jérusalem, car nous lisons ce qui suit dans les saintes Ecritures : *L'argent n'était estimé de rien, du temps de Salomon* (*II Chron.* IX, 20). Puis : *Le roi rendit l'argent et l'or communs à Jérusalem comme les pierres; et les cèdres le furent comme les sycomores, qui sont dans la vallée en grande quantité.* (*II Chron.* I, 15.) La même assertion est répétée au *Ier Livre des Rois*, X, 27. Quelque hyperbolique que puisse être cette dernière expression, elle ne prouve pas moins que Salomon pouvait, sans gêner beaucoup ses finances, ensevelir 3,000 talents d'argent dans la tombe de son père.

Mais, dit-on, si des trésors ont existé dans cette tombe, et Sésac, et les Assyriens, et tant d'autres spoliateurs du trésor du temple et du trésor royal de Jérusalem, ont dû dépouiller les tombes royales? On oublie une chose; c'est que les peuples de l'antiquité n'étaient pas des violateurs de tombeaux, et qu'ils avaient un respect profond pour la demeure des morts. Aussi, lorsque Cambyse, devenu maître de l'Egypte, eut violé le sépulcre d'Amasis, il n'y eut qu'un cri d'indignation et de malédiction contre lui. Cette hypothèse ne me semble donc pas avoir une valeur suffisante.

L'objection la plus sérieuse, contre l'identité des Qbour-el-Molouk et du tombeau de David et des princes de sa dynastie, est tirée du *Livre de Néhémie*. C'est un livre bien difficile à comprendre, il faut l'avouer, que le *Livre de Néhémie;* car, plus on l'étudie, moins on en saisit la valeur, en tant que description des lieux.

Néhémie était échanson du roi Artaxerxès Longue-main (I, 11). Dans la 20e année du règne de ce prince, il obtint du monarque, des firmans pour aller rebâtir Jérusalem (II, 8). Il était escorté de chefs de l'armée et de cavaliers (II, 9). Il arrive à Jérusalem, et, au lieu de se servir de ses firmans qui lui donnaient plein pouvoir, que fait-il? Il sort de nuit comme un homme qui a peur d'être vu, et il va inspecter les murailles. On ne concevrait pas que cette inspection ne portât que sur un point, et Néhémie devait faire le tour de la ville, pour que sa course eût un but utile. Voici les versets qui rendent compte de cette tournée (II) :

13. *Je sortis durant la nuit par la porte de*

Digitized by Google

la Vallée et devant la fontaine du Dragon, et vers la porte du Fumier, et je considérai les murailles de Jérusalem qui étaient abattues et ses portes qui étaient consumées par le feu.

14. *Et je passai à la porte de la Fontaine et à l'étang du Roi, et il n'y avait pas de chemin par où pût passer la bête que j'avais sous moi.*

15. *Et je montai durant la nuit par le torrent et je considérai la muraille, et revenant, j'arrivai à la porte de la Vallée et je retournai.*

Néhémie sort et rentre par la porte de la Vallée. Il rentre en remontant le torrent qui est le Kédron. Il a donc bien réellement fait le tour de la ville. Assurément, une porte qui s'appelle porte de la Vallée doit s'ouvrir sur une vallée. Y en a-t-il plusieurs qui puissent porter ce nom à Jérusalem? Je n'en connais qu'une, c'est la porte de Setty-Maryam, porte moderne de Saint-Etienne, auprès de laquelle est encore une fontaine, qui peut bien être l'ancienne fontaine du Dragon. A Jérusalem, les fontaines sont assez rares pour qu'on n'ait pas grande chance de se tromper, en les identifiant avec celles qui sont mentionnées dans les Ecritures. A partir de là, Néhémie, montant vers la porte du Fumier, considère le triste état des murailles de Jérusalem (et non de celles du temple). Où était la porte du Fumier? Personne n'en sait rien; les uns la placent d'un côté, les autres au côté opposé. De là Néhémie passe à la porte de la Fontaine et à l'étang du Roi. Cette porte de la Fontaine n'est pas connue aujourd'hui. Puis il passe à l'étang du Roi; ici, pas de confusion, à mon avis, il s'agit de l'immense citerne creusée au pied du mont Sion, à la naissance de la vallée de Hinnom, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Birket-es-Soulthan*. Il n'y avait pas là de chemin praticable: ceci doit être parfaitement juste, car avec les décombres provenant de la démolition des remparts élevés sur le mont Sion, le flanc de la colline devait être impraticable pour une monture quelconque.

Enfin Néhémie remonte le torrent de Kédron, il considère la muraille. Cette fois, il ne spécifie plus la muraille de Jérusalem; et en effet, il longeait l'enceinte du temple; puis il revient à la porte de la Vallée, c'est-à-dire vers la porte actuelle de Setty-Maryam, et il rentre chez lui, sans que les magistrats de la ville se doutent de ce qu'il est allé faire dans son excursion nocturne (II, 16). On pourrait toutefois expliquer d'une autre manière encore la course de Néhémie; il faudrait faire du Bab-el-Khalil actuel, la porte de la Vallée, de la Fontaine du Serpent (עין התנין) le Birket-Mamillah que Josèphe nomme positivement piscine des Serpents, de la porte du Fumier, le Bab-Çahioun, de la porte de la Fontaine, le Bab-el-Marharibeh, et enfin de l'étang du Roi, la piscine de Siloé. De la sorte Néhémie aurait réellement remonté le torrent du Kédron, et il aurait négligé les détails topographiques de toute la portion est, nord, et ouest de l'enceinte. Resterait la difficulté réelle de l'identification de la piscine de Siloé avec l'étang du Roi, quand nous avons un immense réservoir placé loin de là et qui porte toujours le nom d'étang du Roi, Birket-es-Soulthan.

Expliquée de l'une de ces deux manières, cette inspection de Néhémie est complète; il a vu toute l'enceinte qu'il vient reconstruire et dont il lui importe de connaître l'état de ruine plus ou moins avancé. Il n'en serait plus de même, évidemment, si l'on réduisait la course de Néhémie à une simple promenade, faite sur un seul point de l'enceinte.

Plus tard, Néhémie convoque tous les habitants et les engage à rebâtir l'enceinte de la ville; et lorsque Sanballate de Khoron, et Tobie l'Ammonite, et Djesem l'Arabe, lui disent: *Que faites-vous? vous révoltez-vous contre le roi?* il renonce encore à leur montrer ses firmans, et il se contente de leur répondre: *C'est le Dieu du ciel qui nous fera prospérer, et nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons; mais vous, vous n'avez ni part, ni droit, ni souvenir en Jérusalem.* (II, 19, 20.)

Vient ensuite l'énumération des ateliers différents qui travaillèrent à la reconstruction des murailles, et je déclare, en toute humilité, qu'il m'a été impossible d'y rien comprendre. Je crois bien démêler cependant qu'il y a, dans cette énumération, une partie relative à la ville proprement dite, et une autre relative à l'enceinte du temple et à la portion des remparts qui s'y rattachaient, mais je n'oserais l'affirmer.

Les efforts du révérend Robinson, l'auteur du meilleur livre que je connaisse sur la Judée, n'ont pas été plus heureux que les miens; il en convient tout aussi franchement que je le fais moi-même. Dans cette description des travaux nous lisons (III):

13. *Khanoun et les habitants de Zanoakh élevèrent la porte de la Vallée; ils la construisirent, en posèrent les portes, les serrures et les verrous, plus, mille coudées à la muraille jusqu'à la porte du Fumier.*

14. *Malkia, fils de Réchab, chef du district de Beth-Kerem, éleva la porte du Fumier; il la construisit, en posa les portes, les serrures et les verrous.*

15. *Et Saloum, fils de Kolkhozé, chef du district de Mitspa, éleva la porte de la Source, c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les portes, les serrures et les verrous, ainsi que la muraille de l'étang de Selakh (Siloë), près du jardin du Roi, et jusqu'aux rampes qui descendent de la ville de David.*

16. *Après lui travailla Nékhémie, fils d'Azbouk, chef du demi-district de Beth-Tsour, jusqu'en face des tombeaux de David et jusqu'à l'étang d'Asouiah et jusqu'à la maison des Héros.*

17. *Après lui travaillèrent les Lévites....* etc., etc.

Voilà l'autorité sur laquelle on s'appuie, pour mettre sur le mont Sion les tombeaux de David et des rois de Juda.

Il est fâcheux que cette mention soit faite au milieu de noms insolites et qui ne se trouvent employés que dans le livre de Néhémie; car, je le répète, il n'y a pas l'ombre de pos-

Digitized by Google

sibilité de reconnaître quoi que ce soit, dans les lieux qui se trouvent énumérés dans ce chapitre.

Il ne me reste plus qu'à parler du récit que fait Benjamin de Tudèle. (*Itinerarium*, c. 9.) Il a entendu dire que l'entrée du tombeau de David fut trouvée par hasard par deux terrassiers qui déblayaient une partie de l'enceinte de Sion; que ces ouvriers en pénétrant dans le tombeau, rencontrèrent des chambres incrustées d'or et d'argent, et une table, sur laquelle étaient le sceptre et la couronne de David; que ces ouvriers s'évanouirent et ne recouvrèrent leurs sens que longtemps après; qu'ils allèrent prévenir le rabbin, et que celui-ci se hâta de faire refermer l'édifice sacré (183). Ce récit extravagant ne valait évidemment pas la peine d'être discuté. Je ne puis m'expliquer comment un homme aussi savant que l'illustre Münter a pu lui accorder la moindre créance, et avancer surtout qu'il s'accordait, en ce qui concerne les richesses qui étaient enfermées dans le tombeau, avec le témoignage de Josèphe. C'est précisément tout le contraire qui a lieu, puisque Josèphe affirme qu'Hérode enleva tout ce qui s'y trouvait de précieux, sans y rien laisser. Si Hérode avait tout pris, il est fort difficile d'admettre que les ouvriers de Benjamin de Tudèle y aient retrouvé les trésors dont la vue les éblouit. Ce récit n'est donc qu'une fable sans aucune espèce de valeur historique, comme presque toutes les traditions analogues que croient et racontent imperturbablement les Juifs de Jérusalem.

Le savant qui a le plus vivement attaqué le mémoire que j'ai publié sur les Qbour-el-Molouk et que je viens de reproduire sans y rien changer, a bien été obligé de reconnaître, dans sa critique, l'identité des Qbour-el-Molouk et les Σπήλαια Βασιλικά de Josèphe, et il en a conclu que Hérode, au commencement de son règne, s'était fait bâtir un tombeau médiocre, qu'il n'aura plus trouvé digne de lui, quand il s'est vu au faîte des grandeurs et de la richesse; qu'alors il s'en sera fait construire un splendide, qui n'est probablement autre que les Qbour-el-Molouk. Cela, malheureusement, est contraire à l'histoire; car nous savons (*Ant. Jud.*, XVIII, VIII, 3) que lorsque Hérode mourut à Jéricho, ses funérailles furent célébrées avec l'éclat le plus grand, et que son corps fut transporté en grande pompe, par une route de deux cents stades, à Hérodeum, où il devait être enterré, suivant sa volonté expresse. Hérodeum était éloigné de Jérusalem de soixante stades (*Ant. Jud.* XV, IX, 4). C'est encore Josèphe qui nous le dit expressément. Ceci posé, je demande ce que peuvent être les σπηλαῖα βασιλικα, s'ils ne sont les tombeaux des rois de Juda, et j'attendrai la réponse.

En résumé, aucune objection sérieuse ne subsiste, et je crois avoir le droit de dire que les tombeaux des rois de Juda étaient bien dans la cave sépulcrale qui porte encore le nom de Qbour-el Molouk, de tombeaux des rois.

Jamais, du reste, jusqu'à une époque assez récente, l'entrée du tombeau de la dynastie de David n'a été inconnue à Jérusalem, ainsi qu'on semble le croire. Ce n'est qu'au moyen âge que la tradition vraie s'est perdue à moitié, et que, tandis que le monument authentique conservait son noble nom, on lui substituait un caveau fantastique, situé sur le sommet du mont Sion, dans l'intérieur de la citadelle, c'est-à-dire en un point où il n'y a jamais eu de tombeau.

Josèphe nous affirme qu'Hérode avait fait construire un monument expiatoire à la porte du caveau royal. Saint Pierre parle du tombeau de David comme bien connu de tous. Dion Cassius nous affirme que la chute du tombeau de Salomon fut pour les Juifs un triste présage de ruine. Et enfin, ce qui est bien plus positif encore, nous lisons dans la *Lettre* de saint Jérôme *à sainte Paule* (184), pour l'engager à venir habiter Beit-Lehm: *Tenebimus manus, ora cernemus, et a desiderato vix avellemur amplexu. Ergone erit illa dies, quando nobis liceat speluncam Salvatoris intrare? In sepulcro Domini flere cum sorore, flere cum matre? Crucis deinde lignum lambere, et in Oliveti monte, cum ascendente Domino, voto et animo sublevari? Videre exire Lazarum fasciis colligatum; et fluenta Jordanis ad lavacrum Domini puriora; inde ad pastorum caulas pergere, in David orare mausoleo?* Saint Jérôme savait donc très-bien où était le mausolée de David, et l'entrée n'en était inconnue de personne, puisqu'il dit à sainte Paule qu'ils iront prier ensemble dans ce mausolée.

Chose étrange! nous lisons dans l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, écrit en 333: *Item ab Jerusalem euntibus Bethleem millia quatuor; super strata, in parte dextra, est monumentum ubi Rachel posita est uxor Jacob. Inde millia duo a parte sinistra est Bethleem ubi natus est Dominus Jesus Christus. Ibi basilica facta est jussu Constantini. Inde non longe est monumentum Ezechiel, Asaph, Job et Jesse, David, Salomon, et habet in ipsa crypta ad latus deorsum descendentibus Hebræis scriptum nomina superscripta.* Que penser de cette indication? Je ne me charge pas de le deviner. En tout cas, ce qui est certain, c'est que pour les habitants de Jérusalem, en 333, le tombeau de David et de Salomon n'était pas caché dans les flancs du mont Sion.

Pour l'auteur du même Itinéraire, le monument connu aujourd'hui sous le nom de tombeau d'Absalom était le tombeau du roi Ezékhias. Si l'on se rappelle que le tombeau d'Ezékhias, quelle que fût sa position relative, devait, suivant l'Ecriture sainte, exister au même point que les tombeaux des rois, il était de conséquence nécessaire, pour le pèle-

(183) Benjamin de Tudèle oublie d'expliquer comment un ordre quelconque a pu être donné par un rabbin et exécuté publiquement à Jérusalem. Les pauvres Juifs de Jérusalem ne connaissent là d'autres ordres que ceux auxquels ils obéissent si humblement.

(184) Lettre 44, écrite entre 388 et 400.

Digitized by Google

rin de Bordeaux, d'admettre que les tombeaux des rois de Juda étaient en ce même lieu. Cette opinion, du reste, est d'accord avec celle de l'auteur de la Chronique pascale, qui dit que le tombeau du prophète Isaïe (c'est ainsi que le pèlerin de Bordeaux appelle le tombeau monolithe de Zacharie) fut placé tout près de celui des rois, derrière le cimetière des Juifs, dans la région du midi.

On le voit, au IVe siècle, l'incertitude existait, et la chaîne de la tradition était déjà interrompue; saint Jérôme parvint, sans aucun doute, à la renouer, et je ne doute pas que les Qbour-el-Molouk n'aient été, pour lui comme pour moi, le sépulcre de David et des rois de sa dynastie.

TOPHETH. — Partie de la vallée de Hinnom.

TRACHONITIDE. — Tétrarchie de Philippe frère d'Hérode. (*Luc.* III, 1.)

TUBIN. — Localité inconnue dans le pays de Galaad. (*I Mach.* V, 13.)

TYR, SOUR. — *Voy.* PHÉNICIE.

U

ULAI, AOULI. — Nom de porte mentionnée dans Daniel. Quelques-uns pensent que c'est aussi le nom d'un fleuve. (*Dan.* VIII, 2.)

UR, AOUR-KASDJIN (*Ur des Chaldéens*). — Ville de Chaldée habitée par Tharé, père d'Abraham, et que le patriarche quitta pour venir dans la terre de Kénâan. (*Gen.* XI, 28.)

Z

ZABADÉENS. — Tribu arabe nommée dans le *Ier Livre des Machabées* (XII, 31).

ZABULON, ZEBOULOUN. — La tribu de Zabulon était dans la Galilée inférieure et s'étendait de la mer de Tibériade à la Méditerranée et au Carmel. Elle avait au nord Nephthali et au midi Issachar.

ZANOE, ZENOUAKH. — Ville de Juda. (*Josué* XV, 34.) Il y avait dans la même tribu une autre Zanoë. (*Josué* XV, 56.)

ZARED. — Torrent de la Moabitide. (*Nomb.* XXI, 12.)

ZEPHRONA, ZEFRANAH. — Contrée de Nephthali, sur les limites septentrionales. (*Nomb.* XXXIV, 9.)

ZIF, ville. — Le nom antique de Zif n'a pas, jusqu'à nos jours, subi la plus petite altération. Le verset 55 du chapitre XV de Josué ne contient que les quatre noms : Maoun, Kermel, Zif et Youta. Il semble que ces localités devraient être rangées dans ce verset, comme elles le sont sur le terrain, c'est-à-dire en remontant du sud au nord. Il en faudrait conclure que Youta doit être cherchée au nord de Zif; mais il n'en est rien. La carte de Zimmermann porte, vers ce point, une seule localité, nommée Youkin, et il serait difficile de croire, bien que les deux noms commencent par la même syllabe, qu'il y a identité entre la Youta biblique et la Youkin moderne. Cela paraît d'autant plus difficile d'ailleurs, que Youta existe toujours assez près et à l'ouest de Kermel, fort loin, et au sud-sud-ouest de Zif.

Le nom de Zif est commun à deux localités bibliques de la tribu de Juda. Ainsi nous trouvons (*Josué* XV, 24) à l'extrémité sud du territoire de Juda, et dans le voisinage d'Adada et de Cades, une Zif qui ne peut être évidemment confondue avec celle qui se trouve dans le voisinage d'Hebron et de Kermel. Eusèbe nous apprend que celle-ci était à huit milles d'Hebron, dans la Daroma; mais ce chiffre me paraît altéré, et je le crois un peu exagéré. Josèphe mentionne Zif sous le nom de Ζιφὰ parmi les premières villes que Roboam, fils de Salomon, fit fortifier dans le pays de Juda. Un autre passage, extrêmement important, se lit dans le même livre. Il nous apprend que David, parti de la solitude au-dessus de Ayn-Djedy (Ἐνγεδαίν), vint dans la campagne de Zif (τῆς Ζιφήνης), à un lieu nommé Kænè (εἴς τινα τόπον Καινὴν καλουμένην). Je suis bien tenté cette fois de voir dans la Kænè de Josèphe la Youkin moderne, si voisine de Zif.

La contrée de Zif était loin d'être florissante à l'époque biblique, puisque nous lisons dans Samuel (XXIII) : — 14. *David demeura au désert dans les lieux forts, et il demeura sur une montagne, dans le désert de Zif. Saül le cherchait toujours, mais Dieu ne le livra pas en sa main.* — 15. *David vit encore que Saül était sorti pour attenter à sa vie; et David était dans le désert de Zif, à Harsah* (חֹרֶשָׁה). Enfin (ch. XXIII, v. 19), nous lisons encore : — *Les habitants de Zif montèrent vers Saül, disant : David se tient caché auprès de nous, dans les lieux forts, à Harsah, sur la colline de Hakilah, qui est à la droite de Yesimoun* (ou du désert, car le mot *Yesimoun*, ישימון, a également cette signification).

ZOELÈTH. — *Voy.* PIERRES CONSACRÉES.

ZOMZOMIM, ZOUZIM, ZUZIM. — Peuplade de géants qui habita le pays occupé plus tard par les Ammonites.

Digitized by Google

APPENDICE.

REPONSES AUX CRITIQUES SOULEVÉES PAR MES PUBLICATIONS SUR LA TERRE SAINTE (185).

I.

REPONSE A M. ISAMBERT.

Examen du Rapport de M. ISAMBERT, sur trois publications relatives à la *Palestine*, au *Jourdain* et à la *Mer Morte*, par MM. LYNCH et de SAULCY.

(*Bulletin de la Société de Géographie, rédigé par la Section de publication, n. 34, pages 198 à 221, et n. 35, pages 296 à 325.*)

PREMIÈRE PARTIE. — *Côte de Phénicie.*

En lisant les parties déjà publiées du Rapport de M. Isambert, j'ai pu me féliciter de ce que l'examen de mon Voyage avait été jugé digne d'occuper tant de place dans le bulletin de la Société de géographie. Je dis mon Voyage, car jusqu'ici la publication de M. Lynch n'y a été mentionnée qu'en passant; de ce côté donc je n'ai pas à me plaindre, et ma part a été largement faite dans le travail de M. Isambert.

La critique est de droit commun, et je m'inclinerai devant elle avec respect toutes les fois qu'elle me prendra en faute. Mais comme je n'ai jamais pensé (et je suis convaincu que M. Isambert ne le pense pas non plus) que la critique fût inattaquable, par cela seul qu'elle usait du droit d'attaquer, je me vois aujourd'hui dans la nécessité de me défendre contre le rapport inséré au bulletin de la Société de géographie, si je tiens à ne pas passer aux yeux de cette Société pour l'auteur du plus méchant livre qui ait jamais été écrit sur la géographie de la Syrie. Du reste, comme je n'ai pas l'avantage de connaître M. Isambert, il doit être évident pour tout le monde qu'il ne s'agit ici que d'un débat purement scientifique.

M. Isambert fait observer que je n'ai eu que six jours à donner à la description du pays qui sépare Beyrouth de l'ancienne Ptolémaïs; le fait est parfaitement vrai. Ces jours ont été bien employés, grâce à mon activité, c'est M. Isambert qui le dit, « mais ils étaient insuffisants pour faire des explorations étendues et pour les mûrir. » J'en demeure d'accord, c'était un temps bien court; mais, si court qu'il ait été, j'ai une prétention qui, je l'espère, ne paraîtra pas exorbitante à M. Isambert lui-même, c'est que j'ai dû mieux voir cette côte phénicienne en six jours que ceux qui ne l'ont pas vue du tout.

M. Isambert voudrait que j'eusse séparé les dissertations que j'ai jetées par intervalle dans la narration de mon voyage, du récit de la marche de ma petite caravane; je ne conteste pas l'avantage qu'aurait eu cette méthode de rédaction. Mais le voyage de Robinson m'a paru si bon et si intéressant, que j'ai suivi l'exemple qu'il me donnait, sans toutefois concevoir l'espérance outrecuidante de m'élever à la hauteur de mon modèle. Je n'ai pas adopté de titre courant; je n'ai pas rédigé de table des matières; ceci constitue un double défaut, je le reconnais en toute humilité; mais je suis seul juge des raisons qui ont pu me déterminer à publier mon voyage le plus promptement possible; et, tout en avouant que sur ce point le reproche de M. Isambert est fondé, je n'en persiste pas moins à penser que j'ai bien fait de m'affranchir de la nécessité de consacrer beaucoup de temps à des améliorations auxquelles je penserais peut-être si, par impossible, il me fallait publier une deuxième édition de mon voyage. Après avoir fait l'énumération des

(185) J'ai cru devoir ajouter à ce Dictionnaire ces réponses aux critiques soulevées par mes publications, en raison des faits nouveaux et des remarques importantes qu'elles peuvent contenir et qui ont pu jaillir des discussions mêmes soulevées par mes découvertes sur les terres bibliques.

Digitized by Google

cartes qu'il avait a sa disposition (186), M. Isambert me reproche de n'avoir pas cité la carte de Jacotin, « qui a pour la première fois donné le véritable aspect de ce beau pays. » Je ne voudrais pas être accusé de chercher à rabaisser le mérite de l'œuvre de Jacotin ; je me contenterai donc d'affirmer une chose, c'est que la grande carte de Zimmermann, dont j'ai eu perpétuellement une feuille à la main, pendant toute la durée de mon voyage en Syrie, cette carte pour la rédaction de laquelle tous les travaux antérieurs ont été étudiés et utilisés, m'a paru donner parfois toute autre chose que l'aspect véritable du pays en question. Ou Zimmermann et Jacotin sont d'accord, et alors tous les deux se sont quelquefois trompés ; ou ils ne sont pas d'accord, et alors je préfère de beaucoup le travail moderne auquel un géographe tel que Ritter a attaché son nom.

M. Isambert, passant à l'examen des distances rapportées par moi, montre immédiatement le parti pris de les trouver toutes fausses. Suivant M. Isambert, j'ai dit que le Ras-Beyrouth est à 2 kilomètres de la ville, et il ajoute qu'il y a erreur au moins d'un tiers. Il oublie de nous dire si c'est en plus ou en moins. Or, voici la phrase dans laquelle mon savant critique trouve l'assertion qu'il relève : — deux auberges sont mises au premier rang, l'une au Ras-Beyrouth, à deux kilomètres de la ville, l'autre sur le port même. — A moins que M. Isambert ne voie dans cette phrase l'assurance que l'auberge en question est bâtie à la pointe même du cap, sa conclusion n'est pas légitime. S'il avait été à Beyrouth, M. Isambert saurait qu'on y appelle Ras-Beyrouth toute la portion de côte qui borde le cap, au nord aussi bien qu'au sud. L'auberge est à une demi-lieue de la ville : voilà ce que j'ai voulu dire, et ce qui est vrai ; elle est au Ras-Beyrouth, et ceci est encore vrai.

La phrase suivante mérite d'être copiée : « Notre voyageur croit avoir découvert sur la route qui part de la ville vers Saïda, c'est-à-dire au sud, et dans la direction du cap (c'est-à-dire à l'ouest), les ruines d'une basilique et non d'un théâtre, de bains baignés (*sic*) par la mer, et autres débris de l'antique Berytus. Il en a même dressé le plan, mais il n'en fixe pas la distance, et s'exprime avec si peu de précision, qu'on ne sait pas si c'est au-dessus de la crique Hassan, ou plus près du cap, à l'occident, que cette basilique est située. » Si M. Isambert avait pris la peine de lire la page 12 de mon livre, il y eût trouvé ceci : — Un seul monument a laissé quelques débris un peu importants sur la plage ; on l'appelle le théâtre, et c'est évidemment une basilique d'une haute antiquité, flanquée d'une ligne de bassins carrés, taillés dans le roc, et envahis par l'eau. Un peu plus loin une crique, sur les bords de laquelle sont hissées quelques barques arabes, semble avoir été jadis un des ports de Beryte. — Puisque M. Isambert trouve que ce passage ne fixe pas la position relative de la basilique et de la crique qu'il appelle crique Hassan (sur quelle autorité ? je l'ignore), je ne sais en vérité ce qu'il eût fallu dire pour lui sembler *précis*.

Le texte de Scylax offre après le nom de port de Béryte une épithète altérée que M. Isambert reconnaît pour bien corrigée dans mon livre, mais en faisant remarquer que cette correction n'est pas nouvelle, ce qui tendrait à faire supposer que je me la suis attribuée. Or voici ce que j'ai écrit (page 55) : — Saumaise, avec sa sagacité accoutumée, avait proposé cette correction, et Reland l'avait acceptée. — L'insinuation de M. Isambert n'est donc pas légitime.

M. Isambert veut bien reconnaître que j'ai eu raison de suivre, en la citant, l'opinion de Robinson sur la position au Khan-el-Khaldah de la Heldua de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem ; seulement ce passage donne lieu à la note suivante : « El-Khulda de Kiepert et de Zimmermann. M. de S. change l'orthographe d'une manière souvent moins reconnaissable. » Comme ce reproche sur les altérations de noms, dont je me suis rendu coupable, revient fréquemment, je vais réunir la plupart des passages où il en est question, pour y répondre en une seule fois. Les voici : Page 216, Ras-el-Ayn, qui ne peut être que le Ras-el-Tyne de la carte du dépôt de la marine. — P. 217. Il eût été désirable qu'il donnât lui-même un plan topographique de Sour et de ses environs — (il eût fallu aller vite en besogne, puique je ne suis resté que 15 à 18 heures à Sour), — afin qu'on pût reconnaître ses dénominations nouvelles, et les faire concorder avec les cartes précédentes. — P. 218. Plateau qu'il appelle Omm-el-Aamid, toujours en changeant l'orthographe. — P. 219. Le cap que la carte de Jacotin appelle Mecherfi, et Zimmermann, Mescherfé, M. de S. l'appelle El-Achraf, ce qui est propre à dérouter tout le vocabulaire. Quoique l'idendité ne soit pas douteuse, il aurait pu en avertir son lecteur et les voyageurs futurs qui entendront peut-être autrement que lui la prononciation arabe. Enfin (même page), comment veut-il aussi qu'on reconnaisse facilement dans la colonne Amond-el-Zamri le lieu que Zimmermann a probablement désigné à quelque distance de la route, par le nom plus simple d'Hamsin, sur le ruisseau qui baigne Zib. — Je trouverais à transcrire encore d'autres passages analogues, mais cela me mènerait trop loin. Bornons-nous donc à ceux-ci, et commençons par le dernier : le nom Amond-el-Zamri que M. Isambert me reproche d'avoir employé, n'existe que dans son imagination. A la page 49, je cite une grande colonne monumentale isolée, *au sommet d'une colline*; à plus d'une lieue à l'est d'Ez-Zib, et qui s'appelle Amoud-el-Qamsy. Ces mots forment un nom arabe intelligible, tandis que le nom Amond-el-Zamri, que M. Isambert m'accuse à tort d'employer, ne signifie rien du tout.

M. Isambert ignore-t-il donc que les noms arabes sont presque toujours significatifs ?

(186) Kiepert (1841), Ritter et Zimmermann (1850), Callier (1850), et Jacotin, grand ouvrage de l'expédition d'Égypte.

Digitized by Google

Du moment qu'il en est ainsi, leur transcription, impossible pour qui ne parle pas la langue du pays, devient forcée pour qui la parle. Or j'ai l'avantage de la parler ; dès lors je ne crois pas mériter le reproche perpétuel qui m'est adressé à propos du peu de cas que je fais de noms par trop altérés. Pourquoi ne pas conserver comme consacrées les dénominations de Miramolin, et les noms de Facardin, de Saladin, de Machumet, de Morchuflex, de Sursac et tant d'autres que nous trouvons dans nos vieux chroniqueurs ? Ils sont tout aussi exacts que les noms géographiques dont M. Isambert déplore l'abandon. J'ai donc le droit de m'étonner de recevoir un blâme pour un fait qui, en bonne justice, devait plutôt m'attirer un compliment.

Passons à un autre paragraphe qui mérite une réponse précise. Je transcris : « Or, pour faire sentir le danger d'un calcul précipité, on peut citer l'exemple de M. de Saulcy : l'échelle métrique de sa carte est divisée de façon que le degré de latitude aurait de 132 à 133 kilomètres, au lieu de 111 kilomètres, 19. — Cette erreur d'un sixième, qui au reste peut n'être que celle de son dessinateur, est de nature à tromper tous ceux qui en (*sic*) feront usage sur la carte, et elle paraît s'être étendue à l'échelle des itinéraires. Cette deuxième échelle en effet, au lieu d'être portée sur chacune des cartes itinéraires, étant pour éviter les frais de répétition, exprimée une fois pour toutes sur la carte générale, a été déduite naturellement de la grande échelle dont elle est un dixième. M. de Saulcy est bien au-dessus de pareilles erreurs, mais elles avertissent le lecteur de celles qu'il pourrait commettre lui-même dans les échelles comparatives, faute d'une attention suffisante. »

J'ai le très-grand regret de devoir déclarer tout d'abord que le manque d'attention suffisante n'est imputable qu'à M. Isambert, et je le prouve.

Si M. Isambert s'était donné la peine de lire le titre de ce qu'il appelle *ma carte*, il aurait vu qu'elle est en réalité intitulée : *Itinéraire générale du voyage*, et non *carte de Syrie*. Cette seule observation lui eût évité la peine d'écrire la phrase suivante (p. 216) : « Conçoit-on une carte de ces contrées dont sont absents le Liban et l'anti-Liban, le cours du Léontès, etc., etc. ? » Chose étrange ! l'absence de ces chaînes de montagnes et de ces fleuves n'a pas suggéré à M. Isambert l'idée que ce qu'il voulait prendre pour une carte, n'avait nullement la prétention d'en être une ! Où ai-je, ne fût-ce que par un seul mot, exprimé la pensée que j'offrais à mes lecteurs une carte de la Syrie ?

J'ai déjà dit que je n'ai pas fait un pas en Syrie sans avoir à la main une des feuilles de la belle carte de Zimmermann que j'annotais sans cesse, et sur laquelle je traçais, chemin faisant, mon itinéraire, avec les corrections qui se présentaient à chaque instant. Comment ai-je obtenu ce que M. Isambert appelle *ma carte* ? Par une simple RÉDUCTION AU PANTOGRAPHE de la carte de Zimmermann ; et si M. Isambert ne s'en est pas aperçu, c'est faute d'une attention suffisante.

Quand je me suis décidé à reprendre mon ancien métier d'officier d'artillerie, et à lever le pays que je parcourais, j'ai commencé mon lever à vue, à la boussole et au pas, en notant tout ce que je voyais, et en omettant avec opiniâtreté ce que je ne voyais pas. Cela tient à ce que j'ai une idée fixe : c'est, en fait de géographie, de ne m'exposer jamais à parler avec précision de ce que je n'ai pas vu de mes yeux.

Donc, mes feuilles d'itinéraire ont été *levées*, je le répète, à la boussole, à vue et au pas, à l'échelle de 1 centimètre par kilomètre. Il en résulte que cette échelle de mes itinéraires n'a pas été déduite, ainsi que le croit M. Isambert, de la grande échelle dont elle est un dixième. Et, à propos de ce dernier membre de phrase, je ferai remarquer qu'il dit précisément le contraire de ce que veut dire sans doute M. Isambert ; car la *petite* échelle, au *dixième de la grande*, est celle de l'itinéraire général, puisque l'échelle des itinéraires particuliers est dix fois plus grande. J'avoue que ceci est une pure querelle de mots ; mais, quand il s'agit de chiffres, les mots, pour être précis, ne doivent pas dire précisément l'opposé de ce qu'ils veulent dire.

Revenons à mes itinéraires détachés et à l'itinéraire général. Les premiers étant redigés à l'échelle fixée à l'avance de 1 centimètre pour 1 kilomètre, l'échelle de l'itinéraire général restait seule facultative ; toutefois il y avait une condition de *justification* typographique à remplir, et je voulais que l'itinéraire général pût entrer dans un cadre donné et double de la planche courante de mon atlas. J'ai donc prié l'habile artiste (M. Avril) qui s'était chargé de la gravure de mes itinéraires, de réduire au pantographe la carte de Zimmermann sur laquelle j'avais reporté la route suivie par moi, de façon à la faire entrer dans une double planche. C'est ce qu'il a fait, sans que je lui eusse au préalable rien dit de l'échelle qui devait résulter de son tracé. Son travail terminé, il m'a annoncé que l'échelle de cette réduction était dix fois plus petite que celle des itinéraires détaillés. Je ne me suis pas donné la peine de le vérifier, parce que je n'y attachais aucune importance, vu que j'avais le désir de donner un *itinéraire* et non une *carte*, et la *faute monstrueuse* que M. Isambert me reproche s'est trouvée consommée à mon très-faible regret, je l'avoue.

Maintenant, si M. Isambert eût pris la peine de comparer le canevas de mon itinéraire général avec la carte de Zimmermann, et après avoir reconnu une pure réduction de celle-ci, de chercher une quatrième proportionnelle, peu difficile à déterminer, il eût aperçu bien vite le vrai rapport des deux échelles employées, et compris que le rapport 1/10e était inexact, et assez évidemment

Digitized by Google

inexact pour qu'il devînt inutile de faire autre chose que de le signaler. Mais si je suis *au-dessus de pareilles erreurs*, M. Isambert est, à ce qu'il paraît, au-dessus de la peine qu'il fallait prendre d'étudier d'un peu plus près le travail qu'il condamnait. Une fois le compas à la main, cependant, il ne lui en eût pas coûté beaucoup de chercher cette malheureuse *quatrième proportionnelle* à laquelle il n'a pas songé.

Quant à la répétition de l'échelle sur chaque feuille détachée d'itinéraire, cette fois encore, avec un peu d'attention, M. Isambert aurait compris que toutes ces feuilles n'en font qu'une, et qu'elles peuvent à volonté se coller sur une toile, pour constituer un ensemble non interrompu. Il serait tout aussi juste de reprocher à Zimmermann d'avoir négligé la répétition de son échelle sur chacune des feuilles de sa carte. En voilà assez sur ce sujet, et, si je ne me trompe, des reproches insérés dans le paragraphe que je viens de discuter, il ne reste rien. Il est donc parfaitement inutile de tenir compte de la note qui occupe à peu près cinq pages, et dans laquelle M. Isambert fait une revue comparative des distances qu'il trouve sur ma prétendue carte et sur la carte de M. le général Callier.

Passons à la suite du rapport de M. Isambert : « Il n'y a pas de difficulté, dit mon docte critique, sur l'identification du Damour avec le Tamyras. Mais pourquoi n'avoir pas reconnu la ville de Léontonpolis, ou ville des Lions, et le bois sacré d'Esculape, dans cette belle vallée?... Avec le Tamyras, il devait y avoir une ville dans une position si favorable. » Le raisonnement est un peu risqué : *il devait y avoir une ville;* mais il n'y en avait pas, et voilà pourquoi, d'accord avec tous ceux qui, comme moi, ont visité les bords du Damour, je n'y ai placé ni Léontonpolis, ni le bois sacré d'Esculape.

Dans le paragraphe suivant, M. Isambert déclare qu'entre Berytus et le Lycus, la distance est infiniment petite. Il y a trois lieues, et c'est bien quelque chose.

M. Isambert, en parlant d'une correction du texte de Scylax, proposée par moi, en désespoir de cause, dit qu'il ne croit pas qu'on l'adopte. J'ai dit moi-même (p. 62) : — Je donne, bien entendu, cette correction, en grec d'assez médiocre qualité, pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n'y tiens pas outre mesure, bien qu'elle m'ait été suggérée par l'étude des lieux. — Si M. Isambert eût pris la peine de copier cette phrase, il eût du moins édifié les lecteurs de son rapport sur le prix que j'attachais à cette correction. C'est une omission que je lui signale.

J'ai dit à deux reprises, dans mon livre, que l'édition de Scylax, publiée par Gail, omettait le mot grec qui signifie *fermé*, après la mention du port de Sidon. M. Isambert a reconnu que c'était une erreur de ma part, et il a eu raison de relever cette inadvertance. Je fais donc amende honorable sur ce point.

M. Isambert trouve étrange que je ne veuille pas traduire Léontonpolis par ville des Lions. Pourquoi oublie-t-il de citer, comme je l'ai fait, le nom que Pline donne à cette localité, Léontos oppidum, nom qui, à coup sûr, ne signifie pas ville des Lions? Il me permettra donc de garder mon opinion et de ne pas accepter la sienne. Je n'accepte pas plus volontiers le raisonnement dont il se sert pour déterminer la position de Léonton au bord du Tamyras : « Il est probable, dit M. Isambert, qu'alors, sinon encore aujourd'hui, le Liban renfermait des lions qui venaient par la profonde et pittoresque vallée du Tamyras, jusqu'aux bords de la mer Phénicienne, et l'abondance des plantes médicinales que renferme cette belle contrée *rend* plus vraisemblable le culte *rendu* à Esculape dans un bois sacré. Nous n'hésitons donc pas, pour nous servir d'une expression favorite de M. de Saulcy, à proposer formellement de placer la ville des Lions (Léontonpolis) et le bois d'Esculape au passage du Tamyras (rivière El-Damour). » Ne croirait-on pas, en lisant ces phrases convaincues, que M. Isambert a parcouru la vallée du Damour, qu'il y a chassé le lion, et qu'il y a herborisé? Pourquoi faut-il que toutes ces preuves ne soient pas admissibles?

Le paragraphe suivant servira à caractériser le soin avec lequel M. Isambert a étudié mon livre, afin d'en rendre compte à la Société de géographie : « Il n'y a aucune difficulté à reconnaître Porphyrion au Khan-en-Naby-Younès; mais nous n'admettons pas qu'ici fût le Léontonpolis de Strabon et de Scylax lui-même. Puisque ce dernier géographe les a distingués, pourquoi M. de Saulcy veut-il les confondre ? » Voici ma réponse : J'ai dit : — Les deux témoignages concordants de Scylax et du pèlerin de Bordeaux sont bien suffisants (et presque tous les voyageurs jusqu'ici l'ont admis comme moi) pour considérer le Khan-en-Naby-Younès comme occupant l'emplacement de Porphyrion. Il paraît donc naturel d'admettre que Strabon (qui place en ce point Léontonpolis) s'est trompé, et que, confondant Porphyrion avec Léonton, il a placé l'une de ces deux villes pour l'autre entre le Tamyras et Sidon. — Ou je ne comprends pas ce que j'écris, ou ceci n'implique pas que je veux confondre Porphyrion et Léonton. D'ailleurs, je dis encore ceci : — Je n'hésite donc pas à croire que la localité antique dont il existe des vestiges très-reconnaissables au Khan-el-Qasmieh, ne soit en réalité la Léontonpolis de Scylax, Léontos oppidum de Pline, et Léontonpolis de Strabon. — Evidemment, l'argument dont se sert M. Isambert, à propos de ce point, lui fait défaut.

Poursuivons : « L'auteur (c'est moi) remarque que Strabon met Sayda à une distance de 400 stades de Béryte. Il pense que ce chiffre est un peu *trop fort*. S'il avait dressé une échelle de stades et qu'il eût pris pour base le stade olympique de 600 stades au degré, ou de 185 mètres, il aurait reconnu que ce blâme est plus que faible, et que les copistes de Strabon ont évidemment substitué le chiffre de 400, qui s'exprime par la lettre *upsilon*, à celui de

Digitized by Google

kappa. » Si M. Isambert me reproche de trouver le chiffre de Strabon *un peu trop fort*, c'est qu'il n'a pas compris la phrase à laquelle il fait allusion; car *le chiffre un peu trop fort* est ainsi caractérisé : — Quant aux trois chiffres du pèlerin de Bordeaux, je n'ose me permettre de les changer formellement, pour les faire cadrer avec les autres, et je me bornerai seulement à faire observer que le premier me semble un peu trop fort, etc. — M. Isambert s'est fait illusion, ou il n'a pas compris ce que j'ai dit. Quant à la correction de l'*upsilon* en *kappa*, acceptons-la et voyons ce qu'elle nous donne. *Kappa* signifie 20 ; or 20 fois 185 mètres nous fournissent 3,700 mètres. Cette fois M. Isambert me permettra de lui dire que la distance entre Sour et Sayda est *un peu trop faible*. Il est vrai que dans l'alinéa suivant, M. Isambert insinue qu'il s'agit de 200 stades; mais alors je dois croire qu'il n'est pas familiarisé avec les chiffres grecs, puisque c'est le *sigma* qui représente le chiffre 200. M. Isambert ajoute : « La ville de Sayda, l'ancienne Sidon, est si bien connue par les témoignages anciens et modernes et par la carte du dépôt de la marine, qu'il était inutile d'y insister. » Ne semble-t-il pas que j'ai écrit bien des pages sur Sayda ? Voyons en quoi elles consistent : — Sayda, c'est indubitablement la Sidon de Scylax, de Pline, de Strabon, de l'Itinéraire d'Antonin, de la Table de Peutinger et du Pèlerin de Bordeaux. *Il serait tout à fait superflu de discuter ici cette identification qui ne présente aucune difficulté.* — Je n'insiste pas sur ce qu'a d'étrange l'insinuation de M. Isambert, au sujet de Sayda.

Immédiatement après je trouve l'assertion suivante : « ... Nous verrons tout à l'heure, par la distance donnée par Strabon à l'intervalle qui sépare Sidon de Tyr, qu'il se servait, pour cette côte, des stades ordinaires, dits olympiques, correspondant aux *risins* ou stades hébraïques, ainsi que nous croyons l'avoir démontré. » A la page précédente, M. Isambert a eu soin de rappeler la valeur du stade olympique qu'il fixe à 185 mètres; c'est donc 185 mètres de longueur qu'il donne au stade hébraïque; nous allons tout à l'heure examiner ce chiffre et démontrer qu'il est parfaitement faux. Mais, avant tout, commençons par demander à M. Isambert ce que veut dire le mot RISINS. Je connais bien un stade hébraïque, qui a pour nom, au singulier, ris, et au pluriel risïn. Que fait alors l'*s* finale de ce nom francisé? Si l'on écrit au singulier un *oppidum*, un *tumulus*, on n'écrit pas au pluriel des *oppidas*, des *tumulis*, pas plus qu'un oppida ou un tumuli; le mot *risins* contient donc à la fois deux barbarismes.

Revenons maintenant au ris et à sa prétendue valeur de 185 mètres, dont M. Isambert croit avoir démontré la justesse. Le ris ou rous, car le nom du stade hébraïque se présente sous ces deux formes, avait une longueur telle, suivant les talmudistes, que le mille romain en contenait sept et demi (*Cfr.* RELAND, *lib.* II, *De intervallis locorum Palestinæ*, p. 400). Or, M. Isambert a pris encore le soin (p. 203) de fixer la longueur du mille romain entre 1481 et 1482 mètres. Nous avons donc d'équation 7,5 ris = 1482 mètres, en nombres ronds, d'où le ris = $\frac{1482}{7,5}$ = 197 m. 60 c.; cela revient à dire que le ris ne peut être égal au stade olympique qu'à la condition que celui-ci, suivant la propre estimation de M. Isambert, sera augmenté de 12 m. 60 c., ce qui n'est pas une bagatelle qu'on puisse négliger.

Passons à la phrase suivante : « Quant aux trois chiffres de l'*Itinéraire de Jérusalem* (entre Beryte et Sidon), qui ne donnent ensemble que 24 milles, nous disons avec M. de Saulcy qu'ils sont beaucoup trop faibles; mais nous n'ajoutons pas avec lui qu'il ne faut pas tenir à ces constructions de chiffres que l'on modifie à son gré; nous pensons au contraire que, quand ils sont relevés exactement sur de bonnes cartes, les chiffres valent bien mieux que les conjectures des voyageurs sujets à beaucoup d'illusions. »

Je suis bien obligé de prendre pour moi la qualification de voyageur sujet à beaucoup d'illusions, parce que M. Isambert a trop d'esprit pour ne pas savoir ce qu'il veut dire et que les cartes dont il use, n'étant que le produit des observations des voyageurs qui m'ont précédé, ces voyageurs-là n'étaient pas sujets à illusions, puisque leurs cartes sont proclamées bonnes. Nous allons voir maintenant que M. Isambert lui-même n'est pas à l'abri de très-fortes illusions. Il me suffira, pour le prouver, de transcrire le passage qui, dans mon livre, a inspiré à M. Isambert le passage que je viens de copier. Voici donc ce que je dis : — Quant aux trois chiffres du Pèlerin de Bordeaux, je n'ose me permettre de les changer formellement, pour les faire cadrer avec les autres, et je me bornerai seulement à faire observer que le premier me semble un peu trop fort, le second beaucoup trop faible et le troisième à peu près exact. Ainsi, en mettant X milles seulement entre Béryte et Heldua, XII entre Heldua et Porphyrion, et enfin VIII entre Porphyrion et Sidon, nous retomberions exactement sur les XXX milles de l'*Itinéraire* d'Antonin; mais je me hâte de le répéter, je ne tiens nullement à ces *reconstructions* (et non *constructions*, comme le dit mon docte critique) de chiffres que l'on modifie à son gré, et je me borne simplement à constater que ceux que je viens de discuter sont mauvais et inadmissibles. — Ceci posé, je suis en droit d'affirmer que M. Isambert a complétement altéré le sens de mes paroles.

Reprenons l'examen du Rapport à la Société de géographie. Il s'agit maintenant de Sarfent, la Sarfat de l'Histoire sainte, la Sarepta de Pline. Cette fois M. Isambert déclare que je suis fondé à regarder Sarfent comme Sarepta; cela tient sans doute à l'unanimité avec laquelle tous mes devanciers ont reconnu cette identification. Nous voici donc une fois d'accord, mais pour peu de temps, car nous nous séparons aussitôt. « Notre voyageur, dit M. Isambert, ne veut pas qu'il y ait eu de ville intermédiaire entre Sidon et Sa-

Digitized by Google

repta, sous prétexte qu'il n'y a pas de ruines (j'ai dit qu'entre Sayda et Sarfent, il n'y a pas de ruines de ville, et je préfère cette rédaction); mais à El-Ourby, qu'il paraît désigner sous le nom de Bordj-El-Aqbêa, il y a une tour marquée sur les cartes et une rivière importante, le Zahrani ou Zaherany; M. Callier mentionne même deux fois des ruines dans ces parages. »

La rivière importante que M. Isambert appelle Zaherany, d'après Robinson, n'est qu'un misérable ruisseau dont je n'ai pas même pu recueillir le nom arabe. J'ai encore noté, au lieu nommé Birket-et-Tell, un autre petit ruisseau, et enfin j'ai cité, sur une petite pointe, une tour arabe de vigie abandonnée, et qui se nomme Bordj-el-Aqbêa, la tour carrée; je suppose aussi que cette tour doit être la localité que M. Isambert appelle El-Ourby, comme si c'était à tout le moins un village, parce que, sous ce nom altéré d'El-Ourby, je démêle le nom de *la carrée* (le mot Bordj, la tour, étant resté dans la plume de celui qui a recueilli ce nom).

Il paraît que c'est Jacotin qui a constaté l'importance d'El-Ourby; c'est du moins ce que dit M. Isambert. Toutefois, je déclare nettement que si là se trouvait la ville des Oiseaux, cette ville ne pouvait pas compter dix maisons. Il est très-certain qu'entre Sayda et Sarfent je n'avais pas rencontré de ruines de ville; donc il ne m'était pas possible d'admettre qu'Ornithon se trouvait dans cet intervalle. Aujourd'hui il n'est pas moins certain pour moi que des ruines assez considérables ont été visitées par M. de Vogüé au Birket-et-Tell. Si donc Ornithon était quelque part au nord de Sarepta, c'était au point qui porte aujourd'hui le nom de Birket-et-Tell et non au Bordj-el-Aqbêa; comme le pense M. Isambert.

Le paragraphe suivant mérite encore une réponse : « Quant à Sarfent, que M. de Saulcy écrit deux fois sur sa carte, nous remarquons que celle-ci n'est pas conforme à son texte qui en place les ruines sur le cap même, ainsi que l'expriment d'ailleurs la carte de Zimmermann et celle de Kiepert. Notre voyageur donne à la seconde le double nom de Kharbet.. »

Il est clair cette fois que M. Isambert ne s'est pas donné la peine de lire ce que j'ai écrit. Je dis : — Peu après nous laissons à notre gauche, sur la hauteur, le village moderne de Sarfent; à notre droite, se projette dans la mer le Ras-Sarfent, et nous arrivons aux ruines de Sarepta, la Sarfat de l'Ecriture, nommées par les Arabes Kharbet-Sarfent. — Ainsi s'explique la présence de deux Sarfent sur ce que M. Isambert appelle *ma carte;* ainsi s'explique aussi la présence du mot que M. Isambert prend malencontreusement pour un double nom. Kharbet signifie *ruines*, et par conséquent le mot Kharbet-Sarfent dans lequel on croit voir un double nom, signifie tout simplement *ruines de Sarfent*. Mon texte ne place nullement ces ruines au Ras-Sarfent, parce qu'elles n'y sont pas, bien que la carte de Zimmermann l'admette. Du reste, si M. Isambert avait regardé cette carte avec un peu plus d'attention, il y eût reconnu mes deux Sarfent parfaitement indiquées, l'une sous le nom de Sarafend, et l'autre sous celui de *Sarepta ruinen*.

M. Isambert me fait ensuite placer un peu au sud de Kharbet-Sarfent un *village* de Kaïsarieh, « dans lequel je crois avoir trouvé une ville de Césarée méconnue jusqu'ici. « Qui pourra, dit-il, croire qu'il ait existé deux villes distinctes à une si petite distance? Qui ne pensera au contraire que c'est la même ville, un peu déplacée dans le laps des siècles, ou le faubourg d'une ville unique? D'ailleurs ce Kaïsarieh n'apparaît pas dans les autres cartes, à moins que ce ne soit Kysarraa, dont la prononciation aura paru différente à notre voyageur. »

A ceci je réponds : 1° qu'a Kaïsarieh il n'y a pas de village, et que je ne parle que de ruines de peu d'étendue; 2° que je fais pour le nom estropié Kysarraa, qui ne saurait être arabe, ce que je fais pour les autres noms aussi défectueux que regrette M. Isambert; 3° que les ruines de cette Césarée sont signalées par Robinson (tom. III, p. 412), mais sans qu'il en ait pu recueillir le nom.

J'ai reconnu la *mutatio* (et non la *statio*) *ad nonum* dans les ruines placées sur le bord de la mer (187), et auxquelles se rattachent les tombeaux creusés dans le roc, à la nécropole d'Adloun. A cette occasion M. Isambert admet que : « j'ai des arguments plus considérables, quoique non victorieux, quand, en présence du village d'Adloun (qui n'existe pas) dans lequel j'ai toute raison de reconnaître la *statio ad nonum* (lisez *mutatio*) de l'Itinéraire de Jérusalem, et des ruines de tombeaux (ces tombeaux étant creusés dans le roc, ne sont pas et ne peuvent être en ruines) qui sont au sud entre ce point (le village qui n'existe pas) et la rivière Abou-el-Asoued que les voyageurs précédents ont signalés par le nom expressif de *Necropolis* (188), il a voulu trouver une ville plus importante qu'une simple station. Faute de noms plus retentissants, il y a rapporté la ville des Oiseaux, *Ornithonpolis*. Il n'y a pas sans doute beaucoup d'analogie entre un nom si agréable et le nom funèbre de nécropole qu'on (ON c'est le premier-venu) lui a assigné. » La fin de ce paragraphe n'a pas, je le crois, la prétention d'être obligeante; mais ce dont je suis sûr, c'est que j'ai beau en chercher la portée, et que je ne la devine pas.

M. Isambert ajoute « qu'on allait aussi jusqu'à supposer que parmi ces ruines était une stèle ou colonne égyptienne, attestant le passage du grand Sésostris. M. de Saulcy s'est

(187) Ces ruines ont été explorées avec soin par M. l'abbé Michon. (*Voir* le voyage de ce dernier.)

(188) Quel nom M. Isambert donnerait-il à un cimetière antique? Pense-t-il que le nom appliqué par des passants à la nécropole d'Adloun, leur ait été dicté par les habitants du pays? Et par suite quel respect mérite cette dénomination que chacun a le droit de changer?

Digitized by Google

assuré qu'en cela il y avait illusion.» — Je n'ai pas retrouvé de stèle égyptienne, ou plutôt phénicienne, à la nécropole d'Adloun ; cela prouve simplement que je n'en ai pas vu, et ne prouve nullement que d'autres n'aient pu la voir. Le témoignage formel de M. de Bertou, et de quelques autres personnes plus heureuses que moi dans cette recherche, ne me permet plus aujourd'hui d'être aussi affirmatif.

M. Isambert ajoute « que *dans mon enthousiasme* pour la magnifique nécropole, je n'hésite pas à proposer d'y placer cette ville (Ornithon). Robinson l'avait fait avant lui, dit-il, mais ne l'avait fait qu'avec réserve et timidité : encore il la place à Adloun, et non sur l'emplacement de la nécropole baignée par les eaux d'une petite rivière. »

Procédons par ordre cette fois encore. Il est clair que M. Isambert ne s'est pas donné la peine de lire ce que j'ai écrit. La nécropole d'Adloun est creusée dans les escarpements d'une petite montagne ; partant il ne peut y avoir dans cette nécropole ni tombeaux ruinés, ni petite rivière qui la baigne, ni emplacement d'une ville. Robinson (tom. III, p. 411 et 412) parle d'Adloun, dont il écrit le nom Adlân. Il a vu les ruines du pont sur le Nahr-Abou'l-Asoued, ruines que j'ai signalées moi-même. Il a vu les ruines d'Adloun même, ruines dans lesquelles l'abbé Michon a retrouvé des mosaïques et des fûts de colonne, et voici textuellement ce que dit le savant Américain (tom. III, p. 411, note 27) : *Edrisi speaks of this place in the thwelft Century ; it is doubtless the adnoun of Nau, and thé Adnon of Pockoke*, (*Nau*, p. 548 ; *Pokoke* II, p. 84) ; *Strabo, places the small city* (*Polychnion*) *Ornithon Ornithon polis, between Tyre and Sidon ; but we have nothing to mark its position. It may or may not have been at Adlân ; the adjacent sepulchres show at least that here must have been an ancient town*..

M. Isambert me permettra donc de persister et de l'engager à produire d'autres arguments contre l'identité d'Ornithon, d'*ad nonum* et d'Adloun. Au reste, la note de Robinson que je viens de copier et que M. Isambert a lue, puisqu'il en parle, lui apprend que Nau a entendu appeler cette localité Adnoun et Pockoke Adnon. Mais il a préféré ne pas tenir compte de ces deux variantes, et ne mentionner que les formes Adnout de Jacotin et Adlân de Robinson. Il eût mieux valu encore lire ce qui est écrit sur la carte de Zimmermann où se trouve Adlun (prononcé à l'allemande) et non Adlân.

M. Isambert s'écrie aussitôt après : « Quelle apparence y a-t-il qu'on ait changé le beau nom d'Ornithopolis pour une simple station de route (lisez toujours mutation, *relais*) ? » Je ne saisis pas la force de cet argument.

Je suis heureux d'avoir trouvé grâce aux yeux de M. Isambert à propos du nom *ad uonum* qu'il fallait justifier, et qui se justifiait tout seul.

Vient ensuite le tour du Leontès, le Nahr-Lanteh, ou Lantaneh, nommé aussi Nahr-el-Qasmieh. M. Isambert, à l'aide de ses *bonnes cartes*, déclare que l'embouchure du Nahr-el-Qasmieh est à cinq kilomètres et demi de la célèbre Tyr. Je déclare que sur ce point les cartes en question sont fautives. Je ne parlerai pas du temps que j'ai mis moi-même à gagner Sour en quittant le Khan-el-Qasmieh, mais je prendrai le parti, beaucoup plus rassurant pour mon docte critique, de lui rappeler le temps que Robinson a mis à parcourir cette même route. Parti de Tyr à six heures du matin, Robinson arrive à six heures trente-cinq minutes à une large fontaine d'eau douce, entourée de murs (p. 408, note 3), et il déclare que cette source paraît être celle que Pockoke appelle Bakwok (altération probable d'El-Bourak). A sept heures trois quarts, le révérend arrive au Khan-el-Qasmieh ; il a donc mis une heure trois quarts pour faire, avec de bons chevaux, cinq kilomètres et demi. Or, dans cette espace de temps, on en parcourt onze au pas ordinaire des chevaux. Puisque nous sommes sur le compte des distances, ajoutons que Robinson, reparti du Kan-el-Quasmieh à huit heures trois quarts, traverse l'Abou'l-Asoued à neuf heures trois quarts, et se trouve aux ruines d'Adloun à dix heures et demie. Donc, d'après le même calcul que tout à l'heure, il y a, du Khan-el-Qasmieh à Adloun, onze kilomètres, ce qui place Adloun à environ vingt-deux kilomètres de Sour, c'est-à-dire à cinq lieues et demie.

M. Isambert dit ensuite : « C'est à l'embouchure du Leontès et parce que son nom altéré se prononce Lataneh (*sic*) ou Lanteh, que notre voyageur place la ville de Leontonpolis. — Ceci est inexact, je place Leonton au Khan-el-Qasmieh, parce que j'y trouve des traces d'une ville antique, et parce que le nom primitif Leontès du fleuve, et non pas son nom altéré Lantaneh ou Lanteh, est bien voisin d'origine et de consonnance de celui de Leonton. M. Isambert se récrie sur l'erreur de quarante-deux kilomètres que je commets, en ne plaçant pas Leonton à l'embouchure du Tamyras, conformément à son opinion. Mais comme cette opinion n'est qu'une hypothèse que la vue du terrain ruine de fond en comble, je regarde ce reproche comme sans valeur.

« Nous ne trouvons pas sur les cartes antérieures, dit M. Isambert, la plage d'Ayn-el-Barouk ou El-bourak (189), à une demi-heure du chemin de Sour ou Tyr, c'est-à-dire très-près (lisez très-loin) du Leontès. » J'ai mentionné, il n'y a qu'un instant, le passage dans lequel Robinson parle de ce bassin désigné par Pockoke sous le nom altéré de Bakwok qui n'est pas Arabe. Je n'y reviendrai donc pas ici.

« Notre voyageur, ajoute M. Isambert, donne pour les environs de Sour, quelques détails sur la tour d'occident, Bordj-el-Mogharhi, sur Naby-Yahia, sur les puits de Salomon ou l'ancien Raz-el-Ayn (lisez le moderne Ras-el-

(189) Ces deux noms m'ont été dictés par différentes personnes.

Digitized by Google

Ayn) qui ne peut être que le Ras-el-Tyne de la carte du dépôt de la marine. » J'en suis fâché pour la carte du dépôt de la marine, mais ce nom n'est pas admissible. Ras-et-Tyn signifie *le sommet du figuier*, ce qui n'est pas applicable à une source qui a reçu le nom de Ras-el-Ayn, *tête de la source*. M. Isambert me reproche de mettre Palætyr à Ras-el-Ayn. Je partage ce reproche avec Robinson qui a fait comme moi, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, en face du texte de Strabon. M. Isambert ajoute que les savants de l'expédition de 1799 ont placé Palætyr à la position du premier Deïr-Kanoun, à 1, 200 mètres de la place (M. Isambert croit à deux Deïr-Kanoun, parce que Zimmermann, ayant dans les relations qu'il a utilisées, deux positions différentes pour cette localité, les a consignées toutes les deux sur sa carte, faute d'avoir vu le terrain et de pouvoir choisir le vrai site); que M. de Bertou place Palætyr à Adloun, tandis que je la ramène au Ras-el-Ayn. M. Isambert convient que je fournis à ce sujet « une bonne discussion critique, quoique moins savante peut-être que celle de M. de Bertou, que j'aurais dû nommer. » Je viens de dire que Robinson met Palætyr au Ras-el-Ayn; Reland (p. 1049) était de cet avis bien longtemps avant nous, et je m'en tiens, je l'avoue avec confiance, à l'opinion de Reland et de Robinson. Quant au reproche de ne pas avoir nommé M. de Bertou, je l'accepte très-volontiers : je suis l'ami de M. de Bertou et j'espère qu'il est aussi le mien; or, quand un de mes amis me paraît s'être trompé, j'ai l'habitude de donner, sans controverse, l'avis que j'adopte, sans proclamer que cet ami a commis une erreur. J'aime mieux cette façon d'agir que l'autre, qui me répugnerait fort.

Nous avons vu que M. Isambert place le Khan-el-Quasmieh à cinq kilomètres et demi au nord de Tyr. Plus loin (p. 218) notre savant critique, admet, d'après la carte de Zimmermann, qu'il y a dix-neuf kilomètres de chemin entre Adloun et Sour. Il a dit ainsi lui-même la meilleure de toutes les raisons, pour ne pas chercher Palætyr à Adloun, puisqu'au dire de Strabon, Palætyr était à trente stades ou cinq kilomètres et demi au sud de Tyr et non à cinq lieues au nord.

M. Isambert admet qu'Iskanderoun est bien Alexandros-Schêne (lisez Alexandrou-Skènè). Cette fois il eût été trop difficile de nier cette identification. Mais notre accord n'existe que dans les six lignes qui concernent cette localité et s'évanouit immédiatement après. « A quelques kilomètres au sud-est, dit M. Isambert, il a trouvé (M. de Saulcy) les ruines d'une ville considérable, sur un plateau qu'il appelle Omm-el-Aamid, toujours en changeant l'orthographe... Malgré ses recherches, M. de Saulcy n'a rien trouvé dans l'antiquité qui y répondît, quoique cette route soit très-fréquentée. Dans un pays aussi riche, il n'est pas étonnant qu'on rencontre beaucoup de ruines; il s'est peut-être exagéré leur importance en croyant que c'étaient celles d'une ville. »

Omm-el-Aamid est un nom ordinaire que les Arabes donnent aux ruines des villes dans lesquelles ils voient des colonnes. Ce nom signifie (écrit ainsi) la *mère des colonnes*. Zimmermann dans sa carte écrit ce nom Omel-Hamid, ce qui n'a plus de sens applicable à une localité quelconque; donc j'ai bien fait cette fois, comme toujours, de changer l'orthographe. M. Isambert dit vrai, je n'ai trouvé dans les auteurs anciens aucune ville qui pût se reconnaître avec certitude dans les ruines d'Omm-el-Aamid; ce n'est pas toutefois qu'il manque de villes antiques à retrouver sur la côte de Phénicie. Ainsi nous avons une Euhydra dont Pline cite le nom (l. v, 19) : *inde Euhydra, Sarepta, et Ornithon oppida;* puis peut-être Sozusa (*Voy.* Reland). Quoi qu'il en soit de la dénomination antique de cette ville, il n'est pas prudent, pour ne pas dire plus, de soutenir aux gens qui ont vu de leurs yeux les ruines d'une ville : Vous vous êtes exagéré leur importance, en croyant que c'étaient celles d'une ville. Ceci serait permis à un voyageur qui aurait examiné ces mêmes ruines depuis mon passage, et qui ayant eu plus de temps à consacrer à leur inspection, aurait reconnu que je me suis exagéré leur importance. Au reste, je suis enchanté pour ma part que M. Isambert ait émis le doute que je viens de transcrire, et voici pourquoi : J'avais, il y a quelques mois, signalé ces importantes ruines à MM. de Vogüé et Anisson qui se disposaient à parcourir la Terre-Sainte; je leur avais instamment recommandé Omm-el-Aamid, s'ils tenaient à faire des découvertes archéologiques. Ces messieurs ont bien voulu suivre mon conseil, et ils en ont été amplement récompensés. Comme je ne me reconnais pas le droit de défleurer des découvertes que leurs auteurs annonceront eux-mêmes dans peu de temps, je laisserai M. Isambert dans l'attente de ces faits qui ne peuvent manquer de l'étonner beaucoup, puisqu'ils lui montreront qu'il ne doit pas admettre trop résolument que je n'ai recueilli chemin faisant que des illusions.

Voici une remarque (page 219) qui ne me semble pas heureuse : « Nous remarquons que M. de Saulcy, en divisant son récit et ses recherches en deux parties, se répète ou ne réunit pas l'énumération des sources en un seul faisceau. » Il me paraît difficile de faire concorder ce reproche avec le suivant : « Peut-être l'auteur eût il mieux fait de réserver ces recherches pour des chapitres séparés, et de se borner dans ce premier récit à son itinéraire. » C'est en faisant précisément ce que désirait M. Isambert, que j'ai encouru le blâme qu'il me fait. Au reste il est bon de mettre en regard les deux passages incriminés de répétition. Les voici : « Avant sept heures nous étions à cheval, et nous nous dirigions obliquement, à travers champs, pour regagner la route d'Acre, que nous avons atteinte un peu au delà d'Ez-Zib, l'Ecdippa de Josèphe et l'Akhzib du *Livre de Josué* (XIX, 29). Dans les *Juges* (I, 38) nous lisons que, bien que cette ville eût été assignée à la tribu d'Aser,

Digitized by Google

celle-ci ne put en prendre possession, ni en expulser les Cananéens. — Akhzib ou Ezzib : je donne à dessein ces deux prononciations différentes, parce que les Arabes se servent indifféremment de l'une ou de l'autre (la seconde néanmoins me paraît une altération) : Akhzib est sur un tertre qui domine la voie antique, et par conséquent au bord de la mer, tandis qu'Omm-el-Aamid est éloigné d'un kilomètre de la plage. Akhzib est incontestablement la *polis tôn Ekdippôn* de Scylax, l'oppidum Ecdippa de Pline, et la mutatio Ecdippa de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Celui-ci place Ecdippa à 12 milles d'Alexandroschène, ce qui est suffisamment exact. »

Voilà tout ce que les passages qui, d'après M. Isambert, contiennent des répétitions, ont de commun entre eux. Il me semble que j'ai bien quelque droit d'affirmer que M. Isambert les a cités au hasard, et sans prendre suffisamment la peine de les comparer.

Poursuivons. « Le mont Saron, dit M. Isambert, qui s'étend un peu au nord de Zib (ce nom est inadmissible sous cette forme), de l'ouest à l'est, si bien marqué dans la carte de Jacotin, et même proéminent dans celle de Zimmermann, n'obtient pas une mention dans celle de M. de Saulcy (lisez dans l'Itinéraire), qui pourtant s'arrête à de misérables hameaux comme Bagadjeh (lisez Baqadjeh) qu'on ne peut facilement reconnaître dans le Bukjek de MM. Lynch et de Zimmermann. Le tracé de la côte, ou du moins du port de Saint-Jean d'Acre, disparaît dans sa carte générale et même dans le numéro premier de ses Itinéraires. »

Comment M. Isambert, qui ne connaît pas ce pays, avance-t-il que Baqadjeh est un *misérable* hameau? Et fût-il un misérable hameau, à l'aide de quel raisonnement parviendra-t-il à prouver que j'aurais mieux fait de placer sur mon itinéraire les points que je n'ai pas traversés, et de négliger ceux que j'ai rencontrés chemin faisant? Pourquoi me blâme-t-il d'avoir préféré le vrai nom arabe d'une localité, au nom estropié que M. Lynch ou tout autre écrivain n'entendant pas l'arabe a vainement cherché à reproduire? M. Isambert me remercie aussitôt après du tableau comparé des distances des localités phéniciennes et de tous les éclaircissements que j'ai fournis sur leur compte : *Ils sont dignes d'un membre de l'Académie des inscriptions.* Comme il n'y a pas un seul de ces éclaircissements que M. Isambert ne condamne, je dois croire qu'il a voulu adresser une épigramme à l'Académie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. « Pour nous, dit enfin M. Isambert, en le suivant pas à pas, nous n'avons pas désiré multiplier nos critiques, car nous avons négligé les détails étrangers aux points signalés par les anciens, etc. » M. Isambert ayant TOUT critiqué jusqu'ici, je cherche vainement ce qu'il aurait pu critiquer de plus.

M. Isambert termine ce premier article par le conseil suivant : « Avec le tracé de Zimmermann, qui pourrait, avec sa graduation fort exacte, servir de base à la nouvelle carte, les pèlerins et les voyageurs auraient un guide attrayant et flatteur à l'œil. » M. Isambert a été servi selon son désir, puisque mon itinéraire général n'est, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'une *réduction au pantographe* de la carte de Zimmermann. Ici se termine la première partie du rapport de M. Isambert sur mon voyage.

DEUXIÈME PARTIE. — *La Galilée inférieure et supérieure et le lac de Tibériade, les sources du Jourdain et les contrées supérieures : analysés devant la Société de géographie, dans sa séance du 16 décembre 1853.*

Cette deuxième partie du travail de M. Isambert commence par une espèce de résumé de la première. L'auteur y dit qu'il a « appelé à son secours les savantes recherches du révérend docteur américain Robinson, le Reland actuel ; qu'il a vérifié les cartes de M. Callier et celles de M. de Bertou, en les comparant à celles du colonel Jacotin, qui, pour avoir vieilli, sont encore bonnes à consulter. »

Je déclare ignorer entièrement dans quel paragraphe de son précédent article M. Isambert a fait usage des recherches du révérend Robinson. J'ai mentionné, sans en excepter un seul, tous les passages où il cite le nom de ce savant explorateur, et, ainsi que je l'ai fait voir, il n'en est pas un seul où il ait admis son opinion. Je prends acte de l'aveu que fait M. Isambert lorsqu'il dit qu'il a étudié *les cartes* de M. de Bertou. Tout à l'heure on verra pourquoi.

Mon docte critique revient, cette fois encore, avec plus de force sur les altérations des noms de lieu dont je me suis rendu coupable. Je voudrais me dispenser de répondre de nouveau à cette inculpation : mais elle est parfois conçue en termes si peu obligeants, que je ne puis m'abstenir de reproduire à tout le moins les paroles de M. Isambert. Voici donc ce que je lis en tête de ce second article : « Nous regrettons beaucoup que l'orthographe des noms arabes, chez M. de Saulcy, diffère si souvent de celle de ses devanciers, qui pourtant y avaient fait une grande attention. » Il est vrai qu'un peu plus loin M. Isambert dit : « Nous ne pouvons que faire des vœux pour que notre zélé compatriote donne au public un Appendice comparatif de l'orthographe arabe avec la manière d'écrire des Allemands, des Anglais et même des Français, lorsqu'il ne se trouve pas d'accord avec eux. » Dans cette phrase, M. Isambert reconnaît explicitement que j'ai recueilli l'orthographe arabe ; et, comme il s'agit de noms arabes, cette concession me suffit. Dès lors je ne puis lui en vouloir pour le reproche qu'il m'adresse d'avoir changé des noms mal orthographiés. Quant à prendre la peine de rectifier toutes les dénominations estropiées par autrui jusqu'à ce jour, j'ai mieux à faire que de sacrifier du temps à un travail aussi ennuyeux et aussi inutile.

Si le passage que je viens de transcrire

Digitized by Google

m'a été fort agréable, il n'en est plus de même du suivant : « Du reste, nous ne nous en occuperons que quand il s'agira des arguments par lesquels, à l'aide de ces changements d'orthographe, on prétendra retrouver des villes bibliques dont le souvenir est effacé. » Cela veut-il dire que j'ai changé des noms de lieu, quand, à l'aide de ces changements, je prétendais retrouver des localités bibliques? Si telle est la pensée de M. Isambert, elle n'est pas honnête, c'est tout ce que je me permettrai d'en dire.

M. Isambert poursuivant ainsi : « Nous faisons, à cet égard, une remarque générale, » je m'attendais à trouver effectivement, après ces paroles, une remarque importante et d'une application générale ; or voici ce que je trouve, ni plus ni moins : « Eusèbe a rédigé, au commencement du quatrième siècle, un traité des lieux et des villes mentionnés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. — Saint Jérôme, qui, comme Eusèbe, a vécu si longtemps en Palestine et s'est livré aux mêmes *travaux*, a jugé ce *travail* si important qu'à la fin du même siècle, il l'a traduit et rectifié.

« Cette œuvre, connue sous le nom d'*Onomasticon*, a été élucidée par les religieux qui ont voyagé en Orient et par de savants hellénistes, Leclerc, et surtout par Reland. Une nouvelle édition va en être publiée. »

Où est donc la remarque générale annoncée par M. Isambert? Consiste-t-elle en ce que l'*Onomasticon* d'Eusèbe, traduit par saint Jérôme et si savamment commenté par Reland, va être prochainement édité de nouveau? Comme il n'y a pas autre chose dans ce paragraphe, il faut bien admettre qu'il en est ainsi.

Immédiatement après vient le passage suivant : « Les voyages en Orient se multiplient ; les pèlerins sont avides de notions positives. Nous avons donc cru de notre devoir de ne pas nous astreindre au cercle étroit qui nous était marqué par l'ouvrage et même par les *hardies conjectures* de M. de Saulcy, et par les notions *plus sûres* et *plus circonspectes* du commandant Lynch, qui d'ailleurs ne *controverse jamais*.

« Les écrits de ces voyageurs, puisqu'ils sont les plus récents, doivent sans doute fixer d'avantage notre attention, et leurs *erreurs* doivent être ou relevées ou signalées aux amis de la géographie. »

Ceci n'est guère poli ; mais, comme j'ai renoncé à relever les personnalités à mon adresse, je passe à la *controverse*, et je vais examiner une à une les critiques de M. Isambert, non toutefois sans exprimer la surprise que me cause la confiance avec laquelle, sans avoir jamais aperçu un hectare de la terre dont il s'agit, M. Isambert espère faire croire qu'il connaît cette terre infiniment mieux que ceux qui ont dix fois risqué leur vie, en prenant la peine de la parcourir, avant d'en parler.

Les d'Anville sont rares, et il n'est pas prudent, au temps où nous vivons, de prétendre à la succession de cet homme illustre.

Entrons donc dans le vif et discutons la critique de M. Isambert.

« De Saint-Jean d'Acre aux limites de l'ancienne Galilée, dans la grande plaine qui la séparait de la Samarie, M. de Saulcy a éclairé son Itinéraire, ce que M. Lynch n'a pas fait, de deux petites cartes que malheureusement il n'a ni graduées, ni remplies avec les matériaux qui étaient sous sa main ; de sorte que nous ne pouvons y suivre le cours des eaux, ni nous assurer de l'exacte position des villages aperçus à une certaine distance de la route.

Deux feuilles de *lever à vue*, à la boussole et au pas, ne sont pas *deux cartes*. Dans des feuilles pareilles on n'emploie que les matériaux qu'on a *sous les yeux*. On ne les gradue pas, et on se borne à les rédiger à une échelle fixée à l'avance. Pour les villages aperçus à distance, on en fixe la position à l'aide de recoupements à la boussole. C'est ce que j'ai fait constamment : que M. Isambert se rassure donc sur ce point.

« En revanche, ajoute M. Isambert, M. Lynch nous a donné deux observations en latitude (lisez *de latitude*) faites dans le centre de la Galilée, trois sur les bords du lac de Tibériade, avec une observation en longitude (lisez *de longitude*) et une à Hasbeya, dans le Haut-Pays, sur la route de Banias à Balbeck.

« Malheureusement M. Lynch n'a pas joint ces observations à la belle narration de son expédition, et elles ne figurent que dans le rapport de 1849 à son gouvernement, imprimé par ordre du sénat. Il paraît que l'existence de ce document a échappé à beaucoup de ses lecteurs. » (Lecteurs de quoi? du document? Ou de qui? de M. Lynch? Dans ce dernier cas, il a été d'autant plus facile aux lecteurs de laisser échapper ce document, qu'il n'existait pas.)

« Si ce document, comme propriété du gouvernement, n'a pu paraître dans la narration personnelle de M. Lynch, il est à croire que le président des Etats-Unis *en a ordonné ou en ordonnera* l'impression, etc. M. de Saulcy n'a point, pour sa carte, profité des observations dont nous avons parlé. »

Voici encore ma *prétendue carte* qui revient à propos de renseignements que j'aurais dû utiliser, bien qu'il ne me fût pas possible d'en deviner même l'existence. J'en ai assez dit sur *cette carte* pour être dispensé d'y revenir. Je continue à transcrire :

« On ne trouve marqué sur sa carte ni le Ouady-en-Neffalk, où fut faite la première observation, ni celle de Turan, où fut faite la seconde... On voit seulement Tibériade, etc. »

Je ne connais pas l'Ouady-en-Neffalk de M. Isambert ; donc je n'ai pu le placer sur mon Itinéraire. Je suis allé à Thabarieh, et mon Itinéraire comprend Thabarieh. Car, je le repète encore une fois, je me suis bien gardé et je me garderai toujours de parler de ce que je n'ai pas vu.

« Le Ouady-en-Neffalk, ou vallée des vents Thal-von-Schef-at-Amar des Allemands, paraît être, etc. » Suit alors l'indication de la position de cette vallée, sur le compte de laquelle je n'ai rien à dire, ne connaissant pas de vallée pour laquelle on m'ait donné un

Digitized by Google

nom pareil; mais j'ai à dire 1° que Ouady-en-Neffalk ne signifie pas le moins du monde *Vallée des Vents*; 2° que Neffalk n'est pas un mot arabe; 3° que Thal-von-Schef-at-Amar est un nom qui a la prétention d'être à moitié allemand et à moitié arabe, prétention malheureuse d'ailleurs, puisque le groupe de syllabes Schef-at-Amar n'est pas arabe. En revanche je connais l'existence d'un village voisin d'Habyllin et nommé Chefa-Aamer, village que je n'ai point marqué sur mon Itinéraire, parce qu'étant beaucoup plus éloigné qu'Habyllin, sur la droite de la route que j'ai suivie, je ne l'ai pas aperçu de loin. Je ne sais où Zimmermann a trouvé ce nom estropié de Schef-at-Amar. Il n'avait qu'à prendre celui du bourg qu'il inscrit près de là, pour éviter d'employer une dénomination aussi altérée. Du reste M. Isambert n'a pas eu la main heureuse : car, sur deux noms qu'il avait sous les yeux, il a choisi le mauvais.

En définitive, le Thal-von-Schef-At-Amar de la carte de Zimmermann est précisément la vallée que j'ai longée et que suit la voie antique. Quant à l'Ayn-Zebulon de Zimmermann, on ne me l'a pas signalé : donc je ne l'ai pas vu en passant, et, par suite, je ne l'ai pas porté sur mon Itinéraire.

De la présence de cette source, M. Isambert tire la conclusion suivante : « C'était probablement, ainsi que son nom moderne l'indique, l'extrémité du territoire de la tribu de Zabulon, ou de la Galilée du côté de la Phénicie. » En quoi le nom ayn, *source*, ressemble-t-il à la dénomination de l'extrémité d'un territoire? Je ne le devine pas.

Je pense que ceci ressemble assez à une *conjecture hardie;* mais ce qui n'est pas admissible venant de moi serait-il de mise lorsque c'est mon savant critique qui le propose? Comme je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi, je rappelle à M. Isambert ce qu'il dit (p. 298) de mes *hardies conjectures*, et (p. 297) des arguments par lesquels, à l'aide des changements d'orthographe, je prétends retrouver des lieux bibliques dont le souvenir est effacé.

Le paragraphe suivant est digne d'être examiné; le voici : « Au reste, c'est ici le lieu de remarquer, avec les plus savants hommes, depuis Michaélis, qu'il a fallu renoncer à marquer les limites des anciennes tribus d'Israël, soit parce que ces limites ont naturellement et plusieurs fois varié dans le cours des siècles, depuis la première distribution faite par Josué, soit parce que la Bible a compilé des traditions doubles et triples et qu'il est impossible de les porter toutes ensemble sur la carte, soit enfin parce que l'orthographe des noms des lieux varie selon qu'on s'adresse à la version samaritaine, chaldaïque ou hébraïque, soit à la version grecque des Septante, soit enfin à la version latine de saint Jérôme. »

Suivant l'avis de M. Isambert, il faut renoncer à marquer les limites des anciennes tribus d'Israël; mais *toutes* les raisons qu'il allègue pour le prouver sont-elles admissibles? C'est ce que je vais examiner en peu de mots. Que les limites des tribus aient pu varier dans le cours des siècles, c'est ce qu'il faudrait prouver, ne fût-ce qu'une fois, et j'attendrai cette preuve pour être tant soit peu ébranlé par ce premier axiome que pose M. Isambert, sans penser qu'il se heurte à la ténacité de la race la moins disposée à modifier, en quoi que ce puisse être, les croyances de ses pères. Le second axiome, consistant à dire que la Bible a compilé des traditions doubles ou triples, veut nous mettre sur un terrain où je ne suivrai certainement pas M. Isambert. Qu'il respecte ou ne respecte pas les saintes Écritures, cela ne regarde que lui. Venons donc immédiatement au troisième axiome. M. Isambert affirme que les noms des lieux changent, selon qu'on s'adresse aux versions samaritaine, chaldaïque ou hébraïque de la Bible. J'aurai l'honneur de faire observer à mon docte critique que ce qu'il croit la règle n'est que l'exception, et l'exception assez rare. Quant aux Septante, qui ont traduit leurs Livres sacrés qu'ils ne comprenaient pas toujours bien, sans peut-être avoir jamais vu ni entendu nommer la plupart des lieux dont ils avaient à parler, je fais assez bon marché, et pour cause, de beaucoup de leurs traductions, et surtout de leurs transcriptions géographiques. Reste enfin la traduction latine de saint Jérôme, qui ne coïncide pas toujours avec la Vulgate Sixtine, et que je respecte sans vouloir néanmoins la mettre, dans mon respect, sur le même rang que le texte primitif.

Je résume. Les variantes dont M. Isambert argue sont fort rares quand il s'agit des textes samaritain, chaldaïque et hébraïque, et cela me suffit pour rejeter sans hésitation le dernier argument.

Quoi qu'il en soit, je reconnais qu'il est fort difficile de déterminer aujourd'hui, sur une carte, les tribus d'Israël fixées par Josué, limites qui n'ont probablement pas varié, mais qui se sont perdues, parce que l'identification des localités bibliques est une science qui vient à peine de naître, mais il n'en faudrait pas conclure pour cela que ces limites ne seront pas retrouvées avec certitude, dans un avenir même assez rapproché.

M. Isambert relève en passant la négligence du dessinateur de ma première planche topographique, « soit quant à la forme du port de Saint-Jean d'Acre qui disparaît complétement, soit surtout quant à l'absence du Nahr-Noman (lisez *Nahr-el-Nâamen*), ancien fleuve Belus, que le commandant Lynch déclare avoir traversé (ainsi que Robinson) et qu'il a marqué sur sa carte. Si c'est le ruisseau que M. de Saulcy qualifie de lavoir, c'est singulièrement rabaisser son importance et son illustration. » — Encore une fois, je dirai à M. Isambert que mes feuilles de lever de terrain ne contiennent que ce que j'ai pu voir et figurer avec une certitude suffisante. Le Saint-Jean d'Acre n'est pas dans ce cas. Quant au Nahr-el-Nâamen, dont je savais parfaitement l'existence, j'en suis désolé pour son illustration; mais, au point où je l'ai traversé, il n'est qu'un misérable ruisseau, dont on ne m'a pas même dit le nom.

Digitized by Google

« Dans Kirkeh, qu'il aperçoit à l'est de sa route, poursuit M. Isambert, à près de 5 kil., et qui ne peut être, par ce motif, le Kerûm (El-medj-el) de Zimmermann (lisez *El-medjdel*, la forteresse, au lieu de El-medj-el qui n'est pas arabe), à 6 milles géographiques ou 10 kil. 1/2 au nord-est de la route, notre compatriote voit le χιλχὰτ de la tribu d'Aser, mentionné dans le *Livre de Josué* (XXI, 31, et non 13; et, dans Abilin (lisez *Abillyn*), à l'ouest de la même route, l'Elbon et non Ebrôn du même livre XIX, 28). Cette conjecture, d'ailleurs si hasardée, est repoussée par cette circonstance que là était la tribu de Zabulon et non celle d'Aser, puisque l'historien Josèphe étend le territoire de la première depuis le lac de Tibériade jusqu'au mont Carmel et à la mer.

« Dans tous les cas, Kirkeh doit être sur l'un des affluents du Belus, et c'est ce que n'exprime pas la carte de M. de Saulcy, comme celle de Zimmermann. »

Voici ma réponse : 1° Kirkeh, placé au sommet d'une colline fort élevée, ne saurait être sur un affluent du Belus; s'il y a une source à Kirkeh, comme j'ai passé à 5 kil. de là, je ne l'ai pas vue; 2° Kirkeh n'est pas le lieu nommé sur la carte de Zimmermann El-medj-el-Kerûm (ceci est un nom impossible). Le même raisonnement s'appliquerait à n'importe quelle localité placée plus loin que Kirkeh, comme Damas par exemple, et M. Isambert aurait aussi bien raison de dire : Kirkeh ne peut être Damas. Mon savant critique aurait-il eu la singulière pensée de faire croire que j'ai cherché à confondre ces deux localités? Ce serait une insinuation purement gratuite. 3° Il est très-vrai que c'est le verset 31 au lieu du verset 13 du livre de Josué auquel il faut recourir pour trouver la mention de Khelkat. Les deux chiffres ont été intervertis dans l'impression de mon livre, et je ne l'ai pas corrigé. Quelle faute !!! Je ne ferai pas l'honneur d'une mention à toutes les fautes du même genre qui émaillent le rapport de M. Isambert. 4° N'en déplaise à l'érudition biblique de M. Isambert, qui prétend qu'il faut lire Elbon au lieu de Ebrôn, dans le verset 28 du chapitre XIX de Josué, le nom en question est représenté par les quatre caractères E, B, R, N, transcrits Ebrôn par le savant Cahen, et, bien avant Cahen, par Reland (p. 745). 5° Les deux *conjectures si hasardées* que repousse M. Isambert sont émises textuellement ainsi par moi : 1° notre village de Kirkeh n'aurait-il pas occupé l'emplacement de la ville biblique? Je le crois, sans néanmoins oser l'affirmer; 2° dans Josué (XIX, 28), nous lisons parmi les villes de la tribu d'Aser un nom de lieu que l'on transcrit Ebrôn. Mais cette transcription est-elle exacte? Rien ne le prouve. Je serais presque tenté de retrouver dans Abillyn l'Ebrôn ou Ebrin du Livre de Josué. Voilà mes deux assertions si positives. Voyons maintenant pourquoi M. Isambert les repousse. « Là était, dit-il, la tribu de Zabulon et non celle d'Aser, puisque l'historien Josèphe étend le territoire de la première depuis le lac de Tibériade jusqu'au mont Carmel et à la mer. » N'en déplaise encore cette fois à M. Isambert, il s'est chargé de prouver que j'avais raison. Que dit Josèphe? Le voici : Les Aserites eurent en partage le pays à partir du Carmel; les Zabulonites eurent en partage le pays qui s'étend du lac de Gennezareth jusqu'au Carmel et à la mer. — De ces deux passages il résulte que le mont Carmel était à la limite extrême des territoires de Zabulon et d'Aser. Josèphe ajoute que le territoire d'Aser était toute la région tournée vers Sidon. Il n'y a donc pas de doute possible. A partir du Carmel, vers le nord, était la tribu d'Aser et non celle de Zabulon. Donc Kirkeh était dans la tribu d'Aser et Abillyn aussi. M. Isambert a cru trouver un excellent argument pour sa thèse dans la présence de l'Ayn-Zabulon, qu'il suppose fort gratuitement à la limite de la tribu de Zabulon. Mais il oublie une chose essentielle, c'est que, dans la tribu d'Aser, il y avait une localité nommée précisément Zabouloun et qui était placée vers la limite. (*Josué*, XIX, 27.) M. Isambert me permettra de chercher ce Zabouloun vers l'Ayn-Zabouloun et de lui faire observer de plus que le verset 25 du même chapitre place Khelket sur les frontières d'Aser. Kirkeh et l'Ayn-Zabouloun remplissent donc parfaitement les conditions de position cherchées. Tout bien considéré, ce que je n'osais affirmer en écrivant mon voyage, je l'affirme aujourd'hui que M. Isambert m'a si bien aidé à trouver la vérité. Quant au territoire d'Aser, que M. Isambert ouvre Reland, et il verra, sur la carte (p. 142) des douze tribus, si ce savant homme était de son avis, quant aux territoires de Zabulon et d'Aser. Au reste, puisque, au dire de M. Isambert lui-même, il a fallu renoncer à marquer les limites des anciennes tribus d'Israël, de quel privilége prétend-il donc user quand il dit, à la page suivante : là était la tribu de Zabulon et non celle d'Aser?

M. Isambert dit immédiatement :

« Nous inclinons à penser que Chefar-Amar (*sic*), bourg de ce pays, sur les hauteurs qui au sud dominent la vallée du Melik et la plaine Halaur, en terminant la Galilée, pourrait être Capharnecho, l'une des villes que fortifia Josèphe, dans la Galilée inférieure; car nous ne voyons pas où la placer ailleurs. »

Voici la réponse : 1° M. Isambert ne s'aperçoit pas que ce qu'il a écrit une fois Schefat-Amar, et ce qu'il écrit ensuite Chefar-Amar, c'est un seul et même lieu, dont le nom réel est Chefa-Aamer (écrit par Zimmermann Schefa'Amer); 2° il ne s'aperçoit pas qu'il se laisse aller à écrire Chefar avec un r final, afin de rapprocher ce nom de son Capharnacho; 3° il ne s'aperçoit pas que cette demi-traduction vallée du Melik n'est pas admissible, parce que l'on traduit un nom entièrement, ou on ne le traduit pas du tout; 4° enfin il ne s'aperçoit pas que la plaine *Halaur* porte un nom impossible, parce qu'il ne signifie rien. Je trouve sur la carte de Zimmermann le nom Zaal-Hataur. C'est proba-

Digitized by Google

blement là ce que M. Isambert traduit par la plaine Halour. Ces mots doivent s'écrire Zal-et-Thour, et signifient : fin de la montagne.

Poursuivons : « Mais le point le plus important de cette partie de la province est le village de Sefurieh, ou Safourieh, à la source d'un autre affluent du Kison, le Nahrari-Ouady-el-Kulediel selon Zimmermann, El-Batouf, selon M. de Saulcy. »

Il y a presque autant d'erreurs que de mots dans cette phrase. Où M. Isambert a-t-il vu, 1° que Safourieh fût à la source d'un affluent du Kison? 2° que cet affluent se nommât Nahrari-Ouady-el-Kulediel? (Nahrari est un affreux barbarisme, pour *nahr*, rivière; el-Kulediel est un mot écorché, parce qu'il a été mal lu par M. Isambert sur la carte de Zimmermann, laquelle porte en réalité el-Kaledieh); 3° que el-Batouf fût, dans mon livre, le nom d'une rivière? Je dis : Jusqu'à midi et un quart, c'est-à-dire pendant plus d'une heure et demie, nous n'avons cessé de cheminer le long de la voie antique, en suivant une vallée agréable qui vient déboucher dans le Merdj-el-Bathouf. — Merdj veut dire plaine, et une vallée ne débouche pas dans une rivière. Par quelle étrange aberration M. Isambert prend-il cette plaine pour une rivière, surtout avec la carte de Zimmermann sous les yeux? N'y a-t-il pas vu ce nom écrit, en grands caractères, el-Buttauf, appliqué à la plaine que domine Safourieh? En vérité, je suis presque honteux d'avoir à relever de semblables quiproquo.

M. Isambert veut bien m'accorder que j'ai raison à propos de Safourieh; seulement, il devrait s'abstenir de parler d'une citadelle de Sepphoris qui s'étendait jusqu'à la plaine. Il y a loin de Safourieh au Merdj-el-Bathouf, et, en général, on ne place pas une citadelle au-dessous de la ville qu'elle veut protéger. Je sais bien que M. Isambert va me reprocher de recourir à des arguments stratégiques qu'il n'admet pas pour bons; mais cela ne saurait m'arrêter.

M. Isambert m'accorde l'autorisation de chercher Rimmon dans Roumaneh (lisez et prononcez Roummaneh, si vous voulez être compris d'un Arabe), mais par cette raison seulement que tous mes devanciers sont d'accord sur ce point. Puis vient un reproche à propos de Samounieh, la Simonias de Josèphe; il est formulé ainsi : « M. de Saulcy n'en a pas parlé, sans doute parce qu'il n'a trouvé, non plus que Robinson, aucune cité biblique qui y répondît; mais l'histoire politique a ses droits comme l'histoire religieuse. »

A cela je n'ai qu'un mot à répondre : je n'ai vu Samounieh ni de près ni de loin, et je me suis prudemment dispensé d'en parler. Que l'histoire politique se rassure donc dans la personne de M. Isambert : quand j'ai eu à m'occuper d'elle, je ne l'ai pas négligée.

Je vais avoir encore à relever d'étranges assertions, qui ne sont vraies qu'à la condition d'être modifiées du blanc au noir. Voici ce que je lis : « Il n'y a aucune difficulté sur la correspondance du bourg En-Nazara (lisez : *En-Nasara*) avec la Nazareth de l'Evangile, que Malte-Brun indique comme le lieu de naissance du Christ, à cause du nom de Nazaréen qu'il porta, quoique la tradition évangélique dise que ses parents, de la tribu de Juda, se rendirent à Bethléem, cité de David, pour s'y faire recenser en cette qualité, du temps d'Hérode (Archélaüs) et de l'empereur Auguste, lors du recensement de la Judée, au 7*18* de notre ère. »

Ce paragraphe est étrange à plus d'un titre, et quelques mots suffiront pour montrer qu'il est incompréhensible, pour la forme comme pour le fond. 1° M. Isambert dit que c'est Malte-Brun qui indique la Nazareth de l'Evangile comme lieu de naissance de Jésus-Christ. C'est l'Evangile lui-même qui l'indique, et je ne vois pas trop ce que l'opinion de Malte-Brun vient faire là. 2° Ce que M. Isambert appelle la tradition évangélique, c'est encore l'Evangile, et ce mot de tradition évangélique n'est pas admissible. 3° Les parents de Jésus-Christ vinrent à *Bethléem, cité de David, pour s'y faire recenser en cette qualité*... En qualité de quoi? Je le cherche vainement dans la phrase de M. Isambert. 4° *L'an du recensement de la Judée, au 7*18* de notre ère*, forme un membre de phrase que j'avoue ne pas comprendre.

Mon savant critique ajoute : « M. de Saulcy a fait une excursion sur la secte des Nazaréens, dans laquelle il voit la société naissante des *Chrétiens hétérodoxes;* mais la secte contemporaine de Jésus-Christ était une secte juive, professant un état de sainteté qui remontait jusqu'au temps de Moïse, et consistait à s'abstenir de vin et à couper sa chevelure; c'était le naziréat. Elle a duré jusqu'au règne d'Agrippa, qui fit une injonction à ses adeptes. Aussi saint Irénée et les premiers Pères de l'Eglise n'ont-ils pas parlé des Nazaréens comme hérétiques, ainsi que l'a fait saint Epiphane au ve siècle, mais comme des partisans de Jésus-Christ, leur compatriote, qui ont changé leur nom contre celui de Chrétiens, plus tard, lors des discussions des apôtres à Antioche. »

Voici les observations que me suggère ce passage : 1° En commençant, M. Isambert trouve évidemment inopportune l'opinion que j'ai émise sur la relation qui exista entre la secte des Nazaréens et les Chrétiens; puis il finit par dire lui-même que saint Irénée et les premiers Pères de l'Eglise regardent les Nazaréens, non pas comme des hérétiques, mais comme des partisans de Jésus-Christ. Me voilà donc d'accord avec saint Irénée et les Pères; je n'en savais rien; M. Isambert me l'apprend, et je l'en remercie. 2° Où ai-je dit que les Nazaréens étaient des Chrétiens hétérodoxes? Est-ce dans la phrase suivante : « Très-certainement le roi Agrippa ne commettait cet acte singulièrement arbitraire que pour plaire aux Juifs, pour lesquels les Nazaréens étaient un sujet de haine : ces derniers Nazaréens n'étaient très-probablement que des Chrétiens. Evidemment le Christ n'a pu prendre son nom de Nazaréen de cette secte, dans laquelle on pourrait être tenté de croire qu'il était entré, puisqu'il buvait du vin, » etc.

Digitized by Google

3° Je ne sais que penser d'un état de sainteté qui remontait jusqu'au temps de Moïse. 4° M. Isambert prétend que les signes distinctifs de ces sectaires consistaient à s'abstenir de vin et à *couper leurs cheveux*. C'est *laisser croître leurs cheveux* que M. Isambert aurait dû dire, pour être dans le vrai. 5° Agrippa, ajoute M. Isambert, fit une injonction à ces sectaires. Il aurait pu mieux préciser, et dire que cette *injonction* consista à faire couper de force les cheveux aux Nazaréens, ainsi que le raconte Josèphe : ce qui enlevait aux Nazaréens leur caractère distinctif. Il serait difficile, on le voit, d'exposer moins correctement ce qu'on veut dire que ne le fait M. Isambert.

Poursuivons : « Jacotin est peut-être le géographe qui a encore le mieux exposé, sur les cartes, le véritable aspect de Nazareth et sa situation abrupte et pittoresque. La deuxième feuille de M. de Saulcy en présente un plan bien moins poétique et fait disparaître ses environs. » — Encore une fois, je ne donne pas de plan : je donne un itinéraire, et ce que je désire avant tout, c'est qu'il ne mérite pas l'épithète de poétique. Quant à la situation abrupte de Nazareth, je ne puis relever cette expression qu'en disant que Nazareth n'est pas du tout dans une situation abrupte.

Vient ensuite l'avertissement étrange de ne pas « confondre la Yafah de Galilée avec le port de Joppé, aujourd'hui Jaffah, où débarquent la plupart des pèlerins qui se rendent à Jérusalem (190). » Ne croirait-on pas que j'ai commis cette confusion ridicule? Et puisque je ne l'ai pas commise, M. Isambert prend-il ses lecteurs pour des ignorants, auxquels il faut signaler une erreur qu'ils pourraient commettre d'aventure?

M. Isambert ajoute : « Après avoir parlé du défilé qui mène de Nazareth à la plaine d'Esdraelon, un peu à l'est, sur l'autre pente de la montagne, est le village d'Eksalout (Iksail), dans lequel Robinson a proposé de reconnaître le Chesulloth du *Livre de Josué*. » Lisez : Un peu plus loin à l'est, sur la *même pente* de la montagne, est le village d'Iksal (Xalouth), l'Eksalout de Josué.

« Au pied d'Iksail, » continue M. Isambert, « et dans la vallée au sud-ouest, coule une rivière, principal affluent du Kison, venant des revers de la chaîne du Thabor. Il est vraiment regrettable que la carte de M. de Saulcy n'en donne aucune trace, quoiqu'il ait dû la traverser près de Mezrâa; il n'en dit pas un mot non plus dans son récit. » Ce qui est bien plus regrettable, c'est que M. Isambert invente des rivières pour les placer où il n'y en a pas. Voilà tout le secret de mon silence dans mon récit et sur mon Itinéraire, à propos du principal affluent du Kison, ainsi que l'appelle M. Isambert. En revenant à Nazareth, au mois de mars, j'ai bien rencontré un mince ruisseau au milieu du bourbier où j'ai failli voir s'engloutir tous mes bagages, avec les bêtes qui les portaient. Est-ce là la rivière en question? Si c'est elle, je puis affirmer à M. Isambert qu'elle ne coule pas et n'enrichit pas le Kison de ses eaux mortes.

M. Isambert se récrie contre ma pensée de placer à El-Mechhad la Geth, patrie du prophète Jonas. Evidemment, cette identification n'avait pas plus que toutes les autres, chance de trouver grâce aux yeux de mon critique, qui la repousse de toutes ses forces. Pour y mieux réussir, il oublie de dire ce que j'ai dit et ce que je me vois forcé de répéter ici : que le nom el-Mechhad signifie sépulcre, et qu'en ce point est l'oualy nommé Naby-Younès; que Quaresmius admet l'identification d'El-Mechhad avec Geth-Hehefer, où était né Jonas; qu'enfin Zimmermann et Kiepert l'admettent de même. Je me consolerais donc de me tromper en si bonne compagnie, si je me trompais, ce qui n'est probablement pas.

Vient ensuite la discussion sur la vraie position de Cana. « Jusqu'au XVIe siècle, » dit M. Isambert, « on a placé ce bourg dans le village aujourd'hui ruiné de Kana-el-Djalil, ou la Galiléenne, sur la route directe de Capharnaüm et de Bethsaïde, à trois lieues nord de Safourieh, cinq lieues environ de Nazareth. » Route directe de Capharnaüm, en venant de quel lieu? M. Isambert oublie de le dire.

Kana-el-Djalil ne signifie pas le moins du monde Kana la Galiléenne, mais Kana la Grande, ce qui est une toute autre affaire. J'ai longuement discuté le fait que Kana n'a été placée à Kafr-Kenna que depuis le XVIe siècle. Aux faits que j'ai rapportés pour prouver que cela n'est pas exact, j'en vais ajouter un nouveau. Un manuscrit de la bibliothèque de Montpellier contient le voyage de Fritellus, rédigé au XIIe siècle, et j'y lis ceci : *De Chana Galileæ.* IV° *Milliario a Nazareth, secundo a Sephori, Chana Galileæ contra orientem*, etc. — *De monte Thabor.* IV° *Milliario a Nazareth, contra orientem, mons Thabor.* Voilà qui est assez clair : la Cana de l'Evangile, pour Fritellus, était à l'orient de Nazareth et de Sephoris, comme le Thabor, et non au nord, comme Kana-el-Djalil. M. Isambert ajoute : « Le colonel Jacotin et M. le général Callier ont suivi cette tradition prétendue monacale, et devancé M. de Saulcy dans la préférence accordée à Kenna, où se trouvent un sarcophage moderne (lisez : antique (191), une église grecque et les ruines d'une mosquée. » Puis il conclut en disant qu'il a discuté mon opinion sur ce point, et qu'il ne peut entrer dans les détails de cette discussion. « Nous nous bornons, ajoute-t-il, aux résultats. Nous dirons donc que, quoique notre compatriote n'ait pas, comme Robinson, visité Cana-el-Djalil (lisez : comme Robinson, qui n'a pas plus visité Cana-el-Djalil que Kafr-Kenna. Le révérend le dit très-positivement, n'en dé-

(190) M. Isambert croit que Iaphet veut dire montée; je l'avertis avec empressement qu'il n'en est rien.

(191) J'ai écrit : A l'entrée de Kafr-Kenna est une fontaine dont l'auge est une assez belle cuve de sarcophage antique garnie de guirlandes et de disques sur ses quatre faces.

Digitized by Google

plaise à M. Isambert, qui a mal lu), et quoique ce voyage de Capharnaüm ait pu se faire par le nord comme par le nord-est ou Kenna, nous penchons pour l'opinion qui place l'ancienne Cana sur la route directe de Nazareth à Tibériade. » A la bonne heure! nous voilà d'accord, et j'en suis tout reconnaissant.

M. Isambert se récrie encore sur ce qu'il n'y a nulle identité entre la carte générale de M. de Saulcy et celle de Jacotin et autres postérieures, notamment sur la position si importante du mont Thabor, et sur le partage des eaux, etc. Je répéterai une fois encore qu'il serait difficile qu'il y eût identité entre une carte qui comporte les montagnes et les cours d'eau, et un itinéraire qui ne comporte qu'une route.

M. Isambert parle de ruines désignées par moi sous le nom de Kachanef. Il m'a trop souvent reproché de changer l'orthographie des noms arabes, pour qu'il ne me soit pas permis de lui reprocher, à mon tour, d'altérer obstinément les noms qu'il n'avait qu'à transcrire; c'est Kachaneh, ou Kabchaneh que j'ai écrit, et imprimé. De ces ruines, dans lesquelles M. Isambert affirme que je vois les ruines de *la Kachioun avec ses pâturages*, du *Livre de Josué*, j'ai dit ceci : « Quant à Kachaneh, je serais assez disposé à y voir la Kachioun qui appartenait à la tribu d'Issakhar. Mais alors il faudrait reporter jusque-là les limites de la tribu d'Issakhar et ne pas tenir compte de l'analogie du nom de village Kachioun et du nom Kisoun de la rivière Kison, qui coule vers le Carmel dans la plaine d'Esdraëlon ou de Iezraël. Il est vrai que le texte de Josué ne semble pas le moins du monde placer Kachioun près du Carmel; bien au contraire. »

M. Isambert combat ceci en disant : 1° que *je vois*, ce qui revient à dire que *j'affirme;* 2° que nous sommes sur le territoire de Zabulon, et qu'il trouve une difficulté grave à placer ici une ville de la tribu d'Issakhar; 3° que le nom Kison rappelle ici de trop près le fleuve Kison, qui se jette dans la baie de Saint-Jean d'Acre et qui a en effet de ce côté ses sources. En d'autres termes, M. Isambert copie religieusement les objections que j'ai élevées moi-même. Voilà assurément une partie de son rapport qui ne l'aura pas mis en grands frais de recherches.

Je poursuis : « Du village d'Ech-Chedjara (Chagarah, de Jacotin), notre compatriote aperçoit le mont Thabor, qu'il n'a pas visité comme Robinson. » Le nom ech-chedjara signifie *les arbres;* Chagarah ne signifie rien : j'aime donc mieux m'en tenir au nom du village qu'à celui que Jacotin a recueilli, sans le comprendre et encore en le prononçant à l'égyptienne, ce qui l'eût rendu méconnaissable pour un Syrien; mais comme M. Isambert ignore la prononciation arabe, il est inutile d'insister sur ce point. Je n'ai pas visité le Thabor, c'est très-vrai, et je le regrette; il y a bien d'autres lieux que je n'ai pas visités! Pourquoi dire *comme Robinson?* Et pourquoi ne pas écrire tout bonnement *comme tous ceux*, et ils sont nombreux, *qui l'ont visité?*

Je fais bon marché du reproche que M. Isambert m'adresse d'avoir confondu trois combats en un seul, quand j'ai parlé de la bataille du mont Thabor. — Apparemment M. Isambert se figure que toutes les escarmouches de la campagne de Syrie, avant et après la bataille du 16 avril 1799, sont confondues par moi en une seule journée. Puisque M. Isambert affectionne la formule *comme Robinson*, pourquoi ne s'en sert-il pas cette fois encore? Qu'il ouvre le livre de ce savant voyageur (tome III, p. 177, note 1), et il lira, en anglais, à peu près ce que j'ai dit en français, le tout tiré de Burckhardt, des différentes Vies de Napoléon Ier et de la *Révolution française* de M. Thiers. — M. Isambert ajoute : « Et puisque ces lieux sont si célèbres à ses yeux comme aux nôtres, n'était-ce pas le cas d'en donner la carte topographique? » M. Isambert a parfaitement raison d'émettre ce vœu, et puisque ces lieux sont si célèbres à ses yeux comme aux nôtres, qu'il aille les lever lui-même et qu'il nous en rapporte la carte topographique. Je lui en serai personnellement très-reconnaissant.

Je transcris : « M. de Saulcy place l'ancienne ville d'Itabyrion, que Jacotin met avec raison au sommet de la montagne, selon le texte de Josèphe, au pied du mont, dans le village de Dabourieh (le Dabouri de Jacotin); mais le livre de Josué lui-même (xix, 12) distingue le Kisloth-Thabor de Dabroth, que la Vulgate écrit Daberoth, et les Septante Dabiroth. »

Le verset de Josué invoqué par M. Isambert est ainsi conçu : (La limite) revenant de Sarid à l'orient, vers le lever du soleil, jusqu'à la limite de Ksalouth-Thabor (littéralement les flancs du Thabor), aboutissant à Daberath et MONTANT à Yafia. — Je me permets de conclure que puisque de Daberath la limite montait à Yafia, Daberoth n'était pas au sommet du Thabor. M. Isambert commet une erreur en disant que je me suis occupé de la ville placée au sommet du Thabor et dont parle Josèphe. Je mets tout simplement qui que ce soit au défi de trouver dans mon livre une seule ligne sur laquelle on puisse fonder le reproche que M. Isambert m'adresse à propos d'Itabyrion. En attendant, M. Isambert fera bien d'admettre que dorénavant la Daberoth biblique n'est pas et ne peut pas être l'Atabyrium de Polybe, de Josèphe, d'Etienne et d'Eusèbe.

« A 3 kilomètres au plus de Chedgara (autre forme adoptée par M. Isambert, qui tient tant aux noms), notre voyageur aperçoit le village de Cafr-Sebt (Sabt de Zimmermann, El-Sett de Jacotin), qui en est à 4 kilomètres 1/2. » Comment M. Isambert appelle-t-il le sentiment de confiance qui fait donner un démenti par un homme qui n'est jamais sorti de son logis, au voyageur qui a parcouru une route, et qui en a noté la longueur? Je lui laisse le soin de trouver le mot. J'ai cherché ce qu'avait pu être Kafr-Sebt dans l'antiquité, et j'ai déclaré textuellement ceci : *J'ignore ce que peut être Kafr-Sebt;* en suite de quoi j'ai mentionné deux localités antiques dont les noms se rapprochent de celui-là. J'ai dit

Digitized by Google

que peut-être ces deux noms s'appliquaient à une seule ville ; M. Isambert prend pied de là pour déclarer que : « ces deux villes ne sont pas identiques, et alors rien ne s'oppose à la seconde des conjectures hasardées par M. de Saulcy. » Voilà franchement des critiques bien gratuites ; au reste il est curieux de rapprocher cette expression *conjecture hasardée* de la phrase qui suit immédiatement : « Notre compatriote n'a rien vu à Loubieh pour la géographie comparée, ce pourrait être Abel-Machea (lisez : *Abel-beth-Mâaka*), métropole des Israélites, prise par Joab au temps de David, si l'on ne reportait cette ville dans la vallée d'Hasbeya à Irbid. » Comme conjecture hasardée, celle-ci est un modèle. Je ne sais qui a reporté Abel-beth-Mâaka, l'Abel-Makhea de Josèphe, dans la vallée de Hasbeya. Dans le *Livre des Rois* (I, xv, 20), cette ville est nommée après Dan et avant le pays de Kinnereth et toute la terre de Nephthali. Il n'est donc pas possible que cette localité soit Loubieh.

Passant à la plaine de Hattin, M. Isambert dit qu'il y a : « au midi de cette plaine d'après collines appelées Qoroun-Hattin par Jacotin et Kiepert, et Qalaat-ibn-Mâan par notre voyageur; elles sont percées de cavernes, » etc. M. Isambert commet ici une énorme confusion, dont lui seul est coupable, et qu'il met très-résolument sur mon compte. J'ai dit qu'une fois entré dans la plaine de Hattin, on aperçoit à environ 3 kilomètres à gauche deux sommets de collines qui dominent la plaine : ce sont les cornes de Hattin (Qoroun-Hattin); au pied de ces collines sont les décombres du village même de Hattin. Un peu après j'ajoute : « Lorsque nous avons encore gagné un peu de terrain, nous apercevons *à six kilomètres* environ sur notre gauche un mamelon que semble couronner une vaste ruine. Ismayl me dit que c'est le Kalaat-el-Hammam... Je n'ai pas malheureusement visité cette localité, qui paraît être excessivement curieuse, et dans laquelle Robinson, sur ce qu'ont dit Burkhardt, Irby et Mangles, reconnaît les cavernes fortifiées, placées près d'Arbela en Galilée. Le nom que Robinson applique à cette localité est celui de Kalaat-ibn-Mâan, » etc., etc. La conclusion de ceci est que M. Isambert ne m'a pas lu avant de me critiquer ; c'est toujours fort imprudent.

M. Isambert ajoute à cela que je vois dans cette même localité « le Hamath de la tribu de Nephthali, nommé dans le *Livre de Josué* à côté de Kenereth, mais accompagné de pâturages, ce qui ne convient pas à cet amas de rochers. » A ceci, je répondrai que je ne vois guère ce qui empêche qu'il y ait des pâturages auprès d'un amas de rochers, et que je le vois d'autant moins, que ces pâturages *que j'ai vus* existent et constituent la plaine de Hattin, qui, Dieu merci, est assez grande. M. Isambert ajoute : « Puisque Eusèbe et Jérôme (lisez *saint Jérôme*), dans l'*Onomasticon*, ont renoncé (au IVe siècle de notre ère, il y a 1400 ans) à rechercher la place de ces lieux bibliques, comment peut-on y revenir aujourd'hui? Robinson s'en est sagement abstenu. » Voilà, certes, un raisonnement auquel je ne prendrai pas la peine de répondre. Si Robinson, qui n'a pas entendu prononcer le nom de Kalaat-el-Hammam, que j'ai recueilli, s'est abstenu de chercher là Hamath, il n'a été que prudent; ce nom que j'ai obtenu m'a donné un précieux renseignement que le savant Robinson ne connaissait pas, voilà tout.

« A Tibériade, dit M. Isambert, sont probablement les ruines de quelque ville biblique, notamment de Kinereth, que M. de Saulcy a tant de peine à trouver, ou qu'il ne trouve qu'en multipliant les villes de cette côte (p. 312). » Plus loin (à la p. 321), M. Isambert revient sur ce sujet, et dit : « Nous avons déjà vu que, du temps de saint Jérôme, on regardait Tibérias comme ayant succédé à la ville biblique (de Kenret). Si l'on récuse une autorité si imposante, pourquoi Kinereth, ou Ginousar n'aurait-il pas été le nom ancien de Capharnaüm, Kapharnomé ou Ginousar? N'y a-t-il pas similitude dans les noms? Tous ces lieux se touchent. »

Répondons à tout ceci. M. Isambert place Tibériade sur les ruines de Kenret, et cela est inadmissible ; voici pourquoi : Kenret était une ville de la tribu de Nephthali; Capharnaüm, placée, de l'aveu de tous, au nord de Tibériade, était, suivant saint Matthieu, sur la limite des territoires de Zabulon et de Nephthali; donc Tibériade était sur le territoire de Zabulon ; donc Tibériade ne peut être sur l'emplacement de Kenret! Cette argumentation ne m'appartient pas ; elle est de Reland. Il eût donc été prudent de lire un peu mieux aussi l'admirable livre de ce savant. On voit que, si j'ai eu de la peine à trouver Kenret où elle est, M. Isambert n'en a pas eu à la mettre où elle n'est pas. Quant à la question : « N'y a-t-il pas similitude entre les noms Kinereth, Ginousar, Kapharnomé et Capharnaüm? » je ne puis répondre que ceci : il n'y en a pas la moindre.

Après avoir rappelé le regret exprimé par moi de n'avoir pu faire, en bateau, le tour du lac de Gennezareth, M. Isambert rappelle que M. Lynch, qui n'a pas non plus fait le tour du lac, mais qui a fait au nord une excursion jusqu'à Medjdel, a du moins donné la latitude des deux points extrêmes du lac, ainsi que la longitude du pont de Semakh. « On ne sait pas, ajoute mon habile critique, si par ces mots il a entendu l'ancien pont en ruines, ou le passage du Jourdain appelé Jisr-Um-el-Kanatir, qui n'est pas ponté, et qui est un peu plus au nord que les ruines de l'ancien pont; mais la différence de longitude doit être insensible. »

D'abord je demanderai comment M. Lynch, qui, au dire de M. Isambert, n'a été au nord de Tibériade que jusqu'à El-Medjel, a pu observer la latitude du point extrême nord de ce lac ; ensuite comment il a pu prendre la longitude d'un pont *qui n'existe pas*, du pont de Samakh. Ce pont est *une barque* qui porte les voyageurs d'une rive du Jourdain à l'autre, entre le village de Samakh, qui est sur la rive gauche, et la pointe sud d'une digue énorme,

Digitized by Google

à la pointe nord de laquelle était situé le village aujourd'hui ruiné d'El-Karak. Ce qui est plus malheureux encore dans ce paragraphe, c'est le doute qu'exprime modestement M. Isambert sur le sens qu'il faut attribuer à la désignation du *pont de Samakh*. « Est-ce l'ancien pont en ruines, ou le passage du Jourdain appelé Jisr-Um-el-Kanatir (lisez *Djisr-Omm-el-Kenatir*), qui n'est pas ponté et qui est un peu plus au nord que les ruines de l'ancien pont? mais la différence de longitude doit être insensible. » Certes, oui, elle doit être insensible, car le Djisr-Omm-el-Kenatir (littéralement le pont, Mère-des-Arches), c'est le pont ruiné. Si M. Isambert savait l'arabe, il ne commettrait pas de quiproquo pareil, et il ne s'exposerait pas à dire d'un vrai pont qu'il n'est pas ponté. Je ne me sers de cette expression que parce que M. Isambert s'en est servi, car elle n'est pas française, le mot *ponté* ne s'appliquant qu'à une barque.

A l'aide des observations recueillies par M. Lynch, M. Isambert constate « que Zimmermann a donné au lac de Tibériade 2 milles géographiques ou près de 4 kilom. trop au nord, et environ 1 mille ou 1500 mètres trop à l'ouest (192), au passage de Samakh. M. de Saulcy paraît aussi n'en avoir pas eu connaissance, puisqu'il a commis les mêmes erreurs. Quoi qu'il en soit, dans Zimmermann au moins, si ce n'est dans M. de Saulcy, le lac de Tibériade n'a pas de longueur plus qu'il n'en faut. »

On sait à quoi s'en tenir sur ma prétendue carte, qui est rigoureusement le calque de celle de Zimmermann. M. Isambert seul pouvait s'y méprendre.

Je trouve à la page 314, une tirade contre M. de Bertou commençant par ces mots : M. de Bertou dit avoir fait le tour du lac, etc. Je ne relèverai pas ce que ces paroles ont d'impoli; elles sont de celles auxquelles on ne répond pas. M. Isambert, cette fois encore, déclare sans façon que le travail de M. de Bertou est détestable; mais voici qui est plus risqué; je transcris : « Les lieux nommés sur la côte orientale, avec leurs distances, sont si mal fixés et s'accordent *si peu avec sa propre carte*, que Kiepert et Zimmermann n'en ont pour ainsi dire tenu aucun compte. Puisqu'il avait relevé les contours de ce lac, pourquoi n'en a-t-il pas *publié la carte?* » Comprenne cela qui pourra. Pour M. Isambert, M. de Bertou n'a pas publié de carte du lac de Gennezareth, et en même temps la carte du lac de Gennezareth, publiée par M. de Bertou est détestable. Je suis très-enchanté de pouvoir déclarer ici que la carte du lac de Gennezareth, publiée par M. de Bertou, est sans contredit la meilleure que je connaisse, et j'ai quelque droit de le dire, puisque j'ai pu la vérifier sur toute l'étendue de la côte occidentale du lac, depuis la sortie du Jourdain jusqu'au Khan-Minieh. Il est vrai que M. Isambert affirme (p. 314), que « je n'ai guère vu plus d'un huitième de la côte du lac, et que j'ai eu ainsi plus de motifs pour ne pas hasarder une description du périple de la mer de Galilée. » Admettons un instant que cela soit vrai et bien conclu, que devons-nous penser de l'écrivain qui, après avoir dit cela, annonce une carte de lui de cette même mer qu'il n'a jamais aperçue de sa vie? Véritablement c'est trop fort!

« Robinson lui-même et son compagnon M. Smith n'en ont exploré que la moitié, et M. Lynch le côté occidental seulement, mais d'une manière complète. » Toutes ces assertions sur les portions de côte parcourues par nous sont autant de grosses erreurs. Robinson déclare formellement n'être allé vers le sud que jusqu'aux bains d'El-Hammam; Lynch n'a été que jusqu'à El-Medjdel, au dire de M. Isambert lui-même; enfin, je suis allé, moi, de la sortie du Jourdain jusqu'au Khan-Minieh. Donc M. Isambert n'a pas lu plus attentivement l'une que l'autre de nos trois narrations de voyage; et comment, en commettant de pareilles erreurs, espère-t-il donner à ses lecteurs sérieux la moindre confiance dans ses critiques? Suivant M. Isambert, je n'ai guère vu plus d'un huitième de la côte du lac; il faudra que la carte qu'il promet soit étrangement rédigée pour qu'il parvienne à attribuer à la côte occidentale, que j'ai entièrement parcourue, une longueur d'un huitième du périple du lac. Ou cette carte donnera un démenti formel aux paroles de M. Isambert, ou ses paroles donnent un démenti formel à sa future carte.

J'ai vérifié sur place que la carte de Zimmermann est défectueuse, j'en avertis M. Isambert afin qu'il ne prenne pas au sérieux ce qu'il dit de son propre travail, et en ces termes : « Pour l'intelligence des recherches qui vont suivre nous avons redigé, sur une échelle un peu plus large que celle de Jacotin (à 12 millimètres par kilomètre), avec les matériaux fournis par Lynch, Zimmermann et les itinéraires, une carte topographique du lac de Tibériade et de ses rivages. » Patience donc! Attendons que cette carte ait paru!

Voyons maintenant le plus rapidement possible ce que M. Isambert donne de renseignements sur la géographie du lac de Tibériade, et répondons-y par ordre. « Nous ne pouvons, dit le savant géographe, placer avec M. de Saulcy et ses devanciers, sur la côte occidentale, ni la ville de Magdala, qui, d'après les manuscrits des Evangiles, est aujourd'hui remplacée par Magada ou Magedan, ni Dalmanoutha de l'évangéliste Marc (lisez saint Marc) (p. 315). » Voilà donc qui est bien entendu. Toutefois, à la page 318, c'est-à-dire trois pages plus loin, je lis ceci : « Le hameau ou forteresse El-Medjdel (193) est, comme nous l'avons dit, regardé généralement comme le Magdala introduit dans l'Evangile (que signifie ce mot *introduit?*),

192) Je ne m'explique pas bien comment 2 milles équivalent à 4 kilomètres, si un mille n'équivaut qu'à 1,500 mètres.

(193) Où M. Isambert prend-il sa forteresse d'El-Medjdel, si ce n'est dans le nom même?

Digitized by Google

et le lieu de naissance de Marie-Madeleine, auquel l'Eglise de Rome a accordé des indulgences. » Voilà deux assertions qui disent l'une blanc et l'autre noir. Quelle est la bonne, au goût de M. Isambert?

A quelques lignes de là, je lis encore : « Il nous est impossible d'admettre deux Bethsayde dans le même pays, à quelques lieues de distance, l'une dans l'emplacement de Julias, sur la rive orientale, près de l'embouchure du Jourdain, et l'autre un peu au sud-ouest de cette embouchure. » De cette phrase le lecteur ne peut manquer de conclure que j'ai admis l'existence de ces deux Beth-Saïda, et en voici la preuve : « Commençons par dire qu'il paraît au moins improbable que deux villes, portant exactement le même nom, aient été situées, pour ainsi dire, en contact l'une de l'autre, et sur les rives opposées du Jourdain. » Voilà encore un raisonnement qui n'a pas coûté à M. Isambert de grands frais d'imagination.

M. Isambert ajoute toujours, comme si cette remarque était de lui : « Les textes, non-seulement des Evangiles, mais de Pline, s'y opposent. De ce côté, la Décapole n'a pas dépassé le Jourdain. » Voilà qui est bien ; mais pourquoi M. Isambert, qui a trouvé tout discutés dans mon livre les textes de Pline et des Evangiles, a-t-il soin de passer sous silence le texte du géographe Ptolémée qui, dans la *Galilée*, donne les degrés de Sepphoris, de Capharcotia, de JULIAS et de Tibériás? Est-ce parce que ce témoignage le contrarie? Qu'il en convienne franchement!

« L'espace nous manque, ajoute M. Isambert, pour rapporter la réfutation que nous avons faite des arguments de M. de Saulcy. Celui qu'il a pris de la similitude du nom moderne de Medjdel et de Migdal ou Magdala n'a pas de portée, » etc. Ceci est une manière très-expéditive d'en finir avec une discussion de textes.

Poursuivons : « Nous n'admettons pas qu'après dix-huit siècles, notre compatriote ait retrouvé des restes du camp de Vespasien, près des bains chauds d'Emmaüs, à Hammam. » M. Isambert ne s'aperçoit pas qu'il met à néant, d'un trait de plume, tout ce que l'on a écrit sur les camps romains, dont les traces, malgré la culture annuelle, ont subsisté en France et ailleurs jusqu'à nos jours. Pour n'être pas seul de mon avis, je prierai M. Isambert de relire, s'il l'a lu, l'Itinéraire de MM. Yrby et Mangles, et il y verra que l'enceinte de ce campement avait été reconnue, avant moi, par ces messieurs, ce que j'ignorais, par parenthèse, lorsque j'ai publié mon voyage.

M. Isambert n'admet pas que Tarichées fût à l'endroit appelé aujourd'hui Kadès. « ... En maintenant Tarichées sur la pente nord du village moderne de Kerak, ou du *Bau-el-Mur* (lisez je ne sais quoi ; mais, de grâce, ne lisez pas ce nom impossible) de M. Lynch, on ne fait que se conformer aux opinions de Robinson, Lynch, Zimmermann et des autres géographes. L'embouchure du Jourdain est la seule (la seule quoi?) qui convienne à la position d'une ville forte et importante comme Tarichées. On pouvait se glisser, comme a fait Titus pour prendre Tarichées, aussi bien *entre le rivage de Kerak que celui de Kades* (*sic*), si les eaux du lac étaient basses. M. de Saulcy abuse ici de l'argument stratégique, comme il nous semble l'avoir fait aussi pour la position de Bethsaïde-Julias. » M. Isambert n'abuse-t-il pas un peu de l'envie de parler des lieux qu'il n'a pas vus, et n'abuse-t-il pas surtout du droit d'accumuler les impossibilités de toute nature, pour ne dire que cela, afin de prendre en défaut ceux qui n'y sont pas? Je vais donc réfuter, en très-peu de mots, toute la théorie fantastique de M. Isambert.

1° Tarichées ne pouvait pas être sur l'emplacement du village de Karak, parce que ce village était à la pointe d'une véritable digue qui n'a guère que 20 ou 30 mètres de largeur, et qui n'a d'autre pente nord qu'un talus rapide semblable, pour l'inclinaison, à l'escarpe d'une fortification en terre. 2° Robinson n'a pas vu le terrain plus que Zimmermann, et quant à Lynch, qui a vu les lieux, j'ai trop bonne opinion de son intelligence pour lui prêter l'idée qu'il y ait jamais eu une ville sur la pente nord de Karak. 3° Comme la sortie du Jourdain (et non l'embouchure) est couverte par cette digue, il est physiquement impossible qu'il y ait eu même un hameau en ce point. 4° Si M. Isambert avait vu le terrain, il ne dirait plus que Titus, à cheval, a pu grimper du lac même à el-Karak, qui est sur une berge escarpée de plus de 15 mètres de hauteur, tandis que les ruines de Kadès sont à très-peu près au niveau de l'eau. 5° En supposant basses les eaux du lac (ce qui n'arrive guère, je crois), on ne fait qu'augmenter énormément la difficulté, vu que le long de la digue le lac est extrêmement profond et la rive à pic.

Dans le paragraphe suivant, M. Isambert parle des ruines nommées Karbet-Sümrah (lisez *Kharbet-Samrah*), et se récrie contre la supposition que j'ai émise que ces ruines pourraient être celles de la Samega de Josèphe. « Mais, dit M. Isambert, cet historien, en parlant de Samœa, la place près de Medaba, dans la *Moabitide, du côté de Sichem*, et en mentionnant Samega, il s'exprime aussi vaguement. » M. Isambert semble ne pas comprendre que pour venir de Medaba, ville moabite à Sichem (Naplouse), Hyrcan a dû passer le Jourdain quelque part, et a pu en conséquence rencontrer Samrah sur sa route. M. Isambert veut que les Karbet-Samega soient les ruines d'Hippos, que Josèphe place entre Gadara (Onm-Keis) et Tibériade. N'était le nom Samrah, qui ne ressemble guère à Hippos, je serais assez disposé à croire avec M. Isambert que cette dernière ville était où se voient aujourd'hui les ruines nommées Kharbet-Samrah.

Après avoir justement constaté que ce n'est pas dans mon livre qu'il faut chercher les bases de la géographie comparée, à par-

Digitized by Google

tir de la sortie du fleuve hors du lac de Tibériade, M. Isambert dit : « Nous reprenons l'ouvrage de notre compatriote à partir de Tibériade, qui est regardée par saint Jérôme comme l'ancienne Cénéreth ou Kenreth. » Nous avons déjà vu que cette assertion ne supporte pas le moindre examen. Au reste, M. Isambert a le soin, quatorze lignes plus bas, de démontrer lui-même l'impossibilité de cette identification, en disant, à propos d'El-Medjdel, que ce ne peut être la Medjdel-El de la tribu de Nephthali ; parce que nous sommes dans la terre de Zabulon et non dans celle de Nephthali. Or, Kenret était de Nephthali ; donc elle était au nord d'El-Medjdel, et Tibériade a l'inconvénient d'être au sud.

Je ne discuterai pas la distribution des cours d'eau admis par M. Isambert dans la carte qu'il promet. J'ai dit ceux qui existent, et non ceux qui devraient exister pour faire plaisir aux géographes de cabinet.

Vient ensuite la tour d'El-Rhoueyr (le petit marais, et non le petit Rhôr, ce qui ne signifie rien pour les Français qui ne savent pas que Rhôr signifie marécage). J'ai dit que l'Ayn-El-Medaouarah (et non Mudauwarah *tout court*) était probablement la source nommée par Josèphe Capharnaüm, et que le Rhoueyr était son Gennezareth. M. Isambert paraît fort contrarié de ce que Robinson est du même avis ; aussi semble-t-il regretter de ne pouvoir rejeter ces identifications. Il indique deux bassins à peu près de même apparence au Khan-El-Minyeh (lisez *Khan-Minieh*), et c'est une grave erreur. Il y a bien de ce côté deux belles sources, mais l'une est l'Ayn-et-Tyn et l'autre l'Ayn-et-Tabrhah, et toutes deux sont fort loin du Rhoueyr.

Robinson, dit M. Isambert, nie formellement l'existence des ruines que j'identifie avec Capharnaüm près de l'Ayn-El-Maouarah, et M. Isambert, cette fois encore, a fort mal lu Robinson. Je le prie donc de relire, à la page 290 du tome III, ce que ce savant dit de la fontaine Capharnaüm qui fertilisait la plaine de Gennezareth, et surtout les pages 282 et suivantes, il y trouvera quelques phrases que je transcris : *El-Ghuweir (Little-Ghôr)... It is unquestionably the Gennezareth of Josephus.— Round fountain... for we then held it (though as i now think incorrectly) to be the same which Josephus describes as watering and fertilizing the plain of Gennezareth, and which he says was called by the inhabitants, Capharnaüm. — Admitting that this fountain was the Capharnaüm of Josephus, there was every reason to suppose that the city of Capernaüm must have lain somwhere in the vicinity. The western hill above the fountain, as we could perceive here, and had also noticed from Hattin, is strewed with large stones, having at a distance much the appearance of ruins. I ascended it therefore, excited with the eager hope of finding some trace of a former site, which then i should hardly have hesitated to consider as the remains of Capernaüm. But my hope ended in disappointment ; a few stones had indeed been thrown together ; but there was nothing which could indicated, that any town or village had ever occupied the spot. The stones which cover the hill, are of the same dark colour and volcanic character of then around Tiberias.* De tout ceci je conclus que, puisque ces blocs volcaniques qui *couvrent la colline* ne sont pas venus là tout seuls, ils y ont été apportés comme ceux de Tibériade et comme ceux de Tarichæe dont la vue eût dissipé toutes les incertitudes de Robinson. Je le répète donc, là est Capharnaüm, parce qu'il ne peut être ailleurs, et que ses ruines ont sauté aux yeux de Robinson lui-même. Le passage que j'ai signalé, dans la description du savant explorateur, vaut tous les raisonnements possibles. M. Isambert n'en a pas moins cru pouvoir déclarer que Robinson nie formellement l'existence de ces ruines.

M. Isambert s'occupe ensuite, pour son compte, de Capharnaüm, et il cherche d'abord à établir que le Kepharnomé où fut transporté Josèphe, après avoir été blessé dans le marais près de l'embouchure du Jourdain supérieur, existait où sont les ruines réellement considérables de Tell-Houm. « Car c'est, ajoute-t-il, le premier endroit remarquable en venant de Julias Bethsaïde. » — Josèphe donne à Kepharnomé le nom de Κώμη, bourg. Or, que M. Isambert relise la description des ruines de Tell-Houm, dans le livre de Robinson, et il sera tout disposé, je le pense, à voir dans de pareilles ruines autre chose que celle d'un bourg. Robinson parle ainsi de ces ruines (t. III, p. 298) : *Not far off are the prostrate ruins of an edifice, wich, for expense of labour and ornament, surpasses any thing we had yet seen in Palestine.* — Je le demande, ces ruines peuvent-elles être celles d'une misérable bourgade ?

M. Isambert ajoute : « Il n'est pas vraisemblable que l'insistance de M. de Saulcy l'emporte sur l'absence de mur d'enceinte, et même de ruines qu'il croit avoir découvertes parmi les pierres détachées des roches qui entourent la plaine. »

Je regrette bien vivement, pour la satisfaction de mon docte critique, qu'il n'y ait pas un seul rocher qui entoure la plaine d'El-Rhoueyr : cela lui conviendrait parfaitement, mais cela n'est pas.

L'absence de mur d'enceinte, au Capharnaüm que j'ai retrouvé, fournit à M. Isambert, contre cette identification, un argument sur lequel ne l'emportera pas mon insistance. Pourquoi faut-il que M. Isambert ait cette fois pris le contre-pied du texte auquel il fait allusion, et que j'ai reproduit *in extenso*. C'est Adamnanus qui parle et qui dit de Capharnaüm : *Murum non habens*, ce que M. Isambert transforme apparemment en *murum habens*. Je le remercie très-sincèrement de l'attention avec laquelle il ne cesse de me fournir des arguments en faveur des thèses qu'il combat avec

Digitized by Google

tant de persévérance, mais, hélas! avec si peu de succès.

Je ne dirai rien de la phrase suivante : « Chorozaïn n'était lui-même qu'un bourg de Galilée, à une distance de moins de deux milles romains de la première *et déserte* (*sic*) au IVe siècle de notre ère. »

Deux fois M. Isambert parle d'un tronçon de colonne qui se voit gisant au nord d'El-Khoueyr, et mon critique me paraît s'être figuré que c'est une colonne monumentale debout. Voici les deux passages : « On n'a trouvé près du village Shoushed (lisez d'*Abou-Chouched*), à l'ouest de la plaine, qu'une colonne, quoiqu'on ait cherché ces ruines avec soin. » — Et, un peu plus bas : « ... Capharnaüm n'était réellement qu'un bourg de la Galilée, et, à ce titre, pouvait se trouver autour de la colonne, au nord-est de Shushed (*sic* cette fois). » Robinson (p. 286) s'exprime ainsi : *We passed a limestone column lying alone in the plain, some twenty feet long, and at least two feet in diameter.* Quant à moi, je me suis contenté de citer, d'après Robinson (p. 493), cette colonne que je n'ai pas vue.

« S'il fallait absolument, dit M. Isambert, des ruines considérables pour répondre à la grandeur exagérée de Capharnaüm (exagérée par qui?), cette ville aurait été sur l'emplacement de Tell-Houm, et M. Lynch, ainsi que beaucoup d'autres, ne la place pas ailleurs. » — J'en conclus que M. Lynch et beaucoup d'autres ont tort. Robinson ne s'y est pas mépris; aussi cherche-t-il Capharnaüm au Khan-Minieh, en désespoir de cause.

Voici encore une idée de M. Isambert : « Le Kepharnomé de Josèphe, que rien n'oblige à confondre avec Capharnaüm, n'était lui-même qu'un bourg. » — Je rappellerai à ce sujet l'approbation que M. Isambert a donnée à mon idée de ne pas croire à deux Bethsayda pour ainsi dire en contact l'une de l'autre, et je me permettrai de raisonner de même pour les deux bourgs de Capharnaüm et de Kepharnomé admis par M. Isambert. Il n'y a, je le reconnais, qu'une chose qui oblige à faire, de ces deux noms, un seul et même nom; c'est le bon sens le plus vulgaire; mais c'est bien quelque chose. Et c'est dans la même page que M. Isambert argumente en alléguant l'identité qui le frappe dans les noms Kenreth, Genousar, Capharnaüm et Kepharnomé ! ! !

Continuons. « Au village ruiné d'Abou-Schoucheh (*sic* cette fois), où il a trouvé une tour carrée et voutée, construite en beaux blocs d'appareil *hérodien* ou *romain*, M. de Saulcy veut qu'on reconnaisse l'ancienne Kenret, etc. » Cette citation, je suis fâché de le dire, est tronquée. Je prie M. Isambert de relire ce que je dis des ruines qui existent à Abou-Chouched, et il verra que j'indique autre chose qu'une tour construite en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain du haut empire, et qui est appliquée contre une muraille de construction plus récente. Je mentionne les innombrables blocs de lave, débris d'édifices d'une haute antiquité qui jonchent partout le terrain; pourquoi donc les passer sous silence?

A propos de Khorazyn, M. Isambert dit : « Notre compatriote en fait encore une ville et non un bourg, quoiqu'il n'en restât plus de trace dès le IVe siècle et que ce fût un désert. » J'ai dit : Saint Jérôme nous apprend que c'était une petite place de Galilée, située à deux milles de Capharnaüm; — et, Ces ruines ont donc, bien que de loin je les aie jugées fort peu considérables, des dimensions telles qu'on peut, sans se compromettre, avancer qu'en ce point a existé un *bourg* antique. Dès lors je dis que ce *bourg* est Khorazyn. Deux fois, il est vrai, pour éviter la répétition du mot bourg coup sur coup, j'ai employé le mot *ville*, par respect pour un nom de lieu tiré des saints Évangiles, et voilà sur quoi est fondée l'accusation de M. Isambert.

M. Isambert me reproche de ne pas tenir compte du témoignage d'Epiphane (lisez *Adamnanus*), qui appelle Capharnaüm *maritime*, puisque je reporte cette ville à l'ouest de la plaine. « Nous pensons, dit-il, avec les voyageurs et les antiquaires précédents, que cette dernière fut attenante au lac. » — Témoins Quaresmius et Robinson, qui la placent au Kan-Minieh, c'est-à-dire aussi loin du lac, que la colline où je l'ai retrouvée. Voilà ce que M. Isambert, qui n'a pas vu les lieux, ne pouvait pas deviner. Il n'est donc pas de si bon accord qu'il le croit avec les voyageurs et les antiquaires précédents. Quant à *Khorozyn*, voici la conclusion de M. Isambert : « Alors Chorozaïn a pu exister sur les hauteurs qui dominent Tabigah au nord, ou, si l'on reporte Capharnaüm à Tell-Houmm, s'élever jusqu'au puits de Joseph (Khan-Jubb-Yussuf). »

A ceci je réponds que Khorazyn n'a pu être sur les hauteurs au dessus des moulins de Tabrhah, puisque saint Jérôme écrit dans son Commentaire d'Isaïe : *In littore maris Genezareth sita fuisse Capharnaüm, Tiberiada, Bethsaïda et Chorozaïn.* L'expression *in littore* signifie-t-elle au bord même du lac? Pas le moins du monde; elle signifie *sur le rivage*, et, pour qui a visité le lac de Gennezareth, le rivage est le terrain sensiblement plat qui joint le lac aux hauteurs considérables qui le dominent partout. Je me servirai encore tout à l'heure de ce précieux passage.

« M. de Saulcy, dit M. Isambert, place à Tell-Houm, dont il reconnaît (lisez *il cite*) les ruines imposantes, d'après Robinson et Lynch, car il n'a pas vu les lieux, la ville de Bethsaïde ou bourgade des pêcheurs (lisez : maison de la pêche) de l'Evangile, sous prétexte que El-Tell, sur la rive orientale du Jourdain supérieur, est trop loin du lac; mais, comme il n'est pas logique de multipler les localités du même nom à une distance de neuf à dix kil., nous croyons qu'il faut effacer la Bethsaïde du sud-ouest et se contenter d'une seule ville sur cette côte. »

Voici ma réponse : Je dis aussi qu'il faut se contenter d'une seule ville de Bethsaïda

Digitized by Google

sur cette côte, parce qu'il n'y en a qu'une, qui est Tell-Houm, parce qu'Et-Tell, n'étant pas le moins du monde sur la côte du lac, ne peut être Bethsaïde, que le passage précité de saint Jérôme y place positivement.

J'ai dit avant M. Isambert qu'il n'était pas logique de chercher deux villes du même nom, pour ainsi dire en contact; aussi j'appelle Bethsaïda celle qui est sur le lac, et je ne m'occupe pas de l'autre que je ne connais pas. Bethsaïda devint une ville romaine somptueuse sous le nom de Julias, et les ruines somptueuses de Tell-Houm s'accordent parfaitement avec ce fait positif. M. Isambert ajoute: « M. de Saulcy dit que les ruines d'Et-Tell sont barbares, tandis qu'on devrait y trouver des ruines somptueuses. Mais il n'a pas vu ces ruines; on n'y a pas fait de fouilles; Robinson et Smith, qui les ont vues, n'ont aucun doute sur cette identité. »

Réponse : Robinson n'a pas vu les ruines d'Et-Tell, parce qu'il est resté malade sur la rive droite du Jourdain, pendant que M. Smith poussait une reconnaissance sur la rive gauche. Voici ce que Smith dit de ces ruines (Robinson, t. III) : *The ruins cover a large portion of it, and are quite extensive; but so far as could be observed, consist entirely of unhewn volcanic stones, without any distinct trace of ancient architecture. — This hill and the ruins upon it above described, are* probably *no other than the site of the ancient Bethsaïda of Gaulonitis, afterwards called Julias. — This is doubtless the Bethsaïda near to which Jesus fed the five thousand on the east of the lake,* etc. (p. 387, 8 et 9). Que deviennent maintenant les assertions de M. Isambert?

M. Isambert dit, immédiatement après le passage rapporté ci-dessus : « Nous y sommes d'ailleurs contraints par la nécessité de donner une place au Kepharnomé de Josèphe, la première ville ou bourgade de Galilée en deçà du Jourdain, sur la route de Tarichée. »

M. Isambert me permettra, j'espère, d'appliquer ici son raisonnement sur les villes du même nom, trop rapprochées l'une de l'autre. Le Kepharnomé, simple bourg, est à Tell-Houm, avec ses ruines si belles, que Robinson les déclare les plus belles de la Palestine, et si Capharnaüm est au Khan-Minieh, voilà deux localités de même nom beaucoup trop voisines.

L'Euklyah, que j'ai citée d'après M. de Bertou, est, dit M. Isambert, un nom jeté dans la narration de celui-ci, sans en fixer la position précise, et sans y signaler aucunes ruines: ceci est encore une assertion inexacte. Je copie M. de Bertou : « A peu de distance sur les montagnes vers l'est, on m'indiqua d'autres débris de constructions nommées El-Maschadieh et Koufer-Hareb; puis Euklyah, qui est sur la rive droite du fleuve et près de son embouchure. » Je ne sais pas comment M. de Bertou aurait pu dire plus clairement que le nom Euclyah est appliqué à des débris de constructions.

Poursuivons. « M. de Saulcy se livre à des arguments stratégiques pour contester à Et-Tell la position de l'ancienne Julias... L'espace nous manque pour reproduire ici la réfutation détaillée que nous avons faite de ces arguments : ils ne respectent ni le texte de Pline ni celui de l'historien Josèphe, lesquels mettent Julias à l'orient du fleuve. »

Ce reproche de ne pas respecter les textes de Josèphe et de Pline, textes que j'ai amplement discutés, est tout gratuit. M. Isambert me permettra de lui reprocher à mon tour de passer l'éponge sur le texte de Ptolémée. Quant à la réfutation de tous mes arguments, je regrette que l'espace ait manqué à M. Isambert pour la produire. Voilà la seconde fois qu'il se sert de ce mode de discussion, et j'ai bien peur que, l'une comme l'autre fois, cela ne signifie simplement ceci : ne sachant que dire, je vous préviens à tout risque que je pourrais dire beaucoup, afin de prouver que vous vous trompez. A la place de M. Isambert, je l'affirmerais moins, et je le prouverais surabondamment, car, sur un pareil sujet, l'espace ne fait rien à l'affaire.

Ce qui est curieux au delà de toute expression, c'est qu'après avoir si bien dit que j'ai tort, M. Isambert conclut ainsi : « Quant aux combats livrés par Josèphe aux troupes d'Agrippa II, c'est à l'aide d'une supposition que notre compatriote place les premiers engagements sur la RIVE GAUCHE, et ajoute que la ville appartenait aux Galiléens. Tout se passa au contraire sur la RIVE DROITE. » C'est précisément là tout ce que j'ai dit, et comme tout ce que M. Isambert a réfuté dans la dissertation qu'il tient en portefeuille se résume précisément en ce qu'il vient de transcrire, ou bien nous sommes complétement d'accord, ou bien M. Isambert ne se rend pas suffisamment compte de ce qu'il écrit, et dit blanc quand il croit dire noir. Ceci le regarde, et je m'en tiens à l'aveu que je viens de transcrire textuellement, puisqu'il me donne gain de cause.

« M. de Saulcy, dit M. Isambert, a eu le malheur de ne parcourir les bords du lac que dans un espace de 7 kilomètres au nord de Tabarieh. » Que M. Isambert prenne son compas et voie ce qu'il y a de kilomètres de Thabarieh au Khan-Minieh. Mettons un instant avec lui qu'il n'y en a que sept, il reconnaît que de Thabarieh aux ruines de Kadès (Tarichées) il y a 4 kil. 1/2; ajoutons-en deux au moins pour aller à la sortie du Jourdain, cela fait toujours 7+4 1/2+2=13 kil. 1/2 au moins. Dans un autre passage, M. Isambert affirme que je n'ai guère vu qu'un huitième de la côte. Huit fois 13 kil. 1/2 donnent 108 kil. ou 27 lieues de tour, premier chiffre absurde. Mais ce n'est pas tout : El-Medjdel, dit M. Isambert, est à 6 kil. de Thabarieh, El-Medjdel est à l'entrée d'El-Rhoueyr, qui a 5 kil. de long, 7 et 5 font 12; le Khan-Minieh est au delà du Rhoueyr, et, par conséquent, à plus de 12 kil. de Thabarieh, et cependant pour y arriver, je n'ai parcouru que 7 kil., deuxième chiffre aussi absurde que le premier.

Pour quitter les bords du lac, j'ai pris le ravin de Shusheh (*sic*, cette fois), afin de gagner Safed. Où M. Isambert a-t-il vu cela? Il

Digitized by Google

nous faut, ai-je dit, grimper le long de l'énorme muraille de montagnes qui semble nous barrer le chemin. Est-ce là ce que M. Isambert prend pour le ravin de Chouched, ravin qui n'existe que dans son imagination ? Je dois avoir traversé plusieurs cours d'eau, à ce que dit M. Isambert, et M. Isambert se trompe, je l'en avertis. Malgré son avis, je n'ai pas traversé « la rivière importante qui baigne le château de Chouni, et le gros village de Rabadieh ; Kiepert et Zimmermann l'appellent Wady-el-Leymon. » J'ai précisément recommencé à observer le pays, sur le bord de la vallée profonde qui porte le nom d'Ouad-el-Lamoun, et dans l'Ouad-el-Heqab au fond duquel coule un gros ruisseau que j'ai traversé et que je signale. De ce point à Safed il y a à peine trois quarts d'heure de marche.

Quant à l'origine de Safed, je l'ai cherchée vainement comme Robinson ; M. Isambert est plus heureux ; il lui en trouve trois, mais aussi mauvaises l'une que l'autre, et qu'il réfute lui-même le plus vite possible.

Ici se termine le deuxième article de M. Isambert. Passons au troisième, et examinons-le d'aussi près que les deux premiers.

TROISIÈME PARTIE. — *La Galilée supérieure, les sources du Jourdain, la Cœlesyrie, et le complément de la route de Phénicie.*

Dans ce troisième article, M. Isambert s'occupe beaucoup moins de moi ; mais chaque fois qu'il s'en occupe, c'est pour réfuter ce que j'ai dit, et il le fait toujours aussi malheureusement que dans les deux articles précédents ; c'est ce que je vais prouver.

M. Isambert, après avoir parlé de Safed, mentionne « un village nommé MERUM, qui paraît à Robinson le Beth-Meron dans lequel les talmudistes placent les tombeaux de quelques rabbins célèbres. M. de Saulcy, dit-il, y voit la ville de Josué que l'hébreu écrit *Jirône*, les Septante Keroë, et la Vulgate *Ieron*. Notre compatriote l'appelle Zaraoun ; mais les cartes modernes placent ce dernier lieu assez loin, au nord de MEROM.

M. Isambert continue, comme on le voit, à user du privilége d'écrire les noms géographiques de plusieurs façons. Cette fois, le même alinéa contient les variantes Merûm et Merom, du nom que Robinson écrit *Meirôn*.

Quant au nom de Zaraoun, il est de l'invention de M. Isambert. J'ai écrit YAROUN ; je n'ai pas dit que ce fût sûrement la Yeraoun du *Livre de Josué*, et j'ai mentionné avant M. Isambert la localité placée au nord-ouest de Safed, et que Zimmermann appelle *Yaroun*. Donc cette fois, M. Isambert n'a rien produit de nouveau, que le nom qui lui appartient à lui seul. Quant au Keroë des Septante, j'ignore comment il faut s'y prendre pour prononcer Ἀρεών (RELAND, p. 161). M. de Saulcy n'hésite pas non plus à voir dans le village moderne El-Jist (El-Djieh) la Giscala des rabbins. Cette ville était sur la route de Safeh (*sic*) à Tyr, à l'est du village de Sasa que notre compatriote appelle Souf-Safeh. »

Cette fois encore, autant de noms cités, autant de noms altérés, c'est El-Djich que j'ai écrit. Le nom Sasa n'est pas arabe, tandis que le nom Soufsafeh, signifiant *les saules*, est parfaitement applicable. Quant aux ruines de Giscala, M. Isambert affirme que Kiepert les rapproche beaucoup plus de Safed que MM. Jacotin et Callier, et que Zimmermann et M. de Saulcy en font autant. Je me bornerai à prier M. Isambert de vouloir bien dire où et quand j'ai parlé du site des ruines de Giscala.

M. Isambert continue en disant que je me suis rendu à la hauteur du lac Bahr-el-Houleh (ce qui revient à *Lac-Lac-el-Houleh*), en traversant un large cours d'eau « que j'appelle ouad Feraeum (Furam). » Apparemment, M. Isambert croit qu'un ouad est un cours d'eau, car voici ce que j'ai dit :..... Dans le fond de l'ouad que suit un beau ruisseau d'eau vive, qui roule de roche en roche, à travers des arbrisseaux et de belles plantes aquatiques..... Je demande où est le large cours d'eau que j'ai traversé au dire de M. Isambert.

J'ai pensé que des ruines considérables placées à la pointe sud du Bahr-el-Houleh pourraient être celles de Séleucie. Bien entendu que M. Isambert rejette fort loin cette hypothèse. Il affirme que Josèphe indique clairement que Séleucie était du côté de Gamala, par conséquent à l'est du Jourdain, qui séparait évidemment la Galilée de la Gaulanitide. A ceci je vois une difficulté, c'est que le passage de Josèphe ne se prête guère à cette interprétation. Comme M. Isambert pourrait rejeter ma traduction, voici celle de Dindorf : *Cum istis autem conspirabat Gamala, urbs in ora lacus Taricheis obversa ; ad fines autem Agrippæ hæc pertinebat, itemque Sogane, et Seleucia. Et hæ quidem Gaulanitidis regionis ambæ (superioris quippe, quæ Gaulana vocatur, pars erat Sogane, et inferioris Gamala), Seleucia vero sita ad Semechonitarum lacum.*

N'est-il pas rendu évident par la phrase entre parenthèses que les deux villes de la Gaulanitide mentionnées par Josèphe étaient Sogane et Gamala, et qu'il distingue Séleucie placée πρὸς τῇ Σεμεχωνιτῶν λίμνῃ ? Je persiste donc à signaler les ruines en question comme pouvant être celles de Séleucie. M. Isambert aimerait mieux chercher Thella en ce point ; je ne demande pas mieux qu'il démontre la réalité de cette identification, et je serai le premier à y applaudir.

M. Isambert devrait s'abstenir de toute traduction des noms arabes, car il n'est pas heureux en ce genre. Jisr-benat-Yakoub (lisez *Djisr*), signifie *pont des filles* et non *de la fille de Jacob*. « I y a près de ce pont, ajoute-t-il, et du côté oriental, un kan ruiné, dans lequel M. Lynch, sobre de conjectures, ne trouve pas les souvenirs de Séleucie. Cependant cette ville avait de l'importance et elle était dans ces parages. »

Ceci est évidemment un reproche implicite à mon adresse ; mais je me dispense de l'accepter.

M. Isambert dit que le petit lac de Houleh

Digitized by Google

a été décoré *autrefois* du nom de mer de Merom ; il ferait mieux de dire *aujourd'hui*, puisque le mot *bahr* signifie proprement *mer*. Il ajoute : « M. de Saulcy signale une fontaine dite El-Belatah (source des grosses pierres), et il en conclut que là, dans l'antiquité, il a dû y avoir au moins une petite ville, mais il ne la désigne pas. » — D'abord j'ai écrit *Ayn-el Belathat* et non *Belatah*. C'est *ayn* qui signifie source, *belathat* ne signifiant que les grosses pierres; ensuite j'ai ajouté : « Cet *ayn* est bien nommé, car il est entouré de blocs de pierres qui sont certainement des débris de constructions. Là donc fut une petite ville dans l'antiquité. » C'est donc de la présence de ces ruines, et non pas du nom lui-même de la source que j'ai conclu.

A propos du Bahr-el-Houleh, M. Isambert dit « que c'est Jacotin qui le premier en a donné la figure ; il n'avait pu en lever le plan. » Comment a-t-il donc fait ?

Immédiatement après, M. Isambert altère encore, comme toujours, les noms de lieu qu'il tire de mon livre ; puis il dit : « Enfin à un khan, qu'il croit l'Ardh-ed-Zouk de Bertou, M. de Saulcy signale une enceinte polygone et les débris d'une ville immense. » Il y a autant d'erreurs que de mots dans cette dernière phrase.

1° Il n'y a pas de khan, mais bien une ruine cyclopéenne qui se nomme El-Khan.

2° Je ne prends pas un khan pour un pays *et ardh* signifie terre, contrée, pays. Si M. Isambert m'avait lu attentivement, il n'eût pas commis cette méprise (p. 536).

3° M. de Bertou n'a pas écrit Ardh-ed-Zouk ; M. Isambert ne sachant pas l'arabe est seul capable d'écrire des noms pareils.

4° Es-souq veut dire le marché, et ez-zouk veut dire une obscénité, donc l'orthographe qu'adopte M. Isambert n'est pas heureuse.

5° L'enceinte que je signale et qui porte spécialement le nom d'El-Khan est un carré de 60 mètres de côté. A quoi bon se servir de ce mot *enceinte polygone* (lisez *polygonale*) ?

M. Isambert prétend qu'une carte topographique pourrait seule expliquer cette partie obscure de ma narration. Je suis désolé de n'avoir pas été compris de M. Isambert ; mais heureusement lui seul jusqu'ici s'est plaint de n'avoir pas saisi le sens de ce passage de mon livre ; peut-être l'a-t-il lu comme tant d'autres qu'il trouve clairs, et dans lesquels il a néanmoins commis beaucoup de confusions que j'ai déjà signalées.

Voici encore une preuve du danger qu'il y a de copier des noms qu'on ne comprend pas. M. Isambert dit : « Dans le partage des enfants de Nephthali, le même livre compte Hatzor et Enè-Hatzor comme subsistantes ; mais dans les Septante la seconde est seulement qualifiée de *fontaine*. »

Je me fais un devoir d'apprendre à M. Isambert que Enè-Hatzor est un nom altéré ; que le texte hébraïque donne Ayn-Hasor, c'est-à-dire fontaine de Hasor, et qu'en conséquence les Septante ont bien traduit ce nom.

Le paragraphe suivant contient des appréciations des saintes Ecritures, à la manière de M. Isambert, qui a du moins le mérite de dire franchement : « Nous pensons que Josèphe est plus historique. » J'ai déjà dit que je ne suivrais pas mes critiques, quels qu'ils fussent, sur ce terrain.

M. Isambert cherche Hazor « à Azor, village qui n'est qu'à 3 kilomètres au nord-est de Kadès, plutôt qu'à Ez-Zouk(lisez de grâce *Es-Souq*, ne fût-ce que par pudeur), où les voyageurs précédents n'ont pas trouvé de ruines, surtout de polygone, et qu'ils appellent un misérable village. »

Es-Souq est pour moi un village arabe et rien de plus ; il est tout à fait en dehors des ruines, et peu m'importe que mes devanciers n'aient pas trouvé les ruines que j'ai trouvées. Que veut dire en français M. Isambert par son : n'ont pas trouvé surtout de polygone? Serait-ce par hasard une allusion à mon premier métier d'artilleur ?

M. Isambert prétend que « dans Kedès (lisez *Kadès*), on s'accorde à reconnaître le Kedesch, ou Kadès-Barne du *Livre de Josué*, et le Kedesès ou Kydisa de Josèphe, près de Beroth. » Dieu merci ! il n'y a que M. Isambert qui ait commis une confusion aussi monstrueuse, car elle l'est autant que celle contre laquelle il a lui-même cru devoir mettre ses lecteurs en garde, à propos de la Japhia de Galilée et du port de Jaffa. On s'accordera donc, ceci est certain, à dire que M. Isambert se trompe sur ce point du blanc au noir.

Voici pourquoi : Kadès-Barnea ou simplement Kadès, est à onze journées de marche du mont Horeb. (*Deutéronome*, I, 2 .) C'est de là que furent envoyés par Moïse les explorateurs du pays de Kenaân, lesquels s'avancèrent jusqu'à Hebron, etc. Je n'en finirais pas si je voulais accumuler les citations bibliques qui prouvent que M. Isambert a confondu entre elles des localités bien plus éloignées encore l'une de l'autre que Jaffa et Japhia. Je n'insisterai donc pas ; mais franchement lorsqu'on réfute les travaux géographiques d'autrui, on devrait éviter de commettre des erreurs pareilles.

A la septième ligne qui suit je lis ceci : « Saint Jérôme et Eusèbe parlent de l'Azor de Josué comme d'un bourg ou d'une cité radicalement ruinée, tandis qu'il y en avait une florissante (sans doute *Azotus*) près d'Ascalon ; c'est l'Asor de la tribu de Juda ou de Benjamin. » Il y avait trois Hasor au sud de la tribu de Juda, et l'une d'elles, nommée Hasor-la-Neuve, était près d'Ascalon. Eusèbe l'appelle, Κώμη, bourgade, et saint Jérôme *villa;* elle était, disent-ils tous deux, à l'orient d'Ascalon, et voilà que M. Isambert en fait Azotus, dont le nom hébraïque est Esded, juste comme le nom arabe actuel, et qui est à peu près au nord d'Ascalon !

M. Isambert s'écrie à propos d'Hasor : « Le prophète Jérémie dit qu'elle fut encore détruite et qu'il n'y resta ni portes ni verrous; comment, plus de vingt-quatre siècles après, M. de Saulcy en aurait-il découvert de si

Digitized by Google

grandes ruines ? » — D'abord, en lisant un peu plus attentivement le passage de Jérémie, ne fût-ce que dans mon livre, M. Isambert aurait vu que cette ville n'avait plus ni portes ni verroux, avant la venue de Naboukadrasar ; que par conséquent elle était démantelée depuis le passage de Tiglat-Fala-Sar. Il aurait lu de plus ceci : *Hazor deviendra le repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'y demeurera, ni aucun homme n'y séjournera.* — Ceci posé, comme les chakals ne font pas disparaître d'énormes blocs de lave, et comme les Arabes nomades ne s'en soucient pas plus que les chakals, il y a grande chance pour que les blocs qui sont là gisant depuis plus de vingt-quatre siècles, y gisent encore dans des milliers d'années. Que signifie donc l'exclamation de M. Isambert ?

M. Isambert, qui ne veut pas que j'aie retrouvé Hazor, s'exprime ainsi : « N'est-ce pas plutôt aux ruines de Dan, existant du temps d'Eusèbe sous le titre de bourg, et du temps de Jérôme (lisez saint Jérôme) sous le titre de Viculus, qu'il aurait dû appliquer les ruines qu'il a vues ? » A ceci je réponds par un texte de Josèphe, historien pour lequel M. Isambert a une si profonde vénération. (*Ant. Jud.* VIII, VIII, 4). Josèphe nous dit que l'un des veaux d'or fut établi par Jéroboam *ἐν Δάνῃ* (*ἡ δ' ἐστι πρὸς ταῖς πηγαῖς τοῦ μικροῦ Ἰορδάνου*). Ceci coupe court à la velléité de M. Isambert de chercher Dan sur la rive droite de Nahr-Hasbayah et à plus d'une demi-lieue de cette rivière. Je répète donc ce que j'ai dit, il serait absurde de chercher les ruines de Dan dans celles qui sont autour d'El-Khan. M. Isambert conclut en disant : « Il y a donc les plus fortes raisons d'identité entre les ruines vues par M. de Saulcy à Souq ou Zouk (M. Isambert y tient), et les ruines de Dan ; celles d'Hazor, plus rapprochées du lac, avaient depuis longtemps disparu dès avant le commencement de notre ère ; *dans tous les cas, il faut sur ce point de nouvelles vérifications.* »

Voici qui est plus curieux et qui prouverait véritablement que M. Isambert ne m'a pas même lu en courant : « Notre voyageur, dit-il, paraît d'ailleurs dominé par une illusion biblique, quand il croit avoir vu à Cadish (ancienne Kadès) ou Gali, les ruines du veau doré ou d'or, élevé par Jéroboam à Dan, aux faux dieux, il y a trois mille ans. On est d'accord sur le nom grécisé de Dan, avec Danè ou Danos, et Daphné de Josèphe. »

Je n'ai pas dit un seul mot de tout cela, je n'ai nommé Kadès que pour dire que j'y voulais aller, en quittant Safed, et que mon guide m'a conduit dans un sens tout à fait opposé. Quant au reste, voici ce que je dis : « Enfin le Tell-el-Qadhi est l'emplacement où Jeroboam avait placé un de ses veaux d'or, du temple de la Vache d'or mentionné par Josèphe. Les ruines de Dan sont contiguës, et probablement le Tell-el-Qadhi » (cela veut dire *la colline du juge*, et je donne cette traduction à dessein pour que M. Isambert ne soit plus exposé à dire : *le point El-Qadhi*) « fut travaillé de main d'homme, pour servir d'assiette au temple de Jéroboam. »

M. Isambert s'occupant ensuite du Jourdain écrit ceci : « Les sources sont multiples en cet endroit ; il y en a du côté de l'orient, celles de Panéas, et, du côté de l'occident, celles de Dan, et on les confond à cause de leur voisinage. Josèphe appelle expressément la source près de Dan le petit Jourdain, pour le distinguer de la branche principale qui avait sa source 120 stades plus haut. »

Un mot à ceci. M. Isambert ne s'aperçoit pas que s'il met Dan à El-Khan il y a entre les deux sources du Jourdain, le Nahr-Hasbayah ! Je me hâte de l'en avertir.

Vient ensuite une appréciation de M. Isambert sur les théories étymologiques des hébraïsants. Je ne perdrai pas mon temps à rien discuter de ce genre avec M. Isambert, qui ne sait pas l'hébreu. Mon docte critique a tort de se croire au courant des découvertes géographiques en Syrie, car il n'en est rien. Il déplore, par exemple, l'incertitude où il se trouve sur le site de Jotapata, et il ignore que ce site a été très-bien reconnu, il y a quelques années déjà, par feu le docteur Schulz, consul de Prusse à Jérusalem. De plus, M. Isambert essaye de placer le Toron des croisades à Tibnin, quand le nom de Tourân devait lui sauter aux yeux.

Mais « revenons, avec M. Isambert, aux sources du Jourdain et au pays à l'est de Banias, qui se rattachent encore par tant de souvenirs à la Palestine. L'historien Josèphe dit que la source principale du Jourdain était à 120 stades de Panéas ou Césarée. »

Ces 120 stades, M. Isambert les évalue 22 kil. 200, etc., qu'il compte dans la vallée de Hasbayah, qui s'étend directement au nord, mais qui se trouve fortement rejetée à l'ouest de Banias. « A 20,362 mètres (ni plus ni moins ! quelle admirable précision !) se trouve sur cette ligne la ville de Hasbayah. Près de cette ville, au nord-ouest, est une source qu'on peut considérer, dit M. Isambert, comme l'une de celles qui forment principalement la rivière Hasbany ou le Jourdain supérieur. Vers le plus haut point de la vallée que nous décrivons, est une autre ville de quelque importance, Rasheya, d'où part une route qui se rend de la vallée du Léontes et de la Phénicie à Damas. Tout près de là, selon M. Callier, au revers de la montagne, est un lac demi-circulaire. Rien ne conviendrait mieux (lisez *plus mal*) que ce lac à la description que donne Josèphe de la source principale du Jourdain, avec lequel un lac nommé Phialé entretenait une communication souterraine, ce qui fut vérifié par Philippe le tétrarque, qui y jeta des objets que l'on retrouva flottant dans le Jourdain. Malheureusement entre Rasheya, entre son lac et Banias, qui est reconnu la source du petit Jourdain (ceci n'est reconnu que par M. Isambert jusqu'ici), il y a une distance de 19 milles géographiques, environ 35 kilomètres sans compter les détours. Alors il aurait fallu que

Digitized by Google

Josèphe plaçât le Phialé à 200 stades et non à 120. »

J'ai dit que rien ne conviendrait plus mal que le lac signalé par le général Callier à ce que Josèphe nous dit du lac Phialé. Celui-ci était rond, ce qui lui avait valu son nom, dit l'historien des Juifs ; l'autre est demi-circulaire. Le lac Phialé était à 120 stades de Banias, à droite de la route qui conduisait dans la Trachonitide ; le lac de Rachevah est à 200 stades, et fort loin de cette route. M. Isambert déclare qu'il est fort difficile de ne pas considérer ce haut pays comme répondant à l'ancienne Trachonitide. Qu'il veuille bien relire les textes réunis par Reland, et M. Isambert reconnaîtra, je n'en doute pas, que la Trachonitide, pays arabe proprement dit, et qui s'étendait jusqu'à Bostra, n'a rien de commun avec la vallée d'Hasbayah. Tout l'édifice si péniblement construit par M. Isambert s'écroule donc dès qu'on jette les yeux dessus.

M. Isambert parle de « la montagne appelée autrefois Panéion, d'où sort l'une des sources du Jourdain, et qui se présente sur la route de Banias à Damas. » C'est une grosse erreur ; le Paneion, c'était, au dire de Josèphe, la grotte de Pan, grotte naturelle, creusée au pied même de la montagne, et du fond de laquelle sort le Jourdain. Cette grotte et la montagne qui la recèle dans ses flancs sont à Banias même, et on leur tourne précisément le dos en prenant la route de Damas. La montagne, c'est le mont Hermon, le Djebel-ech-Cheikh d'aujourd'hui.

« Vient ensuite, dit M. Isambert, du côté de l'est, le défilé d'Aïn-el-Hazouri, où M. de Saulcy retrouve un souvenir de la ville ou du royaume de Hatzor, quoique nous soyons évidemment hors du territoire de Nephthali et de Dan, et par conséquent de la Judée. » Voici le passage de mon livre sur lequel M. Isambert fait cette réflexion : « Je me contenterai de faire remarquer la singulière analogie de ce nom avec celui d'Ayn-Hazor mentionné dans le *Livre de Josué* parmi les villes fortes de la tribu de Nephthali. Le terrain où nous sommes faisait-il partie du territoire de Nephthali? Y a-t-il auprès de cette source des ruines auxquelles puisse s'appliquer le nom biblique? Comme je ne l'ai pas vérifié, je n'en sais absolument rien, et je recommande ce sujet de recherches aux voyageurs futurs. » Il y a un peu loin de là à l'affirmation que M. Isambert me prête gratuitement.

M. Isambert est fort imprudent de parler de l'état physique des lieux qu'il n'a pas vus. Ainsi il suppose qu'une large chaîne de montagnes sépare Banias du Merdj-el-Afoureh, où se trouve le lac Phialé, et que, par conséquent, il n'est pas possible d'adopter la fiction d'une communication souterraine des eaux. Or je déclare que le Merdj-el-Afoureh est à peu près au niveau des neiges, et qu'on ne cesse de monter, pour y arriver, dès la sortie de Banias. Dès lors son argumentation n'a aucune valeur. Voici encore un très-curieux passage du rapport de M. Isambert : « Dans le village de Megdel-eth-Chems (lisez *Medjdel-ech-Chems*), sur le revers oriental de l'Anti-Liban, M. de Saulcy croit voir le Beit-Chems de la tribu de Nephthali. Le nom hébreu de Josué est Beth-Shemun (ceci est inexact : voyez *Jug.* I, 33, et *Josué* XIX, 38, où il y a en toutes lettres Beit-Chems, que les transcripteurs ont lu Beth-Schamesh. RELAND, p. 656), *Baïthaned* des Septante (ceci est inexact ; ils lisent Βηθσαμὶς RELAND, p. 161), et de la Vulgate *Bethsamé* (ceci est inexact ; elle donne *Bethsam*). Quel rapport y a-t-il entre ces noms et celui de Medjdel, qu'ailleurs, pour l'histoire évangélique du lac de Tibériade, on traduit par *Magdala?* »

Nous donnerons encore ici une petite leçon d'hébreu et d'arabe à M. Isambert. *Medjdel* veut dire *forteresse; Beit* veut dire *maison; Chems* veut dire *soleil*. Par conséquent, *Beit-Chems*, en hébreu, signifie *maison du soleil*, et *Medjdel-ech-Chems*, *forteresse du soleil*. Enfin M. Isambert seul peut dire que quelqu'un traduit *Medjdel* par *Magdala*.

Poursuivons. « A Beit-Jenn (lisez *Beit-Djenn*), plus au nord, M. de Saulcy place l'Abela, que l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de Jérôme (lisez *saint Jérôme*) placent entre Panéas et Damas : nous ne voyons pas qu'aucun géographe ait adopté cette opinion, et l'auteur n'y insiste pas. On a vu plus haut que nous plaçons avec M. Ed. Robinson cette Abela dans la Batanée, ou vallée de l'Hasbany. » Plus haut M. Isambert a fait de la vallée de Nahr-Hasbayah, la Trachonitide ; cette fois il lui est commode d'en faire la Batanée ; rien de mieux; mais cela est-il bien permis? Quant à Abela, voici ce que j'ai dit : « Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe et saint Jérôme placent une localité nommée Abela entre Damas et Panéas, mais je ne sais absolument où trouver cette Abela. Sur la route que j'ai parcourue, je n'ai pas rencontré un nom qui puisse être considéré comme contenant la plus légère trace du nom d'Abela. Peut-être les ruines de cette localité sont-elles celles que j'ai traversées entre Medjdel-ech-Chems et le plateau nommé Merdjet-Hadarah ; peut-être sont-elles à Beit-Djenn. » Voilà tout ce que j'ai dit, et M. Isambert, on le voit une fois de plus, rend singulièrement compte de mes opinions.

Je devais m'attendre à voir M. Isambert rejeter bien loin la discussion que j'ai fait subir aux textes des itinéraires anciens, pour retrouver Aere à Kafr Haouar. Mon attente n'a pas été trompée, c'est en copiant mal les itinéraires et en altérant les noms antiques et modernes que M. Isambert arrive à ses fins. Kafr-Haouar devient Kefh ou Kafr-Hauwar. « Près de ce village, dit M. Isambert, sur une colline, est une sorte de bâtiment carré que les Arabes appellent Qobi-Nimroud (lisez *Qobr* (tombeau) *Nimroud*). » Donc M. Isambert ne m'a pas lu ; je dis que de loin je m'étais figuré à tort que le Qobr-Nimroud était un bâtiment carré placé sur une colline derrière Kafr-Haouar, et que j'ai appris sur place, que ce bâtiment n'était qu'une grange, tandis que le fameux Qobr-Nimroud consistait en deux gros blocs carrés, arrachés à quel-

Digitized by Google

que édifice antique, et jetés au hasard au milieu d'un champ, à trois ou quatre cents mètres du village, en avant de celui-ci, et en plaine. M. Isambert, parlant du stylobate en marbre blanc et de l'inscription que j'ai trouvés à Kafr-Haouar, dit que cette inscription concerne la déesse *assyrienne* Atargaté (lisez *syrienne*), « et que de cette double découverte je conclus que c'est l'emplacement de Ære-ad-Ammontem (Ænos) que les itinéraires anciens placent entre Damas et Neve. » Cette dernière phrase ne contient que trois grosses erreurs. Aere est une localité; Ad-Ammontem une autre, et enfin Ænos une troisième. Voyez plutôt l'Itinéraire XLVIII d'Antonin; il contient Aere seulement, l'Itinéraire XLIX de même; la Table Théodosienne place Ad-Ammontem entre Damas et Panéas; enfin, dans cette même table, Ænos est entre Damas et Canatha qui précède Neve. Que signifie alors le tableau dans lequel M. Isambert signale des différences de distance entre Damas et ces trois lieux distincts? M. Isambert est encore à côté de la vérité, quand il me fait conclure immédiatement de la présence d'un temple à Kafr-Haouar, que c'est Aere. J'en ai conclu que là était une localité antique importante; j'ai cherché ce qu'elle était, et j'ai trouvé Aere que M. Isambert ne parviendra pas, je le crois, à déloger de là.

Je me bornerai à transcrire sans commentaire le passage suivant : « A raison de l'analogie qu'il trouve entre Aere ou Ænos et Haouar, notre compatriote ne doute pas qu'il n'ait retrouvé l'emplacement de cette ancienne ville. A la vérité il n'y a pas de rapport entre Ænos et Ad-Montem (*sic*); mais entre Haouar et le village de Beitima, dit-il, sont un ravin et une petite rivière, appelée par Zimmermann Moiedeb-Herane; c'en est assez pour en conclure, vu d'ailleurs qu'il y a sur ce *ruisseau un beau* (ces mots sont soulignés) pont antique de deux arches, l'identité de ces deux points. » Je viens de faire remarquer que le mot ruisseau était souligné; voici pourquoi : il fallait me prêter l'assemblage ridicule des mots *ruisseau* et *beau pont;* or, voici ce que j'ai écrit : « Entre les deux (Kafr-Haouar et Beitimah) coule une rivière que la carte de Zimmermann appelle, je ne sais sur quelle autorité, Moiedeb-Herane, et un beau pont antique de deux arches, fort bien conservé, puisqu'il est encore en service, réunit les deux rives du cours d'eau » ; et encore : « Mais au pied même de cette hauteur coule une rivière, » etc.; enfin « La rivière dont j'ai parlé tout à l'heure se présente au bout de très-peu de minutes, » etc. Quant à M. Isambert, qui n'a pas vu cette rivière, il en fait résolument d'abord une petite rivière qui coule dans un ravin; puis un *ruisseau:* ceci est au moins imprudent.

Ce qui n'est pas moins curieux, c'est que M. Isambert lui-même constate que « d'Anville distingue Ænos de la localité d'Ad-Montem (*sic*) et ne parle pas d'Aere. »

M. Isambert constate de plus que la distance d'Haouar, prise sans doute sur les cartes à sa disposition, ne s'accorde pas avec celle des itinéraires anciens. Cela, je l'ai dit avant lui; mais quand il ajoute que je pense que la carte de Zimmermann est ici très-défectueuse, il se trompe; je fais mieux que de le penser, je l'affirme de la manière suivante : « La carte de Zimmermann est tout à fait erronée, pour tout le pays dans lequel sont compris les villages de Beitimah et de Kafr-Haouar, etc. » Il est vrai que M. Isambert n'est nullement disposé à me croire sur parole. Mais passons, non toutefois sans prier en grâce M. Isambert de se dispenser dorénavant d'écrire comme variante du nom d'Artouz le nom *Arsoude* qui n'est qu'étrange.

Pour être exact, j'ai parlé des deux bâtiments qui dominent à quelques cents mètres à l'est le village d'Artouz; mais je n'ai attaché aucune espèce d'importance à ces deux constructions modernes; je ne devine donc pas ce qui a pu décider M. Isambert à en parler dans son rapport.

« A Damas, dit M. Isambert, le cimetière musulman présente des sarcophages *exactement conformes* à ceux que notre voyageur appelle les tombeaux des rois de Juda, en dehors de Jérusalem. Cette observation de sa part ne diminue-t-elle pas beaucoup l'importance que lui-même a attachée à ces tombeaux ? » A ceci je répondrai qu'au Père-Lachaise il y a des tombeaux en forme de pyramides, et que je ne vois pas trop comment leur existence servirait à démontrer que les pyramides d'Egypte sont modernes. Je dirais encore bien mieux la même chose à propos de la pyramide de C. Sestius qui se voit à Rome.

Il paraît que M. Isambert n'a rien trouvé de nouveau dans ce que j'ai dit des monuments antiques de Damas; je ne disputerai pas avec lui pour si peu.

« En passant, continue M. Isambert, près du pont romain qui ouvre le passage des deux rives du Barrada, le commandant américain (Lynch) signale, » etc. D'abord je prie M. Isambert d'écrire *Baradah*, qui est le vrai nom de la rivière; puis je l'invite à biffer le mot romain après l'indication du pont en question, vu que c'est un pont turc et parfaitement moderne.

M. le général Callier a très-bien fait de designer sous le nom de Souq le village qui a pris la place de l'Abila de Lysanias et qui s'appelle Souq-Ouadi Baradah, c'est-à-dire le marché de la vallée du Baradah.

J'ai copié une double inscription romaine qui constate que la voie antique fut reconstruite aux frais des Abiléniens par la 16e légion, et je n'ai pas le moins du monde prétendu que j'avais découvert ces inscriptions. M. Isambert en donne la traduction, mais à sa façon, c'est-à-dire en émettant une monstruosité historique. Suivant lui, cette route fut construite sous le règne des empereurs Marc-Aurèle, Antonin et Verus. Pour être d'accord avec l'histoire romaine, il aurait fallu ne faire qu'un personnage de Marc-Aurèle Antonin, et un second de Verus. Il y en a

Digitized by Google

donc un de trop dans la traduction de M. Isambert.

Voici maintenant la preuve que je n'ai pas pensé *découvrir* ces inscriptions : je dis en note : Je ne sais si cette inscription est inédite, mais j'avoue que je ne le pense pas, elle est trop en vue de tous les voyageurs qui se rendent de Damas à Bâalbek.

« M. de Saulcy, ajoute M. Isambert, a trouvé de plus des restes d'une inscription grecque, mais trop mutilée pour qu'on y ait reconnu une date historique. » Voici ce qu'il y a de vrai à ce sujet. J'ai reproduit trois inscriptions grecques trouvées par moi à Abila. L'une porte une date dans une couronne : elle est très-bien conservée; la seconde est une inscription chrétienne entière et très-lisible avec date; enfin, la troisième est une épitaphe qui porte la date de l'ère des Seleucides HOR., c'est-à-dire 478. M. Isambert s'est donc encore trompé cette fois.

La note suivante de M. Isambert concerne les inscriptions d'Abila : « Robinson (III, 149, en attribue la découverte à M. Banks-Hogg, Journey, I, 301, et à Gesenius sur Burckhardt. » Cette note est extrêmement curieuse, parce qu'elle montre avec quelle attention modérée M. Isambert consulte les livres ; à la page 146 du tome III de Robinson, il n'est question que de la route de Naplouse à Nazareth. C'est à la page 46 du 2e Appendix de ce tome III que je trouve la note suivante : *M. Bankes is said to have discovered here inscriptions, establishing the identity of the site. See Hogg's Journey*, etc., i, p. 301. (GESENIUS, Notes on Burckhardt.) D'après ceci, il semble que M. Isambert ne se rend pas mieux compte de l'anglais que de l'arabe. De plus, il altère, suivant sa coutume, tous les noms, et, après avoir fait de Marc-Aurèle-Antonin deux empereurs, il fait de deux écrivains, MM. Bankes et Hogg, un seul personnage. C'est une manière de conpensation. De cette note de Robinson, il résulte, je crois, que j'ai publié le premier cette double inscription, et pourtant je ne voudrais pas encore l'affirmer.

« M. de Saulcy, dit M. Isambert, repousse l'opinion de ceux qui placent Abela à Nabi-Abet (lisez *Naby-Abel*). Ce village n'est qu'à 2 kilomètres au nord-ouest de Souq, et, certes, une ville de l'importance d'Abila pouvait s'étendre de l'un à l'autre. » En plaine, je l'accorderais, mais à travers l'immense montagne à pic dans le flanc de laquelle est percée la nécropole d'Abila, je le nie. A quelque chose la vue des lieux est bonne. D'ailleurs, Naby-Abel n'est qu'un oualy musulman, ce qu'en Algérie on appelle un marabout.

Voici encore un fruit de l'imagination de M. Isambert. J'ai retrouvé à Bâalbek de quoi compléter à peu près le sens d'une inscription déjà publiée par Boekh et qui concerne Zénodore et Lysanias, fils du tétrarque Lysanias ; j'ai conclu que le tétrarque Zénodore était fils de Lysanias, fils de Ptolémée, fils de Mennæus. Mais je me suis bien gardé d'en conclure que le Lysanias, frère du tétrarque Zénodore, avait succédé à celui-ci dans la tétrarchie. Je ne puis deviner sur quel raisonnement M. Isambert a pu baser cette opinion inadmissible.

M. Isambert s'inscrit naturellement contre la *tradition biblique* conservée par Josèphe et qui attribue à Salomon la fondation de Tadmour ou Palmyre. Cela ne m'étonne pas. Il ajoute que les monuments de Bâalbek datent de Septime-Sévère. Mais d'abord il serait plus sage de dire que certains monuments de Bâalbek ne datent que de Septime-Sévère. Toutefois, ceci est une grosse erreur, car j'ai cité un texte qui attribue à Antonin le Pieux la construction des deux beaux temples de Bâalbek ; et de ce qu'une inscription du temps de Septime-Sévère constate des *réparations* et des *embellissements* faits sous ce règne à un temple, on doit en bonne logique conclure que ce temple est antérieur.

Voici ce qui termine, en ce qui me concerne, le troisième article de M. Isambert : « M. de Saulcy dit un mot des inscriptions de Beet-Mery et de Deir-el-Qalaab (encore des noms altérés, lisez Deïr-el-Qalaah). — Robinson y voit comme des temples au milieu des ruines. Selon Letronne, on y avait découvert la trace d'un aqueduc, à trois ou quatre lieues de la ville. On dit que cet éminent critique a été trompé par une copie défectueuse de l'estampage du texte, et que la pierre, vue de plus près, ne permet pas d'adopter la leçon si habilement conçue par cet helléniste. Si un critique aussi sévère et aussi expérimenté que Letronne a été trompé, ou s'y est trompé, combien ne faut-il pas se défier des conjectures prodiguées dans les ouvrages des voyageurs ! » A ceci se rattache, je ne vois pas trop comment, la note suivante : « M. Pézetié (encore un nom altéré, lisez Perretié) vient d'envoyer au musée du Louvre un sarcophage de marbre blanc trouvé près de Beirouth, et que M. A. de Longpérier regarde comme un monument phénicien. »

Ne nous occupons pas de cette note qui arrive là on ne sait pourquoi, et ne parlons que de ce qui précède. Robinson, dans le passage cité, s'exprime ainsi : *The site of one of these temples was visible from our windows, near the village Beit-Miry, half way up the mountain, at the distance of three hours, from Beirût.* — Donc Robinson, qui parle de ce temple d'après les lettres de Paxton (III, p. 441, note), n'a aperçu de ses fenêtres que le site de ce temple. Il parle bien d'autres temples ruinés, mais qui se rencontrent loin de là, et il devient du coup évident que M. Isambert ferait bien de se faire traduire, pour tout de bon, les passages d'auteurs anglais dont il croit avoir besoin.

Quant à l'aqueduc de M. Letronne, c'est à 3 ou 4 lieues de Beit-Meri qu'en sont placées les ruines, et sur le Nahr-Beirout. L'éminent académicien n'a eu à sa disposition ni *estampage* ni *copie d'estampage*, mais bien des copies de l'inscription prises *de visu*. J'ai, moi, rapporté l'estampage, et si quel-

Digitized by Google

qu'un se trompe, cette fois, ce sera le monument lui-même.

J'admets très-volontiers avec M. Isambert qu'il faut se défier des conjectures prodiguées dans les ouvrages des voyageurs, mais j'attends de lui qu'il reconnaisse, à son tour, qu'il faut bien plus encore se défier des opinions de ceux qui, sans avoir rien vu par eux-mêmes, n'ont pour critiquer les œuvres d'autrui, que l'envie bien arrêtée à l'avance de trouver ces œuvres détestables.

Tout le reste de l'article de M. Isambert roule sur ses opinions personnelles sur les villes de la Phénicie. Je ne dirai qu'un mot, c'est que les noms de lieu y sont tout aussi maltraités que dans ce qui précède. En voici un simple échantillon : « Le même écrivain (M. de Lamartine) appelle Dptedin le château fortifié de l'émir Bechir, qui est séparé par un ravin de la ville capitale des Druses, appelé Deir-el-Kamar, ce ne peut être que Bleddin de la carte de Zimmermann. » L'un de ces deux noms vaut l'autre, car le vrai nom est Beit-et-dyn, *Maison de la foi* ou *de la religion*.

M. Isambert reproche encore à M. de Lamartine d'avoir appelé Djioun le château habité par lady Stanhope, et il ajoute : « Nous devons reconnaître l'impuissance où nous nous sommes *trouvés* de *retrouver* le Djioun de M. de Lamartine sur les cartes. » Cela prouve une fois de plus que M. Isambert a regardé ces cartes un peu trop à la hâte. Qu'il prenne donc la feuille 1 de Zimmermann, et il y verra un peu au nord du Nahr-el-Oualy le nom Jûn, que j'ai corrigé en Djoun dans mon Voyage et dans l'Itinéraire qu'il veut bien appeler ma carte de Syrie.

La carte du lac de Tibériade, annoncée par M. Isambert, a enfin paru avec ce troisième article. Je vais consigner ici, en quelques mots, les défauts essentiels qui en font une carte à laquelle il n'est pas possible de se fier. Naturellement je ne parlerai que de ce que j'ai vu et constaté de mes propres yeux.

1° Le passage de Samakh est à la bouche même du Jourdain, et par conséquent la carte est fautive, et l'observation astronomique de M. Lynch n'a servi à rien. De plus je vois dans les indications de cette observation, 32° 15′ 24″ et sur le cadre gradué 33° 15′ 24″. Je dirai, comme M. Isambert, que ceci est probablement une simple erreur de son dessinateur ; dans tous les cas M. Isambert ne corrige pas mieux que moi les fautes de graduation, à ce qu'il paraît.

2° Ce qu'il appelle port des Tarichéens n'est qu'un marécage qui n'a guère plus d'un pied de profondeur ; donc jamais il n'y a eu là de port.

3° Kerak ou Karak a laissé ses ruines à la pointe nord d'une digue de 15 à 20 mètres d'élévation, qui a quelques centaines de mètres de longueur, et qui ne paraît pas sur la carte de M. Isambert.

4° Les ruines de Tarichæ, divisées en deux groupes énormes, longent entièrement le bord du lac, depuis le point où est inscrit le nom Tarichées jusque bien au delà de celui qui porte le nom de Kadis ou Kadès.

5° Du plateau où sont les Hedjar-el-Khams-Khobzat jusqu'à la plage, il y a une descente énorme et très-rapide dont il n'est pas question sur la carte, le tout ayant l'air d'être en plaine. Quant aux pierres des cinq pains elles-mêmes, elles sont bien à gauche de la route battue, mais à une centaine de mètres au plus, et au bord d'un large et profond ravin dont la crête droite est suivie par la route.

6° El-Medjdel, reconnue cette fois comme Migdal ou Magdala, est bien à sa place ; mais à partir de là, la rive du lac, au lieu de s'élever directement au nord, s'infléchit vers l'est.

7° L'Ayn-el-Madaouarah est beaucoup plus près de Medjdel que ne l'indique la carte.

8° Les rivières pointillées de M. Isambert ne ressemblent en rien à celles du terrain.

9° Le Khan Minièh et l'Aïn-et-Tyneh, qui sont à 4 ou 500 mètres l'un de l'autre, sont fort loin de l'Ayn-Tabrhah qui alimente les moulins que M. Isambert appelle moulins Amoud ou Eyoub. Le moulin dit El-Aâmoud, *de la colonne*, est dans l'intérieur des terres sur le Nahr-el-Aâmoud, rivière de la colonne ; il n'y a pas de moulin qui porte le nom d'Eyoub, mais bien une fontaine enclose dans un bassin rond, situé tout contre les moulins de l'Ayn-Tabrhah et qui se nomme Tannour-Eyoub, le Four d'Eyoub. Le nom impossible fontaine de Tannour, inscrit au nord-est des moulins d'Eyoub ou de Amoud, s'applique encore au Tannour-Eyoub.

10° Si Khorazyn était où la place M. Isambert, elle serait à 3 ou 400 mètres au moins au-dessus du niveau du lac.

Laissons maintenant le littoral, et passons aux pays qui environnent le lac, puisque je ne puis et ne veux rien dire de ce que je n'ai pas vu de mes yeux.

1° La colline nommée Qoroun-Hattin ne représente en aucune façon la nature. *Qoroun*, pluriel de *Qorn*, veut dire *les cornes*, et ce nom indique ce que présente en réalité le terrain, c'est-à-dire les sommets distincts qui caractérisent cette colline étroite, dirigée du sud au nord.

2° C'est au pied même des Qoroun-Hattin et contre la face qui regarde le lac de Thabarieh qu'était situé le village de Hattin.

3° Je ne puis parler des cavernes de l'Ouad-el-Hammam, que domine le Qalâat-ibn-Mâan, mais je dois réclamer contre le nom Kalat-ib-Mann, comme l'écrit M. Isambert, qui ne se doute pas que ce nom ainsi altéré n'a plus aucune signification.

4° M. Isambert, dans son rapport, prétend que les ruines de Capharnaüm sont des blocs détachés des rochers qui bordent le Rhoueyr, et, sur sa carte, il n'y a pas en ce point l'apparence de rochers. Quant à la figure arrondie qu'il donne au site de Capharnaüm, fixé par mon Itinéraire, elle est tout à fait fautive. Les ruines forment en réalité une

Digitized by Google

zone étroite, mais fort longue, s'étendant du voisinage de l'Ayn-el-Medaouarah jusqu'auprès du village ruiné d'Abou-Chouched.

5° La route que j'ai suivie pour aller du Khan-Minièh à Safed traverse tout le plateau laissé en blanc par M. Isambert, sauf qu'il a écrit au milieu le mot *Gerosi*. Cette route, après avoir longé quelques instants l'Ouad-el-Lamoun, sans rencontrer l'apparence d'une maison, et encore moins d'un village, dans tout son parcours, descend sur le flanc gauche de l'Ouad-el-Heqab (et non *Ouad-el-Hegah*) pour venir, après des moulins (situés au prétendu village nommé Brünnen par M. Isambert, qui ne s'est pas aperçu qu'il avait là affaire à un mot allemand, signifiant les fontaines), traverser un gros ruisseau et remonter, immédiatement après, sur le flanc droit de l'Ouad, afin de gagner par un sentier très-rapide le plateau sur lequel est bâti Safed.

6° Safed est identifié timidement, il est vrai, avec Jotapata. J'ai déjà dit que l'emplacement de cette illustre forteresse judaïque a été fort bien déterminé par feu M. Schultz, mais fort loin de là.

En résumé j'affirme que la carte de M. Isambert est plus que médiocre, dans toutes ses parties comprenant les terrains que j'ai parcourus. Est-elle meilleure lorsqu'il s'agit de points que je ne connais pas ? Je le souhaite, plus que je ne l'espère. Les noms et le figuré du terrain y sont par trop maltraités, et quand on adresse aux autres le reproche d'avoir changé les noms géographiques, on devrait au moins s'astreindre à prêcher d'exemple, et à respecter ceux que l'on n'a pas qualité pour modifier.

M. Isambert termine en annonçant un nouveau travail sur la partie de mon voyage qui concerne la mer Morte ; j'attendrai donc avec peu d'inquiétude cet examen, qui, s'il n'a pas plus de portée que les articles que je viens d'analyser, laissera parfaitement intacte ma prétention d'avoir rendu des services réels à la science géographique.

M. Van de Velde, dans une communication faite à une société savante de Londres, a déclaré récemment qu'il s'en rapportait à M. Isambert pour la réfutation scientifique de mes erreurs. De cette réfutation, acceptée de confiance par le jeune missionnaire hollandais, je n'ai pas laissé un seul point sans réponse ; je crois donc avoir le droit d'engager fortement M. Van de Velde à ne s'en plus tenir à la réfutation de laquelle il avait une si haute opinion, et par conséquent à m'attaquer sur de nouveaux frais, mais en se servant soigneusement, et pour son propre compte, d'arguments plus solides, car, je le répète, je continuerai patiemment à me défendre contre toutes les attaques, quels qu'en puissent être les auteurs.

II.

REPONSE A M. VAN DE VELDE.

Avant d'entamer l'examen du livre de M. le chevalier Van de Velde (194), il ne sera pas hors de propos, je pense, de mettre, le plus brièvement possible, le lecteur au courant des relations qui ont existé jusqu'à ce jour entre M. Van de Velde et moi. C'est la seule vengeance que je veuille tirer des inqualifiables procédés de ce jeune voyageur. Qu'on ne s'attende donc pas de ma part à des commentaires passionnés, à des récriminations, à des attaques personnelles ; tout cela constitue un arsenal dont je ne veux faire usage contre personne. Autant naguère j'ai pu me montrer vif dans la polémique, autant je suis inébranlablement résolu à me montrer désormais froid et sérieux. Tant pis pour qui a tout à craindre de l'exposé sincère et loyal des faits.

A la fin du mois d'avril 1851, je rentrais à Paris, après avoir accompli un voyage pénible et dangereux en Syrie, en Judée et en Arabie-Pétrée. Heureux d'avoir recueilli, chemin faisant, une assez ample moisson de faits nouveaux, d'avoir, grâce à la protection marquée de la Providence, échappé à tous les périls, à toutes les fatigues, je m'empressai de mettre en ordre les petits trésors de toute nature que j'avais péniblement conquis. Quelques mois plus tard je lisais, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un mémoire sur le monument connu de tout temps à Jérusalem sous le nom de *Tombeau des rois*. Ce fut le signal d'une guerre ardente qui me fut déclarée, et dont le but évident était, d'une part, de réduire à néant les résultats de mon voyage, de l'autre, de me faire passer aux yeux du monde savant pour un homme d'imagination, dont les érudits n'avaient pas à s'occuper, et qui, par sa légèreté et son ignorance, ne méritait pas qu'on prît au sérieux ce qu'il ne publiait qu'au prix de tant de peines de toute nature. Un étranger assistait à l'une des séances académiques dans lesquelles ma lecture fut répartie, c'était M. Van de Velde, qui, bien que fort jeune encore, avait déjà renoncé depuis plusieurs années à son grade de lieu-

(194) Syria and Palestine, in 1851 and 1852, par C. W. M. Van de Velde. *Late lieutenant dutch R.N. chevalier of the Legio of Honour.* Edinburg and London, 1854. 2 vol. in-8, avec planches.

Digitized by Google

tenant de marine, afin d'embrasser avec ardeur la carrière de prédicateur missionnaire. M. Van de Velde, qui depuis très-peu de temps avait conçu le louable projet de parcourir la Terre-Sainte, afin de s'y livrer à des recherches relatives à la géographie biblique, pria mon confrère, M. Jomard, de le mettre en relation avec moi. M. Van de Velde me fut présenté séance tenante, et dès le lendemain, je crois, il prenait place à ma table. Heureux de rencontrer un homme d'intelligence, prêt à partir pour le pays que je venais de parcourir, et capable, du moins je le pensais, de constater les faits dont on me niait obstinément la possibilité, j'accueillis M. Van de Velde comme on accueille un ami; je fus assez heureux pour le recevoir plusieurs jours de suite, pour mettre à sa disposition des cartes et des papiers qu'il n'eût pu se procurer autrement, et enfin pour lui offrir de prendre le calque de la grande carte rédigée par moi et offrant le tracé de toute la côte occidentale, de la côte sud et de la plus forte moitié de la côte orientale de la mer Morte, avec tout le plateau de la Moabitide. Evidemment la communication de cette carte à qui partait pour la contrôler, était la preuve la plus forte que je pusse donner de ma sincérité, et de la bonne foi avec laquelle les matériaux de cette carte avaient été receuillis par moi. Je déclare avec plaisir que M. Van de Velde se montra profondément reconnaissant de la manière toute fraternelle dont j'agissais envers lui. Peu de jours après il quittait Paris et se dirigeait vers l'Orient.

Pendant bien des mois je n'entendis plus parler de notre voyageur. J'étais sûr de la capacité du jeune ministre de l'Evangile, et comme j'étais non moins sûr de la vérité des faits que j'avais recueillis et que j'étais en train de publier, j'attendais avec une sorte d'impatience le retour de l'homme que j'avais le droit de regarder à l'avance comme un auxiliaire, puisqu'en lui donnant ma carte manuscrite, je l'avais pour ainsi dire conduit par la main sur les points qu'il s'agissait tout simplement de regarder une seule fois, avec l'honnêteté élémentaire d'un voyageur qui sait distinguer des décombres de construction, de tas de pierres que les torrents ont entraînés.

Au moment où ma publication marchait avec régularité, je reçus de M. Van de Velde, qui était de retour en Hollande, une première lettre assez insignifiante, et dans laquelle ce voyageur me disait fort poliment, mais sans hésiter, que quels que fussent mes arguments à l'appui de mon opinion sur les tombeaux des rois et sur les villes maudites, cette opinion n'était pas soutenable. Quoique ceci me parût un peu hasardé, je répondis sur-le-champ à M. Van de Velde, pour le prier de suspendre son jugement jusqu'à lecture des raisons que je pouvais faire valoir. Ce fut alors que je reçus la lettre suivante, que j'ai déjà publiée une fois, mais que je ne puis me dispenser de publier encore:

..... « Quant aux questions sur lesquelles nous différons, les tombeaux des rois et les cinq villes de la vallée de Siddim, il me reste peu à répondre. Il est vrai, cher monsieur de Saulcy, que *je n'ai pas lu* votre article sur ces sujets, mais *ma conviction là-dessus est telle*, que, *quoi que votre rapport contienne*, il est *impossible* de soutenir votre opinion sur les tombeaux des rois et les villes ruinées. Si l'affaire était une *hypothèse* ou une *supposition* (*sic*), à la bonne heure; il serait évident que l'on *puisse* se tromper, mais la correspondance des *textes de la Bible* avec *mes observations in loco*, ne me laisse plus *aucun doute*. Je ne tiens pas une *supposition*, mais une *certitude*. Vous dites vous-même, vous soutenez une hypothèse; une *examination un peu soignée* de l'Ecriture sainte vous convaincra facilement. Quant à Suweïrah et Tahtah, c'est précisément *cette ruine* que j'ai visitée, *votre carte à la main*. Je regrette de ne pas vous avoir dans mon nouveau quartier, je tâcherais de vous y mettre à votre aise; il ne vous manquerait pas d'accueil cordial et affectionné, et *je me flatte* que je *vous convaincrais* bientôt, et que votre hypothèse sur les *soit-dits* Tombeaux des rois, et votre *soit-dite identification* de Suweïrah avec Zoar et de Sodome avec le mont d'Esdoum, *s'envoleraient avec une examination plus critique*. Croyez-moi, mon cher monsieur de Saulcy, *j'ai examiné* minutieusement, et je crois avec moins *d'enthousiasme*, la pointe nord du *Djebel-es-Esdom* (*sic*). Mais les pierres que vous avez cru être les ruines de Sodome ne sont que des *pierres naturelles*. Du reste la Bible dit positivement que Zoar était une ville de Moab, comment donc se pourrait-il qu'on la cherchât au sud-ouest de la mer Morte? Je n'ai encore rien publié de mes recherches; mais je me propose de commencer sous peu; ainsi, si *vous aimez* que je ne *prononce pas encore mon opinion sur vos recherches*, je vous prie de ne pas tarder votre publication, car je ne pourrais pas attendre très-longtemps; et si vous voulez m'envoyer votre publication, je *vous dirai* franchement et cordialement *mon opinion*, avant de la publier. S'il est que je dois vous réfuter, j'aurai, *je le sais*, en même temps *beaucoup à louer*. Agréez l'assurance la plus sincère de mon entier dévouement.

« Ch. M. Van de Velde.

« Utrecht, 25 decembre 1852. »

A cette seconde lettre je ne fis aucune réponse, et je doute qu'il se rencontre quelqu'un qui s'en étonne. Je ne pensai donc plus à M. Van de Velde, et je continuai ma publication, que j'eus le bonheur de voir assez favorablement accueillie du public. J'attendais avec une vive impatience l'apparition du livre du jeune Hollandais, lorsque parurent successivement, dans le Bulletin de la Société de géographie, trois articles de M. Isambert sur le livre que je venais de publier. C'était une critique d'une malveillance décidée, mais une critique si malencontreusement conçue, que je me réjouis beaucoup plus que je ne me tourmentai de son apparition. Elle ne pouvait néanmoins, quelque pauvre et mal fondée qu'elle fût, rester sans réponse, et la réponse, je la préparai, me

Digitized by Google

réservant de la publier lorsque M. Isambert aurait fini. J'ignorais alors que cette critique me fût adressée de concert avec M. Van de Velde et quelques autres, et je pensais n'avoir affaire qu'à M. Isambert. Je fus bientôt détrompé. Peu de temps après, en effet, le *Galignani's Messenger* (n° du 29 mars 1854) reproduisit un article du *Litterary Gazette de Londres*, article dont je vais donner la traduction, et qui me mit au courant des intentions que quelques personnes nourrissaient à mon endroit. Voici cet article :

Londres. — Association archéologique de la Palestine.

« Un Mémoire communiqué au bureau par le chevalier Van de Velde, récemment arrivé de la Palestine, a été lu; il est intitulé : Les *Pseudo-découvertes* de M. de Saulcy. L'auteur établit qu'au début de son voyage, en octobre 1851, il avait passé par Paris; et trouvant, à son arrivée, que les récits de M. de Saulcy avaient excité une vive discussion sur la question de leur exactitude, *il lui fit une visite, dans le but de lui proposer une vérification de ses découvertes* Cette offre fut bien reçue; il obtint un calque de la carte manuscrite de la mer Morte, dressée par M. de Saulcy, les points géographiques en *desideratum*, et les *instructions* que M. de Saulcy avait reçues de M. Martin de Saint-Vivien (*sic*), qu'il vit aussi. En arrivant sur la côte sud de la mer Morte, il commença son travail de vérification, et chercha les quatre villes : Sodome, Adamah, Zéboïm et Zoar, Gomorrhe ayant été placée par M. de Saulcy cinquante milles plus loin, vers le nord-ouest. « Ce que j'ai trouvé dans « ce district, dit M. Van de Velde, n'est rien « moins que des ruines. Je le communiquai à « M. de Saulcy à mon retour de la Terre-« Sainte; mais, comme il y avait lieu de le « craindre, on a négligé ces communications, « et maintenant le monde *accepte le conte* que « ces cinq villes ont été trouvées par M. de « Saulcy, sans parler d'une kyrielle d'autres « découvertes de villes bibliques, et, pour cou-« ronner le tout, du tombeau véritable des rois « de Judah, au nord de Jérusalem. De ce tom-« beau, le voyageur français a tiré un sarco-« phage qui maintenant est montré avec une « merveilleuse présomption dans la galerie du « Louvre, et serait tout simplement le sarco-« phage véritable du roi David lui-même. »

« M. Van de Velde se réfère alors à *l'examen de la question, par M. Isambert*, dans le Bulletin de la Société géographique de Paris, d'octobre dernier, comme fournissant une réfutation complète des erreurs de M. de Saulcy, au point de vue scientifique; et il annonce la publication prochaine de son propre voyage en Palestine, avec une carte originale, résultat de ses observations dans le pays. « Dans cet ouvrage, » dit-il, « on verra, « d'après les sites de Sodome et de Zoar, tels « qu'ils sont fixés par M. de Saulcy, que, pour « Sodome, sur le site supposé de laquelle toute « la découverte repose, M. de Saulcy a été « trompé à la fois par son imagination et par la « cupidité habile d'un scheikh; qu'en fait, les « ruines supposées sont simplement les débris « d'une éminence connue sous le nom d'Es-« doum, et contenant de nombreuses quantités « de sel, *de même que tant d'autres localités « autour du lac*. Comme le site de Zoar et des « autres villes résulte de celui de Sodome, dans « la théorie de M. de Saulcy, tous les autres « sont une fiction comme le premier, et en « pleine contradiction avec les conclusions les « plus positives de Robinson, Irby et Mangles, « aussi bien que des autres voyageurs et certai-« nement de l'Ecriture sainte. Ainsi, par exem-« ple, puisque Zoar est, dans la Bible, placée à « *l'ouest* (*sic*) du lac, dans le pays de Moab, il « indique les limites de Moab juste au milieu « des provinces de Judah et de Siméon, afin de « fixer le lieu appelé Suweïrah, à l'ouest de la « mer, comme étant Zoar, que les recherches « d'autres voyageurs ont placée à l'entrée de la « vallée de Kerak, sur la rive orientale. De plus « en plus en erreur, M. de Saulcy place « Gomorrhe à plus de cinquante milles anglais « de Sodome! » Pour ces raisons, M. Van de Velde demande à la Société de suspendre sa foi dans les prétendues découvertes de M. de Saulcy, et promet de publier ses observations sur les sites supposés, ainsi que des recherches détaillées et laborieuses sur toute la Palestine. »

A l'apparition de cet article, je ne pouvais me dispenser de protester. J'écrivis donc aussitôt une réponse, que j'adressai, avec une lettre personnelle, à M. le docteur Jonh Lee, président de la Société devant laquelle le Mémoire de M. Van de Velde avait été porté. Un heureux instinct me fit deviner qu'il serait bon de prendre quelques mesures afin d'assurer la publicité à cette réponse : elle fut donc insérée dans le *Galignani's Messenger*, et, quelques jours plus tard (20 mai 1854), dans l'*Athenæum français*. J'avais fait sagement; car M. le docteur John Lee n'a pas jugé à propos de m'accuser réception de ma lettre, ni même de ma réponse à M. Van de Velde, réponse qui devait être remise directement à la Société archéologique de la Palestine. Je ne me plains pas de ce procédé; je me contente de le signaler. Comme je veux économiser l'espace, je ne reproduirai pas ici ma réponse *in extenso*, et je me contenterai d'en transcrire quelques passages qu'il est indispensable de rappeler; les voici :

« — Jusqu'à présent je n'ai à repousser que des assertions tranchantes, pas un raisonnement n'ayant été produit par M. Van du Velde; mais ce voyageur annonce la démonstration dans laquelle il a puisé son incroyable assurance. Je l'attendrai donc avec bonheur sur le terrain de la discussion, parce que du choc des opinions naît la lumière, et, Dieu aidant, la lumière se fera.

« — J'avais quatre compagnons de voyage, auxquels j'ai fait, pour ainsi dire, toucher de bout du doigt les décombres que M. Van de Velde appelle des *pierres naturelles*. Nous sommes donc cinq à déclarer unanimement le contraire de ce que déclare M. Van de Velde, et nous nous refusons, de la manière la plus nette et la plus formelle, à substituer

Digitized by Google

le jugement de ce voyageur à notre propre jugement.

« — M. Van de Velde affirme sans hésiter que *la Bible dit positivement que Zoar était une ville de Moab*. Je suis fâché d'être obligé de déclarer que M. Van de Velde serait fort embarrassé pour citer le texte biblique qu'il invoque, vu qu'il n'a jamais existé que dans son imagination, ce qui ne suffit pas pour lui donner crédit.

« — Je l'ai déjà dit, j'attendrai que M. Van de Velde m'ait lu et qu'il ait publié sa réfutation..... Quand cette réfutation sera formulée et imprimée, j'aurai alors un adversaire saisissable, et je me charge d'en faire bonne et prompte justice, textes en main, mais avec des textes que je n'inventerai pas pour les besoins de ma cause.

« — M. Van de Velde ajoute qu'il s'en rapporte, pour l'examen de la question, à M. Isambert, qui..... a complétement réfuté les erreurs de M. de Saulcy au point de vue scientifique..... Comme je m'engage à ne pas laisser subsister *une seule* des critiques de M. Isambert, si M. Van de Velde s'en réfère à M. Isambert, il sera satisfait du même coup, et il apprendra à son tour qu'il ne suffit pas de nier les faits pour en démontrer l'inexactitude.

« — M. Van de Velde termine en demandant à la Société de ne pas croire implicitement à mes prétendues découvertes. Le mot *implicitement* est curieux! Mon livre est à la disposition de tout le monde. Qu'on en discute le contenu, rien de mieux; mais qu'on nie hardiment, sans autre preuve que sa parole, les faits qu'un livre établit, en ne négligeant aucune source, ni sacrée, ni profane, cela dépasse le droit de la critique. Je viens donc à mon tour supplier les membres de l'honorable Société de me lire, et de ne pas s'en rapporter au jugement que M. Van de Velde se permet de porter sur les œuvres d'autrui, sans même prendre la peine de les étudier, *sicut doctor ex cathedra*. Qu'il apprenne pour son compte, avant d'avoir une si haute opinion de son mérite, et alors seulement ses jugements pourront acquérir quelque poids. »

Tout ceci n'était que l'entrée en campagne de mes adversaires connus et inconnus encore.

Le 1er mai 1854, la *Revue des Deux-Mondes* publia un long article critique de M. E. Vinet, sur les deux mêmes sujets, c'est-à-dire sur le Tombeau des rois et sur les villes de la Pentapole. Je n'ai pas à revenir sur cet article, auquel j'ai répondu dans la *Revue contemporaine* (livraison du 15 juin 1854), mais je dois en extraire une nouvelle lettre de M. Van de Velde adressée d'Edimbourg à M. Isambert, et que M. Vinet a eu la malheureuse idée de publier; la voici :

« Je trouve que l'ouvrage de M. de Saulcy n'est qu'un tissu d'erreurs. Je suis peiné de voir que la géographie biblique ait été traitée par ce voyageur avec tant de légèreté et d'une façon si frivole; mais ce qui est plus grave, ce sont les fables que M. de Saulcy a débitées au sujet de la découverte de Sodome. J'avais une copie de la carte manuscrite de M. de Saulcy autour de la mer Morte, et c'est avec cette carte que j'ai été *sur les lieux mêmes. J'ai pris pour guide ce même Abou-Daouk*, qui avait accompagné M. de Saulcy. Je déclare, avec toute *la solennité possible*, qu'on n'aperçoit de ruines d'aucune sorte *dans la plaine*, et qu'on n'en voit pas davantage *à la base* du Djébel-Esdoum (la montagne de sel), du côté du nord..... Je ferai voir, dans mon ouvrage, que les erreurs de M. de Saulcy sont le résultat d'une imagination inquiète qui se laisse entraîner hors de toute mesure. A mon retour de Palestine, l'année dernière, j'écrivis deux lettres, l'une à M. de Saulcy, l'autre à M. Quatremère, *afin de faire connaître à ce dernier les fautes de* M. de Saulcy; celui-ci, le seul qui m'ait répondu, m'adressa une lettre *très-affable*, mais dans laquelle il ne me donnait aucun éclaircissement au sujet des questions que je lui avais posées, et il n'en a pas moins continué son étrange et fantastique publication. Je regrette de voir qu'une grande partie du public ait confiance dans ce qu'on lui dit de Sodome et du Tombeau des rois.. .. »

J'accompagnais alors cette lettre de la simple observation suivante :

« Je n'ai rien à dire sur le contenu de cette lettre, dont la publication sera la plus dure punition; car M. Vinet ne pouvait rendre un plus mauvais service à M. Van de Velde, que de publier cette pièce de correspondance, qui, en fait de perfidie, laisse tous les Bédouins du monde à cent lieues en arrière de son auteur. »

Aujourd'hui, que j'ai lu attentivement, et la plume à la main, le livre de M. Van de Velde, j'ai même quelque chose de plus à en dire. L'auteur de la lettre affirme qu'il a été sur les lieux, ma carte à la main, vérifier l'exactitude de mes assertions, et je prouverai qu'en écrivant cette phrase, M. Van de Velde *savait parfaitement qu'elle était contraire à la vérité*. L'auteur de la lettre dit qu'il a pris le scheikh Abou-Daouk pour guide, et M. Van de Velde, en écrivant cette phrase *savait parfaitement qu'elle était contraire à la vérité*. Quelle confiance pouvons-nous avoir désormais dans les dires d'un homme qui se donne à lui-même les plus cruels démentis?

Un mot encore avant d'entrer en matière. D'après tout ce que viens de raconter, on voit que, sans m'en douter, j'avais à faire à une sorte de triumvirat hostile, composé de MM. Isambert, Vinet et Van de Velde. J'ai fini avec les deux premiers, Dieu merci! Passons donc au troisième! M. Van de Velde a promis de démontrer que le livre dans lequel j'avais traité la géographie biblique avec légèreté et d'une façon si frivole, n'était qu'un tissu d'erreurs; nous allons examiner comment il a tenu sa promesse. En retour, je lui ai promis de faire prompte et bonne justice de ce qu'il publierait, pour prouver qu'il avait le droit de parler ainsi : reste à voir mainte-

Digitized by Google

nant lequel de nous deux aura tenu parole.

Disons-le d'abord, M. Van de Velde a adopté, pour sa narration, la forme épistolaire, qui lui a peut-être semblé commode, afin d'éviter d'entrer dans les discussions scientifiques qui sont généralement peu de son goût. J'ai lu avec la plus scrupuleuse attention ses deux volumes, dans lesquels je n'ai trouvé presque constamment que des assertions tranchantes, il est vrai, mais qui ne suffisent pas pour constituer des démonstrations. Il est très-rare que l'auteur se donne la peine de discuter ce qu'il avance ; d'ordinaire la chose lui paraît superflue, et ce qu'il croit, ou du moins ce qu'il dit croire, devient inattaquable à ses yeux. Aussi quand par bonheur je rencontrerai dans le livre de M. Van de Velde des discussions auxquelles je me reconnaîtrai le droit de prendre part, précisément parce que j'aurai visité moi-même les lieux dont il s'agira, j'examinerai de près l'argumentation de l'auteur ; c'est à-dire que cette fois, comme toujours, je ne me permettrai d'insister que sur ce que j'aurai vu, et que je ne suivrai pas à pas M. Van de Velde, que sur le terrain que nous avons parcouru tous les deux.

Je dois encore prévenir le lecteur qu'il faut du courage pour pousser jusqu'au bout la lecture de ces deux volumes, dans lesquels l'esprit du missionnaire intolérant perce à chaque ligne. Il est triste de voir un homme qui se prétend l'interprète et le propagateur de l'Evangile, répandre à flots le fiel de la pire espèce, le fiel religieux, sur tout ce qui n'est pas chrétien à sa manière. Cela dit, une fois pour toutes, je me garderai bien de relever les injures que M. Van de Velde prodigue si peu évangéliquement aux romanistes (c'est le nom qu'il donne aux catholiques), car on ne jette tant de boue à la face de son prochain, qu'à la condition de se salir beaucoup. Laissons donc entièrement le côté soi-disant religieux du livre de M. Van de Velde, en nous contentant de souhaiter de tout notre cœur qu'il comprenne mieux un jour ce que c'est que la charité chrétienne.

Pour voyager avec fruit en Orient, il est bon d'avoir une teinture de ce que c'est que la vie de l'Orient, et, je l'avoue avec regret, M. Van de Velde ne s'en doute pas. Il va jusqu'à prendre les quasi-injures pour des marques de respect, dont il s'empresse de se féliciter. C'est ainsi qu'il raconte (tom. II, p. 57), que le moutsellim de Hébron, qui lui donnait audience, s'étant fait apporter une pipe pour lui-même, l'a fumée d'abord, et la lui a offerte ensuite avec grâce. Notre voyageur l'a reçue non moins cérémonieusement, et la conversation a repris avec une nouvelle courtoisie. M. Van de Velde ignore complétement que cette politesse du moutsellim signifiait littéralement ceci : — Tu es un homme dont je ne me soucie guère ; tu fumeras donc le reste de ma pipe, et si je te fais bonne mine, c'est que tu portes un firman dont je ne me soucie guère plus que de toi ; je vais te faire une grossière insulte devant tout mon entourage, qui comprendra à merveille que je te traite comme un petit marchand ambulant, et que j'en ai le droit, puisque tu ne te rebiffes pas. — A la place de M. Van de Velde j'eusse, moi, rejeté la pipe que l'on m'offrait ainsi, et je me fusse immédiatement retiré, pour aller porter plainte à Jérusalem.

M. Van de Velde raconte à dix reprises différentes qu'il a appris à vivre aux moutsellim et aux scheikh qu'il a rencontrés sur son chemin, en leur transmettant, par la bouche de son drogman, les dures vérités qui seules pouvaient leur imposer du respect pour sa personne. M. Van de Velde ne sait pas que tout drogman se garde bien de traduire un seul mot qui diffère d'un compliment bas et servile, parce qu'il se préoccupe fort peu de la dignité du voyageur qu'il n'accompagnera que pendant quelques jours, et qui d'ailleurs ne comprend pas ce qu'il dit, tandis qu'il se préoccupe outre mesure du soin de conserver la bienveillance de tous ceux entre les griffes desquels son métier le fera retomber tôt ou tard. J'en conclus que M. Van de Velde peut être convaincu que pas une, je dis pas une seule, des phrases hautaines qu'il se figure avoir adressées aux autorités avec lesquelles il a traité, n'est arrivée à son adresse. Pour les phrases de ce genre, les drogmans de métier ont, de tout temps, fait ce que jadis le brouillard faisait pour les dépêches télégraphiques. Voilà donc qui est bien entendu ; l'héroïsme dont M. Van de Velde se vante si souvent n'a existé que dans l'œuf et n'a pas pu éclore une seule fois. Je n'en voudrais pas d'autre preuve, d'ailleurs, que le titre de khaouadja que ses drogmans lui appliquaient sans cesse, et dont il se montre très-flatté. Khaouadja veut dire marchand, et rien de plus ; le titre est fort en usage parmi les Syriens, c'est vrai ; mais ceux-ci ne se piquent que d'une chose, c'est d'être, le plus souvent possible, insolents avec les Francs.

Qu'est-ce que cela prouve ? me dira-t-on. Cela prouve tout simplement que pour voyager en Syrie il faut être familiarisé avec la langue du pays, sous peine, non-seulement d'être perpétuellement trahi et vendu par les drogmans que l'on emploie, mais encore de ne pouvoir compter fermement sur aucun des renseignements que l'on obtient de seconde main.

Au reste M. Van de Velde convient loyalement qu'il ne sait pas l'arabe, et il fait véritablement bien, car, à juger de son talent d'arabisant par les phrases qu'il a eu la pensée d'intercaler dans son récit, il est clair qu'il n'en comprend pas le premier mot. Si je ne transcrivais ici ces phrases, on pourrait croire que j'exagère. Voici donc les plus curieuses :

El-jaum beragit lah. M. Van de Velde traduit cela par : — en hiver nous n'avons pas de puces ici (tom. Ier, p. 96), — et cette phrase ne peut être arabe qu'à la condition d'être coupée et orthographiée ainsi : *El-youm berarhit? la.* — Aujourd'hui des puces ? non.

Sawa, Sawa est, selon M. Van de Velde,

Digitized by Google

une expression employée en sa présence par des Druses qui veulent exprimer que les Anglais et les Druses ont la même physionomie, et sont par conséquent frères de race. (tom. Ier, p 124). Le vrai c'est que *saoua, saoua*, signifie à la lettre : ensemble, ensemble, et veut dire que l'on est amis.

Le mot *tefaddal* est, pour M. Van de Velde, un mot vide de sens (tom. Ier, p. 171, et M. Van de Velde se trompe, ce mot est rigoureusement l'équivalent du *favorisca* italien. A la page 185, les mots *ras-el-ayn* sont rendus par *the-head of the waters*, c'est la tête de la source qu'il faut dire, et non la tête des eaux.

Le Léontes prend vers son embouchure, sur la route de Sour à Sayda, le nom de *Nahr-el-Qasmieh*, rivière de la séparation, et M. Van de Velde dit résolument que le Léontes s'appelle en ce point Qasmieh (tom. Ier, p, 201).

Dans la même page notre voyageur cite le *Nahr-Blaswad*, sans se douter que le nom de cette petite rivière est *Nahr-abou'l-Asoued*, le fleuve père du Noir. Ce qui est plus singulier encore, c'est le discours que M. Van de Velde, arrivant trop tard pour entrer à Saint-Jean d'Acre, glisse à travers la porte, afin de se la faire ouvrir par les soldats de garde ; le voici textuellement : *Chawadja englisi. — Firman sulthan.* (tom. Ier, p. 270). — Cela veut dire : Marchand, anglais. — Firman, soulthan. — Une tête se montre alors et répond une phrase dans laquelle il ne saisit que le mot bakhchich. Si M. Van de Velde eût fait briller un bechlik de vingt sous, il eût été compris et servi tout de suite.

Plus loin la formule fataliste : *in châ Allah, Si Dieu veut*, est écrite, *insh'allah*, et traduite *comme Dieu veut* (tom. Ier, p. 405). Puis l'adieu ordinaire *Maa-es-Selameh, avec la paix*, est transcrit *ma Salame*, et traduit : *que la paix soit avec vous* (tom. Ier, p. 420).

Bab-el-Amud (*Bab-el-Aâmoud*), la porte de la colonne, signifie, pour M. Van de Velde, la porte *des colonnes* (tom. Ier, p. 461).

Abrash-Guzzeh est traduit : les tours de Gaza (tom. Ier, p. 482). Il faut probablement lire *Abradj* (pluriel de *Bordj*) *Rhazzeh*. — *Heida katib chawadja* est traduit par : here are letters for you, sir : ici sont des lettres pour vous, Monsieur (tom. II, p. 3). *Heida* n'est pas arabe, et *katib* signifie écrivain ; c'est *kitab* qui signifie au propre un écrit, et par extension une lettre.

A la page 20, je trouve encore un dialogue où tous les mots sont écorchés, orthographiquement parlant; mais ce qui, dans ce dialogue, est surtout remarquable, c'est la traduction des deux mots : *nahm, challas*, oui, c'est tout (lisez : *ndam khallas*) ; que nous trouvons rendus par Yes, you have gone over the whole.

Beit-Fahûr est le nom que M. Van de Velde donne au village de *Beit-Sahour, il pastore* des Chrétiens de Beit-Lehm (t. II p. 42).

Gibel Fareidis (lisez : *Djebel Foureidis*) ne signifie pas montagne du Paradis, mais bien du *petit Paradis*, *Foureidis* étant un diminutif très-régulier (t. II, p. 38). *Ya ebni* (p. 89), qui est rendu par : hear me, my little son, signifie tout simplement *mon fils*, et rien de plus.

Mesikoum-belcheir ne signifie pas : a blessed evening, une soirée bénie, mais tout simplement : bonsoir; encore faut-il l'écrire *M'çâa-koum bil-Khéir* (t. II, p. 93). Cette fois, comme partout, M. Van de Velde omet la particule *ya*, qui est la caractéristique indispensable du vocatif. Ce n'est pas tout, cette formule banale de *bonsoir* est pour M. Van de Velde : the usual introduction to a new subject in the conversation of the arabs. — Où M. Van de Velde a-t-il pris cela ?

A la page 182 (t. II), M. Van de Velde, qui ne sait pas plus le turc que l'arabe, cite le titre *mufti-effendim* comme signifiant sa révérence le grand prêtre, et il ne se doute pas qu'*effendim* est un vocatif.

A la page 192, *Derb-sultan* (lisez *Dharb-es-Soulthan*, le chemin du sultan) est traduit : *the higway*, la grand'route.

A la page 253 *Sidn aisa* (lisez *Sidna-Aysâ*, Notre-Seigneur Jésus) est traduit : *the lord Jesus*.

A la page 265, nous trouvons encore une phrase bizarre de l'arabe à l'usage de M. Van de Velde ; la voici : *Mûsh la stm Baksheesh. 'Katib la stm, geiro lah !* (We care nothing for a baksheesh. We require a letter; nothing else will do) ; lisez cette phrase de patois syrien : *Mouch* (pour *Ma-hou-chei*) *lazem Backkchich ; Kitab lazem ; Rheirhou, lâ.* — Il ne faut pas de *Bakhchich* ; il faut une lettre ; il ne faut pas autre chose.

A la page 273, M. Van de Velde traduit le mot *ghôr* par plaine, et il se trompe; *rhôr* veut dire marais.

Enfin (t. II, p. 420) *tell el kadi* est traduit : *the hil of the judges*, par M. Van de Velde, qui ne sait pas que *Cadhi* est un substantif singulier dont le pluriel est *Codha*.

Ces exemples suffiront pour montrer, jusqu'à la dernière évidence, que M. Van de Velde (qui d'ailleurs, je le répète, en convient loyalement) n'entend pas un mot d'arabe, et n'a pu par conséquent recueillir d'autres renseignements que ceux que son drogman a dû prendre, avec son intelligence et son exactitude de drogman, qualités qui sont très-convenablement représentées par zéro. On comprendra tout ce que cette nécessité avait de pénible pour notre voyageur, en lisant les phrases suivantes, qu'il a eu la bonne foi d'écrire dans son livre :

Je traduis littéralement :

« Je pus voir, en cette circonstance, combien il est impossible de découvrir des ruines dans ce pays, sans le secours des natifs, et en même temps combien il est probable qu'en l'explorant avec leur assistance, la plus grande partie des villes perdues d'Israël peuvent encore être retrouvées (t. I, p. 178). »

« Je veux seulement ajouter qu'en même temps que nous rendons hommage au perspicace et savant voyageur américain (Robinson), nous ne devons pas oublier que la moitié de cet hommage appartient à son compatriote, le révérend Eli Smith, dont la con-

Digitized by Google

naissance de l'arabe était un avertissement de tous les instants pour Robinson, avertissement sans lequel celui-ci aurait toujours marché à tâtons. Les difficultés dont j'ai souffert moi-même, à cause de l'ignorance de la langue, m'amènent à considérer la réunion de deux hommes comme Eli Smith et Robinson, comme la combinaison qui peut le mieux favoriser l'étude de la géographie biblique (t. II, p. 152 et 153). »

M. Van de Velde me permettra, je l'espère, de le remercier de ce qu'il a bien voulu prouver que je me suis à bon droit félicité de ce que, pendant mon voyage, j'ai constamment pris, parmi les gens du pays, des guides avec lesquels j'avais l'avantage de pouvoir converser fort à mon aise, et sans l'intervention d'un drogman.

Voilà pour l'arabe; passons à l'hébreu maintenant. Probablement M. Van de Velde m'accordera qu'il vaut mieux être en état de lire et comprendre l'hébreu, que de recourir aux traductions d'autrui. C'est encore là un avantage que j'avais sur lui, et dont je dois parler, puisqu'en plusieurs passages M. Van de Velde hasarde des opinions sur des mots hébreux, opinions que je suis contraint de déclarer inadmissibles. Ainsi (t. I p. 126), par exemple, je trouve la phrase suivante : *The words sirion, shenir, and sion or zion, all designate heigt* par excellence, *according to well-informed writers*. Les mots *sirion, shenir*, et *sion* ou *zion* désignent tous *hauteur* par excellence, selon les écrivains bien informés. — J'en suis fâché pour les écrivains en question, mais je dois dire que je les crois mal informés. En effet, le mot hébreu *sioun* est un substantif se rattachant au mot *sih, siccitas, siccum, aridus locus*, et signifie lui-même *lieu aride;* de là est venu son nom au mont Sion. *Tzion nomen habet a siccitate loci*, dit Buxtorf, et je le crois assez bien informé. Je ne parle pas des autres mots *sirion* et *schenir*.

Ailleurs (t. II, p. 142) je lis encore, à propos d'une localité nommée Hhora, et dans laquelle M. Van de Velde prétend retrouver la localité biblique de Horma (*Josué* xv, 30 et xix, 4) : The hebrew M, as is sometimes the case, may be left out in the arabic form of Horma. — Voilà, je le crains bien, un principe philologique qui ne sera pas admis par les orientalistes, qui croiront difficilement à la chute d'un *M* radical, pour le même nom exprimé dans deux idiomes aussi voisins que l'hébreu et l'arabe.

Il est vrai que M. Van de Velde, peu rassuré sur le sort de l'identification qu'il propose pour Hhora, se hâte d'ajouter en note : « Si Hhora n'était pas si loin d'El-Lechieh, je serais tenté de le croire identique avec En-Hakkore des *Juges* (xv, 19). » Je crois que les deux identifications proposées se valent, c'est-à-dire que l'une n'est pas meilleure que l'autre.

Du reste, si M. Van de Velde pose un peu hardiment des principes philologiques impossibles, relativement à des idiomes qu'il ignore complétement, il ne se fait pas faute de se moquer des identifications proposées par autrui, lors même qu'elles sont fondées sur des règles qui forment l'*a b c* de la science philologique. Ainsi (t. II, p. 310-312), en s'occupant du Kerit de la Bible, rivière qu'il prétend retrouver à l'ayn-Fasaël, il a bien soin d'abord de l'appeler *un ruisseau* (*brook*), tandis que le texte hébreu le nomme *nahl* (*I Rois* xvii, 3 et 7), ce qui revient à dire positivement que c'était un torrent et non une source. D'ailleurs le verset 7 du même chapitre dit : *Il arriva qu'au bout de quelque temps le torrent se dessécha, car il n'y avait pas de pluie sur la terre*. M. Van de Velde pense-t-il pouvoir appliquer ceci à l'Ayn-Fasaël ? J'en doute fort. Quant à la position *à l'orient* du Nahl-Kerit, comme nous ne savons pas au juste où se tenait Akhab lorsqu'Elie lui annonça la sécheresse, nous ne pouvons dire si l'expression biblique *koddamah*, qui veut dire littéralement *en avant*, doit recevoir ici le sens forcé *à l'orient*. Mais revenons au Nahl-Kerit et faisons observer, en passant, à M. Van de Velde, que les liquides L et R peuvent permuter aisément dans un radical, sans en changer la valeur, suivant une loi bien connue de tous les philologues. Or, que dit M. Van de Velde de la prétention de reconnaître le Kerit de la Bible dans le Kelt qui coule près de Jéricho ? Le voici (p. 310, note) : « M. de Saulcy, en parlant de Nahr-Kelt, nous assure que la différence de prononciation entre les mots *Kelt* et *Cherit* (lisez *Kerit*) est si faible, qu'il n'y a pas de difficultés pour identifier ces deux mots l'un avec l'autre (!) » Que signifie ce point d'exclamation ? une seule chose : c'est que M. Van de Velde n'a pas les notions élémentaires de la philologie. Au reste, ce n'est pas moi que M. Van de Velde prend cette fois à partie; car, sans qu'il s'en doute, il s'adresse au révérend Robinson; lisez plutôt (Robinson, tom. II, pag. 288, note) : *The arabic form Kelt and the hebrew Cherith are indeed not exactly the same : Though the change from* Resh *to* Lam, *and That of* Kaph *into* Koph *are sometimes found. See Gesenius*, etc. — Enfin, quel nom porte le Kedron dans l'Ecriture sainte ? A coup sûr ce n'est pas une fontaine; eh bien ! il s'appelle Nahl, comme le Kerit (*II Samuel*, xv, 23, *et passim*). Mais en voilà assez sur ce sujet. Concluons encore de tout ce qui précède que M. Van de Velde n'a aucun moyen de tirer parti des textes sacrés originaux.

Sait-il mieux le latin que l'hébreu et que l'arabe ? La chose paraît douteuse, puisqu'il transcrit (t. I, p. 479) *Itinerarium Yerosolima*, le titre de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*.

Très-souvent M. Van de Velde fait bon marché de ce qu'il appelle les savants et la science; mais je crois qu'il a grand tort; car un peu d'érudition ne nuit jamais, et je pense qu'il eût été prudent, de la part de notre voyageur, de consacrer plus de temps à acquérir l'érudition élémentaire qui lui était nécessaire; il eût de la sorte évité certaines erreurs de détail, qu'il fera bien de faire disparaître d'une seconde édition, et que je

Digitized by Google

m'empresse de lui signaler, pour lui rendre service. Il ne faut pas que l'auteur d'un voyage dans un pays aussi intéressant que la Terre-Sainte puisse être soupçonné d'avoir parlé de choses qu'il n'a pas vues, et dont il n'a puisé la connaissance que dans les récits des voyages antérieurs au sien. Je passe à l'énumération des faits de ce genre qui font tache dans le livre de M. Van de Velde.

Tome I, p. 76. Dans la description de la route de Beyrout à Sayda, M. Van de Velde dit que l'on y reconnaît les restes de la voie romaine et des bornes milliaires gisant dans le sable, bornes dont quelques-unes ont été décrites comme des curiosités (*as curiosities*) par Maundrell, en 1697, de même que par *les derniers voyageurs*. Ceci est très-vrai, mais ce qui ne l'est plus, c'est l'indication de la place où gisent ces *curiosités*; elles ne sont pas entre Beyrout et Sayda, mais bien entre Sayda et Sour, ce qui ne revient pas au même. Si M. Van de Velde veut bien relire Maundrell et les *derniers* voyageurs, il reconnaîtra qu'il a mal pris sa note sur les bornes milliaires de la côte de Phénicie (195).

P. 79. A propos de Naby-Younès, M. Van de Velde dit que quelques savants placent en ce point la ville de Porphyrion. Mais aucun voyageur, que je sache, ajoute-t-il, n'a jamais rencontré aucune de ses ruines. — M. Van de Velde, qui m'a lu, ne m'a lu que superficiellement, car il trouvera dans mon livre l'indication de magnifiques fûts de colonne de granit, que Pockoke avait vus bien longtemps avant moi, dont Robinson parle (t. III, p. 432), et qui ne sont pas venus là tout seuls. Que M. Van de Velde relise cette page 432 du IIIe volume de Robinson et il y trouvera encore la phrase suivante : *In the side of the mountain back of the khan, are also extensive excavated tombs which my companion had fomerly visited, evidently once belonging to an ancient city.* — Que M. Van de Velde se rassure donc, Porphyrion était bien là, et s'il ignore que d'autres voyageurs que lui y ont vu des ruines, c'est qu'il n'a pas suffisamment examiné leurs ouvrages, à défaut du terrain.

P. 80. M. Van de Velde, parlant de la rivière Aoualy, dit : *The river seems to have been the natural boundary between Phœnicia and Syria.* Notre voyageur a mal copié l'ouvrage de Robinson (p. 430), qui dit : Là finit la belle plaine de Sidon, de même que la grande plaine phénicienne; — car Robinson, que M. Van de Velde accuse de n'être pas géographe (tom. II, p. 249), n'aurait pas commis une erreur aussi forte. Que M. Van de Velde ouvre Reland, qu'il cite souvent, et qu'il lise seulement ce que ce savant dit (p. 47) en copiant Strabon : *Phœnicia est regio maritima ab Orthosia, Pelusium usque, adeoque omne littus terræ Israeliticæ.* Cela lui suffira sans doute pour reconnaître que la Phénicie ne finissait pas au Nahr-el-Aoualy, et que Robinson n'est pas si mauvais géographe qu'il le pense.

P. 101. Entre Sayda et Sarafend, M. Van de Velde rencontre un Tel-el-Barûk, à propos duquel il dit : *Turner says that the port of Barone was formerly here; perhaps the name of Baroûk has misled him.* Qu'est-ce que peut être ce port de Barone? J'avoue que je suis dans l'impossibilité de le deviner. Vingt minutes après, M. Van de Velde rencontre les ruines d'une tour carrée (c'est le Bordj-el-Aqbêa) qu'il regarde comme étant probablement une des tours de garde bâties par Hélène, le long de la côte. Cette tour m'a semblé d'une toute autre époque, et son mode de construction ne se prête pas, je crois, à l'hypothèse du voyageur.

Je ferai remarquer ici à M. Isambert, qui m'a reproché d'avoir inscrit deux Sarafent sur mon Itinéraire, que son ami M. Van de Velde en a vu et signalé tout autant que moi (p. 102).

A la page 114, M. Van de Velde nous fait connaître les sources de son érudition. Je traduis : « Au côté ouest du château (Qalaât-ech-cheqif) est le village d'El-Hamrah, bâti sur un roc élevé. Ayant consulté *quelques vieux livres*, il me semble que ce village doit avoir été la Rama mentionnée dans Josué XIX, 29, par laquelle passait la limite de l'héritage d'Aser... Les savants disent que Harama est la forme hébraïque de ce mot. »

Tout ceci est un peu trop hypothétique. El-Hamrah veut dire *la rouge*, Rama veut dire *élevée*, et Harama *l'élevée*. Les savants qui ont appris à M. Van de Velde que Harama est la forme hébraïque du nom en question, feront bien d'ouvrir la première grammaire hébraïque venue, pour apprendre que Rama est le nom sans article, et Harama, le même nom muni de l'article, et ceci nonobstant l'opinion de saint Jérôme, qui transcrit ce nom Hormah. Maintenant quels sont les *vieux livres* qu'a consultés M. Van de Velde? Il nous a privés de leurs titres et par conséquent nous ne les connaissons pas.

A la page 130, je lis ceci : « N'est-il pas étrange que ni Josèphe, ni aucun écrivain moderne ne cite le Hasbany comme étant la principale des trois sources du Jourdain? » — M. Van de Velde parle souvent de M. de Bertou; mais il le fait évidemment sans l'avoir lu, car il saurait que M. de Bertou a le premier soutenu cette thèse, qui est plus ou moins contestable. Cette fois donc M. Van de Velde s'attribue la priorité d'une idée qui ne lui appartient malheureusement pas. Nous verrons un peu plus loin une preuve tout aussi décisive de ce fait étrange que M. Van de Velde cite les opinions de M. de Bertou, sans s'être donné la peine de lire son travail.

P. 179. M. Van de Velde, convaincu qu'il a retrouvé les ruines de la fameuse Hazor de la Bible, fonde son opinion sur l'asser-

(195) Robinson (tom. III, p. 432) parle d'une borne milliaire qu'il a trouvée entre Sayda et le Khan-en-Nâbi-Iounès. Mais celle-là n'a rien à faire avec les *curiosités* décrites par Maundrell.

Digitized by Google

tion suivante : « Il est fait mention, dans quelques très-anciens voyages, de Hazor comme étant située en ce point. » Je me contenterai de demander ici à l'auteur pourquoi il s'est borné à affirmer ce fait, sans l'appuyer sur aucune citation. En pareille matière, on n'avance pas, on prouve les faits de cette importance. Plus loin, je reviendrai sur les découvertes de M. Van de Velde, et par conséquent j'aurai à m'occuper de celle de Hazor. A la page 185, M. Van de Velde laisse voir qu'il croit ses lecteurs bien ignorants, puisqu'il pense avoir besoin de mettre entre parenthèses la phrase suivante : (*Thus long after Salomon's time*) en parlant de la jetée construite par Alexandre entre Tyr et la terre ferme.

P. 254. M. Van de Velde reconnaît des ruines considérables nommées Maâsub, à un quart d'heure de marche d'Elbassa. Il y découvre des inscriptions funéraires *en ancien grec* ; ce sont ses propres expressions. Voilà certainement un renseignement précieux, mais quelle valeur prend-il avec la forme qu'on lui donne ? Heureusement la planche annexée à la fin du IIe volume donne la transcription de l'unique épitaphe en *ancien grec*, que M. Van de Velde a recueillie comme provenant de Maâsub, dans la maison d'un prêtre catholique grec à el-Bassa. Hâtons-nous de dire que cette inscription, loin d'être ancienne, n'est que de l'époque byzantine.

P. 272. M. Van de Velde, parlant de l'usurpateur Alexandre Bala, le nomme Alexandre Pheles. Où donc a-t-il trouvé ce nom ? Il serait bon d'accepter, pour les noms propres, la forme que l'histoire leur a donnée, sans se permettre de leur attribuer une autre physionomie, par pur euphémisme.

P. 314 et 315. M. Van de Velde rencontrant, à une lieue d'Athlit et à 400 pieds du bord de la mer, une localité nommée Ayn-Haud (lisez *Ayn-el-Haoud*, source de l'Auge), ajoute : *The ancient En-Hadda of Issachars inheritance probably laid here* (*Josué* XIX, 21). Ceci prouve que M. Van de Velde connaît fort mal la situation respective des territoires assignés à chaque tribu. Qu'il ouvre Reland (p. 158), il y trouvera ce qui suit : *Tribus Jissascar*, Josué, XIX, 17 : *describitur regio tribui Jissascar data, se extendens a Jordane, usque ad portionem tribus Menassis borealem et maritimam ; non tamen pertigit ad ipsum mare, nam alias Aser non contigisset Menasse ab austro, quod legitur* Josué XVII, 10. — En voilà assez, je pense, pour rejeter l'identification que propose M. Van de Velde.

P. 373. M. Van de Velde rencontrant un village nommé Rameh, sur la grande route (comme il l'appelle) de Djenin à Samarie, en conclut que c'est la Remeth de Josué (XIX, 21) qui formait la limite extrême sud de la tribu d'Issakhar ; mais il ajoute ceci : *Accoding to Joshua* (XIX, 29) *compared with I Chron.* VI, 73, *Remeth, Ramoth and Jarmouth seem to have been different names for the same town*. A tout ceci il faut quelques mots de réponse. Le VIe chapitre du *Ier Livre des Chroniques* n'a que 66 versets, donc il m'est impossible de comparer le verset 73 de ce chapitre avec le verset 29 du chapitre XIX de Josué. Je trouve bien au chapitre VI des *Chroniques* un verset 65 contenant ceci : *Et de la tribu de Gad, Ramoth en Galaad, avec ses terrains libres*, etc. Est-ce là le verset que M. Van de Velde invoque ? Admettons-le un instant. Voici ce qui est vrai : *Terra Gilead sæpe omnem regionem trans Jordanem denotat, certe hic significat terras ab Rubene, Gad et dimidia tribu Menassis occupatas, quæ evidenter distinguuntur a terra Canaan.* (RELAND, p. 4.) Le verset 29 du chapitre XIX de Josué est ainsi conçu : *La limite* (*d'Issakhar*) *revient vers Rama et jusqu'à la ville forte de Tyr, revient vers Hossa, aboutit à la mer par la contrée d'Achzib.* — J'avoue que la comparaison de ces versets ne m'apprend absolument rien sur une Ramah placée entre Samarie et Djenin. Voyons maintenant ce que nous trouvons dans l'Ecriture sainte sur les localités de ce nom. Nous avons Rama, ville de Benjamin (RELAND, p. 963) ; Ramath de Siméon (ID., p. 964) : Ramathaïm-Tzophim, dans les montagnes d'Ephraïm (ID., p. 964 ; Ramatha d'Ephraïm, suivant Josèphe (ID., p. 965) ; Ramath Hamitzpe de Gad (ID., p. 966) ; Ramathon, à 40 stades de Jérusalem (ID., p. 966) ; Ramoth de Galaad (ID., p. 966). Ramoth de Galaad était à 15 milles de Philadelphie (Hammam, sur la rive gauche du Jourdain, Rabbath-Ammon). Saint Jérôme dit que cette Ramoth de Galaad était dans la Pérée, auprès du fleuve Iabok. Enfin, il y a une Ramoth au sud de la tribu de Juda (REL., p. 966 et 967) ; voilà tout. Quant à Iarmouth, c'est une ville de la tribu de Juda (*Josué*, XV, 35). *Putatur eadem ac Ramoth Remeth, quia Remeth et Engannim junguntur* (*Jos.* XIX, 21) *uti recensetur* (*Jos.* XXI, 29) *inter urbes Issascaris Yarmouth et Engannim* : *atqui* (*Jos.* XV, 34, 35) *Engannim et Iarmouth inter urbes Judæ in planitie sitas recensentur. Hieronymus notat* (*ad vocem Iarmouth*) *eam distare 4 mill. ab Eleutheropoli* (REL., p. 826 et 827). Concluons de ceci qu'il y avait une Iarmouth et une Engannim dans la tribu de Juda, et qu'à moins d'erreur de copiste, il y avait deux villes du même nom dans la tribu d'Issakhar. Il se peut donc que la Ramah trouvée par M. Van de Velde soit la Remeth d'Issakhar ; mais il reste toujours démontré que ce voyageur a mal consulté sa Bible, ou qu'il l'a mal comprise dans les passages qu'il cite, puisqu'il trouve une ville de Galaad près de Samarie.

P. 443. Il est vrai, dit M. Van de Velde, que les voyageurs qui ont suivi la route de Jaffa à Jérusalem se sont trompés, et se trompent encore, en identifiant les villages et villes avec des lieux nommés dans l'Ecriture sainte et dans l'histoire profane ; mais il serait trop long de réfuter leurs erreurs. — En conséquence M. Van de Velde réserve sa leçon géographico-archéologique pour une autre occasion. Voilà qui est bien ; une

Digitized by Google

promesse est quelque chose : mais, quand on publie un ouvrage en deux gros volumes sur la géographie comparée d'un pays comme la Terre-Sainte, je ne vois pas trop quelle meilleure occasion l'on peut attendre pour signaler des découvertes qui renversent les opinions émises par ses devanciers.

P. 453. Je me bornerai à transcrire sans commentaires les phrases suivantes : « Avec toutes les études par lesquelles je me suis préparé d'avance sur la topographie de Jérusalem, et avec tous les livres et tous les plans que j'ai avec moi, je ne suis pas encore assez avancé dans mes propres levers, encore moins me trouvé-je en condition de prononcer un verdict décisif sur des localités au sujet desquelles les savants ont publié des communications si complétement différentes, ou ont formé des théories si contradictoires. Je sais bien qu'il y a des voyageurs qui, avec des yeux qui ne regardent que les surfaces, et avec une langue qui dit trop de choses, ont la prétention de parler d'une manière décisive sur ce qu'ils ne voient qu'en passant ; moi j'aime mieux confesser hautement mon ignorance, et ne pas augmenter l'obscurité qui règne dans les rapports confus des voyageurs à Jérusalem, en ajoutant les miens aux leurs. »

P. 462. M. Van de Velde, se trouvant entre la grotte de Jérémie et la muraille de la ville, examine cette muraille et s'écrie : « En regardant de près la muraille en ce point, nous voyons que quelques-unes de ses parties sont composées d'anciennes pierres occupant non-seulement leur position primitive, mais encore établies sur la masse du roc naturel, qui a été retaillé et aplani pour faire suite à la muraille. Ainsi, dites-vous, ces portions doivent être des portions de la muraille primitive du temps des rois de Juda. C'est ce qui a positivement lieu, et toutes les théories des savants, et toutes les hypothèses au sujet des enceintes de Jérusalem, ne parviendront pas à m'enlever cette conviction. » J'en suis faché pour M. Van de Velde, mais cette conviction n'a et n'aura de valeur que pour lui. Comment ! parce qu'un mur *moderne* est ajusté sur le roc qui se relie avec lui, il devient certain que ce mur est du temps de Juda ? Qu'on démontre alors que les Turcs n'ont pu retailler eux-mêmes les rochers en question, et surtout qu'on explique comment cette muraille du temps des rois de Juda comporte des meurtrières, et un piédestal évidemment romain encastré dans sa maçonnerie. Sur toute la face de l'enceinte comprise entre la porte de Damas et la porte Saint-Etienne, il n'y a pas, je l'affirme tout aussi résolument que M. Van de Velde, un seul bloc en place de l'époque des rois de Juda. A la porte de Damas même, il y en a deux ou trois qui ont été signalés pour la première fois par Schultz, et voilà tout. Mais M. Van de Velde est logique. Ayant la volonté de retrouver le Golgotha à la colline dans le flanc de laquelle s'ouvrent la grotte de Jérémie et le tombeau d'Alexandre Jannéas, il devenait prudent, même aux dépens de la vérité et de l'observation la plus superficielle, de déclarer que la portion de muraille placée devant la grotte de Jérémie était du temps des rois de Juda. Malheureusement cet argument fait défaut à son auteur, et je le mets au défi de convaincre sur ce point quiconque aura une seule fois longé cette portion de l'enceinte de Jérusalem, en l'examinant avec les notions les plus élémentaires sur la nature des appareils de construction, antique et moderne. Toutes les antiquités de Jérusalem ont été photographiées depuis le passage de M. Van de Velde ; c'est un grand malheur pour les théories bâties sur des faits inexacts. M. Salzmann, auteur de ces photographies, a rendu un éminent service à l'archéologie judaïque, puisqu'il a fourni à tous ceux qui voudront y regarder une seule fois, le moyen de décider de quel côté est la vérité.

P. 463. M. Van de Velde trouve que la description, donnée par Josèphe, du tracé de l'enceinte construite par Agrippa n'est pas suffisamment claire. Sans doute elle a besoin d'être sérieusement étudiée sur le terrain, et feu le docteur Schultz s'était parfaitement acquitté de ce soin, à l'aide d'explorations continuées pendant plusieurs années consécutives : c'est ce travail intelligent qui lui fit découvrir le tombeau d'Hélène, que M. Van de Velde s'est dispensé d'aller visiter ; était-ce pour se réserver la possibilité d'affirmer, comme il le fait, que la position du tombeau d'Hélène est perdue ? ou bien M. Van de Velde n'a-t-il pas étudié le travail topographique de Schultz ? Je l'ignore, mais probablement notre voyageur a eu ses raisons pour produire cette assertion.

P. 476. A côté du couvent arménien du mont Sion est pour M. Van de Velde le tombeau de David et de la plupart de ses descendants. Donc M. Van de Velde n'a pas lu ce que Quaresmius dit de l'église, devenue la mosquée de Nabi-Daoud pour les musulmans, tandis que c'était pour les Chrétiens, ses anciens possesseurs, l'église de la Cène, dans laquelle il n'y avait pas trace de caveau sépulcral.

P. 479. Le Birket-es-Soulthan est probablement, dit M. Van de « Velde, la citerne qui fut faite contre le sépulcre de David. » (*Néhémie*, III, 16). Ne semble-t-il pas que les guillemets employés ici indiquent une citation textuelle ? Ouvrons Néhémie au verset mentionné, et nous y trouvons : *Après lui travailla Néhémie, fils d'Azbouk, chef du demi-district de Beth-Sour, jusqu'en face des tombeaux de David, et jusqu'à l'étang fait* (ou d'*Asouiah ?*) *et jusqu'à la maison des héros.* Il me semble que cela ne signifie pas plus pour l'étang d'Asouiah que pour la maison des héros, qu'ils étaient *contre* les tombeaux de David. A propos de cette citerne, M. Van de Velde ajoute : « Dans Isaïe (XXII, 9), ainsi qu'il me semble, il en est parlé comme de l'étang inférieur, en opposition à l'étang supérieur du chapitre VII, verset 3. Ceci cependant est loin d'être généralement reconnu par

Digitized by Google

les archéologues. Pourquoi non? Nous examinerons cela une autre fois. » M. Van de Velde, on le voit, attend toujours une *meilleure occasion* pour examiner les points de la topographie de Jérusalem.

P. 483. Pour M. Van de Velde, Millo était une rangée de bastions de pierre, placée au-dessus du bord nord du mont Sion. Nous aurions bien voulu que M. Van de Velde justifiât quelque peu cette étrange définition de Millo. Malheureusement nous serons condamnés à attendre fort longtemps une justification, car Millo était un vallon, un ravin. Ce n'est certes pas moi qui l'ai dit le premier.

Dans la même page, M. de Van de Velde, en parlant de la citadelle de Jérusalem, dit : « L'architecture de la citadelle actuelle est reconnue pour être romaine. » La tradition lui a donné le nom de château des Pisans, et sauf la tour de David, il n'y a pas une assise des murailles qui ne soit, au plus haut, de l'époque du royaume latin de Jérusalem. Nous sommes, par le seul fait que je viens de citer, fixés sur le droit que M. Van de Velde a de parler de l'âge respectif des constructions anciennes. Quant à la Tour de David, il déclare que la base remonte très-certainement aussi loin que David et Salomon. « Le savant voyageur (Robinson), dit-il, et d'autres qui ont ajouté leurs recherches aux siennes, l'ont pleinement démontré. » Cette assertion n'est pas suffisamment exacte. Robinson a parfaitement reconnu la tour Hippicus dans la tour de David, mais il en croit la base postérieure aux fragments, certainement salomoniens, de l'enceinte du temple (tom. I, p. 456).

M. Van de Velde me permettra-t-il de revendiquer pour moi la clairvoyance qu'il attribue à d'autres voyageurs? Ne citer les gens que pour les contredire à tout prix, mais s'attribuer leurs opinions sans les citer, c'est une manière d'agir qui n'est pas louable.

Après avoir passé en revue le tome Ier du livre de M. Van de Velde, je vais montrer que le second ne vaut guère mieux.

Tome II, p. 19. Je trouve dans cette page une phrase adroitement mise par M. Van de Velde dans la bouche d'un certain Mashulam, Juif converti au protestantisme et ci-devant hôtelier de Jérusalem, lequel dit que j'ai parcouru une grande partie de la *côte ouest* de la mer Morte. Or, comme M. Van de Velde avait un calque de ma carte manuscrite, il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur de cette assertion. Ou c'est M. Mashulam, ou c'est M. Van de Velde qui n'a pas fait ici preuve de bonne foi; en tout cas le dernier sanctionne l'assertion du premier. Tant pis donc pour celui à qui revient de droit le reproche que j'adresse au coupable, et dont ces deux messieurs sauront à merveille trouver le destinataire.

P. 33. M. Van de Velde, se dirigeant de Tekoah vers la montagne des Francs (Djebel-Foureïdis), coupe une vallée abrupte nommée Ouad-Charëitûn, et il y trouve une vaste grotte sur le compte de laquelle il s'exprime ainsi : « Si je comprends bien les Ecritures, Charëitûn doit être le lieu où « était le parc des Brebis, auprès du chemin, » et duquel il est dit : *Là (était) une caverne. Saül y entra pour couvrir ses pieds; David et ses gens étaient assis au fond de la caverne* et non comme traduit M. Van de Velde) : *While David and his men remained in the sides of the cave*). Moins de cinquante minutes après avoir quitté cette cave, M. Van de Velde est au pied du mont des Francs. J'ai donc le droit de me servir des expressions mêmes qu'il emploie et de lui dire : Non, vous n'entendez pas les saintes Ecritures. Le chapitre auquel vous empruntez le verset que vous citez isolément dit, verset 1 : *David monta de là, et s'établit dans les lieux forts d'Engaddi.* 2. *Et quand Saül fut revenu de la campagne contre les Philistins, on lui annonça, savoir : Voici que David est dans le désert d'Engaddi.* 3. *Saül prit trois mille hommes choisis dans tout Israël et s'en alla chercher David et ses gens jusque sur le haut des rochers des Antilopes.* — M. Van de Velde pense-t-il que le voisinage du mont des Francs placé si près de Beit-Lehm, était dans le désert d'Engaddi? Engaddi est fort loin de là; donc la grotte vue par M. Van de Velde sera tout ce qu'il voudra, mais à coup sûr elle ne sera jamais prise que par lui pour le théâtre de la fameuse scène dont il s'occupe.

P. 52. M. Van de Velde nous prouve peu après de nouveau qu'il n'entend pas bien les Ecritures; il dit : « Ensuite Samuel permit au jeune homme de partir et lui indiqua le chemin du sépulcre de Rachel à la plaine du Tabor (peut-être le pied du mont des Olives, nommé encore par les Arabes Jebel-el-Tûr, c'est-à-dire Tabor), où il devait trouver deux hommes allant à Béthel, et après à la colline de Dieu (Mizpeh), où est une garnison de Philistins. » S'il est vrai que le mont Tabor et le mont des Oliviers portent le même nom de Djebel-et-Tour, littéralement *montagne de la montagne*, la réciproque n'a pas lieu, et toute montagne qui, comme le Sinaï par exemple, se nomme Djebel-et-Tour ne se nomme pas pour cela Tabor. M. Van de Velde a donc tort de croire que l'un de ces deux noms est en quelque sorte la traduction de l'autre. Il y a plus, le récit qu'il invoque ne peut en aucune façon s'appliquer au mont des Oliviers; car, s'il en était ainsi, indépendamment des circonstances du récit qui rendent ce fait impossible, il serait fort malaisé de trouver, n'importe où, autour du mont des Oliviers, ce que l'Ecriture appelle la plaine. Sur ce point donc encore, l'opinion de M. Van de Velde n'est pas soutenable.

P. 65. Je lis ceci : *Aly-Bey, the Spanish traveller of* 1103-7. M. Van de Velde commet ici un petit anachronisme de sept siècles seulement, l'espagnol Badia n'ayant voyagé en Orient sous le nom d'Ali-Bey-el-Abassi qu'au commencement de ce siècle (1803-1807). Badia a publié lui-même son voyage en 1814, chez Didot, et il est mort à Paris en 1836. Je crois inutile d'appuyer sur cet échantillon de l'érudition de notre voyageur en Terre-Sainte.

Digitized by Google

P. 102. M. Van de Velde se rend à Massada par le haut pays, et il parle du lieu où j'ai campé, comme s'il y était venu. Pour y descendre de Massada il eût fallu suivre le chemin que j'ai suivi, et qu'il ne connaît pas; comment se fait-il que cela n'empêche pas M. Van de Velde de déclarer que je dépeins, avec mon imagination habituelle, les dangers du sentier que Josèphe décrit en le nommant la Couleuvre? Comment se fait-il enfin que M. Van de Velde affirme avoir trouvé de l'eau au point où je me plains de n'en point avoir trouvé, lui qui n'y est point allé? Je laisse au lecteur le soin de caractériser le sentiment qui a dicté ces assertions étranges. Ce que je puis dire à ce sujet de plus poli, c'est que M. Van de Velde ne m'a pas lu.

P. 104. Il ne m'a pas mieux lu en ce qui concerne ce qu'il appelle l'église de Massada; et à ce propos il s'étonne de ce que ni M. Wolcott ni moi nous n'avons parlé de cette église prétendue. Un bâtiment orienté de l'est à l'ouest n'étant pas de toute nécessité une église chrétienne, surtout quand il est pavé en mosaïque de l'époque du haut empire, je n'ai eu garde de faire une église de celui auquel M. Van de Velde assigne cette destination. Toutefois, qu'il veuille bien me lire et il se convaincra que j'ai parlé de cette ruine (196); qu'il veuille bien ouvrir mon atlas et il se convaincra que j'en ai donné la vue et le plan. M. Van de Velde y trouvera aussi le tracé des lignes de circonvallation de Flavius Sylva, dont il se contente de dire ce que j'en ai dit moi-même : *The stones of wose entrenchments are still to be seen at the foot of the Rock, and look as if they had been left here yesterday* (p. 404).

Ainsi dans ce pays dix-huit cents ans passent sur des ruines, sans y laisser plus de traces que celles d'un jour de durée. Il suffit de doubler ce temps pour arriver à très-peu près à l'époque de la catastrophe de Sodome. D'où vient dès lors l'impossibilité de voir, où elles gisent, les ruines de cette ville maudite? Je ne le devine pas. Un dernier mot : M. Van de Velde a étudié bien superficiellement ces travaux de siége, puisqu'il ne les a vus qu'*au pied du rocher* de Massada.

P. 110. Ce qui suit prouve bien mieux encore que M. Van de Velde parle des opinions d'autrui sans prendre la peine de s'assurer du sens de ces opinions. Ainsi, pour me contredire plus à l'aise, il fait semblant de croire que je prétends retrouver les ruines de la Zoar biblique au petit fortin arabe ou turc de l'Ouad-ez-Zouera, tandis que j'ai placé Zoar à Zouera-et-Tahtah, c'est-à-dire à une demi-lieue plus bas, et sur les deux coteaux peu élevés qui dominent, à droite et à gauche, l'embouchure de l'Ouad-ez-Zouera. Puis il cite M. de Bertou parmi les voyageurs qui ont placé Zoar sur la rive orientale, et c'est précisément M. de Bertou qui, le premier, a signalé les ruines de Zouera-el-Fouqah comme ayant conservé le nom de la Zoar biblique, laquelle devait nécessairement se trouver dans le voisinage de ce point, sinon en ce point lui-même. J'en conclus que M. Van de Velde n'a pas mieux lu le travail de M. de Bertou que le mien. M. Eli Smith lui a affirmé que le nom hébreu Zoar n'avait rien de commun avec le nom arabe *Es-Zuweïrah*. J'en demeure d'accord; mais j'ajoute bien vite que le nom Es-Zuweïrah n'a rien de commun avec le nom arabe Ez-Zouera de la localité dont il s'agit. Es-Zuweïrah est un nom écorché et rendu méconnaissable à plaisir.

P. 111. M. Van de Velde affirme que l'Ecriture dit de la manière la plus claire que Zoar était sur la côte orientale de la mer Morte, et que Zoar appartenait à la Moabitide. J'avais sommé M. Van de Velde de citer les textes bibliques sur lesquels il appuyait cette assertion si explicite, et il n'a pas pu se dispenser de le faire. Voici donc les passages qu'il indique pour prouver qu'il a raison. (*Genèse* XIX, 30, 38; *Isaïe* XV, 5, et *Jérémie* XLVIII, 34.) Prenons ces trois différents passages, qui doivent me donner tort, et voyons ce qu'ils disent; *Genèse* XIX, 30 : *Loth monta de Zoar et s'établit sur la montagne avec ses deux filles, car il craignait de demeurer à Zoar; il se retira dans une caverne avec ses deux filles.* 31. *L'aînée dit alors à la plus jeune : Notre père est vieux; il n'y a plus d'hommes sur la terre pour venir vers nous, selon l'usage de tous les pays.* 32. *Allons, faisons boire du vin à notre père, et couchons avec lui, afin que nous conservions des enfants de notre père.* 33. *Elles firent donc boire du vin à leur père cette nuit; l'aînée vint se coucher avec son père, qui ne s'en aperçut ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva.* 34. *Le lendemain, l'aînée dit à la plus jeune : J'ai couché hier avec mon père; fais-le encore boire du vin cette nuit, viens coucher avec lui, afin que nous conservions des enfants de notre père.* 35. *Elles firent donc encore boire du vin à leur père cette nuit; la plus jeune vint se coucher avec lui, qui ne s'en aperçut ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva.* 36. *Les deux filles de Loth devinrent enceintes de leur père.* 37. *L'aînée eut un fils qu'elle nomma Moab : c'est le père des Moabites jusqu'à ce jour.* 38. *La plus jeune eut aussi un fils qu'elle nomma Ben-Ami : c'est le père des Ammonites jusqu'à ce jour.*

La démonstration cherchée n'est certes pas dans ce passage; car s'il en résultait que Zoar était dans la Moabitide, il en résulterait tout aussi justement que Zoar était dans l'Ammonitide. Examinons donc les deux autres passages. *Isaïe*, XV, 5 : *Mon cœur se lamente au sujet de Moab; ses fuyards errent jusqu'à Zoar, veau de trois ans. Car la montée de Louhith, on y monte en pleurant, et vers Khoronaim, on fait entendre un cri de détresse.*

Ce ne peut être encore là que M. Van de Velde trouve sa démonstration si claire. Les fuyards de Moab errent jusqu'à Zoar : donc

(196) « Devant nous, à moins de cent pas, est une ruine qui ressemble presque à une petite église, avec abside circulaire. »

Digitized by Google

Zoar est hors de Moab. J'espère que cette conclusion paraîtra la seule naturelle à quiconque examinera ce verset avec le bon sens le plus vulgaire. Puisque nous ne trouvons pas là non plus ce que M. Van de Velde a trouvé, allons plus loin et prenons le dernier passage qu'il invoque : *Jérémie*, XLVIII, 34 : *Des cris de Hesbon jusqu'à Eladleh, jusqu'à Iahas s'étend leur voix; depuis Zoar jusqu'à Khoronaim, veau de trois ans. Même les eaux de Nemrin sont déplacées.*

M. Van de Velde voit-il par hasard ici la démonstration sur laquelle il s'appuie? Chose incroyable! nous sommes au bout de son répertoire. Franchement, il est difficile de traiter plus légèrement ses lecteurs que ne le fait notre voyageur, quand il invoque l'appui des textes sacrés. Certainement, l'homme qui prétend que dans ces passages se trouve clairement exprimé ce fait que Zoar était sur la rive orientale de la mer Morte, ignore la valeur des mots et ne comprend pas les passages qu'il cite.

Dans la même page 111, je lis ceci : « M. de Saulcy savait bien que Zoar appartenait à Moab; mais il s'est tiré d'embarras en reportant les limites de Moab sur la côte ouest de la mer Morte, et en passant en même temps sous silence les fixations (*statements*) de saint Jérôme et de Ptolémée. » Quelle est l'épithète que l'on a le droit d'accoler à une assertion pareille, quand elle est contraire à la vérité? Je laisse à M. Van de Velde le soin de la chercher. En attendant qu'il l'ait trouvée, je le prie de relire les passages suivants de mon Voyage : — Enfin, saint Jérôme, dans son Commentaire d'Isaïe (XV), nous apprend que Zoar était de la terre de Moab : *Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab eis terram Philistiim.* — Ptolémée, si les longitudes et les latitudes qu'il a déterminées nous avaient été transmises avec correction, pourrait nous être d'un très-grand secours... En construisant les positions relatives des villes suivantes : Jérusalem,... Zoara, 67 1/3 et 30 1/3,... on reconnaît que...les chiffres relatifs à Charakmoba et à Zoara sont parfaitement inadmissibles. Ainsi, probablement, pour Charakmoba c'est 67 qu'il faut lire, et pour Zoara, 66 (il est bien entendu que je laisse les fractions, sur lesquelles je ne me permettrai pas de faire des corrections); car, sans cela, Zoar serait dans une position plus orientale que Karak, ce qui n'est pas soutenable. — Quant à la frontière méridionale (de Moab), du temps de saint Jérôme, Zoar était sur la limite de la Moabitide et de la Palestine. — Saint Jérôme, dans un passage déjà cité plus haut, nous dit que Zoar était sur les confins de la Moabitide, et séparait celle-ci de la Palestine. — Nous avons déjà conclu à l'identité forcée de la Zoar biblique avec la Zouera-el-Tahtah, dont les ruines se voient à droite et à gauche du débouché de l'Ouad-ez-Zouera... D'après saint Jérôme, Zoar serait la Palestine de la Moabitide, etc.

Ces citations établissent que j'ai *quatre fois* cité l'opinion de saint Jérôme, opinion dont M. Van de Velde a l'incroyable pensée de me reprocher l'omission volontaire. J'ai discuté les données que nous fournit Ptolémée, et M. Van de Velde m'accuse aussi de les avoir passées sous silence. De deux choses l'une : ou M. Van de Velde ne m'a pas lu (et, par pure charité chrétienne, c'est là ce que je veux croire), ou il n'a pas apporté dans cette discussion l'un des éléments les plus essentiels des discussions de ce genre, c'est-à-dire la bonne foi.

Maintenant, puisque M. Van de Velde a cru tirer parti du texte de saint Jérôme pour montrer mes erreurs, il me permettra de retourner cette même arme contre lui. Zoara, dit saint Jérôme, séparait la Moabitide du pays des Philistins. Donc, pour M. Van de Velde, la limite du pays des Philistins s'étendait jusqu'à l'entrée de l'Ouad-el-Karak, où il place la Zoar biblique. Voilà, je ne crains pas de le dire, une délimitation toute nouvelle de la terre des Philistins; et j'avertis M. Van de Velde qu'il aura bien de la peine à lui donner ne fût-ce que l'apparence de la possibilité. Lequel de nous deux, lui demanderai-je maintenant, bouleverse le plus hardiment les limites reconnues des pays bibliques? J'attendrai sa réponse.

P. 114 et suivantes. M. Van de Velde, pour montrer qu'il était bien en mesure de me donner un démenti formel au sujet des ruines de Sodome, ruines qui n'existent que dans mon imagination, à ce qu'il prétend, raconte qu'arrivé au côté nord de la montagne de Sel (Djebel-Sdoum), il fut obligé d'y faire accidentellement un séjour considérable. L'un de ses Bédouins, se trouvant fatigué et sachant qu'ils ont une énorme journée à faire, veut conduire M. Van de Velde par le côté est de la montagne de Sel (*by the east side of the Salt mountain*). M. Van de Velde, cet observateur émérite, avoue très-humblement qu'il ne s'en aperçoit pas d'abord. *At first i did not see through his design; but as we came nearer to the mountain, and began to have it on our left, his object could be no longer hid.* Ainsi, il a fallu que M. Van de Velde fût *plus près* de la montagne, et qu'il commençât à la voir à sa gauche pour deviner l'intention de son guide. Ceci est très-net, et M. Van de Velde dit candidement qu'il n'était pas jusqu'alors suffisamment près de la montagne de Sel. Le guide fait alors toutes sortes de serments à notre voyageur, pour lui prouver qu'il n'y a pas de route à l'ouest (*that there was no way to the west of the salt mountain*); mais enfin M. Van de Velde ordonne, et l'on passe de l'autre côté. Voici ce que dit alors notre voyageur : « Cette circonstance, néanmoins, fut cause que je fis une double marche le long du côté nord de la montagne de Sel; et je demeurai pleinement convaincu que, quelque chose qu'il y ait sur la plaine, il n'y a aucune ruine. Quant à ce que M. de Saulcy dit avoir trouvé là, non-seulement des traces de construction et de ville, mais encore positivement celles de Sodome, je déclare que je ne puis attribuer cela à une autre source qu'à

Digitized by Google

la création de son imagination. » (Je traduis littéralement.) A la page suivante (116), M. Van de Velde déclare avoir marché trois heures et demie le long du côté *ouest* de la montagne de Sel, qui n'est qu'à quelques cents pas du bord de l'eau. Il cherche partout le spectacle plein d'horreur que lui promettait le récit de l'expédition américaine, et il ne voit qu'un beau lac, sur lequel nagent des canards sauvages, et qu'il compare à un lac de l'Ecosse.

Commençons par faire remarquer à M. Van de Velde qu'il lui fallait, pour être de pair avec moi, avoir effectué deux passages le long de la pointe nord de la montagne de Sel. Son inadvertance, inexplicable d'ailleurs, et une fantaisie de Bédouin lui procurent cet avantage; c'est très-bien. Mais quelle confiance puis-je avoir dans un récit assez singulièrement composé pour que l'ouest soit perpétuellement remplacé par l'est, et réciproquement? Ce n'est pas tout : M. Van de Velde nous a, sans s'en douter, fourni la longueur du temps qu'il a pu mettre à examiner, avec plus de soin que moi, la pointe nord de la montagne de Sel. Voyons donc à déduire ce temps de l'itinéraire de sa journée. Il part à cinq heures du matin (p. 108) de son lieu de campement; il marche plus de deux heures avant d'arriver à la descente de l'Ouad-ez-Zouera : par conséquent il est sept heures et un quart (p. 109). Il fait une halte au fort de Zouera-el-Fouqah; elle dure une heure (p. 112); il a mis au moins une demi-heure à y descendre, bien certainement : donc il était huit heures moins un quart quand il y est arrivé, et neuf heures moins un quart quand il est reparti. Du fort à la plaine, il lui faut une demi-heure : il est neuf heures et un quart. Il marche trois heures et demie le long du flanc ouest (lisez *est*) de la montagne de Sel (p. 110) : il est donc midi trois quarts. Une heure plus loin que la montagne de Sel, il appuie à l'ouest, et il est une heure trois quarts. Alors il souffre d'une chaleur affreuse en gagnant les hauteurs, et il est deux heures (p. 126). De cinq heures du matin à deux heures de l'après-midi, il n'y a que neuf heures d'intervalle. Récapitulons maintenant les heures que M. Van de Velde a dépensées ce jour-là :

Du campement à l'entrée de l'Ouad-ez-Zouera plus de deux heures, mettons.	2	et 1/4
Descente au fort Sarrasin.	»	1/2
Halte au fort.	1	»
De là à la plaine.	»	1/2
Pour traverser la plaine.	»	1/2
Le long du flanc ouest (lisez *est*) de la montagne de Sel.	3	1/2
Une heure après, il appuie à l'ouest.	1	»
Peu après il est deux heures.		
Or nous ne devons avoir que 9 heures, et en voilà, d'après le calcul de M. Van de Velde lui-même.	9	1/4

Donc M. Van de Velde, d'après son propre récit, n'a pu donner, quoi qu'il en dise, cinq minutes à l'examen de la pointe nord de la montagne de Sel.

M. Van de Velde s'obstine, et il a ses raisons pour cela, à affirmer que j'ai prétendu voir les ruines de Sodome (p. 113) « dans la plaine même où il n'a vu, lui, qu'une étendue de gravier, principalement de couleur grise, coupée occasionnellement de raies de grosses pierres, qui *généralement courent parallèlement* l'une à l'autre. » D'abord je demanderai à M. Van de Velde de me citer, dans le monde entier, un seul torrent de montagne qui entraîne de grosses pierres, pour les disposer soigneusement en rangées parallèles. J'avais vu moi-même ces étranges rangées de pierres, et je n'avais pas hésité à y reconnaître des traces d'habitations primitives ; je ne m'en dédis pas maintenant que M. Van de Velde a pris soin de constater l'existence de ces files de blocs. Pour lui ce ne sont que des rangées de pierres roulées par les torrents ; encore une fois les torrents sont bien adroits dans ce pays, puisque les pierres qu'ils roulent se rangent d'elles-mêmes en lignes parallèles et parfois dans des directions perpendiculaires aux ravines des torrents à sec. Mais que M. Van de Velde veuille bien remarquer que ce n'est pas du tout dans cette plaine que j'ai signalé les décombres de Sodome. Voici ce que je dis (nous sommes près du Redjom-el-Mezhorel) : La plage ainsi élargie présente de gros blocs de pierres usés par le temps, au milieu desquels nous reconnaissons bientôt des files régulières, qui ne sont que des arasements de murs antiques. Nous sommes donc certainement au milieu des ruines apparentes et reconnaissables, qui se montrent jusqu'à 2 heures 56 minutes, c'est-à-dire sur une étendue de près de 400 mètres ; seulement en ce moment nous cheminons au nord-nord-ouest;...à notre gauche le Djebel-Sdoum a cessé de former une seule masse, et nous sommes arrivés en face des vastes mamelons, ou mieux des collines qui garnissent la pointe nord de cette montagne, et sur ces mamelons qui ont une superficie fort étendue, paraissent des amas de décombres, indices certains de l'existence en ce point d'une ville très-considérable. Nous contournons exactement le pied de ces décombres, dont il nous est impossible de méconnaître l'origine..... nous marchons toujours au nord-nord-ouest ; à 3 heures 7 minutes, nous traversons le lit d'un torrent à sec large de 15 mètres. En ce point les mamelons couverts de ruines sont séparés par une ravine, et ils semblent former deux pâtés distincts, sur lesquels reposent les ruines immenses que les arabes qui m'accompagnent appellent unanimement Esdoum. Dans la plaine même au delà du lit du torrent dont je viens de parler, se montrent de nombreuses files de blocs de pierre, restes d'habitations primitives. Nous marchons à l'ouest-nord-ouest, à 3 heures 11 minutes, au point même où les ruines placées dans la plaine cessent de paraître ; nous suivons alors constamment cette direction, tandis que le delta sur lequel se trouve notre route, est devenu une vaste plaine toute ravinée, jonchée de gros blocs

Digitized by Google

roulés, et plantée de nombreux mimosas ou seyal.

Je n'abandonnerai pas la question de Sodome et de Zoar sans offrir à M. Van de Velde une démonstration que je n'ai pas encore été en mesure d'ajouter à mes arguments précédents, et que je le remercie de m'avoir suggérée. Quand on a la vérité pour soi, tôt ou tard on finit par trouver tout ce qu'il faut pour renverser l'erreur, et surtout l'erreur systématique. Le témoignage de la sainte Ecriture est trop formel pour que M. Van de Velde ose se permettre de le récuser, j'imagine ; or, d'après ce témoignage, Sodome et Zoar n'ont pu être qu'à environ une demi-lieue de distance l'une de l'autre. La mer Morte a plus de quatre lieues de largeur, donc si Zoar est sur la rive orientale, Sodome doit y être aussi (je laisse de côté, bien entendu, l'opinion absurde et fantastique qui met Sodome au fond du lac Asphaltite). Réciproquement, si Sodome est sur la rive occidentale, Zoar doit y être aussi. Le nier, je le répète, c'est nier l'autorité de l'Ecriture sainte. Ceci posé, voici ce que je lis dans Josèphe (*Bell. Jud.*, IV, VIII, 2). Il s'agit de Jéricho. Mais pour que la traduction de ce passage ne paraisse pas suspecte à M. Van de Velde, voici celle de Dindorf (édition Didot, p. 218) : *Quo factum ut urbem desertam offenderint, quæ in planitie sita est, cuique imminet mons nudus ac sterilis longissimus : qui versus Boream Scythopolitarum usque ad terram protenditur, ad austrum vero usque ad Sodomorum regionem, et fines lacus Asphaltitis. Est autem totus asper et inæqualis, et ob sterilitatem incultus manet. Isti ex adverso opponitur mons qui ad Jordanem situs incipit versus Boream ab Juliade et porrigitur versus austrum usque ad Somorron, quæ Petram Arabiæ determinat. In eo est mons qui ferreus dicitur, in longum protensus usque ad Moabitidem. Quæ vero inter duos illos montes interjacet regio, Campus Magus dicitur, a vico Ginnabri ad lacum usque Asphaltitin pertingens. Est autem longitudo ejus triginta et ducentorum stadiorum, latitudo vero centum et viginti, et medius quidem secatur a Jordane et lacus habet Asphaltitin et Tiberiadis, natura contrarios.*

A moins que M. Van de Velde n'affirme qu'il connaît la Judée mieux que ne la connaissait Josèphe, il faudra cette fois qu'il admette que la Sodomitide était à l'extrémité de la chaîne qui longe la côte occidentale de la mer Morte ; c'est là que je l'ai placée. Or, si la Sodomitide était là, Sodome devait être apparemment dans la Sodomitide, et, ainsi que je l'ai dit, Zoar devait être à une demi-lieue de Sodome. Or, M. Van de Velde, d'accord avec MM. Irby et Mangles, Robinson et Lynch, place Zoar dans la presqu'île d'El-Liçan, à la bouche de l'Ouad de Karak, c'est-à-dire à 6 ou 8 lieues au moins du site de la Sodomitide déterminé par Josèphe. Donc l'opinion de M. Van de Velde est inadmissible, et, malgré toute l'assurance avec laquelle il l'a soutenue jusqu'ici, je l'engage fortement à y renoncer.

P. 119. M. Van de Velde prétend que les Arabes nomment Rhôr la plaine nue et boueuse du sud de la mer Morte, et il se trompe. Cette plaine, c'est la Sabkhah, et le Rhôr, c'est, dans toute la vallée du Jourdain, la portion verdoyante du terrain fertilisé par le passage des eaux.

P. 123. Je regrette beaucoup que M. Van de Velde ne puisse pas « donner une grande valeur aux raisonnements à l'aide desquels je prétends établir que Maïet-Embarrheg est sur l'emplacement de Thamara. » Mais ce que je ne regrette pas, c'est la curieuse hypothèse que notre voyageur se hâte de substituer à la mienne. Ainsi probablement, dit-il, la ville de Sel était là. Je pense que c'est de la ville de Sel dont parle Strabon qu'il s'agit. Or, dit le géographe, cette ville était bâtie en blocs de sel, et pour la construire là, les habitants auraient dû avoir l'idée extravagante de rejeter la pierre de taille qu'ils avaient sous la main, pour aller à au moins quatre lieues chercher à grand'peine des blocs de sel que la pluie fondrait bien vite ; car il n'est pas probable qu'une ville bâtie de sel eût été de plus longue durée que les blocs qui roulent du Djebel-Sdoum, et que les averses de l'hiver font disparaître assez promptement. Voilà donc une hypothèse que je me permettrai de qualifier de malheureuse pour toutes sortes de raisons. La ville de Sel, Aïr he Melah de Josué (xv, 61, 62), était dans la tribu de Juda, et elle est citée avec Engaddi comme se trouvant dans le désert de Juda. Il n'est donc pas possible de placer cette ville à Maïet-Embarrheg et encore moins au Djebel-Sdoum, qui était forcément au delà de la frontière méridionale de Juda, c'est-à-dire de la montée des Scorpions. Ce qui décide M. Van de Velde à placer là la ville de Sel, c'est la présence d'une source capable d'alimenter une ville. Par la raison contraire (je copie), *the cairn at the foot of the Salt moutain, called Um-Zoghal, i do not think myself justified in taking to be ruins of a town or fortification, from the very fact of the absence of water.* Robinson, ajoute-t-il, semble ne pas considérer Um-Zhogal comme une ruine.

Pourquoi M. Van de Velde s'est-il dispensé de nous dire ce que sont les blocs taillés du Redjom-el-Mezorrhel ? Parce que si ce sont des pierres de taille travaillées de main d'homme, il devient difficile d'expliquer leur accumulation en cet endroit, autrement que je l'ai fait moi-même. Robinson a gardé une prudente réserve, mais moins entière que ne le prétend M. Van de Velde. Ainsi il dit (tom. II, p. 428) : *At 6 h. 10, a heap of stones lay between us and the shore, called Um-zóghal ; apparently the Tell-el-Msogal of Seetzen.* Or, Seetzen n'hésite pas à y voir un amas considérable de pierres de taille, travaillées de main d'homme, et qu'il prend pour le monument connu sous le nom de la statue de sel. Au reste, Robinson a écrit ce nom Omm-Zourhal, ce qui ne signifie absolument rien, tandis que le vrai nom de cette localité est *Redjom-el-Mezorrhel*, c'est-à-dire

Digitized by Google

le monceau de pierres bouleversées, de *zarhal*, effudit, ejecit.

Enfin, dans cette même page, M. Van de Velde, d'un trait de plume, met à néant les assertions de Josèphe et des autres écrivains qui affirment que l'on pouvait encore de leur temps voir les ruines de Sodome. Ces autres écrivains sont Tacite et Strabon. C'est une simple omission de noms que je répare ici.

P. 124. Je vois avec plaisir que M. Van de Velde n'a pas retrouvé le fameux pilier de sel de M. Lynch, et qu'il n'a rien rencontré qui correspondît à la planche insérée dans le livre du voyageur américain. J'avoue que cela ne m'étonne pas.

P. 134. M. Van de Velde a peur d'être aperçu de loin par des Bédouins en hostilités avec la tribu d'Abou-Daouk, et de les voir tomber sur sa petite bande; il s'écrie : *Where this to take place, waht would become of the protection for which Abû-Dahûk is to pocket* 400 *piastres* ? Ne croirait-on pas, en vérité, que M. Van de Velde a dépensé là une somme monstrueuse? Calculons un peu : 400 piastres, c'est un peu moins que 80 fr. ; mais prenons la somme ronde et mettons 100 fr. M. Van de Velde avoue sans scrupule qu'il voulait, pour 100 fr. , une escorte de guides, composée de deux hommes à pied et de deux cavaliers, pendant huit jours, ce qui fait trente-deux journées d'homme et seize journées de cheval ; soit, en tout, quarante huit journées de service, à 2 fr, par jour, sur lesquels chaque individu de l'escorte, homme ou bête, devait se nourrir et protéger M. Van de Velde, en exposant sa propre vie au besoin. Certes, si M. Van de Velde m'accuse souvent d'avoir gâté les Bédouins par mes prodigalités, je ne lui rendrai pas la pareille. Il ne cesse de répéter que les Bédouins sont des voleurs, mais il avouera qu'en cette circonstance c'est réellement lui qui les a exploités sans trop de générosité.

P. 137. M. Van de Velde, arrivé à Bir-Saba, décrit les ruines qu'il trouve dans cette localité. Voici ce qu'il en dit : « Les ruines de la ville sont à dix minutes de distance des puits, au nord-est de ceux-ci et sur une élévation ; mais elles s'étendent aussi au N. N. E. et au N. des puits. Je dis les ruines, mais je m'exprimerais plus correctement en disant les fondations de ruines, parce que les maisons étaient probablement bâties d'un mélange de pierres naturellement rondes et d'argile, lesquelles, dans la suite des siècles, sont revenues à leur premier état, si bien que l'on chercherait en vain maintenant à voir les murs tombés de l'ancienne ville frontière. » Je remercie M. Van de Velde d'avoir si bien décrit les ruines des villes de cette époque. Il a merveilleusement caractérisé les décombres d'Engaddi, de Thamara, de Zoar, de Sodome, de Gomorrhe, etc., etc. A Bir-es-Sebâa, c'était la première fois qu'il voyait des ruines de ce genre; il me permettra donc de lui affirmer, à mon tour, que s'il retournait maintenant à la pointe nord du Djebel-Sdoum, il serait tout surpris de trouver des ruines immenses, là où il n'a rien voulu voir à son premier passage.

P. 139. M. Van de Velde a une curieuse théorie sur les guides arabes ; ceux que l'on paye bien sont trompeurs à plaisir ; tandis que ceux que l'on paye fort mal sont d'une fidélité et d'une honnêteté exemplaires. C'est ainsi que son guide Saleh, un des Djahalin d'Abou-Daouk, lui inspire la phrase suivante : *I have once and again remarked that he never puts me off with false names, when he does not know the right ones*. Il paraît que, malheureusement pour moi, j'ai été accompagné de guides de la première catégorie.

P. 148. J'ai dit tout à l'heure que M. Van de Velde avait exploité les Bédouins ; je serais presque tenté de me rétracter, en lisant que, pour reconnaître les bons et incessants services de son guide Saleh, il lui avait promis, au bout du voyage, un bakhchich de 20 piastres, 4 fr. 50 c., ni plus ni moins ! !

P. 268. M. Van de Velde parle du Redjom-Louth, et affirme que l'on n'y voit que du gravier. Voici la curieuse note dans laquelle est insérée cette assertion : *M. de Saulcy calls it a small island, and says he found it « covered with rubbish » what has that traveller not seen? We found the peninsula covered with coarse gravel, like the shore, but we saw nothing like rubbish. M. de S's guides gave him as the name of this spot Redjom Looth, id est, Lot's Cairn.*

Vraiment c'est pitié de voir un homme qui devrait être sérieux écrire de pareilles choses. M. Van de Velde ne semble pas se douter que le niveau de la mer Morte baisse pendant les chaleurs, et que ce qu'il a vu à l'état de presqu'île, devient un ilôt pendant la saison des pluies. Je l'inviterai donc à prendre la carte de Zimmermann, et il y trouvera cet ilôt, avec la désignation de *Klein Inseln*, ce qui ne veut pas dire presqu'île, que je sache. Quant aux ruines que M. Van de Velde n'a pas vues, il ne pouvait pas se dispenser de déclarer qu'elles n'existaient pas. Toutefois, je préviens M. Van de Velde qu'il y a bien des années déjà, ces ruines ont été vues ; ainsi dans ce siècle même, elles l'ont été, avant moi, par M. de Forbin; avec moi, par mes compagnons de voyage; depuis moi, par MM. de Coubertin, de Vogüe et l'abbé Azaïs.

P. 298. M. Van de Velde parle du temple de Garizim comme d'un monument dont la connaissance serait plus que vulgaire. Il fait mieux encore ; il raconte que son guide samaritain l'a conduit aux ruines du temple d'abord, puis à celles d'un édifice connu sous le nom de El-Kalaî (the castle), monument dont vous pouvez, dit-il, trouver la description dans plusieurs ouvrages. Or, M. Van de Velde, par cette seule énumération des monuments du Garizim, nous porte à croire qu'il n'y a pas mis le pied, car le temple et El-Qalâah sont un seul et même monument. Comment donc M. Van de Velde a-t-il la malencontreuse idée de le dédoubler? Il est fâcheux pour un voyageur, d'insérer dans son livre un quiproquo de cette force. Il aurait pu dire que Robinson a vu dans cette ruine une forteresse de Justinien, et que c'est moi

Digitized by Google

qui, en levant soigneusement le plan, y ai retrouvé le temple construit avec l'autorisation d'Alexandre le Grand.

P. 304. M. Van de Velde dit que la moderne Akrabah est : *the ancient Akrabatène, the capital of the district of that name.* Un géographe ne devrait pas écrire des choses pareilles; Akrabatène est bien un nom de province, mais Akrabatène n'a jamais été le nom de la ville d'Akrabim (les scorpions). Pourquoi encore, p. 308 et 320, mentionner les ruines d'Archélaüs? Archélaüs est le nom du prince qui a fondé Archélaïs, et ces deux noms ne peuvent être confondus sans barbarisme.

P. 320 et 321. Notre voyageur pense retrouver l'emplacement d'Archélaïs (et non Archélaüs, comme il le dit), à des ruines qu'il rencontre dans le Rhôr, au nord de Jéricho, et qui se nomment Khashmil-Macherûk (lisez Khachm-el-Makhrouk, le nez déchiré). La table de Peutinger place en effet Archélaïs dans le Rhôr, à vingt-quatre milles au nord de Jéricho. Mais le nom moderne embarrasse M. Van de Velde, qui se contente d'ajouter : « Si les recherches postérieures prouvent que Archélaüs (lisez *Archélaïs*) est devenu Macherûk, je dirai certainement que ce nom est bien changé. » Que fait-il alors? Il pense à Machæronte qui, suivant lui, était aussi dans le Rhôr, mais que Josèphe place sur le côté nord-est de la mer Morte. Machæronte, en effet, était une place forte de la Pérée : il est donc inutile de s'en occuper à propos d'une ruine de la rive droite du Jourdain.

P. 322. M. Van de Velde propose d'identifier Sartabah avec la Sarthan de l'Ecriture sainte, et comme il s'agit du verset (*I Rois* VII, 46) dans lequel il est dit que les ornements du temple furent fondus entre Soccouth et Sarthan, dans la plaine du Jourdain, M. Van de Velde s'appuie sur ce que *les savants ont décidé qu'il fallait traduire*, dans ce verset, le mot *biadamah*, par *Adamah*, au lieu de : *dans la terre à mouler*, pour chercher cet Adamah fantastique à *Um-Taïl*. Cette hypothèse n'a pas besoin d'être réfutée, car elle croule d'elle-même. Quant à l'identification de Sartabah et de la Sarthan biblique, je suis charmé de voir que cette idée ait paru assez juste à M. Van de Velde, pour qu'il ait jugé bon de l'adopter.

P. 352. M. Van de Velde se glorifie d'avoir découvert le site de Pella, et il aurait raison s'il était l'auteur de la découverte. Or, en 1817, Irby et Mangles ont visité Tâbakhat-Fahil qui est Pella; en 1842, Kiepert a admis cette identification dans sa carte de Palestine, que j'ai eu le plaisir d'offrir à M. Van de Velde à son passage à Paris; et enfin un drogman attaché à l'auberge Mashulam, pendant mon séjour à Jérusalem, avait traité avec mon compagnon de voyage, M. Gustave de Rothschild, pour le conduire dans le Hauran, et notamment à Tabakhat-Fahil qui, pour ce drogman, s'appelait indifféremment Pella. La découverte de M. Van de Velde, découverte faite d'ailleurs en commun avec MM. Robinson et Smith, est donc un peu trop tardive pour qu'il puisse tant s'en réjouir.

P. 353. A propos de Pella, M. Van de Velde nous fait connaître ce que vaut son érudition historique. Je transcris, de peur d'affaiblir la découverte de notre voyageur : *According to Dapper, Seleucus, king of Syria was the founder of Pella; but it seems to have been Philip and Alexandre of Macedon who raised it to the dignity of a royal residence, bestowing on it the name of the Macedonian capital.* Pourquoi faut-il que Séleucus Ier, roi de Syrie, fondateur de Pella, n'ait été qu'un héritier d'Alexandre de Macédoine, fils de Philippe, lequel ne posséda jamais un pouce de terrain en ce pays?

P. 395. Dans ma réponse à M. Isambert, j'ai eu le plaisir de faire voir que ce savant, pour me prendre en faute, se récriait contre la possibilité d'admettre l'existence de deux Bethsayda, à très-peu de distance l'une de l'autre, et sur les rives opposées du Jourdain. J'ai montré que, pour trouver cet argument, M. Isambert n'avait eu d'autre peine que celle de me copier. Voici maintenant que M. Van de Velde, l'allié et l'admirateur de M. Isambert, admet résolument ce que celui-ci déclare absurde, c'est-à-dire la possibilité de trouver les deux Bethsayda en question; cette fois, c'est M. Van de Velde qui désire me prendre en faute. Pourquoi donc ces messieurs ne s'entendent-ils pas mieux, ils ne s'exposeraient pas à tirer ainsi sur leurs troupes. Venons aux deux Bethsayda de M. Van de Velde. La première, appartenant à la Gaulanitide, a été reconnue par M. Eli Smith à Et-Tell, sur la rive est du Jourdain, auprès de la côte nord du lac de Gennezareth (*auprès* veut dire ici à 5 *kilomètres*, je m'empresse d'en avertir M. Van de Velde). Notre voyageur dit que c'est celle-là que Josèphe appelle Julias. Il ne s'y trouve que des pierres non taillées, indices de constructions à demi sauvages; mais cela importe peu à M. Van de Velde. L'autre était en Galilée, dit notre voyageur, et il n'hésite pas à identifier les ruines du Khan-Minieh avec celles de la Bethsayda de Galilée.

Voilà déjà qui est bien pour moi. M. Isambert déclare qu'il est absurde de croire à deux Bethsayda, et M. Van de Velde déclare qu'il y en a une en Galilée. Je dois donc beaucoup de reconnaissance à mes deux adversaires, puisqu'ils se chargent de démontrer, chacun pour sa part, que j'ai raison, en cherchant Bethsayda sur la rive galiléenne. Mais poursuivons, et laissons parler M. Van de Velde : « Quant à Capharnaüm, la ville frontière entre Zabulon et Nephtaly, nous pouvons seulement nous attendre à la trouver sur la côte nord de la mer de Galilée, et, sans aucun doute, nous la trouvons dans les ruines de Tell-Hum, *an Arabic name closely allied to the Roman Kafer or Caphar-Nahum.* » Examinons un peu ceci. Capharnaüm doit être sur la côte nord du lac de Gennezareth, parce qu'il est sur la limite des territoires de Zabulon et de Nephtaly. Très-bien! Mais qui dit à M. Van de Velde que cette limite passe à l'extrémité de la côte occidentale du lac, c'est-à-dire à Tell-Houm? Et puis M

Digitized by Google

Van de Velde oublie que Kenreth, qui a donné son premier nom au lac de Gennezareth, doit bien se trouver quelque part sur les bords de ce lac; que Kenret était de Nephthaly, et qu'il n'y a pas place pour Kenret entre Tell-Houm et le Jourdain. Enfin, comment M. Van de Velde ose-t-il écrire que l'arabe Tell-Houm est un nom étroitement lié au romain ou latin Kafar ou Kaphar-Nahum? En vérité, tout cela est trop fort, et j'appliquerai à M. Van de Velde ses propres paroles : On ne traite pas la géographie biblique avec cette légèreté et cette frivolité.

P. 296. M. Van de Velde cherche ensuite Khorazyn dans une ruine que Richardson et le docteur Keith indiquent comme existant sur la route de Tell-Houm à Safed, qui se nomme Kérâjeh, et qui se rencontre dans une vallée au nord-ouest de Tell-Houm. Cela est très-bien, sans doute; mais que deviennent alors les assertions suivantes de saint Jérôme : Khorozaïn était une petite place de Galilée, à *deux milles* de Capharnaüm, située *in littore maris Gennezareth*. Je voudrais bien savoir comment M. Van de Velde fera pour se débarrasser de ces deux assertions si gênantes, et qui renversent toute sa théorie.

Pourquoi M. Van de Velde, qui a vu Tell-Houm, ne nous parle-t-il pas de ses belles ruines qui en font une ruine de l'époque romaine? Est-ce, par hasard, parce que dans cette contrée il n'y a que Julias qui ait pu prétendre à des monuments de l'importance de ceux qui se voient à Tell-Houm?

P. 419. Il y a bien longtemps que le nom de Daphné, comme localité syrienne, a été biffé des catalogues par Reland, qui a montré jusqu'à l'évidence qu'au lieu de Δάφνης dans Josèphe, il fallait lire Δάνης. On pouvait croire que le fait qu'à Daphné était un temple du Veau-d'Or, suffisait pour démontrer que c'était Dan qu'il fallait lire. M. Van de Velde ne l'a pas cru, et il a eu la main assez heureuse pour retrouver un Tell-Dufneh, et un ruisseau nommé également Dufneh, à une demi-heure de chemin au sud du Djesr-el-Rhadjar, et en partant de la pointe nord-ouest de la plaine dans laquelle est le lac de Houleh. Dan ne peut être en deux endroits, pas plus que le temple du Veau-d'Or; si l'un est au Tell-el-Qadhi, l'autre y est également; si l'un est au Tell-Dufneh, l'autre y doit être aussi. Or (p. 420), M. Van de Velde veut bien reconnaître Dan au Tell-el-Qadhi : dès lors, je ne sais plus que penser de son Tell-Dufneh.

P. 423. M. Van de Velde, parlant du Panéïon ou de la grotte de Pan, située à Banias, dit qu'elle semble avoir fait partie du temple de Pan, qui donna son nom à la ville de Panéas. M. Van de Velde paraît ignorer que le temple de Pan, c'était, ici comme ailleurs, une grotte naturelle. A la page suivante, il parle de nouveau du temple de Pan, qui fut renversé par un tremblement de terre, et cette assertion lui suggère encore la même observation. De plus, M. Van de Velde affirme que les inscriptions du Panéïon prouvent que Banias fut bâtie par Philippe le tétrarque, et appelée Cæsaréa. Il faut croire que ces inscriptions, qui sont en *ancien grec*, idiome que nous savons peu familier à M. Van de Velde, lui ont été traduites par un officieux peu habile, car elles ne disent pas une syllabe de ce que M. Van de Velde leur fait dire.

J'ai énuméré les passages les plus saillants qui montrent que M. Van de Velde a beaucoup à apprendre. Passons maintenant à ses propres découvertes. Nous n'aurons pas cette fois tout à blâmer, et nous ferons loyalement la part des éloges, quand les éloges seront mérités.

M. Van de Velde a bien voulu admettre ce que le révérend Robinson avait dit le premier, et ce que j'ai répété à satiété, en l'étayant de toutes les preuves qu'il m'a été possible de réunir, à savoir, que les blocs à encadrement, blocs que j'ai désignés sous le nom de salomoniens, avaient été employés par David et par Salomon, et que leur présence dénotait immédiatement la haute antiquité des constructions dans lesquelles ils se trouvaient enclavés. La taille de ces blocs était certainement de pratique phénicienne, car il est dit dans l'Ecriture sainte que les tailleurs de pierre employés par Salomon étaient des Djebelim, c'est-à-dire des habitants de Biblos. Et en effet, M. de Voguë a retrouvé dans les ruines de Biblos des fondations composées de blocs de facture salomonienne. Le fait est donc mis hors de doute, et il n'était plus possible de le nier maintenant. Comment se fait-il que M. Van de Velde ait écrit la phrase suivante, en parlant des blocs salomoniens de l'enceinte du Haram-ech-cherif, c'est-à-dire du temple : ***But you can perceiv at once that the are not lying in their original position*** (tom I, p. 469)? Il y a là très-évidemment une décision de parti pris, suggérée par quelque condescendance que je ne veux pas apprécier. Je dirai seulement que les photographies de M. Salzmann, aujourd'hui sous les yeux des antiquaires, donnent le démenti le plus formel à cette étrange assertion que les blocs salomoniens de l'enceinte du temple ne sont plus à leur place primitive. Le soleil est un dessinateur dont il n'est pas possible d'inculper l'imagination, et cette fois c'est le soleil qui s'est chargé de relever l'erreur de M. Van de Velde.

Ces blocs caractéristiques, M. Van de Velde les a retrouvés au Qalâat-ech-Cheqif, probablement le Belfort des croisades, et il les décrit de manière à dissiper toute espèce d'incertitude : ***I recognised in the lower foundations, these huge colossal stones, roughly hewn on the outside, with smooth edges, such as were used only by the earliest inhabitants of the country.*** — Au Qalâat-ech-Cheqif, M. Van de Velde reconnaît les différents appareils superposés; comment ne s'est-il plus donné la peine de les discerner le long de l'enceinte du temple de Jérusalem? Des souterrains très-vastes sont percés sous ce château, et l'on regrette vivement que notre explorateur avoue tout simplement

Digitized by Google

qu'il ne les a pas visités, faute de bougies (t. I, p. 111).

Ces mêmes blocs primitifs, M. Van de Velde les a retrouvés à Hûnin (t. I, p. 169); à Mâasub, ruines très-considérables situées à un quart d'heure d'El-Bassa (t. I, p. 254); au Qualaat-Karn (le château de Montfort pour Schultz, et le *castellum regis* de M. Van de Velde (t. I, p. 258; à Mellia (t. I, p. 264); à Athlit (t. I, p. 314). Ces observations sont très-importantes, et nous devons savoir gré à M. Van de Velde de les avoir recueillies, lui qui se soucie si peu des monuments antiques.

Reprenons l'Itinéraire de M. Van de Velde. Entre Iathir et Kana, notre voyageur revenant de Hûnin à Tyr est conduit par un guide à un quart de lieue du village de Sedakin, auprès d'une masse de rochers où sont sculptées diverses figures et images, que M. Thomson, son compagnon de voyage, croit l'œuvre des Phéniciens. M. Van de Velde avoue qu'il n'y connaît rien, et exprime le regret de n'avoir pu en prendre un croquis; ici on se demande avec étonnement ce qui a empêché le voyageur de le faire (t. I, p. 183). A une heure et demie de Tyr, M. Van de Velde visite en passant le sarcophage antique connu sous le nom de tombeau d'Hiram. Déjà Robinson a donné la description de ce curieux monument, mais en exprimant les doutes qu'il conserve sur l'origine que lui attribue la tradition. M. Van de Velde, si sceptique d'ordinaire, et si grand ennemi de la tradition, s'efforce de démontrer que c'est bien le tombeau du roi de Tyr, ami de Salomon, et il reproche à Robinson son incrédulité au sujet de ce monument (t. I, p. 183).

A sa première course dans le haut pays qui domine au nord la plaine du Bahr-el-Houleh, M. Van de Velde (t. I, p. 169) visite des ruines nommées Hûrah, et le village de Kefr-Kileh; puis du haut de la montagne il aperçoit à ses pieds le Tell d'Abel-beth-Mâakah; nous aurions le droit d'être étonnés de la présence de cette mention sous forme de pure assertion, si nous ne retrouvions plus loin un passage qui concerne les mêmes ruines. C'est dans le tome II, page 428, que nous voyons les ruines d'Abel-beth-Maâkah désignées de nouveau comme existant à Abil, près du pont nommé Djesr-el-Rhadjâr, sur lequel passe la route de Banias; dans ce second passage, les ruines sont indiquées comme portant le nom d'Abil. Pas un mot de plus n'est dit sur cette localité par M. Van de Velde, et on a peine à le concevoir, eu égard à sa célébrité. Du reste, comme il y a dans ce canton deux Abil, Abil-el-Qamh, et Abil-el-Haroua, le révérend Robinson a prudemment laissé dans le doute l'identification d'Abel-beth-Maâkah avec l'une ou l'autre de ces deux localités modernes. Peut-être M. Van de Velde eût-il dû en faire autant.

M. Van de Velde rencontrant ensuite (t. I, p. 170) une localité nommée Aïn-Ata, n'hésite pas à l'identifier avec Beit-Anath de l'Ecriture (*Josué*, XIX, 38). Comme il n'y a absolument aucune analogie, même éloignée, entre ces deux noms, l'hypothèse ne paraît pas plus que hasardée, et *à priori* inadmissible.

Une des découvertes dont M. Van de Velde s'est le plus glorifié, c'est celle des ruines de Hazor, qu'il pense avoir reconnues dans le haut pays, à l'ouest du Bahr-el-Houleh. Après avoir quitté Kefr-Burrein où il trouve « une ruine de style juif, peu importante, que les habitants appellent la synagogue, » M. Van de Velde se dirige sur Tyr, en passant auprès des villages de El-Jish et de Sassa, sans les visiter. Sur son chemin il trouve « les ruines de Hazor, dont le site était, dit-il, perdu depuis les trois derniers siècles. Peut-être, fait-il observer, cela tient-il à une expression inexacte de Josèphe, qui décrit Hazor comme étant situé devant le lac de Mérom (Bar-el-Houleh). L'existence des ruines de Haziri, situées au nord-est de Banias, a encore augmenté la confusion. Celles-ci, visitées par M. Thomson et d'autres voyageurs, ont été prises par quelques-uns d'entre eux pour la vraie Hazor (t. I, p. 177 et suiv.). » De Kefr-Burreim on suit une vallée pendant au moins une heure, puis une plaine entourée de montagnes, et que l'on met 25 minutes à traverser. Sur le côté ouest est le village de Remesh, près de l'entrée de trois autres vallées; cette entrée est couverte par une colline sur laquelle sont des ruines nommées Hhurâh ou Hhorah (que M. Van de Velde identifie, avec doute il est vrai, avec la *Horem* de Josué, XIX, 38. Cette identification est effectivement plus que douteuse, à cause de la présence de l'M final du nom hébreu, lettre qui n'a pu tomber, pour être remplacée par une terminaison féminine). Un peu moins d'une demi-heure après Hhurâh, M. Van de Velde arrive à des ruines étendues nommées Hazûr et Haziri, placées sur une pente rapide; de l'autre côté de la route est un village moderne sur une haute colline; un quart d'heure après, notre voyageur entre dans une vallée beaucoup plus sauvage et plus rocailleuse que les vallées qu'il a longées entre Kefr-Burreim et Remesh. Telle est la situation que M. Van de Velde attribue résolument à la Hazor biblique; malheureusement cette situation est en opposition flagrante avec ce que nous savons de cette ville fameuse. D'abord Josèphe nous dit une première fois qu'elle était sur le lac Semechonite (ὑπέρκειται), mais M. Van de Velde prétend que c'est une erreur de l'historien des Juifs. En ce cas celui-ci s'est bien obstiné dans son erreur, puisque dans le livre XIII des *Antiquités judaïques* (v, 7), nous lisons ce qui suit : « Sur ces entrefaites Jonathas (c'est du frère de Judas Machabée qu'il s'agit), ayant quitté la Galilée, et les eaux dites de Gennesar (il avait en effet campé en ce point avec son armée), se porta sur *la plaine* dite de Hazor (εἰς τὸ καλούμενον Ἀσὼρ πεδίον), ignorant que l'ennemi s'y trouvait. Les généraux de Démétrius sachant, dès la veille, que Jonathas allait marcher contre eux, venaient au-devant de lui avec une armée, *dans la plaine*, après avoir placé des embuscades dans la montagne. » Les Juifs, après avoir plié d'abord, reprirent l'offensive, battirent les Syriens et les poursuivirent jusqu'à Kades, où

Digitized by Google

était assis leur camp. Le *Ier Livre des Machabées* (II, 67) raconte le même fait et parle aussi de la plaine de Hazor, πέδιον Ἀσώρ. Mais ce qui est plus précis encore, c'est que le verset est ainsi conçu : *Et Jonathas et castra ejus applicuerunt ad aquam Gennesar, et ante lucem vigilaverunt in campo Asor.* Aussi il fallut à l'armée de Jonathas si peu de temps pour passer des bords du lac de Genezareth à la plaine de Hazor, qu'il n'est pas possible que cette plaine de Hazor ait jamais été aux environs de la Hazûr retrouvée par M. Van de Velde.

Il est plus que clair, d'après ces récits, que la plaine de Hazor était assez grande pour que deux armées pussent s'y entre-choquer; par conséquent la Hazûr de M. Van de Velde, établie sur une pente rapide, ayant en face d'elle une haute colline sur laquelle est un village, la Hazûr enfin située au cœur de la montagne, n'a rien à faire absolument avec la Hazor biblique. C'est donc là une découverte à mettre de côté; d'ailleurs, fût-elle réelle, elle ne serait pas neuve, puisque M. Van de Velde lui-même mentionne, toutefois sans nommer personne, d'anciens voyages qui placent Hazor au point même où il pense l'avoir retrouvée (t. I, p. 179). Ici je me permettrai une remarque qui suffirait, à elle seule, pour renverser toute la théorie de M. Van de Velde. Jonathas vient du sud et marche au nord *et en plaine*. Le camp des Syriens est à Kades; ils marchent au-devant des Juifs *et en plaine*, par conséquent, vers le sud; *la plaine* dans laquelle les deux armées se rencontrent ne saurait donc être à l'ouest de Kades. M. Van de Velde, qui reproche volontiers aux autres de la légèreté et de la frivolité, devrait bien prêcher d'exemple et se garantir tout le premier de ces défauts, dans ses appréciations géographiques. Il devrait surtout se rappeler qu'on n'arrive jamais à convaincre, en se servant des textes favorables à sa thèse, et en passant sous silence les textes qui la contrarient.

M. Van de Velde mentionne à une demi-heure au sud d'Adloun et à peu de distance de la côte, un cercle de pierres oblongues se tenant debout. Un habitant du pays lui dit que ce sont des hommes qui se moquèrent de Nabi-Zer, et que le prophète a punis en les changeant en pierres, comme cela se reconnaît encore. Croyez-vous que M. Van de Velde se donne la peine d'y aller? Pas le moins du monde. *They must therefore be not oblong stones, but statues*, dit-il, et cette conclusion lui suffit. Avis aux voyageurs futurs.

Quant à Adloun même, M. Van de Velde dit que les savants l'identifient avec Ornithonpolis, mais qu'il se dispense de prononcer aucune opinion à ce sujet (t. I, p. 202). Cela n'eût pourtant pas été déplacé.

Au delà de Tibnin, M. Van de Velde a trouvé des ruines très-considérables et très-importantes, avec des caveaux funéraires jadis fermés par des portes de pierre, dont l'une est encore en place. Ces ruines portent le nom de Blât; mais j'ai peur que ce nom ne soit l'appellation pure et simple *B'lad* d'une ville quelconque, appellation usitée dans le patois syrien. Ce qui est important, c'est que M. Van de Velde constate (p. 246) que les ruines de Blât sont semblables à celles d'Omm-el-Aamid. Ceci, soit dit en passant, ne s'accorde guère avec l'opinion de M. Isambert, qui ne me permettait pas d'avoir vu à Omm-el-Aamid les ruines d'une véritable ville.

M. Van de Velde a recueilli le nom de la vallée auprès de laquelle se trouvent les ruines d'Omm-el-Aamid. C'est Ouad-Hamûl. Un peu plus loin dans la vallée, se trouvent les ruines de Hamûl, que notre voyageur identifie avec Hammon, ville de la tribu d'Aser, mentionnée par Josué (XIX, 28). Malheureusement nous ne pouvons deviner si la forme Hamûl est bien la forme arabe, et, par conséquent, si Hamûl a quelque rapport avec le nom aspiré hébreu Hamoun qui est transcrit d'ordinaire Chammon. Je suis très-disposé à adopter cette identification, si le nom arabe est *Hamoul*, nom identique avec l'hébreu, au changement près du *noun* en *lam*, changement habituel d'ailleurs dans ces contrées.

A la p. 247, M. Van de Velde place au Ras-Nakhûrah un khan, une tour et une fontaine, et je crois qu'il commet ici une confusion, ce khan, cette tour et cette fontaine se trouvant réellement au sommet du Ras-el-Abiadh. Il n'y a au Khan-en-Nakourah, du moins je crois mes souvenirs fidèles, qu'un misérable khan sans importance. Dans tous les cas, je suis parfaitement sûr que les constructions et la source indiquées existent au Ras-el-Abiadh, vu que je m'y suis arrêté forcément quelques heures.

A Mellia, M. Van de Velde apprend de la bouche du scheikh d'un village voisin, nommé Tershiha, qu'il y a dans le voisinage des figures taillées sur le roc; au lieu d'y aller au plus vite, notre voyageur se contente d'écrire sur son journal la phrase suivante : *But those i must leave to the researches of travellers who may came after me* (p. 266). Ceux-ci, je n'en doute pas, en sauront très-grand gré à M. Van de Velde.

Au pied du Carmel (côté du sud-ouest), M. Van de Velde trouve des ruines nommées Jalûn, qu'il identifie, mais dubitativement, avec Allon, lieu par lequel passait la limite de Nephtali (*Josué*, XIX, 33). Il eût mieux fait de lire ce qu'il y a réellement, à savoir : *mialoun bisdananim*, c'est-à-dire : *du chêne qui est à Sdananim*.

M. Van de Velde propose de voir Dimna de Josué (XXI, 35) dans le village de Damoun, près de Saint-Jean d'Acre (p. 266). J'avoue que je ne saurais souscrire à cette opinion, les deux noms étant de forme trop différente.

M. Van de Velde (t. I, p. 287) signale un peu après Damoun, et à une demi-lieue de chemin à l'ouest, c'est-à-dire à droite de la route qu'il suit pour gagner Kheifa, une vaste colline artificielle, sur laquelle, à ce que lui assure son guide, on voit de vieux puits et des tronçons de colonne. Le nom de cette colline est Tell-Marjani (Tell-Merdjany? le Tell de plaine ou de la prairie). Peut-être, dit-il, devons-nous le prendre pour la Maralla de la

Digitized by Google

tribu de Zabulon (lisez *Merâ'alah*). Entre les mots *Merdjani* et *Mérâ'alah*. Il n'y a certainement pas la moindre analogie. Quant au Tell en question, il me paraît hors de doute qu'il n'est autre que le Tell-Kisan que j'ai signalé dans mon voyage, et dont le guide de M. Van de Velde ignorait le nom, ce qui l'a tout naturellement conduit à dire au drogman, que c'était un Tell de la plaine.

Une localité certainement importante à découvrir, était le théâtre du sacrifice d'Elie, au Carmel. M. Van de Velde me paraît l'avoir véritablement retrouvée au point que les Arabes nomment El-Mohhrakah (le lieu d'ustion). Cette fois, il faut le dire, notre voyageur n'a pas repoussé la tradition arabe qu'il me reproche d'avoir quelquefois écoutée, et voici ce qu'il en dit :

P. 321. « Le nom d'El-Mohhrakah semble avoir été pris du miracle de la combustion du sacrifice, et les traditions des Arabes sont généralement plus dignes de foi, que celles des chrétiens habitants du pays, lesquels, pour la plupart, répètent ce que les Latins et les Grecs leur ont mis dans la tête. » Je suis heureux de voir que notre voyageur profite, à l'occasion, des traditions qu'il trouve si déplorablement inutiles, quand il s'agit des faits qu'il conteste.

Un autre point tout aussi important à retrouver pour la géographie biblique, c'était sans doute Bétulie, que feu le docteur Schultz a identifiée de manière à satisfaire le roi des géographes modernes, l'illustre Ritter. Entre Djenin et Sebastieh, M. Van de Velde rencontre une localité nommée Dothan ; aussitôt notre voyageur, convaincu à tort qu'il ne peut avoir existé deux localités de ce nom, tient du coup Dothan où Joseph fut vendu par ses frères, et Bétulie, qui pour lui devient Sanour. Il est vrai qu'il ne visite pas cette dernière place, mais peu lui importe ; Sanour, c'est Bétulie. Tout auprès de Sanour, dit M. Van de Velde, se trouvent les ruines d'un vieux château, sur un roc ; mais ces ruines, Robinson les déclare de l'époque arabe ; cela ne fait rien à l'affaire. Sanour est à sept milles romains en deçà du Djenin, qui est à l'entrée de la région montagneuse ; cela ne fait rien encore. M. Robinson n'a pas assez soigneusement examiné la localité pour pouvoir affirmer qu'il ne s'y trouve pas de vieilles pierres quadrangulaires de l'époque des Juifs; donc il peut y en avoir ; donc il y en a ; donc Sanour est Bétulie. Tel est le raisonnement de notre voyageur. Ce qui est curieux, c'est que M. Van de Velde, qui n'a pas été à Sanour, déclare que : *D*** Robinson's distant view of it deserves no absolute credit.* Que dirons-nous donc de l'opinion de M. Van de Velde? Ce qui est encore plus curieux, c'est que notre voyageur rappelle que l'Ecriture sainte met une fontaine au bas de la forteresse de Bétulie, et qu'au bas de la côte de Sanour il n'y a pas de fontaine ! Bien que M. Van de Velde, qui a rêvé qu'il y en avait une, conclue de la manière suivante (p 368) : *While the valley in which this rocky fortress rises, and the fountain at the base of the hill, too closely agree with the narrative of the aprocryphal book to leave much doubt with respect to this identification.*

Pour compléter sa découverte, M. Van de Velde retrouve Chobai (χωβά et χωβαΐ) du *Livre de Judith* (xv, 3 et 4) au village de Qabatieh. Dans ce passage il est dit que les Juifs poursuivirent et massacrèrent les Assyriens jusqu'à Chobai. Dans le même livre (iv, 4), les Juifs envoient mettre en état les places de Jéricho, de Chobai, etc. Certes il ne peut être question cette fois de Qabatieh. Aussi que dit Reland auquel il faut toujours revenir dans les questions difficiles. *Estne illud Coabis, quod in tabula Peutingeriana legitur prope Hierichuntem ?* Je ne me charge pas de répondre ; mais j'affirme que Qabatieh ne peut être Choba.

Je ne dirai rien de la voie antique que M. Van de Velde trouve à Dothan, et qui, pour lui, est une route pavée par les Israélites ; il y a de ces suppositions qui croulent d'elles-mêmes (p. 370).

Arrivé à Sebastieh, M. Van de Velde y est assez mal reçu, grâce à son habitude de trop tenir à quelques piastres, et en conséquence il quitte au plus vite le village inhospitalier. C'est après avoir conté cette mésaventure, qu'il déclare qu'il ne décrira pas les quelques tronçons de colonne qui existent encore à Sebastieh, d'autres les ayant décrits avant lui. Il eût été plus exact de dire qu'il ne les décrivait pas, parce qu'il ne lui avait pas été permis de les visiter.

Enfin M. Van de Velde arrive à la porte de Jérusalem (p. 452), et il dit avec componction qu'il ne veut pas parler du Bakhchich que lui a demandé la sentinelle turque qui était de garde à la porte de la ville. Si M. Van de Velde veut bien le permettre, nous mettrons cette phrase avec ses assertions sur les promenades faites par lui en compagnie d'Abou-Daouk et du docteur Schultz.

A propos du tombeau d'Absalom (t. I, p. 47), sur l'origine duquel M. Van de Velde garde un entier silence, il dit qu'un voyageur a remarqué que, dans tous les voyages en Palestine, on raconte que pas un Juif ne passe devant le tombeau d'Absalom sans lui jeter une pierre, et que néanmoins on ne peut apercevoir auprès du monument rien qui ressemble à un amas de pierres qui lui auraient été jetées par mépris. Voici maintenant l'observation particulière de notre voyageur : « Il serait difficile d'admettre que *tous* les Juifs qui passent sur ce chemin soient si mal disposés ; mais on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de pierres grosses et petites amassées contre le monument. » Je me permettrai à mon tour de dire que la photographie donne un démenti formel au voyageur dont M. Van de Velde vient de parler, et commente à merveille ce qu'a vu ce dernier. Il n'est pas possible de méconnaître sur la photographie, et les coups de pierres sur la surface du tombeau, et le tas de pierres de petite dimension, accumulées au bas et au milieu de sa façade antérieure.

Quant aux tombeaux de saint Jacques et de

Digitized by Google

Zacharias, le fils de Barachias, M. Van de Velde les cite sans faire connaître son opinion personnelle, autrement que par cette spécification du Zacharie auquel appartiendrait le monument. Il semble que cette seule spécification nous indique, implicitement, il est vrai, que pour M. Van de Velde ces monuments remontent à la plus haute antiquité. Je n'en demande pas plus (p. 471).

M. de Velde, parlant du village de Beit-Djala (p. 477), près de Beit-Lehm, l'identifie avec Zelzah du *Livre de Samuel* (x, 2), mais cette identification est par trop risquée. De ce que Selzah était près du tombeau de Rachel, il ne s'ensuit pas du tout que Beit-Djala, qui est sur le revers opposé de la vallée, soit Selsah. D'ailleurs quelle analogie M. Van de Velde trouve-t-il entre les noms de Beit-Djala et Zelzah? Je l'ignore. Du reste notre voyageur tient tant à cette découverte, qu'il y revient encore dans le tome II de son voyage (p. 10).

Je lis à propos des Biard-Daoud, situés près de Beit-Lehm, une phrase très-bien pensée, et que je ne puis me dispenser de reproduire textuellement : *Dr Robinson doubts the identity of the well, but others think there are no good grounds for doing so. Alas! there are few points in this country about which people are agreed; and, what is much to be lamented, ambition and rivalry have not unfrequently too much influence in the discovery of new places and the rejection of an existing opinion.* Bien dit, et je remercie M. Van de Velde de m'avoir prévenu en écrivant cette phrase dont je déplore la vérité.

J'ai mentionné dans mon Voyage une localité ruinée, située entre Kermel et Ziph, et dont je n'ai pu obtenir le nom. J'y avais remarqué un puits taillé dans le roc, avec auge prise dans la masse. M. Van de Velde nous donne le nom de cette ruine. C'est El-Maiëh, l'eau! J'ai bien peur que son guide, interrogé près du puits en question, ne lui ait répondu tout simplement, c'est de l'eau (t. II, p. 77).

Nous trouvons quelques pages plus loin la narration fort prolixe de l'entrevue et des négociations de Van de Velde avec le scheikh Abou-Daouk. Il est vraiment risible, pour qui connaît ce pays et les hommes qui l'habitent, de lire les forfanteries, inoffensives d'ailleurs, à l'aide desquelles notre voyageur pense qu'il a imposé respect au scheikh des Djahalin. Il est vrai que toutes les paroles héroïques qu'il nous rapporte étaient forcément transmises par un drogman, et, ainsi que je l'ai déjà dit, il n'y en a certainement pas une qui ait été traduite, même mitigée. A qui donc M. Van de Velde espère-t-il faire croire qu'en quittant Abou-Daouk, il lui a dit ceci : *You knew it well, your head is for mine!* Si le scheikh eût compris le premier mot de cette phrase, il lui eût incontinent tordu le cou, sans scrupule et sans arrière-pensée. La réponse que lui a faite Abou-Daouk est, à ce qu'il dit : *El-Rasi*; lisez *ala rasy*, sur ma tête, ce qui est la formule par laquelle on s'engage à avoir soin de quelque chose; ce n'est rien de plus. Et quand fatigué des lésineries de son visiteur, le scheikh lui dit : *Ya allah!* (très-probablement suivi de *Rouhh*), M. Van de Velde se figure qu'il lui a souhaité d'aller avec Dieu; ce qui est vrai, c'est que, par ces paroles, le scheikh l'a envoyé au diable, ni plus ni moins. Ah! que M. Van de Velde a raison quand il convient qu'il est fort utile de savoir l'arabe, pour voyager en Syrie! Certainement il ne croyait pas dire si vrai.

M. Van de Velde soutient qu'avant tout il faut, pour dominer ces sauvages, une *calm firmness*. J'en demeure d'accord; mais ce qu'il faut aussi, c'est de la rondeur et de la franchise d'allures; c'est une humeur ouverte et bienveillante; c'est de la bonhomie et de la générosité. Avec cette méthode, on est respecté et bien servi par les Arabes. A entendre M. Van de Velde, Abou-Daouk est un bandit que j'ai comblé de cadeaux, et par conséquent gâté. Si je l'ai gâté pour ceux qui entendent payer les services et le devouement de quatre hommes, pendant huit jours, au prix de 80 fr., je n'en ai pas le moindre souci. Au reste, ce que j'ai payé à Hamdan avait été réglé par le consul de France lui-même, et ce que j'ai payé au scheikh Abou-Daouk a été exactement la même somme, stipulée pour le premier par notre consul. Quant aux cadeaux extraordinaires dont j'ai comblé le scheikh des Djahalin, ils consistent en une petite boîte de pommade pour les yeux, et en un fusil à deux coups que je ne lui ai donné qu'à mon retour à Jérusalem, pour le remercier de ses bons et fidèles services.

M. Van de Velde avait le désir de trouver les ruines de Gérar, et il n'en a pu venir à bout. Il est vrai, dit-il, que le scheikh (Abou-Daouk) me répondit que Gérar lui était inconnu (p. 138). Ceci aurait dû prouver à notre voyageur que ce scheikh n'était pas si pressé d'inventer des ruines à chaque pas, pour m'être agréable.

Je ne suivrai pas M. Van de Velde dans toute la contrée placée au sud de Jérusalem, et que je ne connais pas. Bien que la plupart de ses identifications aient grand besoin d'être contrôlées, j'ai déjà dit et je répète que je ne veux parler que de ce que j'ai vu, à moins qu'il ne se présente quelque assertion tellement invraisemblable, que je me reconnaisse le droit de l'attaquer.

De retour à Jérusalem, M. Van de Velde visite le tombeau des rois et celui des juges. Pour ce dernier, il rapporte, sans la combattre, la tradition qui en fait le sépulcre des membres du Sanhédrin. Il admet donc cette hypothèse. Reste le tombeau des rois, sur lequel je reviendrai un peu plus tard.

Une autre découverte à laquelle M. Van de Velde attache beaucoup de prix, et il a raison, c'est celle des ruines d'Aï, si tant est qu'il l'ait faite. Tell-el-Hedjar, la colline des pierres, est un nom qui a peu de rapport avec le nom d'Aï, et pourtant je ne doute pas un seul instant que celui qui pourra parcourir la contrée, avec la facilité d'interroger les habitants, retrouvera le nom

Digitized by Google

dans leur mémoire, et les ruines elles-mêmes. Le Tell-el-Hedjar ne présente que des ruines très-médiocres. Aussi, M. Van de Velde invoque-t-il le témoignage de Josué (VII, 3), qui dit que c'était une petite forteresse renfermant peu d'habitants (p. 280). Très-bien ! mais alors comment concilier ceci avec ce que je lis à la page suivante (281), qu'à la prise de la ville, ses habitants furent massacrés au nombre de 12,000 ! Je doute fort que le Tell-el-Hedjar, tel que nous le décrit M. Van de Velde, ait jamais pu loger 12,000 habitants, et par conséquent que là soit l'Aï de la Bible.

J'augure mieux de la découverte des ruines de Fasaëlis, ville construite par Hérode le Grand, en souvenir de son frère Fasaël (t. III, p. 318). Auprès de ces ruines qui existent dans le Rhôr au Tell-Fasaël, est une source, l'Aïn-Fasaël, que M. Van de Velde identifie avec le Kérith de l'Ecriture. J'ai déjà parlé de cette identification impossible, je n'y reviendrai donc pas. Seulement je prierai incidemment M. Van de Velde de corriger, pour une seconde édition, le nom de *Fasaëlus* qu'il donne à cette ville, au lieu du nom connu de Fasaëlis, et qu'il donne aussi au frère d'Hérode. Ce nom n'est pas plus admissible que celui d'Archélaüs pour Archélaïs (p. 308). Ce sont là des barbarismes qu'on ne doit pas laisser dans un livre qui a la prétention d'approcher le plus possible d'un livre scientifique. Il ne faudrait pas non plus écrire des citations comme celles-ci : *M. Sancti. Sacr. fidel. cruc.* lib. III, part. XV, cap. 3, vu qu'il s'agit de Marino Sanudo. Il faut au moins connaître le nom des auteurs dont on invoque le témoignage.

Très-probablement encore, la Thala que M. Van de Velde a visitée (p. 327), est la Thella de Josèphe ; mais il aurait dû se contenter de cela, et ne pas chercher dans cette localité la Thaanath-Shiloh de Josué (XVI, 6 : lisez *Tanat-Selah*), de laquelle nous ne savons qu'une chose, c'est qu'elle était sur les frontières de la tribu d'Ephraïm, et à dix milles romains à l'est de Naplouse suivant Eusèbe. Cela s'accorde-t-il avec la position de Thala ? La carte de M. Van de Velde nous l'apprendra plus tard.

Dans la même page (327), M. Van de Velde voit, en hésitant un peu il est vrai, dans la localité nommée Atûf, la Tappuach ou En-Tappuach qui était sur les frontières des tribus de Manassé et d'Ephraïm. Il fait bien d'hésiter, car le nom Atouf n'a absolument rien de commun avec le nom arabe Teffah, *les pommes, les fruits*, qui est identique avec le nom hébreu, ridiculement transcrit Tappuah, et même Tappuach.

Voici maintenant d'autres identifications sur le compte desquelles M. Van de Velde a raison de conserver des doutes (p. 342). Sur son chemin, il trouve les deux villages de Tamûn et de Tubâs, au nord-ouest d'Atouf, Tamûn à une heure et un quart de distance, et Tubâs à trois quarts d'heure de marche au nord de Tamûn. Tubâs, nous dit-il, a été déjà identifié par d'autres avec la Thebez, où fut tué Abimelekh (*Juges*, IX, 53 et 54). C'est Robinson qui, le premier, a publié cette identification, et M. Van de Velde eût dû le nommer ; quant à Tamûn, c'est lui seul qui propose d'y voir la Thabath des *Juges* (VII, 22). Je trouve une Tabath, de la tribu de Manassé, mentionnée dans le livre de Judith, VII, 22. C'est probablement la même que celle du Livre des Juges ; mais qui peut chercher le nom de cette Tabath dans le nom moderne de Tamoun ? A coup sûr ce ne sera pas moi.

Un peu plus loin, M. Van de Velde, en parlant d'Abel-Meholah, dit : *Abel-Meholah may be connected with Wadi-Maleh, or Melha. Jérôme places it at a distance of ten Roman miles to the south of Beth-Shean, wish agrees with the position of Charbet-es-Shûk. This i give only as a supposition, as my also connecting Tamûn with Tabath.* Certainement cela ne peut être pris que pour une supposition, et même pour une supposition malheureuse, car le nom Abel-Meholah (de *Houl*, être fort) n'a absolument rien de commun avec le nom de l'Ouad-el-Maleh, ou Mellahah, la vallée du Sel ou Salée.

M. Van de Velde pense avoir retrouvé les ruines de la *Succoth* biblique aux ruines que son guide lui a désignées sous le nom Sokkout, et c'est là une découverte très-importante. Néanmoins, elle embarrasse fortement et à bon droit son auteur. En effet (je résume sa discussion) si la position qu'il a retrouvée pour Sokkout est parfaitement d'accord avec celle que lui attribue saint Jérôme et avec les passages bibliques (*Genèse* XXXII, 17, et *I Rois* VII, 46), il ne lui semble plus possible d'en dire autant d'autres versets (*Josué* XIII, 27, et *Juges* VIII, 4, 5), qui lui paraissent mettre Sokkout sur l'autre rive du Jourdain.

D'abord, saint Jérôme dit tout le contraire de ce que lui fait dire M. Van de Velde. Voici ses paroles (*Ad Genes.* XXXIII, 17). Sochoth. « Est usque hodie civitas trans Jordanem hoc vocabulo in parte Scythopoleos. » Si elle était au delà du Jourdain pour saint Jérôme, elle ne pouvait être sur la rive droite. Dans Josué (XII, 27), Sokkout est une ville de la tribu de Gad, et dans le *Ier Livre des Rois* (VI, 46), les ornements du temple sont fondus dans la plaine du Jourdain, entre Sokkout et Sartanah. Concluons : la Sokkout de saint Jérôme et de Josué était certainement dans la tribu de Gad, c'est-à-dire sur la rive gauche du Jourdain, probablement à la hauteur de Scythopolis, ou Beysan. La Sokkout du *Livre des Rois* doit être une seconde localité du même nom, placée vraisemblablement sur la rive droite, puisque, pour désigner les deux villes entre lesquelles s'étaient établis les fondeurs de Salomon, l'Ecriture dit entre Sokkout et Sartanah. Cette seconde Sokkout, c'est, je le crois très-volontiers, celle que M. Van de Velde a retrouvée. J'aime mieux cette hypothèse que celle qu'adopte M. Van de Velde, d'une répartition sur la rive droite du Jourdain, d'une partie du territoire de Gad. Ce qui lui paraît surtout militer en faveur de cette supposition

Digitized by Google

inadmissible, c'est qu'il croit reconnaître *Beth-Aram*, mentionné dans le même verset de Josué, dans un Tell situé au N.-N.-O. de Sokkout, et portant le nom de Tell-Hamra. Quel rapport M. Van de Velde peut-il trouver entre le nom Beit-Heram, la Maison-Haute et Tell-Hamra, la colline Rouge ? Je ne le devine pas. C'est donc là toute une série d'identifications inadmissibles. D'ailleurs, Beit-Heram est une localité qu'Eusèbe et saint Jérôme placent près du Jourdain ; ils disent que les Syriens l'appelaient Bethramphta et qu'Hérode lui donna plus tard le nom de Livias. Or, Livias, nous le dirons à M. Van de Velde, était près du mont Feor ou Phogor, près de Machronte, et par conséquent bien loin du point où M. Van de Velde pense la retrouver.

Voici encore (p. 345) une découverte dont M. Van de Velde se félicite fort, et qui, j'en ai bien peur, n'a pas la valeur que son auteur lui attribue. Le lecteur en jugera. On lit dans l'Evangile de saint Jean (III, 23), qu'il baptisait en un endroit où l'eau abondait, nommé Salim et situé près d'Ænon ; quant à Ænon, Eusèbe nous apprend que cette localité était à 8 milles au sud de Scythopolis, près de Salim et du Jourdain. Certes, retrouver Salim était une bonne fortune désirable, et M. Van de Velde n'était pas homme à ne pas faire des efforts pour obtenir cette précieuse conquête. Voici en quoi consistent ceux qu'il a faits. Il rencontre un oualy (ce qu'on appelle un marabout en Algérie) ; cet oualy s'appelle Scheikh Salem, c'est-à-dire (tombeau) du scheikh Salem. Le problème est résolu. Là était la Salim de l'Evangile. — « Il est vrai, dit M. Van de Velde, dont je cite textuellement les paroles, que le nom d'un oualy n'a rien à faire avec le nom d'une ville. » — Croyez-vous que cela l'embarrasse ? Pas le moins du monde ; il a trouvé la solution de la difficulté : l'oualy a été bâti en commémoration d'un scheikh de la ville de Salim, et non pas d'un scheikh qui s'appelait Salem ; tant pis pour la langue arabe, si la chose n'est pas possible : que la langue arabe s'arrange comme elle voudra. Au reste, M. Van de Velde dans l'excursion pendant laquelle il a fait cette belle découverte, était accompagné des savants docteurs Robinson et Eli Smith ; il s'est empressé de leur faire part du trait de lumière qui venait de le frapper, à propos de Salim, *who did not, however, agree with me*. Ceci, je le crois sans peine. Ici, sans s'en douter, M. Van de Velde nous donne un échantillon de la franchise qu'il apporte dans ses relations avec les hommes qu'il trouve sur le même terrain que lui. M. Van de Velde qui est accompagné de M. Eli Smith, dont il vante l'habitude de la langue arabe (346 et 347), dit dans la même page, à la suite de la phrase anglaise que je viens de traduire : *and as i had not Philip with me, i was not able to question the natives regarding Ænon and Salim as i could have wished*. En d'autres termes, M. Van de Velde se défiait de M. Eli Smith, et il avait plus de confiance dans les renseignements obtenus par l'intermédiaire de son drogman. Cela n'est pas très-flatteur pour M. Smith, mais à coup sûr ce n'est pas honorable pour M. Van de Velde.

Le site de la Cana de l'Evangile était assez important aussi pour mériter l'attention de notre voyageur. Deux opinions étaient en présence ; toutes deux un peu hypothétiques, je le veux bien, mais dont l'une réunit en sa faveur toutes les probabilités possibles. Malheureusement celle-là a l'inconvénient d'être admise par les Catholiques. Elle ne pouvait donc trouver grâce devant M. Van de Velde. En conséquence, il place Cana (p. 405) à Cana-el-Djelil, ruine située à deux heures et quart de marche, au nord de Nazareth, au détriment de Kafr-Kenna qui se trouve, comme le veut l'Evangile, sur la route directe de Nazareth aux rives de la mer de Galilée. Je ne crois pas avoir à revenir ici sur la discussion que j'ai produite ailleurs à ce sujet. Elle a paru assez probante à M. Isambert lui-même, l'adversaire le plus déclaré de tout ce que j'ai dit, pour qu'il ne crût plus possible de se déclarer en faveur de Cana-el-Djelil ; je m'en tiens à cet assentiment, qui, je le crois, me donne gain de cause, ou plutôt donne gain de cause aux voyageurs qui, longtemps avant moi, ont admis l'identification que je n'ai plus eu qu'à appuyer sur de nouvelles preuves.

M. Van de Velde a eu le bonheur, qui m'a été refusé, de visiter Kadès, où l'archéologue, à ce qu'il paraît, trouve un ample sujet d'observations importantes. J'espérais que notre voyageur prendrait la peine de décrire les monuments qu'il avait sous les yeux ; mais il n'en est malheureusement rien (p. 417). Il se contente d'énumérer des pierres de taille, des tronçons de colonnes, des sarcophages et deux édifices divers, dont l'un lui paraît un temple, et l'autre un mausolée ; puis il ajoute : *But i am not archeologist enough to venture to say more about it*. Je le regretterais bien plus vivement encore, si mon ami, M. de Bertou, n'avait, bien des années avant le passage de M. Van de Velde, étudié et dessiné les monuments de Kadès, qu'il nous fera bientôt connaître, je l'espère.

Pour avoir fini avec M. Van de Velde, il ne me reste plus qu'à transcrire quelques phrases que je vais extraire de son livre, et qui sont à mon adresse. Je n'y répondrai qu'en très-peu de mots, et encore me respecterai-je assez pour ne pas le faire toujours.

Voici donc ce que je trouve (t. I, p. 895) à propos du livre de Madame de Gasparin, livre dont je n'ai point à m'occuper ici, et au mérite duquel je rends l'hommage qui lui est dû : « En comparant son volume avec une série d'ouvrages d'autres voyageurs, ce que je remarque, et particulièrement dans le dernier (c'est, je pense, le mien dont il s'agit ici), c'est qu'ils font l'effet d'un tissu d'impressions, non pas produites par les lieux eux-mêmes, mais conçues en face d'une table à écrire, où l'écrivain s'est permis d'abandonner la réalité de la vie, pour les régions de la fantaisie ; non pas que je nie

Digitized by Google

complétement que les lieux saints peuvent remplir l'esprit d'un voyageur de saintes impressions, mais j'apprends de jour en jour mieux que cela n'est généralement pas le cas ; et si ce cas se présente, les personnes feront bien de s'examiner elles-mêmes, pour voir si certains sentiments pieux ne sont pas plutôt des sentiments charnels que l'œuvre du Saint-Esprit. »

A cette tirade odieusement ridicule je n'ai rien à répondre; l'avoir reproduite est pour moi bien suffisant. Voici maintenant quelques passages saillants d'une longue note qui ne concerne que mon voyage, et qui occupe les pages 115 et 117 du tome II.

« Le voyage de M. de Saulcy a été publié en France sous le titre de, etc. Le public paraît charmé de ses pseudo-découvertes. Pour ma part, j'ai scruté les éditions anglaise et française, espérant y trouver la justification de ses conclusions. Ce n'est pas ici le moment d'entrer dans des détails sur son livre, car, pour réfuter les contradictions, les citations erronées, et les fausses hypothèses qui s'y trouvent en nombre, il faudrait faire un livre aussi considérable que le sien. Je laisse à ceux qui désirent connaître la vérité le soin de se former une opinion. »

Pourquoi donc M. Van de Velde s'obstine-t-il à produire des assertions, toujours, et des preuves, jamais? Quand donc viendra le temps opportun pour confondre mes impostures? La communication à la société archéologique de Palestine, disait: « Attendez mon livre, et vous verrez que M. de Saulcy vous trompe. » Voici le livre venu, et M. Van de Velde dit encore : « Attendez plus tard, ce n'est pas ici le lieu de réfuter les contradictions, les citations erronées et les fausses hypothèses qui fourmillent dans le voyage de M. de Saulcy. » Monsieur Van de Velde, ne réfutez pas tout, puisqu'il y a tant de choses réfutables ; mais, par grâce, prenez la peine de signaler une seule de mes contradictions, une seule de mes citations erronées, une seule de mes fausses hypothèses ; ces trois chefs d'accusation, une fois démontrés, voyez comme je suis de bonne composition, je passerai condamnation sur les autres. De la sorte, vous ne serez pas obligé de faire un livre aussi gros que le mien. Mais prenez garde! le public n'est pas dupe de ces insinuations perfides que l'on ne se lasse pas de jeter à la face d'un homme, sans jamais prouver que l'on a le droit d'agir ainsi.

Poursuivons : « D'un tel examen, il sortira l'évidence que, quoique M. de Saulcy ait réellement trouvé des ruines à la base de la montagne de Sel, les villes de Zoar, Sodome et Seboim, n'ont jamais pu être où il l'imagine. »

Je suis très-reconnaissant de l'aveu que fait ici M. Van de Velde de la réalité des ruines que j'ai trouvées à la base de la montagne de Sel. Je n'en demandais pas davantage. Quant au fait que les villes maudites n'ont jamais pu être où je les place, c'est une autre affaire; M. Van de Velde est fort loin de l'avoir prouvé, et, qui plus est, je le mets au défi de le prouver, car, en pareille matière, ses affirmations sont d'autant plus insuffisantes, que nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur leur valeur réelle. Je transcris :

« Malgré cela, si un voyageur suivi de quatre ou cinq autres, vient nous dire qu'il a trouvé des ruines dans telle ou telle place, son témoignage ne doit pas être rejeté par ceux qui n'ont jamais visité les lieux. Il est donc nécessaire qu'un autre voyageur apporte son témoignage, que l'on puisse oui ou non se fier à ses connaissances.

Ceci est une étrange prétention, on en conviendra, et je laisse à M. Van de Velde toute la responsabilité de cette théorie du témoignage humain.

« J'ai donc suivi les traces de M. de Saulcy, sur cette même place, avec des Bédouins de la même tribu, appartenant au même scheikh (pourquoi M. Van de Velde a-t-il dit précédemment *avec le même scheikh Abou-Daûk?*), en un mot, avec des Bédouins accoutumés à rôder sur ces localités. J'avais une copie manuscrite de la carte de M. de Saulcy; il m'a donc été impossible de passer sans apercevoir les ruines qu'il mentionne. Je les cherchais avec avidité. Il était impossible de les manquer, cependant je n'ai rien vu qui confirmât ses assertions, et, malgré toutes ses assurances, je suis forcé d'établir que sa découverte de Sodome est un pur fruit de son imagination. »

A ceci un mot. Je suis trop vieux pour avoir encore l'imagination que me prête M. Van de Velde, et celui-ci a fait, malheureusement pour lui, preuve d'une imagination si active, en se faisant accompagner dans une excursion par un homme mort depuis plusieurs mois, qu'il est mal venu à adresser un reproche pareil à son prochain. J'ai fait voir plus haut que M. Van de Velde n'a pu consacrer cinq minutes à la *recherche avide* dont il argue. Que penser dès lors de l'assertion de notre voyageur? Mais, patience, d'autres que M. Van de Velde visiteront, s'il plaît à Dieu, ces mêmes localités, et alors il sera rendu justice à chacun de nous deux, selon ses œuvres.

« M. de Saulcy fait appel à ses compagnons de voyage pour qu'ils affirment la véracité de ses assertions; j'espère qu'on me permettra de mon côté d'en appeler au témoignage de Robinson, de Smith et de leurs prédécesseurs. Certainement, ce qui peut avoir échappé à l'attention de ces derniers, ne peut pas avoir échappé aux soigneuses recherches des voyageurs américains. »

Ici, M. Van de Velde oublie qu'il a constaté dans son livre que la description des lieux donnée par les Américains, est purement fantastique, aussi bien que le dessin produit avec leur récit. Notre voyageur, on le voit, ne devrait parler de contradiction à personne. M. Van de Velde feint de croire que j'ai mentionné des ruines visibles de loin, et il oublie que les ruines dont j'ai signalé l'existence sont identiques avec celles qu'il décrit à propos de Bir-Sebaâ.

« On me demandera donc ce qui peut avoir causé à M. de Saulcy de pareilles erreurs. Je

Digitized by Google

crois qu'elles tiennent à sa générosité mal placée envers Abou-Daôuk. D'après l'échantillon que nous avons donné plus haut de sa rapacité, le caractère de ce chef est à peu près évident. Abou-Daôuk est de la même nature que les autres Bédouins. Montrez-vous désireux de trouver dans chaque pierre façonnée par la nature une trace d'antiquité, excitez sa cupidité en lui donnant continuellement des piastres, dès qu'il vous montre quelque chose qu'il appelle des ruines, il vous en montrera tous les quarts d'heure, avec des noms et des noms propres, sinon sur place, dans tous les cas à distance. Ceci est cause que dans ces régions de Bédouins, on entend parler de tant de noms mentionnés par certains voyageurs, et que d'autres ne peuvent parvenir à retrouver. Moi-même, j'ai pris plusieurs fois mes guides bédouins en flagrant délit de mensonge. Le mensonge est pour eux le pain quotidien, et rien que les questions pressantes suffisent pour arriver à la vérité. »

Autres contradictions. Les guides pris dans la tribu d'Abou-Daôuk par M. Van de Velde étaient si bons et si honnêtes, qu'il ne cesse de vanter leurs qualités et de célébrer leurs louanges; et moi, j'en ai fait des guides détestables, par ma générosité mal placée, générosité qui, je l'affirme sur l'honneur, n'a pas une seule fois été exercée, pour payer à un Bédouin quelconque d'Abou-Daôuk une indication quelconque! Et cet Abou-Daôuk lui-même, si pressé d'inventer des ruines pour mon usage, comment M. Van de Velde oublie-t-il qu'il a raconté plus haut qu'à propos des ruines de Gerar, ce scheikh lui a répondu qu'il n'en connaissait pas de ce nom? Explique cela qui pourra; pour moi, j'y renonce.

Pour abréger, je passe quelques phrases sur l'ignorance générale des Bédouins, ignorance que M. Van de Velde a constatée, et que j'ai niée, à ce qu'il prétend. Comment l'a-t-il donc constatée, lui qui n'entend pas le premier mot d'arabe? Est-ce par l'intermédiaire des drogmans d'ordinaire si érudits?

Je reprends. « Les Bédouins ne tiennent qu'aux piastres et aux ghazis; est-il donc étonnant que M. de Saulcy, après avoir gâté Abou-Daôuk par ses présents continuels, ait été trompé par lui? Certainement, l'œil perçant de ce chef de voleurs a bien discerné le côté faible du voyageur. Dans ces circonstances, la caravane de M. de Saulcy se dirigea le long de la montagne de Sel... le Djebel-Usdum des Arabes; au côté sud-ouest de la mer Morte un *tas de pierres*, déjà vu et mentionné par Seetzen et Robinson, attire l'attention du voyageur français; il en est profondément impressionné; son imagination s'excite, et sous cette impression, il reconnaît dans ces pierres une partie des constructions de la ville brûlée. Voici en quels termes il s'exprime (suit une citation extraite de mon livre). Ici l'enthousiasme obscurcit la compréhension de M. de Saulcy. Pour ma part, dit-il... (autre citation). Sur ces renseignements d'Abou-Daôuk, M. de Saulcy bâtit tout un système des cités. Zoar, c'est ainsi qu'il raisonne, ne peut pas être bien loin; il sait que Mangles et Irby, Seetzen et Lynch *ont trouvé* les ruines de Zoar, à l'entrée du Wady-Karak, à la baie qui est au nord de la péninsule sud-est de la mer Morte, mais cela est en contradiction avec sa découverte. Ainsi M. de Saulcy se met à l'œuvre pour renverser les rapports de ces voyageurs, et aussi de la sainte Écriture, qu'il prend cependant la précaution de citer à chaque instant, au milieu de tels commentaires, *qu'il la fait paraître plaider sa cause à lui.* »

M. Van de Velde me permettra-t-il de prendre acte de cet aveu d'impuissance de sa part? Comment! l'Écriture sainte, citée à chaque instant par moi, est englobée dans de tels commentaires que je la fais paraître plaider ma cause, et vous n'attaquez pas de tels commentaires! et vous n'en démontrez pas la fausseté! et vous avouez qu'il paraît que l'Écriture plaide en faveur de ma cause! Ah! monsieur Van de Velde, vous avez eu tort de laisser glisser ces phrases-là de votre plume, car elles sont plus probantes contre vous-même, que tout ce que je pourrais écrire! Poursuivons.

« Entre Wady-er-Rmaïl et Kureiteyn il voit un endroit qu'Abou-Daôuk appelle Souq-et-Thaemeh, et il déclare de suite que c'est Admah. Il trouve Zeboïm au cœur de Moab, et enfin Gomorrah non loin des murs de Jéricho. »

Répondons à ceci. D'abord Souq-et-Thaemeh n'est pas entre l'Ouad-er-Rmaïl et Keriteyn. M. Van de Velde utilise bien mal la carte dont je lui avais permis de prendre un calque, puisqu'il commet une erreur pareille. L'Ouad-et-Thaemeh et le Souq-et-Thaemeh sont bien près de l'Ouad-Zouera, et par conséquent de Zoar. Et puis, qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je trouve Seboim au cœur de Moab, puisque les ruines que j'appelle Seboim sont celles que M. Van de Velde appelle Zoar? Vous vous récriez sur ce que Seboim est dans la Moabitide, vous qui y mettez forcément Sodome, puisque cette ville était au plus, d'après la Bible, à une demi-lieue de Zoar!!! Et quant à Gomorrhe, à qui M. Van de Velde fera-t-il croire qu'en passant pour ainsi dire au milieu de ces ruines, il n'a pas fait demander à ses Bédouins s'il y avait réellement de ce côté des ruines nommées Kharbet-Goumran? Il n'en dit pas un seul mot, et c'est ce silence calculé et impossible qui l'accuse et qui met en évidence son parti pris. M. Van de Velde le sent si bien, qu'il se hâte d'ajouter ceci :

« Trouvant suffisant d'avoir découvert l'erreur de M. de Saulcy pour ce qui regarde Sodome et Zoar, *je ne me suis pas donné la peine de chercher* les trois autres villes; et en effet il est inutile d'entreprendre un voyage aussi difficile, et aussi dangereux que celui de la mer Morte, pour s'apercevoir *de l'absurdité* sur laquelle M. de Saulcy base la découverte des villes de la Pentapole. »

Pour Gomorrhe, je viens de le dire, le voyage était tout fait; M. Van de Velde n'a garde d'en parler. Pourquoi? Espérons qu'il le dira quelque jour. Quant à la dernière

Digitized by Google

phrase, elle ne mérite pas l'honneur d'être relevée.

Telle est toute la savante discussion promise par M. Van de Velde, et de laquelle devait pleinement ressortir l'évidence de mes speudo-découvertes. J'ai bien peur qu'il n'en ressorte pis que cela pour notre voyageur.

Reste un dernier sujet, sur lequel M. Van de Velde me fait la leçon : c'est celui du tombeau des rois. Quelque dégoût profond que m'inspire cette polémique avec un homme à qui j'ai rendu service, je ne suis pas homme à reculer, ni à lui faire grâce de ses propres paroles. Je transcris donc encore (t. II, p. 239) :

« D'après les volumes que nous avons déjà cités de M. de Saulcy, il paraît qu'il n'accepte pas la positive déclaration de la Bible « dans la « cité de David. » Nous n'avons pas l'intention d'insérer dans cette narration une critique des arguments de M. de Saulcy ; mais il peut être utile de diriger l'attention de nos lecteurs sur la manière dont il raisonne. »

Non, je n'accepte pas l'expression de la Bible — dans la cité de David — comme représentant exclusivement la forteresse du mont Sion, parce que maint passage de l'Ecriture sainte prouve irrésistiblement le contraire. Mais j'oublie que, pour M. Van de Velde et consorts, les textes bibliques sont respectables quand ils leur donnent raison, et ne sont plus respectés dès qu'ils leur donnent tort. Cette fois encore, M. Van de Velde, qui devait prouver jusqu'à l'évidence que mon opinion n'avait pas le sens commun, juge prudent de décliner la discussion. *Il n'a pas l'intention d'insérer dans sa narration une critique de mes arguments.* Ceci est fâcheux pour lui, car il est admis par tout le monde que ce système d'argumentation est pitoyable et qu'il montre le néant des raisons qu'on voudrait opposer au système que l'on attaque.

Certainement il peut être utile de diriger l'attention des lecteurs sur la manière dont je raisonne, mais à la condition que ces lecteurs consentiront à croire que M. Van de Velde est plus qu'eux-mêmes capable de saisir la marche d'un raisonnement ; peut-être quelques-uns y étaient-ils disposés ; je garantis maintenant qu'il n'en restera pas un seul qui ne se récrie sur l'incroyable inintelligence de M. Van de Velde. Copions donc :

« Page 17 du IIe volume de l'édition anglaise, il avance que les morceaux de sarcophage si admirablement taillés, qu'il trouve dans ce qu'on appelle le tombeau des rois, seraient d'un grand prix pour le *Louvre de Paris* (*sic*), si toutefois il pouvait être prouvé que ces sépulcres sont ce que leur nom indique. »

D'abord, pourquoi M. Van de Velde, qui plus haut prétendait *avoir scruté les éditions française et anglaise* de mon voyage, cite-t-il de préférence la traduction anglaise ? Pourquoi ne pas citer textuellement ce que ma propre plume a écrit ? Très-probablement parce que M. Van de Velde, bien qu'il en dise, n'a sous la main que l édition anglaise. Si le contraire était vrai, il eût été bien simple de signaler la concordance entre les deux éditions. Mais ceci est une querelle de détail, passons donc au fond de la question. Je ne comprends pas ce que M. Van de Velde trouve d'exorbitant dans la citation ci-dessus. Il existe au Pirée un sarcophage envahi par la mer, n'offrant pas un seul ornement, mais que la tradition déclare être le sarcophage de Thémistocle. Serais-je donc absurde de dire que ce sarcophage deviendrait une précieuse acquisition pour le Louvre, s'il était une fois bien établi qu'il est réellement le sarcophage de Thémistocle ? M. Van de Velde me permettra de n'en rien croire, et de penser que sur ce point il restera tout seul de son avis. Poursuivons.

« Ce que M. de Saulcy est désireux de découvrir, devient bientôt à ses yeux une certitude morale ; ne nous étonnons donc pas de lui entendre dire : Après une heure de repos, donnée aux délices du moka et du Latakieh, je passe à l'encre mes notes topographiques de la matinée, et je me complais à ruminer mes trouvailles de l'heureuse course que je viens de terminer. » (Ceci est extrait de l'édition anglaise, p. 97, et de l'édition française, t. II, p. 188.)

C'est ici que brille d'un éclat douteux l'intelligence de M. Van de Velde, ou qu'éclate son mépris pour ses lecteurs, qu'il juge assez simples pour qu'il lui soit permis de leur compter tout ce qui lui passe par la tête. Croit-on, en effet, que le passage cité et que je viens de transcrire se rattache même de très-loin au tombeau des rois ? Pas le moins du monde ! Il s'agit de ma course de Jéricho au Jourdain, à la pointe nord de la mer Morte, à Gomorrhe et à Nabi-Moussa !!! Reste à savoir si les lecteurs de M. Van de Velde seront flattés du sans-façon avec lequel il se moque d'eux. Car il n'y a pas de moyen terme ; ou bien M. Van de Velde les trompe sciemment, ou bien il ne comprend pas ce qu'il lit. En tout cas sa logique est étrange, on en conviendra. Voici, continue M. Van de Velde, quels sont les arguments en faveur de l'identité des tombes royales :

« D'abord, M. de Saulcy accepte sans condition la véracité de la tradition chrétienne, tandis qu'il rejette celle des natifs (ces derniers placent la tombe de David au côté sud du mont Sion). »

1° M. de Saulcy demande à M. Van de Velde, comment les Chrétiens, les musulmans et les Juifs appellent ce tombeau, et s'il porte parmi eux deux noms différents.

2° M. de Saulcy demande à M. Van de Velde pourquoi Josèphe appelle ce monument les caves royales, et cela de l'aveu de tout le monde.

3° M. de Saulcy demande enfin à M. Van de Velde s'il sait que le Pèlerin de Bordeaux place en 333 le tombeau de David à Bethléhem ? S'il ne le sait pas, il le prie de l'apprendre, et d'en conclure que les *natifs* qu'il invoque ne sont que les musulmans devenus maîtres de l'église du Cénacle, ou que les Juifs trompés par l'absurde récit de Benjamin de Tudèle.

Digitized by Google

« Ensuite viennent plusieurs démonstrations pour prouver ce que ces tombes ne sont pas, démonstrations qui pour que nous leur donnions notre confiance, devront passer par l'examen et le témoignage des savants, car nous avons été amené à soupçonner les citations d'auteurs anciens que fait M. de Saulcy, par les remarques de M. Isambert, dans son examen de l'ouvrage de M. de Saulcy, dans les bulletins de la Société de Paris. 1853, octobre, novembre, etc.

Répondons froidement à cela, si faire se peut. M. Van de Velde se trompe en me croyant de son école; je ne consentirai jamais à fausser sciemment une citation; c'est dire que j'ai l'horreur et le mépris le plus profond pour le vice le plus honteux, le mensonge. M. Isambert s'est permis parfois de me reprocher d'avoir altéré des textes anciens, et M. Isambert a été mis par moi en demeure de prouver qu'il disait vrai; j'attendrai longtemps, je crois, qu'il puisse répondre à cette injonction. Une fois, j'en conviens, il m'a justement reproché d'avoir mal consulté l'édition de Seylax de Gail, à propos d'un mot insignifiant que je me suis à tort figuré omis dans cette édition. Voilà à quoi se réduisent toutes les altérations qui me sont reprochées. Il faudra donc que ces messieurs prouvent que j'ai sciemment altéré des textes, ou bien ils porteront la peine de leur assertion perfide. Revenons à M. Van de Velde tout seul. Il n'a probablement pas fait ses humanités, puisqu'il est obligé de s'en rapporter à l'avis d'autrui, pour comparer avec des éditions imprimées, les textes et les traductions que j'ai donnés? Ceci franchement ne fait pas honneur à l'érudition du voyageur. Passons.

« Finalement il donne tous ses arguments comme concluant à prouver ce que ces tombeaux sont, c'est-à-dire ceux des rois de Juda. Mais ce qui me paraît de la plus grande importance, c'est la certitude que la Bible veut dire par l'expression *Cité de David*, la montagne même de Sion, et non pas la plaine ondoyante et rocheuse qui est à une bonne distance du mur septentrional de la cité. L'auteur glisse sur ce point avec quelques assertions hardies et insoutenables.»

J'ai prétendu, et je prétends plus que jamais, que le nom *Cité de David*, donné d'abord à la forteresse du mont Sion, que David parvint à enlever aux Jébuséens, fut étendu plus tard à Jérusalem tout entière, ainsi que le prouvent des textes bibliques dont on se garde bien de parler, ainsi que le prouve notamment d'une manière irréfragable le Livre des Machabées. Je n'ai jamais dit que la plaine où sont les Qbour-el-Molouk eût été nommée par extension *Cité de David*. C'est là une niaiserie que M. Van de Velde a tort de m'attribuer. Je glisse sur ce point, dit M. Van de Velde, avec quelques assertions hardies et insoutenables.—Pourquoi vous borner à le dire? il fallait prouver qu'elles étaient hardies et insoutenables. Du reste, revenez-y si vous voulez, monsieur Van de Velde; je vous ai promis de vous faire prompte et bonne justice, et je vous tiendrai parole.

«En lisant les arguments du voyageur, on devra se rappeler queles questions et les objections qu'il propose, sont les siennes propres et non pas celles du lecteur sans préjugés. Une suite de raisonnements tortillés ensemble de cette manière, fait que le lecteur suit insensiblement la hardiesse de l'auteur, et qu'il perd sa libérté de jugement; il est, sans le savoir et sans le vouloir, entraîné par les idées de l'auteur. »

M. Van de Velde ne pouvait rien ecrire qui me fût plus agréable que le passage précédent. Les objections qu'il déclare être les miennes propres, sont celles qui m'ont été opposées dans le sein de l'Académie, par MM. R.Rochette et Quatremère. Si, d'ailleurs, ce ne sont que les miennes, que M. Van de Velde formule les siennes, et je m'engage à les réfuter de façon à le contenter. M. Van de Velde a, sans doute sans y prendre garde, dépeint à merveille la manière dont la conviction se glisse dans l'esprit de l'homme. Puisque la lecture de mon mémoire sur les tombeaux des Rois agit sur ses lecteurs, comme en convient M. Van de Velde, je ne demande rien de plus, et je me tiens pour très-satisfait

Vient ensuite la citation des versets bibliques relatifs à l'inhumation des rois de Juda. M. Van de Velde n'a pas eu grand mal à rechercher ces passages que j'ai cités et commentés dans plusieurs pages consécutives. Il conclut ainsi :

« Il me paraît d'après ces passages] pris d'accord avec *Samuel* I, 7, et *I Rois* VIII, 1, que l'on ne peut pas être facilement amené à adopter la manière de voir hyperbolique de M. de Saulcy, et à croire que les tombes en question, au nord de la cité, aient jamais contenu les restes de David et de ses successeurs. L'Ecriture sainte aurait-elle pu s'exprimer d'une manière plus claire que dans les passages ci-dessus indiqués, pour désigner la place des sépulcres des rois de Juda? Non certes; malgré cela, l'erreur du voyageur français est si grande, qu'il dit lui-même au sujet de l'expression *dans la cité de Jérusalem* (voy. le sépulcre d'Akhaz) : Il me paraît impossible de prendre cette expression à la lettre. (Edit. anglaise, t. IV, p. 176; édit. française, t. IV, p. 252.)

M. Van de Velde, qui paraît se méfier de mes citations, me permettra de lui dire que celle-ci est tronquée, et par conséquent faussée. Voici ce que j'ai dit: quant à ce qu'il fut enterré *dans la ville, à Jérusalem*, il ne me paraît pas possible de prendre cette expression au pied de la lettre, puisque personne ne pouvait être inhumé dans la ville. C'est ce dernier membre de phrase qui donnait raison à ma proposition, que M. Van de Velde a jugé bon de supprimer; c'était peut-être prudent, mais ce n'est pas suffisamment loyal. Non, je le répète, personne ne pouvait, d'après la loi mosaïque, être enterré dans l'intérieur d'une ville, et c'est cette raison qui donnera toujours tort à mes adversaires. Voici ce qui termine cette note de M. Van de Velde :

Digitized by Google

« Ainsi la parole de Dieu doit céder devant les hypothèses de M. de Saulcy ! Nous sommes heureux de dire que M. Quatremère, dans le *Journal des Savants* (vol. 1851-1853), a bien montré la valeur que nous devons accorder aux découvertes de M. de Saulcy. Je prie mes lecteurs, pour être plus au courant de la valeur de cet ouvrage, d'examiner les jugements qui ont été prononcés sur son compte par cette revue périodique et par la Société de géographie de Paris, dont nous avons parlé plus haut. »

J'ai répondu aux articles du *Journal des Savants;* j'ai répondu aux articles du *Bulletin de la Société de géographie*. Tout le monde n'est pas dans le cas de M. Van de Velde, et peu de personnes ignorent l'existence de mes réponses. Ces réponses, trop vives parfois, je l'avoue aujourd'hui sans arrière-pensée, ont, je crois, fait voir que les attaques qui m'étaient adressées n'étaient pas justes. Dans tous les cas, elles n'ont pas réussi à me faire abandonner un seul des faits que j'avais énoncés. M. Van de Velde avait donc mieux à faire que de s'appuyer avec tant de confiance sur ces prétendus jugements, dont heureusement il m'était si facile d'appeler. Celui que M. Van de Velde s'est à son tour permis de porter sur la moralité de mon livre est-il plus respectable? C'est ce que les lecteurs de ce travail apprécieront. En tout cas, je crois avoir donné un bon exemple à M. Van de Velde : j'ai prouvé que son livre était tout au moins médiocre, avant de le dire hautement; il eût été plus sage de suivre la même marche à mon égard, et de ne pas se retrancher imperturbablement dans des assertions injurieuses, dont le moindre défaut est de prouver sa malveillance et son ingratitude.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE GEOGRAPHIQUE

DE LA TERRE SAINTE.

Cette Bibliographie ne comprend pas les ouvrages qui ont paru depuis 1700 et se trouvent dans tous les Catalogues.

—

A

ABOUL-FEDA, Arabe.—Traduit par Reynaud, in-4, 2 vol., 1848.

ABOUL-FEDA et IBN-EL-OUARDY DE KOILIR.— *Leipzig*, *Schæmmenk*, 1766, in-4, — id., 1786.

ACCOLTI. — La Guerra fatta da Christiani contra barbari per la recuperazione del sepolcro di Christo et della Giudea, tradotta per Francesco Baldelli de Cortona, in-8; *Venise*, *Gabriel Giolito de Ferrari*, 1549.

— Benedicti de Accoltis Aretini, de bello a Christianis contra barbaros gesto pro Christi sepulcro et Judæa recuperandis, libri III; *Venise*, *Bernardini de Vitalibus*, in-8, 1532.

ADAMNANUS. — De situ Terræ Sanctæ; *Ingolstadii*, in-4, 1619.

ADRICHOMIUS. — Theatrum Terræ Sanctæ et biblicarum historiarum, etc. Auctore Adrichomio Delpho; *Cologne* in officina Birckmannica, sumptibus *Hermanni Mylii*, in-fol., 1628.

—Theatrum Terræ sanctæ et biblicarum historiarum, etc. Auctore Christiano Adrichomio Delpho; *Cologne*, *Birckmann*, in-folio, 1600.

— Jerusalem sicut Christi tempore floruit, etc. Christiano Adrichomio Delpho auctore; *Coloniæ Agrippinæ*, *Godefridus Knapensis*, in-8, 1584 (non mentionné par Ternaux).

— Urbis Hierosolymæ, etc., brevis descriptio Christiano Adrichomio Delpho auctore; *Cologne*, *Birckmann*, in-8, 1592.

— Descrittione della citta de Gerusalemme da Ch. Adricomo, con un trattato de L. Arrivabene delle cose piu illustri di Tierra Santa; *Verona*, *Palazzolo*, in-8, 1592. — Le même. Edition de *Cologne*, in-folio, 1585.

— Vero ritratto della citta di Gerusalemme di Adrichomo, tradotto da M. F. Baldelli; *Fiorenza*, *Marescoti*, in-12, 1594. — Theatrum, *Cologne*, 1590; — Cologne, in-folio, fig., 1682; — Cologne, 1593: — Cologne, in-folio, 1613.

— A briefe description of Hierusalem, translated by Thomas Tymme; *London*, *Peter Short*, in-4, 1595.

— Beschryving van de stadt Jerusalem van A. Adrichom, vertaelt door M. Everaerts; *Leyden*, in-4, 1598.

— Descripcion de la ciudad de Jerusalem y lugares comarcanos, traducida por Vicente Gomez; *Valencia*, *Patricio Mey*, in-8, 1603; — 2e édition, chez le même, 1620.

AFLITTO. — Viaggio degli ambassadori di Messina alla gran Madre de Dio in Gerusalemme; *Messina*, in-12, 1647.

AGOSTINO. — Peregrinaggio di Terra Santa di F. Agostino, Siciliano; *Palermo*, in-8, 1632.

AITZINGER. — Terræ promissionis topographica atq. historica descriptio, etc., per Michaelem Aitzingerum Austriacum; *Coloniæ Agrippinæ*, *Godefridus Knapensis*, in-4, 1582.

ALCAROTTI. — Viaggio di Terra Santa; *Novara*, in-4, 1596.

ALLATII (Leonis). — Συμμικτα, sive Opusculorum Græcorum et Latinorum... libri duo, contin. : Joannes Phocas; Epiphanius; Perdiccas Ephesius; Anonymus, De locis Hierosolymitanis; Eugesippus, De distantiis, etc.; Willebrand d'Oldenbourg; Lucas Holstenius, De Sabbatico flumine; Anonymus, id.; *Coloniæ Agrippinæ*, *Jodocus Kalcovius*, in-8, 1653.

ALQUIÉ (Savinien d'). — Le voyage de Galilée; *Paris*, *Florentin Lambert*. — L'Epître dédicatoire est signée D. S. A.; in-8, 1670. — *Voy.* BONNECORSE.

—Les mémoires du voyage de M. le marquis de Ville au Levant, ou l'Histoire curieuse du siége de Candie, par Savinien d'Alquié; *Amsterdam*, *Henri* et *Théodore Boom*, in-12, 1671.

AGILES (Raimundus de).—Son voyage, dans Bongars. — *Voy.* BONGARS.

AMICO (B.). — Piante et imagini de sacri edifizi di Terra Santa, designate in Jerusalem, intagliate da G. Callot; *Roma*, in-folio, 1609. — Trattato delle Piante et imagini di sacri edifizi di Terra Santa, designate in Jerusalemme, etc., dal R. P. F. Bernardino Amico; *Firenza*, *Pietro Cecconcelli*, in-folio, 1620.

AMMANS (J. S.). — Reise in das Gelobte Land von Wien in Oesterreich durch Ungariam, Serviam, Bulgariam et Thraciam; *Zurich*, in-8, 1618. — Reise in das Gelobte Land mit noch drey andern Reiseb eschreibungen; *Zurich*, in-4, 1678.

ANDERSEN. — Morgenländische Reise von Albrecht von Mandelslo; *Schleswig.*, *Johann Holwein*, — *suivi de*: Orientalische Reisebeschrei bungen, Jürgen Andersen (1644 à 1650)

Digitized by Google

und Volguard Iversen (1655 et 1668); *Schleswig, Johann Holwein*, in-folio, 1669.

ANDRIESZ (Georg). — De Beschreyving des reyzen von Georg Andriesz..... Van J.-H. Glozemaker Vertaalt; *Amsterdam*, *Jan Rieuwitsz* et *Pieter Arentsz*, in-4, 1670.

ANGLURE (Simon de Salebruche, baron d'). — Journal contenant le voyage fait en Hierusalem et autres lieux de dévotion, tant en la Terre-Sainte qu'en Egypte, par très-illustre seigneur messire Simon de Salebruche, chevalier, baron d'Anglure, au diocèse de Troyes, en l'année 1395, mis en lumière pour la première fois sur le manuscrit trouvé en une bibliothèque; 154 pages in-18 allongé; *Troyes, Noël Moreau* dit *le Coq*, 1621; rare, à la bibliothèque de l'Arsenal. H, 618. — Ce voyage vient d'être réimprimé d'après le manuscrit de la bibliothèque Impériale, dans la collection de la *Bibliothèque catholique de voyages et de romans; Paris, Pouget-Coulon*, sous ce titre : *Le saint voyage de Jérusalem*, par le baron d'Anglure, 1395, accompagné d'éclaircissements sur l'état présent des lieux saints, in-18, 1858. — Ce voyage a été publié sous un faux titre et avec un style maladroitement rajeuni dans la *Revue d'Austrasie*, recueil littéraire publié à Metz. L'auteur de ce singulier pastiche était feu le baron Emmanuel d'Huart.

ANTONINUS. — Itinerarium Antonini Augusti et... Burdigalense... Hieronymi Suritæ... commentario... explicatum; *Cologne*, in-8, 1600. — Itinerarium beati Antonini martyris; *Juliomagi*, *Audinus*, petit in-4, 1640. — Dans les Actes des Bollandistes, mois de mai, t. II. *Anvers*, 1680, in-folio, p. 10 et suiv. — Reproduit dans le *Thesaurus* d'Ugolini, t VII, p. 1207 et suiv., 1747.

ANTONINUS DE AMICO. — Trium Latinorum ordinum post captam a duce Godofredo Hierusalem notitiæ; *Palerme*, in folio, 1636.

ANTONINUS PLACENTINUS. — Itinerarium de locis Terræ Sanctæ quæ perambulavit Antoninus Placentinus, in-4, 1640.

ANTONIO DE ARANDA. — Verdadera Descripcion de la Tierra santa segun el autor la vio y paseo año de 1530; *Alcala*, *M. de Eguia*, in-8, Goth.; 1531. — Verdadera Informacion de la Tierra Santa segun la disposicion en que en el año MDXXX el autor la vio y paseo; *Alcala*, in-4, 1533; — 2e édition d'*Alcala*, 1563; — 1re édition de Tolède, 1537; — 2e édition de Tolède, 1545. — Historia de Tierra santa; *Toledo*, in-folio, 1550.

ARCULFUS. — 1° Dans Adamnanus: De situ Terræ Sanctæ; *Ingolstad.*, in-4, 1619. — 2° Dans les Acta sanctorum ordinis S. Benedicti; edit. de Mabillon, sæc. III, part. II, p. 502-522; *Paris*, 1672, in-folio. — 3° Dans les Opera Gretseri; *Ratisb.*, 1734, tome IV. — 4° Extrait dans les mémoires de la société de Géographie de Paris, p. 794, 815, in-4, 1839. — 5° Dans la collection de M. Wright, traduction anglaise.

ARSENIUS. — Voyage à Jérusalem, en grec moderne; *Venise*, in-8, 1661.

AUBERT (Guillaume). — Histoire de la Terre-Sainte conquise par les Chrétiens sur les Barbares, sous la conduite de plusieurs princes de France; *Paris*, *Philibert Gautier* et *Philibert de Rouille*, in-4, 1562.

AVEIRO (Pantaléon d'). — *Voy.* DAVEIRO.

B

BABENBERG (W. Müntzer's von).— Reisebeschreibung von Venedig aus, nach Jerusalem, Damascus und Constantinopel; *Nürnberg*, in-4, 1624.

BALDENSEL (G. de). — Hodoeporicon ad Terram Sanctam, *Ingoldstadii*, in-4, 1604.

BALDELLI. — *Voy.* ROBERTUS Monachus. —

BARA (Jean). — *Voy.* BENJAMIN DE TUDÈLE.

BARGÆI (Petri Angeli). — Sirias, hoc est expeditio Christianorum qua Hierosolyma ductu Goffredi Bullionis a Turcarum tyrannide liberata est Carmen; *Florentiæ*, *Junta*, in-4, 1591. — Relation journalière du voyage du Levant faict et descrit par haut et puissant seigneur Henri de Beauveau, etc., revu, augmenté et enrichy par l'auteur des pourtraicts des lieux les plus remarquables; *Nancy*, *Jacob Garnich*, in-4, 1615; — 2e édition, identique, — 3e édition, Paris, Robineau in-12, 1619.

BARRADAS, (Sebastiani etc). — Itinerarium filiorum Israel in terram repromissionis; *Lyon*, *Jacques Cardou* et *Pierre Cavellat*, in-folio, 1620. (manque dans Ternaux-Compans).

BARRADAS (Sebastiani), Olyssiponensis e Societate Jesu. — Itinerarium filiorum Israel ex Ægypto in Terram repromissionis; *Antwerpiæ*, in-folio 1621 (manque dans Ternaux-Compans).

BARTOLOMIEU. — La manière et cérémonie des Turcs, par Bartolomieu, Hongrois, pelerin de Hierusalem, lequel ayant été illec esclave a connu par expérience tout ce qui est contenu en ce présent livre; *Paris*, *E. Longelier*, in-16, 1545.

BAUDOUIN. — Le voyage d'Italie et du Levant de MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin et de Stochove; *Rouen*, in-12, 1664.

BAUMGARTEN (Martini à), in Braitenbach etc. — Peregrinatio in Ægyptum, Arabiam, Palæstinam et Syriam, etc.; studio et opera M. Christophori Donaveri Ratisponensis; *Nuremberg* ex officina Gerlachiana, *per Paulum Kaupfmannum*, in-4, 1594.

BEAUGRAND. — Relation nouvelle et très-fidelle de la Terre-Sainte..... par F. Félix Beaugrand R. de S. F.; *Paris*, *Antoine Warin*, in-8, 1700.

BEAUVEAU (Henri de). — Relation journalière du voyage du Levant faict et descrit par messire Henri de Beauveau, etc., revue, corrigée et amendée en cette deuxiesme édition; *Lyon*, *François Arnoullet*, petit in-8, 1609. — ID. Relation journalière du voyage du Levant fait et descrit par messire Henri de Beauveau, baron dudit lieu et de Maunouville. *Toul*, *F. Dubois*, in-12, 1608.

BELON (Pierre). — Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables

Digitized by Google

trouvées en Grèce, Asie, Judée, etc., *Paris, G. Cavellat*, in-4, fig. 1553. — 2e édition, *Paris*, Guillaume Cavellat imprimé par *Benoît Prévost* pour Gilles Corrozet et Guillaume Cavellat. Le livre est sous le nom de Pierre Belon du Mans, 1554.—3e édition, *Anvers*, 1555. — 4e édition, *Paris*, 1588. — 5e édit., traduction latine; *Anvers*, 1589.

BENARD. — Voyage de Hierusalem et autres lieux de la Terre-Sainte, *Paris, Moreau*, in-8, 1621.

BENJAMIN DE TUDELE. — Voyage du rabbin Benjamin de Tudèle, en Hébreu. S. L. et A; *Constantinople, Goncini*, in-8, 1543. — 2e édition; *Ferrara, Abraham-ben-Urque*, in-8, 1556. — Itinerarium Benjamini Tudelensis ex Hebraico Latinum factum. Bened. Aria Montano; *Antwerpiæ, Plautin*, in-8, 1575. — 3e édition en Hébreu (dans le *Brisgaw*), in-8, 1583. — 4e édition; *Anvers, Plautinus*, 1595. —5e édition. Cum versione et notis Constantini l'Empereur ab Oppyck, etc.; *Lugd. Batavorum*, ex officina Elzeviriana, in-8, 1633. — 6e édition; Muller, *Helmstadii*, in-8, 1636. — 7e édition; *Helmstadii*, 1639. — 8e édition; De Reyzen van R. Benjamin van Tudela in de drie deelen der Welt, int Nederduyts overgeschrieven door Jan Bara; *Amsterdam*, J. Rex., in-24, 1666. — 9e édition; en juif allemand; *Amsterdam*, in-8, 1691. — 10e édition, en hébreu, *Amsterdam*, 1698.

BENVENGA. — Viaggio di Levante, con la descrizione di Constantinopoli, dal S. Abbate M. Benvenga; *Bologna, Monti*, in-12, 1688.

BERCY (Nicolas). — Le théâtre de la guerre sainte; *Paris*, 1669.

BERDINI. — Historia dell' antica e moderna Palestina, descritta in tre parti, dal R. P. F. Vincenzo Berdini; *Venetia, Gio. Battista Surian*, in-4, 1642.

BERNHART DE BREYTEMBACH. — Die Fahrt oder Reysz über Mere zu dem Heyligen Grab unsers Herrn Jhesu Cristi gen Jherusalem, auch zu der heiligen Jungfrawen sant Katherinen Grab auf dem Berg Sinay; *Mainz, E. Rewich*, in-fol. orné de belles figures en bois; 1486. — Il existe une édition sans date dans laquelle on a employé les mêmes caractères que dans celle-ci. On a supprimé la dédicace à l'électeur de Mayence, et la gravure du frontispice que l'on a remplacée par une autre qui représente le Saint-Sépulcre (Ternaux-Compans.) — Sanctarum peregrinationum in montem Syon ad venerandum $x\bar{p}i$ sepulcrum in Jerusalem atque in montem Sinay ad divam Virginem et martyrem Katherinam; opusculum hoc contentivum per Erhardum Rewich de Trajecto inferiore impressum, in civitate *Moguntina*, anno salutis MCCCCLXXXVI, die Februarii, finit feliciter. (Donné par Ternaux sous le titre de : *Itinerarium*.....), in-fol. fig.

BESANTI. — *Voy.* PESANTI.

BESOLDUS. — Historia urbis et regni Hierosolymitani, regum item Siculorum, etc., Neapolitanorum, etc., par Christophe Besoldus; *Strasbourg, les héritiers de Lazare Zetzner*, in-12, 1636.

BESSON. — La Syrie sainte, ou relation de ce qui s'est passé dans les missions de Damas, d'Alep, de Seyde, de Tripoli, et du mont Liban; *Paris, Hénaut*, in-8, 1660. — Storia santa del Padre Gioseppe Besson, *Roma*, in-4, 1662.

BIGNON. — Description de la Terre-Sainte, par Jérôme Bignon; *Paris*, in-12, 1600.

BISSELIUS. — Joannis Bisselii Palæstinæ seu Terræ Sanctæ Topothesia; *Ambergæ, Georges Hangenhafer*, in-8, 1659.

BLIOUL (Jean de). — Voyage de Hierusalem et Pelerinage des lieux saints de la Palestine, contenant les indulgences et autres choses notables et remarquables vues, par T. Jean de Blioul en la Terre Sainte; *Cologne*, in-8, 1600.

BLOUNT (H.). — Voyage into the Levant; *London*, in-4, 1636; — édition 1637, 1638, 1651, 1669;—édition, traduction allemande; *Helmstadt*, in-4, 1678;—autre traduction allemande, 1687; — édition d'Augsbourg; *Anthonio Sorg*, [in-fol., 1488; — édition flamande de Mayence Erhardt; *Rewich, van Utrecht*, in-fol., 1488. — Voyage et pélerinage d'oultremer au saint Sépulcre en la cité sainte de Hierusalem et de madame Sainte Catherine au mont Sinaï, traduit du latin de Bernard de Breydenbach par frère Jean de Hersin S. L.; *Lyon*, imprimé le XVIIIe jour de février l'an MCCCCLXXXIX, in-fol. — Sanctarum peregrinationum, etc. Per Petrum Drach, civem Spirensem, in-fol., goth., fig., 1490; — édition allemande; *Mayence, E. Rewich*, in-fol., 1491; — El Viage de la Tierra Santa que hizo Bernardo de Breidenbac, transferrido por Martin Martinez d'Ampies; *Caragoça*, in-fol. 1498; — édition lat. Spiræ per Petrum Drach, in-fol., fig., 1502; —le grand voyage de Hierusalem... par H. de Breydenbach; *Paris, N. Hygman* pour Fr. Regnaut, in-4, goth., 1517.—Peregrinatio ad Terram Sanctam; *Vittenbergæ*, in-8. (Extrait du volume de l'*Itinerarium*).

BONAVENTURA BROCARDUS. — Palæstina, seu descriptio Terræ Sanctæ solertissima, auctore R. P. F. Bonaventura Brocardo, monacho Theutonico; *Coloniæ Agrippinæ, J. Crithius*, in-8. 1624. (Ce Bonaventure Brocard ne doit pas être confondu avec Brocard, moine du XIIIe siècle.)

BONGARS. — Bongarsii Gesta Dei per Francos sive orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani Historia a variis scriptoribus; *Hanoviæ*, in-folio, 1611.

BONNECORSE. — Voyage en Galiléé, fait en la compagnie du sieur de Bonnecorse, consul à Seyde, donné au public par S. A. (Savinien d'Alquié) — *Paris, Lambert*, in-12, 1670.

BORKAU. — *Voy.* RADZIVIL.

BOUCHER (J.). — Bouquet sacré composé des roses du calvaire, des lys de Bethlehem, des jacintes d'Olivet, etc., fidèlement recueilli l'an 1611 — 1612, par le R. P. F. Jean Boucher; *Caen, Jean Mangeant*, in-8, 1618. — *Paris, Moreau*, in-8, 1620. — *Paris, Mathurin Hé-*

Digitized by Google

nault, in-8, 1823. — *Caen*, in-12, 1626. — *Rouen, Jean Machuel*, in-8, 1671. — *Paris* in-8, 1979. — *Rouen, la Besogne*, in-12, 1698. — *Rouen*, in-8, 1700.

BOULLAYE LE GOUZ (E. de la). — Les voyages et observations du sieur de la Boullaye le Gouz, gentilhomme angevin.... etc..; *Paris, Gervais Clousier*, in-4, 1673; — *Paris*, in-4, fig. 1657; — traduction allemande, *Amsterdam, Jacob Benjamin*, in-4, 1660.

BOURGES (De).—Relation du voyage de M. l'évêque de Béryte, par la Turquie, la Perse; *Paris*, in-8, 1683; — *Leipzig*, édition allemande, in-4, fig. ; — de 1671, *Amsterdam*, in-4, 1683.

BRANDT (Sébastien). — Von dem Anfang und Wesen der Stadt Jerusalem, durch S. Brandt; *Strasburg, J. Knobloch*, in-4, 1518.

BRIONEUS. — Totius Terræ Sanctæ urbiumque descriptio; *Parisiis*, in-4, 1540.

BREUNING ZU BUOCHENBACH (Hans Jacob). — Orientalische Reyzs des edlen und vesten Hans Jacob Breuning zu Buochenbach; *Strasbourg, Johannes Carolus*, in-folio, 1612.

BUNTING. — Itinerarium S. Scripturæ, etc.; *Haerlem*, in-4, 1614. — Itinerarium.... Hendrick, Buntingh; *Amsterdam, Johannes Janssonnis*, in-4, 1648.

BUNTINGIUS, Itinerarium... *Braunschweig* 4 vol. in-folio, 1650, *Amsterdam*, in-4, 1663.

BUNTING. — Itinerarium Sacræ Scripturæ, das ist ein. Reisebuch über die heilige Schrift; *Magdeburg*, in-folio., 1600. — Itinerarium sacræ Scripturæ, etc., van M. Henrico Bunding; *Arnheim Jan, Jansen* 1605.

BROCARD OU BURCARD. — Brocardi monachi Descriptio Terræ Sanctæ, *Basileæ*, in-8, 1494: — 1re Edition latine dans la Chronique universelle, publiée à Lubeck en 1475. — Traduction française dans la *Mer des histoires; Paris*, 1488; *Paris*, 1536, 1543.

BROCARDI. — Verídica descriptio Terræ Sanctæ regionumque finitimarum, ac in eis memorabilium descriptio; *Venetiis, J. Tacuinus de Tridino*, in-8, 1519; — Dans Grynæus, *Novus orbis*, etc., *Bâle*, 1532, in-folio;—*Paris*, 1532;—*Bâle*, 1537;—*Bâle*, 1555.

BROCARDI monachi Descriptio Terræ Sanctæ et Petri martyris de insulis nuper inventis; *Antwerpiæ*, in-12, 1536, cura J. Greetsii, 1536; *Paris*, 1744, dans le *De dimensione Terræ*, Gasparus Peneerus; *Wittemberg*, 1554, in-8 et 1579 in-8. — Descriptio Terræ Sanctæ, etc., auctore Brocardo monacho Germano... circa ann. Jesu Christi MCCXCIII; *Magdebourg*, Paulus Donatus, impensis Ambrosii Kirchneri, in-4, 1587. (Réuni à l'Itinéraire de Barthélemy de Salignac. *Voy.* ce nom.)

BROCARDI, de Monte Sion, Descriptio Terræ Sanctæ, dans *Lectiones antiq.* de Canisius, 1604 et 1725 (Basnage); *Ingolstadt*.

BRUYN (Cornelius de).—Reysen van Cornelius de Bruyn door de Vermanstadalen van Klein Asia, Syrien, Palestina; *Delft, Henrik von Kromveld*, in-folio, 1698. — Voyage au Levant, c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure et dans les plus considérables villes d'Egypte, de Syrie et de la Terre-Sainte, imprimé à *Delft* (avec un faux titre de Paris; *Cavalier*, 1714)1700.

BUISA (Fr Blas). — Relacion de los sacros lugares de Jerusalem y de los trabajos que padecen los frayles Franciscos; *Madrid*, in-8, 1622; — *Salamanca*, in-8, 1624.

C

CABATRICUS. — Voyage à la Terre-Sainte et en Egypte, entrepris vers 1474, et imprimé en langue bohême en 1491. — Id., édition de 1541.

CALAHORRA (L. de). — Cronica de la provincia de Syria e Tierra santa. *Madrid*, in-f°, 1684.

CANISIUS (Henricus). — Lectiones antiquæ, t. VI, *Ingolstadt, André Augermar*, 6 vol., 1601, in-4°.

CAPODILISTA (Gabriele). — Itinerario de la Terra Santa e del monte Sinai (XVe siècle), S. L. et A (Perugia) in-4°.

CARMOLY. — Les chemins de Jérusalem donnant les itinéraires juifs. *Bruxelles, Vaudale*, 1847, in-8°.

CARTWRIGHT (Thomas). — The preacher's travels trough the great countreys ot Syria, etc. By. T. C.; *London*, in-4°, 1611.

CASTEL (J. Du). — *Voy.* SAVARY.

CASTELA (Henry). — Le saint voyage de Hierusalem et du mont Synaï fait en 1600; *Bourdeaux, du Bret*, in-8°, 1601. — 2e Edition 1603, le même; *Lyon* et *Paris, Sonnius*, in-8°, 1603. — La guide et adresse pour ceux qui veulent faire le S. Voiage de Hierusalem par V. P. F., Henry Castela Tolosain; *Bordeaux et Paris, Laurent Sonnius*, in-12, 1604. — *Anvers, Sonnius*, 1612. — *Paris, Sonnier*, in-4°, 1613.

CASTILLO (Didacus del). — Thesaurus Terræ sanctæ quem seraphica Minorum religio de Observantia per trecentos et amplius annos religiose custodit et feliciter administrat; *Romæ*, in-4°, 1639.

CASTILLO (A. del). — El devoto peregrino y Viage de la Tierra Santa, *Madrid*, in-4°, 1654. — El devoto peregrino, viage de Tierra Santa, compuesto por el P. F. Antonio del Castillo; en *Madrid*, en la emprenta real, Figuras de Pedro de Villafranca, in-4°, 1656. — *Paris*, édition espagnole, *A Mureto*, in-4°, 1666.

CENTENO (Amaro). — Historia de cosas del Oriente, etc., con la Historia y sucesos del regno de Hierusalem, etc., por Amaro Centeno; *Cordova, Diego Galuan*, in-4, 1595.

CEVERIO (Juan) DE VERA. Viage de Tierra santa, descripcion de Gerusalem y del santo monte Libano, con relacion de Cosas maravillosas; *Madrid, L. Sanchez*, in-8, 1587. — Edition de Rome, *Mucio*, in-8, 1596. — *Pamplona*, 1598; ID., — *N. de Assiayn*, in-8, 1613.

CHAULMER. — Le tableau de l'Asie, etc., par le sieur Chaulmer; *Paris, Jean Henault*, in-12, 1654.

CHERON (Anne). — Relation du voyage d'Anne Cheron, agée de quatre vingts ans, à Jérusalem; *Paris, Boesche*, in-12, 1621.

COLA (Joannes). — Viazo de Venesia al sancto Hierusalem et al monte Sinai sepulcro de

Digitized by Google

sancta Chaterina, etc. ; *Bologna, Justiniano da Rubiera*, in-folio, 1500. (Donné sans nom d'auteur par Ternaux.)

COPPIN (Jean.) — Le bouclier de l'Europe ou la guerre sainte, etc., avec une relation des voyages faits par le R. P. Jean Coppin ; imprimé au *Puy* et se vend à *Lyon*, *Antoine Briasson*, in-4, 1686.

COTOWICK (J.). — Johannis Cotovici Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum ; *Antwerpiæ*, in-folio, 1617. — ID. *Anvers, Hieronymus Verdussius*, in-4, 1619. — J. Van de Cotwyck, Reyse van Jerusalem end Syrien, *Antwerp.* 1620.

D

DANDINI (Jérôme). — Voyage du mont Liban, traduit de l'Italien du R. P. Jérôme Dandini, par R. S. P. (Simon) ; *Paris, Billaine*, in-12, 1675. — ID., *Paris, Pepie*, in-12, 1684. ID. nouvelle édition. *Paris, Robert Pepie*, in-12, 1685. — Traduction anglaise, in-8, 1698.

DANIEL (Igumen). — Dans le recueil russe Ponteskhvia Rousskitch ... ; *Peterab.*, in-8, 1837.

DAPPER. — Asia, oder Genaue und gründliche Beschreibung des ganzen Syrien und Palæstina oder Gelobten L'andes... von Doct. O Dapper ; *Nürnberg, Johann Hoffmann*, in-folio, 1688. Suivi du Voyage de Spon et Wheler traduit en allemand par J. Genudier.

DAVEIRO (Pantaliam). — Itinerario da Terra Santa e suas particularidades ; *Lisboa, S. Lopez*, 1593. — Edition de 1596. — Edition in-4, 1600. — Acrecentado por Diego Tavares, *Lisboa*, in-4, 1685.

DESHAYES DE COURMENIN. — Voiage du Levant fait par le commandement du roy, en l'année 1621, par le sieur D. C. ; *Paris, Adrien Taupinart*, in-4, 1624. — *Paris*, in-4, figures, 1629. — *Paris, Adrien Taupinart*, in-4, 1632. — *Paris, Adrien Taupinart*, in-4, 1645.

DIRCX (J.). — Pilgermsche reyse naar Jerusalem ; *Coelen, H. V Vitten*, 1620.

DOES (J. Van der). — Verscheyde voyagien gedaen door J. Van der Does ofte reisen gedaen door Jonek Hr. J. Van der Does na Constantinopelen hur Adriaen de Vlaming na Hierusalem, etc., in-12, *Dortrecht, Vincent Cœymacx*, 1672.

DOUBDAN. — Le voyage de la Terre Sainte, etc., fait l'an 1652, par M. I. D. P. ; *Paris, François Clousier*, in-4, 1657. — Fr. Ternaux donne, à ses numéros 1854 et 1855, le titre de deux ouvrages qui paraissent appartenir à deux auteurs différents et qui sont le même voyage de Doubdan. — *Paris, Clousier*, in-4, 1661. — 3e édition, enrichie de nouvelles figures ; *Paris, F. Clousier*, in-4, 1666.

DUBLIULUS. — Hierosolymitanæ peregrinationis hodoeporicon ; *Coloniæ, Grevenbruch*, in-8, 1600. — *Munich*, in-4, fig. 1661.

DUCHAT (Yves). — Ivonis Duchatii, Belli sacri a Francis adhisque Christianis adversus Barbaros gesti pro sepulcro et Judea recuperandis narrationes quatuor ; — *Parisiis*, in-8, 1620. Histoire de la guerre sainte, in-8, 1631.

E

ECKHN (Daniel). — Reise von Arau gen Jerusalem zum heylingen Grab. ; *Cölln*, in-8, 1582.

EDRESI, Arabe, vers 1155. — Traduit par Jaubert ; *Paris*, 1836-1840, 2 vol. in-4, formant les tom. V et VI des Mém. de la société de géogr. de Paris.

EGESIPPI de excidio Hierosolymitano libri v ; *Coloniæ*, 1525. — Hegesippi descriptoris gravissimi de bello Judaico et urbis Hierosolymitanæ excidio libri quinque ; *Cologne*, Maternus Cholinus, in-8, 1575.

EHRENBERG (Johansen von). — Beschreibung zweiter Reiss zum heyligen Grab sampt des Gelobten Lands und Stadt Jerusalem und was sich da begeben ; *Basel, Apiarius*, in-4, 1576.

ENCINA (Juan del). — Viage de Hierusalem en versos ; *Roma*, in-8, 1521.

EPIPHANIUS. — Dans le recueil intitulé : Expositio thematum Dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt, par Frédéric Morell ; *Paris, Fred. Morell*, 1620, petit in-8, p. 17 à 27. (Publié pour la première fois.)

ESCOBAR (P. DE). — Lucero de la Tierra Santa y grandezas de Egypto ; *Valladolid*, 1587. — Pedro de Escobar Cabeça de Vaca. Lucero de la Tierra Santa y grandezas de Egypto y del monte Sinaï (en vers) ; *Valladolid*, in-8, 1594.

EUCHERIUS. — Epistolæ ad Faustum presbyterum, dans la Nova Bibliotheca manuscriptorum librorum de Labbe, t. I p. 665 et suiv. ; *Paris*, 1657, in-f° ; dans le tome VII du *Thesaurus* d'Ugolini, p. MCCI à MCCVI, 1747.

EUGESIPPUS. — Dans Leo Allatius. (Symmicta) ; *Amsterdam*, in-8, 1653, p. 104 et suiv., — réimprimé dans la Byzantina de Venise, 1733.

EUSEBII PAMPHILI. — De locis Hebraicis liber, 1516. — ID. Onomasticon, dans les Œuvres d'Eusèbe ; Bâle, 1553. — Paris, 1643, Francfort, 1689. — ID., Onomasticon séparé ; *Paris*, 1659, 1699 ; édition de Bonfrerius S. J., 1631, dans le saint Jérôme de 1706 : *Amsterdam*, 1707, 1711. — Appendice de la Géographie sacrée de Charles de Saint-Paul, dans le Thesaurus antiquitatum sacrarum, d'Ugolini ; t. V. *Venise*, 1748. — Periculum criticum seu Exercitationes philologicæ quatuor in loca depravata Eusebii Cæsariensis et Hieronymi de situ et nominibus locorum Hebraicorum, dans les Opera philologica Jacobi Rhenferdii. Traj. ad Rhen., 1722, in-f°.

F

FERMANEL, etc. — Le voyage d'Italie et du Levant fait en 1630 par M.M. Fermanel, Fauvel, Baudoin, de Launay et de Stochove : *Rouen, Antoine Maury*, in-12, 1670. — ID., Rouen, *Jacques Hérault*, 1670. — ID., *Rouen, veuve de Louis Behourt*, in-12, 1687.

FEYRABEND (Sigmund). — Reysbuch des

Digitized by Google

heyligen Lands, par Sigmund Feyrabend, *Francfort sur le Mein*, in-f°, 1584. (Non mentionné par Ternaux.)

Gonzales Figueroa. Obra nuovamente compuesta por Francisco Gonzales Figueroa, natural de la ciudad de Murcia, dando se cuenta de la vida y del martyrio de una santa muger española y fue que la quemaron viva en la ciudad de Hierusalem, y esto lo hicieron los Turcos enemigos de nuestra santa fe catholica. *Valencia* in-4. 1581.

Flaminius Leo. — Leonis Flaminii Itinerarium per Palæstinam, etc. Das ist Reisbeschreibung durch Leone Flaminio. *Rotemburg* Noah von Millenau in-4, 1681 ; id. in-4. 1682.

Franciotti (Cesare). — Viaggio al monte Calvario del R. P. Cesare Franciotti., *Venezia, Combin*, in-32, 1634.

Frescobaldi Leonardo di Nicolo (1384). — Voyage en Palestine ; *Rome*, 1818.

(Il y en a une édition française récente.)

Fulcherius Carnotensis, — dans Bongars et Duchesne *Histor. Franc. Script.*

Fuller (T.) —History of the holy Warres. *Cambridge*, in-f°, 1640.

Fureri ab Haimendorf (Christophori). — Itinerarium, etc., *Nurnberg*, Wagenmann, in-4, 1620. — édition en allemand, *Nurnberg*, in-4, 1621. — Edition latine, *Nurnberg, Abraham Wagenmann*, in-4, 1621. — Edition allemande *Nurnberg*, fig. 1646.

G

Gallardo (Pedro Gonzales). — Viage de Hierusalem, por Pedro Gonzales Gallardo, *Sevilla*, in-8, 1605.

Gaspard de san Bernardino. — Son Itinéraire depuis l'Inde est indiqué à tort comme contenant une description de Jérusalem; *Lisboa*, in-4, 1611.

Georgewitz de Croatia, detto Pellegrino hyerosolymitano. Opera nova che comprende quatro libretti. Il primo libro tratta del pellegrinagio della Terra Santa. Il secondo, etc.; *Roma, A. Barri*, Petit in-8, 1558.

Georgiewitz (B). — Voyage de Jérusalem avec la description des cités, villes, etc., et de l'Etat de l'empereur des Turcs, mis en lumière par L. Darmont; *Liége*, in-4, 1600.

Gerhardi (Friderici). — In Ægyptum et Syriam ad Saladinum legati Itinerarium, dans la Chronica Slavonica Helmodi et Arnoldi abbatis Lubecensis, edit. Bongart.; *Lubec*, 1702, in-4.

Girodet (Gabriel). — Discours du voyage d'outremer par Gabriel Girodet; *Lyon*, M. Jove, in-8, 1575 — *Troyes*, in-8, 1645.

Gomez (V). — Descripcion de Jerusalem y Lugares vecinos, in-8, 1603. (C'est une traduction d'Adrichomius). — *Valencia, Patricio Mey*, in-8, 1620.

Gonzales (Anthonius). — Hierusalemsche reyse von den Pater F. Anthonius Gonzales, minder broeder recollect ..., *Anvers*, 2 vol. in-4, 1673.

Goujon (Jacques). — Histoire et voyage de la Terre-Sainte, etc., par le R. P. Jaques Goujon; *Lyon, Pierre Compagnon* et *Robert Taillandier*, in-4, 1670. (Il y a une édition qui porte 1671 ; mais elle ne diffère pas de celle de 1670. Il n'y a que le titre de réimprimé.

Gregorii, episcopi Nyssæ. — De euntibus Ierosolyma, epistola, traduite par Pierre Molineus ; *Hanovre*, in-8, 1607. — Dans les œuvres de S. Grégoire, edit. Morell.; *Paris*, 1615, 2 vol. in-folio, T. II, p. 1084-1087.

Grendsteen (Le P.) — Iter Bethlemiticum, reyse til Betlehem; *Kiöpenhavn*, 1678.

Grynæus. — Novus orbis, etc., contenant plusieurs voyages et en particulier ceux d'Hayton et de Varthema; *Basileæ, Hervagius*, in-folio, 1532. — Id., *Basileæ*, in folio, 1534.

Gualterius Cancellarius, dans Bongars.

Guerrero (Francisco).—El viage de Hierusalem que hizo Francisco Guerrero, maestro de Capilla de la santa Iglesia de Sevilla; *Valencia*, J. Navarro, in-8, 1593. — El viage de Hierusalem que hizo Francisco Guerrero ; *Sevilla*, 1596; — *Alcala de Henares, J. Gracian*, in-8, 1605; — *Sevilla*, in-8, 1620; — *Sevilla*, in-8, 1645.

Guillaume de tyr. — Historiæ belli sacri libri xxiii cum J. Heroldi continuationum lib. vi; *Basileæ*, in-folio, 1549; — Basileæ, in-folio, 1564 ; *Venezia*, Trad. ital. de G. Horologgi, in-4, 1570.

H

Haimendorf. — *Voy.* Furer.

Hartnaccius. — Géographie des Gelobten Landes, *Nürnberg*, in-4, 1689.

Hault (N. de). — Voyage de Hierusalem fait en l'an 1393, *Chaumont en Bassigny*, in-24, 1601.

Haycon (Fr.). — Histoyre merveilleuse..... contenant six livres dont le premier traite etc., le sixième parle du pays de Sirie et des villes sur mer d'Egipte, du désert, du mont de Sinay, d'Arabes et des saints lieux qui sont entre le fleuve Jourdain et Hierusalem, etc.; *Paris*, Jehan Saint-Denis, in-folio, goth. 1529. — On a de cet ouvrage deux autres éditions en un vol. petit in-4. l'une chez Ph. Le Noir, l'autre chez Denys Janot, sous le titre suivant: S'ensuyuent la fleur des histoires de la terre d'orient compillées, par Fr. Haycon seigneur du Cortet cousin germain du roi d'Armenie, par le commandement du Pape. La première partye contien la situation des royaumes d'Orient ; la ii partie des seigneurs qui en Orient ont regné depuis l'incarnation de Nostre-Seigneur; la iii partie parle des Tartarins; la iiii partie parle des Sarrazins et Turcs depuis le premier jusques aux présents qui ont conquesté Rhodes, Hongrie et dernièrement assailli Autriche. la ve parle du sophy roi de Perse et du prince Tamburlan.

Hayton. — Liber historiarum partium Orientis, sive passagium Terræ Sanctæ, Haytono ordinis Præmonstratensis auctore scriptus anno mccc. *Hagenoæ*. Per Johan. Sec. anno mdxxix, in-4.

Heidman. — Christophori Heidmani Palæstina sive Terra Sancta, etc., *Helmæstadii, Henning Muller*, 1639, in-12. — *Wolferbyti, Conrad Bunc*, in-4, 1655, et 1665. — Christoph. Heidmanni Palæstina sive Terra San-

Digitized by Google

cta, nunc correctior Henrici Ernstii annotationibus sive addendis, nec non auctario novo quod Frider. Spanhemius.... Completior et illustrior quartum edita; *Wolfenbatel, Henrich Grentzius*, in-4, 1690. (Ce volume est suivi d'une traduction allemande du voyage de Spon et Wheler. — *Voy.* SPON.)

HELLFRICH. — Kurtzer und warhaftliger Bericht von der Reyse aus Venedy nach Hierusalem, etc. Dureh Johann Hellfrich jetzo Bürger zu Leipzig; *Leipzig, Zacharias Birwald* in-3, 1589.

HERBERT (Thomas). — Travels into divers parts of Asia and Africa; *London*, in-folio, 1665; *Amsterdam* in-4, 1665.

HESS (Johan. de), presbyteri. —Itinerarium Hierosolymitanum; *Parisiis*, in-4, 1489. — Itinerarius (*sic*) Joannis de Hess, presbyteri, à Hierusalem, etc., impressum *Parisiis*, per *Robertum Gourmont* pro Oliverio Senaud in-4, sans date, 149? — Itinerarium Johannis de Hesse presbyteri ad Jherusalem, describens dispositiones terrarum, insularum, montium et aquarum; *Daventriæ* per *Richardum Pafroët*, in-4, 1499. — Edit. *Daventriæ*, per me *Jacobum de Breda*, in-4, 1504.

HESII (Johannis). — Peregrinatio ab urbe Jerusalem per Indiam, Æthiopiam et alias nonnullas mundi remotas regiones; *Antwerpiæ*, 1565.

HIERONYMUS (S). — Iter ad Palæstinam. Epistola S. Hieronymi ad Eustochium.., dans toutes les éditions de saint Jérôme, édit. de Paris 1706, t. IV, 2e partie, p. 669 et suiv. (Traduite dans le tome XI des chefs-d'œuvre des Pères par l'abbé Guillon; *Paris*, 1838, in-8, p. 439-511; et dans l'Itinéraire de Châteaubriand, edit. de 1811.

HUEN (Nicole le). — Le grand voyage de Hierusalem, etc., par Nicole le Huen; *Paris, François Regnault*, in-4e, gothique, 1522. — Ternaux a attribué, à tort, cet ouvrage à B. de Breydenbach. Il est vrai que le Huen a pillé l'édition allemande de Breydenbach qui a suivi celle de 1486.

I

INGULF. — Iter ad Terram sanctam, dans Baronius, *Annales ecclesiasticæ*, t. XXII, S. A., 1064, p 266-270; *Lucæ*, 1745, in-f°.

ISTAKLORI (El), Arabe, de l'an 925; traduit par Mordemann; *Hambourg*, 1845, in-4e.

J

JOUVIN. — Le voyageur d'Europe où est le voyage de Turquie qui comprend la Terre-Sainte et l'Egypte, par M. Jouvin; *Paris*, in-12, 1676; — par M. Jouvin de Rochefort, trésorier de France; *Paris, Robert Petit*, in-8e, 1684.

K

KABATNIK (Martin) (en tchekhe, 1474); *Prague*, 1518, 1541.

KAHLE (C.) — Historia de profectione in Terram Sanctam principis Bogislai X, ducis Pomeraniæ; *Wittembergæ*, in-4e, 1554.

KHALIL, Arabe (vers 1232). — Syria descripta, publié par Rosenmüller; *Lepsiæ*, 1828, in-4e.

KIRCHMANNUS.—Commentarii historici duo, alter de regibus vetustis Norvagicis, alter de profectione Danorum in Terram Sanctam, circa annum 1185; *Amsterdam, Jansen Waesberg*, in-8e, 1684.

KITSCHER (J. de). — Tragi-comedia de Jherosolimitana profectione; *Leipzig, Melchior Lotter*, 1501.

KUYNRETORFF (Geert). — Jerusalemsche reyse Geprent te; *Campen*, in-8e, 1500.

KYRIACI Anconitani. — Itinerarium (1440); *Florence*, 1742.

L

LA BROQUIERE (Bertrandon de). — Voyage en Palestine (1432), traduit en anglais par Thomas Jones; *Hafod*, 1807, recueil de Wright.

LA CROIX (de). — La Turquie chrétienne sous la puissante protection de Louis-le-Grand, contenant l'état présent des nations et Eglises grecque, arménienne et maronite dans l'empire ottoman, par M. de La Croix; *Paris*, Pierre Hérissant, in-8, 1695.

LANGHEN (Rudolphi de). — Urbis Hyerosolimæ templique in ea origine variæque fortunæ, prophanationes et excidii libri II; *Daventriæ* (*J. de Breda*, S. A. (1477).

LAUNOY (Gilbert de). — Voyage en Palestine (1422); *Mons*, 1842.

LESAIGE (Jacques). — Chy sensuiuent les gistes repaistres et dépens que moy, Jaques Lesaige, marchant de drap de soye, demourant à Douay ai faict de Douay à Hierusalem, Venise, Rhodes, Rome et aultres passaiges que moi ai faict l'an mil chincq cens XVIII, avec mon retour. Imprimé nouvellement à *Cambray*, par *Bonaventure Brassart*, du depens du dict Jasques, in-4, goth. (vers 1520).

Che présent livre a faict ung nome Jaques le Saige,
Lequel est bien sarpilit de langaige,
Grand crocheteur de bouteilles et flacquon.
Je prie Dieu qu'il lui face pardon.

Ce volume passe, dit Ternaux, pour le premier livre imprimé à Cambrai. — Edition de Cambrai, B. Brassart, petit in-4. goth. 1523.

LE BLANC (Vincent). — Les voyages fameux du Sr Vincent le Blanc, etc.; rédigés fidellement sur ses mémoires par Pierre Bergeron, etc., reveu, corrigé et augmenté par le sieur Coulon; *Troyes, Oudot*, se vend à Paris, chez Gervais Clousier, in-4, 1658.

LICINIO (Fabio). — Delineatione della citta di Gierusalemme; *Venezia*, 1560.

LOIR (du). — Voyage du sieur du Loir, contenu en plusieurs lettres écrites du Levant, etc.; *Paris, François Clouzier*, in-4, 1654. — Viaggio di Levante., in-12, 1670. — *Venezia*, in-12, 1671.

LUSIGNAN (Etienne de). — Histoire contenant une sommaire description des généalogies, alliances et gestes de tous les princes et grands seigneurs dont la plupart estoient François qui ont jadis commandé ès royaumes de Hierusalem, Cypre, Armenie et lieux cir-

Digitized by Google

convoisins par le R. P. F. Estienne de Lusignan; *Paris*, *Guillaume Chaudière*, in-4, 1579.— *Paris*, *Jouet*, in-4, 1604.

Lussy (Melchior). — Reisebuch gen Hierusalem, etc., par Melchior Lussy, Ritter.; *Freyburg in Utschland*, *Abraham Gemperlin*, 1590. — *Paris*, in-4, 1613.

M

Magri. — Breve narratione del viaggio al monte Libano nell'anno 1624; *Roma*, in-4, 1655. — Domenico Magri, Breve racconto del viaggio del monte Libano; *Viterbo*, *Diotallevi*, in-4, 1664.

Mamerot.—Les passaiges d'oultremer faicts par les François depuis l'empereur Charlemagne, jusqu'en 1454; *Paris*, Ph. Le Noir, in-f°, 1518.

Mandeville. — Ce livre est appelé Mandeville, et fut faict et composé par M. Jehan de Mandeville chevalier natif de l'Angleterre de la ville de S. Alein; et parle de la Terre de promission : c'est à savoir de Jérusalem et de plusieurs isles de mer et les estranges et diverses choses qui sont ès dites isles. — Cy finist ce très-plaisant livre nommé Mandeville parlant moult autentiquement du pays et terre doutremer. Imprimé à *Lyon sur le Rosne* l'an MCCCCLXXX le VIIIe jour de feurier à la requeste de maistre Bartholomieu Buyer bourgoys dudit Lyon, in-folio. — Id. Tractato delle piu maravigliose cose et piu notabili, che si trovano en le parti del mondo vedute e collecte en el presente compendio dal strenuissimo cavaller Speron; doro Johanne de Mandavilla anglico nella citta di S. Albano, etc. Explicit Johannes de Mandavilla impressus Mediolani ductu et auspiciis magistri Petri de Corneno, pridie Calendas Augusti MCCCCLXXX. — Johannis de Mandavilla Itinerarium a terra Angliæ in partes Iherosolymitanas et in ulteriores transmarinas ab autore primum Gallice conscriptum anno 1355, et postea Latine versum S. L. et A. in-4, goth. (*Venise*, vers 1480). Voyage de Jean de Mondeville traduit en allemand avec ce titre. — Johannes von Montevilla : Reise-Beschreibung, verteutscht von Otto von Demeringen; *Strasbourg*, *J. Pruss.*, in-4, 1488. — Zovanne de Mandavilla, etc., Trattato, etc.; *Venezia*, *Nic. de gli Ferrari*, in-4, *Goth.*, 1491. — Giovanni Mandavilla, Trattato delle piu miravigliose e piu notabili cose que si trovano nel mondo, scritte e raccolte verso l'anno 1332, redotto in lingua Toscana; *Firenza*, *Lorenzo de Morgiani e Giovanni de Magenza* in-4. 1492. — Edition d'*Anvers*; Govaerdt Baëk, in-4, 1494. — Zovanne de Mandavilla; Trattato, etc.; *Venezia*, *Manfredo di Monferrato*, in-4, 1496. — Edition de Milan, in-4, 1497. — Das Buch Ritters J. v. Mandevilla; *Augsburg*, *A. Sorg.*, in-folio, 1481. — Autre édition, *Augsburg*, 1481.

— Jan van Mandeville. Reyse. . . S. A., in-folio (1480) (rarissime). — Edition allemande, *Augsbourg*, chez *Schönsperger*, 1482, in-folio. On y lit : « Moi Jean de Mandeville, je quittai ma patrie pour traverser la mer en l'an 1332. J'y revins et je fus obligé de m'y reposer à cause d'une maladie quoique j'eusse désiré en voir davantage. J'avais été absent douze ans. » Le traducteur allemand se nommait Michelfelser. — Autre édition allemande; *Strasbourg*, Joannes Prussz, in-folio, 1482. — Joh. de Montevilla Itinerarium, *Zwoll.*, in-4, 1483. — Edition allemande de *Strasbourg*, *Prussz*, in-folio, 1486. Edition française, *Paris*, *Jehan Bonfons*, in-4, goth., 1487. — Edition italienne, *Bologna*, *Ugo de Ruggieri*, in-4, goth., 1488. Il y a eu une autre édition du XVe siècle sans date. — Edition de la traduction de Otto Demeringen; *Strasbourg*, *M. Hupfuff.*, in-folio, 1501. — Edition allemande *Strasbourg*, *Knoblauch*, in-folio, 1507. — Mandavilla, Libro de las Maravillas del mundo que trata del viage de la Tierra Santa, de Hierusalem y de todas las provincias y ciudades de las Indias y de los hombres monstruosos que hay en el mundo; Alcala, in-folio, 1517. — Edition de *Venise*, *M. Sessa*, in-8, 1521. — Traduction espagnole, *Valencia*, *J. Navarro*, in-f°., 1540, —De Vauderlyke, Reize van Jan Mandevyl, etc., *Amsterdam*, *veuve de Jacobus van Egmont*, in-4, 1550. (Non donné par Ternaux). — Edition de *Venise*, 1567. — Edition de *Londres*, in-4 goth., fig., 1584. — Edition de *Francfort* et de *Cölln*, in-8. 1600. — Edition de *Londres*, T. Stansby. fig. 1618. — Edition de *Londres*., 1684. — Edition d'*Augsburg*, in-12, 1692.

Mantegazza. — Relazione del santo viaggio de Gierusalemme da Stephano Mantegazza; *Milano*, in-8, 1601. — Relatione tripartita del Viaggio de Gerusalemme, etc., da fra Stephano Mantegazza, etc.; *Milan*, *l'héritier de Pacifico Pontio et Gio. Battista Piccaglia*; in-4, 1616.

Masoudy's (El) (Arabe, de l'an 918).—Historial encyclopedial, etc., traduit par Aloys Spenger; *Londres*, 1841, in-8. (Le tome Ier a seul paru.)

Matas (Miquel de). — Devota peregrinacion de la Tierra santa; *Barcelona*, in-8, 1604.

Maundrell (Henri). — Journal from Aleppo to Jerusalem. . . . , *Oxford*, in-8, 1699.

Meggen (Jodoci a). — Peregrinatio hierosolymitana; *Dillingæ*, *Meyer*, in-8°. 1580.

Mergenttal (Hans von). — Gründliche und warhafftige Beschreibung, etc. in das heilige Land nach Hierusalem etc. Herrn Albrechts, Herzog zu Sachsen etc., *Leipzig*, in-4°, 1586.

Medina (Antoine). — Viaggio de Terra Santa fatto da Ant. Medina, trad. de lingua Castellana nella Toscana da P. Buonfanti; *Fiorenza*, *Marescoti*, in-4°., 1590.

Meerheim (Gottfried August.) — De utilitate expeditionum cruciatarum; *Vitebergæ*, 1766, in-4°.

Mericius (Balt.) — Itinera sex diversorum Saxoniæ ducum diversis temporibus in Italiam, Palæstinam et Terram Sanctam; *Vittemberg*, in-12, 1612.

Milano (Angelico). — Historia cronologica della provincia de Syria e Terra Santa di Gierusalemme, tradotta del spagnuolo di Giovani de Calahorra; *Venezia*, in-4°, 1694.

Digitized by Google

Mocquet (Jean).—Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales, faits par Jean Mocquet; *Paris, Jean de Henqueville*, in-8°, 1617. — Voyages en Afrique..... par Jean Mocquet, garde du cabinet des singularitez du roi aux Tuileries; à *Rouen, Jacques Caillove*, 1645, in-12, fig. — Id. *Lüneburg*, in-4°, fig. 1668. — Id. Traduction anglaise de Nathaniel Pullen, *London*, in-8°, 1696. — Id. *Paris*, 2 vol. in-12, 1645. — Id., *Rouen*, in-8°, 1665.

Monconys. — Journal des voyages de M. de Monconys etc., publié par le sieur de Liergens son fils; *Lyon, Horace Boissat* et *George Remens*, 3 vol. in-4°; le Ier de 1665, les deux autres de 1666. — Id., *Leipsig* et *Augsburg, Laurentz Kroniger et Gottlieb Gobels, imprimé* par *Andreas Zeidlern*, in-4°, 1697.

Monis (Simon de). — Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant, publiée par le sieur de Monis (Richard-Simon); *Francfort* (*Amsterdam*), *Frederic Arnaud*, in-12, 1684.

Mont (Du). — Nouveau voyage du Levant par le sieur D. M.; *Lahaye, Et. Foulque*, in-8°, 1694. — Id., traduction imprimée à *Utrecht, Antony Schouten*, in-4°, 1695, avec le nom de Du Mont. — Id., traduction Anglaise; *Londres*, in-8°, 1696. — *Utrecht, Antony Schouten*, in-4°, 1699.

Mossi (Antonio). — Breve descrizione dell' aquisto di Terra Santa, di Antonio Mossi, Fiorentino; *Firenze, Marescotti*, in-4°, 1601.

N

Nau. — Voyage nouveau de la Terre-Sainte (par le P. Nau, Jésuite); *Paris, André Pralard*, in-12. L'épître dédicatoire est signée M. N. I., 1679. — Id., Paris, in-12, 1683.

Noe. — Viaggio fatto in Terra Santa; *Venegia, Georgio*, in-8, 1566. — Id., Viaggio da Venetia al santo Sepulcro et al monte Sinaï,.... composto dal R. P. F. Noë dell' ordine de San Francesco; in *Venetia, per Beneditto Miloco*, in-12, 1676. — Id., *Bassano* in-8°, fig. 1685.

O

Odon de Dueil, dans le Sylloge Petri Fr. Chiffletii; *Dijon*, 1660, in-4°. — Dans le Spicilegium Dacherii, t. III, p, 266. — Extrait dans D. Bouquet, t. XII.

Olgiato.—Viaggio die Gerusalemme, in-8°, 1647.

Otto Frisengensis. — Vie de Frederic Barberousse; *Argentorati*, 1515, in-f°. — Dans *Bibliotheca Patrum Cistercens.* de B. Tissier, t. VIII, p. 1.; *Bâle*, 1569, in-f°.

Outreman (Pierre d'). — Brief recueil des croisades et entreprises des Chrétiens pour la délivrance de la Terre-Sainte avec un abrégé de l'histoire de Jérusalem depuis la mort de Godefroi de Bouillon jusqu'à la perte dudit royaume, par le R. P. Pierre d'Outreman; *Paris*, in-12, 1645.

P

Pacifique de Provins. — Relation du voyage de Perse fait par le R. P. Pacifique de Provins, contenant les remarques particulières de la Terre-Sainte et le Testament de Mahomet; *Paris, Nicolas et Jean de la Coste*, in-4, 1631.—Id., *Lille, De Rach*, in-12, 1632. (Donné par Ternaux sans nom d'auteur.) — Id., *Paris*, in-12, 1642. — Id., *Paris, N. et J. de la Coste*, 1645.

Padioleau (Albert). — De l'antiquité, fondation, nomination, splendeur, ruyne et estat présent de la ville de Jérusalem, par Albert Padioleau; *Nantes, Hilaire Mauclerc*, in-4, 1635.

Palerne (Jean). — Peregrination du sieur Jean Palerne forezien secretaire de François de Valois, duc d'Anjou et d'Alençon, etc.; à *Lyon, Jean Pillehotte*, in-8. 1606.

Pallazolo. — Breve descrizione della citta di Gierusalemme; *Veronal* in-12, 1572.

Pascha (J.). — Pérégrination spirituelle vers la Terre-Sainte, comme en Jérusalem, Bethlehem, Jordain; *Louvain*, in-4, 1566.

Paul (Marc). — Reyze en Beschryving der Oosterschen Landtchappen; *Amsterdam*, in-4, 1664. — Id., Edition latine; *Coloniæ Brandeburgicæ*, in-4, 1671. — Id., Delle maravíglie del mondo da lui vedute; *Trevigi*, in-8, 1672.

Pesenti (G. P.). Pellegrinaggio di Gierusalemme, fatto e descritto per G. P. Pesenti; *Bergamo*, in-4, 1615. — Id., *Brescia*, in-8, 1628.

Petersdorf (C.). — Itinerarium Terræ Sanctæ et totius Europæ; *Erfurti*, in-8, 1616.

Philippus a Sanctissima Trinitate. — Itinerarium orientale R. P. F. Philippi a SSma Trinitate, etc.; *Lyon, Antoine Juillieron*, in-8, 1649. — Voyage d'Orient du R. P. Philippe de la Très-Sainte Trinité, composé, revu et augmenté par luy mesme et traduit du latin par un religieux du mesme ordre; *Lyon, Antoine Juillieron*, in-8, 1652. — Viaggi orientali del P. Filippo della SS. Trinita etc.; *Venise, Gio. Pietro Brigonei*, in-12, 1667. — Id., *Lyon. Antoine Juillieron*, in-8, 1669. Id. *Venise*, in-12, 1670. — Id., *Francfort.*, in-8, 1671; Id., 1673.

Phocas (Joannes). — Compendiosa descriptio urbium ab Antiochia ad Hyerosolimam, nec non Syriæ, Phœniciæ, Palæstinæ... Græce et Latine; *Coloniæ*, in-8, 1653. — Dans les Symmicta d'Allatius, — reproduit dans les Bollandistes, t. II, mois de mai; *Anvers*, 1680, et dans la Bysantine de Venise de 1733.

Pius II. — Cosmographia Pii II Papæ in Asiæ et Europæ eleganti descriptione; *Paris, H. Estienne*, in-4, 1509. — Pii II, Pont. M., Asiæ Europæque elegantiss. descriptio, S. N. de F., 1531, in-8. — Id., Edition de *Paris, C. Chevallon*, 1534. — La descrittione de l'Asia et Europa di Papa Pio II, etc., con l'aggiunta dell' Africa secondo diversi scrittori, etc.; *Vinegia, Vincenzo Vaugris*, in-8, 1544.

Possot (Denis) et Charles - Philippe, Seigneur de Champarmoy. — Très-ample et abondante Description du voyaige de la Terre-Saincte dernièrement commencé l'an de grâce mil cinq cent trente deux.... Commençant le

Digitized by Google

dit voyage, depuis la ville de Nogent sur Sene, jusqu'à la sainte cité de Hierusalem. Le tout premièrement escrit par Denis Possot et continué par Charles-Philippe, seigneur de Champarmoy, *Paris*, *Regnault Chaudière*, in-4°, Goth., fig., 1536.

Postel (Guillaume). — Histoire mémorable des expéditions, depuis le déluge, faites par les Gaulois ou François, depuis la France jusqu'en Asie ou en Thrace et en l'orientale partie de l'Europe; *Paris*, in-16, 1552.—Syriæ descriptio autore Guilelmo Postello; *Parisiis*, in-f°, 1540. — Description de la Terre-Sainte: *Paris*, in-8°, 1553.—Description et charte de la Terre-Sainte qui est la propriété de Jésus-Christ, etc., paincte et descripte par Guillaume Postel, depuis l'havoir, et par livres et par expérience veüe, suivi de l'exposition des lieux dont est fait mention en l'Evangile, etc., in-16, 1563.

Poullet. — Nouvelles relations du Levant, par M. P. A.; *Paris*, *Billaine*, 1667. — Id., *Paris*, *Billaine*, 2 vol. in-12, 1668.

Q

Quaresmius. — Historica, theologica et moralis Terræ-Sanctæ elucidatio, etc.; par Fr. Quaresmius; *Anvers*, *Balthasar Moret*; in-fol., 1639. (Non mentionné par Ternaux).

Quelant (J.). — Le très-dévost voyage de Jérusalem, avec les figures des lieux saints et de plusieurs autres tirées au naturel par Jean Quelant; *Anvers*, in-4°, 1606.

Quistorpius (J.) — Johannis Quistorpii, Nebo unde tota perlustratur Terra Sancta.

R

Radulfus Cadornensis. — dans le *Thesaurus novus anecdotorum*, de D. Martene et Durand, III; *Paris*, 1717, in-folio.

Radzivili (N.) — Hyerosolymitana peregrinatio ex idiomate polonico à F. Tretero; *Brunsbergæ*, in-folio, 1601. — Traduction allemande par L. Borkau; *Maynz*, in-4°, 1603. — Jerosolymitana peregrinatio illustrissimi principis Nicolai Christophori Radzivili, etc.; nunc varie aucta et correctius in lucem edita primum à Thoma Tretero ex Polonico sermone in Latinum translata. *Anvers*, *ex officina Plautiniana*, in-folio, 1614.

Ramon de Ribeyro. — Relacion del viage de la Santa ciudad de Hierusalem y otros lugares adjacentes de la misma Tierra Sancta, por Fr. Ramon de Ribeyro de la orden de Predicatores; *Barcelona*, 1627. — Viage de la Tierra santa. *Barcelona*, P. de la cavalleria, in-8, 1629.

Rauwolf (L.). — Eigentliche Beschreibung der Reiss gegen Aufgang in den Morgenländern, furnehmlich Syriam, Judeam, Arabiam, etc. Vollbracht; Augsburg, in-4, 1582. — (Ternaux-Compans a indiqué cette édition d'Augsbourg comme étant de 1581. Probablement le titre manquait à l'exemplaire qu'il a vu et il a pris la date de 1581, à la fin de l'Epître dédicatoire.) — Id., Edition de *Froncfort-sur-le-Mein*, in-4, 1582.

Reineccius. — Chronicon Hierosolymitanum, id est de bello sacro historia exposita libris xii et nunc primum in lucem edita opera et studio Renieri Reineccii; *Helmæstadii*, *Jacob Lucius*, in-4, 1584.

Reissner. — Jerusalem die alte Haubstadt der Juden, etc., durch Adam Reissner; *Francfurt-an-Mayn*, etc., M. D. LXIII, in-folio. — Jérusalem, etc., ex sacris Literis et approbatis historicis ad unguem descripta, etc., per Adam Reissner, traduit de l'allemand en latin per Johannem Heydenum Eyflandrum Dunensem; *Francofurti*, MDLXIII, in-folio. (Ternaux a mentionné seulement cette traduction. Il n'a pas indiqué l'édition originale allemande, mais il donne l'édition allemande de Francfort in-fol. de 1565, ornée de belles figures en bois par Virgilio Solis.)

Reynaut (Anthoine).—Discours du voyage d'outremer au saint-Sépulcre de Jérusalem et aultres lieux de la Terre-Sainte par Anthoine Reynaut, bourgeois de Paris; *Lyon*, in-4, 1572.

Reynaldi (Hugonis). — Liber peregrinationum Terræ Sanctæ, 1540.

Rheinfelden (Ignatz von). — Reise nach Jerusalem; *Freyburg im Breisgau*, in-4, 1666. — Neue Jerosolymitanische Pilger-fahrt, etc., Durch P. F. Ignatium von Rheinfelden; *Wurtzbourg*, *Hiob Hertzen*, in-4, 1667. — Id., *Augsburg*, in-4, 1699.

Henriquez de Rivera (Fabrique). — Este libro es del viage que hize á Jerusalem: de todas las cosas que en el me pasaron desde que salí de mi casa de Bornos, etc. (1518-1520,) Io D. Fabrique Henriquéz de Rivera, Marques de Tarifa; *Sevilla*, in-4, 1606.

Roberti, Monachi. — Historia Hyerosolimitana. Edition sans lieu ni date que la Serna Santander croit sortie des presses de Ther-Hoernen à Cologne. L'édition est sans titre. On lit à la fin: *Explicit historia de itinere contra Turchos*. (Ternaux.) — Baldelli. — Historia di Roberto Monaco della guerra fatta da principi Christiani contra Saraceni per l'acquito di Terra-Santa; *Fiorenza*, in-8, 1552.

Rocchetta (Aquilante). — Peregrinatione di Terra Santa ed altre provincie di don Aquilante Rochetta; *Palerme*, *Alfonso dell' isola*, in-4, fig. 1630.

Roger (Eugène). — La Terre-Sainte ou description topographique très-particulière des saints lieux et de la Terre de promission par F. Eugène Roger; *Paris*, *Antoine Bertier*, in-4, 1646. — Id., édit. de 1664.

Rosacio (G.). — Viaggio da Venezia a Constantinopoli per mare e per terra, insieme questo di Tirra Sancta; a *Venezia*, in-4, 1598.

Rosmital (Leonis baronis de). — Commentarius brevis et jucundus itineris atque peregrinationis pietatis et religionis causa susceptæ ante centum annos Bohemice conscriptus et nunc primum in Latinam linguam translatus et editus; *Olmucii*, *Milchthaler*, in-12, 1677.

Rupert, abbé de Bergue. — Dans le recueil allemand de Voyages à la Terre-Sainte de *Nuremberg*, 1569, 1607, in-folio.

Digitized by Google

S

Salignaco (Bart. a). — Itinerarii Terræ Sanctæ ibique sanctorum locorum descriptio; *Lugduni*, in-4, 1525. — Id., sans date; *Lyon, Gilbert de Villiers*, in-8. Goth. — Itinerarium Hierosolymitanum Bartholomæi de Salignaco; *Magdebourg*, in-4, 1587. (Le titre est mal cité dans Ternaux : et il donne à l'année 1793 une édition de Magdebourg qui est la même que celle-ci.)

Sævulf. — Dans les mémoires de la Société de géographie de *Paris*; trad. angl. dans Wright.

Sandys (J.). — Travels into Turky, Egypt, Palestina and. Italy; *London*, in-folio, 1632. — J. Sandys, Voyage oft een beschryving van't, Heiligland; *Amsterdam*, in-4. 1665. — Id., *Francfort*, in-12, fig., 1669. — Sandys travels... etc., *London, John Williams Junior*, in-fol., faux titre de 1670; 6e édition, titre de 1678, Swent édition, 1673.

Santa Brasca. — Descrizione osia relazione del suo viaggio a Gierusalemme; *Milano, L. Pacher et V. Scinzenzeler.*, A., in-4. — Viaggio del sepolcro; *Milano, N. de Gorgonzola*, 1519.

Santo Domingo (Pedro de). — Viage que hizo a Hierusalem el P. F. Pedro de Santo Domingo; *Napoles*, in-8, 1604.

Santo Eugenio (Franscisco de). — Viage de Roma, Loreto, y Jerusalem; *Cadiz*, in-4, 1693.

Sanudo (Marino). — Dans Bongars.

Savary (F.), sieur de Brèves. — Relation des voyages de M. de Brèves tant en Grèce, Terre-Sainte et Egypte qu'aux royaumes de Tunis et Alger; le tout recueilli par H. S.D. C. (du Castel); *Paris, Nicolas Gosse*, in-4, 1628. — Id., *Paris*, in-4, 1630.

Scheidt (Hieronymus). — Kurze und wahrhaftige Reisebeschreibung nach Hierusalem; *Erfurt*, in-4, 1613.

Schmidt (Hieronymi). — Kurze und wahrhaftige Beschreibung der Reise von Erfurt aus Thuringen nach dem gelobten Land und der heyligen Stadt Jerusalem; *Erfurt*, in-4. 1617.

Scwallarten (J.). — Deliciæ Hierosolymitanæ et totius Palestinæ; *Coloniæ*. sans date.

Schweigger (S.). — Eine newe Reisebeschreibung von Teutschland ans nach Constantinopel und Jerusalem etc., Durch Salomon Schweigger; *Nürnberg Johann Lautzenberger*, in-4, 1608. — Id., Katharina, *Lautzenbergerii*, in-4. 1613. — Id., *Nürnberg*, in-4, 1614; — in-4. 1619. — in-4. 1639. Id., *Onolzbach, J. Lensen*, in-8. oblong, 1661. — Id., *Nürnberg*, in-4, 1664.

Franciscus a Seeli. — Iter hierosolymitanum *Licii* P. Micholius 1639.

Sellers. — Antiquities of Palmyra; *London*, in-8, 1690.

Sessa (B. de). — Infrascriptæ sunt Peregrinationes totius Terræ Sanctæ quæ a modernis peregrinis visitantur; *Venetiis, B. de Sessa*, in-8, 1481.

Sesse. (J.). — Libro de la cosmographia universal del mundo y particular descripcion de la Syria y tierra santa. *Çaragoça* Juan de Larumbe in-4, 1619.

Seydlitz (Melchior von). — Gründliche Beschreibung der Wallfart nach dem heiligen Land, etc.; *Görlitz, Ambroise Fritsch*, in-4, 1580. — Id., Leipsig, in-4, 1581. — Id., *Görlitz*, in-4, 1584 et 1591. — Ungluckelige Jerusalemsche Reyse; *Amsterdam*, in-4, 1662. — Ongluckige Jerusalemsche Reyse, etc. door den E. Heer van Seydlitz, etc., door P. V. Ængelen vertaelt; *Amsterdam, Mareux, Willemsz; Doorniek*, in-8, 1663.

Sigoli (Simone). — Voyage en Syrie (1584); *Florence*, 1829.

Siptabina. — Itinerario Asiatycho; *Vinegia*, in-8, fig., 1526.

Somer (J.). — Bescryving van em Zee ende Landt Reyse naar de Levant, etc. gedaen door Jon. Somer van Middelbourgh; *Amsterdam, Joest Hartgers*, in-4, 1649. — Id., in-4, 1661. — Id., 1664. — Id., *Gera*, in-8, 1675.

Spanheim Fredric. — Auctarium Spanheimianum sive succincta eaque topica descriptio Palæstinæ ex Fred. Spanheimii, F. Introductione ad geographiam sacram desumpta; *Guelpherbyti, Henr. Greutzius*, in-4, ad calcem Heidmanni édition de 1690 — 1689.

Spon et Wheler. — Voyage au Levant; *Lahaie*, 2 vol. in-12, 1680. — Id., *Amsterdam*, 2 vol. in-12, 1697.

Stammer. — Morgenländische Reisebeschreibung nach Constantinopel Ægypten und Jerusalem; *Gera*, in 12, 1670. — Id., *Jena*, in-12, 1675.

Stochove. Voyage du sieur Stochove, escr. seigneur de Sainte-Catherine; *Bruxelles, Hubert* et *Antoine Velpius*, seconde édition, in-8, 1650. — Voyage du Levant du sieur de Stochove escr. seigneur de Sainte-Catherine, 3e. édition revue et augmentée; *Bruxelles, Hubert, Antoine Velpius*, in-8. — Id., *Brugge, Joas von der Mulen*, in-8, 1681.

Suchen (Ludolphe de). — De Terra Sancta et itinere Jherosolymitano et de statu ejus et aliis mirabilibus quæ in mari conspiciuntur videlicet Mediterraneo; *Strasbourg? Eggestein?* 41 lignes à la page et 34 feuillets dont 1 de table; avant 1477. — Von dem Gelobten Lanp und Weg degen Iherusalem, von irem Wesen und Wundern die in dem grossen Mör gesehen werdent. — Hie endet sich das Buch von dem Gelobten Land und heyligen Stetten, von den vil in der Bibel und Evangelio hin und dar gelesen wirt., S. L. in 4, 1477. (Le voyage de Ludolphe commence en 1336 et finit en 1350:). — Il y a une édition in-4. sans lieu ni date, une in-folio avec un titre un peu différent; trois éditions latines du xve. siècle, parmi lesquelles il faut comprendre celle que nous venons de citer. L'auteur l'appelle Ludolphe dans les éditions latines, et Pierre, dans les éditions allemandes.

Sueno, episcopus Viburgensis, et Eskillus. — Iter...dans les *Annales Cistercienses* d'Ange Maurique; *Lyon*, in-folio t. II, p. 152 et suiv., 1642. (Reproduit dans les *Scriptores*

Digitized by Google

rerum Danicarum medii ævi de Langebach, t. IV ; *Hafniæ*, 1776, pag. 421-434.

Surius (B.). — Le pieux pèlerin, ou voyage de Jérusalem, etc., par le R. P. Bernardin Surius, Recollet, ès années 1644-1647 ; *Bruxelles, François Foppeur*, in-4, 1666.

T

Taifel (G. B.) baron de Guntersdorf. — Viaggio fatto di Constantinopoli verso il Levante del illustre signor G. C. Taifel, barone in Guntersdorf ; *Vienna*, in-4, 1598.

Tavernier (J.-B.). — Six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes ; *Paris*, 3 volumes, 1676. — Id., *Paris*, 2 vol. in-4, 1677. — Id., *Paris*, 2 vol. in-12, 1678. — Id., *Paris*, 3 vol. petit in-8, 1679. — Id., le même en Hollande (*Elzevir*), 3 vol. in-8, 1679. — Id., *Amsterdam*, 1681, in-4. — Id., *Nürnberg*, in-folio, fig, 1681. — Id., *Paris*, 2 vol. in-4, 1681-1682, *Gervais Clouzier*. — Œuvres complètes, *Amsterdam*, trad. de Glazemaker.

Thenaud (Jehan). — Le voyage et itinéraire d'oultre-mer, faict par frère Jehan Thénaud maistre-ès-arts, docteur en théologie, et gardien des frères mineurs d'Angoulesme ; et premiérement du dit lieu d'Angoulesme jusqu'au Caire. On les vend à *Paris* en la rue neufve nostre-Dame à l'enseigne de Saint Nicolas, S.A ; petit in-8, goth. (vers 1513).

Thévenot. — Relation d'un voyage fait au Levant, etc., par M. de Thévenot ; *Rouen* ; se vend à *Paris* chez *Thomas Jolly*, in-4, 1665. — Suite du voyage du Levant où il est traité de la Perse par M. de Thévenot ; *Paris*, in-4, 1674. — Id., Traduction anglaise ; *Londres*, in-folio, 1687. — Id., *Paris*, in-8, 1689. — Id., *Francfort*, in-4, 1693.

Thevet (André). — Cosmographia Orientis, das ist : Beschreibung dess gantzen Morgenlandes etc., durch. Andream Thevetum..., etc., traduit en allemand par Grégoire Hortz ; *Giessen, Gaspar Chemlin*, in-4, 1617. (Ternaux a attribué par erreur cette cosmographie à Thévenot.)

Timberlake. — Relation of the travels of two English pilgrims towards Jerusalem ; *London*, 1631.

Tressan (Pierre de la Vergne de). — Relation nouvelle et exacte d'un voyage de la Terre-Sainte ; *Paris, Antoine Dezallier*, in-8, (On attribue ce voyage à Pierre de la Vergne de Tressan.)

Troilo (Franz Ferdinand von). Orientalischen Reisebeschreibung..... ; *Dresden, Melchior Bergens*, in-4, 1676.

Tschudi von Glarus (L.). — Reyse und Pilgerfahrt zum heyligen Grab. dess edlen und gestrengen Herren Ludwigen Tschudis von Glarus ; (*Rohrbach*) *S.-Gall*, in-4, 1606.

Tucher (Hans). — Wallfahrt und Reise in das Gelobte Land. Gedrucket und voleendet durch Hansen Schönsperger zu Augspurgk, anno 1482, in-folio. — Il y a deux éditions d'Ausbourg. Dans l'une l'auteur prend le titre de membre du petit conseil de la ville de Nuremberg. — Edition de *Nüremberg, Conrad Zeininger*, in-4, 1482. — Edition d'*Augsbourg, Anton. Sorg.*, in-folio, 1486. — Edition de *Francfort-sur-le-Meyn. George Raben und Weygand Han*, in-4, 1561.

Tudebodus (Petrus). — Dans les *Historiæ Francorum scriptores* de Duchesne, t. IV, *Paris*, 1841, in-folio.

Tyme (T.). — A brief description of Hierusalem ; *London*, in-4, 1591.

V

Valle (Pietro della). — Viaggi di Pietro della valle. . ., divisi in tre parti [illegible] hauran par aggiunte si Dio gli dara vita, la quarta parte, etc. ; *Roma, Vitale Mascardi*, in-4, 1650. — Id., *Roma*, 4 vol., in-4, 1658. — Id., Edition française, *Paris*, 4 vol in-4, fig., 1662. — Id., *ibid.*, 1663. — Id., *Paris, Gervais Clousier*, 4 vol., in-4, 1664. — Id., trad. angl. *London*, 1665. — Id., *Amsterdom*, 6 vol. in-4, 1665. Id., traduction de J.H. Glazemaker ; *Amsterdam, Abraham Wolfgang*, in-4, 1666. — Id., *Venezia*, 4 vol., in-12, 1667, édit. ital. — Id., *Bologna, G. Longhi*, 4 vol. in-12, 1672. — Id., édition allemande ; *Genf.*, in-folio, fig. 1674. *Hermann Widerhold.*

Vartomani (Ludovici). — Novum itinerarium Æthiopiæ, Ægypti, utriusque Arabiæ, Persiæ, Syriæ, et Indiæ, intra et extra Gangem, interprete Archangelo Madrignano ; *Mediolani*, in-folio, 1508. — Ludovici de Varthema, Novum Itinerarium, etc., traduit par id. ; *Mediolani*, in-folio, 1511. — (Il faut rectifier le titre donné par Ternaux de la manière suivante : — « Ludovici Patritii Romani Novum Itinerarium..... Persidis....., publié par Archangelus Carævallensis (Madrignano) ; *Milan*, in-folio, 1511. » — Traduction allemande sous le titre de : Voyage chevaleresque..... de Louis Wartoman de Bologne ; *Augsburg, Hans Miller*, in-4, 1515. — Id., *ibid., J Knobloch*, in-4, 1515. — Id., avec le nom de Louis Vartomans ; *Strasburg, Johan Knobloch*, in-4, 1516. — Varthema, Itinerario ; *Venezia, Zorzi di Rusconi.* in-8, 1517. — L. Varthema, Reyse ; *Augsbourg.* in-4, 1518. — Varthema, Itinerario ; *Milano, J. A. Scinzenreler.* in-4, 1519. — Id. Edit. de *Venise, Rusconi*, in-12, 1520. — Id., édition de *Milan*, in-4, 1523. — Id., édition de *Milan, Scinzenzeler*, in-4, 1525. — Id., édition de *Venise*, in-8, 1535. — Traduction allemande ; *Francfort. Hermann Gulfferichen* in-4. 1548. — Id., Traduction espagnole sous le titre : Itinerario del Vénerable Varon micer Luis ; *Sevilla*, in-folio, 1570. — Id., dans la collection du R. Eden ; *Londres*, in-4, 1577. — Id., traduction allemande de Varthema par Megisser ; *Leipzig.* in-8, 1608. — Warthoman, traduction par Megisser ; *Leipzig*, in-8, 1610. — Barthema, traduction allemande par Megisser ; *Leipzig*, in-8, 1615. — Warthema, trad. allemande, *Utrecht*, in-4, 1615. — Varthema, trad. allemande, *ibid.*, 1654. — Barthema, *Utrecht, W. Snellaert*, in-4, 1655. — Id., Traduction espagnole : Itinerario..... Buelto de latin en romance por Christoval de Arcos, Clerigo, nunca hasta aqui impresso en lengua castillana ; *Sevilla, Cronberger*, in-folio, 1520.

Veltronius. — Statuta hospitalis Hierusa-

Digitized by Google

lem per Fratrem Ptolemæum Veltronium; *Romæ*, in-folio, 1588. (Non mentionné dans Ternaux).

VERGONCEY (de). — Le nouveau et dernier voyage de Jérusalem fait par le commandement du roy par M. de Vergoncey, gentilhomme de sa chambre, enrichy de figures des lieux saints et sites remarquables avec un ordre et instruction très-nécessaire pour ceux qui désirent faire ledit voyage; à *Paris*, chez *Simon Febvrier*, rue Saint-Jacques, à la Justice, in-4°, 1633. (Non mentionné par Ternaux.)

VILLAMONT. — Trois livres de ses voyages de Syrie, Hiérusalem, Egypte, etc.; *Paris*, in-8°, 1598. — Les voyages du sieur de Villamont; *Arras*, *Gille Baudoin*, in-8°, 1598. — Les voyages, etc., dernière édition, revue, corrigée et cottée par l'autheur; *Arras*, *Guillaume de la Rivière*; in 8°, 1602. — Les voyages, etc. dernière édition, etc.; *Lyon*, *Claude Larjot*, in-8°, 1606. — ID., *Rouen*, *Jean Briselet*, in-12, 1613. — ID., *Lyon*, *Larjot*, in-8°, 1667. — ID., *Rouen*, in-12, 1607. — Les voyages du sieur de Villamont, augmentés en cette dernière édition de son second voyage et du dessein de son troisième; *Paris*, *Jean Richer*, in-12, 1609. — ID., dernière édition, revue et augmentée, etc.; *Rouen*, *Louis Loudet*, in-12, 1610.

VILLINGER (Petrus). — Pilgerfahrt und Beschreibung der hierusalemitanischen Reise in das heylig Land, etc.; per Petrus Villinger; *Constance*, *Nicolau Kalt*, in-4° 1604.

VITRIACO (Jacobi de). — Libri duo quorum prior orientalis sive Hierosolymitanæ, alter Occidentalis historiæ nomine inscribitur; *Duaci*, 1596. — ID., édition in-8°; *Balthazar Beller*, 1597. (Le III° livre publié par Gretzer et Bongars est d'Olivier Scolastique).

Vos (A. de). — Jerusalem'sche Reyse; *Delft*, in-4, 1655.

VULCANO (Luigi). — Vera e nuova descrittione de tutta la Terra Santa, et peregrinaggio dal sacro monte Sinaï copilato da verissimi autori; *Napoli*, 1563.

W

WALTHER (Bernard). — Beschreibung einer Reiss in das Gelobte Land, durch Bernard Walthern beschrieben; *Augsburg*, *S. Mylio*, in-8, 1608.

WANCKEL (J.) — Eine kurtze Vermerkung der heyligen Steten des heyligen Landtes in und um Jherusalem; *Nürnberg*, J. Gutknecht, in-4, 1517. Le nom de l'auteur est dans la Préface. Il était de l'ordre de S.-François.

WEBBE. — Rare and most wonderfull things which he has seen and passed in his troublesome travailes in the cities of Jerusalem, Damasco, etc.; *London*, *W. Barley*, in-4, S. A., 1590.

WILDEN (J.) — Newe Reysbeschreibung eines gefangenen Christen, etc., durch Johann Wilden Bürgern in Nürnberg, avec une préface de Salomon Schweigger; *Nürnberg*, *Balthazar Scherff*, in-4, 1614. — in-4, 1623.

WILLEBRANDUS AB OLDENBORG. — Itinerarium Terræ Sanctæ, dans les Symmicta de Leon Allatius, 1653.

WILLIBALDUS (S.) — Vita seu hodoeporicon sancti Willibaldi, dans le recueil de Canisius, *Antiquæ lectiones....*, t. IV., p. 475-513; *Ingolstadt*, 1603, in-4. — Reproduit dans les *Acta sanctorum ord. S. Bened.* de Mabillon, sæc. III, p. II, pag. 365-383; *Paris*, 1672, in-folio. — Autre vie, *ibid.*, pag. 383 à 388. — Trad. anglaise dans le recueil de Wright.

WINISAUF (Godfried). — Anonyme dans Bongars, t. I., p. 1150-1171, in-folio, 1611. — Le même dans le recueil *Historiæ Anglicanæ scriptores*, tome II, p. 245; *Oxoniæ*, 1687, in-folio.

WIRZBURGENSIS (Johannis). — Descriptio Terræ Sanctæ dans le *Thesaurus anecdotorum* de Pesius, tome I, part III, pag. 483.

WORCESTRE (Simeo et Willelm de). (En 1570). — Edit. de J. Nasmith; *Cambridge*, 1779.

Y et Z.

YEPES (de Rodrigo). — Nova descrittione di Terra Santa; *Venezia*, in-8, 1591. — ID., *Venezia*, *Ziatteri*, in-12, 1600 (traduit de l'Espagnol).

ZADEK (Rabbi Jacob). — Rabbi Jacobi Zadik, Descriptio Terræ Sanctæ, hebraice et latine; *Hamburgi*, in-folio, 1633.

ZAPULO (M.). — Historia di quatro principali città del mondo, Gierusalemme, Napoli, Roma e Venezia; *Venezia*, in-4, 1603.

ZIEGLER. — Terræ Sanctæ, quam Palæstinam nominant, Syriæ, Arabiæ, etc., descriptio, authore Zieglero Landavabavaro; *Argentorati*, apud *Windelnium Rihelium*, an. MDXXXVI, mense septembris, in-folio. — ID., édition de *Francfort*, in-folio, 1573. — ID., édition de *Francfort*, in-folio, 1583.

ZWALLARDO. — Il devotissimo viaggio de Gierusalemme fatto e descritto en sei libri dal signore Giovanni Zwallardo, etc.; *Roma*, *F. Zanetti et Gia Ruffinelli*, in-4, 1587. — Il devotissimo viaggio di Gierusalemme, etc., del signore Giovanni Zwallardo di nuovo ristampato e corretto, in Roma appresso *Domenico Baza*, petit in-4, 1595. — Le très-dévôt voyage de Jérusalem avec les figures des livres saints fait et décrit par J. Zwallart; *Anvers*, *Van Keerbergen*, in-4, 1604. — ID., *Anvers*, Arnould S. Couminx, in-4, 1608. — ID. *Anvers*, *Guillaume Van Toucheren*, in-4, 1626

ZWINNER (E). — Blumenbusch des heiligen Landes Palæstina; *München*, in-4, fig., 1661.

ANONYMES.

Historie von dev Kreuzfahrt nach dem heyligen Land, von desselben Belagerung und Einnehmung durch Gottfried von Bouillon; *Augsburg*, *Hans Bamler*, 1482.

Godefroy of Bologne, The last siege and conquest of Jherusalem; *Westeminster*; *Caxton*, in-folio, 1481.

Dat Boeck van den Pelgherin naar Jerusalem; *Haarlem*, in-folio, fig. 1486.

Des saintes peregrinations de Jherusalem

Digitized by Google

et des anvirons et des lieux prochains : du mont Sinay et de la glorieuse Catherine. Cet ouvrage et petit livre contenant du tout la description ainsi que Dieu a voulu le donner à cognoistre. Réimprimé à *Lyon* par honestes hommes *Michelot Topie de Pyrmont* et *Jacques Heremberg* d'Allemagne demourant au dict Lyon, l'an de Notre Seigneur mille cccc quatre-vingt et huit et le xxviiie de nouembre, in-folio, 1488.

Les passages de oultremer du noble Godefroy de Bouillon qui fut roy de Hierusalem et du bon roy saint Loys et de plusieurs vertueux princes qui se sont croisés pour augmenter et soutenir la foy crestienne; *Paris*, in-8; 1492.— Id., édition sans date in-4, *Paris Regnaut.*

Peregrinationes civitatis sancte Jherusalem et totius Terre Sancte cum peregrinationibus totius urbis Romæ, impressum alma in urbis *Andegaviæ* universitate, per me *Johannem de Latour*, in-8, 1493.

Hertzog Gotfrid, Wie er wider die Türken und haydn, gestritten und das heylige grab gewunnen hat; *Augsburg*, Zeissenmair, in-4, 1503.

La grant conquista de ultramar. Scalamanca, *Hans Gieser*, in-folio, goth., 1503.

Ein gross Wunderzeien auff dem Berg Sinaï, bey sanct Katherina Grab geschehem im eylften yard *Leipsig*, in-4, 1514. — Id., deux autres éditions, sans date.

Informazione for pilgrymes unto the Holy Lande. That is to wyte to Rome to Iherusalem and to many other holy places. London, Weischin de Worde, 1515.

Le voyage de la sainte cité de Jérusalem, avec la description des lieux, portz, villes, cités et autres passaiges, fait l'an 1480, étant le siége du Grand Turc à Roddes, par ung pelerin qui fist le dict voyage; *Paris*, pour *Jean de la Garde*. Goth., in-4, 1517. — Id., *Paris N. Chrétien*, S. A., in-16 (Vers 1550).

Eigentliche Beschreibung der Hin und Wiederfahrt zu dem heyligen Land gen Jerusalem und fürter durch die grosse Wusten zu den heyligen Bergen Horeb und Sinaï, S. L., in-8, 1517. — Id., édition in-4, 1556.

Ein hübscher Tractat wie durch Hertzog Gotfrid von Pullen das gelobte Land vor Zeiten gewunnen ist worden; *Leipsik*, *Wolfgang*, *Stockel*, in-4, 1518. — Le même *Nuremberg*, in-4, 1536.

Ein warhatige Historie von dem Kayser Fridrich der erst seines namens mit einem langen rothen Bart; derselb gewan Jerusalem; *Augsburg*, in-4, 1519. — Le même, *Landshut*, J. Weissembourg, in-4, 1519.

Questo sotto scritto gie tuttet viazzo de andare in Jerusalem e per tutti li lochi sancti; *Venetia*, *Alexandro de Bindoni*, in-4, 1520.

Viaggio da Venetia al Sancto-Sepulcro et al monte Sinaï; *Venetia*, in-8, 1521.

Quæ intus continentur Syria, Palæstina, Arabia, Ægyptus, Scandia, traditæ ab auctoribus qui Prologo memorantur; *Argentorati*, *P. Opilio*, in fol. fig., 1532.

Le grand tremblement et épouentable ruine qui est aduenue en la cité de Jerusalem et par toute la province d'icelle avec la ruine de quatre citez et tout le pays circonvoisin. Auec très grands et merueillables vents faicts en la cité de Famagouste lesquels ont été auec grand dommage et ruyne. A l'enseigne de S. Sébastien. S. L et A., goth., in-octavo. (*Paris*, vers 1546. — Le même avec cette addition : « translate d'italien en François. » *Anvers*, *J. de Ghele*, 1546.

Viagio da Venetia al Sancto Sepulchro e al monte Sinaï con disegni di paesi, citadi, ponti e chiese e li santi luoghi; *Venczia*, *Venturino Rofonello*, in-8, 1546. — Id., édition de 1583, sans nom de lieu ni d'imprimeur.

Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque etc. in-8, 1589. (Ce voyage eut lieu en 333.) la 1re édition est de 1588, in-douze. — Dans l'*Itinerarium* Antonini, Augusti Deschad, 1600. — Dans le *Theatr. Geogr.* de Bertius, 1618. — Dans les *Vetera Romanorum itineruria* Wesseling; Amsterdam, 1735, in-4, — dans l'*Itineraire* de Châteaubriand.

Reysbuch, Wahrhafte Reysebeschreibung des heiligen Grab und anderer Orten; Francfort, in-folio, 1589. — Reysbuch des heyligen Landes; *Francfort*, 2 vol., in-folio, 1629.

Travaile of two pilgrims, wath admirable incidents befell them in their Journey to Jerusalem, Gaza, Grand-Cairo, Alexandria, etc.; *London*, 1603, — Id., édition de Londres, in-4, 1608.

Orator Terræ Sanctæ et Hungariæ seu sacrarum Philippicarum in Turcarum barbariam, notæ; *Duaci Catuacorum*, *Pierre Borremans*, in-douze, 1606.

Description des lieux de la Terre-Sainte; *Paris*, in-8, 1608.

Pélerinage de Prague à Venise et jusqu'à Sainte-Catherine du Mont-Sinaï; *à Prague* (en langue bohême), in-4, 1608.

Reyssbuch des heiligen Lands; Francfort sur-le-Mein, Johann Saurn, édité par Fr. Nic. Roth., in-folio, reproduction de Feyrabend, augmentée des Voyages de Schweigger, de Radzivill et de Zwallart, 1609.

Travels of four Englishmen and a preacher into Africa, Asia,... and into Syria, etc. From, 1600, to 1512; *London*, in-4, 1612.

Histoire véritable de quatre frères Capucins cruellement tyrannisés et mis à mort par le grand Bacha de Damas, avec les miracles qui furent vus le 17 janvier 1613; *Lyon*, *J. Poget*, in-8, 1613.

Le pèlerin véritable de la Terre-Sainte auquel seul le discours figuré de la Jérusalem antique et moderne est enseigné le chemin de la céleste; *Paris*, *Louis Féburier*, in-4, 1615. — Id. *Paris*, in-4, 1619.

Récit véritable et miraculeux de ce qui a été vu en Jérusalem par un religieux de l'ordre de Saint-François et autres personnes de qualité; *Paris*, in-octavo, 1622.

Arabia, seu Arabum vicinarumque gentium orientalium leges, ritus sacri et profani, mores, instituta et historia : accedunt varia per Arabiam itinera, in quibus multa notatu digna enarrantur; *Amstelodami* apud Joannem Janssonium. A. 1633; in-16, 1633.

Digitized by Google

Two jornies to Jerusalem, collected by R. B.; *London*, in-8°, 1635.

Observations curieuses sur le voyage du Levant fait en 1630, par Fermanel, Fauvel, Baudoin et Stochove; *Rouen*, in-4°, 1668.

Histoire et voyage de la Terre-Sainte, où tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les saints lieux est très-exactement décrit; *Lyon, Compagnon*, in-4°, 1670.

Description abrégée de la sainte montagne du Liban et des Maronites qui l'habitent; *Paris*, in-12, 1671.

L'illustre Pèlerin ou remarques sur divers voyages en Syrie, Arabie, Perse, etc.; *Lyon*, 2 vol. in-12.

Histoire de la conquête de Jérusalem sur les Chrétiens par Saladin; *Paris*, in-12, 1678. — Autre édition qui ajoute : « Traduite d'un ancien manuscrit; » *Paris, Gervais Clouzier*, in-8°, 1679.

Anonymus, sur la Terre-Sainte, XII° siècle, dans le *Corpus historicum medii ævi*, t. II, pag. 1346, 1347; *Lipsiæ*, 1723, in-folio, de J. G. Eccard.

Iter Hierosolymitanum, dans la collection de Langeback, t. IV, pag. 421.

De profectione Danorum in Terram Sanctam, à la suite de *Commentarii historici de regibus vetustis Norvegicis* de Kirchmann; *Amsterdam*, 1684, in-8°. Reproduit dans le recueil de Longeback, t. V; *Hafniæ*, 1780. — *Voy.* KIRCHMANN.

Itinéraire d'un pèlerin frison rapporté par Emon, abbé de Werum à Groningen, dans son *Chronicon*, t. II des *Analecta veteris ævi* d'Antonius Matthæus.

Narratio Patriarchæ Hierosolymitani dans le *Thesaurus novus anecdotorum* de dom Martene et Durand; *Paris*, 1717, in-folio, t. III, p. 267-287.

TABLE DES MATIÈRES.

A

Aadadah, ville, 13.
Abanah, fleuve, 13.
Abarim, montagne, 15.
Abdoun, ville, 15, 31.
Abel, Abelah, ville, 16.
Abel-beit-Maachah, ville, 16, 17.
Abel-He-Sithim, ville, 18, 19.
Abel-Kermim, ville, 20.
Abel-Maim, ville, 18.
Abel-Mehoulah, ville, 20.
Abel-Misraim, ville, 19, 20, 21.
Abes, ville, 21.
Abil, ruines, 18.
Abil-el-Gamh, ruines, 18.
Abil-el-Haous, ruines, 18.
Abila, ville, 16, 19, 20, 21, 931.
Abila de la Batanée, ville, 21.
Abila de la Pérée, ville, 30.
Abila de Lysanias, ville, 22
Abnah, fleuve, 13.
Abrau, ville, 30.
Abrou, ville, 16.
Absalom, tombeau, 31 suiv., 394 suiv.
Acco, Akka, ville, 40, 623.
Achor, Aakour (vallée d'), 14.
Acrabattæ, Acrabim, Acrabatène, région, 46.
Adad-Rimmon ou Adad-Roummon, ville, 47.
Adada, ville, 13.
Adam, Adom, ville, 48 et suiv.
Adamah, Admah, ville, 49.
Adamah, Adami, ville, 52.
Adammim, Adoummim, ville, 53.
Adar, Addar, ville, 53.
Adasa, Adaso, 56.
Adithaim, ville, 56.
Adjelim, ville, 57.
Adloun, ville, 620, 890, 891.
Adoullam, ville, 57.
Adoun, Adn, ville, 61.
Adraa, ville, 296.
Ælam, Ælamites, contrée, 61.
Ælia, ville, 61.
Æmon, source, 62.
Æthiopie, contrée, 62.
Agaréniens, Agaréens, peuple, 63.
Agrippeion, ville, 611.
Ahalah, ville, 65.
Ahava, fleuve, 65.
Aholiab-ben-Ahisameh, artiste employé aux constructions du Tabernacle, 65, 105.
Ahouach, rivière, 14.
Aï, ville, 64, 345, 421, 978.
Aialon, ville, 64.
Aiath, localité, 64.
Aila, Ailath, ville, 64.
Ain-Djedi, ville, 65, 346
Ain-Dour, Endor, ville, 70.
Akka, ville, 625.
Akad, ville, 72.
Akhlab, ville, 73.
Akhsaf, ville, 73.
Akhzib, ville, 74, 895.
Aion, ville, 64.
Akrabba, ville, 46.
Akra, colline, 74.
Akrabah, village, 47.
Akrabine, ville, 46.
Alexandrouschené, 893.
Alicais, ville, 75.
Almath, ville, 75.
Amaad, Emed, ville, 75.
Amalek, Amalécites, peuple, 75.
Amma, Aamah, ville, 76.
Amathus, ville, 76.
Ammaus, ville, 76.
Ammon, Ammonites, peuple, 76.
Amona, ville, 77.
Amorrhéens, peuple, 77.
Amthar, ville, 77.
Ana, 77.
Anab, Aaneb, ville et montagne, 77.
Anakharath, ville, 77.
Anania, ville, 77.
Anathoth, ville, 77.
Anem, ville, 77.
Ange, montagne, 78.
Anim, ville, 78.
Antonia (tour), 631, 612.
Antipatris, ville, 78.
Anthedon, ville, 64.
Apadno, Apadni, ville, 78.
Apamée, ville, 78.
Aphara, ville, 78.
Aphec, ville, 78.
Apollonia, ville, 78, 626.
Aqueduc d'Abila, 27. — De Saint-Jean d'Acre, 42. — De Jérusalem, 139. — D'Ezéchias, 737.
Ara, ville, 78.
Arab, ville, 79.
Araba, ville, 79
Arabie, Arabes, contrée, peuple, 79, 563.
Arach, Arech, ville, 79.
Arad, ville, 79.
Arada, localité, 79.
Aradon, localité, p. 80.
Aram, contrée, 80.
Arama, ville, 80.
Ararat, montagne, 80
Arari, prétendue ville, 80
Arbate, ville, 80.
Arbee. *Voy.* Hébron.
Arbela, Arbelle, ville, 80.
Arbi, prétendue nom de ville, 81.
Arbres consacrés, 108.
Arche, sa matière, 96; sa forme, 96, 97.
Archelais, ville, 81, 967.
Archi, ville ou région, 81.
Area Atad, localité, 81
Arebba, ville, 82.
Aredo, ville, 82.
Areopolis, ville, 502.
Argob, ville, 82.
Arie, localité, 82.
Ariel, partie supérieure de l'autel des sacrifices dans le temple, 82.
Arimathie, ville, 82.
Armageddon, localité, 83.
Armon, contrée, 83.
Arnon, torrent, 83, 477.
Aroer, ville, 83.
Arphad, ville, 84.
Art chez les Kénanéens, 106 et suiv. — Métallurgie, 428. — Chariots de guerre, 427. — Monnaie, 428.
Art judaïque. — Imitation de l'art égyptien, 58. — Ordres dorique et ionique, 39. — Son existence constatée, 84. — Métallurgie, 97. — Filature, 97. Vases ciselés, 107. — Couteaux, 428. — Trompes, 429. — Sous les Juges 457 et suiv. — Idoles, 458. — Orfévrerie, 440. — Ephod, 440. Téraphim, 440. — Meules portatives, 442. — Sous Samuel, 789. — Le Dieu Dagon, 790. — Astaroth, 790. Arche d'alliance chez les Philistins, 792. — Travail du fer chez les Philistins, 793. — Artistes phéniciens, 793. — Armure de Goliath,

Digitized by Google

797. — Armes de David, 798. — Bijoux de Saül, 800. — Art de luxe chez les Hébreux, 801. — Instruments aratoires, 801.—Instruments de guerre, 802. — Instruments de musique, 802. — Sous David, Salomon et leurs successeurs, 667 et suiv. — Habileté de la race juive dans les arts, 667, 668. — Hérédité professionnelle, 668. — Arcs, boucliers, etc., 668, 669.—Instruments de musique, 669, 670.—Idoles des Philistins, 669. — Chanteurs, 670. — Boucliers d'or, 670. — Colonnes d'airain, mer d'airain, vases, 671.— Construction du temple, 672. — Ouvriers étrangers employés à cette œuvre, 673. — Métaux employés, 674. — Plan, 675. — Trésors de David destinés à cette construction, 675. — Pierres précieuses, 676. — Or d'Ophir, 676.—Emplacement choisi par David, 678. — Chars de Salomon, 684. — École de l'art hébraïque, 686. — Ateliers pour le temple, 687. — Pierres de taille, 687. — Mesures linéaires hébraïques fixées, 688. — Fondations du temple, 690, 691. — Portiques, 692. — Plate-forme du temple, 693. — Mesures actuelles de l'enceinte, 694 et suiv. — Pont qui joignait le temple à la ville haute, 699. — Voûtes salomoniennes, 701. — Dimensions du temple, 704. — Plan du temple intérieur, 706, 707, 708, 709, 710. — Édifices accessoires, 711. — Autel, 711. — Parvis, 711. — Palais de Salomon, 712. — Trône de Salomon, 716.— Boucliers d'or, 717. — Temples aux idoles du mont de l'offense, 718. — Tombeaux de famille, 721. — Treillis aux fenêtres, 729. — Sous les Machabées, 449 et suiv. — Introduction de l'élément grec, 449.—Gymnase, 449. — Statue de Jupiter Olympien dans le temple, 450. — Bouclier d'or envoyé à Rome, 452. — Tables de bronze, 452. — Monnaies des Machabées, 452. — Sous les princes iduméens, 629 et suiv. — Selon les livres des prophéties et après le retour de la captivité, 647 et suiv. — Ameublements, 648. — Idoles, 648 et suiv. — Influence des idées phéniciennes, 651. — Luxe des Israélites, 652. — Funérailles, 652. — Poteries, 655. — Conservation des actes, 654.
Arubeth, Arbout, ville, 110.
Asan, Aachan, ville, 110.
Asaxon-Thamar. *Voy.* Aïn-Djedi.
Ascalon, Askelon, ville, 110.
Asedoth, Asedeot, ville, 111.
Asem, Asemona, Aasmounah, ville, 111.
Asena, Assena, Asnah, ville, 111.
Aser, tribu israélite, 111.
Aser-Gadda, Khaser-Djedah, ville, 111.
Aser-Hammaemetath, ville, 111.
Asion-Gaber, ville, 111.
Asor. *Voy.* Hasor.
Asphar, lac, 112.
Asphaltite, lac. *Voy.* : Mer Morte.
Assedim, ville, 112.
Assidéens, 112.
Asson, ville, 112.
Assour, Assyriens, peuple, 112, 114
Asteroth-Karnaïm, ville, 113.
Atach, Aatek, ville, 113.
Ataroth, ville, 113.
Athar, ville, 113.
Athmatha, ville, 113.
Athlit, ruines, 626.
Attalia, ville, 113.
Augustopolis, ville, 113.
Auran, contrée, 113.
Ausitis, contrée, 113.
Autels d'Abraham à Sichem, 87. — — D'Abraham à Beit-El, 87, 95. — Leur construction, 87. — Leur nature, leur forme, 96, 100. — D'airain, sa description, 102.— D'Ebal, 311 et suiv., 451.
Ava, Aouh, localité, 114.
Ava, Aouah, localité, 114.
Avith, Aouit, ville, 114.
Avoth-Iair, ville, 114.
Axaph, ville, 118.
Ayn, Ayn-Roumaioun, ville, 114.
Aynim, ville, 115.
Ayn-Djenim, ville, 115.
Ayn-el-Belatat, fontaine, 389.
Ayn-Radjol, fontaine, 55.
Ayn-Schems, fontaine, 53, 300.
Ayn-Schems, village, 159.
Ayoun, ville, 17, 18.
Aza, ville, 118.
Azanoth-Thabor, ville, 118.
Azeca, ville, 118.
Azot, Esdod (Esdoud), ville, 118.

B

Baal, divinité, 117.
Baal, ville, 118.
Baala, ville, 118.
Baalam, ville, 119.
Baalath, Baalet, ville, 119.
Baalath-beer-Ramath, ville, 119.
Baal-Berith, temple, 120.
Baalgad, Baal-djed, ville, 120.
Baal-Hasor, ville, 120.
Baal-Hermon, montagne, 120.
Baalis, ville, 120.
Baal-Meon, ville, 120.
Baal-Pharasin, localité, 120.
Baal-Salisah, ville, 120.
Baal-Thamar, ville, 120.
Babel, ville, 86, 120.
Babylone, ville, 121.
Bahourim, ville, 121.
Bala. *Voy.* Segor.
Bala. *Voy.* Baala.
Balaam, ville, 121.
Balaath, ville, 121
Baloth, ville, 121.
Bamoth, ville, 121.
Bane, ville, 121.
Banias, ville, 117, 169, 927.
Barach, ville, 121.
Barad, ville, 121.
Baradah, 14, 26, 29.
Barasa, ville, 122.
Basan, contrée, 122.
Bascaman, ville, 122.
Bascath, ville, 122.
Basimoth, ville, 158.
Basiothia, ville, 122.
Bataille de Megiddo, 47. — De Baal-Pharasin, 120. — De Baal-Thamar, 120. — De Helam, 354.
Bathuel, ville, 122.
Bathurim. *Voy.* Bahourim.
Beelphegor, divinité, 122.
Beel-Sephon, montagne, 122.
Béelzébud, divinité, 122.
Beer, ville, 122.
Beeroth, ville, 122.
Behemoth, animal, 123.
Beit-El, ville, 156.
Beit-Djala, village, 293.
Beit-Djibrin, village, 59.
Beit-Hadjlah, village, 20, 136.
Beit-Iasmout, ville, 19.
Beit-Lehm, ville, 138.
Beit-Sour, village, 133.
Beitin, village, 157.
Bel, divinité, 123.
Bela. *Voy.* Zoar, 497.
Belma, lieu de campement, 125.
Belmen, ruines, 125.
Belus, fleuve, 124.
Beneiaacan, station des Israélites, 125.
Ben-Ennom, Ben-Hinnom, vallée, sa description, ses tombeaux, 125 et suiv.
Benjamin, tribu israélite, 132
Beon, ville, 135.
Bera, ville, 133.
Berea, ville, 133
Berotha, ville, 133.
Bersabée, ville, 133.
Besecath, Baskat, ville, 133.
Beselal, artiste qui construisit l'arche d'alliance, 63, 103.
Besimoth, ville, 30.
Besor, fleuve, 133.
Bessar, ville, 133.
Beten, ville, 134.
Belen, ville, 134.
Beth-Acharam, ville, 134.
Beth-Anan, ville, 134.
Beth-Anath, ville, 134.
Bethagla, ville, 20.
Bethanie, ville, 134.
Bethanoth, ville, 135.
Betharaba, ville, 135.
Betharan, ville, 135.
Beth-Asmoth, ville, 135.
Bethaven, ville, 135.
Bethbera, ville, 135.
Bethberai, ville, 135.
Bethbessen, ville, 135.
Beth-Choglah, ville, 135.
Beth-Dagon, ville, 136.
Bethel, ville, 136.
Béthar, ville, 138.
Beth-Emec, ville, 138.
Bether, montagne, 138.
Beth-Gamul, ville, 138.
Beth-Iesimoth, ville, 138.
Beth-le-Baoth, ville, 138.
Bethlehem, ville, 138 et suiv.—Église, sa description, 140 et suiv.—Grotte de la Nativité, 140. — Étoile d'argent, 143. — Porte de bois sculpté, 146. — Absides, 147. — Mosaïques, 148. — Inscriptions, 149, suiv.
Bethmaacha, ville, 152.
Bethmahon, ville, p. 152.
Bethmarchaboth, ville, 153.
Bethnemrah, ville, 153.
Bethonim, ville, 153.
Bethoron, ville, 153.
Bethphage, ville, 153.
Bethphaleth, ville, 153.
Bethpheses, ville, 153.
Bethphogor, ville, 153.
Beth Saïda, piscine, 153.
Beth-Saïda, ville, 154 et suiv.
Bethschean, Betsan, Beisan, ville, 157.
Bethsetta, ville, 157.
Bethsimoth, ville, 158
Bethaphua, ville, 158.
Béthul, ville, 158.
Béthulie, ville, 158, 975.
Bethzacara, ville, 158.
Bethzecha, ville, 158.
Bethsames, ville, 158.
Beyrout, ville, 613, 881.
Bezec, ville, 159.
Bijouterie, art judaïque, 91. — Bracelets, 91, 10.— Pendants d'oreille, 91, 107, 441. — Mezem, pendants de nez, 91, 92, 441. — Colliers (tatil), 93, 107, 648. — Cachets (khatem), cylindre gravé, 93, 94. —Anneaux-cachets, 107. — Perles et pierres fines, 647.
Bir-Eçoued (le puits noir), 417.
Bir-el-Haoud, fontaine, 55.
Bir-Eyoub, fontaine, 53.
Bir-Eyoub, 381.
Bir-Seba, ville, 133.
Boen, pierre consacrée, 159.
Boses, rocher, 159
Bosor, ville, 160.
Bostra, ville, 160.

Digitized by Google

Bracelets, 91, 107.
Bracelets de jambe (Asaâdah), 106.
Broderie, 102.
Bucolon, ville, 626.
Buz, Bouz, peuple, 100.

C

Cabzeel, ville, 159.
Cabul, contrée, 159.
Cademoth, ville, 159.
Cades, ville, 159.
Cadumim, fleuve, 290.
Caïpha. *Voy.* Hepha.
Caïphe (maison de), 160.
Calamon, ruines, 626.
Calano, ville, 160.
Camon, ville, 161.
Cana, ville, 161, 906, 982.
Canaan, contrée, 164.
Canath, ville, 165.
Caphara, ville, 166.
Capharnaüm, ville, 154, 333, 915, 916
Capharnaüm, fontaine, 330.
Capharsalama, ville, 166.
Caphetetha, partie des murs de Jérusalem, 166.
Caphtorim, peuple, 166.
Carcaa, localité, 166.
Cariath, ville, 166.
Cariathaim, ville, 166.
Cariathbaal, Cariathiarim, ville, 118, 166.
Cariathsepher, Cariathsena, ville, 166.
Carie, contrée, 167.
Carioth, ville, 167.
Carith, torrent, 167.
Carnaïm, ville, 167.
Cartha, ville, 167.
Carthan, ville, 167.
Casaloth. *Voy.* Kessuloth.
Casbon, ville, 167.
Casdim, peuple, 167.
Casis, vallée, 167.
Casphin, ville, 167.
Castellum peregrinorum, ruines, 626.
Catheth, ville, 168.
Caverne d'Adoullam, 57.
Caverne d'Arbèle, 8.
Cedemoth, ville, 168.
Cedmonéens, peuple, 168.
Ceelatha, station des Israélites, 168.
Ceila, ville, 168.
Cenézéens, peuple, 168.
Ceni, Cinéens, peuple, 168.
Césarée maritime, ville, 168, 626.
Césarée de Philippe, ville, 169.
Ceseleth-Thabor, ville, 175.
Cesil, ville, 175.
Cesion, ville, 175.
Cethéens, peuple, 175.
Cethim, contrée, 175.
Cethlis, ville, 175.
Cetron, ville, 175.
Chale, ville, 175.
Chali, ville, 175.
Cham, contrée, 175.
Chamaam, domaine. 176.
Chamos, divinité, 176.
Characa, ville, 176.
Charan, ville, 176.
Chariots de guerre, 423, 427.
Charran, ville, 176.
Chaspia, fort, 176.
Chérubins de l'arche, 97, 98, 99, 100.
Chebbon, ville, 176.
Chelmon, localité, 176.
Chene, ville, 176.
Cheslon, ville, 176.
Chobar, rivière, 176.
Chorréens. *Voy.* Horrhéens.
Chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane, dans ses rapports avec la Bible, 176 et suiv.
Chub, peuple, 289.
Chun, Choun, ville, 289.
Chutéens, Choutéens, peuple, 289
Cibsaïm, ville, 289.
Cina, ville, 289.
Cison, fleuve, 289.
Cœlesyrie, contrée, 290.
Corozaïn, ville, 339.
Coulage des ornements d'airain de l'arche, 49.

D

Dabereth, ville, 289.
Dabir, ville, 290.
Dabor (Ouad), vallée, 45.
Dalmanutha, ville, 291.
Damas, ville, 291.
Damoun, village, 52.
Dan, tribu, 291.
Dan, ville. *Voy.* Césarée.
Daphca, station dans le désert, 291.
Daphne, localité, 170, 292, 969.
Daphnis, fontaine, 292.
Datheman, forteresse, 292.
David, son tombeau. *Voy.* Tombeau de David. — Tour qui porte son nom. — *Voy.* Tour de David, et col. 680.
Debbaseth, ville, 292.
Debera, ville, 292.
Deblahaïm, ville, 292.
Deblatha, désert, 292.
Debourieh, village, 269.
Decapole, 292.
Dedan, ville, 292.
Deleau, ville, 292.
Denaba, ville, 292.
Derbe, ville, 292.
Désert.—Ce qu'il faut entendre par ce nom dans la Terre-Sainte, 301.
Desiau, forteresse, 292.
Dibon, ville, 292.
Dibongad, station dans le désert, 293.
Dieviens, peuple, 293.
Dimona, ville, 293.
Diospolis, ville, 448.
Djalah, ville, 293.
Djeba, village, 307.
Djebel-Atarous, montagne, 15, 303.
Djebel-el-Dahy, montagne, 358.
Djebel-Esdoum, montagne, 494.
Djebel-Fechkhan, montagne, 55, 303.
Djebel-Fureidis, montagne, 61.
Djebel-Mousa, montagne, 357.
Djerasch, ville, 340.
Djenin, village, 116.
Djouran-Aatad, localité, 21.
Doch, forteresse, 295.
Dommim, contrée, 295.
Dor, Dora, ville, 293, 626.
Dothan, Dothaïn, ville, 294.

E

Ebal, montagne, 313.
Ebillin, ville, 31.
Ebn-Asser. *Voy.* Pierres consacrées.
Ecbatane, ville, 295.
Ecdippa ville, 74.
Ecce Homo (Arcade de), 293.
Echelle des Tyriens, montagne, 42.
Edema, ville, 296.
Eden, sa situation présumée, 296.
Eder, ville, 296.
Edom (Idumée), contrée, 296.
Edrei, Edraï (Adraa), 296.
Eglon, ville, 297.
Elath, ville, 297.
Elesle, ville, 297.
Eleph, ville, 297.
Eleuthère, fleuve, 297.
El-Azarieh, village, 134.
El-Bireh, village, 122, 125.
El-Feidjah, rivière, 14.
El-Kadesa, village, 360.
El-Khas, ruines, 348.
El-Medjdel, 455.
El-Mellahad, étang et ruisseau, 358.
El-Merked, 455.
El-Rhoueir, plaine, 330.
Elim, station dans le désert, 297.
Elisée (Fontaine d') *Voy.* Jéricho.
El-Melech, ville, 297.
Elon, ville, 297.
Eltecon, ville, 297.
Elthece, ville, 297.
Eltholad, ville, 297.
Elymaïs, ville, 297.
Emath, ville, 297.
Embaumements, 94.
Emed, ville, 75.
Emim, peuple, 298.
Emmaüs, ville, 298.
Emmer, ville, 300.
Emona, ville, 300.
Enaïm, 300.
Enan, ville, 300.
Endor, ville, 70 et suiv.
Engaddi, ville, 65 et suiv.
Engallim, ville, 300.
Engannim, ville, 115, 1300.
En-Hadda, ville, 300.
Ennom. *Voy.* Hinnom.
Enschemesch, Ensemes, fontaine, 300.
Epha, contrée, 300.
Ephra, ville, 300.
Ephraïm, tribu israélite, 301.
Ephraïm (montagnes d'), 301.
Ephrata, contrée, 301.
Ephrem, ville, 301.
Ephron, ville, 302.
Er-Rabba, 504.
Er-Riha, 567.
Esaan, ville, 302.
Esdrelon, plaine, 302.
Esdraela, fontaine, 302.
Eskenderoun, ruines, 62s.
Esna, ville, 302.
Estaol, ville, 302.
Esthamo, ville, 303.
Es-Souk, village, 426.
Es-Zib, ville, 74.
Etham, ville, 303.
Etham, station dans le désert, 304.
Ethan, prétendu nom de lieu, 304.
Etoffes précieuses, 92; — du Tabernacle, 102; — leur usage, 102; — manteaux, 441.
Etroth, ville, 304.
Etsem, ville, 304.
Et-Tell, ruines, 157.
Et-Thaemeh, ruines, 31.
Ezel. *Voy.* Pierres consacrées

F

Farfar, rivière, 14, 29.
Fâour, montagne, 15.
Fesgah, montagne, 303.
Fleuves, 307.
Fontaines, 307; — d'Elisée, 369.

G

Gaas, montagne, 307.
Gaas, torrent, 307.
Gaba, ville, 307.
Gabaa, ville, 307.
Gabaath, ville, 307.
Gabae, ville, 307.
Gabaon, ville, 307.
Gabathon, ville, 309.
Gabbatha. *Voy. Ecce homo.*
Gabee, ville, 309.
Gabim, prétendu nom de ville, 309.
Gad, tribu israélite, 309.
Gaddi, ville, 309.
Gader, ville, 309.
Gaderoth, ville, 309.
Gadgad, station dans le désert, 309
Galaad, contrée, 309.
Galgal, localité, 53.
Galgala, ville, 309.
Galilée, contrée, 310, 896 et suiv.
Gallim, ville, 311.
Gamzo, ville, 311.
Garizim, montagne, 301, 311.
Gath, ville, 327.
Gaulon, ville et contrée, 327.
Gaver, localité, 327.
Gaza, ville, 327.
Gazara, Gazer, ville, 329.
Gerare, ville, 339.
Gerasa, Gerasséniens, ville, 340.

Digitized by Google

Gebbeton, ville, 329.
Gedera, ville, 329.
Gedor, ville, 330.
Geennom. *Voy.* Jérusalem (nécropole).
Gehon, fleuve, 330.
Genezareth, ville, et lac, 330 et suiv.
Gennezar, plaine, 330.
Gergéséens, peuple, 340.
Gerzi, contrée, 341.
Gessen, contrée, 341.
Gessur, contrée, ville, 341.
Get-Hehefer, ville, 341.
Get-Remmon, ville, 341.
Gethsemani, villa, 342.
Gibliens, peuple, 342.
Gideroth, ville, 342.
Gilboe, Gelboe, montagnes, 342.
Gilgal, 53.
Gilo, ville, 342.
Gihon. *Voy.* Jérusalem (Eaux).
Ginnæa, ville, 116.
Goatha, 342.
Gob, 343.
Golgotha, 342.
Gomorrhe, ville, 89, 343.
Goreb, colline, 342.
Gravure sur pierre, 105.
Grotte de Pan, 170.

H

Habor, 345.
Hachila, colline, 345.
Hadasa, ville, 345. *Voy.* Adasa.
Hadrach, contrée, 345.
Hai, ville, 345. *Voy.* Beit-el.
Halcath, ville, 345.
Halhul, ville, 345.
Hamatéens, peuple, 345.
Hammoth-Dor, ville, 346.
Hamon, ville, 346.
Hamonim, 104.
Hanathon, ville, 346.
Hanes, ville, 346.
Hapharaïm, ville, 346.
Harad, fontaine, 346.
Haran, ville, 176.
Hares, montagne, 346.
Hareth, forêt, 346.
Harma, ville, 346.
Harodi, localité inconnue, 346.
Haroseth, ville, 346.
Hasersual. *Voy.* Hasersual.
Hasarsusim, ville, 346.
Hasasoun-Tamar, ville, 65, 346.
Haserim, station dans le désert, 347.
Hasersual, ville, 347.
Hasersusa, ville, 347.
Haseemon, ville, 347.
Hazor, ville, 347 et suiv., 423, 924, 925, 972, 973.
Hebron, ville, 353.
Hebrona, station dans le désert, 354
Hedjildjal, localité, 55.
Helam, localité, 354.
Helba, ville, 354.
Heleph, ville, 354.
Helmon, station dans le désert, 354.
Helon, ville, 355.
Hemath, ville, 355.
Hepha, ville, 355, 626.
Hered, ville, 355.
Herma, ville, 355.
Hermon, montagne, 355.
Hermon (le petit), 356.
Herodium, ville, 59.
Hesebon, ville, 357.
Hesbân, ville, 357.
Heser, ville, 357.
Hesmona, station dans le désert, 357.
Hesron. *Voy.* Hazor.
Hetahlon, voie antique, 357.
Hethim, contrée, 357.
Hévéens, peuple, 357.
Hevila, contrée, 357.
Hippodrome de Jérusalem, 301.
Hodsi, 357.
Holon, ville, 357.
Hor, montagne, 357.
Horeb, montagne, 357.
Horem, ville, 358.
Horma, ville, 358.
Horréens, peuple, 358.
Hosa, ville, 358.
Houleh (el), lac, 358, 922, 923.
Hus, contrée, 362.
Husati, ville, 362.

I

Ianoun, village, 47.
Iaphia, ville, 361.
Idoles portatives, 93. — Revêtues d'or ou d'argent, 108. — De Joas, père de Gédéon, 457. — De Micha, 459. — Idoles de Jéroboam. *Voy.* Paralipomènes. — Leur fabrication. *Voy.* Prophètes.
Idumée, Iduméens, peuple, 296.
Iim, ville, 363.
Images, leur prohibition, 93.
Inscriptions d'Abila, 22, 26, 27, 28, 29. — De la vallée de Hinnom, 130, 131, 132.
Instruments de musique. — Tympanon, 92. — Kenour, Cithare, 92. — Trompettes, 107.
Invention du Psaltérion et de la Cithare, 86. — Instruments de cuivre et de fer, 87. — De la brique, 87.
Irbid, ville, 21.
Ismaélites, peuple, 363.
Issachar, tribu israélite, 364.
Istemo, ville, 364.
Iturée, contrée, 364.

J

Jabes, ville, 365.
Jabnia, Jabne, Jamnia, ville, 365.
Jaboc, Iaboc, torrent, 365.
Jachanan, ville, 365.
Jachin, 365.
Jadason, fleuve, 365.
Jagur, ville, 365.
Jair, ville et contrée, 365.
Janoe, ville, 365.
Japhet, contrée, 365.
Japhia, ville, 366.
Jaramoth, ville, 366.
Jarephel, ville, 366.
Jasa, ville, 366.
Jaser, ville, 366.
Jeabarim, station dans le désert, 366.
Jeblaam, ville, 766.
Jebnael, ville, 366.
Jebneel. *Voy.* Jabnia.
Jebus, Jébuséens, peuple, 366.
Jecmaam, ville, 366.
Jecnam, ville, 366.
Jectehel, ville, 366.
Jecthel, ville, 366.
Jedala, ville, 366.
Jegbaa, ville, 366.
Jephleti, localité, 366.
Jephta, ville, 366.
Jephtahel, vallée, 366.
Jerameel, contrée, 366.
Jéricho, ville, 367 et suiv. — Sa plaine fertile, 368. — Sa fontaine, 369. — Hippodrome, 640.
Jerimuth, ville, 369.
Jeruel, désert, 369.
Jérusalem, ancienne Jebus, 366. — Fontaine de la Vierge, 370. — Piscine de Siloé, 370. — Tracé des murailles, 374. — Tour de Hananéel, 376. — Tour des Cent, 376. — Porte des chevaux, 377. — Fontaine de En-Rogel, 379. — Puits de Job (Bir-Eyoub), 381. — Puits de Néhémie, 381. — Birket-el-Soultan, piscine, 382. — Aqueduc, 382, 384. — Piscine des bains du Patriarche, 384, 386. — Piscine Mamillah, 385. — Piscine Setty-Maryam, 387. — Piscine probatique, 387. — Bezetha, 389. — Tour Antonia, 389, 631, 642. — Hippodrome, 301. — Tombeaux des prophètes, 390. — Monument de Siloan, 405. — Jardins du roi, 407, 408. — Tombeau d'Absalom, 394. — Tombeau de Josaphat, 399. — Tombeau de saint Jacques, 399. — Tombeau de Zacharie, 403. — Tombeau des Hérodes, 409. — Tombeau d'Helène, 410. — Tombeau du grand prêtre Jean, 411. — Tombeau d'Alexandre Jannœus, 412. — Tombeau des juges, 414. — Gymnase construit, 449. — Théâtre, 640. — Forum, 641. — Tour Hippicos, 644. — Tour Phasael, 644. — Tour Mariamne, 644. — Palais d'Hérode, 644, 645. — Tour Psephina, 646. — Vallée des fromagers, 822. — Ophel, 822. — Temple. *Voy.* Temple.
Jesana, ville, 416.
Jesimon, ville, 416.
Jesue, ville, 416.
Jeta, ville, 417.
Jeteba, ville, 417.
Jetebatha, station dans le désert 417.
Jethela, ville, 417.
Jether, ville, 417.
Jetheth, ville, 417.
Jethnam, ville, 417
Jethsoh, ville, 417.
Jezer, ville, 417.
Jezrael, ville, 417.
Joppe, Jaffa, ville, 420.
Josué, 421.
Jourdain, fleuve, 434 et suiv.
Jucadam, ville, 436.
Jud, ville, 436.
Juda, tribu israélite, 436.
Judée, contrée, 436. *Voir* Chronologie et monnaies hébraïques.
Julias, ville, 30, 155, 156, 538, 919, 920.

K

Kaboul, pays, 159.
Kafr-Kennor, village, 161, 906.
Kaisarieh, ville, 620, 890.
Kakoun, ruines, 53.
Kalâat-Hounin, montagne, 360.
Kana-el-Djalil, village, 162, 906.
Kanaouath, village, 165.
Kapharnaum *Voy.* Gennezareth.
Karack-Moab, ville, 179, 504.
Karbet-el-Aamoudieh, ruines, 360.
Kareiath, ville, 167.
Karmel, Carmel, montagne, 415.
Kaziz, ville, 445.
Kedron, torrent, 445.
Kefr-Saba, ville, 78.
Kenâanéens. — Leurs idoles, 107, 108. — Leurs bijoux, 106. — Leurs autels, 108. — Contrée habitée par eux, 164. — Persistance de leur race jusqu'aux temps évangéliques, 165.
Kenret, ville, 333, 335.
Kepha, ville, 355, 626.
Kerith, rivière, 53, 167, 445.
Kermel, ville, 445.
Kessuloth, ville, 446.
Khan-el-Ahmar (el), ruines, 54.
Khan-el-Minieh, 358.
Khorazin, ville, 339.
Kiriath-Bâal, ville, 118.
Kiriath-Iarim, ville, 118.
Kiriath-Sepher, ville, 290.

L

Laban, localité dans le désert, 445.
Labana. *Voy.* Lebna.
Labanath, ville, 445.
Lac el-Houleh, 358. — Samakhonite, 358. — Meroum, 358.
Lachis, ville, 445.
Lahela, ville, 446.
Lahem. *Voy.* Bethlehem.
Lais, Laïsa, ville, 446. *Voy.* Césarée.

Digitized by Google

Latroun, village, 299.
Lebaoth, ville, 446.
Lebna, ville, 446.
Lebona, ville, 447.
Lechi, ville, 447.
Lecum, Lecoun, ville, 447.
Leonton, Leontonpolis, 885, 886.
Lesa, ville, 447.
Lesem. *Voy.* Césarée.
Liban, montagne, 447.
Lithostrotos, 295. *Voy.* Ecce homo.
Lobana. *Voy.* Lebna.
Lodabar, ville 448.
Luith, Louecth, ville, 448.
Loueith, ville, 501.
Luz, Louza. *Voy.* Garizim, Beit-El, 137, 318.
Lyda, Lydda, Lod, ville, 448.

M

Mâakah, ville, 18, 447.
Maaleh-Adoumim, montée, 53.
Maara, contrée, 447.
Maarath, ville, 447.
Macces, localité, 448.
Maceloth, station dans le désert, 449.
Machena, localité, 449.
Machabées (art judaïque), 449.
Machati. *Voy.* Maacha.
Machmas, ville, 453.
Machmetath, ville, 453.
Madaba, ville, 453.
Madianites, peuple, 453.
Madmena, ville, 453.
Madon, ville, 453.
Magala, localité, 453.
Magdala, ville, 338, 453, 454.
Magdalgad, ville, 455.
Magdalum, station dans le désert, 455.
Magedan, ville, 455.
Mageddo, ville, 455.
Mageth, ville, 455.
Magron, localité, 455.
Mahanaïm, ville, 455.
Main d'Absalom, 36, 37.
Maisons. — Leurs constructions, 88, 90. — Balustrades sur les toits, 110. Maison de saint Pierre à Capharnaüm, 334.
Mambre. *Voy.* Hébron.
Manahath, ville ou contrée, 456.
Manasse, tribu israélite, 456.
Maoun, ville, 456.
Maozim, idole, 456.
Mara, station dans le désert, 456.
Maresa, ville, 456.
Mareth, ville, 456.
Masada, ville, 456 et suiv.
Masal, ville, 474.
Masaloth, ville. *Voy.* Kessuloth.
Maserephot, salines, 474.
Masobia, localité inconnue, 474.
Maspha, ville, 474.
Masreca, ville, 474.
Matthana, station dans le désert, 474.
Maximianopolis, ville, la même que Adad-Rimmon, 47, 420.
Medaba, ville, 483, 501.
Meddin, ville, 474.
Melchom, idole, 474.
Mello, ville, 474.
Mello, vallée à Jérusalem, 474, 967.
Melcthi, ville, 474.
Memnon (monument de), 42.
Mennith, ville, 474.
Mer morte, 488, 489, 490.
Merom, lac. *Voy.* Houleh (el).
Merome, contrée, 475.
Meroz, contrée, 475.
Merrha. *Voy.* Maara.
Mesopotamie, contrée, 475.
Mesphe. *Voy.* Maspha.
Messa, contrée, 475.
Methca, station dans le désert, 475.
Mine d'or de Hazeroth, 547.
Misphat, fontaine, 475.
Misor, 475.
Moab, Moabitide, contrée, 476 et suiv.
Mochona, ville, 512.
Modin, ville, 512.
Moïse (tombeau de), 512.
Molathi, localité inconnue, 513.
Moloch, idole, 513.
Monnaies hébraïques, 513 et suiv.
Monnaies de la dynastie de Lysanias, 25. — D'Abila, 30. — De Ptolemaïs, 41. — De Neapolis, 326. — Autonomes sous Alexandre le Grand, 52. — Des Asmonéens, 529. — Des princes iduméens, 572. — Impériales coloniales de Jérusalem, 599. — Musulmanes de Jérusalem, 605. —
Monument d'Absalom, 31. — De Memnon, 42. — De Galgala, 309.
Morasthi, ville, 606.
Moria, montagne, 606.
Mosera, station dans le désert, 606.
Moudjeb, torrent, 83.

N

Naalol, ville, 607.
Naama, ville, 607.
Naamath, ville, 607.
Naaratha, ville, 607.
Naasson, ville, 607.
Nabajoth, 607.
Nabathéens, peuple, 607.
Nabo, ville, 607.
Nahaliel, station dans le désert, 607.
Nahr-Asbayah, fleuve, 17, 18, 431.
Nahr-el-Aamoud, rivière, 332.
Nahr-ed-Damour, fleuve, 617, 885.
Nahr-el-Kelt, rivière, 55, 167.
Nahr-el-Mesraah, riviere, 625.
Nahr-el-Nâamen, fleuve, 41.
Nahr-el-Oualy, rivière, 617.
Nahr-el-Qasmieh, fleuve, 622.
Nahr-Lanteh, fleuve, 622, 892.
Nahr-ras-el-Ayn, fleuve, 624.
Naïm, Naym, ville, 607.
Najoth, localité, 607.
Nanea, temple, 607.
Naplouse, *Voy.* Sichem.
Nathinéens, serviteurs du Tabernacle, 607.
Nazareth, ville, 607, 903, 904.
Nebahaz, idole, 608.
Nebauat, ville, 608.
Nebo, montagne, 15, 503. *Voy.* Fesgah.
Nebou, montagne, 15.
Nebsan, ville, 609.
Neceb. *Voy.* Adamah.
Nécropole d'Abila, 27 et suiv.
Nehelescol, torrent ou vallée, 609.
Nehiel, ville, 609.
Nemra, Nimrim. *Voy.* Moabitide.
Nemrod (tombeau de), 609.
Nephatdor, ville, 609.
Nephi, localité, 609.
Nephthali, tribu israélite, 609.
Nephtoa, fontaine, 610.
Nergel, divinité, 610.
Neronias, ville, 174.
Netuphat, ville, 610.
Nicopolis, 298. *Voy.* Emmaüs.
Noa, ville, 610.
Nob, Nobe, ville, 610.
Nophe. *Voy.* Nabo.
Noran, ville, 610.

O

Oboth, station dans le désert, 609.
Odollam. *Voy.* Adoullam, 609.
Olivet (mont), 609.
Olon. *Voy.* Helon.
Omm-el-A'amid, ruines, 624, 894.
Ono, ville, 610.
Ophaz, Ophir, ville, 610.
Ophel, colline, 610, 821.
Opher, ville, 610.
Ophera, Ophra, ville, 611.
Ophni, ville, 612.
Ornements du grand prêtre : — diadème d'or, — pectoral, 103.
Ornithon, ville, 619.
Oronaim. *Voy.* Horonaïm, article Moabitide.
Orori, localité inconnue, 612.
Ozensara, ville, 612.

P

Palætyr, ville, 625, 833.
Palais de la reine femme de Salomon, 474.
Palestine, contrée, 611.
Palmiers d'Aïn-Djedi, 65.
Palmyre, ville, 611.
Paneas, ville, 170, 969.
Paneion, grotte, 7, 170, 969.
Patmos, île, 612.
Peluse, ville, 612.
Pentapole. *Voy.* Moabitide et Gomorrhe.
Peor, montagne, 15.
Pergame, ville, 612.
Phagor, montagne, 19.
Phanuel, ville, 612.
Phara, localité, 612.
Pharan, ville et désert, 612.
Pharathon, ville, 612.
Pharphar, fleuve, *Voy.* Abanah.
Pharurim, endroit du temple, 612.
Phasaelis, ville, 613, 979.
Phaselis, ville, 613.
Phasga. *Voy.* Fesgah.
Phau, ville, 613.
Phénicie, contrée, 613 et suiv.
Phérézéens, peuple, 626.
Phesdomim, contrée, 627.
Phetros, contrée, 627.
Phiahiroth, station dans le désert, 627.
Philadelphie, ville, 627.
Philistins, peuple, 627.
Phison, fleuve, 627.
Phithom, ville, 627.
Phogor, montagne, 627.
Phunon, station dans le désert, 627.
Pierre (taille de la), 26.
Pierres tombales, 104.
Pierres votives, Pierres consacrées, 628; — de Laban, 92; — de Galgala, 429, 430; — de Josué à Sichem 431.
Pigmæens, peuple prétendu, 627.
Pila, lieu inconnu, 628.
Pilate, son palais, 295.
Pisgah, montagne, 15.
Plaine de Saron, 78.
Pomme de Sodome, 66, 67.
Porphyrion, ville, 617.
Ptolémaïs, 40, 41.
Puits antiques, 92 : — D'Ascalon attribués à Abraham, 111; — de David près de Beit-lehm, 138; — de Jacob à Sichem, 327; — de Zérain (le puits Noir), 417.

R

Rabbath-Ammon, ville, 665.
Rabbath-Moab, ville, 502 *et art.* Moabitide.
Rabboth, ville, 665.
Rachal, ville, 665.
Rachel (Tombeau de), 665.
Ragau, plaine, 665.
Ragès, ville, 665.
Rama, villes, 665.
Ramath, ville, 665.
Ramatha, ville, 665.
Ramathaim, ville, 81, 82.
Ramath Lechi, lieu, 666.
Ramesses, ville, 666.
Ramla, Ramleh, ville, 82, 666.
Ramoth, villes, 666.
Raphaïm, tribu, 666.
Raphidim, station dans le désert, 666.
Raphon, ville, 666.
Rebla, ville, 666.
Reccath, ville, 666.
Recem, ville, 667.
Recha, ville, 667.
Redjom-Louth, ruines, 90.
Remmon, ville, 667.
Remmon Pharès, station dans le dé-

Digitized by Google

sert, 667.
Rempham, divinité, 667.
Resen, ville, 667.
Reseph, ville, 667.
Ressa, station dans le désert, 667.
Rethma, station dans le désert, 667.
Retraite des apôtres, 125.
Rogel, fontaine, 667.
Rogelim, ville, 667.
Roumaneh, village, 48.
Ruben, tribu israélite, 744.

S

Saananim, contrée, 743.
Saarim, ville, 743.
Saba, contrée, 743.
Sabama, ville, 743.
Sabarim, localité, 743.
Sabée, ville, 743.
Sables vitrifiables du Bélus, 45.
Sachacha, ville, 744.
Safed, ville, 744.
Safourieh, 905.
Saïda, ville, 618, 886.
Saint-Jean-d'Acre, ville, 40 et suiv. — Plaine, 42. — Aqueduc, 45.
Saint sépulcre, son authenticité, sa description, 746 et suiv.
Salaboni, ville, 785.
Salechor, ville, 785.
Salem, ville, 785.
Salisa, contrée, 786.
Salmona, station dans le désert, 786.
Samarie, ville, 642, 786 et suiv.
Samaritains, leur temple, 311 et suiv.
Samir, villes, 789.
Samraïm, ville, 789.
Sanan, ville, 802.
Sanir, montagne, 802.
Saphon, ville, 802.
Sarsa, ville, 802.
Sarath Asar, ville, 802.
Sareda, ville, 802.
Saredatha. *Voy.* Sartan.
Sarephta, ville, 619, 803.
Sarepta, 803.
Sarfent, ville, 619, 888.
Sarid, ville, 803.
Sarohen, ville, 803.
Saron, plaine, 803.
Sartan, ville, 803.
Save, vallée, 803.
Schihan, ville, 501.
Schion, Sion, montagne, 865.
Sculpture des idoles, 95. 96; — des vases du Tabernacle, 107.
Scythopolis, *Voy.* Bethsan.
Sebaste, ville, 642.
Seboïm, ville, 500.
Sechrona, ville, 803.
Sedada, ville, 803.
Sehesima, ville, 803.
Sehon, ville, 803.
Seir, montagne, 803.
Seirath, ville, 804.
Sela, ville, 804.
Selebin ville, 804.
Séleucie, ville, 362.
Selim, ville, 804.
Sella, ville, 804.
Selmon, montagne, 865.
Senna, 804.
Sennaar, plaine, 804.
Sennim, vallée, 804.
Sensenna, ville, 804.
Sephaat, ville, 804.
Sephama, ville, 804.
Sephar, montagne, 804.
Sepharvain, ville, 804.
Sephata, vallée, 804.
Sephela, contrée, 804.
Sepher, montagne, 804.
Serpent d'airain, 108. — Sa destruction, 736.
Setim, contrée, 804.
Siar-el-Ganem, ruines, 804, 805.
Siceleg, ville, 805.
Sichar. *Voy.* Garizim.
Sichem, ville, 318.
Siddim, vallée, 495.
Siden, ville, 806.
Sidon. *Voy.* Saïda, 618, 887.
Silo, ville, 806.
Siloan (monument égyptien de), 405.
Siloe, fontaine, 821.
Sin, désert, 806.
Sinaï, montagne, 806.
Sion, ville haute de Jérusalem, 806.
Sira, citerne, 806.
Sis. montée, 806.
Sith, Sithim, arbre, 19.
Soba, ville, 806.
Socho, ville, 806.
Sochothbenoth, idole, 807.
Sochoth, ville, 807.
Socboth, ville et station, 807.
Sodi, fleuve, 807.
Sodome, ville, 89, 487.
Sorec, vallée, 807.
Souba, village, 452, 512.
Soulem, village, 807.
Souq-et-Thaemeeh, ruines, 51.
Souq-Ouady-Baradah, village, 27.
Sour, ville, 622.
Suba. *Voy.* Soba.
Suph, contrée, 808.
Sur, désert, 808.
Suza, ville, 808.
Syene, ville, 808.
Syrie, contrée, 80.

T

Tamyras, fleuve, 617.
Tanis, ville, 807.
Taphna, ville, 807.
Tarichée, ville, 333, 830 et suiv., 913.
Tanthourah, village, 293.
Tantourah Feràoun, 59.
Tebbath, contrée, 807.
Teinture de la pourpre, 355.
Tell-el-Qadhi, ruines, 17, 169. —Keisan, ruines, 42. — Houm, ruines, 337.
Temple.—Chérubins, 99, 100.—Table d'or, 101. — Candélabre d'or, 101, 664. — Autel, 664. — Portes, 664. — Sa construction par Salomon, 672. — Ouvriers étrangers, 673. — Métaux employés, 674. — Plan, travaux, description, emplacement, fondations, mesures, 675, 712. — Trésors du temple emportés, 726. — Chars et chevaux consacrés placés à l'entrée du temple, 741. — Mosaïques du temple, 825. — Restauré après le retour de la captivité, 656. — Rebâti par Hérode le Grand, 629. — Décrit par Josèphe, 629, 632. — Porte dorée, 636. — Aigle d'or, 637. — Sa destruction, 639, 640. — Colonnes d'airain, 655. — Enceinte, 807 et suiv.
Temple d'Auguste à Paneas, 173, 642. — De Chamos sur le mont du scandale, 176, 718. — Du Garizim, 312 et suiv. — De Gaza, 328. — D'Hazor, 347 et suiv. — De Nanea, 607. De la vache d'or, près de Paneas, 724. — De Baal à Samarie, 729.
Thabor, ville et montagne, 826.
Thacasin, ville, 826.
Thabath, station dans le désert, 826.
Thalassa, ville, 826.
Thalassar, ville, 826.
Thamar, ville, 826.
Thamnat-Sare, ville, 826.
Thanac, ville, 826.
Thanath, ville, 826.
Thapsa, ville, 826.
Thare, station dans le désert, 826.
Tharela, ville, 826.
Thebath, ville, 826.
Thebes, ville, 826.
Thecue, ville et désert, 826.
Thelmala, ville, 826.
Theman, ville, 827.
Themnas, ville, 827.
Therphaléens, peuple, 826.
Thersa, ville, 827.
Thesba, ville, 827.
Thochen, ville, 827
Thogorma, 827.
Tholad, ville, 827.
Thophel, localité, 827.
Thopo, ville, 827.
Tibériade, ville, 827 et suiv. 910, 911, 912— (Bains de), 828, 829.
Tichon, limites, 859.
Tob, contrée, 859.
Tombeaux primitifs, 91. — D'Abraham et de Sara, 91, 353, 719. — De la vallée de Hinnom, 125 et suiv. — De Rachel, 139, 501, 665. — Du prophète Michée, 168. — De Gédéon, 500, 720. — Des prophètes, 590. — D'Absalom, 594. — De Josaphat, 599. — De Saint-Jacques, 599. — De Zacharie, 403. — Des Hérodes, 409. — D'Hélène, 410.
Tombeau du grand prêtre Jean, 411. — D'Alexandre Jannæus, 412. — Des juges, 414. — Des Machabées à Modin, 450. — De Moïse, 512. — De Nemrod, 609. — Tombeaux de famille. 72. — De Joseph d'Arimathie, 777. — De saint Jean-Baptiste à Samarie, 788.—Des rois de Juda, leur description, 859 et suiv.
Topheth, vallée, 878.
Torrent des saules, 502.
Toubal-Kaïn, ville, 86.
Tour de Straton, ville, 168.
Tour Rouge (la), khan, 54.
Trachonitide, contrée, 878.
Tubin, localité, 878.
Tumulus de Galaad, 509.
Tyr, ville, 622.

U

Ulai, 877.
Ur, ville, 877.

V

Vallée royale, 57.
Vases émaillés, 45.
Veau d'or, 104. — (Temple du), 174.
Vêtements sacerdotaux, 102, 103.
Verre de Phénicie, 45
Vignes d'Engaddi, 66.
Villes Kénânéennes, 106, 108, 421. —Construction cyclopéenne, 426.— Portes, leur construction, 445.
Voie romaine d'Abila, 29.—De la côte de Phénicie, 74. — Voies antiques de Djenin, 117. — De Jérusalem à Jéricho, 290. — De Sour à Damas, 357. — De la Moabitide, 505.

Z

Zanadéens, tribu, 877.
Zaboulon, ville, 43.
Zabulon, tribu, 877.
Zanoe, ville, 877.
Zared, torrent, 877.
Zephrona, contrée, 878.
Zerain, village, 417.
Zif, ville, 877.
Zoar, ville, 484, 485, 487, 496.
Zoeleth. *Voy.* Pierres consacrées.
Zomzomim, peuple, 878.

FIN.

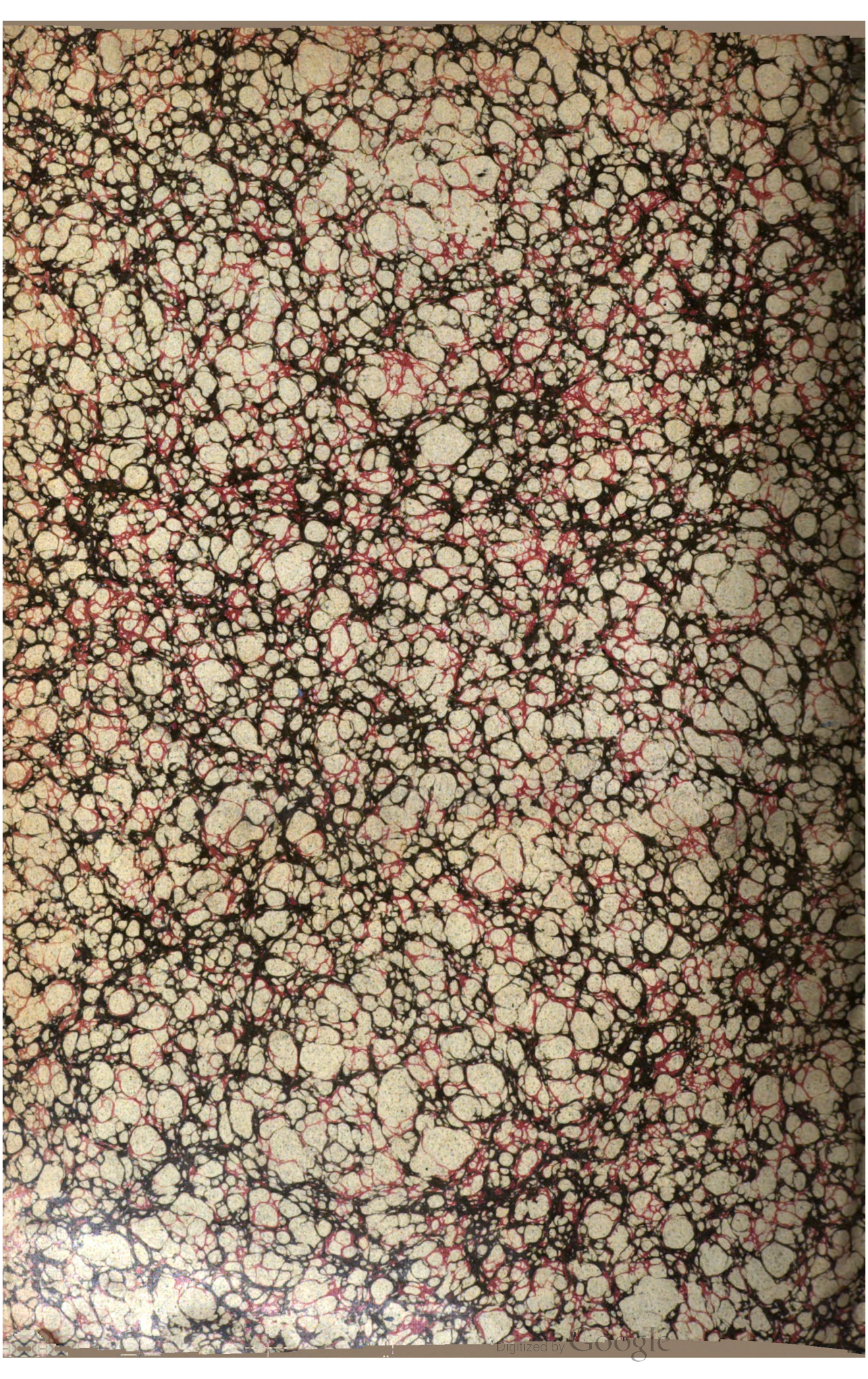
Digitized by Google

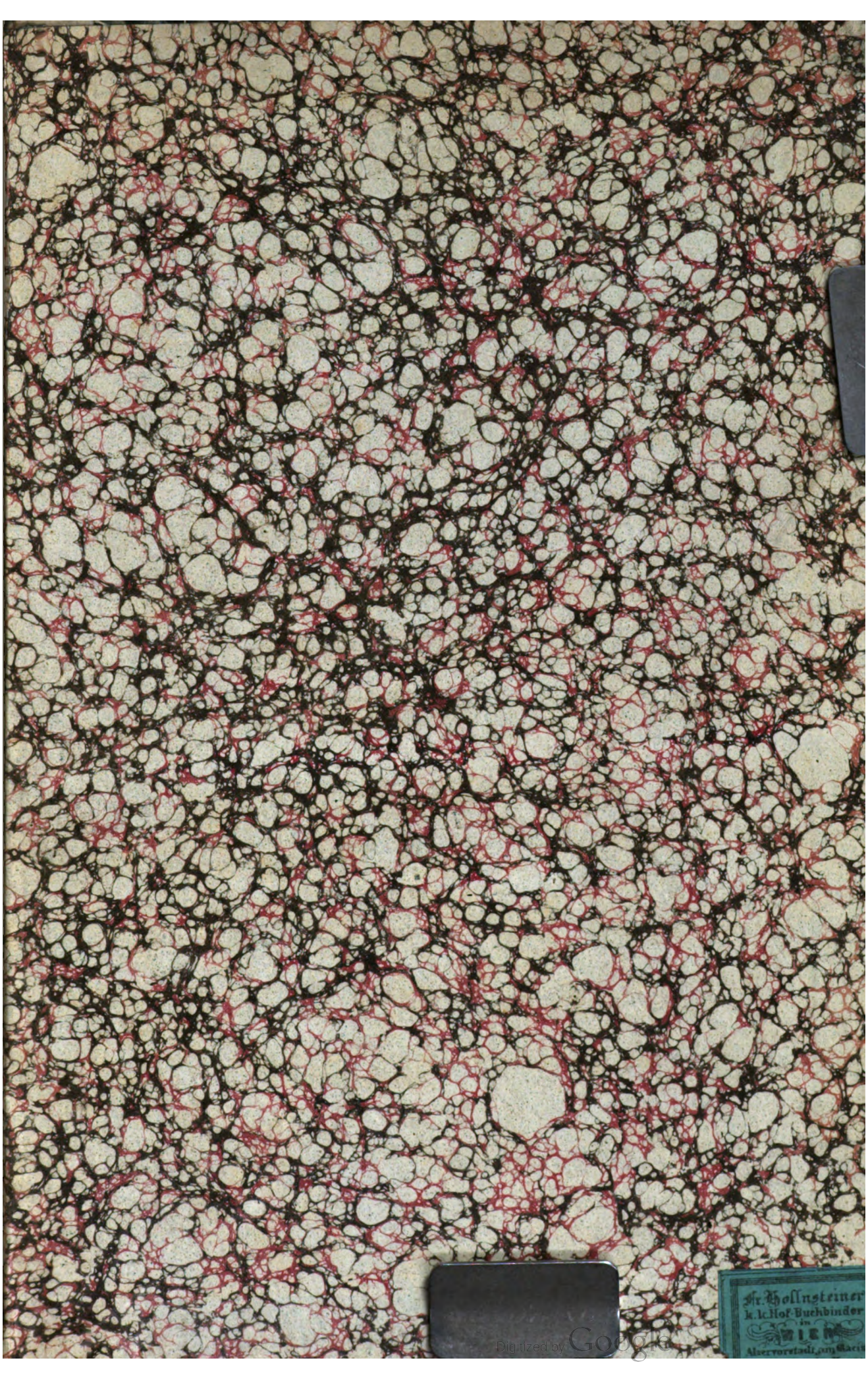
Digitized by Google

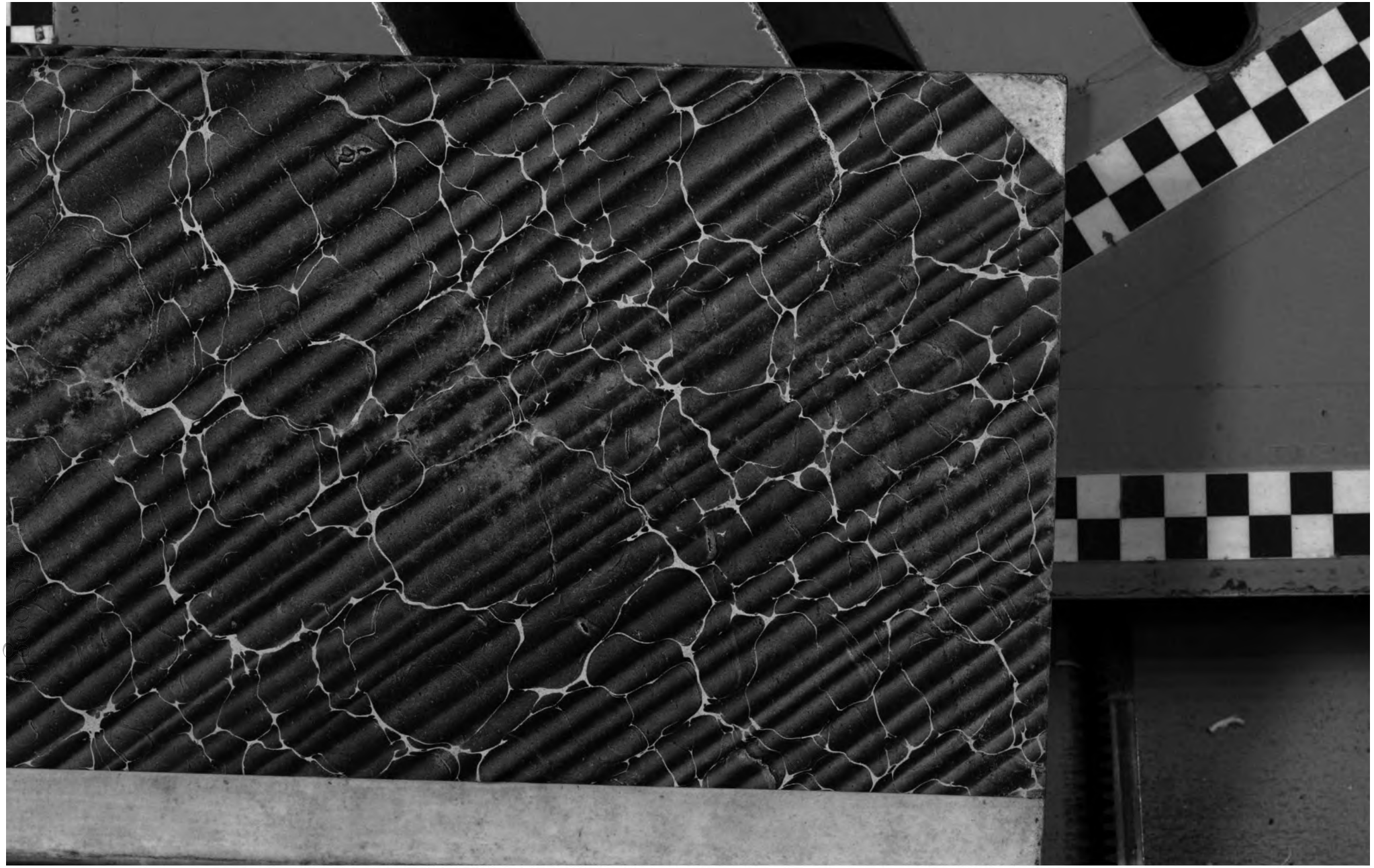
Digitized by Google

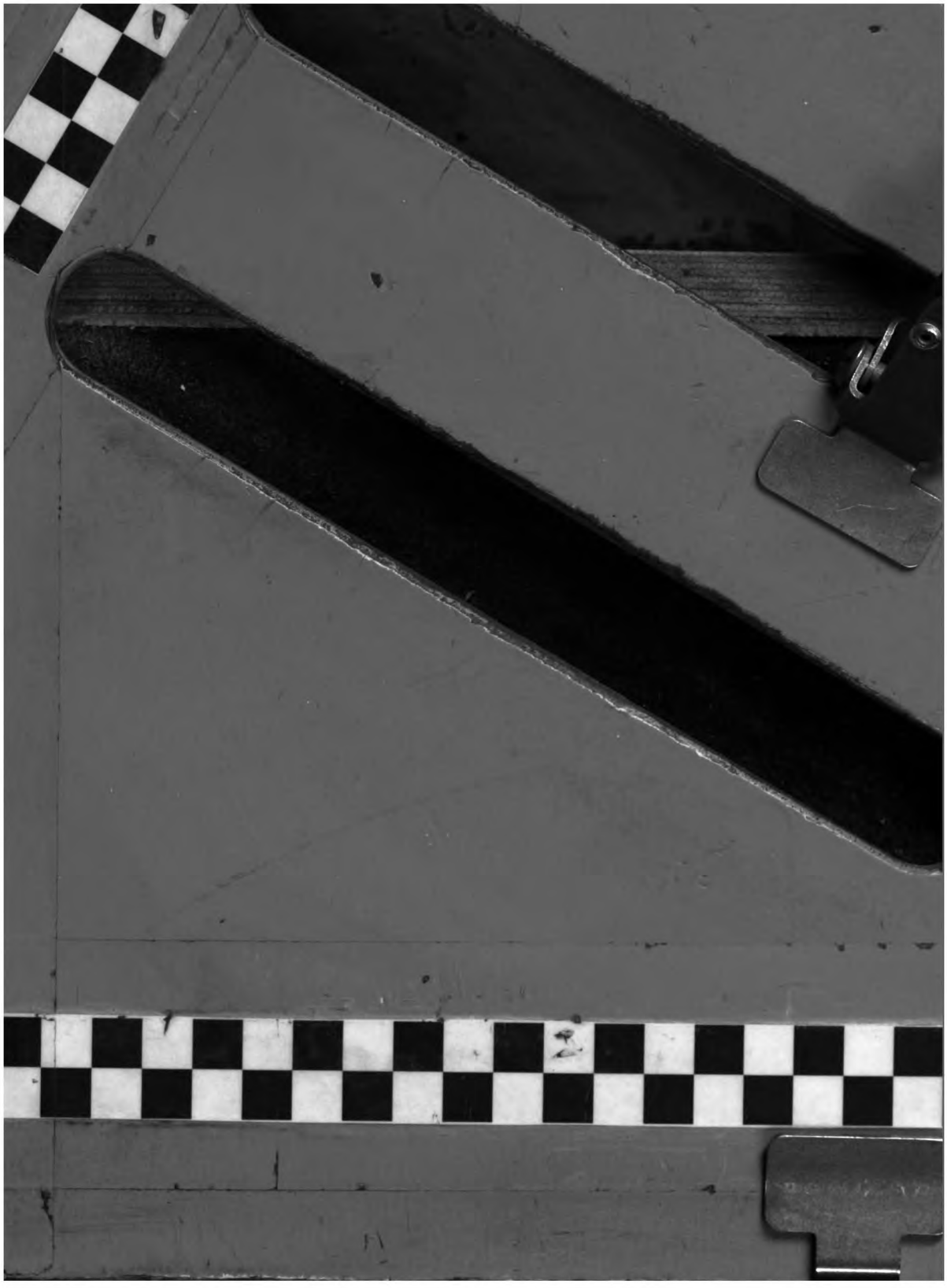
Österreichische Nationalbibliothek
+Z18322600X

Digitized by Google

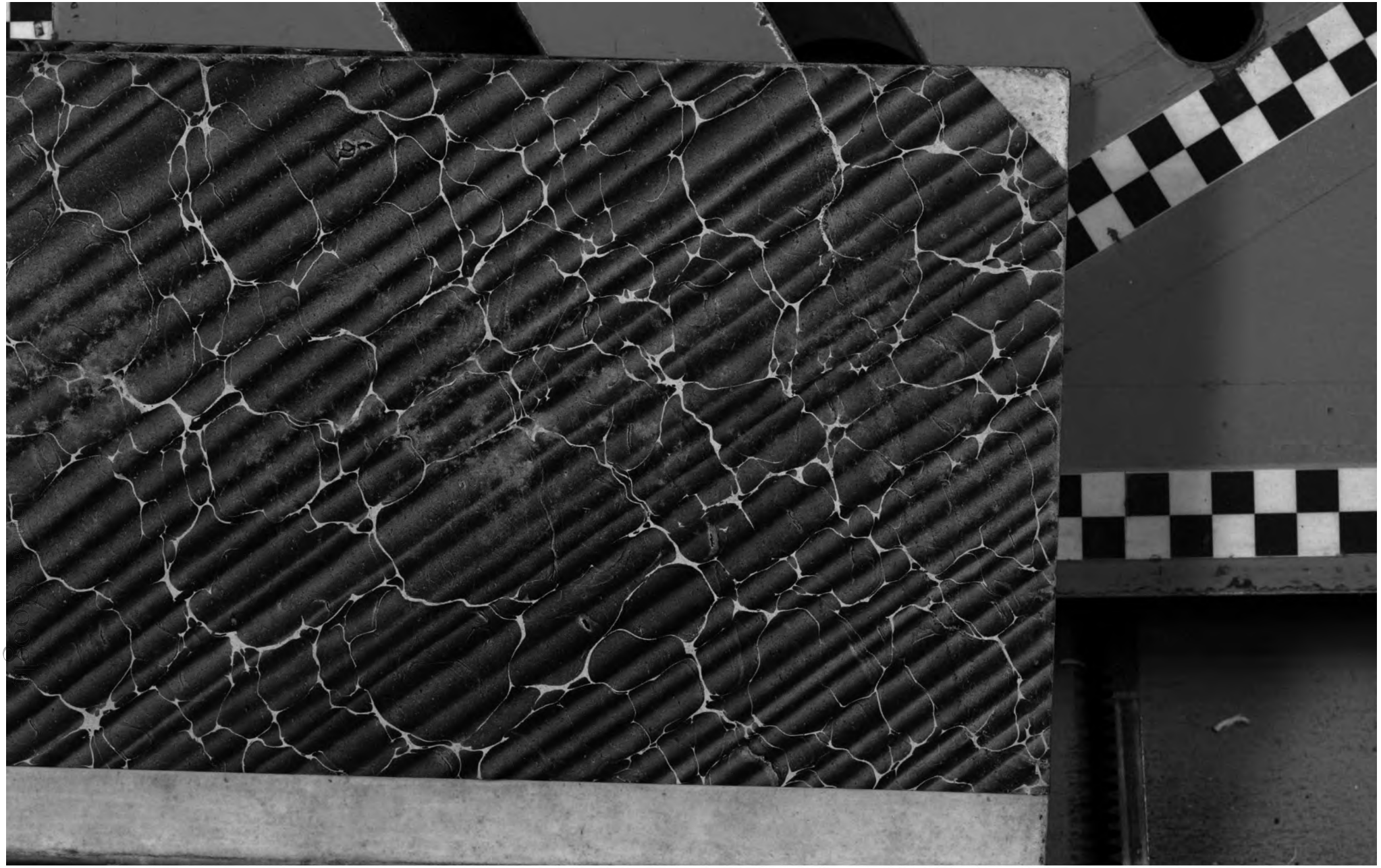

Digitized by Google

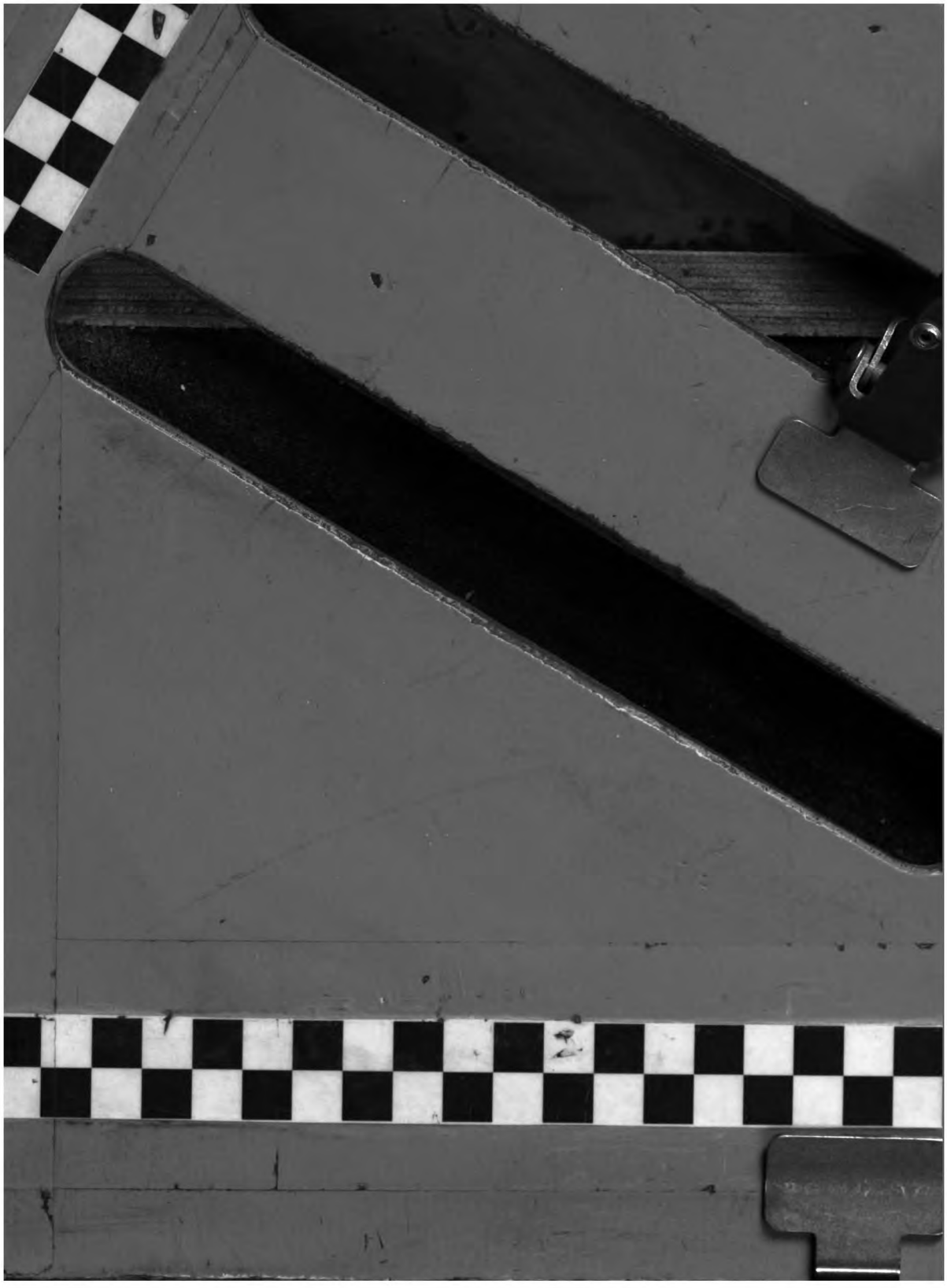

Fr. Hollnsteiner
k. k. Hof-Buchbinder
in
WIEN
Alservorstadt, am Gacis
Digitized by Google





Digitized by Google





Digitized by Google